REVUE

DES

DEUX MONDES

XCI[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1921

LE BEAU RÔLE

PREMIÈRE PARTIE (1)

I

Les nouvelles reçues de Russie, depuis le triomphe de la Révolution bolchévique, revêtent, pour nous autres Occidentaux, comme on dit là-bas, un caractère déconcertant. Nous les savons exactes, et elles ne nous semblent pas réelles. Jamais l'obscur arrière-fond de l'âme moscovite ne s'est manifesté plus frénétique, plus trouble et plus incompréhensible. De l'appareil administratif que la forte volonté de Pierre le Grand avait comme superposé à l'asiatisme originel, plus de trace. Les actions, les idées, les sentiments que nous révèlent les évadés de ce Pandémonium ne sont plus sur la même échelle que nos mœurs, à nous. Ce monde et notre monde sont incommensurables. Notre civilisation reconquerra-t-elle cette barbarie, ou celle-ci nous gagnera-t-elle? Ou bien encore se créera-t-il, entre une société spécifiquement Russe et notre société spécifiquement Européenne, une zone intermédiaire d'organismes hybrides, d'États qui tiennent de l'une et de l'autre? C'est le problème de l'avenir. A la lueur des événements, nous nous rendons compte que c'était le problème du passé. Il se dessinait déjà dans les rapports privés, en apparence les plus étrangers à cet ordre de questions, entre Français, Anglais, Italiens, d'une part, et Russes de l'autre. On le retrouvera posé sous une forme singulière dans l'aventure, presque invraisemblable elle-même et pourtant strictement vraie, que je voudrais conter et qui

remonte à l'an de grâce 1910. De grâce est bien le mot! C'était hier et c'est un autre siècle.

Elle m'est revenue, cette aventure, en rencontrant le nom de la grande dame russe qui en fut l'héroïne, sur la liste des victimes d'un massacre en Crimée. Je l'appellerai, simplement et anonymement, la princesse Véra, pour avoir le droit de rapporter des incidents très intimes. A quelques-uns j'ai été mêlé comme confident. Des indices sûrs m'ont fait deviner les autres. Mais la source de mes renseignements importe peu. Ce qui importerait beaucoup, à ceux qui ont admiré la princesse Véra, ce serait de pouvoir douter et de sa mort et des circonstances où elle a été tuée. Hélas! ces sinistres détails furent relevés sur place, dans la petite ville d'eaux où s'était réfugiée la Princesse, par un correspondant de journal anglais renommé pour ses scrupules d'informateur. Prisonnière d'abord avec vingt autres personnes, dans sa propre villa, et gardée par de sauvages soldats qui souillaient toutes les pièces de leurs ordures, elle et ses compagnons ont été brûlés vifs, après un mois de cette immonde captivité. Quel contraste, presque affolant d'horreur, avec la vision qui nous reste de la jeune femme, à nous qui l'avons connue si belle, si fine, si comblée, dans son décor parisien! A cette minute, je la revois, telle qu'elle m'est apparue pour la dernière fois, dans une *garden-party* donnée à l'ambassade d'Autriche. Quel contraste encore que celui de l'hôtel de la rue de Varenne, aujourd'hui muet, fermé, désert, avec le palais de Cet après-midi-là, si gaiement hospitalier, toutes portes ouvertes! ces automobiles emplissaient la rue, tournaient dans la cour. Une foule parée et brillante envahissait le perron, les appartements, le vaste jardin, le parc plutôt. La princesse allait, grande, blonde et mince, dans ce décor de vieux arbres et de jeunes fleurs. Ses yeux clairs riaient dans son visage, aux traits irréguliers, mais charmant de vivacité tour à tour et de rêve. Ses lèvres, très rouges sur son teint délicatement pâle, avaient cette singularité de s'écraser un peu dans le sourire. Elles donnaient alors l'idée d'un beau fruit de pourpre, frais et savoureux. La légende voulait que bien des bouches amoureuses eussent mordu à ce fruit tentateur. Je me rappelle : cet après-midi-là, tandis que je la regardais, si gracieuse et fine sous son chapeau de dentelle noire et dans sa robe de gaze d'argent qu'animait le rose intense de sa ceinture en mousseline de soie,

deux vers divins et inconnus de La Fontaine chantaient dans ma mémoire :

> ... On la nomme Phyllis, elle est un peu légère.
> Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur,
> Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.

Je savais, dès lors, que la légende ne mentait pas. Je ne pouvais pas mettre en doute la sincérité des confidences auxquelles je faisais allusion tout à l'heure et qui m'avaient appris, entre autres choses, la presque incroyable histoire dont les épisodes feront la matière de ces pages. C'est là, sous les feuillages de ce jardin de l'ambassade d'Autriche, verdoyant paradis de luxe où se groupaient par cette chaude journée de juin, dans leurs claires et légères toilettes, les femmes les plus élégantes de Paris, — d'Europe, devrais-je dire, — oui, c'est là que l'idée me saisit de romancer ces données en les déguisant, dans un récit qui aurait eu pour cadre ces allées. Je trouvais, à en caresser le projet, cet âcre plaisir d'ironie qui permet seul, à un certain âge, de supporter la facticité de la vie mondaine par l'antithèse de sa parade et de ses coulisses. Et puis ce ne fut qu'une de ces fantaisies d'esprit comme tous les écrivains en connaissent, aussitôt conçues, aussitôt oubliées. Combien j'eus raison d'y renoncer ! Aurais-je imaginé jamais le tragique dénouement que la vie vient de donner au petit drame sentimental que je rêvais de transposer ?.. Théâtre, coulisses, drame, — ces mots me sont très naturellement venus sous la plume. Ils sont de rigueur ici, car, en regardant marcher le long des pelouses la grande Dame cosmopolite, la silhouette évoquée par mon caprice auprès de la sienne était celle d'un comédien célèbre. Je ne lui donnerai pas non plus son vrai nom. Je l'appellerai Quinault-Dufresne, en mémoire de cet artiste d'il y a cent cinquante ans, qui jouait si bien Orosmane. « Ah ! s'écriait Diderot, qui est-ce qui le remplace ou le remplacera jamais dans ce rôle ? » Et ailleurs : « Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien. Et qu'on me réponde du succès de Quinault-Dufresne, je le suis demain. » Que n'aurait-il pas dit du rare acteur auquel je songeais, en admirant la Princesse ? Mais peut-être avant de mettre en scène les deux protagonistes, — toujours le vocabulaire des planches ! — convient-il d'esquisser d'abord

leurs deux caractères. Lorsqu'on s'est appliqué à dégager les dessous dans les événements de sa propre existence et dans celle des autres, on reconnaît que la part du hasard y est beaucoup moindre qu'il ne semble. Ces événements sont tous logiques, en ce sens que les circonstances nous fournissent seulement une occasion de déployer les énergies latentes en nous ; mais ces énergies, travaillant toujours dans la même direction, nous dessinaient par avance notre destinée. La biographie vraie d'un être humain, ce serait l'histoire de ses idées et de ses sentiments. Les actes n'en sont que les produits et, pour bien comprendre ces effets, il faut comprendre d'abord leur principe, qui est simplement notre personnalité.

II

Quand on causait un peu longuement avec la princesse Véra, on demeurait étonné par la prodigieuse variété des milieux qu'avait dû traverser cette femme dont les trente ans gardaient une radieuse fraîcheur. Toutes les expériences de sa vie cosmopolite semblaient l'avoir effleurée sans rien atteindre du profond d'elle-même, et cependant elle en avait tout pénétré, semblait-il encore, tout retenu. La questionniez-vous sur son pays? Elle en connaissait chaque homme politique, chaque écrivain, la cour, la campagne, les universités, les sectes religieuses. Il fallait l'entendre, parée avec le dernier raffinement de la mode parisienne, vous décrire le défilé dans Simbirsk des *bialoritzi*, ces paysans fanatisés par Pitsznoff, qui protestaient contre l'iniquité sociale en s'habillant de blanc « comme les anges célestes. » Et sa parole, caressante et traînante, évoquait tour à tour les féroces *Douchiteli*, les *Étrangleurs*, — les vagabonds *Biegouny*, les *Fuyards*, en train de courir infatigablement d'une extrémité à l'autre de l'immense Russie, — les *Soutaievtzi* qui prêchent la non-résistance au mal, — les *Fils de Dieu*, — les *Chrétiens Spirituels*, — et les *Verigintzy*, les *Jeûneurs*, — et les *Frères de la Mort*, — et les dévots de *Kouhou-Sorta*, la *Grande Bougie!* — Elle n'était pas moins exactement renseignée sur Harnack et l'exégèse allemande, sur Loisy et le modernisme, sur Ostwald et le monisme, sur Freud et la psycho-analyse. Lui nommiez-vous un *debater* anglais ou américain? Elle en savait les opinions, les votes, le passé, ce qui ne l'empêchait pas de discuter, avec

une compétence supérieure, sur la peinture italienne, et le travail critique de Morelli ou de Berenson, sur les symbolistes français et nos plus récentes écoles de métaphysique. Le tout, — chose délicieuse, — aisément, simplement, sans pédantisme, avec cette espèce de grâce aiguë et subtile, propre à l'intelligence russe. Elle fumait, en discourant ainsi, des cigarettes parfumées à l'essence de rose, d'un tabac blond comme ses cheveux, et, tout à l'heure, elle allait danser avec cette même grâce slave, ou bien chanter des airs populaires de son pays, en alternant, et du vieux répertoire, les uns si sauvagement, les autres si délicatement, qu'elle vous apparaissait tantôt comme la plus primitive des enfants du steppe, tantôt comme une des bergères du Trianon de Marie-Antoinette. Entendrai-je jamais voix humaine moduler plus finement l'adorable cantilène du *Mariage :*

... Bel enfant amoureux et volage,
Oiselet échappé de ta cage?...

C'était une séduction, un enveloppement, une magie! Puis on quittait la Princesse. Le charme de la présence n'agissait plus. On se disait, à la réflexion, que, tout goûter, tout comprendre ainsi, c'était ne rien préférer, et les mauvais propos rapportés sur elle se raccordaient trop à cette mélancolique idée que cette adorable créature était une simulatrice inconsciente, un protée-femelle d'autant plus décevant dans ses avatars qu'elle était plus sincère. Si étrange que doive paraître cette contradiction, il n'y avait pas trace de cabotinage dans cette créature d'artifice, nulle recherche de l'effet à produire. Elle était, naturellement, une chercheuse d'impressions, à la fois capable d'éprouver les plus diverses, et incapable de se fixer dans aucune. Elle avait été de même en amour. C'était le contraire d'une coquette, et, à ne considérer que les faits, sa vie sentimentale n'avait été qu'une suite de coupables coquetteries. La chronique voulait qu'elle eût, jeune fille, ruiné le ménage d'un des grands-ducs. Ce qui ne l'avait pas empêchée de se marier avec l'homme d'Etat dont elle portait, — et compromettait, — le nom, par passion et dans un accès d'enthousiasme pour son rôle politique. Moins d'un an après, elle s'affichait avec un diplomate anglais qui dut, à cause de cette liaison imprudemment étalée et sur un désir venu de très haut,

quitter Saint-Pétersbourg. La Princesse l'avait suivi de si près que ce départ scandaleux l'aurait perdue, sans la générosité de son mari, qui l'avait officiellement sauvée en donnant à cette fugue le prétexte d'une mission secrète. Sa famille était très puissante là-bas et le Prince avait tenu à s'assurer cet appui. Pour le même motif, il continuait de couvrir devant l'opinion la libre existence que la vagabonde avait menée, tour à tour et aussi hardiment, à Rome, à Londres, à Paris. « *Cuore,* » disait-on d'elle, indulgemment aux bords du Tibre, pour excuser ses légèretés. « *She is rather fast,* » murmurait-on sévèrement dans Belgrave Square ; et cruellement, place Vendôme : « Elle est dessalée, notre belle Véra ! »

Ni les uns ni les autres de ces sommaires jugements n'étaient vraiment équitables. Les liaisons de la Princesse avaient été beaucoup moins nombreuses que ne le racontaient ses rivales en beauté ou les hommes qui lui avaient fait la cour sans succès. Elle s'était permis cependant assez de caprices pour avoir couru le risque de dures rancunes et de dangereuses vengeances. Qu'elle y eût échappé, qu'elle eût gardé comme amis tous les complices, — ou presque, — de ces fantaisies plus ou moins brèves, c'était la preuve d'une extraordinaire divination des natures. Peut-être même, au lieu de ce « presque, » aurais-je dû dire « sauf un, » celui précisément auquel je pensais en la regardant se promener dans le vert jardin de l'ambassade. Mais est-ce sa faute si elle n'a pas pu appliquer cette fois son art de ne léguer à l'amant quitté que des souvenirs de douceur ? A cet art, la ruse ne suffit pas, il y faut cette anomalie, si fréquente chez les Slaves, des sincérités successives, et que chacun de ces amants ait senti, qu'à une seconde, il avait été réellement l'unique.

— « La Princesse, » me disait Michel Sténo, ce charmant et subtil Italien, — qui a été, j'en jurerais, un de ses préférés et de ses délaissés, — la Princesse n'est pas une femme, mais vingt femmes, et qui toutes sont vraies. Si elle a eu plusieurs amants, comme on le raconte, elle ne les a jamais trahis. Chacun d'eux a aimé en elle une femme différente, et qui l'a aimé aussi de bonne foi. Ni elle ni eux n'ont été ni dupes ni fourbes. »

Je laisse à ce compatriote de Machiavel la responsabilité d'une théorie qu'exprimait plus simplement Marguerite Gautier quand elle disait au pauvre Armand Duval : « Tu seras l'amant de mes impressions. » Hélas ! si cette poursuite d'impressions

toujours nouvelles a conduit la Princesse sur tant de coupables chemins, elle a payé, et avec usure, ses égarements par le tragique de son destin. Je viens d'avoir presque un remords à me remémorer ce passé de folies, dont elle ne fut qu'à demi responsable. Toute la Haute-Europe d'avant 1914 valait-elle mieux que cette audacieuse, qui, du moins, joignait à son dilettantisme intellectuel et voluptueux une incomparable vertu de charité ? Parmi les millions de roubles jetés aux quatre vents de ses capricieux désirs, beaucoup allaient, et avec une gentillesse de cœur si spontanée, aux désespérés que lui signalaient ses innombrables parasites. Tant d'aumônes et, pour finir, tant de douleurs, n'est-ce pas de quoi racheter bien des fautes ?

III

Quand la mère de la Princesse la regardait dormir, si rose, si blanche, parmi les dentelles de son berceau d'argent massif, dans le splendide palais de Saint-Pétersbourg édifié par leur ancêtre, le favori de Catherine le Grand, certes elle eût été bien étonnée si une bohémienne, venue des Iles pour tirer l'horoscope de l'enfant, lui avait dit : « A cette même minute, un petit garçon est en train de musarder au bord de l'Allier, dans une vieille ville de la province française. Quand il rentrera tout à l'heure au magasin de l'épicier, son père, il recevra force taloches pour avoir manqué l'école. Il s'en consolera à l'idée que, dimanche prochain, il sera Joas dans une scène d'*Athalie*, au cours d'une représentation organisée par les Frères, dont il est un détestable élève. Mais quand il s'agit de jouer la comédie, un instinct s'éveille en lui qui, dans vingt ans, fera de ce garnement bourbonichon un acteur de génie, et ce fils de petit épicier de Moulins osera aimer votre fille, et il en sera aimé ! » Quinault-Dufresne sort en effet d'une humble boutique de la rue Regemorte, à Moulins. Ce comédien, acclamé à Paris, à Londres, à New-York, partout enfin où il a promené son prestigieux talent, a passé les premières années de sa vie à tourner des cornets de papier et à nettoyer des balances sous l'œil inquisiteur d'un père et d'une mère qui ne l'appelaient jamais que « le drôle. » Un je ne sais quoi d'inatteignable pour eux dans cet enfant les agaçait, les irritait. Un pressentiment quasi animal les avertissait qu'une vocation déconcertante travaillait

ce gamin aux yeux futés, dont la faculté mimique étonnait le quartier. On ne l'y appelait que le Grimacier. Arrivait-il un cirque dans la ville, le Grimacier ne manquait pas une représentation. Où trouvait-il des sous ou des francs pour payer sa place ? Il les trouvait. Par quel miracle trompait-il la surveillance paternelle ? Il la trompait, et, pendant des semaines, les trottoirs du faubourg retentissaient du rire des passants, égayés par les pitreries du fils Quinault, en train de charger encore les charges des clowns, entre lesquelles il glissait des « imitations » des voisins et voisines, au risque de recevoir de temps à autre des rossées vengeresses. Elles ne le corrigeaient pas !

Dès cette époque cet enfant, trapu et court de jambes, avait ce masque singulier de l'acteur-né, cette immobilité tour à tour et cette élasticité des traits qui se prêtent aux expressions les plus contradictoires. Il était laid, mais d'une laideur étrange qu'il rendait, à son gré, bouffonne ou tragique. A seize ans, les morts de son père et de sa mère, survenues coup sur coup, le plaçaient sous la dépendance d'un oncle ivrogne et insouciant qui le laissait vivre à sa guise. Le passage d'une troupe de comédiens en tournée était pour lui, quelques mois plus tard, l'occasion de son entrée définitive dans le métier. Un des acteurs, qui jouait un très petit rôle de nigaud, se casse la jambe en descendant un escalier. Le Grimacier a l'audace de se présenter pour le remplacer. Ayant su l'accident, il avait, en deux heures, appris les quelque cinquante lignes du rôle. On l'y essaie. Il le tient si bien que l'*impresario*, amusé par le toupet du cocasse jeune homme, le garde pour le reste de la tournée. La suite se devine : l'arrivée à Paris, un premier engagement ici, un second engagement là, l'ambition s'éveillant, l'acharné labeur de l'artiste qui se découvre lui-même, qui s'étonne de sa propre puissance, la fièvre d'intelligeuce de l'enfant du pauvre boutiquier qui se donne, malgré le bohémianisme de l'existence des coulisses, une instruction hâtive, pléthorique, congestive, l'affamé de culture qui dévore pêle-mêle les livres les plus incohérents, essaie de comprendre. A travers cette activité chaotique, le don sacré se développe. Il veut se réaliser et se réalise avec l'infaillible sûreté d'une force de la nature, utilisant tout, même les défaites, sacrifiant tout, même les bonheurs. Et voici qu'un soir, une salle de spectacle est soulevée par la révélation d'un jeu original, vivant, passionné. Un acteur de race est

apparu. Les faubouriens de Moulins ne s'y étaient pas trompés. Il y avait dans Quinault-Dufresne un grimacier, autant dire un comique, et c'est bien par la grosse bouffonnerie que ce remarquable artiste a commencé. Mais dès cette époque, les connaisseurs pouvaient discerner, dans ce jeu qui propageait le fou rire, une concentration singulière. Il émanait de ce faux bossu, aux paules presque trop hautes, à la tête presque trop grosse, une gaieté voisine d'être tragique, comme celle de ces étonnantes caricatures de Forain dont la moquerie vous amuse et vous fait frissonner. C'étaient là des nuances trop fines pour ne pas échapper au grand public, tout près de ne voir en lui qu'un pitre magnifique, et quand les journaux annoncèrent qu'un théâtre du boulevard allait, pour une série de représentations exceptionnelle, donner *Tartufe* avec Quinault-Dufresne dans le rôle de l'Imposteur, la curiosité défiante, éveillée autour de cette tentative, paradoxale, semblait-il, jusqu'à l'extravagance, n'était pas mêlée de bienveillance. On se rappelle cette interprétation qui fut un triomphe. De quel caractère, sinistre et jovial tout ensemble, Quinault avait empreint ce personnage où Molière a voulu, par-dessous l'hypocrite religieux, peindre l'ambitieux à tempérament brutal, le bolchéviste masqué en mystique. Lorsqu'à la fin du quatrième acte, Quinault mettait son chapeau sur son large front redressé soudain et qu'il proférait le vers célèbre :

> La maison est à moi, je le ferai connaître,

il effrayait. Il rendait sensible l'intention profonde du « Contemplateur » qui a préfiguré, dans le faux dévot, tous les faux idéalistes, aussi bien ceux du Paris de 1793 ou du Moscou de 1921, que ceux du Versailles de 1667. Que l'usurpateur envahisse la maison d'Orgon « pour venger le ciel qu'on blesse » comme Tartufe, ou pour instaurer le règne de la Justice comme un Robespierre ou comme un Lénine, une même convoitise féroce et de la plus abjecte qualité frémit sous la parole déclamatoire. Le gorille primitif, larvé en apôtre, dénonce soudain la bestialité de son appétit de conquête. Où Quinault-Dufresne, d'une culture si différente de celle du gassendiste Molière, avait-il appris le secret psychologique caché dans le *Tartufe?* Nulle part, et c'est là précisément le don sacré, pour répéter le mot. C'est un don encore, — celui d'un maître de l'effet à produire, — que de ne se tromper ni sur ses propres forces, ni sur

leur emploi possible. De là cette manœuvre savante par laquelle, ayant une fois rompu le préjugé de son public à son égard, Quinault a de plus en plus mué le bouffon en acteur de drame, mais l'un alternant avec l'autre. On l'a vu, quand il eut l'idée audacieuse d'une grande saison shakspearienne à Paris, incarner tour à tour Richard III et Falstaff, Caliban et Othello. Mais dans le répertoire moderne n'avait-il pas été, avec une même incomparable maîtrise, le Giboyer d'Augier et le Claude de Dumas? Je parlais de concentration. Le génie de Quinault, — ainsi s'explique ce pouvoir surprenant de métamorphose, — consiste à découvrir, dans le personnage qu'il étudie, le point le plus individuel. Il construit ensuite tout le rôle en fonction de ce point vital, celui qui fait genèse, si l'on peut dire. Dans un des plus remarquables essais de psychologie profonde publiés ces années-ci, l'*Hérédo*, M. Léon Daudet formule une observation bien juste. Nous portons en nous, dit-il, par la multiple richesse de nos atavismes, tout un peuple d'êtres divers sans cesse en travail. La faculté créatrice, chez un Shakspeare, un Molière, un Balzac, serait simplement une libération de ces êtres par la vie imaginative. Cette théorie, Quinault-Dufresne ne la connaissait pas, lorsqu'il a débuté. Il la pratiquait d'instinct, en essayant de retrouver en lui l'atavisme particulier dont le dramaturge s'est soulagé par son personnage. De rôle en rôle, il a travaillé dans ce sens, se creusant lui-même, pour dégager dans le plus intime de sa sensibilité le germe latent de la passion à représenter. Ce pouvoir de se transformer en un autre par les gestes, la physionomie, la voix, qui faisait du garçonnet de Moulins le Grimacier, le comédien l'a développé, mais par le dedans. De la mimique extérieure et visible, il a passé à la mimique intérieure. Il est arrivé à devenir tous les héros qu'il a joués. Cet étrange phénomène de métempsychose lucide, qui consiste à se grimer l'âme comme le visage, se reproduit chez tous les grands artistes de théâtre. Voici un trait spécial à Quinault-Dufresne. Il professe une philosophie de cette *transanimation*. Ses familiers l'ont entendu souvent tenir des propos du genre de celui-ci qu'un d'eux me rapportait, en s'en moquant. Il y voyait la preuve d'une immense fatuité. J'y vois, pour ma part, un cas très curieux de plasticité morale.

— « Parti de là, hein ! » disait Quinault, en montrant une

aquarelle pendue au mur de sa galerie de la rue de Tilsitt, qui représentait la boutique paternelle. Il a de ces piétés. « Et arrivé ici ! » ajoutait-il en embrassant d'un geste agrandi jusqu'à l'Arc de Triomphe les tableaux et les sculptures de sa somptueuse collection. Et il continuait : « Là c'est ma coquille de grand Parisien, là ma coquille de petit, de tout petit provincial. J'aurai été les deux, un pauvre enfant de paysan qui s'est fait prince. Mais que n'ai-je pas été, par le miracle de mon métier? Y a-t-il une différence, je vous le demande, entre un roi sur son trône et un roi sur la scène, quand on vit le bonhomme, bien à fond? J'ai été roi. J'ai été mendiant. J'ai été soldat. J'ai été usurier. J'ai été prêtre. J'ai habité Rome, Carthage, l'Espagne, dans l'antiquité, au moyen âge, au XVI[e] siècle. La journée compte vingt-quatre heures. Pendant trois, c'est-à-dire une heure sur huit, le fils du pauvre boutiquier de Moulins est à l'état d'avatar, comme un Dieu hindou. Vous et ces passants, vous menez une seule existence. Comptez donc les miennes ! »

Ainsi, par la vertu seule du talent professionnel, le comédien dont l'enfance avait poussé,

> ... au bruit des camions apportant des tonneaux,
> De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux,

comme eût dit Coppée, le « drôle » calotté matin et soir par père et mère, pour son incorrigible paresse, se trouvait avoir, vers les trente-cinq ans, une destinée psychologique très analogue à celle de la noble dame, née et grandie dans l'atmosphère de la cour de Russie, à même les splendeurs d'une opulence Orientale. La dilettante cosmopolite et l'artiste célèbre s'offraient, par un caprice fantaisiste du sort, comme deux exemplaires également réussis du civilisé suprême en qui semblent se résumer des vingtaines d'humanités différentes. Mais les avatars ne sont permis qu'aux Dieux. Nous avons beau, par fantaisie de blasée, comme elle, par profession comme lui, multiplier les expériences, greffer sur notre fond originel toute une végétation de personnalités diverses, ce fond demeure. Tôt ou tard, il reparaît, brutal et nu, tandis que l'efflorescence parasite tombe. Le masque cache le visage. Il ne le change pas. Une princesse Véra se manifeste soudain comme une patricienne du steppe, altière, sauvage, pareille à ses aïeules qui faisaient knouter

leurs serfs implacablement, et un Quinault-Dufresne, ce triomphateur de la rampe, qui, à la ville, pose volontiers malgré sa laideur pour un arbitre des élégances, dément tout à coup, par quelque geste affreusement brutal, toutes les cérémonies de ses manières et de ses prétentions. Seulement, il y a entre eux une différence : comme il est un acteur et un grand acteur, voici que les façons de sentir dont il s'est fait l'interprète sur les planches s'agitent en lui. En dépit de Diderot et de son *paradoxe*, la dualité n'est pas complète entre le comédien et l'homme. Un rôle n'est jamais une simulation totale. De l'avoir tenu avec passion laisse une trace dans ce « moi » inconscient qui sommeille en nous. Le rustre est réapparu chez l'artiste, et un nouveau geste d'une magnanimité surprenante dément à son tour le rustre, à la stupeur des témoins de l'une et l'autre attitude. Laquelle est la vraie? Où est le masque cette fois? Où le visage? Mais pourquoi poser d'avance une question qui sortirait d'elle-même de cette histoire, rapportée dans sa réalité profonde?

IV

Par quelle suite de hasards, très naturels dans l'incohérence du Paris d'avant 1914, Quinault-Dufresne et la Princesse s'étaient-ils rencontrés, et comment celui-ci avait-il osé faire la cour à une femme de ce rang? Ce serait une autre histoire à écrire, et, en dépit de l'apparente singularité de ces données, peu intéressante. Les chroniques de galanterie se ressemblent toutes plus ou moins, par l'identité des épisodes et des décors. Le grand-duc Igor Nicolaïevitch, de passage à Paris, s'était engoué, comme s'engouent les Russes, à ne plus parler d'autre chose, du jeu de l'acteur dans une reprise du terrible chef-d'œuvre de Collé : *la Vérité dans le vin*. Entre parenthèses, il est étrange que les princes, dans tous les pays, et dans tous les temps, subissent comme une fascination de la littérature révolutionnaire, à l'approche des catastrophes qui vont précipiter dans l'abîme tout l'ordre social dont ils sont les privilégiés. Cette pièce, composée pour le théâtre privé du duc d'Orléans, et à laquelle Stendhal trouvait une délicieuse gaieté, rend un son de cloche non moins sinistre que celui du *Mariage*, quand on se rappelle sa date. Quinault-Dufresne y faisait l'abbé. Pour mieux déployer la souplesse de son génie, il s'était avisé

de joindre à la comédie de Collé le *Lorenzaccio* de Musset. Après être venu l'applaudir dix fois, le Grand-Duc avait fini par organiser un grand déjeuner en son honneur. La princesse Véra s'était trouvée placée à côté du comédien. Il l'avait amusée, par cette sorte d'esprit particulière aux gens de théâtre et aux journalistes, où il y a du bagoût et de la portée, de la bonne humeur et de l'amertume, de la grâce et de la cruauté. Le piment de cette conversation avait mordu sur la curiosité de la grande Dame, tandis que son charme à elle, sa souveraine élégance, son aristocratie « emballaient » l'acteur. Quinault-Dufresne avait eu trop de succès amoureux, et il était trop bon observateur pour ne pas manœuvrer savamment sur ce terrain que nos pères appelaient poétiquement la carte du Tendre. D'autre part, les femmes à caprices, comme était la Princesse, ne perdent pas en défenses et en hésitations le temps de cette envahissante griserie, dont elles savent trop qu'elle est passagère. Tant et si bien que, deux semaines après ce déjeuner grand-ducal, le fils du petit épicier de Moulins aurait pu mettre le portrait de sa voisine de table dans un album fermé à clef, — rendons justice à sa chevalerie, — où figuraient bon nombre de photographies féminines. Il disait ironiquement, en montrant le livre, sans l'ouvrir : « Il y a là une collection de portraits de charmantes personnes dont la plupart se détestent. »

Imaginez maintenant, trois autres semaines après le début de cette fantastique et brusque liaison, un des salons du restaurant à la mode, dans ces temps si récents et si lointains, parmi les grands seigneurs moscovites. Vous avez déjà nommé le *Café Anglais*, et deviné qu'il s'agit de cette pièce en rotonde, légendaire dans les fastes joyeux du Second Empire : le Grand Seize. Vous voyez d'ici la table parée de fleurs, et le décor un peu fané de l'endroit. On y affectait le vieux style, comme ailleurs on affecte l'ultra-moderne. C'est la Princesse qui donne le dîner. Elle a choisi un soir où Quinault-Dufresne se trouve libre. Le jour il répète *le Colonel Chabert*, un drame tiré de la célèbre nouvelle de Balzac, et il se fait doubler pour les dernières représentations de la *Vérité dans le vin* et de *Lorenzaccio*, les deux pièces paradoxalement accolées sur l'affiche, où il vient de remporter le triomphe qui lui a valu par ricochet cette bonne fortune, non moins paradoxale. Il est huit heures bien sonnées. Quinault-Dufresne arrive au Café Anglais un peu

en retard, fidèle au principe des grandes vedettes du théâtre, « pour faire son entrée. » Regardez-le qui monte lentement l'escalier, salué très bas par le chasseur. Certes, il est bien sincère dans sa joie orgueilleuse d'amant exalté par un bonheur qu'il peut, au sens littéral du mot, appeler une conquête. Et pourtant un ressouvenir de son métier lui fait, à cet instant même, maquiller le personnage qu'il est réellement. Il a jadis essayé de jouer le Paul Aubry de *Diane de Lys*, par exception sans aucun succès. C'est une raison pour lui de préférer ce rôle, qui n'est ni dans ses cordes ni dans son physique, à ceux, tout mêlés de comique et de tragique, où il excelle. Sur les marches de cet escalier de restaurant, il a pris le port de tête surveillé, le regard extasié et discret, la physionomie attendrie et voilée du héros du Dumas, le peintre aimé de la grande Dame. Le créateur du rôle, l'élégant Bressant, n'avait pas plus de passion contenue pour dire : « Quand on plaisante les femmes du monde, on me blesse. Je les respecte toutes en vous. Où cet amour me mènera-t-il ? Je n'en sais rien. Et j'ai peur !... »

Mais non. Quinault-Dufresne n'a pas peur. Il y a dans tous les vétérans des planches une vigueur singulière du tempérament. Avez-vous réfléchi à la dépense d'énergie vitale nécessaire pour supporter sans défaillir les excessives fatigues qu'implique une suite ininterrompue de cent, de deux cents représentations? Les gestes, la voix, le cerveau, tout fonctionne à la fois. Heures de repos, heures de sommeil sont bousculées. C'est une besogne qui tient du gymnaste par la tension du muscle, de l'orateur par celle de la parole, et le comédien l'exécute aux lumières, les nerfs tendus, dans une atmosphère surchauffée par le souffle et les émanations d'un millier de spectateurs. Une telle énergie d'animalisme donne le plus souvent, à celui qui la possède, la tranquillité assurée des êtres forts. Paul Aubry, l'amoureux de Diane de Lys, tremble devant l'abîme d'émotion où il se sent rouler. Quinault, lui, n'est pas un émotif, c'est un volontaire, dont le « moi » s'affirme à cette minute dans son triomphe de fils de commerçant sur la caste où est née sa maîtresse. En dominant cette femme, il croit dominer cette caste. Au moment où il la fait, cette entrée savamment reculée, cette satisfaction plébéienne brille dans son regard. Elle le rend presque beau dans sa laideur puissante. Sentant de la sorte, il est vraiment dans son type. Mais il est aussi Paul Aubry, et il

met toute la discrétion d'un amant romanesque à baiser le bout des doigts de sa noble maîtresse. Ce geste d'un respect ému est seulement trop souligné, comme aussi la demi-morgue avec laquelle il salue les autres invités. C'est à la fois la légitime fierté d'un artiste qui se sait supérieur, et le malaise d'un de ces parias par en haut qui se sentent, dans la très haute société, tout ensemble adulés et dédaignés, ou mieux déplacés.

Les autres invités étaient au nombre de cinq, et tous des Russes. Il y avait un colonel et sa femme, lui tout petit, les yeux bridés dans une face large, au nez épaté de Kalmouck, elle une grande et forte beauté du Nord, avec des yeux pers, de la couleur d'une eau de glacier, et des cheveux presque jaunes. Un vieux peintre, originaire de Moscou, et un vieux diplomate, membre du Conseil de l'Empire, escorté de son neveu, complétaient la compagnie. Ce dernier était un comte Serge Komow, arrivé de Saint-Pétersbourg la veille. Il avait été présenté à la Princesse cet après-midi. Elle l'avait impulsivement prié de venir à son dîner du Café Anglais avec son oncle. A tout prix, elle avait voulu le revoir et aussitôt. Il avait, en effet, produit sur elle une de ces impressions dont cette déraisonnable et charmante femme était coutumière. Stendhal est le seul, je crois bien, qui ait distingué, parmi les coups de foudre, les vrais et les faux. Qui ne se rappelle, parmi les lecteurs du livre de *l'Amour*, l'anecdote de la Berlinoise en calèche, qui voit passer le beau lieutenant Findorff? « Elle ne lui avait jamais parlé, » raconte Beyle. « Si elle eût osé, me disait-elle, elle l'eût envoyer chercher. Et sa jolie figure portait les signes de la passion la plus violente. Cela durait encore le lendemain. Au bout de trois jours, Findorff ayant fait le nigaud, elle n'y pensait plus. » Serge Komow était, lui, capitaine. Il avait alors trente ans. Il est mort plus heureusement que la Princesse, lors de l'invasion de la Prusse Orientale par Rennenkampf, au mois d'août 1914, frappé d'une balle au cœur dans une des premières rencontres avec les Allemands. Cet héroïque soldat n'aura pas vu l'affreuse trahison de Brest-Litovsk, son magnanime Empereur assassiné, ses camarades d'armes outragés et massacrés, et la dégradation d'un pays qu'il avait si bien servi. A la date que j'évoque, celle du dîner au Café Anglais, une légende l'entourait, tout jeune qu'il fût, de celles qui justifient des engouements subits comme celui de la princesse Véra. Lors du siège

de Port-Arthur, il s'était fait sauter dans un fortin qu'il commandait, plutôt que de le rendre. Par un prodigieux hasard, il avait survécu. Il est rare de rencontrer, souriant, élégant, la taille prise dans un gilet blanc à boutons de perles, une fleur à la boutonnière du frac, un homme qui a de ses mains mis le feu à une poudrière, et qui, projeté en l'air par l'explosion, puis miraculeusement sauvé, a le droit de dire comme Mirabeau Col-d'argent, le grand-père de l'Orateur : « Ah ! oui, le jour où je fus tué. »

La Princesse, donc, ne connaissait ce héros que depuis quelques heures, — huit, exactement, — et déjà, dans ce salon de restaurant où elle était arrivée la première, afin de le voir plus tôt, elle n'avait d'yeux que pour lui. Il faut dire, pour donner une excuse à cette circonstance, que l'aventure avec l'acteur laissait la grande Dame profondément déçue. Il en est des artistes de théâtre comme de ceux de la littérature : leur intimité dément toujours par quelque point l'image d'eux-mêmes qu'ils ont suggérée par leur jeu ou par leurs livres. Tantôt ils valent mieux que cette image. Tantôt ils valent moins. Ils sont toujours un peu autres. Le grand-duc Yvor, l'altesse impériale généreusement et imprudemment férue d'idées libérales, avait admiré le mordant du jeu du grand acteur dans l'abbé de la *Vérité*. C'était le Lorenzaccio qui avait intéressé la Princesse. Il faut dire que Quinault-Dufresne incarnait, et par bonheur, incarne encore avec une puissance singulière, ce Brutus Florentin, suggestionné par sa propre simulation, qui se camoufle en débauché pour tromper le tyran et puis, il se laisse prendre à son propre piège. Cette feinte débauche le corrompt jusqu'aux moelles. A lui aussi, le masque colle au visage. La Princesse était allée voir cette pièce, la veille du jour où elle devait faire connaissance de l'acteur, afin d'avoir avec lui un sujet de conversation. Si blasée qu'elle fût sur les impressions de théâtre, elle s'était laissé prendre à cette fascination qui, pour la grisette, identifie le ténor et Roméo. Quelque chose du héros pervers, douloureux, passionné, incertain, imaginé par Musset, restait mêlé pour elle à la personne de l'artiste. Ne fallait-il pas que ce rôle ressemblât à l'acteur pour qu'il le tînt avec cette vérité? C'était un peu à Lorenzaccio qu'elle s'était donnée, avec cette déconcertante soudaineté. La désillusion n'avait pas tardé. Presque tout de suite elle avait discerné, dans le Lorenzaccio descendu

des planches, l'homme qu'il était réellement : le comédien insatiable d'applaudissements et toujours en scène, pour qui les succès de femmes sont encore des succès de théâtre. Par-dessous elle avait entraperçu le demi-paysan du centre de la France, si fin lorsqu'il se développe dans son milieu normal, rusé jusqu'à en être madré, quand l'égoïsme le domine, et un demi-paysan peu élevée. Quinault-Dufresne avait eu beau se frotter à la société la plus distinguée des capitales où il avait triomphé son génie d'adaptation n'avait pu lui donner l'aisance dans l'accomplissement des menus rites de la vie mondaine, qui répugnent au fond populaire. Il demeurait, dans le plus intime de lui-même, le faubourien de sa ville de province. L'éducation première ne se remplace pas. Ce sont des nuances insignifiantes, des façons d'écouter, de répondre, de tenir sa fourchette à table, de rompre son pain, de vider son verre. Mais une femme du type de la Princesse, orgueilleuse, et qui ne veut jamais s'avouer qu'elle a eu tort, ne s'avoue pas non plus qu'elle subit des sensations de cet ordre. Des mauvaises manières de Quinault et de ses fautes de tenue, elle avait d'abord souri. Un jour que l'acteur lui avait dit, mi-plaisamment, mi-sérieusement, car il se piquait d'être un démocrate et un homme de progrès :

— « Ce que je n'aime pas, Princesse, dans votre pays, c'est la façon dont on y traite les moujiks. »

— « Il est bien logique, » avait-elle répondu, « que vous pensiez ainsi, vous en êtes un. »

Et comme un éclair de susceptibilité passait dans les yeux de l'amant humilié :

— « Ne vous fâchez pas. Ça ne me déplaît point chez vous. Ça a de la saveur. »

Elle était sincère, en trouvant un ragoût au fait même d'être choquée par le singulier objet de son caprice. Mais de telles sensations tiennent de la névropathie. Elles en ont les sautes subites, les heurts inattendus, les inexplicables et complets déplacements du champ intérieur. Une de ces volte-faces stupéfiantes de soudaineté s'était produite chez la princesse Véra, rien qu'à voir le rescapé de Port-Arthur. Engagée avec l'acteur dans une liaison toute récente, mais qui la mêlait à des mœurs si étrangères aux siennes, la rencontre de Serge Komow devait, par comparaison et par réaction, lui faire apprécier davantage le charme des gentilshommes de son pays, si

séduisants lorsqu'ils sont, comme celui-ci, de grands enfants héroïques, avec une émotivité noble, une générosité enthousiaste, et leur je ne sais quoi de subtil en même temps et de félin, de gracieux et d'alangui.

Quand l'avantageux Quinault-Dufresne était entré dans la petite antichambre qui précédait le salon du dîner, Komow était en train de parler, en russe naturellement, puisqu'on se trouvait entre compatriotes. On était en hiver. La Princesse, debout contre la cheminée et si belle dans une robe chatoyante de velours orange, tenait à la main un éventail de plumes de la même nuance. Elle y caressait distraitement sa joue, en écoutant cette voix prenante et chaude, dont le zézaiement rendait douce et mâle à la fois la musique de la langue natale. Elle était en proie à une sorte d'hypnose que l'arrivée du comédien dissipa du coup. Elle l'avait, à la lettre, oublié! Celui-ci était un observateur trop fin, pour ne pas démêler dans l'accueil qu'elle lui fit, sous l'impression de ce réveil, une gêne indéfinissable. S'il avait la fatuité de l'homme à bonnes fortunes, il en avait aussi le coup d'œil aigu, ce génie d'y voir clair dans les allées et venues de la mobilité féminine. « Tiens, » avait-il songé aussitôt, « qu'est-ce qu'elle a donc, la petite? » Il appelait son aristocratique maîtresse ainsi dans ses monologues intérieurs. Il l'assimilait à ses camarades de coulisses, avec une familiarité que démentait à cette minute la cérémonie de son salut. « Oui, qu'est-ce qu'elle a? » On était à peine assis à table qu'il se formulait la réponse à cette question, et tout en étudiant la Princesse et Serge Komow de son œil, si fin entre ses paupières mangées par le maquillage :

— « Ce qu'elle a? » se répétait-il, « elle tique sur ce greluchon. Nous allons bien voir. »

Le diplomate qui s'était chargé d'organiser le dîner avait disposé les places, protocolairement : « Mon neveu en bout de table, » avait-il dit. « C'est de son âge, et je ne l'ai amené qu'à cette condition. » Les convives se trouvaient donc rangés dans cet ordre : la princesse avait en face d'elle la femme du colonel, qui avait elle-même à ses côtés le peintre et le diplomate. A gauche de la Princesse le colonel, à sa droite Quinault, qui avait fait des façons pour accepter.

— « Nous sommes donc en Russie, monsieur Quinault-Dufresne, » avait dit encore le diplomate.

Serge Komow, par suite de ces combinaisons plus ou moins correctes, voisinait ainsi avec le comédien. Le maître d'hôtel n'avait pas achevé de servir le borsch, le potage national avec son bouillon de betteraves, ses saucisses et ses bouchées, que déjà les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre ce mouvement d'aversion, — faut-il dire animale? — par lequel la nature nous avertit d'une présence hostile ou funeste. La conversation, après les premières phrases de banalité, s'était aussitôt portée sur les choses de Moscou et de Saint-Pétersbourg. C'était trop naturel puisque Komow arrivait de la veille, apportant des nouvelles d'une société familière à tous les convives. Le comédien, seul, n'en était pas. En toute autre occasion, la Princesse aurait pris le soin d'aiguiller la causerie de telle manière que son hôte français pût s'y associer, alors surtout que cet hôte était son amant. Mais le magnétisme exercé sur elle par le jeune officier, tout rayonnant du prestige de sa bravoure et de sa beauté, la possédait tout entière. C'était comme si une magique influence l'eût soudain transportée là-bas, en Russie. Pour elle, il n'y avait plus d'Occident, plus de Paris. Cet hôte, ce Quinault-Dufresne, assis à sa table, elle le tutoyait la veille, et il semblait qu'elle eût perdu jusqu'au souvenir de cette intimité! Il essayait cependant, lui, l'oublié, de prendre part à cet entretien, avec la gaucherie d'un intrus, qui veut paraître initié à un monde dont il ignore les tenants et les aboutissants. Les hasards de ses tournées ne l'avaient jamais conduit sur les bords de la Néva. Mais, il était un peu du Tout-Europe, par les vagabondages cosmopolites de ses représentations, et quelques-uns des noms qu'il entendait passer et repasser dans les propos lui étaient connus, juste assez pour le provoquer à des quiproquos, prenant les pères pour les fils, confondant les grandes-duchesses et les grands-ducs, jusqu'à un moment où un de ces impairs s'acheva sur l'incident le plus mortifiant pour son amour-propre. Le peintre qui se sentait également à demi dépaysé, avait parlé avec enthousiasme, pour briller à son tour, d'un Watteau acheté récemment en Allemagne par un collectionneur de Saint-Pétersbourg qu'il avait simplement désigné par son prénom de Boris.

— « Boris? » avait demandé Quinault-Dufresne, négligemment et d'un air entendu. « C'est le vieux prince Wérékiew, n'est-ce pas? »

— « Mais non, mon cher monsieur Quinault-Dufresne, » avait répondu Komow, avec un sourire d'ironie. « Ce Wérékiew-là est mort, depuis cinq ans. Vous ne saviez pas? Ça m'étonne. »

— « Et d'un coup d'apoplexie, à une soirée de cartes, » insista la colonnelle, « juste comme il gagnait. J'y étais. Il dit : je fais schlem, et il tomba mort. »

— « Vous voyez, monsieur Quinault-Dufresne, » insinua le diplomate avec un fin sourire, « que nous ne marchons pas vite en Russie. Nous en sommes toujours au whist de M. de Metternich. »

— « Metternich! » releva le colonel. « Vous vous rappelez l'*Aiglon*, monsieur Quinault-Dufresne :

Ah!... Et puis se calmer un peu sur la Pologne. »

— « Mais n'avez-vous pas dû jouer *Flambeau* dans *l'Aiglon*, monsieur Quinault-Dufresne?... » interrogea le Peintre qui se piquait d'être un boulevardier et qui s'en vantait. Il n'y a plus de boulevard, au sens des Nestor Roqueplan et des Aurélien Scholl. Mais les étrangers *Parisiénisants* — pardon du mot — retardent toujours d'un quart de siècle. Quelques journaux avaient annoncé, à l'époque, une reprise de *l'Aiglon* avec Quinault-Dufresne dans ce rôle. Celui-ci s'était dérobé au dernier moment. Il avait redouté la comparaison avec l'artiste supérieur qui a créé le personnage. Ce refus restait dans la mémoire du comédien comme un des souvenirs mortifiants de sa carrière. On ne maintient pas sa vogue au théâtre, pas plus d'ailleurs qu'en littérature, sans une lucide entente des réactions du public, autant dire des limites de son propre talent. Que Quinault-Dufresne eût reculé devant cette comparaison, c'était un aveu d'infériorité devant un maître dans son métier. Il n'aimait guère à se le rappeler.

— « C'est un canard à qui j'ai tout de suite coupé les ailes, » répondit-il. « Le plus drôle est que je n'ai jamais lu cette pièce. Je ne l'ai jamais vue jouer. C'est incroyable et c'est ainsi. D'ailleurs, je vais si rarement au théâtre, quand je ne joue pas. »

— « C'est tout naturel, » dit à son tour Komow, « un artiste tel que vous n'a pas de leçons à recevoir. Pourtant... »

Et, comme si l'antipathie éveillait en lui une instinctive divi-

nation des points névralgiques dans la sensibilité de son voisin, il entonna un panégyrique exalté de celui auquel Quinault-Dufresne avait évité de se mesurer. Trop fier et trop fin pour trahir les secrets sentiments d'envie que soulevait en lui cet éloge, l'acteur était impayable à regarder, de fixité froide. Le visible intérêt avec lequel la Princesse écoutait le jeune officier acheva de l'exaspérer. Contrairement à ses habitudes professionnelles de grande sobriété, il avait bu, coup sur coup, plusieurs verres d'un champagne très alcoolisé. En y goûtant, il avait même hasardé, avec la maladresse d'un homme gêné, cette absurde plaisanterie, tombée dans le froid de la table :

— « Voilà vraiment du brut Impérial. »

Une idée lui traversa la tête, une de ces fantaisies extravagantes qui surgissent dans la période d'excitation, premier stade de l'ivresse. La faculté d'inhibition va s'abolir. Elle diminue déjà. Des mots incongrus viennent à la bouche du buveur. Il hasarde des gestes inconsidérés. Mots et gestes dont il ne s'étonne plus. Dans ces impulsions irraisonnées, le métier se retrouve. Grand lecteur de Musset, voici que cet insensé de Quinault-Dufresne entend soudain la voix intérieure lui réciter deux vers de *Mardoche*. Un des convives venait de mentionner ce poème, assez finement, à propos de Rostand et des origines de sa fantaisie :

Hier, un de mes amis, se trouvant à souper
Auprès d'une duchesse, eut soin de se tromper
De verre...

Et, sa main suivant sa pensée, il prend une coupe de ce champagne sec, que la Princesse venait de reposer après y avoir trempé ses lèvres d'une sensualité si fine, et dont le retroussis frémissait à écouter Komow. Brusquement, follement, Quinault porte lui-même cette coupe à sa bouche et il la vide en défiant du regard l'officier qui avait été heureusement le seul à remarquer cette suprême inconvenance, — avec la Princesse. Les yeux clairs de celle-ci s'étaient subitement foncés de colère. Sa main s'était crispée sur son éventail :

— « Que faites-vous là, monsieur? » dit-elle à l'insolent qui eut l'audace de répondre :

— « Je bois dans votre verre pour savoir votre pensée... »

— « Ma pensée, » c'est que vous êtes un goujat, répondit-elle,

sans plus se soucier si les autres convives l'entendaient ou non.

Ce n'était plus la grande dame cosmopolite qui parlait. C'était la barine exécutant le moujik, et comme le maître d'hôtel entrait, elle l'appelle d'un signe, puis, montrant Quinault-Dufresne :

— « Monsieur voudrait une voiture. Faites-la lui avancer. »

Son accent était si impérieux, son beau visage si dur que le pauvre moujik obéit, comme un moujik en effet. Il ne répondit pas un mot et quitta la pièce d'un pas automatique, hébété, dompté, sans trouver dans tout son répertoire une attitude à prendre pour couvrir cette piteuse sortie, dans le silence des autres convives, presque aussi interloqués que lui de cette algarade. La Princesse l'expliqua d'une phrase dite d'un ton qui n'admettait pas de commentaires et que le malheureux put entendre, tandis qu'un domestique impassible l'aidait à mettre sa pelisse dans l'antichambre attenante :

— « Il était ivre et s'est senti indisposé. Voilà tout. »

Paul Bourget.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

SOUVENIRS

DE

SAINT-DENIS DIT ALI

SECOND MAMELUCK DE L'EMPEREUR

II (1)

V. — L'ILE D'ELBE

[Sitôt la garnison de Mayence libérée, Saint-Denis rentra à Paris. Sa première idée fut d'aller rejoindre l'Empereur, et sa première visite pour le Grand-Ecuyer qui pouvait lui en fournir les moyens. Quand il eut obtenu ses passeports, il partit, chargé d'une lettre du duc de Vicence, de linge et effets envoyés à l'Empereur par M. de Turenne et non sans avoir acheté pour les faire lire à l'Empereur « toutes les brochures qui avaient paru depuis l'installation du gouvernement des Bourbons, ainsi qu'une collection de journaux. » Il s'embarqua à Gênes pour Livourne, d'où il fut conduit à Porto-Ferrajo. Aussitôt débarqué, il prit le chemin du palais.]

La maison ou palais de l'Empereur me parut être de très médiocre apparence. J'entre, je vois Marchand, Gellis et quelques autres personnes de connaissance. On se serre les mains, on s'embrasse, on se fait amitié. Je demande où est l'Empereur, s'il est chez lui. « Il n'y est pas, me dit-on ; il est à Saint-Martin. » Sans perdre de temps, je m'habillai en mameluck et j'allai aux écuries où on me prépara un cheval.

En une demi-heure je me trouvai devant l'Empereur. Sa Majesté ne fut pas peu surprise de me voir. Elle m'accueillit avec bonté. Je lui remis la lettre du Grand-Écuyer, en lui disant que Monsieur le duc mettait à ses pieds l'hommage de son respect.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

L'Empereur n'eut pas plus tôt la lettre dans les mains qu'il la décacheta et en prit lecture. Il parut satisfait de son contenu. Ensuite, il me fit des questions de toute nature, auxquelles je répondis aussi bien que possible d'après la connaissance que j'avais des différentes choses que j'avais pu voir ou entendre.

Enfin j'étais arrivé au but que je m'étais proposé! J'étais content. J'ai appris plus tard que, lorsque l'Empereur avait été abandonné par Constant et Roustan, il avait demandé où j'étais et, sur la réponse qu'on lui avait faite que j'étais enfermé à Mayence, il avait demandé au Grand-Écuyer quelqu'un pour le suivre et monter sur le siège de sa voiture. Celui-ci avait proposé Noverraz, son chasseur. Noverraz, ayant été accepté, avait fait avec l'Empereur le voyage de Fontainebleau à l'Ile d'Elbe et le suivait dans toutes ses courses. Noverraz était Suisse de nation. Je l'avais connu aux écuries, où il avait été garçon d'attelage. Ayant été admis au service intérieur de l'Empereur, il a été à Sainte-Hélène où il est resté jusqu'à la mort de Sa Majesté. L'Empereur lui a toujours su gré de la conduite qu'il avait tenue à Orgon ou à Saint-Cannat en Provence, où sa voiture avait été assaillie par une foule mal intentionnée. Noverraz, étant un homme de haute taille et très fort, avait heureusement contenu cette vile populace qui, l'injure à la bouche, faisait entendre es menaces de mort en jetant des pierres dans la voiture.

Quand l'Empereur eut déjeuné et qu'il se fut déshabillé, il me fit appeler. Il était en chemise, allongé sur son canapé. Il me fit de nouvelles questions concernant les personnes et les choses. Dans mes réponses, je ne lui laissai rien ignorer de ce que j'avais appris sur les Alliés, sur les Bourbons, et des dires du public parisien, tant de l'un que de l'autre parti. Je n'oubliai pas de lui parler de la conduite de certains personnages que j'avais vus à sa cour et qui avaient déserté sa cause, etc... Enfin je lui contai tout ce que je savais. Quand j'eus fini de répondre à toutes les questions qu'il lui avait plû de me faire, je lui présentai le paquet de brochures et de journaux que j'avais recueillis pendant mon séjour à Paris. Cette attention de ma part lui fit plaisir, et moi, je m'applaudis d'avoir eu la pensée de lui apporter tous ces écrits, puisqu'ils pouvaient l'intéresser. L'Empereur m'ayant dit un « *Va,* » je me retirai, et il s'amusa à feuilleter tout ce que je venais de lui remettre.

Le palais de l'Empereur était situé sur la partie la plus élevée de la ville; une façade la regardait, et l'autre les côtes du détroit de Piombino. De ce côté-ci, devant la maison, était un jardin carré-long, bordé d'un parapet construit sur des rochers; un trottoir ou terrasse régnait devant, dans toute la longueur; et, en dehors du parapet, était une pente rapide et accidentée qui descendait jusqu'à la mer. L'Empereur se promenait le matin et le soir sur cette terrasse; là, il voyait arriver les bâtiments venant du continent.

La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée; mais aux extrémités du bâtiment existait un petit étage formant deux pavillons. Pour les relier entre eux, l'Empereur fit construire une grande pièce, pour compléter un appartement qu'il destinait à la princesse Pauline, qui devait venir à Porto-Ferrajo et y résider. Il fit décorer cette pièce de manière à en faire un vaste et beau salon; aussi devint-il la plus belle pièce de l'habitation. L'Empereur occupait tout le rez-de-chaussée qui se composait, tant sur le jardin que sur la place, de huit ou neuf pièces, dont un salon et une chambre à coucher étaient les plus spacieuses.

Le long de la maison, du côté du jardin, régnait un large promenoir garanti des rayons du soleil par une tente de même longueur. Le matin, quand le temps était beau, cette tente était déroulée pour que l'Empereur pût se promener à l'ombre et elle avait en même temps l'avantage de préserver durant la matinée, d'une trop grande chaleur, les chambres de Sa Majesté. Dans la partie Est du jardin, sur deux pilastres qui servaient d'entrée à un petit parterre, il y avait deux vases d'albâtre d'une assez grande dimension dans lesquels, la nuit venue, on mettait des lampes; cette lumière douce plaisait à l'Empereur.

Avant l'arrivée de la princesse Pauline, plusieurs caisses de meubles, de porcelaines, de cristaux et d'une infinité de jolies inutilités avaient été débarquées au port et transportées au palais. L'Empereur, curieux de savoir ce que contenaient ces caisses et voulant voir le premier, les faisait ouvrir devant lui. Quant la caisse contenait des porcelaines, des cristaux ou des bronzes, il faisait prendre les objets un à un, se les faisait donner, s'amusait à les débarrasser de leurs enveloppes et, après les avoir regardés et examinés dans tous les sens, il les plaçait sur une table ou sur un autre meuble à sa portée. Ce genre de distraction lui plaisait tant que pas une caisse ne fut ouverte sans qu'il fût là présent.

Quand l'Empereur eut connaissance de l'arrivée de la princesse sa sœur, il fit faire toutes les dispositions nécessaires pour la recevoir. Les pièces du premier étage, qui avaient été décorées, à peu près meublées, et qui étaient destinées à Son Altesse, furent mises en ordre. L'Empereur lui-même pourvut à tout. Dès que le navire que montait la sœur de Sa Majesté fut entré dans le port et eut mouillé, l'artillerie de la place salua la princesse. La troupe, je crois, était sous les armes pendant son débarquement. Aussitôt que sa voiture fut à terre, elle monta dedans et vint descendre au palais. Lors de mon arrivée, Madame-Mère était déjà installée à Porto-Ferrajo ; elle occupait une maison située dans une petite rue voisine du palais.

La vie à Porto-Ferrajo était assez animée ; c'étaient les soldats du bataillon dont la caserne était voisine du palais, les ouvriers qui travaillaient çà et là, les allants et venants, quelques étrangers qui débarquaient journellement. Le dimanche, tout le monde, tant civil que militaire, était endimanché. Il y avait messe chez l'Empereur. Elle était dite dans le petit salon d'attente par l'archiprêtre, curé de Porto-Ferrajo, espèce d'évêque, je présume, car il était habillé de violet; c'était un Corse de la vieille roche et quelque peu parent de l'Empereur. Les servants étaient l'abbé Buonavita et un jeune prêtre de l'île. Le Grand-Maréchal, le général Drouot et le général Cambronne étaient à droite et à gauche et un peu en arrière de l'Empereur. Les officiers de la Garde, les principaux fonctionnaires, étaient derrière et placés comme ils pouvaient. Comme la pièce était petite, la plupart restaient dehors. A l'issue de la messe, il y avait réception dans le salon. Tout ce qui était militaire était en grande tenue. Madame faisait dire la messe chez elle. M. Buonavita était son aumônier. Quant à la princesse Pauline, elle trouvait toujours moyen de se dispenser d'assister au service divin.

Ce jour-là, il y avait grand dîner chez l'Empereur, c'est-à-dire quelques personnes de plus qu'à l'ordinaire. Habituellement, Madame y était, le général Drouot, deux ou trois officiers de la Garde et deux ou trois autres.

L'Empereur avait un jour dans la semaine où il allait dîner chez sa mère. Les mets servis étaient cuisinés à l'italienne ; ils lui rappelaient les repas faits à la maison paternelle dans son jeune âge. Son Altesse avait pour maître d'hôtel un Corse

nommé Cypriani, qui est mort à Sainte-Hélène. Il jouissait de la confiance de l'Empereur et de toutes les personnes de la famille impériale. Souvent, il avait été chargé de missions importantes.

Dans ses promenades, soit à cheval, soit en voiture, l'Empereur était accompagné d'une escorte composée de quatre ou cinq hommes, Polonais ou mamelucks, sous les ordres de M. Roul, d'un chasseur, Noverraz ou moi, et d'Amaudru, son piqueur. C'était le matin, à la fraîche, jusqu'à neuf ou dix heures, qu'avait lieu la promenade. Sur les trois ou quatre heures après midi, lorsque le soleil commençait à perdre de sa force, l'Empereur, soit à pied, soit en voiture, allait prendre son canot et parcourait le vaste bassin de la rade, s'arrêtant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour visiter quelques personnes qui demeuraient près du rivage. Souvent la voiture avait ordre d'aller l'attendre à tel ou tel endroit. Le canot était monté par les marins de la Garde. Un nommé Gentillini, qui avait été canotier de la princesse Élisa, tenait le gouvernail.

La princesse Pauline faisait ses promenades en chaise à porteurs. Elle était accompagnée de ses dames de compagnie et de un ou deux jeunes officiers. Quant à Madame, je ne me rappelle pas qu'elle sortît beaucoup, si ce n'est pour venir voir l'Empereur.

Madame-Mère, dans son jeune âge, devait être une beauté de premier ordre. Sa figure était bien coupée : les traits d'une très grande régularité ; la bouche ni trop grande, ni trop petite ; les lèvres minces ; le nez presque droit ; les yeux bruns, bien fendus, brillants et fort expressifs ; dans son regard, il y avait quelque peu de hauteur et de sévérité. Mais la beauté de tous ses traits perdait une partie de leur effet par l'épaisse couche de fard qu'elle avait sur les joues ; ce qui ne s'harmonisait pas avec son âge, lequel eût demandé plus de naturel dans la teinte de la peau. Trop de rouge ne va pas avec les rides.

Les jours ordinaires de la semaine, sa mise était simple, quoique riche ; elle portait ordinairement un petit bonnet orné de fleurs. Le dimanche et les fêtes, lorsqu'elle était en tenue pour venir chez l'Empereur, elle avait une toque avec des plumes ; alors elle se paraît de fort beaux diamants.

Je n'ai rien connu de son intérieur ; je sais qu'elle était

dévote et qu'elle passait pour être très avare. Lorsqu'elle parlait français, elle avait l'accent italien très prononcé. Elle était peu causeuse. A Paris, sa place à table était à la droite de l'Empereur et elle avait un fauteuil ; à l'Ile d'Elbe, elle se plaçait en face de Sa Majesté.

La princesse Pauline, à l'Ile d'Elbe, pouvait avoir de trente à trente-cinq ans. Sa personne, suivant ce qui était apparent, avait toutes les belles proportions de la Vénus de Médicis. Il ne lui manquait alors qu'un peu de jeunesse, car la peau de sa figure commençait à se rider ; mais les quelques défectuosités résultant de l'âge disparaissaient sous une légère teinte de fard qui donnait plus d'animation à sa jolie physionomie. Elle avait des yeux charmants et fort éveillés ; la bouche était des mieux meublées, et les mains et les pieds du plus parfait modèle. Sa toilette était toujours très recherchée et sa mise était celle d'une jeune personne de dix-huit ans. Elle se disait toujours souffrante, malade ; quand il fallait qu'elle montât ou descendît un escalier, elle se faisait porter sur un carré de velours garni des deux côtés de rouleaux à poignées ; et cependant si elle était au bal, elle dansait comme une femme qui jouit d'une très bonne santé. Tous les jours elle dînait avec l'Empereur qui, de temps en temps, se plaisait à l'asticoter, à la plaisanter. Un soir, elle fut si dépitée de ce que l'Empereur venait de lui dire, qu'elle se leva de table et s'en alla chez elle les larmes aux yeux. Du reste, la bouderie ne durait jamais longtemps ; car l'Empereur montait la voir le soir ou le lendemain matin, et toute petite rancune disparaissait promptement.

Presque tous les jours, le matin, l'Empereur allait à Saint-Martin. C'était sa maison de campagne. Elle était située au fond d'une longue vallée faisant face à la ville, et était éloignée de celle-ci de près d'une lieue. Elle était bâtie à la naissance de cette vallée et à mi-côte. Du côté regardant la vallée, il y avait un rez-de-chaussée et un premier, et, du côté opposé, le premier était au niveau du sol. Devant cette face-ci, était une espèce de cour et de l'autre, une terrasse. L'habitation, quoique d'un aspect fort ordinaire, était assez bien distribuée ; il y avait une grande salle à manger donnant sur la cour et un salon de même dimension qui avait vue sur la vallée. Ces deux pièces occupaient le milieu du bâtiment et étaient éclairées chacune par trois fenêtres. Cinq très petites pièces, transformées en

chambre à coucher, cabinet de travail, etc., et l'entrée, formaient la totalité du local. Le tout était très propre, mais extrêmement simple et modeste et dans la décoration et dans l'ameublement. Je me rappelle que des causeuses et autres meubles de ce genre étaient rembourrés avec du foin au lieu de crin, et l'étoffe qui les couvrait était de la toile verte. Les murs du salon étaient ornés de quelques vues de temples et autres monuments de la haute Égypte. Il me semble avoir vu sur une console de la salle à manger un buste en marbre de la mère de l'Empereur. Aux deux extrémités des bâtiments et en dehors, il y avait deux escaliers pour descendre à la terrasse. Au bas de celui de droite, était une porte qui donnait entrée à une salle de bain, qui était fort jolie; elle était ornée de vues égyptiennes peintes à fresque. On était comme dans un panorama; autour de soi, c'était les Pyramides, le Sphinx, des obélisques, des temples, etc. Le peintre qui s'était chargé de la décoration de cette salle avait disposé toutes choses avec beaucoup de goût. Le spectateur était au milieu d'un pavillon carré à colonnes égyptiennes. Tous les modèles avaient été pris dans le grand ouvrage d'Égypte. La baignoire, qui était en marbre blanc, était évasée. — Les autres pièces du rez-de-chaussée étaient pour les cuisines et offices, etc.

Derrière la maison, l'Empereur, voulant avoir une cour un peu plus spacieuse que celle qui existait primitivement, avait fait entailler la montagne. Dans la partie coupée il s'est trouvé une petite source qui pleurait. Sa Majesté avait l'intention de faire un jet d'eau et par conséquent un petit bassin ; mais, comme ce travail présentait beaucoup de difficultés et une assez grande dépense d'argent, elle jugea convenable d'abandonner le projet.

L'Empereur avait pour concierge à Saint-Martin une femme nommée Mlle Durgy, qui était âgée de vingt à vingt-cinq ans. Il la nommait sa folle. C'était une espèce de fanatique napoléonienne et, comme telle, toute dévouée à Sa Majesté. Comme elle n'avait aucun moyen d'existence, l'Empereur lui avait donné cette petite place pour la faire vivre. Elle avait une imagination extraordinaire; il n'y avait pas de fois que l'Empereur n'allât à Saint-Martin, qu'elle ne nous montrât quelques pièces de vers de sa façon à la louange de l'Empereur.

L'Empereur, qui aimait beaucoup le mouvement, la diver-

sité, la distraction, projeta une partie de campagne. Plusieurs personnes y furent invitées, parmi lesquelles la famille Vantini, le général Drouot. Le jour désigné étant arrivé, l'Empereur s'embarqua, je ne me rappelle pas où, avec tous les invités. Son canot et le canot de suite étaient pleins. On alla dans un endroit de l'île assez éloigné et isolé. Le temps était magnifique, la mer fort douce. Le lieu où l'on s'arrêta était une plage fort agréable et des plus pittoresques; des rochers, des arbres, des tapis de verdure et, peu loin de là, un charmant courant d'eau tombant çà et là en cascade était ombragé de bouquets d'arbrisseaux. L'Empereur s'installa à quelques toises de la mer et là, pour se préserver de l'ardeur des rayons du soleil, il fit dresser la petite tente de son canot, sous laquelle lui et ses invités prirent place autour d'un couvert champêtre. Sur une nappe étendue sur le gazon, on mit tous les mets qui devaient composer le déjeuner, et chacun, assis ou debout, se mit à manger. Suivant son habitude en de telles circonstances, l'Empereur servit les dames; les Messieurs se servirent eux-mêmes ou furent servis par le maître d'hôtel. Le repas fut des plus gais, et, ce qui ne contribua pas peu à le rendre tel, c'est que l'Empereur l'animait encore par ses saillies pleines d'esprit, et les petites histoires qu'il savait si bien raconter. Jamais de ma vie je n'ai été témoin d'un spectacle aussi agréable que celui qu'a offert à mes yeux cette délicieuse matinée. Le repas champêtre, qui dura plus longtemps que les repas ordinaires, étant fini, l'Empereur demanda un fusil et se porta en avant de sa société, pour voir s'il ne trouverait pas quelque pièce de gibier à tuer. Rien ne paraissant sur quoi il pût décharger son arme, quoiqu'il eût marché une demi-heure, il me rendit son fusil et alla s'asseoir sur le bord du courant d'eau à l'ombre du feuillage des arbrisseaux, et là il prit plaisir à mettre ses pieds dans l'eau et de l'agiter, tout en causant avec ceux ou celles qui étaient près de lui. Il resta environ une heure à la même place. Il aimait à sentir le frais de l'eau au travers de ses bottes, sans avoir les pieds mouillés. La journée était déjà assez avancée, lorsqu'il alla reprendre son canot et se mit en route pour retourner à Porto-Ferrajo.

Avant son arrivée dans l'île, l'Empereur avait été visiter la Pianosa; il voulut de nouveau voir cette partie de ses possessions. Il fit le voyage. Comme je n'étais pas de service auprès

de sa personne dans cette circonstance, je ne sais si ce fut l'*Inconstant* qui l'y transporta; mais je me rappelle que je reçus l'ordre de m'embarquer avec des fusils sur un petit bâtiment de la marine de Sa Majesté. Un assez grand nombre de personnes de la Maison, ainsi que quelques grenadiers ou chasseurs, avaient aussi reçu l'ordre d'y aller. Il n'y avait aucune habitation dans cette île : elle était déserte. Tout ce qu'elle offre d'extraordinaire, c'est qu'elle est plate et n'est élevée que de deux ou trois toises au-dessus de la mer; elle est parsemée d'oliviers sauvages. Son sol est pierreux comme l'indique son nom, et ne produit qu'un peu d'herbe qui sert à la nourriture de quelques chevaux qu'on y lâche et qui en sont les seuls habitants.

L'Empereur, qui avait pour maison sa tente, resta deux ou trois jours dans l'île. Le jour où nous en partîmes pour retourner à Porto-Ferrajo, nous eûmes le vent contraire et une mer très mauvaise; ce ne fut que dans la nuit, sur le matin, que nous parvînmes à entrer dans le port. Le bâtiment sur lequel je revins était le même qui m'avait transporté à la Pianosa. Il eut son beaupré cassé.

L'Empereur avait à Longone une maison d'habitation. Cette maison, dont je ne me rappelle ni la situation ni la dispositions, avait été réparée et nettoyée de fond en comble. Sa Majesté l'a habitée pendant quelques jours. Tout le souvenir qui m'en est resté, c'est que les chambres étaient carrelées de carreaux si tendre, si peu cuits, que constamment on était dans une poussière rouge.

C'est dans cette ville qu'était caserné le bataillon corse. M. Guasco en était le commandant. Le général Cambronne allait souvent l'inspecter. Dans les exercices et les manœuvres, il arrivait parfois au général de bousculer les soldats qui étaient maladroits ou qui marchaient mal. Un jour l'Empereur, à qui il rendait compte de l'instruction du bataillon et à qui il rapportait les gaucheries de quelques-uns des soldats auxquels il avait donné des taloches ou qu'il avait frappés de son épée, soit sur le ventre soit sur les épaules, lui dit : « Faites attention ; n'employez pas de tels moyens avec ces gens, car mal pourrait vous en arriver; ils sont très vindicatifs et ne pardonnent jamais rien; croyez-moi, ne vous y fiez pas. » Je pense que le général a profité de l'avis. Le bataillon était de quatre ou cinq [cents] hommes, très bien tenu et fort instruit. Il est venu en France à la suite de l'Empereur.

Il y avait en Corse un nommé Bralard, commandant, je crois, la division militaire. A Porto-Ferrajo, on le disait ennemi de l'Empereur et on soupçonnait que cet homme avait été envoyé en Corse par le gouvernement royal pour chercher à tenter quelque attaque nocturne, afin de surprendre l'Empereur, l'enlever ou se défaire de lui. La situation du jardin de l'Empereur, la disposition de l'habitation étaient telles que l'accès n'en était pas très difficile, parce que la pente du pied de la muraille au bord de la mer était très praticable, malgré les rochers dont cette partie est semée. La muraille n'étant pas très élevée, on pouvait, à l'aide d'une échelle de corde garnie d'agrafes, atteindre le parapet. De plus, tout près de là il existait une poterne qui était ouverte ou très mal fermée, par laquelle on pouvait s'introduire dans le parterre. Il est à observer qu'à ma connaissance il n'y avait pas un seul factionnaire dans toute cette partie des fortifications. Il importait donc, pour se garantir d'une surprise, d'avoir l'œil sur toute la longueur du parapet et l'oreille ouverte au moindre bruit. Une nuit que l'on supposa avoir été choisie pour une attaque, je portai, le soir, un matelas sur le promenoir, sous les fenêtres de la chambre de l'Empereur et je me couchai, ayant mon poignard à ma ceinture et mon sabre à côté de moi. Je passai ainsi toute la nuit, étant tout yeux, tout oreilles. Ma veille fut inutile, car il n'y eut pas la moindre chose. Je ne sais pourquoi on n'avait pas mis un factionnaire au pied de la muraille ou même sur la terrasse. Peut-être n'avait-on pas voulu ébruiter ce qui n'était probablement qu'un simple soupçon. Je ne me rappelle pas si la nuit ou les nuits suivantes, Noverraz ou moi, nous les avons passées dehors.

Un matin, d'assez bonne heure, il faisait un vent des plus impétueux, j'entendis, au milieu du bruit que faisaient les vagues en venant se briser sur les rochers qui bordent les fortifications, des coups de canon que l'on tirait de moment en moment. L'Empereur n'était pas encore levé. Sans perdre de temps, je cours à la terrasse, pour savoir d'où les coups partaient. La mer était si furieuse que les vagues, après s'être brisées avec fracas, retombaient en pluie fine sur la terrasse et sur le jardin. Au milieu de cette bruine épaisse où je me trouvais, j'aperçois un bâtiment échoué sur la petite plage qui est éloignée de quelques portées de fusil à droite de la montagne

du télégraphe. Je distingue deux mâts : c'est un brick. De nouveaux coups de canon se font entendre; je les vois. C'est du secours que demande le bâtiment. On ne savait qui il était : il n'avait pas hissé son pavillon. L'Empereur prévenu arrive, enveloppé dans sa robe de chambre et le madras sur la tête, braque sa lunette sur le navire qui était dans une position si critique, et, après avoir longtemps regardé, croit reconnaître l'*Inconstant* ; mais, quel que soit le bâtiment, il donne aussitôt des ordres pour qu'on aille le secourir le plus promptement possible. Le vent était tellement fort qu'un moment, l'Empereur fut obligé de s'accroupir pour ne pas être ou enlevé ou renversé, et en se relevant, il eut soin de serrer fortement sa robe de chambre autour de lui, pour ne pas donner de prise au vent.

C'était effectivement l'*Inconstant* qui était échoué. Les secours arrivèrent tardivement, parce qu'il fallait, avant de l'atteindre, parcourir la ligne de la vaste courbe du bassin de la rade, ou au moins en grande partie. On apprit que le commandant Taillade avait préféré se mettre à la côte plutôt que de se perdre sur les rochers des fortifications. Le brick revenait de mission; il avait à son bord M. Ramolini, parent très proche de Madame-Mère. Ce pauvre homme avait été si effrayé, qu'aussitôt qu'il avait été à terre, il avait fléchi les genoux pour rendre grâces au ciel d'être hors du péril.

Dans la partie Ouest qui précédait l'habitation de l'Empereur à Porto-Ferrajo, il existait un assez vaste emplacement abandonné, bordé au Nord et à l'Ouest par un parapet qui était le prolongement de celui du jardin. Dans cet espace inoccupé, il y avait deux constructions de forme cylindrique, terminées en cônes peu élevés; elles étaient voisines l'une de l'autre; c'étaient deux ruines de moulins à poudre. L'Empereur, ayant conçu le projet de nettoyer tout cet emplacement pour faire un jardin, ordonna la démolition de ces deux ruines, et la donna à l'entreprise à quelques grenadiers et chasseurs qui ne demandaient pas mieux que de gagner quelque argent. Le marché conclu, ces soldats se mirent aussitôt à la besogne, mais ils eurent beaucoup de peine; les pierres adhéraient si fortement les unes aux autres, que, pour les ébranler, ils furent obligés d'employer la mine. Enfin, après quelques jours d'un travail extrêmement pénible, ils parvinrent à ôter jusqu'à la dernière pierre. Ils gagnèrent bien le prix qui avait été convenu.

Le jardinier, sur l'ordre de l'Empereur, fit construire à pierres sèches un talus le long du parapet, laissant entre l'un et l'autre l'espace d'une toise environ, pour servir de terrasse ou promenoir. Le terrain ayant été nivelé, défoncé et divisé, on y fit des plantations d'orangers. Une barrière en bois fut placée dans l'alignement de la façade de la maison donnant sur la place et se prolongeant jusqu'au parapet situé à l'Ouest. Par ce travail, les abords du palais devinrent plus propres.

Dans cet espace que je viens de décrire, on avait réservé, à peu de distance de la maison, cinquante ou soixante toises carrées pour faire construire une maison et, dans cette maison, un petit théâtre. Dès que le nouveau jardin fut terminé, le projet de construction fut bientôt mis à exécution, et en moins d'un mois, je crois, l'Empereur eut un théâtre fort gentiment décoré. Il était à peine fini que Sa Majesté voulut qu'on y jouât; mais, avant tout, il fallait composer une troupe. Les acteurs et actrices se trouvèrent parmi les officiers de la Garde et quelques jeunes personnes. Les rôles s'apprirent, les costumes se firent, et un jour fut indiqué pour la première représentation. La musique fut celle du bataillon. Je crois que la première pièce que l'on joua fut *les Folies amoureuses*, de Regnard, où M. l'adjudant général Debelle et sa fille, qui était demoiselle de compagnie de la princesse, eurent chacun un rôle à remplir, dont ils s'acquittèrent fort bien. La seconde pièce, je ne me la rappelle pas. Dans les entr'actes, on donna des rafraîchissements. L'Empereur parut fort satisfait de sa soirée, et acteurs et spectateurs ne le furent pas moins. Je crois me rappeler qu'il y eut deux ou trois soirées semblables.

Immédiatement après avoir fait construire son petit théâtre, l'Empereur sentit la nécessité d'en avoir un dans la ville pour distraire la garnison, dont les plaisirs étaient assez restreints et assez monotones. Dans la rue qui, du palais, va à la porte de terre, il y avait, sur une petite place, une église ou chapelle assez grande dont on ne faisait aucun usage, soit qu'elle fût en trop mauvais état, soit pour toute autre cause; l'Empereur permit qu'elle fût transformée en théâtre. La permission une fois donnée, les réparations eurent lieu aussitôt et, en moins d'un mois, l'église fut changée en salle de spectacle, où la garnison, bien entendu, et les habitants ne manquèrent pas d'aller se récréer. Je crois que plus tard on y donna des bals.

*
* *

Les réparations les plus urgentes ayant été faites au presbytère de la Madone de Murciane, on avait blanchi les chambres, on les avait nettoyées le mieux qu'il avait été possible et on les avait meublées de quelques meubles indispensables. Il n'y avait autre chose que de la propreté. Les différentes plates-formes, les petits chemins que l'Empereur avait ordonnés, tout avait été fait. Sa Majesté se décida d'aller habiter cet endroit. Je l'y précédai. Je fis le voyage avec un service de mulets de bât, chargés de la tente, des lits de campagne et de différents effets, parmi lesquels étaient des fusils de chasse.

En sortant du petit village de Murciane la Marine, on prend un chemin montueux et tortueux, taillé dans la montagne ; il conduit en côtoyant un profond ravin à l'endroit nommé la Madone, où l'on n'arrive qu'avec beaucoup de peine, et non sans suer à grosses gouttes. On voit enfin l'église, qui se présente à gauche par le chevet. A droite sont des bâtiments n'ayant qu'un rez-de-chaussée assez peu élevé, qu'on peut appeler le presbytère. Le chemin qui sépare l'église du presbytère et qui est le même que celui de la montagne, ressemble à une petite rue ou ruelle. En avançant, on aperçoit à gauche une petite place carrée, où, à gauche, est le portail de l'église et, à droite, faisant face au portail, est un mur d'où sortent des tuyaux de fontaine qui donnent une eau très claire et très fraîche. En face de l'entrée était un autre mur qui, comme le précédent, est appuyé contre la montagne. La place ou cour est cailloutée symétriquement. Les bâtiments du presbytère ne vont pas aussi loin que l'église, mais un mur d'appui, qui est ensuite, se prolonge de quelques toises au delà. Si l'on continue à suivre le chemin, on oblique à droite et l'on gagne la naissance du ravin; après quoi, en montant encore, on arrive au haut de la montagne où l'on trouve un large plateau qui va en pente et qui est parsemé de gros arbres. Quand on est parvenu à l'extrémité de ce plateau, on aperçoit l'île de Corse. Beaucoup de rochers élevés et aigus bordent ce côté et s'avancent assez loin dans la mer.

Revenons aux bâtiments du presbytère. Ils forment plusieurs pièces à la suite les unes des autres; elles ont leurs entrées sur a ruelle et ont des fenêtres sur celle-ci et sur le ravin. Le bâti-

ment, du côté du ravin, est beaucoup plus élevé, le terrain étant beaucoup plus bas : ce qui est rez-de-chaussée du côté de l'église, devient premier du côté du ravin. Dans la partie basse sont des caves, dont une est occupée par les deux sacristains. Devant cette façade est une plate-forme assez étendue et plantée de quelques arbres. Non loin de là, plus bas et un peu en avant, est une autre plate-forme qui se prolonge jusqu'à une glacière, dont l'entrée fait face à la plate-forme. De petits chemins tortueux facilitent les communications d'un endroit à l'autre.

Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée à la Madone, bon nombre de personnes de service et un petit peloton de chasseurs ou grenadiers vinrent s'y installer. L'Empereur ne tarda pas à les suivre, et occupa les chambres du presbytère. On établit la cuisine dans une partie de la grande plate-forme, et près de là, une tente fut dressée pour servir de logement aux personnes de la bouche et mettre les provisions. Les soldats placèrent la leur en avant du chevet de l'église. Comme il n'y avait pas assez de place pour tout le monde, on prit possession de la sacristie, où on s'arrangea pour le mieux. L'Empereur fit dresser sa tente. Elle occupait l'extrémité de la plate-forme opposée à la glacière. Cet endroit avait été disposé pour la recevoir. Sa Majesté la fit meubler d'un lit de campagne, de quelques sièges et d'une table. On crut d'abord que l'Empereur voulait se donner le plaisir de coucher tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ce que du reste il aimait assez. Mais on sut quelques jours après pourquoi toutes ces dispositions et pourquoi le voyage à la Madone.

Il y avait quelques jours que nous étions à la Madone, lorsqu'un matin l'Empereur eut l'idée de prendre le plaisir de la chasse. Je pris deux fusils et ensemble nous allâmes gagner le chemin, qui, de notre ruelle, donne dans la montagne, et mène au plateau parsemé d'arbres dont j'ai parlé plus haut. La montée, assez semblable à un ravin, était difficile par la grande quantité de pierres roulantes, sur lesquelles il fallait marcher. L'Empereur allait doucement et se reposait souvent. Tout haletants, nous atteignîmes la hauteur et par conséquent le plateau. Alors nous marchâmes sur une herbe courte et fournie, plus agréable aux pieds que les meilleurs tapis des salons de Paris. L'Empereur prit son fusil et alla tantôt à droite, tantôt à

gauche, ou droit devant lui. Je le suivais à quelque distance et prêt à lui donner mon fusil s'il venait à décharger le sien. Depuis un quart d'heure, nous étions à la recherche du gibier et rien ne paraissait, ni quadrupèdes, ni oiseaux, quoique nos yeux explorassent tout ce qui était à leur portée. L'Empereur, déjà fatigué d'être sur ses pieds et ennuyé de ne rien rencontrer, restait près d'un arbre pour attendre le passage de quelque pièce ; ensuite il faisait encore quelques pas et se remettait de nouveau à l'affût. De temps à autre, il prenait sa lorgnette pour regarder çà et là, et pas le plus chétif animal ne se laissa voir. Il semblait qu'à notre approche les hôtes de ces lieux eussent déserté. Enfin, parvenu jusqu'aux derniers arbres qui bordaient le plateau, il prit de nouveau sa lorgnette pour examiner les rochers qui étaient à nos pieds, la mer qui reflétait les brillants rayons du soleil, et l'île de Corse, qui apparaissait comme une immense roche grisâtre. Ennuyé, dégoûté de ne pouvoir tirer un coup de fusil, il me dit : « Qu'il y a loin de cette chasse-ci à celles que je faisais à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, où je tuais tant de pièces de gibier! Je vois que nous ne ferons rien ici. Va; allons-nous en. » Nous reprîmes tranquillement le chemin par lequel nous étions venus et nous regagnâmes la Madone. Il se fit servir son déjeuner.

Il y avait déjà environ une semaine que nous étions à la Madone, lorsqu'on apprit que des personnes dont on ne savait pas les noms devaient venir voir l'Empereur. J'avais, je crois, entendu prononcer le nom de Mme Walewska. Des ordres presque secrets furent donnés pour que les chambres du presbytère fussent mises en état et que la cuisine tînt quelque chose de prêt. Après son dîner et le soleil couché, l'Empereur parut à cheval, accompagné de quelques personnes, se dirigeant du côté de la Marine de Murciane et allant à la rencontre des attendus. Un peu tard, il revint à la Madone, non seulement suivi de ceux avec lesquels il était parti, mais encore de deux dames et d'un jeune garçon d'une dizaine d'années. C'était Mme Walewska, son fils et la sœur de la dame.

L'Empereur fit entrer les nouveaux venus dans sa tente. On s'empressa de leur servir à souper. Comme c'était un petit repas sans façon, ce fut Sa Majesté qui découpa les viandes et servit, donnant à l'une de ces dames une chose et à l'autre une autre. Le jeune garçon lui aussi était à table. Pendant tout le temps

que dura le souper, l'Empereur fut d'une gaîté, d'une amabilité, d'une galanterie charmantes. Il était heureux. Marchand et moi, nous servions.

Le débarquement avait eu lieu avec mystère, ou en avait eu l'air; mais les quelques personnes qui avaient accompagné l'Empereur et ensuite toutes celles qui étaient à la Madone, ne tardèrent pas d'être informées immédiatement de la présence des deux dames et du jeune garçon; et le lendemain, dans toutes les parties de l'île et surtout à Porto-Ferrajo, on dut en avoir connaissance.

L'Empereur avait connu Mme Walewska à Varsovie, lors de la campagne de Pologne. Le jeune garçon était fils de cette dame et de l'Empereur. C'est celui qui est connu à Paris sous le nom de comte de Walewski.

Mme Walewska avait dû être, dans son jeune âge, une fort belle personne. Bien qu'ayant, lors de son voyage à l'île d'Elbe, la trentaine et peut-être quelque chose de plus, elle était encore fort bien. Ce qui la déparait un peu, c'étaient quelques petites places sanguines ou rougeurs qu'elle avait dans la figure. Du reste, elle était très blanche et d'un coloris qui annonçait une belle santé. Elle était de belle taille, avait un embonpoint raisonnable. Elle avait une fort belle bouche, de beaux yeux, les cheveux châtain-clair; elle avait l'air fort douce et paraissait être une excellente personne.

Sa sœur était charmante, les traits bien réguliers; elle avait l'apparence d'une jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans, et éclatante de fraîcheur. Elle était un peu moins grande que Mme Walewska. Le jeune Walewski était gentil garçon, déjà grandelet, la figure un peu pâle; il avait quelque chose des traits de l'Empereur. Il en avait le sérieux.

Comme je l'ai dit, l'Empereur prenait plaisir à servir lui-même ces dames, découpant les viandes, servant à boire, etc. Quand elles eurent fini de manger, il les accompagna au logement qu'il leur avait fait préparer, et revint se déshabiller dans sa tente.

Le lendemain, vint à la Madone un officier, chef d'escadron polonais en uniforme des lanciers de la garde; il était frère de Mme Walewska ou passa pour tel. L'Empereur l'invita à dîner. Dans la soirée, cet officier prit congé de Sa Majesté et retourna à la Marine de Murciane et peut-être à Porto-Ferrajo.

Pendant le séjour de ces dames, l'Empereur dînait avec elles sur la plate-forme qui était en avant de la tente. Son déjeuner, il le prenait également en plein air.

A l'Ile d'Elbe, l'Empereur était entouré de beaucoup de gens qui, étant tout nouvellement attachés à son service, ne savaient pas ce que c'était que d'avoir de la discrétion, et ce qu'ils virent et ce qu'ils entendirent, ils n'eurent rien de plus chaud que d'aller le conter à qui voulut les entendre. L'Empereur lui-même, tout en aimant le mystère, agissait sans précaution, se croyant encore entouré de personnes discrètes. Le soir, il sortait de sa tente en robe de chambre, allait chez ces dames d'où il ne sortait qu'aux approches du jour. Les factionnaires eux aussi savaient bien quoi penser de ces allées et venues. En affaires amoureuses, l'homme le plus simple est beaucoup plus adroit que ne l'était l'Empereur et que ne sont en général les grands seigneurs.

Dans un petit pays, tout se sait, tout s'apprend ; il suffit que deux yeux aient vu quelque chose, que deux oreilles aient entendu quelques mots, pour que tout le monde ait vu et entendu. Mais souvent les choses sont si mal rapportées, si infidèlement rendues, qu'elles se trouvent changées du tout au tout, quand il y a eu plusieurs transmissions. Le bruit courut à Porto-Ferrajo que l'Impératrice et son fils étaient à la Madone de Murciane. L'officier de gendarmerie lui-même, lui qui avait porté le fils de Mme Walewska de la Marine de Murciane à la Madone, croyait avoir porté le roi de Rome.

Mme Walewska resta, je crois, une douzaine de jours à la Madone, après quoi, il fut question de son départ. L'Empereur, voulant lui donner quelque argent, en demanda à Marchand ; mais celui-ci, n'en ayant pas assez, me vint trouver. Il savait que ma ceinture était assez bien garnie. Il me confia que, l'Empereur n'ayant point d'or à la Madone, lui, Marchand, me demandait que je lui prêtasse une certaine somme (c'était peut-être deux ou trois mille francs) pour Mme Walewska, et qu'arrivé à Porto-Ferrajo, il me la rendrait. Je comptai immédiatement ce que l'Empereur désirait donner.

Peu de jours après le départ de Mme Walewska, l'Empereur quitta la Madone pour retourner à Porto-Ferrajo et fut suivi par toutes les personnes de son service qu'il avait emmenées, ainsi que par le petit peloton de grenadiers ou chasseurs qui l'avait gardé.

VI. — LE VOL DE L'AIGLE

L'*Inconstant*, après l'accident qui lui était arrivé, était entré dans le port pour être visité et réparé. Je ne me rappelle pas qu'il soit sorti du port avant le 26 février, jour du départ de l'Empereur pour la France. Dès qu'il avait été remis en état, on avait transporté à son bord des caisses d'armes et beaucoup d'autres objets, aujourd'hui une chose, demain une autre, et ainsi de suite, de sorte que le brick se trouva chargé et approvisionné, sans que les gens du port, les habitants de la ville, les soldats, soupçonnassent la moindre chose des projets futurs de l'Empereur. Pour mon compte, rien jusqu'alors n'avait attiré mon attention, bien que Sa Majesté allât assez fréquemment faire le tour de son brick. Mais ce qui, plus tard, me donna à penser, ce furent les courses que je fis à Longone auprès du colonel Germanowski et à Rio auprès de M. Pons, et quelques mots ou phrases échappés à l'Empereur devant moi. Toutes ces choses réunies me portèrent à croire que l'Empereur avait en tête quelque projet. Ce qui vint ensuite accroître et fortifier ce qui n'avait été d'abord qu'une simple supposition, ce fut l'embarquement de deux petites pièces de canon avec leurs avant-trains et des caissons. Peu de personnes du dehors étaient dans la confidence, et si quelques-unes de celles qui étaient dans l'intérieur eurent connaissance de quelque chose, c'est qu'il est difficile qu'un homme, quel qu'il soit, se cache complètement aux yeux de ceux qui constamment sont autour de lui et [qu'ils] ne le devinent, à la moindre de ses actions, par ses gestes, ses regards, etc... Ce qu'il y a de certain, de positif, c'est que le secret a été si bien gardé que l'époque de l'expédition est arrivée sans que dans le public de l'île et même dans la garnison, on ait eu l'idée de soupçonner jusqu'au dernier jour le projet que l'Empereur nourrissait depuis longtemps.

Quelques jours avant le 26 février, l'Empereur avait fait donner l'ordre à la Garde de faire un jardin d'un terrain inoccupé attenant à la caserne dans la partie Ouest. Ce terrain fut pioché, défoncé, nivelé, les allées tracées et les arbres plantés. Quoique ce travail fût assez considérable, il fut fait en trois jours. Quand l'Empereur demandait quelque chose à ses soldats, il n'y avait jamais de paresseux : tout le monde, sans distinc-

tion, mettait la main à l'œuvre; personne ne se ménageait. C'était un plaisir de voir avec quelle ardeur chacun s'employait et la gaîté qui régnait parmi les travailleurs. Cette occupation donnée par l'Empereur n'était pas sans quelques vues : en même temps qu'elle déroutait l'espion et lui donnait le change, elle faisait sortir les soldats de leur engourdissement et les mettait en haleine.

Le dernier ou l'avant-dernier jour que les soldats travaillaient encore à leur jardin, la corvette anglaise entrait dans la rade de Porto-Ferrajo. Son arrivée dans un moment aussi inopportun contraria vivement l'Empereur; il craignit que les préparatifs qui se faisaient depuis quelque temps n'eussent donné l'éveil aux agents anglais. Fort heureusement, il n'en fut rien. La corvette repartit le 24 ou le 25, sans se douter de ce qui se préparait et, dès qu'on la vit au large, il n'y eut plus à supposer le moindre obstacle de sa part. Du reste, l'Empereur était bien résolu, si elle fût restée au mouillage jusqu'au jour qu'il avait fixé pour son départ, de faire pointer ses canons sur elle et de la couler, si elle eût voulu opposer de la résistance.

Plusieurs bâtiments de l'Ile, tant ceux qui appartenaient à l'Empereur que quelques autres qui avaient été frétés, avaient reçu l'ordre de mouiller le 26 à tel ou tel endroit, à une heure indiquée. Dans le milieu de la journée, on fit savoir à la Garde, infanterie, cavalerie, artillerie, et au bataillon corse, que chacun eût à préparer son sac et ses armes et à se tenir prêt au premier ordre. Cet ordre-ci fut transmis vers les six heures du soir, et à la tombée du jour, tout le monde se mit en mouvement. Chaque compagnie se trouva rendue au lieu qu'on lui avait désigné. L'embarquement commença immédiatement. On mit à bord du brick le plus de troupes qu'il fut possible. L'*Inconstant* ayant tout son monde, l'Empereur ne tarda pas à monter à bord. A neuf heures à peu près, l'escadrille sortit du port. Dans la soirée, les bâtiments qui avaient à leur bord le bataillon corse vinrent s'y réunir.

On avait fait prendre aux Polonais non montés leurs équipages, selles et brides, pour les monter à la première occasion. Quelques chevaux de l'Empereur avaient été embarqués ainsi que sa voiture. Les personnes de service de la chambre et de la bouche étaient, soit à bord du brick, soit à bord des autres

bâtiments. Pour ce qui était des équipages des écuries, hommes, chevaux, voitures, excepté l'indispensable qu'on avait embarqué, tout resta à Porto-Ferrajo jusqu'à nouvel ordre.

Les princesses restèrent dans l'Ile en attendant l'issue de l'expédition. M... (je ne me rappelle pas le nom de cette personne), qui était commandant de la garde nationale, avait été nommé gouverneur de l'Ile. L'embargo avait été mis sur tous les bâtiments qui étaient dans le port.

Plus tard, j'ai appris qu'après le départ de la petite flotte, la corvette anglaise qui avait à bord le colonel Campbell était venue à Porto-Ferrajo. Le colonel, ayant été informé de ce qui s'était passé, s'était transporté immédiatement chez les princesses, et, devant elles, il avait exhalé sa mauvaise humeur dans les termes les plus inconvenants, tant contre l'Empereur que contre Leurs Altesses. On a rapporté qu'ayant son mouchoir à la main, il l'avait déchiré avec les dents et que ce qui l'avait le plus exaspéré, c'était le calme avec lequel Madame-Mère lui avait répondu. Il était au désespoir que son active surveillance eût été mise si fort en défaut.

La nuit du 26 au 27, nous fîmes peu de chemin; le vent soufflait à peine, la mer était calme. Dans la journée, le vent fraîchit un peu. Sur les neuf ou dix heures du soir, on aperçut un bâtiment qu'on reconnut pour un brick français, qui allait dans un sens opposé à la route que nous tenions. Il était commandé par le capitaine Andrieux. On se parla; j'entendis les mots : « Comment va-t-il? » qui s'appliquaient probablement à l'Empereur. Je ne me rappelle pas les autres paroles qui suivirent, si ce n'est qu'on se souhaita bon voyage. La nuit était assez obscure. Comme le bâtiment avait passé fort près de nous, on avait dit aux grenadiers de se baisser pour n'être point aperçus. Ce fut la seule rencontre que nous fîmes pendant le voyage. Le temps se maintint beau pendant toute notre navigation.

Le premier mars, de bonne heure, nous découvrîmes les côtes d'Italie, voisines de celles de France et, dans la matinée, ces dernières. L'Empereur ordonna alors de faire disparaître la cocarde de l'Ile d'Elbe et de la remplacer par celle aux trois couleurs (la cocarde de l'Ile était rouge et blanche, le rouge au centre; sur le blanc, il y avait trois abeilles.) En même temps que les soldats arboraient la cocarde tricolore, M. Pons de l'Hérault donnait lecture à haute voix de la proclamation de l'Em-

pereur, laquelle fut accueillie par des transports de joie et des cris répétés de Vive l'Empereur! Dans la journée, vers les deux ou trois heures de l'après-midi, on jeta l'ancre dans le golfe Jouan. Immédiatement on opéra le débarquement et l'on alla camper dans un pré carré, peu éloigné de la mer. Des postes furent établis aux alentours du camp et principalement sur la route de Fréjus à Antibes. Le bivouac de l'Empereur fut installé au milieu du pré qui était bordé à droite et à gauche par des haies vives et au nord par la route.

Avant le débarquement du gros de la petite armée, l'Empereur avait envoyé à Antibes une vingtaine d'hommes, des grenadiers commandés par un officier, pour s'emparer de la place. Cet officier, dans cette circonstance, agit avec imprudence. Au lieu de laisser une partie de son monde pour garder la porte de la ville, il se fit suivre de tout son peloton, de sorte que le commandant de la place, voyant un si petit nombre d'hommes dans l'intérieur, et ayant été informé qu'il n'y avait dehors aucune garde, fit lever les ponts-levis; et notre officier et sa troupe se trouvèrent pris comme dans une souricière. Ce petit échec contraria beaucoup l'Empereur. C'était mal débuter.

Dès que l'Empereur fut installé à son bivouac, il fit dresser sa table et se mit à travailler sur une carte qu'on lui avait déployée; il dicta ensuite différents ordres et instructions relatives aux opérations de la campagne qu'il avait méditée et dont il venait de faire le premier pas. Quand il eut fini son travail, il alla se promener çà et là, en attendant son dîner, s'arrêtant aux bivouacs de ses soldats où il faisait la conversation, ou bien dirigeant ses pas vers la route qui bordait le pré du côté nord; là, il causait avec les passants qui étaient assez rares et les questionnait. L'heure du dîner étant arrivée, il se mit à table avec ses généraux. Le repas terminé, il se promena de nouveau, s'entretenant tantôt avec le Grand-Maréchal, tantôt avec le général Drouot ou quelque autre personne de sa suite.

Dans la soirée, le poste avancé du côté de Cannes arrêta un courrier qui fut amené au bivouac de l'Empereur. Cet homme fit connaître qu'il était au service du prince de Monaco, dont il précédait la voiture et qu'antérieurement il avait été postillon de l'Impératrice Joséphine. Quelques gens des écuries le reconnurent pour tel. L'Empereur le questionna sur l'esprit public de la capitale, sur ce que l'on disait de lui, Napoléon, sur les

Bourbons, etc., etc. Sa Majesté parut assez satisfaite de ce que lui répondit ce courrier; elle le congédia, en lui disant de continuer sa route. Il allait à Monaco.

Il était déjà tard lorsque l'Empereur, sentant le besoin de se reposer, s'enveloppa le corps d'un couvre-pied, d'un tricot de laine très léger, s'assit dans son fauteuil pliant, les jambes allongées sur une chaise, et, couvert de son manteau, il chercha à dormir quelques heures. Jusqu'au moment fixé pour le départ, il resta dans la même position.

Sur les une heure après minuit, tout le monde se mit en mouvement. Peu après on leva le camp, et, à deux heures, la troupe était en marche. Les quelques hommes de la cavalerie montée escortaient l'Empereur; les autres, qui étaient à pied, portaient sur leurs dos leurs selles, leurs porte-manteaux et leurs armes. C'était un bagage fort incommode et très embarrassant. Notre direction fut Grasse.

Chemin faisant, la tête de colonne rencontra le Prince de Monaco. Le Prince, informé de la présence de l'Empereur, descendit de voiture et vint le saluer. Ils allèrent ensemble prendre place à un feu de bivouac qui était à droite avant d'entrer dans le village, et à peu de distance de la route. Là, ils s'entretinrent assez longtemps. La conversation durait encore lorsque le groupe avec lequel je marchais allait entrer dans le village. Ce fut le premier village que nous rencontrâmes; c'est probablement Cannes. Une demi-heure après, l'Empereur nous rejoignit et ne tarda pas à nous devancer.

Dans la matinée, d'assez bonne heure, nous arrivâmes à Grasse. Comme la plupart des personnes de la Maison, j'étais à pied. L'Empereur nous avait devancés de beaucoup. Nous apprîmes qu'il était parti pour aller plus loin. Avant de continuer notre route, mes compagnons et moi nous voulûmes réparer nos forces en prenant quelque nourriture. Nous entrâmes dans une auberge et nous nous fîmes servir de quoi faire un petit repas. Ayant à cœur de ne pas rester en arrière, nous expédiâmes le plus promptement possible ce qu'on nous donna à manger.

La population de la ville était sur pied; elle ne nous parut ni hostile ni farouche. Sur une petite place où nous nous étions arrêtés un moment, il y avait une fontaine, sur laquelle était gravée une phrase à la louange des Bourbons, suivie de

l'indispensable Vive le Roi! Sur cette même place, j'ai vu nos deux canons et la voiture de l'Empereur. La route que nous devions parcourir n'étant pas, par endroits, praticable aux voitures et le pays étant très montagneux, on avait pris le sage parti de les laisser à Grasse plutôt que de s'en embarrasser, et on avait eu parfaitement raison, car ils eussent retardé notre marche sans nous rendre le moindre service.

Nous nous remîmes en marche. En sortant de la ville, nous eûmes à monter une haute montagne. Arrivés sur le plateau, nous vîmes à droite un cercle formé d'un assez grand nombre de gens, bourgeois et paysans, femmes et enfants, au milieu desquels étaient l'Empereur et son état-major. Sa Majesté causait et s'entretenait tour à tour avec la plupart de ceux qui faisaient partie de ce cercle. Malgré tous les frais qu'il faisait, tout ce monde restait à peu près froid. Probablement l'Empereur avait déjeuné dans ce lieu et tous ceux qui l'entouraient l'avaient accompagné depuis la ville.

Nous autres, nous ne restâmes pas là. Étant à pied, nous n'avions rien de mieux à faire que de gagner du terrain et d'arriver le plus tôt possible à la couchée. Nous continuâmes donc à marcher avec plus d'ardeur.

Il n'y avait guère que l'avant-garde qui marchât avec quelque ordre. Le corps de la petite armée était éparpillé sur la route, formant une quantité de petits pelotons plus ou moins faibles. Beaucoup de soldats cheminaient isolément ; il semblait qu'on fût chez soi, et que, pour cette raison, on n'avait rien à craindre ; cependant on était en Provence, mais les malintentionnés, surpris, n'avaient pas le temps de prendre leurs mesures.

La couchée était où s'arrêtait la tête de la colonne. Le 2, on coucha à Séranon ; le 3, à Barrème ; le 4, à Digne ; le 5 à Gap. Pendant ces quatre jours, nous eûmes beaucoup de peine : nous n'étions pas faits à la fatigue. Les deux premières journées nous coûtèrent le plus : à tout moment, c'étaient des montagnes dont il fallait atteindre la cime, ou des défilés assez étroits qu'il fallait passer ; tantôt de la neige, tantôt de la boue nous empêchait d'accélérer le pas autant que nous l'aurions voulu. Je me rappelle que, dans un défilé des plus étroits et des plus mauvais, il y eut un mulet qui roula dans un précipice. Malgré la fatigue de longues journées de marche, je ne pense pas que personne soit resté en arrière. On partait le matin avant le jour et il

était toujours fort tard lorsqu'on arrivait au gîte. Une fois à Gap, nous voyageâmes avec plus de facilité. A chaque ville, bourg, ou village, par lesquels nous passions, on achetait tous les chevaux en état de porter un homme, et c'est ainsi que l'on monta les Polonais, beaucoup d'officiers, et toutes les personnes de la Maison; on eut aussi quelques autres moyens de transport pour les soldats fatigués et le petit bagage que l'on avait avec soi: nous tous de la Maison, nous avions laissé à Porto-Ferrajo tous nos effets, nous n'avions emporté que ce qui était indispensablement nécessaire pour le voyage. Ce fut à Gap que fut imprimée la première proclamation de l'Empereur; ce fut là aussi que nous vîmes un peu plus d'empressement de la part de la population et que quelques militaires, retirés dans leurs foyers, vinrent augmenter quelque peu notre petite armée. C'était toujours quelque chose. A mesure que nous avancions, le moment décisif approchait.

Lors du débarquement, on n'avait point d'aigle ; ce n'avait été que le deuxième ou troisième jour qu'on en avait eu un : il était en bois doré ; il provenait, il est à croire, de quelque flèche de lit ou de quelque tringle de fenêtre. On l'avait mis au bout d'un bâton et avec des morceaux d'étoffe des trois couleurs, qu'on y avait cloués, on en avait fait un drapeau.

Le 6, on coucha à Corps, et ce fut le 7 que nous commençâmes à voir clair dans nos affaires. Jusque-là nous avions voyagé, on peut dire, comme des aventuriers. Le 6, le général Cambronne avec son avant-garde avait poussé jusqu'à La Mure et y avait couché; il avait rencontré l'avant-garde envoyée de Grenoble pour arrêter la marche de l'Empereur. Le général avait cherché à parlementer, mais réponse lui avait été faite qu'il y avait défense de communiquer. Le lendemain, 7, cette avant-garde opposée, qui avait rétrogradé de quelques lieues, nous ayant laissé le champ libre, le général Cambronne put se porter en avant. L'Empereur, instruit de ce qui s'était passé, réunit tout son monde et on marcha dès lors avec ordre et prudence. Chemin faisant, on atteignit le général qui avait modéré sa marche au moyen de haltes fréquentes.

Au milieu du jour, nous aperçûmes l'avant-garde qui nous était opposée. L'Empereur fit approcher le plus près possible sa Garde, qu'il mit en bataille, et sa petite cavalerie sur les ailes. Je ne me rappelle pas avoir vu le bataillon corse : je crois qu'il

n'était pas encore arrivé. Quand la ligne fut formée, l'Empereur envoya seul en avant M. Roul, son premier officier d'ordonnance, pour faire savoir sa présence aux troupes qui étaient devant nous. On opposa à cet officier la défense qui avait été faite de communiquer. L'Empereur, voyant de l'incertitude, prit le parti d'ordonner à ses soldats de mettre l'arme sous le bras et de se porter en avant au pas de course, ce qui fut exécuté aussitôt. L'Empereur à cheval était à quelques pas devant sa garde qui en un moment joignit la troupe, qui avait l'arme au bras. Arrivé à deux ou trois toises, on fit halte. Le plus grand silence régnait dans les rangs de l'un et l'autre partis. L'Empereur, sans perdre de temps, harangue les soldats à la cocarde blanche, et, à peine a-t-il prononcé les derniers mots, que des cris de Vive l'Empereur! se font entendre. Cette troupe était un bataillon du 5e de ligne. Au même moment, les soldats de la Garde se mêlent avec ceux de la ligne, on se donne des poignées de mains, on s'embrasse, et de nouveaux cris de Vive l'Empereur ! retentissent de toutes parts. Cette scène, ce spectacle produisit un tel effet qu'il n'y eut pas un seul soldat qui n'eût les larmes dans les yeux et l'enthousiasme dans le cœur. Je crois que l'Empereur descendit de cheval et embrassa le commandant du bataillon. Ce pauvre homme, étourdi de tout ce qu'il voyait autour de lui, put à peine articuler quelques mots. On m'a dit qu'il avait servi dans la Garde. La cocarde blanche fut arrachée des shakos et foulée aux pieds. Plusieurs des soldats qui venaient de passer du côté de l'Empereur, firent voir, en mettant la baguette dans le canon, que leurs armes n'étaient pas chargées : « Tenez, voyez ! » disaient-ils.

Cette première rencontre augmenta l'armée de l'Empereur. On se mit en marche. Le cortège se grossit à chaque pas des habitants des campagnes qui, de toutes parts, se rendaient sur la route. Entre Vizille et Grenoble, le colonel Labédoyère avec son régiment vint se ranger sous l'épée de l'Empereur, et, peu après, parut un groupe de militaires, escorté de beaucoup de monde; au milieu d'eux, on aperçut un aigle planté au bout d'une perche; il avait appartenu à un drapeau de régiment. Dès que le groupe se fut approché de l'Empereur, ils lui présentèrent l'enseigne qui avait été conservée, et des cris de Vive l'Empereur! sortirent en même temps de toutes les bouches. Paysans, soldats, bourgeois, femmes et enfants, tous marchaient pêle-

mêle. La multitude était dans l'enivrement. Les rafraîchissements ne manquèrent pas le long de la route. C'était un triomphe sans exemple. Il était déjà tard lorqu'on atteignit le faubourg de Grenoble.

L'Empereur, quoique fatigué, voulut compléter la journée par son entrée dans la ville. Il faisait très sombre, la foule était amoncelée autour de lui. Le général Marchand, qui commandait la place, informé de tout ce qui s'était passé, avait fait rentrer ses troupes dans la ville, dont il avait fait fermer les portes. Les soldats du dedans parlaient à ceux du dehors, leur disant qu'il n'y avait rien à craindre; on leur disait qu'ils ouvrissent les portes. Il y avait échange de plaisanteries. On était dans une complète obscurité. Si quelques habitants de l'endroit où nous étions montraient de la lumière, aussitôt plusieurs voix se faisaient entendre en criant : « Éteignez les lumières! » Tandis que les soldats continuaient à échanger quelques propos plaisants, le groupe où était l'Empereur était silencieux et attendait avec anxiété la fin de la scène. Malgré les bonnes dispositions que manifestaient ceux qui étaient dans les fortifications, les portes restaient fermées, ce dont on était étonné. Des cris de Vive l'Empereur! étaient répétés de temps à autre. Enfin plusieurs voix s'écrièrent : « Brisez les portes! » « Oui! oui! des des haches! des haches! » répondirent beaucoup d'autres. Peu après retentirent aux oreilles les coups redoublés de ces instruments et, en quelques moments, la porte fut brisée et enfoncée. Aussitôt la masse compacte de la population qui nous environnait se précipita dans la ville aux cris mille fois répétés de Vive l'Empereur! Vive Napoléon! L'Empereur et ceux qui étaient auprès de lui, entraînés par le flot, se trouvèrent avoir passé la porte sans s'en apercevoir. Le 4e de hussards, qui était dans la rue aboutissant à la porte, servit d'escorte à l'Empereur et l'accompagna jusqu'à l'auberge où Sa Majesté descendit de cheval. La rue ou les rues par lesquelles nous venions de passer étaient si étroites relativement à la multitude qui se pressait, qu'on n'avait pu marcher que très lentement. Ceux qui étaient à cheval avaient eu les genoux si comprimés par la foule, que ç'avait été une souffrance à supporter jusqu'à ce que l'on eût mis pied à terre. Ce ne fut pas sans peine que l'Empereur put descendre de cheval et put monter l'escalier qui menait à l'appartement qui lui était destiné. Il s'y trouva porté. Lors-

qu'il parvint au salon, il n'en pouvait plus : il avait été presque étouffé. Je ne sais pas comment l'escalier et la rampe ont pu résister au poids considérable et à la presse qu'ils eurent à supporter pendant quelques moments. Quelle journée ! quelle journée extraordinaire ! Il était à peu près dix heures, à ce que je puis me rappeler.

Quand l'Empereur eut reçu différents personnages, tant civils que militaires, et qu'il eut dîné, tout rentra dans l'ordre et le calme ; et de la multitude qui l'avait accompagné, il ne resta que quelques individus qui stationnèrent une partie de la nuit devant l'auberge.

Nous apprîmes que le général Marchand, se voyant dans l'impossibilité de résister à l'Empereur, avait pris le sage parti de s'en aller plutôt que de violer le serment qu'il avait prêté aux Bourbons. Il avait, dit-on, demandé en grâce qu'on n'ouvrît pas les portes avant qu'il ne fût sorti de la ville.

Le lendemain, l'Empereur fit séjour. D'une part sa Garde avait besoin de repos, et de l'autre il avait les autorités à recevoir, et à passer en revue les cinq à six mille hommes qui composaient la garnison. De bonne heure toute la population fut sur pied, les couleurs nationales flottèrent de tous côtés et tout ce qui était militaire ou agent du Gouvernement porta la cocarde tricolore.

La revue que passa l'Empereur fut très longue. N'étant pas de service ce jour-là pour le dehors, je ne sais ce qui s'y est dit ni ce qui s'y est fait. Après la revue, plusieurs corps se mirent en marche pour Lyon.

Je me rappelle que, dans la journée du 8, l'Empereur reçut la visite de son ancien professeur de mathématiques. C'est moi qui l'annonçai. C'était un homme grand et maigre, portant perruque. Il paraissait avoir soixante-dix ou douze ans, mais droit encore. Il était vêtu très modestement. Dès que l'Empereur sut la visite de cette personne, il alla à sa rencontre et tous deux, se prenant à bras le corps, s'embrassèrent avec effusion, se disant tout ce qu'une ancienne et affectueuse amitié peut suggérer. La porte ayant été refermée, je ne pus entendre la conversation des deux amis. Longtemps il restèrent ensemble. L'émotion qu'avait ressentie le vieux professeur avait été si profonde durant l'entretien, qu'en sortant, il avait la figure toute rayonnante de joie et des larmes dans les yeux. C'est une de ces circonstances

où j'ai vu combien l'Empereur était sensible. L'entrevue eut lieu dans la chambre à coucher.

Le 9, dans la journée, même un peu tard, l'Empereur se mit de nouveau en route, accompagné de la troupe qui devait lui servir d'escorte et d'une bonne partie de la population, qui ne cessait de faire retentir les airs de : « Vive l'Empereur ! A bas les Bourbons ! A bas les prêtres ! » Les habitants de la ville ayant fait la conduite jusqu'à une certaine distance furent remplacés successivement par ceux des campagnes qui s'étaient rendus sur la route et qui à leur tour firent la conduite en chantant des chansons appropriées à la circonstance, et qu'ils entremêlaient de cris de : « Vive l'Empereur ! A bas les Bourbons ! » etc. Il en fut ainsi jusqu'à Bourgoing, où l'Empereur arriva à la nuit et où il coucha. Je me rappelle que les paysans avaient allumé des feux de distance en distance pour éclairer la route.

L'Empereur avait fait en voiture le trajet de Grenoble à Bourgoing, ayant avec lui le Grand-Maréchal. Je ne sais s'il avait fait acheter cette voiture ou si on la lui avait prêtée, mais je sais qu'il s'en est servi jusqu'à Paris. Elle lui était d'autant plus nécessaire, qu'il avait besoin de se reposer et de se guérir d'un rhume qu'il avait attrapé le premier ou second jour après le débarquement, dont il lui restait encore un fort enrouement et même une presque extinction de voix. Dans les circonstances où il se trouvait, il avait besoin de la parole, pour répondre aux autorités de tous les endroits par lesquels il passait, et haranguer les troupes qui venaient se donner à lui. Heureusement le rhume et l'enrouement s'amoindrirent peu à peu.

Noverraz étant de service le jour de l'entrée à Lyon, je n'ai pu voir comment les choses se sont passées. Ce n'est qu'assez tard que je suis arrivé dans cette ville. Je me rappelle que, pendant la nuit, il y avait une multitude de gens qui avaient stationné devant le palais de l'archevêché où était logé l'Empereur, et qui, de moment en moment, criaient : « Vive l'Empereur ! »

Le 11 et le 12, il y eut séjour. Ces deux journées furent employées à recevoir les autorités, les différentes députations et à passer des revues, sans compter le travail de cabinet pour l'expédition des ordres. Quelles jouissances dut éprouver l'Empereur ! Partout, ce n'était qu'acclamations, que manifestations en sa faveur. Les populations étaient heureuses de le revoir. J'ai appris que dans une soirée on avait cassé les carreaux des

fenêtres de certains hauts personnages royalistes. Beaucoup de troupes reçurent l'ordre de filer sur Paris.

Ce fut à Lyon que, pour la première fois, je vis le général Brayer. Il dîna avec l'Empereur. Il y avait le même jour à table un autre général et un ordonnateur en chef du nom de Marchand.

Le 13, l'Empereur alla coucher à Mâcon, où il arriva à la nuit fermée. A chaque moment, il y avait des pelotons de soldats à pied ou à cheval, commandés par des sous-officiers, qui venaient offrir leurs services et se joindre à l'armée, et, plus on avançait, plus l'escorte de l'Empereur devenait considérable. C'étaient des officiers, des soldats de toutes les armes, qui avaient abandonné leurs corps pour avoir le bonheur d'être avec leur père et le suivre dans sa marche triomphale. Dans un endroit que je ne me rappelle pas, un sapeur de dragons, à la barbe longue et touffue, arriva près de l'Empereur, l'enlaça de ses bras nerveux et l'embrassa à plusieurs reprises. Cet homme, pendant tout le voyage, n'a cessé de faire partie de la suite de l'Empereur; il était remarquable par son grand bonnet à poil et sa barbe. Parmi ceux qui faisaient partie de l'escorte, il y avait deux ou trois officiers de mamelucks.

Le 14, l'Empereur coucha à Chalon. C'est dans cette ville que j'ai vu pour la première fois M. Fleury de Chaboulon. Toujours le même accueil, le même empressement de la part des populations.

Le 15, il entra à Autun. Il reçut un peu rudement le maire et le Conseil municipal de cette ville. L'Empereur ayant appris que ces Messieurs se laissaient diriger par les nobles et les prêtres, dont ils suivaient toutes les impulsions, leur dit entre autres choses : que leurs fonctions, dans toute circonstance, étaient de maintenir l'ordre, la tranquillité et la paix, et non d'obéir aux nobles et aux prêtres qui cherchaient à mettre le trouble dans les esprits, à fomenter la discorde et à exciter au désordre. « Je viens reprendre mon trône, continua-t-il; eh! est-ce vous qui pouvez vous y opposer? Pourriez-vous résister un instant à ces masses immenses qui m'accompagnent et même à tous ceux qui m'accueillent dans cette ville? etc. » Le maire et quelques membres du Conseil cherchèrent à placer quelques mots pour se justifier; mais leurs paroles se trouvèrent comme perdues parmi les expressions véhémentes qui, sortant comme un torrent de la bouche de l'Empereur, ne leur permettaient

pas la réplique. Le sermon fini, plusieurs crièrent : « Vive l'Empereur! » L'Empereur, en les saluant, leur dit encore quelques mots, mais avec un peu plus de douceur, comme pour atténuer un peu l'âpreté du langage qu'il leur avait tenu. Comme partout, les abords de la maison étaient occupés par la foule, d'où partaient des : « Vive l'Empereur! A bas les Bourbons! A bas la calotte! »

Le 16, l'Empereur coucha à Avallon et, le 17, à Auxerre. Dans cette ville-ci, il fut logé à l'hôtel de la préfecture. Toujours de l'enthousiasme, des acclamations. De temps à autre, des détachements de cuirassiers, de chasseurs, de dragons, étaient venus et venaient grossir l'armée.

A Auxerre, il y eut une scène semblable à celle qui avait eu lieu à Autun; mais ce fut avec le clergé, composé d'un certain nombre de prêtres, parmi lesquels étaient un ou deux curés. On avait rapporté à l'Empereur que, dans leurs prédications, ces messieurs les ecclésiastiques mêlaient de la politique ayant trait aux événements du moment. Dès qu'ils avaient appris son débarquement, ils n'avaient pas manqué de parler de lui d'une manière assez peu révérencieuse : « De quoi vous mêlez-vous, je vous prie? leur dit-il, après leur avoir fait connaître qu'il était informé de la conduite peu chrétienne et peu bienveillante qu'ils avaient tenue à son égard. Qu'avez-vous besoin de vous mêler de politique? Prêchez la paix, la concorde; renfermez-vous dans la morale de l'Évangile. Le spirituel doit être le seul objet, le seul texte de vos prédications. Bien loin de là, c'est toujours le temporel qui vous occupe. Pourquoi ces déclamations furibondes que vous jetez du haut de la chaire, d'où il ne devrait tomber que des paroles de douceur, de charité, de paix, de conciliation, d'équité et de soumission aux lois, etc.? » Les expressions ne manquèrent pas à l'Empereur pour leur faire sentir son profond mécontentement.

Ce fut à Auxerre que le général Brayer, qui dînait avec l'Empereur, fit la proposition de descendre à Paris avec quelques centaines d'hommes et de surprendre les Bourbons dans leur lit. Cette proposition ne fut pas agréée. Effectivement, qu'est-ce que l'Empereur eût fait de ces princes? Il en aurait été embarrassé; il aimait beaucoup mieux leur laisser la porte ouverte. Qu'avait-il à craindre d'eux?

Pour faciliter la marche du soldat et le reposer, on réunit

un certain nombre de bateaux sur lesquels on fit embarquer une partie de l'infanterie. C'était un enthousiasme, une joie générale. Il semblait que les soldats allassent à une grande fête à laquelle ils étaient conviés ; des chants, des acclamations, des : « Vive l'Empereur! Vive Napoléon! A bas ceci! A bas cela! » retentissaient sur les bateaux et sur les rives de l'Yonne, le long desquelles se précipitaient les populations qui, à leur tour, ne restaient pas muettes à toutes ces manifestations. Le délire était dans toutes les têtes. L'étincelle électrique s'était communiquée à tous. On ne pourra lire dans les temps à venir le récit de ce merveilleux voyage, sans éprouver les mêmes émotions qu'éprouvèrent ceux qui en furent les témoins. On sait le malheur qui arriva à Pont-sur-Yonne, où un des bateaux heurta contre une des piles du pont Pauvres gens! pauvres soldats! leur joie, leur bonheur, leur enthousiasme, tout s'anéantit dans les flots de l'Yonne. L'Empereur fut profondément affligé d'un événement aussi triste, qui ôtait la vie à tant de braves.

Dans la matinée du 18, l'Empereur reçut le maréchal Ney. C'est par l'intérieur que passa le maréchal. Il resta quelques instants dans la pièce voisine de la chambre à coucher. Ses yeux étaient pleins de larmes. On a dit qu'il avait eu quelque peine à se décider à venir voir l'Empereur. Il était seul. L'Empereur ne le fit pas longtemps attendre. Je crois que ce fut le Grand-Maréchal qui l'introduisit dans la chambre à coucher. La porte ayant été refermée immédiatement, je ne pus voir de quelle façon eut lieu la réception, ni ne pus entendre l'entretien, auquel personne que je sache n'assista, si ce ne fut le Grand-Maréchal.

Je crois que l'Empereur partit tard d'Auxerre, et je ne sais où il coucha dans la nuit du 18 au 19, ni même s'il coucha quelque part, excepté dans sa voiture; mais ce que je me rappelle, c'est que, dans la nuit du 19 au 20, il arriva à Moret; il était peut-être dix heures, onze heures, peut-être minuit. L'Empereur s'installa dans une auberge, pour attendre le résultat des reconnaissances qui avaient été poussées dans la forêt. Il était environ une heure et demie ou deux heures du matin, lorsqu'il apprit que la route était libre. On se mit en marche pour Fontainebleau, où l'on arriva vers les quatre heures. Sur les côtés de la route, à travers l'obscurité, on voyait les grenadiers et chasseurs de la Garde qui hâtaient le pas en courant comme des hommes fatigués : on aurait dit des ombres.

S'ils n'arrivèrent pas au château en même temps que l'Empereur, ils y furent rendus un quart d'heure après. L'Empereur entra par la cour du *Cheval-Blanc* et se rendit dans ses appartements où il prit quelques instants de repos; après quoi, pour se rafraîchir, il fit sa toilette. Quoiqu'il eût voyagé en grande partie en voiture depuis Grenoble, il paraissait fatigué. On pouvait l'être à moins.

Vers les six heures, des régiments de lanciers, de chasseurs ou de hussards vinrent se ranger dans la cour du *Cheval-Blanc*. Chaque régiment était peu nombreux, mais l'organisation en était agréable à l'œil. Ils étaient habillés de neuf et chaque compagnie avait des chevaux d'une même robe. Je pense que c'était dans la nuit que ces corps s'étaient donnés à l'Empereur. L'Empereur descendit dans la cour, et à son aspect les cris de : « Vive l'Empereur ! » partirent de tous les rangs. La revue fut longue. Dès que les troupes eurent défilé devant lui, il donna l'ordre que ces régiments fussent dirigés sur Paris.

L'Empereur remonta dans ses appartements et déjeuna. Entre onze heures et midi, il donna l'ordre du départ. Grenadiers et chasseurs de la Garde, quoique bien fatigués, remirent avec joie le sac au dos : c'était la dernière journée qu'ils avaient à faire. Quand tout fut prêt, l'Empereur monta en voiture avec le Grand-Maréchal. Depuis Grenoble, c'étaient des chevaux de poste qui avaient fait le service, et ils continuèrent à le faire jusqu'à Paris. Une partie de la cavalerie, qui avait été passée en revue dans la matinée, servit d'escorte. Toute l'armée précédait ou suivait le cortège de l'Empereur. On allait au pas ou au petit trot, afin que tout le monde pût suivre. La cavalerie d'escorte marchait un à un en bordant les deux côtés de la route; une multitude d'habitants des villages accompagnaient l'Empereur, soit en dedans, soit en dehors de la haie des cavaliers. A chaque instant arrivaient des officiers supérieurs et beaucoup d'autres personnages qui venaient saluer l'Empereur et augmenter son état-major, lequel était déjà très considérable. A Essonnes, nous trouvâmes des voitures attelées de six et huit chevaux des écuries du roi Louis XVIII, conduites par des cochers, postillons, piqueurs, habillés en bourgeois, qui tous avaient fait partie de la Maison de l'Empereur.

Ce que nous avions vu jusqu'alors n'avait rien de comparable au spectacle qui s'offrit à nos yeux lorsque l'Empereur

arriva à Essonnes : ce n'étaient qu'équipages, chevaux de selle, des officiers de tout grade, de tout âge, des paysans, des bourgeois, des femmes, des enfants, des soldats de tous les corps, de toutes les armes ; c'était en un mot un rendez-vous immense où tout se trouvait pêle-mêle. Jamais on ne put voir une plus grande variété et toute cette multitude, rayonnante de joie, de bonheur et d'enthousiasme, faisait retentir les airs de ces cris prolongés de « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! »

Tous les plus grands personnages, tant civils que militaires, vinrent saluer l'Empereur, qui les accueillit de la manière la plus affectueuse. Le duc de Vicence, mon cher protecteur, lui aussi se trouva là ; Sa Majesté le fit monter dans la voiture.

On demanda à l'Empereur s'il voulait monter dans la voiture qu'on lui avait destinée ; mais il refusa, préférant rester dans celle où il était. Quatre nouveaux chevaux de poste y furent attelés.

On se mit en marche. Chemin faisant, malgré le brouhaha qui existait autour de moi, j'entendis l'Empereur faire mon éloge au Grand-Écuyer, et je fus même assez longtemps l'objet de la conversation. Dans cette circonstance, ma petite vanité en éprouva la plus vive satisfaction et quelques coups d'œil du duc, que je saisis en me retournant de temps à autre, me firent comprendre tout le plaisir que lui-même en ressentait.

Enfin on arriva à la barrière de Villejuif, on suivit le boulevard et on atteignit les Invalides ; on passa le pont Louis XVI et on entra dans la cour des Tuileries par le guichet du Pont-Royal. Un immense concours de monde, qui s'était accru à chaque pas, avait précédé ou suivi le cortège depuis la barrière ; une partie de la population des quartiers avoisinant le boulevard s'était portée sur le passage de l'Empereur et avait encombré toutes les issues. Jusqu'au guichet, l'espace étant large, nous avons marché librement ; mais, une fois dans la cour, il ne nous fut plus possible d'avancer. Toute la partie du côté du pavillon de Flore, près duquel est l'entrée ordinaire du palais, était remplie d'une masse si compacte de généraux, d'officiers, de gardes-nationaux et d'une grande quantité de personnes de distinction, qu'il me fut impossible de faire avancer la voiture jusqu'au perron. L'Empereur, voyant qu'il ne pouvait aller plus loin, descendit au milieu de la foule immense qui se pressait autour de lui et, dès qu'il eut mis pied à terre, on s'em-

para de lui et on le porta, pour ainsi dire, jusque dans ses appartements, sans que ses pieds pussent toucher les degrés de l'escalier. Il était neuf heures environ.

L'Empereur hors de sa voiture, je la remis en mains sûres et je cherchai à suivre Sa Majesté; mais je dus y renoncer; il n'y avait pas moyen de se faire passage. Sans perdre de temps, je montai l'escalier du pavillon de Flore et j'arrivai plus facilement au salon des petits officiers et pénétrai ensuite dans celui des grands officiers où l'Empereur était à table avec quelques personnes, parmi lesquelles étaient le Grand-Maréchal, le duc de Vicence, peut-être le général Drouot. Autour se tenaient debout des chambellans, des écuyers, des généraux, des colonels et beaucoup d'autres personnes, tant du civil que du militaire.

Le dîner était servi comme si l'Empereur n'avait pas quitté les Tuileries. Aucune des personnes de service ne manquait : le contrôleur, M. Colin, le maître d'hôtel, Dunan, le tranchant, l'officier, les huissiers, les valets de chambre d'appartement, les valets de pied, tous étaient à leur poste; toute la différence c'est que la plupart étaient en habit bourgeois.

Pendant son repas, l'Empereur s'entretint avec les uns et les autres de ceux qui l'entouraient, et souvent parlant à tous et racontant ce qui s'était passé dans son voyage depuis l'Ile d'Elbe, etc. Le dîner terminé, il se leva de table, salua tous les assistants et passa dans le salon, accompagné du Grand-Maréchal, du Grand-Écuyer, et de quelques autres personnes intimes. Peu après, la foule qui avait encombré les salons, l'escalier, s'étant dissipée, le calme régna dans l'intérieur du palais comme par le passé.

Je ne dirai pas l'accueil que l'Empereur reçut à Paris de la part de la population. Il fut le même qu'à Grenoble, Lyon, et dans toutes les villes et villages par lesquels il avait passé. L'histoire des temps anciens et des temps modernes n'offre rien de si extraordinaire, de si merveilleux, que les événements qui venaient de se dérouler dans un espace de temps si peu considérable; c'était une des admirables parties du grand règne de Napoléon.

SAINT-DENIS.

(A suivre.)

LE CHEMIN DU SALUT

II

GAUDIAS

SIXIÈME PARTIE (1)

LA REVANCHE DE PANTEAU

I. — UN DUO QUI EST UN DUEL.

M. Brocatel, après avoir fermé à clef la porte du salon, était allé fermer de même, à l'autre bout de l'appartement, celle de sa chambre à coucher succédant à son cabinet.

Il se croyait ainsi préservé des deux côtés.

Il avait à peine rejoint l'abbé que Gaudias fut introduit.

Le méridional rayonnait.

— Un peu de retard! lança-t-il. Excusez votre capitoul! C'est la faute du bonheur! Être heureux, c'est oublier l'heure.

— Travaillons! dit Brocatel.

L'abbé faisait semblant de se retirer.

— Restez! lui commanda-t-il. J'ai besoin de vous.

Gaudias rit.

— Ah! ah! L'abbé en est?

— Il en est, redit Brocatel.

Alors, seulement, le docteur, à l'accent glacé du vieillard, s'avisa que celui-ci lui avait donné une poignée de main assez

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin.

molle ; et, l'ayant regardé, ainsi que le prêtre, il leur trouva à tous les deux un air peu avenant. Prompt à saisir ces nuances, mais n'en éprouvant nul soupçon, il éteignit toutefois d'un seul coup le radieux de son visage et se mit instantanément à la couleur et au ton que lui imposait cet étrange accueil.

Brocatel et l'abbé étaient assis, mais loin l'un de l'autre, le premier à son bureau, dans son fauteuil d'acajou à têtes de bélier, le second à l'extrémité de la pièce, au coin d'un canapé placé à contre-jour. Gaudias était debout, entre eux deux, faisant face à l'ingénieur et tournant presque le dos au prêtre.

— Eh bien? fit-il, zélé. Par quoi commençons-nous?

— Par l'affaire Camoulade, lui planta Brocatel, en pleine poitrine.

— Quelle affaire? dit le docteur.

Ses beaux yeux et ses dents aveuglaient de franchise.

— Celle des trente mille francs, dit l'ingénieur, — (*un petit temps*) qu'il vous a remis — de la main à la main.

— Qui est-ce qui a dit ça? tonna Gaudias.

— Lui, Camoulade.

— Mais il ment! Ah bien! il en a, de la verve!

— Alors, c'est faux?

— Oui... et non.

— Comment? oui et non.

— Enfin, qu'est-ce qu'il dit?

— Que sur des reproches, très durs, de votre part...

— Moi? à propos de quoi?

— Des travaux de l'aile droite.

— Jamais, jamais! Pourquoi lui aurais-je fait des reproches, d'ailleurs, du moment que Müller l'avait payé?

— Sur votre ordre.

— Bien entendu! puisque c'est moi qui les donne tous, les ordres! Je sais que l'architecte est là, après, pour vérifier et rectifier s'il y a lieu.

— Belle méthode!

— On a toujours fait ainsi. Sans ça, les travaux se trouveraient arrêtés.

— Ça changera.

— Je ne demande pas mieux! Et alors? Ah! je veux la suite!

— Vous allez l'avoir. Il dit, que pour faire preuve de bonne volonté, il vous a remis, à titre de défalcation, trente mille francs.

— Mais non ! Mais non ! gesticulait Gaudias, *avec tranquillité*. Ça n'est pas du tout ça. Nous sommes très bien ensemble, Camoulade et moi, je ne vous le cache pas. C'est un menteur, — et ça n'est pas d'à présent que je m'en aperçois ! — mais un homme très intelligent et qui, entre parenthèses, nous a fait des constructions magnifiques, pour l'éternité. Il y a plus d'un an, un jour à déjeuner tous les deux seuls, il m'a dit : « Mon bon, vous m'avez porté la chance et jamais je ne l'oublierai. C'est par vous que j'ai eu les travaux de Boulouris, qui m'en ont valu d'autres, un peu partout, en France et à l'étranger. Enfin, avant ça n'allait pas, et maintenant ça va. Grâce à vous. Aussi, je pars demain pour deux mois en Belgique. Une grosse affaire... Alors ne vous étonnez pas si vous recevez de là-bas une bagatelle, un petit souvenir. Acceptez-le comme il sera offert : de bon cœur. Je lui ai répondu, ainsi qu'il fallait, en haussant l'épaule : « Ne dites donc pas de bêtises ! » Et on en a ri. Et huit jours après, quand je n'y pensais plus, ou que je me demandais quand j'y pensais : « Qu'est-ce qu'il va m'envoyer ? Un objet d'art ? Une chose du pays ? » il me tombe un beau matin une lettre ! Et dedans... un chèque : Trente mille ! Pas un de plus ! Oui..., de Camoulade, avec sa carte où il avait écrit : « Ci-joint le souvenir. » Qui fut bleu ? Devinez ? Voilà exactement comme ça s'est passé !

Brocatel ouvrait sur Gaudias d'immenses yeux, fixes et durs, dilatés par la stupeur et par tous les sentiments nouveaux que ce langage amoncelait en lui.

Mais le docteur, tout à son échauffement et ne sachant pas d'ailleurs *regarder* comme l'homme intègre, ne s'en aperçut même pas.

On entendit aussi l'abbé remuer sur le canapé comme quelqu'un qui souffre ; et Gaudias, pas davantage, n'y fit attention.

— Et alors ? murmura Brocatel, n'osant pas respirer de peur de rompre le fil de cet étonnant récit qui surpassait tous les aveux. Alors ?

— J'ai touché le chèque.

— Où ?

— Au Lyonnais.

— Et puis ?

— Rien. Voilà.

— Voilà! dit Brocatel dont la voix montait, par degrés. Et vous n'avez pas été étonné?... révolté? Le rouge de la honte ne vous a pas sauté au front? Vous ne vous êtes pas écrié : « Mais on m'offense! » En recevant cette somme, et une pareille somme, vous avez trouvé ça tout naturel? et vous n'avez pas bondi? Vous n'avez pas eu l'idée de la verser immédiatement à la caisse, et de répondre à celui qui avait eu l'audace de vous l'envoyer, par la lettre indignée qu'il méritait? Vous n'avez pas senti qu'en l'acceptant, vous aviez l'air de vous faire payer par Camoulade une complaisance coupable, et que vous deveniez à l'instant l'obligé de cet escroc? que vous empochiez de l'argent qui ne vous appartenait pas? de l'argent volé! Ah ça! perdez-vous le sens moral? L'avez-vous même jamais eu? Enfin, qu'avez-vous pensé? Vous avez pensé quelque chose? Expliquez-vous! Parlez!

— Hé! je ne le peux pas! dit Gaudias effervescent, vous vous emportez! et vous m'accusez! Sans m'entendre! Ce que j'ai pensé?... Eh bien, que j'avais une sacrée veine, tiens! et qu'il fallait être très content! Trente mille francs! C'est la première fois que je gagnais une pareille somme! d'un seul coup! et aussi facilement! J'ai pensé que ça serait la dernière et que ce n'était malheureusement pas là une habitude que conserverait Camoulade. J'aurais dû, dites-vous, les verser à la caisse? Mâtigo! mon président! Rapporter de l'argent? comme ça?... à propos de rien? de l'argent qu'on ne vous réclame pas? C'est ça qui aurait paru drôle à tout le monde, voyons? *surtout à un caissier*? C'est pour le coup que j'aurais eu l'air de ne pas avoir la conscience nette, et de vouloir réparer une mauvaise action... dont j'étais innocent! Et qu'est-ce qui aurait prouvé que je n'*en* gardais pas tout de même, que je rendais bien tout? Allons donc! C'eût été aussitôt jeter le soupçon sur Camoulade, sur moi, sur l'architecte... Et enfin, enfin, refuse-t-on un cadeau? Et comme celui-là? Ah! si j'avais demandé? Mais non! C'est venu de lui. Il offrait! Il m'envoyait ça, de l'étranger, à mon nom! Je savais pourquoi! J'étais prévenu! Pas d'erreur! C'était bien pour moi!

— Assez! assez! clama l'ingénieur en frappant la table. Je ne peux pas entendre plus longtemps de pareilles vilenies!

L'abbé se leva :

— Mon ami!...

— Comment dites-vous ? demanda Gaudias, puissant et les deux mains aux hanches. On voyait, au petit doigt de la gauche, briller l'or de sa grosse bague.

— Vilenies ! ou insanités ! Les deux ! Vous ne pensez pas vos paroles ? Ça n'est pas possible !

— Sûrement, puisque je les dis.

— Alors, vous êtes fou !

— Je me possède.

— ... Ou malhonnête ? Choisissez. Et ça n'est pas tout ! L'affaire des non-payants ? Allez ! Je vous écoute.

— Ah ! Ah ! s'égaya Gaudias, adoptant la gaîté, vous savez ça aussi ?

— Oui, monsieur. L'affaire des quatre indigents !... que vous faites payer ! Ça n'est pas risible. La nierez-vous ?

— Mais non !

— Vous allez l'*expliquer?* comme la précédente ?

— Et aussi simplement ! Voilà des gaillards, gâtés, nourris comme coqs en pâte, qui un jour ont le toupet de se plaindre à moi d'un régime dont se pourlèchent tous ceux de leur catégorie. Plutôt que de les secouer, j'aime mieux blaguer, je leur dis : « Eh bien, payez ! vous serez mieux ! » et je vois de rusés filous, des simulateurs, qui m'avouent qu'ils peuvent chacun se fendre de cent francs par mois ! quand ils avaient pleuré misère en se présentant ! Ah ! c'est un peu alors que je les ai cueillis au mot ! Et avec joie donc ! Des faux indigents qui ont pris la place de quatre vrais ! Oui, je les ai fait casquer, et sans remords.

— Depuis six mois ! dit Brocatel.

— Et je m'en vante. Ils ne m'émeuvent pas.

— Mais cet argent ? l'avez-vous versé ?

— Encore ? Mais non ! je ne le pouvais pas ! puisque c'est défendu ! que les non-payants ne doivent pas payer. Le père Muller n'aurait même pas voulu encaisser !

— Mais puisque vous saviez que c'était défendu de faire payer des non-payants, pourquoi l'avez-vous fait ?

— Exprès ! Parce qu'ils le pouvaient. Pour leur apprendre et les punir !

— Alors, cet argent ? vous l'avez ?

— Bien entendu. Mais de ce que je l'ai gardé, vous pensez bien que ça ne veut pas dire que je l'ai mis dans ma poche ?

— On ne dit pas ça! dit de son coin l'abbé.

— Mais on en a l'air, riposta Gaudias.

— En ce cas, vous l'avez toujours? poursuivit Brocatel.

— Bien sûr... une partie.

— Seulement?

— J'ai dépensé l'autre.

— A quoi?

— Dame! à procurer des douceurs..., acheva l'abbé, à ces quatre payants secrets.

— A eux? Oh! bien peu! dit le docteur, mais aux pauvres diables, leurs camarades, qui n'avaient pas réclamé. C'était justice. Et voilà tous les drames! Êtes-vous assez éclairé? Suis-je blanchi? Me soupçonner? Moi que vous connaissez pourtant bien! Moi qui me moque de l'argent! Moi qui... Oh! Vous m'avez peiné! blessé! Je ne vous en veux pas! Parce que je suis trop heureux, surtout depuis hier! et que vous avez toujours été pour moi un protecteur excellent, un bienfaiteur d'une indulgence...

Brocatel balayait l'éloge.

— Laissons cela, je vous prie!

— ... Mais tout de même, vous venez de me faire passer là un petit examen... — il s'arrêta, hochant la tête. — Sapristi! Je m'en souviendrai.

— Je l'espère, dit Brocatel en enfonçant le mot.

— Et maintenant, — reprenait Gaudias, vif, malicieux, allégé, — à mon tour de vous demander : Comment savez-vous tout ça? Qui vous l'a dit? et si mal? si perfidement avec l'intention de me nuire? Camoulade? Non. Ce n'est pas lui. Vous l'a-t-il dit à vous-même, de vive voix? Non! On vous l'a écrit, écrit ce matin? Je m'en doute! Calomnie! Délation!... Une lettre anonyme?

— Non, monsieur, protesta noblement l'ingénieur. Il n'y a que ceux capables d'en envoyer une qui le seraient d'y ajouter foi! On m'a bien écrit, en effet, j'en conviens, et en m'apportant toutes les preuves, mais c'était signé, bien signé.

Ricanant, les dents sauvages, Gaudias éclata :

— De quel nom? Ce nom?

— De plusieurs.

— Lesquels?

— Je ne puis les dire.

— J'ai le droit de les exiger!

Il avait lancé ces mots à la tête de Brocatel, en s'avançant vers la table.

Le vieillard s'y dressa, debout.

— Le droit ! Vous osez? Je vous défends... Vous n'en avez aucun ! Vous n'avez plus qu'à demander pardon ! et à faire votre devoir, après y avoir failli ! Je ferai le mien, tout entier ! Soyez donc humble... et écoutez-moi.

Quel silence ! On entendait battre le cœur de la pendule sur la cheminée, et crier loin dans la rue : « Pois verts ! Pois verts ! »

— ... Vous avez reçu, et touché, indûment, d'une part trente mille francs de Camoulade, de l'autre, des indigents, en six mois à quatre cents, deux mille quatre. Vous devez ces sommes à la Société de Boulouris. Il faut les rendre. Et tout de suite.

Le docteur, instantanément, s'était adouci. Crainte? Fourberie? Ou sincérité? Il était impossible de le deviner.

Il prononça, bon garçon :

— ... Les rendre... Passe encore pour les deux mille quatre des galapiats ! Mais les trente mille du millionnaire ! C'est roide ! Enfin ! soit ! J'y consens. Puisque c'est votre manière de voir... Seulement, voilà, dit-il, — et alors avec un air d'incommensurable embarras, — je ne le peux pas ! Du moins pour le moment.

— Et pourquoi donc?

— Je ne les ai plus.

— Vous les avez dépensés?

Brocatel le scrutait.

— Hélas ! Que je le voudrais ! Je les ai joués, et perdus ! à Monte-Carlo.

— Eh bien ! monsieur, déclara l'ingénieur, votre cas est terrible ! Je pourrais vous faire arrêter !

— Oh ! Oh ! dit Gaudias avec la moue incrédule d'un enfant qu'on menace du commissaire.

— Je le pourrais ! répéta-t-il à pleine voix.

Et d'un ton grave :

— Je le devrais. Vous savez pourquoi, ou plutôt *pour qui*, je ne le ferai pas.

En accentuant ces mots, il regarda le médecin avec des yeux chargés d'un si dur et si douloureux reproche que celui-ci, comprenant, fut forcé de baisser les siens.

— Je veux bien, dicta Brocatel, tenter de vous sauver, mais il faut m'obéir.

Gaudias tenta encore de regimber :

— Me sauver! Je ne vois vraiment pas en quoi je suis perdu!

— Vous l'êtes! sans le voir. M'obéissez-vous?

— Parlez! dit Gaudias, vaincu, ou feignant de l'être.

— Voici. Quoique vous prétendiez n'avoir pas cette somme...

— Prétendiez! Je vous jure!...

— Ne jurez pas! Surtout ne jurez pas! Et puis peu importe! Même si réellement vous ne l'avez pas, je veux, moi, que vous soyez censé l'avoir et que vous la versiez à Boulouris. Vous allez me faire aujourd'hui une lettre à M. Muller, — que vous me remettrez ce soir ou demain, — et dans laquelle vous lui annoncez l'envoi, par ce même pli, de trente-deux-mille quatre cents francs sur la provenance et le versement tardif desquels vous lui notifierez m'avoir donné toutes les explications nécessaires, et dont vous tenez à ce que l'encaisse soit effectuée sans attendre votre retour. Cette somme, c'est moi qui la fournirai et l'expédierai avec votre lettre.

— Oh! vraiment! balbutia Gaudias, ne marchandant pas son émotion, vous me témoignez là de nouveau une bonté! une amitié!...

— Une pitié, monsieur. Ne m'interrompez pas. Ensuite, il me faut votre démission.

— Quoi! s'écria le Toulousain, pâlissant, vous me renvoyez? Vous me chassez?

— Mais non, répliqua Brocatel. Pourquoi ces grands mots « contraires à votre nature? » On ne vous renvoie pas. Vous partez de votre plein gré.

— C'est vrai, sourit Gaudias, amer, mais cette démission, incompréhensible et si soudaine! comment l'expliquerai-je, là-bas et ici?

— J'y ai songé. Pour vous la faciliter, c'est moi-même qui tout à l'heure, devant Mme Lesoir et Mlle Olette, l'annoncerai, à table, car nous déjeunons ensemble, ajouta-t-il avec une indéfinissable expression, je vous ai invité, — hier — ... vous ne l'oubliez pas?

— J'entends! je vous remercie. Mais quelle raison donnerez-vous?

— La meilleure. C'est moi qui vous force la main, qui me sépare de vous, avec beaucoup de regret! mais trouvant égoïste de garder pour nous seuls, sacrifié dans un coin de province, un

médecin de votre valeur que Paris réclame et qui ne peut manquer de s'y créer rapidement une nombreuse clientèle.

Ces mots, d'une ironie si sanglante, où se mêlaient la générosité, la condescendance et le mépris, tombaient l'un après l'autre sur Gaudias. Il n'était plus qu'un épi fauché, que bat le fléau.

— A Paris! s'effraya-t-il, un inconnu! du jour au lendemain! Mais avant de se la faire, cette clientèle, il faut un an au moins pour s'établir! Et que de peines, sans compter les frais! Et c'est à quoi vous me condamnez! au moment même où plus que jamais j'ai besoin d'avoir une situation solide! où je me marie! avec une femme qui n'a rien!

Alors Brocatel lui asséna cette phrase effrayante :

— *Aussi, monsieur, vous ne vous mariez plus.*

Il demeura comme abruti.

— Quoi? Je... ne...? bégaya-t-il...

Et puis, recouvrant sur-le-champ la parole avec la pensée :

— Renoncer à Irène! Ah! cela! Jamais! Jamais! Vous entendez! Jamais! Me demander ça? quand voilà cinq mois que je l'aime, et que je l'ai obtenue, d'elle d'abord, puis de vous, que le mariage est annoncé, les témoins désignés?

— Je ne suis plus le vôtre.

— Eh bien! je le regrette! J'en suis désolé! C'est un malheur pour moi, et pour elle! Mais je me marie! Je me marie! Irène est ma fiancée, elle m'appartient, je l'épouse. Elle sera ma femme. Et personne au monde ne m'en empêchera!

— Vous ne me comprenez pas, fit le vieillard, je ne dis pas que je vous en empêcherai... Personne ne le peut, en effet. Pas plus sur vous que sur Mlle Olette, je n'ai de moyens et de droits légaux. Vous et elle vous êtes libres, maîtres de vos destinées.

A cet aveu d'impuissance aussi loyalement fait par Brocatel, le docteur, quoique frémissant encore, sembla néanmoins se rassurer.

— Alors que dites-vous?

— Je dis que je vous l'interdis. Ce mariage, l'abbé et moi nous nous y opposons.

— Mais pourquoi? dit Gaudias doucereux.

— Pour toutes les raisons que vous avez précisément de le vouloir! avec tant d'impatience!

Il s'écria, — comme pour rire:

— Alors, si c'est pour cela, Dieu me pardonne! vous aimez aussi Irène? Dois-je être jaloux?

— Oui nous l'aimons, Dieu vous pardonne! dit Brocatel, purifiant la lourde inconvenance, nous l'aimons, l'abbé et moi; nous aimons son bonheur; son bonheur et son honneur. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas laisser cette jeune fille, si confiante en vous dans l'ignorance qu'elle en a, courir les aventures de votre immoralité. Elle est seule au monde : c'est notre orpheline. Nous l'avons recueillie et tirée déjà de grands dangers. Nous sommes ses parents d'adoption, nous la protégerons. Enfin, en agissant ainsi, nous avons conscience d'être en plein accord, *même à son insu*, avec la mère, si dévouée, qu'elle a trouvée dans sa marraine. Nous disons ce que dirait Valérie, nous faisons ce qu'elle ferait.

— Êtes-vous sûr?

— Absolument! *Et vous aussi!* confirma Brocatel avec des yeux de juge.

Gaudias se tut.

Et puis ranimé :

— Mais cependant, hier, vous me la donniez, cette enfant?

— Et aujourd'hui nous vous la refusons, parce que vous n'en êtes plus digne. Si vous persistez à vouloir l'épouser, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous en empêcher.

Il attendit une seconde. Le docteur demeura muet. Il ne se cabrait plus.

— ... Mais si vous vous rendez à mes raisons... tout peut parfaitement s'arranger. De la façon suivante... Tenez-vous à le savoir?

— Dites toujours!

— Voici. J'annonce à déjeuner votre démission, dans le sens où je vous l'ai indiqué; et vous...

Il s'arrêta, regardant bien droit Gaudias, l'agrafant, comme pour lui signifier par ce regard qu'il allait lui porter le grand coup... et qu'il s'apprêtât donc à le recevoir.

— Et moi?... fit le Toulousain, beau lutteur, d'un ton qui disait : Allez-y!

— ...Vous avez, — aujourd'hui même, — avec Mlle Olette, — un *dernier* entretien, — où vous reprenez votre parole, — et lui rendez la sienne.

L'abbé crut que Gaudias allait se jeter sur le propriétaire, et

il s'élançait déjà pour le retenir, mais le docteur ne broncha pas.

— Ah oui ! dit-il... Simplement?

Son calme était si gênant, si redoutable, si obscur, qu'on eût préféré sa fureur.

— Non ! ce n'est pas simple, dit Brocatel. Mais c'est nécessaire.

— Et quelles raisons lui donnerai-je ?

— Vous en trouverez. Vous êtes inventif. Qui a su si bien s'engager saura se dégager de même.

— Aidez-moi. C'est si difficile ! si dur !...

Il parlait bas. Sa voix avait l'air à la fois de mordre et de ramper.

— Vous voulez donc bien qu'elle me méprise? demanda-t-il. C'est donc cela qu'il vous faut ?

— Il faut qu'elle vous oublie, pour que moi aussi j'oublie. Je vous donne le moyen, le seul, de vous racheter, non seulement à mes yeux, mais aux yeux de ceux qui pourraient un jour, peut-être demain, tout savoir et qui alors ne vous pardonneraient jamais. Ce que j'exige est pénible, et vous coûtera.., sur le moment. Mais vous vous consolerez.

— Et elle? Vous n'y pensez pas? Ne parlons pas de moi. Mais elle ?

— J'y pense encore plus qu'à vous. Elle aussi se consolera.

Au delà des murs de cette chambre où il subissait « la question, » au delà du grand sanatorium blanc de Boulouris, de ses pins, de ses flots bleus, au delà de la distance et du temps... Gaudias, lui aussi, questionnait l'avenir. Il respirait puissamment, attentivement.

— Et *elle?* Valérie? demanda-t-il alors sur un ton de prudence où il y avait à la fois de la prière et de la crainte, que lui direz-vous? Comment lui expliquerez-vous en ce cas, sans qu'elle la juge mal, ma conduite avec Irène Olette ?

Il ne disait plus Irène tout court.

— Ne vous en troublez pas ! s'empressa Brocatel. Je m'en charge, et de façon à ce que non seulement elle ne vous en veuille pas, mais qu'elle vous sache gré du sacrifice. Et puis elle s'est tellement attachée à cette enfant qu'elle sera au fond ravie de la garder près d'elle. Ainsi tout s'arrangera. J'ajoute enfin que, préoccupé de vos intérêts et reconnaissant de vos anciens services, je vous ferai pendant un an, — puisque c'est le

temps que vous estimez qu'il vous faut pour vous établir, — une pension égale à votre traitement de directeur. Ne me remerciez pas! commanda-t-il à Gaudias, avant qu'il eût parlé.

— Vous êtes trop bon! dit le Toulousain avec gêne et modestie. Mais à supposer, — je ne promets rien, — que j'essaie d'entrer dans vos vues... jamais je ne pourrai vous rembourser une pareille somme! Mon traitement est de 20 000 francs, et je vous en dois déjà trente-deux mille!

— Trente-deux mille quatre, dit Brocatel. En effet. Mais ces vingt mille-là ne sont pas en compte. Du moment que je vous rends votre liberté du jour au lendemain, sans vous avoir prévenu, je vous dois un an d'avance. Rien de plus naturel. Je ne veux ni votre perte ni votre ruine. Vous savez ce que je veux?

— Je m'incline. Je vous dois donc trente-deux mille quatre cents francs, déclara Gaudias, que je vous rendrai, croyez-le. Quand? Je ne sais pas encore. Je vais chercher. Mais je m'acquitterai. J'y tiens.

— Vous avez tout votre temps! prodigua Brocatel d'un geste semant des années. Alors? finissons-en!

La minute était poignante, et pour tous les trois, cependant si calmes chacun, d'apparence...

Gaudias, très rouge, tordit sa belle bouche en se mordant les lèvres, et dit, la gorge serrée :

— Je parlerai demain à Irène Olette.

— C'est cela, dit Brocatel tout bas. A déjeuner donc!

— A déjeuner...

Le docteur sortit d'un pas ferme par le corridor, suivi du prêtre à qui le propriétaire avait eu le temps de faire signe de rouvrir la porte du salon.

Dans l'antichambre l'abbé lui prit le bras :

— Mon pauvre ami!

— Ne me dites rien! lui jeta celui-ci dans un souffle de feu. C'est abominable!

Et il s'élança dehors.

L'abbé tourna donc deux fois la clef dans la serrure, à la porte du salon, et sans avoir, — heureusement, — l'idée de le traverser, vint par le même chemin qu'il avait pris, retrouver Brocatel dans son cabinet.

Pendant ce temps Pootius s'échappait.

— Vous avez été dur ! dit l'abbé. Il va beaucoup souffrir.

— Qu'il souffre ! ordonna l'ingénieur. Le plaignez-vous donc ?

— Oui. Parce que je l'aime.

— C'est vrai ! remarqua Brocatel amer. Je vous entendais d'ici, quand vous le reconduisiez, lui prodiguer du « Cher ami ! » Comme à moi !

— Comme à vous. Le prêtre, — vous l'oubliez, — doit être l'ami de tous les hommes ! excepté cependant d'un seul.

— Duquel ?

— De lui-même.

Dix heures sonnaient à Laënnec. Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils se séparèrent.

II. — GAUDIAS SE REPREND

Gaudias était sorti dans un état de désarroi et de colère inexprimable.

Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Il essayait, tout en marchant droit devant lui, de rassembler ses idées soulevées et tordues par ce coup de mistral.

Ce qui le confondait et l'irritait, par-dessus tout, c'était l'étrange attitude de Brocatel, son changement si brusque et si odieux vis-à-vis de lui, cette implacabilité soudaine et terrifiante. Discuter ? Impossible ; il l'avait bien vu. Essayer de prouver à cet autoritaire orgueilleux, aveuglé de préjugés et d'une aussi complète étroitesse d'idées, sa méprise et son injustice ? Autant vouloir persuader un roc ! Il le connaissait bien. Il savait qu'avec ces grands puritains, à la fois glacés et violents, durcis de principes, il n'y avait pas à lutter de front. Son tempérament emporté, si on le poussait à bout, était susceptible d'entraîner l'ingénieur à des extrémités irréparables. Gaudias jugeait très dangereux de déchaîner en un pareil moment « cette fameuse colère » dont on lui avait appris dans le passé du vieillard les dramatiques effets et qui avait causé la catastrophe de sa vie.

Enfin, Brocatel était le plus fort. Il exerçait sur Mme Lesoir un pouvoir illimité, et Irène elle-même lui devait trop pour oser, le cas échéant, résister à son désir, sans qu'il eût besoin d'ordonner. Maître ainsi de la situation, ayant barre sur lui de tous les côtés, il pouvait donc commander, et tout exiger, presque

sûr à l'avance d'être obéi. Que lui, Gaudias, pris tout à coup dans cet engrenage, eût le malheur d'esquisser ouvertement la plus petite résistance, il était broyé ! En un éclair il l'avait compris. Et c'est ce qui lui avait aussitôt inspiré et imposé, au cours de sa redoutable scène avec l'ingénieur, un maintien si savant et si sage, en dépit de certains éclats, voulus et mesurés. En face de ce chêne, il s'était fait roseau. Ne rien casser avec celui qui pouvait, d'un coup, le briser; mais le tromper, l'éblouir, le flatter, l'enivrer de sa victoire et, — pour lui procurer plus de satisfaction, — avoir l'air de bien souffrir, de suer sang et eau, de se rouler dans de grands combats intérieurs, tel avait été son plan. A ce prix seul, il avait la certitude de sortir du mauvais pas. A la condition de tout avaler. Par là, il amollirait ce marguillier, sensible au repentir et à l'intention de rachat, puisqu'il fallait afficher ces sentiments honteux pour rentrer en grâce ! et commencer par s'avouer coupable pour redevenir innocent !

Plus il examinait d'ailleurs la situation, moins il la jugeait désespérée.

Tout dépendait de Mme Lesoir.

Tant qu'elle ne saurait rien, il restait à l'abri du pire danger, qui pouvait lui être fatal. Or il se trouvait que les deux seules personnes en état de la renseigner, Brocatel et l'abbé Chamaille, étaient justement celles dont l'affection alarmée s'ingénierait au contraire à la maintenir dans son ignorance. Ces braves gens, malgré eux, travailleraient pour lui ! De ce côté, il était tranquille. La veuve ne lui échappait pas. Il demeurait inévitablement avec elle dans les mêmes rapports de confiance et d'intimité, et cela par les soins même des deux vieillards qui avaient un intérêt capital à ce qu'elle gardât toujours vis-à-vis de son cher grand enfant toutes ses illusions ! Par suite, ils étaient obligés, devant elle et en public, de continuer à lui faire bonne mine, et ils devaient même, avant d'essayer de lui nuire par derrière, y regarder à deux fois puisque cela risquait de retomber sur eux ! Sachant combien Mme Lesoir tenait à lui, ils tenaient eux-mêmes tellement à elle qu'ils ne pouvaient faire autrement que de le tolérer; et lui, en tenant Valérie, les tenait ! Ainsi, tous ces intérêts opposés, mais communs sur le point principal, formaient, heureusement pour lui, un nœud serré, pour ainsi dire inextricable.

Après la secousse, il se rassurait donc, et reprenait du souffle en alignant des chiffres.

Ce n'était pas vingt-cinq mille francs, comme il l'avait dit deux mois auparavant à Valérie, mais quarante mille qu'il avait en plusieurs années mis de côté, grâce à l'héritage de ses parents et à des spéculations personnelles. En y joignant les trente mille de Camoulade qu'il n'avait jamais risqués et perdus au jeu, il arrivait à soixante-dix mille; et avec les vingt mille, que lui assurait l'ingénieur pour l'année suivante, à un total, « très gentil, » de quatre-vingt-dix mille. Sans doute il devait là-dessus les trente-deux mille qu'il s'était engagé à rembourser à Brocatel. Mais c'était lointain!... Il avait tout son temps! D'ici là!...

Et maintenant, — seule en face de lui, — resplendissait Irène, adorable, adorée.

Aussitôt alors, relancé vers elle avec une force que décuplaient, d'une part les difficultés survenues, la défense et la menace, les calculs, l'intérêt, la ruse nécessaire, et de l'autre, l'orgueil de l'avoir arrachée à Panteau, la joie de l'avoir conquise, la crainte de la perdre et l'impatience de la posséder... il la prenait en pensée dans ses bras, et il l'enlaçait dans un débordement d'amoureuse ivresse, en se jurant plus que jamais qu'elle serait à lui!... et qu'il l'épouserait!... envers et contre tous!... avec, ou sans les millions!... Et sûrement avec eux!

Mais, après la fausse promesse faite à Brocatel, qu'allait-il, *cet après-midi même*, dire à la jeune fille?

C'est ce qu'il cherchait, quand il s'aperçut qu'il avait été emporté par ses pensées jusque dans le haut du boulevard Raspail, près de la rue Notre-Dame des Champs, et qu'il n'avait que le temps de repasser avant le déjeuner à l'hôtel Lutetia.

III. — AIMABLE REPAS

Contrairement aux appréhensions de Brocatel et de l'abbé, le déjeuner se passa très bien; d'autant mieux que chacun, étant travaillé par la pensée différente qui le harcelait, s'efforça de s'y soustraire ou du moins de la dissimuler.

La nécessité où ils étaient, donc, de ne pas laisser voir ce qu'ils tenaient à cacher, créa aussitôt entre eux une entente, une aisance voulue à laquelle ils se complaisaient et qu'ils

n'avaient garde de rompre. Il y eut là comme un désir général d'oubli momentané, d'étourdissement, l'instinctif besoin d'une trêve.

Brocatel et l'abbé, par un irrésistible scrupule de pitié, semblaient vouloir d'ailleurs, jusqu'à la dernière minute, respecter les illusions de la jeune fille ignorante du coup prêt à la frapper; ils n'auraient pas encouragé sa sérénité, mais ils n'osaient pas la détruire.

Celle-ci, détournant les yeux de l'homme horrible d'autrefois qui venait gâter son bonheur, reprenait sur-le-champ courage dans ceux de son beau fiancé.

Valérie, devant l'avenir plein de félicité qui était son œuvre et que lui promettait la vue de ces deux radieuses jeunesses, la déplorable Valérie elle-même retrouvait, lui montant du cœur au cerveau, des bouffées d'espérance.

Et Gaudias, galvanisé par la vanité de se sentir le héros de cette grande partie engagée maintenant entre lui et Brocatel, et dont Irène et la veuve aux millions étaient le double enjeu, Gaudias, de plus en plus, croyait à son étoile.

Mais ce qui, par-dessus tout, contribua à « couronner » cet étrange repas, ce fut la nouvelle de la démission du docteur!

Selon qu'il en avait averti Gaudias, le propriétaire la lança tout à coup, allègrement, comme une idée venue de lui et sur laquelle il se serait, en secret, mis d'accord avec le Toulousain désireux de s'établir à Paris pour son compte. « Ils avaient attendu, jusqu'à ce matin, pour tout régler à Boulouris, et en faire ici, à Irène et à Valérie, l'agréable surprise!... Ainsi donc, plus d'éloignement ni de séparation! »

Cette heureuse nouvelle, l'ingénieur fit même exprès de l'annoncer *à la fin* du repas, de façon à laisser aux deux femmes, juste le temps de s'en étonner d'abord et ensuite de s'en réjouir, et pas assez pour leur permettre d'en rechercher les raisons si soudaines et de le gêner par trop de questions. Bref, il sut si bien leur présenter la chose, — avec l'infernale complicité de Gaudias qui l'aidait, et qui abondait dans son sens, — que Valérie, déconcertée une minute, fut aussitôt tout entière au ravissement de garder près d'elle le ménage et de voir ses vœux comblés.

En revanche, Irène avait beau s'efforcer de se montrer aussi contente, elle l'était beaucoup moins. Cette brusque décision lui paraissait bizarre, et la troublait, profondément.

IV. — LES SCRUPULES D'« AMI. »

Gaudias, aussitôt après le déjeuner, emmena Irène dans la bibliothèque.

C'était là qu'il avait résolu de lui parler.

Brocatel s'était en quelque sorte échappé en disant qu'il ne rentrerait pas dîner; et Valérie, après avoir demandé que l'on remît au lendemain l'achat de la bague de fiançailles, avait disparu de son côté.

Le docteur, au fond du grand appartement vide, était donc seul avec la jeune fille dans la petite pièce retirée où les attachaient déjà tant de souvenirs. « Nulle part, pensait-il, je ne serais mieux, et aussi libre. Allons-y donc! »

Mais, à la vérité, il ne savait encore comment « y aller. » Il avait eu beau chercher par quel artifice il lui serait possible d'obéir, uniquement pour la forme, à la stupide injonction de rupture que prétendait lui imposer Brocatel, sans que pourtant celle-ci se réalisât, il n'avait rien trouvé. Cependant, jusqu'à la dernière seconde, il ne désespérait pas, s'en remettant, avec cette ivresse présomptueuse qui ne l'abandonnait jamais, à l'inspiration, à la lueur du moment. Il n'était pas sans avoir remarqué le trouble d'Irène en apprenant la nouvelle de sa démission et cela l'inquiétait bien un peu, mais toujours sans le démonter : « On trouvera. Je trouverai. »

Et en attendant, assis près d'elle sur le canapé où il lui avait fait quatre mois et demi auparavant son algarade à propos de Panteau, il lui pressait les mains en mettant dans ses regards l'éloquence et la chaleur qui, au besoin, dispensent des paroles.

Aussi, comme il le voulait, ce fut elle qui commença :

— Alors, c'est vrai? nous n'allons plus là-bas?

— Et nous habiterons Paris! Oui, ma chérie. Êtes-vous contente?

— Je ne sais pas.

— Est-ce possible? Il faut savoir.

— Eh bien! je vous l'avoue, je suis étourdie et presque déçue... Tous nos projets si brusquement changés!... Je me faisais à l'avance une telle joie de ce Midi que j'ai tant envie de connaître, où j'étais si heureuse de demeurer, avec vous, auquel vous-même vous m'aviez préparée par tout ce que vous

m'en aviez raconté... qu'à l'idée d'y renoncer j'ai un vrai chagrin...

— Hé certes ! s'écria-t-il, le Midi est beau... bien joli, une chose unique... Nul plus que moi ne le dira ! J'en suis. Mais tout de même ! Paris ! Paris, à nous deux ! et toute l'année ! Songez-vous à ça ?

— Oui. Et c'est en y songeant que je regrette Boulouris. Nous y aurions été si bien, si tranquilles, loin de tout le monde.

— Trop loin. On se sent perdu... Et puis, ce sanatorium... Une jeune femme... Avoir toujours sous les yeux des malades... des gens qui viennent là pour mourir...

— Ou guérir...

— Plus rarement. Je vous assure... c'est mélancolique.

Elle restait pensive.

Elle dit :

— Enfin, grondez-moi, je suis ennuyée que vous ayez donné votre démission, sans m'en prévenir. Si vous m'en aviez parlé, je vous en aurais dissuadé.

Il parut consterné.

— Oh ! chérie ! Quel malheur ! Quand c'était au contraire une magnifique surprise que M. Brocatel et moi, tous les deux d'accord, nous pensions vous faire ! Vous jeter Paris dans la corbeille !... en cadeau de noces ! Pas moins ! Et puis voilà que c'est manqué ! et que notre enfant n'a pas de plaisir ! Pouvait-on prévoir ? Paris ! Et nous nous figurions aussi que vous seriez enchantée de rester près de cette bonne marraine qui était si désolée de nous voir partir tous les deux, vous surtout ! Elle n'est pas comme vous, elle ! Depuis qu'elle est sûre de nous garder, elle est au ciel, elle plane.

— Pauvre marraine ! dit la jeune fille, sans doute je suis contente de ne pas la quitter...

— Ah ? Vous voyez bien !

— Mais c'est égal, malgré cela, j'aurais préféré m'en aller.

Il répéta surpris :

— Vous en aller ?... Pourquoi ?

— Pour beaucoup de raisons.

Avant qu'il s'écriât : « Lesquelles ? » Ce fut Irène qui lui demanda vivement :

— Qu'est-ce qui vous a poussé à démissionner ?

— Je vous l'ai dit, mignonne.

— Oui, je sais, fit-elle éludant le motif déjà fourni, — le désir de nous être agréables à Mme Lesoir et à moi? Mais il y a eu tout de même d'autres raisons?

— Aucune! Est-ce que celle-là: vous plaire à toutes les deux, n'était pas suffisante?

Obstinée, elle répéta:

— Il y en a eu d'autres!

Il se prenait le front, il levait les bras.

— Irène! Chère Irène! Qu'allez-vous chercher?

— Après le déjeuner... j'aurais voulu, moi, causer de tout cela, en détail, avec M. Brocatel... lui poser plusieurs questions.

— Posez-les moi.

— ... Et puis il a disparu, sans dire adieu à personne.

— C'est son habitude. Il fait ainsi tous les jours.

— Aujourd'hui, il n'aurait pas dû. Cela m'a paru drôle ; et plus j'y pense, moins je comprends qu'au moment de nous établir et d'entrer en ménage, vous renonciez si imprudemment à une situation solide et sûre pour courir l'incertain! Qui a eu cette idée? Vous? ou lui?

— Nous l'avons eue ensemble.

— A la même heure? à la même minute?

— Non, moqueuse! Chacun de notre côté; mais en nous suivant de bien près. Ce qui au fond était mon rêve, et que je n'aurais jamais osé lui dire... il l'avait deviné! Alors, en un tournemain, ce fut fait.

— Quand cela? Ce matin?

Ces mots, *ce matin*, jetés au hasard et sans soupçon, — et par lesquels Irène voulait simplement accentuer l'étrange promptitude de la décision qui la troublait, ces deux mots effrayants pour Gaudias n'eurent pas été plus tôt lâchés par elle qu'il en fut tout ravagé.

— Mais non! s'écria-t-il. Ce matin? Allons donc! Cette résolution n'a pas été prise à l'étourdi et tout à l'heure, comme vous semblez le croire! J'y ai beaucoup réfléchi. Elle date de loin.

— Oh! ami! dit-elle à mi-voix, et d'un ton de reproche, vous savez bien que non?

— Et pourquoi donc pas?

Il perdait pied.

— Parce qu'hier encore il n'en était pas question. Rappe-

lez-vous?... rue Bourbon-le-Château, quand vous me faisiez un tableau si doux, si grisant de notre vie prochaine : la mer, le ciel bleu... la maison blanche sous les roses... ah !... je l'affirme ! à ce moment-là, vous ne me trompiez pas! vous étiez sincère ! Et d'ailleurs, si nous n'avions pas dû habiter Boulouris, pourquoi m'en auriez-vous parlé avec cette insistance et cette chaleur? Pour me donner ensuite des regrets, de la tristesse? Allons ! vous voyez bien que votre résolution ne date pas d'aussi loin que vous le dites et qu'elle n'a pu être prise que depuis hier, — et hier au soir, après le dîner, — si ce n'est pas ce matin? Pourquoi donc si vite alors? Et à quel propos? Que s'est-il passé?

Incapable de soutenir de tout près la clarté de son regard direct et la pression de sa voix, il s'était levé, d'un bond :

— Quelle enfant! Quelle enfant terrible!

Et des exclamations.

Mais il avait beau marcher à travers la pièce, et gesticuler pour dissimuler son embarras croissant, il sentait avec terreur qu'il n'arrivait qu'à le trahir.

Sans s'émouvoir, elle alla le chercher, le rassit à côté d'elle et avec une tendre autorité :

— Oui, vous trouvez que je suis indiscrète, et que je manque de confiance en vous? Ne m'en veuillez pas. Je sais bien que vous êtes seul maître de votre conduite et que vous n'avez pas de comptes à me rendre. Je respecte vos secrets. Si je pèche par maladresse, il n'y a du moins de ma part ni curiosité étroite... ni défiance..., mais rien qu'une inquiétude douloureuse... à laquelle je suis souvent sujette, à cause de l'enfance particulière que j'ai eue... je vous raconterai... des grands dangers qu'il m'a fallu déjà, trop jeune, traverser, et surtout parce que j'ai parfois, pour mon malheur, une faculté de pressentiment si vive... que je ne peux pas y résister. Il faut alors que j'aille à tout prix jusqu'au bout de ma pensée... ou plutôt que je dise entièrement ce que j'ai sur le cœur. C'est plus fort que moi. Eh bien! là, dans cette histoire de votre démission, je m'imagine... je ne sais pas pourquoi... non, je ne m'imagine pas, c'est plus que cela, je *sens* qu'il y a quelque chose qui n'est pas clair, pas naturel et qu'on ne me dit pas. D'autres se tairaient et garderaient pour elles cette impression... elles auraient peut-être raison. Mais moi, je ne peux pas, d'abord parce que cela m'é-

touffe et me fait mal, et qu'ensuite en vous la cachant, je croirais vous mentir... Alors je vous dis ce qui en est. Et puis tant pis. Vous ferez maintenant ce que vous voudrez. Je ne vous en parlerai plus. Sortons.

Elle s'était levée. Ce fut lui qui à son tour, la prenant par les poignets, la ramena vers le canapé au fond duquel il la réinstalla.

Tandis qu'elle lui faisait, à l'instant, l'aveu si loyal de son étonnement et de ses appréhensions, et au fur et à mesure qu'il l'écoutait, effaré de sa clairvoyance, il avait tout à coup trouvé enfin le moyen, — vainement cherché jusqu'ici, — de donner à la fois satisfaction aux exigences du propriétaire et aux désirs inquiets de sa fiancée. Il tenait le joint.

— Eh bien, non ! s'écria-t-il avec feu. Vous ne me connaissez pas. Loin de vous en vouloir et de blâmer votre franchise, je l'approuve, je l'admire et vous en remercie ! Je ne peux pas vous dire à quel point j'en suis ému, reconnaissant ! Elle me touche et m'honore, et j'y vois la preuve que non seulement vous êtes la plus belle, mais la plus intelligente et la plus sensée, la plus sérieuse, la meilleure enfin des femmes !... la sagesse dans la tendresse... la compagne idéale ! Dites-moi toujours ainsi tout ce que vous pensez... J'aurai besoin de vos conseils, de votre jugement... Je veux que vous soyez, — en même temps que mon trésor et ma beauté, — mon amie intime, la confidente de mes desseins, de mes ambitions, de mes soucis, de ma faiblesse... et de mes fautes.

— Oh ! fit-elle, en protestant.

— Oui, je dis bien : de mes fautes... répéta-t-il d'une voix profonde... si quelquefois, plus tard... j'en commettais...

Gentille, elle lui mit la main sur la bouche

— Mais vous n'en commettrez pas !

Il retint la main, la baisa, puis la laissant retomber.

— Je l'espère ! soupira-t-il, et pourtant... *j'en ai déjà commis.*

Elle souriait, mais mal.

— Vous ? Allons donc ?

— Moi.

— Des fautes ?

— Oui. Une surtout... une grave... tout récemment.

Il s'était arrêté, et il la regardait, il la mettait, rien que par les yeux et par toute son attitude, au bord même du pénible

aveu qu'il lui faisait attendre et presque deviner; et elle aussi le regardant, le suivant pas à pas, mot à mot... jusque dans le silence... arrivait à la limite où il la voulait conduire.

Ils étaient à point tous les deux : elle pour *savoir* et lui pour *parler* :

— Quoi? quelle faute? s'écria-t-elle. Allons! Qu'y a-t-il? C'est à propos de votre démission?

— Oui.

— J'en étais sûre!

— Voilà. Je ne veux plus rien vous cacher. Plus jamais! Et puis vous êtes trop droite, trop pénétrante! On ne peut pas vous tromper. Je vais vous porter un coup... chérie... vous apprendre une triste chose. Je suis ruiné!

— Ruiné! Vous étiez donc riche?

— Oh! non! Mais j'avais un petit fonds... trente mille francs. Je ne les ai plus.

— Comment cela?

— Je les ai joués.

— Vous?

— Oui. Bêtement! à Monte Carlo... Et je les ai perdus.

— Oh! Pauvre ami!

Elle avait joint lentement ses belles mains, et deux larmes, rien que deux, mais bien grosses, — une à chaque paupière — vinrent pendre à ses cils.

— Et pourquoi avez-vous fait cela? demanda-t-elle. Par besoin d'argent? Vous aviez des dettes?

— Aucune. Je ne sais pas. Une folie. Je n'avais jamais joué. L'envie m'en a pris tout à coup... la semaine dernière... en voyant des gens devant moi, sous mon nez, qui raflaient des monceaux d'or! Je croyais que je gagnerais. On dit que la première fois les nouveaux joueurs gagnent toujours.

— Mais pourquoi jouer? et vouloir gagner? puisque vous ne manquiez de rien?

— Pour avoir davantage! être riche! très riche! Dans l'heure où j'ai perdu ces trente mille francs, pensez donc, Irène, que je pouvais en gagner cent mille, deux cent mille, encore plus!

— A quoi bon? Qu'en auriez-vous fait?

— Ah! je vous en aurais donné, des bijoux! des toilettes! des perles! des dentelles! Aurais-je levé un million que je n'en aurais pas eu assez pour vous offrir tout ce que je rêvais!

— Mon Dieu ! gémit-elle... Mais c'est affreux ! Alors c'est pour moi que vous avez joué? Je suis la cause de votre ruine?

Il la calma.

— Mais non ! Ce n'est pas votre faute. C'est la mienne, uniquement. Je ne peux même pas m'attribuer le mérite d'avoir risqué mes quatre sous pour vous ! Même si je ne vous avais pas connue, je devais jouer ce jour-là, comprenez-vous? C'était écrit, dans ma main... la fatalité ! Ne vous accusez donc pas. Seulement, on m'avait vu au salon de jeu... on a su le chiffre de ma perte, on en a jasé à Boulouris, en l'exagérant, en criant au scandale : « Le directeur du sanatorium... un médecin ! *qui passe ses nuits* à la roulette ! à risquer des *sommes folles* ! Où les prend-il...? » et on m'a dénoncé au patron. C'est un homme excellent, mais rigide, un fossile ! un homme d'autrefois. Il m'a déclaré qu'après cela, aussi bien pour moi que pour le monde, il m'était impossible de conserver mes fonctions de directeur; il m'a demandé ma démission... et j'ai dû la donner.

— Quand cela?

— *Ce matin.*

Il baissait la tête, humble et attendrissant comme le chien battu.

— Mais si vous saviez, confessait-il, en vibrant de tout son être, à quel point je m'en veux, d'avoir ainsi gâché et jeté au vent cette petite fortune, héritée de mes parents?

— Sans doute, c'est très dur, dit-elle d'un ton ferme, et je partage vos regrets; mais l'argent n'est que l'argent ! Il ne faut pas trop y tenir.

— Oh ! Ce n'est pas que j'y tienne ! s'écria-t-il. Je l'aime, mais je n'y tiens pas. D'ailleurs, trente mille francs ! Qu'est-ce? Rien? Une poussière. Non, je méprise l'argent, et s'il me manque, ah ! je peux m'en passer ! Mais *celui-là*, j'aurais dû y tenir, comme à mes doigts, à ma prunelle... Il devait m'être sacré ! Il n'était plus à moi ! C'était celui du ménage. Il était à vous. Je vous le destinais. Il représentait votre dot ! En le risquant, et en le perdant, j'ai commis une vilaine action, plus qu'une faute, un vol !

— Un vol !... vous êtes fou !

Elle se récriait. Mais lui, sans vouloir l'entendre, allait toujours, fonçant dans son idée.

— Laissez-moi, chérie ! Ça me fait du bien. J'étouffais...

Aussi, plus j'ai de remords, et plus j'ai de scrupules! au point de me demander par moments... Mais non! Cela, jamais! je n'en aurais pas le courage!

Et il refoula un sanglot.

Irène se jeta sur lui.

— Quoi ? Que voulez-vous dire? Achevez! Je vous en prie! Dites-moi de quoi... vous n'auriez jamais le courage?

Il lança, désespéré:..

— De partir! et de me punir, en renonçant à vous!

— Partir! Vous? Renoncer!... Pour cet argent perdu?

Elle s'était dressée debout, frémissante, interdite, émue et irritée. Son âme montait dans sa voix.

— Pour cela? Pour si peu? Vous m'abandonneriez? Ça n'est pas possible! Et ça n'est pas vrai! Vous n'y songez pas?

— J'y ai songé!

— Oh!

Elle poussa un cri.

— Un moment! reprit-il, rien qu'un moment!

— C'est trop! C'est déjà trop! C'est mal! C'est que vous ne m'aimez pas!... que vous ne m'avez jamais aimée!

— Vous n'en pensez pas un mot! C'est au contraire, parce que je vous aime, et plus que tout, que je me disais: « Regarde-toi, malheureux, toi qui ne sais pas te conduire toi-même. A présent que tu n'as plus rien, as-tu toujours le droit, si coupable et léger, de prétendre à cette enfant divine, qui croit en toi, qui se figure que tu es supérieur, et sans défauts, raisonnable, et vaillant, maître de tes passions?...

— Non, fit-elle en l'interrompant, non, jamais, vraiment, je ne me suis figuré ça!... Je n'ai que faire d'un phénix. Un honnête homme me suffit. J'ai cru que vous l'étiez. Dois-je croire que vous l'êtes toujours, et que vous le demeurerez en restant fidèle à votre parole?

— Oh! Chérie! Pouvez-vous douter... que ma vie entière?...

— Alors, pourquoi osez-vous me dire,... osez-vous même penser des choses pareilles?

— Par crainte! Par excès d'amour! J'ai tellement peur de ne pas vous mériter! d'être indigne de vous!

— Eh bien! vous m'aimez mal! N'en cherchez donc pas tant! Si vous m'aimiez simplement, tendrement, comme je veux qu'on m'aime, vous n'iriez pas, — quelque malheur qui vous arrive!

— vous mettre martel en tête et parler de me quitter! Le grand amour est plus égoïste, allez! et n'a pas tant de scrupules! Les vôtres sont insensés. C'est à eux et non à moi qu'il faut que vous renonciez. En ayant eu, — ne fût-ce qu'une minute, — l'affreuse pensée que vous m'avez dite, et au lendemain même de nos fiançailles, oh! ami! vous ne savez pas la peine que vous m'avez faite!

Alors, il éclata :

— Mais si, chérie! Je le savais!

— Vous le saviez?

— Je le savais! Et pourtant, je vous l'ai faite! ah! la mort dans l'âme! Mais j'ai parlé! Il le fallait.

— Pourquoi?

— J'y étais forcé,... par *quelqu'un*, à qui je dois tant, qu'il pouvait tout sur moi!

— Par qui donc?

— M. Brocatel! Oui, cette cruelle idée qui vous afflige, et qui vous a blessée, ce n'est pas moi... c'est lui, cet homme dur, qui l'a eue et me l'a imposée : « Si vous avez un peu de cœur, m'a-t-il déclaré, vous ne devez plus songer à Irène Olette! Avec vous elle est vouée à la ruine, aux pires aventures. Mme Lesoir et moi nous l'avons recueillie ; elle est seule au monde et sans expérience, nous avons charge d'âme. C'est mon devoir d'exiger de vous ce renoncement, et c'est le vôtre d'y souscrire. Ainsi, vous allez rendre à cette jeune fille votre parole et tâcher d'obtenir la sienne. Arrangez cela au plus vite... tantôt! Je vous en laisse le soin, sinon, c'est moi qui m'en chargerai! »

Irène haletait.

—... Je ne voulais pas! — poursuivit Gaudias, — je me débattais. Je l'ai prié, adjuré... Rien. Un juge! Inflexible! Et puis, il m'a tellement entrepris, il m'a donné de telles raisons... qu'il a fini... tout de même... par me faire douter de moi... Je me sentais si fautif! si impardonnable!... et j'ai promis de tout vous dire... et d'essayer au moins... ce qu'il voulait!... Mais vous? supplia-t-il, le voulez-vous, chérie?

— Et vous? dit-elle, tremblante.

— Oh! Irène! Irène!

Il tomba à ses pieds.

— Eh bien! relevez-vous et embrassez-moi. Rien n'est

changé! Vous pouvez le dire à M. Brocatel. Aimez-vous mieux que je le lui dise?

Il la pressa sur son cœur :

— Non! C'est moi qui le lui dirai! que vous êtes un ange! que j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour renoncer à mon bonheur... mais que c'est *vous* qui n'avez pas voulu!

— Vous et moi! Tous les deux! D'ailleurs, il le verra bien! Dès ce soir.

— Il ne rentre pas, il dîne dehors.

— Alors demain... et puis toujours. Vous me jurez de ne plus jouer, jamais?

— Je vous le jure.

— Et de ne plus mentir?

— Jamais non plus.

— Moi, je ne mens pas. Je hais le mensonge. Si vous me mentiez, je ne pourrais plus vous estimer et je cesserais de vous aimer. Ce serait fini entre nous.

— Je vous adore! Ai-je l'air de mentir?

— Non, s'écria-t-elle alors, de nouveau radieuse. Oublions donc ce mauvais moment! et ne nous désolons pas! L'argent reviendra.

— Oui, chérie. D'ailleurs, ne soyez pas inquiète; je ne suis pas sur le pavé. M. Brocatel, en échange du sacrifice que je fais en démissionnant, a la bonté de me continuer mes appointements pendant une année.

— C'est bien, dit-elle, mais mettez-vous, au plus tôt, en état de vous en passer! Vous allez travailler?

— Comme un dieu. A présent!

— Vous vous ferez bien vite ici une position.

— Superbe! Plus belle qu'avant!

— J'ai du courage, moi aussi. J'ai les huit mille francs de ma tante Fine! Et j'ai ma reliure! Je la reprendrai. Nous serons heureux... tous ensemble, avec marraine, et tous nos amis de la vieille maison... même avec M. Brocatel, à qui j'en veux pourtant d'avoir voulu nous séparer.

— Il ne faut pas! Pardonnez-lui! comme à moi! Tous les deux, dans le fond, nous ne pensions qu'à vous. D'ailleurs, vous avez pu vous en assurer? nous ne sommes pas fâchés; et, la preuve encore, c'est que pour ne pas tourmenter la chère Valérie, qui doit toujours ignorer tout cela!...

— Oh! oui! approuvait Irène.

— ... il a bien voulu combiner ce matin et présenter lui-même, si gentiment, l'histoire de la démission. Aussi, j'espère donc que, malgré tout, en voyant comme nous nous aimons et tenons l'un à l'autre, il n'aura plus peur pour vous et rendra confiance à « son capitoul. »

— J'en suis sûre! s'écria-t-elle. Cette fois, venez! Allons prendre l'air!

Ils sortirent. Et tout de suite, à peine dans la rue de Sèvres, ils éprouvèrent une impression délicieuse à marcher, à se retrouver unis avec une force nouvelle, entraînés à la joie physique de se ressaisir après avoir failli se perdre. Comme il arrive après les grandes émotions, ils parlaient peu, comprenant que rien ne valait cet abandon réciproque, cet assentiment muet de leurs deux êtres d'égale jeunesse, assouplis par la secousse de tout à l'heure, et qui, réglant leur pas, cédaient, s'appuyant l'un sur l'autre, à l'instinct de se rapprocher. Envahie par la puissante chaleur du bras robuste qui la soutenait, avec le flagrant désir de la porter, de l'enlacer, Irène ne craignait plus rien ni personne, et l'image abhorrée de Féline était chassée dans l'ombre; et Gaudias ranimé, ardent et prudent, regagnant du terrain d'un pied résolu, se félicitait d'avoir si bien franchi cette première et rude passe!... Tout danger n'était pas encore écarté... mais le fait de s'être assuré définitivement le cœur de celle qu'on prétendait lui arracher, suffisait à l'enorgueillir et à l'inonder d'espérance. Il le sentait, ce petit cœur, battre et bondir à présent avec joie dans le corps onduleux qui frémissait en se serrant contre le sien; et comme, en même temps, il ne pouvait néanmoins s'empêcher de se demander s'il ne chantait pas trop tôt victoire et si Brocatel, au bout du compte, allait se laisser retourner aussi aisément qu'il s'en flattait, voilà qu'à l'insinuante volupté du contact auquel il obéissait avec ivresse, il lui vint tout à coup, dans un brusque soulèvement de son imagination et de ses sens, une idée terrible et magnifique... — qui l'éblouit... Cette créature admirable qui l'aimait, dont il était aimé, à laquelle il lui était impossible de renoncer... qu'il *voulait* enfin, et qu'il était peut-être, cependant, exposé à perdre demain... il y avait un moyen, un seul, malgré tout et contre tous, de s'en assurer la possession! Lequel? Hé mille-diou! C'était de *la prendre!* Qu'il l'enlevât, ou, sans aller

jusque-là, qu'il la séduisit, simplement, et le tour était joué. Devant le fait acquis, que pouvait Brocatel? Le mariage s'imposait. S'agissait-il même, dans le cas présent, d'abuser, de séduire? Était-il question de tromper? d'attirer dans un piège?... même d'employer la force? Allons donc! La plus douce à peine des violences. Innocente ou rusée, sans défense ou sur la défensive, Irène consentirait, même en résistant un peu avec sincérité... Elle était trop belle, trop désirable, et le savait trop, pour être capable, au point où ils en étaient tous deux, et à la veille d'un mariage certain, de s'insurger par fausse vertu, contre une folie d'amour, foudroyante et partagée... Enfin, le sentiment religieux, qui seul eût pu, dans la circonstance, intervenir avec succès, n'était pas chez elle assez fort et assez ancien, pour la retenir au dernier moment. Ainsi donc, se disait-il, pas d'indignation ni de révolte à craindre; pas de lutte, de cris, ni même de pleurs...; un grand trouble, sans doute... une émotion infinie... une confusion qui s'effare...; une pudeur qui se débat...; des gestes, des mots qui refusent, qui disent non, et puis l'amour, l'amour qui accorde tout... et soupire : oui! « c'est ce qui arriverait s'il le voulait! » Il n'avait qu'à vouloir. C'était sûr. C'est ainsi que ça se passerait!... Il le voyait déjà : « Le vouloir...? » se disait-il. « Évidemment! Mais quand? » Et fiévreux : « Mais tout de suite! Sans perdre une minute... Il n'est pas trois heures. Tu as toute ta journée! et tu n'as que celle-là! Demain, il sera trop tard. C'est l'occasion rêvée. Tout vous y a déjà préparés tous les deux! Mais regarde-la, comprends donc! Elle est à toi. Elle va chanceler... Tu n'as qu'à la cueillir! Quel délice!... Et quel triomphe après! Quelle certitude! Elle t'aime en ce moment dix fois plus que ce matin! Ce soir, elle t'adorera! Ce soir seulement, — si tu oses! — elle sera tienne et ta possédée, pour toujours! » Et, tandis qu'il roulait ces choses, Irène l'embrasant, malgré elle, lui souriait, de la bouche et de la pensée, le cherchait et l'accaparait, se serrant contre lui, caressante et naïve, ingénument tendue à le délivrer des soucis qu'elle redoutait. De son côté, plongeant ses yeux dans ceux de sa fiancée, plus beaux, plus vertigineux que jamais, Gaudias y vit, ou crut y voir, le même égarement divin où tout le précipitait. Il n'était plus qu'un Désir, irrésistible et déchaîné. Il brûlait. Il prit son parti. Justement, leurs pas les avaient conduits devant l'hôtel Lutetia où,

comme d'habitude, il était descendu. Brusque et gai, il dit :

— Montons-nous? Cinq minutes? Pour voir ma chambre? Elle est pleine de vous. Votre portrait est sur la table, avec une rose devant. Montons?

— Si vous voulez? consentit-elle, amusée et insouciante.

L'ascenseur n'étant pas libre, il lui fit prendre aussitôt un escalier qu'il connaissait, mal éclairé, et de moyenne largeur.

— C'est au sixième! dit-il. Ça ne vous effraie pas?

— Moi? Je monterais sans fatigue les tours de Notre-Dame!

Cette montée fut un enchantement. Gaudias la dirigea et la fit durer avec une perversité diabolique. Bouillant d'arriver, il sut néanmoins réfréner son impatience, et lanterner tout le temps nécessaire. A petits pas balancés et mesurés, on gravissait la douce pente. On n'était nullement pressé. Tour à tour on battait le mur et l'on suivait la rampe. On festonnait en riant. Le bonheur voulut que par hasard, à ce moment, ils ne rencontrèrent personne. Le docteur avait empoigné Irène à la taille, et la soulevant sans le moindre effort, il la portait, à son flanc. Elle se laissait faire avec un visible plaisir, et sa folle tête roulait parfois sur l'épaule et la joue de son ami.

Aux paliers, il la déposait, comme une poupée.

— Soufflez, chérie!

Et profitant de la solitude et de la pénombre favorable, il donnait alors à sa bien-aimée, pendant ces repos, un grand baiser prémédité, chaque fois plus long et plus accompli, qu'elle recevait, en serrant les dents et en fermant les yeux.

Dès qu'ils furent en haut, Gaudias dit :

— Nous voici au sixième ciel... en attendant le septième!

Un corridor assez profond, où ne tombait qu'un demi-jour, s'étendait devant eux.

Ils s'y engagèrent, tranquillement.

A son extrémité, et un peu avant l'angle droit qu'il formait avec un autre corridor, le docteur s'arrêtant, montra une porte en souriant, et prononça tout bas :

— C'est là.

Irène était à deux pas en arrière.

Mais pendant que son ami, lui tournant le dos, cherchait, dans chacune de ses poches, la clef de sa chambre, l'attention de la jeune fille fut attirée et aussitôt fixée par un groupe que faisaient, à l'entrée et en retour du corridor voisin, un homme et

une femme absorbés à s'étreindre en silence dans l'embrasure d'une porte entrebâillée. Tout à leur occupation, ils n'avaient pas entendu marcher sur l'épais tapis Irène et Gaudias, et ils se croyaient seuls, dans l'endroit désert. On ne distinguait pas leurs visages collés l'un à l'autre et qui semblaient se dévorer. Un pied en arrière, en chapeau, et gantée, la femme, — blonde aussi, — essayait de s'arracher des bras de l'homme, habillé et chaussé, mais en *manches de chemise*. Elle y parvint enfin, s'esquiva par l'autre corridor, et la porte, à l'instant tirée, se referma sans bruit sur l'homme.

Tout cela n'avait pas duré le tiers d'une minute. Gaudias lui-même n'en avait rien vu.

Il avait enfin trouvé sa clef, ouvert la porte toute grande et il invitait sa princesse :

— Entrez, chérie ! Entrez chez vous !

Mais elle n'en faisait rien, elle restait clouée sur place.

Il s'avança pour la prendre et l'introduire galamment.

Alors, elle s'écarta, disant tout à coup, à la fois gênée et résolue :

— Non... Pas aujourd'hui ! Un autre jour.

Il crut d'abord qu'elle plaisantait. Puis, à son air, il vit que non.

Il s'étonna :

— Pourquoi ce changement? Tout à l'heure vous vouliez bien? Qu'y a-t-il? Je cherche... Êtes-vous souffrante?

— Oh ! non ! Mais un peu lasse.

— En ce cas, entrez ! insista-t-il, et reposez-vous, un moment. J'ai un bon fauteuil... Entrez ! Mais entrez donc !

Elle refusait.

— Merci. Ça n'en vaut pas la peine... Je préfère décidément retourner à la maison ! Croyez-moi, ami ! *C'est plus sage*, prononça-t-elle, pour conclure, avec une grâce sérieuse où résidait la fermeté.

Elle remettait en ordre à ses tempes des mèches qui s'étaient répandues. Elle n'avait plus la même respiration, le même regard, le même son de voix...

Il comprit que « c'était manqué. »

— Soit ! descendons ! Je vais vous remettre chez vous.

Mais à cela aussi elle s'opposa.

— Non, ami ! Après cette bonne journée, ne gâtez rien... ne me contrariez pas... Laissez-moi rentrer seule. A ce soir !

Il sentit qu'il n'y avait rien à faire et qu'il ne pouvait qu'obéir.

D'ailleurs, des voyageurs arrivaient, précédés de garçons d'hôtel portant des bagages.

— A ce soir, donc? dit-il.

Elle lui fit un tendre signe, et disparut, prestement, comme un oiseau lâché s'envole.

Gaudias rentra dans sa chambre, exaspéré à la fois contre Irène et contre lui-même. « C'est ma faute, rageait-il, j'ai été trop vite, et j'ai été trop chaud! Aussi, au dernier moment, elle s'est méfiée, et reprise. Quand je pense, que si j'avais manœuvré avec plus d'adresse, elle serait là... le verrou poussé... moi, la conjurant... l'enfermant dans mes bras... la voyant fléchir, et céder... ah! ah! » Et il arpentait la pièce en serrant les poings, afin d'épuiser sa colère.

Au bout d'un quart d'heure, apaisé, sinon consolé, il venait à peine de s'asseoir, quand on frappa.

Maugréant, il se leva pour aller ouvrir, criant à l'avance :

— Entrez! et il se trouva en face d'un « chasseur » qui lui dit tout bas :

— Monsieur, c'est une dame.

Il eut une idée folle : « Une dame? C'est Irène! Elle a regret! Elle revient! »

— Où est-elle? En bas?

— Non, Monsieur. La voici!... disait le chasseur, montrant quelqu'un dans l'ombre du corridor.

Gaudias s'élança... et demeura figé, en reconnaissant, à trois pas, Mme Lesoir, oui... Valérie, qui, humble et discrète, attendait qu'on l'annonçât.

— Vous? C'est vous? Oh! chère amie! Quelle surprise!

Instantanément, il fut un autre homme. Il fut filial. Il fut *lui* pour elle. Il fut le grand garçon épanoui, rieur, éclatant de gaieté, rempli de tendresse et de déférence. Et par en dessous il s'avertissait : « Attention! Si elle vient ici, c'est pour te dire, sans être vue ni entendue, quelque chose qu'elle ne veut pas te dire à l'hôtel Pommelé! Que te veut-elle? »

Il l'avait installée dans le fauteuil, — le *bon* fauteuil proposé en vain à Irène! — et ramassé tout à côté sur un tabouret bas, il affirmait à la mince veuve aux bandeaux gris, aux pommettes couperosées :

— Vous avez aujourd'hui une mine ravissante ! Vous êtes rajeunie de vingt ans !

— C'est vrai ? dit-elle, sans conviction... Allons, tant mieux !

— Je suis sûr, ajouta-t-il à dessein, que c'est ma démission et la certitude de ne plus être séparée de moi et d'Irène qui vous donnent ce teint-là ?

— Eh bien non ! déclara-t-elle. Sans doute, je m'en réjouis, mais j'en suis au fond plus préoccupée que franchement heureuse.

Il parut ébahi.

— Est-ce possible ? Et pourquoi ? Ce n'est pas cette préoccupation, j'imagine, qui motive votre visite?

— Si. C'est elle, dit Valérie.

Et, aussitôt, proclamant encore le plaisir qu'elle éprouvait à les garder près d'elle tous les deux, elle confessa cependant « l'étonnement où l'avait jetée, depuis le matin, la nouvelle de cette démission imprévue qui la déconcertait; elle exposa les craintes que pour eux suscitait en elle la vie de Paris, si pleine de dangers !... son ennui de voir le docteur renoncer avec tant d'imprudence à la situation solide où elle pensait bien l'avoir casé pour longtemps à Boulouris; son regret que Brocatel se privât au Sanatorium des services d'un homme de sa valeur; et qu'enfin, ce parti eût été pris si brusquement, sans qu'on lui en parlât ! »

Et tout cela, à la secrète et grandissante émotion de Gaudias, elle le lui dit, — chose étrange, — comme Irène, de la même façon, dans le même ordre d'idées et de phrases, avec la même expression de trouble et de gêne, les mêmes regards anxieux, la même voix mal assurée, et presque dans les mêmes termes, à croire qu'elles s'étaient donné le mot. Aussi, le rude joueur n'avait-il pas trop de tous ses moyens pour subir, en un tel moment, et sans commettre de faute, cette seconde séance.

Il s'en tira pourtant. Il était si sûr de lui dès qu'il s'agissait d'elle ! A sa timide franchise, à ses doux reproches, à tout ce qu'elle lui dit et ne lui dit pas, il sut fournir les meilleures raisons, appliquer le voile du mensonge et le baume des caresses. En dix minutes, elle était, une fois de plus, enjôlée, fascinée, rayonnante d'extase maternelle et de soumission.

Elle se leva.

— Il faut que je parte.

— Déjà ? déplora-t-il.

— Oui. Certaine de vous trouver, je n'étais venue que pour un instant.

— Qui vous avait appris que j'étais à l'hôtel?

— Irène, tout à l'heure. Elle m'a vue sortir et je ne lui ai pas dit où j'allais. Ne lui parlez pas de ma visite.

Elle gagnait la porte, indécise et fébrile, semblant pressée de s'en aller et cependant avoir encore à dire quelque chose qui lui coûtait.

Et tout à coup, elle se décida.

— Mon cher ami, mon cher enfant..., vous êtes sans situation, et vous devez vous établir..., vous avez besoin qu'on vous aide.

A peine eut-il entendu, compris, qu'il se montra bouleversé. Le rouge au front, il refusait déjà. Il repoussait l'offre avec véhémence.

— Ah! non! non! Pas cela! Rappelez-vous? D'ailleurs, je ne manque de rien! M. Brocatel, pendant une année!... me conserve mon traitement.

Mais elle lui répliqua de haut, presque dans la colère :

— Ça m'est égal! Laissez-moi! Taisez-vous! Je *veux*, vous m'entendez? Je *veux*. Prenez ceci.

Elle retira alors de dessous son mantelet à effilés, — où Gaudias ne l'avait pas remarquée, — une vilaine petite serviette de moleskine noire, usée, écaillée, blanchie aux bords, et serrée au milieu par une ficelle.

Et la lui présentant :

— C'est mon cadeau de mariage. Une bagatelle. Puisque, malheureusement, je ne peux pas, à cause de ma comédie, donner moi-même ce que je voudrais à cette pauvre mignonne qui ignore mon vrai nom, — et devra toujours l'ignorer! — c'est à vous que je le donne. C'est pour vous deux. Personne n'en sait rien, ni Brocatel, ni l'abbé. Pschtt! Et puis, c'est fini!

Et de force, elle lui mit le paquet dans les mains.

Il le gardait... mollement, bêtement.

Il s'apprêtait à l'ouvrir, elle l'en empêcha :

— Après mon départ! Quand vous serez seul.

Le jetant alors sur son lit.

— J'accepte! Allons! fit-il accablé. C'est bien pour vous

faire plaisir! Comme vous nous gâtez! Toujours la même! Ah! Valérie! Valérie!...

— Toujours la même! redit-elle avec un accent de tendresse et d'angoisse infinies. Et vous aussi, cher enfant... soyez toujours le même : honnête, fier, loyal, avec l'horreur du mensonge et le mépris de l'argent! Et prenez garde à Paris! à votre bonheur! Pour Irène et pour vous, prenez garde... à tout!

Elle s'échappait. Il la retint, serrant de bon cœur le vieux corps fragile et menu qui fondait, ne pesait rien...

Et la berçant un peu ainsi, il la câlinait.

— N'ayez pas peur! maman chérie! N'ayez pas peur! Je suis fort. Et vous êtes là!

Il lui donna alors deux gros baisers, bien sincères, qu'elle lui rendit, avec une chaste faiblesse, en lui laissant dans la barbe une larme.

Et avant de s'enfuir, elle souriait.

— Maintenant, je suis tranquille. A tout à l'heure!

— A tout à l'heure! Merci! Ah! Merci! Merci!

La porte à peine refermée, courant à son lit, il prit la serviette, et l'ouvrit...

Il y avait dedans cent mille francs, en billets de banque.

C'était pour aller les chercher, et à l'intention de Gaudias, que Valérie, le matin de ce jour, s'était rendue à son hôtel inhabité du quai Debilly.

Bien qu'elle se désintéressât entièrement de son immense fortune et qu'elle en laissât, les yeux fermés, le soin exclusif à Brocatel, cependant, elle avait à un tel point, dès qu'il s'agissait de ses charités, ou de ses dons, le goût de l'indépendance et la passion du mystère, qu'elle entendait s'accorder, à l'occasion, le droit de faire acte volontaire et personnel jusque dans l'anonymat, sans que son vieil ami non seulement pût contrôler ses libéralités et savoir leur destination, mais en avoir même connaissance.

Afin d'en posséder les moyens toujours prêts, elle avait donc, depuis plusieurs années, pris l'habitude de demander de temps en temps à Brocatel une somme, plus ou moins élevée, sans y joindre jamais aucune explication. « J'aurais besoin demain de cinq cents francs... » lui disait-elle tout sec. « Il me faut vingt mille francs pour vendredi, » et le propriétaire, accoutumé de longue date à ses façons impénétrables, et qui savait d'ailleurs

que dans cet ordre d'idées elle n'eût pas toléré, même de sa part, la plus petite apparence de curiosité, lui remettait chaque fois, sans sourciller, la somme nécessaire, quel qu'en fût le chiffre. Éloigné de tout soupçon vis-à-vis d'elle par la certitude qu'il avait de sa répugnance à garder dans un tiroir, à portée de sa main, plus de cent à deux cents francs, il pensait que ces grosses demandes ne pouvaient se justifier que par des motifs d'importance ou quelqu'une de ces grandes détresses pressantes qu'elle avait tant de joie à soulager, selon sa fantaisie, dans l'emballement du bien.

Or, ces sommes mises de côté et inemployées sur le moment, avaient fini, en s'amassant, par constituer pour M[me] Lesoir, un fonds de réserve, un trésor de bienfaisance raffinée qu'elle appelait dans son for intérieur « sa caisse blanche » et où elle se donnait l'étourdissant plaisir de puiser à sa guise pour autrui sans être obligée d'en rendre compte à qui que ce fût. Elle poussait de ce côté, dans la pratique de la vertu, la dissimulation jusqu'au vice. Elle aimait avoir *ses* secrets à elle, des choses profondes qui restaient « entre elle et Dieu, » et si même elle avait pu « les cacher à Dieu, » elle l'eût préféré ! non par ténébreuse malice, mais par excès de modestie et d'humilité, pour que Dieu ne fût pas tenté de lui en savoir gré, tellement elle se défendait, en donnant, d'avoir le moindre mérite !

Le chiffre actuel et total de ces dépôts clandestins se montait à trois cent mille francs, en billets de banque, enveloppés simplement dans un vieux journal et déposés à l'hôtel du quai Debilly, dans son ancienne chambre à coucher, au fond d'un secrétaire innocemment fermé à double tour et dont elle avait la clef.

C'est là-dessus qu'elle avait prélevé les cent mille offerts à son cher Gaudias.

HENRI LAVEDAN.

(La dernière partie au prochain numéro.)

JEAN DE LA FONTAINE

COURS LIBRE PROFESSÉ A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PREMIÈRE LEÇON

MONSIEUR LE RECTEUR,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand un homme de mon âge a vu l'Alsace faire retour à la patrie française, les trois couleurs flotter à la flèche de la cathédrale, les soldats de la France défiler dans Strasbourg au milieu des chants et des danses d'un peuple ivre de joie et de liberté; quand il lui a été donné de flâner dans les rues de Strasbourg et de Colmar, de se promener sous les hêtres de Sainte-Odile, de contempler du haut des Vosges la plaine du Rhin, en se disant à chaque pas : « Je suis chez moi ; » quand sur cette terre que les Germains ont si longtemps foulée, il a vu refleurir la pensée française et assisté à la magnifique résurrection de votre Université, il semble qu'il n'ait plus rien à attendre de la destinée. Que de fois me suis-je répété le *Nunc dimittis!*

J'avais tort. Une joie m'était encore réservée, celle de prendre la parole ici, dans l'Université française de Strasbourg.

Depuis longtemps j'avais rêvé de faire un cours libre à l'Université. Durant la guerre, avec un ami très cher, dont je dois évoquer ici la mémoire, — c'est lui qui jadis, en me révélant l'Alsace, me fit mieux comprendre que sans elle la France ne devait pas, ne pouvait pas vivre, — j'avais souvent causé du lendemain de la victoire. Nous pensions, tous deux, qu'un des premiers soucis de la France serait de restaurer l'Université de

Strasbourg. Cette question avait été examinée, dès 1915, dans un mémoire très complet qui fut alors adressé au Grand Quartier Général ; l'auteur de ce mémoire est aujourd'hui un des maîtres de votre Faculté des Lettres, un de ceux qui veulent bien me faire place auprès d'eux. Ce fut alors, que, Pierre Bucher et moi, nous conçûmes le projet d'une Société des Amis de l'Université. Au bout de trois années, tout devait s'accomplir comme nous l'avions prévu : l'Université est maintenant une des premières de France, et ses *Amis* travaillent sous la présidence du Président Poincaré. C'est aussi en 1915 que, pour la première fois, je me suis dit qu'il me serait infiniment agréable de faire un cours à Strasbourg ; je me le suis souvent répété pendant et depuis la guerre.

J'ai cependant hésité avant de demander cette faveur au Conseil de l'Université. Dans les mois qui suivirent l'armistice, l'enseignement de la littérature française a été inauguré par un maître éminent dont tout le monde admire la vaste érudition et le goût délicat. Je sais avec quel empressement non seulement les étudiants, mais tout le public lettré de Strasbourg suit les leçons de M. Cohen, de M. Gillot, de M. Lange. D'autre part, je connaissais le dessein qu'avait formé mon illustre ami Maurice Barrès, de réclamer votre hospitalité et de vous apporter la somme de ses recherches et de ses méditations sur le Génie du Rhin. Je n'ignorais pas que M. le lieutenant-colonel de Witt-Guizot avait l'intention de venir, à cette même place, tracer un tableau synthétique de la guerre... Tout cela était fait pour me décourager ; je pouvais craindre de passer ici pour un intrus et un présomptueux. J'ai passé outre, j'ai voulu quand même réaliser le rêve que j'avais conçu, il y a six ans. Je vous remercie, vous tous qui m'avez permis de le faire, vous M. le Recteur, qui m'avez montré tant d'amicale bienveillance, vous, mon cher ami, Christian Pfister, dont j'ai depuis si longtemps éprouvé l'affectueux dévouement, vous enfin, messieurs les professeurs, à qui je dois l'honneur de pouvoir me dire aujourd'hui l'hôte de l'Université de Strasbourg.

Pourquoi ai-je pris Jean de La Fontaine pour sujet de nos entretiens ?

La Fontaine est né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621 : dans quelques semaines la petite cité champenoise fêtera le

trois-centième anniversaire du plus illustre de ses fils. C'est une bonne coutume que d'honorer ainsi, de siècle en siècle, la mémoire des grands hommes. Tant pis si la commémoration s'accompagne parfois de réjouissances et de cérémonies un peu indignes de celui qui en est le prétexte! Il n'est pas mauvais qu'à certaines dates un peuple fasse l'inventaire de son passé, le recensement de ses gloires. L'hommage public force l'attention; les plus distraits s'arrêtent un moment au spectacle d'une belle vie ou au souvenir d'une belle œuvre. Ainsi se perpétue la tradition spirituelle d'un peuple. Nous allons donc ici célébrer ensemble le troisième centenaire de La Fontaine.

D'ailleurs, vous l'avouerai-je? même si je n'avais pas eu l'occasion de cet anniversaire, je crois que j'aurais encore choisi La Fontaine, car je suis de l'avis de Sainte-Beuve qui écrivait un jour : « Parler de La Fontaine n'est jamais un ennui, même quand on serait bien sûr de ne rien y apporter de nouveau; c'est parler de l'expérience même, du résultat moral de la vie, du bon sens pratique, fin et profond, universel et divers, égayé de raillerie, animé de charme et d'imagination, corrigé encore et embelli par les meilleurs sentiments, consolé surtout par l'amitié; c'est parler enfin de toutes ces choses qu'on ne sent jamais mieux que lorsqu'on a mûri soi-même. Ce La Fontaine qu'on donne à lire aux enfants ne se goûte jamais si bien qu'après la quarantaine; c'est ce vin vieux dont parle Voltaire et auquel il a comparé la poésie d'Horace; il gagne à vieillir, et, de même que chacun en prenant de l'âge sent mieux La Fontaine, de même aussi la littérature française, à mesure qu'elle avance et qu'elle se prolonge, semble lui accorder une plus belle place et le reconnaître plus grand. »

Je suis bien sûr de ne rien vous apporter de nouveau, plus sûr encore que ne pouvait l'être Sainte-Beuve, il y a soixante-dix ans. On a tant et si bien écrit sur la Fontaine! Sans parler de Sainte-Beuve lui-même, tous les critiques de notre littérature, Nisard, Saint-Marc Girardin, Brunetière, Faguet, M. Gazier, M. Michaut, M. Lanson, et bien d'autres encore, ont analysé et commenté son œuvre; Taine a expliqué ses fables en moraliste et en historien; dans un petit livre délicieux, Georges Lafenestre a peint l'homme et le poète. Quant à la vie de La Fontaine, elle a été déjà fouillée par tant de chercheurs érudits et ingénieux! Après les deux volumes où Walckenaer a autrefois détruit bien

des légendes, après l'excellente notice biographique de P. Mesnard, après les travaux de la *Société historique et archéologique de Château-Thierry*, même après le livre si complet et si vivant de M. Louis Roche, il reste, je le sais, des lacunes à combler, des obscurités à dissiper ; les archives publiques et celles des notaires doivent encore réserver quelques trouvailles aux fureteurs. Mais je laisse à d'autres le soin de ces investigations. J'ai lu tous mes devanciers. C'est à eux que je dois tout mon savoir.

Cette suite de causeries ne sera ni une étude littéraire des ouvrages de La Fontaine, ni un essai biographique. Je voudrais simplement tracer le portrait de La Fontaine aux diverses époques de sa vie. Pour cela je ne négligerai pas les témoignages de ses contemporains ; ils sont d'ailleurs rares et contradictoires ; mais j'omettrai beaucoup d'anecdotes, parce qu'elles sont les unes trop connues, les autres trop douteuses. Je m'en tiendrai presque toujours à ce que La Fontaine nous apprend de lui-même : c'est le plus sûr. Ses goûts et son tempérament, ses expériences et ses pensées, ses enthousiasmes et ses défaillances, ses amitiés et ses amours, il nous a tout confié. Jamais poète ne s'est livré avec tant de complaisance et d'ingénuité. Il était incapable d'un déguisement ou d'une arrière-pensée. « Je ne sais s'il a menti en sa vie, » dira de lui son meilleur ami. Il ne s'est jamais permis que des artifices de pure littérature, comme d'affubler ses maîtresses de noms et de costumes mythologiques. Tout ce qu'il a dit de sa vie, de ses mœurs, de ses ouvrages est la vérité même, — quelquefois *cum grano salis* pour rendre le propos plus agréable, — mais qu'il faudrait avoir le goût grossier pour ne point sentir la saveur du vrai ! Je voudrais recueillir tous ces aveux, toutes ces confidences et en composer ce qu'on pourrait appeler les Confessions de Jean de La Fontaine.

Je mettrai ainsi sous vos yeux une image aussi fidèle que possible, et, comme c'est à lui que je demanderai le plus souvent de se peindre lui-même, je serai conduit à vous lire beaucoup de La Fontaine : vous ne vous en plaindrez pas (1).

(1) Je ne voudrais pas transformer la *Revue* en un recueil de morceaux choisis. Je réduirai donc ici les citations au strict nécessaire, priant le lecteur d'ouvrir son La Fontaine aux pages que j'indiquerai.

I. — CHATEAU-THIERRY

« J'approche d'une petite ville, écrit La Bruyère, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! »

La Bruyère, il est vrai, ajoute aussitôt : « Je descends dans la ville, et je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » A ce dernier trait, reconnaissez le Parisien, homme de cour, sans pitié pour les provinciaux. Ne retenez que le tableau de la petite ville, « peinte sur le penchant de la colline. » C'est le portrait de Château-Thierry, et tellement fidèle qu'on peut se demander si La Bruyère ne l'a point tracé d'après nature, un jour qu'il découvrit Château-Thierry en descendant des coteaux de la rive gauche par la route de Montmirail.

En ce temps-là, au bout du faubourg d'Outre-Marne, un pont de neuf arches, bâti sous François Ier, aboutissait à la porte de la ville. Des remparts flanqués de tours enveloppaient le *Bourg*, craintivement blotti à l'ombre de la citadelle féodale, et, gravissant les pentes, allaient se raccorder aux défenses de la forteresse. Du pêle-mêle des toitures émergeaient la tour du fort Saint-Jacques, la flèche de Notre-Dame-du-Bourg, la flèche des Cordeliers. Vers l'Occident, hors les murs, s'allongeait le faubourg de Saint-Crépin, dominé par la tour de l'église. Sur une hauteur escarpée se dressait l'enceinte fortifiée du *Château* avec ses puissants bastions; au-dessus des créneaux de la courtine apparaissaient les bâtiments de l'habitation seigneuriale, le clocher gothique d'une église et un énorme donjon carré. Déjà, au XVIIe siècle, l'appareil militaire du moyen âge n'était plus qu'un amas d'architectures inutiles et magnifiques : ces murs n'avaient protégé la ville ni contre les Impériaux en 1544, ni contre Mayenne en 1591, ni contre Condé en 1646; aussi voyait-on déjà les vergers et les jardins des bourgeois escalader les pentes du château, voiler à demi le rempart lézardé.

Depuis trois siècles, le paysage a bien changé. Les murailles du *Bourg* ont été rasées. Rasé aussi le *Château* et sur la vaste esplanade, qu'entourent encore les vieilles murailles démantelées, un parc offre ses allées ombreuses aux ébats des petits Castrotheodoriciens. Des maisons ont envahi les prairies voisines des faubourgs. Bien des tours et bien des clochers ont été renversés. Sur les côtes pierreuses et couvertes de petits vignobles, quelques boqueteaux demeurent les seuls débris de l'ancienne forêt. Les siècles ont fait leur œuvre, aidés par la folle incurie des hommes. Enfin, les Barbares sont venus. Leurs obus ont écrasé une partie de la ville et endommagé le reste... Malgré tout, elle a conservé son charme et sa beauté, la fine cité champenoise, qui, ramassée au pied de sa vieille forteresse, mire son visage meurtri dans les eaux lentes et glorieuses de la Marne. Qui la découvre aujourd'hui, au milieu de son cirque de collines délicatement dessinées, souhaite toujours le plaisir « de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux. »

II. — LE PAYS ET LA FAMILLE DE LA FONTAINE

En 1621, Charles de La Fontaine, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, et sa femme, demoiselle Valentine Pidoux, habitaient une maison de la rue des Cordeliers, rue montante et tortueuse, au pied du château. Les meneaux des fenêtres, les chapitaux des pilastres, les ornements sculptés au-dessus de la porte annonçaient que cette demeure avait été sinon bâtie, du moins restaurée un demi-siècle auparavant. Elle était précédée d'une cour, et, derrière le logis, s'étendait un petit jardin surplombé par le rempart du bourg, un vrai préau de prison. Depuis, la maison a été un peu modifiée : ses meneaux ont disparu; les fortifications ont été découronnées et le soleil visite maintenant le jardinet devenu terrasse; le mur et le portail qui séparaient la cour de la rue ont été remplacés par une grille; enfin le bâtiment qui menaçait ruine a été réparé en 1913. La construction du XVI[e] siècle n'a pas encore perdu toute son élégance.

Ce fut dans cette maison que Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621.

Que le poète ait vu le jour dans une ville charmante, environnée de grands bois et de douces campagnes, qu'une jolie

demeure de la Renaissance ait été le berceau de La Fontaine, petit-neveu de Marot et filleul de Rabelais, il faut, comme Garo, en louer la Providence et conclure que « Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait, » mais il serait superflu de demander à ces heureux hasards le secret du génie.

Inutile aussi de le chercher dans le mystère de la race. Taine l'a tenté dans les premières pages de son *Essai* sur La Fontaine. Afin d'expliquer l'œuvre et l'esprit du poète champenois, il a fait de la Champagne une large peinture où se rencontrent des traits brusques et vrais comme celui-ci : « Les plaines crayeuses sous leurs moissons maigres s'étalent *bariolées et ternes comme un manteau de roulier*. » Puis, tous les caractères de la contrée, il a voulu les retrouver dans La Fontaine. On a souvent blâmé ce genre de critique : il est, a-t-on dit, impossible d'établir entre un écrivain et son pays ces sortes de parallèles; est-ce que Chateaubriand et Lamennais ne sont pas tous deux Bretons? Rabelais, Descartes, Vigny, ne sont-ils pas tous trois Tourangeaux? Bossuet et Piron sont de Dijon, etc... D'ailleurs, pour La Fontaine, ce qui complique la question et la rend à peu près insoluble, c'est que, Champenois par sa naissance, par son père, par ses aïeux paternels, il était fils d'une Poitevine. Néanmoins, s'il est facile de triompher de Taine, on pourrait le faire avec plus de discrétion. Lui-même a bien senti le péril de sa méthode, et il avoue : « Ce sont là des raisonnements de voyageur, tels qu'on en fait en errant à l'aventure dans des rues inconnues ou en tournant le soir dans sa chambre d'auberge. Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues ; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. » Taine les attendait avec une confiance qui nous fait un peu sourire. Et pourtant, on est bien près près de lui donner raison, quand il conclut : « Il ne faut pas trop se hasarder en conjectures, mais enfin, c'est parce qu'il y a une France, ce me semble, qu'il y a un La Fontaine et des Français. »

Quant à l'hérédité, ses lois sont flottantes et incertaines. Le plus grave est que des ascendants de La Fontaine nous ne savons rien. Nous possédons sa généalogie, du côté paternel : son bisaïeul a été contrôleur des aides et tailles à Château-Thierry; son grand-père marchand, puis maître des eaux et forêts; son

père a rempli les mêmes fonctions. Mais le visage, les mœurs, le tempérament de tous ces La Fontaine nous sont inconnus. De la mère, nous savons qu'elle était la sœur d'un bailli de Coulommiers, et qu'elle était veuve lorsqu'elle épousa Charles de La Fontaine ; rien de plus. Il est vrai que, du côté des Pidoux, les aïeux maternels, nous sommes un peu moins mal informés. Ils étaient de bonne bourgeoisie poitevine. Des Pidoux furent médecins de Henri II, de Henri III, de Henri IV. Des Pidoux furent longtemps de père en fils maires de Poitiers. Le grand-père de La Fontaine, Jean Pidoux, avait fait quelques poésies et composé un traité sur la vertu et les usages des eaux de Pougues. Enfin, dans son *Voyage de Paris en Limousin*, La Fontaine lui-même a conté comment il retrouva un Pidoux à Châtellerault.

« Je trouvai à Châtellerault un Pidoux dont notre hôte avoit épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivoient longtemps et que la mort, qui est un accident commun chez les autres hommes, passoit pour un prodige parmi ceux de cette lignée. Je serois merveilleusement curieux que la chose fût véritable. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il a de particulier et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait l'Écriture, et compose des livres de controverse ; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari et vit avec lui comme si c'était son galant, et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une... (1) »

Consignons donc que Jean de La Fontaine tient de la lignée des Pidoux un nez trop long et un grand mépris des affaires, excepté de « celles de son plaisir. » Voilà tous les traits héréditaires que l'on peut découvrir dans son visage et son caractère.

(1) *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*. Lettre VI.

III. — L'ENFANCE. — QUELQUES ERREURS DE VOCATION

Où fit-il ses classes? « Sous des maîtres de campagne, dit l'abbé d'Olivet, qui ne lui enseignèrent que du latin. » En effet il ne sut jamais le grec, ou du moins ne le sut pas assez pour lire les textes dans l'original. Platon qu'il devait tant aimer, il ne le connut que par des traductions latines ou françaises.

Des témoins dignes de foi affirment qu'ils ont eu entre les mains un certain exemplaire de Lucien, dont on ignore, du reste, ce qu'il est devenu; sur la garde intérieure du volume ils ont lu ces mots : *de La Fontaine bon garçon fort sage et fort modeste;* puis sur une des pages du texte, *Ludovicus Maucroix*. On en a conclu que La Fontaine fut le condisciple de Louis Maucroix et probablement aussi de son frère François. La Fontaine et Maucroix se tutoyèrent toute leur vie, et ce tutoiement, peu ordinaire au XVII[e] siècle, fait croire que les deux amis se connurent dès le collège. Cette mention nous révèle encore qu'aux yeux de ses camarades, La Fontaine passait pour un « bon garçon, fort sage et fort modeste. » Modeste et bon garçon il le fut durant toute son existence; quant à la sagesse, nous verrons.

La Fontaine étudia-t-il à Reims ou à Château-Thierry? Consolons-nous de l'ignorer. Nous savons seulement que de ce temps-là il a gardé un amer souvenir. Dans la fable de *l'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*, il a mis un accent de colère, presque de haine, qui ne lui est point habituel. Ce « bon garçon » dut être un écolier très malheureux, s'il a été dès son jeune âge, ce qu'il fut toute sa vie, rêveur, distrait et ami de sa liberté. Un enfant d'un tel caractère est une victime désignée à la méchante humeur des maîtres et à la cruauté des camarades. Voyez comme il se venge.

Certain Enfant qui sentoit son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison...

Et les derniers vers de la fable :

Et ne sais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

Ses classes finies, La Fontaine s'avisa de prendre un état, ou les siens y songèrent pour lui. Or ce fut à l'état ecclésiastique que se destina le futur auteur des *Contes*. Peut-être à la suite d'une lecture pieuse, son imagination s'était-elle enflammée d'un de ces soudains enthousiasmes qui feront toujours la surprise et l'amusement de ses amis. Quoi qu'il en fût, à vingt ans, il partit pour Paris et entra dans la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré afin d'y suivre les exercices de piété imposés aux novices. Six mois après, on le voit au séminaire de Saint-Magloire dans le faubourg Saint-Jacques. Il y passa son temps à lire les poètes bien plus qu'à piocher la théologie, et dévora l'*Astrée*. On a, à ce propos, brodé une gentille légende : ses maîtres l'avaient envoyé au séminaire de Juilly, — Juilly dont les grands marronniers ombragèrent les rêveries de Malebranche ; là, au lieu de se préparer à la vêture, il ne quittait son Marot que pour regarder par la fenêtre, et, comme sa cellule donnait sur la basse-cour, il se divertissait à voir les poules qui picoraient et les coqs « toujours en noise et turbulens, » puis, pour gagner les sympathies du poulailler, il descendait au bout d'une corde sa barrette pleine de mie de pain.

Au bout de dix-huit mois, Jean s'en alla laissant derrière lui son frère Claude qui, prenant son exemple au sérieux, était entré à l'Oratoire et y resta. On a observé avec raison qu'il est plus facile de comprendre pourquoi La Fontaine sortit de la pieuse maison que de savoir pourquoi il y était entré.

Seconde erreur de vocation : après le séminaire, La Fontaine veut étudier le droit et se fait recevoir avocat au Parlement. Mais la chicane n'est pas plus son affaire que la théologie. Au Palais, il retrouve François Maucroix qui, après avoir plaidé cinq ou six fois, décide de s'en retourner à Reims. La Fontaine fait comme lui et s'en revient à Château-Thierry.

Enfin dernière erreur de vocation : à vingt six ans, il se marie. De cette grave distraction, nous aurons à reparler, non pas qu'il en ait beaucoup pâti : il s'évadera du mariage comme il s'est évadé de l'Oratoire et du Palais; mais les femmes tinrent trop de place dans sa pensée et dans ses vers pour que l'indiscrète postérité ne se soit pas occupée de M[lle] de La Fontaine, plus peut-être que le poète ne s'en occupa jamais. (Nous disons et dirons *Mademoiselle* de La Fontaine ; au XVII[e] siècle dans la bourgeoisie, cette appellation était en usage pour les femmes mariées.)

En mariant son fils, Charles de La Fontaine lui offrit par contrat ou bien dix mille livres en immeubles ou bien un de ses offices de maître des eaux et forêts, car, en même temps que capitaine des chasses, il était maître particulier *ancien* et maître *triennal* des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, et de la prévôté de Châtillon-sur-Marne. Jean choisit les dix mille livres d'immeubles, et ce fut seulement cinq ans plus tard, en 1652, qu'il devint maître triennal des eaux et forêts. Après la mort de son père (1658), il cumula la maîtrise ancienne avec la maîtrise triennale, et remplit ces deux charges jusqu'en 1671, époque où elles furent supprimées.

La question des offices forestiers de La Fontaine est terriblement embrouillée. Elle n'est pas d'un intérêt capital dans la biographie du poète. Les fonctions de maître *ancien* qui étaient le martelage, le balivage, l'assiette et l'adjudication des ventes de bois, l'entretien des routes et des ponts, la police des rivières, et celles de maître triennal qui étaient de judicature, La Fontaine ne s'en acquitta jamais avec un zèle exemplaire. Il a aimé les forêts, comme il a aimé tous les aspects de la nature; il les a prises pour confidentes de ses rêveries; il eût voulu les défendre contre la cognée des bûcherons, ce qui n'était pas toujours compatible avec les exigences d'une « bonne exploitation. » Quant aux délinquants, ses justiciables, il devait les traiter sans rigueur; comment eût-il été sévère au pêcheur qui, sans écouter les plaintes du « pauvre barbillon, » l'avait mis dans sa gibecière, au mépris des ordonnances royales?

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire (1).

IV. — A PARIS ET A REIMS

Quelques séjours à Paris et à Reims paraissent avoir été les grands divertissements de ces années de jeunesse.

A Paris, il fréquente le petit cercle des Tallemant, des Furetière, des Maynard, des Pellisson, la « troupe, » comme l'appelle Pellisson lui-même. Un jour qu'il a, sans crier gare, quitté ses camarades et regagné Château-Thierry, il y reçoit les

(1) *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

remontrances de Pellisson; mais celui-ci qui le connaît bien, le défend contre les reproches de « Damoiselle Courtoisie. »

Mais, Damoiselle Courtoisie,
N'en soyez point si fort saisie,
La Fontaine est un bon garçon,
Qui n'y fait point tant de façons ;
Il ne l'a point fait par malice ;
Belle paresse est tout son vice ;
Et peut-être, quand il partit,
A peine était-il hors du lit (1).

On le voit, la réputation du « bon garçon » était déjà bien établie dans ce joyeux cénacle de beaux esprits.

A Reims, il va retrouver Maucroix qui, sous les arbres de son jardin, lui confie ses essais poétiques, ses amours et ses peines.

Après avoir tenté la fortune au Palais et rimé quelques élégies, l'aimable Rémois est revenu dans sa ville natale et est entré dans la maison du lieutenant du Roi au gouvernement de Champagne. Il gère les affaires du mari, il chante des brunettes que Mme de Joyeuse accompagne sur le luth ou la harpe, et il s'éprend de la fille, Henriette-Charlotte, qui a quinze ans. Il est payé de retour, mais jamais M. de Joyeuse ne consentira à une mésalliance, et Henriette-Charlotte est promise à un gentilhomme lorrain, M. de Lénoncourt. Celui-ci part pour la guerre, et est tué d'une mousquetade au siège de Thionville. Voilà les deux amants de nouveau réunis, jusqu'au jour où les Joyeuse font épouser à leur fille Tiercelin marquis de Brosses, un affreux brutal au poil roux.

Douleur de Maucroix. On a dit que, désespéré, il s'était alors décidé à entrer dans les ordres et à acheter la première prébende vacante dans le chapitre de la cathédrale de Reims. Conjecture un peu romantique et qui s'accorde mal avec ce que nous apprennent des mœurs de l'aimable chanoine et ses poésies et ses lettres et les *Historiettes* de son ami Tallemant. Ce n'était pas se condamner à une existence de renoncement et de pénitence que de se faire pourvoir d'une prébende : toute la vie de Maucroix l'a bien montré. Il était à l'âge où parents et

(1) Cité par M. Louis Roche (*Vie de Jean de La Fontaine*).

amis le pressaient de se ranger et de choisir un état; il n'avait de goût ni pour la robe, ni pour l'épée : il fut d'Église.

Il hésita sans doute avant de prendre un parti. Là-dessus on a raconté que, ne sachant auquel entendre, il avait consulté La Fontaine et, que ce dernier, pour toute réponse, lui avait envoyé et dédié la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. On a aussi remarqué que La Fontaine s'était marié au moment même que son ami devenait chanoine, qu'en cette circonstance, il dut, lui aussi, subir les avis des donneurs de conseils, si bien que la fable ferait allusion aux perplexités de Maucroix et aux siennes. Quoi qu'il en fût, les deux amis sautèrent le pas à la même heure : l'un prit femme, l'autre prit abbaye. Chacun, d'ailleurs, fit en sorte que sa chaîne lui fût légère.

C'est La Fontaine lui-même qui dans son conte des *Rémois* nous dira toutes les raisons qu'il avait de priser la patrie de François Maucroix :

Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car, sans compter l'Ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises,
Ayant trouvé telle de nos Rémoises,
Friande assez pour la bouche d'un Roi.
Une avait pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession;
. . . .
Très bon époux, encor meilleur galant (1)
. . . .

Ce peintre, ami de Maucroix et de La Fontaine, était Jean Hellart, artiste estimable, qui fit beaucoup de portraits, décora beaucoup d'églises et beaucoup de châteaux. Il eut quatorze enfants, ce qui prouve que La Fontaine ne le complimentait pas à la légère d'être « très bon époux. » Il avait du bien, et possédait, près du parvis de Notre-Dame, une belle maison où les trois camarades devisaient gaillardement... De quoi? le sujet du conte des *Rémois* le laisse à penser.

(1) *Les Rémois*, v. 1 et suivants.

A l'ombre de la vieille et sublime cathédrale, il y avait à Reims, comme dans toutes les grandes villes de France, une compagnie d'honnêtes gens, grands buveurs et grands rimeurs, vivant une existence souriante, plantureuse, un peu débridée, indifférents aux choses de la politique, gardant leur humeur raillarde et chansonnière en dépit des calamités publiques : famines, passages d'armées, discordes civiles, incursions de l'ennemi... Il est assez amer d'évoquer ces souvenirs-là aujourd'hui qu'il ne reste plus rien de la vieille cité où fleurissait jadis la gaîté de tous ces bons Champenois, pétillante comme le vin de leurs coteaux, spirituelle comme une épigramme de Maucroix, grivoise comme un conte de La Fontaine...

V. — A CHAURY. — LES RIEURS DU BEAU-RICHARD

Il ne faudrait pas s'imaginer que, quand il quittait Paris ou Reims pour revenir à Château-Thierry, La Fontaine pensât tomber en Béotie et se crût en exil. Une petite ville d'alors ressemblait si peu à une morne sous-préfecture d'aujourd'hui! Chacun y connaissait son voisin dont il était peu ou prou le cousin. Les fêtes revenaient à point nommé, — elles revenaient souvent, — pour donner aux gens l'occasion de boire, chanter, danser et manger de compagnie. A Chaûry (1) on aimait la ripaille. Mais il s'y trouvait aussi de beaux esprits, même des précieuses; on y lisait des romans; on y faisait des vers, et Mlle de La Fontaine présidait sa petite académie.

Les soirs d'été, les notables se rendaient au carrefour du Beau-Richard où débouchaient la Grande-Rue, la rue du Pont et la rue du Marché. Assis sur les marches de la chapelle de Notre-Dame du Bourg, ils se disaient les nouvelles et les commérages du jour, dévisageaient les passants, leur jetaient un bonjour ou un brocard. On appelait la confrérie : les Rieurs du Beau-Richard. Sous ce titre La Fontaine a composé un petit ballet qui peint à merveille la ville où s'est écoulée sa jeunesse.

Le théâtre représente d'abord le carrefour du Beau-Richard : un des rieurs vient, en manière de prologue, exposer au public le sujet de la farce. Puis la scène est sur la place du Marché :

(1) Au XVIIe siècle, Château-Thierry se disait par abréviation Chaûry. On trouve ce nom même dans des actes publics.

on y voit la boutique d'un savetier et le comptoir d'un marchand de blé. Et le ballet commence mêlé de dialogue et de danse.

Le marchand contemple les sacs de blé rangés sur le comptoir. Des cribleurs s'arrêtent et criblent le grain. Survient le savetier : il désire acheter six setiers de blé. Comme il n'a point d'argent, un notaire se présente qui danse et rédige un acte en bonne forme : le savetier s'engage à payer quarante écus à la Saint-Nicolas d'hiver. Passe un meunier poussant son âne : l'homme gémit sur sa malchance et sa misère ; l'animal refuse d'avancer parce qu'il n'a pas eu son avoine. Cependant le marchand livre le blé et le meunier charge son âne... (Tout l'art du fabuliste apparaît déjà dans cette suite de petites scènes populaires.) Le marchand quitte son comptoir pour aller cajoler la femme du savetier. Elle lui rit au nez ; mais il brandit l'obligation que le mari a signée, et menace de mander les sergents, si on lui résiste. La femme feint de céder, et les voici maintenant attablés tous deux dans la boutique du savetier. Un pâtissier leur apporte une collation. L'amoureux déchire en deux l'obligation, mais, sur le champ, la rusée commère est prise d'une quinte de toux : c'est le signal convenu avec le mari qui surgit moqueur et courroucé. Le marchand se jette sur les morceaux du papier qu'il a eu l'imprudence de déchirer. L'autre les lui arrache. « Le savetier et sa femme éclatent de rire. On danse. »

Pour soutenir les danses et pour égayer le dialogue vif et narquois de La Fontaine, imaginez quelques vieux airs de chansons à danser : ce devait être un bien joli divertissement que les *Rieurs du Beau-Richard*.

Les acteurs de la farce étaient tous de Château-Thierry, amis ou parents de l'auteur. Le savetier, c'était M. de La Haye, prévôt du duc de Bouillon, et qui écrivait des lettres savoureuses dans le style de Rabelais. M. de Bressay, un cousin par alliance de La Fontaine, s'était déguisé en femme, pour représenter l'épouse du savetier. Le garde des sceaux de la prévôté de Château-Thierry, M. de la Barre, jouait le notaire dansant. M. Le Breton faisait le marchand de blé, et M. Le Formier faisait l'âne.

VI. — DE QUELQUES « GENTILLES GALOISES »

De « gentilles galoises, » il y en avait à Château-Thierry, comme à Reims, comme il y en eut partout et toujours pour Jean de La Fontaine. C'est lui qui a dit :

J'ai suivi des beautés de toutes les façons (1).

On a rapporté bien des anecdotes où il fait figure d'un amant, tantôt timide, tantôt hardi, toujours distrait. Écoutons-le, dans une de ses élégies (2), nous conter les premières amours de sa jeunesse.

Amour, que t'ai-je fait ? dis-moi quel est mon crime ?
D'où vient que je te sers tous les jours de victime ?
. . . .
J'aimai, je fus heureux : tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable ;
Chloris vint une nuit ; je crus qu'elle avoit peur.
Innocent ! Ah ! pourquoi hâtoit-on mon bonheur ?

Après Chloris ce fut Amarille :

Amarille m'aimoit ; elle s'étoit rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs ;
Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles ;
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis : on vint, on me parla ;
Ma fortune, ce coup, me sembloit assurée.
« Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée. »
Le lendemain l'époux se trouva de retour.

Après Amarille, Philis. Notons qu'entre Amarille et Philis, La Fontaine s'est marié ; mais cette circonstance n'a pas changé son humeur.

. . . . . Elle est un peu légère ;
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur.

(1) *Les Oies* de Frère Philippe, v. 24.
(2) *Élégie* II.

Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord ;
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allois surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre : et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.

La fâcheuse Iris qui vint troubler la fête, c'était, — Tallemant l'a conté, — la légitime épouse de La Fontaine. Quant à la légère Philis, elle s'appelait M[me] de Coucy et était abbesse de Mouzon, dans les Ardennes. Les incursions des troupes espagnoles l'avaient obligée de chercher refuge à Château-Thierry. La malencontreuse apparition d'Iris la força de retourner dans son abbaye; mais elle invita le galant à venir achever chez elle l'aventure interrompue. La Fontaine savait que des partisans battaient encore la campagne; il n'aimait pas l'odeur de la poudre ; il déclina l'invitation dans une charmante épître :

Très révérende mère en Dieu,
Qui révérende n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu
D'où l'on n'ose vous l'aller dire (1).

Il avoue qu'il redoute les *Rocroix* : ce sont les Espagnols de Montal :

J'aurois beau dire à voix soumise :
« Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phœbus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon.
Je suis un homme de Champagne
Qui n'en veux point au roi d'Espagne;
Cupidon seul me fait marcher. »
Enfin j'aurois beau les prêcher,
Montal ne se souctrait guère
De Cupidon ni de sa mère.
Pour cet homme en fer tout confit
Passe port d'Amour ne suffit (2).

(1) *Lettre à M. D. C. A. D. M.* v. 1 et suivants.
(2) *Ibid.*, v. 13 et suivants.

Il assaisonne son refus de quelques gaillardises, et ainsi finit l'histoire de l'abbesse et du maître des eaux et forêts.

Après Philis, d'autres ont payé La Fontaine de quelques menues faveurs.

La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois ;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre ;
Amarante m'a plaint ; Doris m'a laissé plaindre ;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné ;
Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
. . . .
Te souvient-il d'Aminte? il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire ;
Y songeoit-elle encore? hélas! l'osé-je croire?
Caliste faisoit pis ; et, cherchant un détour,
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour :
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.

Que de cruelles! Que de disgrâces! C'est peut-être qu'il faut beaucoup d'attention pour plaire : distraction passe pour offense, et La Fontaine était éperdument distrait. Cependant il avait bonne mine, ce gars robuste dont le visage plein et charnu s'égayait d'un bon regard et d'un nez démesuré! Il avait dans l'esprit trop de grâce et de gentillesse pour n'avoir point remporté quelques victoires dans l'entre-deux de ses distractions. S'il ne nous en a rien dit, c'est probablement par modestie et bienséance, ou bien pour obéir aux règles de la « plaintive élégie. »

VII. — LES PREMIERS MAITRES ET LES PREMIERS ESSAIS

Et le poète? direz-vous. En effet, que La Fontaine ait été un oratorien sans ferveur, un médiocre forestier, un mari infidèle, un amoureux rarement triomphant, ces détails amusent notre curiosité, mais on aimerait mieux savoir comment, sous quelles influences se développèrent son goût et son génie.

Sur ce chapitre, ses contemporains n'étaient pas d'accord. Selon Charles Perrault, ce fut le père de La Fontaine qui exigea de lui qu'il devînt poète. « Quoique ce bonhomme n'y connût presque rien, il ne laissait d'aimer passionnément la poésie, et

il eut une joie incroyable lorsqu'il vit les premiers vers que son fils composa [Incroyable, en effet : on a rarement vu un père de famille en de pareilles dispositions]. Ces vers se ressentaient, comme la plupart de ceux qu'il a faits depuis, de la lecture de Rabelais et de Marot qu'il aimait et estimait infiniment. » Cette première version de la vocation poétique de La Fontaine est vraisemblable. Cependant l'abbé d'Olivet en donne une autre : « Il avait vingt-deux ans, dit-il, qu'il ne se portait encore à rien, lorsqu'un officier, qui était à Château-Thierrry en quartier d'hiver, lut devant lui, par occasion et avec emphase, une ode de Malherbe. Il écouta cette ode avec des transports mécaniques de joie, d'admiration et d'étonnement. Ce qu'éprouverait un homme né avec de grandes dispositions pour la musique, et qui, après avoir été nourri au fond d'un bois, viendrait tout d'un coup à entendre un clavecin bien touché, c'est l'impression que l'harmonie poétique fit sur l'oreille de M. de La Fontaine. Il se mit aussitôt à lire Malherbe, et s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé des nuits à l'apprendre par cœur, il alla de jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter ; et ses vers, comme il nous l'apprend lui-même, furent dans le goût de Malherbe. » Tâchons de mettre d'accord Perrault et d'Olivet : dès l'Oratoire, nous l'avons vu, La Fontaine lisait des poètes, et il est très probable que, pour les imiter, il n'attendit pas jusqu'à vingt-deux ans; mais on peut admettre qu'à cet âge-là il eut, par hasard, la révélation du lyrisme de Malherbe.

Ses premiers maîtres furent en réalité Marot et Voiture. A soixante-six ans, il écrit à Saint-Évremond :

J'ai profité dans Voiture ;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.

Et il ajoute : « J'oubliais Maître François (Rabelais) dont je me dis le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent (Voiture) et celui de maître Clément (Marot) (1). » Disciple fervent et obéissant, car de toutes ses fibres il tient à la vieille lignée gauloise, grivoise et moqueuse qui, depuis les farces et les fabliaux du moyen âge, s'est perpétuée jusqu'à lui.

(1) Lettre à M. de Saint-Évremond, 18 décembre 1687.

A Marot et à Rabelais il restera toujours fidèle, mais le faux-brillant de Voiture commencera bientôt d'inquiéter son goût.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux Dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur ; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeuroi ravi;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses:
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses (1).

L' « auteur » c'est Voiture.

Avec Horace, ce furent les littératures anciennes qui vinrent élargir son horizon, affermir son goût, le garder du clinquant à la mode. Il eut deux bons conseillers, son parent Pintrel et son ami Maucroix, tous deux latinistes et connaisseurs de l'antiquité. Il lut donc Horace, Virgile, Ovide dans l'original; Homère et Platon dans des traductions latines; Plutarque dans Amyot.

Ce paresseux fut un grand liseur. Tous ses ouvrages nous le montrent vivant dans la familiarité non seulement des auteurs grecs, latins et français, mais aussi des grands écrivains italiens.

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi;
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi (2).

Les romans le divertissaient aussi. « Je me plais aux livres d'amour, » est le refrain d'une ballade où il énumère tous les romans dont la lecture le charmait, les romans grecs d'Héliodore et de Tatius, nos vieux romans, comme *Perceval le Gallois* et *Amadis;* le *Polexandre* de Gomberville, l'*Ariane* de Desmarets; et Cervantes, et les deux Scudéry, et surtout M. d'Urfé :

Étant petit garçon, je lisois son roman.
Et je le lis encore ayant la barbe grise.

Il a lu toute sa vie, mais ce fut sans doute dans les longs, les

(1) *Épître à Mgr l'Évêque de Soissons* (Huet), v. 46 et suivants.
(2) *Ibid.*, v. 67 et suivants.

infinis loisirs de la vie provinciale qu'au hasard de ses lectures, il amassa ce trésor d'histoires, de mots et de rythmes où, le jour venu, il puisera au gré de sa fantaisie.

Des chansonnettes, dont la moins licencieuse est l'*Alleluia*, voilà tout ce qu'on connaît de La Fontaine avant 1624, c'est-à-dire jusqu'à sa trente-troisième année. Il est probable que d'autres productions du genre de l'*Alleluia* et sans doute quelques essais dans le « genre héroïque » sont perdus. A-t-il dans sa jeunesse ébauché quelques-uns de ses Contes, quelques-unes de ses Fables? C'est possible, ce n'est pas certain.

Le premier ouvrage qu'il publia fut une comédie d'après *l'Eunuque* de Térence. Il l'appelle une « copie. » C'est en réalité une imitation très libre où il s'est efforcé d'accommoder la comédie latine au goût et aux mœurs de son temps. Quelle peine il s'est donnée pour effacer de l'intrigue tout ce qui aurait pu choquer le spectateur, pour adoucir les situations trop scabreuses, pour transformer une courtisane en une jeune veuve pleine d'honneur et de vertu, à peine coquette! Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de céder à son naturel et d'ajouter à l'original de singulières verdeurs de langage. On rencontre dans *l'Eunuque* de brusques élégances qui font songer aux comédies de Corneille, des vers limpides et tendres qui annoncent Racine, d'autres naïfs et touchants qui n'appartiennent qu'à La Fontaine; mais ce sont beautés éparses : dans cet exercice ingénieux, souvent agréable, on ne peut encore deviner le grand poète des Fables.

VIII. — UNE PROMENADE A LA FONTAINE DU RENARD

Le poète s'est lentement formé au spectacle de la nature. Ni Marot, ni Rabelais, ni Horace, ni Térence ne lui enseignèrent ce que lui ont appris ses longues flâneries dans la campagne de Château-Thierry et sur les coteaux de la Marne.

Il n'est pas le seul des écrivains de son temps qui soit né à la campagne, mais il est le seul qui y soit resté presque jusqu'à la quarantaine, vivant dans la société des paysans, des bêtes et des arbres. Il lisait beaucoup, il rêvait encore davantage, mais il quittait son livre, abandonnait sa rêverie pour contempler le tableau que le hasard du jour ou de la saison plaçait sous ses yeux. L'abbé d'Olivet voudrait nous faire croire que La Fon-

taine tirait de *l'Astrée*, le roman de d'Urfé, « les images champêtres qui lui sont familières et qui sont toujours d'un si bel effet dans la poésie. » Mais La Fontaine a composé un opéra de *l'Astrée*. Lisez-le : vous verrez quelles « images champêtres » ont, ce jour-là, passé dans ses vers. Il y a sans doute chez La Fontaine un poète *champêtre*, qui trouve des accents infiniment gracieux, mais il y a aussi un poète campagnard.

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants la voix de la nature (1).

Il n'a pas besoin d'aller loin pour écouter « la voix de la nature, » pour découvrir les paysages, les bêtes et les gens qui vont amuser ses yeux, enchanter son imagination et remplir ses ouvrages.

Un beau matin d'été, il s'en va visiter son « petit domaine, » la ferme de la Tueterie, dite aussi de La Fontaine-au-Renard, un bien patrimonial qui, peut-être, a donné son nom à la famille des La Fontaine. Elle est perchée sur un coteau de la rive gauche, et sise en la commune de Chierry.

Il a passé le pont, traversé le faubourg d'Outre-Marne, franchi sur le pont-levis le fossé Malingre (qu'on appelle aujourd'hui la fausse Marne), et le voici dans la prairie qui borde la rivière, « une prairie verte comme fine émeraude (2). »

Il suit la berge et contemple la Marne dont le cours lui paraît l'

Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille (3).
. . . .

Il flâne. Sur la rive opposée, un héron fait comme lui.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
Ma commère la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compère (4).

(1) Épilogue au livre XI des Fables.
(2) *Psyché.*
(3) *Le Torrent et la Rivière.*
(4) *Le Héron.*

Passe une promeneuse matinale : une écharpe, un sourire, un jeune visage !

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
Son voile au gré des vents va flottant dans les airs;
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergère,
Une beauté naïve, une taille légère (1).

Au revoir, la jeune ingénue ! Et pour gagner Chierry, il traverse les prés. A ce moment, nouvelle rencontre : c'est une gentille laitière qui se rend au marché de Château-Thierry.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
Cotillon simple et souliers plats (2).

Il salue cette personne pressée et distraite et continue son chemin en écoutant sonner Louise, Anne et Marie, les trois cloches de l'église de Chierry (3). Il traverse le village et jette un regard par-dessus la haie vive qui enclôt les petits jardins :

Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet (4).

Il descend vers le rû par où s'écoulent à la Marne les eaux de sa fontaine, la Fontaine du Renard. Il muse près des saules.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe.

Le promeneur approche ;

La colombe l'entend, part et tire de long (5).

Maintenant le sentier gravit le coteau, en remontant le cours du ruisseau qui, sous les ombrages du bois Pierre, écume et

(1) *Le fleuve Scamandre.*
(2) *La laitière et le pot au lait.*
(3) Elles avaient été baptisées le 20 août 1628, et Charles de La Fontaine avait été le parrain de *Louise.* Le procès-verbal du baptême des cloches de Notre-Dame de Chierry m'a été communiqué par M. Pommier, membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry.
(4) *Le jardinier et son seigneur.*
(5) *La colombe et la fourmi.*

forme de jolies cascades, parmi des rochers moussus. A la lisière du bois, qui fut souvent le théâtre de ses exploits de chasseur, il retrouve l'arbre où il était accoutumé de grimper à l'heure de l'affût.

Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensoit guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient et de thym parfumoient leur banquet (1).

Enfin il a escaladé sa « montagne, » et parvenu sur le plateau, il découvre les toits de sa ferme.

La Bique vient au-devant de lui :

La Bique allant remplir sa traînante mamelle
Et paître l'herbe nouvelle (2).

Un peu plus loin un grison

. . . . se rue
Au travers de l'herbe menue
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant
En faisant mainte place nette (3).

Tout près de la ferme,

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois (4).

Enfin avant que d'entrer chez son fermier, il passe devant un champ de blé qui n'a pas encore été moissonné, et voit une alouette,

Et ses petits, en même temps
Voletants, se culebutants (5).

(1) *Les Lapins.*
(2) *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*
(3) *Le Vieillard et l'Ane.*
(4) *Le Coq et le Renard.*
(5) *L'Alouette et ses petits avec le maître d'un champ.*

Tout le jour, dans la basse-cour, dans l'étable, à regarder les bêtes, à écouter les gens, il recueille, sans les chercher, mille traits de nature et de vérité. Au crépuscule, le son des cloches de Chierry monte du fond de la vallée et annonce qu'il est temps de reprendre le chemin de Chaûry.

En traversant le bois Pierre, La Fontaine croise un bûcheron qui lentement gravit la pente de la colline.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée (1).

Et notre promeneur se hâte vers la ville, avant que le couvre-feu ne sonne et que le pont-levis ne soit relevé.

Les plus beaux vers de La Fontaine ont germé dans la terre champenoise. La moisson sera tardive; mais déjà les sillons sont creusés. C'est l'heure des semailles.

Voyez-vous cette main qui dans les airs chemine? (2)

ANDRÉ HALLAYS.

(*A suivre.*)

(1) *La Mort et le Bûcheron.*
(2) *L'Hirondelle et les petits oiseaux.*

AUTOUR DE LA FONTAINE

MAUCROIX ET LA MARQUISE DE BROSSES

I. — LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

En ce temps-là (1647), La Fontaine n'était pas encore Maître des Eaux, Maucroix n'était pas encore chanoine; mais déjà ils étaient ces compères, ils étaient ces pigeons que les fables du premier et les lettres du second ont montrés si doucement unis dans un même amour : celui de la nature et de la poésie. Errer dans de mêmes campagnes, bien fertiles, bien belles, où s'étendent des moissons, coupées par un pâturage où quelque berger soufflant dans la flûte à Guillot leur ravissait l'âme d'une musique naïve, enfin gravir un coteau de Champagne tout couvert de pampres, s'asseoir à l'ombre de la treille durant que Margot dispose sur la nappe, avec un vin du cru, quelques *croquets* de Reims et des *dauphins* de *Chaury* voilà, par-dessus tout, ce qu'aimaient, au déclin d'un beau jour, à goûter nos amis.

Ce plaisir-là, digne de gens qui aimaient Horace et ne laissaient pas d'accorder beaucoup aux divinités feuillues du vignoble, avait bien, il est vrai, failli être gâté la veille par les plaintes que M. de La Haye, leur voisin, qui les avait accompagnés de Chaury à Dormans par toutes sortes de jolis détours en suivant la Marne, leur avait infligées à l'un et à l'autre. Durant cette année, le ciel ne s'était pas montré bien clément au sol champenois ; la rigueur du froid, la rareté des pluies avaient même, dans beaucoup d'endroits, amené le dépérisse-

ment de bien des sarments, tari bien des grappes. La *vinée* ne s'annonçait pas bonne. De sorte que ç'avait été au plaintif bercement des doléances de M. de La Haye que Maucroix et La Fontaine avaient gagné Dormans, M. de Maucroix absorbé dans ses pensées qui n'étaient pas toujours couleur de rose, car c'est le propre des amoureux de cheminer, chargés de mélancolie, ruminant leurs amours, M. de La Fontaine, occupé des gambades que les lapins et les lièvres faisaient en se sauvant à sa vue, et M. de La Haye se lamentant sur l'amer désastre infligé par le ciel à sa belle province. « Encore, disait M. de La Haye, sur ce ton nasillard qu'il apporta depuis, déguisé en savetier, à débiter des sornettes sur le Beau Richard de Château-Thierry, encore si le mal fût mal tombé sur quelques treilles malotrues! sur quelque terroir de nulle valeur! Mais les divines côtes d'Avenay! de Mareuil! d'Ay! que les *colibeteurs* du pays nomment par excellence *vinum dei!* de Cumières! d'Arty! Ah! savoureux vin blanc dont la moindre goutte est digne de la bouche de quatre rois! d'Epernay! des demoiselles de Paroy! de Gland! Ah! Seigneur, tout est frit, tout est perdu! Même la benoîte montagne de Reims! »

Encore qu'une nuit prolongée, passée dans une bonne auberge, leur eût, à Dormans, remis à peu près l'esprit en place, nos deux compagnons, délivrés de M. de La Haye qui les avait laissés au croisement de la route de Reims, commençaient sous le soleil de septembre, à gravir, entre deux rangées de ceps assez drus, les premiers échelons des hauteurs fameuses qui séparent la vallée de la Vesle de la vallée de la Marne. Comme si M. de La Haye eût été toujours à leurs côtés et se fût prêté à les divertir par ses regrets mêmes, les deux amis continuaient, tout en cheminant, à parler sur le vin, M. de La Fontaine soutenant que l'un des mérites du vin n'est pas d'inspirer seulement les poètes, mais, par un doux prestige, de niveler les conditions, d'apaiser les querelles et d'accorder les hommes. « D'un poète comme Voiture, qui grandit dans le frais asile du cabaret que tenait son père, à M. de Saint-Évremond, gentilhomme et soldat, qui ne laisse pas de vanter partout le piquant des vins de Champagne, nos crus ont fait deux fidèles servants d'un même dieu!

— Il est vrai, répliqua M. de Maucroix tout en soupirant à cause des regrets qu'il conduisait partout avec lui depuis qu'il

allait pédestrement auprès de son ami, il est vrai que le dieu que vous nommez a bien de l'agrément. Tout comme un autre, je sais apprécier le bouquet de nos *vins de rivière*, de nos *rouges* de montagne ! Mais, monsieur, ce dieu dont vous parlez avec tant d'éloquente chaleur et que je me vante, devant quelque bon quartaud en perce, d'honorer souvent à ma manière, n'est pas le seul à exercer sur moi son empire. Il en est un plus doux, mais plus perfide aussi. Vous en avez, comme moi, assez souvent éprouvé le caprice et subi le dommage !

— Si c'est l'Amour, Monsieur, que vous voulez désigner, répliqua M. de La Fontaine avec un sourire moitié figue et moitié raisin, je reconnais volontiers que j'ai fait assez souvent mon compagnon de ce petit bonhomme. Avec une joyeuse moquerie, une perfide insouciance, ce garçon de Cythère s'est, plus d'une fois, emparé de mon cœur. Il l'a même ravagé à diverses reprises de la belle façon. Cela, comme à vous, m'a laissé plus d'une fois l'âme assez désolée. Je ne sais trop en effet si c'est du bien ou du mal que le petit bélître, en se glissant dans mon cœur, m'a fait éprouver; mais ce que je sais, et ce que j'ai décidé, c'est d'en finir avec ce tyran. Que diriez-vous en effet, monsieur, si, rompant avec tous mes désordres, je prenais femme pour tout de bon et me mariais avec quelque personne bien pondérée, sans folie et qui passerait le temps auprès de moi, dans sa province, à tenir ma maison, moucher mes petits enfants et ravauder mes chausses ? Une certaine Marie Héricart, de la Ferté-Milon, dont on m'a dit assez qu'elle est belle et sage, me semble assez propre à cet exercice.

M. de Maucroix, voyant le feu du ciel s'abattre à ses pieds sur sa haute Montagne et, des pentes de Bligny à celles de Coulomme, achevant de dévaster le vignoble rémois, n'eût pas ressenti une stupeur plus grande que celle qu'il éprouva à entendre son ami M. de La Fontaine lui exprimer le désir de lier à jamais ses jours à ceux de quelque novice et paisible bourgeoise.

— Eh ! quoi, monsieur, dit-il tout suffocant, vous feriez cela? Et, tandis que le sort m'a ravi Mlle de Joyeuse pour la donner au marquis de Brosses, vous épouseriez cette personne de la Ferté-Milon ?

Il semblait qu'un chagrin caché mais profond se fût, en ce moment, réveillé en M. de Maucroix, et, comme nos compagnons

parvenaient devant Sainte-Euphraise et que déjà, au loin, l'on commençait de découvrir les toits et les flèches de Reims, M. de La Fontaine pensa que, pour parler de choses à la fois si redoutables et si douces, un banc placé à l'ombre, sous le rideau de feuillage de quelque bouchon, serait mieux à même de les accueillir. Précisément, à l'entrée du raidillon qui descend du hameau de Sainte-Euphraise à celui de Clairizet, ils découvrirent, — au-devant d'une petite place où quelques vignerons étaient à jouer aux quilles, — un cabaret accueillant masqué sous les arbres. C'est là qu'ils prirent place non sans avoir essuyé de la part de l'hôte les plaintes que l'aspect désolé de la « benoîte montagne » leur valait encore.

M. de La Fontaine, qui venait de s'asseoir devant un gobelet plein jusqu'au bord, n'attendait que ce moment pour reprendre où il l'avait laissé le discours commencé devant M. de Maucroix.

— Mon garçon, dit-il en prenant à témoin le maître du bouchon, et sur ce ton narquois qui était dans sa manière, est-on jamais satisfait? Ainsi, tel que vous me voyez, inconstant, volage, occupé de cent pensées et, comme une abeille, ne rêvant que de me poser sans me fixer au calice des fleurs, apprenez que j'ai l'esprit travaillé de projets de mariage. Et mon ami que voilà, à qui le mariage a manqué, ne serait satisfait, m'assure-t-il, que s'il était chanoine. Le pis est qu'il hésite et que, l'esprit travaillé d'un doute amer, il en est à se demander, avant de s'engager dans des voies aussi redoutables, s'il ne vaudrait pas mieux pour lui et pour moi, jouer notre destin aux quilles avec ces garçons qu'on voit devant votre auberge.

Le cabaretier croyant, à ces mots prononcés sur un ton un peu badin, flairer quelque impiété de la part des voyageurs, discrètement s'éloigna en affectant de rire.

C'est alors que M. de Maucroix, tourmenté du chagrin où l'avaient laissé les épousailles de Mlle de Joyeuse, sans s'arrêter aux moqueries de son compagnon, remit de nouveau le discours sur le canonicat. Là-dessus M. de La Fontaine, à qui les *Fables* n'avaient pas encore donné de la réputation, mais qui cependant déjà était fabuliste, entreprit de chapitrer son ami et de l'amener, au moyen d'un exemple, à prendre parti sur ce qu'il souhaitait enfin d'entreprendre.

— Un jour, dit-il, M. de Racan, de la maison de Bueil, qui

était à peu près à Malherbe ce que vous êtes à moi, c'est-à-dire un parfait ami, vint consulter notre poète au sujet d'un dessein qui, tout comme le vôtre en ce moment, le laissait perplexe. Qu'en dirait le monde? ne cessait de répéter M. de Racan. Dois-je entreprendre ceci, ou décider de cela ? Notre grand homme de Malherbe, en Normand qu'il était, ne lui répondit ni oui ni non, mais, par une manière d'apologue, l'amena à décider de lui-même ce qu'il devait faire. Ce fut au moyen de l'exemple d'un meunier que des gens avaient berné sur la route au moment qu'en compagnie de son fils il se rendait au marché pour y vendre son âne. Tantôt c'était lui qui montait l'âne et tantôt le jouvenceau; tantôt c'étaient les deux ensemble. D'autres fois il arrivait que, pour reposer l'âne, le père et le fils lui liaient les pattes et le portaient sur leurs épaules au moyen d'un bâton. Tout cela de tant de façons qu'à la fin les passants se moquèrent d'eux, les criblant de quolibets et, selon l'humeur des uns et des autres, les raillant tantôt d'être les serviteurs de l'âne, tantôt ses bourreaux. Si bien qu'à la fin, ne sachant plus auquel entendre de ces beaux raisonneurs, le meunier s'écria que, quelque propos qu'on lui tînt, il n'en ferait plus désormais qu'à sa guise. M. de Racan, dont vous admirez et goûtez tout autant que moi la rusticité et les bergeries, se trouva si persuadé de cet exemple qu'il décida lui aussi, dans la conjoncture qui l'occupait, de n'agir plus qu'à sa tête. Ne donna-t-il pas, je vous le demande, en s'arrêtant à cet avis, une grande preuve de sagesse?...

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince:
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

— Au moins, monsieur, dit M. de Maucroix, déjà fort ébranlé de conseils si persuasifs donnés en prose et en vers, au moins déciderez-vous de prendre femme? M. de La Fontaine n'hésita pas un instant. « Je prendrai femme, » dit-il en vidant son gobelet. — Alors donc, dit M. de Maucroix, je prendrai l'abbaye! »

Il s'établit à ces mots un silence entre eux. Tous deux pensaient à leurs destins assez parallèles, à leur vieille amitié qui datait du collège et ne s'était jamais démentie. Ah! belles

années, qu'ils en avaient goûté la douceur! Et maintenant, dans l'air de Champagne, au déclin d'un beau jour, La Fontaine malicieux et Maucroix recueilli rêvaient de compagnie à tout un passé juvénile. Un monde de souvenirs remontait dans leur esprit. « *La Fontaine, bon garçon, fort sage et modeste,* » voilà ce que l'un des Maucroix avait griffonné jadis, sur les bancs du collège, dans les marges d'un exemplaire de Lucien. Et cette modestie, cette bonté, cette sagesse, voilà que M. de La Fontaine, tant d'années après ce passé heureux, ne cessait de les mettre au service de son ami. En silence, M. de Maucroix, que tant de rappels de son adolescence achevaient d'attendrir, serra les mains de M. de La Fontaine. Sans dire mot, tous deux se levèrent, cédèrent la place et lentement rejoignirent la route en lacets qui dévale, entre Jouy et Pargny-les-Reims, au bas de la « benoîte Montagne. »

Bientôt, tandis qu'ils allaient, le cours de la Vesle ne tarda pas de se montrer à eux, semblable dans son caprice à quelque ruban dont la ligne diaprée, entrevue sous les saules, eût lié la ville au paysage. Pour celui-ci, divisé en toutes sortes de petits bois, soulevé de collines, agrémenté de jolis détours de rivière, il offrait cet ordre et cette modération dont la sobriété avait de quoi sourire à des cœurs d'amoureux. Tout à coup, au tournant d'un sentier, la ville elle-même parut. On voyait Saint-André, Saint-Remi et Saint-Jacques profiler leurs flèches dans le soir naissant. Comme une haute Vierge placée entre trois apôtres, Notre-Dame des Sacres, au-dessus des trois autres églises, élevait ses deux tours. Puis soudain il sembla que l'on entendit, avec l'*Angelus* du soir, le tintement du bronze s'élever vers le ciel, s'étendre à tous les faubourgs, gagner la campagne. « Ce n'est pas là, me semble-t-il, dit presque à voix basse M. de Maucroix surpris, se tournant vers son ami M. de La Fontaine, le tintement de notre vieille *Jacquette*. — Aussi bien, Monsieur, répondit M. de La Fontaine, n'est-ce pas *la Jacquette*, mais la voix de *Charlotte* que vous entendez. »

La *Charlotte*, c'était le bourdon, le bourdon royal, le bourdon grave et profond de Notre-Dame de Reims. Il tintait, en ce crépuscule de septembre, pour fêter la Nativité. M. de La Fontaine, que les sonneries des cloches avaient toujours ému, songeait que le jour où il conduirait à l'autel Marie Héricart, une cloche cristalline tinterait de cette façon en son honneur. M. de Mau-

croix, que le nom de *Charlotte* avait bouleversé, pensait de son côté à une autre Charlotte, cette Charlotte-Henriette, demoiselle de Joyeuse, que le marquis de Brosses lui avait ravie, qu'il aimait toujours et qu'il allait s'efforcer, en se faisant chanoine, de regretter moins.

II. — LE MAL MARIÉ ET SES AMIS

Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis que M. de La Fontaine, dans un sentier de vignoble, avait exposé à M. de Maucroix cette plaisante parabole du *Meunier, son fils et l'âne* que, bientôt, vers la mi-novembre, le coche de La Ferté déposait à la porte de MM. de Maucroix, tous deux chanoines à Reims, dans la rue Saint-Étienne, notre bonhomme de Champagne et sa petite épousée, Marie Héricart.

A considérer M. de la Fontaine, affublé de la belle sorte, en cravate de blonde, manteau de fin drap et coiffé noblement d'un chapeau neuf à galon, il ne paraissait pas du tout qu'on pût voir en lui ce *mal marié* dont il devait parler un jour et dont on a dit qu'il emprunta la fable à Ésope. Pour Mademoiselle sa femme, elle était si jeune, n'ayant pas quinze ans, qu'il semblait que ce fût moins son épouse que sa sœur que M. de La Fontaine menait avec lui. Ce fut du moins le sentiment qu'éprouva M. de Maucroix quand il vint ouvrir l'huis et se trouva en présence de cette fille qui ressemblait moins à Psyché qu'à Perrette. Légère et court-vêtue,

Cotillon simple et souliers plats,

Mademoiselle de La Fontaine, toute honteuse à l'aspect de ce beau chanoine qu'était devenu M. de Maucroix, et dont le grand camail à bordure d'hermine, la calotte violette et l'aumusse avaient fort grand air, commença de rougir et de s'embarrasser au point qu'elle n'en finissait plus, tout en avançant et faisant la révérence, d'élever et d'abaisser les pans de son gracieux tablier brodé de fleurs.

Au moins l'accolade que se donnèrent les amis, les deux pigeons-poètes, heureux après tant de traverses de se retrouver en leur doux colombier rémois, fut-elle, par son effusion fraternelle, de nature à rassurer une enfant dont les regards vifs, pétillants de malice et de curiosité, contrastaient assez avec la gêne

visible. « Vous le voyez, Monsieur, s'écria en même temps, dans un élan de satisfaction bien évidente, M. de La Fontaine tenant toujours Maucroix embrassé contre lui : nous avons été inspirés heureusement en suivant l'exemple de ce bonhomme de meunier dont M. de Malherbe, fort judicieusement, offrit jadis le modèle à Racan. — Il est vrai, Monsieur, répondit non sans soupirer M. de Maucroix, que vous voici marié! Moi, me voilà chanoine! Mais, c'est un chanoine singulier que celui qui porte habit de deux paroisses et dont on ne sait si son cœur n'est pas partagé entre le désir d'aimer et prier Dieu et celui de donner en même temps au monde, par plus d'un regret, des marques d'affection! »

M. de La Fontaine, toujours sagace sous sa distraction, et qui comprenait bien à quel touchant objet, jamais oublié, son ami faisait allusion, par quelque conte adroit, une fable ingénieuse, s'apprêtait déjà à consoler son fidèle Pylade, quand, tout à coup, M. de Maucroix l'aîné, celui que son frère appelait en raillant : *M. le porte-crosse*..., chanoine tout comme son cadet, parut à son tour, et, reconnaissant M. de La Fontaine, enfin devinant en Marie Héricart la petite épousée de notre bonhomme, s'avança vers eux, les priant de pénétrer plus avant dans la vieille et claustrale demeure.

— Un peu plus, Mademoiselle, et vous Monsieur, vous nous manquiez! s'exclama joyeusement M. de Maucroix l'aîné. En effet, nous avons ici M. et Mme de Brosses, la mère de celle-ci Mme de Joyeuse, MM. de Grandpré, de Fabry et plusieurs autres dames et gentilshommes. Mais, las de jouer au reversi, de parler des romans à la mode et de tirer des charades, ces Dames et ces Messieurs ne sont pas présentement d'accord sur le point de savoir ce qu'ils doivent faire tantôt : aller à la porte Dieu-Lumière voir tirer les archers, ou se rendre à la Couture pour y regarder les boutiques, admirer les marionnettes et moyennant six blancs, voir danser ce singe et ce léopard qu'on dit qu'un Italien a dressés si bien que ce n'est certes pas d'eux que M. Descartes pourrait prendre exemple pour affirmer que les animaux sont des machines!

A ce mot de *machines*, dont il n'aimait pas qu'on lui rebattît les oreilles à propos des bêtes, M. de la Fontaine allait dire une fois de plus son fait à Descartes, quand *M. le porte-crosse* ouvrit vivement la porte d'une salle assez vaste où les nouveaux venus

découvrirent diverses personnes qui semblaient de condition, dont les unes jouaient au reversi, dont les autres fort galamment se trouvaient rassemblées autour d'une dame jeune, blonde, enjouée, belle à ravir l'âme et que M. de La Fontaine reconnut aussitôt pour être cette Charlotte-Henriette de Joyeuse que Maucroix avait tant aimée, qu'il aimait et aimerait toujours, mais que le sort insolent, par une manière d'offense, avait livrée à ce marquis de Brosses, « brutal, peu brave, » et qui, pis est, « roux » de barbe et de cheveux, enfin débauché, que Tallemant a peint !

Contrastant par la plus fine taille, un visage animé de beaux yeux tendres, avec cette sorte de sanglier ardennais, hirsute et fauve qu'était son mari, la marquise de Brosses était bien le modèle de ces beautés de Champagne, tour à tour hardies, piquantes, puis rêveuses et délicates que, jadis, avait chantées le comte Thibaut, dont Colin Muset avait vanté la fraîcheur et dont les petits musiciens de la rue du Tambour, en frottant leurs archets sur leurs instruments, continuaient de célébrer la grâce et de proclamer la merveille. M. de Maucroix, à présent qu'il était chanoine et se rendait à chaque office principal du jour, à la cathédrale, pour y occuper solennellement dans le chœur la 33ᵉ stalle du côté gauche, n'avait pas été sans remarquer plus d'une fois, en passant par la cour du Chapitre et gagnant la basilique, les gracieuses figures des saintes et des prophétesses, drapées à la manière des dames des cours d'amour et dont on pouvait voir que des anges, aux ailes éployées, d'une beauté merveilleuse, les accompagnaient de la plus courtoise révérence du monde. Sous le porche de gauche de la grande façade, non loin de la figure de saint Nicaise, il y avait surtout un ange de la plus gentille façon qui fût. Incliné dans son bel habit blanc, il esquissait, en se tournant du côté du saint, un adorable sourire; et ce sourire, ce n'était pas seulement un sourire de finesse et de coquetterie ; c'était aussi un sourire de malice, un sourire aigu de jeune faune plus encore peut-être que de séraphin.

Non sans trouble, M. de Maucroix, qui savait Virgile par cœur (« *Jusqu'à la folie!* » avait-il proclamé) n'était pas sans penser devant cet ange saint Nicaise, à quelque berger païen, à quelque Bacchus de légende. Cependant, malgré tout ce que l'air de France, le bouquet de Champagne et le génie, fait d'équilibre et de mesure, des vieux tailleurs d'images avaient donné d'exquis

à cette figure, il était quelque chose de plus affiné, de plus subtil encore qu'offrait cette physionomie.

« Aussi bien, pensait non sans trouble M. de Maucroix, ne dit-on pas que la cathédrale de Reims a été construite sur l'emplacement d'un temple de Vénus édifié par les Romains? J'entends bien que ce n'est là qu'un conte. Et pourtant, cet ange qui sourit, ces dames accortes et mignonnes, ces affables bienheureux, ce beau Dieu lui-même au serein visage, est-ce que tout cela, poussé à la perfection, disposé avec art sous un arceau fleuri de pampres, n'est pas aussi proche du comte Thibaut mon maître ou de mon bon ami M. de La Fontaine que d'Horace ou de Virgile? »

A ce moment, M. de Maucroix se mit à considérer Mme de Brosses, soulevée à demi pour faire bon accueil à Marie Héricart. « Belle et bien faite, » a dit plus tard le poète en parlant de sa femme, dans le conte de *Belphégor*, Mlle de La Fontaine, qui ne sortait cependant que depuis la veille de La Ferté, semblait s'être inspirée déjà de l'air du monde. Seule, son extrême jeunesse paraissait lui donner bien de l'embarras; mais cela, chez elle, était un charme de plus. Pour Mme de Brosses, il n'y avait rien qu'elle ne fît pour se montrer aimable. A vrai dire, elle le fut si naturellement, avec tant de bonne grâce, que cela rendit de l'assurance à cette petite Perrette que le bonhomme La Fontaine était allé cueillir, tel un beau brugnon, dans un verger français, et qui, comme un brugnon, ferme et veloutée, sous un soleil tardif, mais chaleureux, semblait n'en devoir jamais finir de rougir !

— Ainsi, prononça Mme de Brosses, avec ce même sourire insinuant et câlin que M. de Maucroix avait surpris déjà sur les lèvres de l'ange saint Nicaise, ce sourire dont le rayonnement avait tourné tant de fois la tête à notre chanoine, ainsi, Mademoiselle, vous voilà Rémoise?

— Rémoise ! oh ! Madame, répondit Mlle de La Fontaine en élevant ses mains qu'elle frappait l'une dans l'autre avec une joie enfantine, je le suis aujourd'hui de cœur; mais, Madame, n'est pas Rémoise qui veut; et n'est-ce pas faire beaucoup d'honneur à une fille des champs que de la nommer de cette façon?

Il était heureux que la marquise de Brosses fût née bel esprit; sinon, elle fût restée court. Mais les dames de cette cité

le demeurent-elles jamais? La Fontaine ne le pensait pas qui plus tard, dans le conte des *Rémois*, devait vanter Simonette, Mme Alis et tant d'autres de ces gentilles galoises, de façons plaisantes et hardies, de gaies manières et dont le caquet affilé en savait conter. D'autant qu'à cette conversation entre la nouvelle venue et Mme de Brosses, la mère de celle-ci, Mme de Joyeuse, ne tarda pas à venir prendre part.

Alors que Charlotte-Henriette n'était encore qu'une enfant confiée à sa nourrice, c'est elle Mme de Joyeuse qui avait accueilli Maucroix dans la maison.] — Il pensait se faire avocat, cet homme-là ! s'écria-t-elle tout à coup, désignant le chanoine et se souvenant des rêves de début du jeune homme; puis, le montrant du doigt, en éclatant de rire : « Ah! vraiment, le bel avocat que c'eût été! » dit-elle. M. de La Fontaine ne trouvait pas bon que, même en badinant, Mme de Joyeuse se permît de railler devant des galants un homme qui aimait sa fille.

— Madame, repartit-il finement, n'avons-nous pas tous un peu avocassé? Pellisson, d'Ablancourt, Furetière, est-ce que les esprits les plus rares de ce temps ne se sont pas formés à la même école que Maucroix? Et notre maître à tous, Olivier Patru? Celui-là, depuis sa rencontre en Piémont avec M. d'Urfé, eût pu devenir comme tant d'autres un berger galant, un poète en houlette? Il ne l'a pas fait, Madame. Pour Maucroix et moi, le barreau ne nous a pas vus aussi fidèles : encore que Maucroix eût un peu plaidé et se fût, malgré sa timidité, montré éloquent et sage, il a préféré, — le cœur aidant, — imiter Monsieur son frère. Une bonne prébende vaut bien un mauvais sac à procès. Et n'est-ce pas quelque chose que d'être chanoine à Reims, en cette bonne cathédrale où nous voyons, aux jours des grandes fêtes, après la procession du géant Bâilla, messieurs du Chapitre, — à qui le doivent céder les abbés crossés et mitrés, voire les évêques! — s'assembler dans leur réfectoire, pour le repas canonial arrosé de bon vin, autour de l'agneau rôti? Vraiment Cicéron, Démosthènes, voilà de beaux modèles! Mais plaideur ne vaut pas chantre!

Cette boutade du bonhomme acheva de mettre l'assemblée en joie. MM. de Grandpré et Fabry daignèrent en rire; aussi le *porte-crosse* et même Maucroix; il n'y eut guère que le marquis de Brosses qui fit mine de gronder un peu. Non pas qu'un homme de sa sorte s'offusquât de quoi que ce fût; mais il avait un mot

à dire, ou, plutôt à répéter, celui d'un saint prélat qui n'aimait pas les moines et qui avait accoutumé de dire que s'il y avait jadis de grands moines, il n'y avait plus présentement que des moineaux. M. le marquis de Brosses, s'exprimant de la sorte par dépit, raillerie ou simplement sottise, eut le don de réjouir beaucoup les dames. Mme de Joyeuse, sa belle-mère, pensa en le considérant que M. de Guise, non pas celui qu'elle avait chéri, mais l'ancêtre, tout balafré qu'il fût, ne devait pas présenter cette laideur; Mlle de La Fontaine, un peu effrayée, se demanda si ce n'était pas là Barbe-bleue? Mais Charlotte-Henriette, à l'aspect de ce mari hirsute, au poil fauve, un peu roux et qui faisait la grimace en voulant sourire, pensa un moment mourir à force de pouffer.

Une place précisément était libre à son côté, devant le tapis de jeu; il fallait bien que quelqu'un l'occupât pour achever le reversi, et c'est ce qu'elle exigea en obligeant Maucroix à s'asseoir auprès d'elle.

C'est ainsi, dit Tallemant, qui semble insinuer qu'à la suite de ce mariage avec M. de Brosses il y eut quelque froid entre elle et Maucroix, qu'elle « renflamma » ce dernier. Mais était-il besoin de ces hardiesses? Et le seul sourire aigu, malicieux de jeune faune qui errait sur les lèvres de Charlotte-Henriette ne suffisait-il pas, plus que tout au monde, à ranimer, dans le cœur du chanoine, cette cendre assoupie et cette flamme qui couvait toujours!

III. — MAUCROIX ET MADEMOISELLE DE JOYEUSE

« La date de cette fleur de Maucroix (la fleur de son souriant et fin talent), son beau moment poétique, a écrit Sainte-Beuve, est vers 1647 et un peu auparavant. » C'est en effet antérieurement à ces épisodes du mariage de La Fontaine et de son admission au Chapitre de Reims que l'ami de notre faiseur de fables avait connu Charlotte-Henriette et l'avait aimée; et ce n'était pas tout à fait une fable que cela, mais un fabliau des plus impromptus et des plus doux. Les détails de cette liaison de sentiment, Louis Paris, Walckenaer les ont relatés dans leurs ouvrages; mais le premier, bien avant eux, Tallemant, Gédéon Tallemant, sieur des Réaux, le compagnon de notre chanoine, son ami au moins autant que La Fontaine, s'était plu à s'y attarder.

« La première faveur qu'il en eut, dit Tallemant, après avoir représenté François de Maucroix s'attachant à Mlle de Joyeuse, fut de lui baiser la main. » Plus tard, alors qu'ils se trouvèrent être presque du dernier bien, elle ne lui donnait « qu'un baiser sur les yeux. » Si bien que c'est là au milieu de tant d'histoires surprises à l'impromptu, entre vigne et guéret, dans un chapitre où il semble que tout pépie et roucoule au bosquet de Champagne, une aventure singulière, à peu près chaste et des plus tendres.

Tallemant a montré sans ambages de quelle façon cette liaison débuta, et c'est là que nous apercevons le petit dameret, le petit jobelin qu'était Maucroix à ses débuts, bien moins déluré qu'on ne pourrait croire, un vrai *double* de La Fontaine, pour parler comme Sainte-Beuve, mais à vrai dire timide et craintif, « plus libertin de paroles et d'écrits que d'action et de pensées, » tel était le futur chanoine au moment où M. de Cany, homme de bonne maison chez qui le père de Maucroix avait été intendant, l'introduisit chez les parents de Charlotte-Henriette.

Le narrateur des *Historiettes* nous donne bien à entendre, et nous l'avons dit, que ceux-ci « n'étaient pas des gens très réguliers. » En vérité, la fille avait toute licence, et, dit Tallemant, en désignant Maucroix, « comme ce garçon était bien fait, avait beaucoup de douceur et beaucoup d'esprit, » qu'il composait des vers et écrivait des lettres aussi bien que personne, « à quinze ans, elle eut de l'inclination pour lui. » Il faut ajouter que tout cela, par l'ambition que les parents avaient de marier richement leur fille, n'alla pas aussi bien qu'un penchant aussi marqué l'eût laissé supposer d'abord. Ce n'était pas que Maucroix offrît moins de dons naturels qu'un autre. A vrai dire, au regard d'un bossu comme Godeau, d'un garçon laid à faire peur autant que Pellisson, Maucroix était un muguet fort aimable à considérer. Mais enfin, qu'était un galant de cette sorte, aussi pauvre d'écus que de situation, à côté des damerets de grande famille, affublés élégamment, parés, musqués, coquets, l'épée au poing, le panache en tête et dont les salons de Reims, les ruelles de Champagne, à l'instar des *chambres bleues* de Paris, se montraient aussi étourdis que peuvent l'être, en un pays pétillant de bons vins, les assemblées les plus extravagantes de sots et de coquettes?

Il suffit en effet que le petit comte de Lénoncourt, d'une

bonne maison de Lorraine, parût chez les Joyeuse, pour que ceux-ci, dont les affaires n'étaient pas à ce moment-là moins dérangées que la conduite, aperçussent aussitôt, dans ce garçon de bonne mine, un gendre des plus propres à flatter leurs goûts et relever leur crédit. Que l'on pense alors aux affres de Maucroix, familier de la maison, en voyant ce rival inattendu, bien reçu des parents, papillonner autour de Charlotte-Henriette. Et les mille morts que notre berger, notre *Cliton* de pastorale, dut souffrir en recevant les confidences que le petit Lénoncourt, — qui ne connaissait rien de la flamme de Maucroix pour Mlle de Joyeuse, — vint faire sur la belle *Diane* (ainsi le futur chanoine par respect nommait Charlotte-Henriette dans ses poésies) au pauvre amoureux. Hélas! rimait à ce moment, dans son désespoir, notre garçon de Champagne, avec cette douceur, cette sensibilité qui rehaussaient ses bluettes d'un ton de passion tendre :

... Hélas! mes soupirs des vents sont emportés,
Et n'étant point connus, ils ne sont point comptés...

Le pire est que Lénoncourt, que la mort de son père avait élevé au titre de marquis et les bontés du Roi à la dignité de gouverneur de Lorraine, s'appliquait, à mesure que la fortune lui prodiguait d'honneurs, à resserrer cette amitié entre Maucroix et lui, au point qu'il semblait que ce fût le gentilhomme et non l'avocat qui se montrât le plus attaché à cette liaison. Un peu plus, et ils fussent devenus des amis, de francs compagnons. Et cela était au point que, sans la campagne de 1643 qui amena la guerre en Lorraine et força Lénoncourt à rejoindre l'armée de M. le Prince, Maucroix eût dû assister, le cœur déchiré, au mariage du marquis et de Charlotte-Henriette. Cependant, avant de quitter celle-ci, *Alcidon* (c'était un nom amoureux que portait Lénoncourt) s'en fut trouver *Cliton* (qui était Maucroix), et c'est encore *Cliton* qui rime pour *Diane*, au nom d'*Alcidon*, ces vers enrubannés qui semblent, par leur ton précieux, composés plutôt aux bords du Lignon que sur ceux de la Vesle :

A Mademoiselle de Joyeuse.

Faut-il que je vous quitte et qu'un cruel devoir
Me prive plus longtemps du plaisir de vous voir,
Beauté dont mon âme est ravie?

Si je vous perds un an, je vous perds pour toujours;
C'est fait de moi sans doute, et vous le pourrez dire :
Alcidon a fini ses jours.

La destinée a de ces ironies. Ces vers, que Lénoncourt faisait écrire par Maucroix en badinant et que Maucroix, le cœur déchiré, composait pour Charlotte-Henriette, Mlle de Joyeuse ne les connut que peu de temps avant que lui parvînt la nouvelle de la mort inopinée du marquis, frappé devant Thionville, au cours d'un assaut, par une décharge de mousquetade qui vint l'atteindre au-dessus de l'œil.

Aussi bien, Lénoncourt disparu, *Cliton* pouvait penser, que le dieu du Tendre, prenant pitié de lui et voulant récompenser sa constance, l'allait marier enfin à sa belle amie! Mais, hélas! c'était un soupirant et, comme l'on disait alors en jargon de précieuse, un *mourant* bien naïf que Maucroix! En ce temps-là, son cœur manquait de malice, sa jeunesse n'avait pas d'expérience. Ni Vaugelas, ni Chapelain, ni Benserade n'avaient disserté encore devant lui sur les inconvénients que l'honnête homme, dans de semblables conjonctures, éprouve, d'une façon souvent bien imméritée, de la part d'objets non moins frivoles qu'aimables. « La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane et qu'Aronce, de plain-pied, fût mariée à Clélie! » Oui, vraiment, la belle chose! Peut-on penser au « bourgeois, » au « vulgaire » que présenterait une union engagée avec cette hâte? Est-ce qu'il ne faut pas que le mariage (la Madelon de Poquelin le demandera, dans *les Précieuses*, un jour au parterre) ne doit pas arriver « qu'après les autres aventures? » N'a-t-on pas le temps de se résigner à ses chaînes? Mais le roman, d'abord, le roman!

C'est ainsi que, sous l'influence qui tourneboulait alors, de Paris à Reims, les têtes des belles frondeuses, des riantes coquettes, Charlotte-Henriette perdit le temps le plus utile à coqueter et à badiner. Non pas que Maucroix n'obtînt au moment quelques petites privautés de ce cœur instable; mais, à cela près, comme toujours, il fut timide, n'osa pas; bref, les violons, cette fois-là encore, se montrèrent sans lui. Et ces violons, ces violons plaintifs, impérieux et doux, voilà que ce fut une sorte de grand escogriffe, auquel Maucroix jusque-là n'avait pas pris garde, qui ne tarda pas à venir, à Reims,

proche la maison du Corbeau, sous les fenêtres de Charlotte-Henriette, en donner le concert. « L'un des compagnons des plaisirs de M. de Joyeuse le père, homme affreux, roux, brutal, et qui ne rachetait ses difformités et ses vices par aucune qualité aimable, » tel était, selon l'historien Walkenaer, ce Thiercelin, marquis de Brosses, que les Joyeuse avaient connu à Reims, lors des réjouissances données par cette ville en l'honneur du duc d'Enghien, et qu'avec une légèreté bien digne de telles gens ils devaient, — peu de temps après la mort de Lénoncourt, — offrir pour époux à leur charmante fille.

Dépité, meurtri, frappé dans sa plus chère espérance, il semble que Maucroix, pour employer une expression de Champagne, cherchât d'abord d'*enfiler la venelle*, c'est-à-dire d'esquiver, en quittant sa cité de Reims, la rencontre du marquis de Brosses; c'est dans ces circonstances que, se souvenant de son fidèle ami M. de La Fontaine, il s'était en quelque sorte enfui à Château-Thierry. Mais on sait bien qu'il en est dans la vie ainsi que dans les fables : après tant de traverses, tant d'orages, les pigeons reviennent toujours vers le pigeonnier! Cependant, quel singulier, triste et charmant retour, ç'avait été pour M. de Maucroix, — après un tel exil, — de revenir de Chaury à Reims par les pentes vineuses, M. de La Fontaine qui n'avait pas voulu le laisser aller seul, toujours de belle humeur, décidé à prendre femme, lui, le pauvre Maucroix, ne mettant plus d'espérance que dans le canonicat! Vingt-huit ans! Et voilà qu'il était chanoine! Mais être chanoine, en ce temps-là, ce n'était pas une chose si dure. « A cette époque, écrit Louis Paris, l'un des biographes de Maucroix, le titre de chanoine n'impliquait pas, pour ceux qui le portaient, la nécessité d'une vie de retraite et d'abnégation. »

Le plus souvent simples prébendiers, les chanoines n'avaient pas toujours reçu les ordres. En réalité, ils portaient un titre, jouissaient de bénéfices, mais n'étaient pas astreints, comme les autres religieux, à l'observance d'une exacte discipline. De là bien des distractions, bien des loisirs. On sait comment Maucroix occupait ceux-ci : le jardinage, un peu de musique, beaucoup de belles-lettres, et, quand cela se trouvait, la conversation. « Les affaires graves, disait de lui-même à propos le nouveau chanoine, ne sont guère mon fait. » Quatre petits tours de préau, une lecture d'Horace, un badinage innocent avec des

amis, voilà, au long des allées de buis, sous les tilleuls de son jardin, quels étaient les plaisirs de ce sage. « Bon convive, aimant le vin et la bonne chère, mais sans débauche, et qui, avec un esprit et des talents peu propres au cloître, était pourtant aussi bon religieux qu'avec un tel esprit on pouvait l'être, » voilà comment le sévère Saint-Simon, en pensant à Santeul, pouvait, à quelque temps de là, peindre le portrait de l'un de ces hommes. Mais ce portrait tracé en l'honneur d'un chanoine de Paris, ressemblait aussi bien au chanoine de Reims, sauf qu'en Maucroix pourtant il y avait, plus apparentes qu'en Santeul, une paresse, une indolence, enfin, pour tout dire, une sorte de torpeur, qui n'allaient pas sans mélancolie. Alors le pauvre chanoine, le pauvre amoureux, sentait se rouvrir sa blessure.

Elle occupe en mon cœur toujours la même place ;
Je ne puis l'oublier...

Et voilà que, tandis que le soir descendait en buée rose au-dessus de Notre-Dame, des deux tours ventrues du chapitre, des vieux toits à angles et à colombage, durant que *Jacquette* à voix grêle tintait au fond du clocher, il se remettait à penser à Charlotte-Henriette. Alors, elle était *Diane*, il était *Cliton*. Ses regrets, sa douleur, sa peine l'assaillaient alors ; il souffrait de songer à la belle chasseresse qu'un méchant Actéon, barbu, roux, sentant le fauve et le tabac, lui avait ravie ; et, c'était son gémissement, mêlé au tintement de la cloche que, devant les allées de buis de son préau, il exhalait, enveloppé déjà de crépuscule, en des vers plaintifs.

IV. — LES DEUX PIGEONS

C'était par l'un de ces matins d'automne où, grâce à la fraîcheur que revêtent les choses, à la douceur du ciel, la limpidité des cours d'eau et des feuillages, il semble que ce soit encore l'été. Par une sorte d'habitude qui lui était chère, M. de La Fontaine, pour aller de Château-Thierry à Reims, s'en était venu, cette fois, en suivant la Vesle, par bien des détours. Plus tard, beaucoup plus tard, quand il sera devenu le poète fameux recherché de tout ce qu'il y a de plus illustre et de plus grand dans le monde, il s'en ira ainsi à l'Académie par des chemins

buissonniers pleins de caprice et de fantaisie. Mais, en ce jour charmant, alors qu'il n'était encore qu'un simple Maître des Eaux, son plaisir vraiment sans mélange était de s'attarder au milieu des vignobles, le long de toute sorte de sentiers bordés de ceps et si riches de grappes qu'on pouvait, avec un peu d'imagination, supposer que c'était là ce pays de Chanaan que M. de La Fontaine devait voir représenté un jour, à Paris, chez le duc de Richelieu, dans l'un des tableaux fameux de Poussin.

« Ah ! s'en aller promener à Cormontreuil comme des compères ! » écrira plus tard, beaucoup plus tard, dans un billet plaisant, le bon chanoine Maucroix, revenu de bien des chimères, à son ami le chanoine Favart ; mais, en fait de compères, M. de La Fontaine n'avait, de Champfleury à Trois-Puits et à Cormontreuil, rencontré ce matin-là sur ce même chemin où Maucroix viendra par la suite promener ses souvenirs, que messire renard, occupé en pointant du museau entre les ceps roux, à chasser les grives. Cependant, outre les grives, notre Maître des Eaux avait rencontré des perdrix ; il avait vu aussi des lièvres, mais seulement de loin, les lièvres étant de prudents drôles qui n'aiment pas volontiers à se cogner au visage des gens. De tous les spectacles dont ce frais canton ménageait la surprise à notre faiseur de contes, rien, toutefois, n'avait enchanté celui-ci autant que la vue d'un cortège où M. de La Fontaine, au milieu de garçons qui dansaient un *bransle*, aperçut un char tout chargé de raisins qu'on menait au pressoir et sur le haut duquel un petit marmouset, à demi-nu, le visage tout barbouillé de lie et couronné de pampres, semblait l'enfant Bacchus foulant la vinée.

Aussi fut-ce enveloppé des vapeurs du raisin, l'esprit mis en gaîté par la rusticité de ce tableau païen, que M. de La Fontaine continua de longer le cours de la Vesle. A cet endroit, la rivière, masquée à demi entre des roseaux, était fort étroite, mais son cours était pur, ses eaux miroitantes et cette vue, autant que celle du renard, des perdrix, des grives et du petit Bacchus, acheva de dissiper l'humeur sombre que le Maître des Eaux portait avec lui depuis Château-Thierry.

Il faut dire, pour préciser mieux les causes de cette humeur, que M. de La Fontaine n'était, dans ce temps-là, déjà pas bien content de sa femme. C'était (et c'est Tallemant qui l'assure !) « une coquette qui s'était assez mal gouvernée depuis quelque

temps. » A peine mariée, cette petite s'était, paraît-il, mise à jouer à la précieuse. On l'avait vue à Château-Thierry, sur le Beau-Richard, s'afficher avec des galants; les romans de chevalerie, dont elle se farcissait l'esprit, avaient achevé, dit-on, de lui donner toute sorte d'idées extravagantes sur la réalité du mariage et du monde; si bien que notre Bonhomme, l'ayant plantée là, était parti depuis la veille de Chaury et, venant de pénétrer dans Reims par la porte Dieu-Lumière, se dirigeait du côté du cloître, vers cette rue Saint-Étienne où son bon ami, le chanoine Maucroix, était à l'attendre.

Encore que le bruit que faisaient les tonneliers, tout au long du faubourg Barbâtre, en ferrant des feuillettes et cerclant des barils auprès des pressoirs en activité, emplît l'air de tumulte, M. de La Fontaine allait méditant de ces choses, et comme les bâtiments archiépiscopaux, les flèches, les deux tours et la galerie des rois avec la basilique se montrèrent tout à coup à sa vue au-dessus des maisons, il pensa que Maucroix pouvait à cette heure matinale se trouver encore à l'office. Aussi, après avoir fort poliment mis le chapeau à la main, M. de La Fontaine, ayant pénétré, gagna-t-il le chœur et revint-il par la nef; mais, dans le vaisseau désert, tout ce qu'il aperçut ce fut le jeu du soleil dans les rosaces en fleur, puis, tout en haut du sixième pilier de droite, de petits oiseaux vifs jasant et pétillant, entrés par quelque trou des vitraux et qui semblaient s'être disposé un nid dans le chapiteau des *Vendanges*.

Ces jeux irisés de la lumière, ce pépiement des oiseaux eussent, dans un autre temps, suffi à retenir longtemps notre Bonhomme; mais, en vérité, dans ce cœur changeant, l'inquiétude, par une exception singulière, était ce matin la plus forte, le tourment le plus acharné. Dans de telles dispositions, il n'y avait que M. de Maucroix qui fût en état de dissiper l'une et l'autre; aussi M. de La Fontaine n'eut-il de cesse qu'il ne fût parvenu au logis de son ami; mais là, le Champenois se heurta à un autre obstacle qui était que la Sillon, la servante du chanoine, était à se débattre, sur le pas de la porte, au milieu de poissonniers qui lui apportaient, pour le *maigre* de son maître, des truites encore à demi vivantes et se débattant sur un beau lit d'herbes.

Au bruit que faisait cette discussion, Maucroix accourut et

vit son ami. A leur habitude ceux-ci s'étreignirent; et, comme c'était aussi un poète que Maucroix, la première chose qu'il dit à M. de La Fontaine, en montrant les marchands que rabrouait la Sillon, fut que c'étaient deux dieux de la rivière d'Aisne, à la vérité déguisés en pêcheurs qui, prévenus par quelque riverain de l'arrivée du Maître des Eaux, venaient, comme à leur maître, offrir ces présents. Le fait est que c'étaient là des truites magnifiques. Maucroix décida que la Sillon les allait accommoder céans, et qu'arrosées d'un petit cru de Verzenay récolté au bas de la Montagne, ces truites leur composeraient un déjeuner au cours duquel l'un et l'autre pourraient s'épancher et se faire, sous l'influence d'un mets frugal et d'un vin généreux, confidence de leurs peines et de leurs amours.

M. de La Fontaine, encore que l'effusion de l'accolade que venait de lui donner son ami, le tînt tout ému, ne put, à l'aspect des objets qu'il aperçut dans la maison, s'empêcher de découvrir que ces amours et ces peines continuaient d'exercer toujours dans le cœur de Maucroix, autant que dans le sien propre, leur ravage et leur trouble. En effet, entre deux recueils d'homélies, une traduction manuscrite des *Epistres* de Sénèque que leur ami commun M. Pintrel avait entreprise, la première chose que le *fablier* aperçut, au-devant du pupitre où le chanoine devait durant de longues heures s'abîmer en méditation, ce fut dans un petit cadre le portrait-médaillon de la jeune marquise de Brosses, de cette Charlotte-Henriette de Joyeuse dont il était dit que Maucroix, malgré le caractère de son état, les années, l'éloignement et le chagrin, restait aussi féru qu'au temps de sa jeunesse.

— Ah! monsieur, se peut-il? s'écria le Champenois à la vue de cette souriante et séduisante image. Quoi! jusqu'en cette retraite et sous cet habit, séparé du monde autant que vous l'êtes, Mlle de Joyeuse continue d'occuper vos pensées!

— Hélas! monsieur, répondit Maucroix, tout en poussant quelque triste et prolongé soupir, ce n'est pas à vous, mon cher et mon meilleur ami, que je le puis celer : oui, Mlle de Joyeuse occupe toujours mon esprit; et, bien que marquise de Brosses, surtout parce que marquise de Brosses, devenue par son mariage avec un mauvais drôle victime autant qu'épouse, elle n'a cessé d'être chère à mon cœur! Approchez, mon ami, venez çà contre moi! ajouta Maucroix qui, prenant M. de La Fontaine

par le bras, l'amena jusqu'à la baie vitrée par laquelle on apercevait les tilleuls du préau, les allées bordées de buis ratissées avec soin et, sur le milieu d'un petit boulingrin, un poirier de Rousselet d'où pendaient des poires. Dites-moi, prononça alors le chanoine, plaçant le médaillon bien au jour, sous les yeux de son compère, dites-moi si ce n'est pas là Charlotte-Henriette?

Le Bonhomme se pencha et ne put s'y tromper : c'était la belle *Diane;* c'étaient ses traits heureux, l'ovale de son front et de sa figure, son teint délicat de blonde, ses lèvres moqueuses et vermeilles, ses yeux mi-voilés, malicieux, assez doux et faunesques, enfin tout ce joli air de rire et de se moquer des gens que M. de La Fontaine, autant que son compère, avait remarqué plus d'une fois, sous l'un des portails de Notre-Dame de Reims, à l'ange saint Nicaise.

A ce moment, dans le soleil tiède de l'arrière-automne, le préau jonché de feuilles, par la baie vitrée, se montrait charmant; par-dessus les hauts toits à faîtage des maisons claustrales, le ciel bleu répandait sa douceur; et tout, dans ce grand quartier que dominait le vaisseau puissant de Notre-Dame, n'était plus que repos, quiétude et méditation. C'est à cet instant que M. de La Fontaine, retournant au jour le petit cadre qui contenait le médaillon de la marquise de Brosses, aperçut ces vers d'un madrigal tracés de la main de Maucroix et les lut tout haut :

Afin d'adoucir mon tourment,
Je baise ton portrait, Iris, à tout moment;
Ma pensée est un peu moins dure;
Mais, pour ne te déguiser rien,
C'est peu qu'un remède en peinture
Pour un mal si grand que le mien!

A peine eut-il achevé de lire que M. de La Fontaine se tourna vers Maucroix, et le voyant ému autant que s'il eût été un page ou un jouvenceau : « Eh! quoi? dit-il, monsieur, est-ce à ce point que vous souffrez de l'éloignement de Mlle de Joyeuse? » Mais, comme le Bonhomme venait de prononcer ces mots d'un certain ton grave et qui le frappa, Maucroix, — de même que quelque illumination se fût faite tout à coup en lui, — comprit et demanda : « Mais vous-même, monsieur, pourquoi vous vois-je seul en ce moment? D'où vient que

Mlle de La Fontaine, au lieu de vous accompagner à Reims, est restée à Château-Thierry? »

Pris au dépourvu par cette question brusque, le *Mal marié* ne trouva rien à répondre. Les amis gardèrent un moment le silence ; mais le tourment de l'un était aussi fort que l'inquiétude de l'autre. « Ah! mon ami! » s'écria seulement M. de La Fontaine. Ce fut sa seule plainte ; il n'ajouta rien ; mais tous deux, — le chanoine et le poète, — ayant la même peine, s'étreignirent soudain. Et c'est alors qu'avec une sorte de volubilité de langage et d'effusion d'amitié, ils se mirent tous deux, s'encourageant l'un l'autre, à parler de leurs coquettes. M. de La Fontaine nomma Poignant, son cousin de *Chaury*, gaillard avantageux dont les mauvaises langues disaient que Marie Héricart avait fait la conquête. Et, de son côté, le chanoine débonnaire et contrit exhala sa plainte au sujet de tout ce qu'il avait appris de Charlotte-Henriette.

Lasse d'être devenue, presque malgré elle, l'épouse de ce chasseur de fauves, de ce brutal et roux Actéon qu'était le marquis de Brosses, la piquante et belle *Diane* ne s'était pas, paraît-il, fait faute, tant à Paris que dans ses terres des Ardennes, de coqueter le plus imprudemment du monde avec des bellâtres. Toutes ces folies, c'était, d'ailleurs, au dire de Tallemant, elle-même qui en informait Maucroix. Ce dernier, au regard de Charlotte-Henriette, surtout depuis le mariage contracté avec le marquis, n'était pas tant resté l'ami que le confident, le conseiller, ce n'eût pas été trop peut-être de dire le confesseur.

Un drôle comme Fabry, qui l'avait vue enfant et qui, dit-on, avait été un peu épris de la mère, Mme de Joyeuse, tentait-il, par esprit de famille, de se rapprocher un peu trop vivement d'elle, aussitôt, par le messager qui partait de Paris pour Reims sur le pont Notre-Dame, la nouvelle épousée le faisait savoir à Maucroix. De même la fois où ce jeune seigneur, semblable au *Pyrame* de Théophile, rendu fou de passion, s'en vint se jeter à ses pieds et la supplia, lui montrant un poignard, qu'elle daignât lui en percer le cœur! Tout cela, le chanoine le savait. Il savait ses fréquentations chez les précieuses, chez les frondeuses, chez les coquettes, chez les sottes.

— Il y a une Mme de Roquelaure, s'écria même Maucroix racontant la chose à La Fontaine, avec qui elle est du dernier

bien. Celle-là est une folle, une Cathos, une Madelon ridicule, ne se plaisant, comme une écervelée qu'elle est, que dans la société de ces gens qui sont la coqueluche de Paris et qui passent, comme chacun sait, leur temps en mazarinades, jeux d'argent, parties fines et que l'on aperçoit, tantôt sur le Cours, tantôt sur le Pont-Neuf ou sur la Place Royale, occupés de cabaler, parader, sourire en montrant leurs dents et, devant un monde de flatteurs, se récitant du ton le plus maniéré du monde de petits poèmes aussi frisés que leur perruque ! »

— La jolie société que c'est là, en effet ! dit M. de La Fontaine, et, comme l'amant que vous êtes doit donc éprouver de chagrin à penser aux périls que Mme de Brosses, méconnue, négligée de son mari, doit courir à Paris !

— Oh ! répondit M. de Maucroix, le mari est méchant, la société mauvaise ! Mais, quelque soin que j'aie pris de le donner à entendre à Mme de Brosses, cette dissipation a des charmes pour elle ! Croiriez-vous qu'un compliment tourné avec art, une œillade bien assénée, des violons qui jouent, des eaux de senteur, de menus cadeaux, un peu de campagne et de liberté suffisent à tourner la tête à cette frivole ? Cela est au point que, quand la marquise de Brosses se trouve dans ses terres des Ardennes, on dit que c'est le jeune comte de Grandpré, son voisin, qui donne des chasses pour elle et qui est son galant. Mais, si c'est à Saint-Cloud où Mme de Roquelaure la conduit quelquefois, on dit que c'est le comte du Roule ! A propos de celui-ci, ajouta même Maucroix, dont la souffrance à la façon dont il soufflait en parlant était apparente, il faut que je vous conte la méchante affaire que cela fit le jour où, de dépit, Fabry, repoussé par Mme de Brosses, s'en alla conter tout au mari. Aussitôt, celui-ci d'ordonner à sa femme de rentrer en Champagne ! Tallemant, qui me l'a écrit et qui l'a vue, dit que, quand la pauvrette partit, elle était si défaite qu'il semblait qu'elle « allât comme à la mort ! » Ah ! monsieur, le misérable ! Savez-vous qu'il voulait la tuer et que, si je n'y fusse allé et ne l'eusse dissuadé et prêché, il la pourfendait !

« — Peste ! monsieur, s'exclama au récit de tant d'extravagances M. de La Fontaine, les romans de chevalerie, les histoires de la Table ronde dont Mlle de La Fontaine me rebattit si souvent les oreilles, ne me semblent pas plus embrouillés que cela ! Voilà bien des disputes, bien des menaces et bien des épées !

Je n'aime point tant les gens qui se querellent! Mais le mari, au moins, le mari?

— Oh! celui-là, répondit M. de Maucroix, qu'un discours si mouvementé avait échauffé, c'est lui qui est cause de tout. Car enfin, monsieur, cette pauvre Charlotte-Henriette, que le sort trop favorable lui avait donnée après la mort de Lénoncourt, n'était-elle pas, — je vous le demande, à vous qui l'avez connue, — l'objet le plus accompli, le plus aimable qu'on pût voir? Et n'est-ce pas lui, le butor, par sa brutalité, sa grossièreté et sa sottise, qui réussit, d'une épouse fidèle, à faire cette frivole?

M. de La Fontaine, enclin pour soi-même à l'indulgence, l'était aussi pour les autres. — Oh! dit-il simplement, mais cela sans malice tant il aimait Maucroix et lui voulait de bien, vous connaissez M. Perrot d'Ablancourt, notre bon et savant ami : pourtant, vous savez ce que l'on dit de ses traductions des poètes latins? Que ce sont de *belles infidèles!* Eh bien! Monsieur, de votre aventure et de la mienne, il ressort ceci : que ce sont des infidèles, belles et trompeuses de même, les objets de nos amours!...

A ce moment, du côté de l'entrée donnant sur la rue Saint-Étienne, l'on entendit un bruit de roues et de chevaux. « Est-ce, demanda M. de La Fontaine, pensant à l'aîné de Maucroix, *M. le porte-crosse* qui revient de l'assemblée du Chapitre! — Quoi? mon frère en carrosse! Y pensez-vous, mon ami? » Mais, à peine Maucroix avait-il répondu ces mots, que la porte, poussée à la hâte, s'ouvrit devant la Sillon éperdue. Et, dans le jour, dans le soleil, dans le fracas qu'un attelage faisait en s'éloignant par les petites rues mortes du quartier du Cloître, La Fontaine et Maucroix virent soudain paraître, dans la vieille demeure, aussi pétulante, bouillante que la rousse Longueville ou l'altière Chevreuse quand, à l'instant du combat, elles tendent leurs gants à baiser à des frondeurs, la belle *Diane* elle-même, la pauvre Charlotte-Henriette. Auprès d'elle, sa soubrette, la Saint-Thomas, marchait en portant son bagage. Si bien qu'en les apercevant ainsi, la suivante contrite, la maîtresse surexcitée, pâle, les yeux encore battus et rougis de larmes, Maucroix comprit que c'en était fait, que Charlotte-Henriette, enfin lasse, éperdue, poussée à bout, sans autres ressources, avait tout quitté, Paris, ses enfants, M. de Brosses, et, délaissée, repoussée de tous, revenait enfin, dans sa bonne ville de Reims

en Champagne, se réfugier auprès du seul ami qu'elle eût au monde !

De stupeur, d'émoi et de crainte, tous ces êtres, réunis de si brusque façon, demeuraient sans parler. Seule, la Sillon, dans la vieille demeure aux dalles claires, aux belles vitres, allait et venait, et Maucroix put voir que diligemment, sur la belle nappe blanche, elle disposait un couvert de plus.

V. — AU BENOÎT PRÉAU

Depuis cette aventure mémorable du retour de Charlotte-Henriette dans sa cité de Reims, un an vint à s'écouler. La vérité, selon des Réaux, est en effet que M. de Brosses laissa « sa femme en Champagne, sans un sou et malade, et lui s'en alla en Touraine où est son bien. » Cela fit que, sans les frères de Maucroix, qui lui avaient concédé une chambre dans leur logis de la rue Saint-Étienne et pourvoyaient à son nécessaire, vouée à l'abandon et à l'oubli, elle fût morte à l'Hôtel-Dieu de la ville de Reims.

Pécheresse devenue repentie, atteinte d'âme et de corps, elle ne tarda pas, consumée d'une fièvre lente, à tomber en langueur. Le pis est, relate Louis Paris, que sous l'empire des maux qu'elle souffrait, chaque jour « emportait quelque chose de cette vivacité d'esprit, de cette distinction de figure qui l'avaient fait rechercher » au temps où elle était hardie, glorieuse, belle et goûtait de la vie tout ce que celle-ci offre d'aimable et de funeste. Inclinée du côté de la religion, son vœu tout d'abord eût été, si ses forces le lui eussent permis, d'entrer aux Carmélites. Mais, aux Carmélites, Bossuet le dira plus tard désignant une autre célèbre recluse, « ce corps si tendre, si chéri, si ménagé, » ce temple exquis du démon, il faut le ployer aux durs travaux, aux besognes les plus viles, les plus basses, comme de laver le linge, étancher l'eau, trier les cendres, récurer la vaisselle, et cela pieds nus, en robe grossière, la corde aux reins, sans abri, sans feu, même l'hiver !

Mais cette dure vie, dans l'état de dépérissement où elle était tombée par suite du mal qui la minait, Charlotte-Henriette n'était pas en état d'en affronter l'épreuve. Et, telle qu'on vit par la suite, à la fin d'une carrière tout emplie des plaisirs du cœur et des joies de l'esprit, la bonne protectrice de La Fon-

taine, Mme de La Sablière, s'en aller finir aux Incurables, ainsi l'on verra cette personne, pétrie de toutes les grâces et de tout ce qu'il y a de plaisant et d'heureux au monde, s'en aller achever sa vie à l'ombre du grand beau vaisseau de Notre-Dame, auprès du Chapitre, et dans ce quartier reclus du vieux Reims où ce n'étaient alors, en raison des couvents, chapelles, maisons de piété qui en formaient le domaine, que tintement cristallin des cloches, accents des voix en prières, actions de grâce, appels et répons des chantres. A cela près que les hôtes de la rue Saint-Étienne s'appliquaient à l'entourer de soins prévenants, les Incurables de Mme de Brosses, ce fut cette maison des bons Maucroix.

Auprès d'un Maucroix qui, toute sa vie, s'était montré si souvent enclin lui-même au péché, pécheurs et pécheresses étaient assurés de trouver le réconfort et, par les voies de l'indulgence avertie, de la bonté prévenante, bien souvent le chemin de Dieu. L'abbé d'Olivet, qui a laissé de M. de Maucroix un portrait touché de la plus fine grâce, a écrit que, parvenu au déclin d'une vie toute remplie d'actions que l'instinct, l'innocence et le cœur avaient guidée souvent plus que d'usage, M. de La Fontaine, effrayé de la corruption au milieu de laquelle il s'était complu si longtemps, s'était tourné vers son ami le chanoine comme vers le seul être qui fût capable de l'entendre et de l'absoudre. « O mon cher, fera savoir, à ce moment, de Paris, ce grand homme, à son bon compagnon demeuré à Reims et que tant de traverses, tant d'orages du monde n'avaient pas ballotté autant, ô mon cher, mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? » Et l'abbé d'Olivet ajoute que M. de Maucroix fut tellement pénétré des regrets d'un homme si supérieur, qu'il garda longtemps, en mémoire de lui, ce cilice qu'on avait trouvé à M. de La Fontaine « lorsque, dit-il, on le déshabilla pour le mettre au tombeau. »

Il est probable que, si l'on fût venu à Reims dans le logis de MM. de Maucroix, chercher, longtemps après que Mme de Brosses fut morte, un témoignage aussi visible de repentir et de conversion, on ne l'eût pas trouvé. Mais qu'avait à faire d'un cilice celle dont l'abattement et la maladie suffisaient à mâter la superbe, abattre la mondanité, humilier les charmes et, sous des coups sourds cent fois répétés, éteindre sur les lèvres ce mutin sourire, cette coquette et railleuse douceur

que Charlotte-Henriette, au temps où elle était encore la *Diane* du poète, avait, eût-on dit, empruntés à l'ange saint Nicaise?

La pauvre femme, avec la saison qui passait, voyait les dernières de ses forces se retirer de son corps. « Elle souffrit longtemps, dit Tallemant, mais Maucroix souffrait assurément plus qu'elle. » Il n'y avait rien, dans des conjonctures si affligeantes, que le bon chanoine ne tentât pour l'adoucissement de maux si affreux. « Vivacité, enjouement, délicatesse, naïveté, tout cela ensemble, écrit finement le P. Bouhours, se trouvait réuni dans la conversation de M. de Maucroix. » Et cette conversation, si pétillante, si hardie, si vive, dans laquelle le poète apparaissait avec toute sa mobilité et son enjouement, c'était le régal et la consolation de cette chancelante valétudinaire qu'était devenue Mme de Brosses!

Aux petits soins pour elle, dans ce jardin de son cœur, bien aménagé, bien sarclé, paré de roses, orné d'œillets, où M. de La Fontaine parut tant de fois, où Boileau devait venir un jour, il n'y avait pas de distractions que Maucroix ne ménageât à son amie. Tantôt c'était entre eux, ou quand M. de La Fontaine était leur hôte, ce qui ajoutait bien du plaisir à la fête, de jouer à l'hombre; tantôt, si la malade se sentait un peu mieux, c'était, par un beau couchant, alors que le soleil achevait de mûrir les ceps sur la Montagne de Reims, de faire la collation. Alors, « au lieu de nous dire des douceurs, écrivait à quelque proche et cher ami, le chanoine au cœur de berger, nous en mangeons : et nous avons friponné maintes confitures sèches et liquides, maintes dragées de Verdun et non pareilles de Sedan, dont l'auteur de *Cyrus* ne parle pas cependant. »

Mais, cela, c'étaient les derniers feux, quelque chose comme l'adieu à la vie que faisait Mme de Brosses. *Adieu, paniers, vendanges sont faites!* dit un proverbe de Champagne. Et c'est à l'automne, au temps des vendanges, alors que d'Épernay à Reims et de Damery à Verzenay, tout rit, tout chante et pépie sur les hauts monts, aux flancs vermeils du vignoble, que celle que Maucroix nommait la « vilaine Camuse, » c'est-à-dire la Mort, entra dans la maison de ce sage qu'était le bon chanoine. « Il faut en finir, quand il plaît à Dieu, et je suis soumise. » Ainsi parvenue au terme d'une vie que l'insouciance, la recherche des plaisirs et les maux domestiques avaient épuisée, Charlotte-Henriette s'apprêtait à quitter pour un monde

meilleur, cette ville recueillie, ce préau paisible et ce bon ami. Dans ces sentiments, et pour employer les termes dont le P. Pouget usa à beaucoup d'années de là à propos de La Fontaine, elle « reçut le Saint-Viatique avec un extérieur qui marquait une profonde humiliation et de grands sentiments de piété. »

Frappé dans l'affection la plus chère qu'il eût connue jamais en sa vie, François de Maucroix, fou de chagrin, les yeux secs à force d'avoir pleuré, assista à la levée du corps à laquelle, comme d'usage, vinrent procéder les couventines. Ainsi, entre les cierges, au milieu des larmes, et tandis que le grondement de la cloche *Charlotte* ébranlait Notre-Dame, on eût dit le beau chœur des servantes de Pluton emportant la pauvre Eurydice, l'Eurydice inanimée du poète, vers le noir empire.

Tallemant, qui sut ces choses, en a parlé avec tout le respect qu'inspire la douleur. « Je n'ai jamais vu, dit-il, en nommant le chanoine, un homme si affligé, et, à cause de lui, je me suis réjoui de la mort de cette belle, parce qu'il était en un tel état, que je ne sais ce qui serait arrivé. » Au dire de Tallemant, Maucroix aurait été « plus de quatre ans à s'en consoler. » A quoi Louis Paris, autrement édifié que Tallemant sur les suites du deuil qui frappa Maucroix, répond que ce ne fut pas pendant quatre ans, mais bien pendant quarante, que le chanoine rémois porta dans son cœur le regret de la belle *Diane*.

A quarante années de là, en effet, vers 1690, alors qu'il était déjà, pour employer l'expression de La Bruyère sur Santeul, un « enfant à cheveux gris, » il advint à Maucroix, parmi de vieilles lettres, des brouillons épars de traductions de Lactance et de saint Chrysostome, de retrouver ce portrait parlant, pétri de toutes les grâces du modèle, et que M. de La Fontaine et lui, alors qu'ils étaient des hommes ardents et jeunes, avaient admiré tant de fois, du vivant de Charlotte-Henriette, au « benoît préau. » « Par le plus grand bonheur du monde, écrit alors cet admirable et constant vieillard, j'ai retrouvé un portrait de la personne que j'ai le mieux aimée. Combien y a-t-il? Plus de quarante ans ! Ce sont bien des ans ! J'en fais faire une copie, la copie est presque achevée : elle ressemble fort à l'original qui ressemblait fort à la belle. J'en ai une joie, je ne m'en sens pas... toutes mes plaies se sont rouvertes ! »

Au milieu de tant d'épreuves, de regrets persistants et de

fidélité à la mémoire de celle qui n'était plus, il était une consotion que Maucroix, malgré tout, ressentait encore. C'est quand il recevait de Paris quelque bon et honnête billet de celui qu'après Mme de Brosses, il avait le plus chéri : Jean de La Fontaine; mais surtout c'était quand ce dernier, malgré le poids de l'âge et les obligations d'une vie devenue longue, revenait, au cours d'un voyage de Champagne, s'asseoir au « benoît préau. » Alors ces deux vieillards, comme on remue la cendre au fond d'un foyer éteint, remuaient leur passé. L'un, à travers le recu lointain des saisons, revoyait Marie Héricart, laquelle vivait toujours, mais était séparée de lui ; l'autre, comme si le souvenir n'en eût pas encore pâli, pensait à cette Charlotte-Henriette de Joyeuse, au regard mutin, aux belles lèvres, dont le narquois regard, chargé de malice tendre, lui souriait du fond d'un portrait. Tandis que, durant ce retour vers les années mortes, la Sillon, devant la baie ouverte du « benoît préau, » disposait le couvert, tous deux, avec cette netteté que l'âge donne à l'esprit, se revoyaient jeunes hommes assis sous une treille, près d'une place de village au-devant de laquelle des garçons vignerons jouaient aux quilles. Notre bonhomme, épris, sans l'avoir vue encore, de sa fiancée de La Ferté-Milon, était ce jour-là tout gai, tout heureux; Maucroix, désespéré du mariage de Mlle de Joyeuse, demeurait songeur. Cependant, — ils s'en souvenaient comme s'ils y eussent été encore ! — c'était devant ces vignes que mûrissait le soleil, au pépiement des grives, au bruit que les vignerons faisaient en abattant des quilles, après que M. de La Fontaine eut rapporté l'apologue du *Meunier, son fils et l'âne*, que ce destin, au terme duquel entourés de belles ombres ils touchaient enfin, léger, frivole, incertain, s'était en ce temps-là, pour l'un et l'autre des deux amis, des deux pigeons de la fable, fixé à jamais.

EDMOND PILON.

L'OUBLI

POÈME

I

Ah ! voici le gazon qui console des pierres,
Et l'arbre fort, debout au tournant du chemin,
Qui, dans un geste large, étend sur nos paupières
La bénédiction de sa puissante main.
La cité monstrueuse au travers des ramures
Confond sa voix lointaine avec les doux murmures
Du vent et les appels d'invisibles oiseaux.
La biche fait un pas sur la mousse craquante,
Et, pour rendre la paix du jour plus convaincante,
Le cygne ajoute encore au calme heureux des eaux.

Comme un liquide noir ruisselle d'une éponge,
La foule alors jaillit de l'enceinte des murs :
Des filles et des hommes mûrs,
Des boas fripés et des mentons durs.
Le défilé sous bois s'allonge...
Une flèche blanche, un seul mot : Longchamp.
L'auto-car bondé vire et prend l'allée.
Sa trompe dans les cœurs résonne comme un chant
D'espérance avant la mêlée ;
Sur tous ses gradins, dans les yeux bouffis,
Même usure ardente et mêmes défis.

Qu'importent à ceux-là les couleurs de l'automne,
Les songes, les parfums montant d'un sol mouillé,
Et ce pâle soleil dont le regard s'étonne
Comme d'un vieux vin dépouillé.

Sourds à ce que chuchote en tournoyant la feuille,
Ils ont peur du silence où l'âme se recueille,
Mais un taxi qu'on frète à six,
Un amer, un vermouth-cassis,
Voilà leur cœur déjà qui s'échauffe et se grise,
Pauvre feuille lui-même au gré d'une autre brise.

Paresseux et malchanceux,
Déclassés de tous les types,
Ceux qui rient encore et ceux,
Boutonnés dans leurs principes,
Qui mâchent de courtes pipes,
Hâtez-vous, melons graisseux,
Vaniteuses vieilles nippes!

Dames veuves qui tenez
Le Jockey dans vos mains rouges,
Enfants des bars et des bouges,
Gamins soufflant par le nez
Deux jets de vapeur bleuâtre,
Sourcils d'encre et fronts de plâtre,
Modiste au bras du bellâtre,
Trottinez et clopinez!

Maintenant rassemblés sur l'immense pelouse,
Les voilà qui font queue aux guichets des paris.
O fortune avare et jalouse,
C'est l'instant où tu leur souris.
La minute où les doigts tremblent
En ouvrant les sacs à main,
Où tous les vieux rêves semblent
Se nourrir du mot demain
Comme des mouches qui pompent
Un morceau de sucre noir;
La minute ivre d'espoir
Où dans la brume s'estompent
La tristesse et le remord;
La minute où l'on oublie,
Où le billet qu'on déplie
Masque tout, même la Mort.

* * *

Cependant, au-dessus de l'océan des têtes,
Le soleil dans les cieux préside à d'autres fêtes,
Loin, très loin, par delà de fins cirrus d'argent;
Et, parfois, comme un dieu dont le regard s'incline,
Il laisse du bois jaune à la jaune colline
Errer son sourire indulgent.

Les tribunes, là-bas, avec leur foule claire,
Imitent les frissons des espaliers en fleurs.
Oriflammes et mâts, tout a dessein de plaire.
Le monde, secouant sa chaîne séculaire,
Semble s'être affranchi des pleurs.

On dit que la vie est grise :
Ouvre les yeux, tu verras
Une casaque cerise
Effleurer le gazon ras.

La vie est, dit-on, pesante?
Vois cette toque citron
Qui, légère, se présente
A l'entraîneur du baron.

Le cœur libre de scrupules,
Vois ces coursiers éclatants,
Vifs comme les libellules
Sur la mousse des étangs.

Qui parle de suicide?
Mourir, c'est tout perdre au jeu.
Ponte sur ce vert acide
Qui tourne et qui se décide
Comme un pistolet fait feu.

* * *

Ils partent. — Un grand cri sort de toutes les bouches,
Jailli du fond de l'être, impudique, animal,
Pareil au soupir de la femme en couches,
Au hurlement du chien qui lutte avec son mal,

Alors, en un clin d'œil, comme on voit un navire
Couler sur une mine avec tous ses agrès,
Étages de coteaux, bordures de forêts,
Larges plans gazonnés, vastes cieux, tout chavire.
Fait-il clair? Fait-il sombre? Hélas! le jour peut luire,
Parfois, comme un flambeau dans un temple désert.
Une lueur, une ombre : ou l'on gagne, ou l'on perd.
Il n'est point d'autre nuit, il n'est point d'autre aurore.
Illusions, rancœurs, tout le passé maudit,
Tout ce que le sang roule, à ce moment bondit,
Comme un peuple de rats sur un plancher sonore.
O misère! voici, masquant soudain l'azur,
D'horribles souvenirs : un chromo sur un mur,
Le lit défait, les cris dans les chambres voisines.
Voici les hôpitaux, les gares, les usines,
Voici l'enfant malade et le meuble boiteux,
Voici les coups et les reproches,
Et voici les soirs fiers après les jours honteux,
Les beaux soirs où l'on a de l'argent dans ses poches.
Et derrière le bois, invisible et dormant,
Paris au bord du ciel gronde très doucement,
Certain d'avoir repris avant la nuit tombée
Les âmes qu'il lui faut pour sa vaste flambée.

O peloton clair
Qui te rapetisses,
Que de sorts tu tisses,
Lorsque tu fends l'air!

Jouet mécanique,
Une peur panique
Plane au ciel muet
Et sur l'herbe grasse...
Pitié! fais-nous grâce,
Innocent jouet!

Les voilà, miséricorde!
Qui tournent près du moulin!
C'est le vert qui tient la corde,
Mon favori, mon poulain!

Une femme, les mains jointes,
Se soulève sur ses pointes.
Un vieux monsieur tend le cou,
Grave et pâle comme un fou.

Brusquement, dans la ligne droite,
Un bonheur effrayant miroite :
Le vert toujours mène le train.
Frémis, bouillonne, ô vie étroite,
Brise ton couvercle d'airain!
Mais, sans même un coup de cravache,
Sans presser le sort du talon,
Le rouge imprévu se détache,
Gonflé de vent comme un ballon.
Et sa victoire est si facile,
Si gracieuse, qu'on dirait
Le rapide salut scintillant d'un fleuret.
Cependant, sous le choc, la foule entière oscille,
Comme un boxeur hors de combat.
Le volet du destin lourdement se rabat.
L'espoir perdu n'a plus d'asile.

***

Plus d'asile? Allons donc! Tous ceux qu'il a trompés,
Oublieux, dès ce soir, lui rouvriront leur porte.
Lui, cherchera le cœur sous les habits râpés,
Et, l'ayant pris dans sa main forte,
Il vous l'endormira comme on berce un enfant.
Plus d'asile, l'espoir, parce qu'un rêve avorte?
Hélas! il est moins cher à l'homme triomphant!

Dans la fraîcheur crépusculaire,
Dans l'accablement du retour,
Plus d'un exhale sa colère
Contre la trahison du jour.

Sous le toit des feuilles obscures,
Entre les tristes noisetiers,
Pas trébuchants, sombres figures,
Ils ont repris les vieux sentiers.

Le soir allume ses lanternes,
Les cabas heurtent les pliants,
Et les taxis vers les tavernes
Emportent leurs nouveaux clients,

Ceux que leur chance un moment dupe,
Et qui, déjà soûls, débraillés,
Rêvent, blottis contre une jupe,
De lendemains ensoleillés.

O Mort, il faut bien qu'on t'oublie,
Puisqu'on t'implorerait en vain!
Chacun son bandeau, sa folie,
Chacun sa morphine ou son vin,

Sa religion vraie ou fausse,
Chacun son vice ou son devoir,
Pourvu que, marchant vers la fosse,
On arrive au bord sans la voir.

II

Rien, ni le sang versé dans les luttes civiles,
Ni l'holocauste immense offert au sol natal,
Rien ne peut nous sauver des lois du Temps, ce mal
Qui plus qu'ailleurs nous ronge entre les murs des villes.

Ah! déjà, dans le cri de l'enfant nouveau-né,
S'exhale la douleur de l'être condamné.
Déjà, le corps, roulant sur l'effroyable pente,
En lutte avec son propre poids,
Se raidit, se raccroche à l'aube enveloppante,
Mais l'aube glisse entre ses doigts.

Et l'enfant grandit, l'enfant joue...
D'où vient que dans ses jeux sa voix tombe soudain?
Comme une brusque averse assombrit un jardin,
Quel invisible doigt touche et fane sa joue?
Il cesse de courir, il regarde un tison
Flamber, fumer, s'éteindre, et pleure sans raison :
Première vague horreur de la Mort pressentie.

Mais l'enfant, malgré tout, veut faire sa partie;
Il nous prend dans les mains les vieux dés usagés :
Vieux sentiments, vieux préjugés,
Et, lançant des défis au sort irrémédiable,
Où nous avons perdu, lui, croit piper le diable.

III

Non, l'enfer, ce n'est point, dans l'ombre d'un pilier,
Quelque démon qui tire une langue fourchue,
Grimaçant et naïf comme un pauvre écolier :
Le véritable enfer est là, dans la cohue.

Les souffles moisis d'un tunnel,
Les signaux, les sifflets dans la brume poisseuse,
Et, dès le trottoir, la triste berceuse
De ce tournoiement éternel.

L'escalier au ras du sol boit la foule;
Le feu sans pitié qui luit dans l'ampoule
Ricoche durement sur la rampe de fer;
Du plafond qui tremble il sort un long râle.
Je te dis : voilà la spirale
Des damnés, c'est ici l'enfer!

* * *

Tu remontes. Sur les places
Tu goûtes le vent amer,
Et les pavés sont des glaces,
La rue est un fond de mer.

Encore un fond, jamais d'air libre,
Jamais, quel que soit l'escalier,
Tu n'atteindras en haut le ciel pur, le palier
Où notre sort avec nos rêves s'équilibre.

* * *

Le remorqueur écrase au pont
Son panache roussâtre,
Le train siffle, l'écho répond,
Et le ciel est d'un gris douceâtre.

Et je songe, écoutant ces voix :
La minute fait semblant d'être
Une minute d'autrefois.
Que le masque du monde est traître!

Une cité d'Europe est un miroir qui ment :
Ses jardins, ses palais antiques,
Jusqu'aux enseignes des boutiques,
Tout y change si lentement!

Sauf que sur ces pavés jadis battus du fiacre,
Le taxi répand son odeur dans l'air,
J'ai sous les yeux le simulacre
De quelque soir d'un autre hiver.

Mais, soudain, le sol manque et l'abîme se creuse.
J'appelle par leurs noms mes amis qui sont morts.
N'est-il donc point de vie heureuse
Qui soit pure de tout remords?

Chaque heure est un tissu de fausses ressemblances,
Et l'on parle ici-bas du retour des saisons!
Non, ce sont d'autres bruits, ce sont d'autres silences!
Tout vieillit : cœur de l'homme et plâtre des maisons.

Amis disparus dans les flammes,
Amis fauchés par un grand vent,
Vous, c'est d'un sombre vin que s'enivraient vos âmes :
Vous avez oublié la tombe en la bravant.

IV

Autour des globes roux le brouillard met des franges
Qui les font ressembler à des bourdons velus;
Il construit des palais étranges
Où le fracas du soir ne s'entend presque plus.

Entre les murs de fumée
De ce corridor trompeur,
Ta souffrance accoutumée
N'est aussi qu'une vapeur.

Les pylones et les arches,
Tout, jusqu'au sol où tu marches,
N'est qu'apparence, tu peux
Douter si tu dors ou veilles.
A chaque pas, des merveilles,
Des péristyles pompeux!

***

Quand tous les monuments sont d'énormes éponges,
Des algues, des coraux,
Tu peux bien briser tes barreaux,
Pauvre cœur, et croire à tes songes.

Quand le granit se mue en un flocon léger,
Le destin le plus dur peut bien paraître tendre.
Passant, sous ton scaphandre,
Continue à plonger,
Continue à descendre.

Si tes jours sont des combats,
Évade-toi par en bas,
Explore en toi des prairies
Plus vertes que le vert gazon,
Car la perle est au fond des longues rêveries,
Et pour qui sait rêver il n'est point de prison.

***

L'enfer te ressaisit dans l'autobus qui gronde.
Des lueurs frappent des lorgnons,
Les épingles de strass brillent dans les chignons.
Toi qui voulais t'enfuir, te voilà dans la ronde.
Qu'ils sont pâles, tes compagnons!

Tous ont reçu du sort une si grave injure
Qu'ils trouvent quelque joie à s'en enorgueillir.
Tiendront-ils longtemps la gageure
D'être assis là sans défaillir?

Et le roulis penche leurs nuques
Toutes ensemble d'un côté.
Glissez, fronts chauves et perruques,
Poil grison et jeune beauté!

Cœur qui gémis, cœur qui divagues,
Cœur sans amour au soir tombant,
Rameurs, escaladez les vagues,
Tous enchaînés à votre banc.

* * *

Timbres, cornes, sifflets, tout hurle : « Pas de trêve! »
Pauvre antidote que le rêve,
Quand chaque heure du jour est un âcre poison.

Foule pareille aux mers qu'un mal obscur tourmente,
Est-ce donc des sursauts d'une course démente
Que le progrès du siècle attend ta guérison?

Partout la machine halète.
Le monstre, comme un fauve échappant au dompteur,
Aussitôt inventé, domine l'inventeur.
Partout le vent qui vous soufflette,
La pédale au pied, le volant en main,
Et les regards tendus sur le pâle chemin.

Le flot humilié blanchit les hautes proues,
Le rail enfonce au loin son double ruban clair.
A force de tourner, ivres d'oubli, les roues,
Un jour, ont obliqué dans l'air.

Ah! le mercure baisse au creux du baromètre,
Ton oreille a saigné sous ton casque de cuir!
Qu'est-ce que le nuage a donc pu te promettre?
Qu'espérais-tu? t'enfuir?

Redescends, redescends! les routes des étoiles
Ne font point de crochet dans les cieux d'ici-bas.
Reviens, l'aile rompue, à ton hangar de toiles,
Et sur le plat gazon reprends ton triste pas.

V

Toi qui maudis ton téléphone,
Ingrat, que tu te connais peu!
Garde-toi du repos, griffonne
Un chiffre encore au crayon bleu.

Câble à New-Vork et câble à Londres.
Pourvu que l'ordre arrive à temps!
Tu t'élèves ou tu t'effrondres...
Bénis ces terribles instants!

Déjà, sur les degrés du temple,
Bourdonne la voix du changeur.
Crie à ton tour, crie et contemple
Les naufragés, toi naufrageur.

***

O paix des ateliers et des laboratoires,
Paix dont tous les instants, d'un long effort remplis,
Sont de calmes victoires!
Régions des sereins oublis!

L'œil, enchâssé dans l'oculaire
Du microscope, voit, là-bas,
Sur le champ d'une lame claire,
D'autres amours, d'autres combats.

Dans le four, la flamme obstinée
Chantonne : « En avant! en avant! »
Ah! le mois, la saison, l'année,
La vie, une courte journée
Pour l'artiste et pour le savant!

***

O Mort, dit l'amoureux, éloigne-toi, remporte
Ta cire et tes flambeaux d'argent,
Je ne veux pas qu'on cloue un drap noir à ma porte,
Le sort qui m'a comblé n'est point un sort changeant.

Les menaces de la pendule
Laissent mon cœur incrédule.
Non, non, ce tic-tac enchanté
Ne peut être la voix d'un comptable économe,
C'est le doux bruit d'un métronome
Rythmant les pas, les jeux d'un éternel été.

Le temps n'existe plus, la Ville aussi s'efface,
Car les lits du bonheur en tous lieux sont pareils :
Partout ce glissement des cheveux sur ta face,
Ces souffles chauds et ces sommeils.

Cependant que la foule aux lumières se rue,
Quêtant un plaisir incertain,
J'ai pour compagnon dans la rue
Caresses de la veille et baisers du matin.

Je porte dans cette ombre une invisible armure,
Faite du souvenir de nos instants profonds.
Tu parais, et mon sang murmure,
Comme un orchestre au loin sous de vastes plafonds.

Dans la beauté des paysages
Autrefois je cherchais un triste réconfort.
Maintenant un visage entre tous les visages
Suffit à me voiler la Mort.

Ce même carrefour dont jadis le vacarme
Me paraissait l'écho de mon propre tourment,
Voilà qu'il chante un hymne au destin qui désarme;
Voilà que, dans mon œil, le prisme d'une larme
Change en miroirs de fête un noir ruissellement.

***

Mais nous, les fronts vides,
Nous, les lâches cœurs,
Nous sommes avides
De fortes liqueurs.

Notre âme est esclave
Du café de nuit
Où l'éponge lave
Le zinc qui reluit.

Lourde ivresse, assène
Ton poing sur nos yeux,
Sonne, rire obscène,
Dans les mauvais lieux.

VI

C'est là-bas, hors des murs, que se trouvent les fosses.
En ville, dans le bruit, on n'entend point les glas.
Donc, viveurs, vivez! en avant, les sauces,
Par les tubes des monte-plats!

En avant, autos, fleurs, livrées,
Vieux vins couchés sur matelas!
Paix à nos femmes enivrées!
Regain de jouvence aux corps las!

***

Pressons-nous, la rampe s'allume,
Nous grimperons au paradis.

Seigneur, si tu savais quelle horrible amertume
Dépose dans les cœurs le brouillard du bitume!
Si tu savais ma rage au long des jours maudits!
Ramonez cette suie, apaisez cette flamme,
Desserrez mes dents, endormez mon âme,
Illusions des samedis!

O rais de lune, ô banc de mousse,
O salon doré, jardin bleu,
Et, tantôt âpre et tantôt douce,
Une voix qui parle en chantant un peu!

Ah! le menton entre les paumes,
Les deux coudes sur le velours,
Surprendre les secrets que disent ces fantômes,
Et palpiter à leurs amours!

***

Laisse Pierrot et Colombine,
Viens, nous avons mieux, nous avons plus neuf!
Fais un tour de manège aux cochons, casse un œuf
A coups de carabine.

Mais ces jeux aussi sont usés
Comme un exercice au trapèze,
L'escamoteur, le clown, la fille aux chimpanzés,
Tout nous ennuie et tout nous pèse.

***

Cependant, te voici devant un gouffre noir.
Guidé par des lampes de poche,
Tu plonges sans rien voir.
C'est ici que la trame du Temps s'effiloche.
Ici, l'on dort les yeux ouverts.
Dormir ! n'est-ce point là ta plus profonde envie,
Cœur charnel, amoureux, malgré tout, de la vie,
Et pourtant inquiet de quelque autre univers?
Mais le sommeil, les soirs de grande lassitude,
C'est encore un travail, c'est encore une étude ;
Et, lorsqu'enfin tu dors, ton cerveau harassé
Ne peut plus, le vieux saltimbanque,
Soulever les poids du passé.
L'ardeur lui fait défaut et le souffle lui manque
Pour dresser les décors d'un monde rajeuni.
Ton sommeil, c'est ta vie, hélas ! qui se prolonge ;
Tu revois dans un mauvais songe
Jusqu'au papier de ton garni.

Dans ces ténèbres accueillantes,
Viens, tu goûteras le repos.
Point de tréteaux, point d'oripeaux,
Rien que des images fuyantes.

Une humanité sans couleurs,
Mais si lumineuse, si nette !
Des arbres noirs, de blanches fleurs,
Le ciel gris d'une autre planète.

De musique, entre bas et haut,
Juste, tout juste ce qu'il faut
Pour accompagner un prodige.
Ne bouge plus, tu dors, te dis-je !

Des mots sans voix, des trous soudains...
Un rêve, un conte se déroule.
Tu dors avec toute une foule
Immobile sur les gradins.

* * *

Non, pour venir à bout du mal qui me dévore,
Renonce à l'assoupir comme on charme un serpent.
Il faut l'emprisonner dans un enfer sonore,
Il faut le vaincre en le frappant.

Abrutis-le d'abord avec de la lumière,
Tâche que sous les coups des réflecteurs brutaux
Il soit comme un lapin qu'assomme une fermière,
Comme un bétail sous les couteaux !

Livre-le pantelant à ces trompettes aigres,
Aux banjos, aux grelots, à la fureur des nègres.
Mais surtout ne le lâche pas,
Car, souvent, quand je crois que sa force est brisée,
Se faisant de ma joie un sujet de risée,
Il ressuscite sous mes pas.

* * *

Encore une fois, Ève folle,
Appuie au bras d'Adam, ton compagnon de joug,
Ta petite main molle
Où l'ongle luit comme un bijou.

Des parfums de ta nuque enivrant sa narine,
Tes cheveux courts cernés d'un bandeau d'or ténu,
Appuie, appuie à sa poitrine
Ton sein d'éphèbe à demi nu.

L'air sur vos fronts éclate et flambe
Comme l'éclair qui fend la coupole des cieux.
Enlacez la jambe à la jambe,
Tournez, tournez, fermez les yeux !

François Porché.

LA RÉFORME
DE
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

III [1]

LA QUERELLE DES PROGRAMMES

En face d'une clientèle, nous ne disons pas élargie numériquement, mais tirée de couches plus profondes de la nation, et vivifiée par la sève primaire qu'on a fait monter plus haut qu'elle n'en avait l'habitude, la question se pose, pour les maîtres de nos lycées et collèges, de savoir quelle nourriture intellectuelle ils vont lui donner, et ce que doit être ou devenir l'enseignement secondaire. Disons tout de suite que l'enseignement secondaire doit rester l'enseignement secondaire. Et cette tautologie enferme une réponse très nette. Il ne s'agit pas d'abaisser l'enseignement, et de le plier à la commodité de nouvelles recrues, mais, au contraire, d'élever à son niveau une partie de la nation qui jusqu'ici n'avait pas assez profité de ses bienfaits. Il devrait même s'agir d'exhausser ce niveau. Pour toute sorte de raisons, il y a eu une baisse de l'enseignement en France, à tous ses degrés : la guerre et les suites de la guerre en sont cause. Il y a eu une dépréciation de l'effort intellectuel et des valeurs spirituelles. On s'en est plaint à la tribune de la Chambre, et on a dit que la France était en train de se « désinstruire. » Il faut d'abord reprendre de bonnes habitudes et remettre de l'ordre dans la maison.

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 15 juin.

L'IDÉE D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'enseignement secondaire, justement parce qu'il n'est pas sous la dépendance d'exigences déterminantes et pressantes, est celui qui a le plus besoin d'être protégé contre les menaces de dissolution. Il est destiné, par définition, aux enfants qui peuvent différer l'apprentissage d'une technique (il y a des techniques intellectuelles comme des techniques manuelles), et que leurs qualités scolaires désignent pour une prolongation d'études, qui les mettra à même de mieux faire ensuite ce qu'ils feront. Cet enseignement est organisé à part, comme une culture, ne visant aucune application immédiate. Il ne prépare à aucune fonction, sinon à la fonction d'homme. « Les humanités » sont un de ses noms. On l'appelle encore libéral, libéral par ses fins qui sont désintéressées, et par sa méthode qui est un perpétuel appel à la spontanéité de l'esprit, au bon sens, « la chose du monde la mieux partagée, » au goût dont chacun dispute. Il est dit encore classique, ce qui signifie qu'il représente une tradition, et les formes nouvelles d'enseignement ambitionnent ce titre comme une consécration. « Apprendre à penser, c'est en cela, écrivait Anatole France en 1886, que se résume tout le programme de l'enseignement secondaire. » La même chose a été dite sous cent formes. Il n'y a pas là de pédagogie de munificence. Il n'y a pas là, comme les « compagnons » l'ont reproché dans un jour d'utilitarisme, de « dépense somptuaire. » Il n'y a rien de plus démocratique que cet enseignement, quoiqu'il tende à former une aristocratie, puisqu'il la fonde sur des valeurs d'esprit. L'Amérique nous rappellerait l'utilité de ces inutilités, si nous étions tentés de l'oublier. Le président Lowell s'exprime presque comme Anatole France, quoique ce soient des hommes de formation et de tempérament différents : « La guerre a mis en évidence devant nous tous un fait. L'Amérique a un vif besoin d'hommes instruits, *trained men*. Il nous a fallu alors et il nous faut encore plus maintenant une élite dirigeante... Il nous faut des hommes... qui aient comme fond solide une éducation libérale. » Dans un roman intitulé : *la Flamme Immortelle*, et dédié par lui aux éducateurs du monde entier, Wells prend parti, lui aussi, après l'avoir exposé à toutes les embûches dressées par des

rivaux sans idéal, pour le maître dont le but « est de former des *gentlemen*, larges d'idées, bien élevés, l'esprit ouvert, dévoués, maîtres d'eux-mêmes, prêts à servir l'humanité. » Le but est indiqué. Quels sont les moyens? De quoi est faite l'éducation libérale?

Notre intention n'est pas de passer en revue toutes les disciplines dont l'harmonie compose cette éducation. Celles même que des considérations utilitaires ont peut-être introduites dans le concert se trouvent dépasser le rôle qui leur était d'abord assigné. Il n'est pas d'enseignement qui, donné d'une certaine façon, ne puisse servir à l'éducation de l'esprit. Il pourra nous apprendre quelque chose par surcroît. « Tant pis ou tant mieux, comme on voudra. Cela n'a aucune importance. » Cette boutade est d'un savant, M. H. Le Châtelier. Ce qui est important, c'est l'épanouissement de nos facultés auquel il contribue. De ce point de vue, il serait facile de justifier la présence, dans nos programmes, des sciences, de l'histoire, des langues vivantes, même si elles n'avaient pas conquis leur place de haute lutte, et si nous devions, dans l'abstraction de la pensée, et libérés de tout lien avec le passé et la tradition, ainsi que des exigences impérieuses du présent, rédiger un programme idéal, comme autrefois on rédigeait une constitution.

De ce même point de vue, bien des questions se poseraient à leur sujet. Aux sciences on pourrait demander de dégager d'elles-mêmes des humanités scientifiques. Au lieu que leurs programmes s'allongent, ils devraient se condenser, et il en faudrait extraire ce qui est le plus éducatif du double esprit de déduction et d'induction. Problème déjà posé par Fouillée, problème plus facile à poser qu'à résoudre sans doute. On ne voit pas en effet comment interrompre la chaîne des théorèmes et la série des découvertes sans perdre le fil. Il est certain cependant que les progrès croissants de la science et l'impossibilité grandissante d'en faire tenir même les éléments dans un cours d'études forceront à des simplifications, dont le secret n'est aujourd'hui qu'une inconnue de plus. — L'histoire apprend à nos lycéens à se reconnaître et à se mouvoir dans un passé dont elle jalonne au moins les grandes lignes. Elle a pour mission d'éveiller le sens de la continuité, et aussi celui des différences qui séparent les temps et les races. Mais puisque, aussi bien, dans la vie de l'espèce, nous faisons jalousement une place à part à la vie de

la nation, l'histoire n'est-elle pas l'éducatrice désignée du sentiment national? Et n'est-ce pas dès lors par un scrupule scientifique excessif que la connaissance des grands événements que nous venons de vivre est maintenue provisoirement hors des programmes? Parce que la science de ces événements n'est pas faite, dans dix ans nos enfants pourront ignorer les noms de Joffre et de Foch, et ne connaîtront la Marne que comme une rivière, et Verdun que comme une sous-préfecture. Nous recommencerons les ignorances qui suivirent 1870, mais qui avaient leur excuse dans la pudeur de la défaite. — Ceux qui ont réformé, d'une main si ferme, l'enseignement des langues vivantes, en 1902, avaient coutume de dire que la connaissance d'une langue étrangère doit être non un « savoir, » mais un « pouvoir. » Les Allemands disent, dans le même sens, que l'on « peut » une langue. Mais cette doctrine prise à la lettre ferait de l'étude des langues vivantes comme un corps étranger dans l'organisme secondaire, tel que nous l'avons défini. Cette doctrine a-t-elle depuis suffisamment évolué, a-t-elle superposé assez de savoir au pouvoir qu'elle se loue, à bon droit, d'avoir créé? — Les progrès même de l'enseignement philosophique enfin, progrès accomplis dans le sens de la précision et de l'acquisition de connaissances positives, progrès dont l'introduction de la psychologie expérimentale dans l'enseignement est l'exemple le plus caractéristique, sont-ils tels qu'on ne puisse par moments regretter cette libération de l'esprit, allant jusqu'à la griserie, que procuraient les nobles spéculations d'autrefois?

Voilà bien des questions sans doute et, pour des maîtres, passionnantes. Il en est une cependant dont l'intérêt est, en ce moment, dominant; car de la solution qu'on en donnera dépend toute l'orientation de l'enseignement secondaire : c'est la question du latin. Question de vie ou de mort. Nous voulons dire que les choses en sont venues au point qu'il s'agit de la vie ou de la mort du latin dans un enseignement qu'il constituait presque à lui seul. — Nous disons : la question du latin; nous ne parlons pas du grec, parce que, pour lui, quoique notre plume hésite à l'écrire, la question est tranchée. Il faut remarquer d'abord qu'il n'existe pas pour lui la tradition continue du latin. Le statut de l'Université de Paris est peu exigeant à son sujet : il demande que l'on sache « quelque chose » des œuvres d'Homère et de quelques autres écrivains grecs. Ce sont les

Jésuites qui imaginèrent de le mettre sur le même pied que le latin. Ils eurent, il est vrai, des imitateurs et des successeurs. Cependant, l'Université impériale couvre de fleurs « cette belle langue, » sans la rendre obligatoire. C'est la résurrection de la Grèce, au XIXe siècle, qui donna un regain de vitalité au grec scolaire, au même moment où le romantisme déterminait une certaine vogue des langues vivantes. L'histoire politique et l'histoire littéraire ont ainsi leur contre-coup dans l'histoire pédagogique. Peu importent d'ailleurs les leçons que l'on pourrait tirer de ces interruptions de la tradition. Le grec, à l'heure présente, n'est pas enseigné au quart des élèves de nos lycées; il s'en faut même de beaucoup. Il n'est donc plus un élément fixe de l'enseignement secondaire. Il faudrait rétablir des positions qui n'existent plus. Ne multiplions pas les difficultés. Le grec doit garder ses autels, nous dirons comment. Mais il ne sera plus, il n'est plus déjà l'objet d'un culte commun. Nous savons quels regrets on peut formuler, et que rien ne rendra à nos élèves cette impression exquise de la jeunesse de l'humanité et de la beauté naissante. — Mais c'est le latin qu'il faut protéger maintenant contre l'éventualité de pareils regrets.

HISTOIRE DES PROGRAMMES

Ce n'est pas en vertu d'un choix délibéré, et pour des raisons qui cependant ne manquent pas, que le latin s'est établi dans nos programmes. Nous l'avons reçu d'une longue tradition. On l'a d'abord enseigné par habitude; on s'est ensuite demandé quelles raisons on avait de l'enseigner. La théorie est venue après coup justifier une pratique déjà vieille. Il en est ainsi de beaucoup d'institutions; on pourrait même dire que, quand la théorie apparaît, elle est le premier symptôme d'un doute et d'une crise. Elle sollicite la discussion et substitue un problème à un article de foi. On ne soutient que ce qui est ébranlé; on ne démontre que ce qui n'est plus évident.

Dans une de ces études des programmes du passé, par lesquelles M. Gréard a l'habitude de préluder à l'étude des questions aujourd'hui pendantes, et qui les éclairent en effet d'une lumière vive, nous trouvons comme l'historique de ce passage lent de la suprématie incontestée du latin au partage que d'autres disciplines lui ont successivement imposé, puis à la

défense de ses dernières positions. Au XVIe siècle, pour ne pas remonter plus haut, la question ne se pose pas, aujourd'hui si difficile à résoudre, d'un centre de gravité dans l'enseignement. On n'a pas à faire de l'unité avec de la diversité. Le latin est tout, ou bien peu s'en faut; des éléments de grec apparaissent au cours des études, quelques théorèmes de mathématiques dans les dernières années. De physique, d'histoire et de géographie aucune trace. Et le français, dira-t-on? Nous sommes au siècle où de grands écrivains ont écrit en français. Ce n'est pas au collège qu'ils l'ont appris. Au collège, il est interdit aux maîtres et aux élèves de parler français, non seulement en classe, mais hors de la classe. Et le collège en cela ne fait pas violence à l'opinion commune. Montaigne a été confié par son père à des maîtres qui « jargonnaient » latin avec lui; et, à six ans, il n'entendait pas le français. Les Jésuites, portés aux accommodements, toléraient l'emploi de la langue maternelle pendant les récréations et aussi aux jours de fêtes. Mais les conditions mêmes de cette tolérance prouvent assez que, pour eux, le français n'avait rien à voir avec l'éducation sérieuse. La langue maternelle est un délassement, elle n'est pas un objet d'étude. Ainsi traite-t-on aujourd'hui les patois dans nos écoles. En 1612 encore, raconte M. Jourdain, dans une histoire de l'Université de Paris, un professeur de philosophie de Tréguier, la ville de ce Renan qui eut d'autres audaces, fut relevé de ses fonctions pour s'être servi du français dans son enseignement. Trois siècles après, j'ai entendu au Canada un professeur, Français de cœur et de langue, se vanter d'enseigner en latin comme d'une supériorité. Ces méthodes surannées ne sont donc pas si éloignées de nous qu'elles peuvent paraître. Rappelons enfin que le *Discours de la Méthode* (1637) faillit être écrit en latin. De même les *Lettres à un provincial*. Comme la pédagogie ne suit qu'avec un retard prudent le mouvement des esprits, on ne s'étonnera pas si elle parle encore latin, quand de pareils chefs-d'œuvre ont hésité entre les deux langues.

Ce sont les Oratoriens et les Jansénistes qui, un peu avant le milieu du XVIIe siècle, firent le pas décisif et rattrapèrent en partie ce mouvement des esprits dont nous parlions. La langue française avec eux acquiert droit de cité dans les collèges. Il reste encore sans doute des traces du préjugé vaincu, en particulier dans l'enseignement du catéchisme. Mais le rudiment

n'est plus obligatoirement un abrégé de grammaire latine, le Despautère de fâcheuse mémoire. On commence par le français et on arrive au latin par le français. C'est là que gît l'importance de la réforme. « Nous instruisons les enfants du latin par des règles françaises, écrit Lancelot; car nous ne sommes pas seuls à redire à la façon ordinaire de leur faire apprendre les règles de la langue latine en cette langue qu'ils n'entendent point encore; et nous désirons les former dans leur langue autant que dans celle-là. » Dans le langage de la pédagogie contemporaine, on n'apprend plus le latin par la méthode directe, une méthode directe qui ne mettait pas d'ailleurs en présence de la vie, mais de la grammaire, une méthode directe appliquée à une langue morte, ce qui en constituait le paradoxe, quoique ce paradoxe ait duré. De la même façon, le « Jardin des racines grecques *mis en vers français* » de ce même Lancelot, que nous venons de citer, fut à son heure une aimable nouveauté. Établi à la base de l'enseignement, le français, ce sera l'œuvre du temps, s'élèvera peu à peu jusqu'au sommet. Ce fut cependant notre génération seulement qui a vu, à la distribution des prix du Concours général, quand il existait encore, le professeur chargé du discours s'exprimer en français, si longue avait été la primauté du discours latin. Mais ce sont là des phénomènes de survivance. Et, dès la seconde moitié du XVIIe siècle, La Bruyère pouvait se féliciter qu'on eût « secoué le joug du latinisme. »

« Tout l'enseignement, dit M. Gréard, en recevait une aisance et une ampleur inconnues jusque-là. » C'est l'historre ou l'érudition, comme on dit alors, qui pénètre, à la suite du français, dans les programmes. Cependant les progrès seront lents. Bien plus tard, Rollin, après avoir écrit qu'il regardait « l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, » laissait hors de son programme l'histoire de France. La surcharge des programmes l'effrayait déjà, et il se bornait à demander que fût inspiré le goût de cette histoire, afin que, sorti du collège, on s'efforçât d'apprendre ce que le collège n'avait pas enseigné. Un autre écrivit : « Mon fils, vos classes sont finies, vos études commencent. » Précepte excellent, s'il s'adresse aux jeunes gens, mais que les maîtres feront aussi bien d'ignorer. Car une interprétation abusive de ce précepte ferait le vide dans les programmes et simplifierait à l'excès la

tâche et la responsabilité de ces maîtres. En réalité, c'est le XIXe siècle seulement qui sera le siècle de l'histoire ; cela peut s'entendre en deux sens, le second étant la conséquence du premier : il sera le siècle de l'histoire comme science, et par suite le siècle de l'histoire comme objet d'étude dans nos lycées et collèges. La géographie attendra plus tard encore ; son tour viendra après 1870. « Ainsi, dit encore M. Gréard, que nous ne nous lassons pas de citer, chaque siècle introduit dans son régime d'éducation le résultat de ses découvertes et de ses travaux, la préoccupation de ses intérêts et de ses besoins. »

A peu près parallèles à ceux de l'histoire furent les débuts des langues vivantes. C'est de l'italien et de l'espagnol qu'il s'agit au XVIIe siècle. Les maîtres de Port-Royal avaient, à l'intention de leurs meilleurs élèves, composé des méthodes pour l'enseignement de ces deux langues. Racine sortit de leurs mains en les possédant. Elles trouvaient place également dans un programme d'enseignement très libéral, inspiré par Richelieu et rédigé pour la ville qui devait porter son nom. La Bruyère enfin estimait « qu'on ne pouvait charger l'enfance de trop de langues. » Mais les langues vivantes resteront longtemps chez nous des accessoires. Elles n'apparaîtront que tout récemment comme des concurrentes dangereuses du latin, et des candidates aux premiers rôles.

Les sciences elles-mêmes avaient été dépendantes du latin. Leur émancipation, condition des progrès à venir, fut un fait accompli, lorsque furent substitués les *Nouveaux éléments de géométrie* d'Arnauld, *éléments déduits en français*, au *Recueil latin des théorèmes d'Euclide*. Mais, là aussi, les progrès furent lents. Les sciences restent comme un département de la philosophie, selon la conception antique, celle de Platon et d'Aristote. Quelque chose de cette conception survit dans le plan d'études qui concentre dans la classe de philosophie tout l'enseignement de la physique et de la chimie. A la fin du XVIIIe siècle, on en est encore au démonstrateur ambulant qui circule dans les collèges et fait, devant les élèves, quelques expériences sur le vide, les met en face de phénomènes électriques ou magnétiques et les fait enfin regarder dans un microscope. Cependant un professeur de sciences spécial apparaît dans quelques collèges, au collège Mazarin et au collège de Navarre en particulier. Pour toute discipline, l'apparition du professeur spécial est

la marque de l'établissement définitif dans le plan d'études, — jusqu'à ce que de leur multiplication un autre problème naisse, celui de la coordination nécessaire, et un autre besoin, celui du professeur principal.

Mais c'est la Révolution qui fit faire aux sciences des pas de géant. Les *Cahiers* de 1789 présentaient des revendications discrètes en somme, et qui ressemblaient assez, par leur éclectisme, aux vœux de nos sociétés de pères de famille. En matière d'éducation, comme en d'autres matières, la Révolution dépassa les vœux des *Cahiers*. Dans les projets de Condorcet, les sciences occupaient tout le milieu de l'éducation; les lettres anciennes n'apparaissaient qu'à la fin, comme un couronnement presque facultatif. Ces idées ne sont pas de Condorcet seul. Elles étaient dans l'air. Un an avant la Révolution, Lacépède avait proposé un cours d'études qui ne différait de celui de Condorcet que par les prétentions légèrement exorbitantes des sciences naturelles. L'énumération des matières enseignées dans les écoles centrales présente une encyclopédie confuse et comme une cacophonie. Mais, si on y cherche la part respective des sciences et des lettres anciennes, on constate un renversement des proportions d'autrefois. Daunou, qui mettra de l'ordre dans ce désordre, et consolidera pour quelques années les conquêtes de la pédagogie révolutionnaire, répartit les élèves en cycles, comme nous dirions aujourd'hui, et tout le cycle intermédiaire (quatorze à seize ans) est, comme dans le projet de Condorcet, le domaine réservé des sciences. Ce n'est plus une révolte contre l'abus des lettres, c'est une révolution. Et, en même temps, cette pédagogie nouvelle ne fait nul effort pour dissimuler son caractère utilitaire.

Le Consulat marqua une réaction. Nous trouvons, dans un arrêté interprétatif de la loi de 1802, cette formule qui, pendant tout le XIXe siècle, apparaîtra comme l'expression de la sagesse pédagogique, et qui établit comme un double point fixe sur lequel on reprendra pied, après avoir cédé momentanément à l'esprit d'aventure et aux sollicitations de toutes les formes du savoir : « On enseignera essentiellement, dans les lycées, les lettres et les mathématiques. » Les décrets et arrêtés qui suivent insistent, bien que l'idée de bifurcation se soit déjà fait jour, sur ce caractère voulu des programmes, l'alliance des sciences et des lettres et leur collaboration pour la formation de l'esprit. Mais la Res-

tauration accentuera la réaction en faveur du latin, et les sciences subiront le sort fait aux lettres vingt ans auparavant, d'attendre les classes supérieures, et même finalement la classe de philosophie, défaveur cachée sous l'apparence d'un honneur. Et dès lors le latin deviendra réactionnaire. L'enseignement de la philosophie et celui de l'histoire suivent les progrès des idées libérales, et cela s'explique. On s'expliquerait moins que le latin eût une couleur politique, si le gouvernement de la Restauration ne la lui avait ainsi imprimée.

Il résulte de ce que nous venons de dire que le gouvernement de Juillet marquera un léger retour vers les sciences. Le ministère de Villemain correspond à une période de sage équilibre. Mais, malgré ces trêves passagères, le duel est nettement engagé maintenant entre les sciences et les lettres. Il eut son expression magnifique dans un débat où les deux champions furent Arago et Lamartine. Arago avait dit : « Ce n'est pas avec de belles paroles qu'on fait du sucre de betterave; ce n'est pas avec des alexandrins qu'on extrait la soude du sel marin. » Puis, mettant en avant un argument politique, d'ailleurs contestable, il ajoutait : « C'est par les sciences que les préjugés sont tombés à jamais. » Lamartine rêve d'une harmonie possible entre les deux rivales. Mais si, par malheur, il fallait choisir, son choix est fait. « Si le genre humain était condamné à perdre entièrement un de ces deux ordres de vérités, ou toutes les vérités mathématiques, ou toutes les vérités morales, je dis qu'il ne devrait pas hésiter à sacrifier les vérités mathématiques; car, si toutes les vérités mathématiques se perdaient, le monde industriel, le monde matériel subirait sans doute un grand dommage, un immense détriment; mais si l'homme perdait une seule de ces vérités morales dont les études littéraires sont le véhicule, ce serait l'homme lui-même, ce serait l'humanité entière qui périrait. » Et il concluait, toujours éloquemment, en faveur de ces langues « que vous appelez mortes et que, moi, j'appellerai immortelles. »

Et le duel continua. Il continue encore. Lamartine et Arago prirent seulement d'autres noms, parfois presque aussi grands. Par surcroît, les langues vivantes, l'histoire, sans parler de la géographie, et bientôt le chant, le dessin et la gymnastique viennent compromettre, avec des exigences qui se justifient d'ailleurs, l'équilibre par moments rétabli entre les sciences et

les lettres. C'est alors qu'on se demanda si, pour donner trop à apprendre aux enfants, on n'aboutira pas à ce qu'ils n'apprennent rien du tout. Avant 1848, l'idée avait gagné du terrain d'une répartition des élèves entre les différentes études qui s'offraient impérieusement à eux. Le plan du 10 avril 1852, auquel le nom de Fortoul est attaché, établit la bifurcation : études communes d'abord, spéciales ensuite. On a l'habitude d'en dire du mal. Mais nous avons connu depuis d'autres bifurcations qui nous ont appris l'indulgence. Ce qui compromit la bifurcation dans l'opinion, ce sont les mesures qui lui étaient associées, toutes restrictives de la liberté de l'esprit, toutes empreintes d'une défiance mesquine à l'égard du savoir, sous toutes ses formes, des mathématiques supérieures elles-mêmes, que d'ordinaire la réaction épargne. Elle faisait partie d'un système condamné à l'avance. Sans la défendre, notons que si, avec elle, le latin perdait des élèves, en fin d'études, il ne perdait pas du moins d'heures de classe pour les élèves qu'il gardait. Et ses méthodes, ses exercices propres n'étaient pas mis en question.

Ce fut un grand lettré, Jules Simon, qui porta la discussion sur ce dangereux terrain. Il n'eût sans doute pas accepté d'être classé comme un ennemi du latin. Mais il voulait l'enseigner autrement, plus rapidement, par des lectures cursives, et réduisait les exercices écrits. Les vers latins étaient supprimés, le thème latin ramené à la portion congrue. Les professeurs de latin sentirent le coup. Ce fut un grand émoi dans les lycées. J'étais élève alors, et me rappelle que la circulaire du ministre fit l'effet d'un glas. En 1874, tout fut remis dans l'ordre ancien. Mais la question était posée, et la tactique éprouvée. Il est bien plus facile d'obtenir une concession sur tel exercice latin que sur le principe même de l'éducation latine. On « grignota » ainsi le latin, selon une expression qui fut célèbre dans ces dernières années. Et, quand ses positions eurent été ainsi entamées une à une, l'objectif de la lutte engagée cessa d'être limité, le problème brutal se posa, non plus de restreindre, mais de supprimer son rôle séculaire dans la formation des esprits. Frary n'avait d'ailleurs pas attendu cette échéance pour écrire son livre fameux sur *la Question du latin*.

LA QUESTION DU LATIN

C'est maintenant l'histoire que nous avons vécue. Les vers latins succombèrent après une courte résurrection. La dissertation latine dans la classe de philosophie disparut, sans qu'on y prît garde. Le discours latin perdit son nom : on l'appela composition latine, puis on espaça de plus en plus cet exercice réduit à l'état de symbole. Au concours d'entrée à l'École normale elle-même, le thème seul figure avec la version. Le thème enfin est maintenu, mais contesté. Seule la version qui met en jeu toutes les subtilités de l'esprit, qui procure la double joie de découvrir un sens, et de l'exprimer, trouve vraiment grâce. Nous aurions voulu faire ressortir des horaires comparés de ces dernières années les sacrifices successifs demandés au latin. Cela eût été une démonstration mathématique. Mais ces précisions ne sont pas faciles à établir, parce que les parts faites au français, au latin et au grec forment bloc dans beaucoup d'horaires, ce qui est excellent si le maître sait voir dans cette disposition une indication de la pénétration nécessaire des trois enseignements, ce qui est dangereux s'il fait pâtir les langues, qui ont le tort d'être mortes, de la liberté qui lui est laissée. Là où la comparaison est possible, elle fait ressortir un déficit au détriment du latin.

Ce qui est pire d'ailleurs que la perte d'une heure de classe, c'est le découragement des maîtres, et la désaffection des élèves. Une agonie qui dure trop longtemps donne aux meilleurs amis du moribond des impatiences d'en finir. Le latin en est au point où il lui faut un sursaut de santé et de vie pour rendre la confiance en lui à ceux qui commencent à la perdre. Les résultats présents sont plus qu'inquiétants. Je ne parle pas de ceux qui sont constatés au baccalauréat. Mais, au concours d'entrée à l'École normale, les copies des candidats, même des candidats admissibles, contiennent des fautes qui autrefois eussent fait scandale, tel ce datif : *Romanibus*. Il y a d'heureuses exceptions sans doute, quoiqu'aucune note vraiment bonne ne puisse être donnée en latin ; mais la lecture, dont le thème doit porter la trace, ne transparaît plus, mais le sentiment de la langue s'en est allé là où la correction elle-même n'existe plus. On entre à l'École normale avec des solécismes ou des barbarismes qui

condamnaient sans rémission, au temps de Jules Grévy, un candidat au baccalauréat. Et il s'agit de futurs maîtres. On se demande alors si des études qui aboutissent à de pareils résultats ne sont pas condamnées elles-mêmes. Il faut qu'on sache cela pour bien comprendre qu'il n'y a plus une concession à faire, mais plutôt une pente à remonter.

Cependant les « compagnons, » qui ont parlé de la culture latine en fils respectueux et fidèles, insistent pour le lycée de cinq ans. Il s'agit pour eux du raccord possible avec l'enseignement primaire et l'école unique. Nous avons vu, dans un précédent article, qu'il pouvait se réaliser autrement. S'il s'agissait, non du lycée de cinq ans, ce qui n'en ferait plus que quatre pour le latin, mais du latin de cinq ans, on pourrait peut-être discuter. D'excellents latinistes se résignent. On pourrait se demander avec eux si des études plus intensives ne rattraperaient pas l'année perdue, quoique, encore une fois, le latin soit au bout des concessions possibles. Car cette culture que les « compagnons » réclament, loin de la répudier, c'est une lente initiation, c'est un commerce prolongé, c'est une pénétration. On ne peut mettre les bouchées doubles, comme on le peut, non sans fatigue de l'esprit d'ailleurs, pour certaines études. Le « latin court, » ce n'est plus la culture latine. La préparation extra-rapide des jeunes filles au baccalauréat l'a mis à la mode. Il était connu déjà pour avoir fait l'objet d'expériences dans des établissements de garçons. L'enseignement primaire enfin réclame sa part de latin, depuis qu'il est à si bon compte. Il est hors de doute qu'en trois ans, quelquefois moins, beaucoup moins, on peut arriver à faire une version d'examen. On n'a pas ce qu'on peut appeler la pratique de la langue, on ne connaît pas le vocabulaire; mais, quand on a été bien dressé, on sait faire la construction, on a appris la grammaire et on a le maniement du dictionnaire. Dire que cette gymnastique a été inutile serait excessif. Toute gymnastique entretient et fortifie, du moins quand elle ne surmène pas. Mais cette gymnastique, sans autre attrait, sans autre résultat, ne serait, disent spirituellement les « compagnons, » qu'une gymnastiqne suédoise de l'esprit, et ils ajoutent que nous n'avons jamais aimé en France la gymnastique suédoise. Nous demandons autre chose au latin, à savoir de nous faire communiquer avec la civilisation et la pensée latines. S'il ne nous donne pas cet « autre chose, »

ce serait trop de lui consacrer cinq ans et même trois. Le latin réduit serait, dans nos programmes, un souvenir du passé, une vieillerie encombrante; il n'aurait plus de raison d'être véritable. Nous ne dirons pas, comme on l'a fait, qu'il faut qu'il soit tout ou rien. Mais son rôle, s'il n'est essentiel, est nul.

Avouons-le cependant, nous ne croyons pas, d'une foi assurée, à la perpétuité du latin, ni à l'immutabilité d'un programme d'éducation, si bien fait qu'il soit. Ce que nous avons raconté suffirait à ébranler tout dogmatisme pédagogique, et à enseigner le mouvement aux plus réfractaires. Il y a une vie des programmes, de même qu'il y a une vie des mots et des institutions, de même qu'on va jusqu'à parler d'une vie des dogmes. L'enseignement, aux vicissitudes duquel l'histoire pédagogique de ces derniers siècles nous a fait assister, a été lui-même, à ses débuts, une révolution. La rhétorique a chassé la scolastique dont la rude discipline a sans doute donné à l'esprit français sa rigueur dialectique et son impérieuse clarté. De cette scolastique il reste juste un chapitre dans nos cours de logique, et un chapitre qui de jour en jour va se rétrécissant. De la rhétorique à son tour le règne est à son déclin. On a même supprimé le mot pour s'encourager à exorciser la chose. Si le culte du beau et l'enseignement des belles-lettres constituent encore l'essence des humanités, cet enseignement lui-même se pénètre de plus en plus de méthode scientifique. Mais on peut prévoir le moment où l'enseignement des sciences, devenu de plus en plus envahissant et encombrant, sera en butte lui aussi à des critiques, et où l'éducation physique et l'enseignement professionnel par exemple, ou plutôt, je l'espère, une pédagogie encore intellectuelle, mais d'un ordre inédit et imprévu, brigueront sa succession. Tolstoï fit un jour une prophétie analogue.

Ces réflexions ont pour objet de donner un sens précis à la discussion qui va suivre. L'abbé de Saint-Pierre, toujours un précurseur et un paradoxal, a écrit dans l'avant-dernier siècle : « Un jour viendra que nous sentirons que nous avons moins besoin assurément de savoir le grec et le latin que le malabrais et l'arabe. » Ce jour qu'il annonçait est-il venu en ce qui concerne le latin, comme ses défaites successives pourraient le faire supposer? Le moment est-il opportun d'en précipiter la décadence et d'en hâter les derniers moments? Nous croyons tout le contraire. Nous parlons pour aujourd'hui et pour le

siècle présent. Le prochain siècle reprendra la question, soyons-en sûrs.

Il y a les arguments de toujours. Une éducation libérale a pour fonction essentielle de nous libérer de nous-mêmes, et de nous faire voir le présent et l'immédiat avec une sorte de recul. Or la connaissance d'une autre civilisation et d'une autre littérature est la meilleure voie qu'on ait encore trouvée vers cette libération. L'esprit n'a qu'à s'ouvrir pour s'émanciper, et c'est déjà un progrès que de se comparer. C'est en ce sens élevé que les voyages forment la jeunesse. Mais un voyage dans le passé est plus instructif, parce que le temps a laissé tomber ce qui ne méritait pas de durer, et qu'il s'est fait à notre usage un triage de ce que ce passé avait d'essentiel et de ce qu'il garde de vivant jusque dans la mort. Et si ce passé est le nôtre, si c'est avec sa substance que nos âmes à nous ont été pétries, nous avons ce privilège, pour nous élever au-dessus des contingences présentes, de n'avoir qu'à remonter à nos propres origines, et de trouver l'instrument de notre libération dans notre tradition même. Nous éprouvons une joie saine à nous plonger dans ce passé comme dans notre milieu naturel. Nous nous connaissons mieux nous-mêmes pour avoir revécu nos propres sentiments dans leur naïveté et leur vigueur primitives. Nous retrempons notre conscience comme à sa source, en contemplant les idées morales dont elle est faite, sous la forme d'esquisses si fermes, en profils si nets, qu'elles apparaissent, écrit un théoricien délicat de l'éducation classique, « un peu comme les figures qui découpaient leurs silhouettes inoubliables sur le pur azur des métopes. » En même temps, la langue qui les a ainsi une première fois traduites, n'étant plus soumise au changement, confère à ces mêmes idées sa propre immutabilité et les fixe dans un lointain mystérieux. Une langue morte est bien faite pour exprimer ce qui est immortel. De cette langue encore, c'est de la latine que nous voulons parler, on a dit et répété qu'elle était, dans sa structure rigide, un robuste outil à former l'esprit logique ; on a dit que rien ne vaut la comparaison des deux grammaires, avec leurs contrastes et leurs analogies, et la traduction d'une langue dans l'autre pour mieux apprendre le français lui-même, et qu'il était plus facile de le parler purement à qui s'était abreuvé au courant qui lui a donné naissance.

Tous ces arguments mériteraient de plus amples développe-

ments. Mais ce que nous tenons à dire surtout, c'est que les grands événements d'hier les ont rajeunis, et que la culture latine leur doit de nous être devenue plus chère. Elle a été menacée avec nous, et nous nous y attachons comme on s'attache à des choses, à des êtres qu'on a failli perdre. C'est alors qu'on s'aperçoit combien on les aimait. L'Allemagne en effet n'a pas tué que des hommes ; elle a tué des œuvres d'art, des paysages, et fait une hécatombe, dans une vaste partie de la France, de tous les souvenirs par lesquels les générations qui nous ont précédés se survivaient au milieu de nous, et qui enveloppaient notre présent de passé. Dès lors notre tendresse s'est accrue pour tout ce qui sentit l'approche de la même menace, notre campagne française, notre architecture. Nous avons mis de la piété dans le simple mot de « nôtre. » Pour la culture latine, la menace a fait plus que l'effleurer. Le germanisme lui a expressément déclaré la guerre et l'a désignée par là à notre attachement. Car son entreprise était aussi de tuer des idées, des traditions, des âmes pour étaler sur un désert moral, comme sur les ruines matérielles, son unique domination. Si leurs manifestes de nationalisme pédagogique ont quelque peu baissé le ton, l'hostilité des pédagogues allemands contre l'humanisme, en qui ils flairent l'ennemi, ne désarme pas. Inversement, par le fait d'une sorte d'instinct naturel, et sans qu'un mot d'ordre ait été donné, dans les premières années de la guerre surtout, un retour se produisit chez nous vers l'esprit classique. Petit effet de grandes causes, la section A de nos lycées se repeuplait. Le fait fut noté au conseil académique de Paris. Le latin participait à l'union sacrée. Les Allemands nous avaient rendu ce service de nous apprendre qu'il faisait partie des trésors de la France, qu'il était comme de la famille.

Et, avec nous, le latin a vaincu. Les races latines ont vaincu, malgré les pronostics de décadence qu'une propagande intéressée multipliait. Mais l'éducation qu'elles tiraient de leur fidélité à leurs origines a vaincu en même temps qu'elles. La guerre, qui a confronté toutes les valeurs morales, a été un triomphe de l'éducation française. Nos officiers en ont été les glorieux échantillons. On peut dire que c'est l'enseignement secondaire qui a encadré la nation. Mais il y a mieux : ces mêmes cadres ont fait le tour de l'Europe, et n'y ont pas laissé, que nous sachions, une mauvaise réputation. Dans les situations

les plus humiliées même, dans les camps de prisonniers, ceux qui étaient « instruits, » parmi les Français, se sentaient mieux instruits que leurs compagnons d'infortune qui avaient reçu, dans leurs pays, une éducation du même degré. Sans parler de leur force morale, ils s'adaptaient plus vite aux tâches imposées, et auxquelles rien ne les avait préparés. Cela faisait enrager un instituteur anglais : « Veinards de Français ! s'écriait-il, vous seuls êtes vraiment instruits. » Un grand Américain vient de rééditer, sous une autre forme, cet hommage spontané. Le président Butler écrit ceci pour ses compatriotes : « Il vaut la peine de se rappeler que l'idéal de l'éducation de la France moderne... s'est formé sous l'influence classique, et que les Français sont probablement la nation la mieux éduquée du monde. »

Ce n'est donc pas pour nous le moment de changer de méthode. Ajoutons que ce n'est pas seulement l'éducation classique, mais la façon particulière que nous avons de l'entendre et de la donner qui lui vaut le privilège d'être une éducation vraiment libérale. Ce fut une heure émouvante, lors des dernières séances du comité consultatif de l'enseignement secondaire, celle où le recteur de Strasbourg exposa à ses collègues les progrès de l'enseignement secondaire français en Alsace. Il conquiert, nous disait-il, non seulement les élèves, mais leurs parents qui avaient fait leurs études sous le régime allemand. Nous avons eu beau, pendant quelques années, nous montrer trop dociles envers la pédagogie d'outre-Rhin, il paraît que nous n'avons pas réussi à cesser d'être nous-mêmes puisque, là où il nous est le plus doux de l'emporter, les différences éclatent et la comparaison se fait à notre avantage. C'est notre appel constant au goût individuel, à la liberté de l'esprit dans le commentaire des textes, et aussi dans la classe de philosophie, qui fut pour l'Alsacien une révélation supplémentaire de la patrie retrouvée. Notre enseignement secondaire lui a donné la sensation de la France. Ses défenseurs ont-ils jamais rêvé pareille consécration et pareille récompense ? Cette expérience, qui nous est la plus chère de toutes, n'est pas isolée d'ailleurs. Demandez aux enfants belges et serbes que les malheurs de leurs patries ont forcés à venir s'asseoir sur nos bancs, quel souvenir ils ont gardé de la méthode et des maîtres de France.

Cette remarque nous mène à un dernier argument : nous

représentons, que nous le voulions ou non, la latinité dans le monde. Et, en ce moment, c'est par notre intermédiaire que beaucoup de jeunes nations cherchent à se rattacher aux ancêtres de toute civilisation humaine. La culture française, ne fût-elle que la culture française, exercerait sans doute une attraction qui ne craindrait aucune comparaison. Devant les nations latines, devant celles de l'Amérique par exemple, quelle force supplémentaire pour elle cependant, si quelque solidarité continue à la lier à la culture latine, et quelle facilité plus grande pour notre propagande ! Nous ne nous présentons plus seuls, mais avec un passé qui n'excite pas de jalousie. Et de même que, dans le latin, c'est le grec encore que nous aimons, dans le français, c'est le latin que quelques-uns provisoirement croiront aimer. Ne négligeons pas pour notre propre culture cette alliance utile dans les conflits futurs.

Voici cependant une nation, nation amie et nation latine, qui, après avoir fait l'essai du latin dans son enseignement, le répudie et le remplace par le français. N'est-ce pas là une leçon qui nous est donnée, et serons-nous moins amis de nous-mêmes que nos amis ? Nous répondrons que, pour les Roumains (c'est d'eux en effet qu'il s'agit), l'éloignement dans l'espace s'ajoute à l'éloignement dans le temps, et qu'ainsi nos classiques bénéficient d'un recul plus grand. Pour ceux du XVIIIe et du XIXe siècle au moins, la chose n'est pas indifférente. Mais il y a autre chose à dire. C'est justement parce que nous voulons que le français joue ce rôle pour toutes les nations qui nous demandent des professeurs, après nous avoir demandé des instructeurs militaires, que le français doit, en ce qui le concerne, rester en contact avec les lettres latines, pourquoi ne pouvons-nous plus dire avec les maîtres du latin eux-mêmes, avec les Grecs ? Il faut que le maître français continue à puiser aux sources vives dont il répand ensuite les bienfaits. Il est, pour ceux qui se mettent à son école, l'initié qui a vu la beauté antique face à face. Plus tard seulement il pourra se passer de ce supplément de prestige. — Ainsi notre victoire même nous lie, d'un lien raffermi, à notre éducation traditionnelle. Il nous est défendu d'y renoncer quand une partie du monde aspire vers elle, et vient nous en demander les leçons.

DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL A LA RÉFORME DE 1902.

La création de l'enseignement spécial avait un double objet, et eût pu avoir un double résultat : donner l'enseignement qui lui convient à une clientèle déterminée, sauvegarder le caractère de l'enseignement classique en détournant de lui ceux pour qui il n'est pas fait, mais qui viennent à lui, faute d'autre direction ouverte, et l'abaissent à leur niveau. Car telle est la rançon du nombre : un idéal, quel qu'il soit, pédagogique, religieux ou politique, s'altère quand le nombre de ses adeptes dépasse la mesure qui lui convient. L'enseignement spécial, l'enseignement secondaire spécial, pour lui donner son titre complet, date de la loi du 21 juin 1865. Il est l'œuvre de Victor Duruy. Mais ce ne fut pas une œuvre improvisée pendant la durée d'un ministère, quoique cette durée fût un peu plus longue alors qu'aujourd'hui. L'idée de l'enseignement spécial est très ancienne. L'auteur d'un *Traité des études*, qui n'est pas celui de Rollin, mais qui fut aussi très goûté, Claude Fleury, disait au commencement du XVIII[e] siècle : « Les praticiens, les financiers, les marchands et tout ce qui est au-dessous peuvent se passer de latin ; l'expérience le fait voir. » Nous savons déjà que les réformes pédagogiques ont une démarche lente ; un siècle après, Victor Cousin disait à son tour : « Un cri s'élève d'un bout de la France à l'autre, et réclame pour les trois quarts de la population française des établissements intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos collèges. C'est une affaire d'État. » Des essais furent tentés sans beaucoup de méthode. Les noms mêmes des établissements qui se succèdent témoignent d'une hésitation sur leur véritable objet, que nous verrons peser sur toute l'histoire de l'enseignement spécial : *Écoles supérieures universitaires ; Collèges industriels ; Écoles professionnelles ; Collèges scientfiiques ; Collèges français*. Le nom d'établissements d'enseignement secondaire spécial avait lui-même été mis en avant en 1847. Enfin, après plusieurs années d'élaboration, vint la loi Duruy.

Elle répondait si bien à un besoin que la clientèle ne se fit pas attendre. Et, ce qui était un véritable succès, cette clientèle était bien celle que l'on voulait atteindre. D'après les statistiques reproduites et commentées par M. Gréard, elle venait de

familles vouées à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, et l'enseignement spécial rendait à ces carrières les élèves qu'elles lui fournissaient. Des causes graves de faiblesse subsistaient, dont le temps et des mesures appropriées eussent peut-être triomphé. On avait créé l'enseignement avant d'avoir formé le personnel. C'est le cercle vicieux dans lequel bien des réformes s'embarrassent. Aussi faut-il toujours être indulgent à leurs débuts. L'École de Cluny, école normale de l'enseignement spécial, manqua de prestige ; elle parut par trop provinciale. Pour attirer les élèves, on avait conçu l'enseignement de façon à ce que chaque année formât un tout. Il n'y avait pas de cours régulier d'études, mais, disaient les instructions annexées à la loi, « un ensemble de cercles concentriques. » Les élèves comprirent trop bien l'invitation et abusèrent de la permission. Le contingent d'élèves fut allégé d'un quart environ chaque année. Cinq pour cent seulement allaient jusqu'au bout. Enfin l'enseignement spécial vivait côte à côte avec l'enseignement classique, dans les mêmes établissements, sauf de rares exceptions. Il avait dès lors rang de parent pauvre. C'est presque une loi qu'un type d'enseignement ne prospère que s'il a sa maison à lui, avec des chefs et des maîtres dont il est toute l'affaire, et des élèves qui ne se sentent pas diminués par des contacts et des comparaisons. Le succès de Turgot et de Chaptal est une démonstration de cette loi.

Mais l'enseignement spécial n'eut de pires ennemis que ses amis. On voulut le hausser en dignité jusqu'à l'enseignement voisin. Chacun proposa, à cet effet, quelque addition au programme qui y jouât le rôle de décor : pour les uns les langues vivantes, pour les autres, ce qui était chercher le paradoxe, un peu de latin. On s'ingénia aussi à fondre les deux enseignements dans certaines de leurs parties, et à faire l'enseignement spécial le moins spécial possible. Puis vint la question des sanctions. On n'eut de cesse que l'enseignement spécial n'eût son baccalauréat à lui. La superstition du baccalauréat est, on le sait, une des mieux ancrées dans les esprits de ce temps. Et, quand on eut conquis pour lui ce fétiche, il fallut que ce baccalauréat nouveau ouvrît toutes les mêmes carrières que l'ancien, le vrai.

Cette ascension, par étapes successives, de l'enseignement spécial, se répartit sur un espace de dix années. Elle est aidée par les progrès des écoles primaires supérieures renaissantes qui

le poussent en avant, et lui font chercher son niveau à la hauteur de l'éducation classique. En 1881, la scolarité est augmentée d'un an et passe de quatre à cinq ans. C'est alors que le baccalauréat de l'enseignement spécial est créé. En 1886, la scolarité s'élève à six ans. Deux langues vivantes, l'une fondamentale, l'autre complémentaire (conception que nous retrouverons bientôt), donnent à l'enseignement un couronnement. La dénomination d'enseignement secondaire français, qui avait été proposée, a été repoussée. On garde provisoirement la dénomination d'enseignement secondaire spécial. Enfin, en 1891, l'enseignement spécial devient l'enseignement moderne, vocable d'ailleurs mal défini. C'est le terme de son ascension, mais c'est aussi la fin de son existence. Il avait cessé peu à peu d'être ce que le législateur de 1865 avait voulu qu'il fût.

Une histoire parallèle se déroule en Allemagne, et à la même date. L'enseignement des écoles réales du premier degré en vint à ne différer de celui des gymnases que par l'absence du grec et de la philosophie, cette double absence marquant une préoccupation moindre de la culture. Aussi, conformément à cette indication, est-ce l'esprit de l'enseignement, plus que son contenu, qui diffère. Les élèves des écoles réales n'en réclament pas moins l'accès des universités, et l'obtiennent à peu près dans une proportion égale à celle des droits conférés chez nous au baccalauréat de l'enseignement spécial. On retrouve dans les discussions de l'autre côté du Rhin les mêmes arguments et les mêmes constatations que chez nous : les « réalistes » ont une avance de maturité au début des études supérieures, mais les élèves des gymnases ont des réserves qui leur permettront de les rattraper et de les dépasser.

Les décrets ne font, le plus souvent, que traduire en les trahissant, ce qui est la condition de toute traduction, en les accommodant aux faits, en usant de compromis, les doctrines qui ont eu la faveur de l'opinion. Or, pendant la période qui a vu les refontes successives de l'enseignement spécial, période où l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur commencent à se développer magnifiquement, mais où l'enseignement secondaire cherche sa voie, de brillants théoriciens lui en offrent deux, ce qui vaut moins qu'une. L'enseignement spécial sert de terrain d'expérience et y perd son existence propre. En réalité, c'est l'enseignement classique qui est visé.

Pourquoi, disent les uns, les langues vivantes ne remplaceraient-elles pas le latin dans l'enseignement classique? Elles y apporteraient aussi bien cet élargissement de la culture dont nous avons dit qu'il était la définition de l'éducation libérale, et en même temps elles continueraient d'être pratiquement utiles : enseignement à deux fins. Mais de quelle langue vivante s'agit-il, s'il vous plaît? Il y en a quatre dites fondamentales. A toute bonne raison de choisir l'une d'elles d'aussi bonnes raisons de choisir telle ou telle autre s'opposent. Et on frémit en songeant à celle à laquelle, il y a trente ans, on eût peut-être donné la préférence. Nous aurons donc plusieurs enseignements concurrents, ce qui est grave quand ces enseignements ne sont plus l'accessoire, mais le principal. L'esprit français laisserait quelque chose de son unité dans cette aventure. Les « compagnons » ont fait valoir un autre argument, et l'ont développé avec une ardeur combative qui n'est pas pour déplaire : « A se frotter continuellement à une humanité étrangère, on finit par lui prendre quelque chose. » Les réformateurs de l'enseignement des langues vivantes accepteraient cette prémisse. Ils ont bien voulu « frotter » leurs élèves au pays dont ils leur enseignaient la langue. « Or, réfléchissez bien : vous allez prendre comme *base* de la nouvelle culture l'étude de l'étranger, quel que soit d'ailleurs cet étranger... C'est le monde étranger qui sera notre éducateur... C'est tout de même raide, quand on est la France. » Le latin n'éveille pas de ces patriotiques susceptibilités.

D'ailleurs, entre les deux fins de l'enseignement des langues vivantes, dont nous parlions, je crains bien qu'il n'y ait antinomie. Et la méthode directe accuse cette antinomie. Rien en elle ne contribue à la formation de l'esprit. Et ce commencement utile, nécessaire peut-être, marque tout l'enseignement des langues vivantes de son empreinte. On a tout dit sur la valeur éducative de la version, qui est essentiellement un exercice d'analyse, analyse grammaticale, analyse des idées. Mais un bon élève de la méthode directe ne fait pas une version anglaise ou allemande comme on fait une version latine. M. Gastinel a décrit avec pénétration l'opération intellectuelle du traducteur qui a subi ce genre d'entraînement. « Il fait fonctionner son mécanisme linguistique français, comme il faisait fonctionner son mécanisme linguistique allemand ou anglais, et de façon à produire des effets sémantiques analogues; il ne décom-

pose pas la phrase pour la reconstruire, il l'imite ; il la recrée synthétiquement. »

La seconde voie offerte par les réformateurs est celle qu'exprime cette appellation, que les programmes officiels ont jusqu'ici écartée, d'enseignement classique français. Le français est mûr pour ce rôle ; les grandes œuvres qu'il a produites, et qui auront bientôt trois siècles d'existence continue, sont depuis longtemps appelées « classiques, » et peuvent servir de base à un enseignement digne de ce titre. Il peut donc se suffire à lui-même et se passer du latin. Il ne s'agit pas de ce qu'on a réalisé sous le nom d'enseignement moderne, enseignement dont M. Fouillée disait qu'il était « général-spécial, désintéressé-utilitaire. » Non, il s'agit d'un enseignement où le français jouerait le double rôle du latin et du français lui-même dans l'enseignement présent. On y ferait (on en fait déjà) des versions de français en français, c'est-à-dire de vers en prose ou de français du XVIe siècle en français moderne. Cela ne vaut évidemment pas la version latine, et là est le point faible du système. Ce système n'en eut pas moins pour partisans des publicistes de grand talent, Frary, Bigot, H. Michel. M. Gréard, sans répudier la véritable éducation classique qui eût subsisté à côté, avait de la sympathie pour lui. En revanche, Fouillée le combattait. Nous avons aujourd'hui à faire valoir, en sa faveur, mieux que des arguments, une expérience qui ne faisait que commencer au moment où cette brillante polémique battait son plein, l'expérience de l'enseignement secondaire des jeunes filles. C'est un véritable enseignement classique français ; et qui l'a vu fonctionner sait quel haut degré de culture il atteint. Nous ne verrions aucun inconvénient à ce que cette expérience féminine devînt une expérience masculine. Il serait piquant, au moment où les filles empruntent le programme des garçons, de voir les garçons emprunter celui des filles. Ce chassé-croisé ne serait évidemment pas le signe d'une grande unité de vues et de direction. Mais, de plus, on voudrait un baccalauréat *ad hoc*. Le baccalauréat est le grand obstacle à toute expérience. Quant à faire plus qu'une expérience, quant à vouloir définitivement amputer nos programmes du latin, le moment, s'il doit venir, n'est pas venu de cette opération. Nous avons dit pourquoi.

LES CYCLES ET LES SECTIONS — LE RETOUR A L'UNITÉ

On voulut inaugurer le siècle par une grande réforme. Une commission extraparlementaire fut nommée que présida M. Ribot. Cette commission entendit des dépositions remarquables. Cela ne simplifiait pas sa tâche. Car elle était tiraillée entre des doctrines diverses dont nous venons de voir les plus récentes, tiraillée aussi entre des programmes déjà consacrés, anciens ou nouveaux. Car, si nous avons parlé ailleurs de la vie des programmes, leur caractéristique biologique est la difficulté qu'ils éprouvent à mourir. Les maîtres qui les ont pratiqués, les élèves mêmes qui les ont subis en deviennent les défenseurs. Il est humain d'imposer aux autres le chemin, fût-il dur, par lequel on a passé soi-même. De sorte qu'on ne sacrifie rien. Mais comme, en même temps, on innove, les programmes deviennent des collections où le présent coudoie le passé. Nous préparons ainsi à la jeunesse, la comparaison a été faite, une habitation qui ressemble moins à quelque chose d'agencé à son intention, où elle ait ses aises, et où son goût se forme, qu'à un de ces appartements encombrés par les apports de générations successives. Il arrive cependant un moment où l'encombrement est tel qu'il faut faire un choix. On était à l'un de ces moments, qui coïncidait avec l'une des campagnes périodiques contre le surmenage.

Le problème fut élégamment résolu. On mit tout ce qui causait ce redoutable embarras du choix en plusieurs tas, et on dit à la jeunesse de choisir elle-même. Une extrême ingéniosité présida à la répartition. Les pièces jugées essentielles se retrouvent partout, et les autres se font presque équilibre, pas tout à fait cependant. L'enseignement moderne se trouve incorporé dans le système et conquiert ainsi l'égalité rêvée des sanctions. Les vieux baccalauréats ès-lettres et ès-sciences pouvaient se reconnaître au point terminus des études. Les langues vivantes obtenaient une part de lion : la moitié des élèves de nos lycées avait à apprendre deux langues, l'une fondamentale, l'autre complémentaire. Mais, comme on ne voulut pas compliquer à l'excès, moins heureux, l'enseignement classique français n'eut pas de place qui fût vraiment à lui. S'il l'avait eue, les jeunes filles eussent pu préparer un baccalauréat dans le cadre de leurs

propres études, et on eût fait l'économie d'une réforme, qui ne s'annonce pas facile. On regretta l'absence d'autres combinaisons, mais on recula toujours devant des divisions nouvelles qui accuseraient la dislocation de l'enseignement secondaire. Tout le monde connaît maintenant le système avec lequel le public mit quelque temps à se familiariser. L'enseignement secondaire est divisé en deux cycles, le premier allant jusqu'à la troisième inclusivement. A l'entrée du premier cycle, on a le choix, c'est le premier, entre l'enseignement avec latin, et l'enseignement sans latin : A et B. Après la troisième, second choix : la section A du premier cycle se subdivise elle-même en trois : latin-grec, latin-langues vivantes, latin-sciences : A, B, C. La section B du premier cycle mène tout droit à la section D du second cycle. Après la première partie du baccalauréat dont les divisions sont conformes à celles des sections du second cycle, il y a une simplification, et on n'a plus le choix qu'entre la classe de mathématiques et celle de philosophie. En outre, ce troisième choix est le plus souvent dicté par les études antérieures.

Nos enfants vivent sous ce régime depuis bientôt vingt ans. C'est la durée moyenne d'un régime pédagogique. Le besoin d'un changement se fait justement sentir quand ce régime arrive à l'âge adulte. Il s'était même fait sentir un peu plus tôt cette fois, puisque la commission d'enseignement de la Chambre avait décidé d'ouvrir une enquête dès 1913. Naturellement, ce désir de changement se colore de raisons. Cette fois encore, il semble bien que les raisons soient fortes.

Parlons des cycles d'abord. Ils n'ont plus de partisans. Ils répondaient à un besoin qui n'existe plus; et, comme toujours, on a, en les établissant, ignoré ce qui se passait à côté de l'enseignement secondaire, dans l'enseignement primaire. On voyait, il y a un quart de siècle, dans les régions traditionalistes de Bretagne en particulier, des fils d'agriculteurs venir prendre au collège une légère teinture de latin, pour s'en retourner à la terre vers quatorze ans. Il paraît que cela ne leur réussissait pas mal, et leur valait, dans leurs villages, une grande considération. Pour cette clientèle, il était honnête en effet d'aménager l'enseignement de façon à ce que, en s'en allant, elle emportât autre chose que des cours interrompus et des moitiés de tout. Mais il existe maintenant, à l'usage de ces élèves

qui ne peuvent ajouter à leur scolarité primaire qu'un nombre réduit d'années studieuses, des écoles primaires supérieures; on en a même installé dans les locaux des collèges, pour ne pas contrarier les courants créés autour de quelques vieilles maisons. Pour la véritable clientèle secondaire la division en cycles crée une coupure inutile. Une quantité infinitésimale d'élèves descend du train en marche, à l'arrêt marqué par la fin du premier cycle. Je sais bien que, dans la pensée des réformateurs de 1902, à côté du second cycle que nous connaissons, devait exister un cycle d'études pratiques adaptées à chaque région. Encore un choix à faire, si le projet avait été réalisé. Mais ce projet, jamais précisé d'ailleurs, partait de cette hypothèse qu'un enseignement pratique pouvait se superposer sur une culture qui ne l'est pas, et dans le même établissement. C'est un fait que, dans l'enseignement d'État, de pareilles tentatives n'ont jamais réussi. Pour les élèves qui parcourent les deux cycles existants, la coupure n'est pas seulement inutile, elle est nuisible. La nécessité de faire du premier cycle un ensemble cohérent et, dans une certaine mesure, complet, oblige le second cycle à des redites tant bien que mal dissimulées. Elle introduit dans le premier cycle des matières qui ne sont pas faites pour lui, comme la morale des classes de quatrième et de troisième qui, sans doute, donne à quelques maîtres d'élite l'occasion de réussites pédagogiques, mais qui ne sert le plus souvent qu'à déflorer des questions qui ont leur place dans la classe de philosophie.

Des cycles passons aux sections. L'enseignement secondaire est par essence un enseignement général. Le particulariser a donc été le fausser. Il appartient en outre aux pédagogues d'en ordonner les éléments; et il est trop commode de remettre aux parents et aux enfants le soin de résoudre une difficulté que c'est notre fonction à nous de résoudre, parce qu'elle nous embarrasse. Quel ne sera pas alors l'embarras des parents et des enfants eux-mêmes? On tirera les sections à la loterie. On prendra aussi l'habitude de revenir sur un choix fait et de changer de section, comme on rend dans les grands magasins l'achat qui a cessé de plaire. A moins que, peu à peu, un classement ne s'établisse entre ces sections, et qu'une vaste expérience pédagogique ne s'institue, dont nous ferons notre profit, mais dont vingt générations d'enfants ont fait les frais. Dans la pra-

tique enfin, ce morcellement des classes entraîne des difficultés dont les lycées de Paris ou de grandes villes n'ont pas idée. Chaque section, dans ces établissements, a des amateurs en nombre suffisant pour constituer une classe normale. Mais (ce sont des faits constatés) entrez dans la classe de Première d'un collège, qui n'est pas parmi les plus petits. Vous trouverez cinq élèves répartis en quatre sections. Et, comme les professeurs jettent les hauts cris si l'administration supprime une heure, — pour le grec par exemple, on « gémine » deux classes, — il en résulte qu'un élève a droit à lui seul à cinq heures de grec (1). C'est son compte en Première A. L'heure d'un professeur de collège est payée en moyenne 600 francs par an. Dans un lycée ce serait plus cher. Calculez ce que coûte, pour le grec seul, un élève de Première A. Comparez avec ce qu'il paye pour l'ensemble de ses études. Oh! nous ne sommes pas des marchands! — Et nous ne parlons pas de l'unité de la classe brisée, ni du manque de liaison entre des enseignements distribués isolément à ces fragments de classe.

Considérons maintenant les sections une à une. La section sans latin (B du premier cycle, D du second cycle), legs de l'enseignement moderne, est celle d'élèves qui, dans le cadre de l'enseignement secondaire, sont en réalité des élèves d'écoles primaires supérieures. Sauf des exceptions qui tiennent à un parti pris tout théorique de certains parents contre le latin, le niveau de cette section est nettement inférieur au niveau moyen de l'enseignement secondaire. Quand des professeurs, voulant contrôler leurs impressions d'ensemble, instituent des compositions de grammaire ou de français communes, le résultat est lamentable pour la section sans latin, tellement lamentable qu'on ne peut attribuer à la seule vertu du latin les différences constatées, mais à une inégalité initiale dans le recrutement. Quant aux sciences, tout ce que l'on peut dire, c'est que le programme du baccalauréat est le même pour les élèves de D et de C, mais que les premiers ont mis six ans pour s'y préparer, les seconds deux ans, en étudiant le latin par surcroît. — La section B du second cycle avait paru séduisante aux premières heures de la réforme. On s'est aperçu bientôt qu'elle était la plus facile, et cette facilité l'a disqualifiée. Elle est vite devenue le refuge des

(1) Un vote du Parlement (il n'a pas fallu moins), vient de limiter cet abus.

élèves les plus faibles parmi ceux qui ont fait du latin. Vraiment enfin elle sollicite trop peu l'effort de l'esprit. — Restent les sections A et C. Dans les grands lycées, elles se partagent les bons élèves, la première attirant ceux qui ont le goût des lettres et se destinent à des carrières dont les lettres ouvrent l'accès, la seconde ceux que les grandes écoles fascinent. Mais, dans les établissements de moindre importance, A devient squelettique. Par une conséquence imprévue, la faiblesse du recrutement a discrédité peu à peu un enseignement que l'on destinait à une élite, et il arrive que A recueille aujourd'hui ceux que C décourage. C'est le contraire de ce qui se passait autrefois, où on était « précipité » dans les sciences, quand on ne réussissait pas en lettres. C mène à tout, comme on dit. Et, en outre, C représente une harmonie, quoique imparfaitement réalisée, des lettres et des sciences.

Voilà à quoi aboutit une réforme qu'on avait prise pour une solution, et qui s'est trouvée n'être qu'une expérience. On avait dit aux parents, aux élèves : Choisissez. Et ils ont choisi, et ont choisi ce qui ressemblait le plus à l'enseignement secondaire de 1802 : « le latin et les mathématiques. » Frary disait que le latin disparaîtrait le jour où l'on aurait le choix entre lui et quelque chose d'autre. Frary s'était trompé. Cette expérience a, en outre, aboli le préjugé qui a vicié la pédagogie du XIXe siècle, celui de l'incompatibilité des études littéraires et des études scientifiques. Ce préjugé s'étendait au delà du lycée, et il y avait comme un divorce, par consentement mutuel, des sciences et des lettres. Elles se rapprochent visiblement aujourd'hui les unes des autres. Un romancier pousse ce besoin de rapprochement jusqu'à émettre ce paradoxe que tout écrivain doit avoir fait ses spéciales. Au lycée, en tout cas, les professeurs de sciences proclament la supériorité de ceux de leurs élèves qui ont fait de fortes études littéraires, et réciproquement. Les professeurs de philosophie ont également une prédilection pour les élèves de sciences, qui concorde avec l'orientation présente des études philosophiqnes. Les élèves, de leur côté, pour obtenir des points de plus dans certains concours, prennent volontiers le baccalauréat « philosophie » avec le baccalauréat « mathématiques. » Nous retrouvons donc, après l'épreuve du morcellement, l'unité de l'enseignement.

Unité ou dualité? M. Appell, d'après une interview repro-

duite par le journal *le Temps*, tout en mettant du latin partout, et en réclamant l'union des lettres et des sciences, « voit fort bien deux divisions, l'une avec plus d'humanités classiques et moins de sciences, l'autre avec plus de sciences et moins d'humanités. » « Dans l'une et l'autre, ajoute-t-il, il suffit d'une langue vivante bien sue. » Solution très acceptable. On pourrait cependant aller jusqu'à l'unité de l'enseignement, en la conciliant avec une certaine variété. « Le premier effet de la moindre réforme en France, écrit M. Gréard, est trop souvent la condamnation absolue du régime qu'il s'agit d'améliorer. » Nous voudrions éviter cet excès; et nous garderions de la réforme de 1902 ce qui mérite d'en survivre. Aux sections nous substituerions les options. Ce n'est pas du tout la même chose. Le fond de l'enseignement est commun à tous. La classe assiste à tous les exercices essentiels. Le programme ressemble à celui de C, avec une répartition plus équitable du temps des élèves entre les lettres et les sciences. C'est une idée presque acquise que les élèves de A ne font pas assez de sciences, et ceux de C pas assez de lettres. Mais alors ceux qui veulent pousser plus loin les études scientifiques auront droit à des heures supplémentaires de sciences. Un enseignement du grec sera aménagé pendant les mêmes heures pour des fidèles qu'on ferait tout pour encourager. La langue vivante complémentaire pourrait, dans ce temps disponible, trouver elle-même sa place. Les « compagnons » ont proposé quelque chose d'analogue. D'autres options seraient peut-être imaginées. Les Américains en font un bien autre usage.

Mais ajoutons qu'il faut renoncer à les offrir toutes dans tous les établissements. Les établissements auraient leurs spécialités, et l'idée de lycées différant selon les régions trouverait ici une part de satisfaction. Sans quoi, nous retomberions dans les squelettes de classes dont nous parlions. Il pourrait même arriver qu'un établissement n'offrît aucune option. Les heures libres seraient distribuées entre les enseignements fondamentaux. L'examen du baccalauréat porterait sur ce qui est commun à tous. Des notes supplémentaires seraient attribuées à ceux qui demanderaient à être interrogés sur le grec par exemple, et rachèteraient certaines faiblesses, dans une mesure à déterminer. — De l'enseignement secondaire ainsi restauré, on ne pourra plus se demander, s'il est ceci ou cela, ayant voulu être tout à la fois. Il

sera nettement classique. Il ne ressemblera plus à un labyrinthe dans lequel les élèves cherchent leur chemin, sans être jamais sûrs de ne pas s'être trompés; mais il retrouvera le caractère de route nationale largement ouverte à l'élite intellectuelle.

CONCLUSIONS

Il y a cinquante ans, et même moins, la mode était à la variété, et le sage M. Gréard demandait qu'on mît à la portée de la jeunesse des types divers d'éducation. Le tort a été de les chercher dans l'enseignement secondaire même. Nous éprouvons aujourd'hui le besoin contraire. Après avoir été soumis à des expériences multiples qui l'ont comme désarticulé, notre enseignement secondaire aspire, par une réaction fatale, à se retremper dans son unité et dans la conscience de lui-même retrouvée. Ce besoin d'unité va jusqu'à faire bon marché dans les programmes de la différence des sexes. Toute réaction a ses excès. Il est possible d'ailleurs que l'enseignement secondaire restauré ne soit plus du goût de toutes les jeunes filles. Qu'il perde une partie de sa clientèle même masculine, cela est non seulement accepté, mais voulu. Il y a des cultures qui ne doivent pas être vulgarisées. Et la faute prolongée a été de s'obstiner à donner à un nombre chaque jour plus grand une éducation qui était, dans son principe, aristocratique. Cette aristocratie d'élèves se recrute de plus en plus profondément dans la démocratie; elle-même doit rester une élite. Rien ne sert de faire deux enseignements secondaires, ou plus. Les familles voudront toujours le meilleur, et l'attireront par leur masse vers un niveau inférieur. Il est probable que beaucoup de collèges seront les victimes de ce retour de l'enseignement secondaire vers ses méthodes propres et son esprit traditionnel. La réforme de 1902 les a déjà gravement atteints en imposant des sectionnements à des groupes d'élèves trop restreints. On ne cherchera pas à les ressusciter, mais on facilitera leur évolution vers l'enseignement primaire supérieur. Les « compagnons » comptent pour l'enseignement secondaire une diminution d'effectif allant jusqu'aux trois quarts de l'effectif actuel. C'est trop généreux. Il faut songer au recrutement de l'enseignement supérieur qui ne se ferait plus sur une base suffisante, en admettant même que les facultés des sciences, comme elles l'acceptent, se recrutent partiellement ailleurs. Mais, en acceptant une perte

très large encore, on peut être assuré que l'enseignement secondaire gagnera en qualité ce qu'il perdra en quantité.

Le ministre actuel de l'Instruction publique a donné un jour cette formule : « Fortifier à la fois les études classiques, et l'enseignement technique. » Fortifier les études classiques c'est, nous l'avons dit, renouer l'alliance brisée des sciences et des lettres, du double esprit de géométrie et de finesse et, puisque les sciences n'ont pas besoin qu'on leur fasse une part qu'elles se font elles-mêmes, c'est surtout rendre aux lettres et, mettons pour plus d'un siècle encore, au latin leur dû. Mais il est temps de le dire, l'enseignement secondaire ramené à sa nature propre, débarrassé de toutes ses contrefaçons, que l'on croirait inventées par des élèves ne voulant de lui que le nom, doit avoir pour contre-partie l'enseignement professionnel. Ils ne doivent pas être rivaux, mais complémentaires. Du succès de l'enseignement professionnel naîtra même une sécurité pour l'enseignement secondaire, dès lors protégé contre des invasions redoutables. Il va sans dire qu'il y a d'autres raisons plus directes de développer l'enseignement professionnel, et aussi bien l'évangile de la production ne manque pas aujourd'hui d'apôtres. Écoles à créer, vocations aussi à déterminer, mœurs peut-être à orienter et table des valeurs à reviser : ce sont problèmes qui dépassent le cadre de cet article. Mais il faut dire, sans ambages, que de l'éducation moyenne l'éducation secondaire n'est qu'une partie. Nous n'avons dessiné qu'un des volets du diptyque.

Est-ce même diptyque qu'il faut dire ? Si l'on trouve le choix imposé aux parents trop rigoureux, si l'on veut faire une place à la variété à côté de l'enseignement secondaire, non plus en lui-même, les écoles primaires supérieures offrent entre l'enseignement secondaire et l'enseignement technique, non pas une transition, mais une série de transitions. Elles comptent plus de 60 000 élèves, sans compter 30 000 élèves des cours complémentaires qui sont des « écoles primaires supérieures » inférieures. On se demande pourquoi M. Herriot les malmène dans ses brillants rapports. On comprend mieux que les congrès de l'enseignement secondaire, en prenant quelque ombrage, leur fassent grise mine. On leur reproche d'être des écoles de fonctionnaires. Rien de plus injuste. Des réformes récentes les plient à tous les besoins de toutes les régions. Elles offrent la plus grande diversité, depuis celles qui côtoient l'enseignement

technique et que celui-ci absorbera sans doute, jusqu'à celles qui, se substituant à nos collèges, rompront sans brutalité avec le passé de la maison où elles s'installeront. Autant il est nécessaire que l'enseignement secondaire ne laisse pas altérer la pureté de ses lignes, autant cette souplesse et cette faculté d'adaptation d'un autre enseignement répond à d'autres exigences dont il n'y a pas lieu de faire fi. Si l'enseignement secondaire n'avait en face de lui que l'enseignement professionnel, il y aurait toujours un trop-plein qui refluerait vers lui. Les Écoles primaires supérieures sont les véritables héritières de l'enseignement spécial devenu, nous l'avons vu, infidèle à ses origines.

Notre piété envers l'enseignement secondaire ne nous fait donc oublier aucune des autres formes d'enseignement comme aucune des nécessités présentes. Mais il ne faut pas laisser croire que cette piété ne soit qu'une forme de dilettantisme, ou du moins le culte obstiné d'un passé devenu inutile dans un temps où le présent commande impérieusement notre « attention à la vie. » Dans une conférence intitulée *L'Éducation après la guerre*, et dont les préoccupations sont par conséquent les nôtres, le président Butler reprend une question que s'était posée Spencer : quel est le savoir le plus utile? Et, condamnant « ce produit allemand qu'est une science économique n'ayant aucun but plus élevé que le profit matériel, » et la psychologie allemande, « psychologie sans âme, » il se félicite, en fin de compte, de voir renaître aux États-Unis le goût des études classiques anciennes. Voilà donc, pour nous américaniser, la formule la plus récente. Une grande voix française, entre autres, devant ce même problème des fins dernières de l'éducation, a trouvé des notes qui donnent à la pensée comme une forme d'éternité. « Si les Grecs, écrivait Henri Poincaré, ont triomphé des Barbares, et si l'Europe, héritière de la pensée des Grecs, domine le monde, c'est parce que les sauvages aimaient les couleurs criardes et les sons du tambour qui n'occupaient que leurs sens, tandis que les Grecs aimaient la beauté intellectuelle qui se cache sous la beauté sensible, et que c'est celle-ci qui fait l'intelligence sûre et forte. » Les dernières victoires de cette beauté intellectuelle sont d'hier. N'oublions pas que nous les lui devons. Et ne souffrons pas que jamais, dans l'éducation française, la matière opprime l'esprit.

RAYMOND THAMIN.

LETTRES DE PÉTROGRAD

ESQUISSES DE LA VIE SOVIÉTIQUE

I

Nous n'avons sur ce qui se passe en Russie que des nouvelles indirectes, fragmentaires et incertaines. Une personnalité russe qui appartient à l'une des colonies résidant à Paris, a réussi, cet hiver même, à pénétrer dans Pétrograd et à s'y installer pour vivre la vie de ses compatriotes sous le joug de Lénine. Les extraits que nous donnons de ses lettres composent un tableau, aussi complet et suivi qu'il est possible, du régime des Soviets.

Janvier-mars 1921.

Est-il possible que ce soit vrai?... Tous nos fronts « blancs » sont liquidés et, après un an et demi passé à lutter, dans les rangs de l'armée active, contre les Bolchéwiki, je me retrouve dans les grands centres de la culture européenne. Sont-elles vraiment fondées, les opinions que j'entends exprimer dans nos colonies russes à Paris, à Londres, à Copenhague, à Berlin, à Helsingfors? Certains insinuent qu'il serait inopportun d'engager de l'extérieur une lutte active contre le bolchévisme, et affectent de croire à la possibilité d'une lutte engagée à l'intérieur du pays. Nous serions à la veille d'une évolution dans la politique du gouvernement communiste. Des émigrés qui se prétendent bien informés parlent d'un renouveau de vie dans la Russie des Soviets, d'une résurrection dans les usines, les manufactures et les moyens de transport : un ingénieur ne m'affirme-t-il pas qu'il y a actuellement huit trains quotidiens aller et retour sur le Transsibérien?

Non seulement les journaux socialistes de l'étranger, mais les nôtres, les journaux russes, — rose pâle, — se font l'écho de ces bruits et contribuent à les répandre. La voix qui conseille de faire la paix avec le bolchévisme s'affermit et élève le ton. Plus basse et plus hésitante devient celle qui convoque à la lutte à outrance, à la lutte armée. Elles faiblissent, elles se perdent, les voix qui s'essaient à prouver la folie et l'inanité d'un accord avec une meute de politiciens insensés qui, ayant déchiré et ensanglanté la Russie jusqu'au plus profond de ses chairs torturées, menacent maintenant de contaminer l'Occident et d'y propager la même démence. Les masses populaires, surtout les ouvriers, croient aux affirmations de la presse socialiste; dans les cercles de l'émigration russe, on ne sait plus à quoi s'en tenir. Ainsi le travail de propagande atteint son but.

Où est la vérité? Pour pouvoir juger sainement, il n'y a qu'un moyen : voir *par soi-même*, s'informer *sur les lieux mêmes*. L'Occident ne sait rien de ce qui se passe dans la Russie des Soviets. Détachés qu'ils sont depuis tantôt trois ans de la mère-patrie, les émigrés n'ont presque plus de liens avec la Russie. Même en payant, il est difficile de se procurer des journaux soviétiques : on doit se contenter des communiqués officieux publiés dans la presse socialiste des divers pays. La lassitude générale, l'apathie, le découragement d'une lutte infructueuse de trois ans, tout concourt à troubler et à égarer les esprits.

Je veux voir et savoir. Il n'y a plus, hélas! rien à faire au front. Je prends la décision d'aller dans la Russie des Soviets, afin de pouvoir palper la vérité de *visu et auditu:* voir de mes yeux, entendre de mes oreilles!

Et c'est cela, — ce que j'ai vu, entendu et constaté, — que je veux vous communiquer.

I. — L'ENTRÉE EN RUSSIE

C'est triste de quitter ce charmant Paris, de se séparer de tout ce qui fait l'agrément d'une vie cultivée : après des années passées sur le front allemand, puis dans nos armées blanches, la vie normale, la vie tranquille semble d'autant plus précieuse, et à peine en ai-je repris la douce accoutumance, qu'il me faut y renoncer de nouveau. Mais mon parti est pris. Berlin

et Copenhague ne m'arrêtent que de courts instants et les derniers jours de décembre me trouvent près de la frontière de la Russie soviétique... Ici, il me faut un peu patienter, parce que la procédure pour effectuer pratiquement l'entrée *secrète* dans la sphère des Soviets est assez compliquée; il faut se faire fabriquer des papiers, il faut entrer en relations avec les paysans de la frontière qui organisent ces périlleux voyages. Enfin tout est prêt...

C'est une soirée de fin décembre, calme et glacée. Couvert aussi chaudement qu'il m'est possible, je m'installe dans un traîneau de pêcheurs et, fouette cocher, nous nous engageons sur l'eau du golfe de Finlande transformée par le froid en glace épaisse sur laquelle le traîneau file légèrement. Le cheval est habillé de blanc; le traîneau, couvert de draps, ne présente qu'une forme blanche; nous-mêmes sommes enveloppés de blanches houppelandes et, glissant dans les ténèbres, ne faisant qu'un avec l'universelle blancheur des neiges de décembre, nous évitons sans encombre le poste douanier, les gardes-frontières... Au loin, grâce à la pureté de l'air, on distingue les feux de Kronstadt et des villages riverains : nous nous orientons sans peine, le cheval trotte vite et gaîment... Ah! voici que, noire et massive, se détache dans l'ombre la silhouette d'un fort; nous virons à droite pour le contourner de loin et traversons finalement sans accident cette première étape dangereuse qu'est la ligne des forts. Mais nous avons encore un sérieux obstacle devant nous, la ligne des petits forts, des forts-batteries; distants d'environ une verste l'un de l'autre, ils forment une sorte de chaîne entre le golfe et la côte.

Quelle malchance! le ciel devient serein, les nuages, en se dissipant, dévoilent un splendide, un inexorable clair de lune; il fait presqu'aussi clair qu'en plein jour et la chaîne des batteries se dresse distinctement devant nous; nous nous en rapprochons de plus en plus; elles semblent de noirs rochers surgissant de la neige si blanche; mais pas une lumière n'en déchire l'obscurité et seule une détonation nous avertirait que nous avons été aperçus, que l'œil de la sentinelle ne s'est pas laissé tromper. Nous traversons la chaîne entre deux batteries. Soudain, voici que, dans la glace, une crevasse effraie le cheval qui refuse d'avancer et se cabre désespérément.

Fâcheux arrêt dans un dangereux voisinage... Le cocher

fouette à tour de bras... Quelque chose me frappe en plein dans l'œil droit avec une violence inouïe ; je vois mille chandelles, la douleur est atroce ; ma première pensée est : « c'est une balle des forts... » ; — « pardon, dit le cocher, c'est moi, avec mon knout. » Un effort, un bond, nous revoilà en marche ; la seconde zone dangereuse est franchie. Nous nous rapprochons du rivage, gagnons la terre ferme et, longeant le bord de l'eau, laissons le cheval trotter à une allure plus calme. Nous touchons au but : le cocher, du bout de son fouet, nous montre au loin les lumières de Pétrograd, nous indique les points qu'il repère : ici la gare Baltique, ici le Fort et, là, Pétrowski. Il s'oriente vers le village qui est notre terme d'arrivée et où il s'agit d'entrer sans être vus ni entendus. L'obscurité est profonde : pas une lumière, pas la plus légère fumée s'élevant, hospitalière, d'un humble toit. Le cocher est nerveux, il excite son cheval fatigué : nous traversons un champ, nous tournons une ruelle : nous sommes arrivés. Et, Dieu soit loué ! sans avoir été aperçus.

C'est avec peine que les coups frappés à la vitre réveillent les parents de mon guide, encore profondément endormis. L'isba où nous entrons est relativement chaude ; tandis que les hommes vont vite effacer nos traces dans la neige et cacher traîneau et cheval, la femme fait bouillir l'eau, chauffe le poêle et regarde avec un enthousiasme non dissimulé les victuailles, ignorées en Soviétie, que je tire de mon sac : thé, sucre, miche de pain blanc, beurre, saucisson ! Tout en me servant le thé, on m'instruit minutieusement de la façon dont je dois m'y prendre pour aller à pied à Pétrograd, arriver à la gare, éviter l'endroit où sont vérifiés papiers et passeports. Il fait encore nuit noire, quoique ce soit maintenant le matin : en Russie soviétique c'est d'une heure et demie qu'on est en avance sur l'heure normale. Je m'égare en route et, lorsque j'atteins la gare, j'ai juste le temps de sauter dans le premier train au moment où déjà il s'ébranle.

Dans les wagons, froid glacial et obscurité complète; le chauffage et l'éclairage des trains sont choses ignorées dans le paradis communiste. Par prudence, je reste sur la plateforme du wagon; outre la mienne, s'y dessinent d'autres lugubres silhouettes; elles ont des sacs; elles préfèrent, paraît-il, tout comme moi, l'air pur du dehors. Au point de vue communiste, ce sont des « spéculateurs » et des « contre-révolutionnaires, » car

ces malheureux, introduisent en ville, qui des pommes de terre, qui une cruche de lait, qui des céréales, un autre tout simplement une brassée de bois. Le trajet n'est pas long : voici paraître la barrière que l'on m'a dépeinte et voici la petite porte à moitié effondrée dont on m'a donné avec tant de soin le signalement. Le train ralentit sa marche : je saute sur la voie. L'armée des « contre-révolutionnaires, » avec leur humble fardeau, déferle derrière moi, gagne également la petite porte délabrée et se perd dans les nombreuses petites ruelles environnantes... Je suis à Pétrograd.

II. — PÉTROGRAD : PREMIÈRES IMPRESSIONS

Qui a vu jadis Pétrograd, ne pourrait reconnaître la ville de naguère, si animée, si vivante, dans le cadavre de ville d'aujourd'hui : on dirait une vieille demeure seigneuriale tombée en ruines. Couvertes de neige que nul ne songe à balayer, les rues sont veuves de passants ; désertes et mornes, c'est au milieu de la chaussée que les rares piétons les parcourent, utilisant pour ne pas trop trébucher les profondes ornières laissées par les roues des automobiles des commissaires. Ni fiacres, ni voitures de maître ; à de rares, si rares intervalles! avance péniblement le fantôme d'un tramway ; vitres brisées, banquettes déchiquetées, plateformes de travers, peinture détériorée, ces survivants du passé circulent avec une telle irrégularité, on peut faire si peu de fond sur leur passage, qu'on a pris depuis longtemps le parti de ne compter, comme moyen de circulation, que sur ses deux pieds à soi ! Beaucoup plus souvent que la sonnerie de ces misérables tramways, retentit la trompe des automobiles des Soviets qui passent, dominateurs, dans un bruit assourdissant, tandis que le piéton, effrayé, cède la place en reculant sur un tas de neige ou d'immondices. Place à ces messieurs aux vestes de cuir! S'il arrive, par miracle, d'apercevoir un cheval traînant un véhicule, c'est une voiture d'approvisionnement ou l'équipage d'un ouvrier important.

Le long des rues, plus un seul des beaux magasins de jadis. *Ils sont tous fermés;* sur leurs devantures, clouées de planches ou fermées de volets, se lit l'inscription, griffonnée à la craie : « Réquisitionné par la commune de Pétrograd. » Murs des maisons, volets des fenêtres, portes-cochères, portes d'entrée,

tout, absolument tout est couvert d'affiches, de pancartes, d'appels imprimés, de proclamations, de communiqués et d'ordres du jour. Sur les vieilles affiches que nul ne songe à enlever, sont collés fraîchement les journaux du jour, car la vente au numéro n'existe pas : devant ces journaux placardés stationne un assez maigre public. Quant aux maisons, c'est pitié de les voir avec leurs portes barricadées et leurs façades délabrées : le stuc s'est émietté, les ornements de pierre se sont effrités; à demi détachées du toit, tuiles et ardoises se balancent au gré du vent ou pendent lamentablement, menace perpétuelle pour la tête des passants. Le soir, elles sont lugubres, ces maisons; avec leurs fenêtres sombres, où jamais ne brille une lumière, elles ressemblent à des aveugles.

Encore plus tristes, encore plus désolés m'apparaissent les palais, pour la plupart occupés par des clubs communistes. L'harmonie des lignes de leur architecture est brutalement interrompue par de grands lambeaux rouges, par des guirlandes de sapin à moitié défaites, par des portraits monstres des principaux chefs révolutionnaires. A chaque instant, devant le péristyle de ces palais métamorphosés en clubs, s'arrête une automobile amenant ces messieurs aux vestes de cuir. A l'intérieur, dans les salles brillamment éclairées, c'est un mouvement, une course perpétuelle, une danse échevelée; les sons de l'orchestre s'entendent du dehors.

Partout, à chaque pas, les traces irrémédiables de la ruine et de l'abandon. Devant le Palais d'Hiver, des montagnes de décombres que l'on n'a pas enlevés après avoir brisé le granit et les grilles du mur d'enceinte; les portiques sont à moitié effondrés. Plus près du pont, encore des décombres : ce sont les débris du buste élevé par les Bolchéwiki à Raditcheff et que le vent a renversé. Plus loin, le piédestal de la statue de Pierre le Grand, dont l'épitaphe est maculée et à demi effacée. Le long des quais que longe le Palais d'Hiver, toujours les mêmes amas de décombres : ce sont les débris de la superbe grille qui l'entourait. Du côté de la colonne Alexandre, une ruine en bois d'une chose incertaine, — échafaud ou tribune? Devant la mairie, un piédestal solitaire et sale, dont le stuc s'est détaché et qui supporte le buste de Lassalle à moitié brisé par le vent, lui aussi. Sur la place Znamenka, devant la gare de Moscou, les ruines d'une construction en bois tenant le milieu entre une

énorme commode et une chapelle et qui cache la statue équestre d'Alexandre III.

Dans la banlieue de Pétrograd, surtout à Wassili Ostrow et à la Petrogradskaia, où les constructions de pierres alternent avec des maisons de bois, l'aspect est fantastique et lamentable. Une maison de pierres se dresse à côté de sa voisine, ou de ce qui en reste, maison de bois maintenant écroulée, mi-démolie, mi-emportée, morceau par morceau, pour en faire du feu ou pour en rapiécer une autre.

Mais rien n'égale l'aspect de désolation que présente le Champ de Mars. Au milieu, une espèce de mausolée fait avec les débris de granit de la grille du Palais d'Hiver, élevé aux victimes de la Révolution. Un parc planté d'acacias l'entoure : il faudra du temps pour qu'il donne de l'ombre. Par ci, par là, de la couche de neige surgit une frêle petite branche, un mince petit arbrisseau : aux deux extrémités opposées, deux bassins octogones, d'où émergent des conduites d'eau en zinc. Pauvre Pétrograd !

III. — AUTOUR DE LA « BOURGEOISE »

Comment dire l'impression que font les gens qu'on rencontre dans les rues?

Ce qui frappe, au premier coup d'œil, c'est l'absence de vitalité, la pâleur de ces êtres exténués et débilités, maigres silhouettes qui se meuvent lentement, sans bruit, comme des ombres apeurées qu'une exclamation un peu vive, un son de voix un peu élevé fait tressaillir. Glacés par le froid et par la crainte, ils s'enferment en eux-mêmes, ils chuchotent, ils bégayent, plutôt qu'ils ne parlent. Ce qui frappe également, c'est l'uniforme ton grisaille de l'habillement : un chapeau propre, un bon paletot ou des bottes convenables sautent aux yeux comme un rehaut dans un lavis à la sépia. Tout le monde est vêtu de pièces et de morceaux, et, pour ainsi parler, « en attendant. » Une capote de soldat couvre des épaules féminines ; voici des culottes ou des jupes taillées dans des tentures et des étoffes pour meubles ; les soldats de l'armée rouge ont les pieds enveloppés dans des chiffons de coton ; d'autres portent des petits souliers en toile, des bas à jour noirs raccommodés tant bien que mal avec de la laine verte, — et cela par dix degrés

de froid, — des bottes de feutre qu'on a maladroitement fabriquées soi-même avec des morceaux de tapis, de drap de table bleu, rouge, vert... Les chaussures! c'est le point douloureux en Soviétie. Le premier jour, j'avais commis une imprudence dont je fus averti en constatant les regards de stupéfaction inquiète rivés sur mes hautes bottes neuves. Encore un trait à noter : presque tout le monde tire derrière soi quelque petit traîneau, qui avec du bois, qui avec des pommes de terre, qui avec un petit enfant. Le petit traîneau est devenu l'accessoire obligé de toute sortie.

Suivons ces pâles ombres à l'intérieur des maisons où elles se terrent. S'il existe encore à Pétrograd des appartements intacts, chauds et confortables, je puis vous en donner la liste exacte et complète : ce sont ceux des « commissaires » les plus en vue et ceux de la Maison des Soviets (jadis hôtel Astoria), résidence d'hiver de Zinovieff, Badaïeff, Luline, etc. (En été, cette compagnie se transporte à Bezzabotnoje, appartenant au grand-duc Nicolas Nicolaïewitch). Mais ce que sont devenues les habitations du commun des mortels, la plume se refuse à le décrire.

Les canalisations ne fonctionnent plus dans ces maisons où, depuis des années, aucune réparation n'a été faite; on va chercher de l'eau à l'étage inférieur, dans la buanderie ou chez le voisin. Les ordures de tout genre sont jetées dans la cour; les tuyaux en ruine ne laissent plus passer l'air. Les murs, qui suintent l'humidité, sont couverts de vermine et de champignons; le papier de tenture pend en lamentables lambeaux. La plupart du temps, la famille se réunit dans une seule pièce, généralement dans la cuisine, et barricade toutes les autres chambres. On place dans la cuisine un petit fourneau en fonte, qui porte le nom de « bourgeoise : » autour de ce pauvre petit fourneau se déroule toute la vie en Soviétie. Encore s'il y avait toujours de quoi chauffer même ce tout petit fourneau! Mais le plus souvent l'eau gèle dans la chambre sans feu.

Et n'allez pas croire que cette misère soit réservée aux seuls bourgeois; non : dans les quartiers ouvriers, c'est pis encore. Quant aux prolétaires qui se sont installés dans les belles maisons particulières, ils ignorent également ce que c'est que lumière et chaleur. Gelant dans ces somptueux appartements où les tapis sont en lambeaux, dont les portières ont été

transformées en pantalons et les meubles de style vendus, la famille qui s'y est installée se réfugie dans la cuisine, se tasse aussi autour de la « bourgeoise » qu'elle alimente avec des meubles d'acajou brisés à coups de hache et avec les livres pris dans la bibliothèque.

A la voir ainsi concentrée autour de la « bourgeoise, » on peut juger de la vie réservée à l'humanité soi-disant libérée par Lénine : la voilà, cette vie glorifiée par une vaine phraséologie, vie d'inanition, vie de froid, vie de ténèbres. A Pétrograd le bonheur de vivre dans une maison éclairée n'est donné qu'à un petit nombre de privilégiés, à ceux chez qui l'électricité existe encore et est réunie au câble qui dessert un établissement bolchévique quelconque. Pour les autres, pendant les mois d'hiver les plus sombres, on ne donne la lumière électrique que de sept heures du soir à minuit ou de huit à dix heures. Mais malheur à ceux qui n'ont pas l'éclairage électrique ! Même à prix d'or, on ne peut se procurer ni bougies, ni pétrole, et tout ce qui peut se brûler est uniquement réservé à chauffer la « bourgeoise. »

La nécessité a rendu les gens ingénieux en Soviétie : ils ont inventé des sortes de luminaires semblables aux lampadaires antiques et dans lesquels, en manière de substance éclairante, on jette, au hasard de la rencontre, vaseline, pétrole, huile, benzine. Le régime qui étreint cette ville agonisante, est supérieurement combiné pour créer une population passive et dénuée de toute capacité de résistance. Uniquement soucieux de continuer à entretenir son petit fourneau et sa petite lampe, tout entier enseveli dans la préoccupation du chauffage, de l'éclairage et de la nourriture, il ne reste à l'habitant de Pétrograd ni le loisir ni la force de songer à la politique.

X...

(Traduit du russe par M. N. de Berg Poggenpohl.)

(A suivre.)

RÉCEPTION

DE M. ROBERT DE FLERS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y avait le 16 juin à l'Académie, trois présidents de la République, quatre maréchaux, des duchesses, des comédiennes, le monde, les écrivains. Ils entendirent deux discours faits à la perfection, pétris de courtoisie et relevés de satire, mêlés de finesses et de grandes pensées, très bien dits, et dont les mots heureux soulevaient un brouhaha de plaisir. Les auditeurs se déridaient d'autant mieux qu'ils avaient coutume d'être plus graves. Où les comédiens se contentaient de sourire, les maréchaux riaient pour tout de bon, et les économistes débridés se convulsaient, atteints dans la fraîcheur de leur âme par ces traits et ces flèches. M. de Flers a dit que l'érudition ne riait pas tous les siècles : après la séance d'hier, elle en a pour cent ans.

Et il y a encore le mystérieux public des tribunes, ce triple parterre incliné de spectateurs entassés dans une ombre où leur foule s'enfonce; et il y a aussi ceux des niches, et ceux qui, plafonnants et accoudés à une balustrade, font, au-dessus du bureau, un motif de tableau vénitien. C'est là, bien plus que parmi les spectateurs trop notoires du centre, que se forment les mouvements et que se décide le succès. Il s'établit dans ce public et dans les discours même, des traditions : l'hommage aux maréchaux, l'hommage à M. Poincaré, le souvenir de la Marne, l'éloge de la France. Des tempêtes de bravos font réponse à ces allusions sacrées. La solennité du lieu, la qualité des esprits, le choix des spectateurs, le sentiment de la durée, donnent à ces rites nouveaux quelque chose d'assez fort. Nulle part plus qu'ici

les morts ne sont mêlés aux vivants. Leurs ombres familières sont présentes à nos yeux. Les mathématiciens parlent d'un continu à quatre dimensions, dont l'une serait le temps. C'est la définition même de cet espace illustre qui est compris sous la coupole.

Mais une autre tradition veut que ce fort enchaînement entre toutes les gloires du pays, se fasse au milieu des fleurs ; que le ton accoutumé soit la bonne grâce ; et qu'il y ait enfin entre les grands sentiments toutes sortes de petits divertissements, qui ne se donnent que là, et qui sont, eux aussi, très anciennement français : des portraits, des maximes, des réflexions. Le public en est aussi friand que pouvaient l'être les hôtes de Mme de Rambouillet. Une idée générale qui passe à portée est guettée, saisie, épinglée, et elle fait l'ornement d'une page. Un académicien qui compose un discours, c'est un homme mûr qui va à la chasse aux papillons.

M. de Flers, qui a couru sans sourciller de plus graves dangers, était visiblement ému et un peu pâle. Il commença son discours par une plaisanterie ingénieuse, sur la confusion dont il convient qu'un récipiendaire soit couvert : « Depuis 1634, dit-il, il n'a jamais existé un placement d'humilité plus recherché, ni plus avantageux. » On a ri ; c'était à la cinquième ligne de son discours ; le public était conquis. Cette émotion dissimulée, cette raillerie aimable et désabusée, cet art de plaire aussitôt, cet applaudissement immédiat et universel, n'est-ce pas, dans le raccourci d'une minute, le symbole même du théâtre de Robert de Flers ?

Là-dessus, il a commencé le plus joli discours du monde. Il a d'abord appelé son ami Gaston Arman de Caillavet, d'un geste fraternel, dans l'hémicycle sacré ; et cette évocation a été faite en termes émus, touchants et justes. M. Doumic parlera aussi de ce charmant esprit ; il en montrera la verve comique ; qui sait ce que cette verve cachait de mélancolie, et de quels sentiments profonds et tendres cette gaîté était la pudeur ?

On attendait une allusion à *l'Habit vert*. M. de Flers en fit son exorde. Il rappela comment, avec Samuel et un décorateur, il avait pénétré sous la coupole pour prendre le plan de la tribune et les mesures de Fénelon et de Bossuet. De cette aventure de trois conspirateurs dans l'ombre, il fit une scène à la Sardou, et toute dramatique. Puis il rappela l'ambition des figurants, qui intriguaient pour porter l'habit vert. Mais il n'osa pas citer un trait qu'il m'a conté jadis et qu'on peut redire. Un vieux figurant avait souhaité comme les autres la broderie aux feuilles d'olivier. M. de Flers lui expliqua que seuls les membres

du bureau seraient en uniforme. Le figurant partit désespéré et revint radieux. « Monsieur, dit-il à l'auteur, j'ai trouvé le moyen de faire reconnaître que je suis de l'Institut. » — « Qu'avez-vous trouvé? » demanda M. de Flers épouvanté. — « Monsieur, dit le figurant, je me mettrai du coton dans les oreilles. »

Après avoir fait amende pour *l'Habit vert* d'autant plus spirituellement qu'il niait qu'il la fît, M. de Flers en vint, selon l'usage, à l'éloge de son prédécesseur qui était le marquis de Ségur. Il y a, pour les récipiendaires, une grande inégalité entre les morts. Il en est qu'on a toutes les peines du monde à faire revivre, et qui ont pour ainsi dire une ombre grise. Mais il en est d'autres qui ne demandent qu'à reparaître. Au premier signe, ils sont là, comme au jour de leur propre élection. L'homme aimable, l'historien distingué qui fut celui de Mlle de Lespinasse, ne pouvait manquer de reprendre avec plaisir sa place à l'Académie à la voix de M. de Flers. Il avait toutes les raisons du monde de se rendre à son appel avec bienveillance. En effet, Robert de Flers est le petit-neveu de ce M. de Guibert, qui fut la grande passion de Mlle de Lespinasse. M. de Ségur n'a rien à lui refuser; aussi l'a-t-il très heureusement inspiré.

Un auteur dramatique, toujours contraint d'emprunter le langage des autres, a, le jour de sa réception, une occasion presque unique de parler en son nom, et nous sommes tout étonnés d'entendre sa voix naturelle. M. de Flers, cessant d'être le docile interprète de Youyou et de Miquette, a mis une coquetterie, qui ne lui est pas moins naturelle, a écrire un autre français que ces aimables personnes; et son discours a des grâces. Mais l'auteur dramatique se connaît toujours : son état est de composer des scènes; la prosopopée, qui épouvante les professeurs de rhétorique, est de toutes les images celle qui lui est la plus familière; l'évocation n'est pas pour lui de la magie, mais du métier courant, et un simple office de régisseur. M. de Flers a donc rempli son discours d'incantations : il a ainsi appelé en scène M. de Ségur : « Voici son geste simple,... voici son visage,... voici ses yeux bleus. » Il a ensuite amené sur le plateau les Portraits d'ancêtres. Et les Portraits d'ancêtres sont venus docilement dire leur couplet. Il a confié la scène suivante à Mme de Ségur, avec cette indication : « Elle porte un chapeau cabriolet en taffetas lilas orné de roses pompon, une robe de popeline violette et un talma de soie noire. » Et il a terminé le premier acte, après une entrevue entre Bonaparte et le maréchal de Ségur, par le défilé des victoires de France.

Le deuxième acte a commencé par une jolie scène entre Mme Geoffrin et M. de Ségur, s'est poursuivi par un dialogue entre Victor Cousin et le duc de la Rochefoucauld, et s'est achevé par un défilé final de tous les personnages sous l'Arc de Triomphe, le 14 juillet 1919. Pendant ce défilé, Mlle de Lespinasse fait un choix de cœur entre les maréchaux. C'est une jolie idée de revue, et le discours même est une revue, pleine d'esprit, de sentiment et parfois de grandeur d'âme, et parfaitement composée pour le public qui l'a acclamée. Cette fois encore, la « première » de M. de Flers a été un triomphe.

Après la pièce, la critique. Le hasard, qui est un dieu prévoyant, avait voulu que le soin de répondre à un auteur dramatique fût confié à un critique, qui est le directeur même de cette *Revue*. Mais, par un échange agréable, tandis que M. de Flers avait lu, immobile, sans un geste, et en mettant tout son art dans l'inflexion de sa voix sonore, M. Doumic a mis en scène son discours. Sa main gauche, qui tenait près des yeux un tout petit papier plié, jouait le rôle de souffleur; mais sa main droite, libre, déroulait subtilement dans l'air la mimique de la scène; sa voix variée l'établissait pour ainsi dire dans ses plans, et en nuançait la courtoisie acérée.

Un vif et pittoresque tableau de la salle de rédaction du *Figaro*, il y a vingt ans; puis un autre tableau, charmant et touchant, de la collaboration de Robert de Flers avec Gaston de Caillavet; une définition exacte et fine de leur art; une analyse des *Sentiers de la vertu*, et, au bout de cette route, une vue d'ensemble sur les caractères de ce théâtre.

L'énumération de ces caractères est plaisante, et M. Doumic l'a faite avec une sympathie amusée et un peu scandalisée : entre mille combinaisons d'événements, la plus folle se réalise; rien n'a d'importance; le mari est bête, mais l'amant est sot, et l'homme le plus nul est toujours le plus aimé; il y a un bon côté aux catastrophes, et c'est peut-être pour le bien de Valentin qu'Hélène s'est fait enlever vingt minutes avant d'être sa femme. Et que de traits, où l'apparente naïveté est une observation profonde : « Moi, dit un personnage, je ne peux réfléchir aux choses qu'après les avoir faites. Avant, on ne peut pas se rendre compte... » Quelques phrases de cette sorte ont amené les noms de Rivarol et de Chamfort. Puis M. Doumic a montré comment, dans ce peuple menu et fantasque, on retrouvait des personnages d'une autre espèce, « des types de chez nous, tels que nous avons coutume de les voir et de les aimer près de

nous. » Il a cité Primerose et la charmante aïeule, si bonne et si fine, de race si vraiment française, avec son esprit pénétrant, son indulgence, son dévouement tendre, sa vie modeste, et le tour vif de ses propos : Mme de Trévillac. M. Doumic est venu à la trilogie des pièces satiriques, *le Roi*, *le Bois sacré*, *l'Habit vert*, et il s'est diverti à montrer, non sans malice, combien cette satire était de tradition, presque vénérable par son archaïsme et, en somme, inoffensive. Un satirique, ainsi l'a voulu le ciel, est toujours un conservateur. Toute cette partie essentielle du discours restera comme une page de critique pénétrante et complète.

Nous voici arrivés aux temps de la guerre. M. Doumic a donné un dernier regard à ce théâtre léger, fait pour les temps légers d'autrefois. Puis, après avoir montré en beaux termes la conduite de M. de Flers aux armées roumaines, après avoir rappelé ce raid hardi par-dessus les armées ennemies et toute la Roumanie, de Jassy en Macédoine, il a conclu qu'il nous fallait maintenant un théâtre adapté au sérieux des temps nouveaux. Il a rappelé le devoir de l'écrivain envers son pays, et comment il doit en soutenir au loin la renommée. Beaucoup d'auteurs qui n'étaient pas dans la salle, pourraient prendre cette semonce à leur compte. « Nous ne sommes pas seuls dans le monde, » a dit M. Doumic. Qu'il ait terriblement raison, il m'a été donné trop souvent de le constater en voyageant chez d'autres peuples, et de souffrir de l'image que des livres français donnaient de la France. C'est l'avis universel, et M. Marcel Prévost l'a rappelé, lui aussi, dans un discours académique. Et c'est enfin ce que M. de Flers lui-même venait de dire dans une phrase magnifique : « Peut-être nous-mêmes, ne savons-nous pas assez qu'être Français, ce n'est pas seulement une nationalité, mais une dignité, et qu'il ne tiendrait qu'à nous que nous fussions un peuple de vingt millions d'ambassadeurs, auxquels dix siècles de sacrifice et d'honneur, ont donné, dans le monde entier, leurs lettres de créance. » — Ainsi tout le monde pense de même, et c'est très bien ainsi.

HENRY BIDOU.

REVUE LITTÉRAIRE

LES CHAPELLES LITTÉRAIRES (1).

M. Pierre Lasserre est un critique de bonne foi. Il ne demande qu'à aimer et admirer; seulement, il n'aime ou n'admire qu'à bon escient.

Bref, il lut les ouvrages de M. Paul Claudel, de M. Francis Jammes, de Charles Péguy, et ne les approuva point en bloc. Il publia ses jugements et fut un peu surpris d'entendre qu'on posait, avec une vive inquiétude, la question de savoir ce qu'allaient dire les « amis » de ces écrivains. Quels amis? Leurs amis particuliers? Non : pareillement, négligeons l'opinion des « oncles, tantes, cousins et cousines. » Alors? « Ce dont il agissait, c'était d'une sorte de parti conjuré, garde de zélotes ou de mamelucks littéraires, qui s'est formée autour de certains auteurs d'aujourd'hui, au premier rang desquels Paul Claudel, le plus fanatiquement servi par ces pourvoyeurs de renommée. » M. Lasserre fut injurié par la bande des Claudeliens d'une magnifique manière. « S'il m'était possible de citer ces injures, dit-il, on verrait ce qu'elles ont d'instructif et le jour qu'elles jettent sur la nature, les ressorts et les dangers de l'influence intellectuelle exercée par M. Claudel. Le caractère de faiblesse agitée, de désordre logique qu'on ne peut faire autrement que de remarquer en elles, constitue un document expressif et probant où se dénote la qualité des esprits sur lesquels la littérature claudelienne, avec ses barbares moyens de tumulte verbal et de fascination matérielle, possède la plus forte emprise. » M. Lasserre, qui venait de lire M. Paul Claudel, connut ainsi les Claudeliens.

(1) Pierre Lasserre, *Les chapelles littéraires* (librairie Garnier).

Les Claudeliens sont une de ces « chapelles littéraires » qu'il est périlleux d'offenser et que l'on offense, hélas! sans l'avoir voulu, dès que l'on ne tient pas l'auteur de *l'Annonce faite à Marie* pour le plus grand écrivain de tous les temps et de tous les pays. Chapelle littéraire ou guêpier, c'est à peu près la même chose. N'y touchez pas; ou méfiez-vous : sachez du moins ce qui vous attend. Les guêpes claudeliennes sont mauvaises.

Il y a présentement d'autres chapelles littéraires; et quelques-unes, à vrai dire, ne méritent pas l'honorable nom de chapelles. Ce seraient plus exactement des boutiques, les intérêts qu'on y défend n'étant qu'un négoce de profitable renommée : l'on y lance un écrivain, comme il paraît que certains marchands de tableaux lancent un peintre qu'ils ont choisi pour des motifs que l'art néglige. Ces boutiques sont méprisables.

La chapelle claudelienne est assurément d'une autre sorte. Elle est aussi plus gênante et plus imposante, à cause de la prétention qu'elle a de confondre le claudelisme et le catholicisme. M. Pierre Lasserre a dû s'en apercevoir. On lui fit observer que, s'il n'admirait pas les écrits de M. Paul Claudel absolument, c'est qu'il avait l'esprit fermé aux vérités du christianisme. On le plaignait de n'avoir pas un horizon de pensée et de sentiment plus étendu que ne l'aurait un Grec de l'antiquité ou, mettons, un païen de la Renaissance. On l'appelait « enfant de Minerve » et l'on se détournait de lui.

Plus récemment, un critique ayant dénoncé le « galimatias » de M. Paul Claudel, voici M. François Mauriac, romancier malin, qui se fâche; et, dans la *Revue hebdomadaire*, il écrit : « La déconcertante et savante syntaxe [de M. Claudel] irrite [ce critique et d'autres] comme les irrita toujours ce qui ne ressemble pas à ce qu'ils ont accoutumé d'entendre ; mais c'est surtout cette vision catholique du monde qui les étonne et qui les scandalise. » Enfin, si vous blâmez le « galimatias » de M. Paul Claudel, vous n'êtes point un bon catholique : meilleur catholique, vous auriez honte de ne pas considérer ce galimatias comme une savante syntaxe et déconcertante pour les infidèles.

Il y a aussi, dans la *Revue des jeunes*, un Jeune extrêmement prompt à frapper d'anathème les critiques « bien pensants » qui n'applaudissent point aux œuvres de sa chapelle ; il les accuse de ne pouvoir souffrir « la sainteté ; » il les envoie, de compagnie avec les « riches viveurs, » au théâtre où l'on joue *Phi-Phi*. Écoutez-le : « Il n'est pas difficile de constater que ces messieurs de la presse *comme il faut* voient avec dépit le surnaturel chrétien s'introduire au

théâtre. C'est un dépit que nous ne partageons pas. » On l'entend, on le voit !

Ce qui m'ébaubit, je l'avoue, c'est l'assurance de ces docteurs : non pas du tout leur foi ; mais la confiance qu'ils ont de posséder la foi comme personne, au point de vous traiter de mécréants à tout hasard Ils seraient plus aimables, avec un peu d'humilité, avec un peu plus de simplicité, de bonhomie et de frivolité apparente. Jésus disait à ses disciples : « Quand vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme des hypocrites ; ceux-ci montrent un visage exténué, afin que leurs jeûnes paraissent devant les hommes. En vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin que les hommes ne voient pas que vous jeûnez ; et votre Père, qui voit ce qui est caché, vous le rendra. » L'Évangile n'a de rude sévérité que pour les Pharisiens, qui se croient les seuls justes et qui, présumant trop de leur dévotion, dédaignent la bonne intention du prochain. L'un de ces Pharisiens monte sur une borne et fait ainsi sa prière : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède... » Jésus se moque de ce Pharisien, dont l'orgueil est ridicule.

Mais que dire d'un pharisaïsme nouveau qui, à ses vantardises, ajouterait la fatuité de prendre M. Claudel pour un écrivain parfait, de prendre le langage de M. Claudel pour du français le meilleur du monde, enfin de n'être point pareil au « publicain » trop futile que le génie de M. Claudel n'a point enchanté ?

Le Jeune écrit : « L'anarchie soutient les productions les plus exécrables de ses auteurs ; soutenons les œuvres des nôtres, quand elles sont bonnes, ce qui est ici le cas. » Cette fois, il ne s'agit pas de M. Claudel, mais de M. Henri Ghéon. Or, si l'œuvre dont il s'agit est bonne, il faut le dire et la « soutenir » parce qu'elle est bonne. Il ne faut pas dire qu'elle est bonne pour la seule raison qu'elle est « nôtre, » ainsi qu'on a l'air de procéder si, aux objections des « publicains, » l'on ne répond que par une accusation de mécréance. Le « publicain » vous parlait grammaire et syntaxe : vous répliquez religion !

D'ailleurs, ces jeunes écrivains, éperdus de claudelisme, sont bien dignes de sympathie. Leur cause est excellente : ils souhaitent d'aider au triomphe d'une littérature chrétienne et catholique, tandis que nous assistons au grand succès d'un médiocre libertinage ou d'une ignominie condamnable. On voudrait seulement les avertir de n'avoir

pas la ferveur imprudente. Qu'ils soient contents de voir grossir le nombre des écrivains catholiques, c'est à merveille : et l'on est bien de leur avis. Secondement, qu'ils désirent trouver, parmi les écrivains catholiques, un homme de génie, c'est tout naturel : et on le cherche avec eux. Mais ils auraient tort de négliger les questions de grammaire et de syntaxe, avant de proclamer qu'un des leurs est un écrivain ; tort aussi de distribuer les certificats de génie sans discernement. Et, s'il font dépendre de l'admiration que l'on n'a point ou que l'on a pour M. Claudel leurs brevets de paganisme ou de christianisme, c'est bien aventureux. N'ajoutez point M. Claudel aux Écritures : ou bien l'on vous reprochera de multiplier l'occasion de l'hérésie.

M. Claudel n'est pas incontestable, Dieu merci. M. Georges Le Cardonnel examinait l'autre jour, dans la *Revue Universelle*, les récentes publications d'un groupe de poètes « ineptes. » Il citait ce bout de phrase : « Dès la naissance, il prend fait et cause pour les trois vertus théologales et pour le principe d'Archimède qui dit : il faut mesurer le corps au corporel... » Et il avait le chagrin, là-dessus, de « penser à M. Paul Claudel, » quoiqu'il admire « la noblesse évidente de son inspiration, » quoiqu'il approuve son catholicisme : « Je me dis que lorsque, dans l'*Échange*, Laine s'écrie : *Oh ! que je voudrais être un crapaud dans le cresson quand brille la lune sereine*, voilà une impression de nature qui pourrait être, elle aussi, *dada ;* et cela m'ennuie. » M. Georges Le Cardonnel sait très bien que ces poètes « ineptes » sont, en somme, des anarchistes et par conséquent vont au rebours du chemin que leur indiquent les Claudeliens ; mais il est désolé de voir maintes extravagances de la littérature la pire autorisées, pour ainsi dire, par les extravagances de M. Claudel. Et M. Georges Le Cardonnel a raison : le Jeune dira qu'il sent le fagot.

Ce qui est charmant, c'est le soin de M. Pierre Lasserre à étudier l'œuvre qu'il n'aime pas, l'effort qu'il fait pour l'aimer, le regret qu'il a de n'y point réussir et le scrupule avec lequel il recueille tous les éléments d'un jugement le moins défavorable possible. Un passage de M. Claudel un peu clair, un peu analogue à du français ordinaire, il le cite bien volontiers. Il découvre par endroits des images, même bizarres, qui lui paraissent dignes de remarque ; il en signale, très complaisamment, la grandeur ou la beauté singulière. Il consulte les exégètes les plus distingués. L'un d'eux compare l'œuvre de M. Claudel « à une contrée où toutes choses, par leurs dimensions, leurs caractères, leurs raisons et leurs fins, apparaissent comme étrangères au

système de mesures en usage dans la terre natale... Dans cette contrée vivent des gens qui n'ont ni notre taille, ni notre langue, et qui néanmoins sont des hommes... Leur nourriture n'est pas la nôtre, leur plaisir nous épouvante ou nous assombrit, leur douleur trouve ses raisons et son expression en dehors de notre pathétique... Nous revenons de chez eux bouleversés et méditants ; ils ont troublé avec efficacité et profondeur notre sens des dimensions... Ils nous donnent envie de briser le mètre inutile : ils ne sont pas à notre mesure. » M. Lasserre, devant cet éloge, reste coi. Il se demande si ce n'est pas là définir « une espèce de monstre littéraire, quelque difforme échantillon d'un art chaotique et hors nature ; » il s'étonne qu'on veuille recommander ainsi « au goût d'un esprit normal » une œuvre littéraire. Un autre exégète note, avec enthousiasme, que chez M. Claudel « aucune continuité préconçue ne vient ordonner la naissance des propositions, ni agencer leur contact ; » les propositions « surgissent selon la force sensuelle des visions qu'elles traduisent ; » chacune « s'ajoute tout entière à la précédente et ne se déforme en aucun point pour préparer sa liaison, pour se joindre à celles entre lesquelles elle est comprise ; » enfin, « nous avançons dans le poème en passant d'un spectacle à l'autre sans fil logique. » M. Pierre Lasserre est « effrayé d'une littérature qui prête à des signalements de cette sorte. » Qu'en dites-vous ? L'un de ces dévoués commentateurs constate que la langue de M. Claudel n'est pas « notre langue » ou langue de la terre natale, n'est donc pas le français. L'autre commentateur, en définissant la syntaxe de M. Claudel, définit le galimatias. Seulement, le galimatias de M. Claudel est sacré.

M. Pierre Lasserre examine attentivement la philosophie de M. Claudel. Or, M. Claudel se réclame de quatre maîtres, qui sont le Pascal des *Pensées*, le Bossuet des *Élévations*, Arthur Rimbaud et Aristote. C'est la première fois, sans doute, que sont réunis Aristote et le poète du *Bateau ivre*. Qu'est-ce que ça donne, par l'intervention de M. Claudel ? Ceci : « Le mouvement est avant tout un échappement, un recul, une fuite, un éloignement imposé par une force extérieure plus grande. Il est l'effet d'une intolérance, l'impossibilité de rester à la même place, d'être là, de subsister. Et se dissout en mots insonores et sans issue de la bouche cette pensée, que, de même que cette perception consciente, en qui d'une âme avec un corps je suis moi, l'origine du mouvement est dans ce frémissement qui saisit la matière au contact d'une réalité différente : l'Esprit. Il est la dilatation d'une poignée d'astres dans l'espace ; et la source du temps, la peur de

Dieu, la répulsion essentielle enregistrée par l'engin des mondes. » Cette métaphysique vous décourage ; elle vous impatiente. Vous devinez qu'on se moque de vous, d'une façon qui n'est pas drôle. Vous n'osez pas supposer qu'on écrit ce morne jargon sans le faire exprès. En tout cas, vous êtes de mauvaise humeur et vous fermez le livre.

Sans mauvaise humeur, avec une obligeance méritoire, M. Pierre Lasserre continue sa lecture et n'est jamais rebuté. Il lit les *Grandes Odes*. Il lit : « Je sens, je flaire, je débrouille, je dépiste, je respire avec un certain sens... » A la ligne!... « la chose comment elle est faite ! Et moi aussi je suis plein d'un dieu, je suis plein d'ignorance et de génie !... » A la ligne !... « O forces à l'œuvre autour de moi, — j'en sais faire autant que vous, je suis libre, je suis violent, je suis libre à votre manière que les professeurs n'entendent pas ! — Comme l'arbre au printemps nouveau chaque année — invente, travaillé par son âme, — le vent, le même qui est éternel, crée de rien sa feuille pointue, — moi, l'homme, je sais ce que je fais. — De la poussée et de ce pouvoir même de création, — j'use, je suis le maître... » Doux et bon, M. Pierre Lasserre demande, et c'est tout ce qui montre son déplaisir : « Vraiment, veut-on que je prenne cela pour de la poésie ? » On n'a pas plus d'aménité dans le déplaisir.

M. Claudel a beaucoup moins d'aménité. M. Claudel croit deviner que son lecteur sue sang et eau pour déchiffrer ses vains rébus, inutile sueur ! et, au bout du compte, est pantois. Qu'importe à ce prophète ? Il vous répond : « Je n'ai pas à faire de vous... » Cela veut probablement dire que M. Claudel n'a point affaire à vous... « A vous de trouver votre compte avec moi, — comme la meule fait de l'olive et comme de la plus revêche racine le chimiste sait retirer l'alcaloïde ! » M. Pierre Lasserre, tout simplement, trouve ici quelque « jactance » et, d'ailleurs, ne doute pas que M. Claudel ne soit un galant homme. Il ajoute : « Les grands maîtres antérieurs à lui faisaient la vendange eux-mêmes et ne nous donnaient pas une meule à tourner. Ils ne nourisssaient pas le public de racines. Ils attendaient la fleur et le fruit. » En vérité, l'on ne saurait accueillir plus gentiment les brutalités d'un mauvais écrivain.

L'on pourrait observer que c'est manquer de courtoisie, — propos mondains ! — et de charité, pour mieux dire, d'imposer au lecteur un dur travail et enfin de lui dérober sous un voile mystérieux les idées principales. Le Tout-Puissant n'a pas révélé au genre humain sans figures ni paraboles le dernier secret de l'Univers : M. Claudel manque de modestie en imitant cette manière, n'étant pas le Créateur, mais à

côté de nous la créature. En outre, c'est facile de remplacer la discrétion souveraine par l'amphigouri.

Néanmoins, M. Pierre Lasserre voulut bien lire et tâcher de comprendre *Tête d'or*. Il en garde un fâcheux souvenir, le souvenir d'un cauchemar. Il lisait et ne comprenait pas. Les mots étaient, pour la plupart, des mots français : leur combinaison ne donnait rien de français. M. Lasserre croyait cheminer dans une nuit très étrange où les objets n'avaient pas l'air de ce qu'ils étaient et, en définitive, n'étaient que des fantômes de néant. S'il attrapait une bribe de réalité, il s'apercevait de son erreur précédente ; un peu de clarté par endroits n'illuminait que des ténèbres. « Jamais, dit-il, chez les plus abstrus penseurs ou demi-penseurs germaniques (car ces gens-là ne pensent qu'à demi, tout en pensant à demi avec je ne sais quelle force de poussée mentale et c'est ce qui les rend si difficiles), jamais, chez Fichte, Schelling ou Hegel, je n'avais rencontré une façon d'enchaîner les idées si étrangère aux façons dont je suis capable de les lier moi-même. J'y perdais mon allemand ! » M. Lasserre conjecture que M. Claudel a subi l'influence des Romantiques allemands, école qui professait « l'incompatibilité essentielle de l'intelligence et de la poésie, de la pensée et de l'art, » école qui se fiait à une sorte de chance intuitive, école dont l'esthétique est assez bien résumée « dans ces paroles qu'un poète allemand de cette observance adressait à lui-même » et que M. Lasserre se flatte de traduire exactement : « Le sot à tes paroles ne trouve point de joie, et le sage n'y trouve point d'instruction, — car à l'un leur sens échappe et à l'autre — leur lien dans les profondes ténèbres comme une tige... — Quand tu parles, comme un arbre qui de toute sa feuille — s'émeut dans le silence de midi, la paix en nous succède à la pensée. — Par le moyen de ce chant sans musique et de cette parole sans voix nous sommes accordés à la mélancolie de ce monde. » Eh ! M. Lasserre badine : ce poème n'est pas traduit de l'allemand : c'est du Claudel !

Aussitôt, les Claudeliens sont en fureur. Un Claudelien, comique entre les Claudeliens, accuse M. Pierre Lasserre d'avoir « livré un écrivain français à l'Allemagne ! » Ce même Claudelien considère, d'ailleurs, qu'avant M. Claudel la littérature française était bien « étriquée : » M. Claudel l'a « élargie. » C'est pour rire ? Pas du tout ! ce Claudelien, parmi les Claudeliens, est le plus dénué d'ironie analogue à du bon sens.

Les Claudeliens, et celui-là, auront beau dire : le génie de leur grand homme ne semble pas un génie français. Vous lisez l'un de ses

poèmes; vous n'y comprenez pas grand'chose : et vous avez le sentiment de lire une traduction d'un poème étranger.

Comment se fait-il que ce fameux poète paraisse tout dépaysé dans la littérature de chez nous? Il y a, pour élucider ce problème, une théorie d'un Claudelien très distingué, M. Robert Vallery-Radot, théorie qu'a résumée M. Lasserre dans sa préface. Depuis la Renaissance, dit à peu près M. Robert Vallery-Radot, notre littérature est infectée de paganisme; les poètes qui, depuis lors, ont prétendu consacrer leur génie à célébrer la religion chrétienne sont malheureusement contaminés d'art antique ou d'un art nouveau que l'antiquité païenne a produit. Leurs ouvrages, malgré leur projet religieux, sont imparfaitement chrétiens. Leurs âmes chrétiennes revêtent le costume païen. Leur christianisme admet un mélange de naturalisme grec ou romain. Voici M. Claudel, qui franchit des siècles et qui d'un bond retourne au moyen âge : il a sauté par-dessus le romantisme, le philosophisme, le classicisme et la renaissance. Il a sauté à reculons? Ce n'est pas un reproche à lui faire, si l'on n'est pas entiché d'une idée de progrès qui, dans la littérature et dans les arts, ne vaut rien. Quoi qu'il en soit, M. Claudel nous apparaît comme un poète médiéval : et, s'il vous semble que son œuvre se lie mal à notre littérature, c'est que vous entendez, par notre littérature, celle qui florit en France depuis la fin du moyen âge. Considérez M. Claudel comme un poète du moyen âge : vos critiques tombent, vos critiques d'humanistes fieffés. M. Claudel a retrouvé l'esprit véritablement chrétien d'une époque où le sentiment religieux était dans sa pureté absolue. La littérature de cette époque, sans être « inspirée, » au sens rigoureux d'un tel mot, contient et laisse fermenter les germes de la Révélation. « Voilà, dit M. Lasserre, interprétant la pensée de M. Vallery-Radot, le caractère par où la poésie claudelienne dépasse notre critique, par où elle dépasse les questions de beauté, de talent et d'art, que notre critique a l'habitude de poser d'après des modèles païens ou demi-païens. La commune mesure, la commune intelligence, le commun sentiment des choses littéraires, prises dans l'enceinte de l'humanisme, ne valent pas pour la poésie claudelienne, qui pour ainsi dire, les transcende... » Et voilà pourquoi M. Pierre Lasserre, « enfant de Minerve, » ne comprend ni *Tête d'or* ni le *Partage de midi*.

La théorie de M. Robert Vallery-Radot n'est pas maladroite; et, comme on y aperçoit des bribes de vérité, l'on serait tenté de l'agréer pour vraie. Ce qu'il dit au sujet du paganisme de la Renaissance, on l'avait déjà entendu dire : c'est une de ces opinions ou « idées géné-

rales » qu'il ne convient de refuser ni d'accepter tout de go. Le paganisme d'un siècle où catholiques et huguenots se chamaillaient si bien, s'entretuaient : l'étrange paganisme! Passons. Mais un poète, — en l'espèce, M. Claudel, — à la consécration de qui l'on doit, sans barguigner, sacrifier toute la littérature des quatre siècles derniers, quel poète et qui va nous coûter cher! S'il faut, pour admirer M. Claudel, pour comprendre *Tête d'or* et le *Partage de midi*, renoncer à ces quatre siècles de littérature, de bonnes gens vont plus volontiers renoncer à M. Claudel. Et je suis, de ces bonnes gens, l'humble camarade.

En outre, on nous raconte des histoires, quand, faute de trouver nulle analogie rassurante et flatteuse entre la poésie de M. Claudel et notre idée de la littérature française, on nous renvoie au moyen âge pour y chercher une littérature le moins du monde claudelienne. La connaît-on, cette littérature médiévale? Je crois que non. Pour peu qu'on la connût, on avouerait qu'il n'y a point un poète du moyen âge qui soit le précurseur de M. Claudel et à qui M. Claudel ressemble aucunement. Ou bien, les ressemblances que l'on découvrirait ne seraient point à l'honneur de M. Claudel; et je devine que les Claudeliens rougiraient de les constater. Les poètes du moyen âge n'ont à leur disposition qu'une langue très imparfaite, rude et qui n'a point encore acquis une exacte justesse, une fine souplesse, une excellente clarté. Or, la langue de M. Claudel manque de justesse, de souplesse et de clarté : est-ce la constatation que les Claudeliens nous engagent à faire? Oh! que non!... La langue française a pris plus de rigueur dialectique avec Descartes, plus de preste gaieté avec Voltaire? La langue de M. Claudel manque de rigueur dialectique et manque de preste gaieté : il ne doit rien à Descartes (c'est dommage!) et ne doit rien à Voltaire (grâces à Dieu! diront les Claudeliens); ce n'est pas une raison pour qu'on le croie contemporain de Philippe-Auguste ou de saint Louis. Les phrases de M. Claudel sont lourdes, longues, mal bâties, encombrées de mots impropres; et la plupart des poètes du moyen âge écrivent ainsi. Seulement, les poètes du moyen âge écrivent ainsi par mégarde et, quelquefois, par négligence; principalement, ils utilisent l'instrument qu'ils ont et qui n'est pas le meilleur. M. Claudel, lui, c'est exprès qu'il écrit mal; ou, du moins, il n'a point d'excuse : pourquoi refuse-t-il le bon instrument que lui ont préparé, depuis le moyen âge, quatre siècles de littérature suivie et la plus belle qui soit au monde? Les poètes du moyen âge sont, en général, obscurs et difficiles à lire : involontaire obscurité! mais, lui, M. Claudel, cherche l'obscurité.

Est-ce qu'il ne la cherche pas? Il écrit : « O lecteur patient, dépisteur d'un vertige élusif, l'auteur qui t'a conduit jusqu'ici, en menant ses arguments comme Cacus faisait des bêtes volées, qu'il entraînait vers sa caverne, t'invite à te bien porter. Glissante est la queue de la vache bi-cornue. Ramène vers la crèche légitime cet animal maltraité et que te rémunère l'ample don du laitage et de la bouse! Pour moi, les mains libres, je regagne la pipe et le tambour, je referme derrière moi la porte de la Loge de la Médecine. » Ce galimatias n'est point naïf.

La langue du moyen âge est pauvre. La langue de M. Claudel, non pas! Elle emprunte des mots de toutes les époques; elle forge des mots à l'aventure. Elle embrouille les mots et les met dans un opulent désordre.

Il n'est point, en littérature, un écrivain du moyen âge. Il est l'héritier prodigue et terriblement gaspilleur de toutes les écoles diverses qui se sont chez nous succédé, surtout durant le dix-neuvième siècle; héritier du romantisme, et du naturalisme, et du symbolisme : ne se réclame-t-il pas d'Arthur Rimbaud? S'il ne témoigne pas tant de gratitude au romantisme, c'est qu'à présent le romantisme a cessé de plaire; au naturalisme, c'est que le naturalisme a encouru le blâme des raffinés.

La gloire de M. Claudel apparaît comme le chef-d'œuvre d'une chapelle extrêmement habile et qui a su se fabriquer son héros. Qu'importe? dira-t-on. Cette gloire n'est pas du tout insignifiante; elle a des inconvénients redoutables. Si l'on recommande à l'admiration de la foule un écrivain qui méprise le bon vocabulaire et la vraie syntaxe de France, on met en plus grand péril notre langue, déjà si éprouvée, si menacée par l'incessante barbarie des ignorants et des sots. Les Claudeliens qui, par ailleurs, sont des hommes de tradition, se plaignent de l'anarchie envahissante : est-ce qu'ils ne voient pas que leur claudelisme fourre de l'anarchie dans la littérature?

Un écrivain qui bouscule le vocabulaire et la syntaxe, qui invente des mots à tire-larigot, qui prend les vieux mots sans choix et qui les détourne de leur signification reconnue, qui fausse la logique de la phrase et bouleverse l'arrangement d'idées appelé syntaxe; un écrivain français qui méprise ou qui feint de mépriser et qui a peut-être l'infirmité de ne point goûter les plus exquises qualités du génie français, clarté, simplicité, jolie élégance et, le cas échéant, une gravité naturelle : un tel écrivain, je veux bien qu'il soit un catholique

sans reproche, mais il est, en littérature, étourdiment ou non, l'anarchiste le plus fâcheux.

Pour qu'un tel écrivain soit proposé, soit imposé, — avec quelle violence et quel injurieux fanatisme! — comme le grand poète de nos jours et devant qui la critique doit s'incliner, silencieuse et déférente, et pour que les prôneurs de cet écrivain se trouvent parmi les défenseurs de la meilleure tradition française, il faut que l'esprit de chapelle sévisse d'une ridicule manière.

Les Claudeliens répondent qu'en ce temps-ci les intérêts de la pensée religieuse doivent être placés avant la frivolité littéraire et que, s'ils ont découvert un écrivain catholique, on a tort de le chicaner au nom de la grammaire, au nom de la prosodie. Quant à eux, ils ne l'abandonneront pas : et tant pis, au bout du compte, si les joueurs de flûte ne sont pas contents!

C'est mal répondre.

Il y a les intérêts de la pensée religieuse, bien dignes du souci des honnêtes gens; et il y a les intérêts de la littérature. Ne confondez pas toutes choses et ne croyez pas servir la pensée religieuse au détriment de la littérature : vain sacrifice! Défendez la pensée religieuse, mais n'exigez pas que la littérature soit toute consacrée à la défense de la religion. Ni au XVII[e] siècle, qui n'était pas impie cependant, ni même durant le moyen âge, on n'a voulu réduire la littérature au service de la religion. Bourdaloue est un prédicateur, Molière un auteur comique : et Veuillot n'a point raison, quand il reproche à Molière de n'avoir pas été un moraliste et un censeur de la même sévérité que Bourdaloue; c'est tout embrouiller, comme le XVII[e] siècle ne l'a pas fait.

Ne donnez pas non plus à imaginer que vous soyez tant dépourvus de vrais poètes, quand vous choisissez, — n'en avez-vous point d'autres? — un faiseur de galimatias! Et tâchez de voir clair : vous enseignez la clarté.

La littérature française dure depuis longtemps. Elle a contribué, pour sa part, et qui est grande, à élaborer l'esprit français. Vous vous adressez, vous, à l'esprit français et prétendez lui montrer l'accord de la raison limpide et de la croyance catholique. A la bonne heure! Mais ne présentez pas à la raison limpide cette croyance catholique rendue extravagante par un écrivain qui joue à n'être pas du tout raisonnable. Et ne gâtez pas la littérature française en la détournant de son vrai génie : ce ne serait pas sans dommage pour l'esprit français, à qui vous avez affaire.

Il paraît, — M. Lasserre le dit, — que le R. P. de Tonquédec, de la Compagnie de Jésus et l'auteur d'un essai relatif à M. Claudel, « remplit deux grandes pages avec le catalogue des fautes de français que l'emportement d'une inspiration sublime arrache au poète. Encore (ajoute M. Lasserre) le P. de Tonquédec ne dit-il rien de ce qui est plus grave peut-être que ces fautes formelles et consenties : les innombrables phrases dont la construction est douteuse et que l'on est obligé de relire plusieurs fois, pour s'assurer de ce qui est sujet, de ce qui est complément ou attribut. » M. Lasserre note que M. Claudel, si le cœur lui en dit, ne balance pas d'appeler un cheval un « chevau; » et, s'il a dessein de peindre la couleur « vitreuse » ou « vitrifiée » de la mer sous le soleil, il appelle la mer « le profond vitre. » Ça vous est bien égal?

Et, de ne pas comprendre?... Ça vous est bien égal aussi?... Mais vous comprenez? Je le nie.

Je ne dis pourtant pas que toute l'œuvre de M. Claudel soit tout à fait inintelligible. On a ses moments de relâche, si assidu que l'on veuille être à obscurcir les moindres choses. Il arrive à M. Claudel, par lassitude ou nonchalance probablement, d'écrire comme un bon garçon dépourvu de malice. Alors, ses révélations ne sont pas importantes. Il écrit, — c'est l'une de ses héroïnes qui parle : — « Je vivais à la maison et je ne songeais point à me marier.... » Quelquefois, il faut se donner un peu de peine; et l'on se donne un peu de peine et l'on est déçu : en somme, ce n'était qu'une idée menue et que M. Claudel a richement habillée de calembredaines imposantes, ce n'était pas grand'chose. Puis, M. Claudel s'applique tout de bon; et il écrit : « L'angle d'un triangle connaît les deux autres au même sens qu'Isaac a connu Rébecca. » Cette fois, l'on n'y comprend absolument rien, n'est-ce pas? Absolument rien! Mais l'on se console à se dire, avec beaucoup d'apparence, que, si l'on avait compris, l'on n'aurait pas compris grand'chose.

Je ne sais si M. Claudel se rit de son lecteur. S'il ne s'en rit pas, quel dommage! Et qui donc s'amuse?

En tout cas, il est comique et pourtant lamentable de voir une poignée de Conservateurs résolus, sages d'autre part, monter une garde farouche autour d'un écrivain que réclameraient plus opportunément les Cubistes.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Les Troyens*, d'Hector Berlioz. — M. Jacques Thibaud.

Il n'est pas de sujet plus ingrat aujourd'hui pour la critique musicale, que Berlioz et l'œuvre de Berlioz. De l'un et de l'autre, après le grand ouvrage de notre confrère M. Adolphe Boschot, (trois volumes, suivis et résumés par un quatrième), on ne trouve plus rien à dire. Dans l'ouvrage même, rien non plus à contredire. Alors? Alors, quand l'Opéra vient de représenter les *Troyens* et qu'il en faut parler, alors ce n'est pas commode. A peine si l'on ose redire encore, après tout le monde, y compris soi-même, quelque chose comme ceci : Berlioz, génie composé de deux éléments, ou de deux âmes contraires; au fond et le plus souvent, un romantique, mais un classique aussi quelquefois. Entre les deux penchants de ce génie on hésite, on craint de choisir et de conclure. On aimerait de se laisser deux fois également ravir. Et l'on oserait peut-être emprunter aux bords voisins de ceux où finit par aborder le héros troyen, une image dans le goût, d'ailleurs contestable, de celle-ci : Heureux le voyageur qui gravit les pentes du Vésuve, si dans un pli du volcan il rencontre un bois sacré.

Le bois sacré, ce sera, si vous le voulez bien, non pas *les Troyens* tout entiers, mais quelques fragments des *Troyens*. Inégal, fort inférieur à la romantique, volcanique *Damnation de Faust*, ainsi qu'à *Roméo et Juliette*, l'opéra classique de Berlioz a cependant ses beautés, qui ne sont point indifférentes.

Il ne faut pas croire que la « grande machine, » comme disait Berlioz le premier, ait été, même cette fois-ci, montée tout entière. On a supprimé la moitié du second tableau et tout le troisième tableau du second acte. Retranchée également, au quatrième acte, et c'est dommage, le chant bucolique du rapsode Iopas : « *Citharâ crinitus Iopas Personat auratâ.* » Regrettable aussi, plus loin, avant le rembarquement des Troyens, le duo familier des sentinelles. Je

regrette moins la scène d'Énée et de Didon, ou plutôt la scène que fait Didon à Enée avant le départ d'icelui. Voilà l'état des « coupures. » Elles n'ont pas empêché que, dans l'œuvre ainsi raccourcie, on ne trouvât encore des longueurs, et des grosseurs également.

La partie militaire est la plus fâcheuse. En somme, le pieux Énée, à peu près constamment, et surtout quand il « s'en va-t-en guerre » contre les Numides et pour Carthage, fait assez piètre figure parmi les héros lyriques. En musique, ou par la musique, c'est un faux grand homme, et qui de la grandeur a beaucoup moins la réalité que l'apparence, les dehors enflés et bruyants. A Troie d'abord, puis à Carthage, qu'il débarque ou se rembarque, rien ou presque rien de ce qu'il chante ne donne l'impression de la vie et de la vérité. Avant même de quitter Ilion, quand il a terminé le récit, d'ailleurs bien mené, de la mort de Laocoon, il préside un grand diable d'« ensemble » terriblement poncif et fastidieux.

Mais Didon est une tout autre figure musicale. Et Cassandre aussi, la vierge, qu'il convient, au moins par ancienneté, de louer la première. Ses prophéties et ses imprécations, d'un bout à l'autre de la *Prise de Troie*, voilà, dans les deux ordres alternés de la mélodie ou de « l'air, » (à l'ancienne mode), et du récitatif que tantôt accompagne, tantôt interrompt l'orchestre le plus éloquent, le plus pathétique, voilà les beautés pures où se reconnaît d'abord le génie classique ou la moitié classique du génie de Berlioz. Des pages comme l'air initial de Cassandre, (y compris et peut-être surtout le prélude orchestral et chanté qui l'annonce), ne sont pas inégales à certaines pages de Gluck. Sans les imiter, elles s'en inspirent; elles leur ressemblent, non par la lettre, mais par l'esprit ou l'âme.

Un vrai « duo » succède à cet « air » véritable. Il en faut déplorer la phrase finale, mais goûter, au début, la cavatine tendrement rassurante du jeune Chorèbe. Oui, cavatine et même romance, si l'on veut, cette romance m'est chère. Elle compte parmi les mélodies, assez rares, du maître, qui justifient le mot de Gounod : « Quel homme élégant, ce Berlioz ! »

Quel poète, et quel poète antique, on dirait volontiers quel sculpteur aussi, le Berlioz du mélodrame accompagnant le passage muet d'Andromaque et de son fils, pendant la fête imprudemment donnée en l'honneur du funeste cheval. On eût aimé seulement que leur passage fût plus calme et qu'ils ne fissent que passer. La pantomime exagère ici les mouvements. Il y faudrait plutôt un parti pris de sobriété, presque de monotonie. Berlioz a confié la conduite de cette

scène à la clarinette, « ce beau soprano instrumental, » ainsi qu'il l'appelle en son Traité d'instrumentation. La cantilène est admirable de noblesse douloureuse. Elle l'est par la pureté des lignes, par la rare et discrète intervention de la foule, même par les silences ; à la fin, par quelques notes de hautbois qui semblent s'appuyer, plus frêles et plus tristes encore, à la sonorité plus ronde de l'instrument principal. Le cours de la mélodie se partage entre les deux modes mineur et majeur; elle sourit un moment à travers des larmes, comme si la musique voulait laisser à la veuve inconsolée tous les traits que prête la poésie d'Homère à l'épouse inquiète. Et l'on se demandait l'autre soir, en écoutant le « beau soprano instrumental, » pourquoi les chanteurs humains, (le terme générique de « chanteurs » embrassant ici les chanteuses), chantent si rarement avec ce style, ce goût, ce respect des nuances et des valeurs, cet art enfin de conduire la phrase, de poser et de modeler les sons.

Dans la « grande machine » de Berlioz, il n'y a pas de pièce montée en de plus vastes proportions, décorative avec plus d'éclat que la « marche troyenne. » On y découvrirait même çà et là des dessous profonds et mystérieux. Les spectateurs savent bien que tout un peuple acclame ici l'instrument de sa perte, et ce peuple l'ignore. Mais à certains accents il semble que la musique le sache elle-même. Plus que jamais inspirée et menaçante, la sombre pythonisse ne contredit plus seule à l'allégresse de la foule et d'autres voix que la sienne mêlent à des cris joyeux de funestes présages.

Après la prophétesse de malheur, écoutons l'optimiste souveraine. Sur les lèvres de la reine de Carthage, la musique, dès les premières notes, sourit. « *Chers Tyriens...* » Ce discours du trône, le jour de la distribution des récompenses aux représentants de la marine, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce punique, est un bien joli morceau d'éloquence officielle et cordiale en même temps. C'est encore un « air, » à l'ancienne mode, et, par moments, à roulades, mais dont le charme, l'élégance, la grâce affable n'ont pas vieilli. Et puis, et surtout peut-être, ces mêmes notes, les premières, nous rappelaient, — oh ! par contraste, — le soir lointain où nous les entendîmes, si pures, si graves et si tendres, tomber de la bouche d'une toute jeune fille, d'une enfant de vingt ans à peine, qui fut Didon naguère à l'Opéra-Comique, et quelle autre Didon !

Un peu long et traînant, le duo de la reine avec « *Anna soror* » ne manque pourtant pas de finesse. On relèverait dans le dialogue féminin et fraternel plus d'un trait ingénieux : insinuations, conseils,

d'amour donnés par l'une des sœurs à l'autre, qui, lentement charmée, les écoute et déjà consent en son cœur à les suivre.

Cette suite a lieu, comme vous savez, pendant une partie de chasse, à la faveur d'un orage : « *Speluncam Dido...* » et le reste. L'épisode purement symphonique, est beau, très beau de mouvement et de couleur. Il est traversé, peut-être même dominé par une phrase de cor fort originale ; elle y entre en quelque sorte de biais et par cela même elle échappe à la rectitude ou à la carrure ordinaire des fanfares de vénerie.

Un soir serein succède à cet orage. Notre confrère Boschot a bien raison d'écrire : « Alors commence un des purs enchantements de la musique. » Nous ajouterions volontiers : de la musique antique, ou à l'antique, de la musique latine, de la musique méditerranéenne. Et cet enchantement se prolonge. Un quintette, un septuor avec chœurs, un duo, viennent tour à tour en accroître, en renouveler la profonde et ravissante douceur. L'esprit apollinien seul inspire ici la musique, et toute la musique : les récits déclamés, les chants et la symphonie. Pas un mouvement, pas un accent de passion ne trouble, ne fût-ce qu'un instant, la paix immense et quasi divine des choses et des âmes. « *Apprenez-moi,* demande au Troyen l'amoureuse reine, *apprenez-moi le sort de la belle Andromaque.* » Et, l'ayant appris, elle ne répond d'abord que par un soupir dont Virgile ou Racine envierait la pudeur. Regrettons seulement qu'à l'Opéra la reine interroge et que son hôte réponde sur un ton qui siérait au désir de connaître comme à la manière de raconter des faits divers ou des « mondanités, » plutôt que les malheurs de Troie et d'héroïques histoires de guerre et d'amour. Mais tout le quintette est un modèle de psychologie musicale, où la pureté des formes s'allie à la justesse et à la variété de l'expression. Il n'est pas jusqu'au larcin de l'anneau nuptial, dérobé par Ascagne-Cupidon à la reine, qui ne soit un trait de grâce malicieuse. « *Tout conspire,* murmure Didon, *tout conspire à vaincre mes remords.* » Tout a conspiré de même à nous gâter, par le spectacle, la beauté de la musique. « Les voix d'Énée et de Didon, écrit M. Boschot, mêlées aux voix de leur suite (septuor) éveillent lentement l'écho d'un chœur lointain qui répond du fond des jardins endormis. » En réalité, nous avons vu « la suite » de Didon et d'Énée s'aligner à l'avant-scène, ou peu s'en faut, sur trois ou quatre rangs de choristes, plantés tout droits, comme des pieux. Et les « jardins endormis » offrirent aux regards on ne sait quelle masse énorme autant qu'informe de feuillages, à moins que ce ne soit de fleurs

violacées ou rosâtres. Et la mer ! Cette mer qui devrait être toute proche, présente et sensible à nos yeux comme elle l'est, par les sons, à nos oreilles, elle est indiquée ici, ou plutôt là-bas, tout là-bas, par une ligne d'un jaune sale où vient se mirer une grosse bête de pleine lune exagérée, exorbitante, accrochée au zénith et n'en bougeant pas. C'est à pleine voix aussi, trop pleine, que fut chanté, par Enée surtout, l'admirable duo d'amour qui n'est et ne doit être qu'un double nocturne, un double murmure. « Elle et lui » se sont renvoyé comme des cris et non comme des soupirs, les antécédents ou les comparaisons que les amants virgiliens empruntent, — par avance, — à Shakspeare, et qui flattent leur amour.

Par une telle nuit, le front ceint de cytise,
Votre mère Vénus suivit le bel Anchise
Aux bosquets de l'Ida.

Par une telle nuit, fou d'amour et de joie,
Troïlus vint attendre, au pied des murs de Troie,
La belle Cressida.

Fût-ce en cette évocation, en cette émulation des deux amants se rappelant l'un à l'autre de fabuleux, de divins rendez-vous, la musique se contient et se maîtrise. « Par une telle nuit, » elle s'abstient des furieuses poussées vocales et symphoniques qui précipitent la haletante Iseult aux bras de Tristan éperdu. Chanter Berlioz ici comme Wagner, c'est une confusion.

Ce n'en serait pas une ailleurs. Il y a même douceur, même langueur, même nostalgie dans la chanson du jeune matelot, au début de *Tristan*, et dans celle d'Hylas, un matelot, un enfant aussi, blotti parmi les vergues d'une des galères troyennes. Mais Hylas a fait comme Enée, et on l'a laissé faire. Il a chanté trop fort, de trop près aussi. Il a « donné de la voix » et la voix a tué la poésie et le mystère. Touchante en soi, la chanson d'Hylas nous émeut encore pour d'autres raisons : raisons du cœur, et d'un cœur paternel. « Le fils du musicien naviguait aussi sur les mers lointaines, enfant maladif, inquiet, déjà marqué de la mort et pour qui son père avait souvent tremblé. » Dans une lettre à son fils, Berlioz a parlé de cette cantilène : « Je pensais à toi, cher Louis, en l'écrivant (1). »

Pour certaines pages des *Troyens* et contre d'autres, il y aurait encore à dire. Les avant-dernières, (l'adieu de Didon à l'amour, à

(1) M. Ad. Boschot.

Carthage, à la vie), sont de la plus pure, de la plus classique beauté. Berlioz avait mis en elles une confiance que le temps n'a pas trompée et ne trahira point. Il écrivait un jour ceci : « J'aimerais mieux recevoir dans la poitrine dix coups d'un ignoble couteau de cuisine, que d'entendre massacrer le dernier monologue de la reine de Carthage. » Berlioz allait tout de même un peu loin. Et puis, on ne nous a pas donné le choix. Nous avons oublié le nom, — c'est toujours cela, — de la « forte chanteuse » qu'on a chargée du rôle de Didon : « la veuve Didon, » comme dit Shakspeare dans *la Tempête*. Mais plutôt c'est le rôle qu'on a chargé d'elle, au risque de l'étouffer sous le poids d'une voix molle et d'une diction cotonneuse.

Vocale et mimique, l'énergie de Mme Isnardon n'a pu sauver d'une certaine monotonie la perpétuelle vaticination de Cassandre. M. Franz n'a pas trouvé dans le rôle médiocre d'Énée un de ses meilleurs rôles. Mais le rôle épisodique de Chorèbe, le doux fiancé de la vierge furibonde, a été chanté par M. Rouard d'une voix délicieuse, avec un goût très pur.

L'orchestre, tous les instruments de l'orchestre, sous la direction de M. Philippe Gaubert, ont joué le plus souvent aussi bien que la clarinette *solo* (ou *sola*), citée plus haut avec éloge.

Quant aux décors, ils sont, à proprement parler, affreux. Et parler « proprement » n'est pas du tout parler comme ils sont peints, ou plutôt peinturés, offrant aux yeux, du moins aux nôtres, l'aspect de grossiers et malpropres barbouillages. « *Adieu, beau ciel d'Afrique,* » murmure Didon près de mourir. Il est vrai que le ciel témoin de sa mort n'est pas aussi laid que la mer et la terre, (surtout le terrain de chasse), précédemment témoins de ses amours.

Après une trop longue absence, M. Jacques Thibaud est revenu parmi nous. Les soirs de ses concerts ont été des soirs de cristal. Une telle pureté de son est quelque chose d'unique, de parfait, de presque divin. Autant que de cette pureté sans pareille, le talent du grand violoniste est fait de grâce, de poésie et de je ne sais quelle élégance aristocratique. Un Joachim était le patriarche du violon ; Ysaye le héros. Capet en serait plutôt le prêtre. Jacques Thibaud en est le prince toujours jeune et charmant.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le projet de loi portant approbation du Traité de paix conclu à Trianon, le 4 juin 1920, entre les Alliés et la Hongrie, a été transmis au Sénat, et la Commission des Affaires extérieures a chargé M. Reynald du rapport. Le Président du Conseil a exprimé le désir que la discussion eût lieu avant les vacances parlementaires, et il est souhaitable, en effet, qu'elle ne soit pas ajournée. La Tchéco-Slovaquie, la Roumanie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, attendent avec impatience une ratification qui a déjà tardé plus d'une année. Comme M. Briand l'a fort bien expliqué devant la Chambre, en réponse aux orateurs qui avaient formulé des critiques contre le Traité, il ne sert à rien de revenir aujourd'hui sur le passé et de pleurer sur le morcellement de l'Autriche-Hongrie. Il est trop tard pour arrêter le cours des choses. « Ce qu'il faut, a-t-il dit avec raison, c'est conserver à la France tout le bénéfice moral de la part qu'elle a prise à la création de jeunes États qui avaient droit à l'existence. Ce qu'il faut, c'est l'appeler à donner à ces États, en accord avec ses alliés, tous les moyens de se développer et de prospérer. » Aussi bien, la Chambre a-t-elle adopté, par 478 voix contre 74, le projet qui lui était soumis. Le résultat sera certainement le même au Sénat, mais les objections, qui y ont déjà été développées contre le Traité de Saint-Germain y seront reproduites, et déjà l'un des membres les plus distingués et, ce qui ne gâte rien, les plus spirituels de la Haute-Assemblée, M. François Albert, nous laisse pressentir, dans la presse, les motifs de cette opposition. Il reproche au Traité de Trianon d'avoir consacré ce qu'il appelle « la diplomatie des morts-nés ; » et les morts-nés, ce sont, d'après lui, les États que les Alliés ont créés ou laissés naître dans l'Europe centrale. Il déplore qu'en face d'une Allemagne

unifiée, l'Autriche-Hongrie soit désormais divisée, découpée et réduite à l'impuissance ; et il énonce assurément une observation très juste, lorsqu'il dit : « Je reconnais qu'il était difficile de morceler l'Allemagne, mais il n'était pas indispensable de sanctionner, une fois de plus, son unité. » M. François Albert est-il également dans le vrai, lorsqu'il se désole devant la dispersion des nationalités dans l'Europe centrale et refuse de donner sa voix au Traité de Trianon? Comme M. Millerand le déclarait à propos du Traité de Saint-Germain, c'est là une attitude un peu négative, et, si les solutions intervenues n'enthousiasment personne, ceux qui ne veulent pas s'y résigner devraient, tout au moins, y substituer un autre programme de reconstitution. Le silence qu'ils gardent sur ce point essentiel prouve qu'ils seraient un peu embarrassés pour transformer aujourd'hui en propositions acceptables des critiques désormais stériles.

En tout cas, les adversaires du Traité seraient mieux inspirés, si, dans l'espoir de fortifier leur thèse, ils n'essayaient pas de nous apitoyer sur l'ancienne monarchie dualiste et même parfois de l'amnistier. Si prépondérante que soit la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre, celle de l'Autriche-Hongrie n'est pas négligeable, et ceux qui affectent d'oublier aujourd'hui la vieille politique du Ballplatz et l'ultimatum à la Serbie feraient bien de relire, avec quelque soin, les consciencieux ouvrages de M. Wickham Steed, de M. Gauvain, de M. René Pinon, de M. Ernest Daudet ou de M. Jacques Bardoux. Chose singulière, M. François Albert lui-même, en dépit de toute sa finesse, a cru un instant qu'en 1911, le comte d'Æhrenthal avait « envisagé un pacte de concorde étroite entre la France et la monarchie dualiste, dont le kaiser eût été le mauvais marchand, » et il s'est étonné que le Gouvernement de la République n'eût donné aucune suite à de telles ouvertures. M. de Selves, à qui auraient été transmises les offres du Gouvernement autrichien, a lui-même publiquement déclaré qu'il n'avait aucun souvenir de les avoir reçues ; et il est bien certain, en effet, que, s'il avait été saisi d'une proposition sérieuse, il aurait pris des mesures immédiates pour qu'elle fût examinée. Au mois de janvier suivant, en quittant le ministère, il aurait, en outre, prévenu son successeur. Or, il s'est abstenu d'agir et abstenu de parler; il avait d'excellentes raisons pour cela ; jamais, en effet, il ne lui avait été présenté aucun « pacte de concorde étroite. »

Jusqu'à la guerre, tous les ministres français qui se sont succédé au quai d'Orsay ont observé la même conduite vis-à-vis de l'Autriche. Bien que cette puissance fût engagée dans la Triple-Aliance, la France

était sans aucune animosité contre elle. Dans l'intérêt de la paix générale, le gouvernement de la République cherchait à entretenir avec Vienne et avec Budapest des rapports aussi cordiaux que possible ; il n'y avait à ces dispositions amicales d'autre limite que le respect de nos propres alliances. Le 30 juillet 1909, dans une dépêche adressée à M. Stephen Pichon, M. Guillemin, chargé d'affaires de France à Vienne, remplaçant l'ambassadeur, M. Philippe Crozier, alors en congé, définissait fort exactement cette politique. M. Guillemin parlait des efforts tentés, à diverses reprises, par le Gouvernement autrichien, « pour nous associer, disait-il, à des manifestations susceptibles de nous compromettre vis-à-vis de nos alliés et de nos amis. » Et il ajoutait : « Personne ne songerait à contester les avantages trop évidents que les bonnes relations, si heureusement établies entre la France et l'Autriche-Hongrie offrent au point de vue de nos intérêts particuliers, aussi bien que de l'intérêt plus général du maintien de la paix en Europe. Mais nous ne devons pas oublier que les deux pays appartiennent à des groupements opposés. Ce serait pure folie que d'espérer desceller actuellement le bloc austro-allemand, et c'est bien plutôt notre alliance avec la Russie que nous risquerions d'user à ce jeu. Un homme d'État autrichien, ministre d'hier et sans doute aussi de demain, le baron de Beck, me disait récemment encore : « J'espère, dans l'intérêt de nos bonnes relations avec la France, que l'on ne s'y fait pas d'illusions, que l'on se rend bien compte de ce fait que l'alliance étroite avec l'Allemagne est pour l'Autriche une nécessité à la fois politique, ethnographique, géographique et économique. » « L'alliance franco-russe, continuait M. Guillemin, ne repose pas malheureusement sur de semblables assises : deux pays que tout séparait se sont unis pour s'opposer au développement de la puissance austro-allemande et soustraire l'Europe à une hégémonie intolérable. C'est de cela qu'est née l'alliance franco-russe. N'offrons donc à l'Autriche que ce que nous pouvons légitimement lui donner, et ne recevons d'elle que ce qu'il nous est permis d'accepter. Nos rapports avec la monarchie n'en seront pas moins bons, et ils auront plus de chances de durée. »

Le 12 août 1909, M. Stephen Pichon avait communiqué cette dépêche aux divers postes, avec ce simple commentaire : « Notre chargé d'affaires à Vienne vient de m'adresser sur les relations franco-autrichiennes, étudiées au point de vue de l'alliance franco-russe, une dépêche intéressante dont je crois devoir vous communiquer ci-joint une copie. Les appréciations formulées par M. Guillemin

sont d'accord avec les vues de mon département, lorsqu'il signale, notamment, les inconvénients possibles, dans l'ordre d'idées que je viens de rappeler, d'un rapprochement plus étroit de la France et du Gouvernement de Vienne ; ce rapprochement n'est nullement envisagé par le Gouvernement de la République. »

Sous les réserves indiquées par M. Stephen Pichon, nos relations avec l'Autriche-Hongrie sont toujours restées excellentes. A la Conférence d'Algésiras, en 1905 et 1906, le Gouvernement impérial et royal nous avait témoigné quelque bonne volonté et son intervention n'avait pas été étrangère au règlement final. Nous lui avons, à notre tour, rendu de nombreux services. Lorsqu'Æhrenthal avait, au mois d'octobre 1908, déchiré le Traité de Berlin et annexé, sans crier gare, la Bosnie et l'Herzégovine, la France aurait pu refuser son adhésion à ce coup de force. Dans une pensée de conciliation, elle s'est inclinée devant le fait accompli.

En 1911, lorsqu'éclata la crise marocaine et que nos rapports avec l'Allemagne se tendirent presque au point de se rompre, l'Autriche-Hongrie se montra cependant beaucoup moins empressée à nous être agréable. Comme l'écrivait plus tard à M. de Selves, M. de Saint-Aulaire, alors chargé d'affaires à Vienne et aujourd'hui ambassadeur à Londres, Æhrenthal se hâta d'adopter la thèse allemande et de nous déclarer responsables des incidents qui s'étaient produits. A propos de la marche que la France avait été obligée d'entreprendre sur Fez pour protéger ses nationaux, il avait dit à M. de Saint-Aulaire et répété à M. Crozier : « Vous avez donné un bien mauvais exemple. » (Dépêche du 7 décembre 1911.) Lorsqu'avait été conclu, entre la France et l'Allemagne, l'accord marocain du 4 novembre, on pouvait espérer que l'Autriche-Hongrie suivrait l'exemple des Puissances qui avaient signé l'acte d'Algésiras, notamment de l'Italie, et qu'elle donnerait rapidement son adhésion au nouveau traité. Il n'en fut rien. Elle se livra, au contraire, à une étrange tentative de pression et laissa, tout de suite, entendre que, comme prix de son acceptation, elle désirait que le marché de Paris fût ouvert à des emprunts d'État autrichiens et hongrois. On sait toutes les intrigues financières auxquelles donnaient lieu ces demandes d'admission à la cote et l'insistance que certains agents de l'Allemagne et de l'Autriche mettaient à forcer les portes de la Bourse parisienne. Pour couper court à ces manœuvres, M. de Selves avait télégraphié le 6 novembre à M. Crozier : « Quand vous pourrez causer de la convention marocaine avec le comte d'Æhrenthal, reconnaissez de bonne grâce que

l'accession rapide de l'Autriche-Hongrie sera un acte particulièrement amical, mais, après l'attitude que nous avons eue dans l'affaire de Bosnie, il semble que nous soyons en droit de nous attendre à de bons procédés. Je ne sais pas quelles sont les circonstances auxquelles a fait allusion le comte d'Æhrenthal et dans lesquelles nous aurions été défavorables à l'Autriche-Hongrie. La question des emprunts est une question technique qui n'a pas de connexion avec l'affaire marocaine. »

Néanmoins, le 18 novembre, le comte d'Æhrenthal avait, dans une conversation avec M. Crozier, mêlé les deux questions que M. de Selves tenait à distinguer, et il avait remis à notre ambassadeur une notice confidentielle, avec prière de la transmettre à Paris. Dans cette pièce, le Ministère impérial et royal déclarait que l'Autriche-Hongrie « envisageait l'accord survenu dans les affaires du Maroc entre la République et l'Allemagne sans jalousie comme sans appréhension, » et il ajoutait : « Nous examinerons donc avec bienveillance les stipulations d'une convention que nous sommes tout disposés à saluer comme une nouvelle garantie de paix et d'harmonie. Persuadés que nous sommes que nos bonnes relations nous permettent de coopérer avec la France sans friction, *sur le terrain économique*, au Maroc, comme ailleurs en Orient, nous ne mettrons pas, comme d'autres Puissances croient devoir le faire, notre adhésion au prix de compensations matérielles, soit au Maroc, soit ailleurs. Aussi, nous espérons que le Gouvernement de la République voudra bien donner son appui à nos efforts, tendant à établir *entre les forces économiques* de l'Autriche-Hongrie et de la France des rapports *répondant à l'attitude politique que les deux Puissances se félicitent d'observer mutuellement*. Dans cet ordre d'idées, la possibilité de placement des emprunts de l'Autriche et de la Hongrie sur le marché parisien figure au premier rang. La haute influence du Gouvernement de la République, pour peu qu'il se rende à nos vues d'une façon générale, nous obtiendrait assurément l'admission à la cote officielle des titres de ces opérations. Nous comptons donc, lorsque la question en deviendra actuelle, faire appel à la bienveillance du Gouvernement français dans l'intérêt des finances autrichiennes et hongroises. Nous choisirons, pour faire une pareille demande, un moment où la situation politique internationale sera favorable aux transactions de cette nature. Du reste, il ne s'agirait pas de l'admission illimitée à la cote, mais d'une mesure qui permettrait aux gouvernements susnommés de contracter chacun, en l'espace de plusieurs années, un emprunt dont le chiffre ne dépasserait pas

500 millions de couronnes. » Telle était la note que le comte d'Æhrenthal avait remise, le 18 novembre 1911, à notre ambassadeur, et qui jusqu'ici n'avait pas été publiée. Elle ne proposait, comme on le voit, que des combinaisons économiques et financières, et, avant tout, l'admission d'un emprunt. Elle constatait que les relations politiques étaient bonnes et n'y suggérait pas le moindre changement. En transmettant, le lendemain, ce document à M. de Selves, M. Crozier écrivait : « Il n'est pas douteux que de la réponse que nous ferons à ces ouvertures dépendra *la rapidité ou la lenteur des formalités qui doivent précéder l'accession de l'Autriche-Hongrie au traité franco-allemand.* » Il n'y avait donc, dans ce papier, qu'on a si étrangement travesti, qu'une seule chose : une condition de mauvais goût, que le Gouvernement autrichien tentait de mettre à son acceptation des accords marocains. Il laissait entrevoir son désir de créer en Afrique et en Orient des consortiums franco-austro-hongrois et il demandait la promesse immédiate de la cote pour des emprunts d'État. C'était tout.

Or, à ce moment même, l'Autriche-Hongrie développait ses armements sur terre et sur mer. A la demande de l'Allemagne, elle accroissait sa flotte de la Méditerranée, elle fabriquait de ces canons lourds que nous avons vus sur notre front pendant la guerre. Favoriser ses emprunts, c'était nous jeter dans une entreprise périlleuse; c'était, en outre, et de toutes façons, payer d'un prix exorbitant son adhésion au traité franco-allemand; et cette adhésion était cependant la seule chose qu'elle nous offrît, en retour du service qu'elle nous demandait. Aussi bien, notre éminent chargé d'affaires, M. de Saint-Aulaire, jugeait-il sévèrement la note autrichienne, dans sa lettre du 7 décembre suivant : « Bien qu'une demande d'emprunt, écrivait-il, ait son but en elle-même, c'est aussi au besoin d'obtenir un succès sur un terrain où le projet d'emprunt hongrois de l'année dernière a été pour le comte d'Æhrenthal l'occasion d'un échec, qu'il faut attribuer les propositions qu'il nous a adressées. » Et il ajoutait : « Il a réussi à donner à cette demande d'emprunt les apparences à la fois d'un marchandage et d'une suggestion allemande, ce qui n'était pas fait pour diminuer les difficultés qu'elle soulève par ailleurs. »

C'est cependant cette note autrichienne, involontairement dénaturée par des souvenirs infidèles et par des commentaires fantaisistes, qui a permis à quelques journaux de prétendre qu'on aurait pu, en 1911, essayer de détacher l'Autriche de la Triple-Alliance! Cette manière d'écrire l'histoire a quelque chose d'un peu leste et,

quand, à la lumière des documents, on relit certains récits trop romanesques, on est bien forcé de se dire que la folle du logis, lorsqu'elle est livrée à elle-même, joue des tours singulièrement fâcheux aux pauvres humains.

Contrairement à ce qui a été affirmé, M. de Selves ne donna aucune « adhésion de principe » à la demande du comte d'Æhrenthal et il n'y aperçut pas la possibilité « d'un pacte de concorde étroite entre la France et la monarchie dualiste. » Avant même d'être saisi de la note autrichienne, le ministre avait pris soin d'envoyer à notre ambassadeur les instructions du 6 novembre, que j'ai rapportées tout à l'heure. Il n'avait aucune raison pour se contredire ensuite. Il reçut, en même temps que la note du Ministère impérial et royal, un télégramme et deux dépêches de M. Philippe Crozier, respectivement datés des 19 et 20 novembre. L'ambassadeur exprimait la pensée que nous ne devions pas répondre négativement à la demande d'admission à la cote. Il ajoutait : « On peut juger cette demande prématurée : il eût été plus adroit, semble-t-il, de ne pas en reparler au moment, sinon à l'occasion de l'accession de l'Autriche-Hongrie au traité franco-allemand... Quoi qu'il en soit, le comte d'Æhrenthal nous a saisis de sa demande d'admission à la cote. Ce peut être une occasion de vérifier, dès maintenant, s'il est possible, comme certaines considérations semblent l'indiquer, d'obtenir en échange de l'Autriche-Hongrie des garanties positives supplémentaires pour le maintien de la paix et contre une agression de l'Allemagne. » M. Crozier joignait à cette dépêche un long rapport personnel où il indiquait les garanties qu'il lui paraissait possible de demander : « par exemple, disait-il, à défaut de la neutralité absolue de l'Autriche-Hongrie, tout au moins sa neutralité temporaire (pendant un délai qui permettrait à la Russie d'être prête à entrer en ligne), avec liberté, après ce délai, ou en cas de revers de l'Allemagne, de prendre l'initiative d'une intervention pour le rétablissement de la paix, au besoin en provoquant la réunion d'un congrès. » L'ambassadeur exposait ensuite que le Gouvernement de la République pourrait choisir entre trois solutions, refus, simple acceptation du principe des deux emprunts de 500 millions, et enfin acceptation avec introduction immédiate de notre demande de garantie. Il marquait une préférence pour ce dernier parti, mais il ne disait point que les pourparlers, si on les engageait, dussent réussir; il déclarait même très franchement : « On ne saurait se dissimuler que le projet que je soumets à Votre Excellence se heurtera à de grandes difficultés. L'oppo-

sition que l'ambassadeur d'Allemagne mène ici maintenant, avec le soutien d'un certain nombre des membres du parti allemand, et peut-être aussi l'appui secret de l'archiduc Franz-Ferdinand, oblige sans doute, en ce moment, le ministre à une prudence peut-être difficile à concilier avec la déclaration que nous souhaiterions et qu'en tout état de cause, les liens contractuels de la monarchie rendent délicate. Plus délicate encore sera la condition de secret à laquelle le ministre impérial et royal tiendrait probablement, s'il se résolvait à ce que nous demandons. Pourrions-nous en prendre l'engagement absolu? cela paraît douteux. Il semble qu'il faudrait que nous pussions faire état auprès de nos amis et de nos alliés, en tout ou en partie, de que nous aurions obtenu. »

Ainsi, le comte d'Æhrenthal nous avait demandé des avantages financiers, à propos de l'acceptation par l'Autriche du traité marocain. Il ne nous avait rien proposé, rien offert, rien promis. M. Crozier avait seulement pensé que cette demande d'admission à la cote pourrait nous fournir l'occasion de dire à l'Autriche : « Vous voulez notre argent. Garantissez-nous votre neutralité, dans le cas d'une agression de l'Allemagne. » Mais obtenir ainsi de l'Autriche l'engagement qu'elle resterait neutre, si la France était attaquée par l'Allemagne, ce n'eût été malheureusement, pour la paix, qu'une caution dérisoire. Au mois d'août 1914, après que l'Allemagne nous a eu déclaré la guerre, l'Autriche-Hongrie s'est, pendant quelques jours, flattée de rester neutre vis-à-vis de nous. Son ambassadeur, le comte Szecsen, diplomate loyal et très galant homme, n'a pas quitté Paris; il a paru se bercer de l'espoir que les rapports entre la République et la monarchie dualiste ne seraient pas rompus, et finalement c'est la France qui, constatant que l'état de guerre existait entre son alliée, la Russie, et l'Autriche-Hongrie, a dû prendre elle-même l'initiative d'une rupture avec Vienne. A supposer donc que les difficultés prévues par M. Crozier ne se fussent pas produites, et que le comte d'Æhrenthal eût laissé ouvrir une conversation qu'il n'avait pas provoquée, il eût fallu envisager, non pas seulement l'attitude éventuelle de l'Autriche dans une guerre entre l'Allemagne et nous, mais la position que prendrait la monarchie vis-à-vis de la Russie en cas de désaccord dans les Balkans; et sur cette question essentielle, notre ambassadeur n'exprimait aucun avis. Loin d'être en présence de propositions concrètes, M. de Selves se trouvait donc en face du néant.

Aussi bien, le 1er décembre, lorsque le comte Szecsen vint lui parler du traité marocain et fit allusion, au cours de l'entretien, à

l'émission d'emprunts autrichiens et hongrois, le ministre insista-t-il pour une acceptation pure et simple de l'Autriche, en répondant, d'une manière évasive et courtoise, que la question des emprunts serait examinée en son temps, mais qu'elle n'avait aucun rapport avec celle du Traité; et il prévint notre ambassadeur de cette réponse. Quelques semaines après, M. Crozier étant absent de Vienne, M. de Selves reçut de M. de Saint-Aulaire la dépêche dont j'ai parlé plus haut et qui le mettait en garde contre les combinaisons financières du Gouvernement autrichien. Le 20 décembre suivant, M. de Saint-Aulaire appuyait encore sur ses objections. Il rappelait que tous les journaux de la monarchie avaient commenté la demande d'emprunt formée par Æhrenthal et il ajoutait : « J'ai été interrogé, à cet égard, à plusieurs reprises, par l'ambassadeur de Russie à Vienne. En l'état actuel des choses, m'a dit M. de Giers, l'emprunt envisagé par l'Autriche ne peut être destiné qu'à des armements et à des armements dirigés contre nous. » Je me suis appliqué à le rassurer en m'inspirant de l'accueil si clairvoyant que Votre Excellence a réservé aux ouvertures du comte Szecsen. Dans les milieux autrichiens, on ne dissimule pas que cet emprunt est nécessaire pour l'exécution du programme naval et militaire. On admet le caractère forcément illusoire des garanties qui seraient données en sens contraire. En effet, si tout ou partie de cet emprunt était appliqué à des dépenses non militaires, il n'en dégagerait pas moins, dans l'ensemble du budget, des ressources correspondantes, qui seraient consacrées aux dépenses militaires... Le comte d'Æhrenthal aura montré dans cette affaire une longue patience, mais aussi une psychologie courte. En donnant à sa demande le caractère d'un marchandage, et en l'ébauchant, pour la première fois, immédiatement après un long entretien avec l'ambassadeur d'Allemagne, il la présentait dans les conditions les plus propres à aggraver les objections qu'elle soulève déjà en elle-même. Ces objections, je les ai indiquées à plusieurs reprises, continuait M. de Saint-Aulaire, et notamment dans mon rapport du 22 septembre 1910. Je n'y reviendrai donc pas, si ce n'est pour indiquer qu'elles n'ont rien perdu de leur force en ce qui concerne le danger de l'émigration de nos capitaux à Berlin et à Vienne. J'ai appris, en effet, de source sûre, que la maison X. de Vienne a mis des sommes très importantes à la disposition du marché de Berlin pendant la crise qu'il a traversée l'été dernier. Nul doute que le courant de capitaux français qui s'établirait en Autriche-Hongrie ne soit, en grande partie, dérivé du côté de l'Allemagne. » M. de Saint-

Aulaire ajoutait enfin que, tout en prenant soin de ne commettre aucune indiscrétion, il avait pu s'assurer que les Bureaux du ministère impérial et royal des Affaires étrangères étaient très éloignés d'admettre le principe d'une garantie quelconque à nous accorder en retour des faveurs financières sollicitées; et il concluait : « J'estime qu'il serait aussi chimérique d'espérer de pareilles assurances que dangereux de les demander ou même de les accepter, si, contre toute prévision, elles nous étaient spontanément offertes. »

Le 2 janvier 1912, le Gouvernement russe ayant été renseigné par M. de Giers sur la demande d'emprunt qu'avait présentée l'Autriche, M. Iswolsky venait voir M. de Selves, et le ministre s'empressait de télégraphier à M. Georges Louis, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg : « J'ai reçu hier la visite de l'ambassadeur de Russie. Il m'a notamment entretenu des bruits qui circulaient relativement à un emprunt autrichien et il m'a fait part de l'impression fâcheuse que produirait en Russie le concours que donnerait à l'Autriche la France alliée. Je l'ai rassuré. »

Le même jour, M. de Selves écrivait à M. Klotz, ministre des Finances : « Ainsi que vous le savez, on parle depuis quelque temps de l'émission éventuelle d'un emprunt d'État autrichien ou hongrois en France. La réalisation d'une telle opération sur notre marché serait de nature à nous créer de très sérieuses difficultés du côté de la Russie. Je me propose de vous donner à ce sujet des explications verbales détaillées, mais il m'a paru utile de vous mettre d'ores et déjà en garde contre les sollicitations dont vous pourriez être l'objet de la part des établissements financiers susceptibles de s'intéresser à l'émission d'un emprunt de la monarchie austro-hongroise. » M. Klotz avait aussitôt pris note et découragé les banquiers qui s'étaient adressés à lui.

Le lendemain, 4 janvier 1912, M. de Saint-Aulaire, qui gérait encore l'ambassade de Vienne, écrivait à M. de Selves : « Ainsi que je vous en ai informé par mon télégramme du 29 décembre, le Ministère impérial et royal des Affaires étrangères m'a fait savoir que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris a été chargé de notifier au Gouvernement de la République l'accession définitive de son Gouvernement au traité franco-allemand. Cette décision, plus prompte que les déclarations antérieures du cabinet de Vienne ne l'annonçaient, a été toute spontanée. Je me suis soigneusement abstenu de toute démarche qui eût risqué de ramener la conversation sur les emprunts *et d'encourager, de nouveau, des velléités de marchandage*. Le meilleur moyen de hâter

l'accession de l'Autriche-Hongrie m'a paru être d'affecter de nous en désintéresser. » Ainsi, contrairement à ce que M. Crozier avait redouté dans sa lettre du 19 novembre 1911, le silence opposé par M. de Selves aux demandes financières de l'Autriche n'avait eu aucune influence « sur la rapidité ou la lenteur des formalités qui devaient précéder l'accession de l'Autriche-Hongrie au traité franco-allemand. » Le Gouvernement impérial et royal s'était décidé à donner sa signature, dès qu'il nous avait vus décidés à séparer les questions qu'il essayait de lier.

Le 13 janvier suivant, au moment où il allait quitter le quai d'Orsay, le ministre remerciait M. de Saint-Aulaire de ses dépêches, qu'il avait lues, disait-il, avec un intérêt particulier et il le félicitait de la clairvoyance avec laquelle il avait su, dans cette affaire, « pénétrer les mobiles du cabinet de Vienne, et de l'habileté dont il avait fait preuve en décourageant toute velléité de marchandage. » Et il concluait : « M. le ministre des Finances, à qui je me suis empressé de faire connaître les précisions contenues dans vos rapports, a prévenu les services de son ministère, par une annotation personnelle, de l'attitude que le Gouvernement comptait prendre en présence des sollicitations dont il pouvait être l'objet, à cet égard, de la part des établissements financiers. Cette attitude est en harmonie complète avec vos propres suggestions. »

Il n'est donc pas vrai que le Gouvernement autrichien ait jamais proposé à la France de se détacher de la Triple-Alliance. Il n'est pas vrai que M. de Selves ait reçu une proposition de cette sorte. Il n'est pas vrai qu'il ait accueilli, en principe, les demandes d'emprunt. Il n'est pas vrai qu'il ait cru qu'elles pussent nous permettre d'avoir une conversation plus générale sur des garanties d'ordre politique. Les pièces sont là pour démentir toutes ces fables.

Il n'est pas vrai non plus qu'il y ait eu le moindre changement d'orientation dans la conduite de nos affaires extérieures après le départ de M. de Selves. Son successeur a gardé vis-à-vis de l'Autriche l'attitude qu'avaient observée avant lui tous les ministres des Affaires étrangères. Il a cherché, comme eux, à entretenir avec l'Autriche les relations, non seulement, ce qui va sans dire, les plus pacifiques, mais les plus amicales, et, au cours de la crise balkanique, comme jusqu'à la veille de la guerre, il est resté en pleine confiance avec le comte Szecsen. Il serait aussi facile de faire cette démonstration, à l'aide de documents authentiques, qu'il l'a été tout à l'heure de détruire la légende des propositions autrichiennes. La France, sans

doute, est toujours restée fidèle à son alliance avec la Russie comme à son entente avec l'Angleterre. Mais, surtout dans les questions balkaniques, d'où elle sentait bien qu'il pouvait sortir des complications dangereuses, elle s'est constamment efforcée de jouer le rôle de la Puissance pacificatrice. Elle s'est étroitement rapprochée de l'Angleterre pour servir, avec elle, de trait d'union entre la Russie et l'Autriche. Elle n'a pas un instant perdu de vue les intérêts de l'Europe et elle a tout fait pour que les groupements de la Triple-Alliance et de la Triple-Entente, au lieu de rester opposés l'un à l'autre, fussent en mesure de se rencontrer dans une volonté commune de paix. C'est l'idée qui, sur l'initiative de la France et de l'Angleterre, avait présidé en 1912 et en 1913, à la Conférence de Londres ; et si l'Allemagne et l'Autriche avaient, en juillet 1914, même après l'envoi de l'ultimatum à la Serbie, consenti à reprendre ces conversations générales, la guerre aurait, sans doute, été conjurée, l'Autriche-Hongrie n'aurait pas été démembrée, il serait peut-être, un jour, arrivé que les nationalités eussent obtenu quelque indépendance dans le cadre de la monarchie dualiste, et nous n'aurions pas aujourd'hui à discuter sur le Traité de Trianon, non plus que sur toute la série des traités annexes, destinés à garantir les droits des minorités ethniques. Mais on ne ressuscitera pas ce qui est mort ; et, comme l'a dit si justement le Président du Conseil, nous n'avons plus dorénavant qu'à favoriser de notre mieux les efforts que font pour vivre et pour s'organiser les jeunes États dont nous sommes les parrains. Après avoir fondé la Petite Entente, M. Benès emploie maintenant toute son activité à traiter avec la Pologne et avec la Hongrie. Le vote du Traité de Trianon ne pourra que l'aider dans cette tâche pacifique.

Raymond Poincaré.

Le Directeur-Gérant :

René Doumic.

J

s'ét
im
ret
rev
vis
sai
rei
au
Pr
ve
l'e
s'e
en
Co
en
ce
D
m
«

LE BEAU RÔLE

DERNIÈRE PARTIE (1)

V

Jamais Quinault-Dufresne n'a pu expliquer comment lui, si fier d'une part et de l'autre si prompt à la riposte, il avait plié sous l'effroyable affront, sans un mot, sans un geste. Il s'était donc laissé mettre son pardessus par le domestique impassible, il avait descendu les marches de l'escalier, il se retrouvait sur le boulevard. Alors seulement les esprits lui revinrent. Il s'arrêta. Le pourpre de la honte lui brûlait le visage. Le grand air avait fini de le dégriser et une tentation le saisissait, frénétique, celle de rentrer dans le restaurant, de remonter jusqu'au salon dont les fenêtres éclairées brillaient au premier étage, d'en pousser la porte, et là, de crier à la Princesse devant ces gens de son monde, une phrase qui le vengeât, en la déshonorant. Encore ici un réflexe du métier l'emporta sur cet élan de nature. Lors de ses débuts et quand il s'essayait à s'assouplir, comme un pianiste avec ses gammes, en jouant jusqu'aux pannes, il avait tenu, dans *la Dame aux Camélias*, un rôle secondaire, celui de Varville, créé d'ailleurs en 1852 par cet excellent comédien qui fut Dupuis. C'est ce personnage, effacé d'abord, qui lève la main sur Armand Duval, à la fin du quatrième acte, après que celui-ci a lui-même jeté des billets de banque à la face de Marguerite : « Décidément, Monsieur, vous êtes un lâche. » Cette réplique,

(1) Voir la *Revue* du 1er juillet.

Quinault l'avait prononcée à titre de Varville. Elle lui revint à la mémoire. Ce fut assez pour qu'il reprît sa marche vers son domicile, malade de colère et de rancune, ulcéré d'amertume, mais avec la conscience tout de même de rester « chic, » — parlons le style des coulisses, — puisque son rival, car il ne doutait pas que le beau Komow ne fût la cause de l'avanie dont il était la victime, n'aurait pas le droit de lui crier l'apostrophe de Varville. Pour fuir la tentation, il allongeait son pas. Il courait presque, regardé avec étonnement par les passants qu'il heurtait. Il ne prenait pas garde non plus, — signe d'un trouble très profond, — à son nom, répété de temps à autre, par un de ces passants. Il était si connu, et si heureux de l'être ! A cette minute, la colère paralysait tout en lui, jusqu'à sa vanité. La distance est longue, du boulevard des Italiens où se trouvait le *Café anglais* à la rue de Tilsitt. D'arpenter ces trois ou quatre kilomètres ne l'avait pas apaisé. A peine rentré dans son appartement, il s'assit à sa table, si bouleversé qu'il avait peine à tenir sa plume, et il écrivit à la Princesse une lettre terrible qu'il fit porter aussitôt à l'hôtel de la place Vendôme où elle demeurait, avec ordre d'attendre, si elle n'était pas rentrée, et de demander une réponse. Il voulait que sa cruelle maîtresse lût cette lettre le soir même, avec la folle espérance qu'elle accourût, touchée par l'éclat de sa douleur. Il allait jusqu'à y parler de son suicide possible, et de si bonne foi qu'il tira son revolver de sa gaîne, quand son domestique reparut avec ce message : « Il n'y a pas de réponse. » Il vint devant sa glace, et il appuya la bouche du canon sur sa tempe, dans un geste qu'il ne put s'empêcher d'admirer.

« Je suis un observateur, racontait-il plus tard à un de ses amis, de qui je tiens cet étrange détail. Tout mon talent d'acteur vient de là. Oui, même à ce moment d'atroce désespoir, je m'observais. L'expression de mes traits me frappa tellement que je m'arrêtai, d'instinct, à me considérer. Je me suis demandé quel mouvement des muscles me donnait ce masque. J'ai détendu ma face devant ce miroir. Je l'ai contractée de nouveau. Ç'a été l'affaire de quelques minutes. L'accès de démence était passé. Je replaçai le pistolet dans sa gaîne. Mon art m'avait sauvé. »

A cette grandiloquente explication, il manque sans doute le correctif que le plus véridique Stendhal met quelque part à la

confidence d'un épisode analogue : « En 1821, j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle. Ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir. Peut-être, sans que je m'en doute, fut-ce aussi la peur de me faire mal. »

« Oui, peut-être, mais dans un autre moment, » répondit Quinault, avec ingénuité, à l'ami qui s'amusait à lui rappeler cette phrase. La douleur morale est un anesthésique. Je souffrais tant que je n'aurais rien senti. »

Exagérait-il? Je ne le crois pas, atteint comme il était dans son orgueil à la fois et dans sa sensualité. Si la mimique du suicide ne recommença point, il n'en fut pas de même de l'imploration épistolaire. La Princesse avait, comme j'ai dit, laissé la première lettre sans réponse. Dès le lendemain matin, Quinault en expédiait une seconde, une troisième l'après-midi, le surlendemain une quatrième. Toujours rien.

« J'ai bien cru qu'il allait devenir fou, » me disait le même ami, un autre acteur. Comme tel, son témoignage n'est pas suspect. Il envie Quinault-Dufresne autant qu'il l'admire. Pour qu'il l'ait plaint, il faut qu'il l'ait vu vraiment très malheureux. « En quinze jours, il avait maigri, maigri. Je n'ai su que plus tard pourquoi. On avait dû retoucher et rétrécir son costume de Tartufe. Nous avions repris cette pièce, en attendant *le Colonel Chabert*, adapté pour le théâtre par Jacques Molan? Il n'arrivait pas à mettre sur ses pieds ce personnage-là. Cette comtesse Ferraud, la grande dame, si dure pour le pauvre soldat, lui rappelait trop sa propre histoire. Son Tartufe au contraire, il le tenait si bien! Il le jouait comme mécaniquement. Et puis, c'était l'alibi, un autre monde... Ce qu'il était pris, lui que j'avais toujours connu plus rosse que les pires rosses! Mais aussi la Princesse l'avait trop humilié. Ces gens de la haute ne savent pas cela : nous autres acteurs, nous sommes d'abord des gens fiers... » Et il ajouta, me prouvant, une fois de plus, qu'un homme qui parle à fond de son métier, dit aussitôt des choses fortes : « On nous a mis trop bas, trop longtemps. Cette fierté, c'est notre revanche. »

VI

Que faisait cependant cette fantasque Princesse dont la soudaine colère avait asséné un tel camouflet au pauvre Quinault?

Ah! Elle se souciait bien des chagrins de l'amant disgracié! Ces femmes à caprices brusqués, possèdent une facilité d'oubli qui s'explique, comme les brusqueries de ces caprices, par le protéisme inconscient de leurs personnalités. Le coup de foudre dont l'avait frappée la rencontre de Komow, avait littéralement aboli pour elle l'infortuné *moujik*, si durement puni de s'être permis cette affichante familiarité du *Café anglais*. On pense bien qu'aucun des détails de cette courte scène n'avait échappé à celui dont la seule présence était la véritable cause de cette exécution. Le jeune officier russe n'en était pas non plus à sa première bonne fortune. Il était fin, à la façon des gens de son pays, qui mélangent d'une si étrange façon l'entraînement et la lucidité. Tout de suite il avait senti l'hostilité de l'acteur, à sa poignée de main, à son regard, au timbre de sa voix. Il en avait soupçonné la cause, tout de suite aussi, à l'attitude de la Princesse. La colère de celle-ci, quand elle avait vu son verre aux lèvres de son audacieux voisin, sa rougeur quand, l'insolent une fois puni, leurs yeux s'étaient croisés, tout avait fait pressentir un mystère à Komow. Véra n'était ni moins subtile, ni moins russe que lui. Elle avait deviné qu'il devinait. Elle savait que ses compatriotes du Midi, comme celui-ci, n'ont rien de commun avec les Slaves du Nord, tout voisins des Allemands et de la rêvasserie germanique. Les Komow sont originaires du Caucase. Le type presque persan du comte Serge, sa fine structure, indiquait ses atavismes géorgiens. Il suffit de lire *les Mille et Une Nuits* pour s'en rendre compte, la jalousie est la passion maîtresse des Orientaux, entre la Mer-Noire et l'Arabie. Le geste de l'acteur avait suffi pour que cette jalousie s'éveillât chez le jeune homme, qui n'était pas encore amoureux de la Princesse. Il le devint à cette minute, et dans ses yeux passa une flamme de désir, de rancune, de mépris à la fois, qui lui fit si mal, à elle! Malgré son audace intérieure, ses relations intimes avec le « moujik » lui avaient aussitôt infligé une vague sensation d'abaissement. Leur pittoresque et leur nouveauté l'avaient d'abord empêchée de subir trop fortement cette impression. Mais là, toute vibrante de colère, et sous ce regard de Komow, elle éprouva une honte qui la dégrisa pour toujours de son caprice, comme tout à l'heure elle avait, d'un mot, dégrisé Quinault de son champagne. « A tout prix, il faut que je lui cache la vérité, » pensait-elle, tandis que le dîner continuait dans

une gêne des convives, qu'elle ne parvint pas à dissiper. Quel éclat pourtant elle eut l'énergie de donner à sa conversation!

« Jamais je n'ai entendu Véra causer comme ce soir, disait plus tard le diplomate au peintre en sortant de table.

« C'est vrai. Elle a tant d'esprit! répondait celui-ci. Et jamais je ne l'ai vue aussi belle... Mais que lui avait donc dit Quinault-Dufresne pour qu'elle se soit fâchée ainsi?

« Rien, répliqua celui-ci, il était ivre, tout simplement : c'est incroyable, mais c'est ainsi. Ça arrive par ces temps froids. On a la migraine. On prend une drogue, et alors un verre de vin vous trouble la tête. »

Telle fut la légende qui se colporta aussitôt dans la petite colonie russe, grâce à cet ancien ministre à la cour de X... — j'allais la nommer et le nommer. — Ce joueur de whist, admirateur de M. de Metternich, pratiquait, on le voit, la doctrine de la vieille école, elle avait du bon : nier toujours et tout, contre toute évidence. C'est un moyen sûr de créer du moins l'incertitude parmi les indifférents. Mais Komow n'était déjà plus un indifférent. Il se crut bien obligé, pour l'honneur de son pays, à répéter lui-même l'explication imaginée par son oncle sur l'épisode du *Café anglais*. Y croire, c'était une autre affaire.

« La Princesse serait la maîtresse de Quinault-Dufresne? s'était-il dit tout de suite. Est-ce possible?... » Il se répétait cette question outrageuse le lendemain, et avec un rire méchant, il concluait : « Tant mieux! »

Il se mentait à lui-même, avec ce « tant mieux » qui signifiait : « J'aurai donc mon tour. » Cette idée d'une aventure entre cette femme et le comédien le blessait au vif d'un sentiment né à peine et déjà exaspéré par ce sursaut de rancune qui active et empoisonne l'amour éprouvé pour une indigne. Le cœur a tant besoin d'estimer l'être dont il s'éprend! Ce « tant mieux » était en même temps une erreur de psychologie masculine. Précisément parce que la Princesse avait été la maîtresse de Quinault, elle devait s'interdire de céder trop vite à l'attrait, si fort pourtant, qui l'entraînait. Elle, si hardie d'ordinaire, la scène du *Café anglais* ne lui laissait plus qu'une idée : se disputer, se défendre, par terreur que la facilité à l'abandon ne la fît considérer par Komow comme une femme galante. D'autre part, comment résister au désir de le revoir, de le tenir tout près d'elle, durant les quelques semaines qu'il avait à passer à Paris?

Et comment, si impulsive, cacher à cet homme l'émotion délicieuse dont il la remplirait, — elle s'en rendait déjà trop compte, — par sa seule présence?

« Eh bien? concluait-elle à son tour au terme d'une nuit passée à chasser et à caresser le dangereux rêve de permettre à Komow de lui faire la cour sans rien lui accorder, s'il voit que je l'aime et que je ne me donne pas à lui, il ne croira pas que j'ai été la maîtresse de l'autre. »

Que pouvaient peser les chagrins du malheureux Quinault-Dufresne, au regard d'une amoureuse en train de poursuivre, avec toutes les forces de son esprit, un projet conçu avec toutes les forces de son cœur? C'était une partie à risquer, bien délicate, et perdue pour peu qu'elle commît la plus légère faute. Toutes les finesses de ses manœuvres pour endormir une jalousie d'homme éveillée sur un indice trop clair tourneraient contre elle, si Komow en surprenait une seule. Elle allait devoir se surveiller, geste par geste, regard par regard, alors qu'elle était dans l'entraînement. Vous voyez d'ici l'existence menée par le jeune homme et par elle durant les jours qui suivirent, et tandis que le malheureux Quinault continuait, lui, de figurer sur les planches dans ces habits qu'il lui fallait rétrécir? Il répétait *le Colonel Chabert*, avec une constante idée d'abandonner le rôle. C'est la preuve, soit dit en passant, que Diderot n'a pas si tort dans ses *Observations sur Garrick* : « Un excellent moyen pour jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. » Mais esquissons le dessin de ces journées de la Princesse. Le matin elle monte à cheval au Bois. Tout de suite, elle a pris l'habitude d'y rencontrer Komow. Il l'accompagne, d'abord un peu de temps, puis davantage. Et ce sont, dans les allées dépouillées par l'hiver, des conversations indéfinies. Il lui fait la cour, mais sans approche possible. Ce flirt équestre lui permet, à elle, de s'abandonner à ses impressions, sans que la parole et le regard les conduisent sur le périlleux chemin des caresses. Serge est trop avisé pour se permettre jamais aucune allusion à l'étrange scène du *Café anglais*, toujours présente entre eux cependant. Ce silence plaît à la Princesse et l'inquiète. Elle non plus, elle n'ose pas interroger son compagnon, mais elle ne cesse pas de se demander : « Que pense-t-il? » Oui, qu'y a-t-il dans l'arrière-fond de ces prunelles qui la fixent

sans cesse avec une ardeur, bien douce si elle n'y discernait pas une méfiance ? Ne se trompe-t-elle pas? Son attitude, maintenant qu'ils se voient quotidiennement, n'a-t-elle pas déjà produit sur le jeune homme l'illusion qu'elle désire ? Elle n'en sait trop rien, et ce doute aiguise encore son goût déjà passionné pour ce héros dont elle aime tout : son élégance et son audace à cheval, sa façon de s'habiller et son joli tour d'esprit; la manière dont il chante au piano les romances russes; ce quelque chose de raffiné, d'ultra-civilisé et pourtant d'inentamé, qui lui donne une grâce virile, souple et primitive tout ensemble. Ils se séparent vers onze heures, rue Pomereu, au manège Bob Campbell où elle a son cheval. Elle quitte Komow pour le retrouver, ou bien vers une heure, à quelque déjeuner donné par leurs compatriotes, ou bien vers la fin de l'après-midi, dans un goûter, le soir à un dîner, au théâtre. Elle a grand soin que ces promenades du matin soient leurs seuls tête-à-tête. Toujours, quand le jeune homme vient la voir, à son hôtel de la place Vendôme, il y trouve quelqu'un ou quelqu'une. Il s'irrite, il s'énerve à ce jeu que la Princesse prolonge avec tremblement. Plus elle se sent aimée, plus elle redoute l'inévitable minute où le jeune homme prononcera enfin le mot qui lui brûle le cœur, elle le devine. De la manière dont s'engagera cet entretien dépendra tout l'avenir de sa passion. Comme elle la désire, cette minute, et comme elle en a peur!

VII

Cet entretien eut lieu seize jours après l'algarade du *Café anglais*, exactement. Voici dans quelles circonstances. Après s'être décidé chaque après-midi à interrompre ses répétitions, Quinault les avait tout de même menées jusqu'au bout. C'est le trait qui marque le plus nettement une vraie nature d'artiste. Dans quelque domaine que ce soit, ce démon du métier ne lâche pas ceux qu'il a saisis de ses griffes. Ils sont comme les grognards de l'Empereur dans la célèbre lithographie de Raffet : ils se plaignent et ils marchent toujours. Un Mirabeau, sur son lit d'agonie, dicte le discours, que Talleyrand vint lire à la Convention le lendemain de la mort du génial tribun. Un Voltaire, décrépit, cassé, cacochyme, retrouve de la force pour faire répéter *Irène*. Notre Quinault en avait trouvé, lui aussi,

pour répéter son *Colonel Chabert*, et, un matin, des affiches avaient commencé de s'étaler sur tous les murs de Paris, par les soins de son impresario. Elles annonçaient la prochaine apparition du comédien dans ce rôle.

Maintenant imaginez ce dialogue entre la princesse Véra et Serge Komow. Il est venu la voir à son hôtel de la place Vendôme vers les cinq heures. La Princesse a là, au premier étage, un appartement complet dont une salle à manger. Par extraordinaire il n'y a personne dans son grand salon. La vaste pièce contient tant d'objets achetés par elle, tant de bibelots personnels, tant d'étoffes, drapées sur les meubles, tant de photographies, tant de livres, que ce logis de passage a presque l'air d'un *home*. Elle a fait dire au jeune homme, par un domestique à son service qui vient de ses terres en Crimée, qu'il attende quelques instants. L'amoureux se promène dans ce salon. Il a pu voir, sur plusieurs murs, en venant à pied de son hôtel à lui, de l'avenue des Champs-Élysées à la place Vendôme, l'affiche qui annonce *le Colonel Chabert*, et l'image du comédien l'obsède plus que jamais. Il va et vient, dans ce salon, regarde par la haute fenêtre le grouillement des voitures autour de la Colonne. Il prend un volume dans la bibliothèque basse et le referme aussitôt. Il avise sur un bureau une photographie de la Princesse. Il la contemple. Il en étudie, il en médite l'expression : est-il possible que ce charmant visage ait été sali de baisers par ce « cabotin ? » Il l'appelle ainsi, comme ferait le plus vulgaire des petits bourgeois. Il oublie que lui-même, à Saint-Pétersbourg, a joué la comédie de salon, et qu'il disait volontiers à ceux qui lui reprochaient ses fréquentations avec les artistes du *Théâtre Michel :* « Le talent égalise tout. » Il répéte tout haut : « Ce cabotin ! » Mais il s'arrête. Quel nom aperçoit-il, écrit sur une enveloppe, laissée sur la table, à côté de ce portrait qu'il vient de reposer? *Monsieur Quinault-Dufresne*. Et c'est l'écriture de la Princesse ! Il la touche, cette enveloppe. Elle n'est pas fermée. La tentation de regarder son contenu est bien forte. Komow n'y cède pas. Le galant homme l'emporte sur le jaloux. D'ailleurs, il est trop tard. La porte s'ouvre, et la Princesse entre, le sourire aux lèvres, un éclair de joie tendre dans ses yeux.

— Vous n'avez pas pris votre thé, j'espère ? dit-elle, et presque aussitôt le domestique russe apparaît, suivi d'un camarade du même pays. Ils installent le Samovar national, le pla-

teau, les hauts verres taillés, pris dans des gaînes de vermeil ciselé. La Princesse leur parle dans leur langue. Où sommes-nous, à Saint-Pétersbourg ou à Paris? Et c'est en russe encore, en apportant au sombre jeune homme un de ces verres, où une tranche de citron flotte sur le thé pâle, que la Princesse l'interroge.

— Vous avez l'air contrarié aujourd'hui, Serge Pavlovitch. Que se passe-t-il ?

Elle était si belle à ce moment, ses yeux avaient un intérêt si ému qu'il n'y tint plus. Ce nom détesté qu'il n'avait pas prononcé une seule fois depuis la scène du *Café anglais*, lui vint au bord des lèvres. Il ne put pas l'articuler. Le verre tremblait entre ses doigts crispés. De sa main libre, il montra simplement le bureau, et sur le buvard l'enveloppe à l'adresse de l'acteur soupçonné.

Un flot de sang inonda le visage de la jeune femme. Son émotion, à elle aussi, était bien forte. Elle sourit, mais d'un sourire un peu plus creusé d'un côté, comme il arrive dans les minutes d'extrême nervosité.

— Ah! dit-elle en se dominant, enfin je comprends. C'est à cause de la scène de l'autre jour... — Elle s'arrêta. Elle non plus ne pouvait pas parler sa pensée. — Hé bien, continua-t-elle presque impérieuse, allez la prendre, cette lettre, et ouvrez-la. Allez, allez, mais allez donc...

Komow obéit presque automatiquement. Il prit l'enveloppe : elle en contenait une autre à l'adresse de la Princesse, écrite à la machine. Dans cette seconde enveloppe se trouvaient une carte de Quinault-Dufresne, et un coupon de loge! Komow put lire le nom du théâtre où jouait l'acteur et au-dessous : « répétition générale du *Colonel Chabert*, baignoire d'avant-scène, six places. »

— Qu'est-ce que vous pensez de cela ? interrogea-t-elle, tandis que Komow regardait avec stupeur la carte et le billet. Après que je l'ai exécuté comme j'ai fait, continua-t-elle, avouez qu'il n'est pas fier. Il est vrai qu'il prépare une saison au *Théâtre Michel*, raconte le grand-duc Igor.

L'étrangeté du procédé de l'acteur pouvait en effet s'expliquer par la crainte d'avoir comme ennemie une personne aussi influente que la princesse Véra, dans les hautes coteries de Saint-Pétersbourg. Mais la jalousie a des perspicacités singulières: les

plus menus détails revêtent soudain pour elle des significations révélatrices. Que cette adresse fût écrite à la machine, l'explication était toute naturelle : le nom de la Princesse, donné par le Comédien entre vingt autres sur la liste du « service » de la répétition générale. L'envoi avait pu être fait mécaniquement et anonymement. Oui. Seulement s'il avait craint que, reconnaissant son écriture sur l'enveloppe, la Princesse lui retournât la lettre sans la lire, n'aurait-il pas employé cette ruse pour qu'elle fût forcée de prendre connaissance du message? Cette hypothèse en supposait une autre, celle d'une rupture. Cette idée saisit Komow si fortement qu'il ne répondit pas.

— Serge Pavlovitch, insista la Princesse, dites-moi toute votre pensée.

— Je ne peux pas vous la dire.

— Alors c'est que vous croyez qu'entre cet homme et moi, il y a un secret?

— Oui, osa-t-il répondre cette fois.

Ce fut à elle de se taire à son tour. Pour tromper son trouble grandissant elle alla vers la cheminée, prendre une cigarette qu'elle alluma fiévreusement. Ses fines narines palpitaient en respirant l'âcre fumée.

— Donnez-moi ces papiers, finit-elle par dire, et, prenant l'enveloppe sur laquelle était écrite de sa main l'adresse de Quinault-Dufresne, elle la déchira. Elle mit à part sur le bureau le coupon de loge, et, se tournant vers Komow :

— Que faites-vous demain soir?

— Mais rien, dit-il sans comprendre.

— Vous viendrez avec moi à cette répétition générale, je l'exige. Je voulais renvoyer ce billet, parce que les succès de ce monsieur ne m'importent pas. Ce qui m'importe, c'est vous, c'est ce que vous pensez. S'il y avait jamais eu un secret entre cet homme et moi, croyez-vous que je vous ferais cette offre : alors que...

Elle s'était rapprochée de lui. Elle vit passer dans ces yeux tout à l'heure si obscurs une tendresse égale à la sienne, un total abandon de l'âme, et, le serrant dans ses bras, elle acheva d'une voix qui s'étouffait dans l'émotion : — alors que je vous aime.

VIII

— Tu y tiens beaucoup à cette représentation de ce soir? disait le lendemain Serge Komow à la Princesse, au terme d'un déjeuner pris en tête à tête avec elle. Ce tutoiement, le reconnaissant échange de leurs sourires et de leurs regards, tout dénonçait une intimité que ne troublait, comme on imagine, ni chez la maîtresse, le remords des chagrins infligés au « moujik » aussi brusquement exécuté qu'il avait été brusquement pris, ni, chez le nouvel amant, le souvenir de la scène du *Café anglais*. Mais Véra connaissait ses compatriotes. Elle savait, pour l'éprouver elle-même à cette minute, combien la sensibilité russe est instable, influençable, à la merci de la plus légère suggestion. Maintenant surtout qu'elle s'était donnée au jeune homme, il lui eût été insupportable de rencontrer de nouveau dans l'arrière-fond de ces prunelles passionnées l'ombre hostile de la défiance. Il fallait redoubler cette preuve qui la veille avait exorcisé le soupçon. Elle répondit, parlant haut sa pensée cette fois, — pas toute sa pensée, car il lui fallait aussi défendre par un mensonge, comme ont fait et feront tant de femmes amoureuses, la vérité de son cœur.

— Mais oui, j'y tiens; je te répète. Je veux que tu nous voies en face l'un de l'autre, pour que jamais plus les mauvaises idées ne reviennent dans cette mauvaise tête.

Ils étaient seuls. Elle se leva à moitié pour caresser du bout de ses doigts, par dessus la table, le front radieux de son ami, et, gamine :

— D'ailleurs, s'il ne m'aperçoit pas dans l'avant-scène, Quinault s'imaginera que je lui en veux. Et alors la tournée à Pétersbourg!.. C'est vrai que je lui en voulais, que je lui en veux encore, à cause de toi, mon Serge. Mais je suis trop heureuse ce matin pour n'être pas charitable.

Elle était surtout féroce d'oubli et d'indifférence, — mais s'en doutait-elle? — en s'asseyant comme elle fit à neuf heures du soir sur le devant de la baignoire, au moment même le rideau se levait sur le décor du premier acte du *Colonel Chabert?* L'adaptateur, ayant très exactement découpé la pièce dans le magnifique récit de la *Comédie Humaine*, ce décor n'était que la mise en scènes des pages du romancier. C'était bien l'étude de maître Der-

ville, avoué, avec son poêle adapté à une cheminée condamnée, avec les grandes affiches jaunes des saisies et des ventes collées aux mur, avec les casiers bourrés de liasses où pendaient des étiquettes, le secrétaire à cylindre du premier clerc, les tables des saute-ruisseau. Mais voici apparaître Chabert, le vieux soldat de la Grande Armée, minable et sinistre dans son carrick huileux, usé, déchiqueté par le bas. Il traîne ses pieds gourds dans des bottes éculées qui prennent l'eau. Une mauvaise cravate de soie noire lui serre le cou. Il avance un masque immobile, maigre et desséché. Ses yeux sont fixes. Avec quel réalisme macabre Quinault-Dufresne a su se donner cette « physionomie cadavéreuse » dont parle Balzac, cette expression de démence triste et funeste ! La salle l'acclame. L'entend-il ? Son premier regard a été pour l'avant-scène de droite. Il a vu la Princesse, et derrière elle, dans le demi-jour de la loge, la silhouette de celui chez lequel il a deviné un rival dès son entrée dans le salon du *Café anglais*, le soir de son déraisonnable geste. Sa voix ne s'altère pas cependant pour répondre à Derville, lui demandant : « Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ? — Au colonel Chabert. — Lequel ? — Celui qui est mort à Eylau. » L'automatisme de l'artiste fonctionne, à ce moment même où la colère fait battre si fort le cœur du bafoué, mais c'est une colère d'une gaieté cruelle. Un éclair singulier jaillit de ses yeux, plus menaçants encore dans cette face ravagée à cause de la cicatrice qu'il a dû se mettre sur le crâne d'après les indications du livre : « Elle prenait à l'occiput et venait mourir à l'œil droit en formant une grosse couture saillante. » Ces prunelles brillantes dardent une sauvage malice, le ressouvenir du grimacier des ruelles de Moulins. Cet envoi du coupon de loge était-il un piège ? La Princesse commence soudain à le craindre. Elle devine dans le jeu de l'acteur d'ordinaire si juste, si précis et si ferme, une espèce de fièvre incertaine. Il y a de l'excès, du soulignement, dans ses intonations, dans ses attitudes. Il n'est pas tout à fait maître de lui. Diderot a de nouveau raison : « Un acteur s'est pris de passion pour une actrice. Une représentation les met en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera si l'acteur est un homme médiocre ; elle y perdra s'il est un grand homme. Il ne sera plus le modèle idéal et sublime qu'il s'était fait d'un jaloux. » Quinault-Dufresne n'est certes pas un grand homme, mais c'est un bel acteur, et,

comme le voulait le philosophe du *Paradoxe*, parce qu'il est lui en ce moment au lieu d'être Chabert, à quelques pas de cette avant-scène, il est tout près de manquer ses effets. Ses admirateurs le sentent vaguement dans la salle. Ses envieux s'en réjouissent. Lui-même s'en rend compte, et sa rage intérieure en redouble. Il y a du moins un effet sur lequel il compte et qu'il ne manquera pas, c'est celui de la scène du dernier acte. On se souvient. Le colonel Chabert entend sa femme, qui s'est remariée, le croyant mort et à laquelle il a fait le sacrifice de ne pas révéler sa survie, dire à un complice : « Il faudra finir par le mettre à Charenton, puisque nous le tenons. » Chabert saute dans la chambre. D'un revers de main, il calotte le complice. Sa femme, qui s'appelle aujourd'hui la comtesse Ferraud, feint de pleurer. Elle joue, pour avoir une contenance, avec le long ruban rose de sa ceinture. Le colonel, les bras croisés, la regarde et lui dit : « Madame, je ne vous maudis pas, je vous méprise et, maintenant, je remercie le hasard qui nous a désunis. Je n'éprouve même plus un désir de vengeance, *je ne vous aime plus, je ne veux rien de vous.* » Quinault s'était arrangé pour prononcer cette phrase, le visage tourné vers la baignoire d'avant-scène. Il la lance à la Princesse, et par-dessus la tête de son interlocutrice, d'une manière si directe qu'elle ne saurait permettre le doute sur son intention, ni à celle qu'il exécute ainsi à son tour, ni à son compagnon. A cette incroyable action, il a du moins deux excuses : l'une sa douleur, l'autre sa profonde connaissance de l'optique du théâtre. Il est bien sûr qu'aucun des spectateurs n'interprétera son geste dans sa vérité. Ce geste n'a de sens que pour ceux qui connaîtraient son histoire, et il faut lui rendre cette justice qu'il a, depuis le commencement de son étrange aventure, tenu à la perfection, sauf à la seconde où il a pris le verre de champagne, le personnage de l'amant discret. Ce n'est que plus tard qu'il a parlé, mais pas comme amant, comme acteur et par exaltation d'un beau rôle. N'anticipons pas. Ce soir, en rentrant dans sa loge, après cette représentation, si un seul des innombrables visiteurs, venu pour le complimenter, lui eût glissé tout bas : « Il y avait dans la baignoire d'avant-scène une jolie dame à qui vous avez dit son fait, avouez, » il n'eût pas avoué. D'ailleurs, cette petite phrase ne fut ni prononcée ni pensée par qui que ce fût dans cette salle de Parisiens

très avertis, autant dire de sceptiques nigauds qui croient à tous les racontages, acceptent toutes les légendes et ne savent rien des vrais dessous de la vie des uns des autres. Quinault voulait seulement que la Princesse eût compris, elle, et celui qui lui succédait dans les bonnes grâces de l'inconstante grande dame. C'était fait. Ils étaient quittes.

IX

Ici se placent les deux épisodes qui m'ont fait qualifier cette aventure d'invraisemblable, au moment même où je cédais au désir, longtemps comprimé, de la raconter. Au demeurant, les origines russes de la Princesse d'un côté, de l'autre la psychologie spéciale de l'acteur ne suffisent-elles pas à expliquer leurs actes à tous deux, dans des circonstances où il entra certes une part de hasard, mais comme dans tous les drames de la vie? Est-il même besoin de justifier la représaille que l'orgueil offensé inspira aussitôt à la Grande Dame ? Qu'elle acceptât, sans réagir, l'insulte que l'amant d'hier avait osé lui infliger devant l'amant d'aujourd'hui, ce n'était pas humain, et le procédé qu'elle allait employer fut bien dans la logique du sentiment qui la faisait appeler Quinault-Dufresne son « moujik, » sans trop d'ironie. Il n'était pas humain non plus que Serge Komow, si chatouilleux sur le point d'honneur, ne cherchât pas à tirer immédiatement vengeance de l'insolent comédien. Celui-ci achevait à peine son incroyable tirade que l'officier se levait, dans un mouvement que la Princesse arrêta en le retenant par le bras :

— Serge Pavlovitch, rasseyez-vous, je le veux.

Elle avait parlé à mi-voix, sans se retourner. Elle continuait de suivre la pièce, en apparence du moins, avec autant d'attention tranquille sur son beau visage que si elle n'eût pas compris l'outrageante volonté de Quinault-Dufresne.

— Je le veux, répéta-t-elle, et si impérativement qu'il obéit, et lui saisissant la main : — Qu'alliez-vous faire, grand fou ?

— Souffleter cet homme, répondit-il.

— Dans les coulisses, dit-elle en riant cette fois de toutes ses belles dents ; et comme Quinault sortait de scène, elle cessa de regarder vers le théâtre pour plonger ses yeux dans les yeux du jeune homme. — Dans les coulisses, répéta-t-elle, afin de figurer demain dans tous les journaux et d'être obligé de vous

battre avec lui, ce qui serait plus grotesque encore que scandaleux. Et sous quel prétexte ? Voyons, est-ce que j'ai l'air d'une femme à qui l'on a manqué ? Et tout bas : — Mon Serge, tu ne vas pas douter de moi de nouveau, à cause...

— Véra, interrompit-il sauvagement, il faut bien cependant qu'il y ait une raison pour que...

— Pour que ce malheureux soit furieux d'avoir été remis à sa place l'autre jour un peu vivement ? fit-elle. — Le grand-duc Igor m'avait bien dit : « Prenez garde ! il va vous faire la cour. » Je n'y croyais pas. Il paraît que j'avais tort !...

Elle continuait de rire, et d'un rire, pas même méprisant, dédaigneux, presque amusé. Était-ce de la rouerie? Non. La violence du sentiment qu'elle éprouvait déjà pour Komow abolissait en elle le souvenir du précédent caprice. Qu'elle l'aimât absolument, profondément, sa constance l'a prouvé depuis. Leur liaison durait encore en 1914, et peut-être a-t-elle coûté la vie à la Princesse. Elle ne retourna en Russie, aux premiers jours du mois d'août de cette année-là, qu'afin de prolonger ses adieux à Serge avant son départ pour l'armée. Elle ne quitta plus Pétersbourg. Vous savez le reste. Vous objecterez que la passion sincère a l'horreur de la supercherie. La femme qui aime a besoin que l'homme qu'elle aime la voie telle qu'elle est. Elle risquera de le perdre plutôt que de l'abuser. Oui. Une femme simple, mais la Princesse n'était pas une femme simple. Elle n'était pas davantage une dépravée, car il y a une adroite franchise des dépravées qui excellent à la triste tactique dénoncée par Dumas dans *la Visite de noces :* mordre sur les basses portions du cœur de l'homme par la jalousie physique. La Princesse n'était ni naïve ni perverse, mais compliquée, et une âme compliquée, c'est plusieurs âmes, c'est plusieurs personnes. La loyauté consiste à ne pas les être simultanément. Véra pratiquait du moins cette vertu, et tout son cœur frémissait dans sa voix pour dire à son compagnon :

— Crois en moi, mon Serge. Tu me le dois...

— Je crois en toi, répondit-il. D'ailleurs, pourquoi me mentirais-tu ? Je t'aimerais quand même.

La bonne chance de la Princesse voulut qu'un de leurs compatriotes, qui se trouvait à l'orchestre, l'ayant aperçue, vint la saluer, durant cet entr'acte, en sorte que cette explication si redoutable pour elle, fut suspendue. Tous deux avaient eu

le temps de se reprendre, quand le visiteur s'en alla. Et, comme la toile se relevait :

— C'est heureux que vous ne l'ayez pas frappé, dit-elle à Komow, en fixant avec sa lorgnette Quinault-Dufresne, admirable, il faut l'avouer, dans ce dernier tableau. Le décor maintenant représentait une grande allée de Bicêtre. Le colonel Chabert, assis sur la souche d'un arbre, traçait d'un bâton des raies sur le sable. Il était vêtu, comme l'indique Balzac, « dans cette robe de drap rougeâtre que l'hospice accorde à ses hôtes, une espèce de livrée horrible ; » et tout de suite c'était l'entrevue, transportée littéralement du livre sur le théâtre, de l'avoué Derville et de son misérable client :

— Bonjour, colonel Chabert.

— Pas Chabert, pas Chabert. Je me nomme Hyacinthe. Je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle.

Cette fois, comme si son éclat de tout à l'heure l'avait momentanément délivré de son obsession, Quinault était vraiment lui-même, un étonnant caricaturiste en mimique et en accent. Il la prononçait, cette parole d'abdication définitive, d'irrémédiable suicide moral, avec une anxiété peureuse, une crainte de vieillard et d'enfant, comme dit encore le livre. En dépit de Diderot, trouvait-il cette note si juste, dans la détresse qui suit, en amour, les gestes d'irréparable rupture ? Ou bien était-ce de nouveau un phénomène d'automatisme professionnel ? Quoi qu'il en fût, cette saisissante apparition faisait s'achever en victoire une pièce qui avait failli n'être qu'un demi-succès, et quand l'acteur s'avança sur la scène pour dire : « Le drame que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est de M. Jacques Molan, d'après le roman d'Honoré de Balzac, » la tempête des applaudissements n'arrivait plus à s'apaiser. Au dernier des six rappels auxquels l'acteur dut se rendre, il regarda dans l'avant-scène, d'où la Princesse ne s'empressait pas de partir. Son visage avait une expression d'orgueil exalté, à présent, qui signifiait : « Voilà celui que vous avez méconnu... »

X

Peut-être sans ce dernier sursaut d'arrogance, la Princesse, tout entière à la joie d'avoir de nouveau exorcisé le soupçon chez celui qu'elle aimait, oui, peut-être aurait-elle négligé de se

venger à son tour du comédien. L'élan de confiance de son amant l'avait touchée si profondément! Mais ces émotions-là sensibilisent encore celles qui les éprouvent, et devant cette bravade, que Serge Komow avait observée, lui aussi, la fibre mauvaise tressaillit en elle. Toujours l'apologue de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— C'est tout de même dommage de ne pas l'avoir châtié, disait l'officier russe dans l'automobile qui les emportait, serrés l'un contre l'autre, au sortir de la représentation. Vous avez vu comme il portait beau à la fin. Si on payait des gens pour le faire siffler, tout simplement?

— On le ferait applaudir davantage, dit la Princesse, et après un silence : — Votre valet de chambre Cosaque, celui que vous avez amené de Pétersbourg, vous en êtes bien sûr?... Oui, si vous lui demandiez quelque chose de bien difficile...

— Il se ferait tuer pour moi, dit Komow. Il l'a presque fait, ajouta-t-il gaiement. Je l'avais avec moi à Port-Arthur et il voulait rester dans le fort. C'est un vrai Russe et de la vieille espèce.

— Mes deux domestiques également, dit la Princesse. Avez-vous un camarade à Paris dont vous soyez très sûr aussi?

— Cyrille Alexandrovitch que je vous ai présenté. Nous nous aimons comme deux frères...

— Il est capable de garder un secret?

— Jusqu'à la mort, dit Komow. C'est un Balte... Mais je ne comprends pas...

— Tu comprendras demain, dit la Princesse en posant sa tête sur l'épaule du jeune homme. Ne perdons pas ces douces minutes du retour ensemble, à bavarder sur la correction que mérite Scapin-Chabert. Elle lui sera servie, je t'en réponds, si tu veux m'y aider, et juste celle qui lui convient.

Si l'ampoule électrique avait été allumée dans la voiture, la férocité du regard de la charmante femme, tandis qu'elle proférait cette menace, dans un zézaiement presque enfantin, aurait renouvelé les doutes dans l'esprit de l'amoureux. Mais l'ampoule était éteinte. Si le comédien lui-même, en train de se démaquiller dans sa loge, eût, lui aussi, par un phénomène de télépathie, aperçu cette lueur d'acier dans ces prunelles, il se fût sans doute demandé, non sans angoisse : « Que va-t-elle faire? Que va-t-il m'arriver? » Hélas! Il ne se demandait rien, ni à ce moment-

là, ni plus tard, il continuait d'être ravagé de chagrin. L'incident du théâtre l'avait encore rendu plus misérable. Une fois passée la première satisfaction de la vengeance, il n'avait plus senti qu'une chose : Véra était à jamais perdue pour lui. Jamais elle ne lui pardonnerait. Et puis, s'il avait, dès son entrée dans le salon du *Café anglais,* pris Komow en antipathie, il ignorait tout ce qui avait suivi cette première rencontre avec la Princesse. Le tête-à-tête des deux amants dans l'avant-scène, — donnée par lui, quelle ironie! — lui avait été une évidence affreuse. Elle n'avait pas peu contribué à lui faire exécuter son projet d'apostrophe à l'infidèle, conçu, puis rejeté, repris et abandonné. La première excitation une fois passée, il allait subir la torture de la jalousie la plus douloureuse, celle qui ne peut ni agir, ni lutter. Cette torture avait commencé, aussitôt finie la répétition générale. Elle avait grandi le lendemain, au point de le rendre indifférent au courrier de la presse qui lui apportait les innombrables coupures des articles écrits sur son nouveau rôle. Il y a du délire dans toute idée fixe. Elle nous enveloppe comme d'un rêve qui s'interpose entre nous et notre propre vie. Nous venons, nous allons, nous exerçons notre métier. A peine la réalité nous arrive-t-elle. Ceci pour expliquer comment Quinault-Dufresne, exactement six jours plus tard, put monter dans son automobile au sortir de la cinquième représentation du *Colonel Chabert,* sans remarquer qu'un autre chauffeur que le sien était sur le siège. Il se trouvait dans un de ces états de demi-conscience où la pensée vagabonde ailleurs, bien loin. « Ils sont ensemble, pensait-il. Mais où? Ah! j'aurais dû mettre à leurs trousses un détective. » Et puis, l'obsédé était bien obligé de répondre : « A quoi bon? »

— A la maison, avait-il crié au chauffeur.

L'automobile avait démarré, sans qu'il allumât l'électricité, lui non plus. Affalé dans le coin de sa voiture, il regardait défiler les maisons du boulevard d'abord, puis les arbres des Champs-Élysées. Il se réveilla de ce songe en apercevant se dresser à sa gauche la sombre masse de l'Arc de Triomphe que sa voiture contournait au lieu de s'engager dans la rue de Tilsitt.

« Où va Jules? Il n'est pourtant pas ivre. » Et il presse sur la poire d'appel tout en criant dans le porte-voix :

— A la maison, voyons, à la maison.

Au lieu d'obéir, le chauffeur lance plus vivement encore la voiture par l'avenue du Bois de Boulogne, presque vide à cette heure. Quinault-Dufresne est tout à fait réveillé maintenant. Que se passe-t-il? Il presse de nouveau la poire d'appel à coups répétés, la voiture file plus vite encore. Le chauffeur est-il devenu fou? Quinault rabat la glace de la portière, il crie : « Au secours ! » Il voit bien deux passants s'arrêter, mais déjà l'automobile roule dans une allée du bois. Effaré, il tourne la poignée de la portière, dans l'idée de s'élancer. A cette vitesse vertigineuse, c'est la mort certaine. Que lui veut-on? Le monde du théâtre, avec son illusion perpétuelle, habitue les imaginations de ceux qui vivent dans son atmosphère aux plus fantastiques hypothèses. La plus simple était un projet d'assassinat. L'acteur avait en effet le goût des bijoux. Il portait volontiers des épingles de cravate chargées d'un gros rubis ou d'une énorme émeraude. Il avait pour boutons de manchette des perles fastueuses. Les apaches vont-ils surgir des fourrés pour le dépouiller?... Ou bien...

La voiture, entrée dans une des allées les plus solitaires du bois, venait de s'arrêter brusquement, tout près du champ de courses d'Auteuil. Quinault-Dufresne n'eut pas le temps de bouger. Trois hommes masqués le saisissaient. Il n'essaya pas de se débattre. Deux autres, masqués aussi, étaient derrière, dont les mains braquaient des revolvers; les phares de la voiture éclairaient les canons. D'ailleurs il avait déjà les pieds liés, les mains liées, le bâillon sur la bouche. On l'avait assis sur un banc. Il observa que deux automobiles étaient garées dans un petit chemin transversal. Il lui sembla voir qu'une forme de femme se penchait pour assister à cette étrange scène. La lumière se fit dans son esprit. Eût-il eu un doute d'ailleurs sur la personnalité de cette femme, la première phrase qui lui fut adressée, l'eût renseigné.

— Monsieur, lui dit une voix d'homme qu'il ne connaissait pas. Il y a quatre jours vous avez gravement manqué à une certaine personne... Regardez ceci. — Et l'inconnu fit claquer devant l'acteur un fouet composé de plusieurs lanières de cuir entrelacées. — C'est un *knout*. Vous allez demander pardon de votre insolence à cette personne en vous mettant à genoux. Vous pouvez vous mettre à genoux. On vous aidera. Si vous refusez, vous serez fouetté comme un vil *moujik* que

vous êtes. Vous avez cinq minutes pour vous décider...

Le véritable talent, dans un art quelconque, suppose toujours une force intérieure d'une certaine qualité morale. Des vices peuvent s'associer à ce talent, des crimes mêmes, des ridicules surtout. Il y a des dégradations auxquelles celui qui possède ce talent ne consent pas. On a compris que cette extraordinaire équipée, organisée par la Princesse avec la complicité de quatre domestiques russes dont un chauffeur, de Komow, et de l'ami de Komow, Cyrille Alexandrovitch, était une simple mystification, un de ces *practical jokes*, comme on dit outre-Manche, qui d'ordinaire, amusent jusqu'à leurs victimes. Le mécanicien de Quinault-Dufresne avait été grisé, classiquement, dans un bar situé à la porte du théâtre. L'autre avait pris sa place. C'était l'ami de Komow qui parlait et maniait le knout. Est-il besoin d'ajouter que les revolvers dont on menaçait l'acteur n'étaient pas chargés, qu'aucun crochet de fer ne terminait les souples lanières du knout. Il s'agissait, une fois le malheureux agenouillé, d'éclater de rire autour de lui. Ensuite, on lui délierait les mains, et on le laisserait se débarrasser tout seul de son bâillon et de ses entraves. Il savait conduire son automobile. Il rentrerait par ses propres moyens, et la farce serait jouée, humiliante et burlesque, de quoi infliger à l'avantageux Quinault une inoubliable leçon. L'attitude de l'artiste allait le sauver de cette humiliation et donner un caractère pathétique à cette plaisanterie d'un goût un peu barbare, mais après tout inoffensive. Enlevé, ligoté, menacé, comment n'eût-il pas cru à la réalité du danger? Et il y croyait. Ces hommes aux mains de qui étaient des armes, pouvaient le tuer. Cette grande dame, offensée par lui, devait le haïr d'une féroce haine pour l'avoir attiré dans un pareil guet-apens. Elle était là, pour se repaître de sa honte.

« C'est ça qui m'a remis du cœur au ventre, confessait-il plus tard au même camarade dont j'ai déjà cité le témoignage. Quel est donc le J... F... qui prétend n'avoir jamais eu peur? a dit cet autre. Oui, j'avais peur. Mais le lui montrer à elle, tout plutôt que cette lâcheté-là. Et je pensais en me redressant sur mon banc, au lieu de me mettre à genoux : Tu n'as donc jamais regardé Quinault-Dufresne, ma petite... Hé bien! Regarde-le, il ne se rend pas. On ne l'a pas comme ça. Pardon? Pardon? C'est toi qui me demanderas pardon, un jour. J'ai eu la première manche. Tu as la seconde. Il y aura la belle, Belle... »

Se prononçait-il ce discours intérieur dans des termes aussi truculents ? J'en doute, mais c'était vrai qu'il se redressait sur son banc de supplice, vrai qu'il ne se rendait pas. Les cinq minutes étaient passées. La main qui tenait le knout le fit claquer dans l'air à plusieurs reprises, si près du visage de Quinault qu'il sentit le vent des lanières agiter ses cheveux. On lui avait ôté son chapeau pour le bâillonner. Il ne bougeait toujours pas. Tout d'un coup, dans le silence de la nuit, il entendit une autre voix, — qu'il connaissait trop, celle-là :

— Laissez-le, disait cette voix de femme, je lui fais grâce. Il ne vaut pas la peine que des braves gens se donneraient pour le fustiger. Rendez à ce m'as-tu vu la liberté de ses mains, et rentrons...

Que le courage d'Indien au poteau déployé par Quinault n'eût pas retenu cette parole de mépris sur les lèvres de la Princesse, quelle preuve d'une inexpiable rancune chez cette femme, qui avait des touches de grandeur dans son caractère ! Sans doute ce courage même achevait-il de l'exaspérer, en l'obligeant d'estimer, malgré tout, cet homme dont la seule existence lui représentait un souvenir odieux et qu'elle aurait voulu à tout prix abolir. Quelle garantie avait-elle que Serge ne recommencerait pas à la soupçonner? Et tandis que son automobile la ramenait vers Paris avec ce même Serge et Cyrille et qu'elle les écoutait faire des gorges chaudes de cette folle équipée, elle était tout près de regretter de n'avoir pas poussé l'exécution plus loin.

— Il ne recommencera pas, songeait-elle, mais que j'aurais aimé l'entendre crier !...

Ce n'était certes pas la dilettante cosmopolite qui se prononçait à elle-même ce souhait de sauvagerie; c'étaient d'antiques atavismes, réveillés en elle par l'amour et la rancune, qui faisaient jaillir cet appel de cruauté animale du fond du plus obscur de son être. Ce n'était pas non plus le simulateur professionnel qui, au même moment, rugissait dans Quinault-Dufresne. Car ce cri, que la Princesse eût tant voulu l'entendre jeter sous le knout, il le poussait, pendant qu'avec ses mains libres, il se débâillonnait, se désentravait, follement, vainement, il le hurlait, et des injures et des menaces, en proie à une véritable convulsion de fureur et de démence. Un tout petit détail acheva de l'exaspérer. Il s'était levé, marchant vers sa voiture.

Il aperçut, posé sur le siège, — moquerie suprême, — ce knout dont il avait entendu les lanières siffler autour de sa tête. Il le saisit en grinçant des dents, et le lança de toutes ses forces dans le fourré. Puis, frénétique, mettant sa voiture en marche, il partit. Il n'avait pas fait cinq cents mètres qu'il s'arrêtait pour retourner en arrière. La fraîcheur de l'air dans le mouvement lui avait rendu ses esprits.

« Je suis trop bête, se disait-il. Ce fouet, c'est une pièce à conviction, il faut le retrouver. »

Le voici donc, virant de bord, et cherchant la place de la cocasse et humiliante aventure. A un angle de route, il descend. Toujours à la lueur des phares, il va fourrageant dans le taillis, il ne trouve rien. C'est pourtant bien le même banc. Et rien toujours ! Il lui faut remonter, reprendre le chemin de Paris et de nouveau le soufflet de l'air dans la vitesse lui rafraîchit la tête.

« D'ailleurs porter plainte ? C'est impossible, il faudrait la nommer. » Il évoque en imagination le préfet de police qu'il connaît, le sourire amusé de cet homme d'esprit au récit d'une infortune dont il sent à cette minute qu'elle est surtout bouffonne. Le grand Parisien qu'il est devenu, toujours en vedette, voit son histoire commentée dans les salons, dans les cercles, dans les coulisses, dans les journaux. Non, il ne portera pas plainte. Ce ne sera pas, quoi qu'il se dise, pour ne pas *la* nommer, ce sera pour ne pas *se* nommer. Et déjà il est avenue du Bois, il contourne l'Arc de Triomphe. Un autre tout petit ennui s'impose à lui. Il ne peut pas laisser sa voiture devant sa porte. Comment expliquer, d'autre part, à son garage, qu'il ait lui-même ramené l'automobile, sans risquer d'autres commentaires ? S'il raisonnait, il comprendrait que la seule piste redoutable pour lui n'est ouverte par aucun indice. Il ne raisonne pas, et c'est avec une appréhension angoissée qu'il arrive dans ce garage et qu'il y trouve son chauffeur, dégrisé et affolé.

— On n'avait donc pas volé la voiture ? s'écrie cet homme.

Cette exclamation prouve à Quinault que son départ du théâtre n'a pas été remarqué. Il passe sa colère, comme on dit, sur le dos de l'ivrogne en le mettant à la porte dare dare, et il rentre chez lui à pied, dévoré d'une rage impuissante.

XI

Elle allait lui être donnée, l'occasion de cette revanche, et triomphale, dans des conditions aussi heureuses pour lui qu'inattendues. L'endroit où il avait subi sa première humiliation, ce *Café anglais* où il avait été traité de « goujat » et chassé odieusement, devait le revoir en posture de héros, de Cyrano moderne et *tenant le beau rôle*, non plus sur les planches, mais dans la vie. Accomplit-il l'action extraordinaire au récit de laquelle j'arrive, dans un élan de magnanimité, ou bien fut-ce encore un geste de théâtre ? Qui démêlera la part de l'attitude et celle de la vérité dans les métiers d'expression? Écrivain, orateur, acteur, où finit l'homme réel, où commence l'homme professionnel? La plume emporte celui-ci. C'est René racontant l'agonie d'une maîtresse qu'il n'a pas aimée. Il dit : « Je me consacrai à sa douleur. » Et il le croit!... Ce Politicien socialiste défend, au prétoire, la cause des déshérités. Il dépense toute son énergie à maudire l'inégalité des fortunes. Il s'écrie : « Le jour où ces compagnons, et il montre ses clients, — seront forcés par la bourgeoisie de descendre dans la rue, on verra à leurs côtés bien des gens qu'on n'attendait pas. » Et il se frappe la poitrine, d'un geste de martyr. Tout à l'heure, il va monter dans son automobile de 30 000 francs pour rentrer dans son luxueux appartement, passer son frac de soirée et gagner un restaurant du boulevard, où il mangera, en compagnie galante, un dîner à dix louis par tête!... Chez lui comme chez le poète, l'expression l'a emporté sur l'impression. Ni l'un ni l'autre pourtant ne sont des menteurs. L'écrivain a pleuré sur sa page. L'orateur a cru, lui aussi, à son discours. Pourquoi le comédien mentirait-il, quand son sens du geste et de l'attitude le suit en dehors du théâtre? Une chose est certaine : la passion dont Quinault continuait de souffrir depuis l'affaire du bois de Boulogne, n'était pas du théâtre. C'était bien l'homme et non l'acteur qui agonisait en lui; et d'abord l'amant de la veille jaloux de l'amant d'aujourd'hui, avec d'autant plus d'âcreté qu'il se savait laid, trop court de taille, très voisin d'être difforme, malgré sa physionomie puissamment expressive, mais sans beauté, au lieu qu'une belle taille et un mâle joliesse des traits faisait de Komow un admirable exemplaire d'animalité humaine.

C'était également le petit bourgeois bafoué par une patricienne, qui souffrait. C'était le Français en révolte contre l'Étrangère. Et la preuve que, dans cette crise, l'homme dominait l'acteur, chez Quinault : à peine pouvait-il physiquement jouer maintenant ce personnage de Chabert, dont il avait fini par identifier l'aventure avec la sienne. Lorsqu'il arrivait à la phrase dont il avait voulu, lors de la répétition générale, flageller son inconstante maîtresse, sa gorge se serrait, les mots lui déchiraient la bouche. Aurait-il même eu l'énergie de continuer? Heureusement pour lui, les représentations furent interrompues, l'actrice qui jouait Mme Ferraud étant tombée malade. Il insista pour qu'elle ne fût pas doublée, et que l'on reprit *Tartufe*, en attendant. C'était de nouveau l'alibi et aussi une détente. Le personnage, on se rappelle, ne paraît qu'au troisième acte. Ce retard assurait un peu de repos à l'artiste, accablé par le surmenage moral de son gros chagrin secret.

Un soir donc, quelque trois semaines après l'épisode du Bois, il était venu au théâtre plus tôt, ayant à parler au Directeur. Celui-ci étant absent, il s'était habillé tout de suite, et, toujours à la recherche du Directeur, il traversait les coulisses. Sur la scène Mme Pernelle disait à Flipotte, en la souffletant :

> Allons, vous, vous rêvez et bayez aux corneilles,
> Jour de Dieu! Je saurai vous frotter les oreilles.
> Marchons, Gaupe, marchons...

Quinault s'arrêta contre un portant pour écouter l'artiste débiter ces vers d'allure si drue, sur lesquels il lui avait fait une observation. Il tressaillit. Il venait d'entendre en même temps deux machinistes, arrêtés derrière un autre portant et qui, ne le voyant pas, échangeaient les propos suivants :

— Dis donc. Il va être neuf heures. Et rien? On aurait des nouvelles si Nikitine avait fait le coup. On aurait entendu l'explosion, d'ici le *Café anglais*. Il aura cané.

— Caner! lui? répliquait l'autre. Jamais de la vie. Dans la haute, on s'invite pour huit heures. On arrive à neuf. Un grand-duc, une princesse Véra, un comte Komow, c'est tous des gavés; ça n'a pas faim. Non, non! Et qu'est-ce qu'il risque, Nikitine? J'ai vu sa bombe. Il est bien sûr de son mouvement d'horlogerie. Il la pose. Il a tout le temps de sortir. Et dans la

salle à côté, quelle salade, mon Empereur ! Une salade russe !... C'est le cas de le dire...

— Et qui n'est pas sur le menu, ajouta le premier. Puis à voix basse : — La ferme ! Quelqu'un !

Quinault-Dufresne n'avait pu, en effet, retenir un mouvement.

— Tu connais ces machinistes ? demanda-t-il tout bas à un employé du théâtre qui passait, en lui montrant les interlocuteurs, maintenant silencieux.

— Non, dit cet homme. Ils sont engagés depuis trois jours.

L'histoire des conspirations nous apprend qu'elles sont toujours découvertes par des bavardages de cette sorte, entre comparses. « *La lingua batte dove il dente duole,* — la langue bat où la dent fait mal, » dit un sagace proverbe italien. La part du hasard, que j'annonçais tout à l'heure, ne réside donc pas dans cette imprudence de parole. Mais que l'auditeur de ces phrases révélatrices fût Quinault-Dufresne, et en pleine crise sentimentale, le voilà, le hasard, et qui peut paraître prodigieux. Si l'on y regarde de près, tous les hasards le sont, puisqu'ils consistent par définition dans la rencontre de deux séries de faits totalement différents les uns des autres. Ces séries se croisent et des événements se déclenchent, qu'aucun calcul des probabilités ne saurait prévoir, aucun raisonnement expliquer. Une enquête subséquente devait révéler que ces deux machinistes étaient des anarchistes notoires, compromis, dès 1892, dans l'explosion du restaurant Véry, boulevard Magenta. Tout récemment, ils avaient eu de nouveau maille à partir avec la police. Ils se cachaient dans un de ces métiers vagues et nocturnes qui échappent le mieux aux surveillances de la sûreté. Qu'ils connussent Nikitine, c'était, — mais discernable pour qui à cette époque ? — une preuve que le virus moscovite travaillait déjà notre société occidentale. Ce Nikitine lui-même, né prince et l'auteur de vingt volumes de philosophie révolutionnaire, qui donc se doutait qu'il coopérât de ses mains au grand œuvre de la révolution sociale, en montant des bombes à retardement et en les plaçant dans les cabinets particuliers des restaurants de luxe ? Son nom est bien oublié aujourd'hui. Sa mort accidentelle dans un déraillement de train a peut-être empêché qu'il ne fût, comme tant d'autres révolutionnaires russes d'avant 1914, fusillé par les extrémistes

nourris de ses doctrines. Quinault-Dufresne, lui, avait fréquenté trop de petits cénacles de gens de lettres, épris d'anarchie par snobisme intellectuel, pour que ce nom ne lui fût pas familier. Il savait aussi l'extraordinaire audace des nihilistes dans leurs attentats et la haine dont ils poursuivaient le grand-duc Igor. Comment douter de la réalité du complot ainsi révélé ? Que le grand-duc eût invité à dîner pour ce soir la princesse Véra et Komow, n'était pas non plus pour le surprendre. C'était le signe que sa jalousie ne le trompait pas. Le premier mouvement de l'amant congédié et outragé fut un féroce élan de satisfaction. Cette fois, c'était la vraie vengeance. Il la tenait. Il n'avait qu'à laisser passer l'heure, et il marcha vers le cabinet du directeur, — pour s'arrêter tout d'un coup.

Parmi tant de traits contradictoires, la facilité à la grosse émotion simple est une caractéristique bien connue du monde des coulisses. L'idée de cette bombe éclatant dans ce restaurant rempli de dîneurs insouciants venait de suggérer à Quinault la vision de membres déchiquetés, d'os broyés, de blessures saignantes. Il en frémit jusqu'au plus intime de sa chair. En même temps et dans un tournoiement d'images d'une rapidité hallucinatoire, la Princesse lui apparut, — morte et criblée de blessures, — vivante et si belle dans les heures d'intimité, — impérieuse et insultante, dans ce même *Café anglais*, dans ce même salon, peut-être. Oui, il la tenait, la vraie vengeance, mais autrement que par l'attentat de Nikitine. Une idée avait surgi qui, tout de suite, abolit toutes les autres... Si l'amant humilié devenait le sauveur ? Si le « cabotin » prouvait à la grande dame qu'il était aussi chevaleresque, aussi courageux que les meilleurs de sa caste ?... A cet instant, nous touchons au vif du petit problème psychologique qui ferait l'intérêt de cette histoire, s'il était résolu. Fut-ce l'instinct professionnel de la belle attitude qui souleva Quinault tout entier, ou son amour, ou simplement l'humanité ? Qui le saura ? Pas même lui... Cinq minutes ont passé. Il n'hésite plus. Brusquement, il retourne à ce même employé, et autoritaire :

— Dis qu'on allonge les entr'actes et qu'on annonce que je suis souffrant, si j'arrive un peu en retard pour le trois. Mais qu'on m'attende. Je serai là. Je serai là.

Et, devant cet homme stupéfait, il court, il bondit vers l'escalier, il en dégringole les marches, sans se rappeler qu'il est

en costume de théâtre, avec une perruque, un rabat, une culotte bouffante, des souliers carrés à grands nœuds de rubans. Des gens le regardent. Il ne les voit pas. Son automobile est bien là, mais pas son chauffeur. Après l'avoir renvoyé, il l'a repris, et naturellement l'ivrogne ne s'est pas corrigé. Il joue à la manille dans le café voisin. Quinault hèle un *taxi*. Il y monte en promettant un louis au chauffeur comme dans les *mélos*. Cinq autres minutes. Et il est au *Café anglais*. Il a roulé, l'oreille au guet, tremblant d'entendre le bruit formidable de l'explosion. Il saute de voiture devant le chasseur, décontenancé. Le patron du restaurant le reconnaît, et s'avance, tout près de le prendre pour un fou. Quinault l'entraîne dans cet escalier, descendu, l'autre jour, sous un tel affront ! Ce souvenir exalte encore sa fièvre de chevalerie. Il raconte ce qu'il vient de surprendre. Sa conviction est si passionnée, si pressante, qu'elle l'emporte sur les hésitations de l'autre qui lui dit :

— Le Prince est au Grand Seize avec ses invités.

— Alors, c'est là que sont les assassins! dit Quinault, en montrant d'en bas la porte d'un cabinet particulier à côté du salon.

— Mais si ce sont de paisibles dîneurs? objecte le restaurateur qui recommence à douter de la raison de cet excité.

— Envoyez chercher un agent, dit Quinault péremptoire; on les arrêtera. Moi, j'entre. Heureusement, chez vous, il n'y a pas de verrous à l'intérieur.

C'était là, en effet, une des originalités de cette vieille et aristocratique maison. Les Parisiens qui l'ont fréquentée se le rappellent. Le geste suivant la phrase, Quinault est déjà au haut de l'escalier. Il entre, en effet, dans le cabinet particulier. Il se trouve en face de deux hommes aussitôt dressés. Un coup de pistolet éclate, tiré à bout portant. L'électricité du petit salon s'éteint, et Nikitine et son complice s'échappent dans l'effarement causé par le coup de feu. La bousculade des gens accourus dans l'escalier devait permettre cette fuite. Cependant, l'on entendait la voix de l'acteur qui clamait :

— De la lumière ! De la lumière! Il y a une bombe. Il faut la trouver avant qu'elle n'éclate.

Son vêtement flottant du *Tartufe* avait préservé l'artiste. La balle avait traversé l'étoffe de la large manche, sans le toucher. Et toujours dans l'exaltation du beau rôle, il avise, une fois les

ampoules allumées, dans un coin du cabinet, un carton à chapeau qu'il ouvre. Il en extrait une boîte. L'enquête a plus tard établi que l'appareil d'horlogerie était enfermé dans cette gaîne. Un marteau devait frapper le produit détonant, dans l'espèce, de la liguine dynamite, comme le marteau d'une pendule fait sonner l'heure. Il fut établi aussi que l'appareil d'horlogerie destiné à produire l'explosion n'était pas encore mis en marche. Les deux terroristes avaient tranquillement mangé leur dîner. Ils dégustaient leur café, quand l'acteur avait fait irruption. Ils auraient sans doute remonté la machine juste avant de partir, et après avoir payé leur note, car ils venaient de la demander. Ces détails, Quinault-Dufresne ne pouvait pas les savoir. Il était en droit de penser que la bombe éclaterait d'une seconde à l'autre. Et sans doute, — ne le grandissons pas, — le Cyrano improvisé aurait eu peur tout simplement et crié un : « Sauve qui peut ! » à tous les assistants, en s'enfuyant lui-même. Mais il venait de voir, de la masse des personnes qui se pressaient devant la porte, émerger la tête et les épaules du grand-duc Igor, un vrai Romanoff, autant dire un géant. La princesse Véra était auprès de lui. C'en fut assez pour que, dominant sa terreur, Quinault saisît le carton à chapeau.

— C'est à Votre Altesse Impériale que ces bandits en voulaient, Monseigneur ! cria-t-il. Et la tête droite, la lippe hautaine, ne tremblant pas, magnifique : — Écartez-vous tous ! commande-t-il. Et il descend l'escalier, le terrible carton à chapeau à la main. Les agents appelés par le patron le lui prennent pour le porter au poste de police de la rue Drouot. Le temps de ressortir, et Cyrano-Quinault-Dufresne arrivait dans les coulisses du théâtre, à temps pour entendre Valère déclarer à Marianne, la fille d'Orgon :

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire...

« On termine le second acte, » se dit l'acteur. Et s'appliquant à lui-même, sans ironie, ce vers d'allure cornélienne, il murmure entre ses dents :

« Un cœur qui nous oublie engage notre gloire. »

Sa gloire, à lui, est sauve, et une immense volupté d'orgueil lui gonfle le cœur.

XII

Le drame du *Café anglais* fut, par ordre supérieur, étouffé aussitôt, cela, sur la demande du grand-duc Igor. Les anarchistes ne se trompaient pas, en considérant ce prince comme un de leurs plus redoutables ennemis. Sa mort prématurée, — il a été emporté par la grippe infectieuse à Cannes, — a privé la cause de la Russie sainement autoritaire d'un de ses meilleurs défenseurs. Dans son testament politique, rédigé en français, et à la vieille manière imprimé à un petit nombre d'exemplaires, il a écrit : « La Révolution est une maladie contagieuse qui se propage par l'exemple. La publicité donnée à la répression d'un complot est une victoire pour ce complot, même et surtout quand tous les conjurés sont exécutés. Les vraies victoires d'un gouvernement fort se remportent par le silence. »

Il est certain que, dans l'espèce, l'enquête menée secrètement sur l'attentat manqué de Nikitine eut pour résultat des arrestations et des expulsions en grand nombre et que ces précurseurs du bolchévisme ne recommencèrent pas. Un somptueux porte-cigare en or émaillé, aux armes de Romanoff, incrusté de saphirs, avec ces mots autographiés : « *A mon brave Sauveur, — Ivor Nicolaïevitch,* » est le seul monument qui reste de cette aventure sur laquelle Quinault-Dufresne garde, lui aussi, un silence qui ne serait pas moins sublime que son action si ce n'était pas, — cette fois il n'y a plus de doute, — un noble silence de théâtre, celui des conjurés, dans *Hernani* · « *Ad augusta per angusta,* » celui d'Antony avec Adèle : « *Elle me résistait, je l'ai assassinée.* » Peut-être s'y cache-t-il une humble mais légitime appréhension, celle d'avoir de mauvais articles dans les journaux d'extrême-gauche, si la part qu'il a prise à cette histoire était trop connue. Elle est soupçonnée par quelques personnes, mais si vaguement. Il arrive, en effet, que, dans les cafés hantés par les petits acteurs sans rôle, le nom célèbre de Quinault-Dufresne provoque parfois des réflexions comme celle-ci : « Il paraît qu'il a été de la police à une époque. » Et l'insinuateur ajoute : « Je ne sais pas, moi. Je demande. »

Que de légendes aussi absurdes s'établissent sans cesse autour d'un homme connu ! C'est le train quotidien des choses. La

notoriété n'est qu'un miroir déformant. Voici une question plus intéressante : quel effet avait produit sur Quinault-Dufresne lui-même cette heure unique dans sa vie, durant laquelle il avait égalé, par une combinaison presque fantastique d'événements, les plus romantiques héros des drames les plus romantiques? De nouveau, je laisse la parole à son confident, au camarade qui m'a initié à ces coulisses des coulisses, si je peux dire :

« Le croiriez-vous? me racontait donc cet autre comédien, aussi fin observateur dans la vie, celui-là, qu'il est médiocre sur les planches. A partir de ce moment, il a cessé de souffrir de cette femme. Il avait risqué sa vie pour la sauver, et, pour lui, c'était une morte. Au lieu de penser à sa trahison, à ses duretés, à l'injurieux « goujat » du dîner, à la dérision du bois de Boulogne, il ne pensait plus qu'à son propre geste. Il en était si content, si fier que toute cette histoire n'était plus pour lui qu'une représentation, où il avait eu le beau rôle, un si beau rôle qu'il ne regrettait plus rien, qu'il ne désirait plus rien. C'est extraordinaire, mais c'est ainsi. La preuve : le lendemain de cette étonnante affaire, une lettre de la Princesse lui était remise, en mains propres. Il n'eut même pas la curiosité de la lire. Il mit l'enveloppe non décachetée dans une autre, et la retourna ainsi. — Mais pourquoi? lui demandai-je. — Parce qu'elle ne m'intéresse plus, me répondit-il. Et c'était vrai. Quelques jours plus tard, il avait retrouvé sa belle mine d'avant ses malheurs, son œil brillant, sa joyeuse assurance. On reprenait *le Colonel Chabert*. Cette fois, il s'était mis dans la peau du bonhomme, allègrement, superbement. Et savez-vous ce qu'il m'a dit, comme je lui reparlais de sa Princesse : — Tu voudrais que je gâte cette admirable sortie? Ça non. Je sais trop bien mon métier. »

— Ce coup de pistolet pourtant, que ces gens lui ont tiré, cette bombe qu'il a ramassée et emportée, ce n'était pas du chiqué, c'était du réel...

— Possible. Mais dans sa tête, c'est devenu du théâtre, et heureusement! L'acteur en lui a guéri l'homme.

Des extraordinaires incidents de cette histoire, celui-là, cette guérison par le beau rôle, m'a toujours paru le plus extraordinaire. C'est une énigme qui continue à m'intriguer, quand j'y songe, quoiqu'elle s'accorde avec une théorie énoncée par Balzac et qui m'est chère : celle des espèces sociales. Y aurait-il

ce que j'oserais appeler un cœur professionnel? Le commerçant, le militaire, le médecin, l'écrivain, l'acteur aussi, puisque c'est d'un acteur qu'il s'agit, arrivent-ils, non seulement à travailler, et à penser, mais à sentir d'une manière qui rend leurs personnes incommensurables les uns aux autres, — en prenant ce terme dans son sens mathématique, dénaturé par le langage vulgaire? Tant il y a que le soir même du jour où j'avais appris l'assassinat de la pauvre Princesse Véra, cette énigme des sentiments de Quinault-Dufresne pour elle se posa de nouveau à moi très fortement. J'étais libre, et j'eus la fantaisie de pousser jusqu'au théâtre où il jouait, ce soir-là. Il avait repris son cycle shakspearien et gagné le pari de tenir le rôle de *Macbeth*, lui, l'ancien grimacier! Mais le grand Coquelin, qui est évidemment son modèle, n'a-t-il pas mué son génie comique en un génie tragique? Et, tragique, Quinault-Dufresne trouvait le moyen de l'être puissamment, malgré son physique, en prononçant, au dernier acte, la lamentation dernière du roi assassiné : « Éteins-toi, court flambeau! La vie n'est qu'une ombre qui marche; un pauvre comédien qui gambade et s'agite sur le théâtre, pendant l'heure qui lui est accordée, et dont on n'entend plus parler ensuite. C'est un conte récité par un idiot, un conte plein de tapage et de fureur et qui ne signifie rien. »

Ces paroles, que j'entendais de la coulisse, étant arrivé vers la fin de la pièce, prenaient pour moi une signification plus saisissante encore, appliquées à cette convulsion russe dont j'apportais ici un des échos. « Oui, pensais-je, c'est vraiment là le conte plein de tapage et de fureur et qui ne signifie rien. » Le drame s'achevait, cependant. Macbeth rencontrait Macduff. Ils sortaient en combattant. Et tandis que se jouait la scène dernière où Macbeth ne paraît plus, je serrais la main à Quinault, ruisselant de sueur, je le félicitais, et, tout de suite, dominé par cette inhumaine curiosité du cœur humain, notre déformation professionnelle, à nous autres romanciers, je lui disais :

— Vous me voyez bouleversé. Vous vous rappelez cette charmante princesse Véra que nous avons connue à Paris?

— Oui, dit-il d'une voix indifférente, en continuant de s'essuyer le front avec son mouchoir. Peut-être, épuisé par l'ardeur de son jeu, n'avait-il plus de force nerveuse pour ressentir une impression quelconque.

— Eh bien! eus-je la cruauté de continuer, elle vient d'être assassinée par les bolchevicks. — Et, en quelques mots, je lui racontai l'arrestation, l'emprisonnement, tout l'affreux détail de cette agonie. Tandis que je parlais, la comédienne qui avait joué Lady Macbeth, s'approchait de nous, timidement. Le rideau allait tomber, puis se relever pour le rappel. Cette actrice espérait partager le triomphe de la vedette, en paraissant à ses côtés. Quinault, sans plus me répondre que par la plus banale des exclamations : « Ah! quelle horreur! » se lève pour aller au-devant d'elle :

— Dans mes bras, ma petite! Tu as été sublime!

Comme des applaudissements montaient de la salle et des cris : « Quinault! Quinault! Quinault! » il marche vers la scène. Puis, repoussant d'un geste impérial la comédienne qui s'avance pour rentrer auprès de lui, sur le plateau, je l'entends qui commande :

— Derrière moi, cabotine!

Était-ce encore une attitude et dissimulait-il son émotion, par orgueil, en devinant que je soupçonnais quelque chose de son aventure? Car il est le contraire d'un nigaud. Ou bien réellement cette belle princesse Véra dont il avait tant souffert, lui était-elle devenue totalement indifférente, depuis qu'elle lui avait donné l'occasion d'un si « beau rôle » et d'une si « belle sortie, » comme le prétendait son camarade? L'énigme continuait à se poser. Résolvez-la vous-même, lecteur, et, puisque nous sommes au théâtre et en plein Shakspeare, — *as you like it*, — comme il vous plaira.

PAUL BOURGET.

LETTRES DE RABAT

(1907)

En septembre 1907, le Sultan du Maroc Moulay Abd-el-Aziz était à Rabat. Depuis le débarquement de l'Empereur Guillaume à Tanger en 1905, il avait flotté entre l'influence allemande et l'influence française. Mais il semblait entièrement revenu à la France et cherchait auprès d'elle un appui dans la situation si critique où il se trouvait. Son frère Moulay Hafid venait de se déclarer contre lui et avait été proclamé Sultan à Marrakech. La population de Fez, très attachée aux traditions et très frondeuse, mécontente des allures européennes et modernes adoptées par Abd-el-Aziz, témoignait d'un loyalisme des plus douteux. Le Sultan était réellement aux abois. Il hésitait entre les divers partis à prendre, soit regagner Fez et y chercher un solide point d'appui, soit marcher sur Marrakech contre Moulay Hafid. Mais quoi qu'il décidàt, il lui manquait l'essentiel, de l'argent et une armée. Il avait pendant sa minorité laissé dilapider le trésor amassé par son père. Ses troupes, sans solde, sans organisation, étaient en décomposition.

Depuis quelques semaines le petit corps expéditionnaire du général Drude occupait Casablanca, mais, sans effectifs et sans moyens d'action, était hors d'état d'en sortir et ne s'y maintenait qu'à grand'peine en combattant chaque jour contre les populations soulevées de la Chaouïa, derrière lesquelles commençait à apparaître Moulay Hafid.

C'est alors que le Gouvernement français décida d'envoyer notre ministre à Tanger, M. Regnault, en ambassade à Rabat.

pour y prendre contact avec le Sultan et aviser sur place aux mesures à prendre.

Je commandais depuis huit mois la division d'Oran. La frontière algéro-marocaine subissait depuis longtemps le contrecoup de l'anarchie qui déchirait l'Empire du Moghreb. Pour y maintenir la sécurité, il fallait intervenir constamment sur ces confins où les tribus algériennes et marocaines s'enchevêtraient, sans statut défini. Ces interventions, dont la plus importante avait été l'occupation d'Oudjda, en mars, donnaient lieu à des conflits incessants, non seulement avec les autorités chérifiennes, mais aussi parfois avec la Légation de Tanger, qui recevait directement les réclamations du Makhzen.

M. Regnault, très loyalement désireux de mettre fin à ces désaccords et d'assurer l'unité de l'action française à l'égard du Maroc, demanda que je fusse adjoint à son ambassade. Il tint à y avoir également, pour des motifs analogues, l'amiral Philibert, qui commandait notre division navale devant Casablanca.

C'est de cette mission que j'envoyais à mon cher correspondant habituel Eugène-Melchior de Vogüé le récit journalier qui va suivre. Il n'a d'autre intérêt que de donner, je crois, la dernière vision qu'on ait eue du pouvoir chérifien avant ses dernières convulsions et l'établissement de notre Protectorat.

LYAUTEY.

---

5 octobre 1907.
A bord du *Desaix*, entre Alger et Tanger.

Au vicomte Eugène-Melchior de Vogüé.

MON CHER AMI,

Eh bien! me voici lancé sur la route de Rabat, en sous-ambassadeur. Si vous le voulez, je vais reprendre ma vieille habitude du Tonkin et de Madagascar, et noter pour vous la vision journalière, sous la réserve que vous me ferez l'amitié de me garder ces notes, car je n'en prendrai certainement pas d'autres.

Ce fut une vraie surprise : il y a huit jours, un télégramme du ministre de la Guerre, bref et sec comme toujours, — c'est la manière du titulaire actuel, — m'enjoignait de m'apprêter à

partir pour faire partie d'une mission dirigée par M. Regnault. Un officier supérieur et deux capitaines m'étaient adjoints; j'avais le choix des capitaines, le ministre se réservant d'envoyer directement de Paris l'officier supérieur. Je désignais mon officier d'ordonnance, le capitaine de tirailleurs Poeymirau, et le capitaine d'artillerie Delmas de mon état-major. Le jour même de mon départ, j'apprenais que l'officier supérieur désigné était le commandant Larras, de l'ancienne mission marocaine, attaché au cabinet du ministre.

Je vais là-bas sans enthousiasme : — j'ignore absolument ce que j'y vais faire, quelle est la mission de M. Regnault. Va-t-il, tout en saluant le Sultan, lui garantir notre appui sans réserve, lui promettre notre concours pour le rétablissement de son autorité sur *tous* les points du Maroc? Or, en ce qui concerne la zone qui confine à l'Algérie, celle que je connais, nulle politique n'est plus contraire à nos intérêts. C'est chez les adversaires du Maghzen que se trouvent tous les éléments favorables à l'ordre, à la sécurité, à l'accession de notre influence, et, au contraire, les autorités chérifiennes et les tribus maghzéniennes y syndicalisent tout ce que nous avons à combattre. Il peut donc sortir de cette entrevue de Rabat l'accentuation d'une politique à laquelle je ne puis m'associer. Du reste, en sortira-t-il seulement une politique quelconque? Nous sommes tellement mal engagés! La partie n'est-elle pas compromise d'avance? Ne sera-ce pas un geste d'apparat et d'impuissance après tant d'autres : demi-gestes plus nuisibles qu'utiles, comme Oudjda, comme Casablanca (1), faits uniquement pour la galerie électorale et parlementaire, sans tenir nul compte des réalités locales et des résultats efficaces?

Je ne vois à ce voyage que deux bons côtés : d'une part, la détente, le pittoresque, le côté « vacances » dont j'ai si besoin ; d'autre part, l'occasion de sortir un peu du vide où je patauge depuis un an, de voir de près M. Regnault dont j'ai bonne impression, de causer à fond avec lui, en jouant cartes sur table, en ne craignant pas de préciser nos désaccords même, de façon, si possible, à en revenir fixé, et à voir en toute connaissance de cause s'il me reste une œuvre utile à faire sur cette frontière, ou si vraiment, la partie française y étant

(1) On en était encore à Casablanca à la période du « petit paquet » inefficace et illusoire dont on ne se décida à sortir que quelques mois plus tard.

perdue, je n'ai plus qu'à m'en aller. Il me semble que je viens jouer là ma dernière carte africaine, et que ce qui en résultera pour moi, ce sera ou la prolongation de mon bail oranais, ou mon retour en France.

Embarqué hier à Alger à bord du *Desaix*, croiseur envoyé de Tanger pour me chercher.

Le repos du bord, que vous savez, cette délicieuse sensation de la rupture des sujétions; plus de télégrammes, plus de courrier pendant trente-six heures au sortir de la fournaise du service d'Oran. L'hospitalité large et empressée du commandant Lahalle, capitaine de vaisseau, de tous ses officiers, qui font aux miens l'accueil accoutumé. J'ai emmené avec moi le professeur Gentil, compagnon de Mauchamp à Marrakech, d'où il sortit avec sa vaillante femme au prix de mille périls; depuis trois mois, ce ménage d'explorateurs stationne dans mon domaine, entre Oudjda, Berguent et Figuig, et Gentil, convoqué par M. Regnault, a laissé sa femme à Oudjda, pour m'accompagner jusqu'à Tanger.

Un nuage assombrit cette journée à bord. On ne peut plus causer un quart d'heure avec un officier de marine, sans être étreint par l'angoisse de la ruine de notre flotte. C'est le désastre. Dieu sait si notre armée de terre souffre, mais le mal y est surtout moral, et l'on sent qu'il suffirait d'un ou deux ans d'un régime réparateur pour nous remettre à flot. Mais ici, outre le mal moral qui est pire peut-être, il y a le mal matériel dont la guérison demanderait des milliards que nous ne trouverons plus, et la destruction de routines et de procédés que les plus révolutionnaires des ministres n'ont pu entamer. Et j'entends défiler tout le chapelet que vous connaissez, hélas! le N*** qui a coûté 26 millions, et qui est inutilisable en guerre; un vice irréparable dans la construction des chaudières lui donne un maximum de vitesse de 14 nœuds! pour un croiseur qui ne devrait pas en faire moins de 22; artillerie de calibre insuffisant, et d'ailleurs *absolument inutilisable : toutes* les culasses sans exception ont le même défaut effroyable, le percuteur, qui déclenche dès la fermeture si elle se fait vite, déterminant le coup et par suite l'éclatement de la culasse. C'est su, archi-su, il suffirait de quelques mois, d'une dépense minime pour faire repasser toutes les culasses en manufacture et leur

adapter un excentrique qui remédiât au mal, et on ne le fait pas. Les neuf dixièmes des obus du bord à détruire : poudres trop vieilles. Interdiction absolue de se servir des obus à explosifs, parce qu'il est constaté que, par suite d'un vice de construction et d'une erreur de calcul, ils éclatent avant la sortie du canon. Et ainsi de suite, sans répit. Et les gémissements sur les six nouveaux cuirassés, votés, déjà en construction, qui seront terminés dans six ans, coûteront 300 millions, un tiers de milliard, et sont ratés d'avance, pour des raisons qu'on me précise ; et, conclut un officier, ce sera la faillite définitive de la marine française, car jamais une Chambre ne consentira dans l'avenir à renouveler un pareil effort lorsqu'on saura que ces 300 millions ont été gaspillés en pure perte, et qu'on *le savait d'avance*. Et la douloureuse énumération des causes de tout ce mal : absence d'unité de direction ; multiplicité et rivalité des organes constructeurs; les divers éléments d'un navire établis séparément par des corps qui ne communiquent pas entre eux et se jalousent, — et la dissolution des arsenaux, et l'indiscipline, etc... etc... et, comme chez nous, la conclusion consolante, et navrante à la fois, que le corps des officiers combattants continue à renfermer des ressources illimitées, un entrain, un désir de bien faire, une foi, qui résistent à tout, et que les équipages dans leur ensemble demeurent excellents : mais à quoi bon !

6 heures soir. — On m'appelle sur le pont. Les « colonnes d'Hercule » ouvrent leur embrassure, et le soleil, comme un boulet rouge, y tombe dans l'Atlantique. Vous me dispenserez du développement, n'est-ce pas? En ai-je collectionné des couchers de soleil, de Singapour à Stamboul, de l'Océan Indien au Sahara ! Mais je suis décidément réfractaire à la satiété, et devant les jeux divins de l'eau et de la lumière, je garde l'enthousiasme de mes vingt ans.

Et voici les lumières de Tanger.

11 heures soir, à bord de la *Jeanne d'Arc*.

Dans la nuit, on nous a transportés de bord à bord. M. Regnault nous attendait sur la *Jeanne d'Arc*, impatient de partir. Il s'agit, paraît-il, de devancer les Espagnols; la journée s'est passée en manœuvres, démarches, préparatifs, et Regnault nous attendait avec anxiété. A peine étions-nous à bord qu'on a appareillé. Le *Pélayo* et la *Numancia* sont toujours là : rien

n'y bouge. Allons, nous serons bons premiers auprès du Sultan! C'est là, je crois, ce qu'on appelle une « victoire diplomatique. » Je garde tout de même plus de confiance dans l'efficacité d'un « Marengo, » voire même d'un simple « Isly, » mais ce n'est plus de mode, chez nous du moins.

Présentation réciproque de nos « maisons. » M. Regnault est accompagné de MM. Jessé-Curely, secrétaire d'ambassade, Borel, attaché, deux interprètes français, un interprète indigène Si Kaddour ben Gabrit, personnage des plus connus d'Alger à Tanger, et que je recevais naguère dans mon cabinet d'Oran, le capitaine du génie Guiot, le médecin militaire Fournial.

La *Jeanne d'Arc* est commandée par le capitaine de vaisseau de Sugny, qui fut pendant quatre ans attaché naval à Berlin.

Dès ce soir, longue causerie avec M. Regnault. Bon début. Beaucoup de confiance, impression de simplicité, de netteté et de bon sens. Pas de complexités. Allons, on pourra au moins causer. C'est déjà cela. C'est lui seul qui m'a demandé avec insistance ; il a voulu, dit-il, en me montrant en chair et en os au Sultan, dissiper la légende du « croquemitaine, » et surtout la légende (est-ce une légende ?) de l'antinomie algéro-marocaine, de la dualité d'action française. En montrant ici la main dans sa main la « bête noire » du quai d'Orsay, il veut prouver qu'il n'y a sur la terre d'Afrique qu'une France et qu'on n'y veut et n'y fera à l'Est du Mogreb que ce qu'on y voudra et fera à l'Ouest. Allons, je veux bien, et en tout cas, c'est très gentil de sa part; mais je crains que cette bonne volonté et cette confiance, qu'il me marque en termes sympathiques, lui soient bien personnelles, et qu'il reste encore dans la maison du coin du quai des seigneurs qui préfèrent voir le Maroc à n'importe qui, plutôt que d'y admettre une intervention algérienne.

Rabat. Dimanche, 10 heures soir.

Dans la maison d'un notable, réquisitionnée par le Maghzen pour la mission militaire et préalablement évacuée par son propriétaire, nettoyée, blanchie. Vous connaissez, homme d'Orient, le décor amusant, la cour intérieure, les pavés et les revêtements de faïence, les lourdes portes aux sobres dessins géométriques, les gonds et les verrous cossus ; pas de meubles, — la profusion des nattes et des tapis, — on a installé à la hâte des lits requis chez les Européens, des tables, qu'il faut démolir et

reconstruire pour les faire passer dans l'escalier étroit; les chaises (l'éternel modèle viennois en bois tourné, qu'on trouve aujourd'hui chez les sauvages comme dans les restaurants de banlieue ;) demain, il y aura des lampes; ce soir, il n'y a encore que de lourds et nobles flambeaux en cuivre, où brûle de la cire jaune.

Nous avons mouillé à huit heures du matin, mais il a fallu attendre jusqu'à midi pour débarquer, que la barre fût praticable. C'est la « scie » de Rabat, cette barre capricieuse qui peut vous bloquer pendant des semaines. Deux bateaux en rade, le *Gueydon* et la *Gloire* battant pavillon de l'amiral Philibert. Il monte à bord, apportant des nouvelles chaudes de Casablanca, les amitiés de Drude, de tous les camarades de là-bas, où j'ai tant des miens et des plus chers, et jusqu'au déjeuner les récits vont leur train; — nous en recauserons. — Son premier mot est pour me dire qu'on m'y attend et me le répéter avec une insistance et une chaleur qui ne me laissent aucun doute sur l'accueil qui m'y serait fait. Chose curieuse, cela avait été également hier soir le premier mot de M. Regnault. Je leur ai fait comprendre que c'est impossible, et que précisément parce que ce sont en majorité des troupes de ma division, Drude compris, argument principal qu'ils mettent en avant pour m'y entraîner, je me refuse au contraire péremptoirement à y aller. Drude est à Casablanca général en chef, ne relevant que du ministre; il n'y a plus là ni brigadier ni troupes d'Oran, mais des troupes à lui, et, à aucun titre, je ne dois ni ne veux paraître y aller en contrôleur, ou inspecteur en chef.

Le consul, M. Leriche, est venu à bord, en habit brodé, chapeau à plumes, et tous les diplomates, ministre en tête, sortent successivement de leurs cabines en fracs dorés, bicornes. Pour ce premier acte, militaires et marins sommes simplement en petite tenue.

Trois quarts d'heure de « barquasse ; » les rameurs chantent, la barre n'est pas trop méchante, quelques secousses et nous voici sous les vieux murs de Rabat, baignant dans la mer. Ah! c'est très beau! — de hautes murailles rouges, demi-ruinées, trouées, chevelues. De vraies eaux-fortes de Piranesi. Au détour de ce décor moyen âge, la ville apparaît, blanche, étagée, avec les minarets en panache; le quai chatoie de population; on accoste; l'armée rouge des réguliers, la musique du

Sultan, — ô nos oreilles! — des chevaux sellés à l'arabe (nos harnachements sont encore dans la barre), et c'est l'entrée, assez grotesque, si on la détaille, mais la lumière et la couleur sauvent tout. A travers des « rues du Caire » grouillantes, on arrive à la maison réservée au « Bachadour. » La charmante résidence : cours fleuries, jardins, canaux, vasques de marbre, eaux jaillissantes! Nous sommes reçus par Si Sliman, ministre des Affaires étrangères. On va avant dîner lui rendre sa visite dans le même appareil, et c'est tout pour aujourd'hui.

Une inondation de journalistes; nous ne pouvons faire un pas sans trouver leur groupe compact. Nous avons beau nous dérober, ne pas dire un mot; nous verrons nos interviews paraître en manchettes. C'est couru.

Segonzac est ici. Il sort de chez moi, sympathique et séduisant comme toujours.

M. Regnault avait prévu que, suivant la tradition, nous n'aurions pas notre audience avant trois jours, délai rituel nécessaire pour nous « purifier, » et voici qu'on nous annonce que c'est pour demain matin à dix heures. Sortons les grandes tenues et les harnachements de velours et d'or.

Lundi 7 octobre, 10 heures soir.

Ce matin à neuf heures un quart, le Caïd méchouar (introducteur des ambassadeurs) venait nous prendre chez le ministre. Nous partons toutes voiles dehors. Les cavaliers du Maghzen nous précèdent, fusil haut, puis un caïd mia (chef de bataillon), sabre au clair; le ministre, l'amiral Philibert et moi, la suite. Nous avons trouvé d'assez beaux chevaux fort honorables : j'ai choisi un bai brun très doublé, que mon harnachement de grande tenue habille bien. Une escorte de réguliers en haie. C'est la section instruite par les Allemands à Fez, culotte verte, veste rouge, des fusils Martini assez bien entretenus. Le Sultan nous attend dans une de ses villas, simple pied-à-terre, à 1 500 mètres de la ville, au bord de la mer. La route, longeant la côte, est charmante. Nos trois grands bateaux, *Jeanne d'Arc*, *Gloire*, *Gueydon*, au large donnent une impression de force qui souligne au mieux notre promenade; la matinée est radieuse.

Une enceinte, une grande cour remplie de troupes en haie; pied à terre : une cour en terrasse sur la mer, le ministre des Affaires étrangères. Un pavillon très simple, un petit escalier,

où l'on monte un à un; deux petites salles, d'une maison arabe quelconque, blanchies à la chaux, sans aucun ornement, sans aucun meuble. La première est vide; dans la seconde, en face de la porte, sur un petit canapé de reps bleu très usagé, Abd-el-Aziz est assis. Et dans ce cadre d'une telle sobriété, le grand protocole des cours, les trois saluts, le rangement hiérarchique des missions. Auprès du Sultan, cinq ou six personnages, ses ministres, tous uniformément vêtus de blanc, sans aucune distinction extérieure. Tout le monde est debout. Le ministre de France lit et remet les lettres de créance, enfermées dans une gaine de satin bleu. Il lit ensuite le petit discours, préparé et pesé mot par mot. Le Sultan en a eu communication la veille, et a préparé sa réponse. Il la murmure tout bas, phrase par phrase, à l'oreille de Ben Sliman, qui la répète à l'interprète Si Kaddour Ben Gabrit. Celui-ci traduit. Vous lirez cela dans les journaux. M. Regnault offre ensuite la Grand-Croix de la Légion d'honneur enfermée dans un écrin de maroquin, que le Sultan brûle visiblement d'ouvrir. Présentation des membres de la mission. L'amiral nomme ses marins, moi mes officiers. On se retire à reculons en saluant trois fois, on redégringole le raidillon d'escalier, on retrouve les chevaux, l'escorte et, dans la cour, avant de se remettre en selle, les effusions des ministres restés muets devant le Sultan. C'est le Grand Vizir, d'abord, vieillard croulant; puis Si Sliman, dont les yeux et les lèvres pétillent de finesse et de malice. Guebbas fils, intérimaire du ministère de la Guerre (!), ensorcelé lors de l'ambassade de son père par une hôtelière d'Alger; d'autres seigneurs. C'est fini, et cela n'a pas duré plus de vingt minutes.

L'amiral Philibert exulte en tirant sa montre; il a juré de repartir pour Casablanca aujourd'hui : il aura le temps encore de passer la barre, qui n'est plus praticable après deux heures.

Hier, dès mon arrivée, j'avais dit à M. Regnault mon vif désir d'avoir ici avec moi le capitaine Berriau, que vous vîtes chez moi un matin à Paris, le confident intime de ma politique oranaise, le plus documenté de mes collaborateurs en choses indigènes, si dévoué, sûr, sincère et clairvoyant, parti pour Casablanca à la tête du goum. Je savais que Drude ne ferait pas d'objection à ce court déplacement. Un mot de l'amiral par la télégraphie sans fil, et voici qu'il m'arrive en torpilleur. Il débarque au quai où je rembarque l'amiral. Grande effusion :

j'ai une telle joie à donner l'accolade à ce cher garçon qui vient avec ses goumiers de faire tant d'honneur à mon « équipe! » Il n'y a pas eu depuis deux mois un « retour de Casablanca » passant par Oran, qui n'ait chanté leurs louanges ; ils tiennent le record : j'en suis très fier, car lui, ses deux lieutenants, ce sont vraiment mes fils, — je connais presque tous leurs goumiers un à un ; — et Berriau nous captive à nous raconter la bravoure de ses « irréguliers, » leur entrain, leurs fantaisies, leurs commentaires, les apostrophes homériques qu'ils échangent en combattant, la spontanéité primesautière de ces grands enfants, dont rien n'a changé l'âme depuis les temps chevaleresques, et qui vont au feu comme on va à la noce.

Cet après-midi, débarrassé des oripeaux officiels, en leggins et en veston, j'étais monté à cheval avec Berriau et Delmas en petite tenue pour aller faire le touriste. Je passe chez le consul pour le prendre comme il était convenu. Ma stupéfaction en y arrivant d'apprendre de lui qu'il m'emmène chez le Sultan, et comme je lui montre ma tenue plus que négligée, pensant qu'il plaisante, il réplique que c'est tout à fait dans la note, que le Sultan vient de lui faire dire qu'il voulait voir dans l'intimité M. Regnault et moi, et que nous allons prendre en passant le ministre, lui aussi en veston et en leggins. Allons, soit, mais c'est inattendu. Et nous voici avec M. Regnault, Jessé-Curely, le consul et mes deux officiers, sans aucun cérémonial, sur un chemin de faubourg, bordé de jardins, de fontaines, allant au Palais (?) du Sultan, à l'Est de la ville, cette fois en pleine campagne. Un grand mur, une porte, un vaste espace, vrai champ de manœuvres, où des troupes sont campées; au fond des bâtiments d'habitation, l'aspect d'une ferme, la résidence d'un leude franc, rustique et primitive. Un jeune nègre superbe nous attend au seuil d'une cour, une dernière porte s'ouvre, et c'est une apparition de la Bible, une longue terrasse pavée de mosaïque, dominant des jardins, longeant un bassin en hémicycle où l'eau susurre, et seule, au fond de cette terrasse, la silhouette blanche d'Abd-el-Aziz nous accueillant d'un geste amical. Et nous nous trouvons, sous un joli péristyle de très pur style arabe, familièrement assis, sans aucun apparat, tous les six autour de lui, sans un témoin indigène, avec le consul pour interprète. Et ç'a été une heure et demie de causerie, dont le ministre de France faisait les frais. Oh! ce n'était pas palpitant;

d'un accord tacite les affaires étant pour cette fois encore écartées. Et M. Regnault se battait les flancs pour trouver les banalités opportunes, télégraphie sans fil, automobiles, ballons dirigeables, Paris, récits de chasse, pour ce pauvre grand enfant intelligent sans aucun doute, intéressant et pitoyable. Il avait apporté précieusement enveloppée la Grand-Croix de la Légion d'honneur, dont il a fallu lui expliquer les inscriptions, les symboles, le mode d'attache. Je lui ai servi une petite histoire de l'institution de l'ordre par Napoléon, la revue où il distribua les premières croix (c'était au Champ de Mars, mais je l'ai collée à Boulogne, au bord de la mer, ça faisait mieux.) Il paraît que je le préoccupe un peu, le « croquemitaine » de la frontière. Je lui ai dit en sortant une phrase rassurante sur le bon concours qu'il trouverait chez moi pour le rétablissement de l'ordre dans l'Est de son Empire. Et nous revînmes à la nuit, sous la belle nuit, précédés par des lanternes à travers les rues amusantes.

Jeudi 10 octobre, 11 heures du matin.

Je descends de cheval : promenade de touriste au hasard, avec mes fidèles. Mon Dieu, que c'est bon d'être en vacances ! Voici trois jours sans un courrier, sans un télégramme. La mer est mauvaise et la barre infranchissable : rien ne peut passer; nous sommes bloqués. Le *Gueydon* est au large; il a tout plein de paperasses pour nous; il nous le signale, mais tous les efforts sont vains pour nous les faire parvenir; — qu'il les garde ! — Voilà des années que je ne connais plus cette coupure avec le monde extérieur, et c'est le vrai repos, le bain de cerveau; j'en jouis délicieusement.

L'an passé, quand je voulais me reposer, en Lorraine, pas un jour ne s'est écoulé sans qu'un odieux télégramme jaune vînt me raconter une histoire sud-oranaise. Ici, plus rien. Aussi faut-il me reporter aux voyages de ma jeunesse, pour retrouver la liberté d'esprit avec laquelle je savourais ce matin le charme de la lente chevauchée parmi les visions d'Orient, que vous aimez comme moi. Oui, l'Orient, — bien que nous soyons sur l'Atlantique, en plein Occident géographique, — c'est bien lui, toujours le même : vieux Stamboul, Smyrne, les recoins du Caire, Zanzibar, Rabat, c'est toujours l'immuable Islam, pétrifié dans son rêve irréductible.

Vous avez bien une carte du Maroc ; vous y voyez que Rabat est à l'embouchure de l'oued Bou-Regreg qui baigne le pied des maisons, tandis qu'au Nord la mer bat le pied des vieilles murailles. — De l'autre côté, Salé, la douce ville aux jardins, qui s'étale mollement sur des ondulations légères en face de Rabat, farouche et guerrière. Le « Roumi » y est à peine toléré, cantonné dans une seule rue, où s'entassent côte à côte la douane, les consulats, la mission franciscaine espagnole, les auberges, les mercantis ; et encore, cette implantation ne s'est-elle faite qu'aussi discrète que possible. — Pas le moindre cadre européen. — Rien, grâce à Dieu, qui évoque la « maison de rapport ; » tout cela s'est collé dans les maisons arabes sans les altérer, et n'étaient les écussons des consulats, les vestons et les panamas qui apparaissent aux seuils, rien ne distinguerait cette rue des autres.

Nous sommes allés d'abord au saillant de l'embouchure du fleuve, à la pointe de la casbah des « Oudaïa, » vieille casbah du moyen âge, remplie des vestiges de la plus noble architecture mauresque : les monuments de Rabat sont connus, comme vous le savez : ce sont les frères de ceux de l'Andalousie. La porte monumentale de la Casbah des « Oudaïa, » la décoration de son tympan, les tours crénelées, sont de l'art le plus pur, et les teintes rouges parées de verdure sombre que leur ont données les siècles s'opposent à la blancheur éclatante de la ville.

Mon Dieu, que cette ville est blanche ! C'est à se demander si on l'a repeinte pour l'arrivée du Sultan, tant cette blancheur des minarets, des terrasses, des coupoles est immaculée. Au fond, au Sud, derrière les dernières terrasses blanches, surgit une grande tour rouge, carrée, qui domine tout. C'est la tour « Hassan, » la sœur de la « Giralda » de Séville, construite par le même architecte, vestige inachevé des splendeurs disparues. Nous y allons en sortant de la ville par les rues marchandes, où le « caïd mia » (lieutenant de la Garde du Sultan) qui nous guide et nous protège, a peine à écarter des pieds de nos chevaux la foule grouillante. Des échoppes sombres que vous connaissez, toujours les mêmes, à Stamboul comme ici, où tout voisine pêle-mêle, boucheries et selleries, les marchands d'armes et les fabricants de babouches, le quartier juif, isolé par une double enceinte, où vivent, dans l'abjection et la crainte perpétuelle, ces gens vêtus de noir par ordre, chaussés de babouches noires.

Et tandis que tout à l'heure on murmurait au passage du « roumi » et que les yeux se détournaient, ici on nous salue, on nous sourit, on nous envoie même quelque « bonjour » en français, puisqu'il est entendu que partout, dans cet Islam africain, nous sommes le protecteur du Youdi.

Mais voici que la porte de la dernière enceinte ouvre sur le ciel bleu, si bleu, son grand arc en fer à cheval, et c'est la campagne, l'exquise campagne, sans tramways, sans usines, sans l'ignominie suburbaine qui déshonore nos villes arabes d'Algérie. Les chemins au tracé fantasque, bordés d'aloès et de cactus, courent entre les vignes et les champs d'orge. Un bon galop, détendu et libéré, et nous voici au pied de la noble jumelle de la « Giralda » sur une vaste terrasse, où des arbustes et des plantes folles sortent les colonnes découronnées qui tracent encore les contours de la grande mosquée inachevée. Et cette terrasse est délicieuse; c'est un de ces coins dont le souvenir se grave pour toujours, un de ces moments de halte reposée dont le voyageur emporte désormais la vision avec lui, vous le savez bien, et où il vient se recueillir, les yeux fermés, aux heures trop lourdes. Nous avons mis pied à terre; des gamins prennent les chevaux. A nos pieds les deux villes, Rabat, Salé, l'estuaire, le large, et on laisse l'heure couler dans la lumière, dans l'indolence, dans le rêve.

Hier soir, nous étions allés jusqu'à la vieille forteresse de Chellah; le décor classique d'un burg féodal. La grande porte ogivale flanquée de deux tours crénelées; il faut être au seuil pour que les pans coupés des tours surmontées de consoles à stalactites, la décoration géométrique des tympans, rappellent que nous sommes ici chez les Sarrasins contre qui se croisèrent les Portugais, et non pas chez les Chevaliers de Rhodes. — Une ville était là, bordant le fleuve; elle a disparu, il n'en reste que l'enceinte ruinée et un délicieux minaret, émergeant des arbres, au creux d'un vallon : les tombes des anciens Sultans l'environnent; la nuit nous a pris dans cette solitude où jadis, entre cette porte et le fleuve, autour de ce minaret, vécurent des hommes passionnés dans les maisons serrées dont il ne reste rien sur la lande verte.

Jeudi 10 octobre, 11 heures du soir.

Cet après-midi, visites protocolaires aux ministres, chacun dans la maison qu'ils ont louée, — ou, pour être plus exact,

réquisitionnée,— pendant le séjour de la Cour à Rabat. Ce sont naturellement les maisons les plus cossues. Les propriétaires ont été invités à s'en aller loger ailleurs. On est bien logé à Rabat. Nous avons visité là successivement six maisons exquises. Nous sommes en plein hispano-mauresque. La splendeur de Rabat fut contemporaine de celle de Grenade. La tradition s'en est maintenue. On raconte que plusieurs familles de Rabat conservent la clef de leur maison de Grenade, pour le jour problématique où l'Islam y rentrera en conquérant. Il paraît que ce n'est qu'une légende. Néanmoins, le souvenir reste vivace, et le Grand Vizir à qui nous faisons notre première visite Si Feddoul Gharnit, est de famille andalouse, qui vint de Grenade au commencement du XVII[e] siècle, lors du dernier exode. Les galeries des cours intérieures ont toutes la même caractéristique : sur chaque face, trois arcades dentelées, la grande arcade centrale entre deux arcades étroites et effilées. Reprenez les photographies de l'Alhambra. C'est tout pareil. Une ornementation minutieuse et fine : les frises formées de grands caractères coufites, et dans l'intérieur des pièces, le cintre des fenêtres se termine par une coquille cannelée, motif charmant, qui se répète partout. Et tout cela d'une blancheur éclatante. Il n'y a d'autres notes de couleur que l'admirable bleu du ciel, sur lequel se découpe le carré du faîte, et le sol, les ébrasements des portes et des fenêtres couverts de faïences, non pas les carreaux multicolores d'Algérie, mais des mosaïques de faïences à dessins géométriques de quatre tons seulement : vert, bleu, brun et blanc, d'une douceur infinie. Et c'est dans ce décor, qui n'a rien de monotone, car il y a dans chaque demeure une infinité de variantes, que nous visitons successivement le Grand Vizir, puis le ministre des Recettes, Cheik-Tazi ; le Caïd Méchouar ; Si Driss bou Yaich ; le ministre des Dépenses, El Mokri ; le gouverneur de la ville, le fonctionnaire ministre de la Guerre, fils du fameux Guebbas, resté à Tanger, qui remplace ici son père, et enfin le favori, chef des Services intérieurs du Palais, El Hadj Omar. Celui-ci s'est octroyé la maison n° 1, il nous reçoit sur un balcon couvert, d'où la vue est merveilleuse sur la mer, les vieux remparts, le grand cimetière... Et comme, en ces visites toutes protocolaires, les affaires sont écartées et que M. Regnault a comme moi le goût des installations et de l'art arabes, les conversations se passent en dissertations sur les avan-

tages respectifs des divers immeubles, de sorte que nous avons beaucoup plus l'allure de deux bons bourgeois cherchant des appartements que d'ambassadeurs en mission auprès de Sa Majesté Chérifienne, à l'une des heures les plus critiques qu'ait traversées le Maroc.

Vendredi, 11 octobre.

Journée d'affaires. Toute la matinée, nous avons, Berriau et moi, travaillé avec le ministre notre police frontière, les affaires d'Oudjda, et passé notre après-midi à mettre sur pied la conversation du matin. Jusqu'ici, je ne vous ai pas parlé de politique. Elle fait pourtant le fond de nos conversations et pèse sur nous du poids le plus lourd. J'hésite vraiment à en venir à ce sujet. Il y faudrait des volumes, d'autant plus qu'il faut y être plongé jusqu'au cou comme nous le sommes depuis des années, pour, non pas y voir clair, hélas! mais s'y reconnaître à peu près. Par quel bout vais-je la prendre? On pourrait pourtant la résumer en ceci : comme tout serait simple si nous avions un Gouvernement! Combien, n'en ayant pas, tout ce que nous faisons, concevons ou écrivons, est oiseux et illusoire! Ici le contact des réalités, des solutions qui apparaissent relativement simples, immédiatement applicables avec un peu de bonne volonté, d'énergie et de suite. La certitude, hélas! qu'à Paris rien de tout cela n'existe, qu'on s'en moque et qu'une seule chose y compte : le contre-coup électoral, le bluff illusoire à présenter au Parlement. Les dépêches navrantes de Paris en réponse à nos propositions précises nous cassent bras et jambes. Les demi-gestes, les trompe-l'œil, qu'affectionne notre Gouvernement, nous mettent ici dans une situation intenable, ne répondent en rien à la situation, préparant des lendemains irréparables, laissant échapper toutes les occasions, mais suffisent pour donner à l'opinion ignorante et veule une satisfaction factice et se tirer d'une interpellation.

Nous avons ici une sensation bien nette : c'est que, après tant d'occasions perdues, de nouveau sonne une heure historique, décisive, fugitive comme toutes les heures à saisir, qui ne sonnera peut-être plus.

Il faut tout de même que j'essaie de sortir un peu de ces considérations, pour en arriver aux faits.

Voici :

Le Sultan est aux abois. Il n'a plus le sou; il vient d'en-

voyer à Paris, pour les mettre en gage, ses derniers bijoux, dont il ne tirera à peu près rien parce qu'ils sont presque tous faux, conséquence de la formidable escroquerie des flibustiers dont il a été la proie depuis dix ans. Contre Moulay Hafid dont la méhalla fanatique et confiante, sans cesse grossissante, est à deux jours de marche au Sud, tenant sa menace en suspens, à la fois sur nos troupes à Casablanca et sur le Maghzen à Rabat, contre les tribus hostiles, contre la population même qui nous environne, dont la fidélité est si douteuse, il n'a plus qu'une armée dérisoire : elle s'est égrenée de Fez jusqu'ici ; hier, Ben Guebbas nous présentait encore 4 à 5000 hommes sur le papier; il n'y en a pas 3000, et c'est un ramassis, sans cohésion, sans organisation, sans armement, sans ressort. Ils sont campés aux portes; je vais à cheval les voir presque chaque jour. Cela n'a pas de nom; cela fond à vue d'œil, et il n'y a plus de quoi les nourrir et les payer que pour huit jours.

Dans un tel désarroi, Abd-el-Aziz, c'est indéniable, s'est carrément jeté dans nos bras. Il n'y a pas d'autre motif à l'appel pressant et inusité qu'il a fait d'une ambassade. Il la réclamait, l'attendait avec anxiété. Dès son arrivée, il guettait le bateau qui amènerait le « Bachadour » sauveur, prêt à accorder tout ce qu'on lui demanderait contre un appui effectif immédiat et avant tout contre « la galette. » Dès la première audience, cela fut la grande déception. On lui apportait un discours, un grand-cordon et une bague de diamants, et c'est tout. Ça ne suffit pas et ça se comprend. Depuis les oraisons en quatre points d'il y a deux ans, il commence à trouver que c'est un peu trop de « monnaie de singe. »

On pouvait, dans la crise vitale que traverse le Maghzen, ne pas prendre parti, rester neutre entre les trois concurrents actuels au trône, laisser venir la dislocation, chercher ensuite à en tirer parti. Bonne ou mauvaise, c'était une politique; elle pouvait se défendre, et, pour ma part, je n'étais pas éloigné de m'y ranger. Mais du moment qu'on décidait d'envoyer ici, au-devant du Sultan en détresse, une ambassade, et une ambassade d'une importance inusitée, on prenait parti. C'était le geste, le geste décisif, la reconnaissance éclatante d'Abd-el-Aziz comme seul sultan légitime. Il fallait aller jusqu'au bout. Si, en effet, nous ne lui apportons pas d'appui effectif, nous l'affaiblissons. Il faut être ici pour se rendre compte à quel point le contact du

chrétien, notre présence si nombreuse, la protection apparente que lui apportent nos uniformes et nos bateaux en rade, le discréditent aux yeux de son peuple, s'il ne peut se justifier immédiatement par la compensation, c'est-à-dire l'argent, l'appui effectif. C'est ce que M. Regnault télégraphie à Paris avec détresse. Notre présence inerte et inefficace n'est qu'un argument de plus pour Moulay Hafid, qui s'en sert largement, et pour le fanatisme des tribus, qui accusent Abd-el-Aziz d'être vendu aux « Roumis. » Vendu, le malheureux! Pour pas cher, alors? Pour un grand-cordon et une bague! Et nous sentons que d'ici quelques jours, tandis que Paris ne répond pas, ce seront les paroles décisives : « Mais enfin qu'êtes-vous venus faire ici, qu'êtes-vous venus m'apporter? » Et l'on oublie que nos rivaux sont aux aguets. Nous connaissons ici leurs émissaires : ils nous côtoient, et nous savons au sortir de nos audiences les paroles tentatrices qui se disent en secret, et qui amèneront peut-être le naufragé à se jeter dans d'autres bras, à moins que ce soit Moulay Hafid qui bénéficie de cet appoint. Et, comme toujours, nous l'aurons bien voulu. Or, de quoi s'agit-il? De lui assurer par télégramme les trois ou quatre millions nécessaires pour remettre sa troupe à flot pendant quelques semaines. Il n'en faudrait pas davantage dans la détresse où ils sont tous, pour que cette méhalla vaille autant que celle d'en face et pour qu'il puisse faire contre l'avant-garde de Moulay Hafid, en combinaison avec nos troupes de Casablanca, le geste qui ferait crever l'orage.

Il y a dans toutes les affaires d'ici de tels mirages que cela suffirait selon toute vraisemblance, et en somme, qu'est-ce que quatre millions? c'est ce qu'on dépense en *huit* jours à Casablanca *pour rien*. Du moment qu'on a tant fait que de venir ici, — où il ne fallait peut-être pas venir, mais où l'on est venu, — c'était la seule scène à faire. Je vous assure que nous sommes bien embarrassés de nos personnages. Et pendant ce temps je reçois une lettre écœurée de Drude, qui paraît ne plus savoir du tout ce qu'on veut. Je voudrais bien causer un instant avec lui, savoir exactement où il en est, quelles sont ses instructions. Sa lettre est forcément très discrète, mais, d'après ce que j'en devine, et d'après mes tuyaux indirects, il me semble bien qu'il est sans instructions, ou bien, ce qui est pire, entre des instructions étrangement contradictoires. Toujours le demi-geste, toujours

le bluff en vue du Parlement et de l'électeur, avec le plus complet insouci des réalités locales et des pauvres bougres qui se trouvent aux prises avec ces réalités. Ah! sapristi! ce n'est pas drôle de servir ce pays. Et je vous assure que c'est sans enthousiasme que je terminais, cet après-midi, un projet d'organisation pour la police d'Oudjda, sachant combien tout cela est creux, illusoire, sans la moindre chance de réalisation pratique, avec un Gouvernement qui s'en fiche, qui ne sait ni où il va, ni ce qu'il veut, et à qui il importe si peu que de braves gens, se donnant tout entiers à leurs affaires comme Regnault, Drude et moi, pataugent et sombrent.

Samedi, 12 octobre.

J'ai passé ma journée avec M. Regnault chez Si Sliman, ministre des Affaires étrangères. Il était convenu que je devais reprendre avec lui toutes nos affaires de frontière, dissiper la légende du « Croquemitaine, » le convaincre que je ne suis pas le mangeur clandestin du Maroc, mais un honnête gendarme qui assure l'ordre et la police pour le plus grand bien des deux pays; lui montrer par des exemples typiques que les mouvements de mes reconnaissances, présentés à Fez comme une marche progressive et conquérante, ne sont pas des provocations, mais ne sont jamais que des ripostes. La démonstration était facile. Elle faisait partie du programme : elle était, si j'ose dire, rituelle. Était-elle bien utile? J'ai eu l'impression que Si Sliman s'en fichait radicalement, et qu'il ne pensait qu'à la galette. Cela fut son mot de la fin.

Dimanche, 13 octobre.

Un peu de tourisme pour me détendre. Un temps de galop, pour aller revoir ce bijou de Chellah : l'exquis minaret du XVIe siècle, dont les faïences aux reflets métalliques jettent des feux au soleil tombant, tandis qu'à côté, sous les oliviers, dort dans sa kouba le Sultan noir. Comme Daphni, comme Eyoub, c'est vraiment un lieu sacré. Ah! voilà où je voudrais vous tenir! Qu'il eût fait bon, ce soir, nous asseoir côte à côte sur une tombe écroulée, évoquant les « morts qui parlent, » ici, où les Phéniciens ont eu un comptoir, où les monnaies romaines se retrouvent sous les substructions, où les Almohades ont régné. Adossé à la kouba, un jeune Arabe était couché. De sa djellaba sa tête

de bronze émergeait seule avec des yeux fixes, luisants. Était-il malade? Non. Il nous regardait et il nous haïssait.

Je suis revenu par la lande immense et déserte, en longeant les grands murs extérieurs, où tous les cinquante mètres se dresse une tour crénelée comme dans les images de Viollet-le-Duc. Au delà, c'était le camp de la méhalla (1), la pauvre méhalla, qui est sortie aujourd'hui de l'enceinte pour commencer demain un mouvement au Sud contre Moulay Hafid. Elle n'ira pas loin. C'est navrant de la voir. On sent qu'il n'y a rien là, mais rien du tout, ni soldats, ni chefs, ni confiance, ni direction, rien de l'organisation automatique qui fait marcher quand même les troupes régulières, rien davantage du souffle endiablé qui mène au succès les hordes irrégulières.

Et ce soir, après dîner, c'était autre chose. Le ministre de France donnait un thé à la colonie française. Surprise de rencontrer là, au lieu du contingent colonial habituel d'employés et d'épaves, une douzaine de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans venus de tous les points de la France, Orléans, Paris, Lyon, Nancy, pour se mettre ici en apprentissage dans les maisons de commerce et y apprendre les affaires. Tels j'ai vu de jeunes Anglais et de jeunes Allemands dans les escales d'Asie et à Madagascar; mais c'est la première fois que je rencontrais cette forme de Français. Et tous éveillés, ouverts, de bonne instruction, de bonne tenue, confiants, laborieux, prenant la vie au sérieux et gaiement. Je me suis délecté à causer avec eux. Mon Dieu, mon Dieu, que notre race a donc encore de ressources, et quelle navrance qu'elle soit ainsi sans pilote et sans boussole !

Et M. Regnault fait vraiment là excellente figure. Il comprend, il sympathise : c'est un homme d'affaires, merveilleusement rompu aux choses commerciales. C'est un positif. *Je ne l'ai encore entendu en huit jours prononcer ni un toast ni un discours*, et ma foi! en ce temps de verbiage continu, il me semble que c'est assez caractéristique : en revanche, une familiarité de bon aloi, les mots qu'il faut, et, certainement, dans toute la mesure où il est possible par le temps qui court, il laisse derrière lui un bon sillage de réconfort et de solidarité nationale.

(1) L'armée.

Lundi, 14 octobre.

Visite à Salé, la ville d'en face. Nous y allons en grande bande, toute l'ambassade civile et militaire, et, naturellement, satellites obligatoires de nos moindres déplacements, les journalistes. Et c'est très compliqué. Il faut faire traverser l'estuaire, à nos personnes d'abord, ce qui n'est rien, mais à nos chevaux, une vingtaine, et à ceux de l'escorte d'honneur, sans laquelle, de par le protocole, le ministre ne peut ici faire un pas au dehors. Et l'embarquement dans les chalands de toute cette cavalerie est une opération plus difficile que l'embarquement de tout un régiment. Cris, imprécations, bataille, absence complète de direction. Ça dure deux heures; nous sommes dans nos canots, horriblement impatientés; le seul d'entre nous qui, par sa connaissance de la langue et son autorité locale, pourrait imposer un peu d'ordre et d'activité, c'est le consul, mais il est depuis six ans à Rabat, est imprégné de l'ambiance marocaine, et il trouve cela très naturel. Les mains croisées sur les genoux, il regarde nos impatiences avec pitié et ne bronche pas.

Enfin nous voici de l'autre côté. En grand apparat, visite au gouverneur. C'est un gros négociant, qui a passé sa jeunesse à commercer à Oran, a poussé jusqu'en France. Il habite une maison cossue du même style hispano-mauresque que celles de Rabat; en homme qui a voyagé, il l'a remplie de bibelots d'Europe, c'est-à-dire de tout un assortiment de verres, de tasses, de boîtes à musique, de tout ce qui fait le fond de la « boutique à treize » dans une foire de campagne. Parmi les charmants revêtements de faïence aux reflets métalliques, sous les délicieuses arabesques des frises, cela contraste un peu, bien que ces rapprochements ne soient certainement pas plus disparates que chez nous, où beaucoup de nos bibelots exotiques feraient aux indigènes une impression semblable à celle que nous éprouvons en voyant chez eux à la place d'honneur un couteau de cuisine ou un verre de deux sous.

Le gouverneur nous fait les honneurs de sa ville, riche, propre et où aucun Européen ne réside : on en tire grand honneur. Il nous mène ensuite dans la campagne : un grand aqueduc, construit il y a des siècles, soigneusement entretenu, amène à Salé l'eau potable et, semées dans la verdure, des ruines émergent des oliviers, débris d'arcs, de minarets, de murs d'une

ville plus grande disparue, — sensation intense de campagne romaine.

Le Sultan ne pouvant nous offrir à dîner chez lui-même nous fait recevoir par son ministre des Affaires étrangères, Si Sliman. Mauvais dîner à l'européenne mêlé de quelques plats arabes que j'abhorre ; mais le décor est joli, — la cour intérieure grouille du va-et-vient amusant des serviteurs, des secrétaires et des clients, la musique accompagne le repas, la monotone musique arabe, dont j'aime tant le rythme et la plainte, et que relève ce soir le chant très juste d'un éphèbe noir, contralto féminin, étrange et prenant.

Mardi, 15 octobre.

La guigne ! Le consul a voulu nous emmener déjeuner à la campagne à 15 kilomètres d'ici, au Sud, à la casbah de Temarah, le premier des relais militaires établis sur la route de Rabat à Casablanca par les vieux sultans.

Nous croisons la méhalla, qui a levé son camp et s'est décidée à partir. Spectacle invraisemblable. Il faut se le faire répéter deux fois, pour croire que c'est une armée en marche et non une horde de gens allant au marché. Ils sont égrenés dans la lande, sans une apparence de groupement, d'ordre et de direction. Des femmes, par deux, par trois, sur des mules, — des jeunes garçons. Les fusils ficelés par vingt sur des bourricots, tandis que les hommes vont sans arme avec un bâton. En revanche, un homme porte trois fusils ; plus loin, c'est une femme qui porte le fusil de son mari ; d'autres bourricots avec tous les ustensiles de ménage. Quelle foire ! Aucun de mes compagnons ne s'en étonne. C'est toujours ainsi. En levant le camp, on indique le point d'arrivée du soir, et chacun y va pour son compte. Il paraît que ça finit par s'arranger tout de même, le bivouac par se former assez régulièrement, et qu'on y prend quelques précautions de sécurité. N'importe ! je n'aurais pas confiance. Mais voici la guigne. Mon cheval au galop met le pied dans un trou, s'abat, et je me colle une entorse. Je crois d'abord que cela n'est rien, je mets le pied dans une source, je me fais masser par l'explorateur Gentil lui-même, et je déclare fièrement que c'est fini. Ah ! ouiche ! Pendant les 15 kilomètres de retraite, je ne sens que trop que je suis pincé.

Au retour à Rabat, j'apprends que le Sultan m'attend. C'est

complet. Je fais un effort surhumain pour mettre ma tenue et chausser mes pantoufles. Pas moyen. Je me trouve mal et il faut me résigner à envoyer mes excuses à Sa Majesté et à faire venir le médecin, qui me déclare que j'en ai pour quelques jours d'immobilité absolue. Il n'y a qu'à prendre la chose philosophiquement. Le temps est devenu exécrable, la barre est infranchissable jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes bloqués, et mon pied sera remis avant que la porte soit rouverte.

Jeudi, 17 octobre.

Me voici donc immobilisé depuis deux jours. Un aimable médecin, le docteur Mauran, ex-candidat à la députation à Mostaganem, échoué depuis deux ans au poste officiel de médecin français à Rabat, me masse le matin, me masse le soir, et m'en donne pour huit jours. J'espère bien m'en tirer à moins. Dans mon infortune, j'ai beaucoup de compensations, et en somme je juge déjà que mon entorse est un accident heureux. Jusqu'ici, c'avait été la bousculade : repas nombreux et interminables à la Légation, promenades officielles, visites; pas moyen de se recueillir et de mettre les choses en ordre. Depuis deux jours, je suis étendu sur un matelas, on vient du matin au soir causer sérieusement, tranquillement; et mon information se complète d'une façon inespérée.

M. Regnault, tout à fait affectueux et confiant, est venu hier et aujourd'hui me donner de longues heures de tête-à-tête, ce qui avait été difficile jusqu'ici. Il est toujours sur les charbons. Depuis quatre jours, aucun courrier, aucun télégramme n'a pu franchir la barre. Nous sommes absolument sans nouvelles et il attend, avec quelle impatience ! les réponses de Paris à ses adjurations de prendre nettement parti pour Abd-el-Aziz, de lui donner un appui effectif, — et avant tout l'avance d'argent indispensable pour parer au plus pressé. Si Paris continue à faire la sourde oreille, la situation ici va devenir tout à fait impossible, et nous avons vraiment de la chance que ces gens, qui, heureusement, restent toujours polis, ne nous mettent pas à la porte pour être venus nous moquer d'eux. — D'autant plus que le Sultan serait parfaitement en droit de nous dire que nous sommes les premiers responsables de la situation critique à laquelle il se trouve acculé. Nous lui avons imposé à Algésiras de ne plus emprunter d'argent qu'à notre banque d'État ou

avec son agrément. Or, la banque d'État est une personne revêche, administrative, formaliste et peu pressée. Il y a cinq mois que le Sultan voulait quitter Fez ; mais il lui fallait de l'argent, et la banque d'État a mis quatre mois à lui avancer la somme nécessaire. Or, s'il était arrivé ici aussitôt qu'il le désirait, il n'y aurait probablement pas eu de Casablanca, et certainement pas de Moulay Hafid. Il pouvait encore parer au plus pressé en mettant ses bijoux au clou ; mais là aussi il a fallu présenter tout d'abord l'affaire à la banque d'État, dont il n'a pas encore la réponse, tandis que les bijoux sont en panne à Paris où à Londres.

Enfin si Moulay Hafid a des armes et des munitions, c'est qu'après les chinoiseries inqualifiables, les scrupules étranges, dont vous avez lu les récits dans les journaux, nous avons fini par lui laisser prendre à Mazagan tout un lot commandé par Abd-el-Aziz. Celui-ci est donc bien en droit de nous dire : « Vous m'avez ligoté de telle façon que je ne puis plus me procurer un sou ; c'est vous qui avez permis à mon concurrent de s'approvisionner en munitions et en armes ; et dans ma détresse, vous ne savez que m'apporter une décoration et un discours. »

L'opinion de M. Regnault, que je vous donne telle quelle, car je n'ai pas une information suffisante pour la discuter, c'est qu'il n'y a pour nous en ce moment qu'une carte à jouer, celle d'Abd-el-Aziz. C'est aussi bien une affaire de loyauté que d'intérêt. Abd-el-Aziz est engagé avec nous par des traités solennels, dont un gouvernement avisé et résolu pourrait tirer tout de même un bénéfice réel, sur la frontière comme dans les ports, sans compter tous les avantages nouveaux que peut offrir l'actuelle situation critique du Maghzen.

Ceci paraît très exact.

D'autre part, ajoute-t-il, si Moulay Hafid se développe, cela peut être la dislocation du Maroc en deux Marocs, Maroc du Nord et Maroc du Sud, — ce qui s'est déjà vu. — Or nous n'y avons aucun intérêt. Si cette dislocation se produit, le Maroc du Sud, si riche et intéressant, échappe à notre influence, et passe aux Allemands. C'est déjà à Marrakech, Mogador, Safi, Mazagan, qu'ils ont leurs intérêts les plus importants. C'est un Allemand, Holzmann, qui conseille Moulay Hafid ; et celui-ci proclame hautement qu'il ne reconnaît aucun traité postérieur à Moulay Hassan et est libre de tout engagement. Abd-el-Aziz

nous offre cet avantage qu'après avoir passé par la crise allemande il y a deux ans, il en est absolument guéri. L'abstention de l'Allemagne après Oudjda et Casablanca a détruit toutes ses illusions. Du Tafilalet à Figuig et à Fez (j'en sais quelque chose) il était entendu pour tous les Arabes que l'Allemagne était derrière le Sultan, et que pas un de nos soldats ne pourrait franchir la frontière sans qu'il intervînt. Ils en ont déchanté. Le Maghzen dit nettement (et cette fois il est certainement sincère) qu'il regrette bien d'avoir provoqué Algésiras, et qu'il eût bien gagné à accepter nos propositions d'il y a trois ans. Mon Dieu! qu'il est donc fâcheux qu'on lui ait envoyé alors des agents qui ont cru devoir l'assommer de palabres et de sermons! Un seigneur un peu expéditif eût tout réglé en quelques semaines en 1904, aussitôt après l'accord franco-anglais. L'on veut même bien reconnaître que j'y ai vu assez clair à ce moment en voulant sans délai sur la frontière passer des discours aux actes, et tirer un parti immédiat des accords de 1902. J'ai du reste moi-même la sensation, à la suite des entretiens successifs que je viens d'avoir avec MM. du Maghzen, que jamais nous n'avons été en meilleure posture pour obtenir d'eux des résultats positifs sur toute notre frontière, et y aboutir, au point de vue de la police, à une situation tout à fait satisfaisante et honorable pour les deux pays. Or cette situation de police de la frontière algéro-marocaine ne regarde que nous et eux, et aucune autre Puissance. — Eh bien! vous allez voir que malgré l'accord de la Légation, du Maghzen et de moi, c'est Paris qui va nous mettre des bâtons dans les roues, et nous empêcher d'aboutir à quoi que ce soit.

En attendant, voici des nouvelles du Sud. A Casablanca, on s'attend à être attaqué par la méhalla de Moulay Hafid, dont les détachements piquent dans la direction de Rabat et interceptent depuis hier nos courriers. L'amiral Philibert demande par le télégraphe sans fils à M. Regnault s'il faut être neutre, ou contre Moulay Hafid. M. Regnault répond nettement : « contre » — puisque notre présence seule ici a déjà tranché la question. — Mais pour Dieu! que va dire et faire Paris?

Le ministre des Affaires étrangères Si Sliman vient de venir me voir et prendre de mes nouvelles de la part de Sa Majesté Chérifienne. Cela se passe avec des politesses extrêmes, des mots charmants, — toute l'urbanité orientale, fleurie et raf-

finée. — Eh! mon Dieu! je commence moi-même, après ces deux jours de « home, » à entrer dans la peau d'un citoyen de Rabat, — Rabat, la ville aux tapis : ils couvrent avec profusion la grande belle pièce où est installé mon Quartier général. J'avais à peine regardé cette demeure passagère dans la bousculade de notre vie extérieure. Mais voici que j'y prends mes habitudes. J'ai déjà bibeloté naturellement et des étoffes s'accrochent aux murs, les coussins s'amoncellent sur le divan où je tiens ma cour; et je découvre que j'ai de mes fenêtres une vue charmante, des terrasses, une ruelle où la vie fourmille, et où vient de passer un mort enveloppé d'étoffes voyantes, parmi les mélopées et les hurlements. Deux minarets; la tour Hassan, déjà familière; et, à l'horizon, la colline que dentellent les murs crénelés du Dar Maghzen. Et voici même qu'à me voir ainsi immobile à la fenêtre, mon voisinage s'apprivoise. Dans la cour voisine, où, de crainte de nos regards, pas une âme jusqu'ici n'était apparue, voici des femmes qui se risquent, visage découvert. L'une prend même des enfants dans ses bras pour me montrer, et cela sourit, s'amuse, agite les menottes. Je crois le moment propice et je lance des pièces d'argent. Quelle gaffe! Au son argentin sur le pavé de la cour, une voix d'homme invisible a retenti furieuse, et tout le monde s'est évanoui. Je n'ai plus rien vu.

Le docteur vient de me donner le massage du soir. La grande pièce blanche s'allonge sous le plafond sombre. Avec les lampes, les objets familiers, elle est devenue vraiment « gemüthlich. » Djilâli, le gentil petit serviteur fourni par le Maghzen, tout à fait avenant avec sa veste vert d'eau et ses beaux yeux, vient préparer le coucher et fermer les portes. Bonsoir, cher ami.

Dimanche, 20 octobre.

Mon pied va beaucoup mieux. Je suis mobilisable. Mais c'est la barre qui ne va pas : elle est tout à fait infranchissable. Pour combien de temps? C'est l'inconnu : deux jours, cinq jours, peut-être quinze... qui sait? Le *Desaix* est là, en rade, qui m'attend, à quelque cent mètres, mais il y a entre nous la muraille d'eau, qui, depuis quelques jours, a pris un aspect terrifiant.

A force de massages, de bandages, j'ai pu hier me mettre debout, me faire hisser à cheval, pour aller faire au Sultan la

visite si malencontreusement empêchée mardi dernier. J'y suis allé seul avec M. Regnault et l'interprète. Il s'agissait de laisser Abd-el-Aziz sur une impression de confiance personnelle à mon égard. Il paraît que ma réserve, pendant nos premiers entretiens, où j'avais, par discrétion, attendu ses interrogations et laissé parler M. Regnault, m'avait donné l'air rébarbatif aux yeux de ce grand enfant timide en quête de sympathies. Allons, soit! je serai bavard et gentil tout plein. Un chaouch à cheval, à ma droite, ne me quitte pas des yeux, afin d'empêcher quelque chameau, bourricot ou portefaix malencontreux de heurter mon pied précieux. La blanche ville me paraît plus exquise encore après ces quatre jours de claustration; la journée est transparente; l'œil et l'oreille perçoivent les couleurs et les sons avec une acuité intense; et voici que tout à coup, tandis que nous chevauchons, nous vient du Sud un coup de canon, puis deux, puis trois, — nous en comptons douze, — Casablanca!...

Comme nous montions à cheval, un télégramme sans fil de l'amiral Philibert nous annonçait que Drude partait avec son artillerie, pour dégager une reconnaissance attaquée. Ça y est! Impression que vous devinez, pour un soldat, d'entendre les camarades se battre si près, et de faire l'imbécile à aller discourir! Le canon s'est tu : voici la porte du Dar Maghzen; les grandes cours, longues à traverser à pied entre le bras de M. Regnault et ma canne; le pavillon charmant où nous attend Abd-el-Aziz. M. Regnault a voulu, cette fois, que je parle seul. Je me suis mis aux ordres du Sultan, et j'ai été tout à fait surpris de la précision et de l'intelligence des questions qu'il m'a posées sur la frontière, sur le dernier combat d'Oudjda, sur ses Amels qu'il connaît bien. J'ai pu avoir là une véritable conversation « d'affaires, » à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Il m'a résumé de la façon la plus claire les entretiens que j'avais eus précédemment avec Si Sliman, me parlant du droit de suite, de l'organisation de la police, de l'application des accords, comme de choses qu'il connaît bien, et non comme d'une leçon apprise. Ceci est vraiment très important, car on se rend compte que si ce garçon était dirigé, bien entouré, s'il se sentait appuyé, si on lui apportait enfin la certitude d'un concours suivi d'un appui ferme, on aurait là, à condition d'y mettre beaucoup de discrétion, d'adresse et de sympathie (je tiens à répéter le mot), le meilleur agent pour acquérir enfin dans ce Maroc la situation

privilégiée, à laquelle nous ne pouvons renoncer. C'est certainement la première fois, depuis tant d'années que je pratique le Musulman, que je rencontre chez l'un d'eux de si réelles possibilités de causer à l'unisson. Le problème à résoudre serait de l'utiliser sans le compromettre stupidement aux regards de son peuple, sans le disqualifier par des enfantillages, sans lui faire perdre en rien son « habitus » extérieur de Chérif couronné et de Musulman intangible; et aussi de satisfaire sa curiosité et son besoin jeune de sympathie réciproque. Je le répète encore, puisque ici c'est la résultante de toutes les informations, nos agents précédents l'ont assommé, disons-le, « rasé! » Et ceux qui l'ont vu racontent avec quel soulagement d'enfant puni il sortait des séances où on lui commentait gravement les textes diplomatiques. C'est une des plus grandes lacunes, hélas! de notre personnel, que de ne plus connaître que rarement de moyen terme entre la gravité morose du parvenu qui craint de compromettre sa dignité, et le débraillé hilare et vulgaire du commis voyageur. Nul ne vaut les gentlemen pour savoir être sérieux, tout en étant aimables, et pour parer la sévérité des affaires du charme des formes; mais hélas! les gentlemen de chez nous, on ne les sort plus, et ce qui donne une telle supériorité, parmi tant d'autres, au personnel d'exportation anglais, c'est que, presque tous, quelle que soit leur origine, savent être *gentleman-like*. Ce ne fut ici que trop sensible avec les deux missions militaires : l'anglaise, qui a compté tant d'aventuriers, dont il ne fallait pas sonder la vie, mais toujours élégants, bien tournés, larges d'allures, fastueux, sachant amuser le Sultan sans dépasser la mesure, tout en menant admirablement leurs affaires; la française, où trop souvent d'abord, on les a choisis très vilains, — je ne sais pourquoi, — mal vêtus, ne sachant pas s'imposer, ni s'installer, vivant mesquinement, d'ailleurs, à leur décharge, moins payés, surtout beaucoup moins appuyés, écrasés par le formalisme administratif de la métropole, les meilleurs finissant vite par s'écœurer, sachant que, quoi qu'ils disent, fassent, écrivent, à Paris tout le monde s'en f...

A l'issue de notre longue causerie, mes officiers ont été introduits pour prendre congé, et devant ces gars bien tournés, bien ficelés dans leurs beaux uniformes propres, de jolies façons, avenants, j'avais l'impression, — et les yeux du Sultan me la

rendaient, — que nous ne l'avions pas gâté à cet égard, et que c'était bien là le « modèle » à lui montrer désormais.

Pendant notre entretien, la canonnade avait recommencé. Il n'avait pas sourcillé ; M. Regnault, d'accord avec moi, jugea opportun de la lui signaler, et l'on parla très froidement du combat engagé à soixante kilomètres de là entre nos troupes et ses sujets. Vous avouerez vraiment que cette ponctuation donnait à notre causerie un tour tout particulier.

Ce matin, à l'aube, on est parvenu à nous passer, par signaux à bras, un bref télégramme. Drude est rentré au camp à six heures, ayant deux tués, dont le capitaine Ilher, du 1er chasseurs d'Afrique, charmant officier, plein de valeur, d'entrain et d'avenir ; six blessés, dont un grièvement; c'est tout ce que nous savons, et c'est tout ce que nous saurons, tant qu'aucun papier ne pourra passer. C'est vraiment trop peu, et cela serre le cœur d'être dans une telle obscurité, si près de ces choses graves, dont, à l'heure où j'écris, vous savez certainement beaucoup plus que nous. Drude a-t-il eu affaire simplement à une tribu voisine, ou bien à la méhalla de Moulay Hafid, ce qui dessinerait la situation d'une façon décisive? A-t-il infligé un véritable échec? Pour tout ce qui se fait ici, à Rabat, c'est d'une importance capitale; et de ne rien savoir, coupés du monde par cette barre stupide, non vraiment, c'est odieux ! — vous le comprenez de reste !

Ma besogne ici est terminée; j'ai vu le Sultan et ses ministres autant qu'il a fallu pour donner de leur voisine d'Algérie une impression loyale et cordiale comme on le désirait. J'ai mis au point avec M. Regnault toutes les questions communes, nous avons échangé toutes les notes nécessaires. J'ai hâte de partir, — et nous voici, nos valises bouclées, n'attendant plus que le bon plaisir de la barre.

Segonzac suggère avec à-propos une invocation au « Maître de la mer. » A son défaut, j'évoque son cher parrain, en lisant *le Figaro* du 2 octobre (1), qu'apporta le dernier courrier. Ah ! mon cher ami, où donc mieux qu'ici s'associer à votre belle protes-

(1) Ce numéro du *Figaro* commençait par un article dans lequel E.-M. de Vogüé dénonçait l'absurdité de la mesure récente qui avait supprimé « l'Histoire Sainte » du programme de l'Enseignement primaire. Ce bel article n'a pas été recueilli en volume. Son actualité ne s'est pas affaiblie.

tation? Le mot « Biblique » n'y vient-il pas aux lèvres à chaque pas? la meilleure part de nos jouissances, de nos émotions n'y est-elle pas suggérée par la formation de notre enfance ? Comme Lamartine, nous retrouvons ici, avec délices, à chaque détour du chemin « les scènes gravées dans les vignettes de la Bible. » L'autre jour, devant la vision du Sultan debout sur sa terrasse dominant les jardins, j'évoquais le roi David et les jardins où se promenait la belle Bethsabée. A chaque rencontre, d'un douar de nomades, d'une fontaine, d'un troupeau, la magie des noms d'Abraham, de Rébecca, de Jacob touche de sa baguette les gens et les choses.

Lundi, 21 octobre.

Nous sommes toujours à cheval sur nos valises. La barre a un peu molli. Segonzac et Harris (correspondant du *Times*) ont voulu franchir *à tout prix*, au sens littéral du mot, mais malgré l'énorme baghchich, il a fallu renoncer. Ils y ont d'ailleurs failli rester, et il y a eu pour les spectateurs un long moment d'angoisse à la vue de la barcasse prise dans les volutes.

L'odieux de la situation, c'est que le moment favorable au passage survient tout à coup, fugitif caprice de marée, de houle : il faut le saisir sans perdre un instant ; de sorte qu'on reste là sur ses bagages, sans pouvoir se réinstaller, ni commencer aucun travail. On est comme dans une salle d'attente, — et cela peut durer quinze jours !

J'utilise les dernières occasions de causeries avec M. Regnault. Un télégramme passé par signaux lui annonce qu'on avance au Sultan deux millions. Allons, ouf ! c'est déjà cela ! mais le télégramme ne nous fixe pas sur les conditions, les garanties. Néanmoins, la face est sauvée provisoirement.

Mais pourquoi ne pas jouer le grand jeu, c'est-à-dire la carte blanche à M. Regnault, pour obtenir en retour des choses importantes et définitives? En voici quelques-unes envisagées par le Maghzen lui-même dans les premières entrevues : un ingénieur français à la tête des travaux publics, un de nos fonctionnaires à la tête des finances ; priorité accordée à nos cadres, pour la réorganisation et le commandement de l'armée marocaine ; un projet auquel je collabore est mis sur pied, des noms sont prononcés : et tout cela sans sortir de la lettre d'Algésiras, qui a

stipulé l'intégrité territoriale et laissé au Sultan le libre choix de son personnel. C'est en s'en autorisant qu'il avait pris Wolf et Tschuddi. Aujourd'hui que les Allemands ne sont plus à la mode, on est tout disposé à s'adresser à nous. C'est à saisir. Mais M. Regnault est paralysé, car depuis quinze jours, à toute suggestion, on ne fait que lui répondre « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, ne vous engagez pas, ne nous menez pas au Protectorat, à l'engrenage ; remettez votre Grand-Cordon et votre bague, — et que ça finisse vite, nous ne voulons plus entendre parler du Maroc. » Pour n'être pas le texte formel des dépêches, c'en est, je vous le garantis, le sens exact et l'esprit.

Et devant cette répulsion déterminée à accepter les choses qui *s'offrent*, à saisir les occasions, devant cet insouci des lendemains irréparables, cette méconnaissance des intérêts mondiaux qui nous imposent, qu'on le veuille ou non, ce Maroc collé à l'Algérie, nous ne reconnaissons que trop ceux qui nous firent perdre l'Égypte.

M. Regnault est rivé ici pour des semaines encore, par l'ambassade espagnole qui s'annonce. Il a ordre de l'attendre, et ils en auront pour plusieurs semaines à collaborer.

Ce soir avant dîner, les envoyés du Sultan sont venus en grand protocole apporter les cadeaux. Pour moi, un harnachement de velours et d'or, un grand tapis qu'on déroule, un poignard ; pour mes officiers, des sabres. Et à voir sous les arcades, au long des bassins bordés de faïence, se dérouler dans la nuit cette théorie d'hommes en turban portant solennellement les « présents précieux, » on croirait assister à un tableau d'opéra comique, à un acte de Lalla Roukk. M. Regnault et moi nous nous en amusons.

Mardi, 22 octobre.
A bord du *Du Chayla*, 10 heures soir.

Enfin, nous avons passé aujourd'hui à midi. Brr !... Il y a eu là une demi-heure terrible. Le petit remorqueur du Sultan, supérieurement mené par un Marocain audacieux et résolu, a risqué le coup, tirant notre énorme barcasse. L'amarre était trop courte, et il est encore inconcevable qu'elle ne se soit pas rompue. Or, dame ! si elle avait cassé, pas un de nous n'en réchappait. Et au delà de cette zone en furie, la mer était au calme plat. Quel singulier phénomène !

Le *Gueydon* qui fait ici le stationnaire nous a gardés toute

la journée, en attendant le *Du Chayla*, venu à 9 heures du soir de Mogador pour nous prendre.

Cela ne va pas à Mogador, où le *Desaix* porte sa compagnie de débarquement, et où le Sultan envoie quelques centaines d'hommes.

Le *Du Chayla*, commandant Benoist, empressé et charmant. Vous vous souvenez que c'est le *Du Chayla* qui vint à la première heure appuyer le *Galilée* à Casablanca. On y revit les heures tragiques. Dans l'entrepont, sur une plaque de cuivre, les noms des hommes tués à l'ennemi. J'aurais voulu y retrouver le lieutenant de vaisseau du Petit-Thouars, dont le froid courage est désormais là-bas légendaire : il vient d'être rapatrié. Mais un télégramme apporte aujourd'hui même deux croix de chevalier, l'une pour le médecin du bord, l'autre pour l'enseigne de Gailhard-Bancel, fils du député, presque un enfant, charmant et modeste. Nous les fêtons. On me présente un quartier-maitre et un timonier qui ont été blessés et médaillés ! — Et c'est la bonne atmosphère ! On vit ici, on y respire à pleins poumons.

Je ne vous ai pas parlé de Casablanca. Je ne vous en parlerai pas. Bien des choses m'y étonnent, mais je n'y suis pas allé voir, je n'y connais ni le terrain ni la situation, j'ignore les instructions de Drude; il n'y a donc qu'à s'abstenir.

Mercredi, 23 octobre.
A bord du *Du Chayla*, 9 heures soir.

J'écris dans le salon du commandant. La porte de la galerie extérieure est large ouverte sur la nuit. Nous quittons Gibraltar. La grande masse sombre nous écrase. Sous le disque plein de la lune, la dure silhouette, posée sur la mer, se détache nette sur le ciel, si clair. A sa base, le noir écran est piqué de mille feux. C'est incomparablement beau et majestueux.

Nous y avons fait trois heures de promenade. Puissance anglaise ! Cette force, cette certitude de soi, cette sécurité de domination étreignent le cœur, comme à Aden, comme partout où, de par le monde, ils se sont posés... pour toujours, dirais-je, si le mot pouvait se dire d'une chose humaine.

Six grands croiseurs étaient dans le port, solides, trapus, bas sur l'eau, tous *identiques*. Hélas ! le hasard faisait qu'aujourd'hui quatre de nos bateaux étaient en rade, le *Du Chayla*, le *Forbin*, le *Cassini* et le *Lalande*, assortiment d'échantillons dis-

parates, démodés, sans valeur guerrière. Le contraste était cruel. Sur les quais, les officiers anglais regardent et comparent.

Tout est large, confortable et cossu : les docks à charbon, les casernes, les belles casernes, celles que j'ai vues à Singapore, à Colombo, à Aden, les casernes de mes rêves, sans clôtures, sans poste de police, « homeley, » où tout crie le self-government de l'individu. Je m'arrête, n'est-ce pas, vous connaissez mes marottes.

Et le rocher historique s'enfonce dans la nuit. Il n'y a plus rien sur la mer que notre sillage d'argent.

Une heure avant l'appareillage, me sachant à bord, deux officiers étaient venus du *Cassini*, un médecin de marine et un lieutenant de vaisseau. J'avais connu le premier à Madagascar, à Ankazobé, en colonne. L'autre, c'était le second du *Cassini*, Bargone, en littérature Claude Farrère, l'auteur de *Civilisés* et de *l'Homme qui assassina*. Je ne sais si vous avez lu ces livres, ni ce que vous en pensez. Je les aime, le premier parce qu'il évoque, avec une intensité rare, ce que j'ai vu en Indo-Chine, le second parce que j'y trouve une habileté surprenante et des visions de Stamboul qui me charment. En tout cas, l'auteur est bien intéressant, avec ses trente et un ans, sa jeune figure sous sa chevelure de neige et son bel avenir. Il était à Constantinople à bord du *Vautour* que commandait Loti. Il sait par cœur *Jean d'Agrève*, *les morts qui parlent*, et *le Maître de la mer*, et il voudrait bien vous connaître. Nous arrangerons cela, n'est-ce pas?

Ce matin, la matinée à Tanger. — Séance à la Légation, que gère M. de Saint-Aulaire, distingué, énergique et avenant. M. Regnault m'avait prié de le mettre au courant, et l'accord continue. Nous allons rendre visite à Guebbas, l'ex-négociateur d'Alger, aujourd'hui ministre de la Guerre, — vieille tête de scribe finaud, à lunettes d'or. — Congratulations. Sous les politesses de surface, il y a tout de même quelque chose. On s'est enfin vu et entendu. La partie est liée, et j'en reste sur le dernier mot de M. Regnault à l'appontement de Rabat : « Ah! si on nous laissait faire, à nous deux, nous mettrions le Maroc dans la poche de la France, sans bruit, sans grand effort, en passant entre les mailles des textes, et tout le monde serait content! » J'en suis persuadé, mais... on ne nous laissera pas faire.

LYAUTEY.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

VIII (1)

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

Il y avait une fois deux frères qui, à quinze ans, écrivaient un journal intitulé *les Deux Pigeons* et s'aimaient en effet d'une amitié si tendre qu'on les voyait toujours ensemble et qu'ils ne formaient en vérité qu'un être à deux visages. Même si par hasard on n'en rencontrait qu'un, il restait toujours dans celui-là un peu de l'autre, si bien qu'on ne savait jamais exactement lequel était Jérôme et lequel était Jean. Ils n'avaient jamais eu qu'une bourse et qu'un logis, jamais fait que les mêmes choses, jamais écrit que les mêmes livres ; si l'un avait fait un voyage, le second voyait par ses yeux et signait sans mentir les descriptions du voyageur. Tout ce qui passait par les sens du premier, l'autre l'éprouvait par sympathie : c'était un appareil que la nature avait fait double, afin de le rendre plus sensible ; tandis qu'eux, par économie, de cette double vision ne faisaient qu'une image, où se confondaient les nuances de leurs impressions fraternelles. Toujours en route, si par hasard on les savait de passage à Paris, on ne manquait pas de les inviter dans quelque maison amie : mais ces soirs-là on était sûr de ne voir paraître qu'un des deux frères parce que, dit la légende, ils ne possédaient en commun qu'un habit. Aujour-

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet 1920, 15 juin 1921.

d'hui que l'aisance est venue avec la gloire, je doute qu'ils en aient davantage : le vieil habit suffit toujours aux besoins mondains du ménage. Solution toute naturelle, le jour où l'Académie décidera de s'adjoindre ce beau talent en deux personnes.

Cette circonstance ne laisse pas de compliquer un peu la tâche du biographe. Car, dans cette société littéraire si unie, on ne voit pas quel est le chef. Ils disent *je*, comme Théophile Gautier disait *nous*. A peine si leurs lettres sont signées d'un seul de leurs prénoms. Toutes sont écrites à la même table, dont ils occupent éternellement chacun l'un des côtés, installés vis à vis, devant le vaste bocal à pointes de diamant qui leur sert d'encrier, et où, depuis vingt ans, ils puisent tant de beaux livres, en jouant avec deux grands chats soyeux de l'Extrême-Orient qui ne quittent pas leur épaule, et qui semblent un peu leurs mystérieux génies. Jérôme a adopté le blanc, et son frère le gris : je livre au psychologue ce trait à méditer.

Comme il arrive souvent dans ces sortes de mariages, c'est le cadet qui est l'homme pratique, dans la mesure où l'esprit pratique s'accorde avec l'idée de ce couple d'artistes ; c'est aussi l'homme d'intérieur, bien que, dans ce charmant ménage de garçons, ce soit lui le célibataire. On soupçonne qu'il serait resté volontiers au coin du feu et se serait contenté de voyager en songe, si l'aîné n'avait hérité de l'étincelle nomade et de je ne sais quel génie bohême et vagabond. Leurs personnes physiques mêmes paraissent infiniment diverses : Jean, le cadet, un peu plus grand que son aîné, avec une masse de cheveux noirs, le visage régulier et le teint espagnol ; Jérôme plus trapu, de teint plus indécis, la face un peu camuse et un regard d'enfant, avec une physionomie qui semble d'abord étrange et qui est seulement très ancienne, toute pareille à ces figures qui sourient de leurs yeux bridés et de leur sourire énigmatique dans le cortège des rois archaïques de Chartres... Mais à force de vivre et de penser ensemble, ces différences s'effacent, comme il se voit entre ces époux qui finissent par se ressembler ; on surprend chez l'un des expressions et des gestes de l'autre. Il faut renoncer à séparer ce que la vie a uni, et se contenter d'imiter les graveurs d'autrefois, qui aimaient à détacher deux profils accolés sur le champ de la même médaille.

*
* *

C'est à Paris que je les ai connus, du temps que nous étions collégiens, mais c'est seulement un peu plus tard que je commençai à les comprendre. Les jeunes gens habitaient alors avec leur mère une maisonnette accrochée comme par une corde à la pente d'un chemin rocailleux qui dévale la montagne d'Angoulême. Je revois encore, à vingt-cinq ans d'intervalle, la petite ville ennuyée et aristocratique, serrée autour de sa cathédrale ciselée comme un bijou, et qui offre du haut de ses vieux murs en terrasse une des plus belles vues de France. En face de cet horizon, ils me racontaient les livres qu'ils commençaient à méditer sur les célébrités locales, Paul Déroulède et Ravaillac.

Mais en Charente, les Tharaud n'étaient pas réellement chez eux. Leur mère était venue s'installer à Angoulême après des revers de fortune; elle avait choisi pour l'éducation de ses fils le séjour de cette ville où son père avait été proviseur du lycée. Ainsi leur maison d'Angoulême ne leur peignait que l'exil, la gêne, le collège, où les jeunes gens se sentaient tristement prisonniers : et au contraire leur petite patrie, leur cher pays du Limousin, les heureuses vallées où ils avaient vécu enfants, prenaient dans leur mémoire une magie de paradis perdu.

Charme des impressions d'enfance! De toute la littérature française, les Tharaud préféraient, je crois, les premiers livres des *Mémoires d'outre-tombe*, à cause de ce qu'ils y retrouvaient d'eux-mêmes. Depuis lors, le seul livre dont je les aie entendus faire le même éloge, c'est ce merveilleux *Prime jeunesse* de Loti, un des plus purs chefs-d'œuvre dont puisse s'enorgueillir une langue qui en compte tant d'immortels. Peut-être certaines pages de *la Maîtresse servante* ont-elles quelque chose de cette qualité-là, et c'est ce qui les met à part dans l'œuvre des deux frères. Dans leur pays de Saint-Junien, ils eurent ce début lumineux de la vie qui forme pour le reste de l'existence un fond, un halo de bonheur, une réserve éternelle de fraîcheur et de poésie. Pourtant ces discrets écrivains ne nous ont pas fait encore le vrai récit de leurs souvenirs. Ils ne nous ont pas donné ce « roman de deux enfants » qui serait l'histoire de leur jeunesse et de leur vocation. Ce que j'en sais, je l'entrevois à travers certaines phrases de leurs confidences et de leurs livres : enfance paresseuse, enchanteresse, dans un pays secret,

touffu et verdoyant, enveloppé partout d'ombrages et de mystères, où les vallons étroits deviennent à tout instant ce qui s'appelle des « bouts du monde; » pays spongieux, humide, plein de lueurs d'étangs et de miroitements de sources, de frissons qui se glissent le soir comme des écharpes; pays de frémissantes ondines et de fées; vallées de la Vienne et de la Glane, solitudes chères à Corot, beaux châtaigniers, rivières vierges qui se jouent comme aux premiers jours sous des arches de feuillage, bocages où l'araignée tisse entre les branches sa toile, où la vapeur de la cascade se fixe en broderies aériennes, en fines perles de cristal.

C'étaient encore sur les collines les tristes gentilhommières, surmontées de girouettes qui grincent au-dessus des cimes des châtaigniers; toits pointus, isolés, qui s'appellent et se font signe de coteau en coteau par-dessus les vallées, comme se répondent à la chasse dans les bois gémissants les fanfares des veneurs. Là achève de mourir tout un monde d'autrefois, toute une noblesse délabrée qui offre encore l'image en ruines de ce qu'était la France il y a deux cents ans : des personnages rudes, à l'existence renfrognée, coupée de facéties brutales. Parfois ce hobereau cultivé, raffiné, transplanté à la cour, a donné quelques types supérieurs de la grâce française : les Talleyrand, les Noailles, les Mortemart ou les Ségur. Le reste, demeuré sur place, forme cette petite noblesse rurale déjà raillée par Molière, chaque jour plus ruinée, dévorée par les dettes, pillée par ses intendants et par ses métayers, mais obstinée à ne pas déchoir et arborant fièrement son panache déguenillé. On attelle avec des cordes à puits, mais il y a encore des armoiries sur les harnais. Le cavalier porte peau de bique et casquette de loutre, mais il s'appelle Monsieur le comte. Là, surtout chez les femmes, que d'existences sévères, difficiles et tourmentées! Que de vertus solides qui ont l'air de travers! Que d'économies laborieuses sous l'apparence de l'avarice! Que de passion sous le masque de la sécheresse et de la dureté! Quel héroïque dédain de la convention et de la mode! Quelle admirable école d'originalité!

Nul doute que les deux frères auraient pu se contenter d'exploiter ce fonds de terroir et devenir les romanciers de leur province, comme leur « payse » George Sand l'a été du Berry, ou comme l'auteur de *l'Ensorcelée* le fut de son Cotentin. Mais dans cette province même, à côté des terriens

obstinés, il y avait des exemples de vies aventureuses, de ces types remuants que la pauvreté ou le goût du neuf chassait de leurs tanières, et qui portaient le nom français sur les grands chemins du monde : c'étaient de vieux officiers de l'Empire, des marins en retraite, étonnants vieillards demi-maniaques, comme celui qui, les jours de tempête, montait sur le toit de sa maison, à la cime des bois orageux, et de là, comme de sa passerelle, commandait la manœuvre à des escadres imaginaires. La famille des romanciers avait sa part de cette flamme errante. Deux frères de leur mère, officiers de marine, étaient morts en six mois aux deux extrémités du monde : l'un aux îles Maliotes, l'autre à Reijckawick, en Islande; à la suite d'un accident de chasse, il s'était fait couper la jambe en fumant son cigare. Leur sœur n'était pas moins intrépide. « J'aurais voulu être marin, » disait-elle. Et ce génie inquiet a passé en partie à ses fils. Les deux frères Tharaud ont été de grands voyageurs. Et il y a encore un troisième frère, l'aîné, dont j'avais entendu parler depuis dix ans avant de l'entrevoir une fois, un Tharaud excentrique établi à Hanoï, coureur de brousse, chasseur de tigre, et se montrant le moins possible à Paris, « la plus sale colonie du Tonkin. » Il y a bien des jours où Tharaud le Limousin pense comme Tharaud le Tonkinois.

On dirait que la nature, en formant ces trois frères, ait pris soin de graduer dans trois épreuves différentes le même caractère. Elle a formé d'abord l'aîné sans alliage, avec l'énergie pure et le goût de l'action. Pour le second, Jérôme, elle ne disposait plus de la même quantité de force; l'humeur mobile se tournait en qualité intellectuelle, en ouverture de curiosité; le troisième, Jean, serait le plus casanier, le plus rêveur et le plus sédentaire, celui qui, le dernier resté entre les jupes de la nourrice, fût demeuré le plus volontiers à écouter les musiques de l'âtre, les plaintes du vent d'Ouest dans les nuits limousines, le charme des voix intérieures. Depuis longtemps du reste, les esprits des deux frères se sont amalgamés au point que leurs natures et leurs sentiments se confondent. Mais de leur patrie provinciale, comme de leurs parents voyageurs, il devait leur rester je ne sais quoi d'indélébile, le goût de la terre, des horizons, de l'air libre, l'ennui des villes, et ce sentiment décidé que l'intérêt de la vie ne se limite pas aux quatre murs d'un salon ni à un coin de boulevard.

* * *

Cependant il y avait aussi dans la famille une tradition de belles-lettres venant du grand-père normalien, celui qui avait restauré le lycée d'Angoulême, et dont son camarade Duruy voulait faire, paraît-il, un proviseur de Louis-le-Grand. Mme Tharaud dirigea les études de Jérôme de manière à suivre à son tour la carrière universitaire, non sans peine : l'enfant ne savait pas lire à dix ans. Encore n'a-t-il pas pris sur lui de beaucoup aimer les livres : jamais je ne l'ai vu grand liseur. « Madame, il dort toujours ! » s'écriait la bonne demoiselle chargée de lui montrer l'alphabet. Je crois qu'il a encore, à l'heure qu'il est, cette merveilleuse faculté de dormir, ces sommes bienheureux qui succèdent à des accès d'activité et qui désolaient, à l'École, le respectable Gaston Boissier.

Jérôme se réveilla toutefois assez pour obtenir une bourse en troisième à Sainte-Barbe, où son frère venait le rejoindre quelques années plus tard. Cependant Jérôme était reçu au concours de 1895 à l'École Normale, tandis que Jean s'installait au bout de la rue d'Ulm, dans une maison neuve de la rue des Fossés-Saint-Jacques, sous le prétexte d'y préparer de vagues examens de droit ou de finances.

C'était un bien charmant endroit que l'École Normale sous la crosse paternelle du bon érudit Georges Perrot. Je ne sais si elle tenait encore de la caserne universitaire qu'avait créée M. de Fontanes pour y former les cadres de l'enseignement impérial. Au temps où je l'ai connue, elle ressemblait plutôt à l'abbaye de Thélème. C'était une villa Médicis d'où, au lieu de la vue de Rome, l'œil embrassait le paysage de la Glacière et la vallée de la Bièvre; on y jouissait d'une liberté infinie. On y avait des maîtres qui s'appelaient Édouard Tournier, Gustave Lanson, Brunetière; Joseph Bédier semblait seulement un camarade plus âgé, qui en des leçons inoubliables nous contait le roman de *Tristan et Yseut*. C'était encore Charles Andler et notre redoutable bibliothécaire Lucien Herr, qui avait un cœur d'or et un langage bourru.

S'il ne s'agissait ici que de mes souvenirs, je n'aurais qu'à laisser courir ma plume; je pourrais parler sans fin de ces années heureuses où nous avions vingt ans. Mais je crois qu'en réalité, Jérôme doit très peu de chose à l'éducation de l'École

Normale. A cet âge, le milieu moral est constitué pour toujours. La plupart de nos camarades nous étaient déjà connus : c'était l'équipe de coureurs qui avait l'habitude de se rencontrer à toutes les épreuves de la Sorbonne, aux concours généraux. Jérôme connaissait Maurice Pernot, qui était d'Henri IV, et François Laurentie, qui était de Louis-le-Grand. Surtout il s'était lié avec sa propre bande, celle de Sainte-Barbe, qui se réunissait le soir aux mardis de l'aumônier, Monseigneur (alors et toujours pour nous l' « abbé ») Pierre Batiffol, et dont faisait partie Charles Péguy.

C'est là que je les ai connus tous les deux, voilà quelque vingt-sept ans, et c'est de là que date entre Péguy et les Tharaud une amitié qui fut un des événements de leur vie.

Il est fort difficile de dire quelle sorte d'action exercèrent l'un sur l'autre les talents de Tharaud et de Péguy, car on ne saurait guère en concevoir de plus dissemblables. Elle fut cependant très forte, par l'admiration et par l'estime mutuelles, et par la confiance en eux-mêmes qui résultait de ce sentiment. Ils étaient l'un pour l'autre le premier des publics. Personne ne pouvait manquer d'être frappé par la prodigieuse originalité de Péguy : on eût peut-être tardé davantage à convenir de ses dons d'écrivain. Tharaud, dont le goût faisait loi, fut le premier qui nous persuada du génie de cet étrange petit homme passionné. Il le tenait pour le chef de notre génération. De son côté, Péguy admirait chez Tharaud la conscience artistique, la science du métier, l'amour de *la bonne ouvrage*. Lorsque Péguy, encore élève à l'École Normale, fonda cette librairie socialiste de la rue Cujas, qui fut l'origine de sa gloire et de ses embarras d'argent, ce fut un roman des Tharaud qu'il commença par éditer. Bientôt, lorsque survint la brouille qui termina l'affaire, et que Péguy émigra pour fonder les *Cahiers de la Quinzaine*, c'est dans la chambre de Jean Tharaud qu'il transporta son fonds ; hospitalité qu'il rendait d'ailleurs à ses amis en publiant dans les *Cahiers* leurs contes et leurs nouvelles. Je revois toujours cet entresol de la rue des Fossés-Saint-Jacques, encombré jusqu'au plafond de piles de la première *Jeanne d'Arc*, que l'auteur, aidé de Jean Tharaud, avait déménagées dans une charrette à bras. Peut-être quelques curieux se rappellent-ils encore ce livre extraordinaire sur lequel son auteur fondait tant d'espérances. Le trait le plus singulier, c'était la quantité de

« blancs, » les steppes de papier perdu qui le faisaient ressembler à un livre interfolié, sur lequel le poète devait avoir le dessein de complèter sa pensée. Trois fois par semaine Péguy, qui vivait à Orsay, venait coucher à Paris « pour ses affaires de gérance. » Il avait un lit de camp dans la chambre aux *Jeanne d'Arc;* et des heures, avant de s'endormir, il racontait à Jean, à travers la porte entr'ouverte, des plans et des plans de poèmes, tout ce qu'il rêvait d'écrire en marge de son esquisse : c'étaient tous ses futurs *Mystères*, ses grandes fresques théologiques, tout son chapelet de « Jeanne d'Arc, » toute sa « divine comédie » qu'il déroulait ainsi dans ses visions nocturnes et dont l'ombre éternelle a emporté le secret.

Je me trompe, en disant que Tharaud a tiré peu de profit de l'École Normale. C'est alors que Jérôme a commencé à voyager. C'était un axiome à l'École que le travail scolaire ne comptait pas, et que tout l'intérêt de l'année se concentrait sur les vacances. Même pour quatre ou cinq jours, comme à l'époque du nouvel an, il eût été déshonorant de rester au logis. Avait-on, en donnant des leçons, amassé quelques louis, on prenait le train pour Milan, pour Londres, pour Amsterdam. En été, quelques fanatiques n'auraient manqué pour rien au monde la saison de Bayreuth ou celle de Munich. C'était une forme de notre inquiétude. Une manie ambulante nous jetait sur les routes. Nous voulions nous sentir chez nous dans toutes les villes d'Europe. C'est même, si j'ai bonne mémoire, dans sa seconde année d'École, que Jérôme fit à Pâques sa première traversée d'Algérie.

Charmants voyages! Les gens qui me lisent aujourd'hui ne peuvent plus se douter de ce qu'on faisait, il y a vingt ans, avec une bourse de jeune homme. Mais comme voyageur, Jérôme s'était acquis parmi nous un record : c'était encore lui qui trouvait le moyen d'en faire le plus avec le moins d'argent. Une fois, à Strasbourg, à un retour d'Allemagne, il se trouve, son billet payé, avec une somme de 3 marks 50 pfennigs en poche pour toute fortune. En grand tacticien, il ne divisa pas ses forces. Il se fit servir une vaste choucroute, paya et ne mangea plus que le surlendemain, à Angoulême. Il n'y a pas si longtemps que, pour s'être attardés quinze jours à Grenade, les deux frères débarquaient sans le sou à Tanger : leur solde les attendait au quartier-général, mais nul moyen de gagner Casablanca. Jean

commençait à s'inquiéter; son frère prenait les choses avec philosophie. En effet, il avait raison : la Providence, qui sert les poètes, leur envoya cent francs sous la forme d'un Limousin qui se trouva là, juste à point pour les tirer d'affaire. Et ce serait encore une histoire que celle du départ pour le Monténégro... Ces traits eussent enchanté un Gérard de Nerval. Ils ont fait aux Tharaud une sorte de légende, la physionomie de personnages flottants, toujours semblant venir d'« ailleurs, » comme s'ils sortaient éternellement de quelque conte de fées... Cette légende est-elle absolument exacte? On dira que, comme toutes les légendes, celle-là est plus vraie que l'histoire. Mais n'anticipons pas. Nous n'en sommes qu'aux débuts des voyages de Jérôme.

***

Il devait bientôt devenir plus « européen » qu'il ne voulait. A la sortie de l'École, un poste de « lecteur français » lui fut offert dans un collège de Buda-Pesth. Il a conté naguère, ici même, ses souvenirs d'arrivée, son tête-à-tête avec Bismarck. L'impression d'ailleurs passa vite, Tharaud n'eut qu'à se louer de la courtoisie hongroise. Il n'était pas homme à se nourrir longtemps de vains regrets. Avec cette facilité charmante de ses manières, son aisance admirable pour se prêter à tous (ah! la collection des amis des Tharaud!), il eut bientôt fait de se lier avec toute sa classe. Il ne manquait pas une occasion de courir la *putza*, de fréquenter le paysan, de se familiariser avec cette grande vie pastorale qui lui a toujours semblé une des poésies de l'Europe, un des derniers fragments de l'antiquité orientale survivant dans notre monde, et qu'il vient de nous raconter dans quelques pages superbes et dans la plus majestueuse de ses symphonies.

A Pesth même, — Juda-Pesth, comme on appelle cette ville aux trois quarts israélite, — autre spectacle. Là, il était frappé par le phénomène juif. La plupart de ses étudiants étaient juifs. Ayant vu ou entrevu les grandes juiveries de Pologne, ces Palestines de la dispersion, ces colonies religieuses restées intactes depuis des siècles comme les Hébreux dans le désert, la grande ville du Danube lui apparaissait comme la première étape d'Israël vers l'Occident et la civilisation; c'était le vestiaire où le juif d'Orient changeait d'habits, dépouillait sa défroque, commençait à se frotter d'idées et de langage mo-

dernes. L'idée naissait en lui de l'étudier dans cette migration, et de suivre les métamorphoses par lesquelles le fils du rabbin de Lemberg devient l'étudiant de Pesth, puis l'anarchiste de Paris ou de Londres, l'agent politique ou l'homme d'affaires de New-York ou de Chicago, toujours se vulgarisant, toujours perdant de sa primitive originalité poétique, mais cependant reconnaissable et conservant toujours la puissance de désir et la magnifique et subtile énergie de sa race.

Mais, chose curieuse ! tout en amassant ainsi la matière de ses futurs romans et de cet incomparable *Quand Israël est roi*, qui est peut-être le plus beau de ses livres, l'écrivain était préoccupé de choses toutes différentes. C'est un trait remarquable de sa manière : il n'a jamais bien su décrire ce qu'il avait sous les yeux. La réalité immédiate, l'instantané photographique, ne sont pas des objets de son art. C'est ce qui fait que ce romancier n'est qu'un médiocre journaliste. On l'a bien vu pendant la guerre. Les deux frères ont fait trente mois de campagne dans le même régiment, mais c'est seulement deux ans après, de loin, à Marrakech, qu'ils ont écrit *Une Relève*. C'est un des rares livres de guerre qui aient une valeur artistique, mais il n'a rien de commun avec ces carnets de route et ces fonds de cantine dont le public a été tout de suite excédé. On y retrouve les éléments de la réalité, mais infiniment transformés, transposés du domaine de l'impression vulgaire à l'existence poétique. A une pareille métamorphose une lente élaboration est nécessaire; la mémoire y joue un grand rôle : elle crée le recul, la perspective, l'atmosphère ; les Tharaud ne prennent pas une note ; ils comptent sur ce système pour *décanter* leurs sensations (un de leurs mots favoris) et n'en retenir que les traits destinés à survivre. C'est un procédé de filtrage et d'élimination, un procédé d'artistes qui en usent avec les faits comme on en use avec le vin, pour le laisser reposer, se dépouiller et se mûrir. Leurs conversations, qui sont tout le secret de leur « collaboration, » ne sont qu'une des méthodes par lesquelles ils obtiennent ce degré de vérité poétique ou de réalité transformée, cette combinaison d'éléments modifiés par un long séjour dans la conscience et comme par un bain de sensibilité, et devenus enfin des thèmes de rêverie et de musique.

C'est ce procédé instinctif que les deux écrivains devaient appliquer tour à tour à chacun de leurs sujets, et qui fait que

leurs livres, si soigneusement documentés, ne sont jamais de purs documents. C'est pourquoi aussi, écrivant sur des choses qui leur sont familières, leur pittoresque n'est jamais du bibelot ou du clinquant ; les objets dont ils parlent nous semblent depuis longtemps connus, ne produisent pas cette surprise puérile qui est celle du badaud et du nouveau venu ; ce n'est jamais ce bariolage de la « couleur locale » et l'orientalisme de camelote et de bazar, qui fausse les descriptions de l'école romantique et qui consiste à s'étonner de détails matériels que les gens du pays ne remarquent même plus. Leur art est autrement intime et autrement profond ; jusque dans les endroits les plus éblouissants, rien n'y sent la peinture toute fraîche, le vêtement trop neuf et le style « nouveau riche. »

C'est ainsi qu'à Pesth, il y a vingt ans, au lieu de se mettre au débotté à faire du document et à écrire des romans magyares, Tharaud n'était préoccupé que de la composition d'un livre qu'il n'acheva jamais, dont le héros était Wagner, et qui s'appelait tantôt le *Foehn* (à cause d'une page de Michelet sur le vent du Sud qui au printemps fond les neiges dans le Tyrol) et tantôt *Orphée en Frioul*. Je me rappelle en avoir lu un été, à Salzbourg, une vingtaine de pages admirables. Les « deux pigeons » se donnaient rendez-vous à mi-route entre Pesth et Paris, se retrouvaient en Italie à Venise, à Amalfi, où ils logèrent avec bonheur à l'*Albergo della Luna*, dans la chambre où Ibsen avait écrit *les Revenants*, — à moins que Jérôme n'allât rejoindre à Stamboul son cher camarade Henri Lebeau, avec lequel il fit, aux *Cahiers*, une charmante relation d'une excursion au mont Athos.

Cependant, la guerre du Transvaal s'achevait. A l'École, Jérôme s'était pris de passion pour Kipling, dont *la Lumière qui s'éteint* fut certainement pour quelque chose dans le petit roman de *la Lumière*, dont le héros est un aveugle. Aux premières nouvelles de la guerre, il ne tint plus en place : le sang marin se réveillait ; il envoyait Paris et les livres au diable ; il ne rêvait que de partir comme correspondant de journal. Le bruit du canon l'attirait. Il lui semblait plat de mourir sans avoir entendu la grande musique de la vie. Le charme de l'aventure et des existences violentes, la rumeur des grands événements l'enchantaient comme d'autres, à cet âge, rêvent des femmes et de l'amour. Rien ne lui semblait plus magnifique

que la mort de M. de Villebois-Mareuil, mort de gentilhomme, en amateur, pour une cause désespérée, et surtout par dégoût pour les vulgarités de la vie. Plus tard, aux premiers coups de canon dans les Balkans, il n'y tint pas et partit étourdîment pour Scutari, comme Fabrice del Dongo, pour voir au moins une bataille. Il avait le vague désir de la vie dangereuse, beaucoup plus que son cadet, de nature plus pacifique et plus contemplative. Ce vœu de son tempérament allait être assez bien servi.

Sur le moment, du moins, rien n'indiquait encore que la guerre dût jamais se rapprocher d'Europe. Elle paraissait un orage lointain, dont la menace était bannie de notre monde paisible. Le petit professeur du collège *Baro Eötvös* devait se contenter d'en rêver. Il l'écoutait de loin comme un homme enfermé interprète des bruits sourds et cherche à évoquer l'image de ce qui se passe derrière le mur. Ainsi la nature parfois place chez le poète le pressentiment de l'avenir. Les événements de la guerre, Bloemfontein et Ladysmith, le vieux Krüger éconduit par l'Empereur allemand, retentissaient dans son cœur : tous les soirs, l'écrivain se rendait dans un des grands cafés en façade sur le Danube, au *Rémi* ou à la *Redoute*, non loin de la statue d'Alexandre Petöfi; il feuilletait la collection des journaux illustrés, la luxueuse presse anglaise, américaine, allemande; il partait en voyage, parcourait le *veld* sablonneux que limitent des cirques de *kopjes* dénudés, il imaginait les champs de bataille, des escarmouches, des convois, des rivières passées à gué, des troupeaux de bœufs lancés comme des tanks, un fagot allumé à la queue, dans les fils de fer barbelés; et c'est là, dans ces locaux d'un faste indifférent, à la lumière des lampes à arc, aux sons des orchestres irritants des tsiganes, que le romancier composa l'admirable *Dingley*.

***

Ce n'était pas encore le *Dingley* que nous connaissons, celui qui, quelques années plus tard, remanié, presque doublé dans ses dimensions, eut l'honneur en 1906 de recevoir le prix Goncourt; je crois savoir que M. Descaves et le regretté Huysmans avaient décidé du vote dans cette occasion. Circonstance plus glorieuse encore, M. Anatole France, qui avait remarqué *Dingley* dans les *Cahiers*, contribua beaucoup à la nouvelle édition, celle

que couronna l'Académie Goncourt. Ce beau succès, l'estime des maîtres et la conscience même d'avoir fait un chef-d'œuvre, n'étaient pas cependant de quoi vivre. En réalité, ce moment fut peut-être le plus difficile de l'existence des deux frères. Jérôme, après quatre ans d'exil, était revenu à Paris, où il lui semblait que les conditions de travail lui seraient plus favorables. Mais le problème de vivre de sa plume, quand on ne veut rien bâcler, qu'on dédaigne la notoriété à bon marché du journalisme, c'est à peu près le problème de la quadrature du cercle. Les deux frères écrivaient peu, de courtes et admirables nouvelles, que n'ébruitaient guère les *Cahiers* de Péguy, et qui tranchaient dédaigneusement sur la production courante. Un pessimisme qui n'est pas le fond de leur nature, mais qui à leur âge n'était pas dénué de dignité, éloignait d'eux le grand public. Les sujets sombres, volontiers tragiques, souvent empruntés à la guerre, qui les préoccupaient alors exclusivement, plaisaient peu. La France d'Agadir n'était pas disposée à entendre parler de ces choses funestes. Une certaine dureté de cette œuvre parcimonieuse, un style fort et un peu tendu, paraissaient tristes. Le fait est que les deux frères, qui avaient publié *Dingley*, *Bar-Cochebas*, les *Hobereaux*, l'*Ami de l'ordre*, étaient si peu goûtés à Paris qu'ils durent encore s'expatrier et tenter cette fois la fortune à Berlin.

C'est alors que leur ami Carolus de Pesloüan les présenta à son cousin M. Maurice Barrès, qui les prit avec lui en qualité de secrétaires : ils y passèrent sept ans, comme Jacob dans la maison du père de Rachel, et ce fut là un événement capital de leur vie. Comme nous sommes une fois pour toutes ce que nous devons être ! La première fois que je vis Jérôme, à cette fameuse soirée de Sainte-Barbe, ce qui me frappa, c'était sa familiarité avec tous les auteurs qui passionnaient la jeunesse du « quartier » (le quartier latin, il va sans dire) et qui étaient l'inconnu pour le rhétoricien respectueux que j'étais alors. Sa liberté d'esprit m'imposait et me scandalisait. Il était évident qu'il allait à l'école sous les galeries de l'Odéon, bondées d'aveuglants livres jaunes qu'on feuilletait debout dans un courant d'air éternel, image de l'inquiétude du siècle et de son esprit vagabond. Il traitait Hugo de vieux « birbe, » comme un jeune romantique pouvait traiter Voltaire. En revanche, il était plein de *l'Ennemi des Lois*, de *Sous l'œil des*

barbares, livres dont le seul titre me remplissait d'une nuance de curiosité effrayée. Quinze ans plus tard, une amitié de collège réunissait le romancier au maître de sa jeunesse. L'amitié a joué dans sa vie le rôle que d'autres vies abandonnent à l'amour.

Ces quelques années passées dans l'intimité de l'auteur de *Colette Baudoche* et de la *Colline inspirée* furent d'une grande importance pour tout le groupe des *Cahiers*. C'est un charme de Maurice Barrès que sa grâce, sa gentillesse, sa façon d'être jeune et ami de la jeunesse. Nul n'oblige plus généreusement, de la louange et du cœur, qui lui semble en valoir la peine. La sympathie de Barrès fut précieuse aux *Cahiers*, au moment où Péguy se voyait mis en quarantaine par le parti socialiste. Barrès couvrit sa retraite, ménagea sa rentrée dans la tradition. Il eut le courage de répondre pour lui, de le patronner publiquement, et jusqu'après sa mort, dégageant de la controverse le sens héroïque de sa vie, adopta noblement sa gloire.

Pour les Tharaud, si l'on veut se figurer au juste le genre de services qu'il leur rendit, il faut se représenter le temps d'apprentissage que les peintres d'autrefois passaient dans l'atelier d'un maître. Tout art comporte une part de métier, un ensemble de méthodes et de pratiques qui ne suppléent pas au don du ciel, mais dont le plus beau talent ne saurait se passer. Cet art ne s'apprend plus nulle part. Il ne faut pas chercher une autre explication de l'anarchie contemporaine et de tant de belles promesses avortées.

Ces années de travail assidu et de formation solitaire qui précèdent l'entrée des deux frères chez M. Barrès, je ne voudrais pour rien au monde qu'ils ne les eussent pas vécues. C'est la beauté de leur carrière, que ce temps qu'ils ont passé dans une stérilité apparente, publiant deux ou trois minces volumes en dix ans. Ils avaient la manie de recommencer leurs ouvrages, ne pouvant se résoudre à les abandonner avant qu'ils eussent atteint un degré irréprochable de perfection. Mais il y avait évidemment dans une telle méthode de très graves défauts. A côté d'une ambition très noble, il y avait quelque enfantillage, et encore plus de maladresse. Ils se rendaient à plaisir le travail difficile. Ils ne savaient pas se contenter; de dures séances finissaient le plus souvent par remplir la corbeille à papiers. Ils avaient une détestable hygiène de travail.

M. Maurice Barrès leur en enseigna une supérieure. Il avait conservé d'excellentes méthodes, apprises de Leconte de Lisle, qui les tenait lui-même de ces grands laborieux que furent les romantiques, et qui consistent dans une sage économie des forces. Comme tous les jeunes gens, les Tharaud s'imaginaient qu'il y a un état de grâce favorable aux chefs-d'œuvre, une sorte de bonheur surnaturel, se produisant avec l'éclat d'une révélation. L'auteur du *Culte du moi* leur apprit à être plus modestes. Il leur faisait voir qu'un chef-d'œuvre n'est pas nécessairement écrit du premier jet, que la beauté procède par étapes, qu'il faut se soumettre humblement aux conditions de l'esprit. Un novice se désespère, s'il n'atteint pas d'emblée à l'expression de son idée. Ce jeune présomptueux ignore les réalités du travail. Il ne sait pas que les pensées justes se présentent rarement à l'esprit les premières, qu'il est presque contradictoire de rencontrer tout de suite la formule définitive. Il faut user de patience, souffrir de commencer par le commencement, savoir conserver son ébauche. Enfin, on ne peut soigner à la fois l'ensemble et le détail. Obtenir les masses, l'ensemble, puis la perfection de la forme, ce sont des opérations distinctes et séparées. Il faut diviser le travail, « sérier » les efforts, conserver jusqu'au bout la liberté du jugement. On est bien aise d'apprendre que l'écrivain moderne qui a fait le plus d'état de la sensibilité et des parties profondes et inconscientes de l'être, est aussi celui qui a le moins négligé la réflexion et jusqu'à l'industrie de son art. Comme les grands mystiques, ses modèles, personne n'a mieux connu le prix de la culture méthodique du sentiment, la mécanique de la pensée. Son art repose sur une étude attentive des conditions de la nature. C'est lui rendre hommage que de le montrer dans ce rôle de maître, donnant autour de lui des conseils de raison et des leçons de discipline.

*
* *

A partir de *la Maîtresse servante*, qui parut en 1911, les œuvres des Tharaud se succèdent assez vite. « L'arbre est en fleurs, » écrivait gracieusement leur maître à propos de *la Fête arabe*, publiée l'année suivante. Puis, c'étaient coup sur coup *Ravaillac*, *Déroulède*, *la Bataille de Scutari*, et cet admirable roman de *l'Ombre de la Croix*, qui achevait de paraître au moment où la guerre éclata : cinq ou six volumes en trois ans,

toute une floraison et un épanouissement subits qui suivaient une longue période de préparation et de demi-silence. Les Tharaud sont bien des ruraux en cela, ils n'ont point brusqué leurs saisons; ils ont eu leur jeunesse un peu tardive, un hiver nuageux et rechigné avant la grâce de leur printemps.

Pour les œuvres suivantes, parues depuis la guerre, *Une Relève*, leurs deux volumes du Maroc, *Rabat* et *Marrakech*, et enfin leur dernier roman, *Un royaume de Dieu*, on me dispensera d'en parler longuement; aucun lecteur de la *Revue* n'a pu les oublier. Elles sont célèbres. Le nom de leurs auteurs, estimé jusqu'alors d'un petit nombre de délicats, est devenu populaire. Il a conquis le grand public. Je me bornerai à dire que leur talent, dans ces derniers livres, a gagné encore en souplesse; leur art, sans rien perdre de sa vigueur, a pris plus de liberté. Toute trace d'effort a disparu. Personne n'écrit en France une prose mieux portante, d'une science plus consommée avec moins de recherche, d'une propriété plus exacte et d'une variété d'effets plus délicieuse. Ce sont les meilleurs peintres que nous ayons depuis Loti. Leurs descriptions sont bien différentes de celles qu'introduisaient dans leurs livres les écrivains naturalistes, comme des tableaux suspendus dans un appartement : elles sont faites, pour ainsi dire, sans avoir l'air d'y penser; elles font corps avec le sujet, elles se mêlent au récit comme l'atmosphère et l'éclairage à la scène réelle. Tout s'évoque et se compose, les costumes, les idées, les personnages, le décor; la vision se déploie avec une familiarité charmante, comme les plis d'un tapis, sans couleurs violentes, avec un pittoresque achevé. On ne se lasse pas de cette féerie qui se renouvelle à chaque instant, comme on va de chambre en chambre dans l'harmonieux dédale d'un palais enchanté. Et même, dans leur dernier roman, ces sévères écrivains sont parvenus au sourire. Il leur a fallu vingt ans de peine pour arriver à dégager la bonne humeur de leur nature, ce sens de la fantaisie ou de la bouffonnerie des choses, qui faisait partir Jérôme par moments d'un accès de gaieté enfantine, de ce bon rire ingénu, innocent et limpide, qui est une des raisons qui nous le font aimer.

Aujourd'hui que les voilà illustres, on peut se demander pour finir ce qu'ils représentent de nouveau, ce qu'ils apportent dans le roman et la littérature. Par toute une partie de leur œuvre, peut-être la plus brillante et la plus populaire, ils

appartiennent à la riche famille de nos orientalistes. C'est d'ailleurs une définition qui ne leur convient qu'à demi. Ils seraient plutôt des spécialistes de certains problèmes des races, comme le problème juif et le problème musulman, si ces mots pédantesques ne répondaient assez mal à la manière de ces artistes parfaits. A cet égard, il serait curieux de rapprocher leur pensée de celle d'un de leurs émules, qui les a précédés dans le domaine africain. Comparés à M. Louis Bertrand, on ne peut se dissimuler qu'ils sont d'écoles et de sentiments opposés. Partout les Tharaud sont tentés de donner le beau rôle à l'indigène, qui représente pour M. Bertrand le Berbère, le Barbaresque, réfractaire, rétif au progrès. Les uns s'affligent de voir disparaître le pasteur et le nomade, qui n'est pour le second que la sauterelle du désert, le sauvage et dangereux Numide. Les premiers s'enchantent des trouvailles de la fantaisie arabe et de cette architecture exquise que l'auteur de *Sanguis martyrum* traite de bicoques et de plâtras. Les Tharaud demandent grâce pour ces fragiles merveilles; M. Louis Bertrand propose qu'on restaure, avec les « villes d'or, » une des voies sacrées de l'humanité : il montre que la féerie arabe n'est qu'une création illusoire, une dégénérescence des modèles de Rome.

Il est impossible de trancher en passant ce débat, qui divise depuis si longtemps l'opinion des historiens et des coloniaux. Le merveilleux oriental n'est-il, comme on le veut, qu'un mirage? N'y a-t-il réellement au monde qu'un type supérieur de civilisation ? Tout ce qui s'écarte de Rome est-il fatalement barbarie? La réponse dépend du prix que l'on attache à certaines choses, de l'idée qu'on se fait de la perfection humaine. Il est permis de croire que le barbare lui-même peut avoir sa noblesse, que certaines vertus de la plante humaine (je dis même des vertus d'une espèce raffinée) se conservent mieux au désert que dans un salon ou derrière un comptoir. Les Tharaud étaient préparés à goûter mieux que d'autres certaines formes d'aristocratie, fût-ce au prix de quelque rudesse, eux qui avaient reconnu tant de beautés poétiques jusque dans la vie inculte des hobereaux de leur pays. Il faut toujours se souvenir qu'une part de leurs idées morales leur vient d'une nourrice qui ne savait pas lire. Il y a toujours dans le vrai rural quelque chose du féodal, c'est-à-dire d'un système qui, pour être aujourd'hui aboli, n'en contenait pas moins une part de la vérité humaine. Ils

regardent crouler les vieux châteaux de l'Atlas du même œil sans illusion qu'ils contemplaient dans leur enfance les ruines des donjons sur les collines de la Vienne. Ces deux moyen-âges se ressemblent. Je ne nie pas ce qu'un tel regret comporte de romanesque : ces écrivains si purs ne se défendent pas d'être d'un pays romantique. Ce sont avant tout des artistes, naturellement épris du passé, des poètes, — et il n'y a de poésie que de ce qui n'est plus. Le rêve du retour à l'âge d'or classique est-il d'ailleurs moins « romantique? » Il faut simplement reconnaître dans ces grands peintres, les Tharaud et M. Louis Bertrand, deux attitudes diverses de la pensée, l'une plus sentimentale, l'autre plus rationnelle, l'une faite surtout de volonté, l'autre de sympathie : ce sont deux attitudes également françaises.

Mais peut-être le trait le plus significatif de l'œuvre des Tharaud n'est-il pas la diversité de ses aspects, la variété des aperçus qu'elle nous ouvre sur le monde : c'est la nouveauté même de la matière de leur poésie. Il n'y a pas d'écrivains français qui fassent moins de place à l'amour. C'est presque un dogme chez nous que la matière inépuisable de l'intérêt littéraire se trouve dans l'étude du cœur et en particulier des passions de l'amour. Les Tharaud suppriment ce ressort. On ne saurait rêver d'écrivains moins parisiens. « L'histoire du monsieur et de la dame » (c'est leur mot) leur paraît indigne d'attention. Les rapports entre les sexes, qui forment chez tant d'hommes le grand intérêt de la vie, les ennuient. Ici encore, je crois que le fond des choses est un sentiment paysan. Les femmes sont un sujet sur lequel les gens de la campagne s'expriment rarement : ils éprouvent pour la femme un sentiment de pudeur, étrangement mêlé de mépris et de respect. Sur les choses de la chair, ils ont plus d'une gauloiserie et d'un propos salé, mais ils ne confondent pas le plaisir et la tendresse; ils savent que la vie est dure et qu'elle ne permet pas longtemps la volupté. Pour ce qui est de l'amour, à la manière exclusive dont les romans l'entendent, c'est un phénomène aussi exceptionnel que le génie, ou une convention de mondains et de littérateurs, aussi éloignée de la réalité que les madrigaux, les sonnets, les idylles et les bergeries. Dans la vie, les vrais intérêts sont d'un ordre plus rude. Le mariage, les enfants, le pain quotidien, l'ambition, le métier, l'action, sont les objets réels de la plupart des existences. C'est pourquoi les Tharaud n'ont pas écrit de

romans d'amour. Et peut-être ce qui les attire dans la vie musulmane, comme une distinction exquise, c'est qu'on n'y voit jamais les femmes et que, sur ces choses intimes, l'homme observe le plus noble secret.

Alors, délivrés de ce dangereux enchantement, les deux romanciers ont pu ouvrir les yeux tout grands sur les spectacles du vaste et mobile univers. Ils y ont découvert mille intérêts nouveaux : la terre revêt pour eux cette grâce radieuse qu'elle avait à nos regards d'enfants; ils ont promené leurs sympathies et leurs curiosités sur des coins inédits de l'Europe; ils nous ont révélé le merveilleux israélite et le merveilleux musulman : ils ont ramassé tous les thèmes de poésie qui traînent dans notre monde, les dernières fleurs encore fraîches du bouquet de la vie. Ils inventent leurs histoires pour se divertir eux-mêmes, comme ces contes que leur nourrice se plaisait à leur faire quand ils étaient petits, et avec cette liberté, ce sentiment secret du rythme et de la beauté qui sont ceux d'un Debussy composant une « arabesque » ou un ballet. Ils ont extrait de ce vieux monde une musique nouvelle. Il leur a suffi de renoncer aux sortilèges de l'amour pour voir la vie telle qu'elle est : ils y ont aussitôt trouvé une source intarissable de bonheur, ce bonheur fait d'horreur de la vulgarité, de sourire héroïque, d'une libération dédaigneuse de toute sentimentalité. Avec les mêmes yeux qui découvraient jadis les poétiques « bouts du monde » de la vallée de la Glane, ils découvrent chaque jour le charme de l'univers; ils sont peut-être, parmi les romanciers modernes, ceux qui ont le mieux parlé de l'enfance (le petit héros de *la Lumière*, le petit Archie dans *Dingley*, le petit Ruben de *l'Ombre de la Croix)*; et sans jamais vieillir, toujours émus, toujours charmants, ils promèneront longtemps encore sur cette misérable planète, où ils nous auront fait voir plus de beautés que personne, leurs regards de braves, de candides et de gracieux enfants.

FIDUS.

LE CHEMIN DU SALUT

II

GAUDIAS

DERNIÈRE PARTIE (1)

LA REVANCHE DE PANTEAU (*suite*)

V. — OU PANTEAU VA EN PROVINCE

Depuis qu'Isidore avait pris la double résolution de venger enfin son père et de se débarrasser de son rival, ces deux pensées ne le quittaient plus. Il les agitait séparément, et il les réunissait, avec l'idée que, tout en paraissant n'avoir entre elles rien de commun, elles se rattachaient cependant par des liens mystérieux et que l'on pouvait exclusivement s'occuper de l'une sans se figurer pour cela qu'on négligeait l'autre et qu'elle souffrait d'être abandonnée. Loin de perdre à être divisées, elles y gagnaient, autant qu'à être associées. Approfondir la première, c'était creuser la seconde, et réciproquement.

Fort de cette conviction, Panteau, intrigué et excité au dernier point en apprenant tout à coup l'existence d'une veuve Tapard et son étrange disparition du monde, ne songeait plus qu'à retrouver sa trace.

A la suite des révélations que lui avait faites naguère Pootius à ce sujet, il en avait rêvé toute la nuit précédente. Il avait

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin, 1er juillet.

écrit la chose : « une demoiselle *de Boidéon*... qui « restait » avant son mariage au château de *Lematin*, près de Rouen... »

Au roulement des trains, à l'invite aiguë des sifflets qui, rue de Rome, venaient le chercher et le harceler dans son insomnie, il se dit en sursautant : « Si j'allais fouiner à Lematin ? Parions que j'en rapporte du nouveau ! Ça y est ! J'irai. Aujourd'hui même ! » Et, levé dès l'aube, habillé vite « en dimanche » et portant sur l'épaule avec fierté « Carmagnole » sa bécane, qui était remisée sur le carré dans un grand placard fermé à clef, il avait descendu son escalier dès six heures. Aussitôt rendu, en deux tours de roue, à la gare Saint-Lazare, il s'était payé un bon billet de seconde, — ma foi oui ! — aller et retour, pour Lematin ; et, après trois heures de wagon, glace baissée, qui avaient passé comme « un rapide » et pendant lesquelles il n'avait pas cessé, du coin où le réchauffait le soleil, de regarder la campagne avec des yeux écarquillés de spectateur au théâtre, il s'était trouvé, bien avant midi, sur le quai de la station de Lematin.

Là, tandis qu'il reprenait sa bicyclette des mains de l'homme qui déchargeait les bagages, il avait commencé par se renseigner auprès de lui, racontant « qu'il avait vécu dans sa petite enfance au château de Lematin, où son père était jardinier, du temps des Bois-Déon, » et il avait demandé « si le château était toujours à sa place ? » parce qu'il serait bien aise, en allant à Caudebec pour ses affaires, d'y jeter un coup d'œil au passage.

— Oh ! ça n'est pas loin, lui avait dit alors l'employé. C'est à une lieue sur la gauche, au bout d'une grande allée. On le voit de la route. Mais, par exemple, pour y rencontrer du monde, n'y comptez pas ! C'est depuis près de vingt ans inhabité et en détresse. Il y a bien un vieux paysan, le père Salomon, qui en a censément la garde, à côté dans une masure, mais il n'est jamais là.

— Et où est-il donc ?

— Aux champs, et dans les bois ou il travaille encore, à moins qu'il n'y braconne ! Et puis, quand même vous le trouveriez, vous n'en tireriez pas grand'chose, parce qu'il est sourd comme un sabot, et avec ça, qu'il bat à moitié la breloque.

Si peu encourageantes que fussent ces indications, Panteau n'en avait pas moins enfourché sa bécane avec allégresse. Tout

en roulant, il sifflait et chantait, plus gai qu'un moineau des Halles. Il se disait : « Je suis mon maître ! Un homme libre ! Et je voyage ! A moi les pays, l'espace, et les découvertes du monde ! » Il se croyait très loin.

Il ne lui fallut pas plus de vingt minutes pour atteindre l'endroit où était situé le château, et tout de suite il le reconnut à la description de l'employé du chemin de fer.

On le voyait se détacher au bout de la sombre allée de charmes taillés autrefois en voûte et par où l'on accédait à sa façade principale comme par un tunnel de verdure ; et quoiqu'il ne fût qu'à une cinquantaine de mètres de distance, il paraissait ainsi tout petit et très reculé. Fermée par une chaîne, la grille aux barreaux mangés de rouille à travers lesquels on le regardait du bord de la route, en faisait comme une demeure punie et condamnée que l'on eût dite captive, et le jardin lui-même avait l'air d'être en prison... Ayant caché sa bécane dans une haie, Isidore avait pris, à trente pas de là, un étroit chemin de côté qui, longeant le mur de clôture assez bas et écroulé par intervalles, l'avait conduit à une porte de service en bois, dont les battants pourris n'étaient fermés et retenus que par une grosse pierre moussue appuyée contre eux. L'ayant écartée du pied, Panteau était entré. Et, s'avançant avec de grandes précautions, il avait pu alors, tout à son aise, observer de près la maison silencieuse, — close de partout.

C'était une construction régulière et très simple, d'un seul étage, ayant au milieu de sa façade d'honneur, sur un perron de trois marches rompues, un péristyle de quatre colonnes surmonté d'un fronton. Le lierre, lançant dans toutes les directions ses innombrables bras, aux milliers de griffes, l'avait envahie et l'étreignait ; aussi n'était-elle déjà plus, aux trois quarts, qu'un informe paquet de verdure aux noires épaisseurs, pleines par en dessous, malgré leur apparence de mort, d'une vie suspecte et nocturne, endormie à cette heure ou aux aguets, ramassée dans des trous ; et non seulement le lierre avait tapissé avec soin les murailles sans défense, n'y laissant visibles encore que quelques plaques de crépi dartreux qui tombait en morceaux, mais il avait gagné, au rez-de-chaussée et au premier, le bois massif des contrevents et des volets de portes-fenêtres sur lesquels il appliquait et faisait rayonner, comme pour les fermer plus hermétiquement, la ferronnerie serrée de

ses pentures végétales; il avait ensuite, après la corniche, enlacé les gouttières et attaqué les toits gros bleu dont à la longue il grignotait et croquait les ardoises...: et maintenant, il enveloppait presque, ainsi que d'une immense bâche, toute la demeure étouffée, garrottée du haut en bas. On ne voyait plus un seul des anciens carreaux dont il ne restait autour de la maison, dans le sable des allées mangées par les orties, que des fragments de verre en poudre.

Pour rouvrir et forcer cette espèce de coffre-fort de pierre et de brique barré de branches, cerclé et lamé de rameaux, ligaturé et cordé par les lierres et les plantes grimpantes de tous genres, et de toutes grosseurs, il eût fallu la cisaille et la hache. Mais telle était la volonté de Valérie de laisser retourner à la terre et à l'envahissement de la nature la chère maison de famille à laquelle, en prenant son parti de quitter le siècle, elle avait dit autrefois un éternel adieu. Du moins, pour épargner à ses restes sacrés le pillage et la profanation, elle en avait, moyennant une petite somme que lui faisait tenir annuellement Brocatel, confié la garde à un homme du pays, ancien serviteur de ses parents, le père Salomon. Noueux, sourd et âgé, il traînait la jambe, et avec cela il radotait, mais il était là; et puisque malgré tout, la tombe et la ruine ont elles-mêmes besoin, par moments, d'une présence humaine, à la fois inutile et douce, le vieux paysan sauvage et caduc suffisait très bien à remplir auprès de la maison défunte sa fonction funéraire. Valérie, depuis son départ du château, en 1905, n'y était jamais revenue; elle ne croyait même plus qu'il existât encore matériellement, elle n'y pensait que comme à un être disparu, il n'était plus pour elle qu'un nom, un souvenir...

Panteau avait tout de suite été saisi à l'aspect de la sournoise demeure ainsi encapuchonnée et masquée, sans portes ni fenêtres, ne montrant sur tous ses côtés que ce manteau de feuillage rébarbatif à travers lequel il s'imaginait par instants que des yeux... peut-être ceux de la veuve mystérieuse? — le regardaient... et le suivaient... Après en avoir, à pas lents, fait deux fois le tour, il éprouva une sensation de gêne plus grande encore allant jusqu'à la crainte. Il ne voyait personne, et il n'entendait rien, absolument rien. Or, Panteau n'aimait pas le silence, et la solitude l'impressionnait. Bientôt pris de frissons et voyant d'ailleurs qu'il ne tirerait pas de cet impénétrable

caveau le secret qu'il en espérait, Isidore s'était pour ainsi dire sauvé, en proie à une vague horreur. Mais à peine avait-il, en sortant, remis contre le bas de la porte la pierre qui la fermait, qu'un vieux bonhomme, se dressant tout à coup, à croire qu'il surgissait de dessous terre, lui avait demandé, d'une voix rouillée :

— Qué que vous faites là?

— Je regarde votre château, père Salomon! Vous ne me connaissez pas. Mais moi je vous connais! Je vous ai vu ici quand j'étais petit... »

Et à lui, comme à l'employé de la gare, Isidore avait conté, en la modifiant, sa petite histoire.

Mais le père Salomon, car c'était bien lui, l'entendant mal, ou faisant semblant, n'avait pas paru le comprendre.

Appuyant deux énormes mains couleur de pain bis sur un ancien manche de pioche qui lui servait de bâton, l'œil aigu et méfiant sous la paupière rouge et le sourcil en pelure d'oignon, il l'avait écouté, tout du long, hochant sa vieille caboche en casquette de peau de lapin râpée, et se bornant à dire :

— Oui — dà... C'est-i guieu possible? Hélà! Hélà! Ce que ç'ont que de nous!

Et Panteau avait eu beau se dépenser, en paroles jolies de Paris, ou s'appliquer en manière de politesse à « parler paysan, » il en avait été pour ses frais... Tout ce qu'il avait pu dire et inventer sur les Bois-Déon et « leur bonne demoiselle » avant qu'elle fût mariée, devenue la riche Mme Tapard, et puis la veuve disparue... » était resté sans écho.

Une seule fois, comme pour tâcher d'obtenir sur elle un mot, le moindre des indices capable de l'éclairer, il martelait de questions le vieillard, lui criant dans l'oreille :

— Mais où est-elle? Qu'est-elle devenue? Vraiment? Vous ne savez rien?

Une seule fois il avait répondu :

— Oh dame! On dit ben des choses! Mais c'est-il ben vrai?

— Qu'est-ce qu'on dit?

Et il essayait de le fasciner.

— Eh ben... on dit... avait fini par lâcher le bonhomme, et comme à regret... on dit qu'une fois *vuve*, après que Tapard y a crévé, alle a été comme ça, *voyâgeaie* dans les Amériques, chez les Peaux-Rouges, d'où qu'elle aurait ramené su la mé

eune négresse, eune femme ed couleûr... ! V'là c'qu'on dit! »

A quoi Panteau, — tout en n'ayant pu, à ces mots, malgré sa déception, s'empêcher de s'esclaffer, — avait bien vu qu'en effet le vieux « déménageait » et que l'interroger, c'était cracher dans l'eau.

Laissant donc brusquement là, vissé à son manche de pioche, le bonhomme immobile et comme enraciné, et reprenant sa bicyclette, il s'était relancé sur la grande route où à vive allure il avait foncé tout droit, bouffant du kilomètre à force, insensible à présent aux attraits du paysage et ne songeant qu'à vider sa colère et à tuer le temps jusqu'au moment du retour.

Il éprouvait une envie impétueuse de fuir au plus tôt « ce sale pays. » — « Cette baraque de malheur avec son hibou de gardien, pensait-il, m'a jeté un sort et donné le cafard. J'en ai le cœur et le ventre à la glace !... Aussi finie la campagne ! Il la connaissait maintenant ! A Paris ! A Paris ! » Et collé sur la Carmagnole avec le mufle en avant, touchant le guidon, et les poings crispés aux poignées, il pédalait d'un pied rageur, et toujours plus vite, comme s'il poursuivait quelqu'un, ou plutôt comme s'il était poursuivi. Il aurait voulu tordre le cou à tous les oiseaux qu'il faisait envoler; et sans crier gare, il passait comme une trombe, en frôlant exprès, pour les effrayer, les piétons balourds qu'il rencontrait.

Pendant plus d'une heure, à la façon d'un dératé, il avait ainsi broyé et englouti du chemin, et quand, après de nombreux détours volontaires, il était enfin revenu à la station de Lematin, presque en retard alors, et trois minutes avant l'arrivée de l'express, il ruisselait de sueur.

Il n'avait eu que le temps de jeter sa bécane à l'homme des bagages et de s'affaler sur la banquette du compartiment de seconde où, se trouvant seul, il en avait profité pour s'allonger et s'étirer à toutes jambes; et le train commençait à peine à s'ébranler qu'il s'assoupissait.

Quoiqu'il eût les yeux fermés et cette respiration spéciale qu'amène le sommeil, cependant, il ne dormait pas. Il était parfaitement éveillé, — et en s'appliquant à le rester, — car il goûtait une douceur soudaine et incroyable à se sentir bercé par les secousses du wagon, si gentilles, si bien réglées, si molles que loin de troubler et de durcir son repos, elles le rendaient meilleur et le capitonnaient. En un instant, son irrita-

tion était tombée et son dépit avait fondu pour faire place à un engourdissement délicieux. Le nom de Lematin, qui, le quart d'heure d'avant, l'agaçait et l'humiliait en lui mettant le nez dans son échec, lui paraissait à présent rempli d'un charme étrange au point d'absorber son esprit. Dans une vague béatitude, il y revenait, il le prononçait en pensée, se le répétant tout bas, comme un gros secret : « Lematin. » C'était une espèce de rabâchage suave et de petit délire d'un agrément impossible à exprimer. Lematin... Lematin... Et pendant qu'Isidore divaguait ainsi et se livrait tout entier au sortilège de ce mot se détachant sans arrêt avec une continuité mécanique, le wagon, de son côté, comme pour s'associer à l'obsession du rêveur, produisait, par ses grincements et le choc alternatif de ses tampons, une manière de mélopée qui semblait tendre à s'adapter au refrain, et à vouloir « l'accompagner. » Le rythme en était très marqué; un coup — une seconde d'interruption — puis deux coups liés se tenant. *Pan... panpan... Pan... panpan...* si bien que le garçon, subissant la domination de cette franche *mesure*, n'avait pas tardé à s'y plier, appliquant de lui-même sous les trois chocs, en les espaçant pareillement, les trois syllabes de l'unique mot qui alors en faisaient deux. Le-matin... *Pan — panpan...* Cela marcha ainsi... pendant un temps qu'Isidore n'aurait su dire... un temps à la fois si rapide et si étendu, mais d'une coulée si légère qu'on n'en sentait pas le passage !... Au bruit ensorceleur de la chanson du chemin de fer il glissait, lui aussi, ce temps magique et indéterminé, comme sur des rails... *Le-matin... Pan — panpan...* et encore... et toujours... Panteau n'avait conscience que de cela. Tout le reste était aboli. Et puis, il y eut un décrochement dans la régularité de la ritournelle, et un rythme nouveau se créa, qui, sans briser l'air ancien, vint s'y adjoindre et en quelque sorte s'y greffer. C'était deux petits coups précipités, de sonorité différente, et ceux-ci clairs, tranchant avec les autres, ceux d'avant, qui rendaient des notes graves; et dès lors le tambourinage se traduisit et se fixa, — pour ne plus varier, — de la façon suivante : *Pan — panpan — panpan... Pan — panpan, — panpan.* Isidore en fut frappé et amusé, mais il n'en continua pas moins, sur les trois premiers battements qui n'avaient pas changé, son : *Le-matin* habituel; et pour les deux derniers, il faisait chaque fois comme le train, il disait en dedans : *panpan*. Bientôt,

cependant, cela le troubla, — tandis que sur les trois premiers coups il avait quelque chose de précis à mettre, un mot qui leur donnait un sens, — de n'en avoir pas à placer sur les deux derniers qui restaient vides et comme inoccupés... Mais, heureusement, par un réflexe de pensée facile et machinal, il trouva sur-le-champ ce qu'il lui fallait. *Pan — panpan*, c'était *Le-matin*. Alors, ensuite *Panpan? — Le soir!* Mais oui! *Le matin, le soir*. Quoi de plus naturel! A la bonne heure! A présent, ça allait très bien! Il avait son affaire; et plus rien ne clochait. *Lematin, le soir, Le soir, le matin*. Les deux mots se répondaient et s'opposaient, se balançaient et se complétaient à merveille. Depuis qu'ils étaient entrés en ligne et qu'il les avait adoptés, Panteau ne s'en lassait pas; et, à force de les redire et de les considérer, il fit jaillir de chacun d'eux les images qui, pour lui, leur correspondaient. *Le matin* offrait celle de l'aurore des Batignolles, du soleil qui se lève de la Butte derrière « le Sacré, » et le *soir*, celle de la nuit qui s'abat sur la banlieue et ses usines, noyant le troupeau des fumées, dans la rafale des sifflets... Puis, de là, *Lematin*, se rétablissant en un nom propre d'un seul mot, représenta au garçon l'endroit singulier d'où il venait, le paysage normand, le château sinistre et délabré qui gardait ainsi qu'une tombe le secret de Mme Tapard;... et comme, tout en se répétant alors à lui-même, pour plus de la centième fois, ce mot de *Lematin*, il tâchait de se tracer le portrait de la veuve mystérieuse qu'il évoquait, voilà qu'à la minute où il prononçait tranquillement, tout de suite après, ces deux autres mots : *Le soir*, eux aussi, tout à coup, se réunissant en un, lui jetèrent en plein esprit, — comme une potée d'eau qu'on lance en plein visage, — un nom propre! un nom surprenant! inouï!... celui de la marraine d'Irène Olette! Lesoir! Valérie Lesoir!... « Ah! papa! Si c'était elle? » Aussitôt tout le lui cria. Avant de le savoir, il en devint certain. Il fut ébloui, suffoqué... il faillit perdre connaissance. Il tremblait. La tête lui tournait. En même temps qu'il y croyait, il n'osait pas y croire... Il se retenait. Il doutait... Il repoussait l'idée... Il la chassait... Ça serait trop beau! Il se débattait... Il parlait tout haut... en gesticulant; et plus il disait : « Mais non! mais non! » élevant exprès la voix, plus il entendait mille autres voix lui siffler : « Mais si! Mais si!... »

Les preuves crevaient les yeux. L'évidence éclatait, ruisse-

lait. » Ce petit bout de femme, jaune comme un cierge et plate comme un hareng, âme damnée du Brocatel, censément employée à ses mômeries, à ses bonnes œuvres, et, — pour écarter les soupçons, — logée justement avec les domestiques sous les toits de l'hôtel Pommelé, dans la poche du *proprio*... qui pouvait-ce être, sinon sa vieille complice, la veuve de son gredin d'associé, la richissisme maniaque à laquelle sa monstrueuse fortune avait donné un coup de marteau et qui, par horreur de l'argent, s'était cavalée du monde en ne voulant plus voir personne? Tout concordait : l'âge, le deuil, le genre de vie cachée. Tout s'expliquait... jusqu'au nom d'emprunt! si transparent qu'il suffisait à la trahir! C'était *Lematin*, parbleu!... son lieu de naissance, qui lui avait soufflé, quand elle cherchait un faux nom, celui de *Lesoir*!... Pour rigoler, faire un calembour!... La grosse malice! Et voilà pourquoi aussi... dans le temps, le Brocatel n'avait jamais voulu lâcher son adresse quand il lui avait rapporté le porte-monnaie qu'elle avait perdu à la *Sortie des Bains*... et dans lequel pour tromper, — la rosse, — il n'y avait que quatorze sous! Quatorze sous... cette canaille qui faisait valser les millions!... Pootius le lui avait dit... Ah! les bourgeois! les bourgeois! »

Il s'était levé, et titubant aux secousses du train qui lui redisaient toujours *Lematin*... *Lesoir*, il se démenait dans le compartiment comme une bête en cage. Il sauta sur la banquette, où, debout, il trépigna, lançant des coups de poing dans les cloisons, puis il redescendit, bondit à la portière, et s'y penchant tout entier dehors, il chanta et cria, nu-tête dans le grand vent par lequel il se faisait avec volupté balayer la face et qui tordait ses cheveux soulevés... Il interpellait au loin les gens dans la campagne, envoyant aux hommes des bordées d'injures qu'ils n'entendaient pas, et aux femmes des volées de baisers qu'elles recevaient avec des rires et des ronds de bras nus. Il était ivre, il était fou.

Rejeté à l'intérieur du wagon, il pliait maintenant sous le flot des pensées et des rapprochements de toutes sortes qui ne cessaient plus de l'assaillir, sans lui faire grâce, — lui apportant coup sur coup une confirmation dont il n'avait même plus besoin, — mais qui, cependant, chaque fois, lui arrachait un cri plus aigu de stupeur et de joie. Il semblait que, depuis sa découverte, il fût doué d'une mémoire neuve et miraculeuse.

Une foule de souvenirs, brusquement ravivés, s'éclairaient en lui tous à la fois, comme des flambeaux éteints qu'on rallumerait. Des faits négligés, oubliés, ou même ignorés, des incidents qui avaient glissé sur sa vie, sans y laisser la moindre trace, accouraient du passé, ainsi que du fond de l'ombre, et venaient, en s'étalant, se signaler à lui avec une clarté ironique et poignante. Rien ne s'échappait plus. Tout se retrouvait. Des cases fermées se rouvraient instantanément dans son cerveau ainsi que des boîtes dont on ferait sauter le couvercle... Il réentendit tout à coup, mot pour mot, le récit qu'avait fait à côté de lui, plusieurs semaines auparavant et sans qu'il y prît attention, le contrôleur du tram Villette-Étoile à un voyageur, sur la plateforme de sa voiture : « Cette dame qui, empêchée, il y avait de cela près de six mois, de payer sa place et celle de sa fille, parce qu'elle avait perdu sa bourse, et qui, ayant appris en écoutant un propos tenu par ce même contrôleur, qu'il était embarrassé pour cent francs qu'on lui réclamait indûment, lui avait fait, le surlendemain, avec les vingt centimes des places, tenir cette somme, sous enveloppe, en un billet de banque..., c'était elle!... la Tapard et la Lesoir! et sa prétendue fille, c'était Irène!... le jour de janvier où elles avaient pris Villette-Étoile, après avoir dîné à la *Sortie des Bains!...* La chose, racontée par le contrôleur, avait fait à ce moment-là grand bruit dans le quartier, — il s'en souvenait, — et cependant alors il ne s'était douté de rien! Où avait-il la tête? Et voici qu'en revanche, à présent, tout lui déballait dans la main comme à plaisir! Tout se révélait! Les mensonges n'avaient servi qu'à proclamer la vérité. Tout voulait parler. Tout parlait : les événements, les noms, les choses et les gens, les lieux et les personnes, jusqu'au père Salomon, qui n'était pas si bête qu'il en avait l'air, et qui avait, lui aussi, tout en semblant déraisonner, tapé pourtant dans le mille. En effet, cette *femme de couleur*, censément ramenée de chez les *Peaux-Rouges*, mais c'était tout bonnement *Belle-Julie!* la Bretonne au visage taché de vin, si dévouée à sa maîtresse et dont M. Guillaume lui avait naguère exposé la disgrâce physique.

Ainsi, pièce à pièce, morceau par morceau, se reconstituait le drame merveilleux dans lequel chaque personnage, chaque incident retrouvait sa place et sa raison d'être... « Et c'était lui, Panteau, qui, au-dessus de tous, s'en découvrait, — dans

une exaltation étourdissante, — le héros choisi et forcé! Flambant d'une joie surhumaine où soufflait de la peur, Isidore avait vraiment peine par instants à demeurer maître de ce torrent! Il lui poussait des envies de hurler, de se pendre à deux mains à la sonnette d'alarme pour arrêter le train... Il eût voulu rire..., rire aux éclats, à pleine gorge, ou pleurer à se casser la poitrine... et à avaler l'eau de ses yeux pour voir quel goût ça avait..., faire enfin quelque chose d'extraordinaire et qui l'eût soulagé..., car il était hors de lui-même.

C'est en cet état qu'aux environs de six heures il arriva chez lui, rue de Rome, en vitesse ; et, comme il sautait de machine, il se jeta dans deux hommes qui causaient devant sa porte.

C'étaient Pootius... et Bijou. Pootius toujours le même, avec son feutre, sa rotonde et son inséparable parapluie ; et venant au ventre du Hollandais, le nain, nu-tête selon son habitude, et parce que, d'ailleurs, on n'eût jamais pu trouver pour lui de coiffure assez grande.

— Enfin ! vous voilà ! s'écria M. Guillaume.

— Eh bien! oui. Quoi! C'est toujours moi, dit Panteau, qui haletait. Et puis, après?... Vous m'attendiez?

— Depuis un instant, déclara Pootius, mais c'était heureusement en compagnie de Monsieur, — et il désignait Bijou, — que j'ai eu l'avantage de rencontrer. Nous parlions de la Hollande, qu'il connait très bien, et qu'il aime.

— J'ai voyagé, gloussa le nain qui souriait à hauteur du parapluie.

— Aviez-vous donc à me parler? demanda brusquement Isidore à M. Guillaume.

— Oui, fit Pootius mystérieux. Rien que deux mots, mais importants.

— Allez.

— Non. Pas ici. Chez vous.

— Grimpons!

Panteau se retournait en même temps pour congédier le nain, mais déjà, comme s'il eût deviné qu'il était de trop, celui-ci avait disparu.

Malgré les six étages, la montée fut rapide, et le pesant Hollandais y déploya lui-même une verdeur insoupçonnée.

Aussitôt entré le premier dans la petite chambre, Isidore,

d'un coup d'épaule, envoya sur le lit sa bécane Carmagnole, et capturant Pootius :

— Eh bien?

Mais le bonhomme, à présent, montrait tout à coup un trouble extrême et singulier.

Une main au cœur, presque chancelant, il gagna une chaise et s'y laissa choir en disant :

— Quel drame! C'est affreux!

Et il agitait les bras comme pour exprimer que tout lui manquait : la pensée, la voix et les mots.

De son côté, encore électrisé par les secousses qui le traversaient depuis son départ et son retour, Panteau, debout, les cheveux et les traits dans un même désordre, offrait l'aspect d'une perturbation non moins vive. Attentif et inquiet, préparé à toutes les surprises comme à toutes les espérances, il dévorait Pootius du regard; et, le pressant, penché sur lui, visage contre visage :

— Ah! ça! Qu'y a-t-il, monsieur? Sortez-le!

Alors le vieillard, faisant effort, s'arracha de la poitrine :

— Pauvre petite! Pauvre demoiselle!

Et Panteau, sursautant, s'écria :

— Irène Olette! C'est d'elle qu'il s'agit?

— Oui.

— Elle est malade? En danger?

— Hé non! Seigneur? Qu'allez-vous?... Mais c'est grave, quand même!

— Enfin, bon Dieu! jura Panteau. Lâchez tout! En voilà assez!

— Eh bien! dit Pootius, à mots entrecoupés, le docteur..., ce docteur...

— Gaudias?

— Oui, justement..., qui devait l'épouser... Savez-vous ce qu'il a fait?...

— Mais non! trépignait le garçon. Qu'a-t-il fait?...

— Il a volé!

— Il a volé! — Panteau bondit comme un jaguar. — C'est ça? C'est un voleur..., un voleur! Au voleur! Que je te baise, tiens! et sur tes deux joues! Je t'aime et t'es beau! Tu sens bon! T'es un saint! Tu vaux le voyage!

Il s'était jeté au cou de M. Guillaume et il l'embrassait, le

pétrissait comme du pain, donnant libre cours aux transports d'une joie sauvage au point d'en paraître effrayante.

Puis, empoignant le bonhomme à plein corps et l'emportant plié ainsi qu'un pardessus, il l'entraîna à travers la chambre dans le tourbillon vertigineux d'une valse chaloupée, pour ne le replaquer tout mou sur sa chaise qu'au bout d'une grande minute, ahuri, violet, pantelant. Et tandis qu'à demi-suffoqué le vieillard recouvrait péniblement son souffle, Isidore, sans interrompre ses ébats, continuait d'exulter.

— Il a volé, que tu dis! Ah! répète encore! Il a volé! Ah! le brigand! le Cupidon! Qu'il est charmant! Ah! le chic type! Ah! le lascar! C'est un ami. Il a volé! Voyez-vous ça? Pour me faire plaisir! Ah! le coquin! le mignon! Pour une d'idée, c'en est une... et en couleur! Et à moins cinq il a volé! Au moment! Le jour qu'il fallait! Ah! mon p'tit enfant! ma sœur! J'en perds le système! Il a volé! C'est donc ça, le drame? Ah! là là! Mais non! C'est rigolade au contraire... et ballet de comédie! Et puis, volé?... Où? à Paris?

— Là-bas. A Boulouris.

— A Boulou?

— Au Sanatorium.

— Au Sana? qu'il était chez lui? maître et directeur? Oh! le rusé! Ça, c'est du travail! c'est du vice! Et beaucoup qu'il a volé? Des cent mille?

— Non. Trente-deux.

— Pas plus?

— Vous trouvez que ça n'est pas assez?

— Pour moi si! Mais pour lui, c'est rien! C'est pas possible, il a dû sucer davantage? A-t-on bien cherché?

— Oui. C'est tout.

— Tant pis! Enfin il s'est fait piger. On le tient. *On l'a.* C'est la prison. Y a pas! Dix, vingt ans, au moins!... Est-il arrêté? Quand est-ce qu'il « passe? » Ah! je veux voir ça! J'irai! avec mon kodack.

— On ne l'arrêtera pas, détacha Pootius.

— Non? Allons? fit Panteau narquois et incrédule. C'est pour *me voir* que tu dis ça?

— On ne l'arrêtera pas, reprit M. Guillaume avec certitude, et il n'ira pas en prison. On l'enverra se faire pendre ailleurs.

Alors le garçon s'indigna.

— Eh bien ! c'est dégoûtant ! Toujours la même chose ! Parce que c'est un bourgeois, *on le favorise* ! Ah ! là là ! Si c'était moi, ça n'aurait pas traîné ! Un peu que je serais déjà rangé en pantoufles, à côté, dans la grosse tour, au bord de l'eau, à manger du pain lourd ! Alors, si on laisse en liberté les voleurs du grand monde, y a plus de lois, plus de société, plus de justice, plus rien ! Tout qui se fane ! A quoi bon des gendarmes ? Allons ! allons ! le père avait raison. Faut que ça change !

Il cessa de s'agiter à travers la pièce, et se frappant le front du poing :

— Mais en ce cas ! Sang du cœur ! Ce mariage... Alors ? Un peu rompu, je pense ? Hein ?

Il ricanait, d'un rire épouvantable.

— Pas encore, dit Pootius, mais à la veille.

— Pas encore ? rugit Panteau. Ah ! ça, qu'attend-on ? qu'il recommence ? Mais l'innocente au moins, le sait-elle qu'il a volé ? Faut lui dire, c'est charité. J'y vais.

Il faisait semblant de sortir.

— Elle a dû l'apprendre, dit Pootius. Aujourd'hui même.

— Et par qui donc ?

— Par lui.

— Son voleur ? Allons, Hobbema, tu veux m'encaustiquer ? Mais d'abord, vous, monsieur, demanda-t-il, en reprenant soudain le ton respectueux, d'où tenez-vous tout ça ? Ah ! dites-le moi, je vous en prie ! Jugez que ça m'amuse ! Vous le sentez ? Pas vrai ?

— Je le sens, émit Pootius, qui peu à peu retrouvait ses esprits ; et... que ça vous égaie à ce point-là, j'avoue même que je m'en étonne.

— C'est depuis que j'ai vu votre Irène au rayon du linge, au Printemps, déclara le limonadier dont les yeux s'embrasaient. Sa jolie peau, sa blondeur, sa bouche rose, son genre de poitrine, — avec le bien que vous m'avez dit de son caractère, — ça me provoque. J'ai beau savoir qu'elle n'est pas pour mon bec, elle m'intéresse. Ça me faisait du mal de la voir jetée en pâture à cet Arabe ! Aussi, à présent je jubile, car maintenant qu'il a volé, elle ne peut plus épouser *ça* ! elle ne peut plus, allons ? Dites donc comme moi !

Et il tapait du pied.

— Voilà, — puisque vous voulez le savoir, — confessa M. Guillaume, sans répondre directement, par quel incroyable hasard j'ai découvert la chose.

Parlant bas, et d'une voix craintive qu'altérait le souvenir, il lui rapporta alors comment, enfermé à l'hôtel Pommelé dans le salon contigu au cabinet du propriétaire, il avait, la veille, surpris malgré lui la terrible scène entre Brocatel et Gaudias, en présence de l'abbé anéanti, muet...

— Et la bonne marraine? interrogea Panteau, sait-elle tout ça?

— Grand Dieu non ! s'exclama Pootius. On le lui cache avec terreur ! Elle aime trop ce Gaudias !

— A la bonne heure ! dit le garçon, ça lui tournerait les sangs.

M. Guillaume parut alors éprouver le besoin de motiver sa confidence et de justifier son zèle.

— Pourquoi je suis accouru si vite vous raconter cela... peut-être maintenant vous le demandez-vous ?

— Pas un instant, monsieur ! affirma Panteau, tout à la délectation de ce qui le comblait.

— Je veux pourtant vous le dire, insista Pootius. C'est que je suis de ma Hollande, de mon pays aimable et pacifique. J'ai horreur du drame, de tous les genres de crises, je suis ainsi fait que sous le coup d'une grande émotion, d'une chose inattendue ou extraordinaire qui m'arrive... je ne peux pas la garder pour moi, comprenez-vous ? Il faut que je m'en épanche à l'instant dans le sein d'un ami.

— Monsieur ! monsieur ! protesta Panteau, lui prenant les mains, vous m'affligez. Ne vous excusez pas. Vous avez très bien fait. N'y avait pas autre chose à faire ; et tout ça est magnifique !

— Un dernier mot, ajouta Pootius. Faut-il que je dise franchement à Brocatel et à l'abbé que je sais tout, que j'ai tout entendu ? ou que je ne leur dise rien ? Que me conseillez-vous ?

— De vous taire, andouille ! éclata Panteau d'une voix terrible, ou sans ça, gare à toi !

Et le repoussant gentiment dehors, jusque sur le palier :

— Rentrez chez vous, mon oncle ! et n'ayez pas peur. C'est pour rire.

VI. — ÉBLOUISSEMENT.

Panteau, ayant refermé la porte, alla droit à la fenêtre et monta sur le balcon.

Dès qu'il fut là, il se vit grand, il se sentit puissant.

Il était à *sa place.*

Offrant alors un front altier aux derniers rayons du couchant qui l'empanachaient, il se laissa baigner et honorer par eux dans la splendeur du soir. Son esprit bondissait dans son corps immobile. Tête et cou nus, col arraché, gilet flottant, chemise ouverte jusqu'à la ceinture, il faisait face à l'immensité, — bravant le jour qui fuyait devant lui. Il respirait à longs traits, comme on boit, l'été, dans un grand verre. Il retrouvait, — pour les humer, — l'air vif et les parfums de la terre normande. Il avait l'impression d'être au sommet de toutes ses envies, d'avoir atteint un faîte. La plate-forme de son « sixième » lui paraissait située tout à coup à une hauteur nouvelle et phénoménale; et pour la première fois, en jetant les yeux en bas sur le trottoir, il eut le vertige. Que les *autres* étaient petits! L'orgueil et la joie, — un orgueil de peuple et de roi, de tyran, une joie d'enfant cruel, — le soulevaient, le dressaient au-dessus de l'entassement des maisons, des toits, des dômes, des tours, de tout ce qui exalte les regards et les lance encore au delà de ce qu'ils peuvent voir... Tout était au-dessous de lui. Il dominait. Le « Sacré » lui-même si blanc, si élevé, si imposant avec le superbe embarras de ses ruches de pierre, lui fit l'effet d'une masure. Il en eut pitié.

Il se livrait avec ivresse à la mêlée de ses pensées : « Ainsi en un jour, un seul, dans *ce* jour-là qui finissait... beau à crier *bis!* il avait appris et conquis tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il n'eût osé rêver : le secret de la femme Lesoir et celui du Toulousain, le grand mensonge de la veuve Tapard et la volerie de Gaudias... le drame de l'hôtel Pommelé qui venait si à propos le servir, lui mettre en main tous les atouts, toutes les clefs!... Et cela lui grêlait dessus, coup sur coup, presque à la fois, à une heure d'intervalle! Était-ce possible? Était-ce bien vrai? Il en avait l'extase et l'effarement. Il n'avait, jusqu'à ce matin, que trois désirs, — immenses tous les trois, — qui meublaient et bouchaient sa vie, trois désirs obstinés, furieux, lointains et

difficiles... différents et de violence égale, comprenant *deux haines* et un *amour*, —amour qui, par moments, avait lui aussi une virulence inouïe. Les deux haines, c'était celle de Tapard et celle de Gaudias, haine sociale du fils de l'ouvrier pour le patron et sa race, et haine sexuelle de l'homme et du jaloux pour le rival préféré ; et l'amour, c'était celui d'Irène à présent devenu pour lui une nécessité, une soif de tout son être... Eh bien ! ces trois désirs qui le hantaient, qui le brûlaient... Ah! bonheur! Fête en plein air! Orgies! Ils se réalisaient ! Tous les trois! Et, magnifiquement! Succès complet! Partout! La paix accordée enfin à l'ombre du père! Sa double vengeance? Assouvie! La vieille folle et le vil ravisseur? Châtiés, muselés! Tous les deux dans sa main! L'argent et les plaisirs? à flots! Et toutes les dépenses! Toutes les libertés! Toutes les volontés! Toutes les gourmandises! Toutes les vautreries! Toutes les prises de corps et de biens! Toutes les possessions... réunies, bientôt couronnées dans celle d'Irène, la vierge d'or, la belle des belles, la filleule au conte de Fées!... »

A cet embrasement, son cerveau bouillonnait. Son cœur retentissait du choc de ses convoitises. Il lui semblait qu'il allait, dans un accès de délire, enjamber la rampe de fer à laquelle il s'appuyait, — et qu'alors... il ne tomberait pas,... qu'*il* s'envolerait!

Il eut peur de lui-même, il sentit la folie, il recula et se reprit : « Attention, finet! Pas de bêtises! Et puis d'ailleurs, ça n'est pas le moment de se balancer aux étoiles. J'ai à faire. »

La nuit venait. Il rentra dans sa chambre.

VII. — TEMPÊTE

La soirée s'était passée à l'hôtel Pommelé entre les jeunes gens dans l'intimité la plus naturelle. Irène semblait avoir oublié le vif et rapide incident de Lutetia, et son fiancé, rassuré, avait eu le bon esprit de n'y pas faire la moindre allusion. Enfin l'absence du maître de la maison, — qui dînait dehors, — leur avait permis de se détendre plus complètement, dans la seule et douce compagnie de Valérie.

Gaudias avait su, tout de suite, dans l'effusion marquée de son abord, témoigner à l'excellente femme, sans la trahir devant Irène, l'étendue de sa gratitude pour son immense générosité.

— Je suis si heureux ce soir, lui avait-il dit, avec un regard significatif, que je voudrais vous embrasser... *cent mille fois!*

En même temps que tout bas, à l'oreille, il lui avait chuchoté, reprenant son mot favori :

— C'est trop! C'est trop!

Après qu'il eut été convenu entre eux qu'ils iraient ensemble le lendemain acheter la bague de fiançailles, il s'était retiré d'assez bonne heure, plein de confiance et d'exaltation, et malgré une longue et fièvreuse nuit, lucidement employée à tout prévoir, à tout peser, dans le bon comme dans le mauvais, il avait eu le plus souriant des réveils. Sans doute, l'inévitable et rude entretien qu'il allait lui falloir, dans quelques instants, engager et soutenir avec Brocatel, n'était pas sans jeter un peu d'ombre sur le matin de ce beau jour, mais cependant il ne s'en troublait pas. En effet, Irène, au point où il l'avait amenée, était désormais toute à lui et rien ne pouvait plus l'en détacher. Dans l'abbé Chamaille il gardait un ami vénérable et puissant, dont il devinait la bonté prête à tous les pardons. Quant à Valérie, sa protectrice née qui le couvrait d'une tendresse aveugle et sans limites,.. il en répondait comme de sa mère. Malgré les dangers à courir, il allait donc à la bataille dans des conditions inespérées, calme et résolu.

Ainsi que la veille, et à la même heure, ils se trouvaient réunis tous les trois, le matin, lui, Brocatel et Chamaille, dans le cabinet du propriétaire, à l'hôtel Pommelé.

Tous les trois assis, ils étaient placés de la même façon qu'à leur précédente entrevue, l'abbé à l'écart et dans l'ombre, au fond du canapé, l'ingénieur à contre-lumière à son large bureau, et le docteur en face de lui.

Seul l'abbé, — quand Gaudias était entré le dernier, — avait été lui serrer la main en silence. Le docteur et l'ingénieur, impénétrables l'un et l'autre, s'étaient bornés à se saluer d'un signe de tête très froid.

Et maintenant Gaudias attendait. On eût dit qu'il prenait plaisir à prolonger l'impatience de Brocatel.

Celui-ci lui posa donc brusquement la question qui le brûlait :

— Avez-vous tenu votre promesse?

— Je l'ai tenue, répondit Gaudias.

— Ah! — Le visage de l'ingénieur s'éclaira d'une lueur de triomphe. — Ainsi, vous avez parlé à Mlle Olette?

— Je lui ai parlé, hier.

— Dans le sens convenu?

— Absolument.

Mais comme, tout à coup, le docteur en restait là, soudain muet.

— Eh bien? fit Brocatel interloqué, le résultat? Dites-le vite. Est-ce celui que je *voulais*?

— Pas tout à fait, monsieur.

Brocatel tressaillit.

— Quel est-il donc?

— Celui que *j'espérais*.

— C'est-à-dire?

— Que ce n'est pas le même.

— Ah! ne finassez pas! commanda l'ingénieur. Allons droit au but. Vous êtes-vous arrangé pour qu'Irène reprît sa parole et vous rendît la vôtre? Enfin, ce mariage est-il rompu? Oui ou non? Répondez.

— Il ne l'est pas.

— Il ne l'est pas! s'écria Brocatel, ah! oui? — Ses yeux étincelaient. Mais alors, vous n'avez pas fait ce que vous aviez promis?

— Je l'ai fait.

— Non! Vous n'avez pas dit ce qu'il fallait pour vous dégager.

— Je l'ai dit.

— Mal. Et exprès, par fourberie!

— Monsieur!

L'abbé toussa.

— Vous n'avez pas été loyal.

— Je l'ai été. Je le suis toujours.

— Non, monsieur. Vous ne l'avez été, ni en pensée, ni en action, ni dans le regret de votre faute et dans le désir de la réparer! En rien! Je le vois. Si vous aviez voulu, sincèrement, vous racheter et comprendre votre devoir, vous auriez su, coûte que coûte, en trouver les moyens!

— Je l'ai voulu, et de toutes mes forces...

— Eh bien alors?

— Mais je n'étais pas seul! Nous étions deux. *C'est elle* qui n'a pas voulu! dit Gaudias doucement.

— *C'est elle?* s'exclama le propriétaire, j'attendais cela. C'est elle qui tient à vous! qui vous adore! et qui ne peut pas

se résoudre à renoncer à l'homme d'élite que vous êtes ! Vous ! ah ! vous ne demanderiez pas mieux que de rompre et de vous en aller, vous êtes bon prince, mais *c'est elle* qui se cramponne ! et qui vous retient !... Ce n'est pas votre faute ! c'est la *sienne*... Voilà le thème ! J'aurais dû le prévoir. Aussi, monsieur, je ne vous crois pas. Oh ! sans doute, vous êtes un séducteur assez habile pour avoir tourné la tête à cette enfant au point qu'elle s'imagine être liée par des aveux et des serments arrachés à sa candeur,... mais de là à me figurer qu'elle a pour vous cet amour éperdu que vous lui prêtez... avec tant de modestie ? Non !

— Libre à vous ! dit Gaudias; c'est pourtant la vérité. Je ne relèverai pas l'ironie injurieuse avec laquelle vous raillez ces sentiments d'Irène à mon égard, pas plus que je n'aurai le mauvais goût ni la lâcheté de les mettre en avant pour essayer de justifier ma conduite... Il me suffit de vous redire, ce que je ne devrais pas avoir à vous apprendre, c'est qu'elle m'aime... Oui, Monsieur... d'un amour... — éperdu ou non, je ne sais, — mais qui répond au mien ; d'un amour assez fort pour qu'elle n'ait pas pu consentir à une séparation que, de mon côté, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne pouvais cependant pas lui infliger de force et malgré elle !

— Et surtout malgré vous?

— Mais, oui, monsieur ! Mais oui ! malgré moi ! j'en conviens, déclara ouvertement Gaudias. Je ne prétends pas du tout, — quoi que vous en disiez, — qu'Irène soit la seule à s'opposer à notre rupture ! Moi non plus, je n'en veux pas, elle m'est odieuse, intolérable, et je la réprouve avec horreur !...

— Allons donc ! cria Brocatel, se dressant, debout, vous voilà cynique ! et franc ! pour la première fois !

— Oui, monsieur, me voilà franc ! reprit Gaudias du même ton et se levant lui aussi, mais ce n'est ni la première fois, ni la dernière.

— Quelle audace ! Oubliez-vous donc votre engagement, pris ici même, hier matin?

— Maintenant oui, je l'oublie, dit le docteur. Mais hier, quand j'ai parlé à Irène, je ne l'oubliais pas.

— Eh ! que vous l'ayez oublié ou non, que m'importe ! jeta, fougueux, l'ingénieur. Vous aviez promis de rompre et vous ne l'avez pas fait.

— J'avais promis de tâcher, rectifia Gaudias, mais non de réussir.

— Enfin, vous m'avez trahi! et joué! J'ai cru en vous, hier encore! même après tant de raisons que j'avais de n'y plus croire! J'ai eu cette simplicité, cette bêtise, je l'avoue. On vieillit, on a souffert, on a de ces candeurs... J'avais gardé à votre sujet cette suprême illusion que vous étiez capable, au point d'abaissement où je vous voyais tombé, de vouloir vous relever, de ne pas abuser de l'ignorance où une honnête fille était de vos vrais penchants et de vos fautes pour lier quand même son sort aux hasards et aux risques du vôtre, pour l'attacher et la river à votre effrayant avenir!... oui, je me figurais, — si vous l'aimiez comme vous le dites, — que vous l'aimiez assez pour penser à elle d'abord et la délivrer de vous!

— Comment donc! Pour qu'elle en épouse un autre?

— Mais oui! Un autre, encore inconnu de nous tous, mais alors, — quel qu'il soit, — vraiment digne d'elle, et sans tache à son nom!

— Jamais! monsieur! Jamais! déborda Gaudias. Ah! c'est très beau et très touchant d'avoir des illusions! (et une moquerie féroce altérait sa voix) mais à ce point-là... ça n'est pas permis! Vous êtes vraiment trop naïf! Vous en rendez-vous compte? Avez-vous bien réfléchi à ce que vous osiez, non pas même me demander en y mettant des formes, mais *exiger* de moi?

— ...Et que j'exige encore!

— Bien entendu!

— Oui, monsieur, j'y ai réfléchi.

— Je le regrette. Mais non!... Vous n'y avez pas songé. Et l'eussiez-vous fait, que vous ne pouviez pas, tel qu'à présent je vous connais, comprendre l'énormité de vos prétentions? Sur de basses attaques venues de là-bas, sur de faux témoignages...

— Sur des preuves certaines!

— Vous êtes parti, vous avez foncé, dans un premier mouvement de violence, avec une idée fixe, une seule : celle de m'exécuter. Vous n'aviez que cela en vue! m'abattre, matériellement et moralement, dans ma carrière et dans mes sentiments, les plus intimes, les plus profonds. Me frapper, me punir, sans pitié, sans appel, voilà ce qu'il vous fallait! J'étais condamné d'avance, et coupable avant d'être jugé! Faute et châtiment, sentence, arrêt, expiation... et puis quoi encore?...

voilà les seuls mots durs, mauvais, qui vous sont venus à l'esprit et qui en sortaient pour me tomber dessus, l'un après l'autre, et m'assommer! J'attendais toujours un repos, une lueur d'indulgence, un éclair de bonté, un geste, un regard où j'aurais enfin retrouvé l'ami paternel de naguère!... Mais non! vous n'étiez qu'à la frénésie de me dominer, d'abuser de votre puissance et de votre autorité, de vos anciens droits... Personne en pareil cas, fût-ce mon pire ennemi, n'aurait été, je le jure, plus cruel que vous!

— Ni même autant! je le crois! repartit Brocatel. Mais *pourquoi* ai-je été ainsi? Pourquoi ai-je dû l'être;... et dois-je le rester? Vous n'en parlez pas! Vous feignez de l'ignorer! Vous n'y comprenez rien!... Vous le savez pourtant! Pourquoi suis-je un autre aujourd'hui? Qui m'a changé? C'est vous! — Si je ne suis plus le même, c'est que vous avez cessé le premier de rester l'homme d'autrefois! C'est pour avoir été trop bon et trop confiant que je suis devenu inflexible, et fermé à toute faiblesse. Vous m'avez durci. Ainsi, ne vous en prenez qu'à vous de ma sévérité!

Brocatel avait prononcé ces mots avec un accent si grave et si douloureux que Gaudias en fut remué malgré lui; et s'en emparant au vol:

— Eh bien! oui, mettons que ce soit moi qui vous aie réduit à cette rigueur!... que je vous aie, — sans le vouloir, — troublé, peiné!

— Affligé! monsieur! déçu... bouleversé! révolté!... tout.... l'écroulement! entassa l'ingénieur.

— Tant que cela? Ah! c'est beaucoup! C'est trop! Soit! Cependant! J'en conviens... J'ai pu avoir des torts.

L'abbé bondit:

— Bien! Bonne parole! Enfin! Continuez!

— ... Mais à supposer, poursuivit tout droit le docteur, que j'aie été léger, imprudent, entraîné... pas assez scrupuleux?...

— Dites coupable! criminel! accusa l'ingénieur, et sans excuse, impardonnable!

— Si vous voulez! là! clama Gaudias, comme un homme vaincu, est-ce une raison, même alors, pour me piétiner, et me demander, le couteau sur la gorge, une chose impossible? Il vous a paru nécessaire d'exiger de moi le sacrifice de ma position... J'y ai consenti! J'ai démissionné! Mais vous faire celui de mon amour? je ne peux pas! Tout ce qui me venait de

vous et que vous m'accordiez largement, aide, affection, protection... retirez-le moi! Ça va. Rejetez-moi, puisque c'est votre idée! J'accepte tout, sans me plaindre... mais vous ne pouvez pas me reprendre Irène!

— Si! C'est *notre* droit, dit Brocatel, à moi et à Valérie!

— Ah! parlez pour vous seul et ne mêlez pas Mme Lesoir, puisqu'elle ne sait rien, à votre façon de penser!

— Je dis bien *nous*, reprit le propriétaire, car sans *nous*, vous n'auriez pas connu cette jeune fille et c'est donc *nous* qui vous l'avons donnée.

— Ce n'est pas vous! et d'ailleurs vous m'auriez donné ce qui ne vous appartient pas! Irène est maîtresse d'elle-même et c'est elle toute seule qui, de son plein gré, s'est promise à moi, irrévocablement. Vos droits, réels mais limités, sur elle comme sur moi, ne sont valables qu'à la surface et s'arrêtent à nos cœurs. Cette jeune fille, que vous avez recueillie et secourue, vous pouvez demain, si cela vous plaît, l'abandonner et la remettre à la rue... oui... Mais contrarier ses sentiments et lui imposer les vôtres?... Non! Elle est libre! et moi aussi! Notre amour vous échappe.

— Ah! l'amour! l'amour! dit l'ingénieur avec mépris, et haussant les épaules.

— Mais oui! l'amour! monsieur! s'enflamma Gaudias, il ne s'agit que de cela! Irène, c'est l'amour. Elle et lui ne font qu'un. Cet amour est mon plus grand bien, le seul auquel je tienne! Il est tout, il est ma vie! Voilà pourquoi je le défends et je vous supplie de ne pas me l'arracher!

— Je le voudrais, dit Brocatel impassible et glacé, je ne le peux pas! Je ne le dois pas! Je le regrette, sincèrement. Mais l'amour, quoi que vous en pensiez, n'est pas tout et ne passe pas avant tout.

— Il est le maître et souverain!

— A votre âge. Plus au mien. Je n'en reconnais pas moins, même à présent, la puissance et les droits, mais il ne vaut à mes yeux que ce que valent ceux qui l'invoquent, et dans aucun cas, pour moi, il ne prime l'honneur. Enfin, je le mets tout de même encore plus haut que vous, puisque c'est en son nom, par respect pour lui, que je ne vous juge plus digne de la pure et irréprochable Irène. Mon devoir vis-à-vis d'elle va plus loin qu'à la marier au hasard, et sans garantie! J'ai charge d'âme.

— Hé! Laissez là les âmes! s'écria Gaudias, c'est l'affaire de l'abbé, ce n'est pas la vôtre! Charge d'âme! dites-vous. Moi, j'ai vis-à-vis d'Irène charge de corps, c'est-à-dire de beauté, de santé, de gaîté, de plaisir, de joie, de bien-être, ... et aussi d'esprit, de confiance!... enfin d'amour, puisqu'il faut toujours, quoi qu'on fasse, en revenir là! Voilà ce dont j'ai charge, offerte par elle, et acceptée par moi! charge d'aimer et d'être aimé... Je n'y faillirai pas!

Et se tournant vers l'abbé dans un geste de désespoir et avec des yeux et une voix qui l'invoquaient, qui le tiraient :

— Voyons? vous? l'homme de Dieu? Aurez-vous pitié d'un homme? Vous, qui ne *dites rien!...* Êtes-vous aussi pour ma mort, et mon écrasement? Me refusez-vous de vivre? Parlez.

— Si l'abbé ne dit rien, s'empressa d'établir Brocatel, c'est qu'il n'a rien à dire! et qu'il pense comme moi.

— Non! dit le prêtre. Non!

Et il se leva, les deux pouces dans sa ceinture.

— Ah! s'écria Gaudias, exultant, rayonnant. Je le savais bien! Il est bon, lui! Il sent! Il comprend!

Brocatel, interdit, mais non démonté, considérait le prêtre avec une inexprimable stupeur.

— Ne triomphez pas! dit l'abbé à Gaudias. Je juge, aussi sévèrement que lui, — et il montrait l'ingénieur, — les actes qui vous sont reprochés, et vous êtes même, à mes yeux, plus coupable qu'aux siens. Vous avez *volé!* Pauvre enfant!

— Moi? blémit Gaudias.

— Oui. Ne niez plus! C'est un fait, et je le dis tel quel. Cela vous fait mal? Tant mieux! Gardez l'horreur du mot, et surtout celle de la chose. Malgré tout, je ne vous vois cependant pas perdu sans retour. Je pense à votre passé, — qui ne fut pas mauvais. C'est votre acquis; il est juste qu'il vous serve comme une avance « à valoir » sur votre avenir. Non seulement, je ne désespère pas de vous, mais je mets en vous beaucoup d'espoir... beaucoup! vous entendez? — Et il le regardait, il le fouillait jusqu'au fond des prunelles. — Je veux croire en vous, au réveil de votre droiture, à la clarté retrouvée de votre honneur... Mon amitié est à vous, et pour toujours, quoi que vous fassiez, vous le savez? Je suis le dernier ami du pécheur. Mais j'ai besoin... ah! un grand besoin, de vous conserver mon estime, et vous aussi, vous avez, j'en suis sûr, le désir que je vous la

rende? Pour toutes ces raisons, mais pour celles-là seulement, je ne suis pas partisan du sacrifice exigé de vous par Brocatel. Vous serez, sans ça, bien assez puni!

— Et par quoi donc alors le sera-t-il? réclama l'ingénieur.

— Par le regret et le remords de sa faute, et la honte d'un souvenir qui ne s'effacera jamais! et surtout par notre pardon. C'est par le pardon qu'on punit le mieux ceux qu'on aime.

— Je ne l'aime plus! dit Brocatel.

— Vous l'avez aimé, dit l'abbé. Ça suffit pour vous permettre d'être bon. Écoutez-moi. Croyez-moi. Vous avez sévi, et durement. Tenez-vous-en là. N'allez pas plus loin. Ne détruisez pas ce qui est fait et projeté, prêt à s'achever pour le bien de tous. A travers le coupable d'un jour ne frappez pas, peut-être pour toute sa vie, une irresponsable et une innocente!

— Je veux la sauver! dit Brocatel.

— Alors donnez-la-lui! conclut le prêtre en montrant Gaudias, et du coup vous ferez le salut des deux! car c'est sur elle, sur sa tendresse et ses vertus que je compte pour le changer!

— Trop tard! proféra l'ingénieur avec acrimonie. Il ne changera pas. Le pli du mal est pris! et depuis trop longtemps!

Gaudias était là, tout près, recevant ces affronts en pleine figure, forcé de les avaler, et les dévorant, gonflé d'une rage muette.

— ... Et puis, indulgence, ... bonté! pardon! poursuivait Brocatel, acharné sur l'abbé, ça vous est facile à dire! Moi je réponds : « Lâcheté! complicité! désertion! » Mais *vous*, le délit, le méfait, le vice et le crime lui-même ne vous étonnent plus! Affaire d'habitude. A force de les rechercher, vous finissez presque par les aimer! et ils vous passionnent! Vous voyez cela en prêtre, en artiste de la pénitence... avec une absolution toujours à portée de la main. J'admire. C'est très beau. Vous êtes dans votre rôle : A tout péché miséricorde! Mais *moi*, qui ne suis pas d'église et qui n'ai pas vos pouvoirs de tolérance et de rémission, je n'oublie pas, je ne pardonne pas. Vous grâciez; moi je maintiens.

— Quoi? Que maintenez-vous? s'alarma l'abbé.

— Tout, ma défense, et ma décision. Ce mariage est impossible. Il ne se fera pas.

— Il se fera! proclama Gaudias, impuissant à se contenir davantage. Il se fera!

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Je le veux.

— Moi pas. Je l'empêcherai.

— Vous ne le pouvez pas! riposta le docteur. Comment le pourriez-vous?

— Je verrai Irène, — à mon tour! Et je lui dirai tout.

— Oh! s'indigna Gaudias.

— Non! s'écria l'abbé. Revenez à vous! Brocatel, mon ami! Vous perdez la raison! C'est la colère qui vous égare! votre vieille colère!

Et en même temps il le serrait dans ses bras, il le touchait, il le pressait de ses mains vigilantes, ainsi qu'on le fait à un somnambule qu'on tâche d'arracher à son hideux sommeil ou à un fou que l'on veut apaiser.

Mais Brocatel, déchaîné, ne l'écoutait plus, ne l'entendait plus. Il échappait, tout en la subissant, à l'étreinte du prêtre et à ses adjurations. Soulevé par la fureur où depuis deux jours l'avait rejeté le drame de Gaudias, il se ruait jusqu'au bout de son emportement. Blanc comme un marbre et les yeux pleins d'éclairs, tous les muscles à fleur de peau sur sa face mince et creuse, le crin de ses cheveux gris comme cristallisé, moustache et barbe hérissées sur des lèvres de parchemin découvrant jusqu'aux gencives des dents serrées, qui grinçaient, il ne se possédait plus. Pour l'arrêter, le faire taire, il eût fallu l'abattre et puis le bâillonner. C'était une colère sèche, aveugle et déchirante comme un orage sec, et qui courbait et broyait tout sous sa rafale et son fracas.

Il redit féroce :

— Oui! à Irène!

Et faisant un dernier effort de volonté dans la rage, il lança :

— ... Et à Valérie! Aussi! Elles jugeront! Toutes les deux!

Ce fut alors, chez ces trois hommes, un éclat terrible, une explosion. Ils levaient les bras, ils parlaient aux murs, ils se séparaient pour revenir tout à coup, l'un sur l'autre; et d'une voix perçante ou étranglée, ils s'interpellaient, tous à la fois, ils poussaient des cris, ils se lançaient à la tête des débris de pensées, des lambeaux de phrases sans suite, et qui n'étaient plus que des sons. Ils semblaient tous les trois, jusqu'à l'abbé, en proie au même délire, car la colère a sa contagion : — Grand Dieu! s'écriait le prêtre. — Infamie!... clamait Gaudias! Et bro-

chant sur eux deux, ivre et radieux de colère, l'ingénieur faisait sonner, — comme un tocsin :

— A Valérie !... A Valérie !...

Puis, repoussant le docteur d'un geste qui le fauchait :

— Maintenant, allez ! disparaissez ! Mes paroles seront tenues... toutes mes paroles ! Le traitement que je vous avais promis... vous sera versé, quand même ! et les deux femmes, que nous n'avons plus le droit de tromper, seront *ren-sei-gnées!* Pour le reste,.. je vous tiens quitte !

— Moi pas !

— Gardez ce que je vous ai donné ! avec ce que vous avez pris !

— Non, monsieur, fulmina Gaudias, monté à la même hauteur, je n'ai rien pris, et je ne garderai rien ! Je refuse ce traitement que vous me jetiez en aumône ; et, pour les trente-deux mille francs, avant huit jours, vous les aurez !

— C'est très bien.

— Enfin ma parole... à moi aussi... sera tenue ! J'épouserai Irène Olette. Opposez-vous ! Criez ! J'épouse. Si les témoins me manquent... j'en trouverai d'autres... n'importe qui... les gens du coin. Et l'abbé me mariera ! — Il se tourna vers lui : — Me refuserez-vous ?

— Non, dit le prêtre. J'appartiens à tous.

— Là ! fit Gaudias.

Brocatel était livide.

— A présent, prononça, en fixant ce dernier, le docteur raffermi, parlez à Irène et à Mme Lesoir, si vous voulez ! Après avoir été envers moi impitoyable, et inhumain, achevez votre œuvre en bouleversant la vie de ces deux pauvres femmes !... Mais, je vous le prédis, si vous faites cela, vous en serez le premier puni. Elles ne vous le pardonneront pas, et elles me pardonneront ! Allez-y donc !... et commettez ce crime !

— Il parle de crime ! Il ose ! Taisez-vous ! Je vous défends.

Et affrontant Gaudias, il leva le bras sur lui.

Était-ce pour le chasser, le menacer, le maudire... ou le frapper ?... On ne savait... Le savait-il lui-même ?...

L'abbé le vit, et s'élança.

Mais déjà le docteur, de sa forte poigne, avait saisi, avant qu'il retombât, ce bras en l'air, et le tenant toujours ainsi levé et impuissant :

— Ah! non! monsieur! Pas de ça! *Je ne suis pas votre fils!*

A ce mot de fils, à ce rappel sanglant, l'ingénieur s'arracha de la main de Gaudias avec un cri sauvage... un cri qui trahissait toute la douleur physique et morale à son dernier degré; c'était la plainte d'une chair et d'un cœur torturés, le hurlement d'une âme à vif. La face de Brocatel en même temps se disloqua; il ouvrit la bouche et resta ainsi, sans pouvoir parler, les traits convulsés, immobile et suspendu au bord de l'apoplexie... sans que l'on pût deviner comment cela allait finir... dans le paroxysme de la violence ou dans l'effondrement... s'il allait écumer, ou pleurer... tomber roide et inanimé ou bondir sur le docteur!

S'interposant, l'abbé les couvrait l'un et l'autre, prêt à se faire écraser entre eux deux.

Ce fut enfin du côté de la fureur, comme il fallait le prévoir, que bascula Brocatel.

Il put parler, il parla. Il vociféra.

— Mon fils? Ah! s'il était là, c'est lui qui vous...

Et il fit le geste de souffleter.

Mais, comme si, en ce tragique instant et à la fin de cette scène inouïe qui ne pouvait plus que sombrer dans l'indigne et l'odieux, un secours venait du dehors la couper, et la préserver à la dernière minute... la porte s'ouvrit brusquement, et Belle-Julie fit irruption, criant de tout son visage couleur de vin noir :

— Mme Valérie se meurt! Elle est là-haut, avec mademoiselle!

Ce fut un coup de vent qui balaya tout.

— Elle? — Comment? — Qu'y a-t-il?

— J'étais montée... lui porter une lettre... Elle l'a lue, et puis elle est tombée, en disant :...

Et Belle-Julie s'arrêta.

— En disant quoi? demanda Brocatel.

— En disant : « Lui! Mon Dieu! » Mais venez, venez vite!

Et courant, elle remonta.

Les trois hommes se regardaient.

— Qu'est-ce que ça veut dire? balbutia l'abbé.

— Ça veut dire qu'elle sait tout! planta Brocatel à Gaudias. Malheureux! Vous l'avez tuée!

Sans répondre, le docteur s'élançait :

— J'y vais!

Mais Brocatel lui barra le chemin.

— Ah! non! Pas vous! Pas vous! votre vue l'achèverait. Et si elle est morte, c'est inutile. Vous n'irez pas.

— Nous sommes à la seconde! avertit Gaudias, et vous jouez sa vie!

— J'en prends la responsabilité!

— N'insistez pas, dit le prêtre. Partez, je vous donnerai des nouvelles.

Gaudias comprit qu'il n'avait plus qu'à céder. Il partit, d'un trait, sans fermer les portes...

— Allez! dit alors Brocatel à l'abbé, moi je cours en face, à Laënnec, chercher un médecin... *un autre*, oui!

VIII. — LE VŒU

Au moment où Mme Lesoir, ayant jeté les yeux sur la lettre que lui avait remise Belle-Julie, s'était écriée en chancelant : *Lui! Mon Dieu!* Irène se trouvait à côté, dans sa chambre. Elle entendit le cri, ainsi que les mots étranges, et s'élançant, elle arriva juste à temps chez Valérie pour la recevoir dans ses bras.

Attiré par le bruit, le bon voisin, Pootius, s'était précipité au même instant. Il porta Mme Lesoir sur son lit, où les deux femmes lui défirent le haut de sa robe, lui retirèrent son corset et relâchèrent ses vêtements.

— Avez-vous de l'eau de Cologne? demanda Pootius.

A ces mots Irène passa chez elle pour y prendre sur sa toilette une petite bouteille de l'eau en question que justement lui avait donnée la pauvre femme, qui, elle, n'en usait pas.

Mais, comme elle revenait, elle aperçut à terre, au milieu de la pièce, un papier froissé.

C'était la lettre.

En la voyant, elle fut fascinée. C'était la lettre... la lettre mauvaise qui, à la minute, avait porté à sa marraine le coup terrible!

On ne pouvait pas la laisser là.

Elle la ramassa. Et vive, farouche, — presque malgré elle, — profitant de ce que Belle-Julie et M. Guillaume tournaient le dos, elle la mit dans sa poche.

Aussitôt elle se sentit soulagée.

Pas une seconde, bien entendu, il ne lui venait à l'idée qu'elle pût la lire... mais elle savait qu'elle tenait la clef d'un mystère auquel une voix secrète et puissante lui soufflait qu'elle était mêlée, et cette assurance lui suffisait, — pour le moment. —

« Le dangereux papier ne traînait pas, n'était pas perdu, ne tombait pas dans des mains ennemies, ou étrangères... Personne autre que Valérie ne l'avait lu... et c'était elle, Irène, qui à présent le possédait. C'était bien. » Cette pensée n'altérait en rien la grande émotion où la plongeait l'évanouissement de sa marraine. Cela ne l'empêchait pas de se pencher corps et âme sur elle et de lui prodiguer ses soins avec cette promptitude ardente et ingénieuse capable en de pareils instants d'opérer des miracles. Mais cependant, même remuée jusqu'aux entrailles et en couvant de toute son attention la chère malade inanimée, et en la touchant et en la tâtant, et en lui parlant et en la scrutant, et en lui caressant la joue ou les cheveux, elle ne cessait, malgré tout, sans que cela nuisît à son angoisse et à sa vigilance, de songer *à la lettre* en même temps qu'à *l'accident* qu'elle avait brusquement causé. La lettre et l'accident, celui-ci conséquence de celle-là, étaient si étroitement unis dans la réalité qu'il devenait impossible à la réflexion de les séparer... et plus que toute autre enfin elle avait d'impérieuses raisons de s'alarmer d'un fait où elle seule était susceptible d'entrevoir tout à coup de terribles rapprochements. *Lui*!... Qui pouvait-ce être pour Valérie, sinon le même que celui qui, pour elle Irène, était *Lui*, également? *Lui*, c'était Gaudias! et avec autant de certitude que si on l'eût nommé! Donc la lettre avait trait au docteur. Et : *Mon Dieu*! prouvait qu'elle contenait une grave... une affreuse nouvelle, pour avoir ainsi, d'un seul coup, abattu celle qu'elle atteignait... et, peut-être même, qu'elle visait? »

Le cerveau d'Irène s'échauffait. *Mon Dieu*! elle avait encore dans l'oreille et plus loin... jusqu'au fond d'elle-même, l'accent d'amertume et de désespoir avec lequel ces deux simples mots avaient été lancés... Ce n'était pas seulement une exclamation arrachée dans l'inconscience par le vertige et la détresse physique; mais un long cri, qui, cependant si court, avait pu durer, et où il y avait du déchirement, de la stupeur et de la douleur, et du doute indigné, et de la réprobation devant une évidence inadmissible, horrible... C'est tout cela, et d'autres sentiments,

blessés et saccagés, qui avaient rempli ce *Mon Dieu!* annonçant un malheur, un grand malheur, quelque chose d'inattendu, d'insensé... d'énorme et d'irréparable!...

Mais quoi? Qu'est-ce que ça pouvait bien être? A quoi pouvait se rattacher ce *Mon Dieu* désolé... et surtout révolté... qui accusait?... qui souffrait!.. et ne pardonnait pas?

Irène cherchait... Et ce qu'elle trouvait aussitôt était si effrayant qu'elle le repoussait, pour y revenir néanmoins aussi vite et aussi fort, attirée et subjuguée par des suppositions d'une atrocité lumineuse. La démission de Boulouris et l'histoire des trente mille francs perdus au jeu, prenaient alors instantanément un aspect trouble et sinistre et elle avait beau s'insurger contre elle-même et se juger odieuse d'écouter de semblables pensées, ces pensées l'assaillaient, la pressaient, l'entouraient, toujours plus hardies et plus claires. Et cette ruée se poursuivait dans son esprit lucide et ravagé pendant que ses mains accomplissaient, machinales, sur l'insensible Valérie, leur tâche active... et toujours inutile... Elle était ainsi harcelée par deux menaces qui la hantaient, parallèlement, dans son amour, et dans son affection filiale, c'est-à-dire dans la totalité de son bonheur qui ne pouvait être complet que si elle avait la tranquillité des deux côtés à la fois.

Cette tempête, cette foudre d'idées, qui ne remontait qu'à quelques minutes, mais pendant lesquelles s'était comme abolie toute notion de temps et de lieu, alluma dans un éclair chez Irène l'envie folle et fatale, celle de *lire la lettre*; et une fois « prise » comme une paille, cette idée gagna du haut en bas la jeune fille et l'embrasa. Des craintes? Des scrupules? Il était trop tard et elle était trop enflammée pour qu'elle pût en avoir et s'y arrêter. Elle brûlait. Le feu ne raisonne pas. Dans le tourbillon de l'orage, à travers la déroute et la fumée de ses pensées, elle voyait néanmoins passer, en lambeaux fuligineux, toutes les raisons qu'elle avait de céder à son désir... C'était pour elle un besoin vital, une nécessité, *un devoir* de connaître cette lettre. Son sort s'y trouvait caché, et fixé! Son présent et son avenir en dépendaient. C'était la Providence elle-même, — elle l'éprouvait avec une force religieuse, — qui la lui présentait à cette heure critique. Au point de vue immédiat et pressant des soins que réclamait Valérie et dont cette lettre irritante arrivait à la détourner, il fallait aussi que le point terrible et

douloureux fût éclairci, tout de suite! Se débarrasser de la lettre, d'abord. Après seulement elle aurait l'esprit libre et serait toute à sa marraine. Enfin, elle *voulait* la lettre, et la lettre aussi la *voulait*. Elles ne pouvaient plus échapper l'une à l'autre.

Ayant plongé la main dans sa poche, Irène atteignit le papier, et sans le sortir encore, ses doigts déjà jouaient avec lui, l'ouvraient et le dépliaient... le préparaient. Elle fit un pas en arrière, Pootius et Belle-Julie devant elle étaient toujours courbés sur Valérie. Était-ce le moment? Oui? Oh! sans doute, c'était dur... c'était mal de quitter la marraine... si peu que ce fût. Mais une minute! Une minute seulement! Qu'est-ce que c'était qu'une minute? Allons! Elle s'arracha du lit et courut à sa chambre.

Une fois là, intrépide, elle empoigna la lettre et voici ce qu'elle lut.

MADAME,

Le docteur Gaudias a volé trente-deux mille francs à Boulouris. M. Brocatel l'a découvert et lui a imposé sa démission de Directeur. Voilà ce qu'on vous cache pour ne pas vous faire de peine. Pouvez-vous maintenant laisser votre filleule, ignorante de tout, épouser ce voleur? Votre conscience jugera. Celui qui signe :

Un ami inconnu.

Il y a des commotions qui échappent aux mots. Ce que ressentit alors Irène est inexprimable. Elle fut foudroyée, — tout en gardant son entière connaissance. Elle vivait toujours, mais il y avait en elle, une Irène morte. Elle était absolument calme et s'en émerveillait, dans une espèce de honte.

Quand elle avait, d'un trait, englouti les six lignes de la lettre, le choc qu'elle avait reçu n'avait pas été celui d'une stupeur, ni même d'une douleur..., mais d'une confirmation. Tout cela qui arrivait, — sauf dans la précision du chiffre et du détail, — elle l'avait déjà progressivement et depuis la veille envisagé et redouté. Avant même de lire la lettre, elle *savait* ce qu'elle contenait!

Elle se trouvait maintenant près de sa marraine sans se rendre compte comment elle y était revenue. Sa courte absence n'avait même pas été remarquée. Belle-Julie et Pootius étaient

toujours debout, mornes et impuissants, contre la malade toujours abîmée dans la syncope. Et rien n'était changé dans la petite chambre où semblait s'installer le malheur.

Elle seule, Irène, en l'espace de la minute qui venait de s'écouler, avait subi un « changement » et quel! un de ceux définitifs et terribles qui vous transforment pour la vie.

A ce moment, l'abbé Chamaille entra.

Ils s'écartèrent tous, sans un mot.

Et Valérie apparut à l'abbé.

Immobile et inanimée, elle était étendue, toute blanche dans la robe noire dégrafée du haut et montrant, en dégageant le cou, un petit coin de peau de sa gorge pauvre et rétrécie, toujours si bien cachée, et maintenant comme étonnée d'être nue, sans raison...

Le front d'un luisant d'ivoire, les narines collées, les yeux fermés et recroquevillés tout au fond des orbites comme dans le creux d'une pierre, elle avait, — appliqués aux coins de la bouche et tracés par un dur fusain, — deux plis nouveaux qui lui composaient un masque cadavérique, et ses lèvres décolorées se détachaient de ses dents dont l'émail terni semblait déjà funèbre. Ses cheveux, courts et dépeignés, lui donnaient l'air d'une femme renversée et ramassée dans la rue. Le traversin et l'oreiller, arrachés du lit ou en ayant glissé, étaient tombés à terre, de sorte qu'elle se trouvait, de ce fait, dans la plus singulière et choquante des positions, la tête plus basse que les pieds, — et ceux-ci déchaussés, — appuyés sur le bois du lit qu'ils dépassaient. Elle avait des bas de fil noir reprisés aux deux talons.

L'abbé lui prit le poignet.

— On ne sent pas le pouls! dit-il aussitôt.

— Non, dit Pootius, et pourtant il bat, mais petit, petit... Il faudrait un médecin.

— Il va venir! Il vient! assura le prêtre. M. Brocatel est allé le chercher.

— Le chercher? Et où donc? demanda Irène provocante, avec une voix altérée.

— En face, à Laënnec, répondit l'abbé en se détournant.

Et personne, à ces mots, ne parut surpris.

Silence effrayant, absolu...

Personne ne s'écria :

— Eh bien! Et Gaudias?

En recevant comme un coup de couteau la réponse du prêtre et devant ce silence accusateur, qu'on eût dit concerté, la jeune fille, qui était déjà bien pâle, eut un redoublement de pâleur à croire qu'elle aussi elle allait s'évanouir; mais elle se roidit dans un sursaut d'énergie désespérée... Et puis sa marraine était là, inerte, abattue..., image affreuse d'agonie qui l'appelait : « Regarde-moi... pour bien conserver mes traits, lui *disait-elle*. Ne pense qu'à moi. Sois toute à moi, pendant que je suis là, encore! Car je m'en vais..., je m'en vais... et demain tu ne m'auras plus! » Ah! Seigneur! comment résister à ces supplications d'un être chéri qui parle, avec sa pensée restée claire et perçante, quand sa bouche est fermée de force et son corps paralysé? Chassant tout ce qui n'était pas Valérie, et Valérie en danger, navrante à voir en cet état, Irène s'absorbait en elle. C'est à elle seule que s'attachaient et appartenaient en ce moment son esprit et son cœur; elle les lui rapportait. Tout ce que cette femme, unique au monde, avait fait pour elle, depuis cinq mois..., lui revenait en foule à la mémoire : sa bonté triste, sa douceur, son dévouement, ses gâteries, sa vigilance et sa tendresse maternelles... Sa pauvreté surtout la lui rendait plus touchante et plus vénérable, et faisait d'elle à ses yeux une bienfaitrice deux fois sacrée, puisqu'en partageant avec elle et en se donnant tout entière, — elle qui n'avait rien, — elle se montrait plus méritante et plus généreuse que si elle eût possédé des millions! Ah! non! Elle n'aurait pas voulu que sa marraine fût riche, et elle ne l'aurait pas autant aimée si par malheur elle avait été, comme M. Brocatel, comblée par la fortune! » C'est à quoi songeait en désordre Irène atterrée en face de ce corps allongé, sans mouvement, d'où la vie, l'invisible et insaisissable vie, — quoi qu'on fît pour la retenir, — avait de minute en minute l'air de partir sans retour et de s'évaporer!... Que faire d'ailleurs? Qu'aurait-on pu faire? On ne faisait rien.

Après avoir, sans résultat, frictionné d'eau de Cologne et aspergé d'eau fraîche le front insensible et les joues de sa maîtresse, et lui avoir soufflé entre les deux yeux, et plus de vingt fois l'avoir tourmentée tout bas à l'oreille : « Madame! M'entendez-vous? C'est moi Julie! C'est nous tous! Ça va-t-il mieux? » la pauvre fille, à bout d'inventions, se tordait les mains, en gémissant.

Incapable de parler, de pleurer, d'agir, Irène, étouffant de chagrin, mais en apparence impassible et glacée, restait debout au chevet du lit, à la même place. Ah ! si elle avait été seule avec sa marraine, elle l'aurait embrassée, soulevée, caressée, traitée et soignée à son idée, et sûrement elle l'eût ranimée sous ses baisers, par la force de son étreinte et de sa volonté... Mais devant Belle-Julie, M. Guillaume et l'abbé, elle était comme gênée, à cause d'eux, et s'accusant de l'être.

Par moments, cependant, elle prenait avec timidité la main de Valérie, mais cette main, — dont les quatre doigts étaient repliés sur le pouce qu'ils serraient, — était si lourde et si impressionnante à tenir qu'elle la reposait bientôt sur le drap. Et l'on restait là, ainsi, à penser, à ne pas penser, à « s'écouter se taire, » à attendre que sur ce visage armé de résistance où s'entassaient tant de désirs... un signe, une onde ou un frisson passât... On ne quittait pas de l'œil ces yeux obstinément clos, comme si de les regarder longtemps devait les forcer à s'ouvrir, et l'on guettait, haletant, ces lèvres d'où l'on aurait voulu, en respirant plus fort, arracher un souffle et un cri de réveil... Et rien ne venait, rien ne dégelait la face impénétrable et résolue.

Enfin, M. Brocatel arriva avec le médecin de Laënnec, l'inconnu qui tenait la place de Gaudias, indigne et banni.

Sans saluer les personnes présentes ni même jeter les yeux sur elles, il s'empara directement de la malade, et remarquant la position du corps étendu, la tête en bas et l'extrémité des jambes en haut sur le bois du lit :

— Qui a placé Madame ainsi ? demanda-t-il tout en commençant de l'examiner.

— C'est moi, dit Pootius en rougissant.

— Eh ! bien ! mes compliments, Monsieur ! c'est ce qu'il fallait faire.

— Oui... poursuivit tout bas le Hollandais... j'ai pensé qu'en cas de lypothymie, c'était la première précaution à prendre.

— Et la plus importante, dit le docteur... Seriez-vous médecin ?

— Oh ! non ! fit le bonhomme avec modestie. Mais étant moi-même sujet, parfois, aux syncopes, je connais un peu le traitement.

Puis, comme pour échapper à l'admiration étonnée de ses

amis et qu'il devinait dans leur silence, il ajouta, timoré :

— Je n'ai pas osé faire de frictions sur la région précordiale ni sur la moelle épinière... Mais j'en ai fait sur les tempes... et hélas ! sans succès !

Il se tut.

M. Brocatel s'inquiétait.

— Est-ce grave ?

— Je ne sais pas, répondit sèchement le médecin, faisant signe de la main, — au milieu de son attentive auscultation, — pour qu'on n'en parlât pas.

Cette question de Brocatel, la froide réponse du docteur, et son geste qui soudain prenait, — le bras levé, — la tragique ampleur d'un avertissement et d'un signe d'alarme... ces trois choses furent pour Irène autant de poussées qui la mirent face à face avec la catastrophe... Elle eut la perception éblouissante, presque surnaturelle, que sa marraine n'était plus qu'à un souffle de la mort.

Comment la reprendre et la sauver ? En si peu de temps ? le temps seulement d'une pensée, d'un regard, d'un battement de cœur ?... Le moyen ?

Elle le trouva. *Par des sacrifices.*

Des sacrifices, voilà ! Et les plus grands ! les plus durs ! Et d'abord, le premier, le plus pressé de tous, le sacrifice de Gaudias. Lui coûtait-il vraiment d'ailleurs autant qu'elle eût pu le craindre ? Aussitôt tout lui criait que non, et que, depuis ces instants de révolution qui l'avaient bouleversée, le coupable s'était déjà, par sa propre déchéance, rayé lui-même de son cœur. Elle avait essayé de l'excuser, de l'innocenter... de le croire calomnié ? En vain ! En vain ! Chaque fois elle avait senti l'inutilité de sa tentative... qu'il était perdu... perdu pour elle... et perdu pour lui ! et que rien n'y ferait. Elle en était épouvantée... mais c'était un fait : elle ne l'aimait plus, elle n'avait même pas le souvenir de l'avoir aimé... Ce fut une coupure, complète et instantanée. Gaudias, marqué sur son beau front de ce mot de *voleur*, qui s'imprimait et se répercutait partout dès qu'elle évoquait son image, Gaudias tranché, disparut dans l'ombre et dans l'oubli comme une branche morte qui tombe, et qu'on n'entend même pas tomber... Le cri : *Mon Dieu !* qu'avait poussé tout à l'heure, en commençant déjà de rendre le dernier soupir, la pauvre femme mortellement blessée, le cri *Mon Dieu !* qui dans

sa bouche de douleur avait condamné Gaudias, vint alors remplir Irène à son tour et la soulever; il monta en elle et s'en échappa avec la véhémence et l'infini d'une prière... Il allait au plus pressé : au salut de Valérie. Il contenait tout, il exprimait tout. Il suffisait. Et comme elle était, sur cette pente et dans ce vertige, ivre de sacrifices, elle voulut, en implorant la grâce divine, s'en infliger un autre, un second, plus profond, plus personnel et plus décisif encore que celui de Gaudias. Ayant renoncé au méprisable fiancé qui l'avait déçue et désenchantée, — brusquement dégoûtée de l'homme et des hommes, et du grand rêve de l'amour, — elle voulut se préserver de pareils dangers et de pareilles chutes... et dans un suprême élan de son âme elle fit le vœu... *si sa marraine revenait à la vie, de ne jamais se marier, pour rester près d'elle.*

A ce moment même, Mme Lesoir se dressa, ouvrit les yeux et d'un air égaré, dit :

— L'argent! L'argent!

Puis elle retomba, de nouveau assoupie.

— Elle a parlé, elle est sauvée! déclarait le médecin.

Irène avait poussé un cri de joie, si perçant et si pur qu'il les fit tous retourner.

— Vous l'aimez donc bien? lui dit M. Brocatel.

— Si je l'aime, Monsieur? Plus que tout! Venez! commanda-t-elle en l'entraînant à côté dans sa chambre.

Et une fois là, le regardant bien en face :

— Le docteur Gaudias a détourné trente-deux mille francs à Boulouris et voilà pourquoi vous l'avez forcé à donner sa démission.

— Il vous l'a donc dit? ne put s'empêcher de s'écrier le propriétaire.

— Non. Mais je le sais.

— Comment?

— Par la lettre anonyme envoyée à Mme Lesoir, et tombée à terre. Je l'ai ramassée et je l'ai lue.

En même temps, l'ayant sortie de sa poche, elle la lui tendait.

— Ainsi, c'est vrai? s'écria-t-elle.

Le propriétaire baissa la tête.

— ... Et maintenant répondez-moi. Dois-je l'épouser?

— Non, il ne vous mérite plus!

Irène avait été, sur ces derniers mots, s'asseoir à sa table où vivement elle écrivait. Ce ne fut pas long. Deux lignes.

Pendant ce temps, M. Brotatel étudiait la lettre anonyme.

Quand la jeune fille eut fini, elle se leva.

— Voici ce que je *lui* dis.

« Je sais la vérité. J'aurais pu pardonner. Mais vous m'avez menti, je n'ai plus confiance. Adieu. »

L'écriture était ferme et nette.

Alors, présentant au propriétaire sa lettre mise sous enveloppe avec l'adresse : Docteur Gaudias.

— Je vous en charge, lui dit Irène.

— Il l'aura aujourd'hui même, assura M. Brocatel.

— Merci. Retournons près d'elle.

Quand ils rentrèrent, l'abbé leur fit signe aussitôt que tout allait bien.

Valérie reposait.

Pootius, humble et discret, s'était déjà retiré et Belle-Julie avait été envoyée porter « une ordonnance » chez le pharmacien.

Il n'y avait plus là que le médecin de Laënnec suivant d'un œil satisfait la paisible respiration de la dormeuse, et un peu en retrait, l'abbé Chamaille, méditatif, dont le silence et les regards étaient pleins de leçons...

— Je puis vous l'avouer à présent, dit tout bas le docteur, elle a été à deux doigts de l'embolie. Elle est tirée d'affaire... pour cette fois, mais elle a un bien vilain cœur... bien fatigué... Gare aux émotions ! Et à ce propos, qu'est-ce que ça signifie ce qu'elle disait tout à l'heure ? « L'argent ! L'argent ! »

— C'est qu'elle est pauvre, dit M. Brocatel.

— Ah ! tout s'explique ! interrogea le docteur, et elle voudrait être riche ?

— Hé oui ! fit l'abbé souriant.

Le docteur, en hochant la tête, avait repris son « observation » auprès de Mme Lesoir. Il ne voulait pas la quitter encore.

Mais à présent, quelle accalmie ! quelle douceur ! Tous les orages semblaient enfuis. Tout paraissait rentré dans l'ordre et dans la paix. Le soleil de midi blanchissait la chambre. Chez les dames de Saint-Maur tintait une cloche argentine... et on eût dit qu'elle parlait... qu'elle appelait : « Venez par là ! » Un parfum de fleurs et d'encens montait des jardins. La fenêtre

était grande ouverte ainsi qu'une porte d'église... et des pigeons tombaient du ciel bleu sur le velours des toits.

Cependant, sous les dehors de cette trompeuse béatitude, le drame lancé se poursuivait, au fond des cœurs et des consciences... la grande chasse de la vie que rien n'interrompt ni n'arrête. Les esprits continuaient à courir la poste et les idées à galoper... La meute des pensées suivait sa piste à travers la forêt des craintes, des désirs, et de l'imagination...

M. Brocatel, avec une stupeur croissante, songeait à la lettre anonyme : « Qui l'avait envoyée ? Qui pouvait être au courant d'une chose si secrète, dont n'avaient eu connaissance ici que trois personnes : trois, lui, Gaudias, et l'abbé? »

Il se creusait en conjectures.

Or, au même moment, Irène, que tourmentait la même question, y répondait du premier coup : *C'est Panteau!*

Lui? ou Féline? Pas d'autre.

Mais elle écartait aussitôt le Russe, et se proclamait intérieurement : *C'est Panteau! C'est Panteau!*

Et en effet c'était lui qui, la veille au soir, après le départ de M. Guillaume, avait écrit à Mme Lesoir, à *la* Tapard, la lettre qu'il avait été, par précaution, jeter à la gare Montparnasse.

Irène, à cette découverte, était terrorisée.

Ses yeux, qui criaient : « Au secours! » rencontrèrent ceux de l'abbé.

Comme s'il guettait sa panique, il lui sourit, et il avait l'air de lui dire :

— *Ce n'est rien.*

HENRI LAVEDAN.

VOYAGE EN RHÉNANIE

L'EXPOSITION DE BIEBRICH

Le vendredi 11 juin, un train spécial emmenait à Wiesbaden un certain nombre de Parisiens, de ceux qu'on nomme des notabilités : deux ministres, deux généraux, des conservateurs de musées, des directeurs de revues, des critiques d'art. Ils étaient invités à inaugurer le lendemain l'exposition d'art français de Biebrich. Des journalistes accompagnaient cette sorte d'expédition. Suivons-les à notre tour, dans cette Rhénanie, où tant de raisons nous appellent. Mais enfin suivons-les avec une honnête liberté et accompagnons-les en les quittant d'abord. Au lieu de faire le voyage en chemin de fer, nous le ferons en automobile. Nous verrons le pays. Nous aurons même le sentiment si agréablement naïf de le découvrir.

De Paris à Metz, on descend tous les paliers du royaume de France. Pour qui a des yeux, il n'y a rien de plus émouvant que de parcourir ces six grands degrés qui conduisent solennellement de la Seine à la Moselle. Il faut un jour, à une vitesse moyenne, pour les franchir. On atteint le bord de la première marche à Montmirail. De cette arête où, en 1814, Napoléon arrêta Blücher, et où, en 1914, Franchet d'Espérey culbuta von Bülow, on voit à ses pieds la Champagne bleuissante. On y descend, on roule parmi les étendues plantées de sapins où Foch remporta sa première victoire. On gagne Châlons, et l'on est sur le bord de la seconde marche, près de Valmy, où Dumouriez arrêta Brunswick. On descend là du second degré sur le troisième, par une dénivellation de soixante mètres; et l'on voit devant soi se profiler comme une barre noire l'arête orien-

tale de ce troisième degré, c'est-à-dire la forêt d'Argonne. On le franchit aux Islettes ; et on aperçoit sur la gauche les éclaircies dévastées où deux corps français, pendant un hiver et un été, surplombés, refoulés, mais revenant à la charge et tenant bon, ont maintenu l'armée du Kronprinz : à ces lignes de la Haute Chevauchée est attaché le souvenir de Gouraud.

De l'Argonne on descend à travers les bois sur le quatrième palier, et je ne crois pas qu'on puisse l'aborder sans émotion. Ici commence la terre sacrée de Verdun. On traverse la ville et les abords méridionaux du champ de bataille. Mais bientôt on voit une fois de plus le terrain se creuser devant soi. Par delà des villages détruits et des pans de murs jaunâtres miroitent des étangs. On surplombe la Woëvre, qui est le cinquième palier, et enfin, par une nouvelle ligne de collines, on descend dans la vallée de la Moselle, sixième marche de cet escalier de géants. Seulement on pourrait croire que quelque génie facétieux, à mesure que vous descendiez, a relevé le sol sous vos pas : car, parti du niveau de la mer, ou peu s'en faut, vous vous trouvez maintenant à 200 mètres d'altitude. Ce relèvement du sol accentue le front que chaque degré fait face à l'Est. Quelque jour, des transports plus rapides rendront plus saisissante cette descente qui est une montée. On verra mieux cette forme d'escalier, avec du sang sur chaque marche. On sentira plus clairement aussi comment le royaume de France, restreint d'abord au premier palier, s'est progressivement étendu sur les autres. La Champagne, qui forme le second degré, est réunie à la fin du XIIIe siècle. Les marches orientales sont conquises au XVIe, mais ne sont consolidées qu'au XVIIIe, par l'acquisition de la Lorraine. La France a construit pierre à pierre l'avenue qui la reconduit à son antique frontière et cette journée passée à travers l'histoire est une bonne préparation au voyage de Rhénanie.

On couche à Metz. On y voit encore, comme un témoignage des temps, cette singulière juxtaposition de l'ancienne ville lorraine et des monuments nouveaux, en style des Niebelungen, où l'oppresseur avait signifié sa force. Mais que déjà ces temps paraissent loin ! Comme la ville est rapidement et naturellement redevenue française ! A Metz, c'est vraiment un autre voyage qui commence. A travers de belles collines ondulées, on gagne la Sarre, aux paysages clairs et prospères. Et au delà de la

Sarre, on entre dans la Rhénanie proprement dite, sur un vaste plateau de grès, d'une beauté sévère. Une falaise rouge, couverte de forêts, borde la route à droite. A gauche, s'étendent de lointains marais. En hiver, ce paysage, d'où l'homme est absent, semble quelque sauvage Hyrcanie. A travers ces déserts, les premières traces de civilisation que vous rencontrez sont l'œuvre des Français. La route que vous suivez a été construite par Napoléon.

Bientôt le paysage change. De ces plateaux tragiques vous passez dans une forêt verdoyante et riche en vallons. C'est sous ces ombrages et par ces lacets que vous descendez sur Worms, et vous voici dans la plaine du Rhin, verger immense, jardin d'alluvions. Au printemps, vous pouvez descendre la vallée jusqu'en aval de Cologne sans sortir de cet enchantement d'arbres en fleurs. C'est une longue avenue plus claire que toute neige, où se pressent tous ces candides bouquets rapprochés, quelque chose d'inexprimable, un paysage léger et aérien, un miracle.

***

Nous voici à Mayence, et il n'y a plus que le pont du Rhin à franchir pour être au terme de notre voyage. Mais comment ne pas s'arrêter un moment dans la vieille ville toute pleine de souvenirs français! Elle a, surtout, vers le Nord, des quartiers neufs que nous pouvons négliger. Mais tout le noyau ancien, autour de la cathédrale, est un endroit charmant, pittoresque et même émouvant. S'il est permis, dans un récit de voyage, d'en venir à ses propres émotions, j'avoue que je n'ai jamais pu parcourir Mayence sans être hanté par le souvenir du siège qui y fut soutenu par les Français en 1793. Les survivants, sortis avec les honneurs de la guerre, et revenus dans les rangs de leurs frères d'armes, s'appelaient les Mayençais. Relisez, aux bords du Rhin, le livre de Chuquet. Il n'y a rien de si pathétique; et dans les derniers jours de la Grande Guerre, entre l'armistice et le traité, il n'y avait rien de plus saisissant. C'était la même armée; après plus de cent vingt ans, c'était toujours les soldats de Custine et de Kléber qui étaient là. Les soldats et les chefs... Un petit roman que je sais, documenté avec soin, et scrupuleusement ressemblant, dont l'action se passait en 1793, a généralement paru un roman à clé, et on l'accusait de peindre des contemporains sous de vieux noms.

La gaîté des soldats français étonnait déjà les bourgeois de 1793. Déjà à ce moment, l'armée française ne payait pas beaucoup de mine. Encore pendant cette guerre, il faut bien reconnaître qu'il en était ainsi. J'ai vu la Légion entrer à Château-Salins. Il n'y a pas de plus glorieuse troupe au monde, et il faut bien avouer que nous pleurions tous. Mais le Roi-Sergent n'y eût rien compris. Les hommes étaient de taille scandaleusement inégale, et les baïonnettes n'étaient pas alignées. C'est tout juste ainsi que les soldats de la Révolution apparurent aux Allemands : ces enfants de la Liberté l'un grand, l'autre petit, l'un en blouse, l'autre en manteau, et qui fumaient la pipe en faisant l'exercice, n'avaient pas trop bonne façon. Avec ce méchant aspect, ils ont battu toutes les armées de l'Europe. Ils étaient d'ailleurs aimables et faciles à vivre. Qui ne se rappelle la phrase célèbre où Chateaubriand montre les soldats de Bonaparte, dans les campagnes d'Italie, aidant aux travaux des villageois ? J'ai vu de même cent traits de la bonhomie de nos hommes. Il y avait, dans l'hiver de 1919, une division de cavalerie à pied cantonnée à Mayence. Un cuirassier, vaste comme une armoire, montait la garde devant une porte. C'était l'heure de la soupe. Un gamin allemand, traînant une séquelle de marmots, arriva, une écuelle à la main, pour entrer dans le quartier et vivre sur l'occupant. A la vue de cette marmaille, le cuirassier fit de gros yeux, jura très probablement, et d'un souffle les fit rentrer entre les pavés. Nous assistâmes à cette débandade épouvantée. Mais comme nous repassions quelques minutes plus tard, nous vîmes la même troupe d'enfants reformée pour une marche triomphale : l'écuelle fumait glorieusement, pleine de soupe. Après avoir pulvérisé les enfants sous quelques épithètes peu flatteuses pour leurs parents, le cuirassier les avait aussitôt rappelés, et leur trouvant ce petit air de navet qu'avaient alors les Allemands, leur avait donné à manger. Voilà le soldat français. On ne le voit plus guère à Mayence. Il y a été remplacé non point par des noirs comme l'impriment les journaux allemands, mais par des Algériens et des Marocains, qui ont un sentiment strict de la consigne et de la discipline.

Plaçons-nous au bord du Rhin. A une centaine de mètres de la berge, les maisons dessinent encore l'ancienne façade de la ville sur le fleuve. A l'extrême droite, le palais de l'Électeur ;

c'est un monument de grès rouge, d'un bon style, à la fois solide et orné, avec des fenêtres en échauguette. Pendant le siège de 1793, il servit d'hôpital. C'est aujourd'hui un musée. Puis, en continuant vers la gauche, apparaît un autre palais, pareillement de grès rouge, du xviiie délicat ; un vaste drapeau français le surmonte : c'est le *Deutsches Haus*. Le général Degoutte y a succédé au général Mangin. Au bout d'une enfilade d'assez beaux salons, on voit la chambre où Napoléon Ier a couché. Le lit d'acajou est celui où il a dormi. Le général Degoutte, pour le centenaire de l'Empereur, a laissé visiter cette chambre. Les Allemands sont venus par milliers.

A gauche de ces palais, les maisons, les unes anciennes, les autres modernes, dessinent devant nous l'alignement de la vieille ville. Dans un fouillis de bâtisses de guingois s'élève une tour. Des boulets de la guerre de Trente ans sont encore entassés dans un jardin. A l'extrême gauche s'élèvent les rues qui montent vers la cathédrale. Elle-même apparaît avec ses tours octogones et son dessin enchevêtré, rendu plus singulier par les maisons qui s'y appuient. De l'intérieur de l'édifice, tout se simplifie. On se trouve dans une église romane, non point trapue, mais haute et profonde, élevant la majesté de ses cintres nus. Deux absides se font face aux deux bouts de la nef, et font comprendre le dessin inaccoutumé de l'extérieur. Les ornements de cette église sévère sont les tombeaux. Il en est du xvie, dont le style rectangulaire est orné de coquilles et de volutes. Il en est un du xviiie, dont le fond est un baldaquin de pierre grise moelleuse comme une étoffe. Des anges, nus comme des amours, culbutent dans ces rideaux ; et la mort y paraît comme un squelette bien élevé, qui sait se présenter dans le monde, et qui est couronné de roses.

C'est ici qu'il faut méditer sur le génie du Rhin. Ici les légionnaires romains avaient un camp, et ils élevèrent, à la mémoire de Drusus, cette tour encore debout à l'angle de la citadelle. Où veillaient les légions de Drusus, la fortune a ramené à intervalles les drapeaux de leurs héritiers, jusqu'à ce qu'elle y conduisît à leur tour les légions de Mangin. Toutes les fluctuations de cette histoire ont laissé leur trace dans le cimetière qui, sur sa colline penchante, est l'un des endroits les plus curieux de l'Allemagne. Tous les grands reflux de l'histoire européenne y ont laissé une alluvion de tombes. Jean-Bon

Saint-André, qui fut ici préfet de l'Empire et, comme disait Napoléon, avocat zélé de son département, emporté pendant l'épidémie de typhus de 1813, repose dans un tombeau entouré d'ifs. Les soldats français de la grande armée, les soldats alliés revenus en 1814, dorment côte à côte. Une garnison autrichienne fut ensuite établie dans la ville et y resta jusqu'en 1866. Après 1870, même confusion, dans la terre commune, des vainqueurs et des vaincus. Un monument aux morts allemands est couronné d'un lion ; celui des soldats hessois a la forme d'un obélisque. Quant aux restes des soldats français (975 catholiques, 5 protestants et 2 musulmans) ils ont été inhumés de nouveau solennellement en 1906. Près de leur monument s'éleva en 1909 celui de 1700 soldats autrichiens morts à Mayence de 1814 à 1866, et celui de 170 soldats allemands tués en 1870. Le 30 octobre 1909, le commandant du XVIIIe corps, général von Eichhorn, qui devait cinq ans plus tard commander sur le front russe, déposa des couronnes sur les tombes des soldats des trois nations. Le bourgmestre, dans une allocution, nomma le cimetière de Mayence un saint lieu de repos qui avertit les peuples de vivre pacifiquement les uns près des autres, de se respecter et de travailler en commun à ce qui est commun à tous, le progrès et la civilisation du genre humain.

Il faut, pour se rendre compte de l'esprit de Mayence, se rappeler ce passé. Il reparaît curieusement dans l'histoire des régiments hessois. Le 4e compte comme faits d'armes le combat de Wiesbaden (contre les Français) en 1796, la défense de Badaoz (pour les Français), et la prise de Chambord (contre les Français) en 1870. Le 2e régiment de Nassau enlève la Mesa de Ibor le 15 mars 1809 avec les Français, défend le 18 juin 1815 la ferme de Hougomont contre eux, et conquiert à Wœrth, le 6 août 1870, la première mitrailleuse française. En 1892, les Mayençais ont élevé un monument à ceux de leurs compatriotes qui étaient morts dans les rangs de la grande armée.

***

Que l'on excuse cette digression ; mais un voyage à Mayence est un voyage dans le passé. Dans ces ruelles surplombées de pignons sculptés, Kléber et Custine ont passé. Le conventionnel Meusnier est mort dans ce palais. Comme en 1792, les habitants, en 1918, nous ont vu revenir sans étonnement, et même

sans aversion. Nous étions seulement précédés, comme en 1792, d'une réputation de mangeurs de prêtres, assez inquiétante dans ce pays catholique. Le clergé se prépara au martyre. Non seulement il eut la surprise de n'y être pas conduit, mais le général Mangin fit rouvrir dans son palais une chapelle où la dernière messe avait été dite du temps de Jean-Bon Saint-André, conventionnel et régicide. Du départ des Français à leur retour elle était restée fermée. La guerre a de ces caprices.

Aurait-on pu, au début de l'occupation, trouver une coopération loyale dans le clergé et dans le Centre catholique? Aurait-on pu aider les pays rhénans, sans chercher à les détacher de l'Allemagne, à se délivrer de la souveraineté prussienne qui pèse sur une grande partie d'entre eux depuis 1815, et de l'hégémonie prussienne qui pèse sur tous depuis 1871? Aurait-on pu, en un mot, aider l'Allemagne rhénane à prendre dans les affaires de l'Empire sa juste part de direction, et faire à son profit et en faveur de la paix générale, la même révolution d'influence que la Bavière accomplit en ce moment contre nous et au profit de la revanche? — Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner. Mais il faut bien dire un mot de la situation actuelle et de la politique présente de la France, puisque l'exposition que nous allions inaugurer à Biebrich était un trait de cette politique.

La population rhénane n'a aucune hostilité contre nous : voilà le premier fait. Il n'y a aucune raison de ne pas la croire loyalement allemande, mais cette loyauté s'accommode avec un caractère facile à gouverner, un esprit de sérieux et de discipline, et le goût des travaux de la paix. Entre cette population et les Français se rétabliraient sans aucun doute les relations qui sont la vraie tradition de ce pays. Mais, d'autre part, cette population est très jalousement surveillée par le reste de l'Allemagne et en particulier par la Prusse. Elle craint les listes noires, les vengeances, les représailles. Et nous sommes au milieu d'elle comme des hôtes compromettants.

Sur l'ordre de Berlin, les relations avec les Français sont interdites; un cadeau de livres à une bibliothèque allemande, d'abord accepté, est refusé; les mêmes hommes, cordiaux, — à leur foyer, — détournent la tête dans la rue. Si un concert français est donné, un concert rival est aussitôt organisé à Francfort. Les Allemands ne doivent paraître ni au théâtre, ni aux courses, quoiqu'ils aient le goût de parier, poussé à la fureur. Et

à cette politique d'interdiction vient s'ajouter une politique de brimades contre les Rhénans, afin qu'ils ne se trouvent pas trop bien sous l'occupation française. L'année dernière, Wiesbaden a été boycotté au profit de Baden-Baden.

Telle est la situation, et il est inutile de la dissimuler. Que peut faire la France? Il ne s'agit en aucune façon de circonvenir les Rhénans, et le mot de propagande, si fâcheux et si faux, doit être banni. Mais enfin, devant cet interdit jeté sur notre pays et accompagné d'une campagne abominable de calomnies, on a pensé, je crois, que la France servirait la cause de la paix générale en se montrant elle-même. La plupart des malentendus entre les peuples viennent de l'ignorance où ils sont les uns des autres. L'effet bienfaisant de l'occupation sera d'aider deux nations à se connaître mieux. En montrant aux Rhénans ses arts et sa civilisation, la France fait la plus pacifique des œuvres, la seule efficace peut-être; et sur quel sujet peut-on s'entendre mieux que sur celui des lettres et des arts, vrai patrimoine commun de l'humanité? — Et pour ceux des Français que leur devoir retient sur le Rhin, n'est-ce pas aussi un bienfait que de retrouver, pour un mois, ou pour un jour, dans un théâtre ou dans une salle d'exposition, l'âme même de la patrie?

* * *

Le train s'arrêtait à Wiesbaden vers une heure de l'après-midi. Wiesbaden, qui fut autrefois une aimable petite ville allemande, a, comme on sait, beaucoup gagné en splendeur. A la place de l'ancien théâtre, s'élève un palace. Le nouveau théâtre, près du Kurhaus, est un des plus beaux de l'Allemagne. D'un côté, de grandes rues remplacent les allées où s'élevait autrefois un concert de variétés. De l'autre, la ville pareillement accrue s'achève en une promenade décorée de parterres et de guirlandes. Tout cela est assez magnifique. Où est la simplicité d'antan, et le duc de Nassau, qui avait une valise en tapisserie? Mais, en devenant riche, la ville n'est pas devenue laide; tout est cossu, aéré, équilibré; et avec ces splendeurs, qui ont au moins l'agrément du confort, Wiesbaden a la beauté d'ombrages incomparables. La ville est dans un vallon au pied des collines. Ce vallon est planté des plus beaux arbres, qui font une ceinture au Kurhaus. La verdure s'élève sur les pentes, enveloppe les

hôtels, et se prolonge vers le Sonnenberg, où la ruine carrée du château émerge des sapins.

Wiesbaden, parure de l'Allemagne, a été, comme nous l'avons dit, boycottée par les Allemands. Comme toujours, la campagne anti-française s'est accompagnée d'une campagne de calomnies. On n'a pas dit aux Allemands : « N'allez pas à Wiesbaden parce que les Français y sont, » — ce qui eût été peut-être une raison insuffisante ; on leur a dit : « N'allez pas à Wiesbaden parce que les troupes noires y répandent la terreur. » En vain les hôteliers ont protesté, invité des témoins. La campagne a eu son effet. Les baigneurs allemands ont choisi Baden-Baden. La saison de 1920 a donc été mauvaise; c'est ce que souhaitaient les instigateurs de la campagne, assurés que le mécontentement public accuserait les Français. Seulement, cette tactique ne pouvait pas réussir deux fois. En 1921, j'ai trouvé les hôtels remplis et la ville aussi brillante que jamais. Sans doute, il y a peu d'Allemands, mais les étrangers sont accourus : beaucoup de Scandinaves, et des Français. Le calcul des pangermanistes se trouve encore une fois bien court. Que les vieux généraux un peu perclus, hôtes accoutumés de Wiesbaden, se soient retirés et qu'ils aillent en Bavière grignoter leur retraite aux côtés de Ludendorff, rien de plus naturel. Mais qu'auront gagné les pangermanistes, si leur manœuvre, pour soustraire la Rhénanie à l'influence française, aboutit à ceci, que les touristes français occupent la place laissée vide par le départ des touristes allemands ?

En fait, l'endroit est délicieux pour un voyage d'été, et c'est pour l'orner encore qu'a été faite l'exposition où il faut maintenant nous rendre, et où les automobiles nous conduisent au sortir de la gare.

Elle a été organisée à Biebrich, qui est une ville au bord du Rhin, à quelques kilomètres de Wiesbaden. Là, sur la rive, s'élève un château, belle et vaste construction du XVIIIe siècle, qui par les Nassau est venue à la grande-duchesse régnante de Luxembourg. Cette princesse l'a mis à la disposition du Gouvernement français. Un parc profond ouvre ses perspectives à l'opposé du fleuve.

Les invités sont assemblés dans un vestibule rond que domine un vaste groupe de la Vierge et de l'Enfant, où M. Bourdelle a archaïsé avec un éclectisme enragé. La vierge est hanchée comme

les ivoires du moyen âge; elle est coiffée d'une serviette éponge aux plis flamands qui encadrent un visage byzantin. Cette grande œuvre est la quintessence de tout ce qui n'est plus. Cependant une mer de chapeau hauts de forme vient comme un flot noir en battre le pied. M. Bérard prononce quelques paroles, puis, partant d'un bon pas, attaque résolument les salles de gauche. Mais comme il est artiste et Béarnais, et qu'il a des sensations vives, il s'arrête soudain. La colonne des visiteurs s'arrête derrière lui. On voit un reflux de képis, un tassement de généraux; et des officiers supérieurs restent inquiets, devant un coin de la *Procession à Gruyère*, parce qu'un Héraclès de bronze leur tire dans le dos. — A l'entrée du parc, un pavillon provisoire abrite d'un côté une jolie exposition que la Ville de Paris a tirée de Carnavalet et que M. Le Corbeiller présente en paroles éloquentes; de l'autre côté, sont des travaux des écoles, des meubles, des modes et un goûter.

J'ai pu revoir cette exposition dans un moment plus calme. Il faut rendre une pleine justice à M. Duvent, qui l'a organisée. Il eût été difficile d'y mettre plus de goût et un choix plus intelligent. Toutes les écoles françaises, depuis M. Bonnat jusqu'à M. Dufy, sont représentées; et chacune l'est par quelques toiles qui sont à la fois les plus caractéristiques et les meilleures. C'est une espèce de réussite et de tour de force. Je ne peux naturellement citer que quelques exemples. M. Bonnat a envoyé un portrait de lui-même, exécuté pendant la guerre, et qui est d'une étonnante maîtrise. M. Besnard est représenté par une toile célèbre, une femme nue, repliée et dont la courbe est redoublée par le déploiement d'un paon bleu. Au-dessous, est accroché un Aman-Jean vraiment exquis : une harmonie d'un rose mort et d'un presque vert-jaune, d'une finesse extraordinaire, où il y a une figure de femme, un gant et un œillet. Dans une salle voisine, un Toulouse-Lautrec, d'une puissance et d'un style surprenant; dans une galerie, de beaux Signac; de Mlle Marval, dans cette gamme claire où le jaune-citron, le bleu le plus pâli et le rose le plus fin glissent dans la lumière, un charmant portrait de femme. Enfin tout ce qui parut hier une audace est là, consacré et presque classique; et tout ce qu'on peut regretter, c'est que la place n'ait pas été faite plus large encore aux audaces d'aujourd'hui : le public français, seul, en eût été un peu effarouché.

Cette exposition est, en même temps qu'un plaisir des yeux, une page d'histoire. Et M. Bérard l'a commentée le soir, à Wiesbaden, au Paulinenschloss, où se trouve une belle exposition de meubles, et où un banquet nous réunissait. Le ministre de l'Instruction publique a parlé de cette rivalité féconde des écoles; il a évoqué le souvenir d'Ingres, qui voulait mettre Delacroix en enfer; il a montré que cette émulation est la condition même de la vie. On ne saurait mieux dire. M. Tirard de son côté a défini éloquemment le sens de cette exposition. Après quoi nous sommes allés au théâtre entendre *l'Or du Rhin.*

Le spectacle était-il prémédité? Mais enfin, nous avons vu un dieu allemand, un très vieux dieu, faire les plus grands efforts pour ne pas acquitter sa dette. Pour contraindre Wotan à régler son mémoire, il faut lui enlever Freya, dont la disparition le laisserait dépérir. O symboles éternels! Cette blonde Freya, est-ce donc le charbon de la Ruhr? M. Loucheur, ministre de la reconstruction et qui était parmi nous, regardait pensivement Fafner et Fasolt, ces deux entrepreneurs qui ont tant de peine à se faire payer. Nous suivions les hésitations de Wotan, devant la note de 132 milliards; nous le voyions appeler tour à tour à son aide la violence et la ruse, Donner et Loge, Ludendorff et Rathenau. Loge était le dieu du feu, M. Rathenau est le président de la Société générale d'électricité. Nous avons vu Loge trouver à la dette allemande une solution élégante, en allant voler un tiers, qui est d'ailleurs lui-même un voleur. Nous avons vu que, pour être payé, il faudrait bien que M. Briand se résignât à maudire l'amour; nous avons même vu les funestes effets du paiement et comment il brouillait les Alliés, dont l'un cassait la tête à l'autre. Et nous étions encore, le lendemain dimanche, dans les réflexions où nous avait laissés cette soirée édifiante, quand nous avons appris que la pièce continuait, et que M. Loucheur avait une entrevue avec M. Rathenau.

***

L'exposition de Biebrich n'est qu'une partie d'un programme qui se poursuit, et qui comprend des représentations dramatiques et des concerts. Déjà M. Gémier a fait entendre à Wiesbaden *l'Annonce faite à Marie*, qui est un ouvrage déjà populaire en Allemagne. Les Allemands sont d'ailleurs restés fidèles

au mot d'ordre, et se sont en grande partie abstenus. La salle n'était guère remplie que d'officiers français. On annonce des représentations de M. Copeau, et d'autres encore.

Il faut avoir la plus grande confiance dans cette lumière que la France porte avec elle. Et il faut comprendre exactement ce que sont ces manifestations d'art français sur le Rhin. Encore une fois, il ne s'agit pas de propagande, si même ce mot a un sens. Il ne s'agit pas de quêter les applaudissements d'un peuple trop pénétré de notre art pour que nous prenions fort au sérieux ses bouderies légitimes. Les musées allemands sont pleins des tableaux de nos peintres, honorés à Cologne ou à Munich dans le temps qu'ils sont encore méconnus chez nous : de cette assimilation plus rapide les Allemands se font gloire, et ils ont raison. Les formes mêmes de leur art leur viennent de nous en grande partie, et Gauguin a eu sur eux une influence qu'ils nous renvoient maintenant, chargée d'une étiquette allemande. Ces échanges sont excellents. Ils sont dans la plus pure tradition française, M. Tirard l'a très bien montré. « J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi, » écrivait La Fontaine. Nous ne nous sentons pas le besoin d'être plus protectionnistes et plus étroitement français que La Fontaine.

L'art national est fait d'expansion, de rayonnement. Les courants qui parcourent le monde y aboutissent et en repartent. Les grandes idées ont voyagé dans le monde sur un fleuve de sang français. Ce fleuve n'a que trop coulé. Aujourd'hui, dans la paix, nos armées sont campées au bord du Rhin. Mais là où sont nos drapeaux, là est notre civilisation et notre art. C'est notre plus belle maxime. Là où veillent nos soldats, le génie de la France doit être tout entier : c'est pourquoi vous voyez sur le Rhin les œuvres de nos arts : peinture, musique, et ces poèmes que le comédien anime. Il n'y a pas d'autre raison aux manifestations de Wiesbaden, et elles n'ont n'ont pas d'autre sens.

HENRY BIDOU.

JEAN DE LA FONTAINE

COURS LIBRE PROFESSÉ A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

DEUXIÈME ET TROISIÈME LEÇONS (1)

I. — CHEZ LE SURINTENDANT FOUQUET

I. — NICOLAS FOUQUET

La Fontaine est présenté au surintendant Fouquet dans le cours de l'année 1657 : il a alors trente-six ans.

C'est l'heure où le destin semble sourire à toutes les ambitions de Fouquet. Depuis sept ans il est procureur général au Parlement de Paris, depuis quatre ans surintendant des finances avec Servien. La souplesse de son esprit abondant en ressources et fertile en flatteries lui a conquis la confiance de Mazarin : au Parlement, il désarme ou achète les adversaires du ministre, tandis que, financier inventif, il comble au jour le jour les vides que creusent dans le trésor public les dépenses de la guerre et les exactions de Mazarin lui-même. Dès lors, pour assurer son pouvoir et déjouer les retours de la fortune, il se ménage secrètement les moyens de tenter un coup d'État; il a ses diplomates et sa police. En même temps, il se fait des partisans, des amis, une cour, une clientèle.

On n'a qu'à regarder l'homme, tel que le montrent ses portraits : des yeux de ruse, des lèvres jouisseuses, de belles mains séductrices, un air de feinte nonchalance, et l'on devine sans peine comment il sut attirer et retenir auprès de lui des finan-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

ciers comme La Basinière et d'Hervart, des courtisans comme La Feuillade, Créqui, Lauzun, des femmes réputées pour leur esprit ou leur beauté comme Mme du Plessis-Bellière, de Sévigné, d'Uxelles, de Brienne. Sa seconde femme, Marie-Madeleine de Castille, beauté brune aux mains fines et à la taille svelte, lui apporte le secours de sa grâce et de son esprit. Fidèle à la tradition de Richelieu, continuée par Mazarin, il réunit des collections de tableaux, de livres, de manuscrits, d'antiques et de curiosités de toutes sortes. Il protège et pensionne des poètes, des artistes et des savants.

En lui rien du grossier parvenu. Il sort d'une famille parlementaire et a été élevé parmi des amateurs de livres, de tableaux et de médailles. Il aime véritablement les lettres, il reçoit ses pensionnés, il lit leurs vers, il se plaît à les conseiller et à les guider. Lui-même rime des madrigaux et des devises; ses productions sont d'une extrême platitude, mais son goût vaut mieux que sa poésie. Il protège une foule de littérateurs médiocres, mais Scarron, Benserade, Mlle de Scudéry, Quinault, Corneille ont part à ses bienfaits. Enfin, non content d'embellir sa maison de Saint-Mandé et d'y accumuler des livres rares et des œuvres d'art, il vient de commencer à Vaux la construction d'un château magnifique. Les plans en ont été signés par l'architecte Le Vau, au mois d'août 1656, et déjà les bâtiments sortent de terre; André Le Nôtre ordonne les parterres, les eaux et les bosquets; Le Brun esquisse les compositions qui décoreront les plafonds et les voûtes; à Rome, Poussin modèle les Termes qui orneront les jardins (1).

II. — LES EMBARRAS DE LA FONTAINE

La Fontaine fut introduit chez le surintendant par un oncle de sa femme, M. Jannart, « substitut faisant charge de procureur » et fort avant dans les bonnes grâces de Fouquet. Il retrouva parmi les familiers de la maison nombre de poètes qu'il avait déjà rencontrés à Paris, alors qu'avec Maucroix et Tallemant, il fréquentait chez Pellisson. Celui-ci, devenu distributeur des bienfaits du surintendant, ne fut pas des derniers à appuyer le protégé de Jannart.

(1) *Le surintendant Nicolas Foucquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, par U. V. Chatelain.

Elle était deux fois opportune, l'intervention de l'oncle Jannart.

Qui sait ce qu'il fût advenu de La Fontaine, s'il eût vieilli à Château-Thierry? Tandis qu'il lisait longuement les poètes, frères de son génie, et entendait à son oreille les voix familières de la campagne, la Muse l'avait appelé. L'eût-il jamais écoutée? Eût-il secoué la torpeur de ses rêveries, s'il n'avait été transporté soudain sur un théâtre plus vaste et plus brillant, et s'il n'avait cédé, comme le font les plus indolents, au plaisir d'être applaudi? La première poésie qu'il lut dans un « consistoire » tenu chez Fouquet, ce fut la légère épître à la légère abbesse de Mouzon. Il fut ce jour-là complimenté par Mme de Sévigné, et en récompense, lui tourna un joli madrigal. Certes, il devait priser entre tous les éloges ceux de Mme de Sévigné; il y avait tant d'affinités de goût et d'esprit entre ces deux écrivains, qui, au dire de Sainte-Beuve, « ont au plus haut degré et communiquent le plus aisément ces deux choses involontaires, la joie et le charme! » Mais les louanges de la marquise n'étaient point les seules qui devaient réjouir La Fontaine. Il fut toujours sensible à la douceur de plaire; c'est elle qui désormais va l'arracher à ses longues somnolences, aiguillonner son paresseux génie.

La protection de Fouquet eut pour La Fontaine un autre avantage qui, celui-là, n'était pas d'ordre littéraire. La pension qui accompagna cette faveur (on en ignore le chiffre, mais on sait que la munificence du surintendant contrastait avec la ladrerie de Mazarin) tira le poète de cruels embarras d'argent. Ses affaires commençaient alors à se déranger. Lui-même s'est accusé d'avoir mangé « le fonds avec le revenu. » Mais s'il dilapida son bien, ce ne fut pas toujours impéritie ou imprévoyance. On possède de lui quelques lettres qu'il écrivit à l'oncle Jannart (1). Elles montrent qu'il n'était incapable ni de parler le langage des affaires ni de voir clair dans un embrouillement d'intérêts. Bien des mauvaises chances concoururent à le ruiner. Comment n'eût-il pas souffert de la grande misère qui fondit sur la Champagne, quand, en 1652, les Lorrains envahirent la province, poussèrent jusqu'à Château-Thierry, ravagèrent les campagnes, prirent et pillèrent la ville? En

(1) De 1656 à 1659.

1653, il vendit une propriété à Oulchy-le-Château; en 1656, une ferme qui appartenait à sa femme. En 1658, les deux époux furent forcés de procéder d'accord à une séparation de biens. La même année, le père de La Fontaine mourut; sa succession était grevée d'un passif de plus de 36 000 livres. En même temps, Claude, le frère qui était entré dans les ordres, réclamait 8 000 livres en vertu d'un arrangement antérieur qui n'était pas à son honneur. En toutes ces affaires, le poète n'avait pas agi comme un gaspilleur irréfléchi, mais avait obéi à de délicats scrupules (1).

Quoi qu'il en fût, il était grand temps qu'un dieu lui vînt faire des loisirs.

III. — ADONIS

Le premier ouvrage dédié à Fouquet est le poème d'*Adonis*. Il est précédé d'un compliment en prose, humble et cérémonieux. Bientôt La Fontaine s'adressera à son bienfaiteur sur un ton plus libre, plus familier. Aujourd'hui, il n'est qu'un poète inconnu, qui vient de débarquer de Château-Thierry, un peu confus de la surprenante aventure qui l'amène à la cour de Fouquet, car il n'a pour tout bagage qu'une comédie imitée de Térence et dont les comédiens n'ont point voulu. « Je n'ai pas, dit-il, assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire. Les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. » Et il célèbre selon les rites le goût de Fouquet, son expérience consommée, sa générosité « sans exemple, » la grandeur de ses sentiments, sa modestie, l'élévation de son esprit.

Pour rendre l'offrande plus agréable, Pellisson avait voulu qu'elle prît la forme d'un admirable manuscrit calligraphié par Jarry sur un précieux vélin et orné de fines peintures; les initiales de Fouquet et de sa femme s'entrelaçaient dans des chiffres élégants; parmi des guirlandes, des feuillages et des rubans se jouait l'écureuil, emblème du surintendant. Chauveau avait dessiné à l'encre de Chine Vénus en pleurs auprès du corps du chasseur inanimé. Une reliure de maroquin rouge avec un charmant décor au petit fer, revêtait le manuscrit.

(1) Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, M. Louis Roche (*La Vie de Jean de La Fontaine*) a apporté du nouveau.

Cette merveille a gardé toute sa fraîcheur, elle est aujourd'hui conservée dans les collections de la ville de Paris.

Adonis ne fut publié que onze ans plus tard à la suite des *Amours de Psyché et de Cupidon.* L'épître à Fouquet avait alors disparu; non pas que le poète fût infidèle à la mémoire de son ami, mais comment aurait-on pu, en 1669, imprimer ces mots : « l'État ne peut se passer de ses soins, » alors que, depuis huit années, Fouquet était enfermé à Pignerol ? Disparus aussi quatorze vers de dédicace où était glorifié le surintendant, « Honneur du nom public, défenseur de nos droits. » Une certaine Aminte en qui l'on a voulu, avec plus ou moins de vraisemblance, reconnaître la duchesse de Bouillon, héritait de l'hommage jadis rendu à Fouquet.

Il est terriblement encombré de préciosités, d'ingéniosités et de périphrases, le premier poème de La Fontaine, laborieuse imitation des *Métamorphoses* d'Ovide. Cependant de la Pléiade à Chénier, l'auteur d'*Adonis* est le seul qui ait dans notre langue traduit le sentiment de la poésie antique. On en pourrait donner pour preuve quelques passages de l'interminable récit de la chasse où périt Adonis, les vers, prémices du génie de La Fontaine, où est dépeint le bonheur des deux amants cachés au fond des bois et surtout la scène des adieux où à la grâce antique se mêle une tendre mélancolie que ne connurent ni Ovide ni Virgile :

O vous, tristes plaisirs où leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le Sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!

Des accents aussi nouveaux purent surprendre et charmer les hôtes de Fouquet. Mais un poème de six cents vers, et du genre héroïque n'était pas un divertissement de salon. La mode était à des ouvrages plus brefs, moins soutenus, d'un tour moins sévère, moins pompeux. C'était le goût du surintendant; c'était donc le goût de ceux qui vivaient de ses faveurs ou recherchaient son amitié. La Fontaine le suivit sans se faire prier. Il devait écrire dans la préface de ses Fables : « On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle et pour ainsi dire la seule, » et dans la préface de *Psyché :* « Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je

considère toujours le goût du siècle. » Or, en 1659, « le goût du siècle » exigeait des ballades, des épîtres, des madrigaux : La Fontaine fit des ballades, des épîtres, des madrigaux ; il les fit si bien, il les tourna avec tant de naturel, d'aisance et de gaîté qu'au bout de quelques mois il était devenu un des familiers de la maison.

IV. — LES VERS DE REDEVANCE

Il ne fut jamais à demeure chez Fouquet, il logeait alors chez les Jannart, et faisait de fréquents voyages à Château-Thierry pour exercer sa charge de maître des eaux et forêts; mais le surintendant l'accueillait volontiers. Le ton sur lequel le poète se plaignit un jour d'avoir croqué le marmot à la porte de Fouquet, laisse deviner sur quel pied s'étaient établies les relations du protecteur et du protégé.

Ce jour-là il s'était rendu à Saint-Mandé pour offrir au surintendant « le tribut d'une profonde révérence. » (Fouquet se plaisait dans cette magnifique résidence de Saint-Mandé alors célèbre par sa bibliothèque, ses galeries et ses jardins.) Après une heure d'attente, La Fontaine avait dû partir. Mais tout de même, que Fouquet n'aille pas s'imaginer que notre homme en pensa mourir de chagrin.

Je me console et vous excuse.

Je me console et vous excuse... Un an après la cérémonieuse dédicace d'*Adonis*, La Fontaine a fait du chemin.

Les excuses qu'il découvre à son ami, ce sont les tracas de la politique et de la finance, l'assaut des quémandeurs. Ceux-là ne sont pas des poètes : qu'on les mette dehors.

Mais que pour les amants des Muses,
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un :
Je ne serai pas importun ;
Je prendrai votre heure et la mienne.

Et la mienne! En attendant, il joint à sa plainte une description assez égrillarde de deux coffres qui ont contenu les momies des rois Céphrim et Kiopès : ils étaient exposés dans la galerie où il a vainement attendu que le surintendant s'arrachât au soin des affaires publiques.

Après cette épître il est assez plaisant de relire un passage des *Mémoires* de l'abbé de Choisy : « Fouquet faisait semblant de travailler seul dans son cabinet de Saint-Mandé ; et pendant que toute la Cour, prévenue de sa future grandeur, était dans son antichambre, louant à haute voix le travail infatigable de ce grand homme, il descendait par un escalier dérobé dans un petit jardin, où ses nymphes que je nommerais bien si je voulais, et des mieux chaussées, lui venaient tenir compagnie au poids de l'or. »

A quelle somme s'élevait la pension de La Fontaine? On l'ignore ; mais on sait le montant de celle de Fouquet, car s'amusant à renverser les rôles, La Fontaine feignait de pensionner le surintendant. Il s'engageait à le payer par quartier à la Saint-Jean, au premier d'octobre, à l'an neuf et à Pâques,

. . . . en belle monnoie
De Madrigaux, d'ouvrages ayant cours,

le tout gagé par le bien qu'il avait sur les bords du Permesse, en vertu d'un contrat passé par devant maître Pellisson, « sur le Parnasse notaire, » lequel à chaque terme donnait au débiteur une quittance gentiment rimée.

La Fontaine s'acquitta de sa dette avec une ponctualité méritoire, si ce n'est que finalement il omit des « sonnets pleins de dévotion » promis pour l'échéance de Pâques. A chaque terme, le surintendant reçut une ballade, un madrigal, une épître ou de « menus vers. » Il reçut même des odes où le poète célébrait le mariage de Monsieur avec Henriette d'Angleterre, la grossesse de la Reine, la gloire du Roi, et ce ne fut pas là le plus beau de son revenu ; La Fontaine était meilleur disciple de Voiture que de Malherbe. D'ailleurs, son lyrisme se tempérait à l'occasion de bonhomie.

Non moins assidu au service de la surintendante qu'à celui du surintendant, il adressait à Mme Fouquet une épître sur la naissance de son dernier fils. Dans ce morceau il donna une jolie preuve de sa légendaire étourderie.

« Vous voilà mère de deux Amours, » disait-il à Mme Fouquet, oubliant qu'elle avait déjà deux autres fils. On le lui fit remarquer ; il s'excusa près du père, en prose cette fois : « Entre autres fautes, j'y avais mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se puisse

aviser; la bévue ne vient que de là, car je prends trop d'intérêt en ce qui regarde votre famille pour ne pas savoir de combien d'Amours et de Grâces elle est composée. »

V. — LE SONGE DE VAUX

Ces badinages devaient peu coûter à La Fontaine. Mais, un jour, il reçut une fâcheuse commande : on l'invitait à composer une description poétique des merveilles de Vaux.

En 1656, les travaux étaient encore loin de leur achèvement; la décoration du château ne sera pas encore terminée quand surviendra la disgrâce de Fouquet; mais La Fontaine avait sous les yeux les estampes du graveur Sylvestre où toutes choses étaient représentées comme elles devaient être dans l'avenir. Les jardins étaient « tout nouveau plantés, » et les décrire dans cet état eût été « en donner, dit-il, une idée peu agréable et qui, au bout de vingt ans, aurait été sans ressemblance : » il en fut quitte pour « prévenir le temps. » Enfin, comme il n'était pas grand clerc en architecture, force lui fut de recourir aux « mémoires » des architectes. Le pire, c'était le danger de rebuter le lecteur, car « une longue suite de descriptions historiques serait une chose fort ennuyeuse : » pour égayer son poème, il inventa donc « quelques épisodes galants. »

Afin de dépeindre avec moins d'invraisemblance les futures beautés de Vaux, il se résolut à l'artifice d'un songe. « Ce n'est pas, observe-t-il ingénument, qu'un songe soit aussi suivi ni même si long que le mien sera ; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres. » En effet, ce songe eût été d'une longueur démesurée si la chute du surintendant n'était venue l'interrompre; nous ne possédons que des fragments du poème.

Les « épisodes galants » ne sont pas tous d'une veine également heureuse. Dans les *Aventures d'un saumon et d'un esturgeon*, La Fontaine s'essaie avec gaucherie à cette railleuse bonhomie et à cette libre versification qui feront la grâce de ses Fables. Dans *Vénus et Mars*, il compose, d'après une suite de tapisseries, un de ses contes les plus malicieux et les plus parfaits. C'est un redoutable mélange de fadeur et de préciosité que *Comment Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne.*

Mais c'est un délice que « la danse aux chansons » de Cythérée, de l'Amour, des grâces et des nymphes, sous un rayon de lune, dans « un pré tout bordé de saules, » tandis que Cupidon fredonne de jolis couplets.

Une échappée sur les bois et les prairies ! Soudain le poète retrouve son naturel et sa verve. Il admire, — peut-être, — les terrasses, les broderies, les miroirs et les gerbes d'eaux harmonieusement ordonnées par Le Nôtre, mais ce n'est pas en se promenant le long des charmilles taillées et des eaux prisonnières du jardin régulier qu'il a trouvé ces vers :

> Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
> Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
> Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
> Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux.

Il sent la beauté des glorieuses allégories de Le Brun, mais quand il aperçoit les Muses fastueusement drapées qui décorent une des salles de Vaux, il pense mélancoliquement qu'elles étaient bien plus belles « dans le silence des bois. »

> Quoi ? Je vous trouve ici, mes divines maîtresses !...
> . . . .
> Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes ?
> Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
> Avec quoi, dans les bois, sans jamais vous lasser,
> Parmi la cour de Faune, on vous voyoit danser.

VI. — CLYMÈNE.

Il y avait de l'agrément dans les « menus vers » que, quatre fois l'an, La Fontaine offrait au surintendant; il y en avait beaucoup dans quelques fragments du *Songe de Vaux*, bien davantage encore dans la comédie de *Clymène* qui date du même temps. Singulière comédie qui ne fut pas écrite pour être représentée; mélange de ballet, de pastorale, de satire littéraire et d'élégie, avec je ne sais quoi de libre et de fantasque qui a ravi Théodore de Banville; fantaisie où la mythologie n'est qu'une amusante mascarade à la faveur de laquelle La Fontaine avoue ses goûts et conte ses amours.

La scène est au Parnasse ; Apollon converse avec les neuf Muses et se plaint :

De ne voir presque plus de bons vers, sur l'amour.

. . . , ...

Amour et vers, tout est fort à la cavalière.

Cependant, sur les bords de l'Hippocrène, il vient de voir

Acanthe fort touché de certaine Clymène.

Mais qui donc est cette Clymène? Erato (Muse de la poésie légère) répond :

Sire, j'en puis parler: c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour;
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

Les autres Muses déclarent qu'elles aussi connaissent cette belle provinciale. Apollon, qui a tout l'air d'un surintendant tenant « consistoire » de poètes et de précieuses, invite les Neuf sœurs à chanter tour à tour. Alors commence sur le thème des amours d'Acanthe et de Clymène une suite de variations, selon des modes poétiques différents.

Euterpe et Terpsichore commencent dans le style de l'Églogue, se renvoyant les strophes, puis les vers. Ensuite, c'est le tour de Melpomène et de Thalie : elles jouent une scène où la première fait Clymène et la seconde Acanthe. Clymène dit à Acanthe qu'il perd son temps et ses soins :

Voulez-vous qu'on vous aime, aimez-nous un peu moins.

Acanthe jure qu'il ne peut cesser d'aimer :

Mourir en vous aimant est toute mon envie :
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie!
Laissez-moi mon amour, Madame, au nom des dieux!

Ils sont presque de Racine, ces vers tendres et passionnés!

Clymène confesse que, si elle ne veut plus aimer, c'est que l'amour a déjà « traversé sa vie. » Et la dispute continue, l'éternelle dispute de celui qui aime et de celle qui n'aime point.

CLYMÈNE

Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si, m'obéissant, vous étiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTHE

Selon votre manière,
Du bonheur d'un ami, d'un parent ou d'un frère.

Outré de la froideur de sa maîtresse, Acanthe la menace de la prendre au mot et de ne plus être pour elle qu'un ami...

Mais Apollon interrompt le dialogue amoureux et invite les deux Muses à passer du « poétique » au « plaisant. » Melpomène se récrie à la pensée de rendre Acanthe « plaisant. » Le maître du jeu l'exige : les deux Muses prennent des masques de comédie.

Un matin, Acanthe pénètre secrètement chez Clymène et la trouve sur son lit, endormie. Il soupire si fort qu'elle s'éveille en sursaut ; elle invite Acanthe à s'asseoir sur son lit. Jeux de coquetterie. Baiser offert à l'ami, dédaigné par l'amant. Ce badinage galant est d'une grâce infinie. Acanthe semble à la fin se résigner.

Eh bien, je consens d'être ami pour un moment.

Mais c'est à la prudente Clymène d'abandonner la partie.

Sous la peau de l'ami, je craindrois que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard ; n'avez-vous point affaire?

ACANTHE.

Non ; et quand j'en aurois, ces moments sont trop doux.

CLYMÈNE.

Je me veux habiller ; adieu, retirez-vous.

Clio est ensuite appelée à divertir la compagnie. Apollon a envie

De goûter de ce genre où Marot excelloit.

Clio, qui n'est pas en verve, offre un triolet ; mais Apollon, ironique :

C'est trop ; vous nous deviez proposer un distique.

La Muse paresseuse voudrait s'en tirer avec un dizain Apollon exige une ballade, et Clio s'exécute.

Calliope entame une ode à la manière de Malherbe, où elle supplie l'Amour de fléchir Clymène :

Tu devrois l'obliger, pour l'honneur de tes temples,
D'aimer ainsi que nous.

Mais cette précieuse d'Uranie l'arrête dès la fin de la première stance, et sèchement :

Les Muses n'aiment pas.

Déconcertée, Calliope se tait et passe la lyre à Polymnie, qui fait parler Acanthe à la façon d'Horace.

Apollon trouve que le jeu devient un peu monotone ; il dispense Uranie de continuer le divertissement, et, suivi des neuf Muses, se rend sur les bords de l'Hippocrène pour y rencontrer Acanthe lui-même.

Celui-ci parle seul, en proie à un véritable délire ; il confie son allégresse aux Zéphyrs et aux Échos ; il remercie éperdument l'Amour de lui avoir été enfin propice. Apollon veut savoir la raison de cette joie. Alors Acanthe fait le récit de son heureuse fortune. De ce récit La Fontaine, en publiant *Clymène*, a dit qu'il n'était pas « tout à fait tel que ceux de ses contes, » mais qu'il ne s'en éloignait pas « tout à fait. » En effet, il ressemble à un conte en ceci que l'auteur n'a pu s'empêcher d'y placer une équivoque grivoise ; mais il en diffère par un accent de tendre volupté qu'on ne retrouvera nulle part, dans ses vers, aussi ardent, aussi jeune, aussi vrai.

Pour récompenser Acanthe d'avoir chanté son nom et sa puissance, l'Amour l'a conduit dans la chambre de Clymène, et l'amant a pu baiser le pied nu de l'indifférente. La belle s'est alors cachée au fond de ses draps. Mais l'Amour conseille à Acanthe de demeurer et lui dit tout bas à l'oreille :

« ... Baisez-la hardiment.
Je lui tiendrai les mains ; vous n'aurez point d'obstacle. »
Je me suis avancé : le reste est un miracle.
Amour en fait ainsi ; ce sont coups de sa main.

APOLLON.

Comment ?

ACANTHE.

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres mortels êtes fous dans vos flammes !
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs dames,
Sans triompher ainsi.

ACANTHE.

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON.

Je l'étois, et Daphné ne m'en traita pas mieux ;
Perdons ce souvenir. Vous triomphez, Acanthe :
Nous vous laissons, adieu; notre troupe est contente.

Il nous semble voir la troupe continuant sa promenade et ses causeries sous la conduite de Fouquet-Phœbus, s'acheminer lentement vers le palais, à travers les jardins de Le Nôtre, tandis qu'Acanthe s'enfonce dans un vallon agreste et reprend sa songerie au murmure du ruisseau de l'Anqueil, son Hippocrène; car Acanthe, c'est La Fontaine. Lui-même se désigne quand il montre les Muses s'évertuant à tirer Acanthe de ses profondes rêveries et quand Thalie trace ce portrait :

Sire, Acanthe est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoit point :
Inégal en amour, en plaisir, en affaire;
Tantôt gai, tantôt triste; un jour il désespère;
Un autre jour il croit que la chose ira bien :
Pour vous en parler franc, nous n'y connoissons rien.

Quant à Clymène, cette provinciale serait-elle, comme on l'a conjecturé, l'épouse du lieutenant du roi à Château-Thierry? Tallemant a conté une certaine historiette, qui ressemble à l'aventure d'Acanthe.

Cette même Clymène a inspiré à La Fontaine quatre belles élégies où il a exhalé les mêmes plaintes que dans sa comédie, mais elles n'écartent pas le voile qui nous dérobe le visage de la véritable Clymène. Nous y voyons seulement qu'elle s'acharnait à offrir son amitié à tous ses soupirants. Elle l'avait offerte à un de ses amants qui, depuis, était mort ; elle l'offrait à La Fontaine en lui tenant des discours peu faits pour apaiser son chagrin et sa jalousie.

D'ailleurs cette Clymène avait des rivales à Paris. Nous en connaissons au moins une par son nom, c'est Claudine Colletet.

Guillaume Colletet, un des littérateurs pensionnés par Fouquet, avait épousé sa servante, une très jolie blonde, un peu sotte, et qui jouissait d'une grande réputation littéraire : elle

récitait agréablement des poésies que son mari fabriquait pour elle et dont elle se disait l'auteur. Les poètes venaient festoyer chez leur confrère, courtisaient Claudine, louaient ses vers. La Fontaine, fort épris de la jeune muse, lui adressait des madrigaux. Un jour, Colletet mourut. Il avait pris la précaution de léguer à sa femme quelques vers où celle-ci annonçait au monde qu'elle avait enseveli, avec son mari, « son cœur et sa plume, » et ce fut le chant du cygne. La veuve tint si bien parole qu'on finit par éventer la ruse. Vexé d'avoir été dupe, La Fontaine rompit et décocha à Claudine de petites stances injurieuses; puis il fit imprimer ces madrigaux et ces stances et y joignit une lettre à un ami « qui s'était étonné de ce qu'il eût été ainsi attrapé : »

Et d'où venez-vous de vous étonner ainsi? Savez-vous pas bien que, pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle?... Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin: cela fait le meilleur effet du monde; je dis des sottises en vers et en prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle; enfin je loue de toutes mes forces... Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre.

Elle les y remettait très souvent : les inexorables Clymène vengeaient les infortunées Claudine.

Revenons à la comédie de *Clymène*. Elle nous fait voir La Fontaine amoureux, mais elle nous révèle aussi ses prédilections littéraires, son admiration pour Voiture, pour Malherbe, pour Horace, son mépris pour le « bétail servile et sot » des imitateurs, son courroux contre les méchants poètes.

Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers; *mais pour la poésie,*
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures,
Qui touchoient autrefois les âmes les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressailloient à des traits de l'Olympe admirés;
Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage.
« Qu'est-ce? dit-on. — Des vers. » Suffit; le peuple y court.

Et il faudrait citer encore une scène plaisante où la gentille Erato fait la nique aux précieuses, à ces précieuses qui peuplaient la cour du surintendant...

VII. — LA FÊTE DU 17 AOUT 1661 ET LA DISGRACE DE FOUQUET

Le 22 août 1661, La Fontaine écrivait à Maucroix qui se trouvait alors à Rome en mission secrète pour les affaires du surintendant. Dans une longue lettre, mêlée de prose et de vers, il lui faisait le récit de la fête que Fouquet venait d'offrir au Roi, cinq jours auparavant, dans les jardins de Vaux. Il décrivait à son ami toutes les splendeurs de la journée : l'arrivée du Roi, de la Reine-Mère, de Monsieur, de Madame, de la cour tout entière ; la promenade à travers les jardins et autour des cascades ; les magnificences du souper ; le théâtre dressé dans le parc ; la Béjart sortant comme une nymphe d'une vaste coquille pour réciter un prologue de Pellisson ; les termes et les statues disparaissant pour livrer passage aux faunes et aux bacchantes qui faisaient des danses ; la représentation des *Fâcheux* de Molière ; le feu d'artifice ; les roulements de tambours ; et, après la collation, une nuée de fusées et de serpentaux s'élevant avec un grand fracas au-dessus de la coupole du château. A ce tintamarre, rapporte La Fontaine, deux chevaux attelés au carrosse de la Reine se cabrèrent et allèrent se noyer dans les fossés. « Je ne croyois pas, dit-il, que cette relation dût avoir une fin si tragique et si lamentable. »

Bien plus tragique et lamentable fut l'épilogue de la fête. Depuis la mort de Mazarin, Fouquet semblait s'ingénier à creuser le gouffre où allait s'abîmer sa fortune. Persuadé que, tout à ses plaisirs, le jeune Roi se lasserait de réformer les finances du royaume, il avait redoublé d'audace et de prodigalité. Il n'avait pas su prévoir quel avantage devait donner à Colbert son labeur obstiné et sa haine persévérante : l'écureuil se moquait de la couleuvre. Cependant Louis XIV supportait impatiemment le faste de ce sujet prêt à la rebellion. Quand Fouquet commit l'imprudence de convoiter jusqu'aux faveurs de Mlle La Vallière, sa perte fut résolue. Le spectacle des merveilles de Vaux ne fit qu'exaspérer la colère du souverain. Quelques jours plus tard, le 5 septembre, Fouquet fut arrêté à Nantes sur l'ordre du Roi.

Lorsque la nouvelle en parvint à Paris, La Fontaine envoya à Maucroix ce billet désolé :

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le Roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis; d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de Bellière a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami; je t'en dirois beaucoup davantage si j'avois l'esprit tranquille présentement; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui. *Feriunt summos fulmina montes.*

La plupart des courtisans besoigneux et des littérateurs faméliques qui avaient part aux libéralités de Fouquet, s'en allèrent sans scrupule faire leur cour à Colbert. De rares amis restèrent fidèles au disgracié. Les plus compromis comme Gourville et Saint-Évremond, songèrent à leur sûreté. Pellisson, Mme de Sévigné et La Fontaine sauvèrent l'honneur des lettres. Fouquet avait commis des trahisons et des concussions trop certaines pour que ses amis pussent songer à nier sa culpabilité. Pellisson déploya sa solide et ingénieuse dialectique pour plaider les circonstances atténuantes. Quant à La Fontaine, il se garda bien de défendre Fouquet contre ses accusateurs : à quoi bon? Appartenait-il à un poète d'en remontrer au Roi et aux juges? Il plaindra une grande infortune et invitera les nymphes de Vaux à mêler leurs plaintes et leurs supplications aux siennes.

Les destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!

Et le bon La Fontaine regrette, un peu naïvement, que Fouquet n'ait point partagé ses goûts simples et idylliques,

Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
. . . . . . , ...

Au Roi il ne parlera que de clémence : que Louis XIV suive l'exemple « du magnanime Henri. » Toute l'élégie tient dans ce dernier vers, un des plus beaux de la poésie française :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

On ne sait si Louis XIV lut ces vers ; mais beaucoup d'autres les lurent, et ce n'était point sans raison que dix ans plus tard La Fontaine pouvait dire :

J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

En 1663, il composa encore une ode pour implorer le roi. L'accent, cette fois, était moins juste, moins profond. Il fit parvenir son ouvrage au prisonnier de Pignerol qui en fut médiocrement satisfait et dont il dut réfuter les critiques. Fouquet avait trouvé le morceau trop poétique pour plaire au monarque : La Fontaine allègue l'exemple de Malherbe. Fouquet avait jugé que le poète « demandait trop bassement une chose qu'on doit mépriser : » La Fontaine lui répond, avec quelque raison, qu'il parle en son propre nom et qu'il n'y a point de termes « si humbles, si pathétiques et si pressants, qu'il ne doive s'en servir en cette rencontre. »

Fouquet resta en prison jusqu'à sa mort, mais La Fontaine ne perdit jamais le souvenir de son amitié : nous en aurons la preuve.

J'ai insisté sur les premiers poèmes de La Fontaine et particulièrement sur *Clymène*. Bien que le poète y raille en passant la futilité, la préciosité, la manière fleurie et toutes les mignardises de ses contemporains, lui-même a commis souvent les péchés dont il accuse les autres. Il suit nonchalamment le caprice de la mode.

Quelle est cette mode ? C'est Mlle de Scudéry, l'auteur de *Clélie*, l'amie de Pellisson, qui va nous le dire, en exposant quelles qualités lui paraissent convenir à la poésie française :

Elle raillera sans malice, dit-elle, blâmera sans aigreur, sera ingénieusement badine et divertissante. Elle aura tantôt de la tendresse et tantôt de l'enjouement, elle souffrira même quelques traits de morale délicatement touchés ; elle sera quelquefois pleine d'inventions agréables et d'ingénieuses feintes. On y mêlera l'amour et l'esprit tout ensemble ; elle aura un certain air du monde qui la dis-

tinguera des autres poèmes et elle sera enfin *la fleur de l'esprit* de ceux qui y sont excellents.

A-t-on jamais mieux défini les œuvres que composa La Fontaine durant les années qu'il vécut auprès de Fouquet? *Clymène* n'est-elle pas vraiment *la fleur de son esprit?*

Un critique sévère a trouvé que l'idéal de Mlle de Scudéry, — c'était d'ailleurs, celui de Fouquet, — ne faisait pas la part assez large à la *sensibilité* et à la *vie*, que le *sublime* n'y avait pas sa part. — La sensibilité ! La vie ! Le sublime ! O temps trois fois heureux que celui où, en échange de ses libéralités, Mécène ne demandait à ses protégés qu'une ballade, un madrigal, une épigramme!

Peu importent le gagne-pain et le passe-temps des rimeurs médiocres. Les vrais poètes, comme La Fontaine, croient toujours que *la Princesse* se meurt, mais toujours elle en réchappe, malgré leurs gémissements et leur courroux. Ce sont eux-mêmes qui la ressuscitent. Ils suivent d'abord les modes littéraires, sans trop se soucier de savoir si elles font la part assez large à la sensibilité et à la vie. Mais, viennent le malheur et la souffrance, ils laissent parler leur cœur... Alors *la Princesse* apparaît aux yeux des hommes plus jeune, plus belle, plus touchante que jamais. Après *Adonis,* après les « menus vers, » après *Clymène,* c'est l'immortelle Élégie aux Nymphes de Vaux.

II. — LE VOYAGE EN LIMOUSIN. — Mlle DE LA FONTAINE

I — L'ÉCUYER MALGRÉ LUI

La chute de Fouquet fut pour La Fontaine une grande affliction. Ses meilleurs amis subissaient, comme lui, le contre-coup de la catastrophe. Pellisson était embastillé. Elle était finie, la mission secrète de Maucroix, et, après s'être expliqué devant la justice, le chanoine devait regagner Reims, désabusé de la gloire et de la diplomatie. Puis, plus de surintendant, partant plus de pension. Ajoutez aux chagrins et aux inquiétudes, une fièvre maligne, et, par-dessus toutes ces calamités, le grave ennui d'un procès.

Une déclaration royale du 8 février 1661 punissait d'une amende de 2000 livres quiconque avait usurpé la noblesse et pris le titre d'*écuyer*. Simple mesure fiscale : il s'agissait

d'atteindre ceux qui avaient pris sans droit, ou pour mieux dire sans payer, une qualité qui s'acquérait alors à beaux deniers comptants. Le Roi avait affermé à un « partisan » nommé La Vallée-Cornay le recouvrement des amendes, et Me Thomas Bousseau, procureur au Parlement, consignait au greffe les noms des usurpateurs. On produisit deux actes dans lesquels La Fontaine était indûment désigné comme écuyer. Il fut condamné par défaut.

Dans le désarroi où étaient déjà ses affaires, surtout depuis l'arrestation de Fouquet, cette amende allait achever sa ruine. Ce fut alors qu'il adressa au duc de Bouillon une épître d'un tour tantôt plaisant, tantôt émouvant, afin que celui-ci s'occupât de le tirer d'embarras.

Godefroy-Maurice duc de Bouillon, seigneur de Château-Thierry, venait d'épouser, le 23 avril 1662, une des nièces de Mazarin, Marie-Anne Mancini. On retrouvera souvent, dans l'histoire de La Fontaine, les noms du duc et de la duchesse.

Dans ce charmant placet il commence par railler le terrible La Vallée-Cornay, mais il ajoute tout de suite :

> Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers;
> L'ennui me vient de mille endroits divers,
> Du Parlement, des Aides, de la Chambre,
> Du lieu fameux par le sept de septembre,
> De la Bastille, et puis du Limosin;
> Il me viendra des Indes à la fin.

Le « lieu fameux par le sept de septembre : » c'est la Chambre de justice qui juge Fouquet; (La Fontaine se trompe de deux jours sur la date de l'arrestation). La Bastille, c'est la prison de Pellisson. Le Limousin, c'est le lieu d'exil de Mme Fouquet.

Il proteste de son mépris pour ceux qui usurpent la noblesse. (Là dessus, nous le croyons sans peine). Ceux-là, il les faut punir.

> Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
> Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
> Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
> Qui rit de ceux qui veulent le parêtre,
> Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être:
> C'est ce qui rend mon esprit étonné!
> Avec cela je me vois condamné,

Mais par défaut. J'étois lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point,
Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyoit que l'affaire étoit bonne.
On l'a surpris; que Dieu le lui pardonne.

Il se défend en très bon avocat. D'abord il a toujours été compris dans les tailles : or les tailles étaient un impôt que payait quiconque n'appartenait ni à la noblesse, ni à l'Église, et c'était tout justement afin d'y échapper que tant de gens se donnaient pour nobles. En second lieu, ce titre d'écuyer, il ne l'a jamais pris dans un contrat important :

Thomas Bousseau n'a su produire en somme
Que deux contrats si chétifs que rien plus,
Signés de moi, mais sans les avoir lus :
Et lisez-vous tout ce qu'on vous apporte?
J'aurois signé ma mort de même sorte.

Sur ce point encore, comment contredire Jean de La Fontaine?

Si le Roi permet que La Fontaine en soit réduit à payer l'amende, l'infortuné devra obtenir quatre places à l'hôpital.

Une pour moi, pour ma femme une aussi,
Pour mon frère une, encor que de ceci
Il soit injuste après tout qu'il pâtisse,
Bref, pour mon fils, y compris sa nourrice.

Son frère Claude avait abandonné sa part du bien paternel, en échange d'une pension. Pour apitoyer le duc de Bouillon, La Fontaine exagère ses sentiments de famille, et il va un peu loin quand il étend sa sollicitude jusqu'à la nourrice de son fils: ce dernier avait alors neuf ans.

Il demande au duc de ne pas implorer la clémence du Roi pour une affaire de si peu d'importance; il suffira d'agir

Près de celui qui dispose de tout,

c'est-à-dire de Colbert. On imagine que Bouillon dut sourire de cette requête ingénue : solliciter Colbert pour le protégé de Fouquet, l'ami de Pellisson, l'auteur de cette *Élégie*, qui, depuis un an, émeut la pitié du public en faveur du surinten-

dant déchu ! Le poète lui-même paraît soupçonner que la chose est scabreuse, car il souhaite que la jeune duchesse joigne son « entremise » à celle de son époux, et dise, elle aussi, « un mot sur cette affaire. »

Quelle fut la suite ? On l'ignore ; mais on sait que la duchesse resta toute sa vie une des meilleures amies de La Fontaine, et que celui-ci, jusque dans sa vieillesse, lui prodigua les louanges les plus tendres et les plus délicates.

II. — LE DÉPART POUR LE LIMOUSIN

L'année suivante, La Fontaine s'en allait dans le Limousin pour y accompagner l'oncle Jannart. Le substitut de Fouquet était, en vertu d'une lettre de cachet, exilé à Limoges, (à Limoges ! déjà). La Fontaine voulut-il, en cette occasion, donner à son parent une preuve d'affection ? Céda-t-il au caprice de voyager ? Ou bien était-il compris dans l'ordre du Roi ? Lui-même ne nous l'a point dit très clairement dans les lettres qu'il envoya alors à sa femme et qui ont été réunies sous le titre de *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*.

Cette relation a été souvent rapprochée du célèbre *Voyage d'Encausse fait par MM. Chapelle et Bachaumont*. Que l'exemple de son ami Chapelle ait décidé La Fontaine à conter sa promenade en Limousin sous la forme de lettres mêlées de prose et de vers, c'est vraisemblable. Mais aujourd'hui il nous est difficile de trouver quelque sel et quelque agrément au petit ouvrage de Chapelle et de Bachaumont ; c'est une suite de facéties fâcheuses, souvent grossières, et de petits vers plats et prosaïques. Au contraire, qu'elles ont conservé de charme et de fraîcheur, les lettres de La Fontaine ! Elles sont farcies de mythologie, et le ton badin du conteur agace un peu, à la longue ; et je sais aussi que ce ne sont point de vraies lettres intimes, que le tour en est apprêté, que M[lle] de La Fontaine était chargée, à n'en pas douter, de les mettre sous les yeux de quelques beaux esprits ; elles n'en sont pas moins, de tous les écrits de La Fontaine, celui où il a le plus librement parlé de ses sentiments et de ses goûts. Notez qu'elles n'ont jamais été imprimées de son vivant. Puis le voyage est une pierre de touche ; c'est là que chacun se livre et se révèle : on ne connaîtra jamais son meilleur ami, si l'on n'a fait route avec lui. Les rencontres

inattendues, les petits déboires, la perpétuelle nouveauté du spectacle, tout oblige le voyageur à dévoiler son caractère et son humeur. Embarquons-nous donc avec La Fontaine dans le carrosse qui va le conduire à petites journées de Paris à Limoges.

Avant leur départ, Jannart et La Fontaine sont venus se rafraîchir chez Mme C., dans sa maison de Clamart, « au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon. » La Fontaine s'y régale d'un beurre excellent, meilleur sans doute que celui de la Tueterie : « Je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'ensuit, hormis la batteuse qui est un peu vieille. » Il se promène dans le jardin de son hôtesse : « il a, dit-il, des endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. » Il vante les chênes et les châtaigniers qui bordent les terrasses et « ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles. » Il admire un vaste amphithéâtre de gazons. Et quand, après avoir célébré ces « beautés simples et divines, » il s'écrie :

Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter !

on se demande s'il ne pense pas à la coûteuse magnificence des jardins de Vaux.

III. — SUR LES ROUTES DE FRANCE

Les voyageurs se rendent le 26 août 1663 à Bourg-la-Reine pour y prendre le carrosse qui les doit mener à Limoges. « Nous y attendîmes près de trois heures; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le curé étoit ignorant et ne prêcha pas. » Jamais homme ne fut plus ingénument dépourvu de religion que La Fontaine, — jusqu'au jour de sa conversion. « Dieu voulut enfin que le carrosse passât : le valet de pied y étoit. »

Celui que La Fontaine appelle le valet de pied ou le valet du roi était M. de Châteauneuf, l'exempt chargé d'accompagner Jannart jusqu'au lieu de son exil.

Point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand

qui ne disoit mot, et un notaire qui chantoit toujours, et qui chantoit très mal; il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui se qualifioit comtesse : elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom et venoit de plaider en séparation contre son mari.

Voilà toute la voiturée. Et le carrosse roule sur la grande route d'Orléans. A Étampes, des maisons qui, depuis la Fronde des Princes, sont restées sans toits et sans fenêtres, évoquent l'image des guerres civiles. « J'y trouvai beaucoup de gothique, » dit en souriant La Fontaine. On sait ce que « gothique » veut dire au dix-septième siècle.

Le lendemain, tandis qu'on traverse la Beauce, pays ennuyeux, M. de Châteauneuf et la comtesse poitevine se livrent à une controverse.

Notre comtesse en fut cause : elle est de la religion, et nous montra un livre de du Moulin. M. de Châteauneuf l'entreprit et lui dit que sa religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards; les huguenots ne vont jamais à la messe; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en enfer; car le purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire; pendant cela le notaire chantoit toujours; M. Jannart et moi, nous endormîmes.

Il dormait beaucoup; mais quand il était éveillé, il savait à merveille regarder les choses, dévisager les gens. Sa rêverie ne faisait pas tort à sa curiosité. Il adorait la campagne, mais ni les villes ni les monuments ne le laissaient indifférent, et les visages qu'il voyait passer restaient gravés dans sa mémoire.

Le voici à Orléans. Il va se promener sur le pont, admire le coucher du soleil, et passe devant un ancien monument à la Pucelle (élevé en 1468, il a disparu pendant la Révolution) et note simplement : « C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. » Mais il s'amuse longtemps au spectacle des barques qui, leurs amples voiles déployées, sillonnent la Loire avec « une majesté de navires; » et il s'imagine voir « le port de Constantinople en petit. » Il contemple enfin la ville; « le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes. »

Il fait aussi un fidèle et joli portrait de Blois, vu de la rive gauche du fleuve; et elle est bien curieuse, cette description du château :

Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements, sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez.

Ces pièces « qui ne font, *Dieu merci*, aucune symétrie, » ces ornements « sans régularité et sans ordre » qui font « quelque chose de grand qui plaît assez : » un pareil jugement surprend chez un contemporain de Le Vau, de Le Brun et de Le Nôtre; mais il décèle à merveille l'originalité du goût de La Fontaine. Il aimait trop Marot et Rabelais pour rester insensible à la séduction de l'architecture de la Renaissance. En son temps, quel autre eût, comme lui, préféré la diversité à la symétrie, le caprice à la règle?

Et quel autre, hormis Mme de Sévigné, aurait su, comme lui, rendre l'attrait d'un paysage? Tout en cheminant sur la levée de la Loire, il ne se lasse pas de jouir de la vue des coteaux,

..... coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés;

et de la Loire elle-même il fait cette belle peinture :

On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré;
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
C'est la fille d'Amphitrite.
. . . .
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

A Amboise, il est peu charmé par l'architecture du château. « Ce qu'il y a de beau, dit-il, c'est la vue : elle est grande, majes-

tueuse, d'une étendue immense... » Mais il ajoute tristement :

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut.

En effet, après son arrestation à Nantes, Fouquet avait été quelque temps incarcéré à Amboise. La Fontaine demande à voir la chambre du prisonnier.

Triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Qu'il y a de mesure et de délicatesse dans ces accents de compassion! Ce vers d'une si mélodieuse douceur :

Cette plainte a pour moi des charmes,

est la confession ingénue d'une âme tendre et voluptueuse qui chérit, c'est elle qui l'a avoué,

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

A Port de Pilles, La Fontaine se détourne de son chemin pour aller, en compagnie de M. de Châteauneuf, visiter la ville et le château de Richelieu. « Les Allemands, écrit-il, se dérangent bien pour cela de plusieurs journées. » Au XVIIe siècle, l'Allemand, pour les personnes casanières, représentait le « touriste » par excellence. L'Anglais lui a succédé dans ce rôle.

La ville, construite, comme le château, sur les plans de Jacques Lemercier, était formée d'une large rue qui débouchait sur deux places symétriques et était bordée d'une double rangée d'hôtels, tous d'une ordonnance identique. Ces belles demeures avaient été élevées par des courtisans désireux de plaire au ministre tout-puissant, mais qui s'étaient gardés d'y venir habiter. La Fontaine dit plaisamment que cette ville grandiose et déserte aura bientôt « la gloire d'être le plus beau village de l'univers. »

Quant au château (depuis le commencement du XIXe siècle,

il ne reste plus trace des bâtiments), Richelieu, qui n'y vint jamais, y avait fait entasser d'inestimables chefs-d'œuvre. La Fontaine en parcourt les appartements, les galeries et en énumère les richesses, d'après les renseignements que lui fournit une concierge obligeante. On n'avait pas encore, en ce temps-là, inventé la critique d'art, et, tout bonnement, La Fontaine rapporte les sujets des peintures et des sculptures qui décorent le palais, agrémentant son récit de fadaises parfois fâcheuses. On dirait qu'il s'acquitte d'un pensum, et l'on se demande qui le lui a imposé, quel ami imprudent a réclamé de lui une description de Richelieu.

Cependant il s'arrête un instant à contempler les *Esclaves* de Michel-Ange, que le Cardinal a acquis et fait placer dans le vestibule du château, au pied du grand escalier (ils sont maintenant au Louvre). Il badine à propos des galants que sa femme a réduits en esclavage; mais revenant à Michel-Ange, il fait cette curieuse remarque :

Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devoit être immortel, ait arrête Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et afin que la postérité reconnût que personne n'est capable de toucher à une figure après lui. De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Rapprochez de cette opinion singulière les réflexions que lui inspiraient tout à l'heure les bâtiments du château de Blois. Il trouvait quelque grâce à leur défaut de symétrie, et le voici maintenant qui vante l' « inachevé » des sculptures de Michel-Ange! Il serait puéril de bâtir là-dessus toute une esthétique et de l'attribuer à La Fontaine; mais chez un être aussi spontané, le goût et le tempérament ne font qu'un. Il ne peut être choqué d'une architecture irrégulière, lui qui a confondu dans ses ouvrages tous les genres, tous les styles, mêlé dans ses vers tous les mètres et tous les rythmes. Et comment ne jouirait-il pas du charme de « l'inachevé, » lui qui s'est permis tant de négligences dont on ne devine pas toujours si elles sont l'effet d'un art consommé ou d'une naturelle indolence?

Après avoir visité le château, La Fontaine se rend dans le

jardin peuplé de statues, mais il n'a guère le temps de considérer les sculptures.

Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plairois extrêmement à avoir une aventure amoureuse ; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes ; à midi, véritablement, on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Où lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

A la bonne heure, cette fois, nous retrouvons notre La Fontaine; pas pour longtemps, car l'aventure souhaitée ne se présentant pas, voici que « par une puissance secrète » il se sent forcé de célébrer en alexandrins héroïques « la gloire du grand Armand. » Sur ces entrefaites survient M. de Châteauneuf, et tous deux finissent par gagner Châtellerault, où M. Jannart les attend chez un de ses amis.

La Fontaine et son oncle resteraient volontiers quelques jours à Châtellerault : les melons y sont excellents et les carpes succulentes; puis on est en pays de connaissance et même de parenté, car La Fontaine y a retrouvé ce Pidoux octogénaire dont vous vous rappelez le joli portrait; mais il faut obéir à l'ordre du Roi.

Par Chevigny, « misérable gîte et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, » par Bellac où la chère est médiocre, les voyageurs arrivent à Limoges : ils prennent congé de M. de Châteauneuf.

Les premières impressions de La Fontaine sur Limoges et les Limousins sont mêlées : « Les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur; mais leurs coutumes, façon de vivre, occupations, compliments sur tout ne me plaisent point. » Il annonce une autre lettre : elle n'a pas été retrouvée, ou bien n'a jamais été écrite.

Cette relation contribue à rendre plus vivante l'image que je voudrais tracer de La Fontaine. Grâce à elle nous sommes entrés plus avant dans l'intimité du bonhomme. Cependant, il est un point sur lequel les biographes se sont épuisés en recherches et en conjectures, c'est l'histoire de son ménage : je

n'en ai point encore parlé, me réservant de le faire à propos de ces lettres adressées à Mlle de La Fontaine. Nulle part ailleurs, il n'a soufflé mot de sa femme.

IV. — Mlle DE LA FONTAINE

La Fontaine avait épousé, en 1647, Marie Héricart, fille de Louis Héricart, lieutenant criminel de La Ferté-Milon, maire perpétuel de cette ville. Il avait vingt-six ans, et elle quatorze et demi ; en 1653, ils eurent un fils ; en 1658, ils se séparèrent de biens ; le ménage fut désuni, et durant la seconde partie de sa vie, le mari vécut loin de sa femme : voilà tout ce que nous connaissons de l'existence conjugale de La Fontaine. Nous savons aussi qu'il a constamment trompé sa femme, il n'en a jamais fait mystère. Mlle de La Fontaine lui a-t-elle rendu œil pour œil, dent pour dent ?

On l'a soutenu en vertu d'un raisonnement singulier. La Fontaine, a-t-on dit, a témoigné à sa femme la froideur la plus méprisante. Or supposer qu'il a pu, sans d'excellentes raisons, observer une pareille attitude, c'est lui faire injure ; s'il n'a pas été trompé, c'est un homme abominable. Donc il faut, pour son honneur, qu'il ait été... trompé.

L'a-t-il été? je l'ignore et me résigne volontiers à l'ignorer. S'il le fut, il ne dut pas s'en faire un long souci ; il était « chose légère. » S'il ne le fut pas, je doute qu'il en ait su beaucoup de gré à Mlle de La Fontaine. Il a dû éprouver quelque déplaisir en voyant que sa femme ne l'aimait point ou avait cessé de l'aimer, car, dans un joli conte égaré parmi ses fables, il plaint un mari amoureux de sa femme, et pour qui celle-ci n'a jamais

> Propos flatteur et gracieux,
> Mot d'amitié, ni doux sourire
> Déifiant le pauvre Sire.

Et il ajoute :

> ... Si l'amour n'assaisonne
> Les plaisirs que l'hymen nous donne
> Je ne vois pas qu'on en soit mieux (1).

Mais, déçu dans son amour, a-t-il attaché grande importance à la fidélité de son épouse ?

(1) *Le mari, la femme et le voleur.*

On peut encore supposer qu'il a été trompé, qu'il n'a pas tenu à en avoir l'inutile certitude, qu'il a, lui aussi, refusé de porter à ses lèvres la *coupe enchantée*.

Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien.
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Après avoir lu ces vers-là et bien d'autres du même ton, de consciencieux historiens dissertent encore sur l'opinion de La Fontaine touchant la vertu de sa femme! Comme ils sentent qu'en ces sortes d'affaires un syllogisme n'est pas irrésistible, ils allèguent une des *Historiettes* de Tallemant :

« Sa femme, raconte l'anecdotier, est une coquette qui s'est mal gouvernée depuis quelque temps. Il ne s'en tourmente pas. On lui dit : « Un tel cajole votre femme. — Ma foi, répond-il, qu'il fasse ce qu'il pourra, je ne m'en soucie pas. Il s'en lassera comme je l'ai fait. » Elle dit qu'il rêve tellement qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié. Cette indifférence a fait enrager cette femme, elle sèche de chagrin. Lui est amoureux où il peut... »

Voilà, certes, un bien mauvais ménage. Tallemant, quoique fort méchante langue, est ici un témoin assez sûr, car il était très lié avec Maucroix et La Fontaine. Cette *Historiette* a été écrite en 1657, dix ans après le mariage. Mais à tout prendre, elle démontre qu'alors Mlle de La Fontaine « séchait de chagrin. » Or, si elle « séchait de chagrin, » c'était, selon toute apparence, qu'elle n'avait pas encore trouvé de consolateur...

« Mais elle en a trouvé un! s'écrient les personnes qui veillent sur l'honneur de La Fontaine, et nous le connaissons, c'est Antoine Poignan, officier de dragons. » Elles nous renvoient à l'*Histoire de l'Académie française* par l'abbé d'Olivet et aux *Mémoires* de Louis Racine sur la vie de son père.

Selon d'Olivet, Mme de La Fontaine ne manquait « ni d'esprit ni de beauté, » mais pour l'humeur, elle tenait fort de cette Mme Honesta que La Fontaine a dépeinte dans son conte de *Belphégor*. « Aussi ne trouvait-il d'autre secret que celui de *Belphégor* pour vivre en paix. Je veux dire qu'il s'éloignait de sa femme le plus souvent et pour le plus longtemps qu'il pouvait, mais sans aigreur et sans bruit. » Il n'est pas impossible, que

Mme Honesta reproduise quelques traits du caractère de Mlle de La Fontaine, mais le sujet de *Belphégor* est emprunté à Machiavel, et, quand l'auteur italien avait publié sa nouvelle, on avait déjà dit qu'il y avait représenté sa femme.

Un peu plus loin, l'abbé d'Olivet, voulant donner une preuve de la crédulité de La Fontaine, raconte l'aventure de celui-ci avec « un nommé Poignan, ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry. » Citons textuellement l'anecdote qui est reproduite par tous les biographes de La Fontaine avec plus ou moins d'exactitude :

« Tout le temps que ce Poignan n'était pas au cabaret, il le passait auprès de Mme de La Fontaine qui était, comme j'ai dit, une Mme Honesta

d'un orgueil extrême
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.

Poignan, de son côté, n'était pas du tout galant. On en fit cependant de mauvais rapports à M. de La Fontaine, et on lui dit qu'il était déshonoré, s'il ne se battait contre Poignan. Il le crut. Un jour d'été, à quatre heures du matin, il va chez lui, le presse de s'habiller, et de le suivre avec son épée. Poignan le suit, sans savoir où ni pourquoi. Quand ils furent hors de la ville, La Fontaine lui dit : « Je veux me battre contre toi, on me l'a conseillé. » Et après lui en avoir expliqué le sujet, il met l'épée à la main. Poignan tire à l'instant sa sienne, et d'un coup ayant fait sauter celle de La Fontaine à dix pas, il le ramène chez lui, où la réconciliation se fit en déjeunant... » — On a conclu de ce récit que Poignan était l'amant de Mlle de La Fontaine. Il me semble que l'abbé d'Olivet dit tout justement le contraire. En 1747, c'est-à-dire cinquante ans après la mort de La Fontaine, Louis Racine, dans les *Mémoires* sur la vie de son père, certifia la vérité de l'anecdote rapportée par l'abbé d'Olivet et la conta à son tour en l'animant d'un plaisant dialogue entre les deux amis.

Non content d'interpréter à contre-sens l'abbé d'Olivet, on a bâti un roman : avant son mariage, Marie Héricart aurait éprouvé un tendre sentiment pour son petit cousin Antoine Poignan qui n'avait pas alors vingt ans; des parents barbares auraient donné la main de Marie au fils du maître des eaux et

forêts de Château-Thierry; mais un jour Antoine aurait reparu sous un uniforme d'officier de dragons; entre Mars et Phœbus, la provinciale n'aurait pas hésité. Le bel officier se serait installé à Château-Thierry et y aurait passé sa vie auprès de Mlle de La Fontaine. On prétend même qu'il aurait « sans doute » vécu aux crochets de sa cousine. Ce récit qui ne repose sur rien, a été inventé, en 1894. Depuis, il a été repris, certifié, et amplifié par nombre de critiques qui en ont tiré les déductions psychologiques les plus saugrenues.

Sur son ménage, consultons encore La Fontaine. Par deux fois il a confessé ses torts. C'est d'abord dans les derniers vers des *Aveux indiscrets*.

> Le nœud d'hymen doit être respecté,
> Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
>
> . . . .
>
> *Je donne ici de beaux conseils, sans doute :*
> *Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.*

Plus significative encore la soudaine réticence qui, dans *Philémon et Baucis*, termine le tableau de la métamorphose des deux vieux époux :

> Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
>
> . . . .
>
> Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre
> Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans,
> *Ah si !... Mais autre part j'ai porté mes présents.*

Et autre part il les porta jusqu'à l'extrême vieillesse.

Quant à sa femme, dès les premières lignes de la première lettre du voyage en Limousin, nous apprenons ce qu'il pensait d'elle, et nous savons les raisons, bonnes ou mauvaises, qu'il avait eu de porter ses présents autre part.

D'abord il accuse Mme de La Fontaine de n'aimer lire que des romans. S'il lui adresse le récit de son voyage, c'est dans l'espoir de lui donner ainsi le goût des lectures sérieuses. « Vous ne jouez, dit-il, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage. » Il est admirable, La Fontaine : il reproche à sa femme 1° de ne pas aimer le jeu, lui qui peut-être l'aimait trop ; 2° de ne pas travailler, lui qui se vantait de sa paresse ; 3° de ne point s'occuper du ménage, lui qui mangea tout son bien. Et il continue : « Hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité,

il n'y a que les romans qui vous divertissent. » Or lui-même se plaît, c'est lui qui nous l'a dit, aux « livres d'amour. » Il espère pourtant qu'en badinant il pourra l'accoutumer à l'histoire des lieux et des personnes. « Vous auriez, dit-il, de quoi vous désennuyer toute votre vie pourvu que... » Et voici le coup de grâce : « pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante ; et ç'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle. » Ce discours à la manière de Chrysale veut dire en termes moins polis : Vous êtes, ma bonne amie, une pécore fainéante et prétentieuse, revêche et désordonnée, romanesque et pédante ; vous êtes insupportable.

Voilà, pour une part, le secret du mauvais ménage de La Fontaine ; pour l'autre, la plus grande, ce sont les frasques du mari, l'exemple de son indolence, cet air de n'être pas marié qui, au dire de Tallemant, faisait sécher de chagrin la délaissée. Et c'est justement cet air-là qu'il prend à tout propos dans ses lettres. Il n'a pas encore quitté Clamart qu'il songe déjà aux Limousines et à leurs « chaperons de drap rose-sèche sur des cols de velours noir : » s'il trouve un de ces jolis chaperons, il se promet de s'y amuser, « et par curiosité seulement, » ajoute-t-il. En effet il ne raconte à sa femme que ses « curiosités, » mais elles sont innombrables : une par étape. A Blois, il se fait montrer quelques jolies femmes, « comme à son ordinaire. » Dans les allées du parc de Richelieu, il rêve d'une « aventure amoureuse. » A Châtellerault, il voit une de ses parentes, grande fille à qui la petite vérole n'a pas enlevé toutes ses grâces ; il l'entretient peu et de choses indifférentes, mais s'il eût fait un plus long séjour, il l'eût « tournée de tant de côtés » qu'il aurait découvert « ce qu'elle a dans l'âme et si elle est capable d'une passion secrète ; » tout ce qu'il sait d'elle, c'est qu'elle aime fort les romans ; et ceci à l'adresse de sa femme : « C'est à vous qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer. » Il ne traverse pas Poitiers ; on lui a dit que la ville est « mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines, » il regrette pourtant de ne l'avoir point vue, car « il y a en récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre. » A Bellac, rien ne lui aurait plu sans la fille du logis « jeune personne et assez jolie ; » après l'avoir cajolée « sur sa coiffure, » il va se coucher et s'en-

dort profondément. « Si pourtant Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée ; il ne le fit point et je m'en passai. »

Concluons que, si la femme de La Fontaine avait eu toutes les vertus, même celles dont lui-même manquait le plus, le ménage n'eût pas été beaucoup meilleur. Il n'avait pas la fibre conjugale.

Avait-il davantage la fibre paternelle ? Il se souvient de son fils, pour tâcher d'éveiller la compassion du duc de Bouillon, il s'en souvient encore dans une lettre à sa femme pour la prier de faire des recommandations à leur marmot » : « Dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon (une servante limousine) pour le faire jouer et lui tenir compagnie. » Dans toutes ses œuvres, aucune autre allusion à son enfant. On a dit qu'il avait remis à Maucroix le soin de l'éducation de son fils : c'est possible ; une petite-fille de La Fontaine l'a affirmé, mais il faut se méfier des renseignements donnés par les descendants du poète. On a dit aussi qu'il aurait trouvé à son fils un emploi chez M. de Harlay et qu'en remerciement il aurait dédié au procureur général du Parlement les deux volumes des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* publiés en 1685. Peut-être ; mais, dans l'épître dédicatoire, pas un vers, pas un mot qui fasse allusion au service rendu. Négligeons les anecdotes et en particulier celle de La Fontaine passant un jour près de son fils sans même le reconnaître, mais retenons ces lignes qui dans le *Voyage en Limousin* terminent le portrait du vieux Pidoux. « De vous dire quelle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » Il n'a jamais été tendre pour ce petit peuple, cela se voit dans nombre de ses fables.

V. — LA FONTAINE AU LUXEMBOURG

L'infortuné Jannart demeura longtemps à Limoges. Mais La Fontaine revint bientôt chez lui, ce qui semble prouver qu'il n'avait pas été véritablement exilé. Le 14 janvier 1664, il était à Paris où il obtenait un privilège du Roi pour l'impression de son premier recueil de contes.

La même année, le 14 juillet, il prêtait serment comme gen-

tilhomme servant de Mme la Duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, qui vivait retirée dans son palais du Luxembourg. La maison était triste et dévote. La Fontaine dut y passer des heures mélancoliques. Ses gages annuels n'étaient que de deux cents livres; mais sa fonction lui laissait de grands loisirs : il pouvait souvent retourner à Château-Thierry, il pouvait surtout aller retrouver ses amis, festoyer avec eux, leur lire ses vers. D'ailleurs il n'était plus, comme chez Fouquet, obligé à une redevance poétique. Il se contenta, durant son séjour au Luxembourg, de rimer une gentille épître pour le petit chien de Mme d'Orléans, et un sonnet amoureux pour la divine Poussay, fille d'honneur de Mlle d'Alençon.

Que de grâces, bons Dieux ! Tout rit dans Luxembourg.

Les quatre années de 1664 à 1768 sont celles où La Fontaine publie ses premiers chefs-d'œuvre : en 1664, un premier recueil de Nouvelles ; en 1665, la première partie des Contes et Nouvelles; en 1666, la deuxième partie des Contes et Nouvelles; en 1668, les six premiers livres des Fables.

Comment, passé la quarantaine, La Fontaine a-t-il soudain secoué sa nonchalance? Comment est-il, en si peu de temps, parvenu à produire tous ces contes et toutes ces fables? Pourquoi s'est-il aussi tard appliqué aux deux genres où il allait tout de suite exceller ? Pour les contes, on en trouve déjà quelques modèles dans ses premiers essais : les *Amours de Mars et de Vénus*, dans le *Songe de Vaux*, le récit d'Acanthe à la fin de *Clymène* sont déjà des contes, et des meilleurs. Mais les Fables! avant l'apparition du premier recueil, rien n'avait annoncé cet art neuf et du premier coup porté à sa perfection. La source a soudain jailli des profondeurs étendant au soleil sa nappe limpide et abondante. C'est un des plus beaux miracles de l'histoire de la poésie.

ANDRÉ HALLAYS.

(A suivre.)

LETTRES DE PÉTROGRAD

ESQUISSES DE LA VIE SOVIÉTIQUE

II (1)

IV. — LA CHASSE AU PAIN QUOTIDIEN

Manger, c'est le problème autour duquel pivotent toutes les pensées, toutes les combinaisons, toute la vie en Soviétie! Le peu qui reste d'énergie vitale est tendu vers ce but unique : se procurer le pain quotidien (et quel pain!). Pour cette question de la nourriture, il faut résoudre chaque jour de nouveaux casse-tête, commettre délits sur délits, aller jusqu'au crime!

Le mot n'est pas trop fort, attendu qu'il faut choisir : rester honnête et mourir de faim, ou transgresser les lois sous la protection desquelles florit la Russie soviétique! La loi veut que le citoyen de la Soviétie se contente, pour apaiser sa faim, de la portion que la loi lui attribue. En effet, il n'a le droit ni de vendre ni d'acheter : tout commerce privé est absolument interdit, et la milice fait bonne garde. Or, comment vivre avec la portion légale? Au mois de janvier, elle était d'une demi-livre de pain par jour et de trois livres de gruau et deux livres de viande par mois. En février, la portion de pain fut diminuée: en revanche, le gruau et la viande ne furent pas distribués du tout. Il est clair qu'il faut enfreindre la loi et braver toutes les pénalités si l'on n'est pas résolu à périr d'inanition. Donc, on se glisse hors de la ville, emportant avec soi n'importe quel

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

objet d'échange; car dans les villages le papier-monnaie des Soviets n'est pas accepté. Mais même en ville on peut faire des provisions : il y existe toute une organisation souterraine pour la vente des produits alimentaires. Si vous voulez surprendre ce singulier trafic qui s'opère sous terre, allez aux Halles; vous y apercevez beaucoup de marchands, mais pas une marchandise; avec toute sorte de précautions, le marchand tire de dessous terre une sorte d'échantillon, sur lequel vous vous décidez, à voix basse et l'œil au guet. Avez-vous trouvé ce qui vous convient, vous vous éloignez prudemment, vous et votre marchand, dans une ruelle ou sous une porte cochère, ou dans un appartement de « conspirateurs spéculateurs. » Là ont lieu le débat et la vente : entendez par ces mots que vous ne débattez rien du tout et ne choisissez pas davantage, mais payez ce qu'on exige de vous et prenez ce qu'on vous livre, heureux d'avoir réussi à trouver au moins quelque chose!

De temps à autre, retentit à travers les Halles un perçant coup de sifflet; l'effet est magique : vendeurs et acheteurs, pris de panique, s'enfuient en désordre et se jettent dans toutes les directions, tandis qu'un bataillon de la milice cerne les Halles et mène au poste tout ce qu'il peut cueillir. Les gavroches de Pétrograd n'ont pas de meilleur divertissement que de provoquer de fausses alertes en simulant le coup de sifflet policier. Sachez bien, d'ailleurs, que les trois quarts des marchandises qui vous sont vendues ont été volées. Le paysan n'apporte pas ses denrées en ville pour les échanger contre un papier-monnaie sans aucune valeur : tout a été volé à l'intendance et aux dépôts de la commune de Pétrograd. Moi-même, l'avouerai-je? j'ai été encore trop content d'acheter des cigarettes volées à la fabrique de tabac N.... et de la farine volée aux employés des dépôts de farine de N....

A côté de ces commerçants qui ne font commerce que de produits volés, il s'en trouve d'une autre espèce. Pour acheter quelque chose, il faut avoir de l'argent; mais, pour avoir de l'argent, il faut vendre quelque chose. Alors, vous voyez se mêler à l'armée des vendeurs des femmes de la meilleure société, des jeunes filles, des hommes de l'ex-type bourgeois : les malheureux vous offrent, en le tirant eux aussi de dessous terre, des serviettes, une paire de bottines usées, une cuiller d'argent, une vieille jacquette, un bout de dentelle.

Donc, vous venez de faire un achat... Faites maintenant le compte des dérogations à la loi que vous avez commises. Premier délit, l'achat lui-même, qui, de soi, est illégal ; en second lieu, c'est l'achat d'une chose volée et, troisièmement, c'est l'achat d'un objet de contrebande, si l'affaire s'est conclue hors de ville. Continuons. Le gouvernement des Soviets a pour règle la gratuité : gratuit est le tramway, et, au printemps, c'est gratuitement que vous recevez quatre archines de percale pour un costume; enfin, c'est gratis que le gouvernement vous fournit sur quinze heures de ténèbres quatre heures d'éclairage électrique. En conséquence, il ne vous octroie que de faibles gages, pour ainsi dire « à titre d'épingles, » cinq, dix, quinze mille roubles, rarement plus. Avec cela, et vu les prix, on n'a rien au marché. Jugez vous-mêmes. A l'heure où j'écris, les premiers jours de mars, les prix aux Halles sont les suivants : le pain, 2500 roubles la livre; le lait, 2200 la bouteille; le beurre, 25000; le sucre, 22000 la livre; la viande, 6000; le porc, 12000; la farine, 8000. Pour *gagner* une livre de viande, en mettant les choses au mieux, il vous faudrait travailler un mois. Force vous est de vendre et voilà un nouveau délit, puisque tout commerce est défendu par la loi. Supposons que vous ayez vendu une paire de vieilles bottines et reçu pour cette vente 80000 roubles : encore un délit, attendu que, d'après la loi, vous n'avez pas le droit d'avoir en votre possession plus de 30000 roubles.

L'instinct de conservation est tout-puissant, et, dans la chasse aux aliments, les principes de moralité et de probité ont fortement à souffrir ; se glisser près d'une boutique alimentaire, d'un dépôt de vivres, afin de dérober beurre ou gruau, cela, qui partout ailleurs passe pour vol, ne déshonore plus personne en Soviétie. Encore faut-il être à même de voler, c'est-à-dire avoir à sa portée un dépôt alimentaire. C'est pourquoi la chasse au pain quotidien entraîne la chasse aux places quelles qu'elles soient. Le juriste prend un emploi au chemin de fer, l'avocat se fait surveillant de magasin, le prêtre s'engage comme gardien d'une boulangerie.

Voyez maintenant la famille réunie le soir, autour de « la bourgeoise; » un morceau de pain mal cuit, un brouet sale et liquide sans beurre, sans viande, avec des pelures de pommes de terre et une ombre de gruau de mauvaise qualité, voilà le festin

obtenu à si grand peine. Cette famille ne voit, pendant des mois, ni viande, ni beurre, ni sucre ; de la viande de cheval est pour elle un régal inespéré ; le parfum et le goût du thé et du café sont choses oubliées depuis longtemps. Vous pensez, peut-être, que les enfants sont mieux nourris? J'ai voulu voir la soupe distribuée aux enfants en bas âge, en vertu d'une carte spéciale ; dans deux petits récipients en cuivre, j'ai aperçu un sale gruau gris tout juste de quoi remplir une louche à soupe et sentant l'aigre ; dans cette soupe immonde nageait un os sans un atome de viande.

Au souci du pain de chaque jour se joint celui de l'habillement. Vos vieux vêtements sont usés, hors d'état; mais comment songer à en acheter de neufs ? J'ai assisté, ces jours derniers, à la commande d'une paire de bottines en toile avec semelles en cuir; prix : 150 000 roubles.

Avec tous ces délits sur la conscience, le malheureux habitant de la Soviétie n'a plus de repos, même la nuit. Sans cesse il lui faut craindre perquisitions et arrestations. Quel émoi quand l'éclairage ne cesse pas à l'heure réglementaire, signe certain que dans le voisinage on perquisitionne ! J'en ai fait l'expérience, durant une de mes premières nuits de Pétrograd : à quatre heures du matin, à la porte de la cuisine, une sonnerie formidable; la maîtresse de la maison, effrayée, me conjure de me cacher, tandis que mon hôte, d'une voix qui s'étrangle, demande à travers la porte : qui va là ?... Il se trouva que c'était le gérant de la maison qui appelait les locataires aux travaux d'utilité publique ; il était tombé la nuit une neige épaisse : en ce cas, la Commune fait nettoyer la chaussée pour les automobiles des Commissaires. Car les lois du paradis communiste n'ont égard ni à l'heure ni au temps de notre repos.

Voilà comment est « ressuscitée » la vie dans la Russie des Soviets, telle que je l'ai vue et palpée moi-même, *de visu et auditu*. Il y avait deux ans et demi que je n'avais vu Pétrograd; la différence entre alors et aujourd'hui est celle du jour et de la nuit.

Mais nous n'avons encore examiné que ce qui s'aperçoit de l'extérieur. Reste à connaître dans son fond la vie réelle de la Russie soviétique.

V. — LES TROIS PRINCIPES DE LA POLITIQUE BOLCHÉVISTE

Si l'on veut se faire une idée exacte de la politique que suivent à l'intérieur et à l'étranger les chefs bolchévistes, voici les trois principes qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Le pouvoir bolchévique a absolument besoin de gagner du temps. La force des armes, la terreur, les plus féroces mesures répressives, tout lui est bon afin de forcer la population à supporter encore la dureté d'une crise économique qui, s'aggravant et se compliquant de jour en jour, menace d'anéantir le pays.

En second lieu, tout l'espoir du pouvoir bolchévique, est d'arriver, grâce à ce temps gagné si férocement, à une amélioration économique par le moyen de l'importation et du commerce avec l'étranger.

Troisièmement, — et ce n'est pas le point le moins important, — le pouvoir bolchévique entend mettre le temps à profit pour travailler, de toutes ses forces et par tous les moyens imaginables, à déclencher la révolution communiste en Orient.

Telles sont les directions. C'est là qu'il faut chercher la clé de tous les actes et de toute la politique bolchéviques. Le pouvoir bolchévique comprend parfaitement l'impossibilité où il est de se maintenir au milieu de démocraties organisées comme le sont aujourd'hui celles d'Europe et d'Amérique ; il sait que, hors d'état de rendre la vie au pays, et ne disposant ni des ressources financières, ni des hommes nécessaires à cette résurrection, il ne dure que par la terreur.

Dès l'année 1918, un Arménien émigré, Wartanessoff, présenta à Lénine un copieux et intéressant mémoire. Communiste lui-même, il démontrait que le Communisme ne pouvait s'installer et prendre racine que dans un pays capable de vivre sur lui-même et de subvenir à tous ses besoins par ses seules ressources ; à défaut de cette condition essentielle, il serait indispensable, *conditio sine qua non*, que les pays limitrophes et voisins adoptassent, eux aussi, les théories et la pratique du communisme. Partant de ce principe et constatant la double impossibilité de l'existence de la Russie sans importation de l'étranger et d'un prochain triomphe du Communisme en Occident, Wartanessoff arrivait à cette conclusion que la banqueroute du bolchévisme en Russie était inévitable.

Et, jugeant nécessaire, pour des raisons d'intérêt supérieur, d'empêcher à tout prix, que le régime bolchéviste ne fût renversé par la force, il lui donnait le conseil de renoncer librement et volontairement au pouvoir.

Ce mémoire fit l'objet d'une discussion dans une séance secrète tenue à cet effet sous la présidence de Lénine et en présence des principaux chefs du parti bolchévique. L'idée maîtresse de Wartanessoff, — à savoir l'impossibilité de l'organisation communiste en Russie en regard de l'existence des institutions capitalistes en Occident, — cette idée, dis-je, ne souleva aucune objection. Mais Lénine fit remarquer qu'étant donnée la masse de matériel incendiaire couvant à l'heure actuelle en Occident, l'espoir d'une révolution communiste mondiale n'était point du tout aussi illusoire qu'il semblait à Wartanessoff. A l'appui de ses dires, il cita un certain nombre de faits tendant à prouver que l'agitation bolchévique faisait des progrès notables en Occident et notamment en Allemagne, grâce à l'énergie de Joffe et de Oscar Kohn. L'assemblée se rangea à l'avis de Lénine et décida que le seul moyen de salut pour le régime communiste en Russie était d'organiser la révolution sociale en Europe occidentale et en Amérique, ainsi que dans les pays d'Asie limitrophes de la Russie. Dans cette même séance fut tracé dans ses grandes lignes un plan de propagande bolchévique, celui-là même qui s'exécute actuellement et auquel les bolchévistes apportent le maximum d'effort.

VI. — L'AGITATION A L'ÉTRANGER

La révolution espérée en Occident se fait attendre ; gagner du temps à l'intérieur du pays devient de plus en plus difficile : raison de plus pour activer, renforcer et élargir l'agitation en Occident. La propagande bolchéviste fait partie intégrante de chacun des rouages de l'État bolchéviste ; il n'y a pas un seul organe, un seul compartiment « neutre » dans l'édifice bolchéviste ; un commissariat, une délégation est, avant tout, organe de propagande et d'agitation, à commencer par le commissariat des Affaires étrangères et celui du Commerce avec l'étranger, pour continuer par celui des Voies et communications, des Postes et télégraphes. Cette activité dévorante de propagande bolchévique a envahi jusqu'au domaine de la Croix-

Rouge et ce sont évidemment de brillants résultats que peut enregistrer Wassilieff qui parcourt tout l'étranger en sa qualité de délégué de la Croix-Rouge ; il a comme adjoint Mme Lieven, laquelle, se faisant passer pour une « blanche » convaincue, couvre ainsi les agissements de Wassilieff.

On comprend dès lors l'importance que les bolchévistes attachent à la qualité du personnel qui les représente à l'étranger, et combien ils tiennent à conserver les relations que leurs missions ou délégations y ont nouées. Pour eux, les traités de paix ne sont pas but, mais moyen, et ils n'en font point mystère : moyen d'étendre leur activité, de hâter la révolution sociale et mondiale si fébrilement attendue. Dans le programme de chaque délégation, sous les mots de « paix » et de « commerce », lisez au vrai « agitation » et « propagande. » En signant la paix ou un traité de commerce, ils chassent deux lièvres à la fois : établir à l'étranger une nouvelle base de prosélytisme et d'agitation et simultanément, par le moyen de l'importation, améliorer un tant soit peu, même passagèrement, leur situation à l'intérieur. Inutile d'ajouter que ces traités ne sont à leurs yeux que choses transitoires, « chiffons de papier » arrachés par ruse à un voisin particulièrement naïf et dont ils exploitent la crédulité.

Dans les pays voisins de l'ancien Empire russe ou qui jadis en ont fait partie, ce ne sont pas seulement les missions et délégations qui déploient une activité dévorante ; il existe en outre des organisations communistes locales subventionnées par les Soviets avec lesquels elles sont en contact régulier. Les Soviets envoient constamment dans ces parages limitrophes, comme d'ailleurs dans tout l'Occident, des groupes d'agents et d'agitateurs soit sous l'étiquette d'émigrés, soit comme agents secrets ; bien préparés, largement pourvus d'argent, de papiers et de lettres, ils se mettent à l'œuvre. A en croire les chefs bolchévistes, les résultats seraient superbes.

De ces pays limitrophes de la Russie, celui où le travail communiste est le plus intense, est la Finlande : Zinovieff le dirige en personne. La propagande en Lettonie et en Esthonie n'est pas moins intense : la charpente de ces nouveaux États n'est pas encore solide et leurs frontières sont encore mal définies (surtout du côté de Jambourg et de Sébéjà). Cela et la qualité du personnel gouvernemental local facilite beaucoup

le travail bolchéviste. Les organisations de propagande mentionnent avec une satisfaction toute particulière les succès remportés en Pologne, surtout dans les localités de fabriques et d'usines, comme Lodz, Sosnowicz, même Varsovie où les bolchévistes évaluent à vingt-huit mille le nombre des communistes. Il n'était que temps que le gouvernement polonais fit arrêter le chef des communistes polonais, l'actif et bouillant Horwitz. Plus loin vers le Sud, en Bessarabie, en Roumanie, en Hongrie, la propagande et l'activité bolchévistes se déploient sous la direction de Béla-Kun, qui s'est installé en Crimée, d'où il fait rayonner sa propagande. Là, suivant un plan soigneusement élaboré d'avance, l'agitation porte sur la question agraire : les bolchévistes se prévalant de la disette qui, d'après leurs renseignements, va régner en Roumanie, espèrent provoquer facilement une révolte de paysans. Sur la frontière russo-roumaine sont déjà concentrées et se concentrent encore chaque jour de fortes divisions armées : le moindre soulèvement de paysans esrait immédiatement soutenu et encouragé par les baïonnettes des soldats rouges.

Persuadés que leur propagande en Asie est un grand atout entre leurs mains contre l'Angleterre, les bolchévistes n'épargnet rien pour y fomenter le trouble et la discorde. Malgré le manque de papier, des imprimés en toutes langues et en dialectes, brochures, feuilles volantes, proclamations, inondent les pays frontières de la Russie d'Asie. Il va de soi qu'un soin tout particulier est voué au talon d'Achille de l'Angleterre, — aux Indes. D'étroites relations ont été nouées par les bolchévistes avec les organisations communistes des Indes. Ils espèrent beaucoup de l'Afghanistan, et c'est la raison de leur alliance avec l'Émir, alliance tout aussi contre nature que celle qui les unit aux Kémalistes. Malgré leur propre pénurie en matériel de guerre, ils ont réussi à fournir tout le nécessaire à l'Afghanistan ; ils y ont, par exemple, transporté tout le matériel d'un camp d'aviation. Les événements de Khiva et de Boukhara ont fortement refroidi l'Émir envers ses alliés bolchévistes ; ces derniers ne perdent cependant pas l'espoir de convertir de nouveau l'Afghanistan à leur *Credo* et Zoneff, ancien officier du régiment Préobrajenky, arrivé récemment à Moscou d'Afghanistan où il était en mission, à Moscou, reçut l'ordre de tout mettre en œuvre pour rétablir les bonnes relations.

VII. — LE PARTI AU POUVOIR

Jetons maintenant un regard à l'intérieur du parti qui tyrannise la Russie. Ce n'est pas sans raison que j'emploie ce mot de « parti : » nul n'ignore que les communistes en Russie sont en nombre infime. Ce qui revient à dire que la terreur et la violence sont logiquement indispensables à cette minorité communiste pour étouffer l'opposition de la majorité. Je cite le rapport d'un certain Arsky, communiste, envoyé dans la région du Wolga : « Il y a trois, quatre, cinq « camarades » qui travaillent jusqu'à extinction de forces; dans de pareilles conditions, ils seront bientôt à bout. Les choses sont pires encore dans les villes de district, dans les villages et stanitzas (1). La région comprend d'immenses territoires dont la population, très clairsemée et bigarrée, est principalement composée de paysans; parmi eux, de ci, de là, on trouverait peut-être un terrain favorable au communisme dans les communes et les villages; mais le plus souvent ces essais communistes sont reçus à coups de poing. Dans beaucoup d'endroits, le parti communiste n'est qu'un « parti de passage » où l'on vient s'inscrire pour en tirer un profit matériel et s'en aller aussitôt après. Pour la masse, un communiste est tout uniment un homme qui représente tout ce dont paysans et ouvriers eux-mêmes ont le plus d'horreur. Nous sommes en décadence et nous perdons jusqu'à ceux qui étaient venus à nous et que nous n'avons pas su retenir. » Dans le gouvernement de Pétrograd, qui comprend trois millions d'habitants environ, le rapport d'Ouglanoff à la conférence du Parti communiste, estimait qu'il y avait, à la fin de janvier dernier, 9863 ouvriers communistes, dont 2 770 dans les usines; 2 713 paysans communistes; 74 artisans; 27 ouvriers d'arts et métiers, 1 845 employés; 607 membres de « l'intelligence » et 148 divers. Nos renseignements personnels nous permettent d'affirmer que cette statistique, si modeste soit-elle, est encore très au-dessus de la réalité.

Cette désertion du parti s'est manifestée d'une manière très sensible dans ces derniers temps; les chefs ne laissent pas trans-

(1) Stanitza, village cosaque.

pirer leur inquiétude et vont jusqu'à déclarer officiellement qu'ils se réjouissent de « l'épuration à l'intérienr; » mais, en fait, ils jettent le cri d'alarme et prennent d'énergiques mesures pour combler les vides. Tout communiste avéré est pourvu d'un poste important. Un communiste qui reste dans le rang, c'est un phénomène sans exemple. Dans cette distribution des places, la compétence ne joue aucun rôle : seule compte l'affiliation au *parti*. Un grand nombre de ces communistes haut placés sont d'une extrême jeunesse et il n'est pas rare de voir à des postes de choix, entraînant de lourdes responsabilités, un blanc-bec de seize ans pris dans les rangs de la jeunesse « hooligane » des fabriques.



Les communistes affirment que leur parti est la moelle des os du peuple et qu'il est seul avec ce peuple à supporter tout le fardeau de l'heure présente. En vérité! Ces messieurs négligent de mentionner la bacchanale de brigandages, de spéculation, de pots-de-vin qui sont pour eux monnaie courante. L'énumération des vols systématiques pratiqués dans les dépôts d'approvisionnement, étant donnée l'intime liaison entre l'organisation des magasins souterrains et les chefs des Soviets, nous mènerait trop loin. Je note seulement que l'un des spéculateurs les plus connus de Pétrograd est le propre père de Zinovieff, — de son vrai nom Radomissilsky, — n'agissant pas, selon toute probabilité, à ses seuls risques et périls, et il est peu probable aussi que ce soit avec le produit de ses gages des Soviets que ce même Zinovieff entretient somptueusement la ballerine Spéssivtzeva et la couvre de diamants.

Tandis que le peuple gèle et meurt de faim, les communistes bien chauffés, installés dans les meubles de prix volés aux palais, vivent dans l'abondance et le luxe : il suffit, pour s'en convaincre, de regarder l'hôtel « Astoria. » Quant à la façon dont ils se gobergent, voulez-vous quelques précisions? Jetez un coup d'œil sur le livre des entrées et sorties des produits alimentaires dans la commune de Pétrograd. Voici un fait entre plusieurs autres. A la fin de septembre dernier, par la Croix-Rouge de Norvège arriva à destination des enfants de Pétrograd, un train contenant vingt et un wagons de provisions, à savoir : quinze wagons de poisson séché et six wagons de cacao, de cho-

colat, de lait condensé, de riz, de conserves de viande et de soupe condensée, etc., etc. L'arrivage était accompagné par le représentant de la Croix-Rouge de Norvège, Krak. A l'arrivée des wagons, Krak livra environ 20 pouds (1 poud = 40 livres) de provisions ; après quoi on ne le revit plus, et *tout le reste*, sans exception, fut, par ordre, envoyé à Bezzabotnoje, à Strelna (résidence d'été des chefs communistes, Zinovieff et Cie, ancienne propriété du Grand-Duc Nicolas) à Smolna et à Astoria. Il n'y eut rien pour les enfants.

Dans le même temps où le peuple se nourrit d'une puante espèce de pain fait de mélanges innommables, les communistes, munis de carnets de portions spéciaux donnés à Smolna et au Kremlin, reçoivent du canard, du beurre, de l'esturgeon, du cognac et autres délicatesses du même genre. Tandis que les Pétersbourgeois reçoivent deux livres par mois d'abatis de poulets à moitié pourris, — mais *où* vont les poulets eux-mêmes? — Trotzky, arrivant ces jours derniers à Pétrograd, recevait, par ordre du frère de Zinovieff, cinq poulets et trois livres de fromage. Un trait pour finir, qui nous montre ces frères communistes déguisés en aristocrates. Le secrétaire de Trotzky, simple petit employé sans culture, le camarade Skliansky, ne daignant pas se servir, dans le local du Conseil révolutionnaire à Moscou, de la même toilette que tout le monde, en commande une à son usage spécial et se fait ouvrir un crédit de un million sept cent mille roubles !

VIII. — L'ADMINISTRATION BOLCHÉVISTE

Toute l'administration des Soviets n'est que parodie et dérision. D'aptitudes il n'est pas même question : d'un côté, le pouvoir examine la couleur politique ; de l'autre côté, l'employé ne songe qu'au profit matériel de la place qu'il convoite. Résultat : le savetier est directeur d'usine ; un ancien procureur est à la tête des dépôts automobiles où d'ailleurs il règne sur cinq machines en tout ; un ingénieur technologue pèse le pain dans les magasins de panification. Encore existe-t-il une ombre d'appareil administratif dans les citadelles du communisme, à Moscou et à Pétrograd ; mais, en province, dans les petites villes, c'est l'anarchie complète : absence de plan, d'idée générale : chaque village s'administre à sa guise. L'énorme distance du

centre aux extrémités, par suite de l'absence presque complète de communications de chemins de fer, de postes, télégraphes et téléphones, explique cette anarchie. Seul le pouvoir politique en province est réuni au centre par télégraphe ou téléphone.

Si vous étudiez d'un peu près ce système administratif, vous arrivez très vite à vous convaincre combien Lénine a raison lorsqu'il affirme que la Russie des Soviets est un État dont le vice est la bureaucratie. Le recensement fait à Moscou le 28 août 1920 le démontre jusqu'à l'évidence. Moscou compte environ un million d'habitants; de ce million, 231 000 hommes sont au service des institutions soviétiques; par conséquent, en mettant les chiffres au plus bas, les employés des Soviets, avec leurs familles, représentent la moitié de Moscou; la seconde moitié est au service de la première, se trouvant employée aux cuisines publiques, aux bains, aux blanchisseries, boutiques, etc. La moitié des employés des Soviets, exactement 115 000 personnes, comprend les « demoiselles » des Soviets : c'est le fameux « Sovbar » (Sov-Soviet; bar-barychnija). 5 à 6 pour 100 des employés sont affectés à la direction ; 14,4 pour 100 au contentieux et au contrôle. Autrement dit, pour deux personnes employées à la direction, il y en a cinq qui les contrôlent. Les employés de grades inférieurs, garçons de bureau, courriers, huissiers, gardiens, représentent 20 pour 100 de l'ensemble. Les plus grandes et les plus importantes institutions de Moscou se trouvent être le Conseil russe de l'Agriculture nationale et le Commissariat populaire des voies et communications. Dans ces organisations, c'est le personnel technique qui joue un rôle particulièrement actif. Or, en consultant les chiffres, nous constatons dans la première institution que, pour un technicien, il y a deux contrôleurs, et, dans la seconde, pour deux techniciens, un contrôleur.

Cette montagne bureaucratique accouche d'une souris. Exemple. Le service des Pêcheries compte, outre un nombre désopilant d'employés, 6 455 pêcheurs : le produit est de 8 000 pouds de poisson par mois; soit 52 livres par pêcheur et par mois!

Quant à la gabegie, — abus, trafics et pots-de-vins, elle atteint dans l'administration soviétique des proportions que nul régime n'a jamais connues.

IX. — LA BANQUEROUTE ÉCONOMIQUE

Les nouvelles que colportent les bolchévistes sur les progrès qu'ils auraient réalisés dans la production, le rendement du travail, la création d'usines, l'organisation de grandes entreprises, etc., sont outrageusement tendancieuses, destinées uniquement à être reproduites par des plumes complaisantes à des millions d'exemplaires dans les journaux étrangers.

Examinons, chiffres en mains, ces mirifiques augmentations. Aux usines électriques de Pétrograd, la production aurait augmenté de 50 pour 100. On oublie d'ajouter qu'*après cela*, elle n'a même pas atteint 15 pour 100 du minimum escompté.

Dans les fabriques et les usines, se serait produite une intensification du travail. Pure fiction ! Voici la vérité. Devant l'insuffisance des salaires, les bolchévistes ont établi un système de primes. Désireuses d'obtenir les plus grosses primes possibles, fabriques et usines invoquent l'exécution de travaux tout à fait étrangers à la production et sans rien de commun avec les travaux d'usine, tels que balayage de la neige et des locaux, transport de bois, de provisions et de machines, — pour des réparations qui n'ont jamais eu lieu, — heures de travail supplémentaires, elles aussi parfaitement imaginaires. La prime est répartie selon ces indications fantaisistes. On la compare à celle du mois passé. Et on conclut à une augmentation du travail dans des usines... le plus souvent fermées !

A quoi sert d'augmenter la production du fer et du cuivre, de 100 ou de 200 pour 100, quand, pour arriver à égaler la production de 1913, il faudrait augmenter l'exploitation du fer de 7 000, et celle du cuivre de 32 000 pour 100? Ils parlent de l'ouverture de nouvelles usines, mais ils ne disent pas que pour en installer une seule, — qui ne pourra pas être mise en marche, faute de combustible, — ils en détruisent et en pillent dix anciennes. Ils se glorifient d'avoir réveillé l'activité d'une usine fermée lors de la première révolution; mais à quel prix parviennent-ils à la faire fonctionner péniblement? Pour se procurer les poutres, planches, briques et clous nécessaires, les parties constitutives des fours, des portes et fenêtres, etc., surtout le cuivre et le plomb, dont ils manquent totalement, ils les empruntent à des usines abandonnées, qui sont ainsi

définitivement anéanties. Quant aux usines, auxquelles ils ont rendu une vie factice, leurs jours sont comptés : les défauts de l'installation apparaissent; on ne peut renouveler le matériel : il faut fermer. Sur le fond morne de la destruction générale, ces tentatives puériles font l'effet de pièces de soie sur les guenilles d'un pauvre.

On a fait grand bruit du train électrique de Machonine. Il n'a exécuté que deux trajets en tout et n'a jamais transporté que son inventeur et divers ingénieurs. Chaque trajet a coûté 130 millions de roubles. Plusieurs sous-marins ont été démolis pour la construction de ce train. Et tout cela sans utilité aucune. Cette fameuse « électrification » qui devait révolutionner l'industrie des chemins de fer, chaque fois que j'en ai parlé avec un ingénieur sérieux, j'ai surpris le même sourire de scepticisme et entendu la même question : « Y croiriez-vous, par hasard? » On a dû en abandonner le projet, faute des matériaux nécessaires ne fût-ce qu'à la construction des locaux pour les futures stations électriques. L'insuccès complet des travaux de ce genre, entrepris depuis longtemps sur le Volchof et la Svir, la vue des travaux abandonnés à l'usine de réparation de Lublin, démontrent que l'entreprise est irréalisable.

En fait, les nouvelles optimistes données par les bolchévistes ne sont qu'une mise en scène destinée à tromper l'étranger. Elles sont article d'exportation. Un certain Kelly, ingénieur communiste américain, envoyé en Russie pour y inspecter les usines, nous dépeint de façon saisissante la situation désespérée de l'industrie bolchéviste. Son rapport, très documenté, conclut à l'impossibilité de reconstituer l'industrie en Russie, à cause de la destruction complète de l'outillage. A la suite de ce rapport, qui souligne consciencieusement le non-sens du système de gouvernement soviétique, Kelly fut envoyé dans un camp de concentration. Mesure radicale, qui ne suffit pas à améliorer la situation de l'industrie bolchéviste.

X. — L'ABOUTISSEMENT DU RÉGIME : LA FAMINE

Le ravitaillement est la pierre angulaire du régime. Les bolchévistes savent bien que l'existence même du bolchévisme en dépend. Or le résultat indéniable du système de ravitaillement bolchéviste est celui-ci : la famine installée dans les villes,

trois années de famine continuelle et générale. Car, à l'exception des seuls commissaires, tous les citoyens, de toutes les classes, portent la même croix. On distingue plusieurs catégories de « mangeurs, » selon les différentes cartes de ravitaillement; mais dans aucune on ne mange à sa faim. Les amis des Soviets parlent beaucoup de l'affectueuse sollicitude témoignée par le régime aux représentants de la science et des arts. Il existe, en effet, une « ration académique, » qui est la plus forte après celles du Kremlin et de Smolni. Lisez ce qu'écrit le professeur Pavloff au Conseil des commissaires du peuple : « Nous sommes mal nourris, ma femme et moi; notre ration est insuffisante et mauvaise. Voilà des années que nous n'avons eu de pain blanc. Le lait et la viande nous manquent totalement depuis des mois. Notre nourriture principale se compose de mauvais pain noir et de millet exécrable : nous maigrissons à vue d'œil et nous perdons toutes nos forces. » Quant à la ration ordinaire, elle comporte un ou deux tiers de livre de pain par jour, selon la catégorie des cartes, plus, au choix, un dîner dans un restaurant public ou des provisions. Ces provisions consistent en quatre livres d'os, de viande de cheval et d'abatis; une livre de sucre en poudre; de une à cinq livres de pommes gelées; une livre de sel et cinq boîtes d'allumettes. Et vous en avez pour le mois!

La vue, tous les matins, de hordes d'enfants et de femmes se dirigeant avec leurs gamelles vers les restaurants communistes vous retourne le cœur. Le régime soviétique ne récolte certes que peu de compliments dans ces longues queues qui attendent la distribution d'horribles lavasses puantes, incapables d'apaiser la faim des citoyens de la République. Aussi les statistiques de mortalité sont-elles éloquentes. Établies par les bolchévistes eux-mêmes, elles font frémir. On a enregistré, pour Pétrograd, 21 décès sur 1 000 habitants en 1915, 25 sur 1 000 en 1917, 43 en 1918, 81 en 1919. En 1919, sur 100 cas de mort, il y en avait 8, — et, en 1920, 9, — causés par le manque d'alimentation.

La famine désormais installée dans le pays qui, autrefois, fournissait de blé la moitié du monde, voilà le fait. Elle a pour causes principales : l'absence de moyens de transport et l'incapacité des bolchévistes à rien organiser.

La campagne approvisionnait les villes, grâce surtout à l'exploitation des terres par les propriétaires et les gros paysans. Qu'ont fait les bolchévistes? Les propriétés privées ont été con-

verties en propriétés communes et, de fournisseurs qu'elles étaient, sont devenues consommateurs. Un correspondant de la *Krasnaïa gazeta* (gazette rouge), (n° 37 — 19 février 1921), fier de ce que plus d'un quart de million de fermes prospères aient été détruites par les bolchévistes, vous dira ce qui est advenu des grandes fermes de cultivateurs. En 1917, on en comptait 349 978 exploitant de 6 à 10 hectares : en 1919, elles ne sont plus que 91 794. Les fermes ayant au moins quatre chevaux sont tombées de 114 648 à 42 837; celles qui ont plus de quatre vaches ont passé de 120 683 à 61 196.

Les bolchévistes ne reculent devant aucun moyen de contrainte pour faire livrer aux paysans leur blé et autres denrées. Je tiens d'un témoin qu'un paysan du gouvernement de Tamboff n'ayant pu livrer que cinquante-six œufs au lieu de soixante, pour lesquels il était réquisitionné, sa vache lui fut confisquée. Le non-paiement des impôts en nature entraîne des punitions corporelles. Qu'un village s'arme pour défendre son bien, voilà engagé un combat en règle : c'est ainsi que, dans le gouvernement de Novgorod, plusieurs villages ont été complètement détruits. Ce qui explique que la campagne fournisse si peu, c'est qu'elle aussi manque de tout. Le paysan, ne se souciant pas de travailler pour recevoir un papier sans valeur, ne produit que ce qui est strictement nécessaire à sa consommation personnelle. Mais, puisque la ville a faim, on va au plus pressé : fermer la bouche aux ouvriers et aux gardes rouges. Quant à la campagne, elle est taillable et corvéable à merci. Pour les Soviets, le paysan c'est l'ennemi.

X.

Traduit du russe par M. N. de Berg-Poggenpohl.)

(*A suivre.*)

LES PRÉFIGURATIONS CHEZ WATTEAU

A PROPOS DE SON DEUXIÈME CENTENAIRE

Il y a deux siècles, le 18 juillet 1721, mourait à l'âge de trente-sept ans à peine, dans une petite maison de Nogent-sur-Marne, entre les bras de ses amis, sa seule famille, un être singulier, dont le destin avait été de réaliser une œuvre qui fût pleine de tout ce qu'il n'avait pu trouver dans la vie. C'était un peintre né flamand qui, avec des figures de la Comédie italienne, avait créé l'art le plus français, le plus divertissant, le plus spirituel et le plus mesuré du monde. Un disciple respectueux des maîtres, qui avait franchi, sans y penser, toutes les barrières de l'École et orienté la peinture vers des horizons entièrement nouveaux. Un esprit inquiet, dans une santé tourmentée, qui avait inventé une humanité affranchie de tout souci et douleur, un instable qui lui avait donné le repos, un mécontent qui lui avait apporté la paix. Et ce n'est tout. Misanthrope, lourd, froid, embarrassé, incompatible, ce solitaire n'avait fait autre chose que célébrer les plaisirs et les élégances de la sociabilité ; citadin évadé de la province, enfermé dans Paris, il avait découvert, au bout d'une allée, l'infini du paysage ; de mœurs sages, donné l'essor à toute une bande légère d'êtres uniquement occupés d'amour et de galanterie. Errant de logis en logis, toujours mal à son aise là où il était, son imagination n'avait jamais habité que le même coin de parc avec une trouée sur le même horizon. Pèlerin passionné de Rome et de Venise, consumé par la nostalgie de l'Italie, il n'avait jamais dépassé la Marne, et pourtant, rapporté des profondeurs de son désir plus de gestes napolitains et de splendeurs vénitiennes qu'aucun de ceux qui

firent le voyage. Mécontent de soi et des autres, pressé de finir la toile en train par dégoût de la chose faite et la hâte de tenter la chance dans une autre, se jetant dans une troisième pour y être plus malheureux encore et, ainsi de suite, jusqu'à son dernier ouvrage, toujours désespérant de toucher le but, — il avait atteint la perfection. Enfin, en échange du peu d'années que lui mesurait chichement le destin, il laissait des œuvres innombrables.

Tel était Jean Antoine Watteau, de Valenciennes, membre de l'Académie royale, auteur de l'*Embarquement pour Cythère* et de mainte fête galante, élève de gens inconnus et maître d'artistes célèbres, comme Pater, et inspirateur de toute la peinture durant un siècle, et après une éclipse, de tous les siècles, nullement un descendant, mais, à coup sûr, un ancêtre, ayant puisé dans le fonds commun ce que tout le monde y pouvait prendre et laissant ce que personne, jusque là, n'y avait mis, donc un autodidacte en un point — le point par où il méritait d'être. A ses amis groupés autour de lui, à Nogent, le 18 juillet 1721, ou anxieux à Paris, il laissait peu chose : trois mille livres, avec ses dessins, lesquels avaient déjà, il est vrai, une valeur marchande, mais pas de terre, pas de maisons, pas de moulins. Sa succession faisait piètre figure auprès de celle d'un maltôtier ou d'un robin. Pourtant, aujourd'hui encore, après deux cents ans écoulés, nous lui en savons gré, comme d'un des plus beaux legs faits à la race humaine. Car il nous laissait un domaine enchanté : le domaine sans limites, où des multitudes qui dorment maintenant dans les cimetières et des générations qui ne sont pas encore nées sont venues ou viendront rapatrier leurs songes, où l'on verra s'acheminer, pour retremper leur foi en la beauté de la vie, les poètes de toujours et aussi ces poètes d'un jour que sont les amoureux. Il laissait autre chose encore. Le monde qu'il avait imaginé allait vivre. Le dessin qu'il venait d'inaugurer allait animer les figures des tableaux. La couleur qu'il venait de trouver allait répandre sur les choses ses prestiges et ses mirages. En ces trois points, il devançait son siècle; il préfigurait ce que serait la vie, au lendemain de sa mort, et l'Art longtemps après, à la fin du XIXe et au XXe siècle, lorsque le goût du trait vif et primesautier, du ton chatoyant et modulant triompherait à nouveau dans les sensibilités d'artistes. Par là, il reste jeune, de cette jeunesse que conserve éternellement

dans les œuvres de l'esprit humain, ce qui a été, en quelque temps que ce soit, personnel et spontané. Car ce qui n'est pas toujours jeune, en Art, ne l'a jamais été. Retournons au Louvre, dans la salle du XVIIIe siècle, voir *l'Embarquement pour Cythère* et, salle Lacaze, *le Gilles*, *la Finette*, *l'Indifférent ;* arrêtons-nous longuement devant *l'Assemblée dans un parc*. Revoyons aussi ses sanguines, dans les salles consacrées aux dessins. Peut-être trouverons-nous le secret de cette jeunesse éternelle. En tout cas, nous en démêlerons aisément les caractéristiques, si nous comparons l'œuvre de Watteau avec ses devancières et, — si nous la confrontons avec les modernes, — les préfigurations.

I

D'abord, le sujet et la composition. Watteau qualifiait ainsi un de ses tableaux en le vendant au duc d'Orléans : « Un jardin avec huit figures. » Et c'est bien là, en effet, le seul titre qu'on puisse donner à la plupart de ses toiles, en modifiant seulement le chiffre des personnages. Cela dit tout et n'évoque rien : le tableau ne dit rien et évoque un infini : c'est le propre de la peinture.

On a fait presque autant d'hypothèses sur les scènes galantes de Watteau que sur le *Printemps* de Botticelli ou le *Concert* du Giorgione. Et avec aussi peu de succès, parce qu'on y cherche ce qui n'y est pas : un « sujet » ou une action dans le sens dramatique du mot et l'on n'y voit pas ce qui a fixé le choix de l'artiste et ce qui nous enchante : un thème esthétique, c'est-à-dire un faisceau de lignes expressives de l'être vivant et une symphonie de couleurs. La caractéristique de ce thème presque invariable, c'est une inaction complète ou une action très lente, dans un milieu immobile et reposant, avec une échappée vers quelque lointain prestigieux ou, au moins, le mystère. Tels sont le *Songe du Chevalier* de Raphaël ou *son Apollon et Marsyas*, *l'Amour sacré et l'Amour profane* de Titien, même certaines *Conversations sacrées* du Pérugin ou de Boltraffio, où l'on voit de beaux éphèbes lardés de flèches, des vieillards candides, des femmes parées, debout, les uns à côté des autres sans rien faire, sans rien dire, dans la béatitude tranquille d'une vie que plus rien ne menace et avec un joli geste parfois un peu précieux, mais mesuré, prudent, pour ne rien déranger au paysage obli-

geant qui les a recueillis. La collection Denon, dispersée en 1826, contenait, dit-on, un *Concert champêtre* de Watteau. « Trois eunes musiciens sous la direction d'un batteur de mesure et une jeune femme en train de les écouter. » Le catalogue porte, paraît-il : « Précieux tableau dans lequel Watteau a imité le Giorgione. » C'est fort possible et c'est très indifférent. Le divertissement de la musique dans un jardin est un rêve de bonheur célébré, de tout temps, par les artistes. Mais nul n'y a mis autant de nonchalance que Watteau. Il ne nous offre même pas un *Concert*. D'habitude, il n'y a qu'un musicien et il ne joue pas toujours : il accorde le plus souvent son théorbe ou son archiluth, ce qui, paraît-il, était la principale occupation des virtuoses, en ce temps-là. Parfois, un couple esquisse un pas de danse. Les autres font cercle et ne le regardent pas. Ils ne s'occupent que d'eux-mêmes. La sociabilité les a mis en grappes, l'amour les égrène. Les groupes se nouent et se dénouent avec la tranquille aisance des figures liquides qui courent à la surface des fleuves. Nul couple ne s'inquiète du voisin, bien que la réunion totale forme une chaîne, sans solution de continuité. C'est l'égoïsme à deux. L'action est nulle. On n'imagine pas, non plus, grand bruit : une guitare bourdonne comme une guêpe, les éventails bruissent comme des feuilles, une flûte chante comme un oiseau, une source dans l'ombre chuchote comme la voie insinuante de quelque Mezzetin à l'oreille paresseuse de sa Colombine. Les yeux dans les yeux, ne regardant qu'un point dans ce vaste univers, indifférents à ce qui n'est pas eux-mêmes, attentifs seulement aux gestes l'un de l'autre, et ne semblant même pas y attacher une grande importance, ils ne sortiront de leur béatitude contemplative que pour s'en aller, dans une languissante étreinte, vers le lointain qui se creuse ou l'ombre qui s'épaissit. Alors seulement, ils tourneront la tête vers ceux qui restent, pour les plaindre ou pour les envier, on ne sait, ou pour juger du point où ils en sont de leurs mensonges.

Tel est le sujet. Il n'en est pas de plus vague, de plus indéterminé, de plus impossible à raconter, de plus dénué d'intérêt pour les esprits logiques, en un mot de plus contraire à l'idéal du XVIIe siècle. Le XVIIe siècle ne rêve pas : il raisonne ou il raconte. Parfois il raisonne et raconte à la fois, comme Poussin. Mais jamais il ne s'enthousiasme, ni ne se délecte dans un aspect de la nature. Il ne laisse l'imagination se donner carrière que dans

le cadre de l'Antiquité profane : la mythologie, ou sacrée : la Bible, et encore ne doit-elle se risquer que dans les limites tracées par la raison et l'archéologie du temps, laquelle est elle-même soumise à la raison. Watteau arrive : il ne raconte rien, il ne raisonne point, il ne prouve quoi que ce soit, ni n'enseigne. Il montre des gens et des choses qu'il trouve bons à montrer, savoureux et drôles, des gestes qui l'amusent, des effets de couleurs qu'il voudrait bien retenir. L'énorme quantité de scènes galantes qu'il a laissées, de quelque nom qu'on les décore, ne représentent ni une scène réelle, ni une fiction, ni une collection de portraits donnés comme tels. Elles n'ont presque aucun rapport avec son temps, ni avec un autre temps, ne renseignent sur rien. Sauf une ou deux fois, comme dans sa *Conversation*, où l'on voit une scène mondaine avec les costumes du temps, et dans son dernier tableau, *l'Enseigne de Gersaint*, c'est partout de la fantaisie pure.

Telle est la plus célèbre de toutes : l'*Embarquement pour Cythère*. Qui a jamais rien vu de semblable? Le paysage est composite : ce sont des arbres du Nord, qui plafonnent ici et ce sont des montagnes des Alpes ou des Pyrénées qui pointent là-bas. Les figures sont des travestis. Il y a beau temps que les pèlerinages héroïques sont passés, même celui des simples *romeos*. Les présents voyageurs ne songent guère à faire leur testament, ou à rédiger des instructions morales pour leurs enfants, comme ceux de jadis, à la veille du « grand passage. » Le lourd bâton, capable de soutenir et de se défendre, n'est plus qu'une fine gaule, qui ne servira de rien à toute cette jeunesse qu'à suspendre, en ex-voto, dans le Temple de l'Amour, comme les béquilles du cœur. La gourde, elle-même, est superflue :

L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier...

chantent-ils dans la pièce de Dancourt. Seule, la coquille est restée, mais on ne sait plus trop ce qu'elle signifie, cousue au camail des pèlerins, pas plus qu'on ne pense, de nos jours, aux flammes de l'Enfer, quand on voit les mèches dressées sur la tête des clowns, petits-fils des diables des *Mystères*. On la met au retroussis du chapeau, comme les princes de la Renaissance y mettaient une médaille, une « enseigne, » et les truands de Téniers une pipe. Tout cela n'est plus que décor et prétexte à

broderie. Est-ce, au moins, la traduction exacte d'une scène d'Opéra? Pas davantage. Les érudits sont fort satisfaits, depuis quelques années, parce qu'ils croient avoir trouvé, dans une pièce de Dancourt, jouée pour la première fois le 18 octobre 1700, l'origine de ce tableau. Ils ne sont pas difficiles. Tout se réduit à ceci que, dans cette pièce intitulée les *Trois Cousines*, qui se passe à Créteil, à la fin du XVII[e] siècle, et où l'on parle patois, il est question d'un « pélérinage. » Dans un intermède, « les garçons et les filles du village vêtus en pèlerins et en pèlerines se disposent à faire voyage au Temple de l'Amour. »

L'un d'eux, Touvenel, pèlerin, chante alors :

Au Temple du fils de Vénus
Chacun fait son pélérinage...

M[lle] Hortense, pèlerine, répond :

Venez dans l'île de Cythère
En pélérinage avec nous...

Voilà toute la donnée de l'*Embarquement*. Au point de vue esthétique, ce n'est rien. La figuration, telle que Watteau l'a vue réalisée au théâtre, est peu de chose.

Nous la connaissons, car il l'a représentée dans une première œuvre de jeunesse : l'*Ile de Cythère*. C'est le même sujet que notre tableau du Louvre, et il n'y a aucun rapport entre les deux. Rodin, qui aimait à montrer, dans l'*Embarquement*, le développement d'une même action par la suite continue des mouvements de chaque groupe, aurait été bien empêché de faire la même démonstration avec l'*Ile de Cythère*. C'est exactement le contraire. Rien n'y bouge. Ce que Watteau a pris à la pièce de Dancourt, ce sont seulement ses costumes.

Peut-on même dire, qu'il y a là, un véritable « embarquement? » Les gens ne sont nullement pressés de partir. Il n'y a que les *putti* qui s'affairent dans le ciel et font la culbute. Les pèlerins s'en vont languissamment en jetant un dernier coup d'œil, par-dessus leur épaule, à la terre qu'ils quittent et qui fut celle de l'espérance. Les montagnes, là-bas, ne bougeront pas : le bonheur peut attendre. On dirait qu'ils veulent faire durer le plus possible la minute exquise et irrecouvrable du départ, celle où le voyage est riche encore de tout ce qu'on lui prête et l'horizon chargé des couleurs que la distance seule peut lui con-

server. S'il est vrai, comme on l'enseigne de nos jours, que l'artiste ne peut puiser la vie que dans l'observation des scènes journalières, ni l'exprimer que par la reproduction des choses et des costumes de son temps, — voici l'Art le plus froid, le plus morne, le plus dénué de sensibilité qui fût jamais!

Rien n'y est « vécu, pas même les costumes! Les modes! Il suffit quand on a vu les Watteau de la salle Lacaze, la *Finette* et l'*Assemblée dans un parc*, de se retourner vers le panneau d'en face et de regarder le triple portrait de Largillière, de sa femme et de sa fille, pour voir ce que Watteau en a fait. La mode, il est vrai, est en train de changer, mais il la pousse bon train : il décharge, il désagrafe, il désengaîne, il simplifie les lignes voulues par la modiste et multiplie toutes les autres. La fontange s'est écroulée, la basquine s'est allégée, le « corps, » cette cuirasse en pointe où les femmes contraignaient leur buste, s'est assoupli. Alors, paraît dans ses tableaux cette longue robe ample et flottante, qui va de la nuque aux talons d'un seul ruissellement de plis, d'abord en chute droite et serrée, puis en cascade tournoyante et, enfin, en nappe étalée. Elle paraîtra longtemps dans les *Assemblées* du XVIIIe siècle : on la verra encore, telle quelle, dans certains tableaux d'Hubert Robert, en 1773. Mais elle a paru chez Watteau, d'abord. Il a dessiné, le premier, ce qui devait être la ligne maîtresse du costume féminin et lui a donné le mouvement qui devait l'animer pendant soixante ans. Voilà une préfiguration. Et en cela il fait œuvre de couturier. Il ajuste et il habille. Ce n'est pas le débraillé de Greuze et l'hiatus des fichus, qu'on voit même chez ses « accordées, » ce n'est pas le déroulement orageux de Fragonard, ce n'est pas le déshabillé de Boucher. C'est le goût mesuré, d'un laisser-aller discret, au moment précis où se sent la saveur de la liberté et non le libertinage. En même temps, il effondre les coiffures : il n'y a plus qu'un petit bonnet de dentelles en pointe sur le front, ou bien rien du tout : les cheveux relevés le plus simplement du monde selon leur mouvement naturel et ramassés en un chignon. Regardez ses études de têtes dans les dessins au Louvre : ce sont des coiffures du XIXe siècle que voici, déjà portées du temps de Clouet. Impossible d'y deviner des contemporaines de Mme de Maintenon.

Pour l'homme du temps de Louis XIV, son costume est encore trop raide et trop rigoureusement déterminé par l'éti-

quette. Il n'y a rien à en faire. Alors Watteau n'en fait rien. Il ne représente pas l'homme de son temps. Il le déguise en figurant de la comédie italienne. C'est Mezzetin, c'est Arlequin, c'est Scaramouche. Ce n'est plus un sujet de Louis XIV, mais c'est un homme. Le pantin, c'était le courtisan de l'Œil de Bœuf, avec sa carapace somptueuse et dissimulatrice, la tête enfouie sous les blondes cascades et les gros bouillons de la perruque, le corps dans l'embarras des hingraves, le tuyautage des canons, le pied écrasé par les touffes de ruban. Les peintres s'en tiraient, d'ordinaire, en masquant le buste et le corps par un immense et lourd drapé, que le coude soulevait avec effort afin qu'apparût par-dessous le galbe des deux jambes. C'était un gros poids mort qui s'ajoutait au poids mort de la perruque. Mais il fallait bien, même en ce siècle idéaliste, représenter les gens à peu près tels qu'ils étaient. Watteau survient et n'en a cure. Il ne se soucie pas de faire les gens tels qu'ils sont : il leur ôte leur perruque, et par là, il leur restitue le caractère, qu'on n'avait guère aperçu depuis les Clouet, sauf dans les rares exceptions où il tient tout entier dans le nez, les yeux et le menton. Il leur restitue surtout leurs « airs de tête » particuliers.

Ce qui a le plus contribué à uniformiser les figures du grand siècle, en effet, c'est la perruque, ce cadre qui empiète sur le portrait. Elle laisse bien apparaître la physionomie : l'assurance ou la fuite du regard, le pincement ou la gourmandise des lèvres, la contraction ou l'enflure des joues, l'impertinence du nez ou sa résignation, et jusqu'à un certain point l'avance du menton ou sa retraite, et Fagon, par exemple, malgré sa perruque, se révèle à nous. Mais le reste : la construction du col, l'attache de la mâchoire, comme les oreilles sont collées, comme les cheveux sont nés et plantés, où va le front et surtout quel est le développement du crâne, qui le saura? La perruque ramène tout à un même gabarit, — pittoresque, d'ailleurs, et permettant bien des effets de couleur, mais émoussant le caractère qu'avaient au plus haut point les têtes de Clouet, que recouvreront celles de Chardin, La Tour ou Perronneau, à mesure que la perruque diminuera, et qu'elles ont tout à fait lorsqu'elle est remplacée par un bonnet ou quelque mazulipatam.

Comme il tire les têtes hors des perruques, Watteau tire les

bustes et les bras hors des jabots, des manteaux et des lourdes manches. Ses Arlequins ou ses Mezzetins portent soit le justaucorps collant, soit de légers costumes qui dessinent les moindres inflexions du buste. De la carapace que lui avaient mise la mode et l'étiquette, un homme est sorti, svelte, mince, désinvolte, et s'est mis à faire des gestes. Alors les bras jusque là contraints à soulever le lourd cumulus des draperies ostentatoires, se sont insinués sous des mantilles, les mains étalées en espalier ont repris l'usage de leurs doigts et ont pincé des cordes chantantes, et les pieds, d'un pas léger, ont mené tout le monde vers Cythère. Théâtral par son origine, son costume l'est moins en réalité que celui des gens de cour à cette époque, juchés sur des échasses, ensevelis sous des perruques et harnachés de broderies, tirés à terre par le poids formidable des velours. Artificiel, il est infiniment plus naturel que le grand habit en usage, parce qu'il serre de plus près la forme humaine. Il la laisse mieux deviner, il indique de plus près les gestes et les moindres inflexions.

Et puis, les gestes du Mezzetin guitariste ou de l'Arlequin bateleur, du Pierrot ou de Scaramouche, sont plus révélateurs des muscles que les attitudes compassées du courtisan. Watteau est donc allé au théâtre pour retrouver la nature et au travesti pour dégager l'être humain, enfoui, perdu et même oublié depuis près d'un siècle sous les fausses apparences des costumes du temps. Et ceci n'est un paradoxe qu'en apparence. Il faut, pour le voir, se débarbouiller l'esprit de cette épaisse crasse de préjugés que les écoles réalistes jadis, et aujourd'hui l'enseignement officiel, y ont déposée, entre autres celui-ci que l'art pour être vivant doit exprimer son temps. Watteau n'a nullement représenté son temps, et il a créé une telle vie que les temps à venir viendront toujours y puiser. La perruque, les manteaux, les dentelles, le grand habit, réellement portés de son temps, masquaient la vie : avec ses justaucorps de comédie, il l'a retrouvée.

De même, en délaissant le parc à la française tout à fait caractéristique de son temps, il a retrouvé la nature. Regardez le décor habituel où se meuvent ses figures. C'est bien un parc, apparemment, puisqu'on y voit un banc de pierre, on y soupçonne un faune ricanant dans sa gaîne de marbre, on croit y entendre une vasque qui pleure toutes les larmes de sa nappe d'eau effilochée et tombante, on y devine une allée qui s'enfuit. Mais ce

n'est certes pas un jardin ordonné, quelque ordonnance qu'il y ait : ni charmille, ni labyrinthe, ni théâtre d'eau, ni quinconces, ni boulingrin, ni « cabinets, » — il n'y a même pas le désordre apprêté, la fausse liberté des jardins plus tard dits « à l'anglaise, » ni une pseudo-solitude, ni un hospitalier « désert. » Si l'on y rencontre parfois un vase, une statue, dans le fouillis des buissons et des troncs d'arbre, c'est qu'un taillis a poussé tout autour, dans l'abandon et la luxuriance d'une vie végétale qu'on ne surveille plus. Ç'a été peut-être un jardin. Et ce qu'on voit, par les trouées, au bout des perspectives, ce ne sont nullement des palais, des « casinos, » des « fabriques, » comme jusque-là, dans le paysage classique, mais des villages, des toits de paysans, où ont vécu peut-être et bu leur coup de vin, les gueux des frères Le Nain, — un bout de la France que les charmilles du grand siècle nous avaient si bien cachée derrière leurs murailles vertes et compliquées. Tout en jouant, Watteau a mené ses masques au fond du parc, sur les confins extrêmes de la civilisation végétale, là où les ifs se dépeignent, où les charmilles redeviennent des charmes, où les eaux quittent l'inflexible niveau des miroirs et se remettent à courir selon les pentes du sol, où les allées finissent en sentiers, les étoiles en clairières, les boulingrins en prairies, où les labyrinthes, multipliant leurs réseaux, se confondent avec l'indéfinie complexité de la forêt, où les avenues se perdent dans la forêt comme les fleuves dans la mer, où le promeneur s'égare et retrouve un peu des sensations de l'homme primitif. C'est la Nature. D'autres, cent ans après, la découvriront. Watteau s'arrête sur le seuil. Le mystère des grands bois et des chauds crépuscules reste intact. Mais il nous fait éprouver qu'il y a, là, un mystère. Çà et là, un couple s'y achemine et s'y perd, après avoir jeté un dernier regard sur les groupes encore retenus dans les mailles de la conversation, ou sur le guitariste qui les fait rêver. Watteau préfigure ici quelque chose qui sera la gloire du XIX[e] siècle français : le paysage contemporain.

En effet, ôtez les figures de ses tableaux. Imaginez les pèlerins de *Cythère* tous embarqués et évanouis aux lointains dorés qui les attirent, ou les couples de l'*Assemblée dans un parc* tous enfoncés dans l'ombre propice et solennelle, les musiciens rentrés chez eux, le dos rond, sous le faix saugrenu du théorbe ou monstrueux de la basse de viole, supposez la scène vide, les

gazons déblayés, les belles dames envolées sans plus de trace que le trou des talons dans l'herbe, les vasques pleurant sans que nulle oreille humaine les écoute, et leurs dauphins de pierre ouvrant leur œil rond sur une scène dépourvue d'intrigues, — il y aura encore un paysage délicieux, chimérique, complet, qui se suffit à lui-même. Et cette « pensée de paysage, » comme il disait lui-même, est une chose très nouvelle. Regardez dans les salles voisines les arbres de Poussin, les masses compactes de ses feuillages... Les arbres de Watteau sont tout autres, point encore étudiés dans leur essence ni fortement caractérisés comme ceux de Barbizon, mais déjà vivants. Les feuillages ne sont plus de la ferronnerie, comme chez les classiques, lustrée, vernie, rigide, et ce ne sont pas encore des ouragans de feuillages comme plus tard chez Fragonard. Ce sont des arbres calmes, souples, aérés et mouvants. Parfois ils montent en fusées fines comme des jets d'eau et retombent à la manière des cascades écumeuses. Plus souvent, ils ondulent comme plumes au vent, marabouts projetés en plumages oscillants. Toujours, ils palpent l'air par leurs myriades de feuilles, menues, éparpillées dans le ciel. C'est seulement quand le soir vient simplifier leur silhouette, qu'ils s'encapuchonnent et ne profilent plus que des dômes suspendus au-dessus des troncs. On retrouve en eux les mouvements du charme, de l'orme, du saule, parfois du bouleau et de l'acacia. C'est l'acacia, essence relativement nouvelle en France, qui a donné l'idée des courtes branches, vivement articulées, qu'on voit souvent et c'est la feuille de l'acacia, dont le ton est si particulier, qui a dicté les ombres bleuâtres des feuillages compacts. Mais le plus souvent, l'arbre de Watteau est indéfinissable, comme son sujet et son intention mêmes. Il a tout l'incertain et toute la poésie de l'arbre de Corot, et du Romantisme.

Que Watteau ait préfiguré aussi le Romantisme, c'est évident pour qui a lu ses poètes. Tout ce chef-d'œuvre d'Hugo *la Fête chez Thérèse* n'est guère d'un bout à l'autre qu'un Watteau ; les strophes les plus fameuses de Verlaine y ramènent de façon irrésistible, et parfois Musset. Comment est-ce possible ? Les gens de Watteau sont de la comédie légère, son action de la comédie galante, ses décors d'Opéra, ses artifices du règne de Louis XIV et de la Régence... tout cela est l'opposé du sentiment romantique. C'est possible grâce à son paysage. C'est lui qui pénètre

ses marionnettes de sa langueur, les drape de son mystère et les magnifie de son infinité. C'est lui qui donne à ses scènes galantes du xviiiᵉ siècle, un sentiment bien plus moderne. La preuve est facile à faire : si vous supprimez, par la pensée, les figures de Watteau, presque toute la poésie du tableau demeure. Si vous supprimez le paysage, il reste une mimique délicieuse, mais de poésie, point. Ce qu'enfin des scènes comme l'*Embarquement pour Cythère* annonçaient surtout, c'est la fête voluptueuse et tendre, élégante et parée que devait être la Régence, et le règne de Louis XV et tout le xviiiᵉ siècle jusqu'à la prise de la Bastille. Cette fête, aujourd'hui encore, — après tant d'écrivains, d'artistes, de musiciens qui l'ont célébrée, — nous n'en pouvons trouver nulle part une image si saisissante que chez Watteau. Pour tous ceux qui ne se soucient pas trop de la chronologie, voilà les yeux qui reflétaient le mieux l'idéal du xviiiᵉ siècle. Or, ils se sont fermés avant que cet idéal fût apparu. Watteau est mort le 18 juillet 1721. La même année, le 29 décembre, naissait Mᵐᵉ de Pompadour. L'*Embarquement pour Cythère* n'était pas une chose vue, mais elle allait l'être. C'était une préfiguration.

II

Ainsi, rien n'est « vécu » chez Watteau : pourtant tout est vivant. Et aucune figure n'est entièrement réelle, mais toutes sont vraies et criantes de vérité. A quoi cela tient-il? Nous les découvririons si nous examinons son geste, qui est le plus défini et le plus particulier du monde, dans les sujets les plus vague et les plus indéterminés. Or c'est par le geste expressif du corps humain et le dessin expressif du geste, que l'Art nous donne l'impression de la vérité et de la vie et non point du tout par une reproduction exacte de quelque scène plausible ou d'accessoires pris dans le vestiaire d'une époque. Une des plus grandes confusions de la critique contemporaine est celle entre le document et la vie, c'est-à-dire entre ce qui est contemporain d'un artiste, ce qui est « vécu » et qui « a vécu, » — c'est-à-dire n'est plus, — et ce qui est contemporain de tous les artistes dans tous les âges. Watteau et Fragonard, qui ont déguisé leurs contemporains, sont plus vivants que Boilly ou Courbet, qui les ont affublés des costumes de leur temps. Rubens

est plus vivant dans ses allégories que Miéris, Terborch ou Gérard Dow dans leurs exactes scènes d'intérieur. Il peut arriver même que le document cache la vie. Peindre une perruque au temps de Louis XIV et une redingote sous Louis-Philippe, ou plus tard, avec Manet, le pantalon « pied d'éléphant, » équivaut à dissimuler le crâne, le cou, la naissance des cheveux, les oreilles, toutes sortes d'indices fort individuels, ou bien engloutir la taille, les bras, le buste dans une enveloppe ; c'est nous empêcher de voir comme ils sont faits, alourdir le geste de tant de matière que la vie en est diminuée. Ce n'est pas du tout révéler un caractère du personnage : c'est seulement donner un modèle aux costumiers. C'est du poids mort.

Regardez les bonshommes de Watteau : nul n'a moins de poids mort. Toute la force et tout le poids sont dans le buste. Le reste ne sert qu'à jouer et à éprouver des sensations tactiles. Les têtes sont à l'évent. Ils ne pèsent pas, ils ne pensent pas plus qu'ils ne pèsent, et ils s'appliquent moins encore. Les pieds tâtent à peine le sol, les mains ne palpent que l'air. L'Arlequin au loup noir, qui parle en décrivant de grands gestes à une dame un peu effarouchée assise auprès de lui, dans *Voulez-vous enchanter les belles?* ne prend appui sur aucun des bras, ni aucun des pieds : pourtant il est solide et ne cherra pas. Cela se sent jusque dans le grand *Gilles* ou *Pierrot* du Louvre, pourtant planté comme un monolithe, et que ses gestes ne sauraient soutenir en l'air puisqu'il n'en fait pas. Regardez ce losange blanc, si léger dans son ampleur et sa niaiserie ; c'est que toutes les lignes convergent en s'évasant, c'est-à-dire en portant leur poids vers le centre ; les plis du pantalon sont tirés vers la ceinture ; les lignes de la collerette tombent en s'évasant sur la poitrine ; les manches plissées en accordéons, au milieu des bras, y mettent le point fort ; enfin, la poitrine réfléchit et concentre les rayons lumineux comme une lentille. Toute l'épaisseur, la force, la clarté sont au centre et maintiennent la figure comme suspendue. Elle ne pèse pas une once.

Voilà un trait commun aux hommes et aux femmes. D'ailleurs, ils ont l'air d'appartenir à deux races différentes. L'homme, est grand, a « l'encolure déchargée, la jambe sèche et qui porte au vent, » comme on disait alors. La femme est parfois plus courte, surtout des bras ; la nuque toujours montant très haut, non seulement parce que ses cheveux sont rele-

vés et tirés afin de la dégager entière, mais parce que l'occiput ne bombe pas sur la ligne du cou. Ils n'ont pas la même mimique : l'homme est agité, la femme immobile ; il fait de grands bras, elle se contente de lisser les plumes de son éventail. Elle fait parfois un léger geste de défense on ne sait trop pourquoi : le geste du parleur ne la menace pas, il vise bien loin, à l'horizon. Peut-être pressent-elle que les aperçus lointains et les théories grandiloquentes de ce philosophe en béret pékiné rose ne sont que le chemin le plus rapide pour aller au but, qui est tout près. En tout cas, le geste de l'homme est toujours en extension, à moins qu'il ne soit obligatoirement ramené autour d'une guitare; le geste de la femme est toujours en flexion, à moins qu'elle ne soit obligée de soutenir le col de son archiluth. Tous les deux ont l'air d'être saisis dans une attitude passagère et qui va se modifier, impression subtile de vie et de mouvement dans l'immobilité. C'est qu'ils sont vus sous un angle parfaitement naturel, mais où l'on n'a pas l'habitude de se placer. Ils sont vus de bas en haut, comme on voit les acteurs sur la scène quand on est au parterre, ou de haut en bas, comme on les voit si l'on est au poulailler, et à la fois de haut en bas et de bas en haut, dans la même composition. Donc, toujours en raccourci. On aperçoit le creux des narines, le triangle que fait le menton et la mâchoire, l'enflure des pommettes bombant au-dessous des yeux — ou bien, au contraire, la circonférence du crâne, des tempes, et la ligne des sourcils dans son plus grand développement ondulatoire, le reste du visage fuyant en pointe. Même si la tête est vue de face, et sur le même plan que le spectateur, elle se renverse presque toujours en arrière, ou se penche imperceptiblement en avant, de façon que le visage s'ordonne en perspective. Voilà ce qui donne aux traits un mouvement inattendu et continu.

Il est possible que Watteau en ait pris l'idée au théâtre en remarquant l'accent que prennent les figures lorsqu'on les aperçoit en raccourci et que, les ayant dessinées là quelquefois, il les ait alors, et sans trop y songer, transportées ainsi à la ville et dans le parc. Mais le phénomène est constant. Soit qu'il se mette plus bas que ses personnages, comme dans *l'Embarquement pour Cythère*, soit qu'il se mette plus haut, comme nécessairement quand il y a des figures assises ou demi-couchées à terre, on sent toujours le raccourci. Et, dans la même compo-

sition, il arrive très souvent que des figures soient posées plus haut et d'autres plus bas que la ligne des yeux. Sans doute parce qu'il les avait prises séparément, dans ses croquis d'après nature et qu'il les a réunies, sans s'inquiéter de cette discordance. En tout cas, c'est cette discordance, fortuite ou voulue, et d'ailleurs à peine sensible, toute en nuances, qui donne à ses groupes du mouvement, même quand ils ne font pas le moindre geste et qu'ils ont une attitude qu'on peut garder indéfiniment.

Tel est le caractère spécifique de Watteau : beaucoup de vie et de mouvement dans une action très lente et dans l'inaction même, le contraire diamétral de ce qui se passe chez les peintres académiques, les *Sabines* de Poussin et de David, par exemple, où l'on voit des actions violentes et rapides sans aucun des frémissements de la vie. Cette impression est due, aussi, à une infinité de petits mouvements contrastés qui nous font percevoir ce qui vient de se passer dans le jeu des muscles et pressentir ce qui se passera. Par exemple, la femme assise vue de dos dans la *Réunion autour d'une statue de Vénus*, à Dresde. Elle s'est assise, portant d'abord sur sa jambe gauche qui est encore repliée; elle s'est penchée en avant, ce qu'indique le raccourci des épaules; et une fois en avant elle s'est penchée à droite, ce que souligne l'omoplate droite saillante tandis que la gauche est rentrée, et elle pèse sur la main droite, à terre. Elle ne peut plus changer de place qu'en se reportant à gauche, d'abord, avant d'exécuter quelque autre mouvement. Si quelqu'un veut l'aider à se remettre debout sur ses pieds, comme sa sœur de l'*Embarquement*, qu'un pèlerin tire à lui par les deux mains, l'opération sera difficile, tout le poids du corps étant porté en arrière. La pèlerine est donc surprise dans la posture la plus maladroite pour le but cherché et aussi la plus naturelle, — car il est naturel d'être maladroit dans une entreprise aussi inusitée. Mais c'est la suprême adresse de l'artiste que de nous le faire sentir.

Ce qui amusait le plus Watteau dans la figure humaine, c'était la posture. Quand il en avait trouvé une, divertissante et révélatrice, il la mettait un peu partout, sans grande raison, et elle faisait bien où qu'il la mît. Je ne dis point « révélatrice » d'un sentiment ou d'une idée, — c'est-à-dire dans l'ordre dramatique ou didactique. Cela, c'est du Poussin, c'est du David, c'est du Greuze : c'est le langage des gestes appris dans les écoles, toujours conventionnels. L'intention trop appuyée mène vite à

la confusion entre la peinture et la littérature. Toute subtilité y est un danger. Je dis révélatrice de la machine humaine et de ses ressources, ce qui montre combien le faisceau des muscles est souple, et peut fournir d'aspects divers, sans contorsion, sans artifice, sans fatigue, sans effort, — ce qui est le propre de l'élégance, — mû seulement par la force nerveuse qui circule et l'anime. Là, toute subtilité est permise, est savourée. Il sait faire ceci ! — nous dit l'artiste devant l'être humain souple et vivant, — et encore ceci et encore ceci !... On dirait des découvertes dans un être inconnu. Il y a un peu, chez lui, de la joie d'une famille à chaque geste nouveau que fait un bébé, à chaque mot dit pour la première fois, — comme si ce mot n'avait jamais été prononcé sur la terre, comme si ce geste, nul ne l'avait fait avant lui... Et c'est tout semblable, en effet, puisqu'il n'avait pas encore été noté. Parcourez les dessins de Watteau : vous verrez que pour lui trouver tous les profils des têtes, toutes les nuances du geste a été la joie de la vie.

Chez ses hommes, ce sont des gestes d'Italiens, alertes, déliés, d'une race où les mains sont expressives et loquaces. Est-il besoin d'avoir recours à une race particulière et le geste ne peut-il s'observer chez tout le monde ? Il se peut, mais plus ou moins. Tout le monde ne fait pas les mêmes gestes et le même geste n'acquiert pas chez tout le monde, la même ductilité, ne révèle pas les mêmes nuances myologiques. Le geste peut s'adapter à une action extérieure, tendre à un objet défini, tel le geste de métier, ou de nécessité habituelle. Comme il est fréquent, identique à lui-même et circonscrit dans un orbe invariable, il peut être facilement observé et rendu : aussi est-ce le premier qui ait été réalisé par l'Art. Les Primitifs savent l'attraper, quand ils manquent encore tous les autres. Ou bien, le geste est dicté par une action étrangère : comme il est moins fréquent et moins circonscrit, il a déjà plus d'incertitude. Enfin, il peut simplement être une projection de l'âme au dehors, exprimer une passion, un sentiment, affirmation, négation, doute, protestation, enthousiasme, joie, pitié, douleur, vénération, mépris. Ce dernier est moins facile parce qu'il est moins fréquent que les autres et que, n'ayant pas une destination précise, il risque de se perdre dans le vague et de ne pas cohérer.

Or, ce n'est aucun de ceux-là que rend Watteau. Ses gens

ne font pas de gestes de métier, sauf les guitaristes : ils ne font aucun geste utile, nulle besogne. Ils n'expriment guère de passion. Ils n'expriment que la souplesse naturelle des membres. Cela est nouveau. Les Primitifs avaient réalisé le geste efficace, les Renaissants avaient cherché la beauté plastique du geste, les décadents de la Renaissance seulement son arabesque, les Français du XVIIe siècle, Poussin ou le Sueur, sa signification dramatique. Watteau est le premier en France, qui se préoccupe de sa justesse pour elle seule et de sa subtilité. De là, une conséquence notable. Avant lui, le geste est choisi ou arrangé dans deux buts, ou pour sa grâce et son arabesque, — comme on arrange un rinceau ou un ornement, — ou pour sa signification morale. Il est décoratif ou démonstratif, dans les deux cas ostentatoire et voulu. Chez lui, il est précis, nuancé, spontané, mesuré. Ni hâte, ni effort, pas même d'ostentation. Il y a plus d'ostentation dans le *Bossuet* de Rigaud que dans le plus vaniteux Mezzetin faisant la roue, — et moins de naturel. Largillière étale les mains en espalier, les tourne et les bistourne selon une idée de la grâce qu'il a. Poussin les tend pour une démonstration, le doigt indicateur d'une inscription, ou d'un personnage. Le Sueur leur fait désigner toutes sortes de choses et de gens, et le ciel par-dessus le marché. C'est une mimique de sourds-muets. Watteau ne leur fait rien exprimer de tout cela, qu'exprimerait bien mieux un texte écrit ; mais il leur fait dire ce qu'il est impossible à l'art littéraire de rendre avec cette précision : les moindres nuances de la sensibilité tactile, choses inexprimées et parfois insoupçonnées jusqu'à lui. La précision du geste, on l'avait bien déjà vue chez les Flamands et les Hollandais, mais du geste figé, suggérant un seul temps du mouvement : — ce qui donne aux plus parfaites figures de ces petits maîtres une odeur de photographies immobilisées par le « ne bougeons plus ! » Mais le geste saisi au moment où il continue celui d'avant et annonce celui qui suivra, Watteau l'a saisi le premier. Ses figures sont aussi peu agitées que celles des Hollandais, mais elles vivent. Un maximum de mouvement dans un minimum d'action, — c'est-à-dire l'illusion de la vie, — voilà ce qu'il apporte de neuf.

Il a ainsi préfiguré le dessin moderne, celui qui serre de près l'inflexion la plus tenue dans ses raccourcis et ses ellipses, sans appuyer sur rien, sans tout dire. Quand il parut, les grands

contours du dessin étaient donnés par les statues. Les figures de Poussin sont filles de statues. Elles ne disent pas de mensonges, en ce sens que ce qu'elles disent peut être dit par les muscles sans grand effort, mais ce ne sont que des vérités générales, des vérités statuaires, dictées par l'artiste à un modèle d'atelier. Elles sont solides, mais inutiles, lourdes et sans esprit. Le dessin de Watteau est plein d'esprit, quoique de vérité. Voyez les épaules : ce ne sont point de simples porte-manteaux, elles se meuvent et impriment au tissu qui les drape de longues ondulations, tout un sillage des plis révélateurs de ce qui a bougé. Voyez les mains : elles ne touchent les objets que par le bout du doigt, là où réside surtout le sens du toucher. Voyez les jambes : elles ne portent pas sur les talons, mais bien sur la plante des pieds, — ce qui donne à toute la figure son élascité surprenante. C'est très visible dans les deux principaux pèlerins de l'*Embarquement* et, à moindre degré, on le retrouve dans presque toutes ses figures.

On a dit de lui : « infiniment maniéré. » Oh! entendons-nous. Il y a de la « manière » dans le geste de la femme qui s'en va, se retournant, passe la main derrière le dos et remonte coquettement sa jupe pour l'empêcher de traîner. Il y a de la « manière » dans le cavalier qui verse son épaule sur elle, pour lui parler de plus près, en faisant des grâces. Il y a de la fatuité dans cet autre qui retrousse sa cape, ou bien en ce causeur qui accompagne ses périodes avec des ronds de bras en battant l'air de ses doigts... Mais la « manière » n'est nullement dans la traduction qu'en donne l'artiste : elle est dans le texte humain. Les actions de ces êtres exquis sont peut-être maniérées et compliquées, mais le dessin qui les rend est simple et juste. Ne confondons pas la simplicité du sentiment, qui dicte un geste, avec ce geste même. L'un peut être artificiel et l'autre pris sur le vif. Les petits maîtres de Watteau posent peut-être, et c'est un pas de ballet qu'ils esquissent en entraînant les pèlerines de Cythère et en se cambrant complaisamment, dans leur joie de se sentir le torse si souple et leur cape si légère, ou encore en jouant au *diabolo* avec si peu d'attention qu'on l'ignore et qu'on les prend pour des *Indifférents*, ou en croisant les jambes et en virevoltant de la tête, tandis qu'ils tourmentent leur guitare, — mais c'est eux qui font des grâces et non pas Watteau. Il se borne à les saisir.

III

Faire circuler la vie du torse, seul pesant et musclé, jusqu'aux extrémités frémissantes et tactiles, — voilà donc l'art propre de Watteau. C'est pour cela qu'il aime tant les guitaristes. Dans leur jeu, on voit tous les ressorts de la main en action, le dos de la main qui gratte les cordes au-dessus de la rose, et les phalanges de celle qui appuie sur le manche, — ou encore les joueurs de théorbe : un bras s'arrondit sur les ouïes, l'autre s'allonge pour aller chercher les clefs au bout de l'interminable col de l'archiluth. Évidemment, il s'amuse à noter les mines de ces engins singuliers. Il faut y ajouter encore la basse de viole gonflant sa luisante bedaine entre les jambes du musicien, le flageolet avalé par quelque rustre, la flûte glissée aux lèvres d'un autre et lui coupant la figure, et parfois, sur les genoux d'un troisième, le ventre postiche et mélodieux de la cornemuse. Ce sont, là, autant de prétextes à détailler le jeu des mains jointes sur les clefs ou écartelées sur les cordes, ou appliquées à des chiquenaudes sonores, en toutes sortes de rencontres divertissantes, chaque doigt jouant son rôle dans cette mimique tactile. Ce n'est pas la musique précisément qu'il aime : c'est l'étude des mains. Ce n'est pas non plus la danse qui le ravit : c'est la finesse des chevilles, le gras des mollets et la dureté des jarrets. Il y a autant de physionomie dans ses pieds ou ses mains que dans ses physionomies; l'esprit s'accumule aux pointes.

Il y en a jusque dans les plis. Car le pli de Watteau est une de ses caractéristiques. Regardez-le. Ce n'est ni le pli dur et parallèle de l'*indéplissable*, ni la grande vague roulante de la toge, ni la cannelure du saint de portail : c'est une ligne vivante révélatrice du moindre mouvement ou bien une succession d'accents brefs qui soulignent la forme animée. Avant lui, le pli est le plus souvent, dans la peinture française, une arabesque arbitraire et ne signifie rien. Or, pour qu'il soit vivant, il faut qu'il signifie quelque chose. Quoi donc? Il faut distinguer : il y a le pli fixe voulu par le couturier, c'est un dessin sur la toilette; il y a le pli mobile dicté par la pesanteur, tendant vers la verticale, si le tissu est libre; il y a enfin le pli créé par le mouvement de la figure ou par son geste. Le premier est fixe, le second mobile, mais

déterminé par une force naturelle toujours identique : la gravitation; le troisième change tout le temps. Le système des plis d'une robe ample et flottante comme chez Watteau est déterminé par le conflit de ces trois forces contradictoires. D'ordinaire, chez la femme debout, il commence par tomber droit, de la nuque, le long du buste, raide, car il est ainsi voulu par la mode, puis au renflement des hanches il ondule, enfin subitement se casse, arrêté par un grand barrage, qui dérive toute les lignes dans un sens horizontal, étant causé par le geste de la femme qui relève un peu sa traîne ou par quelque autre mouvement. Tout à fait logique, dans son principe, Watteau est dans le détail d'une fantaisie et d'une diversité infinies. Il multiplie les cassures et les œils de plis, il froisse et chiffonne, tapote et fait bouffer toute la surface textile et, à chaque cassure, luit une étincelle, avec des effets de mica miroitant au soleil. Il transporte les effets dese aux aux robes, et ce sont des rides innombrables qui courent sur l'étoffe comme sur la surface d'un lac.

Chez l'homme, dans son travesti boudiné et collant, le pli souligne non plus la loi de gravitation, ni le mouvement, mais mille et mille fois répété, parallèle, en accordéon, il accuse le galbe solide d'une jambe, comme un tore ou un boudin fait celui d'une colonne. Parfois une cape, mais courte et oscillante masquant à peine une épaule, fait valoir l'ajusté comme le feuillage d'un bouleau la ligne svelte et précise du tronc qui le porte. Dans l'*Indifférent*, chaque pli emmaillotant les bras ou les jambes est un ressaut où ricoche la lumière comme les crêtes luisantes des vagues, qui se suivent sur la mer. Ainsi, la vie s'insinue partout. Parfois, de grandes surfaces sont à peine soulevées en des ondulations insensibles, où la lumière glisse et joue avec l'ombre, comme dans le grand *Gilles* ou Pierrot. Le plus souvent, soit brisée en mille facettes, soit creusée en ravines profondes, soit suspendue d'un genou à l'autre en guirlande, soit tombant en longue et fine trompette, renversée de la tête aux pieds, l'étoffe a une animation naturelle. Elle ne l'avait pas avant Watteau et, après lui, chez ses imitateurs qui l'exagéreront en la tordant et en la chiffonnant, elle la perdra. Elle redeviendra un simple accessoire décoratif. Watteau seul, grâce à sa science de l'attitude génératrice des plis, aura su la lui donner.

Où a-t-il donc trouvé cela? se demandent les exégètes, et ils

vont fouiller des musées et des bibliothèques, remuent des estampes et des monuments, font au loin des voyages... Mais ni les bibliothèques, ni les musées ne leur révéleront le grand trait original de Watteau pour la raison que, s'ils le contenaient, Watteau ne serait plus original. Il serait un excellent artiste à la suite, comme cent autres. Les méthodes des exégètes occupés à rechercher ce qu'ils appellent les « influences » sont bonnes pour expliquer les disciples. Elles ne valent rien pour les maîtres. On ne peut expliquer un artiste par ses maîtres que s'il leur est, en tout point, inférieur ou semblable. Mais s'il leur est supérieur ou s'il en est différent, — ne fût-ce qu'en un point, — comme c'est par ce point précisément qu'il mérite d'être, c'est ce point et non un autre qu'il s'agit d'expliquer. C'est ainsi que les « influences » nous apprennent tout chez un artiste, excepté justement ce qu'il faudrait savoir. Or, ce quelque chose, qui n'est nullement chez les maîtres qu'a étudiés Watteau, même s'ils sont plus grands que lui, comme Rubens, ces attitudes familières et savoureuses vraiment nouvelles, ces gestes fins et infiniment nuancés, où de la nuque aux talons chaque trait exprime, sans aucune exagération, le frémissement de la vie, où les a-t-il pris?

Ne cherchons pas loin. Il les a pris là où tous les maîtres les étaient allés chercher : dans la nature. Il en a tiré autre chose que les plus grands eux-mêmes, parce que la nature est un inépuisable fonds et que les moindres trouvailles qu'on y fait sont encore assez précieuses pour enrichir le trésor de l'Art, même après Titien, après Véronèse, après Rubens, après van Dyck. Mais il n'a eu besoin de personne pour le trouver et le faire voir. Si l'on veut donc consulter les « sources » où Watteau a puisé, non pas ce qu'il a en commun avec les maîtres, mais ce qui lui est propre, il faut sortir du musée et regarder autour de soi. Le rémouleur qui passe, le musicien ambulant, le marchand de fruits avec sa hotte, le charlatan, les mille gestes des petits métiers de plein air, nous ne les rencontrerons plus, si nombreux, ni si pittoresques, assurément, que de son temps. Mais partout encore, dans la rue, au marché, au cabaret, à l'auberge, chez la modiste, au magasin, au *dancing*, au casino, sur la plage, au concert, dans les coulisses, et tout particulièrement autour d'un tennis ou d'un golf ou encore sur la terrasse d'un château le soir, au crépuscule, au cours d'une *garden-*

party, d'un pique-nique, dans la forêt, — les figures oisives et libres de déployer leurs aspects d'élégance, font les gestes que nous avons notés dans les tableaux du maître, au temps précis où il les a surpris.

Mille autres artistes ont vu la nature et n'en ont pas tiré les gestes de Watteau... Sans doute, mais ils y sont. Ils y sont tous, et nous les reconnaissons quand une fois il nous a enseigné à les voir. Même quand il fait poser à l'atelier, c'est pour répéter la leçon apprise dans la rue, au jardin. « Il choisissait, dit Caylus, les attitudes que la vie lui présentait et préférait d'ordinaire les plus simples. » Par ces mots « les plus simples, » entendons les moins ostentatoires, mais non les moins complexes. Il les dessinait sans plan, sans raison, à la queue leu leu, dans un livre relié qu'il portait avec lui et où il puisait ensuite de quoi peupler ses « pensées de paysages. » Voilà ce que nous disent ses biographes et quand ils ne nous le diraient pas, nous le voyons bien. Ses innombrables dessins, figurant dix fois la même tête ou la même main aux différents temps d'un mouvement, nous le montrent. C'est un homme qui va à la chasse aux gestes, qui court après le mouvement et, pour le saisir, prend par le raccourci. Il collectionne les élégances ainsi attrapées au vol, comme d'autres collectionnent les papillons et les piquent dans leurs portefeuilles, mais sans leur ôter la vie, toutes vibrantes au contraire et prêtes à reprendre leur essor avec tous les chatoiements et toutes les diaprures de la couleur en passant du croquis au tableau.

La couleur, voilà l'enchantement suprême de Watteau, tout à fait nouveau en France à son époque et recherché, depuis, par les écoles les plus vivantes du XIXe siècle. Avant de revoir l'*Embarquement pour Cythère*, traversez les salles françaises du XVIIe siècle, qui sont à côté : voilà ce qu'était la couleur avant Watteau. Et tournez-vous vers la salle où sont les Guérin et les Girodet, — quand vous aurez revu, dans la salle Lacaze, le *Gilles* ou la *Finette :* voilà ce qu'après Watteau elle est redevenue. Ce qui vous frappera le plus, chez lui, en contraste avec les classiques pseudo-romains qu'il a suivis et qu'il a précédés, c'est l'*accent*, puis c'est la division extrême des tons et enfin, les modulations de la lumière. Après les placages durs et plats de Poussin et les insupportables bleus de Le Sueur, pourtant grands artistes tous les deux, Watteau paraît un magicien qui renouvelle le

matière des objets et le sang des êtres. Jusqu'à lui, en France tout au moins, la surface colorée est comme l'eau lourde et immobile d'un bassin : il y jette une petite pierre, sans rien dire, subrepticement et voici qu'elle se brise en mille plis, s'agite, s'allume aux feux du ciel dont les rayons ricochent sur chaque crête minuscule, brouille les longs reflets rigides, en crée d'innombrables, irisés et microscopiques, les remous revenant des bords s'entrechoquent avec les nouveaux cercles dans un jaillissement de liquides étincelles, — et l'on découvre un fourmillement de vie là où il n'y avait qu'une solitude plate et morne auparavant. C'est le dégel de la couleur.

L'accent est donc la première marque de Watteau. Il est vrai qu'il est plus sensible peut-être aujourd'hui que dans le tableau primitif. Manifestement, il y a des tons qui sont descendus, d'autres qui ont monté. Lorsqu'il s'agit des laques de garance, par exemple, les larges espaces en pleine lumière où le rouge a été posé en glacis légers ou mélangé de blanc a fondu et ce sont les points d'ombre, les *accents*, qui étant plus épais, sont restés et chantent un peu plus fort aujourd'hui que dans l'harmonie primitive. Il est clair que les longues crêtes blanchâtres des plis qui sillonnent les robes de l'*Assemblée dans un parc* ont pris un relief exagéré parce que la teinte locale des toilettes a dû légèrement faiblir. De petits détails ont disparu : regardons la *Finette*, nous chercherions en vain, sur son luth théorbé qui dresse en l'air son interminable col deux fois cravaté de clefs, les clefs de l'extrême bout, qui y étaient certainement : elles ont disparu. Et le *diable* de son voisin l'*Indifférent* a si bien passé de ton qu'on ne le voit plus guère: la ficelle qu'il tenait entre ses doigts écartés, ne se voit plus du tout. Ce ne sont pas, là, de grandes pertes, mais c'est un indice que l'harmonie des couleurs en ce moment sous nos yeux n'est pas toujours celle voulue par l'artiste. Toutefois, il en reste assez pour que nous la jugions bien plus riche en accents qu'avant lui.

Elle est aussi plus complexe et infiniment plus nuancée. Ce sont les tons de l'automne, qui par une sorte d'endosmose, ont passé des feuillages et des prairies, des vignes et des nuages et du ciel aux costumes de Watteau et les ont enrichis. Poussin et les autres, soit qu'ils aient vécu surtout dans les pays où sont les arbres à feuilles persistantes, soit qu'ils y aient pris leur idéal invariable du paysage, n'ont pas fait vibrer les teintes écla-

tantes et les somptuosités que les soleils d'été déposent peu à peu sur les campagnes. Watteau, à côté d'eux, flamboie comme une vigne vierge sous le ciel d'octobre auprès d'ifs luisants et austères. Et ses figures elles-mêmes semblent vêtues de feuilles mortes, avec toutes les splendeurs des marronniers, des acacias, des peupliers, des sorbiers, des saules, des châtaigniers, des chênes.

La facture est aussi très nouvelle, vive, franche, emportée, en pleine pâte, les tons purs posés avec hardiesse les uns à côté des autres, reliés seulement plus tard par les glacis très faibles, de la peinture en sillons nettement tracés, visibles encore malgré la patine des années mais d'une subtilité infinie. Jamais un espace appréciable couvert exactement de la même teinte : un parfilage, un effilochage de la couleur, comme un écheveau fourmillant de mille laines diverses dont l'ensemble vibre à l'œil comme un rais de lumière. Watteau fait cela le premier en France. Il est suivi par tout le monde au XVIII[e] siècle, mais les autres n'ont pas sa finesse d'œil, partant son harmonie. On ne peut lui comparer que Fragonard. Puis, un jour, on revient à la peinture lisse et mince, obtuse et bouchée de l'École de David. Quand vous êtes devant le *Gilles*, et l'*Assemblée dans un parc*, salle Lacaze, regardez à votre gauche dans le lointain, encadré par la porte, les *Sabines* : vous mesurerez la différence. Là-bas, c'est du bois verni, de l'ébénisterie : ici, c'est de la peinture.

C'est la peinture même et ce sont les effets que les écoles coloristes de tout temps, et notamment de notre temps, les impressionnistes-luministes se sont efforcés de réaliser. Ils n'y ont pas mis tout ce qu'y avait mis Watteau, mais ils ont ainsi rendu hommage à ses découvertes dans l'ordre chromique. Sa couleur, plus encore peut-être que toute autre chose, est une préfiguration de l'Art moderne.

IV

A-t-elle été comprise, dès l'abord, et l'artiste en a-t-il joui ou souffert ? Si l'on n'avait pas tant de témoignages sur Watteau, immédiats, précis, concordants, et si l'on raisonnait par déduction d'après son œuvre, que dirait-on ? Elle est immense, tant en peintures qu'en dessins. On déclarerait que l'auteur a vécu très vieux. Elle est divertissante et n'a d'objet que le plaisir : donc

qu'il était un gai compagnon, franc luron, toujours en fête. Elle montre des existences sans inquiétude : il a connu un temps et un pays calme où les saisons se succédaient, dans un ordre parfait. Une vie de galanterie champêtre en des costumes négligés et flottants; donc il a vécu sous le règne de la Pompadour ou de la du Barry. Elle met en scène des comédiens et des mimes : il suivait les troupes dramatiques et ne quittait guère les coulisses. Elle contient parfois des arrière-plans rocheux et de hautes montagnes : donc, il venait des Alpes ou des Pyrénées, ou au moins il y avait voyagé. Enfin, elle apporte, sur tous les points, sujet, composition, dessin, couleur, facture, une note entièrement nouvelle rompant avec les traditions de l'École : il a donc été en butte aux persécutions de l'Académie, incompris, méconnu, bafoué des grands seigneurs et seulement réhabilité par les générations qui l'ont suivi... Mais c'est justement le contraire qui est arrivé. Ce novateur, le plus grand depuis la Renaissance, ne s'est nullement préoccupé d'innover. Cet original n'a pas eu conscience de son originalité; en tout cas, il ne l'a pas affichée : il a proclamé, en toute occasion, son respect des maîtres et son désespoir de ne les point égaler. Et le succès ne lui a jamais fait défaut. A vingt-cinq ans, il vend déjà ses tableaux assez cher pour l'époque. A vingt-sept, il est agréé membre de l'Académie royale et le Président lui dit : « Mon ami, vous en savez plus que nous. » Quand il y apporte son *Embarquement pour Cythère*, aux académiciens ses aînés, au Duc d'Orléans, présent à la séance, c'est un triomphe. Des financiers, le Régent, lui achètent ses œuvres. On lui en demande, on lui en commande de tous côtés. Il ne devient pas riche, parce qu'à cette époque, les peintres les plus admirés ne le sont guère, sauf parfois les faiseurs de portraits, et parce qu'il ne prend guère souci de ses affaires, mais le prestige ne se mesure point à l'argent et le sien est impérieux. A peine a-t-il peint un plafond de boutique pour son ami le marchand de tableaux, Gersaint, que les plus habiles confrères viennent sur le Pont Notre-Dame l'admirer. Tout le monde comprend cet art nouveau : lui seul en est mécontent. A sa mort, *le Mercure* d'août 1721 dit : « Sa mémoire sera toujours chère aux amateurs de peinture. Rien ne le prouve mieux que le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses tableaux de chevalet et petites figures. » Et M. de Julienne son ami, dans la biographie qu'il lui consacre en tête du recueil d'études qu'il a fait graver,

ajoute : « On peut dire que jamais peintre n'a eu plus de réputation que luy, aussi bien pendant sa vie qu'après sa mort. »

Aussi faut-il renoncer, en le voyant, à cet aphorisme que tout art nouveau est incompris. L'incompréhension et l'hostilité du public viendront pour Watteau, mais cinquante ans plus tard. Elles viendront non des « vieilles perruques » scandalisées, mais des réformateurs, non des académiciens, mais des ennemis de l'Académie, non parce qu'on trouvera son dessin et son coloris trop neufs, mais parce qu'on les trouvera vieillots et démodés. Alors, ce sera la réaction violente, et qui se croira définitive, des « jeunes » contre les vieux maîtres, des principes contre l'expérience et des systèmes contre la sensation. Mais principes et systèmes changent : ce qui change le moins, c'est la sensation, parce que la constitution physiologique de l'homme reste la même en face de l'invariable et indéfinissable nature. Aujourd'hui que les idées de Winckelmann ne hantent plus les cervelles, rien ne nous empêche plus de goûter la prestesse du trait et la vivacité du ton comme les goûtaient, avant Winckelmann, les Crozat ou les Gersaint. On se tromperait donc tout à fait en imaginant Watteau méconnu de ses contemporains.

On se tromperait encore en voyant dans son œuvre un reflet des réalités de sa vie. Cet homme, qui a mis des montagnes au fond de ses tableaux les plus fameux, est né dans les plaines les plus plates de l'Europe et n'a jamais vu rien de plus haut que les collines de Meudon. Ce peintre de la comédie italienne est arrivé à Paris lorsqu'il n'y avait plus de comédie italienne et ne l'a connue, à nouveau, que pendant les cinq dernières années de sa vie. Cet ordonnateur du Royaume des fêtes galantes et de sa Cour n'a jamais su ce que c'était qu'une reine jeune et belle, pas même une favorite, ni un roi jeune et beau : le roi qu'il a pu voir avait une figure de vieille sorcière, la fausse reine une figure de cire, froide et compassée. Ce poète des parcs touffus et verdoyants asiles des joies paisibles a vu son pays natal piétiné par la guerre, la France à deux doigts de sa perte, et les jardins ravagés par l'hiver le plus terrible, celui de 1709. Enfin, ce dispensateur de vie frivole et des joies légères de la sociabilité a été, toute sa vie, malade, atrabilaire et morose, d'un abord froid, d'un commerce incommode, rongé par la tuberculose, toujours à la poursuite de quelque médecin...

Voilà donc l'œuvre et voici la vie. Elles sont contradictoires.

Laquelle nous renseigne le mieux sur l'âme de l'artiste et nous révèle le mieux son secret ? Il y a, dans l'éloge de Watteau par Caylus, qui l'avait bien connu, quelques lignes surprenantes et révélatrices, comme une fente dans un lourd rideau. « Là où il se fixait le plus, dit-il, ce fut dans quelques chambres que j'eus dans différents quartiers de Paris qui ne nous servaient qu'à poser le modèle, à peindre et à dessiner. Dans les lieux uniquement consacrés à l'Art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions, lui et moi, avec un ami commun (M. Hénin) que le même goût entraînait, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes de la peinture. Je puis dire que Watteau si sombre, si atrabilaire, si timide et si caustique partout ailleurs, *n'était plus que le Watteau de ses tableaux*, c'est-à-dire l'auteur qu'ils nous font imaginer, agréable, tendre et peut-être un peu berger... »

Ainsi l'art de Watteau ne nous ment pas. Il nous dit sa nature profonde mieux que les biographes ne peuvent la faire soupçonner. Derrière la figure amoureuse et enjouée de ses personnages, on est surpris et consterné de trouver le masque pensif, sombre, caustique d'un bourru insociable. Mais derrière ce masque lui-même qu'y a-t-il? Au temps de Watteau, on pratiquait dans les bals parés un divertissement assez singulier, celui des doubles masques. Sous le loup de velours qu'on soulevait à la lueur des flambeaux ou de la lune, au fond du parc, paraissait une figure de cire, très bien imitée, mais qui ne ressemblait pas à la figure réelle du possesseur, qui en reproduisait une autre toute différente et qui donnait le change. Parfois, par plaisanterie macabre, c'était les traits tirés, d'une pâleur mortelle, de quelqu'un qui agonise et va passer... On s'effrayait : illusion! Un troisième visage, celui de chair et de sang, était par dessous, qui souriait de la méprise... Il pouvait arriver que la physionomie vivante ressemblât à celle du masque le plus superficiel, celui que la foule savait n'être qu'une apparence. Ainsi, peut-être de Watteau : c'est sa vie contrainte qui est son masque : c'est son art qui nous révèle sa véritable physionomie. Et ainsi de tous les grands artistes : pour les bien connaître, c'est leur œuvre qu'il faut regarder. L'Art est une revanche sur la vie.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

REVUE SCIENTIFIQUE

A PROPOS DE BOXE

Il est, dans notre pâle existence, de certaines heures si savoureuses pour le philosophe qu'il ne saurait ne pas s'abandonner à leur étrange et populaire saveur. Aussi, au lieu de leur parler, à l'accoutumée, des chocs minuscules des atomes et des électrons ou des entrechoquements gigantesques des étoiles, — ces atomes de l'infini, — mes lecteurs me pardonneront, j'en suis sûr, si je les entretiens aujourd'hui de ces chocs, de ces entrechoquements qui mettent aux prises les masses protoplasmiques des pugilistes, et pour quoi le match Carpentier-Dempsey a fait éclater le goût violent des foules humaines.

Ce faisant je m'éloignerai moins qu'on ne pourrait croire de ma matière habituelle qui est de science. Car d'abord, s'il n'est, comme l'a dit Bacon, de science que du général, fut-il jamais rien de plus général que la curiosité et l'intérêt suscités dans le monde entier par la rencontre de ces deux boxeurs? A côté, les problèmes les plus aigus de la politique se sont soudain recroquevillés jusqu'à presque disparaître des préoccupations communes. C'est là un fait, un phénomène dont on peut s'affliger, ou qu'on peut admirer selon sa disposition d'esprit, mais qu'on ne saurait ignorer. A ce titre aussi, la chose est un peu du ressort de la science, dont le premier objet est d'observer les phénomènes naturels et d'en rechercher les causes et les effets. Mais le pugilat sportif, la boxe, pour employer le mot des Anglais, est digne d'appeler l'attention non seulement des psychologues, mais aussi, comme nous verrons, des physiologistes, et avant tout des hommes d'État et des hygiénistes, de ceux que préoccupent l'avenir physique et la santé de la race. Enfin personne ne contestera que la « sensation » causée d'un bout à l'autre de la terre par ce combat unique ne soit de nature à faire jaillir les réflexions dans l'esprit du philosophe, et à caresser agréablement l'épiderme mental des ironistes, qui, réfugiés sur la haute tour d'ivoire d'un craintif orgueil, regardent du

point de vue de Sirius les petites agitations terraquées. Par où l'on voit qu'il n'est pas jusqu'à l'astronome qui ne doive être ému par le match Carpentier-Dempsey.

D'où est venu l'extraordinaire intérêt suscité dans toute l'humanité en général, dans tout le public français en particulier, par cet événement? Est-il, comme le disent les pessimistes, les grincheux et quelques idéalistes assurément bien intentionnés, l'indice d'une dégénérescence barbare de l'humanité? Est-il au contraire, comme le disent, de l'autre côté de la barricade, les apologistes du pugilat, le signe d'un perfectionnement nouveau de l'espèce humaine et auquel l'avenir et la grandeur de la nation française sont attachés? C'est ce que je voudrais m'efforcer d'examiner brièvement avec cette impartialité que suggère le haut conseil spinosiste : *Nil admirari, nil indignari, sed intelligere*; c'est ce que je voudrais étudier un peu ici, en me gardant également des dénigrements du préjugé mal informé et des enthousiasmes simplistes.

La boxe, nous dit Littré en son dictionnaire, est « une sorte de pugilat anglais. » C'est un peu court comme définition. En outre ce n'est pas historiquement tout à fait exact. Il est vrai que le pugilat sportif (pugilat, étymologiquement, veut dire combat à coups de poings) a, dans le monde moderne, pris son essor en Angleterre, surtout à partir du XVIIIe siècle; mais bien auparavant nos voisins britanniques pratiquaient et aimaient ce sport, puisque, dans je ne sais plus quelle pièce de Shakspeare, on voit le héros gagner le cœur et la main d'une jeune princesse pour avoir fait habilement le coup de poing en sa présence. En réalité la boxe n'est pas plus née en Angleterre que l'art dans l'Italie du XVe siècle... si j'ose faire cette assimilation dont je supplie qu'on ne s'effarouche pas. La vérité est qu'elle était très pratiquée et hautement honorée dans l'antiquité gréco-latine, et que l'avènement moderne de la boxe en Angleterre n'a été lui aussi qu'une Renaissance.

Parmi les exercices gymniques où les jeunes Grecs et les athlètes luttaient de force et d'adresse aux Jeux Olympiques, le pugilat occupait une place importante. La boxe s'appelait *Pugmachia*, mais c'était déjà la boxe. Les pugilistes s'enduisaient d'huile et combattaient jusqu'à la mise hors de combat de l'un d'eux, dans des reprises séparées par des intervalles de repos et dont les conditions et conventions paraissent n'avoir pas été extrêmement différentes de celles des combats modernes. Leurs poings étaient revêtus du *ceste*, sorte de gant formé de lanières de cuir entrelacées.

Postérieurement à la belle époque de l'hellénisme, on surajouta à cette sorte de gantelet formé de courroies, des anneaux métalliques et même de petites masses de plomb qui rendaient singulièrement plus graves les blessures causées par le ceste. Nous verrons tout à l'heure comment la boxe anglaise a humanisé le gant de boxe, de manière à rendre parfaitement anodins et sans danger les coups portés.

On pourrait remonter mythologiquement jusqu'aux origines divines de la boxe. Apollon, par exemple, recevait à Delphes des sacrifices comme boxeur, ayant, dit-on, combattu dans le pugilat contre Arès. Mais ces renseignements ne sont pas très certains.

Les premiers, et en tous cas les plus illustres titres de noblesse de la boxe, on les trouve dans Homère. *L'Iliade* nous narre avec précision le pugilat qui figura au nombre des jeux funèbres donnés en l'honneur de Patrocle :

« Et Nestor debout dit au milieu des Argiens : « Atréides, et vous Akhaïens aux belles knémides, j'appelle pour disputer ces prix deux hommes vigoureux à se frapper de leurs poings levés. Que tous les Akhaïens le sachent, celui à qui Apollon donnera la victoire conduira dans sa tente cette mule patiente et le vaincu emportera cette coupe ronde. » Il parla ainsi et aussitôt un homme vigoureux et grand se leva, Epéios fils de Panopeus, habile au combat du poing. Il saisit la mule laborieuse et dit :

— Qu'il vienne celui qui veut emporter cette coupe, car je ne pense pas qu'aucun des Akhaïens puisse emmener cette mule m'ayant vaincu par le poing, car en cela je me glorifie de l'emporter sur tous... Je briserai le corps de mon adversaire et je romprai ses os. Que ses amis s'assemblent ici en grand nombre pour l'emporter quand il sera tombé sous mes mains.

« Il parla ainsi et tous restèrent muets. Et le seul Euryalos se leva, homme illustre, fils du roi Mekisteus Talionide qui, autrefois, alla dans Thébé aux funérailles d'Oidipous et qui l'emporta sur tous les Kadméiones. Et l'illustre Tydéide s'empressait autour d'Euryalos, l'animant de ses paroles car il lui souhaitait la victoire. Et il lui mit d'abord une ceinture et il l'arma de courroies faites du cuir d'un bœuf sauvage.

« Puis les deux combattants s'avancèrent au milieu de l'enceinte. Et tous deux levant à la fois leurs mains vigoureuses, se frappèrent à la fois en mêlant leurs poings lourds. Et on entendait le bruit des mâchoires frappées ; et la sueur coulait chaude de tous leurs membres. Mais le divin Epéios se ruant en avant frappa de tous les côtés la face

d'Euryalos qui ne put résister plus longtemps et dont les membres défaillirent. De même que le poisson qui est jeté par le souffle furieux de Boréas dans les algues du bord et que l'eau noire ressaisit, de même Euryalos frappé bondit (1). Mais le magnanime Epéios le releva lui-même, et ses chers compagnons l'entourant l'emmenèrent à travers l'assemblée, les pieds traînants, vomissant un sang épais, et la tête penchée. Et ils l'emmenaient ainsi en le soutenant, et ils emportèrent aussi la coupe ronde. »

Ainsi parle Homère, traduit par Leconte de Lisle. Remplacez ce style par celui, — peut-être moins éclatant, — des agences télégraphiques de presse. Transposez la scène à quelques dix mille kilomètres de l'Hellade vers l'Ouest, et à quelques dizaines de siècles plus avant dans le temps. Substituez Dempsey, champion du monde, à Epéios qui se glorifie de l'emporter sur tous, et qui défie qu'on lui dérobe son titre; substituez pareillement Georges Carpentier à l'illustre Euryalos, et imaginez que l'illustre Tydéide qui s'empresse autour de lui et l'anime de ses paroles s'appelle Descamps. Pour le surplus ne changez rien à l'homérique tableau.

Assimilez encore, ce qui est facile, la fanfare verbale et préliminaire d'Épéios (2) aux discours pleins de préalable assurance dont Dempsey inonda les oreilles complaisantes des reporters. Remplacez la mule patiente par quelque 300 000 dollars, mettez dans la coupe ronde 200 000 desdits. N'aurez-vous pas l'image exacte de ce qui s'est passé le 2 juillet 1921 à New-Jersey (U. S. A.) dans ce « nouveau monde » qui n'est, à cet égard, qu'une exacte réédition de l'antique ? La réflexion finale du bonhomme Homère : « et ils emportèrent aussi la coupe ronde, » n'est pas moins actuelle que tout le reste du tableau, et elle est pleine de je ne sais quelle fine et philosophique ironie. Après tout, être frappé jusqu'à ce que « les membres défaillirent, » ou, comme on dit aujourd'hui « être mis knock-out, » n'est pas si effrayant et si désastreux que les âmes trop sensibles pourraient l'imaginer, puisque finalement les amis du vaincu « emportent aussi la coupe ronde. »

Après Homère, Virgile (j'en passe et de moins bons). Qui n'a lu dans l'*Énéide* l'admirable description du combat de boxe qui mit aux prises, en présence d'Enée, Entelle et Darès et dont un taureau fut le prix? Cette page contient une foule de détails techniques de combat

(1) Il est évident qu'ici Leconte de Lisle a mal traduit et qu'il aurait dû dire non pas « bondit » mais « fut projeté. »

(2) Comme on comprend que Marseille soit une colonie grecque !

qu'on croirait modernes et notamment la description exacte des cestes « aux sept cuirs épais se repliant sept fois sur eux-mêmes. »

Puisque Homère et Virgile les célèbrent ainsi avec une grave exactitude, puisque toute l'antiquité les cultivait, quel *laudator temporis acti* osera prétendre encore que les combats de boxe sont des inventions modernes et dégénérescentes, indignes d'une civilisation qui se réclame de la beauté antique ?

La vérité, si paradoxale qu'elle puisse apparaître aux non initiés, est que la boxe est peut-être en un sens un retour à cette culture classique dont tant de gens se réclament avec raison. La culture physique n'est pas moins précieuse que la culture intellectuelle. Les anciens ne les séparaient pas. Ils honoraient les athlètes; ou plutôt leurs « intellectuels » s'honoraient d'être aussi des athlètes. Eschyle fut vainqueur aux Jeux Olympiques, comme beaucoup de grands penseurs de l'Hellade. Ils pensaient, ils savaient, ces Grecs anciens, ces modèles éternels de toute beauté et de toute sagesse, que l'athlétisme, le « sport » comme on dit aujourd'hui, à condition d'être une fin et non un moyen, d'être pratiqué modérément et non exclusivement, est le meilleur créateur d'une belle santé physique, sans laquelle il n'est point de belle santé morale. Ils savaient que nos pensées les plus subtiles prennent naissance dans des organes dont la vigueur commande la leur.

Je n'irai point jusqu'à dire, comme je ne sais plus quel journaliste sportif, que les Grecs du siècle de Thémistocle pensaient toujours à l'adage : *Mens sana in corpore sano.* Cet adage latin est, en effet, quelque peu postérieur à la belle époque grecque. Mais, avec ou sans anachronisme, cette pensée, quelque forme qu'on lui donne, n'a pas cessé d'être vraie.

Les Anglais, en un sens, en restituant à l'athlétisme sous toutes ses formes une vogue qui, heureusement, est en passe de se répandre chez nous, ont donc été les vrais continuateurs de l'antiquité, et ils ont mérité de la culture classique. Lord Byron le savait bien, qui pratiquait assidument lui-même l'art de la boxe. Et c'est une joie pour beaucoup de bons esprits de voir se diffuser chez nous le goût de ce sport, qui a maintenant ses organisations, ses journaux même, comme *la Boxe et les Boxeurs*, fondée par M. Léon Sée, sportsman dont les muscles sont surmontés d'un cerveau.

C'est le goût des Anglais pour l'athlétisme, qui fait que chez eux la longévité est bien supérieure à la nôtre (en dépit d'un climat médiocre) et qui fait que la plupart des Anglais, et même des intellectuels

anglais ont et gardent jusqu'à la mort une allure, une structure athlétique et souple. « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! » est une des plus charmantes absurdités qu'ait jamais proféré un poète. Car l'ivresse d'une belle santé, d'une riche et noble pensée, d'une énergie sereine, lucide et forte ne fleurira guère dans un vase ébréché, fragile et qui sent le moisi.

Mais, me dira-t-on, en quoi les spectacles pugilistiques peuvent-ils améliorer la santé générale d'une nation ? Ils le peuvent. A Paris, chaque semaine, à la salle Wagram, au Cirque de Paris ont lieu des combats de boxe, ainsi qu'on fait sur une échelle bien plus large encore dans les pays anglo-saxons. Les milliers de jeunes gens qui suivent passionnément ces séances et auxquels se mêlent de plus en plus des hommes du monde, des écrivains, des savants, ne sont-ils pas mieux là que dans les cabarets ou autres lieux douteux où ils échoueraient inévitablement sans cela?

Certes à cet égard, la boxe ne vaut pas certaines autres formes de l'athlétisme comme la course à pied, qui ajoute à ces avantages musculaires tous ceux que procure le grand air. Qu'importe ? La boxe de combat, comme tous les spectacles sportifs, crée une émulation, un « goût » de l'exercice gymnique, en vertu de cet instinct d'imitation qui est dans tous les hommes. Et voilà pourquoi il est bon qu'en boxe, comme dans tous les sports, il y ait un petit nombre de professionnels dont l'exemple stimule et suscite les amateurs. Amateur de boxe, tout le monde peut l'être. Quelque demi-heure d'entraînement consacrée chaque jour chez soi ou dans un gymnase à ce sport par chacun de nous rendra, — et sans aucun danger, — plus belle sa santé, sa résistance physique et morale, plus harmonieuses, et plus souples sa musculature et sa démarche. Par elle, comme par toute autre gymnastique analogue pratiquée quelques minutes chaque jour, chacun de nous est assuré de mourir jeune... je veux dire de garder jusqu'à la fin un corps jeune, même s'il meurt à un âge avancé.

Ce qui contribue aussi au prestige de la boxe, c'est qu'elle permet à celui qui la pratique, même très peu, de savoir se défendre efficacement. On n'a pas toujours affaire à des gentlemen dans les heurts de notre société mêlée. Je sais bien que les voies de fait ne sont pas un signe de civilisation très relevée. Mais nous venons d'assister pendant cinq ans à une série de voies de fait internationales qui ont coûté la vie à des millions d'hommes et qui prouvent que le règne des arguments frappants sur cette planétule n'a pas encore tout à fait pris fin.

Ce qui a lieu entre nations peut avoir lieu entre individus : on

peut avoir affaire de telle sorte à une brute qu'à moins de pratiquer la théorie du « trop fier pour se battre, » théorie un peu démodée, on soit amené à la corriger. Cela, la pratique modérée de la boxe le permet. On n'a point idée de la supériorité qu'a contre le plus terrible assommeur de bœufs un homme fluet qui a « mis les gants » ne fût-ce qu'une dizaine de fois. Ainsi à cet égard la boxe apparaît finalement comme un moyen de corriger les injustices corporelles, comme l'arme des faibles, la défense contre la brutalité. Car il suffit d'avoir fréquenté tant soit peu les hommes qui ont vraiment la pratique de la boxe, — comme de l'escrime d'ailleurs, — pour savoir qu'il n'y a pas moins batailleurs que ces hommes; c'est qu'ils savent exactement ce qu'ils risquent et qu'il y a toujours une grosse part d'inconnu en tout cela.

Ceci contribue déjà à nous faire comprendre en partie le succès inouï de ce sport. Il y a d'autres raisons encore. Si grâce à Homère et à Virgile nous pouvons espérer que la boxe ne doit plus compter les lettrés parmi ses méprisants ennemis, il est certain que les artistes ne peuvent que l'aimer, car nous lui devons quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre humains. Il n'est point de sport qui, mieux que celui-là (car toute la musculature y participe), contribue à former des athlètes harmonieux chez qui la force et la souple et fine élégance soient exactement équilibrées, sans que l'une l'emporte trop sur l'autre comme il arrive chez les lutteurs par exemple, ou, de l'autre côté de la barricade, chez les coureurs. Et on a beau dédaigner mystiquement la matière, « guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère, » la beauté plastique, révérée de la Grèce à son apogée plaira toujours aux amants de l'art. D'autant qu'en somme cette beauté-là n'a jamais été exclusive de la beauté morale, ni de la beauté intellectuelle. Enfin quel artiste ne bénira la boxe puisque c'est à elle que nous devons les admirables modèles de pugilistes dont les plus grands statuaires de la Grèce ont orné des voies fameuses et notamment le chemin qui conduisait du Métroüm au Stade? Les chefs-d'œuvre qui nous restent de Myron, de Polyclète, de Lysippe, ces géniales et harmonieuses silhouettes de pugilistes, c'est à la boxe que nous les devons

Si les combats de boxe plaisent tant au public, c'est pour tout cela ; c'est aussi pour ceci : Rien ici-bas ne donne au même degré, et avec aussi peu de cruauté réelle, les émotions du jeu, celles de la bataille, celles du drame. La plupart de ceux qui dénigrent la boxe ignorent que ses règles en font un jeu tout à fait et réellement inoffensif. Les poings des boxeurs sont garnis de gants volumineux qui

les rendent incapables d'atteindre les seuls points vraiment sensibles du visage : les globes oculaires. En outre, les règles de la boxe interdisent de frapper au-dessous de la ceinture, de sorte que les viscères abdominaux ne peuvent être touchés et que le poing ne peut frapper que sur la cage thoracique, les bras et la boîte crânienne, tous endroits où ils ne peuvent faire que des ecchymoses sans danger. Il arrive qu'un nez saigne, qu'une lèvre soit fendue ; il arrive même qu'une dent soit cassée, et même un nez. Rien dans tout cela de vraiment grave, si bien que les accidents sérieux ou même mortels sont moins nombreux dans les combats de boxe que dans maint autre sport comme le foot-ball. En dépit de cette sécurité, — et même à cause d'elle, car elle permet au boxeur de porter ses coups sans ménagement puisque sans danger, à l'encontre de ce qui se passerait dans des assauts de jiu-jitsu, ou de boxe française (boxe avec coups de pieds), — l'assaut de boxe anglaise donne une impression de combativité vraiment extraordinaire et émouvante. Ce qui intensifie encore cette impression, c'est cette fin de combat dramatique si bien décrite par Homère, cette chute par « knock-out » comme on dit dans l'argot anglo-sportif qu'il faut bien employer, puisque l'usage est le souverain du langage, cet anéantissement du vaincu qui le laisse étendu au sol sans sentiment et avec toutes les apparences de la mort ou de l'agonie.

Ces apparences effrayantes cachent le phénomène le plus inoffensif qui soit. On sait que lorsque le boxeur est resté au sol plus de dix secondes, — ainsi qu'il arriva à Carpentier le 2 juillet, — il est déclaré vaincu. Il arrive que cet anéantissement dure 20 ou même 30 secondes ; mais aussitôt après le boxeur mis knock-out se retrouve aussi vaillant et guilleret qu'avant le coup, et complètement indemne. Il y a là un phénomène physiologique bien curieux. L'état semi-syncopal du knock-out est une sorte de choc cérébral, produit généralement par un coup de poing appliqué d'une certaine façon et de côté à la pointe du menton. Le professeur Gley, l'éminent physiologiste, nous en a donné l'explication suivante, tout en se défendant d'être, un spécialiste de la boxe (et nous lui rendons bien volontiers cette justice) et même de la considérer comme absolument indispensable au progrès de l'esprit humain.

Les raisons de ce phénomène qui fait, — si j'ose employer cette image, — de la pointe du menton le talon d'Achille des boxeurs ? Il semble qu'un choc latéral au menton, par l'intermédiaire des branches montantes de la mâchoire, se propage directement dans la partie de la

boite cranienne placée devant l'oreille. Or, à cet endroit, les os de la base du crâne sont creusés de cavités qui amplifient les vibrations exactement comme fait la boite d'un violon. De plus, cette région est voisine de l'oreille interne dont le liquide est ébranlé par ces vibrations et qui préside comme on sait à l'équilibre de l'homme debout. Or on sait que des vertiges allant jusqu'à la chute avec perte de connaissance sont causés dans certaines maladies par un déséquilibre de l'oreille interne. C'est ce qui se produit dans le *knock-out*, avec perte momentanée de la conscience et impossibilité de se tenir debout. De là ces expressions : « envoyer au pays des rêves, » « endormir, » qu'à propos du *knock-out* de Carpentier on a lu si souvent dans la presse il y a quelques jours.

N'est-il pas vrai que la boxe est une chose bien intéressante, même pour les physiologistes ? Et n'est-il pas vrai aussi que c'est une science utile, celle qui, d'un petit coup très léger mais appliqué savamment, permet à un homme fluet d'étendre à ses pieds sans connaissance pour quelques instants, et sans d'ailleurs lui faire le moindre mal, la brute la plus puissante ?... A moins que très exceptionnellement, — c'est bien rare, mais ce fut le cas de Dempsey et cela explique son succès, ses succès, — le coup de poing fatidique, si exactement appliqué qu'il soit, ne se heurte à une mâchoire réfractaire, à une oreille interne qu'aucun choc n'ébranle. C'est ce que dans l'argot de la boxe, — dans cet argot qui est en passe de devenir populaire, et que l'Académie quelque jour devra peut-être admettre aux honneurs de sa séance, — on appelle « encaisser. »

Une autre cause encore explique l'engouement stupéfiant, la surexcitation du public pour les combats de boxe. C'est du théâtre, c'est le spectacle d'un conflit ! Pourtant il n'est guère de pièce de théâtre qui puisse attirer 90 000 spectateurs frénétiques et agiter à distance des millions d'autres hommes, comme fit le match du 2 juillet. C'est peut-être que l'éducation littéraire du grand public n'est pas encore faite. C'est peut-être aussi que les chefs-d'œuvre au théâtre sont rares, et que d'ailleurs on sait avant le lever du rideau que la pièce est déjà faite *ne varietur*, tandis que dans la boxe tout est imprévu même des acteurs, et que la pièce se fait dans le même moment qu'elle se joue. On ne peut voir une pièce de théâtre qu'une seule fois pour la première fois : tout combat de boxe est une pièce qui est toujours une première.

On a dit que la défaite de Carpentier n'est pas un deuil national et n'assure pas définitivement ni même provisoirement à la jeune

Amérique l'hégémonie sur la vieille Europe. Certes. Mais ce qui assure cette hégémonie ce sont les puissances matérielles, c'est avant tout l'argent. Où sont les balances qui permettront de mesurer si la valeur intrinsèque de celui-ci est supérieure ou non à celle d'un avantage sportif? C'est un fait certain, — qu'on le déplore ou non, — que la victoire naguère de Carpentier sur le champion anglais Becket a fait autant, sinon plus, pour notre prestige en Grande-Bretagne, que maintes palabres cousues solennellement de fil diplomatique.

Pour en être sûr, il suffit d'avoir pénétré dans quelques familles anglaises — si haut placées soient-elles ; — il suffit même d'avoir été vingt-quatre heures à Londres et d'y avoir vu, aux devantures, la photographie de Carpentier voisinant, à égalité, avec celle du prince de Galles. Il ne faut point mépriser quiconque a été, par quelque moyen que ce soit, le bon ambassadeur du nom français. Quand nous habituerons-nous à considérer les choses et les peuples tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devraient être ?

Carpentier a connu toutes les ivresses de la gloire. Il a possédé et il possède encore ce signe si rare de la vraie renommée : être appelé dans le public par son prénom sans plus. On dit « Georges, » comme on disait l'autre siècle « Jean-Jacques. » Mais il a trop d'esprit — car il a une réelle vivacité et bien française — pour ne pas saisir qu'un coup de poing, si adroit et si fort qu'il soit, rencontre quelque jour un coup de poing plus fort encore, ou simplement une mâchoire résistante ce qui revient au même. Il sait aussi que le plus fort coup de poing de la terre ne vaut pas le coup de pied asséné par un quadrupède, comme celui de la mule dont Alphonse Daudet nous a si gentiment conté l'histoire, et qu'il n'est point de mâchoire humaine qui vaille par la résistance celle dont Samson fit belliqueux usage.

Il sait aussi qu'un revolver manié par un bambin aura toujours raison de l'athlète le plus résolu, et que par conséquent c'est le cerveau qui, toujours et en fin de compte, règle, non seulement les choses de la pensée mais celles de la force brutale. Son honneur et son mérite et la cause de tous ses succès passés, sont précisément d'avoir mis dans le noble art de la boxe tout ce qu'il peut enfermer d'intelligence, de pensée vive et française. Ce n'est pas peu et cela suffit à justifier la popularité du jeune boxeur.

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient l'autre soir tandis que sur Paris, dans la limpidité calme d'un soir d'or, les avions annonciateurs laissaient tomber sur la foule grouillante des rues, les fusées blanches précisant l'issue du combat; tandis que hurlaient les sirènes,

que flamblaient les feux de bengale; tandis que du haut des balcons des journaux les speakers, armés de porte-voix gigantesques, annonçaient les péripéties tant attendues, à la foule sur qui pesait le lourd silence de la désillusion. C'était beau, un peu enfantin et un peu triste.

Mais enfin la France n'est pas perdue pour si peu. Ce résultat ne suffit même pas à prouver la supériorité de la race américaine. Sinon, retournant l'argument, on pourrait, du fait que Jack Johnson fut naguère et longtemps le champion de boxe incontesté, conclure à la supériorité de la race nègre : et, de cette conclusion, nos amis américains seraient marris. Il est des raisonnements qu'il ne faut point dégainer hors de propos, car ils sont à double tranchant. Sur le ring international d'ailleurs, la France a gagné quelques championnats qui comptent aussi, et nos amis américains, — si féconds pourtant en grands hommes, — n'ont pas trouvé meilleur champion que Pasteur en bactériologie, Bizet en musique, Claude-Bernard en physiologie, Lamarck en zoologie, Henri Poincaré en mécanique céleste, Racine ou Baudelaire en poésie, Descartes en géométrie, Lavoisier en chimie, ou Foch dans ce pugilat collectif que règle la stratégie.

Apprenons pourtant à méditer la leçon de cette défaite sportive. Cette leçon est peut-être ceci : il faut encourager nos jeunes hommes à cultiver leurs corps et à embellir leur adresse et leur force. La France le veut, non seulement parce qu'il faut que ses enfants soient sains et vivent longtemps, non seulement parce que, dans ce monde de fer, la guerre n'est point morte, qui exige des muscles d'acier, mais aussi parce que, — les Grecs l'ont prouvé, — les fleurs délicates et fines de la poésie et de la science naissent plus aisément dans les cerveaux qui couronnent des corps sains, robustes et beaux.

Mais surtout qu'on ne méprise point l'athlétisme. Il ne faut rien mépriser. Et qu'aucune indignation mal informée ne vienne plus gêner chez nous, dans son essor, la boxe, sport utile et inoffensif, et qui n'est après tout, lui aussi, que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

CHARLES NORDMANN.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Un Ennemi du peuple*, drame en cinq actes d'Henrik Ibsen, traduit par le comte Prozor. — Théâtre de l'Œuvre : *Le Pêcheur d'Ombres*, pièce en quatre actes, par M. Jean Sarment. — Les Escholiers : *Le feu qui reprend mal*, pièce en trois actes, par M. Jean-Jacques Bernard.

Donc, voilà Ibsen à la Comédie-Française. Il y est entré avec éclat et sans scandale, comme une gloire incontestée, à l'applaudissement universel. Les purs ibséniens en ont éprouvé un peu de mauvaise humeur. Esprits d'élite, qui ne l'ignorent ni ne s'en cachent, ils n'aiment pas beaucoup être de l'avis de tout le monde. Il leur plaît que leur dieu soit entouré de quelques nuages; ils préfèrent l'adorer dans la tempête. La belle représentation de l'*Ennemi du peuple*, que vient de donner la Comédie-Française, s'est déroulée avec une lenteur majestueuse dans une atmosphère de sympathie, devant un public attentif, intéressé, ému et respectueux de cet art austère et probe. Ceux de la première heure se rendaient compte qu'Ibsen a cessé d'être leur propriété. Et pour peu qu'on ait été du temps de l'initiation, sous les auspices d'Antoine et de Lugné Poë, on ne pouvait manquer d'être frappé du contraste. Où étaient ces représentations d'il y a trente ans, dont chacune prenait des airs de révélation et soulevait de si beaux tapages? Trente ans sont un grand espace de temps en littérature. L'esprit français s'est familiarisé avec ces littératures du Nord. Le théâtre d'Ibsen a perdu sa crudité de vin nouveau : le temps l'a décanté : il en a dégagé une saveur voisine de certains crûs de chez nous.

Le changement de l'interprétation est, lui aussi, pour beaucoup dans cette différence d'impression. Les premiers interprètes d'Ibsen étaient avant tout soucieux de paraître ibséniens, très ibséniens : ils en

ajoutaient. Ils s'appliquaient avec conscience à déconcerter le public, ils s'ingéniaient à des étrangetés qui étaient à leurs yeux le comble de l'ibsénisme. Ils avaient tout le temps l'air de nous dire : « Voyez comme je suis Scandinave ! » Persuadés, tout au contraire, qu'il n'y a dans l'humanité qu'un certain nombre de types, comme il n'y a au théâtre qu'un nombre connu de situations, les acteurs de la Comédie-Française n'ont pas cru nécessaire, pour devenir des personnages d'Ibsen, d'oublier tous ceux qu'ils avaient interprétés jusqu'alors. Ainsi dépouillée, l'œuvre du dramaturge norwégien nous est apparue grave, solide, puissante, sérieuse, éminemment sérieuse, nullement mondaine, donnant à penser plutôt que prêtant à rire, sociale, philosophique, humanitaire, quelque chose comme un drame de Diderot, moins larmoyant et moins déclamatoire.

Pour cette entrée à la Comédie Française, *l'Ennemi du peuple* ne me semble pas du tout avoir été mal choisi. C'est le drame de l'homme de génie. L'action y résulte de l'évolution d'un caractère sous la pression des événements. Le docteur Stockmann est un médecin de ville d'eaux, à qui il est arrivé cette singulière aventure de s'apercevoir que les eaux de la ville sont empoisonnées. Fier de sa découverte, il s'attend que ses concitoyens lui en soient éperdument reconnaissants et lui tressent des couronnes. Du savant peut-être a-t-il la science : il en a sûrement la naïveté. Aussi reçoit-il comme une douche l'accueil glacial que font à sa belle découverte le préfet, le délégué des propriétaires, le directeur du journal et quelques autres. Les pouvoirs publics, les capitalistes et la presse sont contre lui. C'est le cas d'en appeler à la foule, comme d'autres en appellent à la postérité. La foule lui est aussi nettement et plus brutalement hostile. Alors il se fait en lui un grand changement : c'est une soudaine illumination intérieure, un brusque franchissement d'étapes. D'une simple constatation pratique il s'élève aux considérations d'ordre philosophique les plus hardies. Du particulier il conclut au général. Du concret il fait un saut dans l'abstrait. Pour avoir vu de ses yeux, et trouvé au bout de ses appareils, les microbes qui empoisonnent les eaux amenées à la ville par des conduites mal orientées, il en conclut que les sources de la vie morale sont pareillement empoisonnées dans son doux pays scandinave. Il adjure ses concitoyens de se réformer. Le résultat, l'immanquable résultat, est que tous lui jettent la pierre, une grêle de pierres, et qu'il est contraint à partir en exil avec ses enfants, comme un outlaw avec ses petits. Pour avoir voulu le bien du peuple, il a été traité d'en-

nemi du peuple. La seule couronne qu'on lui ait tressée, ç'a été la couronne du martyre.

Jadis, à l'aube de l'hégire ibsénienne, je m'étais évertué à démontrer que les pièces d'Ibsen sont des pièces à idées sans être des pièces à thèse. J'étais de bonne foi, et je pense bien qu'alors je me comprenais moi-même. Je ne vois plus aujourd'hui comment on pourrait contester que l'*Ennemi du peuple* soit une pièce à thèse, conçue suivant un violent parti pris et résolument systématique, c'est-à-dire pareille, dans sa constitution, à toutes les pièces à thèse de chez nous et d'ailleurs. Ibsen prend parti pour l'inventeur génial devenu apôtre et, afin de nous gagner à sa cause, il use du meilleur moyen, qui est de le montrer persécuté et malheureux. D'un côté, le Christ : savant et désintéressé, Stockmann a toutes les perfections. De l'autre côté, les pharisiens : le préfet, esprit étroit et cœur dur, le délégué des propriétaires, timoré et routinier, le directeur de journal, type d'arriviste quand même, la foule composée d'imbéciles, — tous atteints de ce vice congénital et incurable : l'égoïsme.

Cette intrépidité de parti-pris a un avantage : elle nous permet de garder toute notre liberté de jugement. Nous n'avons pas à craindre les surprises d'une argumentation captieuse et d'une diplomatie insinuante. Les objections que suscite la thèse, soutenue avec tant d'âpreté, se présentent à nous dans tout leur jour et avec toute leur force. Le docteur Stockmann dénonce l'hypocrisie sociale. Ayant reconnu que la société tout entière repose sur un mensonge, il entend substituer à ce mensonge la vérité. A l'égard de cette vérité, qu'il vient fort à propos de découvrir, il n'a ni une minute de doute ni une seconde d'hésitation. A l'occasion, vous pourrez compter sur lui pour ne pas ménager les transitions. Quand on dispose du bonheur de l'humanité, le moyen d'attendre ?... Voilà qui est bien. Si pourtant cette vérité n'était pas la vérité ! Si par hasard la vérité selon Stockmann n'était qu'une autre forme de l'erreur ! Si ce docteur, qui après tout n'est qu'un homme, s'était trompé ! Admettons même qu'il ait raison. Sa découverte, telle qu'elle vient de sortir tout armée de son cerveau, n'est encore qu'une vérité de l'ordre rationnel, une vérité de laboratoire. Reste à la faire passer dans l'application, à la changer en principe de vie. Qui sait le déchet qu'elle devra subir dans la pratique et comment elle pourra s'assouplir, pour se plier aux conditions du réel ? Cela vaut réflexion. Seulement ce genre de réflexion, qui était si bien dans la manière d'un Fontenelle, n'est pas du tout dans celle d'un Stockmann. Faisons donc grâce au

héros d'Ibsen de ce titre d'ennemi du peuple qui le désoblige, encore qu'il en tire vanité. Rendons-lui sa place parmi les amis du peuple, au premier rang, — parmi les plus dangereux.

Une autre gageure, fort imprudente, d'Ibsen et de son docteur Stockmann, c'est ce défi jeté à la foule, ce dessein non seulement d'isoler l'homme de génie, mais de le mettre en antagonisme avec le peuple. Ils oublient que le génie n'est ni un accident isolé, ni un phénomène de génération spontanée, *proles sine matre creata*. Il sort de la foule; il s'y est formé par une lente élaboration; il y plonge par de profondes racines; il en est l'expression ou la résultante. De même qu'il vient de la foule, il faut qu'il y revienne sans cesse, qu'il s'y retrempe, en communiant avec elle, en se penchant sur ses souffrances pour les soulager, en s'associant à ses rêves pour les réaliser. C'est l'insociable et paradoxal romantisme qui a fait de l'homme de génie un monstre et l'a séparé du reste de l'humanité. Ibsen aura beau clamer que l'homme le plus seul est le plus fort, il a contre lui la parole de l'Écriture et l'expérience des siècles : Malheur à celui qui est seul !

Naguère, à la même époque où commença de souffler en littérature le vent d'individualisme venu de Norvège, et par une singulière coïncidence, un autre danger surgissait à l'autre pôle du monde des idées. Apôtre de la théorie justement opposée, Tolstoï humiliait le génie et prônait l'homme de la foule. Il faisait de la multitude la dépositaire de toute sagesse, magnifiait son ignorance et divinisait son instinct. Ainsi la société organisée était attaquée des deux côtés. De ces deux périls sociaux, celui que véhiculait la littérature russe, avec son admiration mystique pour les masses incultes, a été le premier prêt. On sait aujourd'hui ce que produit dans la réalité des faits l'évangile selon Tosltoï. Et, à voir la marche que suit l'humanité, il est trop clair que, pour longtemps, la menace qui met la civilisation en péril sera de ce côté. Tout de même la société sera bien avisée en continuant à se garder des dangereux amis qui lui offrent, pour entrée de jeu, de la jeter par terre.

L'Ennemi du peuple a été mis en scène à la Comédie-Française avec beaucoup de soin: le tableau de la réunion publique est très bien réglé l'interprétation, dans son ensemble, est excellente. Il faut mettre hors de pair M. de Féraudy, qui nous a présenté du docteur Stockmann une création des plus originales. Est-ce tout à fait le personnage d'Ibsen? En tout cas, ce n'est pas celui qu'on nous avait montré jusqu'ici et avec qui nous étions familiarisés. Nous voyions surtout en

lui l'ardeur du combatif, la flamme de l'illuminé, l'intransigeance du révolutionnaire. M. de Féraudy lui a prêté une âme assez différente. Il lui a généreusement fait don de toutes les qualités qui sont celles mêmes que nous avons coutume de goûter dans le jeu de M. de Féraudy : finesse, mesure, sentiment des nuances, art des sous-entendus, ironie légère, bonhomie narquoise. Stockmann devient un brave homme, paisible et modeste, ingénu et timide, que rien dans son passé, rien dans sa longue carrière de petit médecin de province ne semblait désigner pour le rôle qu'il va jouer. Le hasard des circonstances l'a brusquement jeté dans la zone des tempêtes. Cela même le rend pour nous plus intelligible et plus réel. Nous le reconnaissons. L'histoire des révolutions, à commencer par la nôtre, est pleine d'exemples de ce genre. Ainsi M. de Féraudy, en humanisant le rôle et le rapprochant de nous, a fortement contribué au succès de la pièce. Compliments aussi à M. Grandval pour son interprétation du personnage d'Aslaksen, le délégué des propriétaires. Il en fait une réplique scandinave de Joseph Prudhomme. Tout le monde est fait comme notre famille, disait déjà le philosophe Arlequin.

L'année théâtrale qui vient de s'achever a été remarquablement faible. Il en est peu, même pendant la guerre, qui aient été aussi pauvres en œuvres et en hommes. Cela tient en partie au déséquilibre général. Aucun grand courant ne s'est encore manifesté. Les esprits vont à l'aventure et hésitent entre des voies qu'ils sentent désuètes et d'autres encore mal frayées et obscures. La faute est aussi, elle est peut-être surtout aux conditions matérielles dans lesquelles s'exerce aujourd'hui l'industrie du théâtre, et qui risquent de mener tout droit l'art dramatique à sa perte.

La nouveauté la plus intéressante a été ce *Pêcheur d'ombres* de M. Jean Sarment, qui a soulevé d'ardentes admirations et fait courir au théâtre de l'Œuvre le Tout-Paris dilettante. La pièce, qui a des qualités incontestables et de très visibles défauts, est bien faite pour attirer les curieux d'art tourmenté. Il s'agit, comme on sait, d'un poète, Jean, devenu fou par amour. La jeune fille, dont la cruauté l'a désespéré, se prend à aimer malade celui qu'elle avait dédaigné bien portant. Consolé par cette tendresse qui vient à lui, le poète guérit. Mais soupçonnant que la cruelle vient seulement de jouer un jeu plus cruel encore, la comédie de l'amour, il se tue. La façon dont Jean est mis sur la voie de l'erreur qui le conduira au suicide est choquante. C'est son frère qui lui fait croire à une supercherie bien

intentionnée. Ce frère est proprement odieux. Le soupçon aurait dû naître de lui-même dans l'esprit inquiet du fou mal guéri. Et je sais bien que toutes les anomalies se rencontrent dans le détraquement de notre pauvre machine humaine. Le docteur Landouzy aimait à répéter qu'il n'y a pas de maladies, il y a seulement des malades. Toutefois, ce n'est pas l'ordinaire que les fous se promènent en répétant qu'ils sont fous et raisonnant sur cette donnée. Peu importe : lucide ou non, ce fou qui court après ses souvenirs, s'efforce à ressaisir des bribes d'idées et à rattraper sa raison en déroute, ne laisse pas de faire un spectacle pénible et fort déprimant. M. Jean Sarment, interprète de ses propres pièces, excelle dans ces rôles de malade. Il aurait bien tort de s'y attarder et de s'y limiter. Le souhait que nous formons, c'est qu'il consacre son double talent d'acteur et d'auteur à un art plus large et plus sain, qui lui vaudra le grand succès auquel il peut prétendre.

Aux *Escholiers*, trois actes de M. J.-J. Bernard qui témoignent d'un réel sens du théâtre. *Le Feu qui reprend mal*, c'est la difficulté qu'ont eue quelques-uns des plus braves parmi les combattants à se réadapter à la vie civile, et quelques-uns des meilleurs foyers d'avant-guerre à reprendre la douce chaleur d'autrefois. Une jeune femme, restée parfaitement fidèle à son mari, a logé chez elle un officier américain pour qui elle n'a eu que les coquetteries permises. Le mari, qui revient des prisons d'Allemagne, est hanté par ce souvenir, travaillé par un soupçon qu'il rougit de formuler. Cela irait jusqu'à une rupture, si, à l'instant où les deux époux vont mettre entre eux de l'irréparable, la vérité de leurs sentiments ne se faisait jour et ne reprenait ses droits. On souhaiterait parfois au dialogue une forme un peu plus recherchée. C'est la vigueur avec laquelle sont traitées quelques scènes maîtresses, qui a fait le succès de la pièce. M. J.-J. Bernard est de ceux dont nous aurons plaisir à beaucoup attendre.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Je ne dirai pas que le plus grand événement de la quinzaine soit la victoire de Dempsey sur Carpentier. Je comprends qu'à l'occasion de ce match retentissant, M. Seignobos ait cru devoir recommander aux jeunes étudiants de ne pas perdre le sens des proportions et de ne pas croire qu'un *knock-out* puisse avoir quelque influence sur le sort d'une nation. Je me refuse, pour ma part, à voir dans les deux champions de Jersey City les personnifications opposées de la souplesse latine et de la force anglo-saxonne; et la déception qu'a éprouvée, l'autre jour, la population parisienne, à l'arrivée des sans-fil d'Amérique, était, j'en conviens, fort exagérée. N'allons pas cependant, sous prétexte que Carpentier a été battu, affecter un dédain superbe pour le corps à corps où se sont rencontrés un Américain et un Français, et prétendre que ce sont là des jeux barbares qui rappelleraient la décadence romaine et annonceraient la fin de la civilisation moderne. D'abord, ce n'est pas dans les derniers temps de Rome qu'ont fleuri les combats de gladiateurs. Pour honorer la mémoire de son père, César n'avait-il pas fait paraître au cirque trois cents couples de lutteurs couverts d'armures dorées? Auguste et Nerva crurent réaliser un grand progrès en interdisant de donner des jeux avec la clause que la lutte se prolongerait jusqu'à la mort d'un des adversaires; et il fallut attendre les empereurs chrétiens pour que ces combats fussent rendus moins meurtriers et finalement interdits. Et puis, ni Dempsey, ni Carpentier ne sont des rétiaires ou des mirmillons; ils ne se servent ni de la lance ni du glaive, et quand Carpentier a été déclaré vaincu, le peuple n'a pas eu, en baissant ou en étendant le pouce, à décider de sa vie ou de sa mort. S'il s'est trouvé à Jersey City quelque Pindare américain, il fera certainement justice de com-

paraisons dégradantes et se complaira à célébrer, dans le match récent, une glorieuse renaissance des Jeux Olympiques. Le ceste était, en effet, un gantelet de cuir, garni de fer ou de plomb, auprès duquel les gants, tirés au sort entre Dempsey et Carpentier, étaient fort inoffensifs, et lorsque, dans la XXVIII[e] olympiade, le pugilat fut introduit au programme des combats gymniques, les combattants, s'ils avaient les mains nues, avaient, du moins, la même liberté que les boxeurs d'aujourd'hui de recourir aux coups de poing, aux coups de pied, à l'*uppercut* et au *swing*. Diagoras, de Rhodes, vainqueur au pugilat, Alcimédon, d'Égine, vainqueur à la lutte parmi les jeunes gens, Agésidame, de Locres l'Épizéphyrienne, vainqueur au pugilat parmi les jeunes gens, étaient des héros sensiblement pareils à Dempsey. Diagoras, surtout, était d'une taille et d'une force extraordinaires. Pausanias nous rapporte qu'il a vu sa statue à Olympie. Chaque fois que les Heures, filles de Jupiter et de Thémis, qui accomplissent leur révolution au son de la lyre, ramenaient l'époque des Jeux Olympiques, la gloire des champions couronnés était célébrée avec éclat. « L'eau est la meilleure des choses, l'or est le plus précieux des biens, les jeux d'Olympie sont les plus magnifiques de tous les jeux, » chantait Pindare, qui, du reste, consacrait également d'autres odes aux Jeux isthmiques et aux Jeux pythiques. Pourquoi voudrait-on qu'il y eût moins de poésie et moins de beauté dans les combats de Jersey City?

Acceptons de meilleure grâce la défaite de Carpentier. Elle n'engage pas l'avenir et n'interdit pas à quelque autre Français, ni à Carpentier lui-même, de prendre une revanche. Pour le moment, ne voyons dans cette rencontre que la féconde émulation dont sont animés les citoyens de deux grands peuples amis, et pénétrons-nous bien de cette vérité que les sports ne sont pas un divertissement méprisable. Tâchons de rivaliser avec les autres nations aussi bien dans les exercices du corps que dans ceux de l'intelligence et ne négligeons rien de ce qui peut contribuer à fortifier notre race. Un philosophe, qui m'est très cher, poussait autrefois le spiritualisme jusqu'à répondre à un maître, qui lui demandait : « Que faites-vous de notre corps? — Notre corps, c'est peut-être une infirmité. » Mais comme de cette infirmité nous ne pouvons guérir que par la mort, sachons nous en accommoder pendant la vie. Je demande donc que Dempsey ait sa statue à Olympie.

En attendant, Paris a décoré de drapeaux et de fleurs celle de Washington, et l'Independence Day a été fêté en France avec le même enthousiasme qu'en Amérique. Si les États-Unis viennent de

signer la paix avec l'Allemagne par un acte isolé, sans ratifier le Traité de Versailles, dans la préparation duquel un chef d'État américain avait joué un rôle prépondérant, les Français ne pensent point que cette décision puisse avoir pour conséquence de rompre ou de relâcher les liens qui unissent nos deux peuples. Les Américains ne le pensent pas davantage. Tous ceux d'entre eux qui ont quelque qualité pour traduire les sentiments de leur pays nous donnent publiquement, à cet endroit, les assurances les plus précises. C'était hier encore M. Walter Berry, Président de la Chambre de commerce américaine à Paris, qui s'écriait : « Il ne faut pas que l'Histoire dise que la France a plus souffert par ses amis que par ses ennemis. La France est un peu notre patrie dorénavant, car nous y avons laissé nos morts. » C'était hier aussi M. l'ambassadeur Hugh Campbell Wallace qui, au moment de quitter Paris, s'exprimait, dans des termes touchants, sur la collaboration des États-Unis et de la France. M. Wallace s'est signalé, pendant toute la durée de son ambassade, par un tact parfait, une loyauté impeccable et une amitié sincère pour la nation auprès de laquelle il était accrédité. Il a été gracieusement secondé dans l'accomplissement de sa mission par une femme charmante, généreuse, toujours prête à aider les œuvres de charité françaises. L'un et l'autre laisseront parmi nous un souvenir ineffaçable. Le successeur de M. Wallace n'est heureusement pas un nouveau venu. Nous l'avons tous vu à l'œuvre, non seulement lorsqu'il représentait les États-Unis en France, mais, depuis lors, dans la fervente campagne qu'il a menée en notre faveur auprès de ses compatriotes. M. Myron T. Herrick a été, pendant toute la guerre, un de nos amis les plus sûrs. Il est de ceux qui aujourd'hui peuvent le plus utilement contribuer à faire connaître en Amérique notre véritable état d'esprit, à nous montrer tels que nous sommes et à nous défendre contre les calomnies allemandes. Il est également de ceux qui sont le plus à même de nous renseigner sur la pensée américaine et de nous épargner quelques erreurs d'optique.

Voici, du reste, qu'il nous arrive d'Outre-Mer, en même temps que M. Myron T. Herrick, un homme qui a travaillé, comme lui, à l'échec des démocrates et à la victoire des républicains, M. Nicholas Murray Butler, président de l'université Columbia. Si l'on tient à ce que Dempsey incarne la force américaine, on voudra bien accorder que M. Butler a quelques titres à personnifier l'intelligence et la science de son pays. Au moment où il est notre hôte et où il se dispose à venir, avec des Français, à Louvain, pour y retrouver les traces des

incendies allumés par les Allemands et y poser la première pierre de la nouvelle bibliothèque, il n'est pas sans intérêt de relire les beaux discours qu'il a prononcés aux États-Unis, soit pendant les hostilités, soit après l'armistice, et qui ont été publiés l'année dernière à New-York. Le 16 février 1918, par exemple, il s'adressait à la Chambre de Commerce de Saint-Louis, Missouri ; en recherchant les responsabilités de la guerre, il montrait lumineusement qu'elles incombaient tout entières à l'Allemagne, qui s'était arrogé des droits à la domination universelle et dont l'impérialisme devait fatalement, tôt ou tard, déchaîner un conflit général. Le 11 février 1919, à un banquet qui était donné, en l'honneur du Lincoln day, sous les auspices du Comité républicain du Comté de Passaic, Paterson, New Jersey, il étudiait, de haut, les problèmes de la paix et disait : « Le parti républicain insistera pour que les fruits de la guerre ne soient pas perdus et gaspillés ; pour qu'on n'écoute point l'insidieuse propagande de l'Allemagne ; pour que les tentatives manifestes auxquelles on se livre dans l'espoir de susciter la discorde entre l'Amérique d'une part et, d'autre part, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, et aussi les nations nouvelles comme les Tchéco-slovaques et les Polonais, n'aient aucune chance de réussir. Nous ne proposerons pas qu'une guerre qui a été gagnée par les armes soit perdue par des mots. Nous ne proposerons pas que les souffrances et les douleurs de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique, de l'Italie, de la Serbie, ou celles de dizaines de mille de nos propres familles américaines, soient laissées sans les pleins résultats de la victoire (*shall be left without the full results of victory*). » Il exprimait, en même temps, le regret que la délégation américaine à la Conférence de la Paix n'eût pas plus rapidement fixé les conditions essentielles du traité, qu'elle n'eût pas cherché à aboutir « dans la splendide unité des Alliés, » si puissante au 11 novembre 1918 ; que cette délégation se fût perdue dans une multitude de détails oiseux, et qu'elle ne s'en fût pas tenue aux trois termes du programme français : Réparations, restitutions, sécurité.

M. Nicholas Murray Butler n'a pas varié dans ses opinions et la grande majorité du peuple américain est certainement dans les mêmes dispositions vis-à-vis de la France. Il nous appartient de consolider cette traditionnelle amitié de nos deux pays en prenant soin de ne laisser travestir, aux yeux de l'Amérique, ni notre conduite, ni nos intentions. Comme le disait M. Hugh C. Wallace dans son émouvant discours du 4 juillet, la France a été attaquée par un ennemi sans scrupules, décidé « à l'anéantir en tant que Grande Puissance, —

première étape de la conquête de l'Europe, — et elle a tout donné pour la défense de la civilisation. Avant de pouvoir faire davantage pour un monde qu'elle a tant contribué à sauver, la France doit recevoir son dû. » Et, développant cette idée, M. Wallace ajoutait : « C'est une anomalie dans l'histoire, de voir le vainqueur en plus mauvais état que le vaincu. Mais qui pourrait nier que la France est sortie de la guerre mondiale dans une moins bonne condition que sa grande ennemie ? Elle a ses plus belles provinces dévastées, ses énergies paralysées, et, s'étendant tout le long de sa frontière du Nord et de l'Est, un vaste cimetière peuplé des morts de ses armées. Il faut que l'Allemagne paie ; et elle doit payer en totalité. Le traité de Versailles a été forgé, non pas pour être violé ou tourné, mais pour être appliqué. » M. Hugh C. Wallace est allé plus loin ; il a déclaré : « Je persiste dans ma conviction que le traité de paix aurait vraiment dû être conclu sur le sol allemand et qu'une armée d'occupation installée en Allemagne devrait évacuer le territoire en raison exacte de la façon dont les conditions du traité seraient respectées et dont l'argent dû à la France et à la Belgique serait versé à leurs Trésors. Bismarck a donné à Francfort un exemple qui avait le double mérite d'être pratique et assez clair pour que ses compatriotes le comprissent. Le monde en est enfin venu à se rendre compte que les Allemands sont encore plus astucieux à faire la paix qu'à déclarer la guerre. » Je suis, bien malgré moi, forcé d'arrêter là ces citations ; il faudrait reproduire tout entier cet admirable discours, où je retrouve, magnifiquement mises en lumière, des vérités qu'on ne saurait trop répandre et qui paraissent quelquefois un peu oubliées. En tenant ce langage, M. Hugh C. Wallace a nettement pris à son compte le maximum des réclamations françaises. On ne l'accusera cependant pas, j'imagine, de faire de l'impérialisme à notre profit. Il a parfaitement compris que la France n'avait aucun désir de conquête, aucune velléité de troubler la paix, qu'elle demandait seulement le montant des réparations qui lui sont dues, et que ses légitimes volontés se heurtaient sans cesse à la mauvaise foi du Reich. Il était bon que ces choses fussent dites par un Américain, qui a vécu parmi nous, qui sait à quoi s'en tenir sur notre manière de penser et d'agir, et dont le témoignage nous sera précieux auprès de ses compatriotes.

La mauvaise foi du Reich, peut-être l'aperçoit-on moins distinctement d'Amérique que de France. Mais M. Wallace a raison ; il est impossible qu'on ne finisse pas par s'en rendre compte en tous lieux. Elle continue à s'exercer, en ce moment, de plus belle, dans la ques-

tion de la Haute-Silésie. Si le général Hœfer s'est décidé à s'incliner devant les injonctions de la Commission interalliée, les meurtres de nos officiers et de nos soldats se sont renouvelés et, en même temps, toutes les forces officielles et financières de l'Empire ont été mises en mouvement pour que le bassin minier et industriel fût attribué à l'Allemagne. Un grand nombre de personnes à Paris et ailleurs ont reçu ces jours-ci par la poste une élégante brochure, éditée en français par la Chambre de commerce de Breslau. Dans un avant-propos signé du président et du secrétaire, il nous est dit qu'on nous adresse « un mémoire sur la question de la Haute-Silésie et sur le rétablissement de l'économie sociale européenne ; » et l'on poursuit, sur un ton hypocrite : « Profondément émus à la vue de la misère en Haute-Silésie, nous avons entrepris de faire un exposé absolument impartial de l'évolution de la question de la Haute-Silésie et de montrer l'importance, au point de vue du raffermissement de la situation politique et économique de l'Europe, d'une solution équitable de cette question. » Ouvrons la brochure ; cherchons l'exposé impartial et la solution équitable ; nous trouvons un pamphlet d'une extrême violence, non seulement contre les Polonais, mais contre les troupes d'occupation, contre les contrôleurs français, contre le Procureur général français d'Oppeln, contre le général Le Rond ; et ce réquisitoire haineux, exclusivement nourri d'allégations fausses, se termine, à propos de l'insurrection polonaise, par ces mots effrontés : « Les organes français et les troupes d'occupation françaises, à leur tête le général Le Rond, sont donc responsables de complicité dans tous ces terribles événements. » Après quoi, la Chambre de commerce de Breslau conclut en formulant ses exigences, qui sont, du reste, celles de M. Wirth lui-même : « Nous en appelons maintenant au jugement calme et guidé par des points de vue d'économie universelle, de tous les cercles européens qui, reconnaissant les besoins du temps, veulent marcher d'accord vers des buts de reconstruction d'économie universelle et européenne. Et ce jugement ne peut être que le suivant : la Haute-Silésie est indispensable pour la reconstruction et ne peut remplir son rôle que si elle reste à l'Allemagne, ainsi que l'exigent l'humanité, la justice, le traité de Versailles et l'avenir de l'Europe. » Ainsi, l'humanité veut que des millions d'ouvriers polonais demeurent, malgré eux, sous le joug d'une poignée de financiers allemands ; la justice veut qu'il ne soit pas tenu compte de la volonté populaire ; l'avenir de l'Europe veut que l'Allemagne conserve ses plus redoutables usines de guerre ; et quant au traité

de Versailles, il veut, sans doute, être violé, puisqu'il prévoit le dépouillement des voix par commune et qu'à en croire la Chambre de commerce de Breslau, cette prescription doit être tenue aujourd'hui pour nulle et non avenue.

A ce sujet cependant, un de mes correspondants m'a communiqué une observation qui fortifie singulièrement la thèse française et qui prouve à quel point la Chambre de commerce de Breslau méconnait l'intention des rédacteurs du traité. Le § 4 de l'annexe de l'article 88 dit, à propos du plébiscite de Haute-Silésie : « Le résultat du vote sera déterminé par commune, d'après la majorité des votes dans chaque commune. » Cela est déjà clair en soi, mais cela devient plus clair encore par comparaison. L'article 95, relatif au plébiscite en Prusse orientale, porte également, dans son paragraphe 7 : « Le résultat du vote sera déterminé par commune (gemeinde), d'après la majorité des votes dans chaque commune. » Au contraire, lorsqu'il s'est agi du Slesvig, le traité a créé deux zones. Pour celle du Nord, il a été stipulé que le résultat du vote serait détermiué par la majorité des voix dans l'ensemble de cette section. Pour celle du Sud, il a été décidé que le résultat du vote y serait déterminé par commune (gemeinde), suivant la majorité des voix dans chaque commune, conformément à ce qui était fixé pour la Prusse orientale et pour la Haute-Silésie. L'Allemagne voudrait aujourd'hui qu'on procédât en Haute-Silésie comme dans la zone nord du Slesvig, alors que le traité exige qu'il soit procédé comme dans la zone sud et comme en Prusse orientale. Il est, du reste, spécifié dans l'annexe de l'article 88 comme dans les articles 95 et 109, qu'il doit être tenu compte de la situation géographique et économique des localités. Mais ce n'est ni par province, ni par zone, ni par district que doit être fait le calcul de la majorité. Au surplus, comme, dans l'ensemble du bassin minier, la Pologne a obtenu tout à la fois la majorité sur le nombre des communes et la majorité sur le nombre des habitants, la prétention de la Chambre de commerce de Breslau est doublement insoutenable. Il ne suffit pas d'une brochure richement imprimée pour que le jour devienne la nuit et que la justice se confonde avec l'iniquité !

Une des raisons pour lesquelles le Reich tient tant à garder la Haute-Silésie est la hâte qu'il a de reprendre des relations commerciales avec l'extérieur, et notamment avec la Russie. Il est de plus en plus convaincu que son avenir économique est dans l'Est, et les tentatives qu'il fait, depuis quelque temps, pour s'entendre avec les Soviets méritent d'attirer notre attention. On sait que, pour tâcher

de ressusciter la production agonisante, Lénine a répudié récemment la doctrine de la nationalisation intégrale et qu'il a cherché à calmer par une multitude de concessions le mécontentement des paysans. Il a partiellement rétabli le capitalisme, il a restauré les échanges commerciaux intérieurs, il a déclaré qu'il fallait soutenir les petites et moyennes entreprises, appartenant tant à des particuliers qu'à des coopératives. L'Allemagne surveille attentivement cette évolution. Au lendemain de la conférence de Spa, le docteur Simons vantait déjà « le travail énorme qui s'accomplissait dans la république des Soviets. » Les hommes politiques, les industriels, les financiers sont entrés en relations avec les agents des Bolchévistes, et finalement, au mois de mai dernier, a été signé un accord commercial germano-russe, dont la *Berliner Borsen Zeitung* du 15 mai disait qu'il avait une importance au moins égale à l'acceptation de l'ultimatum des Alliés. En fait, depuis deux mois, l'activité allemande s'est de plus en plus tournée du côté de la Russie, et, si ce spectacle nous laisse indifférents, il intéresse beaucoup les Anglais. Ils n'y assistent pas les bras croisés. Ils agissent à leur tour. A lire certains articles du *Berliner Tagblatt* ou de la *Freiheit*, on est même porté à supposer que certains pourparlers sont engagés entre l'Angleterre et l'Allemagne en vue d'établir un accord économique pour l'exploitation de la Russie.

Krassine paraît être un des artisans les plus subtils de cette collaboration. Deux fois, il s'est arrêté à Berlin, cette année, en allant à Londres, et il a pris contact avec le groupe Hugo Stinnes, avec M. Félix Deutsch, avec M. Rathenau, avec beaucoup d'autres. Les Américains eux-mêmes, qui jusqu'ici avaient été, comme nous, réfractaires à toutes ces conversations, ne se désintéressent plus du travail commencé. Le chef de leur mission à Berlin, M. Dresel, est allé ces jours-ci conférer avec le gouvernement anglais. Bref, il semble se préparer entre l'Angleterre, l'Allemagne et même peut-être les États-Unis un consortium international, destiné à favoriser la reconstruction économique de la Russie. Ni l'Angleterre, ni les États-Unis, ni même l'Allemagne, ne désirent, d'ailleurs, nous tenir à l'écart de ce syndicat et tous, au contraire, nous donnent à entendre que la première condition de cet accord serait la reconnaissance de la créance française. La Grande-Bretagne veut régler cette immense affaire avec une grande célérité. Elle y voit un moyen de mettre fin à la détresse générale, en empêchant que certains pays n'étouffent par pléthore de matières premières, tandis que d'autres

ne peuvent se procurer les denrées dont ils ont besoin. Nous avons nous-mêmes un intérêt capital à observer ce qui se passe et à nous tenir prêts. Supposons qu'un grand consortium se fonde en Russie pour exploiter les chemins de fer, les voies navigables, les postes et télégraphes, les forêts, la houille blanche, et que la France soit absente. Le bolchévisme ne s'en portera ni plus ni moins mal, et nous serons, pour de longues années, expulsés du plus vaste marché de l'univers. Interdisons au monde d'entrer en Russie, jusqu'à ce que le bolchévisme meure de sa belle mort, rien de mieux. Mais si le monde ne nous écoute pas, et si, malgré nous, il va à Moscou, devrons-nous rester éternellement à nous lamenter seuls sur le bord du chemin?

La temporisation n'est pas une politique. Nous le voyons bien en Orient. Les hésitations des Alliés leur coûtent maintenant assez cher, et peut-être ne sommes-nous, entre les Grecs et les Turcs, qu'au commencement de nos ennuis. J'aurai l'occasion de revenir sur ce triste sujet. Je voudrais aujourd'hui dire un mot d'une question qui malheureusement est bien faite, elle aussi, pour nous préoccuper: c'est celle de l'Algérie. La mission semestrielle du gouverneur général, M. Abel, vient à expiration ce mois-ci; je ne sais, à l'heure où j'écris, si elle sera renouvelée ou s'il sera donné un nouveau chef à notre grande colonie africaine. Ce que je sais, comme toutes les personnes un peu renseignées, c'est que jamais depuis longtemps, ne se sont présentées en Algérie tant de graves difficultés à résoudre. Le président du Conseil, se rendant compte que la situation n'était pas bonne, a eu l'heureuse inspiration de confier une mission d'études à un ancien collaborateur de M. Jules Cambon, M. La Martinière, ministre plénipotentiaire, qui connaît bien le pays et qui était en mesure de renseigner le gouvernement avec clairvoyance et avec franchise. Je ne crois pas que les conclusions auxquelles est arrivé M. La Martinière aient été de nature à rassurer pleinement le cabinet.

L'ignorance où nos administrations métropolitaines sont de nos affaires algériennes est inimaginable. Au lendemain de la conquête, nos pères avaient cru pouvoir transporter en Afrique l'appareil complet de nos préfectures et de nos sous-préfectures, sans se soucier aucunement de la population indigène. Cet essai d'assimilation immédiate amena naturellement un contre-coup et, un beau jour, l'empereur Napoléon III vint à rêver d'un royaume arabe, en oubliant, à son tour, l'œuvre de nos colons. Ceux-ci s'inquiétèrent et obtin-

rent que la métropole se rejetât dans la politique des rattachements, qui faisait dépendre toutes les administrations algériennes des bureaux parisiens et qui paralysait ainsi toutes les initiatives locales. Lorsque M. Jules Cambon fut chargé de gouverner l'Algérie, il mesura tous les dangers de cette centralisation excessive et il s'efforça de remonter un courant qui entraînait notre colonie à sa perte. M. Jules Cambon fut grandement aidé dans sa courageuse entreprise par la haute autorité de Jules Ferry. On se rappelle que dans les dernières années de sa vie, et avant d'être appelé à la présidence du Sénat, l'illustre homme d'État avait dirigé les travaux de la commission sénatoriale de l'Algérie. Il avait fait preuve, dans ces fonctions délicates, d'une remarquable largeur de vues et d'une merveilleuse rectitude de jugement. Sous ses auspices avait été inaugurée cette politique de sagesse et de bon sens, qui est restée également éloignée de l'exagération de l'autonomie et de l'outrance de l'assimilation. On a compris qu'il fallait se défier, en Algérie, des formules trop tranchantes, que la colonie ne pouvait être, ni entièrement fondue dans la métropole, ni soumise à un régime tout à fait distinct, qu'elle était, sans doute, trop différente de la France pour être traitée comme les départements français, mais que, d'autre part, elle était trop voisine de la mère patrie, qu'elle avait une position trop importante dans la Méditerranée et dans notre empire africain pour pouvoir vivre d'une vie indépendante, à l'exemple des Dominions britanniques.

Cette politique, toute en nuances, réclame beaucoup de tact et ne peut aller sans d'infinies précautions. Les problèmes les plus variés, économiques, administratifs, financiers, les questions les plus embarrassantes de politique indigène, se posent sans cesse devant la conscience du gouverneur général; et quand, par surcroît, il survient, comme récemment, des menaces de disette ou des épidémies de typhus, les lenteurs administratives ont tôt fait d'aigrir les esprits. Ajoutez à cela la première application de la loi de 1919 sur l'accession des indigènes aux droits politiques. Ajoutez-y surtout les intrigues bolchévistes, qui ont pénétré, viâ Berlin, dans toutes nos possessions africaines, pendant que nous restions assis, comme je le disais tout à l'heure, sur le talus de la route. La propagande soviétique ne s'est pas, en effet, exercée seulement à Angora; elle a retenti dans tout le monde islamique, et il ne servirait à rien de dissimuler qu'elle a momentanément troublé la Tunisie, qui est, par bonheur, en passe de se ressaisir, grâce à l'habile direction du rési-

dent général, M. Saint. Mais chose singulière alors que ces manœuvres anti-françaises se développent sous des formes identiques dans nos trois colonies de l'Afrique du Nord, nous nous obstinons à maintenir entre elles une sorte de cloisonnement. Je ne prétends pas que des distinctions ne soient point, dans une certaine mesure, nécessaires. Les trois pays ont chacun des traditions particulières et une structure spéciale. Il serait prématuré de vouloir les unifier, et il serait plus dangereux encore de chercher cette unification dans la généralisation des méthodes algériennes, qui ne pourraient être sans péril étendues au Maroc et à la Tunisie. Mais, sans aller jusqu'à une fusion qui est tout à fait contre-indiquée, ne pourrait-on faire en sorte que les trois colonies se connussent un peu mieux? Pensez que, tout récemment encore, aucune ligne téléphonique ne reliait l'Algérie et la Tunisie; il suffisait, pour l'établir, d'un raccordement de quelques centaines de mètres, mais comme il fallait que le travail fût exécuté sur deux territoires, on attendait qu'un dieu inconnu consentît à s'en charger. Ce dieu est apparu en la personne d'un membre très actif du conseil général de Constantine. Sans lui, un bolchéviste aurait pu passer la frontière des deux colonies, sans qu'un coup de téléphone du résident général avertît le Gouverneur, ou réciproquement.

Si nous voulons à la fois protéger nos colons français dans leurs entreprises et maintenir notre prestige dans le monde de l'Islam, nous devons, de toute évidence, sans aller jusqu'à l'identification des procédés administratifs, avoir une politique africaine et établir une certaine communauté de vues dans la gestion de nos trois colonies. Il y a en Algérie environ sept cent mille Européens de nationalités diverses, en face de cinq millions de Musulmans. Depuis la nouvelle législation, on compte quatre cent vingt et un mille électeurs indigènes, contre cent quarante mille électeurs français, et le premier groupe est appelé à se développer plus rapidement que le second. Sans une collaboration confiante entre les Musulmans et les colons, l'équilibre ne tarderait pas à se rompre, aux dépens, d'ailleurs, des uns comme des autres.

Mais, pour assurer cette collaboration, il est indispensable que le Gouvernement général n'attende pas constamment, de la métropole, des suggestions qui, le plus souvent, n'arrivent pas, et qui, lorsqu'elles arrivent, ne sont pas toujours opportunes. Sans doute, serait-il utile de réorganiser et de rajeunir les services d'Alger; le mécanisme paraît un peu rouillé. Le bureau de l'Algérie au ministère de l'Intérieur

est lui-même insuffisamment outillé. Il a à sa tête un fonctionnaire distingué, qui a été préfet de Constantine et qui connaît, par conséquent, les choses algériennes, mais, faute d'un crédit de cinq mille francs, on n'a pu donner à ce modeste organisme les moyens d'action qui lui manquent. Il paraît qu'il est impossible de trouver cette petite somme dans les milliards du budget.

Peut-être la trouvera-t-on pendant les vacances. Les Chambres parties, les ministres vont avoir plus de liberté pour travailler. La besogne ne leur manquera pas : finances publiques, situation économique, politique extérieure, tout commande leur vigilance. Ne nous faisons pas d'illusions. Lorsque l'ennemi était à nos portes et que des obus ou des bombes sifflaient jour et nuit sur Paris, nous avions une notion concrète et permanente du danger que courait la France. Aujourd'hui que la Bertha est détruite et que les avions ont disparu, nous avons tendance à nous croire sauvés. Le vague malaise que nous éprouvons ne nous paraît pas mortel et nous pensons qu'il passera tout seul avec le temps. « Souriez, nous disent les optimistes professionnels, et votre sourire aura raison de tout. » Mais non. Si nous ne réagissons pas, nous tomberons de l'affaiblissement dans la torpeur et de la torpeur dans la catalepsie. Réagir, c'est travailler, c'est produire, c'est assainir nos finances, pratiquer des économies féroces, simplifier nos administrations, réformer impitoyablement les abus ; c'est faire sentir au pays, avec la joie de la paix, la fierté de la victoire ; c'est lui donner le sentiment que les Alliés ne restent pas inertes et passifs en face d'une Allemagne qui reprend peu à peu ses habitudes d'insolence et qui s'entête à déchirer le traité qu'elle a signé ; c'est exiger que ne se continue pas à Leipzig l'abominable comédie judiciaire dont nous avons été jusqu'ici les témoins ; c'est en finir avec les concessions que, depuis deux ans, nous n'avons pas cessé de consentir à l'Allemagne ; c'est contraindre le Reich à désarmer complètement, prendre, s'il le faut, les gages nécessaires pour obtenir notre dû, et faire de la paix, qui, pour le moment, n'est qu'un mot, une réalité.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

ire
sé.
ille
'ac-
ette

ores
ler.
tion
ace.
rtes
nous
irait
ions
ague
nous
isent
ut. »
isse-
agir,
iquer
rmer
ie de
ie les
e qui
chirer
eipzig
ci les
ans,
aindre
gages
our le

L'HOMME AUX RUBANS COULEUR DE FEU

PREMIÈRE PARTIE (1)

« ... Ce génie de médiocrité et de ménagement qui doit faire presque toute la prudence et la conduite d'une femme. »
(MARQUIS DE VILLARS).

C'EST un délice que de se promener dans les rues de Madrid, un matin d'automne ou de printemps.

Sur ces hauteurs pierreuses, dans cette atmosphère limpide et sèche, l'angélus de l'aube, mêlé aux cris perçants des hirondelles, a des sons d'une pureté, d'une suavité réellement angéliques. Et c'est déjà une volupté que de respirer l'air subtil de Madrid, cet air dont la fraîcheur est si tranchante et si vive, qu'il peut, comme dit le proverbe, tuer un homme, mais dont le souffle est si léger qu'il n'éteint pas une bougie.

Ce plaisir matinal est particulièrement exquis dans les jardins du Retiro, un peu après l'ouverture des portes, parmi les rampes et les parterres envahis par le foisonnement des iris, lorsque tout est blanc de diaphanes mousselines printanières et que l'odieuse odeur des automobiles n'a pas encore chassé les exhalaisons virginales des fleurs qui s'éveillent. Au milieu des fraîches bouffées de parfums, on monte jusqu'au rond-point de l'*Angel caïdo*, on suit le chemin qui longe la terrasse et qui surplombe l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, ou bien l'on gravit les roides escaliers du pavillon qui regarde vers le Sud, du côté de

la sierra de Tolède : de là, on embrasse d'immenses étendues dont la désolation et la splendeur lumineuse rappellent les solitudes africaines, — la route d'Alcala, les terrains rougeâtres de Vallecas, intenses et chauds comme les paysages et les fonds de tableau de Vélazquez, ou encore cette lande dénudée, où se dressent, tout au bout, dans les lointains de l'horizon, tel un obélisque à l'extrémité d'une plaine sans fin, la haute roche solitaire de l'Ermitage des Anges.

La lumière de l'aube revêt ces espaces arides des colorations les plus délicates, et la terre elle-même, comme le ciel, semble faite d'un cristal mauve, d'une nuance indéfinissable...

Le soir aussi, au crépuscule, le Retiro a son charme singulier, un charme mélancolique qui rappellerait celui de notre Luxembourg, sans une certaine âpreté, fille du terroir castillan. C'est la partie ancienne des jardins qui ressemble au Luxembourg. On y accède par des chemins aux maigres verdures d'acacias, en enjambant des rigoles vaseuses et à demi taries. On traverse des terrasses à balustres chargés de vases et de statues qui s'écaillent, on descend des escaliers monumentaux aux marches moussues et disjointes, parmi les exhalaisons surchauffées des buis, l'odeur enivrante et fade des jasmins. Devant les flammes sombres du couchant, les parterres desséchés, où les arbustes taillés presque à ras du sol imitent les ramages d'un grand tapis de cour, on s'abandonne à la tristesse particulière aux lieux royaux désaffectés. Cependant, la nuit tombe, assombrit le ciel vert et jaune du crépuscule. Derrière les grilles, on entend des cris d'enfants qui jouent, les grincements des trolleys, les jurements des muletiers qui passent avec leurs charrettes, là-bas, sur les pavés de la place, où la Cybèle et le Neptune de marbre érigent leurs silhouettes mythologiques, au milieu des vasques pleurantes...

Je demande pardon de ces détails préliminaires, qui sans doute paraîtront oiseux aux personnes pressées. Mais ces émotions suscitées par le paysage madrilène me semblent tenir, par des liens secrets et profonds, à la dramatique aventure dont j'ai retrouvé la trace à Madrid même, et que je vais essayer de restituer dans toutes ses péripéties. J'y suis arrivé par le chemin des écoliers. Le lecteur voudra bien me pardonner de l'y faire passer avec moi.

***

Un matin du printemps dernier, j'errais donc par les rues de Madrid, en me dirigeant sans hâte et assez capricieusement vers la bibliothèque du Palais-Royal, où je désirais consulter des plans anciens de la ville, des descriptions de l'antique Alcazar qui s'élevait autrefois sur l'emplacement de ce même Palais, — et tout particulièrement un livre rarissime de Gil Pérez d'Avila, intitulé : *Teatro de las Grandezas de la villa de Madrid, corte de los Reyes catolicos de España. En Madrid, por Tomàs Junti MDCXXIII*... J'espérais aussi découvrir là des documents inédits sur Charles II, le dernier roi espagnol de la dynastie autrichienne, ce prince lunatique et dégénéré, qui, dans l'histoire, ferait figure de simple idiot, si, à de certains moments, il n'avait eu, comme en un éclair de conscience, le sentiment de la tradition et du magnifique héritage dont il était le dépositaire, — véritable spectre de la royauté, grotesque et macabre à la façon d'une esquisse de Goya, — ce désespéré qui, à la veille de mourir, descendit dans les caveaux de l'Escorial et fit rouvrir devant lui le cercueil de sa première femme, la charmante Marie-Louise d'Orléans, le seul être, avec sa mère, qu'il ait réellement aimé...

Mais, ce matin-là, en remontant la Carrera de San Geronimo, j'étais bien loin de ces funèbres images. Je regardais en flânant. Dans cette jolie lumière d'argent, cet air si frais et si léger, les moindres choses me paraissaient recéler une séduction inconnue et comme radieuse, de sorte que je n'éprouvais aucune envie de hâter le pas. Tout était neuf à mes yeux, — les cohues bigarrées de la Puerta del Sol, l'animation commerçante de la Calle Mayor, l'architecture si originale, si espagnole de l'Ayuntamiento, avec ses pilastres, ses arcades, ses tours d'angle coiffées d'une cage ardoisée et surmontées d'une flèche aiguë, comme les clochers de mon pays lorrain, — et les vieux palais du XVII[e] siècle aux portails doriques ou toscans, — et même je trouvais une grâce au monument tout moderne, qui commémore l'attentat de 1905 contre le roi Alphonse XIII, cette blanche colonne surmontée d'une Vierge couronnée, proche parente des Vierges françaises du XVIII[e] siècle...

Au bout de la rue, la vue du Palais-Royal me ramena instantanément au souci de mes doctes recherches.

Je pénétrai dans ce bel édifice par l'entrée principale, celle

qui s'ouvre sur la Place d'Orient. La cour intérieure était déserte. A peine si, en la traversant, j'entrevis, entre les colonnes de la galerie, la silhouette fuyante d'un hallebardier. Au sortir de la rue déjà chaude, ce palais paisible m'apparut comme un lieu de fraîcheur et de recueillement. Davantage encore la bibliothèque me donna cette impression de solitude silencieuse. Le visiteur qui s'y introduit sur les pas feutrés d'un huissier, peut avoir l'illusion qu'elle est faite pour lui tout seul. Cependant, dès le vestibule, une effigie royale vous rappelle en quel lieu vous êtes, — une copie du portrait de Mignard, qui représente le jeune Philippe V, encore assez duc d'Anjou sous son costume espagnol pour qu'on reconnaisse instantanément le petit-fils de Louis XIV. En perruque blonde, la golille au cou, il cambre élégamment sa taille sous un pourpoint de velours noir, que barrent la toison d'or et le grand cordon bleu du Saint-Esprit. Une inscription mise au bas du cadre commémore le don de ce tableau à Sa Majesté le roi Alphonse XIII par Son Excellence don Emilio Loubet, Président de la République française.

Puis, c'est l'enfilade des hautes salles, où les parquets, comme des étangs solitaires, réfléchissent à l'infini les pieds des tables, les bois luisants et précieux, les cuivres polis des armoires. Tout est net, solide et somptueux. Un aimable gentilhomme, dissimulé derrière des paravents, à l'extrémité de la dernière salle, est l'ermite de cette Thébaïde. Quelques auxiliaires, habituellement invisibles, surgissent parfois à son appel.

Grâce à lui, je trouvai tout de suite la plupart des documents que je cherchais. Avec le tome vêtu de cuir fauve de Gil Pérez d'Avila, il me mit entre les mains le plan du vieux Madrid — je veux dire une subdivision de ce plan, car il est immense comme une fresque et néanmoins exact et fouillé cemme une miniature : la moindre chapelle, le moindre couvent y sont dessinés avec leurs campaniles, leurs cloîtres intérieurs, le nombre précis de leurs portes et de leurs fenêtres. Je ne tardai pas à y découvrir un hôtel princier mentionné par divers historiens. Sur ce point, je fus pleinement satisfait. Mais, pour le lunatique Charles II, pas trace de document inédit : la bibliothèque n'en possédait aucun. Alors, avec un empressement pour lequel je ne saurais trop lui marquer ma gratitude, l'aimable seigneur qui préside aux destinées de la bibliothèque du Roi voulut bien me dire:

— Puisque Charles II vous intéresse, vous est-il agréable que je vous recommande à don Eduardo Z., le directeur d'une de nos grandes compagnies industrielles? C'est un collectionneur passionné. A défaut des documents nouveaux que vous désirez, il vous montrera, j'en suis sûr, une foule de curiosités ou de raretés bibliographiques, qui feront votre émerveillement...

J'acceptai d'enthousiasme.

Le lendemain, dès la première heure, je reçus de la Bibliothèque de Sa Majesté une imposante lettre de recommandation, timbrée de l'écusson royal, où s'espaçaient, en quelques lignes d'une très belle écriture diplomatique, des formules laudatives et courtoises du plus grand style.

***

Le soir même, je me rendis chez don Eduardo Z.

Ce puissant personnage habite, dans le quartier de Rosalès, une fastueuse maison neuve en bordure de ce large boulevard en terrasse, qui conduit au Parc de l'Ouest et qui domine la Gare du Nord et la vallée du Manzanarès.

Don Eduardo n'était pas encore rentré. Je dus l'attendre quelque temps dans un petit salon, au bout d'une galerie. Du haut en bas, les murs de ce salon et de la galerie elle-même étaient tapissés de tableaux anciens et modernes, — la plupart modernes et même très modernes. L'extraordinaire intensité lumineuse de ces toiles éclairait réellement la pénombre des hautes pièces aux stores baissés. Je me délectais à ce spectacle. C'était comme un ruissellement de chair et de lumière, comme le jaillissement des sources mêmes de la vie. Quel sens radieux de la couleur ont ces peintres espagnols!... Et je songeais, en regardant leurs toiles, à une discussion que j'avais eue récemment à Paris, avec un de nos confrères, écrivain subtil et raffiné jusqu'à la corruption, qui, pour justifier son antipathie contre l'Espagne, me disait, en guise d'argument suprême :

— Et puis c'est un rivage où Hélène n'a jamais abordé!...

Je le veux bien. On ne voit guère Hélène en dehors de la Grèce, d'une certaine Grèce. A Troie, elle devait être dépaysée au milieu de ces lourds Asiatiques, de ces femmes un peu molles et basses de croupe. En Italie, elle engraisse, elle prend l'embonpoint matronal de la Joconde. Ici, elle se dessèche jusqu'à la

maigreur osseuse de la Gitane : c'est Carmen. Et ainsi l'Espagne n'est peut-être pas le pays de la Beauté. Mais c'est assurément le pays de la Splendeur. Entre les deux, mon cœur hésite. Est-il possible d'ailleurs de concevoir l'une sans l'autre? La Beauté sans la Splendeur n'est-elle pas une Hélène fantômale, tout près d'expirer?...

Je rêvais ainsi, lorsque le maître du logis parut.

Tout de suite, il me conduisit dans un studio éclairé de larges fenêtres et muni de tables massives, commodes pour y étendre les estampes et les pesants in-folios. Avec une extrême complaisance, il me fit voir à peu près tout ce qu'il possédait sur le règne de Charles II, — livres rares, brochures, pasquins, gazettes et gravures. Certaines de ces gravures, grossièrement coloriées, représentaient d'étranges carrosses en cuir noir, galonnés d'argent, qui ressemblaient à des corbillards, montrant une dame en rouge à l'intérieur. On y avait figuré le carrosse du Lunatique lui-même, — encombrante et fruste machine, aux rideaux de cuir, avec un banc bien dur dans le fond, mais un marchepied qui descendait jusqu'à terre et que recouvrait un tapis de velours cramoisi à crépines d'or. Aux quatres angles du baldaquin s'érigeaient quatre couronnes royales également dorées...

Malgré toute cette imagerie pompeuse, j'étais déçu. Ce n'était pas précisément ce que je cherchais. A mots couverts, je confessai ma déconvenue à mon hôte, qui, après quelques hésitations et circonlocutions, finit par m'avouer :

— J'ai là un document que je n'ai jamais voulu publier jusqu'ici... et cela pour un certain nombre de motifs que vous apprécierez... Il doit néanmoins intéresser un Français : car il contient une relation du voyage de Marie-Louise d'Orléans, lorsqu'elle vint de Paris à Madrid, précisément pour épouser le Roi Charles II... Beaucoup d'autres relations ont paru sur le même sujet. C'est pourquoi celle-ci m'a semblé d'une médiocre valeur... Et puis je crois avoir d'autres raisons. Mais peut-être que ces raisons n'auront pas la même importance aux yeux d'un romancier.

Et, l'instant d'après il m'apporta un manuscrit composé d'une trentaine de pages de vélin, dont l'écriture était assez difficile à déchiffrer. Entre les deux dernières feuilles, je remarquai, tout recroquevillé et collé au vélin, une sorte de signet, un ruban d'une couleur passée, d'un rose ou d'un vermillon qui avait dû jaunir et qui était tout piqué de petites taches noirâtres.

Est-ce la vue de ce signet qui m'hallucina, qui provoqua dans mon esprit je ne sais quel pressentiment? Ou bien me suffit-il, en feuilletant les pages, d'y lire quelques noms français aux sonorités romanesques? Immédiatement ma curiosité fut vivement excitée. Je demandai la permission d'emporter le manuscrit, pour le déchiffrer plus à loisir : ce qui me fut accordé, — je dois le reconnaître, — avec la meilleure grâce du monde.

***

Je sortis : il était près de sept heures. En ces premières semaines de mai, le soleil ne se couche pas de sitôt. J'avais encore une bonne heure de jour. Quelle tentation de m'asseoir là, sur la terrasse du boulevard, devant une table de café en plein air, et d'y refeuilleter à mon aise le troublant manuscrit!

Des ritournelles de graphophone et de piano mécanique montaient de la Bombilla, la promenade populaire qui s'étend en contre-bas de la terrasse. Une foule de promeneurs et de flâneurs s'y pressaient, assiégeaient les guinguettes, les chevaux de bois et les tourniquets des barquilleros. De reluisantes limousines sillonnaient le pavage de bois du boulevard, et l'on y voyait aussi, dernier vestige des élégances passées, quelques attelages de mules toutes pimpantes sous leurs colliers à grelots et leurs longues résilles de soie blanche... Vous souvenez-vous de cet étonnant petit tableau de Goya, qui est au musée du Prado, à gauche, en entrant dans la grande galerie : *La Pradera de San Isidro?* Un papillotement de claires toilettes féminines, de costumes populaires, d'ombrelles gorge-de-pigeon, de jupes lilas et roses, de culottes bleu tendre ou vert pomme, de chevaux harnachés, de chaises et de carrosses, — toutes ces couleurs vives et gaies bougeant au bord d'un grand paysage austère, un paysage blanc et fauve, d'une aridité éblouissante, avec, çà et là, quelques taches de verdures, et, dans le lointain, les sierras mauves et neigeuses... Sauf les couleurs fleuries des costumes, c'est à peu près le spectacle que j'avais sous les yeux.

A mes pieds, aux pentes du boulevard en terrasse, dévalaient les grêles végétations printanières du nouveau parc, les lilas, les aubépines, les iris. Dans le lointain, enjambant le rio d'argent étalé sur son lit caillouteux, les pierres brûlées du pont de Ségovie, — et, à l'angle de l'Acropole madrilène, dominant de puissantes substructions, la masse et le dôme du Palais-

Royal. Vers le Sud, la plaine infinie et toute nue, d'une désolation désertique. Au Nord, les étages successifs des âpres montagnes aux contours dentelés : tout cet ensemble est d'une immensité, d'une majesté incomparables. C'est assurément un des grands paysages du monde.

Et mes yeux revenaient invinciblement vers le profil dominateur du palais moderne. J'y substituais en pensée l'ancien Alcazar de la Maison d'Autriche. D'après les gravures que je venais de considérer chez don Eduardo, j'imaginais assez bien la silhouette trapue de la Tour dorée, où le Lunatique avait sa chambre.

Ce souvenir me ramena naturellement au manuscrit qu'on m'avait confié et qui gisait là, devant moi, sur cette table de cabaret. Parmi le roulement continu des équipages, les ritournelles qui montaient, plus assourdissantes, de la Bombilla, je me remis à feuilleter le cahier de vélin, puis je l'examinai minutieusement.

La couverture unie était vierge de toute écriture. La page suivante portait ce titre en gros caractères gothiques : *Relation véridique du voyage que je fis à Hendaye, en France, à l'occasion du mariage de Leurs Majestés catholiques. Pampelune, l'an de Notre Seigneur, 1679*. Après avoir compté les pages, — il y en avait exactement 32, — j'aperçus, collé au verso du premier feuillet, à l'aide d'un pain à cacheter, un carré de papier filigrané et couvert d'une écriture plus fine, auquel, d'abord, je n'avais pas fait attention. C'était une notule ajoutée postérieurement à la rédaction primitive et qui était ainsi conçue : « *Ayant appris ce jour, 15e de février de l'an 1689, la mort de S. M. la Reine catholique, épouse du Roi don Carlos II, Notre Seigneur, et le bruit courant que cette mort serait due au poison, j'ai relu cette relation écrite de ma main, voilà dix ans. Encore que la plupart des circonstances en soient connues de tous, il en est d'autres pourtant qui ne le sont point, et dont je me porte garant comme témoin, — lesquelles jetteront peut-être quelque lumière sur le secret d'une si déplorable catastrophe. — Ecrit à Pampelune, de ma main, ce 15e jour de février 1689, en ma maison patrimoniale, derrière l'église cathédrale de cette ville, proche le rempart.* »

Il en eût fallu bien moins pour raviver toutes mes curiosités. Séance tenante, je parcourus les trente-deux pages du manuscrit.

Cette narration très sèche était rédigée en un castillan incorrect et pénible, sentant sa décadence. L'auteur, qui avait caché soigneusement, — ou prudemment, — son nom et sa personnalité, me paraissait être un barbon quelque peu sentencieux et radoteur, un dévot fort borné d'esprit, quoique très rusé, têtu et fanatique comme un musulman, Espagnol renforcé, pour tout dire, mais au demeurant, assez bon homme. Tout ce que je pus déduire de sa relation, c'est qu'il était probablement un gentilhomme navarrais, attaché, lors du voyage d'Hendaye, à la personne du duc d'Ossone, grand écuyer de la Reine, avec qui, autrefois, il avait guerroyé en Italie et en Portugal. Néanmoins, malgré l'indigence de son style et sa langue à demi barbare, les événements qu'il rapportait me parurent à la fois si colorés et si dramatiques, que j'en fus tout troublé et tout enthousiasmé. D'une traite, j'allai jusqu'au bout des trente-deux pages. Au terme de ma lecture, je découvris que le prétendu signet glissé entre les deux dernières feuilles était, en réalité, une relique pieusement conservée par l'auteur. On verra, par la suite, la signification de ce ruban, d'un rouge passé tirant sur le jaune.

A la nuit tombante, je quittai, mon manuscrit sous le bras, le boulevard de Rosalès. Il me semblait que les personnages, dont je venais de lire les aventures, me poursuivaient dans le crépuscule, que je distinguais leurs figures mélancoliques ou désespérées, derrière les fenêtres closes du Palais. Le lendemain et le jour suivant, je relus encore le cahier de vélin, et, quand je le rendis à don Eduardo, tout le drame sous-entendu dans ces notules était reconstitué dans mon esprit. J'engageai vivement le possesseur à publier cette relation : il s'y refusa de nouveau, — je crois bien surtout pour des raisons de collectionneur qui tient à garder inédite une pièce rare.

Cependant, cette tragédie de cour me hante. Il faut, pour m'en délivrer, que je l'écrive. Afin de mettre ma conscience complètement à l'aise, je la donne comme un pur produit de mon imagination, une glose ajoutée au bas de cette relation anonyme, qui doit rester provisoirement inédite par la volonté de son détenteur. Cependant les personnes averties se rendront bientôt compte que, dans ce récit imaginaire, j'ai suivi l'histoire pas à pas, en y mêlant quelques circonstances que l'on prendra, si l'on veut, pour des fictions.

Comme j'ignore le nom de l'auteur de la relation, nous l'appelerons, pour plus de commodité, — le Navarrais, ou don Tomàs de Zumarraga.

*
* *

Si l'on tient à bien comprendre tout l'intérêt et aussi les dessous d'un tel sujet, il importe peut-être de se remémorer quelques faits de première importance.

Nous sommes en 1679. La paix vient d'être enfin conclue entre l'Espagne et la France victorieuse. Le jeune roi d'Espagne, Charles II, aura bientôt dix-huit ans. Il désire vivement se marier, et, dans son entourage, on le désire non moins que lui. D'abord, ses ministres et sa mère, Marie-Anne d'Autriche, ont songé à lui faire épouser, selon une tradition plus que séculaire, une princesse autrichienne, l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de l'Empereur Léopold. Mais c'est presque une enfant : elle n'a que dix ans, de même que l'Infante de Portugal, à laquelle on a pensé aussi. On ne peut guère attendre qu'elles aient l'âge nubile : le Roi est pressé de se marier, et le Conseil des ministres, comme la nation elle-même, réclame au plus tôt un héritier du trône, afin de couper court aux compétitions des voisins.

Dans ces conditions, un mariage français avait dû être envisagé : Mademoiselle, nièce de Louis XIV et propre cousine du Roi, la jeune Marie-Louise d'Orléans, la fille de Monsieur et de la séduisante Henriette d'Angleterre, parut, après examen, un parti convenable. Elle avait dix-sept ans, elle était très jolie. Charles II avait vu un de ses portraits. Le marquis de los Balbases, ambassadeur d'Espagne à Paris, avait fait d'elle à son souverain une description des plus flatteuses. Ces rapports achevèrent d'enflammer un adolescent dégénéré, de caractère sauvage et de tempérament brutal, qui, en vrai fils de Philippe IV, le roi aux trente-huit bâtards, était fort porté à la sensualité amoureuse. De sa part, ce fut réellement une affaire de cœur, si l'on ose dire. Il n'avait pas de cesse qu'il ne serrât dans ses bras celle qu'il appelait déjà « sa femme. » Celle-ci, au contraire, jeta les hauts cris à la seule perspective d'une telle union. Elle ne pouvait ignorer la laideur quasi-bestiale de son futur époux, ni sa stupidité, ni toutes ses tares. Il fallut contraindre cette fiancée désespérée à devenir Reine malgré elle. Son oncle, son

parrain, — quelques-uns disaient même tout bas : son père, — le Roi Très Chrétien en personne, dut l'admonester sévèrement : — « Eh quoi ?... Pourrais-je faire davantage pour ma propre fille ? » Mais la petite princesse sacrifiée était inconsolable. Jusqu'à la frontière d'Espagne et jusqu'à Madrid, elle n'arrêta guère de pleurer : elle pleurait comme une naïade, disaient les belles dames de la Cour.

Cependant, malgré ses supplications et ses larmes, dans le courant de l'été 1679, sa main fut demandée officiellement par le marquis de los Balbases, ambassadeur en France de Sa Majesté catholique. Le 31 août, la future Reine était épousée solennellement, dans la chapelle du château de Fontainebleau, par le Prince de Conti représentant le Roi d'Espagne. Le 20 septembre suivant, escortée par un détachement de Gardes du Corps, accompagnée d'un ambassadeur extraordinaire, de l'ambassadeur d'Espagne et de toute sa maison, elle s'achemina, toujours pleurante, vers les Pyrénées. Du côté espagnol, un cortège semblable se mettait en marche. La maison de la Reine allait au-devant de sa nouvelle maîtresse. Elle quitta Madrid le 26 septembre.

La malheureuse allait tomber au milieu d'une Cour extrêmement divisée. C'était le premier ministre, don Juan d'Autriche, le frère bâtard du roi, qui, en somme et après bien des tergiversations, avait amené le mariage français. Or il venait de mourir. Son parti, ses nombreuses créatures, complotaient déjà de mettre la main sur la jeune Reine pour l'opposer à la Reine-mère, Marie-Anne d'Autriche, ennemie mortelle de don Juan. Celle-ci, devinant d'avance l'empire qu'allait prendre sur son fils une princesse française, jeune, jolie, spirituelle, infiniment séduisante comme sa mère, Mme Henriette, — la Reine-Mère voulait également s'emparer de sa future bru afin de dominer par elle sur le Roi, — bien que, d'ailleurs, elle eût préféré pour cela une princesse autrichienne comme elle-même. Entre ces deux partis, s'en formait un autre, celui du duc de Médina Céli, qui, à petit bruit, s'acheminait vers le pouvoir, grâce à la faveur du Roi, et qui, naturellement, ne voulait pas d'une Reine trop puissante.

Enfin, en dehors de la Cour, les ambassadeurs étrangers nouaient autour de la gémissante Marie-Louise tout un réseau d'intrigues. Le marquis de Villars, l'envoyé de son oncle, le Roi

Très Chrétien, prétendait unir les deux reines, comme les deux personnes que le Roi aimait le plus, et, par elles, peser sur celui-ci, en faire un instrument plus ou moins conscient de la politique française. Mais la vieille rivale de la France, l'Allemagne, était là aux aguets, dans la personne de son ambassadeur, le marquis de Grana, l'homme le plus gros de son siècle, — rond comme un muid, disait-on, et malin comme un singe. Furieux de l'échec du mariage autrichien, il caressait le projet de compromettre cette jeune folle de Marie-Louise, de la rendre suspecte aux yeux des Espagnols, de l'évincer ainsi petit à petit, — et peut-être même de la supprimer tout simplement...

La pauvrette, quoique possédant de longue date l'usage des cours et déjà fort manégée, arrivait comme une brebis d'occision, au milieu de ces loups dévorants. Ses larmes avaient très probablement une autre cause que la crainte de tous les dangers qui la menaçaient. Mais elle les pressentait sans doute. Il y avait vraiment de quoi pleurer pour une petite reine de dix-sept ans, sans autre arme, contre des ennemis si forts et si rusés, que sa grâce et sa faiblesse touchante.

* * *

Don Tomàs de Zumarraga, le gentilhomme navarrais auteur de notre Relation, ne parvint que le 25 octobre à la frontière française.

La Maison espagnole de la Reine était déjà à Irun depuis près d'une semaine. Comment cet homme si exact, si minutieux, se trouvait-il si fort en retard ? C'était par la faute de son patron et protecteur, l'Excellentissime seigneur don Gaspar Tellez Giron, duc d'Ossone, grand écuyer de Sa Majesté la Reine catholique. Exilé dans ses propriétés d'Andalousie, en punition de sa conduite scandaleuse et de ses écarts de parole contre don Juan, le premier ministre défunt, il n'avait pu joindre Madrid que cinq ou six jours après le départ de l'escorte officielle. Là, il lui fallut improviser une suite et un équipage, ce qui n'était pas facile pour un grand seigneur de sa qualité, habituellement fort incommodé dans ses affaires. Et c'était pour cette raison que don Tomàs de Zumarraga, son ancien compagnon d'armes, avait accepté de le servir comme maître d'hôtel et qu'il était venu à ses frais de Pampelune, sa résidence habituelle, jusqu'à la Cour. De Madrid à la frontière, il était convenu entre

le Navarrais et son illustre protecteur et ami que celui-ci, à défaut de Sa Majesté, couvrirait la dépense du voyage.

Or ce bon provincial fut tout étonné de ce qu'il apprit, chemin faisant. Il apparaissait pour lui, clair comme le jour, que le mariage du Roi avait proprement affolé le Conseil des ministres: on n'avait pas d'argent pour les cadeaux, ni pour les réjouissances publiques, voire même pour les frais du voyage. Il avait bien fallu décider qu'on ferait les choses le plus économiquement possible. Pas de rencontres de souverains. Ni Louis XIV ni Charles II n'iraient jusqu'à la frontière, comme cela s'était passé lors du mariage de Marie-Thérèse: ces déplacements royaux coûtaient vraiment trop cher ! D'autre part, les routes et les pistes étaient en si mauvais état qu'on renonçait à les améliorer ou à les réparer. On conclut que Sa Majesté la Reine catholique se servirait tour à tour, — selon l'état des chemins, — du carrosse, de la litière, ou de la chaise, et, quand la piste deviendrait tout à fait impraticable, du cheval.

Mais comment se procurer un carrosse, une chaise et une litière ? Les fournisseurs, las d'être impayés, se refusaient à consentir de nouveaux crédits. Ce fut toute une affaire. Finalement, le duc d'Albuquerque, toujours magnifique, promit d'avancer la somme nécessaire, en prenant hypothèque sur les revenus du royaume de Naples.

On avait réduit le cortège au strict nécessaire : en tout, trois hauts dignitaires de la couronne, — le Grand majordome marquis d'Astorga, le Grand écuyer duc d'Ossone, la Camarera mayor duchesse de Terranova. Autour d'eux, se groupaient une vingtaine de personnes, dames de la Reine, dames d'honneur, dames d'atour, menins et caméristes, sans parler des gens de service: ce qui faisait encore au moins quatre-vingts bouches à nourrir. Pour couper court à toute dépense superflue, ordre était donné à chacun d'éviter les occasions de rencontres avec les Français, engeance vaniteuse comme tous les parvenus, qui, par gloriole, se feraient un plaisir d'humilier et d'écraser les Espagnols sous l'étalage de leur richesse, ou de les entraîner à une ruineuse concurrence de faste et d'ostentation.

Don Tomàs de Zumarraga, arrivé en retard à Irun, avec son patron, le duc d'Ossone, trouva tout ce monde campé au hasard dans la petite ville et y faisant grande gabegie, au désespoir et au récri de la municipalité comme aussi des munici-

palités voisines, qui étaient mises au pillage par tout un escadron de cavalerie et par la domesticité de l'escorte.

On était là depuis huit jours. Les frais montaient d'une façon inquiétante et prodigieuse. Et la Reine n'était toujours pas signalée! Pourtant, elle avait dû quitter Fontainebleau le 20 septembre, il y aurait bientôt six semaines!... Pourquoi une si grande perte de temps? Pourquoi ces délais? Que se passait-il? Les Espagnols y voyaient une preuve du mauvais vouloir des Français, une façon de les berner et de les humilier encore une fois, — et tous étaient furieux, aussi bien les personnages de l'escorte que les bonnes gens du pays.

Les personnes de qualité tuaient le temps comme elles pouvaient : au jeu, à l'église, en visites dans les couvents des environs. On aimait beaucoup ces pieuses visites, qui se terminaient invariablement par une collation fort délicate, ce qui était une partie de plaisir pour tout le monde, pour les religieux comme pour leurs nobles visiteurs.

Quant aux gentilshommes ordinaires et aux domestiques, ils franchissaient quotidiennement la frontière. Des barques de pêche les conduisaient à Hendaye, de l'autre côté de la rivière.

Ils s'émerveillaient de la propreté des maisons et des rues, de l'air d'aisance et de prospérité que respirait toute la région. Mais ils rentraient, chaque soir, de fort méchante humeur. Enragés à faire de la contrebande, ils prétendaient que les marchands d'Hendaye les volaient, qu'ils leur faisaient payer toutes les marchandises moitié plus cher qu'en Espagne. De son côté, la valetaille, ravie de trouver une grande abondance de vin à des prix infimes, s'enivrait dans les cabarets. Alors, c'étaient des batailles avec ceux d'Hendaye. Les rixes et les incidents de frontière étaient d'ailleurs continuels dans cette zone intermédiaire de la Bidassoa et la côte basque.

Sur la rive française, on élevait un pavillon de bois, où le Majordome-major, marquis d'Astorga, devait venir prendre la Reine des mains du prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très Chrétienne. Mais cette construction allait assez mollement et assez chichement. Les Espagnols criaient bien haut que cela ressemblait davantage à un pigeonnier qu'à un pavillon destiné à abriter l'épouse du plus grand monarque du monde. A leur grande joie, un coup de vent em-

porta la cambuse. On en raccommoda une autre, qui n'était guère plus somptueuse : sur quoi les Espagnols recommencèrent à incriminer l'avarice des Français, — gens qui ne dépensaient que par vanité, ou avec l'assurance d'un profit immédiat...

Cependant, de leur côté, tout était prêt et archi-prêt. Dans les salles de l'Ayuntamiento, à Irun, on avait aménagé et décoré des appartements pour la Reine. Même déploiement de magnificences à l'église paroissiale, où l'évêque de Pampelune devait chanter un *Te Deum* pour l'entrée de Sa Majesté. Cependant celle-ci restait lointaine et de plus en plus improbable. Pour tromper les longueurs de l'attente, — et d'ailleurs avides de contempler les merveilleux préparatifs annoncés avec emphase par les Espagnols, — les Français, à leur tour, se mirent à passer la rivière. En un va et vient continuel des embarcations sillonnaient le Chingoudi et la Bidassoa. Les visiteurs envahissaient l'église et les salles de l'hôtel de ville.

Quelques dames d'Hendaye s'enhardirent même jusqu'à pénétrer dans la chambre à coucher de la Reine, pièce assez obscure, que des tentures épaisses assombrissaient encore. En une immobilité majestueuse et vaguement terrifiante, la Camarera mayor duchesse de Terranova occupait, au centre de la chambre, un fauteuil de velours fauve. Sous le taffetas noir de sa jupe, qui luisait comme du bronze, dans le resplendissement des bijoux dont elle était chargée, elle trônait, telle une idole. Un pied de rouge s'étalait sur ses joues et sur sa gorge. Fascinée, une petite bourgeoise osa s'approcher, en tremblant, de l'imposante personne, qu'elle prenait pour un mannequin. D'un doigt irrévérencieux, elle pressa la gorge rubiconde de la dame : d'un geste automatique, la statue animée riposta par un coup d'éventail sur la main de l'impudente!... Ce fut une panique parmi les Françaises, qui s'enfuirent en poussant des cris. Et ce fut un nouveau prétexte pour les Espagnols de dénoncer le sans-gêne et la mauvaise éducation de leurs voisins.

Le lendemain, — par représailles sans doute, — les gens d'Hendaye faillirent mettre à mal le corrégidor de Fontarabie, qui, tenant à la main la verge d'ébène, insigne de ses fonctions, avait passé l'eau, comme pour venir inspecter les travaux du pavillon de bois. Les Français virent là une violation de territoire, à tout le moins une insolence intolérable Il fut hué.

Des hommes lui coururent sus avec des bâtons. Peu s'en fallut qu'il ne restât sur le carreau... Et, pendant ce temps, on ne recevait aucunes nouvelles de la Reine. Cela tournait au scandale, cela devenait presque un affront pour l'Espagne!... Enfin, le 29 octobre au matin, on apprit que Sa Majesté venait de quitter Bayonne pour Saint Jean de Luz.

Sans perdre une minute, le duc d'Ossone dépêcha son majordome en cette dernière ville. Le Navarrais avait mission de savoir officieusement les intentions des Français relativement à la cérémonie de la remise officielle de la Reine, — et aussi de s'enquérir subsidiairement, et avec prudence, de diverses choses bonnes à connaître. Le duc n'était pas fâché de devancer ainsi son ennemi, le marquis d'Astorga, à qui le Roi avait confié la conduite du cortège et de la maison de la Reine et qui, en toute circonstance, prétendait avoir le pas sur lui.

***

Sa Majesté fit son entrée à Saint Jean de Luz un peu avant midi.

Dès deux heures, le Navarrais et sa suite mettaient pied à terre sur la Grande Place, alors que les gens du marquis d'Astorga sortaient à peine d'Hendaye. Tout de suite, don Tomàs de Zumarraga, au nom de Son Excellence le duc d'Ossone, fit demander au prince d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de France, l'honneur d'un entretien particulier.

Il fut reçu par un bel homme, de taille et de mine avantageuses, à la forte encolure et au teint vermeil qui annonçait un buveur solide. Ses façons avaient une rudesse toute soldatesque et, avec cela, il affectait des allures cérémonieuses et même un ton d'afféterie assez coutumiers dans la Maison de Lorraine, dont il était. Ses ennemis disaient de lui, en haussant les épaules : — « D'Harcourt?... Tous les embarras de Nancy ! » — Le fait est qu'il avait toutes les prétentions imaginables. En sa qualité de prince lorrain, il exigeait le titre d'Altesse Sérénissime, qu'on lui refusait d'ailleurs aussi bien en France qu'en Espagne.

Le Navarrais, dûment stylé au préalable, ne manqua pas de lui faire donner de l'Altesse par son interprète : ce qui épanouit immédiatement la figure renfrognée du personnage. Il répondit fort poliment et même plaisamment aux salutations et formules

courtoises de l'envoyé officieux du duc d'Ossone. Et, quand celui-ci, après mille circonlocutions, l'interrogea sur la date choisie pour la remise de la Reine et le passage de la frontière, le Prince s'emporta contre les lenteurs du voyage. Il critiqua même, en paroles assez caustiques, l'attitude de l'ambassadeur d'Espagne, qui l'accompagnait, le marquis de los Balbases, lequel semblait vouloir retarder le plus possible cette auguste cérémonie. Finalement, avec des phrases molles et fuyantes, il laissa entrevoir que Sa Majesté franchirait la Bidassoa le lendemain de la Toussaint, c'est-à-dire dans quatre jours au plus tôt... si toutefois l'état de sa santé le permettait. Car Elle était extrêmement accablée par les fatigues de ce trajet interminable...

Avant de se retirer, don Tomàs de Zumarraga, qui ne laissait point d'être un peu inquiet de cette réponse ambiguë, sollicita au moins la faveur de présenter à Sa Majesté catholique les hommages d'un de ses futurs sujets : ce qui lui fut accordé sur le champ. Le bon gentilhomme, qui s'attendait à mille formalités préliminaires, s'ébahit fort de cette facilité d'accès. Laisser-aller français, comme toujours !... A part soi, il blâmait un tel dédain de l'étiquette, tout en estimant qu'il avait du bon pour une fois.

Ses étonnements redoublèrent lorsqu'on l'introduisit chez la Reine. Celle-ci était descendue dans une maison particulière, de très simple apparence. Elle y occupait une chambre qui, en vérité, n'avait rien de magnifique et dont tout l'ornement consistait en quelques vieilles tapisseries suspendues aux murs.

Dès le seuil où il s'était agenouillé, il aperçut une belle jeune fille très brune, qui n'avait pas l'air « accablée » le moins du monde, et qui lui fit signe de s'approcher, tout en riant aux éclats et sans s'interrompre de caqueter avec sa dame d'atour, M[lle] de Grancey, laquelle l'écoutait appuyée au dossier de son fauteuil. Sans doute elles se moquaient du barbon. Absent de la cour depuis plusieurs années, il était trop manifeste que don Tomàs de Zumarraga avait pris à Pampelune un air provincial et quelque peu rustique. Avec ses lunettes de corne sur le nez, son habit de gros velours brun tout poudreux, son rosaire enroulé autour du poignet, il offrait l'extérieur d'un béat de village. Fort empêtré de son accoutrement et, de plus, tourmenté par la goutte, il eut toutes les peines du monde à s'age-

nouiller pour la seconde fois dans ses lourdes bottes à entonnoir. Cependant la belle jeune fille brune riait toujours, en lui faisant signe d'avancer.

Lui, il croyait contempler une apparition céleste. Bien qu'elle ne sût pas un mot d'espagnol, il voyait en elle, non point la Française détestée, mais la petite-fille d'une Infante d'Espagne, et, comme on se plaisait à le répéter de l'autre côté de l'eau, la future épouse du plus grand monarque du monde, — la Reine catholique enfin... Vraiment, sa beauté était en parfaite harmonie avec un rang si souverain. En un clignement de ses yeux un instant relevés vers elle, le Navarrais en avait eu la vision rapide et éblouissante. Un teint d'une pâleur chaude, des yeux largement fendus et un peu fous, la bouche empourprée et charnue comme une cerise, la gorge voluptueuse, sous les boucles brunes et les anglaises éparpillées de son opulente chevelure, elle annonçait un être de caprice, de plaisir et de passion. Le bonhomme en fût si bouleversé qu'il ne put proférer une seule parole de la harangue qu'il avait préparée. La Reine, toujours riant et bavardant avec Mlle de Grancey, lui donna sa main à baiser et, du geste, le congédia incontinent, comme on fait d'un importun.

Don Tomàs de Zumarraga sortit à reculons, le corps ployé en deux, et titubant d'émotion.

*
* *

Dehors, il lui fallut quelque temps pour reprendre ses esprits. Il se sentait d'ailleurs comme perdu au milieu de la foule aux couleurs voyantes, qui encombrait la Grande Place de Saint Jean de Luz. Les Gardes du Corps et leurs exempts se carraient au milieu des groupes, dans leurs uniformes à revers écarlates, et ils étalaient une arrogance qui exaspérait l'Espagnol, vieux soldat des guerres de Catalogne et de Flandres. Il s'irritait surtout de ne rien comprendre au langage de ces gens légers et bruyants, qui se donnaient des airs d'importance, de tous ces galants seigneurs aux ajustements et aux manières frivoles, qu'il appelait avec dédain des « monsiours » et des « madamas... »

Il s'écartait devant eux de fort mauvaise grâce, lorsque, brusquement, il se rappela l'objet secret de sa mission : il était venu pour apprendre quelque chose. Mais comment faire? Avec qui prendre langue, lui qui ne savait pas le français? C'était,

en effet, chez le duc d'Ossone, un assez beau trait d'orgueil castillan que d'avoir adressé au voisin un émissaire ignorant de sa langue. Personne, en Espagne, ne pouvait encore se résigner à admettre que l'univers ne fût pas espagnol et ne parlât pas l'espagnol. D'ailleurs la mission du Navarrais n'avait rien d'officiel. C'est uniquement à titre d'homme de confiance du Duc, grand écuyer de la Reine, qu'il avait pu obtenir du prince d'Harcourt quelques instants d'entretien. Et ainsi nul ne s'occupait de lui... Il réfléchissait, assez perplexe, cherchant dans la cohue quelque figure de connaissance.

Tout à coup, à l'autre bout de la Place, sous les arcades, il aperçut un individu qui, la veille encore, se trouvait à Irun, avec qui il s'était rencontré plusieurs fois et avec qui il avait eu de fréquentes conversations, depuis son arrivée à la frontière. C'était un petit homme maigre et noir, un Provençal nommé Vilane, qui se donnait comme un des pages du marquis de Villars, l'ambassadeur de France à Madrid, et qui l'était effectivement : le Navarrais avait tenu à s'en assurer. Il le tenait pour un personnage plus que suspect, — un espion à double face qui trahissait à la fois son maître et les Espagnols assez naïfs pour se fier à lui. En ce moment, Vilane confabulait avec un Franc-Comtois, un certain Evrard, valet de chambre du marquis de Grana, l'ambassadeur d'Allemagne.

Quelques instants après, le page du marquis de Villars et le majordome du duc d'Ossone étaient assis, l'un en face de l'autre, à une table de cabaret.

Le même intérêt qui conseillait à don Tomàs de Zumarraga l'offre d'un pot à vin à ce coquin de Vilane, engageait celui-ci à accepter cette civilité. Ces deux hommes s'étaient flairés et devinés dès leur premier abord, à Irun. Chacun espérait tirer de l'autre d'utiles renseignements. Vilane, qui parlait beaucoup et qui, à dessein, exagérait encore ce défaut naturel, inspirait confiance par ce flux de paroles et un air de bon enfant qui n'a de secrets pour personne. Pour des raisons inverses, le Navarrais obtenait la même créance. Il parlait peu, avait l'air stupide et vaguement grotesque, de sorte que les pires indiscrétions paraissaient avec lui de nulle conséquence.

Tout de suite, comme entraîné par sa loquacité habituelle, le Provençal commença à se lamenter sur la longueur et les ennuis du voyage. On avait pensé n'arriver jamais ! Un sien

ami qui suivait l'escorte depuis Fontainebleau (don Tomàs supposa aussitôt qu'il s'agissait d'Evrard, le valet de chambre de l'ambassadeur d'Allemagne), cet ami ne lui avait rien célé de ce qui s'était passé depuis le départ... Et, baissant la voix, Vilane se mit à conter maintes circonstances et maintes particularités, qui, il le savait d'avance, allaient flatter toutes les rancunes et toutes les préventions de l'Espagnol qui l'écoutait. C'est ainsi qu'il se rendait agréable à ceux dont il essayait de faire ses dupes.

Comme, tout à l'heure, le prince d'Harcourt, il blâma fort l'attitude de l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de los Balbases, et même celle de la Reine, qui, l'un et l'autre, semblaient s'ingénier à provoquer mille délais et mille empêchements. D'ailleurs, l'ambassadeur était Gênois : il fallait se défier de ces Gênois, tous usuriers, — et rusés autant qu'avares et rapaces... Quant à la Reine, depuis Paris, elle ne faisait que pleurer. Pourquoi ces larmes? On répétait, dans son entourage, qu'elle regrettait la France, — qu'elle voulait s'en arracher le plus tard possible. Était-ce bien vrai?... En tout cas, Los Balbases, sans doute pour faire sa cour à sa future souveraine, — ou peut-être pour la compromettre, en l'encourageant à mille folies, en la poussant peut-être à quelque intrigue amoureuse, — ce Gênois subtil fermait les yeux sur les pires étrangetés... Or, la Reine emmenait avec elle six chevaux anglais, qui avaient appartenu à sa mère. Masquée, elle courait à cheval les grands chemins, s'arrêtant dans les auberges avec des gentilshommes de sa suite. Il y avait là une foule de jeunes gens que l'on ne connaissait pas, qui s'étaient joints au cortège, sous prétexte de faire plus commodément le voyage d'Espagne, en profitant des relais de la Cour. Presque tous les jours c'étaient de folles parties de chasse, des collations, des bals où la Reine dansait, jouait de la viole ou de la guitare. Et les jours passaient. On gaspillait ainsi l'argent du Roi... Pourtant, au milieu de tous ces jeux et de ces ris, la Reine n'arrêtait pas de pleurer. Continuellement elle avait les yeux rouges. Que signifiaient ces accès de désespoir succédant à une furie de plaisir? Voulait-elle étourdir quelque chagrin dans ces extravagances?... On prétendait qu'elle avait caressé l'espoir d'épouser son cousin, le Dauphin, et de devenir reine de France. Enfants et presque du même âge, ils avaient joué ensemble dans les jardins de Saint-Cloud et du Palais-Royal. On disait qu'elle l'aimait toujours. Cependant la chose paraissait

peu croyable. Comment cette belle et spirituelle jeune fille pouvait-elle être éprise de ce gros garçon courtaud et joufflu, dont le génie, par ailleurs, était si voisin du néant ? Sans compter qu'il était fiancé depuis longtemps à la fille de l'Électeur de Bavière. Et, pendant le mariage de sa cousine, on avait pu voir son attitude. C'était lui qui avait conduit à l'autel sa prétendue amoureuse. Rien dans le visage et la conduite des deux jeunes gens n'avait trahi le moindre sentiment réciproque, le moindre regret... Non, non ! il n'était pas possible que la Reine regrettât le Dauphin ! Alors, c'est qu'il y avait autre chose ?... Quoi ? Que pouvait-il bien y avoir ?...

En disant cela, Vilane scrutait de ses yeux railleurs le visage impassible de don Tomàs de Zumarraga. Le bonhomme se borna à prononcer froidement :

— Tout cela est fort déplorable !

— Beaucoup plus que vous ne le pensez, don Tomàs ! reprit Vilane, triomphant.

Et, se rapprochant du Navarrais, il lui chuchota à l'oreille une nouvelle qu'il jugeait scandaleuse : la maréchale de Clérembault, la gouvernante de la Reine, était, disait-on, de connivence avec ce maudit Gênois de Los Balbases, pour pousser une jeune fille ignorante et imprudente, comme était Sa Majesté, dans les bras d'un officier des Gardes, un monsieur de Saint-Chamans, grand gaillard blond et moustachu, aux bons yeux de chien fidèle. Toujours galopant à la portière du carrosse de la Reine, il s'empressait autour d'elle, lui apportait, aux relais, des coussins et des manteaux. Celle-ci, touchée de ces petits soins, l'appelait « maman, » ou bien, par jeu, elle lui tirait les moustaches, comme elle faisait aux suisses de Saint-Germain, ou aux soldats du Royal-Cravate. Quand, à la tombée d'une nuit froide, le bon soudard avait bordé la petite Reine dans ses couvertures, celle-ci lui disait en riant : « Saint-Chamans, je vous adore ! Vous êtes ma maman... Ma bonne maman chérie ! » Et à voir les yeux langoureux et les mines pâmées de cet imbécile, il était bien possible qu'il le crût...

— Taisez-vous ! fit brusquement le Navarrais, d'un air sombre. Taisez-vous, je ne veux plus rien entendre !...

De tels propos sonnaient à ses oreilles comme des blasphèmes. Qu'on osât parler de la Reine catholique sur ce ton de légèreté, cela le passait. Il en suffoquait d'indignation, et ses

mains en tremblaient de colère. Mais il méprisait assez Vilane pour ne pas s'exagérer l'importance de ces indignes commérages. D'ailleurs il était venu pour interroger et pour écouter. De nouveau, il se le rappela fort à propos, et cela fit qu'il se maîtrisa sur le champ.

Le Provençal, voyant que le coup avait porté comme il l'espérait, n'insista pas davantage sur ce sujet périlleux. Il se mit à déblatérer contre les gens de la suite de la Reine. Il semblait excité surtout contre un sieur de Viremont, un Normand, qui conduisait les six chevaux anglais de Sa Majesté, et aussi contre une nourrice de la Reine, une dame Quentin, grosse femme intrigante, disait-il, et des plus dangereuses. En revanche, il exaltait comme homme de science et de vertu, un médecin anglais entré, on ne savait comment, au service de Monsieur, un chevalier Talbot, qui avait déjà eu la confiance de Madame Henriette : on racontait que, celle-ci étant sur son lit de mort, il avait administré à la mourante la potion suprême...

Comme il parlait, Vilane aperçut justement l'Anglais qui traversait la Place. Il passa tout contre la fenêtre du cabaret : c'était un gros homme rouge, les yeux baissés, l'air sournois et brutal.

A sa vue, le Provençal se leva brusquement, et, comme si quelque chose de pressant l'attirait au dehors, il faussa compagnie à don Tomàs de Zumarraga. Bientôt celui-ci le vit sous les arcades, en compagnie du médecin anglais qu'il avait rejoint. Deux minutes plus tard, Evrard, le valet de chambre du marquis de Grana, l'ambassadeur d'Allemagne, abordait le couple. Tous trois ne tardèrent point à discuter avec animation.

Cependant le Navarrais avait la cervelle tourneboulée par les discours de Vilane. Eh quoi ? cette jeune Reine qui lui était apparue comme un ange du ciel, — elle courait les grands chemins, elle dînait et dansait en public, jouait de la guitare, tirait les moustaches à ses officiers !... Cela renversait non seulement toutes ses idées sur l'éducation des femmes, mais ses notions les plus rudimentaires de l'étiquette. Cela ébranlait presque la foi de ce vieux serviteur en ses souverains.

En ce moment, l'angélus tintait au clocher de la paroisse. Pour se remettre de son trouble, il entra à l'église, s'agenouilla, et, déroulant son chapelet, dans un sentiment de chrétienne

componction, il récita une dizaine pour le salut de la Reine catholique et pour celui de la monarchie.

***

Comme il sortait, — sous le porche, — il croisa l'envoyé du marquis d'Astorga, qui ne faisait que d'arriver à Saint Jean de Luz, avec sa suite.

Le Navarrais eut envie de décamper incontinent avec la sienne, afin que le Grand écuyer fût le premier averti des dispositions de la Reine. Ainsi le duc d'Ossone s'affirmerait, aux dépens du marquis d'Astorga, comme le véritable chef de l'escorte royale. Mais ce que le bonhomme venait d'apprendre, au cours de la précédente conversation, l'avait mis en appétit. Il espérait en savoir davantage, et, en vieux soldat qui a couru mille aventures, il comptait sur les bontés du hasard. Mieux valait donc retarder un peu son départ. D'ailleurs les gens du marquis d'Astorga, à peine descendus de cheval, ne repartiraient pas, selon toute vraisemblance, avant le lendemain.

L'heure du souper approchait. Il entra à l'*Hôtellerie de l'Écu de France*, avec la crainte d'y être fort mal régalé, car l'auberge était littéralement prise d'assaut par les Gardes du Corps et leurs officiers. Il y avait là, en outre, une foule bavarde et tapageuse de jeunes gens et de belles dames, de « Monsiours » et de « Madamas, » comme les appelait, en bougonnant, le Navarrais. Tout ce monde assiégeait les tables, se pressait et se bousculait dans la grande salle, à ne pouvoir s'y frayer un passage.

Or, comme il franchissait le seuil, il se heurta à un jeune homme, qui, après un instant de surprise, se jeta dans ses bras, l'accola avec effusion, se confondit en civilités et en protestations de dévouement. Il parlait espagnol. Quelle joie et quel soulagement! Don Tomàs en était tout éberlué. C'était le fils d'un de ses plus chers et anciens amis, le chevalier d'Osséja, gentilhomme catalan, rallié récemment à la France. Jusqu'à ces derniers temps, le père et le fils venaient, chaque année, visiter don Tomàs, veuf et sans enfants, en sa maison de campagne de Véra de Navarre. La récente guerre avait mis un terme à ces réunions amicales. Le chevalier d'Osséja les commémora en termes magnifiques. Maintenant que la paix était revenue, il exprima le vœu qu'elles pussent se renouveler prochainement.

Don Tomàs, d'un air méfiant, répondit qu'il le souhaitait aussi. Et il s'enquit incontinent de la santé de son ami, le vieux baron d'Osséja. Tous deux s'étaient connus autrefois à Barcelone, du temps que le duc d'Ossone y était vice-roi. En qualité d'alferez, ils avaient fait, dans le même régiment, la campagne de Portugal. Ils s'étaient rendu de ces services qui lient deux hommes jusqu'à la mort. C'est pourquoi don Tomàs s'intéressait du bon de son cœur à la santé de son vieux compagnon d'armes.

Le jeune chevalier répondit que, Dieu merci, son père se portait bien, qu'il habitait présentement Perpinyan, en son logis de la rue Fontfroide, après avoir passé l'été dans ses fermes de Cerdagne. Puis, comme si le sujet le touchait médiocrement, avec le bel égoïsme de la jeunesse, il ne tarda pas à parler uniquement de lui-même, du voyage qu'il venait de faire à la suite de la Cour. Lui, il ne se plaignait pas, certes, des lenteurs du trajet. A l'en croire, ç'avait été une succession de plaisirs et d'enchantements... Tout à coup, le chevalier se frappa le front, et, d'un air subitement inspiré, il demanda à don Tomàs :

— Votre Grâce a toujours sa maison des champs de Véra?

— Pourquoi non? fit le bonhomme surpris.

— Et d'ici à Véra, il y a cinq ou six lieues?...

— J'en compterais plutôt sept! prononça le Navarrais, placidement.

— Qu'à cela ne tienne! dit le jeune homme, dont la face s'illuminait de plus en plus.

Et, baissant la voix, il pria le vieux compagnon de son père de lui prêter sa maison de campagne pour un *impromptu*, — une surprise qu'il voulait donner à quelques dames et à quelques cavaliers de ses amis. Si même il pouvait faire préparer des chevaux frais pour le retour à Saint Jean de Luz!...

A ces mots « d'impromptu, » de dames et de cavaliers, le dévot Navarrais fronça les sourcils. Convenait-il bien à une personne de son caractère de s'associer, fût-ce indirectement, aux débauches de la jeunesse?... Le jeune chevalier, devinant les scrupules du bonhomme, se hâta d'ajouter que ses compagnons étaient gens de la plus haute qualité et que tout se passerait dans le plus bel ordre et avec la plus extrême décence. D'autre part, il était difficile à don Tomàs de Zumarraga, majordome de Son Excellence le duc d'Ossone, de refuser cette poli-

tesse à des gentilhommes français qui, sans doute, la lui faisaient demander par le fils de son meilleur ami. Il y avait là une question de courtoisie et de sentiment tout à la fois.

Finalement, don Tomàs, la mine contrainte, déclara qu'il était trop heureux de mettre sa maison de campagne à la disposition de si braves et galants cavaliers, et que, par ses soins, ces messieurs y trouvaient des montures fraiches pour le retour...

— C'est pour demain ! interrompit vivement le chevalier d'Osséja.... Demain soir, ou après-demain !

Puis il mit un doigt sur sa bouche, et, d'un ton de gravité comique :

— Surtout que votre Grâce n'en dise rien à personne : c'est une surprise !...

Et le jeune homme se mit à rire aux éclats. Il avait des dents éblouissantes et semblait rire surtout pour les montrer.

Comme pour récompenser don Tomàs de Zumarraga de sa complaisance, il le convia à s'asseoir devant une longue table toute préparée, autour de laquelle se groupaient déjà une vingtaine de personnes, hommes et femmes. Les hommes étaient presque tous de très jeunes gens, dont les manières et la volubilité de parole causaient une gêne à ce barbon, devenu un véritable gentilhomme campagnard. Ceux-ci, parfois, l'interpellaient, le prenaient à partie. Il n'entendait pas leur langue, de sorte que, à tout instant, il était obligé de recourir au chevalier d'Osséja, son voisin, qui lui servait d'interprète.

A cette table de la jeunesse, on gardait son franc-parler. On ne se contraignait d'aucune façon. On ne se gênait pas pour attaquer et tourner en ridicule les personnages les plus considérables de la Cour : le Roi lui-même n'était point épargné.

Don Tomàs dressait l'oreille chaque fois qu'il saisissait au vol un nom illustre ou connu en Espagne. Il constata que celui du prince d'Harcourt était fréquemment prononcé...

Soudain, une dame d'un certain âge et très parée, que toute cette jeunesse parut écouter avec déférence, se déchaîna contre l'Ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté : « d'Harcourt ! Encore un Lorrain !... Cette race maudite et perfide de Lorraine contaminait la Cour et le Royaume, ourdissant partout ses intrigues et ses trahisons ! On savait assez les relations de Monsieur avec le triste chevalier de ce nom, — et toutes les

sottises, pour ne pas dire plus, qu'il lui avait fait commettre! C'était à son influence occulte, sûrement, que d'Harcourt devait sa mission auprès de la Reine d'Espagne! Monsieur avait-il perdu l'esprit de confier sa fille à ce personnage suspect, sans cesse en rapports avec toute une partie de sa famille qui vivait en Allemagne, que l'Empereur comblait de faveurs insignes!... Et n'avait-il pas honte d'imposer à cette même fille la société d'une dame d'atours, telle que M[lle] Grancey, qui, au vu et au su de chacun, était la maîtresse du Chevalier de Lorraine? Heureusement que la frivolité de cette créature la rendait inoffensive! Elle ne rêvait que de passer l'hiver à Madrid, aux côtés de la jeune souveraine, et de se faire donner par elle un beau cadeau, de quoi la Grancey avait fort besoin pour restaurer un peu ses affaires!... En revanche, la maréchale de Clérembault, la gouvernante de la Reine, paraissait des plus dangereuses! Se sentant brûlée à Paris, elle partait avec l'intention de se ménager quelque bon établissement en Espagne, grâce au crédit de sa pupille. Et c'est pourquoi elle était sans cesse en conciliabule avec Los Balbases, l'ambassadeur d'Espagne. Que pouvaient-ils bien comploter à eux deux? Que cherchait ce Gênois, qui avait longtemps vécu en Allemagne, qui était *persona grata* à la Cour impériale?... En vérité, la Reine était entourée d'ennemis, des pires ennemis de la France!... »

Pendant toute cette diatribe, à laquelle il ne comprenait pas grand chose, le Navarrais avait épié curieusement le jeu des physionomies. Lorsque la dame très parée prononça le mot « ennemis, » il vit tout à coup un jeune homme, placé en face du chevalier d'Osséja, relever la tête et tourner vers celle qui parlait, des regards de stupeur, comme chargés d'une muette interrogation. Cela frappa beaucoup don Tomàs de Zumarraga. Il observa plus attentivement ce jeune homme, dont l'attitude, en vérité, paraissait étrange. Comment ne l'avait-il pas remarqué plus tôt? Il était d'une beauté singulière, qui attirait les yeux de toutes les femmes présentes, — grand, mince et blond, mais d'un blond qui n'annonçait rien d'un homme du Nord, un blond italien, que le soleil méridional a doré. Avec cela, des yeux bruns, d'une flamme et d'une douceur extraordinaires. Sa beauté seule faisait tout son éclat, car il était très simplement vêtu de drap bleu. Une torsade de rubans couleur de feu s'épanouissait sur son épaule gauche, et il portait un ruban pareil à

la coquille de son épée. La main du jeune homme se crispait sur la nappe, à mesure que la dame précisait ses récriminations. A de certains moments, ses beaux yeux lançaient des éclairs de haine et de fureur.

Don Tomàs de Zumarraga ne laissait rien échapper de cette mimique. Cependant, après la sortie de la dame, — qui avait excité un certain malaise, — la conversation était redevenue générale. On parlait des réjouissances prochaines, de la réception pompeuse que les Espagnols préparaient à Irun. Et ces jeunes Français ne résistaient pas au plaisir de dénigrer d'avance la réception de leurs voisins. On faisait des mots, on lançait des épigrammes contre la gueuserie et l'arrogance castillanes. On semblait oublier complètement qu'un Espagnol était là. Mais le Navarrais, — qui d'ailleurs n'y entendait rien, — ne perdait pas de vue l'homme aux rubans couleur de feu. Celui-ci paraissait absorbé et torturé par ses réflexions. Don Tomàs finit par demander au chevalier d'Osséja, en clignant de l'œil dans la direction du jeune homme :

— Qui est-ce?

Le chevalier haussa les épaules :

— Je ne le connais pas!... Un Vénitien peut-être! On dit qu'il a été amené à la Cour par l'ambassadeur de la Sérénissime République... En vérité, je ne sais!

Deux jeunes gens affirmaient qu'on allait donner la comédie à Hendaye, pour les adieux de la Reine. Sur quoi, une dame, se tournant vers l'inconnu, avec un air de tendre sollicitude :

— Eh bien! Cardénio, voici votre affaire!... Nous allons ouïr encore votre jolie voix!

— Cardénio! souffla don Tomàs à l'oreille du chevalier d'Osséja.

— C'est un nom de comédie! répliqua vivement le chevalier : Votre Grâce ne connaît pas la pièce?... *Les Folies de Cardénio?...* Elle a fait fureur à la Cour, l'été dernier!... Sans doute que ce cavalier y tenait le rôle de Cardénio!...

On se levait de table dans un grand brouhaha. Le Navarrais nota avec acrimonie que personne ne songeait à dire les grâces. Comme il achevait les siennes, il fut entraîné dans un coin par le chevalier d'Osséja, qui lui dit chappe chute :

— Votre Grâce me permettra-t-elle de lui rappeler sa pro-

messe?... C'est pour demain... ou après-demain! Rien n'est encore décidé!...

Et, de nouveau, le doigt sur la bouche :

— Silence! Mystère!... Autrement, ce ne serait plus un *impromptu!*

Comme savourant d'avance la bonne plaisanterie qu'il préparait, il poussa son éclat de rire juvénile, qui découvrit ses belles dents, et, sur une pirouette, il prit congé du vieux seigneur.

***

Il était à peine dix heures du soir.

Le bonhomme balança quelques instants s'il s'irait mettre au lit tout de suite, — car il se sentait recru de fatigue, — ou s'il repartirait incontinent pour Irun, afin de distancer plus sûrement les émissaires du marquis d'Astorga. Mais les lits étaient rares à Saint Jean de Luz, surtout en un jour comme celui-là. Il se décida pour le dernier parti, fit seller ses chevaux, et, malgré la nuit noire, se remit en route.

Rentré à Irun, il ne put se coucher que vers les deux heures du matin. Las comme il était et perclus de tous ses membres, don Tomàs, néanmoins, ne dormit guère, cette nuit-là. Il ruminait sans cesse les propos qu'il avait ouïs, ou qu'on lui avait rapportés touchant la Reine. Naïvement, il s'effrayait des dangers qui menaçaient sa souveraine. Comment déjouerait-elle toutes ces intrigues, toutes ces machinations dressées contre sa vertu et peut-être sa vie? Et que pouvait-il, en cette occurrence, lui simple majordome du duc d'Ossone? C'était aux conseillers dévoués de la Reine de lui dessiller les yeux et de la guider avec prudence... En tout cas, il se félicitait du hasard qui lui avait permis d'apprendre tant de choses, et il pensait bien faire sa cour au duc en lui révélant tout ce qu'il savait et surtout en lui apportant le premier la grande nouvelle, — à savoir que Sa Majesté passerait la frontière le lendemain de la Toussaint.

Mais il avait compté sans la paresse et la débauche de son maître. Celui-ci était couché avec une maîtresse. Il se leva fort tard. Quand il consentit à recevoir le Navarrais, les envoyés du marquis d'Astorga étaient rentrés de Saint Jean de Luz depuis plus d'une heure, et, déjà, dans toute la petite ville et jusqu'à

Fontarabie, il n'était bruit que de l'arrivée prochaine de Sa Majesté catholique. Le duc, furieux d'être dérangé, accueillit fort mal cette nouvelle, comme tous les rapports que lui fit son majordome et dont celui-ci se promettait un effet si dramatique. Une seule chose le préoccupait et le tourmentait, en ce moment, c'était d'obtenir le pas, pour toute la durée du voyage, sur son intime ennemi le marquis d'Astorga. Ossone était Grand-écuyer, Astorga Grand-majordome de la Reine. Qu'au palais, le majordome eût le pas, le duc l'admettait. Mais il soutenait qu'en voyage cet honneur revenait de droit au Grand-écuyer. Il tuait ses secrétaires à écrire lettres sur lettres au Roi pour lui démontrer le bien-fondé de sa cause et lui en développer les raisons. Le Roi ne répondait point. Et voici que la Reine allait paraître dans trois jours, et cette importante question d'étiquette n'était pas réglée !... Le duc en piétinait d'indignation. Il ne voulait plus rien entendre. Dès les premiers mots du Navarrais, entamant le chapitre des intrigues ourdies contre la Reine, il l'envoya au diable et manda immédiatement son secrétaire pour rédiger une nouvelle supplique à Sa Majesté...

Don Tomàs de Zumarraga, ce matin-là, fit d'amères réflexions sur l'ingratitude des maîtres et la frivolité des grands seigneurs. Et cela lui remit en mémoire la partie de plaisir que projetait le fils de son ami, le jeune chevalier d'Osséja. Ces Français, en vérité, ne pensaient qu'à l'amusement ! Sous prétexte d'escorter la Reine, ils allaient infecter de leur corruption la vertueuse cour de Madrid ! Le Roi et ses ministres, — du moins il l'espérait, — sauraient y mettre bon ordre et renvoyer à leur Versailles tous ces écervelés !... Lui, au contraire, en prêtant sa maison de campagne pour une orgie clandestine, il allait se faire le complice de ces jeunes débauchés ! Ses scrupules de dévot le reprenaient. Ne convenait-il pas qu'il fût là, au moins pour imposer le respect de son logis ? — Mais quel rôle jouerait-il, lui barbon, au milieu de cette jeunesse ? Il aurait l'air d'un vrai rabat-joie !... Cependant, une curiosité sournoise et plus forte que tout le travaillait. Il réfléchissait que sa maison des champs, abandonnée depuis plusieurs années, devait être en assez triste état. Ces *Gavatches* n'en prendraient-ils pas prétexte pour se gausser encore une fois de la misère et de la rusticité espagnoles ? Son fermier saurait-il tout préparer comme il fallait, pour recevoir des visiteurs si délicats ?... Oui, don Tomàs en

personne devait aller à Véra et surveiller lui-même les apprêts de la fête!... Ces jeunes gens viendraient demain, peut-être ce soir même? Il risquait de se rencontrer avec eux? Eh bien, qu'importe! Il dirait qu'il était venu pour faire honneur à ses hôtes!...

Telle est la défaite que le bonhomme se donna, afin de pallier à ses propres yeux l'envie curieuse qui le démangeait.

Séance tenante, il appela un valet d'écurie et lui enjoignit de seller un de ses meilleurs chevaux et d'aller immédiatement jusqu'à Hendaye au-devant de la bande joyeuse. Dès qu'elle serait signalée, il partirait au galop pour Véra et avertirait sans retard don Tomàs, qui l'y précéderait. De cette façon, tout serait disposé à point pour l'arrivée de « ces Français!... »

Lui-même enfourcha sa monture habituelle, et, sans s'accorder le temps de manger un morceau, il prit, à une vive allure, le chemin de sa maison des champs.

* * *

D'Irun à Véra de Navarre, le trajet est d'une heure et demie tout au plus pour un bon cavalier.

Don Tomàs de Zumarraga l'était resté malgré sa goutte, son âge et un commencement d'embonpoint. Néanmoins, il ressentait cruellement la courbature de ces deux journées harassantes et il maudissait la jeunesse qui l'obligeait encore une fois à courir les chemins, malgré la grande envie qu'il aurait eue de garder la chambre, ne fût-ce que pour prendre un peu de repos. Et voilà que, soudain, il se rappela que ce lundi 30 octobre c'était précisément son jour de médecine. Il n'y fallait plus songer. Don Tomàs, homme méticuleux et ponctuel, fut très contrarié de ce retardement, et sa mauvaise humeur s'en accrut.

Pourtant, la route qu'il suivait était des plus agréables. Cette après-dînée d'automne avait une douceur et un éclat mélancolique, comme en ont rarement les plus belles journées d'arrière-saison. Touchée par les premiers froids, toute cette opulente végétation pyrénéenne revêtait une splendeur de teintes vraiment merveilleuse. En grandes masses vineuses et rousses, les frondaisons dévalaient jusque dans la rivière au lit torrentueux, qu'on entendait bruire sous ses pieds, au-dessous de la route. On enjambait des ponts rustiques, et, au passage, les roues des moulins vous éclaboussaient de leurs palettes écumeuses. Un air

de joie, de liberté, la liberté des montagnes sans maîtres, semblait emplir tout le ciel, d'un bleu d'argent entre les branches des mélèzes. Les paysans même que l'on croisait, cheminant d'un air grave, l'aiguillon en main, à côté de leurs bœufs accouplés et de leurs lourdes charrettes aux roues pleines, avaient une mine de franchise et d'honnête fierté qui faisait plaisir à voir...

Puis la vallée se rétrécissait, devenait plus tortueuse et plus sauvage, les roches plus hautes et plus abruptes, parmi des éboulis de pierrailles. On pénétrait dans une région propice aux fuites et aux embuscades, pays de bandits et de contrebandiers, où les troupes royales ne s'aventuraient que rarement et avec prudence.

Notre Navarrais était trop un enfant de ce rude pays pour rien remarquer de ses singularités. Il ne songeait, en cette minute, qu'aux ennuis et surtout aux dépenses de son voyage. Il s'en effrayait. Il supputait, à un maravédis près, les doublons et les réaux que lui avait déjà coûtés le seul trajet de Pampelune à Madrid. Le Duc, son patron, aurait-il la générosité de l'en dédommager par un beau cadeau ? C'était peu probable. Autant ce grand seigneur se montrait dépensier avec ses maîtresses, autant il était avare avec ses amis et ses officiers !.. Ah ! pourquoi don Tomàs avait-il quitté son hôtel patrimonial de Pampelune, son vieil hôtel, proche le rempart, si bien abrité et si commode, d'où il pouvait suivre les offices de la cathédrale, sans sortir de sa chambre !.. »

Il remuait encore ces pensées chagrines, lorsqu'il atteignit les premières maisons de Véra. La sienne se trouvait à l'autre extrémité du village, à une assez grande distance de l'église et des dernières habitations paysannes. Entourée, par devant, d'une rangée de cyprès et, par derrière, d'un jardin et d'une clôture basse en pierres sèches, elle était complètement isolée. C'était un « palais » à l'ancienne mode, vieux logis de forme cubique et massive, avec une porte romane en plein cintre, surmontée d'un énorme écusson aux armes du bon seigneur, un blason d'un fort beau relief, taillé et sculpté dans un bloc de marbre rouge des Pyrénées, et qui était, en vérité, très pompeux et très imposant. La façade ne présentait aucune ouverture au rez-de-chaussée, seulement cinq petites fenêtres, au premier et unique étage, d'étroites fenêtres à vitraux branlants et à losanges de plomb. Le portail en plein cintre s'ouvrait sur un

large vestibule ou plutôt une sorte de cour intérieure, autour de laquelle s'ordonnaient des greniers et des écuries. Un primitif escalier de bois, tout droit et accôté au mur, conduisait aux appartements du premier étage et à la grande salle, laquelle prenait jour sur le jardin.

Don Tomàs, sitôt descendu de cheval, expédia un frugal déjeuner chez son fermier, et, tout de suite, aidé de la femme et des deux filles du rustre, il se dépêcha d'ordonner les préparatifs de la collation... Ah! il ne s'agissait pas de se faire mépriser par ces *Gavatches*! Vite, vite! Qu'on ouvrît les coffres, qu'on en sortît les tentures de gala, celles qu'on disposait sous les fenêtres et sous les porches, pour les processions! Qu'on époussetât les tabourets et les bancs de bois qui garnissaient la salle, — et l'unique fauteuil en cuir de Cordoue!... Cette salle, dans son austère nudité, avait tout de même assez grand air, avec son parquet de sapin dont l'odeur aromatique et sylvestre parfumait toute la pièce, sa table de chêne, carrée et puissante comme une citadelle. En guise de nappe, don Tomàs y fit étendre bout à bout deux grandes serviettes en toile de Flandres, qui lui étaient venues par héritage, de cousins éloignés. Ces serviettes, vraiment précieuses et admirables, représentaient, dessinées dans la trame même de la toile, des scènes et des figures variées : l'écusson impérial avec l'aigle bicéphale de la Maison d'Autriche, — au-dessous, l'entrée de l'Empereur Charles-Quint, couronne en tête, dans sa bonne ville de Gand, — et, tout autour les cités flamandes, Bruges, Ypres, Louvain, Courtray, Lille, Valenciennes, reconnaissables aux clochers de leurs églises, au profil de leurs remparts, de leurs halles, aux costumes de leurs bourgeois, s'exerçant à tirer de l'arbalète dans la campagne...

Le Navarrais était très fier de posséder ces deux pièces magnifiques. Quand la fermière y eut disposé les plats pour la collation, il se recula jusqu'à la porte d'entrée, afin de contempler l'ensemble. Satisfait, il s'assit dans le fauteuil en cuir de Cordoue, et, placidement, il attendit ses hôtes, bien résolu d'ailleurs à ne pas se montrer à eux : dès qu'ils seraient signalés, il disparaîtrait.

***

Enfin, vers quatre heures, le palefrenier qu'il avait envoyé au devant de « ces Français, » déboula, bride abattue, de l'allée de cyprès.

D'une haleine, il conta ce qu'il avait vu : qu'une douzaine de dames et de cavaliers étaient tombés en grand tapage, à Hendaye, sur le coup de midi ; qu'ils y avaient mis pied à terre, pour dîner à l'*Hôtellerie du Grand monarque*. Tous étaient masqués : il avait tout observé... Et, pendant que les autres étaient encore à table, trois d'entre eux, également masqués, deux hommes et une femme avaient donné l'ordre de seller leurs chevaux à petit bruit, et ils étaient partis clandestinement, longeant la rivière jusqu'à Béhobie. Ils avaient fait un détour pour ne pas traverser le village, et, une demi-lieue plus loin, ils avaient traversé un gué. De là, ils s'étaient lancés sur la route de Véra, au grand galop, — d'une allure si précipitée vraiment que lui, le palefrenier, malgré son genêt andalou, il avait dû prendre un raccourci dans la montagne. Mais ils le talonnaient de très près : ils arrivaient.

Don Tomàs prêta l'oreille : un bruit de galopade s'entendait dans le lointain. Il l'écoutait, le cœur battant, fort intrigué et troublé par le rapport de son valet : que signifiait ce manège singulier? Pourquoi ces trois personnages avaient-ils l'air de se cacher des autres? Au lieu de l'*impromptu* annoncé, cela tournait à l'imbroglio de théâtre. Au lieu de la bande joyeuse qu'il se figurait, seulement trois comparses masqués... Mais, sans doute, ce n'était qu'une amourette du chevalier d'Osséja, qui, désireux de solitude, s'était esquivé avec sa belle et son confident.

Les sabots des chevaux martelaient maintenant les cailloux de l'allée. Le Navarrais courut à une des étroites fenêtres pratiquées dans la façade, et il vit en effet trois cavaliers masqués s'arrêter devant le portail. Ils paraissaient tout essoufflés par la course. Néanmoins ils s'interpellaient bruyamment, poussaient de grands éclats de rire, en s'épongeant le front de leurs mouchoirs. Le chevalier d'Osséja ôta son chapeau, puis son masque, tandis que son compagnon aidait la dame à descendre de cheval. Déjà, rien qu'au timbre de la voix, don Tomàs avait reconnu le chevalier. Mais les deux autres?... Ils venaient de se démasquer

à leur tour. Le bon seigneur les dévisageait avidement... Ce cavalier, à la petite moustache blonde posée sur la lèvre comme un trait d'or, ce jeune homme aux yeux de flamme et comme brûlés de passion, voici qu'il croyait le reconnaître... Plus de doute! c'était l'homme aux rubans couleur de feu, le mystérieux inconnu qu'il avait entendu nommer Cardénio... Et cette jeune fille brune, rieuse et provocante, à la bouche sensuelle et à la gorge épanouie, qui avait si fière tournure dans sa longue jupe de velours gris, sous le feutre au panache guerrier?... Stupeur! C'était Doña Maria-Luisa d'Orléans, — la Reine! Sa Majesté catholique!

Le vieux gentilhomme navarrais était écrasé d'une telle découverte. Tout se brouillait et se confondait dans son esprit. Il n'eut plus conscience que d'une chose, c'est qu'il venait de surprendre un terrible secret, — un secret qu'il ne devait pas savoir, une abomination qu'il ne devait pas avoir vue : il aurait voulu, pour cela, être effectivement écrasé, ou pouvoir se supprimer lui-même !... Mais *ils* allaient monter l'escalier! Éperdu, il enjoignit à son valet de descendre au-devant des voyageurs, avec la recommandation expresse de ne pas dire qu'il se trouvait là! Après quoi il poussa le verrou de la porte qui communiquait avec la salle où la collation était préparée, et, l'oreille appuyée contre la serrure, il épia les événements.

En une angoisse affreuse, il se remémorait ce qu'il avait appris la veille, à Saint-Jean de Luz : que la Reine était entourée d'ennemis, lesquels cherchaient à la perdre par tous les moyens. Si ces deux jeunes gens avaient mission de la compromettre, de l'enlever peut-être?... Et c'était pour cela, pour cette infamie, que lui, don Tomàs de Zumarraga, avait prêté sa maison! Son devoir était de réparer sa faute, de défendre sa souveraine, fût-ce au prix de sa propre vie! Instinctivement, sa main chercha la garde de son épée, — et, comme il ne percevait aucun bruit dans la salle, il se rapprocha de la fenêtre, pour voir si les jeunes gens étaient montés. Il n'aperçut que le chevalier d'Osséja qui faisait le guet dans la cour, près des chevaux, que lui-même avait donné l'ordre à son fermier de tenir préparés. Le crime était patent : ces deux scélérats voulaient enlever la Reine! Cependant aucun bruit ne venait de la salle : l'homme aux rubans couleur de feu aurait-il déjà entraîné l'imprudente?... De nouveau, il approcha son oreille de la serrure, et, après quel-

ques instants, il distingua un murmure de paroles passionnées, des paroles italiennes, que le vieux soldat comprenait fort bien, ayant servi à Naples et à Milan.

Tout à coup, la voix virile s'éleva, devint plus fervente. Elle disait :

— Ma Princesse !... Oh ! laissez-moi vous donner toujours ce nom... comme autrefois, vous vous souvenez, dans ce beau jardin plein de fleurs et de musiques... Ma Princesse ! Vous êtes toujours ma Princesse !

— Taisez-vous, Cardénio, je vous en prie ! interrompit une voix moqueuse, que, cependant, on sentait grosse de sanglots.

— Non, je ne me tairai pas !... Écoutez-moi ! Vous n'êtes pas faite pour être Reine ! Je connais votre cœur beaucoup mieux que vous-même !... Ne résistez plus ! Partons ! Les chevaux sont prêts ! Les entendez-vous qui piaffent à la porte ?...

La voix tendre se brisa tout à fait :

— Que me demandez-vous ? Hélas ! ce n'est pas possible !.. Toujours des folies ! Toujours *Les folies de Cardénio !*

— Ma Princesse, ma Princesse, laissez-vous aimer !.. Moi je vous aime, — je vous aime de toute mon âme !..

Don Tomàs, en ouïssant ces discours, ne se possédait plus. De semblables propos adressés par un inconnu, un homme venu on ne savait d'où, à la Majesté catholique de la Reine de toutes les Espagnes, — quel sacrilège épouvantable !.. Mais quoi ? Qu'allait-il faire ? Allait-il provoquer un scandale en donnant un témoin de plus à une scène qui devait rester ensevelie dans un éternel silence ? Oserait-il d'ailleurs se montrer devant sa souveraine, lui un humble sujet, le majordome du duc d'Ossone ?...

Brusquement, il se résolut. Marchant sur la pointe des pieds, il ouvrit l'autre porte de la pièce, qui donnait sur la galerie à balustrade, et il descendit l'escalier aussi rapidement qu'il le put.

A sa vue, le chevalier d'Osséja qui faisait toujours le guet dans la cour, parut stupéfait, puis hors de lui :

— Comment !.. Vous ici, Don Tomàs !

— Monsieur, dit le Navarrais, en marchant sur le jeune homme la tête haute, l'air menaçant, — vous êtes un imposteur ! Vous m'avez vilainement trompé. Mais dans l'unique intérêt de la personne que vous savez (que Dieu la garde !) — et en

prononçant ces mots, il souleva son chapeau : — dans l'intérêt d'Elle seule, je vous pardonne. Je n'aurai rien vu, rien entendu, je ne saurai rien à jamais, — je vous le jure ! — mais à une condition, c'est que, sur l'heure, sans tarder d'une minute, vous rameniez vos deux compagnons à Saint-Jean de Luz... Sinon, j'arme mes paysans ! Il y va de votre tête à tous deux ! Prenez garde !.. Et maintenant, allez, monsieur ! Allez avertir qui vous savez !

Le chevalier faisant mine de résister, Don Tomàs le poussa assez rudement par les épaules :

— Mais allez donc, monsieur !

Et, tandis que le jeune homme, l'air effondré et hagard, s'enfonçait sous le porche sculpté, le Navarrais, pour surveiller le départ, se dissimulait derrière un des vantaux massifs de la porte en cœur de chêne, toute hérissée de clous et de ferrures...

Désormais, il ne sortira plus de sa cachette. On ne le rencontrera plus. Mais il sera partout présent. Et c'est par ses yeux que nous allons voir se dérouler toute la suite de cette histoire...

LOUIS BERTRAND.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

NOS GRANDS CHEFS

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Il a préparé, non pas seul, mais principalement, l'admirable mobilisation française. Il a, des hauteurs du Grand-Couronné, rejeté la puissante armée d'invasion bavaroise. A Verdun, il a cloué sur place la formidable offensive allemande. Par trois fois il a sauvé la France, à laquelle il a donné trois de ses fils. On voudrait ici essayer de fixer dans ses principaux traits cette grande figure de soldat, l'une des plus hautes et des plus pures de la guerre.

I. — LA FAMILLE. — LES PREMIÈRES ARMES

« Pour moi, a-t-il dit, je me sens profondément le petit-fils de ces gentilshommes de campagne qui n'avaient pas de rubans pour aller à la cour. » Ils avaient, ce qui vaut mieux, la vraie noblesse, celle du cœur. Fiers de porter l'un des beaux noms de France, ils l'étaient plus encore des services par lesquels, d'âge en âge, ils avaient soutenu l'honneur de leur « maison. » Alliés à la famille du maréchal de Castelnau, les Curières, — la salle des Croisades, à Versailles, en témoigne, — ont eu deux des leurs parmi les compagnons de saint Louis en Égypte. Un autre fut ministre de France à Genève et maréchal de camp sous Louis XVI. Un autre servit glorieusement sous d'Estaing,

son compatriote, et fit la guerre d'Amérique. Des soldats, des marins, des prêtres, des administrateurs, des avocats, des notaires, du côté maternel comme du côté paternel, ils n'ont tous qu'une même ambition : servir. « La vieille France, écrivait naguère le général, nous lègue cette admirable conception de l'honneur et du service : chacun à sa place, si modeste soit-elle... Que chacun fasse son devoir sans se plaindre que les autres ne le fassent pas. »

Ainsi conçue et ainsi pratiquée, fortifiée et épurée par l'idéal chrétien, la tradition nobiliaire crée les races vigoureuses, les familles unies et fécondes ; elle crée aussi et elle entretient l'aptitude au commandement. A résider et à vivre sur ses terres, à se tenir toujours très près du peuple, la vieille noblesse provinciale française avait acquis une autorité morale et sociale dont l'ancien régime, pour son malheur, n'a pas su tirer parti. Le marquis Michel de Curières de Castelnau, le père du général, symbolise à un degré éminent toutes les vertus de sa lignée. Il avait quitté le château familial de Saint-Côme pour s'établir comme avocat à Saint-Affrique. C'était une âme antique, une personnalité originale et attachante. Il n'avait jamais lu un roman, n'était jamais entré dans un théâtre. Très cultivé d'ailleurs, érudit même, lettré et philosophe, écrivain à ses heures, son culte fervent du passé ne l'empêchait pas d'ouvrir largement les yeux sur son temps : il avait réfuté le livre de Jules Simon sur *la Religion naturelle* et il s'était vivement épris des idées de Le Play. Sa courtoisie raffinée, sa bonhomie charmante tempéraient de grâce et de bonne grâce sa naturelle gravité. Homme de foyer avant tout, il veillait avec une tendre et ferme sollicitude sur l'éducation de ses enfants, leur écrivant, quand ils étaient loin de lui, de longues, d'abondantes lettres; il eut sur eux une grande influence, notamment sur celui qui, plus que tous les autres, devait illustrer sa maison.

Les Curières de Castelnau sont originaires du Rouergue, et leur petite patrie, qu'ils n'ont guère quittée, ou à laquelle ils revenaient toujours, les a fortement marqués de son empreinte. Pays rude, montagneux, surtout agricole, sillonné par les derniers escarpements du Massif Central et des Cévennes, mais qui nous achemine, par d'aimables vallons, vers la molle Guyenne. Sur ces hauts plateaux calcaires, l'âpreté et la solidité auvergnates s'atténuent et se nuancent déjà de finesse

méridionale. Ces traits ne sont pas inutiles à noter. Presque toujours les grandes vies et les grandes œuvres sont l'attribut des « âmes d'un seul paysage. »

C'est dans ce milieu simple, laborieux, profondément chrétien, aux mœurs patriarcales, que naquit, le soir de Noël de l'année 1851, le futur général. Il était le troisième fils du marquis Michel. Les deux aînés, Léonce et Clément, firent d'excellentes études : le premier fut magistrat, puis avocat et enfin député de l'Aveyron et président de *l'Action libérale*; le second entra à l'École polytechnique, fut un brillant ingénieur en chef des mines, puis un remarquable capitaine d'industrie; on l'avait surnommé « le premier mineur de France; » tous deux sont morts avant la guerre. Leur frère Édouard, très différent d'eux, était surtout attiré par la vie d'action. Remuant, batailleur, avide de jeux et d'exercices physiques, il voulait être marin ou soldat. Ses études achevées au collège des Jésuites de sa ville natale, il va les compléter à Paris, son baccalauréat ès sciences passé, à l'École préparatoire de la rue des Postes. Au mois d'octobre 1869, il entre à Saint-Cyr dans un très bon rang. Il a dix-huit ans. Au collège, au foyer familial surtout, il a reçu une forte trempe intellectuelle, morale et religieuse : les grandes « directives » de sa vie sont arrêtées. A travers les grilles de son internat parisien, il a entrevu l'étincelant Paris de la fin du second Empire; il a nettement senti la place éminente et enviée que la France occupait alors dans le monde, et de cette radieuse vision il lui est resté dans l'âme une nostalgie que rien, sauf la victoire finale de nos armes, n'a pu dissiper. Avant de subir une douloureuse éclipse, il semblait que le génie français jetât quelques-uns de ses plus beaux feux.

Moins d'un an après, la guerre éclatait. La jeunesse est la jeunesse, et l'on ne doutait point de la victoire à Saint-Cyr. Il semble pourtant que le jeune saint-cyrien, avec cette fermeté de bon sens réaliste qui l'a toujours caractérisé, n'ait point partagé toutes les illusions de ses camarades. « En 1870, devait-il dire plus tard, j'ai été le témoin d'une autre mobilisation, *improvisée dans une atmosphère de désordre*, de cohue avinée et braillarde. *Les cœurs se serraient* au spectacle de ces agitations, de ces exaltations maladives, artificiellement entretenues. » La leçon, en tout cas, ne sera pas perdue.

Les aînés, nommés d'office sous-lieutenants, étaient, dès la

première heure, partis à la frontière. Trois semaines plus tard, à la nouvelle des désastres du 6 août, ce fut au tour des élèves de première année, de la « promotion du Rhin. » Affecté au 31ᵉ d'infanterie, le sous-lieutenant de Castelnau ne put rejoindre son corps en temps utile, les services de l'arrière étant entièrement désorganisés. Sur ces entrefaites, l'armée de Châlons, dont il devait faire partie, capitulait à Sedan. Peu avant l'investissement de Paris, il recevait l'ordre de se rendre à l'armée de la Loire qui se constituait. Là, comme on avait un besoin urgent de cadres, on le nomma d'emblée capitaine, le 27 octobre, au 36ᵉ régiment de marche dans l'armée d'Aurelles de Paladine; et depuis lors, il est engagé dans une longue suite de combats ininterrompus. Sa bravoure, son instinct guerrier, son esprit d'organisation, son action sur le troupier se font vite remarquer de ses chefs, qui lui prouvent leur confiance en le nommant adjudant-major. Et puis, ce fut, sous Chanzy, la « retraite infernale, » et, par ce très dur hiver, les longues marches dans la neige, les nuits d'embuscade, les bivouacs hâtifs et souvent troublés; et enfin, les 11 et 12 janvier, la grande bataille du Mans, où succombait avec honneur la 2ᵉ armée de la Loire. Cette fois, la défaite est irrémédiable. Ces jeunes troupes improvisées refluent en désordre vers Laval. Il faut couvrir leur retraite. Jugé par Jauréguiberry particulièrement solide, le régiment du capitaine de Castelnau fait partie de ces arrière-gardes. Le 14 janvier, il prend part encore au dernier combat qui précéda l'armistice.

L'armistice signé, le 36ᵉ régiment de marche est envoyé provisoirement à Châtellerault pour s'y reformer; puis il est désigné pour faire partie de l'armée de Versailles. Le jeune capitaine participe aux douloureuses opérations contre la Commune, sous les ordres du colonel Davoust d'Auerstaedt, admirable soldat auquel il est attaché comme officier de liaison, et pour lequel il conçoit une affection et une vénération profondes. La belle conduite du colonel et de son régiment leur vaut d'être cités dans un ordre du jour signé du chef du gouvernement provisoire. Mais toutes ces satisfactions d'amour-propre ne sauraient atténuer l'impression de profonde tristesse que laissent au futur général les tragiques événements auxquels il vient d'assister. Le deuil de la patrie violée, mutilée, déchirée par des discordes intestines, en assombrissant sa jeunesse, lui

met au cœur l'ardente passion du relèvement national et le désir d'y travailler de toutes ses forces. Il est d'ailleurs trop simplement et trop intimement chrétien pour ne pas croire, lui aussi, à la « justice immanente. » Mais l'expérience précoce qu'il vient de faire de la guerre lui a prouvé que la folle vaillance et l'intuition même du champ de bataille ne suffisent pas à assurer la victoire; il y faut la méthode, l'organisation, l'entraînement, les lentes préparations de la science. L'éducation militaire de l'armée française est à refaire de fond en comble. A cette œuvre de longue haleine, il va se vouer corps et âme.

II. — D'UNE GUERRE A L'AUTRE

Et d'abord, estimant que l'École de Saint-Cyr, telle qu'elle était alors organisée, n'a plus rien à lui apprendre, il n'y rentre pas pour y achever sa seconde année, et il se met à la disposition du ministère. La Commission de revision des grades, eu égard à ses brillants états de service, n'enlève qu'un seul galon à ce capitaine de dix-neuf ans, et il est envoyé comme lieutenant à Bourg. Alors commence pour lui cette vie laborieuse et modeste qui fut, d'une guerre à l'autre, celle de tant d'officiers français. Aimant passionnément son métier, il remplit avec une scrupuleuse conscience tous ses devoirs d'état; il étudie sur le vif cette âme du soldat français dont il a parlé l'an dernier avec une si paternelle tendresse, et il s'y attache profondément; il sait par expérience toutes les ressources de courage, de gaîté, de stoïque endurance, d'inépuisable dévouement qu'elle recèle; mais il sait aussi, par expérience également, qu'elle ne se livre pleinement qu'à ceux qui ont su mériter sa confiance. « Jeunes hommes de France, qui rêvez plumets, sabres, brillants uniformes, si vous ne sentez pas en vous une flamme secrète, allumée par le flambeau du christianisme, qui vous incline généreusement, affectueusement, vers le cœur des humbles, vos subordonnés, dissipez vos rêves; vous n'êtes pas créés pour être officiers de France! Jeunes hommes, passez votre chemin, vous n'avez pas la vocation! » Lui, il avait la vocation, et il savait se faire adorer de ses soldats, en même temps qu'estimer de ses chefs. En 1876, à vingt-quatre ans, il passait capitaine, et chacun s'accordait à lui prédire un bel avenir.

Tout en s'initiant, dans le plus minutieux détail, aux choses

de sa profession, il suivait avec une ardente attention le travail de reconstitution matérielle, intellectuelle et morale que, sous la direction de quelques grands soldats, s'imposait l'armée française; il applaudissait aux heureuses initiatives patriotiques de Gambetta. Enfin, convaincu que, pour bien remplir sa fonction, il faut être au-dessus de sa fonction, et qu'une haute et large culture est nécessaire à qui veut commander les hommes, il travaillait avec acharnement, poussait ses études et ses lectures en tous sens, se reposant de ses livres d'histoire par des ouvrages de philosophie religieuse, annotant, écrivant, méditant, bref, essayant de se former sur toutes les questions qui se posaient à lui une opinion personnelle et réfléchie. Suivant d'instinct le mouvement qui, vers la même époque, poussait un Brunetière, un Sorel, un Hanotaux, à se tourner vers les grandes œuvres ou les grandes périodes de notre histoire, pour leur demander des modèles ou des enseignements, il étudie sans relâche les campagnes de Turenne et de Napoléon : Turenne, vers lequel le portent toutes ses affinités électives, et qui lui enseigne l'art précieux de « ne rien laisser au hasard de ce qu'on peut lui enlever par conseil et par prévoyance; » et Napoléon, « le maître des maîtres, » dont les *Mémoires*, achetés sur sa maigre solde, vont devenir son livre de chevet, et qui sera son grand professeur de tactique et de stratégie. Toutes les autres influences qu'il pourra subir ne feront que renforcer ces deux-là.

Et dans ses diverses garnisons, Bourg, Givet, Ham, Laon, il prépare le concours de l'École de guerre où il est admis en 1878. Il tira un grand profit de l'enseignement fort élevé et suggestif qu'il y reçut. Les solides et pénétrantes leçons de Camille Rousset sur Richelieu et sur Mazarin l'amenèrent à prendre nettement conscience de ce qui sera l'une de ses idées maîtresses : la nécessité de ne pas concevoir la guerre comme une province indépendante et isolée de l'activité humaine, mais bien au contraire comme une des formes et un des moyens de l'action politique entendue au sens le plus haut et le plus général du mot; d'où l'obligation, pour « la conduite de la guerre, » de vues très précises sur la situation d'ensemble, sur le but à poursuivre, bref, d'une vraie « politique de guerre, » nette, souple, continue, cohérente. Cette idée, à la fois si simple et si profonde, mais que tant de militaires professionnels,

et même d'hommes politiques, n'ont pas eue, il ne devait cesser de l'enrichir et de la creuser.

Quand, en 1880, le capitaine de Castelnau, breveté d'État-major, sortit de l'École de guerre pour se rendre à sa nouvelle garnison de Toulouse, au 59e d'infanterie, il était marié. Il avait réalisé le rêve charmant de sa prime jeunesse et fondé ce beau foyer, qui devait être, comme il l'a dit, « la grande affaire de sa vie. » Il avait épousé une amie d'enfance, une de ses cousines du côté maternel. Douze enfants, — huit fils et quatre filles, — sont nés de cette union. Trois polytechniciens, deux saint-cyriens, un élève de Saint-Maixent, un élève de l'École des Mines de Saint-Étienne, cette simple nomenclature dit assez ce que fut l'éducation d'une famille où l'intelligence, le travail, le culte religieux du devoir sont une constante et vivante tradition. Lorsque la guerre éclatera, le père sera plus fier de partir avec ses six fils, — l'un déjà est mort, le dernier n'a que quinze ans, — que de son titre de général d'armée.

Cependant la carrière de celui-ci se poursuivait, facile, régulière, toujours laborieuse, avec son utile cortège d'expériences nouvelles. Il était bientôt, à Toulouse même, attaché à l'état-major de la 34e division; puis, distingué par le général Delbecque, il était appelé à l'état-major du 17e corps. En 1889, il est nommé commandant, puis décoré. Et, de temps à autre, sur les bords de la Sorgue, la petite rivière qui baigne la jolie ville de Saint-Affrique, on voyait se promener, aux bras l'un de l'autre, un officier alerte et cordial et le vieux marquis Michel, tout fier de son « Édouardou. »

Au début de 1893, le commandant de Castelnau est mandé à Paris par le général de Miribel, ce magnifique soldat et ce grand cœur, auquel la France triomphante doit un souvenir ému et reconnaissant, car nul n'a plus fait pour la réorganisation de sa force militaire. Le général avait été frappé des vues originales et pratiques de son subordonné concernant la mobilisation : il le place au premier bureau de l'État-major général de l'armée, poste de choix et de confiance où bien vite le nouveau venu fait apprécier de tous sa souple compétence et son caractère. C'était le moment où l'armée française, en pleine possession de tous ses moyens, donnait à tous ceux qui l'approchaient l'impression de former désormais un instrument de guerre redoutable. Aux grandes manœuvres d'ensemble de 1891, elle

avait, pour la première fois depuis 1870, manifesté largement, aux regards de l'Europe étonnée, sa force reconstituée : troupes nombreuses et instruites, cadres excellents, outillage perfectionné de campagne et de forteresse, doctrine robuste, vécue, puissamment expérimentale, et qui sera bientôt remarquablement condensée dans le Décret de 1895, sur *le Service des armées en campagne*. A cette armée il manquait encore cependant un rouage de première importance : un plan de mobilisation qui fût exactement adapté aux besoins changeants et aux ressources présentes de la défense nationale. Attaché à ce nouveau service, Castelnau s'y consacra tout entier. Sa collaboration apparut si précieuse que, l'époque venue, en 1894, du stage obligatoire de deux ans dans la troupe imposé aux officiers d'état-major, le général de Boisdeffre le fit affecter au 115ᵉ régiment d'infanterie, en garnison à Paris, ce qui lui permettait de venir passer presque tous ses après-midi au Ministère. Son stage accompli, en 1896, il est nommé lieutenant-colonel, et il revient définitivement au premier bureau, d'abord comme sous-chef, puis comme chef. Il y devient le bras droit et bientôt l'intime ami du général Delanne, encore l'un de ces grands chefs qui ont modestement, mais puissamment préparé nos victoires, et qu'il faut signaler à la respectueuse gratitude des générations nouvelles. Au bout de trois années et demie d'une collaboration étroite et d'un travail acharné, le plan de mobilisation est entièrement refondu et remis au point. Depuis, il n'a subi que de légères modifications de détail; mais, dans ses grandes bases, il est resté absolument intact, et, en 1914, il a été mis en œuvre tel qu'il avait été conçu et définitivement établi en 1900. L'événement allait prouver qu'il avait été bâti de main d'ouvrier.

Pour le récompenser, on nomma Castelnau colonel. Il prit le commandement du 37ᵉ d'infanterie, l'ancien régiment de Turenne, qui tient garnison à Nancy et fait partie de la fameuse division de fer. Jamais chef ne s'identifia plus complètement avec la troupe d'élite qui lui a été confiée. De la vie très rude qui est celle des corps de couverture, il prend sa part active. De chacun de ses hommes il exige le maximum d'efforts; mais il prêche d'exemple, et par sa bonté, sa franchise, l'intérêt paternel et personnel qu'il témoigne à tous, il sait si bien leur donner le sentiment qu'ils sont les collaborateurs indispen-

sables d'une grande œuvre commune, qu'il obtient d'eux tout ce qu'il veut. Son régiment, c'est le prolongement de sa famille; et quand le général Michal voudra faire de lui son chef d'état-major, il hésitera d'abord à quitter « ses enfants. » Entre temps, il poursuivait ses travaux personnels; il étudiait sous tous ses aspects cette frontière de l'Est qu'il allait être appelé à défendre. Quand, en 1905, après Tanger, M. Doumer voulut se rendre compte par lui-même de l'état de nos organisations défensives, ce fut le colonel de Castelnau qui lui servit de guide : sa netteté et son ubiquité d'esprit, sa haute conscience, sa compétence émerveillèrent ses auditeurs. Peu de temps après, il recevait enfin les étoiles, que, sept années durant, le régime lui avait fait si mesquinement attendre.

On l'envoie tout d'abord à Sedan commander la 24e brigade. Bientôt il est désigné comme chef d'état-major éventuel d'une armée et il va prendre à Soissons le commandement de la 7e brigade. En 1910, sur la proposition du général Tremaud, dont il était le chef d'état-major désigné, il reçoit la troisième étoile et va prendre à Chaumont le commandement de la 13e division du 7e corps d'armée. Au printemps de 1911, il est amené à faire au centre des Hautes Études militaires une série de conférences qui eurent quelque retentissement. Avec bonhomie, mais avec autorité et avec force, émaillant son discours de ces formules vives, frappantes, gonflées d'expérience, comme il les aime, il y exposait sa philosophie de la guerre. Dans la première, sur *la Doctrine*, il montrait l'importance capitale qu'il y avait pour une armée bien constituée à posséder un corps de doctrine unique, simple, clair, substantiel, perpétuellement revivifié et illustré par l'enseignement théorique et pratique des écoles et de la vie militaire; il montrait que cet excellent corps de doctrine, l'armée française le possédait, grâce aux pénétrants « psychologues militaires » qui avaient élaboré les règlements de 1895, et il en défendait vigoureusement certains articles contre les critiques superficielles des jeunes théoriciens de l'état-major. Dans une autre conférence, il exposait ses vues de toujours sur la conduite de la guerre. Appuyé sur l'histoire, il insistait sur l'étroite et nécessaire interdépendance de l'action diplomatique et de l'action militaire. « La politique et la guerre, disait-il, tendent donc évidemment vers le même but. De là l'impérieuse nécessité d'une action essentiellement con-

cordante. Suivant la forte expression de Clausewitz, la guerre n'est que « la politique continuée par d'autres moyens ! » Et développant sa pensée en des termes qui, à cette date, étaient véritablement prophétiques, il ajoutait :

Ce constant échange de vues, de renseignements et d'études (entre le département militaire et le département politique), répond à une impérieuse obligation. Faute de s'y soumettre, on s'expose à de funestes désastres militaires ou à d'humiliantes retraites diplomatiques... *L'activité et la souplesse diplomatiques sont particulièrement mises à l'épreuve dans une guerre de coalition.* Il ne suffit pas de réaliser avant la lutte une entente complète et loyale entre les Alliés, il importe encore de la maintenir dans des milieux fatalement excités et facilement irritables. *Il faut la défendre contre les malentendus, les défiances, les intrigues, les convoitises, et parfois même contre les événements...* La politique et la guerre exercent donc l'une sur l'autre une action réciproque et continue. *Le chef militaire ne saurait à aucun moment la méconnaître, s'il veut être prêt à servir un jour, en toute efficacité, les desseins de la volonté nationale.* Pour saisir tous les rapports utiles de la politique et de la guerre, il serait peut-être téméraire de compter sur les données hâtivement acquises au moment du besoin ou sur les élans de l'inspiration. *Le succès ne s'improvise pas, il se prépare.*

Le chef qui parlait ainsi aura bientôt pour mission de préparer le succès des armes françaises. Quand, au mois de juin 1911, le haut-commandement fut remanié, le général Joffre nommé généralissime et chef d'état-major général, le général Pau, auquel ce poste avait été offert, et qui avait cru devoir le refuser, recommanda très chaudement Castelnau, dont il connaissait depuis longtemps la valeur, au conseil supérieur de la Guerre. Nommé premier sous-chef d'état-major général, le général de Castelnau devient ainsi le collaborateur immédiat du généralissime.

Bientôt éclate l'affaire d'Agadir qui ouvre les yeux des plus aveugles sur les intentions belliqueuses de l'Allemagne. Fort négligée depuis quelques années, à chaque instant contrariée par de fausses manœuvres politiques, de coupables lésineries, des surenchères électorales, notre préparation militaire, surtout au point de vue des effectifs et du matériel, offrait d'assez graves lacunes. Le général de Castelnau fit tout ce qui était en son pouvoir pour les réparer. Il applaudit de tout son cœur aux

heureuses mesures réparatrices du ministre de la Guerre du cabinet Poincaré, M. Millerand. Quand celui-ci, pour un incident futile, dut se retirer, en décembre 1912, il allait faire voter par les Chambres un projet détaillé relatif à la prompte réfection et à la mise au point de notre matériel de guerre : ce projet, auquel le général n'était pas étranger, n'a été repris, hélas ! qu'en juillet 1914. On voulut courir au plus pressé en faisant voter la loi de trois ans. C'est auprès du général de Castelnau que venaient se documenter tous les inspirateurs et partisans de cette loi tutélaire, et nul n'aura plus efficacement contribué à la faire aboutir. Mais cela ne lui suffisait pas. Énergiquement soutenu par le seul général Gallieni, il réclama, à l'une des séances où, en avril 1913, se discutait la loi nouvelle, un matériel nouveau, et qui fût digne de la France. « Le maréchal Le Bœuf, s'écria-t-il, déclarait en 1870 qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre. Aujourd'hui, ce sont les guêtres qui manquent. Nous avons une armée de pouilleux ! » Et il donna ses preuves. Grand émoi au camp des ministres. On élabora de beaux programmes, un grand projet d'emprunt... et autant en emporta le vent ! Du moins, ce ne fut pas la faute du général de Castelnau si, en 1914, il manqua « des canons, des munitions, » — et des fusils, des mitrailleuses, des avions, des téléphones de campagne, des trains sanitaires et des équipements...

A la fin de 1913, sans avoir, dans l'intervalle, commandé de corps d'armée, il était nommé membre du Conseil supérieur de la Guerre, et succédait au général Pau, atteint par la limite d'âge, au commandement éventuel de l'armée de Lorraine. C'était alors, en dépit de ses soixante-deux ans et de sa moustache blanche, une grande force intacte, pleine de vigueur et de sève, à laquelle une constante activité et une charmante jeunesse de cœur ont conservé tout son ressort et tout son élan. L'expérience l'a enrichi sans l'alourdir. Petit, trapu, de bonne santé et de belle humeur, marcheur et cavalier infatigable, le front haut, le regard clair et fin, aisément malicieux, le visage souvent illuminé d'un bon sourire, la parole facile, savoureuse et cordiale, avec un léger accent du Midi, il évoque dans toute sa personne le souvenir des grands soldats du second Empire, avec quelque chose pourtant de plus réfléchi et de plus solide. Sa courtoisie, sa simplicité, sa franchise provoquent la confiance et attirent la sympathie. Quand la guerre l'aura fait plus large-

ment connaître, il sera, de la part de toute l'armée française, l'objet d'une sorte de vénération tendre qui rappellera un peu, et à juste titre, celle dont, en son temps, fut entouré Turenne.

La guerre! Le général de Castelnau la voyait venir, et il s'y préparait de toute sa clairvoyante énergie. Il organise la défense de Nancy et fait commencer d'importants travaux sur le Petit et le Grand-Couronné. Au printemps de 1914, profitant de quelques loisirs, il entreprend de ramasser les réflexions de toute sa vie touchant les problèmes essentiels de la défense nationale, et il rédige, pour son propre compte, un mémoire ayant pour objet « d'établir un plan d'opérations et de déterminer la forme que devra ou pourra affecter la conduite de la guerre. » Ce travail, qui fut communiqué au généralissime, n'a, malheureusement, pas été achevé. C'est un modèle de clarté, de sage prévision et de robuste bon sens. Les historiens militaires nous diront un jour les raisons majeures qui ont dû sans doute imposer d'autres « directives ».

Envisageant l'ensemble de la situation respective de la France et de l'Allemagne, le général constatait d'un côté une croissante volonté de guerre, de l'autre des dispositions profondément pacifiques. Il en concluait que « nous ne serons probablement jamais les agresseurs. » De là, pour nous, « au point de vue exclusivement militaire, une cause de réelle infériorité, » et l'obligation « d'admettre que l'heure originelle de la mobilisation allemande précédera de vingt-quatre heures au moins (et peut-être même de quarante-huit heures) le moment initial de notre propre mobilisation. » En se plaçant dans l'hypothèse la plus favorable, il estimait que « nous atteindrions théoriquement la frontière commune soit en même temps que l'ennemi, soit une demi-journée avant lui. » « Dans ces conditions, affirmait-il, nous devons renoncer à l'initiative des opérations et nous décider à adopter la défensive stratégique *en principe.* » Et il ajoutait : « La défensive stratégique nous subordonne pour un temps et dans une certaine mesure à la volonté de l'adversaire. Pour nous affranchir de ce joug, il importe de pénétrer au plus tôt les intentions de l'ennemi, de les déjouer d'abord, et de lui imposer ensuite notre propre volonté. » « Il ne faut pas perdre de vue, insistait-il, que la défensive stratégique ne saurait être une défensive passive... *Ce serait se vouer à la défaite.* Notre défensive devra être essentiellement active. L'attaque de

l'ennemi, c'est-à-dire son irruption sur notre territoire, devra être suivie, à délai aussi court que possible, d'une vigoureuse riposte destinée à briser le premier choc de l'adversaire et à nous ouvrir les portes de son propre territoire. »

Comment préparer cette riposte? Comment choisir judicieusement le terrain des premières rencontres, tout en perçant à jour les intentions de l'ennemi? C'est à quoi s'appliquait le général, en opérant la synthèse des multiples indications positives qu'il avait pu recueillir, et en s'en tenant tout d'abord au secteur qui lui avait été confié. En dépit de « l'extension extraordinaire de la *Mosel Stellung* » qui peut permettre à l'Allemand d'« adopter dans la zone Strasbourg-Metz une attitude défensive » et « d'y résister à un ennemi supérieur, » il croit à une violente poussée offensive allemande dans le secteur de la Moselle. « Cette offensive, disait-il, si elle est couronnée de succès, *livre à l'invasion les portes de la trouée de Charmes et lui ouvre la voie la plus directe pour atteindre, par Neufchâteau, la vallée de la Marne.* De plus, elle peut refouler pêle-mêle la masse française du Sud sur la masse du Nord, et les couper l'une et l'autre, comme en 1870, de leurs communications avec le cœur du pays. » Pour parer à ce grave danger, il y a lieu « de préparer le champ de bataille de la rencontre qui, selon toutes les probabilités, sinon selon toute certitude, *se développera à l'Est de la ligne jalonnée par la Meurthe inférieure et la Mortagne.* » A cet effet, il fallait s'assurer, par de préalables organisations défensives, de la possession de Nancy, — qui, vraisemblablement, et contrairement à l'opinion commune, ne sera pas attaqué dans les premiers jours de la guerre, — il faut aménager le Petit et le Grand-Couronné, et le plateau de Haye, de manière à constituer dans toute cette région une sorte de bastion défensif et offensif tout ensemble. L'armée qui agira sur ce front devra comprendre cinq corps d'armée, une ou deux divisions de réserve et deux divisions de cavalerie. « Cette armée devra être dotée *d'une importante artillerie lourde,* indépendamment des batteries fixes établies sur le Grand-Couronné. » Il sera bon aussi, afin d'appuyer notre droite au Rhin, et de retourner contre l'Allemagne les sentiments français des populations, de faire, dès le début des hostilités, une offensive limitée dans la Haute-Alsace. Enfin, il sera opportun de placer « sous un commandement, ou plutôt

sous une direction unique » les deux armées qui seront appelées à participer à cette série d'opérations.

Le général de Castelnau ne se contentait pas de ces indications nécessairement un peu sommaires. Il traçait, en termes très précis, le « cadre des directives générales à donner aux armées. Ces armées, au nombre de cinq, avaient chacune leur mission propre. Elles étaient surtout constituées en vue de la riposte par laquelle on se proposait de répondre le plus promptement possible à l'agression allemande. « Cette riposte, écrivait le général, se manifestera sous la forme de deux actions principales, se développant : l'une, à droite, dans le terrain entre les massifs forestiers des Vosges et la Moselle en aval de Toul; l'autre, à gauche, au Nord de la ligne Verdun-Metz. Ces deux actions seront étroitement soudées par des forces agissant sur les Hauts-de-Meuse ou en Voëvre. » L'entrée des Allemands en Belgique était accessoirement envisagée, et, pour répondre à cette extrême hypothèse, l'action éventuelle de deux armées, — la 5e et la 4e, celle-ci étant mise provisoirement en réserve, — était admise « dans la direction générale Dun-sur-Meuse-Virton. » Le rôle de la 2e armée était ainsi défini :

La 2e armée agira entre la 1re armée et le cours de la Moselle, en aval de Toul, prolongé en avant de cette place par le canal de la Marne au Rhin jusqu'à Foug et la ligne Vaucouleurs-Grand-Saint-Blin (inclus).

En s'appuyant à la tête de pont de Nancy dont elle devra assurer la possession, elle mettra hors de cause, en s'efforçant de les rejeter sur Metz, les forces ennemies opérant dans sa zone d'action.

La 2e armée se tiendra prête à déboucher de la ligne Lunéville-Grand-Couronné de Nancy, dans la direction générale Saint-Nicolas-Château-Salins, le 13e jour de la mobilisation.

Quartier-Général : Neufchâteau.

Ce plan très mûri, et qui n'allait pas tarder à prouver son excellence, était à peine esquissé, que les événements se précipitaient. La guerre éclatait, à l'heure voulue par l'Allemagne. Placé à la tête de la 2e armée, le général de Castelnau partait le 5 août pour Neufchâteau.

III. — LA TROUÉE DE CHARMES. — LE GRAND-COURONNÉ

Son grand principe d'une défensive stratégique n'avait pas été accepté. Il régnait alors à l'État-major un état d'esprit fort

différent. On y professait le dogme de l'offensive à outrance, — de l'offensive que l'on confond avec l'esprit d'offensive, — de l'offensive « poussée jusqu'au bout, sans arrière-pensée, » « au prix de sacrifices sanglants, » « en dépit des obstacles et des accidents inévitables. »

Or agir offensivement, en Lorraine, avec des moyens limités, sans l'artillerie lourde, dont il avait envisagé l'emploi, dans cet étroit couloir, dépourvu de perspectives stratégiques, sur un terrain très difficile, barré d'organisations défensives extrêmement fortes, sous la menace formidable de la place de Metz, c'était, aux yeux du général de Castelnau, aller au-devant de très graves difficultés. Mais un soldat n'a pas à discuter les ordres qui lui sont donnés ; il n'a qu'à les exécuter de son mieux. Renfermant donc en lui-même ses impressions personnelles, il s'installe à Neufchâteau avec l'État-major d'élite qu'il a lui-même formé, et dont le chef est le général Anthoine, et il prépare avec une méthodique et puissante activité les opérations qu'il aura à diriger. D'abord, il pousse avec vigueur les travaux de défense de Nancy et des deux Couronnés. Puis il prend contact avec ses hommes, officiers et soldats, au fur et à mesure qu'ils débarquent, se montrant partout, interpellant et encourageant les hommes, sachant trouver de ces mots qui réconfortent les troupiers et les attachent à leur chef, veillant à leur installation matérielle, bref, faisant sentir à tous sa présence réelle, sa ferme et paternelle autorité, communiquant à tous la généreuse ardeur qui l'anime, sa foi mystique dans les destinées de la Patrie. La mobilisation, qu'il a si minutieusement préparée, s'exécute comme il l'avait prévu, sans heurt, sans fièvre, avec la parfaite précision d'un mécanisme d'horlogerie, première victoire remportée par l'intelligence française sur la légendaire organisation allemande.

Les hommes arrivent de partout, mais surtout du Midi, « plus nombreux qu'on ne l'avait pensé, » « après un parcours de quarante-huit, et même de soixante heures, transportés dans d'inconfortables wagons à bestiaux. Une poussière épaisse et noirâtre s'attache à leurs mains et à leurs visages. Les membres sont engourdis, les corps sont courbaturés, la tête est vide, et pourtant, pas un murmure, pas la moindre protestation. » « On est là pour cela ! » déclarent-ils. A la froide résolution des hommes correspond chez les officiers une ardeur de sacri-

fice, annonciatrice des prochaines hécatombes. Le cœur du vieux chef en est tout remué. « Quelles que pussent être, a-t-il dit, les vicissitudes de la lutte que nous allions entreprendre et que nous savions devoir être très dure, nous nous sentions au cœur une confiance invincible. »

Et tout en remettant ses troupes en main, il prépare l'offensive qui lui est prescrite (1). En face de lui, il a des forces considérables, beaucoup plus considérables que ne le pense le haut-commandement français : car l'État-major allemand a conçu, pour mettre promptement hors de cause les armées françaises, une gigantesque manœuvre d'enveloppement par les deux ailes, et l'effort qu'il prononcera sur sa gauche en vue de s'ouvrir les portes orientales de la France et de couper les artères essentielles du pays n'aura guère moins de puissance et d'ampleur que celui qu'il va tenter sur sa droite. Le général de Castelnau a cinq corps d'armée à sa disposition : le 20e, le 18e, le 9e, le 15e et le 16e. Mais le 13 août, le 18e corps lui sera enlevé, et le 18, ce sera au tour du 9e, alors que la 2e armée est engagée dans une action offensive dont le front est déjà peut-être disproportionné aux effectifs qu'elle possède. D'autre part, ses deux divisions de cavalerie lui ont été retirées et sont immobilisées, par ordre supérieur daté du 14, « en arrière des troupes d'attaque, » en vue d'une exploitation ultérieure d'un succès prématurément escompté. De sorte que lorsque, le 14 août, la 2e armée s'ébranle, elle n'a pas tous les moyens dont elle aurait dû logiquement disposer. A ce moment-là, les 15e et 16e corps ont reçu l'ordre d'appuyer à sa gauche le mouvement de la 1re armée ; fortement installé en avant du Grand Couronné, le 20e corps formera charnière, tandis que le 9e corps, qui fait encore provisoirement partie de la 2e armée, est mis en réserve pour parer aux contre-attaques éventuelles débouchant de Metz.

Les 14, 15 et 16 août, les 15e et 16e corps se portent en avant vers la Garde et vers Maizières, livrant des combats locaux aux arrière-gardes ennemies, rencontrant çà et là, à Moncourt notamment, une résistance assez sérieuse. Ces premiers engagements laissent apparaître d'inévitables défectuosités auxquelles

(1) Le 13 août, le général de Castelnau recevait l'ordre définitif d'appuyer et de couvrir l'attaque de la 1re armée sur Sarrebourg, en prenant l'offensive dans la direction générale de Faulquemont, tout en assurant l'occupation et la défense du Grand-Couronné de Nancy.

le commandement a vite fait de porter remède, et dans la main de son chef, la 2e armée ne tarde pas à fournir les preuves d'une cohésion remarquable. Le 18, elle est arrivée à la Seille, qu'elle borde sur une partie de son cours : mais sa droite, assez éprouvée, ne parvient pas à progresser, et à sa gauche, le 9e corps, qui lui est enlevé par le commandement en chef, doit être hâtivement remplacé par les 59e et 68e divisions de réserve qui viennent à peine de débarquer. De plus, les aviateurs ont constaté l'existence de fortes organisations défensives sur tout le front Marthil - hauteurs Sud de Baronville - Morhange - Rodalbe - Bensdorf. Les intentions de l'ennemi sont encore obscures, mais la vraie bataille est imminente.

Le 19, le général de Castelnau distribue ses ordres : les 15e et 16e corps doivent, le lendemain, à partir de 5 heures, poursuivre vigoureusement leur offensive et s'efforcer de rejeter l'Allemand jusqu'à la voie ferrée Sarrebourg-Bensdorf. Pendant ce temps, les 59e, 68e, 70e divisions de réserve assureront, sur le Grand-Couronné de Nancy, la couverture face à Metz et renforceront les positions qu'elles ont déjà commencé à organiser. Entre ces deux groupements, le 20e corps, formant toujours charnière, s'installera dans une position d'attente, et se tiendra prêt soit à repousser une attaque débouchant de Metz, soit à appuyer éventuellement la progression des 15e et 16e corps.

Le 20, à l'aube, emporté par sa fougue, le commandant du 20e corps lance la 39e division à l'attaque des hauteurs de Marthil-Baronville, découvrant son flanc gauche. A 4 heures du matin, un formidable orage d'artillerie lourde s'abat sur les troupes françaises, et peu après, tout le IIIe corps bavarois, dévalant des bois, se rue à l'assaut. En une demi-heure, la 39e division, en dépit de tout son héroïsme, est bousculée, et à 8 heures, elle est en pleine retraite, entraînant dans son mouvement la 11e division ; presque tous ses chefs de corps sont hors de combat, et elle a dû laisser aux mains des Bavarois les deux tiers de son artillerie divisionnaire. Découverte par la retraite du 20e corps, vivement pressée par les Allemands, la 68e division de réserve se replie à son tour. Quant aux 15e et 16e corps, leur offensive a été retardée par le brouillard. Attaqués par des forces très importantes, fort éprouvés par l'artillerie lourde allemande, ils rétrogradent eux aussi, défendant

pied à pied le terrain, et se dégageant, surtout le 16e corps, par de vives contre-attaques.

C'est un grave échec, dont les causes, stratégiques et tactiques, sont multiples et complexes, mais dont il s'agit de limiter les effets, en attendant de le réparer. A dix heures trente, le général de Castelnau donne à toutes ses troupes l'ordre de se retirer par échelons : le 16e corps, vers Maizières et Réchicourt ; le 15e corps, vers Donnelay et Juvelize ; le 20e corps, sur la Seille. Mais les nouvelles reçues dans la journée le déterminent à exécuter une retraite plus complète. A seize heures trente, de son poste de commandement d'Arracourt, il prescrit à ses différents corps de se dérober pendant la nuit : tandis que de fortes arrière-gardes protégeront la retraite, le gros des troupes se rassemblera sur différents points qui leur sont fixés ; et rentré à Nancy, il installe son quartier-général dans l'infirmerie de la caserne Blandan. Là, dans une petite chambre dont il ne sortira guère, sur un bout de table où il mange, quand on peut l'y décider, il va élaborer le plan de la future bataille. Jour et nuit il est sur pied, sauf dans les rares heures où il s'étend sur son lit, pour essayer de dormir. Son premier soin est de reconstituer le gros de ses forces derrière la Meurthe et le front du Couronné. A cet effet, d'immédiates mesures sont prises. Les embarquements du 9e corps d'armée sont arrêtés ; les travaux de défense du Grand-Couronné sont activement repris et poursuivis par les éléments disponibles de cette unité et par les divisions de réserve ; on y installe des canons de gros calibre que fournit le gouverneur de Toul ; et tandis que la 73e division de réserve tient la rive gauche de la Moselle pour s'opposer à toute offensive adverse, les officiers d'état-major parcourent les routes de marche, orientant les colonnes de l'armée retraitante, groupant les isolés, acheminant les parcs et convois vers leurs destinations respectives. Grâce à ces heureuses dispositions, la retraite s'exécute avec un ordre et une rapidité remarquables.

Mais le 20, dans la soirée, on apprenait la mort héroïque, à la tête de ses chasseurs, du fils du général, Xavier de Castelnau. La légende s'est emparée de ce douloureux épisode ; la réalité, plus humaine et plus simple, n'en est pas moins émouvante. En recevant cette nouvelle, le général Anthoine se résout à la cacher provisoirement à son chef qui, ayant à prendre d'importantes décisions, a besoin de toute sa liberté d'esprit. Le 21,

dans la nuit, les ordres essentiels expédiés, un de ses officiers annonce au général son malheur, et chacun laisse ce cœur si tendre s'ensevelir dans sa douleur paternelle. Le mot fameux : « Continuons, Messieurs, » ne fut prononcé que le lendemain, en réponse aux sympathies attristées de son entourage. Il a été surtout appliqué à la lettre.

Car, bien loin de se laisser décourager par l'échec qu'il vient d'éprouver, et qu'il avait d'ailleurs prévu, confirmé par ses revers mêmes dans ses vues et ses pressentiments d'avant-guerre, le général de Castelnau ne rêve que de prendre sa revanche. Sur ce terrain qu'il connaît admirablement et dont il a exploré toutes les ressources, il se propose maintenant de livrer une bataille défensive, — celle-là même qu'il avait conçue en temps de paix et à laquelle il s'était préparé : couverte par les défenses du Grand-Couronné, son armée sera tenue prête à combattre sur les positions de Nancy et de Saffais-Belchamp, la gauche à la Moselle, la droite refusée vers Bayon. Cette bataille, il ne sait pas encore, ainsi qu'il l'écrit au général Joffre (21 août, 6 heures 30) si l'ennemi lui laissera le temps de la préparer, mais il va prendre toutes ses dispositions en conséquence. *Dès le 16 août*, prévoyant la forme qu'allait prendre la guerre moderne, il avait prescrit de faire le plus large emploi de la fortification de campagne, réagissant de son mieux contre les préjugés et les habitudes alors en honneur dans l'armée française, contre la répugnance instinctive du troupier à « remuer de la terre, » ne cessant de répéter : « Qu'on s'installe, qu'on s'asseoie, qu'on s'organise, » faisant vérifier chaque jour si ses ordres sont exécutés, intervenant fréquemment lui-même d'une façon particulièrement pressante. Il redouble d'objurgations et de prescriptions, et sous son active impulsion, les organisations promptement s'improvisent sur tout le front.

Très éprouvé lui-même, quoique vainqueur, par les combats des 19 et 20 août, l'Allemand n'a pas poursuivi avec vigueur ses avantages. Dès le 21, le contact est rompu entre les deux armées. D'autre part, la valeureuse résistance des arrière-gardes du 16e et du 20e corps, le 22 août, permet au chef de la 2e armée de regrouper ses forces comme il l'entend. Le soir du 22 août, toutes les troupes sont en place, la retraite est achevée, et malgré l'incertitude où il se trouve encore sur la situation de la 1re armée et sur les intentions de son chef, le général de

Castelnau peut installer le lendemain son poste de commandement à Pont-Saint-Vincent, en vue de la bataille qu'il médite.

Quelles sont les intentions de l'ennemi ? Voudra-t-il, par une attaque brutale contre les positions du Grand-Couronné, essayer de percer le front de l'armée française et de s'emparer de Nancy ? Ou bien, plus hardi et plus ambitieux, se propose-t-il, dans une poussée qu'il s'efforcera de rendre irrésistible, de s'ouvrir la trouée de Charmes, afin de prendre à revers les troupes adverses et d'agir sur leurs communications vitales? Castelnau est prêt à toute éventualité. Sur un front d'une soixantaine de kilomètres, de Sainte-Geneviève à Borville, son armée est massée, reposée, aguerrie et confiante, « merveilleux organisme, » selon le mot du général Balfourier, aux mains d'un tel chef. Lui, dans la petite école de Pont-Saint-Vincent, au centre de cet immense arc de cercle, à vingt-cinq kilomètres en arrière, calme, actif et grave, il épie les moindres mouvements de l'armée bavaroise que lui signalent ses aviateurs, ses officiers de liaison, ses nombreux services téléphoniques. Et il attend. De droite à gauche, le 16e, le 15e, le 20e corps attendent aussi, l'arme au pied. De fortes réserves ont été constituées pour la contre-attaque.

Le 22, au soir, l'armée du prince Ruprecht est entrée à Lunéville; le 23, elle a concentré des forces importantes sur les deux rives du Sanon. Le 24, dans la matinée, les reconnaissances aériennes annoncent que des formations ennemies considérables, dont deux corps au moins ont été repérés, franchissent la Meurthe à Damelevières et Mont-sur-Meurthe, la Mortagne à Lamath et Gerbéviller, s'avançant vers le Sud, tandis que d'autres masses sont signalées vers Serres et Valhey. L'Allemand offre le flanc droit. Immédiatement, à 11 h. 30, un ordre est expédié aux troupes de la 2e armée :

Il est essentiel d'arrêter ce mouvement et de profiter de la situation de l'ennemi pour lui infliger un échec.

En conséquence, tandis que les 15e et 16e corps d'armée et une fraction du 20e contiendront l'ennemi sur leur front, une attaque dans la direction générale de Serres (flanc droit du dispositif ennemi) sera exécutée par une division du 20e corps et les troupes disponibles du 2e groupe des divisions de réserve.

En même temps, le 8e corps de la 1re armée, voisin immé-

diat du 16e, était directement avisé d'avoir à « attaquer immédiatement dans la direction du Nord. »

Les ordres donnés à la 2e armée sont mis à exécution et ne tardent pas à produire l'effet qu'on escomptait. Surpris par cette offensive encore limitée, l'ennemi a ralenti son mouvement et il n'a pas attaqué au Sud du cours de la Meurthe. Il va s'agir maintenant de dénouer la situation et d'obtenir une décision. A 18 h. 30, la 2e armée reçoit de nouvelles instructions :

Demain, la 2e armée prendra l'offensive à 4 heures du matin. Le 20e corps atteindra le plus tôt possible la ligne de communication de l'ennemi (route Arracourt-Lunéville) et se portera ensuite sur ses derrières. Le 16e corps et le gros du 15e, appuyés par une puissante artillerie établie sur le front de Borville, que défend la 74e division de réserve, attaqueront le flanc de l'ennemi...

Dans la petite école de Pont-Saint-Vincent, le général fait les cent pas, les mains derrière le dos, en son attitude familière, ou bien il se penche sur une carte déployée sur une table trop étroite, pour préciser quelque détail de la topographie du champ de bataille. Et sans cesse un mot revient sur ses lèvres : Borville. Sur ces hauteurs qui dominent au loin toute la région, il faut qu'avant l'aube soient installées toutes les bouches à feu disponibles : c'est là que, dans la nuit lourde et sans étoiles, vont grimper toutes les batteries qu'on a pu réunir, celles de la cavalerie, celles du 16e corps, qui, demain, sèmeront inlassablement la mort dans les rangs des Bavarois.

La journée du 25 se lève. L'offensive française se déclenche. Les masses ennemies reprennent leur marche vers le Sud, exécutant devant les hauteurs de Saffais-Belchamp, où l'on attend leur attaque, la « manœuvre du mépris : » hardiment elles s'empressent vers la trouée de Charmes, afin d'atteindre la voie de Mirecourt et de Neufchâteau. Leur plan dévoilé, le général de Castelnau n'a plus aucun ménagement à garder; il sait d'ailleurs, par un télégramme du généralissime, qu'à sa droite la 1re armée, très violemment attaquée, a dû se replier et que « l'offensive de la 2e armée peut seule rétablir la situation. » Il accélère tout d'abord le mouvement des 15e et 16e corps; il renforce les unités engagées. Le 16e corps prend pied dans Einvaux et dans le bois Jantois, le 8e corps regagne le terrain perdu. L'ennemi donne des signes de fléchissement. Alors, à

15 heures, le général lance son fameux télégramme : « En avant, partout, à fond ! » Sous ce choc violent, l'Allemand plie et recule; bientôt sa retraite se généralise. Quand le soir tombe sur le champ de bataille, le 16e corps est maître de Rozelieures et de la crête de la Naquet; le 15e a atteint Lamath et Blainville. C'est la victoire. Si la cavalerie, exténuée, avait pu entamer la poursuite, si le 20e corps, sur les hauteurs de Flainval, ne s'était pas heurté à la résistance farouche du IIIe corps bavarois tout entier, l'armée du prince Ruprecht, battue au Sud de la Meurthe, coupée au Nord de ses lignes de retraite, aurait pu être anéantie. Le succès remporté, pour être moins complet, n'en est pas moins considérable. La porte de la trouée de Charmes est définitivement fermée; faussée, l'une des deux pinces de la gigantesque tenaille où, selon la conception de Schlieffen, l'État-major de Berlin a rêvé d'enfermer les armées françaises, et son plan d'invasion à demi ruiné. « A aucun prix, ne révélez à nos armées de l'Ouest les échecs de nos armées de l'Est : » ce radiogramme allemand du 27 août, que l'on a intercepté, en dit plus long que tous les commentaires.

L'Allemand est battu; mais il a su échapper au désastre, et il n'a point perdu toute sa capacité offensive. N'ayant pu forcer la trouée de Charmes, il va essayer d'enfoncer une autre porte, et, par le col de la Chipotte, tâcher de s'ouvrir le chemin d'Épinal et de Belfort. Un moment, il croira toucher à son but. Sous ses coups redoublés, la valeureuse et tenace armée Dubail finira par plier; elle reculera pas à pas; elle abandonnera même Saint-Dié. Mais l'armée allemande n'en pourra pas déboucher. Les deux voies d'invasion qu'elle a voulu successivement tenter se sont, l'une après l'autre, fermées devant elle.

Pendant ce temps-là, Castelnau, tout à la fois pour soulager l'armée voisine et pour exploiter sa propre victoire, relance ses troupes à l'assaut. Il veut reprendre Gerbéviller et Lunéville. Renforcé de six bataillons qu'il a prélevés sur la garnison de Toul, il remet, le 26, ses trois corps d'armée en mouvement; mais la lutte est dure, la fatigue extrême, et l'Allemand commence à se terrer : on atteint péniblement en fin de journée la rive gauche de la Mortagne. Dans ces violents combats, un second fils du général, Michel de Castelnau, est grièvement blessé et fait prisonnier. Le lendemain, 27, est consacré au repos et à un regroupement des forces françaises en vue des

prochaines attaques. Le 28, sur tout le front, l'armée allemande, qui s'est solidement retranchée, oppose une énergique résistance, notamment aux abords de Lunéville : nous réoccupons Gerbéviller et la plupart des passages de la Mortagne ; dans un superbe élan, le 20e corps s'empare du signal de Friscati : ce sera, en Lorraine, le dernier exploit de son chef, le général Foch, qui est, ce jour-là même, appelé par Joffre à la tête de la 9e armée, et qui sera remplacé par Balfourier. Le 29, au prix de très âpres efforts, nous progressons, mais pied à pied. Le 30, Castelnau s'est proposé de déborder Lunéville par le Nord ; mais une terrible contre-attaque allemande à notre droite rejette le 16e corps sur la Mortagne et rend impossible la manœuvre préparée. Elle eût été reprise dans de meilleures conditions, le 2 septembre, si, ce jour-là, la 2e armée n'avait pas dû renvoyer à l'arrière, pour renforcer les armées françaises de l'Ouest, la 10e division de cavalerie, la 2e brigade de chasseurs, le 15e corps, et la division conservée du 9e corps. Son chef regroupe une fois encore les forces qui lui sont laissées, il pousse le plus activement possible les travaux d'organisation qu'il a prescrits, et il se tient prêt à tout événement.

Le 4 septembre, il reçoit la visite d'un officier du grand quartier général qui lui apprend la retraite générale des autres armées françaises, retraite « qui pouvait laisser la 2e armée isolée en Lorraine et coupée du gros des troupes. » Que faire dans cette angoissante éventualité ? Résister sur place, ou se dérober à la pression de l'ennemi et rejoindre, pour les renforcer, les armées qui battent en retraite ? Seul le généralissime a qualité pour trancher la question conformément à l'intérêt général. Castelnau lui demande ses instructions, « ajoutant que, pour répondre éventuellement à ses directives, il prépare des ordres à toutes fins utiles. » Le 5 septembre, le général en chef lui fait répondre : « Tenir sur place pour le moment. » De fait, c'est sur cette résistance qu'il compte pour monter sa nouvelle manœuvre et pour reprendre l'offensive.

Sur un seul point de l'immense ligne de bataille, les armées allemandes ont été mises en échec. Elles n'ont pu s'ouvrir ni la route de Neufchâteau, ni celle d'Épinal : Bavarois et Saxons manqueront au rendez-vous qui leur a été donné sur les bords de la Seine. Furieux de cet insuccès, l'état-major allemand veut à tout prix le réparer : n'ayant pu atteindre son objectif straté-

gique dans l'Est, il va se rabattre sur l'objectif politique qu'il avait négligé dans son premier effort, à savoir sur cette ville de Nancy que, longtemps, en France, on avait cru indéfendable. Et huit jours durant, il va lancer ses bataillons à l'assaut du Grand-Couronné : il avait compté sans l'héroïsme et l'endurance des troupes françaises et sans le talent militaire, l'ardeur et le sang-froid de leur chef.

Dans la journée du 4 septembre, l'Empereur est à Metz ; il fait défiler dans les rues de la ville son beau régiment des cuirassiers blancs qui, en tenue de parade, va cantonner à quelques lieues de là, attendant l'heure de la triomphale « entrée » impériale dans la capitale lorraine. Au Nord de notre ligne, l'artillerie et l'infanterie allemandes tâtent vigoureusement le 20e corps, lui enlèvent quelques positions qui sont promptement reprises. La nuit venue, un formidable feu d'artillerie lourde s'allume sur tout l'immense arc de cercle qui enserre Nancy; mais c'est plus particulièrement le front du 20e corps qui est visé. Puis d'énormes masses allemandes s'élancent à l'assaut. Dans le noir, une lutte prodigieusement violente et confuse s'engage, éclairée par l'éclatement des obus et par les villages qui, comme des torches, flambent à l'horizon. Au matin, l'ennemi s'est emparé de nos positions avancées, Maixé, Réméréville, qui a été le centre de la bataille, la cote 316, et le général Balfourier est obligé de se replier sur sa ligne de résistance. A droite, l'attaque allemande a fait reculer aussi la 74e division de réserve et le 16e corps : nous perdons Gerbéviller et presque toute la rive droite de la Mortagne, que l'ennemi franchit même en un point. A gauche enfin, les masses germaniques progressent vers Pont-à-Mousson. Si elles avancent encore, c'est toute la ligne française prise à revers. Prévoyant comme toujours le pire, Castelnau avise de sa situation le grand-quartier général et prend toutes ses dispositions pour un repli éventuel ; mais il ordonne une contre-attaque. Sur le front du 20e corps, elle n'aboutit pas à des résultats appréciables. Mais le 16e corps, en liaison avec le 8e, rejette l'ennemi sur la rive droite de la Mortagne. Assisté des plus grosses pièces lourdes qu'il a fait venir de Metz, l'Allemand fait pleuvoir sur la forêt de Champenoux, sur le mont d'Amance, sur Sainte-Geneviève un terrible déluge de mitraille ; puis il livre au mont d'Amance une série de massifs et sanglants assauts ; partout repoussé, il est même

obligé d'évacuer Champenoux. Et l'angoissante journée du 5 s'achève sous de plus heureux auspices qu'elle n'a commencé.

Le 6, après une nuit calme, la contre-offensive française se développe. Le 20e corps progresse, reprend Crévic et regagne son ancienne ligne. La 74e division de réserve avance également. Le 16e corps repasse la Mortagne et réoccupe Gerbéviller. Mais les obus tombent plus drus que jamais sur le mont d'Amance et Sainte-Geneviève. De ce côté-là, l'infanterie allemande s'infiltre. A la nuit, elle attaque la position, au son de la musique et des fifres. Des rangs entiers sont fauchés par la mitraille française. Remenées sans cesse à l'assaut, les formations ennemies se lassent enfin de servir inutilement de cible à nos artilleurs, et elles s'enfuient éperdues dans la forêt voisine.

L'Empereur a décidé d'en finir avec l'énergique résistance française. Le 7 septembre, tandis que ses autres armées sont engagées dans la bataille de la Marne, il quitte Metz, franchit la Seille et, entouré de ses cuirassiers blancs, il vient se poster sur une hauteur pour assister à l'assaut suprême qui doit lui ouvrir la route de Nancy. A tout prix, il faut enlever le mont d'Amance et forcer la vallée de l'Amezule. Tout l'effort allemand se concentre sur ce point. Nos divisions de réserve sont soumises à un bombardement effroyable ; après quoi, elles ont à repousser l'attaque d'énormes masses grises qui se succèdent sans interruption. Un moment, la ferme de la Bouzule tombe aux mains de l'ennemi. Alors Castelnau lance en avant le 20e, le 16e corps pour retenir en face d'eux des forces allemandes et pour soulager ses autres troupes. Celles-ci, recrues de fatigue, résistent avec une énergie admirable, et, l'artillerie française aidant, elles infligent à l'Allemand des pertes sanglantes. Mais les attaques ennemies se renouvellent sans cesse : les Allemands progressent dans la forêt de Champenoux et ils s'avancent dans la direction de Nancy. Castelnau, avec ses dernières réserves, monte une contre-attaque éventuelle, en même temps qu'il envoie sa cavalerie s'opposer aux inquiétants progrès de l'ennemi dans la direction de Toul. Et le soir de cette journée tragique tombe sur le champ de bataille.

Le lendemain 8, tandis que l'Empereur est là qui s'impatiente, les bataillons allemands essaient de déboucher de la forêt de Champenoux. Sur les pentes Est du mont d'Amance, clef de Nancy, des luttes épiques s'engagent; Français et Alle-

mands s'étreignent en de furieux corps à corps; la baïonnette, le 75 tracent de sanglants sillons. En vain les uniformes gris sont ramenés à l'assaut; ils tombent et ne passent pas. Le mont d'Amance reste inviolé. La partie semble perdue, et Guillaume II, faisant rebrousser chemin à ses cuirassiers blancs, rentre tristement dans Metz.

Dans la journée du 9, Castelnau, sentant sa situation s'améliorer, mais craignant que l'ennemi, en se glissant entre Toul et Verdun, ne compromette l'issue de la grande bataille engagée sur la Marne, s'est spontanément privé d'une brigade et l'a envoyée dans la région de Saint-Mihiel. En même temps, il pousse sa droite en avant; le 16ᵉ corps attaque sur la rive droite de la Mortagne, et la 74ᵉ division de réserve, enlevant Rehainviller, arrive jusqu'aux abords de Lunéville. Mais au centre, l'Allemand fait encore de furieux efforts pour s'ouvrir le défilé de l'Amezule; un moment, il semble avoir atteint son but; mais la bataille s'apaise, et, pour marquer sa déconvenue, le Boche envoie une cinquantaine d'obus sur Nancy ville ouverte.

Alors, Castelnau juge le moment venu de passer à une offensive générale. Offensive prudente et méthodique, car les troupes françaises sont exténuées et les Allemands sont fortement retranchés, mais qui, bien préparée par l'artillerie, progresse avec une sorte de lenteur puissante et irrésistible. Trois jours de suite, la 2ᵉ armée use la résistance allemande, si énergique que soit cette dernière. Enfin l'ennemi bat en retraite : Lunéville, Pont-à-Mousson, évacués par lui, sont occupés par nos soldats sans difficulté. Le 20ᵉ corps n'a pas le temps de jouir de sa victoire, car il est transporté au Nord-Est de Saint-Mihiel pour y prendre sa part des derniers épisodes de la bataille de la Marne. Et tandis que les troupes françaises récupèrent le sol national, constatant à chaque pas, par le nombre des morts, par la puissance des organisations ennemies, par le butin ramassé, l'étendue et l'importance de leurs succès, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie allemandes refluent à travers les rues de Metz, « en loques, sans casques, » sans fusils, « à la débandade, mendiant un morceau de pain, un peu d'eau, une poire, une grappe de raisin, affûts sans canons, roues sans jantes, » troupeau lamentable, symbole vivant de la défaite. De l'aveu des généraux allemands, la magnifique armée bavaroise ne se relèvera jamais complètement des coups qu'elle a reçus devant Nancy.

On ne saurait en tout cas s'exagérer les heureuses conséquences de cette suite de victoires défensives. L'Allemand repoussé de la trouée de Charmes et des hauteurs du Grand-Couronné, ce n'est pas seulement Nancy sauvé et notre région de l'Est préservée ou libérée de l'invasion; c'est le plan de Schlieffen irrémédiablement ruiné et l'une des deux pinces de la formidable tenaille allemande définitivement brisée; c'est le « pivot » de la manœuvre française assuré et la victoire de la Marne rendue possible. Résultat admirable, surtout si l'on songe à l'initiale disproportion des deux forces matérielles en présence, et auquel ont coopéré trois facteurs essentiels : d'abord l'extraordinaire qualité d'une troupe, à laquelle son chef a su insuffler son héroïsme, son énergie et sa confiance et à laquelle il a justement et publiquement payé « le tribut de son admiration profonde et de son éternelle gratitude; » puis la supériorité morale et la cordiale fraternité d'un corps d'officiers unique au monde par son ardeur de sacrifice, son humanité, sa souplesse d'intelligence, et d'où se détachent des personnalités comme Foch et Fayolle, Balfourier, Ferry et Léon Durand; et enfin la constante action directe et personnelle, « de jour et de nuit, » d'un commandant d'armée, dont la volonté, la lucidité, l'imagination réaliste, l'esprit d'organisation, la vigueur d'intuition et de décision, le stoïcisme chrétien sont à la hauteur des situations les plus complexes et les plus tragiques.

A ce chef complet il avait fallu annoncer, en pleine bataille, la mort d'un fils, puis la disparition d'un autre. Le 13 septembre, il recevait encore la nouvelle que son fils aîné, Gérald, avait été tué sur la Marne. La destinée frappait sur lui à coups redoublés. « Il n'en a pas moins continué à exercer son commandement avec énergie, » affirmait sobrement le décret qui, cinq jours plus tard, élevait le général de Castelnau à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Jamais le malheureux père n'avait plus profondément éprouvé la vanité des « grandeurs de chair. » « Cela ne me touche plus, écrivait-il : j'ai trop de chagrin dans le cœur. »

VICTOR GIRAUD.

(*A suivre.*)

IMPRESSIONS ET FANTAISIES

PAUL DROUOT et *Eurydice deux fois perdue* (1).

Pourquoi, en tenant ce livre entre mes mains pieuses, ai-je tout à coup pensé à ce paysage d'Olympie où la vie et la mort semblaient à la fois rêver, étendues dans l'herbe si haute, — l'une qui parle, l'autre qui écoute, et laquelle ? — parmi les fleurs et les pures colonnes brisées ?

Non loin, au bord du torrent presque desséché, un pâtre qu'on ne voyait pas modulait un très aigu chant de flûte qui s'enfonçait dans la chaleur. Et cette chaleur, ardente, absolue, pareille à un désespoir jamais étanché, trop intolérable pour être au repos, ne cessait pas de créer des abeilles ; elles erraient, bourdonnaient, butinaient, sans nombre et dorées, comme le bruit naturel de la lumière. Et cette lumière oignait le contour des petites collines et huilait, comme pour leur rendre leur force, les fûts tombés, allongés dans la florissante prairie, et desquels l'esprit, loin de recevoir la sensation des choses abolies, imaginait facilement, simplement, l'élan harmonieux vers le ciel.

J'y ai pensé en lisant et relisant, une fois de plus, cette déchirante *Eurydice*. J'y ai pensé, sans doute, pour la brûlante poésie de ces fragments qui seront immortels ; pour leur pureté, qui, elle aussi brisée, élève malgré tout ce temple d'amour et de douleur. Temple passé ou temple à venir, qu'importe ? puisque tout ce qui est beau se rejoint dans le temps. J'y ai pensé, mais non pas à cause du titre mythologique. Car rien de moins païen

(1) Paul Drouot, *Eurydice deux fois perdue*, précédée d'une préface de M. Henri de Régnier publiée par la Société Littéraire de France. Paris.

que ces palpitations d'un cœur sublime et qui souffre. Nul ne s'y peut tromper. C'est déjà vers Dieu que se hâte cette passion; ce n'est qu'en passant, qu'elle heurte, frappe et crie en vain au seuil d'un autre être qui, faible et fuyante humaine, ne sait pas bien répondre à ce trop grave appel.

Ces accents à la fois si poignants, si emportés et si sincères, ne sont pas seulement l'histoire lyrique d'un amour malheureux; ils n'expriment pas seulement la jeunesse et sa frénésie, le cristallin désir aux espoirs si tôt cassés, le bonheur dans sa brièveté toujours troublée d'appréhensions et de souvenirs, l'attente et son supplice, le regret et sa torture, mais surtout, ah! surtout, l'immense solitude, l'espace où se fatigue une âme trop avide et trop aventureuse et que ne soutient pas encore la force de ses ailes; surtout, ah! surtout cette détresse de tendre toujours les bras inlassablement à l'ombre qui fuit; surtout, ah! surtout cette désespérance de toujours parler à qui est trop loin pour entendre; cette consomption de flamme qui brûle et éclaire en vain, cette ferveur enfin qui toujours retombe parce qu'elle dépasse son objet; flèche ardente, incessamment lancée, qui, ne pouvant se fixer au ciel, revient blesser notre propre cœur.

Oh! tentative suprême! Combat d'un Jacob et d'un ange! Effort sacré auquel la déception perpétuelle n'enlèvera rien de sa noble beauté, car il porte en lui-même, en lui seul, sa vertu, son utilité, son achèvement. Qu'importe l'angoisse inutile et les larmes que nul ne comprend? Ce qui s'y crée, ce qui y devient plus vivant que l'*Eurydice* qui les suscite, c'est cette souffrance, et sa sans égale beauté.

Je ne vais pas citer des passages de cette œuvre, car il faudrait tout entière la citer et tous et toutes la liront et liront aussi ces volumes de poèmes : *La chanson d'Eliacin*, *La grappe de raisins*, *Sous le vocable du chêne*, et les derniers Vers inédits où partout circule avec une force parfois un peu sourde et bouillonnante encore, telle la sève au printemps, un impatient génie. Je ne raconterai pas non plus la vie et la mort de Paul Drouot, charmant poète, ami fervent et soldat héroïque; Henri de Régnier lui a consacré une très belle préface émue et Paul Régnier a fait de cette courte, glorieuse et douloureuse existence, pieusement, complètement, définitivement, une admirable biographie qu'il faut souhaiter voir très vite paraître en

un volume dont la place est fraternellement marquée à côté des œuvres du poète (1).

Tous ses amis, tous ses aînés se sont unis pour lui rendre hommage. Oui, on pourrait lui comparer certains éphémères épanouissements d'un Keats, au bord des gouffres pleins d'astres d'un Pascal... et pourtant, dans cette *Eurydice* inachevée qui sera sa gloire, il est et il restera incomparable : « Oh! s'y écrie-t-il, tenir dans la main le rossignol quand il chante! » *Eurydice*, c'est la réalisation presque effrayante de ce souhait. C'est vraiment sentir dans sa main le cœur d'un poète quand il souffre, quand il aime, quand il pleure et prie, quand il chante... Oh! Drouot! ce cœur!

Ce cœur, auquel vous donniez pour devise : « Cœur, supporte! » Ce cœur! comme il a battu, comme il a saigné, comme il a palpité de toutes les misères de l'homme et de toutes les agonies de la rédemption! Ce cœur trop dévorant pour ce corps et se suppliciant de toute l'imperfection de ce qui change et passe, de quelles souffrances l'auriez-vous contenté, si déjà, avant votre mort de soldat, vous ne l'aviez offert à Celui que l'on n'implore pas en vain?

Votre amour c'était déjà de la sainteté, et du martyre; il y avait en vous je ne sais quelle foudroyante charité.

Vous êtes mort héroïquement, en fils de votre race, et comme vous l'aviez prédit dans des vers singulièrement prophétiques, dans une page inachevée...

Jeune homme au grand cœur, qui avez trouvé le repos dans l'holocauste, ne nous oubliez pas, nous, vos amis, qui vous vénérons et ne sommes pas en paix. Par ces nuits étoilées, qui vous versaient parfois quelque douceur, venez vous asseoir avec bonté au chevet inquiet des vivants qui vous ont chéri et que vous avez aimés... O vous qui avez modulé un grand cri, si pur, qu'il transpercera le temps et l'espace et, de cœur en cœur entendu, ne s'éteindra jamais.

JUIN

Beau juin! saison des frais ombrages, jeunesse des arbres, douceur des herbes, charme chaud du premier été, pourquoi

(1) Une importante partie de cette étude a paru dans la *Revue hebdomadaire*.

la Parisienne sédentaire te goûte-t-elle le plus souvent à Paris?

— Parce que, vous explique cette folle ou ce sage, le Paris d'été est charmant et tout particulièrement en juin; en ce mois privilégié, s'il fait clair, s'il fait doux, la ville, ravivée de soleil, embellie de lumière, coiffée de ses ramures neuves, a des grâces de jolie femme.

C'est l'époque où la pierre semble fleurir et, de grise devenir rose, où les jardins de Paris sont beaux, où tous les plus vieux monuments n'évoquent que de jeunes fantômes.

Des parterres du Luxembourg, — ah! les gros ramiers se balançant sur les souples aubépines! — aux roseraies de Bagatelle, il est doux de respirer ici la fin du printemps.

Le soir, au Bois, le Lac, avec ses barques gaies qu'éclaire à chaque proue une lanterne rouge, prend des petits airs d'Eaux douces et de Bosphore, et, au crépuscule, quand ne passent plus sur la route les automobiles bruyantes, des oiseaux chantent dans les acacias, cependant qu'aux polos, aux golfs, la jeunesse impitoyable s'amuse à martyriser les prairies.

A l'horizon des joueurs, la galopade des chevaux, porteurs de chimères, sous l'aspect de jockeys bariolés, forme une frise mouvante et toujours renouvelée, qui se déroule au seuil de la ville et plaît plus aux citadins que celle du Parthénon.

Et la nuit, on danse encore au son des orchestres bizarres dont les nègres ont donné trop longtemps le ton aux modes féminines : — ah! pour l'amour du noir!...

Mais bientôt les plaisirs de plein air, et tous les verts de la nature exigeront les robes claires, les couleurs épanouies. Car déjà les hâtifs marronniers roses se sont effeuillés et leurs fleurs tombées font une joue de fard à la pelouse ronde.

Et toutes les fleurs de juin, n'est-ce pas? vous les avez eues dans votre maison, au long des jours : soucis vermeils et pensées masquées, pieds d'alouette, delphiniums (quelques-uns si pâles qu'ils semblaient n'avoir pas mis « leur bleu »), lis de juin, tout en satin blanc, que peu à peu le pollen dore, lis jaunes, enivrantes hémérocales, gants de Notre-Dame en velours grenat, nénuphars chétifs loin du limon, iris aux tons plus fins que des ombres, pois de senteurs aux ailes embaumées, capucines couleur des soleils couchants, et toutes les roses. Et sur-

tout, vous avez bien profité de la semaine des pivoines, depuis celles qui sont d'un corail vif comme l'aile de l'ibis ou certains coquillages, et ces ponceau dont la pourpre s'effeuille si vite, jusqu'à celles toutes blanches qui sentent violemment le citron et la rose : poignardées d'une tache de sang comme la colombe, et de chair lourde, ou d'un blanc léger, vivant, nuancé, collerette rosée, ébouriffement de duvet... Vous souvient-il de ce matin, retour de bal, où vous avez vu que, dans le très grand vase évasé, leur gerbe étalée mais encore ferme et boutons demi-clos, s'était épanouie largement, plus proche à présent de l'oiseau que de la fleur, et que tout leur bouquet semblait s'être ouvert, impatient, brusque, d'un seul coup, comme votre éventail de plumes?

Mais, le chèvrefeuille... Le chèvrefeuille !...

PROPOS D'EXPOSITION

— Fragonard. Voilà bien une exposition d'été, aimable, amusante, et si jeune de couleur et de mouvements !

— Il y a là des chefs-d'œuvre...

— Et pourtant on ne s'ennuie pas... Oh ! que cette robe jaune est charmante ! ce jaune aigre et mélodieux semble naître de l'air de flûte joué par ce musicien galant.

— Madame, c'est le *Concert dans le parc*...

— Je l'aurais trouvé toute seule... Et voilà *Une allée ombreuse*...

— Ce n'est pas son nom... C'est celui d'un dessin...

— Je m'en moque, j'irai volontiers me promener là tout l'été...

— Avec moi ?

— Oh non ! les arbres y sont trop beaux. J'irai toute seule, avec un livre et je ne suis même pas sûre de vous inviter à ce goûter sur l'herbe.

— Madame, c'est la *Collation à la fontaine*.

— Si vous préférez. Pourquoi ce monsieur sans perruque a-t-il l'air de se moquer de moi et me considère-t-il d'un œil si clair, si intelligent et si dédaigneux ?

— Madame, c'est Diderot, — portrait célèbre.

— Ah ! c'est Diderot... Répondez, Diderot? Je vous suis donc moins sympathique que Mlle Volland ?... Qu'il est vivant ! Il me

fait peur; on dirait qu'il pense encore... Pourquoi y a-t-il tant de monde devant ce petit tableau dans ce coin ?

— Madame, parce qu'il n'est pas convenable.

— Que chantez-vous ? Fragonard est toujours convenable ; il a cela de commun avec la nature. Trouvez-vous indécents ces beaux nuages qui, sous les courtines du soleil couché, dessinent des formes étendues, ou enlacées ?

— Alors contemplez *l'Instant désiré* et même *le Feu aux poudres...*

— *La Résistance...* Avouez que dans ce gonflement d'édredons et d'oreillers on ne sait plus très bien si ce ne sont pas là de plaisants cirrus enflés par le vent un jour d'été... *La fête de Saint-Cloud... les Marionnettes...* Tous ces sombres parcs me plaisent, m'attirent, en même temps qu'ils me montrent le peu que je suis... Oui, de tout petits personnages sous de grands arbres, nous ne sommes que cela, mon cher.

— Il faut voir le *Taureau blanc*, tableau très célèbre...

— Autant que le portrait de Diderot ?

— Vous n'êtes pas sérieuse.

— J'adore ces jeunes dames qui d'un dessin si libre, si moderne, annoncent déjà Manet et Constantin Guys ; voyez donc cet air de tête, ce bonnet, cette collerette, cette pose et son abandon...

— Et *La lettre ?* n'est-ce pas le plus charmant petit tableau du monde ?

— Oui, exquis ; et cette lumière argentée qui joue sur ce front semble la visible émotion donnée par la lecture ; le rêve qui se précise et devient pensée.

— Devenez-vous philosophe ?

— Hélas ! non. Et je ne sais pourquoi la couleur, l'atmosphère de cette petite chose me fait songer à un bouquet de Renoir...

— Devenez-vous critique d'art ?

— Tout juste. J'en vois un près de moi, qui a fort bien parlé des Fragonard, M. Paul Alfassa... Il n'a pas entendu.

— Cette *Jeune fille brune...* la malice en personne : on l'embrasserait.

— C'est vous qui n'êtes pas sérieux. Moi, je suis amoureuse de ces arbres ; et plus encore dans les dessins ; oh ! ces dessins, ces ombres profondes !... A propos, remarquez en passant que l'on

compte trois *Allées ombreuses*, sinon plus; le petit tableau pouvait bien aussi...

— Quelle rancunière ! Allons, pardonnez-moi sous les *Pins de la villa Pamphili*.

— Soit; avant de vous enterrer sous les *Cyprès de la villa d'Este*. Ces bassins, ces terrasses, ces cascades, ces escaliers... C'en est fait; je me sens envahie par la nostalgie de l'Italie. Un train part-il ce soir?

— Non, demain seulement.

— C'est trop tard. Tant pis. Fragonard n'a rien dessiné avec plus d'amour que les arbres; ils vivent; ils bruissent; ils respirent; ils sont pleins de force et de passion; voyez donc si celui-ci n'a pas l'air de chérir celui-là. Quelle volupté végétale dans l'entrelacement de ces branches qui se rejoignent ! Quelle félicité circule avec le vent dans ces feuillages !

— Ne continuez pas, ou bien à peine serez-vous sortie que dans les Tuileries vous vous transformerez en platane.

— Je ne veux pas devenir un arbre de Paris, un pauvre arbre qui ne va jamais à la campagne.

— Là, là, calmez-vous et ne rompez pas votre ombrelle sur mon dos pacifique.

— Mon ombrelle? J'y songe tout à coup. Qu'en ai-je fait? Je l'ai oubliée dans la voiture.

— Que je suis sot !

— De n'y avoir pas pensé à temps ou de m'y faire penser trop tard? Dans le doute, n'y pensons plus; nous n'aurons jamais le temps de contempler toutes ces sépias, ces sanguines, tous ces dessins ; il y a maintes scènes familières d'une grâce, d'un enjouement, d'une vie inouïe; ah ! qu'on fait bien la culbute dans les compositions de Frago !

— Je regrette l'*Escarlopette* que Mme la comtesse de X... n'a pas prêtée; beaucoup de collectionneurs ont refusé de se séparer de leurs tableaux; il en manque et non des moindres... D'ailleurs les plus beaux sont au Louvre...

— Qu'avez-vous à geindre, puisque nous sommes déjà dans l'impossibilité de tout regarder?

— Ce n'est pas un aussi grand peintre que Watteau.

— Là; j'en étais sûre. Le public vit de comparaisons; il joue tout le temps à un petit jeu : aimez-vous mieux le ciel ou la terre, l'eau ou le feu, la fleur ou le fruit, la belle ou la bête?...

— Arrêtez ! Vous allez dire que la bête c'est moi; et je ne suis pas sûr d'être préféré.

— Nous reviendrons.

— Nous reviendrons.

. . . .

SUITE

— Avez-vous vu les ravissants Hubert Robert, qui n'ont fait que passer, je crois, chez Georges Petit?

— Oui, *la Vie de Mme Geoffrin*; tableaux bien amusants, bien charmants, un peu trop bleus.

— C'est égal, quelle douce et familière évocation de cette jolie vieillesse; avec ces aimables nonnes dans ce beau couvent, dans ce jardin !... Là aussi, quels arbres !

— Et quelles mœurs ! Souvenez-vous du premier déjeuner, de la vieille dame servie par un petit laquais qui a déroulé son catogan et porte ses cheveux très longs dans le dos comme une fille travestie... Inutile d'ajouter que toutes ces choses délicieuses se sont vendues des prix fous en moins d'un instant.

— Tout est toujours vendu en moins d'un instant; ainsi les plus jolis tableaux de Mlle Charmy...

— C'est un joli nom; de nos jours?

— Charmy ! nom qui plait, nom qui charme, nom vivant comme la peinture signée de ce nom-là. Faubourg Saint-Honoré elle a exposé quelques toiles et lorsque je les ai vues tout était déjà vendu, archi-vendu. Et je comprends que les amateurs se soient hâtés d'acquérir ces tableaux hardis, ces fleurs et ces nus peints avec tant de liberté et de vérité, tant d'audace printanière ! J'ai rêvé longtemps à la façon dont se prélasse sur un bleu maritime l'enfantin corps en fleurs de *La petite Maud* et aux jambes bizarres d'un bouquet d'anémones.

— Vous rêvez longtemps à ce qui vous a plu?

— Très longtemps. Ainsi, tenez, je suis encore poursuivie par le souvenir d'un certain âne qui joue de la mandore.

— ????? Au cirque peut-être?

— A la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vous savez que quelques livres d'heures, bibles, évangéliaires, missels, bréviaires, psautiers, y furent dernièrement exposés. Un jour, je les voulus voir et c'était un jour d'orage et je ne savais pas à quelle heure fer-

mait cette exposition. Néanmoins je partis sous les nuages et j'arrivai au but en même temps que la foudre et la pluie; le tonnerre grondait sur les vieilles pierres; une obscurité lugubre m'environnait et rendait cette heure de moins en moins propice à la contemplation des vieux manuscrits. D'ailleurs, la salle en était close et le moment de la visiter depuis longtemps passé. Aussi mon désir ne cessait-il de grandir avec les obstacles et je sentais bien que j'allais considérer quelque chose d'étonnant.

Car le plus aimable des administrateurs voulut bien m'ouvrir la porte et, à la lueur de sa lampe électrique, — foudre complaisante et asservie, cependant que les éclairs zébraient de paraphes d'or l'horizon noir, — je pus contempler les belles pages des livres vénérables, et leurs caractères et leurs miniatures, leurs saintes et leurs saints et leurs longues dames habillées presque à la mode d'aujourd'hui, leurs martyrs et leurs floraisons, leurs architectures et leurs entrelacs, leurs rinceaux, leurs bleus et leurs ors, leurs vermillons, leurs verts, leurs orangés aussi frais que s'ils venaient d'éclore. Et je me penchais comme une sorcière ignorante sur ces si beaux grimoires et j'écoutais les dates et les noms avec une attention d'enfant.

Sur de hautes tablettes, tout autour de la pièce, des bustes de personnages illustres voulaient bien me considérer sans trop de froideur; la pluie ruisselait en déluge; mais je songeais qu'à l'entrée j'avais admiré, jouet immense, la réduction assez importante d'un bateau à voiles, et que, s'il fallait naviguer, je pourrais toujours y trouver place avec le plus aimable des administrateurs.

Et puis la vue du livre d'heures de Charles d'Orléans m'ayant remis en mémoire les vers consolants :

> Le temps a laissé son manteau
> De vent, de froidure et de pluie,

je crus de nouveau à l'apaisement des tempêtes et je rus toute aux ciels d'azur dont les paradis sont peints dans les livres pieux.

C'est alors qu'à la marge d'un bestiaire je te vis, cher âne, cher âne joueur de mandore dont tu froissais les cordes d'un sabot savant, cependant que tes oreilles insatisfaites semblaient dire, à demi penchées : « Je ne joue pas encore très bien cet air-là. »

Tu me regardas avec l'œil du prisonnier d'une double prison, — le vieux manuscrit et ta forme d'âne, — et tu me dis : « Délivre-moi. Conduis-moi vers Titania pour qu'elle me retrouve et me désensorcèle. Il lui suffirait de me cajoler un peu, comme dans Shakspeare, et je redeviendrais un jeune homme charmant. Pour cela il te faut d'abord arracher la page où je languis et l'emporter vite, vite, pour la livrer au vent d'orage. Éteins la lampe électrique, soulève la vitrine, subjugue l'administrateur et disparais ensuite promptement sous la pluie et sous les éclairs. »

Mais, hélas! je ne pus rien pour toi; et je m'en allai, l'orage ayant cessé, par un petit crépuscule humide, frais et zinzolin; je te revoyais dans le miroir des flaques, qui, sur toute la place, de ci de là, luisaient. Le dôme du Panthéon prenait des airs romains sous de majestueux nuages, des hirondelles tournaient autour de la tour de Clovis. Le soir était doux comme une femme qui a pleuré. L'église exquise de Saint-Étienne du Mont étant close, je ne pus aller m'y purifier du sort que tu me jetas, pauvre âne, joueur de mandore.

Je dégringolai la rue de la Montagne Sainte-Geneviève en courant, comme si derrière moi j'entendais le bruit de tes sabots. Je pensais à l'Ane d'Apulée et à celui de Peau-d'âne et aussi à l'illustre Cadichon... Maintenant je revois en rêve tes oreilles penchées et veloutées, ton œil tendre et désespéré, et je me dis : «Oh! qu'as-tu fait? Qu'as-tu donc fait, pour devenir cet âne?... »

LE BAL DE L'OPÉRA

Depuis que l'on est petit, on sait à n'en pas douter que le ciel est un endroit de délices, l'enfer un lieu de châtiment; on sait aussi qu'au purgatoire on se purifie dans les souffrances et que, au bal de l'Opéra, on se distrait dans la malice et l'imbroglio, que l'esprit, la fantaisie, la farce, la grâce, l'imprévu et tous les caprices s'y cachent sous la barbe du loup et dans les plis du domino.

Depuis deux siècles il y a des bals à l'Opéra, et je n'y suis encore jamais allée! Voilà bien des soirs perdus, et il n'est que temps de me rendre à mon tour au bal de l'Opéra.

Marmontel a dit, paraît-il, et je ne connais de lui que cette phrase : « Le monde est un bal masqué. » Or ce bal, dit « du

Grand prix, » réunissant à la fois « le monde » et les masques, devait réussir tout particulièrement, et, fort beau, il réussit. Je dois dire, pour être juste, qu'il n'avait rien d'endiablé, sauf par le chatoiement enflammé des rouges qui, du plus vif au plus pourpré, s'éteignant dans les violets et se sulfurant dans les mauves, se rallumait dans les orangés, et donnait bien l'image embrasée du plaisir avec ce qu'il peut recéler d'un peu satanique et redoutablement brûlant. Et toutes ces couleurs se mêlaient, se fondaient en danses ou en promenades; tous les rouges se joignaient, s'enlaçaient, se renforçaient de leurs contrastes ou de leurs similitudes, le rouge de la pruderie et celui du plaisir, l'incarnat de la honte, le vermillon de la joie, le cramoisi de la timidité et la pourpre de la colère : tous ces tons de fleurs et de péchés, toutes ces nuances de sentiments et de sensations formaient comme un grand jardin passionné, ondoyant au souffle violent de la musique.

La plupart des loges sont vides, leurs spectatrices ayant préféré l'imprévu du couloir; et semblent aussi des masques, sombres entre les dorures, les lumières, les girandoles et toute la décoration, lampions, glycines et perroquets, banale, mais jolie et multicolore. On pense au premier acte d'*Henriette Maréchal* que les Goncourt ont fait se passer au bal de l'Opéra. Allons-nous voir se dresser dans une de ces loges vides le fameux « monsieur en habit noir, » qui insulte les masques groupés en bas et qui leur envoie comme principale injure : — je m'en excuse auprès du directeur et des lecteurs, — « Abonnés de la *Revue des Deux Mondes!...* »

Robes à paniers, perruques poudrées, dominos classiques, baütas de Longhi, mantilles espagnoles, chapeaux et tricornes, masques noirs ou blafards, violets ou dorés, aux mufles de bête, aux cils faux, aux paupières de strass ou bien loup tout simple et posé, sombre, comme une pensée de velours sur un visage blanc; cagoules transparentes sous lesquelles brillaient les dos nus, draperies d'argent, casques emplumés, robes persanes, voiles à la turque; toutes les formes inventées par les peuples les plus variés pour rendre trompeuse l'apparence et la parer des prestiges du secret et des attraits du mystère, étaient là, représentées sous leurs plus séduisantes couleurs.

Et pourtant, dans l'atmosphère d'animation et de joie et le pétillement de la fête, circulait je ne sais quoi de vaguement

mélancolique. Ce genre de plaisir serait-il à son déclin? Le croiriez-vous? Le bal de l'Opéra ne « battit son plein » jadis que sous Louis-Philippe, quand les débardeurs de Gavarni intriguaient les héros de Balzac au bruit de l'orchestre de Musard. Car Musard, oui Musard, précurseur du « bruitisme, » cassait des chaises en mesure au plus ardent du quadrille, et tirait des coups de pistolet pour activer le galop. Depuis lors, avec les tangos et shimmys, peut-être ne sait-on plus l'art de se divertir dans les quiproquos et les spirituelles intrigues. Et puis ces pénitents du plaisir n'étaient pas égaux, puisque les hommes jouaient la partie à visage découvert. Une mascarade générale eût donné prétexte, sinon à plus de folie, du moins à plus d'illusions. On aurait pu espérer rencontrer Casanova ou tout au moins Arsène Houssaye, au lieu de ces jeunes gens sincères qui s'avouaient : « Ce serait drôle si les femmes savaient parler... » Et voilà un reproche qu'on ne leur fait guère qu'au bal de l'Opéra...

Ces messieurs, eux, n'étaient qu'eux-mêmes ; et leurs physionomies connues rappelaient aux femmes qu'elles n'avaient point cessé d'être, elles aussi, elles-mêmes. Or, une délivrance vraiment délicieuse, ce serait de pouvoir un instant l'oublier. Il faudrait boire, à l'entrée, quelque breuvage qui, durant une heure ou deux, abolirait le sentiment de la personnalité, et satisferait cet obscur désir qui nous tourmente et nous effraie, nous semble menaçant et reposant à la fois, cet inconscient et fort besoin, par moments, de n'être plus soi, qui met une tête de mort entre les mains du moine et un masque sur le joli nez encore vivant.

BALLETS

On va voir un ballet et on tombe dans une cabale. Les sifflets, les hurlements, les applaudissements, les vociférations, les clameurs composent dans une salle un « concert bruitiste. » Et cela fait deux divertissements au lieu d'un.

Pourquoi ce vacarme ? Il faut apporter à tout spectacle des yeux frais et une âme ingénue ou bien alors rester chez soi. Il faut, ô bon public, redevenir enfant, pour mieux laisser la sensation et l'impression venir à toi, sans les décourager d'avance par des idées préconçues. Pour ma part, d'un cœur

naïf, je me suis parfaitement divertie aux *Mariés de la Tour Eiffel* de Jean Cocteau. C'est un gai spectacle, bouffon et profond ; une féerie jouée à la foire. La cocasserie des costumes, la perfection guignolesque des mimes, l'ingéniosité ingénue des inventions, tout cela compose un plaisir neuf, d'une drôlerie très imprévue et d'une véritable poésie comique. Deux phonographes, compère et commère de revue, ou remplaçants du chœur antique, parlent de chaque côté de la scène et nous racontent ce qui se passe. Ils nous expliquent les choses les plus vraies et à la fois les plus fantastiques. De quelle utilité ne seraient-ils pas pour expliquer toute œuvre nouvelle, le public ayant assez naturellement horreur de la nouveauté !

Les malheurs du photographe qui a perdu ses images, et qui, à force de répéter « un petit oiseau va sortir, » voit sortir en effet de son appareil toutes sortes d'apparences qui s'échappent des vieux clichés et dont il ne peut plus arrêter la vie ; le discours du général, l'arrivée du lion, la poursuite de l'autruche, la danse des dépêches, et l'enfant prématuré et mille autres farces, nous subjuguent et nous enchantent d'autant plus qu'accompagnées par les réflexions des judicieux et spirituels phonographes, elles cachent souvent sous leur apparente saugrenuité les vérités les plus justes, et d'assez amers symboles. Ce qui n'empêche pas de rire, du rire le plus franc et le plus satisfait. Alors, pourquoi ces sifflets? Pourquoi bouder contre son agrément, et ne pas applaudir simplement et en toute bonne foi, en reconnaissance d'une heure pendant laquelle on s'est si pleinement amusé, l'auteur, en quête de folies et de sagesses nouvelles, le très subtil et très charmant poète Jean Cocteau? La musique du « groupe des Six » qui accompagne « les Mariés » est une excellente musique d'opérette, bondissante, gaie, rieuse et libre.

***

Le même soir, avant ces impayables *Mariés de la Tour Eiffel*, on donnait un autre ballet : *l'Homme et son désir* de M. Paul Claudel. Là, point de phonographes pour m'expliquer quoi que ce soit ; et j'ai compris ce que j'ai voulu, me livrant tout à mon aise au délire de l'interprétation et imaginant ce sous-titre : « ... ou la candidature. »

La scène est à trois étages, trois grandes marches d'un vert billard, ou plutôt non : académique. Sur la marche du milieu

danse un homme nu et doré. Sa danse est belle et limitée par la forme d'un losange pas beaucoup plus grand qu'un fauteuil. Là, l'une après l'autre, des forces bizarres que personnifient des danseuses viennent impérieusement le tenter. Elles le persuadent de se présenter à l'Académie.

Tout en haut passent alors des formes voilées; elles passent, blanches et noires, et repassent, inlassables : une voix... deux voix... trois voix. Oui. Non. Boule blanche, boule noire... Combien aurai-je de voix? Et le malheureux, désormais en proie à l'idée fixe, continue à danser un pas d'hésitation, d'espoirs, de convoitise, cependant que se déroule au-dessus de lui l'hallucination du « pointage. »

Une dame puissante et calme, aux gestes mesurés et qui sans doute représente la coutume ou la convention, ou la tradition, vient à son secours et lui démontre par une mimique péremptoire, que, pour se présenter à l'Académie, il faut faire des visites à des messieurs sensés et dont la fantaisie est sévère; la nudité dorée ne leur plaira pas. Elle lui offre donc ses propres voiles, dans lesquels il s'enroule peu à peu, pendant qu'à son tour elle se découvre à demi; alors elle lui met la main sur les yeux, afin de lui cacher sans doute ses propres imperfections et toutes les difficultés qui l'attendent, et elle l'entraîne, en proie pour un temps à la fièvre verte, du côté du Palais Mazarin.

Cependant que continuent à passer à l'étage supérieur les fantômes des voix, anonymes et voilés, blancs et noirs, oui et non... et que, tout en bas, deux ombres se désintéressent de ces agitations que, mieux que personne, elles savent vaines : celle-ci, passée, que l'Homme et son désir remplaceront peut-être, et celle-là, future, qui le remplacera plus tard, à son tour...

GÉRARD D'HOUVILLE.

LE ROMANESQUE D'OCTAVE FEUILLET

POUR LE CENTENAIRE DE SA NAISSANCE

Il y aura, le 11 août prochain, un siècle qu'Octave Feuillet naquit à Saint-Lô, le paisible chef-lieu du département de la Manche où son père exerça par la suite les fonctions de secrétaire-général de la préfecture. Trente ans se sont écoulés depuis sa mort et lui ont imposé ce semblant d'oubli, cette quarantaine sur la route des suprêmes honneurs posthumes que se voient épargner peu d'hommes éminents. L'épreuve semble toucher à sa fin en ce qui le concerne. Voici que l'époque de sa maturité féconde, celle dont son art porta l'empreinte et refléta le goût, le second Empire, nous apparaît dans un recul propice aux jugements dictés par le sang-froid. Avec la même curiosité que les recueils d'estampes du XVIII[e] siècle, on feuillette désormais les albums où se succèdent les illustrations des Bertall ou des Marcellin : les aquarelles de Lamy ou de Guys ne sont pas moins recherchées que les gouaches de Lawreince et de Mallet. Le grand tableau où l'Impératrice Eugénie se fit peindre par Winterhalter en plein-air, au milieu de ses dames d'honneur, passait pour quelque peu conventionnel et maniéré ces années dernières : un mystérieux rayon de poésie vient aujourd'hui caresser le groupe élégant des jeunes femmes, et les reproductions gravées de cette toile, si agréablement officielle, trouvent de nombreux acheteurs. — La souveraine qui s'éteignit ces mois derniers, — presque centenaire elle-même, — semble avoir donné par sa fin le signal de cette transfiguration étrange dont le psychologue est embarrassé de rendre compte : c'est l'entrée en vigueur d'une prescription tacite qui soustrait les

hommes ou les choses d'une période décidément périmée aux appréciations dictées par le souci de la lutte vitale. Or Feuillet ayant été, lui aussi, le peintre autorisé des élégances du second Empire, va bénéficier du décret d'opinion qui classe enfin ces quelques vingt années de notre passé national dans la catégorie de l'Histoire de France.

Hier encore, telle noble demeure du Faubourg Saint-Germain retranchée derrière sa cour d'honneur, ouvrant ses salons sur des arbres séculaires, voyait se jouer et se lire, pour un cercle d'intimes, des saynètes et des nouvelles où se retrouvait l'influence de l'écrivain normand : récréations de quelque grande dame lettrée qui, ayant eu vingt ans vers 1860, demeurait fidèle aux admirations de sa jeunesse! Ceux qui saluèrent les œuvres maîtresses de Feuillet dans leur nouveauté triomphante achèvent de s'éteindre. Nul ne l'imitera plus désormais, mais en revanche il sera goûté de nouveau et plus que jamais dans la perspective du passé où ses traits fins, ses allures discrètes et courtoises, rappelleront une heure d'autorité, de rayonnement pour la France. Les théoriciens du « naturalisme » qui, après 1870, l'écartèrent assez brutalement de leur chemin, s'étonnaient de l'entendre affirmer des convictions traditionalistes et chrétiennes en des récits dont s'exhalait, à leur avis, une si capiteuse odeur de femme. Une critique moins hostile le traitait comme un agréable écrivain pour dames, et il en souffrait parce qu'il voulait être mieux qu'un amuseur, parce qu'il prétendait au titre de moraliste. Prétention justifiée selon nous. Par sa tentative de réforme des mœurs, il marquera dans l'histoire de l'âme française, et l'objet de notre étude est de donner, sur ce point, satisfaction aux mânes de ce parfait galant homme. L'hommage ne lui sera sans doute que plus agréable pour être rendu à la place même où furent publiés d'abord, et presque sans exception, ses romans.

I

Son nom commença d'être connu du public au lendemain des événements de 1848, à l'heure où les choryphées de la troisième génération rousseauiste ou romantique venaient d'être balayés par la vague de mysticisme politique et social qu'ils avaient déchaînée sur l'Europe. La réaction s'imposait contre

l'anarchie menaçante; son sens droit, sa solide éducation traditionnelle, sa jeune expérience de la vie lui conseillèrent simultanément d'y concourir. Il combattra donc désormais la psychologie mystique (dont Jean-Jacques a si puissamment vulgarisé les illusions), sous les deux formes les plus spécieuses qu'elle ait revêtues de notre temps : mysticisme social et mysticisme esthético-passionnel : en termes plus clairs, inspiration divine prétendue au profit des éléments les moins cultivés du corps social : interprétation des individuelles fantaisies de l'érotisme comme un commandement venu d'En-haut à la créature humaine.

Sur le terrain politique, il se déclarera tout d'abord pour la révolution rationnelle contre les fanatiques de l'égalité par le bas, pour Hoche et Marceau contre Marat ou Carrier. Les utopistes, il les a vus de nouveau au gouvernail après la chute de Louis-Philippe ; il sait rendre justice aux intentions généreuses des plus sincères d'entre eux sans accepter leur chimères dévastatrices. Ces hommes, dira-t-il quelques années plus tard, ont rêvé une société robuste, maîtresse de ses destinées et acceptant à peine de déléguer quelques-uns de ses droits sans aliéner aucun d'eux : une société vivant sans maîtres, sinon sans lois, et cherchant l'indépendance, la dignité, la justice. Par malheur, si de pareilles aspirations ont eu, de tout temps, leurs puritains, leurs héros ou même leurs martyrs, de tout temps aussi elles ont suscité de faux dévots, des Tartuffe qui sont leurs plus dangereux ennemis. — Tel nous sera dépeint l'oncle paternel du comte Louis d'Ardennes de Camors, le héros du meilleur roman de Feuillet. Ce cadet de race noble, se jugeant mal pourvu par le sort, s'est jeté dans le parti de la destruction et s'est baptisé Dardennes jeune (du Morbihan). Il a pris une part active au mouvement de 1848 : puis, déçu dans ses espérances dominatrices par le rapide échec de son parti, il affichera sous l'Empire des convictions froidement terroristes. On ne fait point d'omelettes sans casser des œufs, exposera-t-il à son neveu hésitant sur la route qu'il lui faut suivre dans la vie. Les pionniers de l'avenir doivent marcher la hache à la main, car la Liberté est une déesse avide qui réclame de vastes holocaustes. Si on eût terrorisé la France en février, on l'eût conduite au bonheur ! — Mais Louis de Camors, interprète évident de la pensée de Feuillet sur ce point, estime au contraire que notre seconde

République a succombé sous le poids des souvenirs sanglants laissés par la première. A cette Terreur, tant vantée, de Quatre-vingt-treize, la France doit de rester le seul pays du monde où, pour des siècles peut-être, les dangers de la liberté paraissent aux esprits justes l'emporter de beaucoup sur ses bienfaits.

Dans la sphère esthétique et passionnelle, la réaction du débutant de lettres contre les excès rousseauistes de 1830 et des années suivantes ne fut pas moins nettement accusée. Son curieux drame de jeunesse, *Dalila*, oppose à la théorie spécifiquement romantique de l'Art une conception plus rationnelle des devoirs et des droits de l'artiste. On y entend le gentilhomme napolitain Carnioli plaider la première de ces deux causes, avec une verve entraînante. Un artiste marié, enseigne cet adorateur du Beau, est un artiste fini et il somme le jeune musicien Roswein de renoncer à l'honnête et charmante fille dont celui-ci avait résolu de faire sa femme. « Voyons, lui objecte-t-il avec impétuosité, voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale ? Es-tu marguillier ? Es-tu quaker ? Es-tu de la Société biblique ? Bah ! es-tu chrétien seulement ? Tu es artiste, tu es poète ! Ta morale, c'est l'Art. Ton Dieu, c'est l'Art encore. Et l'Art, c'est le Diable ! Ton élément est le feu. Tant pis si cela te gêne, mais tu péris si tu en sors. Tu as la fièvre, dis-tu ? Tu es écorché vif ? Tant mieux ! Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur, la tentation effrénée, l'entraînement et le remords, voilà votre lot, voilà votre pain de vie. Quand tu souffres, dis-toi : Bravo, c'est de la gloire qui me pousse ! Tiens, si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi ? C'est que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes ! On vous paye trop cher et on vous nourrit trop bien, etc... » Voilà non plus seulement du mysticisme, mais du fakirisme artistique, n'est-il pas vrai ?

Feuillet se sent aux antipodes d'une pareille conception esthétique. Il parle pour son compte par la bouche du vieux maître de Roswein, le Viennois Sertorius, qui tient un tout autre langage : « Tu n'as, dit-il à son disciple préféré, tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu. Il t'a prêté le génie ; rends-lui la vertu. Ceins tes reins en brave. Préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne recèle plus qu'un génie fourbu. Ne pense pas, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la

fougue des sens et dans l'exaspération maladive des passions. Le désir n'est point la force. Palestrina, notre Moïse, Beethoven, notre Homère, Mozart, notre Molière et notre Shakspeare à la fois, n'étaient pas seulement des grands hommes ; ils étaient des saints, etc... » Sages exhortations, que les événements viendront sanctionner dans le cours du drame : car nous contemplerons le naufrage intellectuel et moral du jeune musicien dévoyé par de trop romantiques amours.

Quant au mysticisme passionnel proprement dit, — qui présente la passion, même contraire aux règlements d'hygiène sociale posés par l'expérience des siècles, non plus comme la voix d'un tentateur aux visées antisociales, ainsi que fait la psychologie chrétienne, mais comme la voix d'un Dieu paternel, parlant pour être obéi au cœur de sa créature, — l'œuvre de Feuillet n'est, dans son ensemble, qu'une longue protestation contre cette doctrine d'origine romanesque et quiétiste, puis de développement rousseauiste. « On a découvert depuis trente ans, a-t-il écrit vers 1855, dans l'une de ses agréables scénettes, que la condition la plus glorieuse pour un homme était celle de bâtard et l'état le plus honorable pour une femme celui de gourgandine ou de Gothon de théâtre. Nos pères, qui préféraient les enfants légitimes et les honnêtes femmes, se sont trompés en cela comme en tout! » Et plus tard, par la bouche d'un libre penseur décidé, le savant Gandrax (de *Sibylle*), il répétera que le mariage est la sauvegarde de l'espèce et le garant de la virilité du corps social. Où vont, en effet, les sociétés qui pratiquent, plus ou moins ouvertement, la polygamie? Elles meurent par *les vices de la femme* dont elles s'imprègnent sans mesure; elles deviennent exagérément sensuelles et bientôt féroces, en conséquence. Plus le mariage est respecté chez un peuple, plus ce peuple se rapproche de l'idéal social, qui est la force dans l'ordre.

II

Feuillet peut donc être considéré comme un antiromantique en morale. Mais il est en outre, il est même davantage encore un antibourgeois, — si l'on donne au mot de bourgeois le sens péjoratif dont l'affecta, précisément, le romantisme. — Il a vu, en effet, se dessiner, du même pas que la nécessaire réaction

politique de 1850, cette orientation toute positive de la génération alors grandissante que les survivants de 1830 baptisèrent ironiquement du nom d' « esprit nouveau. » Le brasseur d'affaires Montjoye incarne, dans son théâtre, ce peu sympathique état d'âme. « Tu as piétiné toute ta vie dans ce que j'appelle le bleu, dit ce riche financier à un ancien camarade, de tendances idéalistes et de très précaire situation sociale. Mon point de départ à moi, ce fut précisément l'horreur du bleu, en tout et partout... J'appelle bleu, mon ami, tout ce qui n'est pas pratique, tout ce qui n'est pas, en morale, le tien et le mien, en philosophie, deux et deux font quatre. Illusions poétiques, préjugés d'enfance, superstitions romanesques, sensibilités maladives, phrases sonores et vides, voilà le royaume du bleu!... J'ai mis sous mes pieds tout ce qui est de convention, tous les sentiments parasites et littéraires dont cette pauvre humanité se plaît à amollir encore sa débilité naturelle, à tourmenter sa conscience et à compliquer son fardeau... J'ai marché le Code dans une main, l'épée dans l'autre; et me voilà! »

Contre ce réalisme brutal, — qui n'empêchait nullement d'ailleurs la persistance du grand courant romantique en profondeur, comme les événements ne tardèrent pas à le démontrer, — Feuillet proteste avec les esprits généreux de son temps. Le livre qui lui a donné la célébrité, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, n'est qu'une variation, fort habilement modulée et bien agréablement attendrissante, sur le thème dont nous allons noter la ligne mélodique fondamentale. A force de raison et de prose, fait-il dire à son très sympathique héros (le Grandisson du XIXe siècle), on finit par diffamer Dieu et par dégrader ton œuvre; car ce Dieu accorde bien la paix aux morts, mais ils donne *aux vivants la passion*, pour qu'ils s'en servent et la mettent en œuvre. — Nous avons déjà rappelé qu'il n'entend pas cette mise en œuvre comme les rousseauistes de la génération précédente. — Oui, reprend le jeune marquis de Champcey avec une conviction communicative, malgré la vulgarité des intérêts courants et quotidiens, à laquelle ce serait un enfantillage que de prétendre échapper tout entier, il y a une poésie permise, bien mieux, une poésie *commandée!* Telle est, ici-bas, la part de l'âme immortelle. Il faut que cette âme se sente et se révèle à ses heures, fût-ce par des envolées au delà du réel, par des aspirations au delà du possible, fût-ce par des orages et

par des larmes; car certaines souffrances valent mieux que le bonheur, ou, plutôt, sont le bonheur même! Et tel est le *roman* que chacun de nous a le droit, ou, pour mieux dire, le *devoir* de mettre dans sa vie, s'il veut être un homme digne de ce nom, qui oblige!

Ces lignes commenceront de nous éclairer sur l'attitude morale de Feuillet. Si le romantisme, destructeur hâtif et téméraire des antiques synthèses morales et sociales réalisées péniblement par la dure expérience humaine, lui apparaît comme une erreur dangereuse, il est en revanche l'apôtre d'un *romanesque* permis ou mieux d'un romanesque prescrit. Que, dans l'un de ses récits d'âge mûr (*Le journal d'une femme*), un moraliste spécieux s'avise de définir la femme de devoir comme la femme qui ne cherche pas de romans dans la vie, parce qu'il n'y en a pas de bons, qui n'y cherche pas la poésie, parce que le devoir n'est pas poétique, qui n'y cherche pas enfin la passion, ce nom conventionnel et poli du vice, aussitôt s'élèvera la protestation d'une femme d'âge et d'esprit, prompte à réprimer ce qu'elle juge un excès de zèle : « Oh! pardon, interrompra cette très vivante douairière, je ne laisserai pas soutenir de pareilles hérésies devant ces jeunes personnes. Sous prétexte d'en faire des femmes de devoir, voudriez-vous donc en faire des sottes? On peut fort bien *mettre la passion dans le devoir*. Et non seulement on le peut, mais on le *doit!* » Toujours la formule impérative superposée à la simple autorisation consentie, ainsi qu'on le voit! Cette fusion est même tout le secret des honnêtes femmes, achève la comtesse d'Erra. Le devoir n'est pas poétique, soit. Il faut donc qu'il le *devienne* pour qu'on ait plaisir à le pratiquer, et c'est précisément à poétiser le vulgaire devoir que nous servent les dispositions *romanesques* contre lesquelles vous lancez l'anathème... Mesdames et mesdemoiselles, ne vous gênez pas. Soyez enthousiastes, soyez romanesques tout à votre aise... Le sentiment poétique au foyer d'une femme, c'est la musique et l'encens dans une église : c'est le charme dans le bien! » Tel est, exprimé en termes heureux, le compromis que négocia ce caractère chevaleresque entre le sentiment et la raison.

La vie n'est pas un roman, dit également à sa jeune femme le mari de *la Clef d'or*, qui s'attire aussitôt cette véhémente réplique : « Et vous l'avez crue, monsieur, cette chose vulgaire,

lorsque vous l'ont dite autrefois les vieillards? Avez-vous alors, sur la foi de l'expérience d'autrui, renoncé subitement à toutes les religions de votre jeunesse? Avez-vous pu penser que ce Dieu de bonté dont vous ne doutiez pas alors n'avait mis dans votre cœur que fausse monnaie ou décevante promesse? » Et c'est là frôler de près le mysticisme passionnel, bien que ces promesses divines ne portent, dans la pensée de Mme d'Athol, que sur les affections *légitimes.* « Oh! non, c'est impossible, achève alors cette victime d'un long malentendu conjugal! Vous avez cherché, vous avez trouvé *votre roman.* Il n'a pas été heureux, soit. Peut-être aussi l'aviez-vous cherché trop bas? Je ne vous demande pas de réponse sur ce point. Quant à moi, je n'avais imaginé de roman qu'en vous. C'est avec vous seul, la main dans votre main, que j'espérais accomplir mon pèlerinage de joies et de douleurs, etc... » Dix fois Feuillet a fait répéter ce pathétique plaidoyer par les jeunes femmes dont il contait les désillusions ou les souffrances intimes. Voilà le secret de leur inlassable complaisance à son égard.

Toutefois, ce romanesque dont il leur accorde la licence, nous répéterons dès à présent qu'il le veut soigneusement encadré par les disciplines traditionnelles qui, seules, seront capables d'en prévenir les écarts et d'en modérer les excès. Il conserve en effet le culte de ces freins créés par l'expérience des âges aux impulsions antisociales qui naissent en nous de l'essentiel « impérialisme » de l'être, — fût-ce dans cette région du sentiment où nous prenons trop facilement l'habitude de négliger leur présence et d'oublier leur action. — Il salue, à l'occasion, la discipline tout court, quel qu'en soit le principe ou le ressort: « Ce qui vous protège, vous autres militaires, dit-il par la bouche d'un de ses personnages, ce qui vous abrite et vous sauve est la règle ou le joug. Tout humaine qu'est la source de l'autorité qui vous domine, il suffit que vous la reconnaissiez pour qu'elle vous soit salutaire; il suffit que votre âme et votre intelligence rendent cet hommage au principe supérieur qui, jusqu'à un certain degré, a fait de l'assujettissement des hommes la condition de leur force! »

Mais il se confie en particulier dans les disciplines inculquées par l'éducation familiale, telle que son temps la donnait encore aux filles des classes dirigeantes; car il a écrit, — avec une conviction paisible qui montre à quel point il faisait fond

sur cette formation préalable de nos futures compagnes, — que les femmes les plus franches, étant habituées dès l'enfance à une sévère contrainte de langage et de tenue, se trouvent avoir, dans les circonstances difficiles, un avantage marqué sur les hommes les plus énergiques. Elles *se possèdent*, en effet, bien davantage ! Et d'une façon très ferme encore, il soulignera le bienfait de la maîtrise de soi lorsqu'il parlera de l'affection paternelle chez un viveur qui a fort mal élevé sa fille unique : « L'amour qu'on porte à ses enfants n'est pas, en soi-même, une vertu. C'est une passion, qui, comme toutes les autres, est bonne ou mauvaise selon qu'on en est le maître ou le valet ! »

Un autre frein qu'il propose, ou plutôt qu'il suppose, sans conteste possible, à la base de cet esprit romanesque dont il encourage l'épanouissement chez la femme, est la discipline aristocratique, née d'une longue éducation de la race. En tous temps et dans tout pays, remarquait jadis Brunetière (à propos d'Octave Feuillet précisément), les aristocraties sont des créations de leur propre volonté ; habituées par hérédité, puis, par formation dès l'enfance, à mettre leur orgueil et leur honneur en cette volonté robuste, la dernière chose qu'elles perdent est le sentiment ou l'illusion de leur liberté. On verra donc souvent les nobles héroïnes de Feuillet garanties contre les entraînements de leur aspiration romanesque par le souci de ce qu'elles doivent à leur nom, au sang sélectionné qui coule dans leurs veines : « Une femme de bien, remarque la spirituelle baronne de l'*Ermitage*, — qui parle des évocateurs de l'amour romantique et de leurs suggestions intéressées à leurs lectrices, — une femme de bien ne livre pas les secrets de sa pensée et la nudité de son âme à l'anatomie littéraire. Le scalpel des poètes, comme ils disent, ne fouille que dans les cœurs pervertis et ne dévoile que des âmes malsaines. Il en résulte, dans l'imagination publique, un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble, j'y consens, aux demoiselles de ces messieurs (les *Dames aux Camélias* de l'époque), mais pas à moi, j'en réponds. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais se plaignait toutefois que les femmes, en général, eussent comme une odeur de torchon. Il ne voulait pas se marier à cause de cela ! » Qui ferait tenir, aujourd'hui, ce langage à une femme, en quelque sphère sociale qu'on la suppose d'ailleurs placée ?

Enfin, sur la plus achevée des disciplines morales, sur celle que propose à ses fidèles le christianisme rationnel, — cet héritier des sagesses antiques et ce promoteur d'un mysticisme admirablement gouverné, — Feuillet a toujours mis l'accent principal au cours de son œuvre entière. Il enseigne en effet que le mariage digne de ce nom doit avoir ses racines dans une adhésion ferme à la religion qui le consacre devant ses autels; car la foi dans la survie que méritent, par la pensée et par le sentiment, les individus périssables peut seule prêter aux faibles amours de ce monde quelque chose de la solidité, de la durée des amours divines! C'est la thèse, naguère si discutée, qui est soutenue dans l'*Histoire de Sibylle*. Quant aux femmes qui n'ont pas trouvé dans le mariage l'amour durable, elles auront grand besoin pour rester de dignes épouses et des mères égales à leur tâche de se souvenir qu'elles sont des chrétiennes, c'est-à-dire les ferventes d'une religion qui annonce l'épreuve et commande le sacrifice.

III

Bien que *le Roman d'un jeune homme pauvre*, ce premier et éclatant succès de Feuillet, présente l'homme honnêtement romanesque et la femme provisoirement antiromanesque (par la faute des hommes au surplus), il a presque toujours opposé ensuite des romanesques chrétiennes à des désabusés sans religion qui, de l'inspiration chevaleresque de leurs ancêtres, ne gardent plus que les gestes conventionnels et les formes extérieures. Le gentilhomme français tel qu'il le dépeint est donc, sauf exceptions, un assez triste personnage.

Mais les bons ménages, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire : leur évocation ne saurait tenter la plume d'un romancier, et rarement Feuillet rend la femme responsable dans les mauvais. C'est pourquoi les maris coupables sont véritablement légion dans son œuvre. Au seuil même de cette œuvre et précédant d'une génération l'aimable *Jeune homme pauvre*, voilà le père de celui-ci, le marquis de Champcey d'Hauterive, qui, sous des dehors exquisement courtois, cache l'irréflexion habituelle, la légèreté incurable, la fureur du plaisir, et, en trois mots, le plus parfait égoïsme. Causeur éblouissant, type achevé de grâce virile dans le monde, il

devient, aussitôt franchi le seuil de sa demeure, un vieillard inquiet, morose et violent ! Voici le père de Louis de Camors, viveur impénitent, dépravé jusqu'aux moelles et avec cela de mine haute, d'allure superbe, rayonnant d'on ne sait quel charme souverain. Le père de la tragique Julia de Trécœur est un oisif, dépourvu, *comme tous les hommes de sa génération*, du sentiment du devoir, un esclave de ses instincts et de ses passions, une victime de son tempérament impulsif et des fâcheuses influences morales de son époque. Pourtant celui-là, au sortir de ses bonnes fortunes, va volontiers crier son repentir et son désespoir aux pieds de son épouse : en sorte que la douce Clotilde se sent troublée, par ces scènes de mélodrame, dans sa résignation mélancolique. Elle eût préféré, écrit joliment l'historien de ses souffrances, une infortune plus tranquille et, plus volontiers, supporté un malheur sans phrases !

La plupart de ces maris peu dignes d'inspirer un sentiment élevé sont des antiromanesques par principe, comme il est facile de le prévoir. Ainsi M. de Talyas dans *Les amours de Philippe*, ou M. de Vardes dans *La Tentation*. Ce n'est pas ma faute à moi, répond ce dernier à de trop justes doléances, si je ne puis m'élever jusqu'à vos sommets, si j'ai été pétri d'une argile inférieure ou d'une fange subalterne ! Je ne puis me reconnaître qu'un tort envers vous, celui de ne point passer ma vie à vos pieds avec une guitare... J'avoue qu'après plus de quinze ans de mariage, j'ai cru, par intervalles, pouvoir déposer la guitare ! » La guitare est aussi le refrain ironique de l'odieux Maurescamp dans l'*Histoire d'une parisienne*. Cet homme vulgaire s'est méthodiquement appliqué à détruire, dans l'âme de sa charmante compagne, la disposition romanesque dont il fait la véritable ou même l'unique cause de l'insatisfaction des épouses délaissées. Tout ce qui peut leur échauffer l'imagination, opine-t-il, la poésie, la musique, l'art sous ses diverses formes ou même la religion ne doit leur être permis qu'à fort petites doses. Il se prend donc à bouffonner lourdement dès que la baronne chante à son piano avec sentiment, ou s'avise de lui traduire des vers de Tennyson. Il affecte alors des émotions caricaturales, des pâmoisons imminentes. « Ah ! épargnez-moi, de grâce... Je vais m'évanouir ! » Après quoi, il estime avoir refroidi, de façon fort prudente et fort efficace, ce qu'il traite de sottes exaltations romantiques !

Feuillet a peint avec plus de détail encore, parce qu'ils lui parurent mériter ce surcroît d'attention de sa part, des maris moins déplaisants. Ceux-là sont les produits spécifiques de l'époque moderne, les « enfants du siècle » romantique, rebelles au dogme chrétien désormais, et tourmentés néanmoins par de persistantes aspirations mystiques qu'ils tentent, sur diverses voies, de satisfaire. — Voici par exemple Bernard de Vaudricourt, dans *la Morte :* il a versé des larmes amères quand il a perdu la religion de son enfance, quand il a vu, dit-il de pittoresque façon, disparaître à l'horizon derrière lui cette belle tête de vieillard qu'il avait appris à nommer le bon Dieu dans ses prières naïves. Il n'en cherchera pas moins, de façon plus courtoise seulement que les Maurescamp ou les Vardes, à précipiter son admirable femme des hauteurs morales sur lesquelles il ne saurait plus se mouvoir à l'aise avec elle. Mais voici surtout Raoul de Chalys qui a pris tout le cœur de la fière Sibylle de Féryas, ce Raoul si flottant entre le mal et le bien que son évocateur a flotté quelque peu lui-même dans l'appréciation qu'il nous en suggère, nous laissant finalement incertains, ou même déroutés devant cette énigme vivante. Raoul est-il « une intelligence profondément dépravée, » comme on nous l'a présenté tout d'abord, ou seulement un sceptique désespéré de son scepticisme et appelant à grands cris le Dieu qui se cache, comme le fit trente ans plus tôt *Lélia?* Vers le dénouement du récit, on le voit près de revenir à ce Dieu sous l'influence de celle qu'il aime ; puis soudain se détourner, par un motif peu plausible (le suicide d'un ami athée, à la suite d'une déception d'amour), de la voie sur laquelle nous le croyions engagé : puis enfin revenir à ce chemin de la foi quand il est trop tard pour le suivre aux côtés de Sibylle. Cette très perceptible hésitation dans les intentions de l'auteur à l'égard de son héros diminue la portée d'un roman qui a des pages si attachantes et laisse à un autre récit la première place dans l'œuvre dont nous étudions les tendances.

En effet, ce reproche d'incertitude et d'inconséquence ne saurait plus être fait au comte Louis de Camors qui passe cependant par d'analogues oscillations de sa volonté virile, mais dont les finales concessions à une vue idéaliste de la destinée humaine sont préparées d'une main plus sûre et nous donnent l'impression de la vérité. — Camors a été formé par un père

que façonnèrent au préalable, lui-même, les conquérants du romantisme byronien, les Julien Sorel ou les Rastignac. Ce jeune homme, si hautement doué, nous apparaît donc aujourd'hui comme un précurseur (à une génération de distance) du magistral *Disciple* de M. Bourget qui aura les mêmes éducateurs. Le testament paternel qui lui dicte les principes de sa conduite future est vraiment une admirable page : « La religion de l'honneur, a écrit, pour son unique enfant, le suicidé, doit pour vous suppléer à tout. Usez sans scrupule des femmes pour le plaisir et des hommes *pour la puissance*, mais ne faites rien de bas. Préparez-vous l'ambition pour votre âge mûr... mais défaites-vous de je ne sais quelle faiblesse de cœur que j'ai remarquée en vous et qui vous vient sans doute du lait maternel... Modifiez votre escrime; votre jeu est trop large. Ne vous fâchez point. Riez peu. Ne pleurez jamais ! »

La religion de l'honneur, d'origine chevaleresque et chrétienne en réalité, est, à ce titre, peu capable de régir l'orientation pleinement égoïste de la vie, comme Louis de Camors ne s'en apercevra que trop tôt, par les graves manquements que ses appétits le conduiront à commettre contre cette religion de renoncement. A la conception paternelle de la vie, il ne saurait adapter qu'une sorte de mysticisme esthétique, analogue à celui dont fit profession un Stendhal ou un Barbey d'Aurevilly. C'est à quoi il se résout enfin, faute de mieux. Désormais le mal se résumera pour lui dans la laideur, l'ignorance, la sottise ou la lâcheté : le bien résidera dans la beauté, le talent, la science ou le courage. Persuadé que la fleur du savoir-vivre, la délicatesse du goût, l'élégance des formes constituent la beauté morale convenable à un gentilhomme, il ornera sa personne de ces grâces légères et suprêmes, comme un *artiste* consciencieux qui ne veut laisser dans son œuvre aucun détail imparfait.

Plus tard encore, Feuillet incarnera ce romantisme moral qu'il réprouve, non plus dans un stendhalien à la façon de Camors, mais dans un renanien (d'origine hégélienne par conséquent) qui fera plus franchement l'aveu de son mysticisme foncier. Le docteur Tallevaut (de *la Morte*) cherche son point d'appui métaphysique dans la religion de l'humanité. Un homme bien né qui ne croit plus à rien et qui s'y résigne, exposera-t-il tout d'abord contre les byroniens que nous venons d'évoquer, se trouve encore soutenu *quelque temps* par l'im-

pulsion première de son éducation (chrétienne et sociale) ou par les convenances extérieures de la vie civilisée. Pourtant, le sentiment du devoir et la dignité morale ne reposant plus en lui sur aucune base effective, il descendra bientôt vers les jouissances faciles et basses, et, sous son vernis d'Européen, tendra vers le niveau moral du nègre. Telle est la destinée des hommes ou des peuples qui n'ont pas cultivé dans leur sein l'idéal. — Une religion est donc indispensable, selon Tallevaut. La sienne enseigne le progrès indéfini de l'Univers et le devoir, pour l'humanité supérieure, de collaborer activement à ce progrès. Mais cette religion, complétée par certaines considérations que Feuillet emprunta des *Dialogues philosophiques* de Renan, le laissera sans force (comme le Gandrax de *Sibylle*) devant l'immoralisme terrifiant que ses leçons engendrèrent dans la femme dont il avait fait son disciple, pour en faire, un jour prochain, sa compagne.

IV

En présence d'hommes disposés mentalement de la sorte, comment réagissent les femmes de Feuillet, appuyées sur les concessions romanesques du sexe masculin, — concessions qui favorisent si évidemment, depuis quelques siècles, leur naturel, leur instinctif effort vers le pouvoir social? — Tel est l'aspect de son œuvre que nous devons examiner maintenant. Celles de ces femmes qui affrontent les hasards du mariage dans la haute sphère sociale, qu'il a presque exclusivement décrite, sont le plus souvent animées, selon lui, d'une très sincère bonne volonté morale. Il ne leur manque que ce complément d'éducation intellectuelle et sociale dont leur époux doit leur procurer le bienfait. Par malheur, les hommes se marient sans avoir médité sur les devoirs dont ils vont assumer la charge. En faisant choix d'une compagne, il obéissent à l'impulsion de l'exemple, aux conseils de la tradition ou même de la routine; c'est d'un cœur léger qu'ils se préparent à enfermer toute la vie d'une femme dans un épisode, assez indifférent à leurs yeux, de leur propre existence. Leurs principes flottants, leur scepticisme insouciant les mettent-ils en situation de cultiver, dans leur jeune épouse, le respect de ses devoirs et le dévouement à sa tâche éducatrice? C'est là une question qu'ils ne se posent

guère ; et, trop souvent, par les manifestations irréfléchies de leur incroyance ou par de vaniteuses allusions à leur passé galant, ils s'emploieront à saper, à dégrader l'édifice moral élevé à grand frais par les soins éclairés d'une mère dans l'âme de leur compagne, à substituer dans cet esprit, encore malléable et docile, le désordre et la confusion des idées aux traditions de la discipline familiale, source d'équilibre et de paix. De leurs propres mains, ils mineront les digues qui contenaient à leur profit la passion de ces jeunes cœurs dans les limites, étroitement mesurées, du devoir.

Quelles conséquences engendre cette totale incapacité éducatrice des modernes chefs de famille ? Voilà le sujet même de la plupart des romans de Feuillet. — Il nous montre certaines de ses héroïnes sauvées par leur frivolité de la chute et s'étourdissant, aux vacarmes mondains, sur le vide de leur existence intime. Tel est le cas de la grand'mère maternelle de Sibylle, la comtesse de Vergnes, dont le réquisitoire contre son mari a été si souvent cité : « Moi aussi, j'étais une enfant quand vous m'avez épousée, et si je suis restée ce que j'étais, à qui la faute, etc. » D'autres, dévoyées et désorientées par leur guide naturel, vont à la chute presque involontaire qui les abat soudain par surprise et dont quelques-unes meurent, lorsque leur nature était foncièrement honnête. La *Petite Comtesse* de Palme, Mme Lescande, dans *Camors,* la Cécile du *Journal d'une Femme* ou même l'énigmatique *Julia de Trécœur* auront ce destin. D'autres enfin survivent sans peine à leur défaillance et s'endurcissent alors dans le péché pour devenir ces « monstres » de cynisme et d'audace perverse qui gardent l'œuvre de Feuillet de la fadeur par leur scandaleuse présence : Mme de Talyas, Marianne de La Pave (*La Veuve*), Mme de Maurescamp (celle-ci après une belle défense contre le vice), enfin Blanche de Chelles ou *le Sphinx* appartiennent à ce troupeau de brebis noires qui le sont devenues par la faute de leur mauvais berger ou du moins de leur berger distrait.

Le type le plus achevé toutefois de cette sorte de femmes, c'est la marquise de Campvallon, que vient égarer, elle aussi, un homme inégal à son devoir d'éducateur. Non pas un mari cette fois cependant, car Louis de Camors l'engagera, sans l'épouser, sur la voie du désordre. Cette belle et noble fille dépourvue de fortune a dit un jour à son charmant cousin,

laissé, lui aussi, à peu près sans ressources par les dilapidations de son père : « Je suis prête à vous donner ma vie. Vous me jugerez bien *romanesque*, mais je me fais de nos deux pauvretés réunies une image très douce. Si, comme on me l'a dit, vous projetez de quitter la France pour refaire votre fortune, je vous suivrai. » Et, tandis qu'elle hasarde cet aveu insolite, elle contemple celui qu'elle aime avec une expression de candeur et d'angoisse extraordinaire, comme un être qui joue sa destinée sur une seule carte.

Or le trop docile élève du précédent comte de Camors lui répond froidement qu'il a décidé de ne jamais se marier, mais que, en revanche, il va lui donner les conseils de l'amitié véritable qu'il ressent à son égard. Il a jugé dès longtemps que l'intelligence de la jeune fille était aussi exceptionnelle que sa beauté. Qu'elle devienne donc une grande artiste de théâtre, indépendante, fêtée, adorée, maîtresse de Paris et du monde! « Et la vôtre aussi, n'est-ce pas! » a interrompu avec âpreté Mlle d'Estrelles, trahissant, par la cruelle amertume de cette riposte, le ravage déjà produit dans son âme par l'attitude de son impassible parent. « Vous me conseillez d'être une courtisane? » ajoute-t-elle. — Il proteste aussitôt, sans grande conviction d'ailleurs, et cite les exemples connus d'actrices honnêtes femmes; mais il continue par un catéchisme d'immoralisme esthétique dont le sens est bien de donner à Charlotte le conseil qu'elle vient de résumer par un mot cru. Elle terminera donc leur décisif entretien sur ces paroles énigmatiques : « J'ai un grand respect de moi. Je resterai fidèle à un seul amour, simplement par fierté. » Et elle fera comme elle le dit, mais en même temps comme il le lui a tacitement conseillé, car l'amour unique auquel nous la verrons demeurer fidèle est son amour pour Louis de Camors et elle mettra tout en œuvre pour devenir enfin sa maîtresse, alors que tout devrait interdire au comte de jouer le rôle qu'elle lui a réservé dans sa vie. Elle accepte en effet le nom, le titre et l'immense fortune d'un vieillard qui est le bienfaiteur, presque le père adoptif de Camors; puis, par des manèges d'infernale coquetterie, elle conduit peu après « le seul homme qu'elle aime » à trahir odieusement les lois de l'honneur pour répondre à son amour sans frein. — Plus tard, elle prétendra le mener jusqu'à l'assassinat au profit de ce même amour; il repoussera toutefois cette

exigence suprême, moins gâté en son fond que celle dont la corruption fut son œuvre. Mais pourquoi refusa-t-il naguère à cette femme d'élite le *roman permis* qui eût associé leurs vies pour la fortune peut-être et pour le bonheur à coup sûr? Poursuivant, à travers tous les obstacles sociaux, ce roman désormais coupable, elle est devenue le mauvais génie de l'homme dont elle était née pour être l'ange tutélaire. Une haute leçon d'idéalisme irréprochable, ainsi qu'on le voit!

Dans les dernières années de sa vie, Feuillet retourna, par son roman de *la Morte*, vers les deux sujets de *Sibylle* et de *Camors*, fondus par lui en un seul dans une intéressante synthèse : ce qui nous montre bien ces deux situations sentimentales (la romanesque victimée et la romanesque dévoyée par l'homme), comme les thèmes favoris de son imagination d'artiste. — Il a dessiné dans ce récit un nouveau monstre féminin d'assez énergique allure. Sabine Tallevaut fut jetée, elle aussi, hors de la voie droite par l'erreur éducatrice de celui qui a souhaité d'être son époux. Son oncle et tuteur, le savant dont nous avons parlé déjà, a prétendu se préparer en elle une compagne selon son rêve romantique et renanien. Il n'a fait de la jeune femme, après Camors, qu'une autre immoraliste par principe, de nuance plutôt scientifique qu'esthétique seulement. Non contente de suggérer, comme Mme de Campvallon, un assassinat à celui qu'elle aime afin d'écarter de son chemin une rivale, celle-ci agira par elle-même et empoisonnera froidement Mme de Vaudricourt dont elle désire épouser le mari. Son oncle a cependant pressenti d'abord, puis constaté indubitablement le crime. Il en a été foudroyé, comme le général de Campvallon le fut par la trahison de celle et de celui qui lui devaient tout; mais, avant de succomber à son tour au choc de l'apoplexie, Tallevaut sera contraint d'entendre, pour son tourment suprême, le plaidoyer de sa trop docile disciple : « L'arbre de la science, mon oncle, ne porte pas les mêmes fruits sur tous les terrains. Les prétendues vertus naturelles dont vous attendez le bonheur social sont, en réalité, facultatives, puisqu'elles ne sont en nous que des instincts, de véritables préjugés dont la nature gratifie ses créatures parce qu'elle en a besoin pour la conservation et le progrès de son œuvre, etc... »

Mariée selon ses désirs, la terrible Sabine se tournera vers ce flottant et insuffisant Bernard de Vaudricourt qui lui offrit

si vite de prendre à son foyer la place de la sainte dont elle a secrètement abrégé les jours. Elle l'avertira tout d'abord de ne pas compter sur une postérité de son fait : « La nature, lui expose-t-elle crûment et avec un parfait sang-froid, a inventé le plaisir comme appât de la maternité. Or le privilège d'un esprit émancipé est de saisir l'appât pour laisser là le reste. Vous me direz que si chacune et chacun pensait de la sorte, le monde finirait bientôt. Je vous répondrai que cela m'est tout à fait égal! La nature, vous le savez, ne montre qu'un souci, c'est de conserver l'espèce; elle a, du reste, le mépris de l'individu. Eh bien, de plus qu'elle, j'ai le mépris de l'espèce! »

Enfin, et toujours s'adressant à son époux, ahuri devant un pareil cynisme, elle lui déclarera qu'elle se croit fort libre de satisfaire (telle la Fernande de *Jacques*) à ses impulsions amoureuses vers tel ou tel des jeunes gens qui l'entourent. Le mariage, explique-t-elle, offre d'incontestables avantages pour la femme au point de vue social, et elle en a donc souhaité la sauvegarde; mais, avec la Société, il lui plaît d'en user comme avec la Nature, c'est-à-dire d'utiliser les commodités qu'elle présente tout en répudiant les servitudes que cette Société prétendrait imposer en retour! — On le voit, la figure de ce Camors féminin, plus logique avec ses convictions que son prototype mâle, a été tracée avec une belle vigueur par le vieillard qui revenait, une fois encore, à plaider, devant les lecteurs de la cinquième génération rousseauiste à son aurore, les causes jadis défendues par lui devant ceux de la quatrième, à laquelle il appartenait par la date de sa naissance.

V

Et pourtant, les femmes qu'il a dessinées avec la plus tendre complaisance, ce sont ces angéliques créatures qui ont trouvé pour ainsi dire dans leur berceau la règle du bien, qui n'ont nul besoin d'éducateur masculin pour réaliser la perfection de leur type mais aspirent au contraire à élever quiconque les approche jusqu'au niveau moral supérieur où elles se sentent solidement établies pour leur part. Ces femmes-là, — dans l'influence de réciproque perfectionnement dont se targue toute morale érotique depuis Platon, — réclament le rôle actif et prépondérant que leur réservait si volontiers notre tradition

romanesque depuis le haut moyen âge, ou même depuis le roman néoplatonicien des siècles hellénistiques. En un mot, ce sont des romanesques au sens le plus sérieusement moral et par conséquent le plus acceptable de ce terme, dont on a si fort abusé. — On prévoit déjà qu'elles se verront finalement les victimes d'une époque qui, du romanesque en partie discipliné des époques classiques, a fait le romantisme, c'est-à-dire le mysticisme de la passion débarrassée de tout frein d'origine sociale. — Nous évoquerons les plus intéressantes et les plus instructives d'entre elles.

Celle qui a peut-être le moins à souffrir des hommes et de la vie, c'est la douce Charlotte d'Erra qui consigne à notre profit ses réflexions quotidiennes dans *Le Journal d'une femme* : Charlotte, dont la conviction romanesque de fond sait s'adapter courageusement aux nécessités de la lutte vitale jusqu'à devenir l'hygiène psychologique et morale la plus rationnelle de toutes pour qui sait la pratiquer sans faiblir. Car sa règle de conduite consiste à vaincre en soi l'impulsion passionnelle interdite avec tout *l'élan* impétueux qu'on porte trop souvent dans l'obéissance aux conseils de la passion. Docile aux enseignements de son aïeule dont nous avons plus haut rappelé le piquant plaidoyer en faveur de l'enthousiasme légitime et de la poésie licite, cette fille de grand cœur oppose aux amertumes qui naissent d'une défaite sentimentale la diversion d'un grand *devoir*, aussitôt accepté des mains de la Providence ou créé, au besoin, de toutes pièces. Son expérience, confirmant celle de sa race, lui enseigne en effet que ce devoir jettera sur le passé, le présent, et, ce qui importe davantage encore, sur le futur de quiconque le remplit sans faiblesse, un apaisement rapide, une consolation certaine et même un charme imprévu.

Conduite par ces fermes maximes, elle sacrifie d'abord un amour légitime et partagé au bonheur de sa plus chère amie, qu'elle tentera de maintenir ensuite dans les bornes du devoir conjugal. Puis encore, elle écarte de sa vie une seconde possibilité de bonheur, uniquement pour sauver d'un soupçon la mémoire de cette amie trop légère : « Je ne suis pas heureuse, écrira-t-elle dans son journal après le premier de ces sacrifices; je ne peux même plus l'être, car j'ai entrevu un bonheur trop grand. Mais enfin l'obsession de cette pensée unique a cessé; ma vie a retrouvé un avenir et un but car je me suis fait un

devoir qui en remplit le vide, qui m'occupe et qui m'attache. C'est une œuvre attrayante que de relever peu à peu une âme désolée, de la tirer du désespoir, de lui rendre la paix et le sourire, de la ramener à la soumission et à Dieu. » Puis encore, après le second de ces héroïsmes muets : « Tu me restes, ma fille! Un jour, ces lignes te feront peut-être aimer ta pauvre mère *romanesque*. Tu apprendras d'elle que la passion et le roman sont *quelquefois* bons, *avec l'aide de Dieu!* » Voilà qui est fort bien dit, car les restrictions indispensables figurent à côté de l'avis quelque peu téméraire, et nous avons fait connaître à quelles sortes de « romans » cette rare personne dévoua son austère existence.

Moins souple et moins ferme à naviguer entre les écueils que doit éviter l'enthousiasme *permis*, se montrera cette autre romanesque, d'un cœur égal cependant, Mme de Tècle, mère de la comtesse Marie de Camors. De celle-ci, Feuillet ne nous dissimule pas que le roman de renoncement fut aussi inconsidéré que généreux; en elle, ce genre d'inclination, essentiellement noble, que les femmes d'élite éprouvent quelquefois pour les libertins séduisants, *l'attrait de la conversion*, le platonisme pris au sérieux, a en effet suscité un projet étrange. Camors osa lui parler d'amour dans son veuvage sévère et dans sa provinciale retraite. Transposant alors, avec une admirable pudeur, dans le diapason maternel, l'émoi inavoué que lui causa cette folle tentative, elle décide d'élever désormais sa fille Marie, à peine sortie de l'enfance, pour en faire un jour la femme de cet homme si évidemment supérieur. Car elle croit de toute son âme à la possible *rénovation morale* des chevaliers errants de notre époque, des aventureux « enfants du siècle » romantique par une dame de leurs pensées qui leur apporterait l'intimité d'un cœur honnête, les saines émotions de la famille, les douces religions du foyer.

Or, le Parisien prestigieux épousera un jour en effet, et contre toute attente, la fille, à ses yeux fort insignifiante, de sa voisine de campagne; mais ce sera par surprise et par force, sans aucune inclination de sa part et sur l'injonction péremptoire de sa redoutable maîtresse, la marquise de Campvallon, réduite à cet expédient par les soupçons menaçants de son mari. Alors, dans des lettres charmantes à sa mère, la jeune comtesse lui dira ses efforts pour réaliser le pro-

gramme d'ange gardien que lui traça cette mère audacieuse et qu'elle a sanctionné d'ailleurs, ensuite, de tout le feu de son jeune amour pour un être tout de séduction. Efforts infructueux pour son bonheur qui bientôt s'écroule en l'écrasant presque sous ses ruines : efforts non entièrement superflus toutefois, puisqu'ils amèneront Louis de Camors à renier enfin, par ses actes, le criminel testament de son père, et à expier, par un trépas précoce autant que pénible, le mauvais emploi qu'il a fait de ses qualités sans égales.

Aliette de Vaudricourt, la douce *Morte*, sera conseillée à son tour dans le sens de ses propositions natives par son oncle, le pieux mais *romanesque* prélat qui la décide à épouser l'homme qu'elle aime, en dépit de la divergence de leurs idées religieuses, parce qu'il vient la confirmer dans l'espoir de convertir cet homme à toutes les religions du foyer. Certes, l'amoureux Bernard a protesté tout d'abord, et avec une entière loyauté, qu'il se croyait incapable de jamais revenir à la foi de son enfance. Mais l'évêque et la jeune fille lui ont alors répondu, à l'unisson, que Dieu a ses voies et qu'ils espèrent mieux de lui que lui-même. Ils auront d'ailleurs vu juste en fin de compte, mais après que les voies divines auront passé, comme ce fut le cas pour Sibylle, sur le tombeau d'Aliette, après que cette infortunée aura gravi au préalable tout l'escarpement du calvaire conjugal déjà décrit par Feuillet à propos de Mmes de Champcey, de Camors, de Trécœur, de Vardes, de Cambre ou de Vergnes.

Enfin, le type le plus achevé de ces platoniques chrétiennes, nées pour sauver l'homme qu'elles élurent, fût-ce au prix de leur vie, — comme le Christ dont elles ont fait leur modèle, — c'est Sibylle de Feryas dont la disposition d'âme suscita naguère, chez les lecteurs de son aventure sentimentale, presque autant de protestations et de colères que d'enthousiasmes et de ferveurs; c'est Sibylle la romanesque-née qui, dans les bras de sa nourrice, prétendit dérober une étoile au ciel, et, sous les yeux de sa bonne, chevaucher un des cygnes de l'étang. Par malheur, et de même qu'il lui dessinait, nous l'avons dit, un trop flottant amoureux, son peintre a tracé d'un pinceau parfois hésitant son portrait moral. Tout en la désirant sympathique au plus haut degré, sans nul doute, il ne lui a pas épargné les objections et les critiques. Or, ces critiques sont souvent si judicieuses et portent sur de si essentielles attitudes, qu'elles font hésiter la

sympathie dans les esprits de sang-froid. Il nous l'a montrée pourvue dès son enfance du don *fatal* de concevoir les fantaisies les moins raisonnables et d'en exiger alors la satisfaction avec une ardeur impérieuse que l'obstacle irritera jusqu'à la frénésie ! Certes, l'éducation attentive et affectueuse qu'elle reçoit de ses grands-parents dans leur château normand vient corriger jusqu'à un certain point son impulsivité native ; mais le vieux marquis de Feryas n'en est pas moins contraint de lui dire, non sans tristesse, au cours de cette enfance quasi-miraculeuse, et tandis qu'elle convertit autour d'elle institutrice, grand'mère, curé même, — en attendant de ne pouvoir convertir celui qu'elle aime : « Vous voulez toujours monter sur le cygne ! Vous voulez l'impossible. Ce sera, je le crains, l'écueil de votre vie ! » Et voilà un avertissement de plus aux illusions de l'esprit romanesque.

VI

On aurait donc tort de juger que Feuillet n'a point aperçu le danger de sa thèse fondamentale sur le romanesque *permis*. Aussi bien, dans son théâtre où il s'est montré notablement moins romanesque que dans ses romans, il a proposé lui-même avec insistance les corrections nécessaires aux licences émotives ou imaginatives qu'il concéda si largement par ailleurs à ses contemporaines. Et, par exemple, dans sa *Belle au Bois dormant*, il a dessiné un autre Raoul de Chalys qu'une autre Sibylle de Feryas épouse bel et bien sans exiger son acte de foi préalable et qui tient même décidément le rôle sympathique en face d'une enfant étroite autant qu'obstinée dans son appréciation follement romanesque de la vie moderne.

Son drame de *la Tentation*, qui est de 1860, nous montre la comtesse de Vardes, victime d'un époux inégal à sa tâche éducatrice (son thème favori comme nous le savons) ; mais cette belle personne plaintive entreprend son examen de conscience et ne se trouve pas non plus sans reproches. Elle prononce en effet ce *mea culpa* fort explicite, en s'adressant à sa fille, — qui vient de se fiancer, pourtant, de la façon la moins romanesque du monde et n'a donc nullement besoin d'une pareille leçon : « Ne demande pas trop à la vie ! Elle est douce, la vie. Elle a des heures divines, mais, enfin, ce n'est pas le ciel. N'exige pas

trop du cœur de ton mari. Les hommes les meilleurs, les plus nobles ont leurs instants de distraction, de défaillance; et puis ils ont leurs goûts, leurs plaisirs comme les nôtres, et enfin il ne faut pas oublier qu'ils soutiennent la part la plus lourde de l'existence commune. Ne laisse jamais se glisser dans ton cœur ni dans ton langage cette amertume, cette aigreur qui flétrit peu à peu, qui détruit toute confiance et toute intimité. Un seul mot de tendresse peut prévenir tant de douleurs! » Conseils excellents, dont Sibylle elle-même aurait pu faire, à l'occasion, son profit : antidote de tout romanesque qui dépasserait les limites « permises » et engendrerait donc à nouveau ces femmes « incomprises » du romantisme passionnel qui remplissent les premiers récits de Balzac ou de Sand : pâture intellectuelle des Béatrix ou des Emma Bovary.

Toutefois, c'est dans une piécette en un acte, encore plus oubliée que *la Tentation*, c'est dans *l'Acrobate*, représenté sur le Théâtre-Français en 1873, que Feuillet a pris en quelque sorte le contre-pied de ses voies habituelles et donné pleinement gain de cause au mari, homme d'expérience et de sang-froid, dans son procès contre l'épouse rêveuse, exaltée et bientôt tentée par conséquent. — Ainsi George Sand, assagie par la vie, publia son *Valvèdre*, quelque trente ans après son déplorable *Jacques*. — Mme de Solis vient de commettre une grave imprudence de conduite qui l'a mise à la discrétion de son époux; et celui-ci de l'apostropher en ces termes : « Il est dur pour un galant homme de voir pendant des années les meilleures, les plus dignes inspirations de sa raison et de son cœur dédaignées, repoussées presque comme des outrages. Ah! je le savais, allez! Vous attendiez, vous vouliez de votre mari les sentiments romanesques (c'est la guitare de M. de Maurescamp), les ivresses dramatiques dont les conversations du monde, les livres, les théâtres remplissent et enflamment l'imagination des femmes. Si bien que ces femmes finissent par y voir *le fond et le but même de l'existence*. Eh! bien, non! Cet amour-là, je ne vous l'ai pas donné; je m'en serais bien gardé et je vais vous dire pourquoi d'un seul mot. C'est que le mariage n'est pas une aventure galante; c'est qu'il vit et dure par des sentiments d'un autre ordre, par des émotions plus vraies, plus saines et moins fugitives; c'est que je vous aimais comme ma femme et non comme ma maîtresse, comprenez-vous? Il faut, cela est certain, qu'une honnête

femme renonce aux joies... des autres. On ne peut pas tout avoir. » Et ce langage, très évidemment approuvé par l'auteur, nous conduit assez près des convictions jadis condamnées par lui chez MM. de Vardes ou d'Athol.

Mais continuons d'écouter avec intérêt la profession de foi de cet époux offensé : « Est-ce qu'il s'agit d'ailleurs de vous condamner à une vie d'austères devoirs où votre cœur n'ait rien à entendre et rien à dire, de vous résigner à vivre sans aimer, sans être aimée? Quoi, un homme vous choisit entre toutes pour vous confier son nom, son foyer, son honneur! Il vous livre sa destinée; c'est par vous seule qu'il veut être à jamais heureux ou misérable, honoré ou flétri. Toutes les choses de son cœur, de son intelligence, les secrets de sa pensée, son courage, ses défaillances tout vous appartient si vous le voulez. Ce qu'il a de plus intime, de plus sacré, il le met dans vos faibles mains, et vous n'êtes pas aimée! Il vous faut *autre chose!* Eh bien! vous l'avez trouvé. Soyez heureuse! »

Mme de Solis vient de constater au contraire, et dès le début de sa tentative d'émancipation passionnelle, l'égoïsme foncier du séducteur banal en qui elle avait cru pouvoir incarner son rêve romanesque : « Ah! sanglote-t-elle alors, que ne m'avez-vous parlé une fois, une seule fois comme vous le faites! » Ce qui semble un retour machinal de Feuillet vers ses enseignements ordinaires sur la culpabilité du mari dans le naufrage de l'intimité conjugale. Mais cette fois le mari riposte avec le sentiment de son innocence : « Je l'ai essayé à vingt reprises. Vous ne m'avez pas entendu. *Ma fierté s'est lassée!* » Et voilà donc retournée de bout en bout, pour ainsi dire, la thèse si souvent défendue par le romancier d'*Un mariage dans le monde* ou de *l'Histoire d'une Parisienne*. Ne serait-ce pas qu'il s'arrête instinctivement, dans son plaidoyer pour la femme contemporaine, quand l'aspiration de celle-ci va passer du romanesque légitime au romantisme passionnel? Et ceci nous démontre bien qu'il s'est fait l'avocat de cette femme sans arrière-pensée d'intérêt personnel, sans prétendre à justifier un passé discutable ou à se préparer quelque galant avenir, comme ce fut le cas pour la plupart de nos moralistes romantiques.

En ceci, il s'apparente de près aux romanciers de notre siècle classique. La gracieuse jeune femme sur laquelle il concentra, peu avant sa fin, toutes ses complaisances, Aliette de

Vaudricourt, — une Sibylle qui n'a ni les étroitesses, ni les contradictions de M[lle] de Feryas, — a été élevée par son père dans le culte de notre XVII[e] siècle français. Ce baron normand, issu de l'un des compagnons du duc Guillaume, semblait en effet, dans notre époque, comme un survivant de cette société si bien ordonnée, si polie, croyante et lettrée dont M[me] de Rambouillet fut le centre. Il aurait souhaité de naître, disait-il, en ces temps de foi raffermie et de vie stable, de pur et beau langage, de goût délicat et d'urbanité noble. Ayant lu toutefois Tallemant, Bussy et Saint-Simon, il n'ignorait pas les désordres qui persistèrent sous ces apparences pompeuses ; mais, selon lui, les fautes elles-mêmes se développaient en ce temps sur un fond sérieux et solide qui se retrouvait à la fin. On voyait de grands scandales sans doute, mais aussi de grands repentirs parce que le regard se tournait quelquefois vers une région supérieure où tout ramenait à la longue, même le mal!

Cette page nous dit les prédilections de Feuillet que Brunetière envisageait naguère comme un fils spirituel de Racine. Mais, puisque son nom doit vivre par ses romans, non par ses drames, nous le rapprocherions encore plus volontiers des virtuoses de notre roman classique, de la Calprenède en particulier, ce préracinien, trop oublié, dont les Cassandre ou les Cléopâtre ont la dignité aimable, la haute conception du devoir et le charme irrésistible qui pare les Aliette de Vaudricourt ou les Charlotte d'Erra : parfois aussi les vivacités d'humeur et les fantaisies de sentiment qui font plus vivantes les Marguerite Laroque ou les Sibylle de Feryas. Pour être revenu, — à travers Racine en effet, c'est fort probable, — vers le romanesque classique, cette trop fugitive étape de notre évolution morale, Feuillet mérite comme il l'a souhaité, outre l'admiration des artistes et des gourmets de pure langue française, l'estime du psychologue d'expérience et l'adhésion du moraliste rationnel.

ERNEST SEILLIÈRE.

SOUVENIRS

DE

SAINT-DENIS DIT ALI

SECOND MAMELUCK DE L'EMPEREUR

III[1]

VII. — WATERLOO

[Après le retour de l'île d'Elbe, l'Empereur se rendit des Tuileries à l'Élysée. Il y travailla à tout réorganiser, surtout à refaire son armée, et déploya une activité dont Saint-Denis fut le témoin émerveillé.]

L'Empereur, ayant fait toutes ses dispositions pour entrer en campagne et la garde étant partie depuis quelques jours, il quitta l'Élysée le 12 juin, sur les deux ou trois heures du matin, pour se rendre à l'armée. Le Grand-Maréchal était avec lui. Ce fut moi qui montai sur le siège de sa voiture. Il déjeuna à Soissons, coucha à Laon ; le lendemain, 13, à Avesnes; le 14, à Beaumont et le 15, à Charleroi. Partout il fut reçu avec enthousiasme. Le 16, eut lieu la bataille de Ligny.

Pendant tout l'après-midi, l'Empereur resta près d'un moulin situé sur un monticule d'où l'on apercevait toute la droite de l'ennemi. Constamment les lunettes furent braquées de ce côté; on croyait à tout moment voir arriver le corps du comte d'Erlon qu'on attendait avec impatience. On apprit plus tard qu'il s'était égaré.

Avant que l'Empereur fût venu se placer au moulin, il y avait à peu de distance de lui un groupe de jeunes officiers de l'État-major, parmi lesquels étaient des officiers d'ordonnance.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

Dans ce groupe, on riait aux éclats, on plaisantait bruyamment sur différentes scènes qui se passaient à quelque distance en avant entre quelques Prussiens et des Français. L'Empereur, qui entendait le bruit que faisaient ces officiers, jetait de temps à autre de leur côté des coups d'œil qui annonçaient l'ennui et le mécontentement. Enfin, impatienté, importuné de tant de gaîté, il dit, en regardant avec sévérité celui qui riait et bavardait le plus : « Monsieur! on ne doit ni rire ni plaisanter quand tant de braves gens s'égorgent sous nos yeux. »

A la tombée du jour, l'Empereur se rapprocha du village de Ligny. Les pièces de la garde venaient de tirer et tiraient encore à toute volée sur le revers opposé du ravin qu'occupait l'armée prussienne, lorsque parut la tête de colonne des cuirassiers. Au même moment cette brave troupe se précipite dans la ruelle qui partage le village, traverse le ravin et va fondre sur l'ennemi. C'était au galop qu'avait lieu le défilé, devant l'Empereur. Ces valeureux soldats, dont les escadrons se succédaient avec rapidité, étaient si pleins d'enthousiasme qu'ils criaient de toute la force de leurs poumons des : « Vive l'Empereur! » qui retentissaient au loin. « Ménagez vos chevaux, ménagez vos chevaux, ne cessait de leur dire l'Empereur; plus tard vous en aurez besoin. » Mais les cuirassiers, ne tenant aucun compte des paroles qu'ils entendaient, quoiqu'elles fussent répétées par le maréchal Soult, n'en suivaient pas moins ceux qui les précédaient. L'aspect de ce défilé qui avait lieu à la lueur et au bruit des canons, était un spectacle magnifique. Braves cuirassiers! il me semble vous voir encore l'arme haute et courant au combat! Comme vous étiez beaux!

Pendant toute la journée, l'ennemi a opposé une vive résistance; mais, le soir, il fut obligé de battre en retraite, laissant beaucoup de son monde sur le champ de bataille. Toute glorieuse que venait d'être cette journée pour les armées françaises, généralement on n'en fut pas content; elle ne donnait pas les résultats qu'on en avait espérés; elle n'eut rien de décisif. On eut à regretter particulièrement la perte du général Gérard.

La soirée était déjà fort avancée quand l'ennemi fut en pleine retraite. Le quartier général s'installa dans une espèce de château ou maison de campagne peu éloignée du champ de bataille.

Le lendemain matin, l'armée se dirigea sur les Anglais. L'Empereur parcourut le champ de bataille de la veille. Parvenu à l'endroit où deux routes se croisent, il fut vivement contrarié de ne pas y voir le maréchal Ney et son corps d'armée. Son impatience se manifestait au plus haut degré. Il attendait déjà depuis longtemps lorsqu'enfin on aperçut une tête de colonne : c'étaient des hussards ou des chasseurs. Il dit au général qui était en tête : « Qu'avez-vous donc fait toute la matinée ? Il y a longtemps que le corps d'armée du maréchal devrait être ici. Que de temps vous me faites perdre ! » Il exprimait par des exclamations réitérées toute la contrariété qu'il éprouvait de ce retard, qui arrêtait et suspendait ses opérations. Son cheval, excité par le bruit des trompettes, tournait, à droite, à gauche, et ne voulait pas rester tranquille : il semblait partager le mécontentement de son cavalier. L'Empereur ne concevait rien à cette lenteur du maréchal. C'était assez qu'il désirât qu'on mît de l'activité, de la rapidité dans les marches, dans les mouvements, pour que ses lieutenants missent de la négligence dans l'exécution de ses ordres; il semblait que les uns et les autres se fussent donné le mot. On pourrait dire que, dans cette courte campagne, tout concourt à être contrairement à ce que voulait l'Empereur. Deux jours avant, le général Vandamme, au lieu d'arriver à midi à Charleroi, n'y avait été rendu qu'à trois heures. Tous ces retards ont eu pour conséquence la terrible catastrophe du 18 juin. Dès que l'Empereur eut fini de parler, la colonne se mit en marche et les soldats, en défilant devant lui, l'accueillirent par des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur! »

Le temps, qui avait été passable dans la matinée, se mit à la pluie ; et l'eau tomba en si grande abondance que la plaine en devint impraticable. Nous étions mouillés jusqu'aux os. A une station, l'Empereur demanda son manteau.

A l'entrée d'un village sur la grande route, des chasseurs à cheval étaient à la poursuite d'un corps de cavalerie anglaise; ils étaient tous si couverts de boue, qu'ils n'avaient plus figure humaine. Dans cette circonstance on fit prisonniers quelques officiers anglais. L'Empereur était alors à droite et tout près de la route; l'endroit était élevé de sept à huit pieds au-dessus de la chaussée. Un des officiers prisonniers qui avait le costume de hussard (gris-bleu ciel) passa devant l'Empereur d'un air grave

et dédaigneux et qui semblait dire : « Aujourd'hui, je suis ton prisonnier, mais demain, toi et ton armée vous serez anéantis. » Il était à pied, libre, et se rendait sur les derrières de l'armée française. Quelques moments après et dans un autre lieu également voisin de la route, l'Empereur, apercevant un autre officier du même régiment que le précédent, le fit appeler. Celui-ci était blessé au bras. L'Empereur l'interrogea par l'intermédiaire du général Flahaut, qui savait l'anglais et servait d'interprète. Quand l'officier eut répondu aux questions qu'on lui avait faites, l'Empereur ordonna à son chirurgien de le panser. Ce pansement fut fait à quelques pas en arrière de Sa Majesté près du piquet de service. C'est ce même officier qui a fait parvenir à l'Empereur, à Sainte-Hélène, par l'entremise de son frère, lequel était à Canton, différents objets d'un assez grand prix, comme témoignage de sa reconnaissance. Cet officier était un nommé M. Elphinston. Les objets envoyés consistaient en un jeu d'échecs en ivoire, deux globes également en ivoire travaillé à jour, et une boîte contenant des jetons et des fiches en nacre. Chaque pièce avait un écusson sur lequel était un N couronné. Ils ont été envoyés à l'Impératrice Marie-Louise.

Tout le milieu de la journée, le temps fut très mauvais ; ce ne fut que vers les trois ou quatre heures que la pluie cessa ; mais le temps resta brumeux.

L'Empereur, arrivé par une route qui joint la grande route de Bruxelles, fit encore un quart ou une demi-lieue en avant et bientôt nous nous trouvâmes sur un terrain élevé qui domine le vaste bassin borné au Nord par le rideau de la forêt de Soignes. L'horizon, qui était gris, ne permettait pas à l'œil nu de voir distinctement ; nous apercevions seulement, sur notre gauche, une arrière-garde anglaise, suivie par quelques troupes françaises, où on tirait de temps à autre quelques coups de canon dont nous voyions la fumée. Nous étions sur la fin du jour. Peu après que l'Empereur eut fini d'examiner, avec sa lunette, toute la plaine, une immense ligne de feu vint briller à nos yeux, et presque immédiatement le bruit des canons. C'était l'artillerie anglaise, qui montrait le vaste front de son armée rangée en bataille. Il n'y eut qu'une seule bordée; ensuite on n'entendit plus que quelques [coups] tirés sur la gauche, tant par notre avant-garde que par l'arrière-garde ennemie qui se retirait.

Il était nuit ou à peu près, lorsque l'Empereur atteignit la ferme du Caillou; il y installa son quartier général. Son logement n'étant pas prêt, on fit un feu de bivouac près des bâtiments (ceux-ci étaient à droite de la route) et là, couché sur une botte de paille, il attendit que sa chambre fût mise en état de le recevoir. Quand il eut pris possession du petit taudis où il devait passer la nuit, il fit tirer ses bottes qu'on eut de la peine à lui arracher, ayant été mouillées toute la journée, et, déshabillé, il se mit au lit où il dîna. La nuit, il dormit peu, étant dérangé à tout moment par les allants et venants : l'un venait lui rendre compte d'une mission, l'autre recevoir des ordres, etc.

Le lendemain, 18, l'Empereur se leva d'assez bonne heure. Il déjeuna en compagnie du Grand-Maréchal, du duc de Dalmatie et de quelques autres personnes, et ensuite monta à cheval, suivi du major général, le duc de Dalmatie, du Grand-Maréchal, du général Fouler et de toute sa suite. Il se porta aux avant-postes pour reconnaître et examiner les positions occupées par l'armée ennemie et dicta l'ordre de bataille.

Quand tous les corps eurent opéré leurs mouvements, il parcourut les rangs où il fut accueilli avec enthousiasme; après quoi il vint s'établir sur une hauteur en arrière de Rossomme. L'action commença au parc d'Hougoumont. Cet endroit étant peu éloigné et assez élevé, on put voir assez facilement l'attaque et la défense. Ce fut avec beaucoup de peine que l'on parvint à en déloger l'ennemi. Les autres parties de la ligne de bataille étant éloignées ou cachées par les inégalités du sol, on ne pouvait bien voir à l'œil nu les divers mouvements qui s'opéraient. Une bonne partie de la journée s'était écoulée et ce n'était que fort lentement que l'on avait gagné quelque terrain. Dans l'après-midi, le corps prussien du général Bülow, qu'on avait pris d'abord pour celui du maréchal Grouchy, commença à faire quelques progrès et à donner des chances de succès à l'ennemi. Il était, je crois, trois à quatre heures. Au moment où les premiers boulets prussiens arrivaient sur notre droite, je fus envoyé à la ferme du Caillou, pour dire à Pierron, maître d'hôtel, d'apporter une petite cantine, l'Empereur et quelques personnes de sa suite ayant besoin de prendre quelque nourriture. En allant, quelques boulets seulement traversaient la chaussée, mais, en revenant, il en arrivait une assez grande quantité.

Peu loin et en arrière de l'endroit où était l'Empereur, il y avait un chemin creux dans lequel étaient un grand nombre d'hommes tués de la garde anglaise (horse-guard) : on les reconnaissait à leur haute stature et à leur grand casque orné d'une chenille noire.

Bülow repoussé, l'Empereur fit avancer les bataillons de la vieille garde sur les Anglais. La cavalerie avait déjà été lancée. Dès que la garde eut joint l'ennemi, elle y sema la mort, et de toutes parts le fit reculer. Nos blessés qui étaient en grand nombre nous firent connaître l'opiniâtreté que mettaient les Anglais dans la résistance. Parmi les blessés, je vis le général Friand qui était encore à cheval ; quelques moments après, le colonel Mallet, qui était porté par ses soldats. Ce dernier, me reconnaissant, me fit signe de lui donner une goutte d'eau de vie. Je le satisfis immédiatement : je portais le flacon de l'Empereur. L'Empereur qui, une demi-heure avant et peut-être plus, avait laissé la plus grande partie de son état-major et de son piquet d'escorte, pour diriger l'attaque de l'infanterie de la garde, vint nous rejoindre une demi-heure après. La nuit commençait à couvrir le champ de bataille de ses ombres lorsque le maréchal Blücher entra en ligne sur notre droite et porta le désordre dans quelques régiments français, et ce désordre, se communiquant de proche en proche, devint général en peu de temps. Il fallut que la garde fît un changement de front et ensuite qu'elle se formât en carrés, dans l'un desquels se réfugia l'Empereur avec sa suite pour échapper à la cavalerie prussienne qui inondait le champ de bataille. La bourrasque passée, l'Empereur donna l'ordre de la retraite. Le corps de Bülow, qui avait repris l'offensive et qui coupait déjà la chaussée, menaçait de nous envelopper entièrement.

La voiture de l'Empereur et les équipages de la Maison étaient restés à la ferme du Caillou. La voiture de l'Empereur fut prise dans la soirée. Le postillon Horn, qui la conduisait, ne voyant pas jour à la tirer des charrettes et autres voitures qui obstruaient la route, voyant la cavalerie prussienne sur le point de venir le couper, et voyant en outre les balles et les boulets tomber autour de lui, détela ses chevaux, pendant que le premier valet de pied, Archambault, sortait de la voiture le portefeuille et le nécessaire. La voiture resta là et fut presque immédiatement au pouvoir des Prussiens qui la pillèrent, ainsi

que celle de Marchand qui contenait les effets de l'Empereur.

Dans la voiture de l'Empereur, il y avait une épée qui y fut oubliée par Archambault; elle était en tout semblable à celle que Sa Majesté avait à son côté, excepté que sur cette dernière est écrit, sur la face la plus large de la lame, ces mots en or incrusté : *Épée que portait l'Empereur à la bataille d'Austerlitz.* Je n'ai pas entendu parler de cette épée prise dans la voiture. Qu'est-elle devenue ? Il me semble avoir lu quelque part qu'elle était tombée entre les mains du duc de Wellington. Il est plus probable que quelque soldat prussien s'en sera emparé, aura brisé la lame et n'aura conservé que la poignée, comme étant pour lui d'une valeur réelle. Cette poignée était d'or ainsi que les garnitures du fourreau.

Pour en revenir à Horn, ce malheureux, dans la bagarre, eut un bras emporté par un boulet. Le lendemain, Blücher, parcourant le champ de bataille avec quelques-uns de ses officiers, s'arrêta devant Horn qui était assis sur une pierre et lui demanda qui il était. Le postillon lui répondit en allemand qu'il était de la Maison de l'Empereur, et que c'était lui qui conduisait la voiture de Sa Majesté. Blücher, qui était un homme très violent, très emporté, et le cœur plein de haine et de vengeance contre celui à qui il avait eu à faire dans la journée du 16, accabla le malheureux d'injures, et eut la méchanceté, la barbarie, on peut dire, sur quelques mots que lui répondit Horn, de lui donner un soufflet. Si le maréchal avait été un tout autre homme, ne devait-il pas faire panser la blessure du pauvre diable de serviteur et lui donner quelque argent. plutôt que de le maltraiter aussi indignement qu'il venait de le faire? Plus tard, la voiture ayant été achetée par un Anglais, Horn devint le descripteur de cette voiture qui fut montrée aux curieux.

Dans la longue colonne de soldats de toutes les armes, de tous les corps, de tous les régiments qui battaient en retraite, marchant pêle-mêle, chacun allant pour son compte, le très petit groupe dont l'Empereur était le noyau, marchait avec tout le monde, se dirigeant sur Philippeville. La nuit était une nuit d'été sans lune; on voyait, mais on ne pouvait distinguer; sur la route, çà et là, étaient des feux de bivouac où se reposaient des hommes fatigués et mourant de faim. Tranquillement et silencieusement, on cheminait au pas des chevaux.

Dans le milieu de la journée du 19, nous arrivâmes à Philippeville. L'Empereur, extrêmement fatigué, non seulement de la longue route qu'il venait de faire à cheval, mais de la journée du 18 et du peu de sommeil de la nuit qui l'avait précédée, descendit dans une mauvaise auberge et se fit donner une chambre. Je le déshabillai à moitié et il se mit au lit pour chercher à prendre quelque repos. Il était fort triste et surtout très préoccupé. C'est dans cette ville de Philippeville que vint le rejoindre le duc de Bassano.

L'Empereur prit quelque peu de nourriture.

Sur le soir, on amena devant la porte de l'auberge deux espèces de calèches. Je mis dans le coffre de celle qui était destinée à l'Empereur, une quinzaine ou vingtaine de tablettes d'or, contenant chacune une dizaine de rouleaux de mille francs que m'avait fait remettre le duc de Bassano un moment avant. Les deux jumelles de l'Empereur furent mises dans la voiture de suite que devait accompagner le nommé Daussin courrier.

L'heure du départ étant arrivée, des chevaux de poste furent attelés. La calèche ne pouvait contenir que deux personnes, et sur le devant il n'y avait pas de siège. Voulant suivre l'Empereur à quelque prix que ce fût, je me trouvai fort embarrassé. Comment aller? La tablette derrière la voiture étant garnie de pointes de fer, je ne pouvais m'y asseoir. Je ne vis d'autre moyen que celui de me percher derrière, à la manière des valets de pied, en me tenant debout à l'aide des deux courroies qui étaient à la capote, et il n'y avait tout juste que la place de mes deux pieds sur la tablette. Comme nous étions dans les grands jours, j'espérais trouver aussitôt qu'il ferait clair quelqu'autre moyen plus agréable de voyager. L'Empereur et le Grand-Maréchal montèrent en voiture; moi, je m'arrangeai comme je pus, et nous partîmes. L'autre voiture resta loin en arrière pour que nous eussions l'air de voyager isolément et afin de ne pas attirer les yeux des curieux qui se trouveraient sur notre passage ou aux relais. J'eus beaucoup à souffrir pendant tout ce voyage. A tout moment, je craignais que les courroies ne vinssent à se détacher ou à casser, et que je ne tombasse à la renverse, les pieds accrochés aux pointes de fer. La route qui était peu unie me fatigua horriblement. C'était beaucoup de temps à passer dans une position des plus gênantes. Je m'armai de courage, ayant toujours l'espérance de soulager ma misère à la première occasion.

Enfin l'Empereur s'arrêta à Laon, où il arriva dans la journée du 20, vers les deux ou trois heures. J'étais harassé. Comme on le pense bien, il ne m'avait pas été possible de fermer les yeux, dans la position où j'avais dû rester pendant si longtemps.

Je ne me rappelle pas où l'Empereur descendit de voiture; mais je sais que nous nous trouvâmes dans une cour d'auberge assez spacieuse où l'Empereur resta quelques heures à se promener et à causer avec les principaux de la ville, tels que le préfet, le maire, des officiers de la garde-nationale et quelques autres personnes, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Je me rappelle parfaitement que des officiers de la garde-nationale et lui montrèrent un grand dévouement par la chaleur qu'ils mettaient dans leur conversation, et par les expressions dont ils se servaient. Dans la cour, il y avait bon nombre de bourgeois, de paysans, qui, de temps en temps, laissaient échapper des cris de « Vive l'Empereur! » Chacun était sensible à la grande infortune de celui qui était, il y a peu de jours, à la tête d'une belle armée pleine d'enthousiasme, et qui aujourd'hui a tout perdu, hors l'honneur. Ces cris de « Vive l'Empereur! » avaient quelque chose qui attristait l'âme.

L'intention de l'Empereur avait été d'abord de rester à Laon pour attendre les débris de son armée, les organiser et les joindre au corps du maréchal Grouchy; mais, sentant que sa présence serait peut-être utile à Paris, il se détermina à se rendre dans la capitale.

Le préfet, qui avait vu notre piteux équipage, proposa sa voiture à l'Empereur qui l'accepta; on alla la chercher. Elle était plus propre, plus commode que celle qui l'avait amené à Laon. Elle fut attelée et l'Empereur y monta avec le Grand-Maréchal et moi sur le siège. Au départ, des cris répétés de « Vive l'Empereur, » vinrent encore retentir à nos oreilles; mais ceux qui les prononçaient comme ceux qui les entendaient avaient la tristesse dans le cœur et les larmes dans les yeux.

De bonne heure, le 21, nous arrivâmes à la barrière de Paris, où aboutit la route que nous venions de parcourir; mais l'Empereur, ne voulant pas entrer par cette barrière, fit prendre à droite pour longer le mur d'enceinte jusqu'à la barrière du Roule. C'est par là que nous entrâmes dans Paris. Nous descendîmes la rue du Faubourg. Les boutiques pour la plupart étant encore fermées, nous pûmes arriver jusqu'à l'Élysée et y entrer,

sans qu'on se doutât au dehors du retour de l'Empereur.

Une seule personne était dans la cour où elle se promenait: c'était le duc de Vicence. Il courut au perron pour recevoir l'Empereur, et l'un et l'autre, suivis du Grand-Maréchal, passèrent dans les appartements. Le silence de ces lieux à l'arrivée du maître me serra le cœur.

Dès que l'on connut dans Paris l'arrivée de l'Empereur à l'Élysée, quelques personnes, soit grandes, soit petites, vinrent reprendre leur service; mais il n'y eut plus comme précédemment, cette multitude d'allants et de venants; l'Empereur, pour le plus grand nombre, ne fut plus qu'un homme ruiné et que l'on devait par conséquent abandonner. O Napoléon! que tu as fait d'ingrats! Mais le peuple, mais tes braves et valeureux soldats, mais de vrais amis te sont restés fidèles et dévoués.

Le 22 juin, l'Empereur abdiqua le pouvoir.

VIII. — DE LA MALMAISON A ROCHEFORT

[L'Empereur se retira à la Malmaison. Saint-Denis l'y rejoignit le lendemain. Il assista et aida aux préparatifs du départ.]

L'Empereur s'étant décidé à partir (29 juin) me fit appeler. Il était environ trois heures et demie. J'avais été désigné pour monter sur le siège. Il me demanda si sa voiture était pourvue de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Sur ma réponse affirmative, il m'ordonna de la faire avancer à une petite porte qu'il me désigna. Cette porte était à la partie de l'aile droite du château faisant face à l'allée qui conduisait à la grande route de Saint-Germain. J'exécutai immédiatement ce qu'il venait de me dire et, quelques moments après, il se rendit à la porte indiquée, accompagné du duc de Rovigo, du Grand-Maréchal et du général Becker. Ce dernier était agent du gouvernement provisoire et, muni des instructions nécessaires pour pourvoir à la sûreté de l'Empereur et, probablement aussi, pour le surveiller dans ses démarches s'il y avait lieu.

La reine Hortense et les autres personnes que j'avais vues dans le salon et qui venaient d'accompagner l'Empereur jusqu'au bas de l'escalier restèrent en dedans sans passer le seuil de la porte jusqu'à ce que la voiture se fût éloignée.

L'Empereur, pour donner le change à tous ceux qui étaient

présents au départ, avait ordonné de faire avancer au perron principal du château la diligence dans laquelle il était censé devoir monter; mais cette précaution fut inutile; il ne pouvait échapper entièrement aux yeux des spectateurs, qui tous le connaissaient trop bien et étaient trop avides de le voir une dernière fois, pour s'en laisser imposer par les apparences.

Avant de mettre le pied dans la voiture, l'Empereur jeta rapidement un dernier regard autour de lui, comme pour faire ses adieux à un lieu qui avait été pour ainsi dire le berceau de sa puissance et où chacun de ses pas a laissé un souvenir.

L'Empereur et ses compagnons étaient en habits bourgeois et chapeaux ronds sur la tête. Dès qu'ils furent installés dans la voiture, celle-ci, attelée de quatre chevaux de poste conduits par deux postillons, sortit de la Malmaison, tourna à gauche et alla prendre la route de communication qui passe derrière le parc et aboutit à Versailles.

En même temps que la voiture de l'Empereur partait, le général Gourgaud, MM. de Las Cases père et fils, M. et Mme de Montholon etc., montaient dans celles qui étaient rangées dans la cour d'honneur. A ce moment, le poste qui était composé de chasseurs de la vieille garde prenait les armes et battait aux champs. De leur côté, les personnes de service montaient aussi dans les voitures qui leur avaient été désignées. Plusieurs de ces voitures avaient reçu l'ordre de suivre l'Empereur, mais de rester assez en arrière pour ne pas faire convoi avec la sienne. Quant à toutes les autres, y compris celle du général Gourgaud, de MM. Las Cases, etc., elles devaient quitter la route que devait tenir Sa Majesté et se diriger sur Orléans et Tours.

En sortant de la Malmaison et ayant gagné la route de communication, on eut à monter une côte assez rapide et assez longue. On allait au pas. Amaudru, qui faisait le service de courrier, était près de la voiture. L'Empereur, remarquant qu'il avait un couteau de chasse à tête d'aigle, et pensant que ce signe pouvait le faire reconnaître, me chargea de lui dire de le déposer dans la voiture. Amaudru, mécontent de ma demande, montra de l'humeur en me donnant le couteau. Dès que nous eûmes atteint le haut de la côte, il nous laissa et prit les devants comme pour faire préparer les relais.

Pour gagner Saint-Cyr, nous entrâmes dans le grand parc de Versailles par la porte Saint-Antoine, et nous prîmes la route

pavée qui longe le grand Trianon et passe en dehors de la grille royale. Arrivés à Coignières et arrêtés devant la poste, nous fûmes surpris de ne pas trouver les chevaux prêts. « Où est Amaudru? me demanda l'Empereur. — Sire, je ne sais, lui répondis-je; je ne le vois pas. » Aussitôt je descendis du siège et j'allai trouver le maître de poste pour savoir si un courrier ne nous avait pas précédés. Sa réponse fut négative. Immédiatement les postillons se mirent en devoir de garnir les quatre chevaux qui nous étaient nécessaires. Après avoir attendu un quart d'heure environ, nous continuâmes notre chemin. On pensa qu'au lieu d'aller à Coignières, Amaudru était allé à Versailles où probablement il se trouvait avoir besoin d'aller, mais qu'au relais suivant on le reverrait.

L'Empereur, pour ne pas laisser soupçonner qui il était, avait cru ne devoir payer les postillons que comme fait un bon particulier; mais ceux qui venaient de le conduire le connaissaient trop bien pour s'en laisser imposer, et il est présumable qu'à chaque relais, les premiers surtout, les postillons n'ont pas manqué de faire connaître à ceux qui leur succédaient la personne principale qui était dans la voiture.

Arrivé à la grille du parc de Rambouillet, l'Empereur la fit ouvrir et nous allâmes au château. Le soleil était disparu de l'horizon. Le portier ou un garçon du château ouvrit la grille de la cour et ensuite s'empressa d'aller ouvrir les portes des appartements. L'Empereur, qui paraissait indisposé, se dirigea vers sa chambre à coucher et me dit de lui faire son lit. Ne connaissant pas les êtres de la chambre, n'y étant jamais entré, j'allais me trouver fort embarrassé, lorsque Hébert, concierge, qui avait été valet de chambre d'intérieur, vint fort heureusement à mon aide et me donna tout ce dont j'avais besoin. Nous fîmes le lit et l'Empereur se coucha immédiatement. Je crois que la femme de Hébert lui fit une tasse de thé. Toute la nuit, il fut agité. Les diverses positions dans lesquelles il s'était trouvé depuis la soirée du 18 juin, celle où il se trouvait, et celles, enveloppées de ténèbres, qu'il allait encore avoir à subir, devaient être l'objet de toutes ses pensées, de toutes ses réflexions. Il paraissait profondément accablé. Avec le jour, le calme revint. Se trouvant mieux, il se fit habiller et prit un potage qu'on lui avait préparé.

La veille, en déshabillant l'Empereur, je me suis aperçu

qu'à une boucle de ses bretelles était attaché un petit sachet soigneusement arrangé; mais, en réfléchissant un peu, je me suis douté de ce qu'il pouvait contenir, par la précaution qu'il prenait de faire mettre ses bretelles sous sa main, pour ne pas être obligé de les chercher. Je me suis aperçu aussi qu'il avait autour des reins un cordon de soie dans lequel étaient bon nombre de corps durs, ayant au toucher la forme et la grosseur de noyaux d'abricots un peu allongés, que j'ai pensé avec raison être des diamants.

Quand, le matin, la calèche fut avancée au perron, je cherchai de tous mes yeux Amaudru; mais, ne le voyant pas paraître, il n'y eut plus à douter qu'il n'eût abandonné l'Empereur. Je n'ai jamais pu me rendre compte de ce qui avait pu le déterminer à en user ainsi, lui qui avait constamment bien servi Sa Majesté et qui s'était montré plein de dévouement. Cette conduite d'Amaudru aurait pu avoir des conséquences très fâcheuses à Coignières, endroit si près de Versailles, et compromettre la sûreté de l'Empereur et même sa vie, puisqu'il avait fallu attendre un bon quart d'heure que les chevaux fussent attelés. Il m'a semblé qu'en nous quittant il avait la tête un tant soit peu échauffée par quelques verres de vin ou de liqueur. Santini fit le service de courrier; mais j'avoue que je ne l'ai vu ni à cheval ni à pied à aucune poste depuis Rambouillet jusqu'à Rochefort.

L'Empereur, étant remis, partit vers les six heures du matin (30 juin). Beaucoup des habitants qui étaient en dehors des grilles firent entendre au départ de la voiture des cris de : « Vive l'Empereur! » Nous prîmes la route du parc.

Dans le milieu de la journée, nous passâmes dans une petite ville où il y avait plusieurs marchandes de fruits. L'Empereur fit arrêter et me dit de lui acheter quelques livres de cerises. Pendant que j'allais à une des marchandes, la voiture se trouva entourée de passants qui regardaient d'assez près les voyageurs; mais l'Empereur, pour se soustraire à leur curiosité et ne pas être reconnu, avait la main sur la joue visible et était dans son coin comme un homme endormi. Dès que nous fûmes sortis de la ville, lui et ses compagnons prirent grand plaisir à se rafraîchir la bouche, et je le vis par les noyaux qu'ils jetaient dehors. Ce fut une petite distraction à l'ennui du voyage.

L'Empereur fit arrêter à Saint-Amand ou à Château-Renault,

bourg ou petite ville à huit ou dix lieues avant d'arriver à Tours. Au vrai, je ne sais si ce fut dans l'une de ces deux villes ou dans une autre, mais c'était un relais. Je me rappelle que l'auberge où descendit Sa Majesté était située à droite dans une rue assez étroite, qui était la principale de l'endroit. Il pouvait être neuf heures; il faisait déjà nuit. La maîtresse de la maison conduisit les voyageurs dans une petite chambre haute où ils s'installèrent. Ils attendaient qu'on leur servît à dîner, lorsque des agents de police vinrent demander à voir les passeports. Un des généraux, le duc de Rovigo, je crois, sortit de la chambre et les exhiba; mais les passeports n'étant pas faits dans une forme très régulière, il y eut une assez longue discussion, qui cependant se termina après quelques explications. Les agents satisfaits s'étant retirés, le duc rentra, on servit les mets et les voyageurs se mirent à manger. Quand l'Empereur eut dîné et se fut un peu reposé, il descendit de la chambre avec ses compagnons pour remonter en voiture. La cuisine de l'auberge où il fallait qu'il passât était pleine de monde; à son aspect chacun se rangea et fit place pour lui faire passage, et à peine fut-il en voiture que des cris de : « Vive l'Empereur! » partirent et des gens qui étaient dans l'intérieur de l'auberge et des groupes qui s'étaient formés dans la rue. Qui est-ce qui avait fait connaître la présence de l'Empereur? Peut-être les agents de police eux-mêmes, peut-être quelques anciens militaires. J'aperçus des lampions à quelques fenêtres.

Entre cet endroit et Tours, il y a des bois qui bordent la route; nous roulions sans aucun autre bruit que celui de la voiture sur le pavé, lorsque, à mi-chemin, j'entendis un galop lointain de chevaux qui s'approchait de plus en plus. J'en prévins l'Empereur. Peu après, je vis deux gendarmes qui s'approchèrent de la portière, et demandèrent, fort poliment, si nous avions vu ou entendu quelque chose; ils nous firent connaître que dans ces parages il y avait des bandits qui arrêtaient et détroussaient les voyageurs. Sur la réponse qu'il ne nous était rien arrivé et que nous n'avions rien vu, ils se retirèrent en nous saluant et nous souhaitant bon voyage.

Nous arrivâmes à Tours, dans le milieu de la nuit, à la poste. Celle-ci est à gauche sur la route de Blois; l'Empereur envoya le duc de Rovigo chez le Préfet. Les chevaux attelés, nous passâmes le pont. A un bureau, qui était à la première mai-

son de droite en entrant dans la ville, on nous demanda les passeports, lesquels furent visés immédiatement, et ensuite nous atteignîmes l'extrémité opposée de la ville. Au dehors de la grille de sortie, l'Empereur fit arrêter la voiture et descendit. Là, nous attendîmes à peu près un quart d'heure et le duc de Rovigo accompagné du préfet vint nous rejoindre. L'un et l'autre avec l'Empereur s'éloignèrent d'une dizaine de toises de la voiture et la conversation s'engagea. Pendant ce temps, le Grand-Maréchal et le général Becker restèrent près de la calèche, parlant de choses indifférentes. L'entretien que l'Empereur eut avec le préfet dura près d'une heure. Lorsque Sa Majesté revint de notre côté pour remonter en voiture, le préfet lui fit ses adieux et lui baisa la main.

Nous continuâmes notre voyage. Dans la matinée (1er juillet) à un petit quart de lieue de Poitiers, l'Empereur fit arrêter la voiture et alla avec ces messieurs à une petite maison de villageois située à droite, à une dizaine de toises de la route. Il me demanda un verre d'eau fraîche, que je lui servis après avoir prié la femme du logis de me donner un verre. Il revint ensuite à sa voiture qui était restée sur la route en garde aux postillons, y monta et nous atteignîmes la ville où l'Empereur prit logement dans une auberge, au-dessus et près de la maison de poste. Il se fit servir à déjeuner. Nous restâmes dans cette auberge pendant toute la grande chaleur du jour. Vers les deux ou trois heures, nous nous remîmes en route. A la sortie de la ville, un factionnaire demanda les passeports qui nous furent rendus presque tout de suite. Nous nous dirigeâmes sur Niort,

Dans le trajet, non loin de Niort, il y avait une côte assez longue à monter. Le soleil venait de se coucher. L'Empereur et ces messieurs avaient mis pied à terre et suivaient la voiture à quelques toises. Un homme, qui me parut être un bon fermier, marchait sur le côté droit de la route. De temps en temps, chemin faisant, il jetait les yeux sur l'Empereur et le regardait avec beaucoup d'attention. En obliquant un peu de mon côté, il se trouva près de moi qui étais près de la voiture. Et m'adressant la parole, il me dit : « Quels sont ces messieurs? — Ce sont des officiers supérieurs, qui vont à Niort, répondis-je. — Je ne sais, reprit-il aussitôt, mais il y en a un que je crois reconnaître ; bien certainement je l'ai vu quelque part. — Monsieur, cela est très possible. » A chaque pas que nous fai-

sions, le fermier tournait la tête du côté de celui qui piquait tant sa curiosité et l'examinait encore plus attentivement. Je ne doute pas qu'il n'eût reconnu l'Empereur. La côte montée, les voyageurs se remirent en voiture et nous reprîmes notre train.

Il était nuit lorsque nous entrâmes dans Niort. L'Empereur fit arrêter devant la porte d'une auberge située à droite et descendit de sa voiture. Cette auberge était de mince apparence. Le maître ou la maîtresse de maison fit monter les voyageurs dans une chambre haute que l'Empereur retint. C'était une pièce assez grande à un lit. Sur le même palier, se trouvaient d'autres chambres, dont ces messieurs prirent possession, et dans l'une desquelles on mit le couvert pour le souper, lequel ne tarda pas à être servi. L'Empereur resta assez longtemps à table. Il était tard quand il revint dans sa chambre. Il se fit déshabiller et se coucha. Il ne put reposer tranquillement, étant importuné par le caquet des gens de l'auberge, qui étaient réunis dans la cuisine, dont la chambre de l'Empereur n'était séparée que par un plancher de simples planches supportées par des solives. Ce ne fut qu'à une heure assez avancée que je n'entendis plus rien. Tout était dans le silence le plus complet, quand un incident vint troubler notre repos. J'étais couché dans la chambre, sur un matelas que j'avais mis en travers de la porte. J'étais là paisiblement les yeux fermés, mais les oreilles ouvertes, lorsque j'entendis un bruit d'hommes ayant des bottes qui montaient l'escalier. Ces individus, arrivés au palier, vinrent frapper à la porte derrière laquelle j'étais et cherchèrent même à ouvrir en mettant la main sur le loquet. Je me levai aussitôt et, entr'ouvrant la porte, je leur demandai ce qu'ils voulaient. C'étaient deux officiers de gendarmerie, qui demandaient le duc de Rovigo. Après leur avoir montré où était la chambre du duc et avoir refermé la porte, l'Empereur, qui s'éveilla dans ce moment, me demanda ce qu'il y avait. Je lui rendis compte de ce qui venait de se passer.

Le matin (2 juillet), d'assez bonne heure, l'Empereur se fit habiller. Le préfet, qui avait appris qu'il était dans une auberge de la ville, lui envoya sa voiture. Il y monta et se rendit à la préfecture. Je ne pus l'y suivre immédiatement; mais dès que j'eus réuni les différents effets et après les avoir mis dans la calèche à laquelle je fis atteler des chevaux, je me rendis à l'hôtel. Je trouvai l'Empereur couché dans la chambre du préfet

et Marchand auprès de lui. Les voitures de service étaient arrivées pendant la nuit.

Toute la journée s'est très bien passée. Après le dîner, l'Empereur fit salon. Dans la soirée, la ville retentit de « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! » C'était presque la soirée d'un jour de fête.

Le lendemain, 3 juillet, vers les quatre heures et demie du matin, l'Empereur, reposé par une bonne nuit, se mit de nouveau en route avec ses mêmes compagnons, se dirigeant sur Rochefort. Un piquet de vingt-cinq chasseurs, commandé par un officier, l'escorta jusqu'à une assez grande distance. Arrivés à l'endroit où devait se terminer leur course, l'Empereur fit arrêter la voiture, remercia l'officier et fit donner quelques napoléons aux soldats. En les saluant, il me fit signe de dire au postillon de marcher. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Rochefort. L'Empereur descendit à l'hôtel du préfet maritime et s'y installa. Tout ce qui me reste de Rochefort dans la mémoire, c'est que l'hôtel du préfet maritime est précédé d'une longue cour plantée d'arbres dans laquelle circulaient les forçats traînant le boulet, employés au service de l'hôtel. Et je me rappelle que toutes les nuits nous entendions les factionnaires crier : Sentinelles, prenez garde à vous !

IX. — L'EMPEREUR SE REND AUX ANGLAIS

Toutes les personnes de la suite de l'Empereur qui étaient parties de la Malmaison se trouvèrent réunies à Rochefort. Souvent le prince Joseph venait chez l'Empereur. Je vis le général Lallemant, que je ne connaissais pas et que je ne savais pas faire partie de la suite de Sa Majesté. Chaque matin, pendant notre séjour, le préfet maritime venait rendre compte à l'Empereur de l'état de la mer et de ce que l'on y avait aperçu.

Le 8 juillet, dans l'après-midi, l'Empereur quitta Rochefort et alla coucher à bord de la frégate la *Saale*. Ce jour-là, Noverraz était de service. Quand l'Empereur fut parti, on me donna un canot à voile et j'allai le rejoindre.

L'Empereur était très mal à bord de la frégate. L'opinion des officiers ne paraissait pas favorable à sa cause ; le capitaine était loin d'être satisfait de voir à son bord la grande infortune qui était venue s'y réfugier. Connaissant les événements qui venaient de se passer et prévoyant toutes les suites qui pourraient

en découler, il trouvait bon de se ménager. Aussi, je crois bien que lorsque l'Empereur prit le parti d'aller s'installer à l'île d'Aix, le capitaine Philibert dut s'écrier : « Ah! maintenant, je puis respirer à mon aise! » Du reste, le bâtiment était des plus mal tenus; il se ressentait de la négligence de son chef.

La dunette était partagée en deux parties, séparées par une toile ; la plus grande servait de chambre à coucher à l'Empereur, et la plus petite était un réduit où se retirait le général Becker. Je me suis aperçu, là seulement, qu'on ne disait pas toute sa pensée, le général ayant des oreilles pour entendre et une langue pour parler. Il était l'agent du gouvernement provisoire et en particulier de Fouché.

Le 12 juillet, l'Empereur quitta la *Saale* et alla s'installer à l'île d'Aix.

Dans la journée du 13 ou du 14, l'Empereur semblait décidé à s'embarquer à bord d'un chasse-marée commandé par le capitaine Besson. Il m'avait donné l'ordre de mettre toutes ses armes en état; elles consistaient en plusieurs paires de pistolets, et quatre fusils de chasse, dont un double à crosse tournante. Ce fut dans la soirée que les matelots du navire vinrent les chercher, ainsi que les munitions qui y étaient propres; ils emportèrent également des objets à l'usage de l'Empereur et des effets en linge, habits, etc., pour les besoins du voyage. Ces matelots, qui étaient au nombre de trois, étaient Anglais; ils étaient accompagnés de M. Besson.

Les personnes qui devaient s'embarquer avec Sa Majesté, pour passer en Amérique, étaient le duc de Rovigo, le grand-maréchal et le général Lallemand. J'avais été choisi pour suivre l'Empereur, comme étant celui qui se soutenait le mieux contre le mal de mer et la fatigue. Tout était préparé ; j'attendais, tout équipé, l'ordre pour le départ, lorsque, vers minuit, j'appris que, dans un conseil de famille et après mûre délibération, il avait été décidé que l'Empereur se rendrait aux Anglais.

Le 15 juillet, de bonne heure, le brick l'*Épervier* appareilla; et, vers cinq ou six heures, peut-être un peu plus tard, de l'île d'Aix, l'Empereur se rendit à son bord avec ses principaux officiers, et on fit voile pour aller du côté où était mouillé le vaisseau anglais. Il y avait déjà quelque temps que nous voguions, lorsqu'on aperçut un canot qui venait à notre rencontre. C'était un

canot du *Bellérophon*. Le premier lieutenant de ce vaisseau était à bord. En quelques instants, il se trouva près de nous et s'amarra au brick. L'officier anglais monta sur notre pont et salua les personnes qui y étaient. Après un échange de paroles qui dura moins d'un quart d'heure, l'Empereur et ses généraux descendirent dans l'embarcation anglaise, qui s'éloigna aussitôt du brick avec une grande rapidité.

La mer était belle; le soleil qui brillait de tout son éclat permettait aux yeux de suivre de loin le canot, qui bientôt n'allait plus être qu'un point noir se confondant avec l'horizon. Notre brick continua lentement sa marche : le vent était faible, et ce fut avec peine qu'il parvint à la hauteur du vaisseau anglais, près duquel on jeta l'ancre.

Dès que le capitaine de l'*Épervier* avait vu le canot anglais prendre le large, il était descendu dans sa chambre, où j'étais resté pour garder les effets de l'Empereur, et s'était jeté sur une chaise. Il paraissait extrêmement ému : la main sur le front, les larmes dans les yeux, il poussait de profonds soupirs. Après quelques moments d'un morne silence, la douleur éclate; d'abondantes larmes inondent son visage; il dit, avec l'accent du désespoir : « Ah! pourquoi l'Empereur ne s'est-il pas rendu à mon bord, plutôt qu'à celui de la *Saale?* Je l'eusse transporté partout où il aurait voulu; nous en eussions répondu sur nos têtes... En quelles mains vient-il de se remettre! S'il avait connu la perfidie des Anglais comme moi et mon équipage, il n'aurait pas pris une si funeste résolution... Quels sont ceux qui ont pu lui donner un aussi pernicieux conseil?... O Napoléon! reprend l'officier en continuant de sangloter, tu es perdu, perdu pour toujours; un affreux pressentiment me le dit. » Et, se tournant vers moi : « Que vous êtes heureux!... Que j'envie votre place, votre sort!... Mais maintenant, tout ce que je dis est inutile : on l'a fait tomber dans le piège; ses ennemis implacables le tiennent... Je souhaite qu'il soit heureux, c'est tout ce que mon cœur désire... O Napoléon! Napoléon! quel sort t'est réservé! Tu comptes sur la générosité des Anglais : je prie Dieu que ta confiance ne soit pas trompée!... Pour moi, je ne puis y croire... » Avec lui je pleurais. Avant et après le départ de l'Empereur, j'avais entendu les diverses conversations des matelots. La plupart, qui avaient été prisonniers des Anglais, pensaient entièrement comme leur capitaine; ni les uns ni les

autres ne pouvaient concevoir comment l'Empereur avait eu une aussi mauvaise inspiration.

Le brick français, mouillé près du *Bellérophon*, transborda tout ce qu'il avait à son bord appartenant à l'Empereur, et le capitaine alla ensuite saluer Sa Majesté et lui faire ses adieux. Dans la journée, toutes les personnes qui composaient la suite et la Maison de l'Empereur se rendirent à bord du vaisseau, et on transborda tous les bagages qui étaient sur le chasse-marée.

Dans l'après-midi, le vaisseau *le Superbe*, monté par l'amiral Hottham, commandant la station, vint mouiller à peu de distance de nous, et peu après, l'amiral se rendit sur le pont du *Bellérophon*. Il fut reçu par l'Empereur et dîna avec Sa Majesté.

Le lendemain, dans la matinée, l'Empereur descendit dans un canot, pour aller à bord du *Superbe*, où il devait déjeuner. Je le suivis. L'amiral le reçut avec distinction : la troupe était sous les armes et les matelots sur les vergues et dans les mâtures. Sa Majesté passa les soldats en revue, et ensuite l'amiral, qui parlait très bien français, le conduisit dans toutes les parties du vaisseau. Le plus grand ordre, la plus grande propreté régnaient de toutes parts ; tout ce qui était au-dessous de la flottaison était sablé : c'était merveille. Quand tout fut visité, on remonta sur le pont et l'amiral conduisit l'Empereur dans la dunette, où un déjeuner était préparé avec soin et recherche, mais avec simplicité. L'amiral, qui avait de fort bonnes manières, fit admirablement les honneurs de la table. Le repas dura assez longtemps. Quand il fut terminé, l'Empereur prit congé de l'amiral et du *Superbe* et retourna au *Bellérophon*. Cette réception qu'on venait de lui faire lui plut beaucoup ; elle semblait présager en faveur de l'avenir. Peu après, on leva l'ancre et on fit voile pour l'Angleterre.

Pour caser toute la suite de l'Empereur, le capitaine Maitland fit faire à bord des travaux de menuiserie, pour faire des cabines. Le pont, entre l'artimon et le grand mât, fut décoré de pavillons et couvert d'une tente.

Plus nous approchions d'Angleterre, plus nous voyions de navires sillonnant la mer dans tous les sens.

Le 24 juillet, dans la matinée, on jeta l'ancre dans la rade de Torbay. L'Empereur s'était levé d'assez bonne heure pour voir les côtes d'Angleterre. Nous ne fûmes pas peu surpris de

voir venir à bord le général Gourgaud, à qui on n'avait pas permis de débarquer. Dès ce moment, nous crûmes apercevoir dans notre position quelque chose qui n'était pas très clair. Dans la journée, quelques embarcations vinrent circuler autour de notre vaisseau, et le lendemain le nombre en fut plus considérable. A terre, le public avait probablement appris assez promptement que l'Empereur était sur le *Bellérophon.*

Le 26, de bon matin, notre vaisseau mit sous voiles et se dirigea sur Plymouth. Il était quatre ou cinq heures après-midi, lorsque nous entrâmes dans la rade de cette ville. Dès que nous fûmes mouillés, des canots et autres embarcations arrivèrent de tous côtés, mais des chaloupes armées ne leur permirent pas de nous approcher, et, peu après, deux frégates vinrent se placer à babord et à tribord du *Bellérophon.* « Pourquoi donc de telles dispositions? nous demandâmes-nous les uns aux autres. Qu'est-ce que cela signifie? » Il semblait que l'autorité craignît que les curieux, dont le nombre augmentait à chaque instant, ne voulussent enlever l'Empereur. Tout cela était de mauvais augure pour nous; dès lors, nous ne pûmes nous dissimuler que l'Empereur était considéré comme prisonnier.

Nous avions parmi nous le maître d'hôtel ou valet de chambre du Duc de Rovigo : cet homme, qui était Anglais, nous racontait tout ce qu'il entendait dire, soit par les domestiques du bord, soit par les matelots, surtout de ceux qui avaient été à terre. On parlait de toutes sortes de choses, on parlait de Sainte-Hélène ; mais tout ce qu'on rapportait était très vague.

Le lendemain, 27, rien ne change à notre égard. L'affluence des embarcations augmente de plus en plus. On eût dit que la rade de Plymouth était le rendez-vous de tous les curieux de l'Angleterre. Aucun canot de particulier ne peut nous approcher ; des chaloupes, des canots montés de matelots rôdent constamment autour du *Bellérophon,* et donnent la chasse à tout ce qui s'aventure à dépasser la ligne circulaire qui avait été tracée.

Chaque jour, vers les cinq heures après-midi, l'Empereur se promenait sur le pont. Alors tous les canots et une infinité de petits bâtiments se réunissaient, se groupaient, s'amoncelaient, pour chercher à le voir. La rade était semblable à une vaste place, où le public curieux se foule, se presse, pour voir quelque chose qu'il n'a jamais vu.

Au moment où l'Empereur paraissait, c'étaient de toutes parts des acclamations ; tout le monde se mettait en mouvement ; chacun se haussait de son mieux pour l'apercevoir. D'abord ce fut de la simple curiosité ; mais ensuite, à cette curiosité succéda de l'intérêt et de l'admiration. Il nous fut facile d'en juger. Le plus grand nombre des visiteurs avaient le chapeau bas et les plus rapprochés saluaient l'Empereur avec respect ; les dames agitaient leur mouchoir. Je vis un canot contenant plusieurs officiers s'approcher assez près et ces officiers ôter leurs chapeaux et faire de profondes salutations. Dans ces moments, si toute cette population eût été maîtresse de la personne de l'Empereur, elle l'eût conduit à Londres en s'attelant à son char comme à celui d'un triomphateur. On peut dire que par sa seule présence, l'Empereur s'était acquis les sympathies du peuple anglais.

Le 28, même spectacle que la veille.

29 et 30. Lord Keith, accompagné d'un sous-secrétaire d'État, vint notifier à l'Empereur la décision ministérielle qui le déporte à Sainte-Hélène.

Le 4 août, de bon matin, le *Bellérophon* appareilla et sortit de la rade de Plymouth et alla croiser dans la Manche, en attendant l'arrivée du *Northumberland*, vaisseau de 74 désigné pour nous transporter à Sainte-Hélène.

Le 6, vers le milieu du jour, nous mouillâmes dans un endroit nommé Start-Point. Le *Northumberland* vint mouiller près de nous, ainsi que deux frégates et le vaisseau *Le Tonnant*, monté par l'amiral Keith. Lord Keith et l'amiral Sir Georges Cockburn vinrent à notre bord; ils furent reçus par l'Empereur.

Le 7, dans la matinée, l'amiral Cockburn revint à bord et procéda ou fit procéder à la visite de tous les effets de l'Empereur, et de ceux des personnes de sa suite. On saisit à l'Empereur une somme assez importante : on prit toutes les armes que nous avions apportées à bord du *Bellérophon*. Je ne me rappelle pas si ces Messieurs furent obligés de donner leurs épées, mais on n'exigea pas celle de l'Empereur.

X. — A BORD DU NORTHUMBERLAND

L'opération terminée et le moment étant arrivé de quitter le *Bellérophon*, l'Empereur descendit dans le canot et alla à bord

du *Northumberland*. Il était accompagné du Grand-Maréchal et des trois autres personnes qui avaient été désignées pour le suivre. Plus d'une larme coula des yeux de ceux des nôtres, généraux, officiers et serviteurs, qui n'avaient pas été assez heureux pour obtenir la faveur de suivre l'Empereur à Sainte-Hélène.

Quand M. Maingaud, jeune médecin qui avait été donné à l'Empereur par M. Corvisart, avait appris la déportation de Sa Majesté dans une île lointaine, il avait fait connaître son refus de faire le voyage, dominé probablement par la peur de perdre la vie dans une aussi longue traversée. Le docteur O'Meara, chirurgien du *Bellérophon*, à qui l'on avait fait la proposition de remplacer M. Maingaud, avait accepté l'emploi, après avoir obtenu l'assentiment et la permission de ses supérieurs.

Lorsque l'Empereur fut arrivé sur le pont du *Northumberland*, l'amiral Cockburn lui présenta deux Anglais de distinction, Lord Lowther et M. Littleton; il causa longtemps avec eux, près des premiers canons à babord, ceux les plus rapprochés de la dunette.

L'embarquement étant terminé, on appareilla ; les deux Anglais prirent congé de l'Empereur et l'on mit à la voile pour Sainte-Hélène. Il pouvait être de trois à quatre heures.

L'amiral Cockburn qualifia l'Empereur de « Général » et « d'Excellence ; » mais cette manière de parler ne fut pas suivie par tous les autres Anglais, car, le lendemain matin, sir George Bingham, colonel du 53e, en me demandant des nouvelles de l'Empereur, me dit : « Comment se porte Sa Majesté ? »

Au dîner, qui fut à cinq heures, je servis l'Empereur. L'amiral eut l'attention de lui offrir de tous les mets qui étaient sur table. Sa Majesté, peu après qu'on eût servi le dessert, se leva de table et elle alla se promener sur le pont, où le Grand-Maréchal et M. de Las Cases le suivirent. L'amiral et tous les Anglais se levèrent aussi et furent étonnés de cette disparition subite de l'Empereur; mais ils se rassirent, quand on leur eût appris que l'habitude de Sa Majesté était de rester peu de temps à table. Ils continuèrent à manger leur dessert.

Ce qui venait d'avoir lieu à ce dîner eut lieu tous les jours à ce repas ; seulement l'amiral avait soin de faire activer les premiers services et de faire tenir le café tout prêt dès que le dessert était servi.

La table était carrée ; au milieu du côté qui faisait face au salon, étaient l'Empereur et l'amiral. Celui-ci était à la droite de Sa Majesté, qui avait à sa gauche Mme Bertrand ; Mme de Montholon était à la droite de l'amiral ; les autres personnes occupaient les autres places. Il est à observer que le milieu du côté de la table faisant face au salon était entre l'Empereur et l'amiral ; de cette sorte, il y avait égalité de place.

Quand les Anglais eurent fini leur dessert, ils allèrent prendre l'air sur le pont, et, avant que l'obscurité fût arrivée, on passa au salon, soit pour jouer, soit pour causer. L'Empereur se retira de bonne heure dans sa chambre. Cette première soirée fut le patron de toutes celles qui suivirent.

Il est bon de rapporter ici que l'Empereur, pour soustraire aux yeux des Anglais une partie de son petit trésor, avait fait donner, avant la visite, des ceintures contenant une certaine quantité d'or à ceux qui devaient le suivre. Celle qu'on me confia contenait au moins 25 000 francs en pièces d'Espagne. Lorsque l'Empereur fut installé dans sa cabine, chacun remit la ceinture qu'il avait reçue. Dans l'atlas de M. de Las Cases, à l'un des feuillets, l'Empereur avait collé une reconnaissance de M. Laffitte, d'une somme assez considérable.

Lorsque tout le monde se fut retiré du salon, j'installai mon lit, qui se composait d'un petit matelas de crin d'un pouce d'épaisseur, le long de la petite porte de la chambre ou cabine de l'Empereur, la tête adossée à la porte du salon. Marchand coucha dans la cabine même de Sa Majesté.

Le lendemain, 8, l'Empereur prit l'habitude de se lever vers les sept ou huit heures. Il se faisait servir à déjeuner dans sa chambre de neuf à dix heures. Il restait en robe de chambre ou en manches de chemise jusque sur les trois ou quatre heures, heure à laquelle il s'habillait. Alors il passait au salon où il jouait une partie d'échecs avec un de ses généraux, jusqu'à ce que l'amiral vînt le prévenir que le dîner était servi.

Dans le courant de la matinée, il faisait appeler un de ces messieurs pour faire la conversation et connaître les nouvelles du bord. La plupart du temps, il s'amusait à lire. Presque tout le temps, il était assis dans son fauteuil.

Du 22 au 26 août. Le 22 nous arrivâmes devant Madère. Le vent était excessif, les chaleurs très fortes et la mer grosse. Ces quatre jours nous les passâmes à louvoyer, à courir des bordées

ou à rester en panne. Quelques bâtiments de notre escadrille mouillèrent dans la baie de Funchal pour faire des vivres et de l'eau.

Le 27. C'est le matin que nous nous trouvâmes passer les Canaries. Le brouillard était tellement épais que nous ne pûmes voir le pic de Ténériffe, bien qu'on nous montrât dans quelle direction il était.

Le 29, nous passâmes le Tropique du Cancer. Nous vîmes beaucoup de poissons volants.

Le 31, à une heure assez avancée de la soirée, un homme tomba ou se jeta à la mer. Au même instant on mit en panne; des canots furent mis à la mer, des lances furent allumées; des cris lointains se faisaient entendre de moment en moment. Cette scène qui n'était éclairée que par les feux blanchâtres des lances porta l'effroi dans tous les cœurs. L'obscurité était si grande qu'on ne put parvenir à retrouver le malheureux.

Le 9 septembre. L'Empereur dicte à M. de Las Cases quelques parties du siège de Toulon.

Du 19 au 22, Sa Majesté dicte sur ses campagnes d'Italie.

Le 23, passage de la Ligne. Dès le matin, les matelots firent les préparatifs de cette cérémonie. Tout étant disposé, un matelot, transformé en un Neptune grotesque, est roulé sur une espèce de chariot (affût de canon); il est escorté de sauvages. Arrivé dans la partie du pont qui est entre le mât d'artimon et le grand mât, Neptune adresse la parole au commandant du vaisseau, et l'invite à faire comparaître devant lui, dieu des mers, tous ceux qui n'ont pas encore satisfait aux lois de son empire, etc. Alors tous les hommes qui n'ont pas encore passé la Ligne sont poursuivis par les satellites du dieu, qui les font monter l'un après l'autre sur une espèce d'échafaudage où est disposé un siège, sur lequel on assied le patient, auquel les exécuteurs de la suite du dieu barbouillent de goudron le menton et la figure. Un autre exécuteur s'approche, armé d'un rasoir en bois de deux pieds de long, à lame dentelée comme une scie, et râcle assez lourdement les joues et le menton de l'initié. Après cette opération, celui-ci est culbuté dans un grand canot rempli d'eau qui est derrière lui. Les récalcitrants sont les moins ménagés; personne n'est exempt, pas même les officiers, pas même le capitaine du vaisseau. Pendant tout le temps qu'a duré la cérémonie, tout à bord était dans la plus

grande confusion; mais, dès qu'elle fut terminée, tout rentra dans l'ordre, et la discipline reprit son empire.

Le 14 octobre, dans l'après-midi, vers la fin de la journée la vigie cria *terre*. On crut découvrir Sainte-Hélène. On resta en panne une partie de la nuit.

Le 15, de bonne heure, nous pûmes voir l'île et ses contours escarpés. Vers midi, on jeta l'ancre. L'amiral débarqua peu après; il ne revint à bord que vers les six heures du soir. Plusieurs des bâtiments de notre escadrille, qui avaient pris la route ordinaire, étaient arrivés depuis plusieurs jours.

Le 16, après le dîner, l'Empereur débarqua et l'amiral le logea dans une maison garnie, située à l'angle gauche de la rue et de la place. Sa chambre était au premier étage. C'est là que les personnes du service intérieur le rejoignirent. La maison était fort propre, mais peu garnie de meubles; tout était d'une grande simplicité. L'Empereur y passa la nuit.

Dans la matinée, on avait fait la distribution des ceintures pour le débarquement; j'en eus deux pour ma part. Je m'en étais ceint les reins et 50 000 francs étaient un poids considérable à porter pendant une bonne partie de la journée; aussi me trouvai-je bien soulagé, quand je pus me débarrasser de mon fardeau. J'avais les hanches écorchées.

Le 17. De bonne heure, l'amiral vint à la maison qu'occupait l'Empereur. Il avait fait débarquer et amener ses deux chevaux, dont un devait servir de monture à l'Empereur; deux autres chevaux étaient également devant la porte, un destiné pour le Grand-Maréchal et l'autre pour moi.

L'Empereur était prêt. Avant de monter son cheval, il m'ordonna de l'essayer pour que je susse s'il pouvait s'en servir sans danger. Après quelques tours, je mis pied à terre en lui assurant que le cheval était doux et facile. Il le monta et, accompagné du Grand-Maréchal et de sir Georges Cockburn qui servait de guide, il prit une route qui conduit à Longwood, endroit choisi par l'amiral pour être la prison de l'illustre prisonnier de la Sainte-Alliance.

SAINT-DENIS.

(A suivre.)

POÉSIES

LE CIEL

Le ciel n'est pas si loin que le croit ta détresse
Quand tu trembles parmi les ombres que tu vois
S'amasser, lourd fardeau de brume qui t'oppresse ;

Il nous entoure, il est dans nos âmes parfois
Où, fugitif rayon de la gloire divine,
Resplendit un regard, retentit une voix.

Il est dans le salut de l'aube à la colline,
Dans l'ardente splendeur du couchant sur la mer
Quand le rouge soleil vers l'Océan décline.

C'est le reflet de sa beauté qui te rend cher
L'univers passager dont la nuit t'emprisonne,
Le monde douloureux où ton sort est amer.

Mystérieusement le ciel nous environne,
Et d'invisibles mains nous offrent le secours,
Un ineffable appel autour de nous résonne.

Si nous ne restions pas, nous, aveugles et sourds,
Si nos rires, nos cris, nos sanglots faisaient trêve,
Nous entendrions mieux, nous verrions nos amours ;

Nous saurions, résignés à nos épreuves brèves,
Que le rude chemin conduit à la maison,
Que l'orage nous jette aux éternelles grèves.

Ne cherche pas tes disparus sous le gazon;
Ne ferme pas ta porte aux célestes convives
Qui t'entraînent sans bruit vers un autre horizon;

Ils veulent qu'auprès d'eux, avec eux, tu revives;
Contemple dans ton cœur les visages aimés :
L'infini se reflète au sein des sources vives,

Le ciel est dans les yeux que nous avons fermés.

NUITS ÉTOILÉES

J'ai connu le frisson de ces nuits où poudroie
Un innombrable essaim de lumières aux cieux
Quand, au pâle zénith, ton lait mystérieux
Ruisselle, inaccessible et nébuleuse voie.

L'enfant oublie alors son instinctive joie,
Et les amants leurs entretiens délicieux
Devant le Chariot qui tourne sans essieux,
Et l'Orion d'azur dont le glaive flamboie.

Mais depuis qu'à jamais mon bonheur s'envola
Et que, les yeux levés, je songe qu'il est là,
J'ai perdu la terreur de vos profonds abîmes;

Je sais que votre immense Océan mène au port;
Je puis vous contempler sans peur, astres sublimes :
Mes regards ont sondé l'infini de la mort.

HEURES FUGITIVES

(Tannkas)

I

La mer avec le ciel joue ;
Ils échangent leurs couleurs...
Le vent qui secoue
Les rosiers en fleurs,
Met des roses sur ta joue.

II

Les barques ont tour à tour
Tendu leur voile au vent; livre
Toute ton âme à l'amour
Qui t'exalte et qui t'enivre :
Il faut vivre.

III

La journée est belle et sereine ;
Mes trésors seront les tiens,
De mes rêves, je te fais reine,
Nous aurons les mêmes biens;
Viens!

IV

Sans te laisser troubler par nulle âme méchante,
Célèbre la beauté que tu sens, que tu vois;
Dieu fit ta voix
Pure et touchante ;
Chante.

V

Au bord de la mer,
Au pied de la haute colline,
J'écoute une chanson divine,
Car le ciel domine
L'Océan amer.

VI

Le soleil, puissant vainqueur,
A chassé chaque nuage;
Tout le ciel lui rend hommage :
Tout mon cœur
Est rempli de ton image.

VII

La mer est belle, et doux l'horizon qui s'embrume,
Mais le temps nous consume;
La pierre cède au flot...
Le Vésuve là-haut
Fume.

VIII

Nous parcourons silencieux
La ville où plut le feu des cieux;
L'air est délicieux,
Mais sur nous le soir va descendre,
Cendre.

IX

Tout fuit, rien ne demeure;
Le plus beau de mes jours va s'éteindre bientôt;
La cloche qui là-haut
Sonne sa dernière heure,
Pleure.

X

O toi qui me fus ravie
Après un bonheur si court,
Unique bien que j'envie,
Sois encor dans l'autre vie
Mon amour!

XI

Je te revois, lorsque je soupire,
Sourire
Comme autrefois. Est-ce ton esprit
Qui me regarde et sans rien me dire
Sourit?

LA VISITEUSE

Comme nous écoutions ton pas vif et léger!
La lumière du ciel dansait dans tes prunelles;
En quel être de gloire aux pitiés fraternelles,
Dieu te transforma-t-il, doux rayon passager?

Maintenant que la nuit tombe, j'aime à songer
Que tes yeux sont baignés des clartés éternelles,
Et que tes pieds si prompts sont devenus des ailes.
Dès ici-bas tu fus un divin messager.

Tu reviens parmi nous et tu métamorphoses
En sourires les pleurs, les épines en roses
Avec ton beau regard et tes chants d'autrefois.

Gaiement tu donnais tout. Sans que beaucoup tu changes
Généreux cœur, charmant visage, tendre voix,
De toi l'amour céleste a fait la sœur des anges.

O MES YEUX!

La lumière a jailli des brumes en lambeaux;
Un chant a résonné, *Marseillaise* inouïe;
Une fleur de clarté frissonne épanouie
Sur les champs dévastés, parsemés de tombeaux.

Vous cherchez vainement les regards fiers et beaux
Qui se miraient en vous; leur flamme évanouie
Dans le sépulcre étroit ne fut pas enfouie,
Mais rayonne au milieu des célestes flambeaux.

Contemplez Metz française et Strasbourg sans entrave :
Que cette vision de gloire en vous se grave,
Vous que pendant longtemps les larmes ont noyés.

Ne vous attardez point dans l'ombre sépulcrale,
Ne plaignez pas vos pleurs, ô mes yeux qui voyez
Notre drapeau flotter sur notre cathédrale!

VÉGA.

UN TYPE NOUVEAU D'UNITÉ DE COMBAT

Construirons-nous des dreadnoughts? Il ne le semble pas. Ce n'est point que l'idée n'en soit énergiquement soutenue, en public, par certains écrivains maritimes, dans le privé par un assez bon nombre d'officiers haut gradés. Il semble que l'on entende, à quatre-vingts ans de distance, les respectables tenants de la marine à voiles, célébrer la puissance et la beauté du « trois-ponts, » célébrer aussi son *endurance* et son *autonomie*, puisque, n'empruntant qu'au vent la force motrice qui lui était nécessaire, il n'avait pas besoin de charbon comme son nouveau rival, le bateau à vapeur, et eût fort bien fait le tour du monde sans relâcher, si son poids de boulets eût été représenté par des approvisionnements en vivres, farine et biscuits, lard et « endaubage. »

Cette autonomie, d'ailleurs, précieuse faculté d'aller et de venir longtemps sans rien demander à personne, le grand cuirassé l'invoque aujourd'hui à son actif et s'en targue vis-à-vis des petits bâtiments. Et il a presque raison. Son rayon d'action dépasse encore celui de ses adversaires : cela ne durera peut-être pas beaucoup, il est vrai. Quant à son endurance à l'égard de la grosse mer et des vents violents, nul doute qu'à cet égard il ne soit supérieur et ne doive l'être longtemps aux petites unités de surface (1). Ne parlons pas des unités de plongée qui, elles, n'ont qu'à s'enfoncer pour se rire des flots irrités. Il est vrai qu'alors elles font peu de route, tout en consommant beaucoup de leur force motrice.

Mais il y a les appareils aériens ; et ici nous entrons, non

(1) Jusqu'au moment, sans doute, où on aura suffisamment étudié la question de répartition des poids à bord du petit bâtiment, question d'une capitale importance, quand il s'agit de l'*endurance* en mer agitée.

pas absolument dans l'inconnu, du moins dans le « pas assez connu, » pas assez pour qu'on puisse établir les prévisions d'un budget de constructions navales, — aéro-navales, pour mieux dire, — qui ferait état des dirigeables et des grands aéroplanes, avions ou hydravions, à titre d'*éléments constitutifs* de la flotte française.

Entre les prévisions budgétaires, toutefois, et les prévisions sans épithète, celles des observateurs attentifs des progrès si rapides de la navigation aérienne, la différence est grande. Le jour où l'on a vu un dirigeable traverser l'Atlantique, tous les espoirs sont devenus légitimes et le doute n'a plus été raisonnablement permis que le grand aéronef à moteur ne se place, à bref délai, dans la classe la plus élevée des engins de guerre à *facultés stratégiques*.

Il n'entre d'ailleurs pas dans mes intentions de discuter ici sur le fond de la question si grave dont les Chambres devront entreprendre l'examen et de montrer par exemple — pour quoi faire; n'est-ce pas assez évident? — qu'au moment où les concepts généraux de guerre maritime, déjà si profondément atteints par le développement du rôle des engins sous-marins, vont l'être plus encore, suivant toute apparence, par l'entrée en ligne et l'essor rapide des grands appareils aériens, il faut s'habituer à l'idée de modifications essentielles, capitales, du type de bâtiment de surface, noyau solide de la « Force navale, » l'unité de combat, le dreadnought, dont nous parlions tout à l'heure.

Malheureuse victime, pourrait-on dire de ce dreadnought, s'il était permis de railler sur un tel sujet, malheureuse victime des incessants progrès des armes offensives! Il y a peu d'années encore et jusqu'au 22 septembre 1914 (1), en fait, le grand cuirassé semblait n'avoir à se préoccuper que du canon, et il se jugeait suffisamment défendu par sa cuirasse d'acier contre les projectiles les plus puissants. Il y avait bien déjà la torpille automobile et les mines, mais le dreadnought pensait avoir assez fait en tenant à distance les véhicules, — de surface ou de plongée, — de la première, dont la trajectoire lui apparaissait d'ailleurs aussi capricieuse que brève; et quant aux mines, n'était-il pas interdit de s'en servir autrement que pour la défense immédiate des chenaux des ports?

(1) Date de la destruction des trois croiseurs cuirassés anglais, *Hogue*, *Cressy*, *Aboukir*, par *un seul* sous-marin allemand.

Il fallut promptement en rabattre. Les mines apparurent partout, du moins dans les mers européennes, théâtres obligés des principales opérations ; et, partout aussi, peu à peu, près des côtes comme au large, les torpilles lancées avec une parfaite justesse, souvent de loin, par l'invisible sous-marin vinrent rappeler à qui l'avait trop oublié le terrible danger que font courir au plus puissant mastodonte les armes qui s'attaquent à son « œuvre vive, » la carène plongée.

On sait assez quel fut le résultat de ces constatations. Les grandes escadres s'enfermèrent dans des rades parfaitement défendues par des batteries, par des obstructions, par des filets. Encore l'une d'elles, l'escadre autrichienne, y fut-elle attaquée avec succès par un engin de surface tout nouveau, le « tank de mer » italien. Et s'il y eut, au milieu de la grande guerre, le 31 mai 1916, une « bataille de rencontre » entre Allemands et Anglais, ceux-ci durent se déclarer hors d'état de pousser leurs avantages dès que leurs adversaires, faisant retraite en fort bonne contenance, eurent pénétré dans leur camp retranché maritime du fond de la Deutscher bucht, que la renommée, avec une évidente exagération, prétendait sillonnée d'inextricables lignes de mines sous-marines.

Mais, tandis que les rades fortifiées et barrées restaient à peu près inviolables, — exception faite pour le « tank » marin, engin de surprise, avant tout, — pour les navires de plongée et de surface, l'étaient-elles pour les appareils aériens ? Certainement non. Comment donc se fait-il que les dirigeables allemands, qui allaient presque régulièrement bombarder Londres, n'aient pas sérieusement essayé de jeter leurs bombes sur la « Grand fleet » mouillée à Scapa Flow ?

On pourrait répondre : précisément parce qu'ils bombardaient Londres, et s'en prendre de cette préférence au défaut de psychologie en même temps qu'à la systématique et froide cruauté des chefs militaires allemands. Mais il convient d'ajouter que la distance à parcourir pour atteindre la grande rade des Orcades était beaucoup plus grande, — presque le triple, — et que c'était justement par l'insuffisance du rayon d'action *militaire* (1) que péchaient les Zeppelins, les Langs, etc... ; que,

(1) Il ne faut pas oublier qu'une croisière militaire aérienne suppose l'impossibilité de se réapprovisionner en cours d'opérations et la nécessité de prévoir un supplément de combustible pour le cas où l'on serait « chassé » à l'atterrissage de retour et, donc, obligé de reprendre le large.

d'ailleurs, ces aéronefs ne furent jamais « répétés » en assez grand nombre pour qu'on les pût risquer dans une opération qui aurait certainement entraîné des pertes, tout en offrant de grandes chances d'efficacité ; enfin et surtout qu'il se produisit, vers la fin de 1917, pour les appareils aériens de bombardement de nos ennemis, ce qui s'était produit pour les sous-marins, *l'arrêt de la construction* provoqué par les tenaces protestations de la Wilhelm's strasse qui, trop tard sans doute, mais du moins beaucoup mieux que le cabinet impérial et le grand État-major, appréciait le mal que faisaient à la cause allemande les barbares procédés de guerre employés depuis le commencement de 1915 (1).

Soyons assurés que, dans un nouveau conflit, si, effectivement, on s'abstenait d'employer les dirigeables à bombarder des villes ouvertes, — et même cela est douteux, ayons le courage de le dire ! — du moins n'hésiterait-on pas à faire porter leurs coups, très légitimement, sur les groupes de bâtiments immobiles au mouillage; de sorte que telle est, pour l'avenir, la fâcheuse situation du dreadnought de 30 000 à 40 000 tonnes : à la mer, en opérations, il se sentira menacé dans ses œuvres vives et ses œuvres mortes, dans la cible verticale et dans la cible horizontale, — toutes deux très étendues (2), — qu'il offre à ses adversaires, à la fois par la mine, par la torpille, par le canon, par la bombe aérienne; et lorsque, ayant enfin échappé à ces pressants périls, il aspirera au repos, *relatif* (car il faut se réapprovisionner, se réparer, etc.), de la rade-abri, il lui restera l'appréhension trop justifiée des engins de surprise en surface, tanks de mer, glisseurs et autres, que l'on ne manquera pas d'imaginer, en tout cas des appareils aériens des deux types, agissant en nombre et méthodiquement, comme il convient quand on a l'avantage de savoir exactement où trouver l'objectif que l'on vise.

Y a-t-il dans ces considérations une « force probante » de nature à dissuader certaines Puissances, comme les États-

(1) Ce n'est point là, du reste, la seule cause de l'arrêt dont je viens de parler. A la lecture de l'ouvrage, si rempli d'enseignements et de renseignements, du général Ludendorf, on s'aperçoit que le G. E. M. avait dû, en 1917, puiser assez indiscrètement dans le réservoir des ouvriers des arsenaux et des établissements maritimes, de l'État ou privés.

(2) De 8 000 à 9 000 mètres carrés pour la cible horizontale, chez les plus nouvelles unités. C'est un chiffre qui fait réfléchir.

Unis, par exemple, de poursuivre l'achèvement d'ambitieux programmes où figurent des dreadnoughts de plus de 40 000 tonnes (1)?

Ne nous en flattons pas. Outre que tout peut se discuter et que, si l'on en croit l'Écriture, Dieu a livré le monde aux disputes des hommes, il faut bien reconnaître que le pur raisonnement n'est pas le seul facteur des décisions des états-majors et des gouvernements au sujet de la constitution de la force navale. La « politique, » — intérieure et extérieure, — joue là un grand rôle. Les raisons qui font prendre à Washington, la détermination de consacrer, en très peu d'années, de trois à quatre milliards à la création d'une nouvelle flotte où des dreadnoughts, très fortement cuirassés par l'énorme firme de Bethléem, figurent pour le plus gros de la dépense, peuvent avoir des fondements de structure fort diverse. En tout cas, on déclare officiellement et sans le moindre embarras « que l'on veut avoir à bref délai une marine au moins égale à celle de la plus grande puissance navale du monde. »

Et ce franc aveu, dont « la plus grande puissance navale » en question s'accommode sans mot dire, explique suffisamment la résolution qui précède. Il est clair, en effet, que si les États-Unis veulent obtenir de grands résultats politiques dans un proche avenir, on n'a guère, chez eux, le temps d'entreprendre les études, les recherches, les expériences qu'exige le dessein de donner une orientation toute nouvelle à la constitution d'une force considérable. On va donc au plus pressé et on répète, — en les améliorant, sans aucun doute, mais aussi en augmentant toujours leurs dimensions, — les types actuellement existants.

A nous qui n'avons pas, pour bien des motifs, et qui d'ailleurs *ne pouvons pas avoir*, en raison de l'état de nos finances, les mêmes visées, il ne reste justement, si nous voulons conserver un établissement maritime qui réponde à peu près aux

(1) On étudie, paraît-il, à Washington, les plans d'un colossal mastodonte de 60 000 tonnes. On estime, en effet, qu'il faut ajouter 18 ou 20 000 tonnes de déplacement aux dreadnoughts de 40 à 42 000, actuellement en construction, pour les défendre efficacement contre les bombes des appareils aériens et contre les mines sous-marines.

Et l'on voit bien par là « qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse, » si l'on peut dire, puisque la puissance et le nombre des engins offensifs ne cesseront pas de s'accroître.

exigences de notre situation, qu'à entreprendre résolument et sans tarder ces études, ces recherches, ces expériences dont je viens de parler et dont on peut attendre qu'elles nous donneraient bientôt les plus précieuses indications sur le judicieux emploi de nos trop minces ressources.

Il semble donc qu'il y ait lieu de *faire appel aux cerveaux inventifs* et l'on paraît être entré dans cette voie, à la rue Royale, puisqu'on y a récemment créé un « service de recherches scientifiques. » Idée excellente, assurément.

***

Estimera-t-on trop téméraire que, dans de telles circonstances, je me hasarde à reproduire ici les lignes essentielles d'un projet de bâtiment, que j'avais tracées un peu avant la dernière guerre et qui ne me paraissent pas, aujourd'hui encore, s'écarter trop des idées générales, aussi bien que des constatations exposées tout à l'heure?

J'espère que non. D'ailleurs une conception médiocre peut en faire naître de meilleures. Le faux, même, ne peut-il pas exciter les esprits à la découverte du vrai et ne savons-nous pas que l'hypothèse est indispensable au progrès de la science?

Je dois dire tout d'abord que si je n'ai jamais accepté la doctrine de l'absolue nécessité des très grandes « unités de combat, » si je pense que cette prétendue nécessité n'est fondée, en fait, que sur un postulatum et qu'il n'est pas démontrable *a priori* que, dans une bataille navale les gros l'emportent nécessairement sur les petits, — *pourvu que ceux-ci soient en nombre suffisant,* — je reste cependant sensible à deux arguments qui militent en faveur de ce que j'appellerai le bateau de déplacement moyen, mais, là encore, à une condition, qui est que ce bateau ne soit pas tout simplement la *réduction* du « dreadnought. »

Le premier de ces deux arguments m'est fourni par le souvenir d'une fort belle opération de la dernière guerre, la plus remarquable de beaucoup, — du point de vue de la stratégie, sinon de la tactique, — de toutes celles qui ont été entreprises de 1914 à 1918 : la destruction, aux Falkland, le 8 décembre 1914, de l'escadre de croiseurs de l'amiral von Spee par la force navale anglaise commandée par l'amiral Sturdee.

Je rappelle sommairement les faits.

Le 1er novembre, von Spee a détruit, au large de Coronel

(Chili), la division anglaise du contre-amiral Craddock, après quoi il a franchi le détroit de Magellan et se dirige sur les îles Malouines (ou Falkland), possession anglaise qu'il compte surprendre et où il se ravitaillera, rendez-vous y étant donné à deux vapeurs charbonniers, le *Baden* et le *Santa Isabel*.

L'Amirauté anglaise a su deviner les mouvements de l'adversaire qu'elle veut, à tout prix, détruire à son tour. Elle confie au vice-amiral Sturdee deux croiseurs de bataille, trois croiseurs cuirassés et un croiseur auxiliaire, c'est-à-dire une force trois fois supérieure à celle de von Spee. Ces bâtiments appareillent de Plymouth le 11 novembre — dix jours à peine après le désastre de Coronel — suivent jusqu'aux Falkland, à bonne vitesse (ravitaillements à la mer), des routes peu fréquentées et arrivent, le 7 décembre au soir, à leur destination.

Le lendemain, 8, vers neuf heures du matin, la vigie de Sapper Hill signale l'approche des navires allemands. Les anglais appareillent aussitôt, se portent au-devant de l'ennemi, complètement surpris et qui essaie vainement de se dérober. En moins de deux heures la division von Spee est détruite, après une résistance des plus honorables. L'amiral allemand, ses officiers, ses équipages ont refusé de se rendre.

Rarement résultat plus décisif n'a couronné une opération mieux conçue, ni mieux conduite. Rarement, dis-je, et pourtant il faut bien reconnaître que la Fortune de la guerre n'est point si capricieuse. Elle punit toujours toutes les fautes et récompense le plus souvent les conceptions judicieuses exactement réalisées.

Mais pour obtenir justement cette exacte réalisation, il faut des instruments appropriés. Les croiseurs employés par l'amirauté, — les croiseurs de combat, surtout, bâtiments puissants et rapides à la fois, — convenaient parfaitement à la mission qui leur était confiée. Des bâtiments légers de surface, *quel que fût leur nombre,* y auraient-ils été aussi bien adaptés? Il est permis d'en douter, quand on sait combien il était difficile, en 1914, d'obtenir de ces navires — petits croiseurs et « destroyers » — autonomie et endurance. Quant aux navires de plongée, il aurait certainement fallu les remorquer pendant la plus grande partie du trajet. Ne disons rien des appareils aériens, encore dans l'enfance, on peut l'affirmer, à l'automne de 1914.

En définitive, une force navale composée de ces divers élé-

ments aurait certainement manqué les Allemands aux Malouines.

En serait-il de même aujourd'hui? Probablement.

En sera-t-il de même demain et dans un prochain avenir? Ce n'est plus aussi probable. Gardons-nous de juger de la capacité de rendement, de l'efficacité d'engins nouveaux sur ce qu'ils sont aujourd'hui. Méditons toujours le mot bien connu de Franklin sur les aérostats de 1784 : « l'enfant qui vient de naître... »

Quoi qu'il en soit et comme, après tout, nous ne pouvons pas fixer d'avance, avec exactitude, la marche du progrès, il convient de se demander s'il ne faudrait pas avoir quelques bâtiments d'un tonnage *relativement* élevé, susceptibles de rendre, grâce à leurs facultés de l'ordre stratégique, des services analogues à ceux que nos Alliés ont obtenus de l'escadre Sturdee, en 1914.

Et voilà un premier argument.

Le second ne repose pas, comme celui-ci, sur l'enseignement qui découle de faits de guerre précis et récents. Il s'agit plutôt d'une appréciation de l'ordre théorique et, en somme, d'un postulatum corollaire de celui dont il était question tout à l'heure.

Il faut, dit-on, « un gros » à la force navale en action et, de même qu'une armée à terre n'est complète et ne fournit un bon rendement que si elle a un « gros » d'infanterie autour duquel se groupent cavalerie, artillerie, appareils aériens, tanks ou chars d'assaut, etc. etc.., de même on ne saurait concevoir une armée navale qui ne comprendrait que des croiseurs légers, des destroyers, des sous-marins, des dirigeables ou des hydravions, enfin des tanks de mer et des « glisseurs. »

Sans doute, on a le droit de faire des réserves sur ce genre de raisonnement qui ne procède que par affirmation et de se méfier d'arguments qui débutent par la formule chère à toutes les routines : « on ne saurait concevoir... » Rien ne prouve, au demeurant, que l'on ne puisse, un jour ou l'autre, constituer une armée sans « gens de pied » proprement dits, avec de la cavalerie seule — que l'on appellera, si l'on veut, *infanterie montée* — appuyée toujours, bien entendu, sur la troisième, la quatrième et la cinquième armes. Des armées de cavaliers, on en a déjà vu, dans les fastes de la guerre. Le bolchéviste Budieny vient encore de nous en montrer une et qui ne laissait pas d'être redoutable, pendant la ruée moscovite en Pologne.

Mais, en laissant de côté le point de vue purement tactique

de la question, il reste pourtant quelque chose dont il faut tenir compte, dans la théorie de la nécessité d'un « gros. » Réduisons d'ailleurs ce « gros » à sa plus simple expression et examinons s'il ne conviendrait pas de donner au chef, — à tout le moins, — d'une grande réunion de bâtiments légers de surface et de plongée, appuyés d'appareils aériens, un navire d'assez fort tonnage.

Dans les flottes actuelles, les officiers généraux, commandants en chef ou en sous-ordre, sont embarqués, — « ont leur qavillon, » — sur des cuirassés d'escadre ou des croiseurs cuirassés, toutes unités munies des meilleures armes offensives et défensives, et présentant, en outre, des commodités d'installation et de logement qu'il serait absurde de refuser, — comme certains échauffés le proposent, — à des hommes qui ne sauraient être de la première jeunesse, mais surtout qui ont un État-major, beaucoup de cartes de grandes dimensions, de nombreux et indispensables documents, des archives, des appareils et instruments spéciaux.

A la vérité, les capitaines de vaisseau chefs de division, placés à la tête de groupes d'unités légères, n'arborent pas leur » marque distinctive » autre part que sur l'une de ces unités. Ils ne descendent pas, toutefois, au-dessous du croiseur léger. Or, le *croiseur léger*, — l'expression est anglaise et allemande, — ne déplace pas moins de 5000 ou 5 500 tonnes. C'est donc un bâtiment de dimensions un peu supérieures à celles de nos anciens croiseurs cuirassés du type « Chanzy » et où il est encore possible d'organiser, en faveur du chef de groupe, un suffisant « confort militaire ».

Eh bien ! j'estime qu'il est tout à fait désirable que le commandant en chef et même les chefs de groupe de la « flotte moderne, » — on me pardonnera d'employer ce qualificatif de *moderne* : il ne s'agit pas tant « d'anticiper » que d'abréger le discours, — puissent disposer, eux aussi, de bâtiments d'un tonnage très supérieur à celui des « destroyers, » des grands sous-marins et même des petits croiseurs de surface qui composeront la force navale placée sous leur autorité.

Supposons que la flotte en question (je consens d'ailleurs fort bien qu'on l'appelle *flottille ;* ce sera, en tout cas, une très grande flottille) soit partagée en quatre groupes, un de petits croiseurs, un de grands sous-marins, deux de des-

troyers (1) : cela exige quatre unités relativement *lourdes*, destinées à porter les chefs de groupe, ou chefs d'escadrille. Ajoutons-y celle qui portera le commandent en chef : ça fera cinq. Et si l'on veut, par respect pour la tradition, arriver jusqu'à six, rien de plus aisé que de justifier cette addition. Ne nous faut-il pas prévoir le groupe des navires de surface, navires spéciaux dont le type reste encore à déterminer (2), qui serviront de transports et de ravitailleurs aux appareils aériens, aux avions et hydravions, du moins?...

Assurément; et voilà donc un chef de groupe de plus, investi, au demeurant, d'importantes fonctions; car une « force aérienne » bien organisée, bien exercée, composée d'un nombre suffisant d'unités puissantes, sera l'un des meilleurs atouts mis à la disposition du commandant en chef de la flotte moderne. Or, il faut que le chef de ce dernier groupe monte une unité toute différente des transports spéciaux qu'il devra défendre, au besoin, navires rapides, certes, mais qui seront toujours faiblement armés et protégés.

Six unités de tonnage moyen, dotées de moyens d'action sérieux, à tous égards, n'est-ce pas là « un gros » déjà respectable?

* * *

Il ne s'agit plus que de définir le type de ces unités nouvelles, de ces « unités de combat de la flotte moderne. »

Définir un type, c'est-à-dire fixer, au moins en gros, les facultés et aussi *la forme*, en même temps que le déplacement, d'un bâtiment que l'on compte reproduire à plusieurs exemplaires, cela suppose la détermination préalable des services qu'on en attend.

Rappelons donc, tout d'abord, la substance des observations et des considérations qui ont été soumises, plus haut, au lecteur.

Nous voulons un bâtiment de tonnage moyen, — nous essaierons de ne pas dépasser 15000 tonnes, les « dreadnoughts » arrivant aujourd'hui à 40000, — ayant de l'autonomie et de

(1) Les tanks et glisseurs, employés dans des circonstances spéciales, ne seront pas endivisionnés. D'ailleurs, des dispositions peuvent être prises pour qu'on les embarque à bord des croiseurs légers, par exemple.

(2) On utilise en ce moment, pour le rôle dont il s'agit, le « Béarn », dreadnought dont la construction est restée inachevée.

l'endurance; capable d'agir au loin, s'il le faut, encore que les mers d'Europe soient ses ordinaires théâtres d'opérations; suffisamment protégé et armé pour jouer le rôle de chef, — donc, éventuellement, de défenseur, — d'une fraction, au moins, de la flottille, mais dans les limites qu'imposent les exigences de l'autonomie et de la vitesse, grandes mangeuses de tonnage, si je puis m'exprimer ainsi; dans les limites, aussi, qui résultent de la faculté de plonger que nous assurerons à notre nouvelle unité de combat; capable, d'ailleurs, de vives allures en surface, la vitesse en plongée ou demi-plongée dépassant un peu celle que l'on attribue d'ordinaire aux sous-marins; susceptible, en outre, par son habitabilité, par ses dispositions intérieures et extérieures, de fournir à un État-major général toutes les facilités indispensables à l'exercice de ses difficiles fonctions.

Enfin nous n'oublierons pas, — et il convient d'insister sur ce point, — qu'à cette grande flottille ou « flotte moderne », à qui la soudaineté dans ses attaques fournira ses meilleures chances de succès, il faut donner des chefs de file, des guides, qui, malgré leurs dimensions, puissent toujours être rangés au nombre des « engins de surprise. » Et cela suppose tout de suite des formes spéciales, des facultés particulières, en tout cas, revenons-y, celle de se dissimuler en plongeant sous l'eau, si besoin est.

« Hé quoi, dira-t-on, — car ce sera sans doute la première objection, — un sous-marin de 15 000 tonnes! Est-ce possible?... »

C'est parfaitement possible. Avant la guerre, déjà, des ingénieurs étrangers d'une haute valeur technique avaient proposé des unités de plongée de 6 000 tonnes au moins.

En 1917, un de nos officiers du génie maritime, depuis longtemps spécialisé dans la construction des sous-marins, se faisait fort de nous donner le « cargo » sous-marin de 8 000 à 10 000 tonnes que l'intensité de l'action des unités de plongée allemandes faisait vivement désirer, au moins pour le transport de matières spéciales, de métaux rares, d'objets confectionnés précieux pour les opérations de guerre qu'il y avait grand intérêt à soustraire à la destruction. Depuis, tous les techniciens reconnaissent que l'on ne voit guère de limites au tonnage des bâtiments à qui l'on prétend conférer l'avantage éventuel de l'invisibilité.

Je répète, au surplus, que les 15 000 tonnes proposées cons-

tituent un maximum qui ne sera peut-être pas, probablement pas atteint. 12 000, 13 000 tonnes suffiront sans doute.

Mais cette question de déplacement nous ramène à la première des conditions énumérées ci-dessus : une suffisante autonomie pour le cas d'opérations au grand large.

Au temps où le charbon avait le monopole de ce que j'appellerai « la fourniture de l'énergie, » au temps où cette énergie était mise en œuvre par un type d'appareil moteur qui apparaît, aujourd'hui déjà, comme bien barbare, *la machine à vapeur, chaudières comprises,* cette condition de la pleine efficacité du navire de guerre et de son complet rendement était peut-être celle qui donnait à l'ingénieur le plus de soucis. On en tombera d'accord si l'on se rappelle que, dans le devis général des poids d'un croiseur de 12 500 tonnes (1), environ, il fallait attribuer au combustible et aux appareils mécaniques (moteur et auxiliaires) 6 000 tonnes, au moins, soit près de 50 pour 100 du déplacement, alors que la coque n'en absorbait que 4 700 (38 pour 100) et l'armement offensif et défensif, 625 (5 pour 100).

La substitution du combustible liquide au combustible solide et celle des moteurs à combustion interne aux moteurs à vapeur changent fort heureusement et dans de singulières proportions les données du problème à résoudre pour doter d'un armement convenable et d'une carène très compartimentée, — — sans parler d'une *carapace* dont nous parlerons tout à l'heure, — notre nouveau type d'unité de combat. Et il serait certainement possible de réduire de moitié l'énorme « pourcentage » de 50 pour 100 indiqué tout à l'heure si nous n'avions pas admis *a priori*, et comme principe essentiel, que ce bâtiment serait, au besoin, un sous-marin.

Pourquoi donc ?. .

Parce que, pour naviguer en plongée, il sera contraint de faire appel à un moteur spécial, ne produisant pas de chaleur et n'exigeant pas d'évacuation. Ce moteur est toujours, — ou presque, toujours, — jusqu'ici, celui qui emprunte son énergie à la décharge des accumulateurs de l'électricité, chargés, pendant la navigation en surface, au moyen d'une

(1) J'avais déjà étudié cette question dans ce recueil même, il y a un peu plus de 25 ans. Il n'était question alors, bien entendu, que de croiseurs de surface (voir *la Revue* de juin 1895 : « Croiseurs et éclaireurs »). Cet article est reproduit dans les « Études sur la marine de guerre » éditées en 1898 par Berger-Levrault.

dynamo actionnée par le moteur à combustion interne.

Or les accumulateurs sont fort lourds. A ce point même qu'ils absorberaient aisément le bénéfice réalisé par la substitution du moteur de surface à combustion interne à la machine à vapeur. Et il ne nous resterait que celui qui résulte de l'emploi du combustible liquide (1), ce dont nous ne nous contenterions pas aisément.

Mais, d'une part, on est entré dans la voie de l'allègement des accumulateurs et, de l'autre, on étudie avec bon espoir de réussite la solution si désirable du *moteur unique*, pour la navigation en surface et la navigation en plongée. Nul doute que, d'un côté ou de l'autre, on n'arrive à des résultats satisfaisants avant que puissent aboutir les propositions que j'ai entrepris de faire ici au sujet du nouveau type de bâtiment de combat.

En attendant, nous ne tablerons, dans notre comparaison avec le croiseur de surface de 12 500 tonnes, que sur une économie de 9 p. 100 du déplacement total, économie faite sur le combustible (15 p. 100 au lieu de 24 p. 100) (2), qui n'absorbera ainsi, sans que le rayon d'action soit diminué, que 1850 ou 1900 tonnes au lieu de 3000.

Voilà pour *l'autonomie*, au sujet de laquelle, à titre de dernier mot, je rappellerai encore les facilités que les bâtiments utilisant le pétrole, — ou le mazout, — trouvent à se ravitailler à la mer, sur « rendez-vous » donnés à l'avance, ou indiqués par la T. S. F., au moyen des « tanks » pétroliers (3).

Passons à *l'endurance* qui ne demandera que de brèves constatations, car un navire de 12000 tonnes, au moins, est toujours, quel qu'il soit, assuré de tenir la mer. Que s'il tombe sur une véritable tempête, celui-ci aura la précieuse ressource de s'immerger en attendant l'embellie. On sait que l'agitation des eaux n'est que superficielle, si fort que soit le vent. Une immersion de 8 à 10 mètres vous fait retrouver le calme, compte tenu des mouvements rythmiques, dans le sens vertical, qui résultent des changements de pression dûs aux dénivellations de la surface de l'eau. Mais ces mouvements sont doux et de faible amplitude.

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1920 : « Le pétrole et la Marine. »

(2) Le rendement du combustible liquide étant évalué à 1,6 du rendement d'un poids égal de charbon.

(3) *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1920 : « Le pétrole et la Marine. »

En surface, d'ailleurs, notre type nouveau n'aura que de faibles roulis, en raison de sa largeur et de la saillie de sa carapace sur le plan général du bordé des œuvres vives. De même, le tangage sera amorti par les formes des deux extrémités, l'arrière étant en voûte, pour abriter les hélices propulsives, et l'avant étant muni, comme nous allons le voir, d'un large « éperon horizontal. »

Nous voici à la protection et à l'armement.

La protection, d'abord, en faveur de laquelle nous emprunterons une bonne part (5 p. 100) de l'économie faite tout à l'heure (1); car cette carapace en dos d'âne, dont je viens de parler, aura un poids considérable, que justifie, au demeurant, la nécessité de défendre notre unité de combat nouvelle contre les bombes des appareils aériens, d'une part; contre les gros projectiles de l'adversaire, de l'autre, pendant une « marche d'approche, » que nos facultés d'*engin de surprise* rendront d'ailleurs assez brève.

Observons, à ce sujet, que les méthodes générales de combat qui découlent de ce caractère particulier de notre bâtiment, — et, en somme, du caractère de notre nouvelle force navale, toute d'offensive, — conduiront presque toujours cette unité à présenter les formes fines et fuyantes de son avant à ses adversaires, tandis qu'elle leur refusera le travers. Ce travers ne laissera cependant pas d'être suffisamment défendu par la carapace, puisque celle-ci offre, de ce côté-là encore, des surfaces fuyantes dont l'effet sera d'autant plus marqué que, tirés d'assez près, les projectiles ennemis n'auront, au point d'impact, qu'un angle très faible par rapport à l'horizontale.

La carapace s'enfoncera d'ailleurs de 80 à 90 centimètres au-dessous de la flottaison normale et, comme il a été dit plus haut, aura une saillie très notable au delà de la muraille de l'œuvre vive. Cette dernière sera donc défendue dans une assez large mesure contre les obus.

Le sera-t-elle contre les torpilles automobiles? Et contre les mines?

Évidemment non, pas plus que ne le sont et ne le seront peut-être jamais les coques des « dreadnoughts », malgré les

(1) 8 p. 100 en tout — près de 1000 tonnes — du déplacement total, la protection figurant déjà, dans le devis du croiseur de 12 500 t. qui nous sert de terme de comparaison, pour 3 p. 100 du déplacement total.

plus savants compartimentages, — que nous appliquerons, du reste, à notre unité. Mais il n'en est pas moins vrai que celle-ci bénéficiera, par comparaison avec les très grands cuirassés, d'une forte immunité *relative* résultant de la faiblesse, — relative aussi, — de ses dimensions, de son tirant d'eau, de son déplacement.

Il est clair qu'un bâtiment de 12 à 13 000 tonnes, long de 110 à 120 mètres, large de 25 ou 30, profond de 10 mètres, dont $5^m,50$, seulement, de tirant d'eau moyen, est beaucoup moins exposé aux coups des armes sous-marines qu'un autre ayant les caractéristiques suivantes : longueur : 210 mètres ; largeur : 32 mètres ; tirant d'eau : $9^m,50$; déplacement : 33 000 tonnes (1).

La « grandeur » a des avantages, c'est certain. Elle a aussi de graves inconvénients, auxquels il faut toujours revenir quand il s'agit du rôle des bâtiments de guerre de fort déplacement dans les opérations actives. Quoi qu'on en ait pu dire pour expliquer l'attitude de ceux-ci pendant presque toute la durée du dernier conflit, il faut bien constater que leur grandeur, justement, les a trop souvent retenus au rivage. Une activité beaucoup plus grande aurait certainement exercé une influence sensible sur la durée de la guerre.

* * *

Voyons maintenant *l'armement offensif*, dont nous majorerons le poids, —par rapport à celui de l'armement offensif dans notre devis de croiseur de surface, qui est de 2 pour 100 du déplacement total, — des 4 pour 100 qui nous restent sur l'économie de 9 pour 100 réalisée par l'emploi du combustible liquide. Nous disposerons ainsi de 6 pour 100, soit 750 tonnes environ.

Que peut-on donner à notre unité de combat, en artillerie et en torpilles, avec ces 750 tonnes ?

Certainement une « batterie » de 20 tubes — 16 sur les flancs, 2 à l'avant, 2 à l'arrière — et une autre, d'un nombre presque égal de canons de 100 millimètres, environ, pour la défense contre les « destroyers », torpilleurs, avisos, sous-marins, etc. (2). Mais pourrait-on pousser plus loin et attribuer

(1) Caractéristique du croiseur de bataille *Hood* (marine britannique).

(2) Si l'on jugeait à propos de donner à notre navire le moyen de se défendre, en surface, contre les « croiseurs légers, » il faudrait — en réduisant le nombre

à ce bâtiment, dont l'armement essentiel est, visiblement, constitué par la torpille automobile, une bouche à feu de très gros calibre, pièce courte, énorme obusier, lançant des projectiles très fortement chargés en explosif et destinée à agir dans des circonstances spéciales ?

Examinons cela.

Quelles sont, d'abord, les circonstances que nous visons ici ?

J'ai dit déjà que l'armement de la nouvelle unité comportait un éperon d'un genre particulier, l'éperon horizontal (1), dont nous déterminerons précisément le rôle tout à l'heure. Quelles que soient les modalités de la mise en jeu de cette dernière arme, — arme de contact, — trop longtemps négligée, il est clair que son emploi suppose que notre bâtiment, après avoir exécuté sous l'eau une bonne partie de sa « marche d'approche, » émerge et se dirige, en surface, à son allure maxima (ou en demi-plongée, avec, naturellement, une vitesse un peu moindre), droit sur le grand cuirassé qu'il prétend attaquer. Dans ces conditions, plus il se rapproche, plus devient justifiée l'action de la grosse pièce, plus efficace devient son intervention, avant l'attaque à l'éperon et même *après* l'attaque à l'éperon, si celle-ci ne réussit pas. Une grande partie des œuvres mortes de l'adversaire peuvent être détruites, le blockhaus de commandement paralysé, ainsi que les « passages » de munitions des œuvres de gros calibre au voisinage des points d'impact des obus-torpilles de notre gros obusier. Peut-être même l'un de ces projectiles atteindra-t-il les soutes, par les monte-charges; et alors c'est la catastrophe de la *Queen Mary*, le grand croiseur de combat anglais à la bataille du Jutland

Mais tout cela, c'est affaire de poids disponible. Les 750 tonnes ne suffiraient pas ; et il faudrait quelques centaines de tonnes de plus. Peut-être les trouverions-nous dans les 38 pour 100 attribués, il y a vingt-cinq ans, à la coque du croiseur de large... 38 pour 100, en effet, c'est beaucoup. Il est vrai que si ce croiseur, peu cuirassé, était très soigneusement compartimenté et « cellulé, » si je puis créer ce mot, notre nouvelle unité de

total des bouches à feu — lui donner quelques pièces de 14 centimètres, peut-être de 16 centimètres.

(1) Au moment où j'établissais l'avant-projet du bâtiment qui nous occupe, j'ignorais que l'éminent ingénieur Laubeuf avait déjà proposé *l'éperon horizontal*, dont on verra plus loin la description. J'ai été, en tout cas, très heureux de cette rencontre avec le créateur du type si intéressant des *submersibles*.

combat ne le sera guère moins. Mais, depuis un quart de siècle, on a réalisé de grands progrès dans les aciers qui, pour la même résistance, ont vu sensiblement diminuer leur poids.

Il en résulte que nous pourrions probablement descendre, pour le poids général de la coque du navire considéré jusqu'à 35 pour 100, ce qui nous procurerait à peu près 350 tonnes et rapprocherait le pourcentage d'ensemble de l'armement offensif des 10 pour 100 du déplacement total qu'on lui attribue sur les plus grandes unités.

Une objection, toutefois, se présente à l'esprit : l'éperon horizontal ne laissera pas d'être lourd. Sur quel chapitre de nos dépenses de poids ferons-nous figurer celui-ci ? Coque, ou armement? En ce qui touche la coque, cela paraît difficile, en raison de la réduction de pourcentage que nous venons de lui faire subir. En ce qui touche l'armement, ce serait regrettable; il faudrait probablement sacrifier le gros obusier.

Heureusement, nous ne sommes pas à bout de ressources. Notre devis-type admettait 7 pour 100 du déplacement total pour l'équipage, les vivres, les approvisionnements de toute espèce. Or, l'équipage du croiseur du large d'il y a vingt-cinq ans était fort nombreux. Outre que le personnel mécanicien et chauffeur, indispensable avec les anciennes machines, y figurait avec un fâcheux avantage numérique, on devait prévoir des équipes complémentaires pour l'armement des prises. Il n'en est plus de même en ce moment, où l'on se bornerait à remplacer le capitaine et un ou deux officiers de pont du « cargo » ou du paquebot capturé, par des officiers embarqués en surnombre sur notre unité nouvelle, — *qui ne procédera à la chasse des « marchands » ennemis que très exceptionnellement* (1). Et en fin de compte, on bénéficiera toujours de la diminution considérable d'effectif technique qui résulte de la substitution du moteur, — ou des moteurs, — à combustion interne, aux anciennes machines à vapeur, qui exigeaient quantité de chauffeurs.

(1) J'effleure ici une question des plus intéressantes, celle du traitement qu'il conviendra de faire subir, désormais, aux navires de commerce dont on se sera emparé. Personne ne soutiendra que l'on puisse conduire la guerre « commerciale » (appellation défectueuse, en soi, mais commode), comme l'ont fait les Allemands. Mais, d'autre part, il faut convenir que les anciennes règles du droit maritime international, s'inspirant surtout des intérêts d'une grande Puissance maritime et commerçante, faisaient trop bon marché des droits de l'ordre militaire des capteurs.

Nous pouvons donc escompter de ce côté-là, encore, une économie de 1 à 2 pour 100 (le poids des vivres et, en quelque mesure, des approvisionnements généraux s'atténuant en même temps que celui du personnel embarqué), que nous attribuerons à l'éperon horizontal et, après, s'il y a lieu, à l'armement en artillerie.

L'éperon horizontal! Voilà encore une conception qu'il faut que je défende d'avance, car on ne manquera pas d'y opposer force arguments... Arguments qui, je puis le prévoir, ne tiendront pas assez compte de la profonde différence de structure des deux types d'éperon et surtout de celle des deux modes d'utilisation, la mise en jeu de l'éperon horizontal ne ressemblant pas du tout à celle de l'éperon vertical.

Commençons par donner une idée du premier, que je comparerai, — grossièrement, — à l'extrémité d'une lame de glaive antique, très large, *épaisse*, mais relativement affilée, que l'on insérerait dans une étrave, elle-même un peu saillante, à laquelle ce couteau plat se raccorderait par deux fortes nervures, l'une supérieure, l'autre inférieure.

Le tranchant et la pointe, — celle-ci un peu émoussée, bien entendu, — de cet éperon, auraient leur saillie à 1 m. 50 ou 1 m. 80 environ, au-dessous de la flottaison, c'est-à-dire à une distance de la surface telle que le contact avec la coque du navire attaqué se produisît généralement au-dessous du can inférieur de la ceinture cuirassée du dreadnought

Je viens d'écrire : *le contact;* c'est qu'en effet il ne s'agit plus ici de choc et d'attaque perpendiculaire, ou à peu près perpendiculaire. Le choc était dangereux pour l'éperon vertical, qui se faussait, — quand il ne se brisait pas, — ce qui entraînait de dangereuses déliaisons de l'avant de l'abordeur ; de sorte qu'on avait pu dire, avec quelque exagération, que ce mode d'attaque était aussi funeste à l'assaillant qu'à l'assailli.

Ajoutons que la manœuvre à exécuter pour obtenir le choc nécessaire, — ne fût-ce que pour rompre les plaques de cuirasse de flottaison, — était fort délicate, difficilement réalisable avec les vitesses des bâtiments modernes et que l'on s'exposait, sinon pendant la marche d'attaque, du moins après un coup manqué, à recevoir les torpilles de l'adversaire, sans parler d'une grêle de projectiles de tous calibres, atteignant quasi à coup sûr la haute superstructure du cuirassé assaillant.

Le tableau change du tout au tout lorsque cet assaillant est notre unité nouvelle à éperon horizontal.

Comme je le disais plus haut : ce n'est plus d'un choc perpendiculaire sur le flanc de l'adversaire qu'il s'agit, mais d'un *contact* qui, aussi oblique qu'on le suppose, n'en déchirera pas moins la coque plongée du navire atteint, et le paralysera pour longtemps s'il ne le coule pas sur place.

La seule condition de réussite d'un tel coup est évidemment, — notre unité étant, par hypothèse, manœuvrée avec habileté, commandée avec vigueur et décision, — que la vitesse de l'assaillant soit sensiblement supérieure à celle du navire attaqué. Et sans doute on ne peut pas affirmer, *a priori*, que le nôtre aura cette supériorité de marche. Je reconnaîtrai même qu'à moins d'augmenter son déplacement de 3 à 4000 tonnes, il est probable que les grands « croiseurs de bataille » le primeraient, *à la condition, toutefois, qu'au moment de l'attaque à fond, ils fussent eux-mêmes en pleine possession de toute leur vitesse*. Or, je le répète et m'excuse d'y insister, le bâtiment proposé est un *engin de surprise*. En plein jour, c'est-à-dire dans les circonstances défavorables pour lui, il apparaîtra soudainement à la surface de la mer à une distance telle qu'il la puisse rapidement franchir sous le feu de l'adversaire qu'il attaque, telle aussi que ce dernier, marchant le plus souvent à vitesse réduite ou moyenne, n'ait pas le temps de passer à sa pleine « allure vive. » Il faut un bon moment à ces énormes masses pour prendre toute leur vitesse...

La nuit, en tout cas, pour peu qu'elle soit bien combinée, la surprise sera complète et le succès des plus probables pour l'attaque oblique à l'éperon horizontal, — ce qui, bien entendu, n'empêchera pas d'user, vis-à-vis de l'adversaire, des torpilles de l'avant, ainsi que des obus à grande capacité de l'obusier monstre.

Ne disons rien de l'attaque au mouillage. Il est évident que, là, l'effet de surprise aurait son rendement maximum. Il faudrait seulement qu'au préalable la route de notre unité de combat eût été draguée ou au moins reconnue par des sous-marins spéciaux, de peur des mines que la flotte ennemie aura disposées peut-être en avant de son ancrage. Quant aux obstructions, voire aux filets, notre bâtiment n'en aura cure. Sa masse, d'une part, certaines dispositions particulières pour ses hélices, de l'autre, lui permettront de passer outre.

Mais si j'ai insisté tout à l'heure sur le fait que nous avons là un engin de surprise, encore est-il nécessaire que je complète mes explications sur ce point en faisant remarquer les facilités que le tracé des œuvres mortes, — en surface, — du navire considéré donne à l'application de cet art du « camouflage » qui a pris, pendant la dernière guerre, une si grande extension.

Il faut dire d'abord que ce qui révèle, du plus loin, un navire à vapeur, c'est sa fumée. Si peu qu'il en émette, si bien que sa chauffe soit conduite, des guetteurs exercés en verront toujours assez pour annoncer sa présence, alors que le corps du bâtiment, — et même sa mâture, — ne sont pas encore hors de l'eau. Mais notre nouvelle unité n'a rien de semblable à craindre. Mue par des machines qui ne laissent s'échapper au dehors ni fumée, ni vapeur, elle ne pourra être décelée qu'au moment rigoureux où elle se profilera sur l'horizon.

Mais, là, elle bénéficiera de la forme de ses œuvres mortes, — à supposer qu'elle n'ait pas encore pris sa plongée, — et de l'absence de cheminée aussi bien que de mâture. L'avant et l'arrière se raccordant insensiblement avec le plan d'eau et la hauteur de la partie médiane du bâtiment ne dépassant guère quatre mètres, ce long fuseau peint en gris verdâtre assez clair, avec des couches de couleurs plus vives disposées en ondulations, afin de rompre la ligne générale de la coque, échappera longtemps à l'exploration des meilleures lunettes.

Et il s'agit ici du plein jour. Sous la lumière indécise de l'aube et du crépuscule, l'invisibilité restera beaucoup plus longtemps acquise. La nuit, elle sera complète et peut-être, — cela dépendra du temps, — ne sera-t-il pas nécessaire, pour surprendre l'ennemi, de faire sous l'eau une partie de la marche d'approche.

Autre chose : si l'on veut bien me concéder ce que je viens d'exposer là, peut-être se réservera-t-on de m'opposer qu'en fin de compte et comme il n'est pas possible d'admettre que le « contact » se produise sans que l'assaillant ait été aperçu, au moins à quelques centaines de mètres, torpilles et projectiles partiront aussitôt à son adresse.

A son adresse, soit. Mais ce qu'on adresse n'atteint pas toujours. Le trouble d'une attaque soudaine, inattendue, la nuit, surtout, ne favorise guère d'exactes visées. Admettons toutefois quelques coups « au but. » S'agit-il de torpilles? Outre que la

cible se présentera fort mal, — en pointe, — pour un engin qui en définitive, ne prétend pas à la même justesse que les obus *tirés de près*, il est à peu près certain qu'elles glisseront sans exploser sur des « œuvres vives » (carène plongée) dont les formes seront aussi effilées, aussi effacées que celles des œuvres mortes.

S'agit-il, au contraire, des projectiles? J'ai eu déjà l'occasion d'observer qu'eux aussi, ces obus ricocheront, s'ils ne glissent pas, sur la carapace épaisse, qui se présentera sous l'angle le plus défavorable à leur action. Je vais plus loin : j'admets que l'explosion se produise. On sait par des expériences concluantes que, dans de telles conditions, les effets ne peuvent en être désastreux. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que le projectile eût pénétré, au préalable. Le pis que l'on puisse craindre, c'est que les plaques de la carapace soient enfoncées ou profondément déliées au point d'impact et dans ses environs. Evidemment, c'est une avarie sérieuse, d'autant que des éclats peuvent atteindre, par exemple, le poste de commandement, si bien protégé qu'on le suppose, ou la batterie des canons moyens, ou encore une partie quelconque de l'organisme du gros obusier, — si, décidément, on jugeait avantageux qu'il y en eût un. Mais qui a jamais pu créer un engin de guerre absolument invulnérable et prétendre sérieusement qu'on puisse se battre sans courir de risques?...

Ce que j'ai dit de la finesse, du « fuyant » des formes du bâtiment proposé peut faire craindre que *l'habitabilité* y soit médiocre, alors que j'avais justement posé en principe que cette faculté ne devait pas être négligée. Il faut s'entendre. L'unité en question n'est évidemment pas de celles dont l'amiral Krantz pouvait dire : « c'est un beau logement d'amiral et rien de plus... » Mais il est certain aussi que dans la maîtresse partie d'un bâtiment de 13000 à 15000 tonnes, de 30^m de large et de 10^m de creux, on trouvera toujours l'espace suffisant pour loger d'une manière décente un officier général et pour donner à son État-major, réduit à quatre officiers au plus, les commodités de travail dont je parlais plus haut.

C'est à l'emploi des moteurs à combustion interne que l'on devra cet avantage, bien que, — disons-le pour en finir avec notre description, — on doive admettre, *pour le moment*, une certaine multiplicité de ces moteurs, actionnant chacun une

hélice. Il ne serait pas possible, en effet, dans l'état actuel de la construction des moteurs du type Diesel, d'obtenir avec deux ou trois seulement de ces appareils les 65 000 ou 70 000 chevaux nécessaires pour donner à notre coque, en surface, une vitesse de 30 nœuds qui apparaît, en ce moment, indispensable, si l'on veut obtenir des résultats tactiques intéressants, aussi bien que la faculté de diriger réellement, en toute cioconstance, des flottilles rapides.

Je passe, naturellement, sur bien des détails. Ainsi je ne mentionne que pour mémoire l'avantage de doter notre bâtiment, — pour le cas où il agirait isolément, — d'au moins deux avions de reconnaissance. On se rappellera peut-être que, dans cette *Revue*, le 1er avril 1918, je demandais, avec le plein assentiment de principe de techniciens autorisés, que chaque grand sous-marin eût son avion. J'ai su, depuis, que les Allemands avaient eu cette idée et en avaient, trop tard du reste, poursuivi la réalisation.

Aucune difficulté sérieuse, par conséquent, pour assurer à notre très grand « sous-marin occasionnel » le bénéfice d'appareils aériens qui permettront à cet engin de surprise d'éviter souvent d'être surpris lui-même en l'avertissant en temps utile. Sur sa carapace, au demeurant, on trouvera encore de la place pour fixer un ou deux glisseurs-Lambert armés de torpilles, — engins si utiles pour franchir les défenses fixes d'un port, base d'opérations ou refuge de force navale; et peut-être aussi, un tank de mer comme celui avec lequel deux hardis officiers italiens réussirent à pénétrer dans la rade de Pola et à y couler le dreadnought autrichien « Viribus Unitis. »

Quant aux mines automatiques, le bâtiment que je propose en aura certainement une notable quantité. Rien de nouveau, de ce côté-là. Les pré-dreadnoughts et tous les croiseurs en avaient déjà, il y a quelque vingt ans au moins. Ces engins, toutefois, ont singulièrement grandi et progressé. Il en est de même des moyens employés pour les mouiller en marche, opération courante aujourd'hui et que l'on estimait fort dangereuse autrefois.

Je ne chercherai pas à terminer cette brève étude du type que je livre, — ingénûment, peut-être, — à la critique en célébrant l'invention, l'*invention*, en soi, et en insistant sur la nécessité de créer des engins nouveaux, si l'on veut utiliser des

ressources financières médiocres, à la création de la force navale *nouvelle* dont nous ne pouvons nous passer, puisqu'aussi bien celle avec laquelle nous avons fait la guerre se révèle à la fois insuffisante en nombre et de conception trop ancienne. Je pense avoir dit, à cet égard, le nécessaire au début de cet article...

Le seul point que je crois devoir signaler maintenant, *est qu'il faut se hâter*. C'est devenu, malheureusement, une banalité que de reconnaître la précarité d'une paix que l'on avait cru quasiment éternelle, dans l'ivresse du triomphe d'il y a trois ans. L'espoir de conserver longtemps encore ce bien précieux de la paix reste cependant parfaitement permis, d'autant mieux que le monde est doté aujourd'hui d'un organisme qui se fortifie peu à peu, — moralement, du moins, et peut-être n'est-ce pas assez..., dans l'exercice de la mission qu'on lui a confiée de prévénir les conflits armés.

Oserai-je dire qu'au nombre de ceux de ces conflits futurs que nous sommes obligés de prévoir, il en est un — un conflit essentiellement maritime — où notre pays pourrait, appuyant ainsi l'action bienfaisante de la Société des nations, jouer un rôle pacificateur, un rôle d'arbitre puissant et de médiateur armé, s'il savait se créer rapidement une force navale bien moderne et fondée sur les dernières découvertes de la science, qui apparaîtrait à chacun des deux grands rivaux comme l'indispensable complément de la sienne?...

CONTRE-AMIRAL DEGOUY.

SOUVENIRS DE MUSIQUE ET DE MUSICIENS

IV[1]

UN TRIO FRATERNEL.
SALONS ET SANCTUAIRES MUSICAUX

De même qu'il y a des frères d'armes, il existe aussi des frères d'art. Jean et Édouard de Reszké, pendant dix ans, ont été les miens. Pendant dix ans je leur ai dû mes plus grandes joies musicales. L'un ténor et l'autre basse, leurs talents étaient inégaux, comme leurs voix différentes, mais il n'y avait pas d'intervalle entre leurs cœurs. Au cours de leur fraternelle carrière, l'un ne connut pas plus l'orgueil que l'autre l'envie, et mon amitié, je me plaisais du moins à les en croire, ne fit qu'ajouter à leur mutuelle tendresse une troisième note, la note nécessaire à la perfection de l'accord.

L'éducation dont parlait Gounod, « l'éducation esthétique, » — et l'autre aussi, plus générale, — tous les deux l'avaient reçue d'abord, et puis, eux-mêmes, ils l'avaient achevée. Musicale était leur maison, comme la Pologne leur patrie. Musicienne leur mère, et leur sœur, dont l'Opéra garde le souvenir. Artistes de naissance et par vocation, tous deux semblaient des gentilshommes plutôt que des hommes de théâtre. Jamais en eux la dignité de la vie et du caractère ne se ressentit, je ne dis pas des bassesses, mais des petitesses, ridicules ou travers, du métier.

C'est au printemps de 1885 qu'Édouard parut le premier à

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin.

l'Opéra, dans le rôle de Méphistophélès. Peu de mois après, les deux frères créaient le *Cid*, de Massenet plus que de Corneille. Jean s'y révéla tout de suite et déjà presque tout entier, au moins à quelques auditeurs. Un de ceux-là, qui n'avait pas celé son opinion, vit un jour entrer dans son cabinet le couple fraternel et reconnaissant. A leur stature, à leur carrure, on eût dit les Gémeaux de la fable.

Entre nous la sympathie fut prompte, et l'amitié, non moins vite, s'ensuivit. Mon admiration croissante s'y mêlait. De jour en jour, de rôle en rôle, Jean de Reszké se montrait avec plus de sûreté, plus d'éclat, l'artiste supérieur à tous, et celui-là seul que d'un mot, à la Carlyle, j'appellerais volontiers le héros lyrique. Héroïque, tout l'était en lui : la force, la passion et la flamme, la vigueur de l'action théâtrale, l'ampleur du style vocal et dramatique, la noblesse des mouvements et des attitudes. Mais ce n'était pas le héros « sans humanité » et je doute que jamais un Roméo, parlant ou chantant, à plus de puissance ait uni plus de tendresse. Sa voix de baryton devenu ténor avait conservé de son ancienne « tessiture » comme une base solide où l'on eût dit qu'elle s'appuyait pour s'élever sans effort et sans péril aux notes les plus hautes. Cette voix, je ne sais trop comment Reszké — soit dit en jargon technique — l' « émettait », ou la « posait », ou la « prenait. » Ce que je sais bien, c'est comme on était pris par elle, et comme elle charmait l'oreille, comme elle touchait le cœur. Elle excellait, cette voix, à lier la phrase, au lieu de la hacher, tenant toujours « l'archet à la corde. » Éloquente, oratoire même, autant que mélodieuse, elle parlait, elle prononçait aussi bien qu'elle chantait. Jamais elle ne sacrifiait la clarté, la vérité de la parole, et de la parole française, aux délices, parfois trompeuses, du son. Enfin par la mimique même, fût-ce par un seul geste, par un jeu de physionomie, quel tragédien était ce chanteur! Un jour qu'il répétait *Roméo*, (le duo « de l'alouette »), le directeur de l'Opéra lui faisait prendre une certaine pose. Elle était affreusement banale, de convention et de théâtre. Gounod ne fit qu'un bond et qu'un cri : « Laissez-le, mais laissez-le donc! Et surtout n'y touchez pas! » Soirs incomparables, les plus glorieux peut-être de sa glorieuse carrière, où Roméo c'était lui, et la Patti Juliette, où Gounod me disait : « Comment veux-tu que je ne perde pas un peu la tête quand je

conduis *ce merveilleux attelage!* » Un geste de Reszké, dans *Roméo* justement, au dernier acte, demeure présent à mon souvenir, même à mes yeux. Il entrait, vêtu de noir. Devant le tombeau de Juliette il demeurait un moment immobile. Et doucement son manteau lui glissait des épaules, vaine et triste dépouille, qui semblait elle-même participer à l'accablement, au dénuement de tout son être.

Ainsi j'ai vécu la vie théâtrale des deux frères, leur vie en quelque sorte publique. Mais à partager leur vie quotidienne je ne prenais pas moins de plaisir. Ils menaient une existence familiale, très simple et très gaie, en un modeste appartement de la rue de l'Isly. Je les reconduisais le soir, après l'Opéra. La « gracieuse, bonne et belle » Mme Édouard de Reszké nous apprêtait elle-même un souper qui n'avait rien de frugal, car l'estomac des deux frères était infatigable comme leur voix. Et fort avant dans la nuit, quelquefois jusqu'à l'aube, pour l'agrément des voisins, ou pour leur supplice, — nous n'en avons jamais rien su, — les trois amis, je vous jure, faisaient un beau tapage. Immense était leur répertoire. Partitions de tout genre, de toute époque, de toute langue, y figuraient, car les Reszké chantaient avec la même facilité le français que l'allemand, l'italien que l'anglais, le polonais et le russe. Concerts deux fois admirables; musique de théâtre et de chambre en même temps; heures d'émotion dramatique et d'affectueuse intimité, que c'est loin, tout cela! Paris n'a jamais connu le Tristan, l'Otello, qu'il me fut alors donné d'entendre et d'accompagner, parfois de conseiller, et d'applaudir toujours. Que de rôles n'avons-nous pas étudiés, composés, à nous trois! Que de détails, d'intonations, d'accents, proposés par l'un, corrigés par un autre. La comédie musicale, autant que le drame, avait l'honneur de nos séances. Édouard, comme son frère, en possédait les traditions, le style, et les chefs-d'œuvre de l'ancienne et rieuse Italie retrouvaient leur ampleur et le souffle puissant qui les anime en passant par les grandes orgues de sa voix.

Hors de leur maison et de la mienne, dans ce qui s'appelle « le monde, » nos amis, nos hôtes étaient les mêmes. Rien n'altérait l'unisson de notre inséparable trio. Leurs envieux aussi — je parle de leurs camarades — nous honoraient d'une inimitié commune. Un de leurs plus médiocres rivaux ne s'avisa-t-il pas un jour de me reprocher, sur un certain ton, de n'avoir

pour eux que des louanges, et des critiques pour lui ! « Me demandez-vous raison, » lui dis-je, « ou mes raisons ? » Avant d'être ténor, il avait été maître d'armes. Il choisit nonobstant « raisons, » au pluriel. Elles étaient nombreuses. Je les lui donnai toutes, mais je n'arrivai point à le convaincre.

Et maintenant, maintenant... Édouard est mort pendant la guerre, et de la guerre, en son pays encore esclave. Jean porte sans faiblesse le poids d'une paternelle et glorieuse douleur. En le revoyant un jour de l'an passé, pourquoi me suis-je rappelé, de si loin, le jeune cavalier en manteau noir ! Mais ce deuil-là n'était que de théâtre. Hélas ! encore mieux que le poète, celui qui fut Roméo pourrait dire aujourd'hui :

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau.

. . . .

Parmi les amitiés artistiques, ou littéraires, ou mondaines seulement, qui furent miennes, il en est peu dont la musique n'ait pas été, sinon l'ouvrière, au moins la compagne. Consolatrice même, elle a su quelquefois atténuer de cruelles douleurs ou charmer de longs ennuis. En ses heures de martyre, Alphonse Daudet appelait la musique à son secours. Il savait l'écouter et, lorsqu'elle s'était tue, c'était une musique pour moi de l'entendre parler d'elle. J'aimais, dans son appartement de la rue de Bellechasse, devant la fenêtre ouverte sur les jardins, nos tête-à-tête harmonieux. Jouée pour lui, par lui commentée, *l'Arlésienne* devenait encore plus belle, tant il y ajoutait de couleur et de poésie. Il me contait les origines du drame, l'espoir de Bizet et le sien, que l'événement avait trompé. « Le soir de la première représentation, me disait-il, nous étions tous deux cachés dans une loge. Notre œuvre sombrait, s'enfonçait devant nous et nous avions la sensation de nous noyer nous-mêmes, avec des colliers de pierreries autour du cou. »

Un non moins illustre auditeur me témoignait une égale indulgence. Grand artiste deux fois, sculpteur et peintre, Paul Dubois unissait à la maîtrise des formes plastiques l'intelligence et l'amour des formes sonores. Il m'avait prié de chercher un jeune musicien, de préférence un élève du Conservatoire, qui consentirait à lui consacrer une ou deux soirées par semaine. Je l'informai que j'avais trouvé. Au jour convenu, je me pré-

sentai moi-même, trop heureux si je pouvais être, jeunesse à part, le musicien demandé. Je le fus tout un hiver. Paul Dubois était en ce temps-là directeur de l'École des Beaux-Arts. Pour me rendre chez lui, j'aimais, quand la nuit était claire, à traverser la cour du Mûrier. Elle avait quelque chose de florentin, comme le talent et la nature même du maître qui m'attendait. Elle l'annonçait; elle me préparait à son accueil et à ses propos. Avec moins de chaleur qu'Alphonse Daudet, Paul Dubois était doué d'une sensibilité profonde. Il n'aimait que les plus grands musiciens, les plus purs; mais il les aimait bien, d'un respectueux et presque religieux amour. Gluck et Mozart, Haydn et Beethoven, chez Paul Dubois ainsi que chez le Père Gratry naguère, je les ai joués « pour les Muses et pour nous. »

Le grand peintre Hébert avait, comme Ingres, son violon. Son ami Gérôme lui disait gaiement : « Allons, prends ton Vinaigrius. » Le vieil artiste ne quittait guère son pinceau que pour le prendre, mais il ne s'y prenait pas très bien. Si les *soli* n'allaient pas trop mal, les ensembles étaient dangereux, même pour ses partenaires. Delsart, l'excellent violoncelliste, et moi, nous avons gardé longtemps la mémoire de certain trio de Schumann, qui fut tout près de nous être funeste. Il est vrai que c'était dans le salon de la princesse Mathilde, et la « bonne Princesse, » qui distinguait mal un entr'acte de *Carmen* d'une gavotte de Bach, avait toutes les raisons de ne pas se montrer difficile.

Un autre salon, celui-là de royale mémoire, entendit de meilleure musique. Il y a déjà bien des années que la douleur, puis la mort, ont fermé les portes de ce château de la Muette où nous pourrions dire, en renversant la phrase célèbre de Chateaubriand, que nous avons vu de simples femmes pleurer comme des reines. La plus simple, et non la moins vaillante, portait alors dignement, dans l'ancienne résidence de Marie-Antoinette, ce nom d'Érard que Louis XVI avait honoré d'une juste faveur. De par un tel nom, de par le souvenir aussi de la jeune et pauvre reine, dont elle fut tant aimée, la musique ne pouvait manquer de régner à son tour en la magnifique demeure. Les plus illustres artistes de tous les pays s'empressaient de répondre à l'appel de l'excellente et généreuse M[me] Érard. Que dis-je, ils aimaient à le prévenir. Avec elle tout leur était commun. Par l'esprit et le cœur elle était de leur race et de leur rang. Pour les maîtres du piano surtout, un Liszt, un Rubinstein, un Planté,

un Diémer, jouer chez Mme Érard et pour elle, était rendre un hommage en quelque sorte personnel à l'honneur esthétique d'une maison qui n'était pas étrangère à leur gloire et même à leur talent. Dans l'admirable décor de la Muette, la musique a donné de nobles fêtes. Elle y paraissait encore plus belle. Je me souviens d'y avoir entendu le *Stabat Mater* de Pergolèse. Deux voix de femme le chantaient. Les hautes fenêtres s'ouvraient à tous les parfums d'un soir de printemps. « Les marronniers du parc et les chênes antiques » formaient des dômes sombres. Les statues étaient blanches dans la nuit. Nuit presque italienne, où la musique d'Italie semblait moduler, avec les souffles mêmes dont elle était née, ses tendres et douloureux soupirs.

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Oui, les choses mêmes, après les êtres, sont mortes ici, ou près de mourir. Elles tomberont, elles sont tombées entre des mains étrangères. Pour elles, c'est la pire mort. Quelquefois je longe avec mélancolie le domaine encore admirable, mais chaque jour menacé. « *Quando corpus morietur...* » Ce dernier verset du *Stabat*, le plus triste, me revient à la mémoire, et, triste aussi, regarde ces murs, ces pierres, qui pour moi ne sont plus vivantes depuis qu'elles ne chantent plus.

On chanta naguère dans le salon d'une ambassadrice où je me souviens d'avoir vu le cher Albert Vandal, qui n'était pas grand clerc en musique, s'émouvoir aux accents de *Tristan*. Dans le salon d'un homme de finance on donnait également à chanter. La Krauss y fut admirable en des fragments d'*Armide*. C'est là qu'une fois, une seule, je rencontrai le grand, le mélodieux écrivain qu'on peut bien nommer à propos de musique, Ernest Renan. Il trônait dans un large fauteuil. La musique ayant fait silence, de jeunes et belles dames l'entouraient. Avec des mines effarouchées, avec des airs d'inquiétude, presque d'angoisse, elles le suppliaient de leur dire si vraiment, dans l'ordre intellectuel et moral, il n'existait aucune certitude, pas un seul point fixe où leur esprit, leur âme surtout (*animula blandula, vagula*), pût enfin se prendre et se fixer. « Mon Dieu, » leur répondit en souriant le doux maître, — et rien que ce « Mon Dieu » m'étonna comme une involontaire, inconsciente

affirmation, — « Mon Dieu, Mesdames, dans l'état actuel de la connaissance, il y aurait peut-être quelque chance pour qu'une chose fût, ou tout au moins parût, je ne dirai point certaine, mais assez probable. — Et laquelle ? — C'est que Monaco fut d'abord une colonie phénicienne. Oui : Hercule *Monoikos*, qui n'a qu'une demeure. » — Et là-dessus la musique, la vraie, recommença.

Plutôt qu'un salon, c'était presqu'un sanctuaire, intime et caché, qui s'ouvrait au rez-de-chaussée du castelet de Cabrières : une salle aux voûtes surbaissées mais élégantes, blanches d'une blancheur d'ivoire, avec des nervures nouées à leur sommet par une rosace d'or pâli. Des meubles anciens luisaient dans l'ombre : bahuts de bois noir, décorés aussi d'arabesques d'or, présents de noces jadis offerts à des aïeules depuis longtemps endormies dans le Seigneur. J'ai passé là plus d'un soir : soirs de Provence, d'été, de musique, sous le charme de mon hôte vénérable et délicieux. Quelle paix, quel repos j'ai trouvé près de vous, Éminence ! En vous, quel artiste et quel auditeur ! Souffrez que je n'écrive pas : quel élève ! comme il vous plaisait de le dire avec une malicieuse humilité. Bien vieux était votre piano, le piano maternel. Mais sa vieillesse gardait, ainsi que la vôtre, une exquise fraîcheur. Vous nous racontiez son passé lointain. Sous mes doigts il le racontait aussi, d'une autre manière. Il n'avait pas oublié les mélodies de son âge. Et les jeunes harmonies elles-mêmes, à lui, pas plus qu'à vous, ne faisaient peur. Il les traduisait et vous les compreniez. Souvent, trop souvent, il m'arriva naguère de jouer « dans le monde, » et de m'en repentir. Mais devant le Cardinal de Cabrières et pour lui, ce me fut un honneur, une joie, dont je ne perdrai jamais la mémoire.

Musique de Provence, voix de la terre et de la mer latine, j'en retrouverais encore et toujours des échos. Naguère, pendant tout un été, j'eus pour demeure un des navires de notre escadre de la Méditerranée. L'ami qui le commandait m'avait pris avec lui. Chaque fois que je me rappelle cette « campagne, » des sonorités, mêlées à des visions, me redeviennent présentes. Sans parler des mille chansons des eaux, tout, dans la vie du bord, est musique. Rares sont les moments d'absolu silence et l'on peut, d'heure en heure, entendre passer le temps. Matin et soir, deux coups de fusil, une sonnerie de clairons salue les

« couleurs » qu'on hisse ou qu'on amène. Les clairons encore sonnent les repas, les exercices et les corvées. Ils sonnent quand est « paré » le canot qui va nous conduire à terre. Le dimanche matin à la messe; tous les soirs, avant la prière, ils sonnent, — je me trompe, ils sonnaient autrefois. La nuit, quand nous revenions, de tous les navires en rade une voix nous hélait au passage: les cloches de bord « piquaient » au loin les heures tardives et les cris des sentinelles : « Bon quart tribord! Bon quart babord ! » se croisaient à la surface des eaux.

Un soir, nos musiciens répétaient leur programme du lendemain, jour de fête et de fête dansante. La répétition avait lieu dans la rotonde où s'abritent les grosses pièces d'artillerie. La salle, aux parois de fer, était à peine éclairée et très chaude. Les hommes, des mécaniciens pour la plupart, noirs de graisse, de fumée et de charbon, la veste ouverte sur la poitrine en sueur, soufflaient dans les tubes de bois et les cylindres de cuivre. Derrière eux on entrevoyait les canons accroupis, et les reflets de la lampe tremblaient sur leur torse énorme et sur leurs reins d'acier. Mais le lendemain, dans le port d'Alger, quelle lumière et quelle gaîté! Qu'ils jouèrent bien, les marins, et par quel beau dimanche! On dansait sur le pont, à l'abri d'un velum fait avec des pavillons de toutes les nations du monde, et là-haut, à travers le dais multicolore, on apercevait le ciel, dont l'immense pavillon d'azur enveloppait tous les autres.

Que de musique devant Barcelone, où s'étaient donné rendez-vous les escadres, — fraternelles en ces temps lointains, — de l'Europe entière. Quand les salves de fête avaient cessé, les échos de la rade se renvoyaient les hymnes de tous les peuples. S'il se faisait une heure de silence, Francis Planté, de passage à Barcelone, en profitait pour nous charmer.

Pendant les longues et toujours calmes traversées, les heures délicieuses entre toutes étaient celles du soir. Alors, il est vrai, nous n'avions plus d'autre pianiste que nous-même. Mais la musique, sinon le musicien, se faisait encore écouter. Nos soirées musicales se partageaient d'habitude en deux séances : l'une chez le commandant, l'autre chez les « midships. » Le chef d'abord; après lui, ses plus jeunes officiers. Je le vois encore, notre commandant, assis près du piano, vêtu de blanc, les cinq galons d'or brillant au revers de ses manches. Il avait le sens et le goût de la musique, n'étant pas de ces marins qui, dans

l'œuvre de Meyerbeer par exemple, préfèrent le troisième acte de *l'Africaine*, parce qu'il se passe sur un vaisseau.

La nuit tombée, je descendais au poste des « aspirants. » George Sand a raconté quelque part qu'un soir de juin à Nohant, dont Liszt et Chopin étaient les hôtes, on fit porter le piano dans le jardin. Jusqu'à l'aube, les deux maîtres jouèrent tour à tour et les rossignols tantôt s'égosillaient à leur répondre, tantôt se taisaient pour les écouter. Il n'y avait sur notre navire ni virtuoses, ni rossignols; mais les hublots laissaient entrer les souffles du large et les clartés de la nuit. Pas de salle de théâtre, pas de tréteaux ni de quinquets, pas de public indifférent et bavard. L'art et la nature seuls mêlaient autour de nous, en nous, leurs influences sacrées. Au-dessus du piano, juste à l'arrière du navire, « l'œil » s'ouvrait tout grand, orifice circulaire qui, les jours de manœuvre ou de combat, livre passage au tube lance-torpilles, et sert, le reste du temps, de fenêtre principale au poste. Les étoiles traversaient le cercle tour à tour et la lune venait parfois encadrer son globe d'argent sous l'énorme paupière de cuivre. Les jeunes hommes étaient assis ou couchés au hasard. Les uns sommeillaient sur des coussins; d'autres fumaient, attentifs; de quelques hamacs bercés doucement sortaient déjà des paroles de rêve. Le navire semblait se taire et ralentir sa marche pour jouir de la musique et de la nuit. Une mélodie s'élevait : « *Le ciel est bleu! La mer est immobile et claire* (1). » Ou cette autre : « *Ma bien-aimée est enfermée dans un palais d'or et d'azur* (2). » Le murmure des vagues, comme un applaudissement léger, répondait aux notes de cristal et l'on eût dit que les Sirènes reconnaissaient leurs chansons.

Dans la mémoire de chacun de nous il est des lieux consacrés, presque des lieux saints. Quand vient le soir de la vie, de la vie esthétique et de l'autre, nous y faisons volontiers, idéal ou réel, un dernier pèlerinage. Au lendemain du sacrilège allemand, j'ai voulu revoir l'église Saint-Gervais. Une fois encore, avec une émotion ravivée par le crime ennemi, j'ai lu sur le marbre le nom de Charles Bordes, l'humble et grand artiste qui fut un de mes amis les plus aimés. En regardant la « tribune, » par lui naguère harmonieuse, je méditais l'admirable parole

(1) Bizet, *Les Pêcheurs de perles*.
(2) *Id.*, *ibid.*

de Beethoven : « Mon royaume est dans l'air. » Et je me disais que du haut de cette galerie aérienne, dans l'atmosphère de ces nefs, Charles Bordes avait sinon créé, tout au moins rétabli, pour nous l'ouvrir à tous, un royaume sonore que nous connaissions à peine avant lui. Par lui fut honoré, j'allais écrire adoré, l'on sait avec quelle foi, quel amour, le double idéal de la musique purement religieuse, la monodie grégorienne et la polyphonie *alla Palestrina*. De plus, apôtre deux fois, à l'égal de l'Église, il aima le peuple, le servit et ne dédaigna point ses chants. Je me souviens de l'une de nos premières rencontres. C'était par un triste matin d'hiver, dans une pauvre salle, ou plutôt une mansarde attenante et comme appliquée à la muraille du sanctuaire et qui servait de « psallette » aux *Chanteurs de Saint-Gervais*. Là, sans autre secours que sa voix, laquelle était chétive, et qu'un harmonium encore plus misérable, mon ami me fit entendre deux sublimes pages de Schütz : le *Dialogue de Pâques* (entre le Christ et Madeleine) et ce *Venite ad me, omnes qui laboratis*, où la musique, miséricordieuse et vraiment divine, appelle tous ceux qui souffrent et leur promet de les consoler. Je lisais alors la *Philosophie de la musique*, de Mazzini. J'y avais reconnu que la devise du politique, *Dio e il popolo*, fut celle aussi du musicien. Le plus grave reproche que Mazzini adresse à la musique, et qui contient tous les autres, c'est d'avoir trahi sa vocation religieuse et populaire, d'avoir oublié l'amour divin et l'amour du peuple. L'un et l'autre animaient les deux chefs-d'œuvre du vieux maître que Bordes me révélait, et de l'un et de l'autre je sentis ce jour-là que l'âme vraiment chrétienne de leur jeune interprète était également possédée.

Autant il avait le sentiment, ou le « génie du christianisme, » autant Bordes en pratiquait les vertus. Sincèrement humble, pauvre avec délices, mais avec magnificence, oublieux et désapproprié de lui-même, sa foi souleva des montagnes et la fermeté de son espérance n'eut d'égale que l'ardeur de sa charité. Le jour de ses funérailles, nous suivions en esprit l'Oraison dominicale que le prêtre, tout bas, récitait à son intention. Et nous songions que d'abord il a vraiment sanctifié le nom du Père qui est aux cieux. Dans le domaine, ou dans l'ordre esthétique, il a tout fait pour que son règne arrive. Parce qu'il ne demandait au Seigneur que son pain quotidien, celui-ci du moins ne lui manqua jamais. Comme il pardonnait à ceux qui l'avaient

offensé, Dieu lui pardonna ses offenses et par lui, pour lui, tous les vœux du *Pater* se sont accomplis.

Après Saint-Gervais, comment pourrais-je oublier un autre sanctuaire, asile peut-être plus vénérable encore de la prière et de la beauté! Par une injuste loi, toutes les deux en ont été bannies. Solesmes est désert aujourd'hui. Ses voûtes sont muettes, ses parterres défleuris, « et de Jérusalem l'herbe cache les murs. » Il y a vingt ans, sur la foi d'une vieille lettre de Louis Veuillot à l'un de ses amis, j'allai passer quelques jours à l'abbaye. Veuillot ne mentait pas : ils m'ont valu « des mois d'études. » J'ai été « reçu chrétiennement, c'est tout dire. » On m'a logé dans « une des chambres qui donnent sur la campagne et sur la rivière; » d'un côté, « j'ai entendu chanter les oiseaux, de l'autre, les moines... J'ai joui de la beauté des offices... La science ici est douce et généreuse; le savant ne garde pas sa trouvaille pour garnir un rapport à l'Académie. Comme c'est à Dieu qu'il a demandé la science, il sait qu'il ne l'a reçue que pour la donner; il la donne. Oh! que ces hommes savent, et savent humblement, et enseignent cordialement! » Encore plus que leur science, c'est leur art qu'ils m'ont donné. Je leur ai dû la révélation du plain-chant, ou du chant grégorien. Et je ne crois pas avoir éprouvé de joie, d'émotion plus profonde, en toute ma carrière de musicien.

A Solesmes seulement, beauté et vérité me sont apparues inséparables. Là seulement j'ai trouvé dans la musique, non pas une imitation plus ou moins fidèle, mais en quelque sorte un mode, le mode supérieur, essentiel, de la vie. Et de laquelle! En toute circonstance, à tout moment de cette vie, supérieure elle-même, et surnaturelle, le chant des religieux et des moniales de Solesmes n'emprunte, ne simule et n'affecte rien. Rien n'y est fictif ou figuré. Ces grands artistes véridiques ne représentent jamais : ils vivent encore une fois, ils sont. Leur art ne se distingue pas de leur âme, il est le fond et la substance de leur être. Oh! si nous pouvions, si nous savions, ne fût-ce que pendant une semaine, et de loin, de très loin, leur ressembler, la vérité qu'ils adorent et la beauté qui se confond avec elle nous paraîtrait à nous aussi la seule digne de notre croyance et de notre amour.

A Solesmes, un jour de Saint-Jean, de Saint-Jean d'été, et pendant quelques jours encore, j'ai souhaité, j'ai cherché naguère

humblement cette ressemblance, et j'ai recueilli ces leçons. Les fils de saint Benoît avaient fait de moi leur hôte, leur compagnon et leur disciple. Gardiens millénaires d'un idéal esthétique et religieux, ils m'en découvraient le mystère par une initiation pleine de douceur. Quelle école était la leur! Et quelle suprême harmonie la nature environnante ajoutait à la beauté de leurs enseignements et de leurs exemples! Je crois toujours les voir et les entendre, dans le paysage familier, grave et charmant comme eux, où se mêlaient, à la française, les grâces tempérées de la terre, du ciel et des eaux. Tous ces biens leur ont été ravis. La France elle-même, le suprême bien, n'est plus leur. Sur une autre terre, d'exil mais de liberté, qui les a noblement accueillis, ils n'ont perdu ni l'espoir, ni l'esprit de retour. Contant la vie de saint Grégoire, Montalembert a rapporté cette légende: une nuit que le pontife dormait, « l'Église lui apparut sous la forme d'une muse magnifiquement parée, qui écrivait ses chants et qui en même temps rassemblait tous ses enfants sous les plis de son manteau. Or, sur ce manteau était écrit tout l'art musical, avec toutes les formes des tons, des notes et des neumes, des mètres et des symphonies. » Aujourd'hui ce n'est plus sur notre patrie que s'étend le manteau mélodieux. Il s'est rencontré des Français pour ne plus permettre qu'avec l'air natal, avec l'air de France, des lèvres françaises, pures entre toutes, forment d'admirables chants. Je les ai vus là-bas, au bord des flots étrangers. Si je ne dois plus les revoir, je veux du moins leur renouveler ici l'hommage de mon respect, de mon admiration fidèle, et mes actions de grâces pour tous les biens que j'ai reçus d'eux naguère, alors qu'ils habitaient parmi nous.

J'ai souhaité souvent un livre, un beau livre, sous ce titre et sur ce sujet: « *Rome et la musique.* » « A Rome, à Rome! » s'écrie Tannhäuser. Cri d'un pénitent, qui devrait être plus souvent celui des musiciens. On prétend aujourd'hui que Rome n'a rien à leur dire. Mieux vaudrait leur apprendre à l'écouter. Pour moi, je ne me suis jamais lassé de l'entendre. Les souvenirs ou les échos de ses voix sans nombre sont de plus d'une sorte : il en est de profanes et de sacrés, les uns lointains et les autres d'hier. Dans le jardin de la délicieuse villa Mattei, sur un banc de pierre, on lit ces mots : « Voici la place où saint Philippe aimait à s'entretenir avec ses disciples des choses de Dieu. » Ils parlaient, priaient et sans doute chantaient ensemble

devant un horizon lui-même divin. *Et ego*... Par les beaux soirs de printemps, assis à la place où le créateur de l'oratorio se reposa, j'ai songé que le Cœlius, où j'étais, vit naître saint Grégoire et porte son église encore. A gauche, en me penchant un peu, j'entrevoyais les montagnes de Sabine, qui furent la patrie de Palestrina. En face de moi bleuissaient les collines albaines, d'où Carissimi descendit à son tour. C'est peut-être assez de grandes mémoires pour la rêverie d'un musicien et pour son étude, pour qu'il reconnaisse et qu'il honore dans Rome, autour de Rome, plus d'une origine et plus d'un sommet de son art.

Quelque endroit où toujours
Soient les nuits très sereines
Et lumineux les jours
. . . .
Un jardin, de l'espace
Calme, la douce odeur des pins sur la terrasse.

C'est une mélodie de Raoul Laparra. Elle chante la villa Médicis, « la Villa, » comme on dit là-bas, entre Français de Rome ou Romains de France. Là j'ai connu jadis, et tout de suite reconnu pour un musicien dramatique, le musicien, très jeune alors, de la *Habanera*.

Je le rencontrai d'abord chez un de ses camarades. On dînait gaiement dans l'atelier aux murs blancs de chaux, tendus çà et là de ces tapis de laine rude que tissent les paysans de la Sabine. Des bougies, des lanternes de papier éclairaient le repas. On parla de tout, même de musique. Le musicien venait de passer l'été dans une des îles de l'Archipel. Était-ce Naxos, ou Délos, le ne sais. Mais j'entends encore de poétiques récits : le premier abord de ces rives fameuses et l'accueil d'un vieillard saluant le jeune étranger par ces mots homériques : « Que font les rois? Et y a-t-il encore des guerres? » Puis c'était le travail parmi les ruines éclatantes, et l'écritoire, le papier à musique posé sur le tambour écroulé d'une colonne de marbre. Je me souviens aussi d'une partie de chasse, en mer, et d'une mouette blessée à mort et sanglante, que ses compagnes escortaient de leur vol, pour la pousser, la sauver peut-être avec le vent de leurs ailes.

De l'Italie autant que de la Grèce, je trouvais dans les propos de l'artiste, l'intelligence et l'amour. Ainsi j'espérais beau-

coup du musicien et, sans rien connaître encore de sa musique, il me plaisait d'imaginer ce que pourrait donner une sensibilité aussi vive, lorsqu'au lieu de se traduire en paroles, elle s'exprimerait par les sons.

Je ne tardai point à l'apprendre. Laparra me pria de venir écouter un drame lyrique dont il avait écrit, sur un sujet espagnol, le poème et la partition. C'était au fond des jardins de l'Académie, dans un pavillon retiré qu'on nomme San Gaetano. Nous avons passé là bien des heures, lisant et relisant ensemble cette *Habanera* qui tout de suite m'avait frappé. Heures brillantes du jour, surtout de certains après-midi de dimanche, où les rumeurs d'une foule italienne, allant et venant sous la fenêtre, se mêlaient à la vie populaire de l'Espagne, évoquée par les sons; heures silencieuses des minuits romains, où le sombre éclat de la musique paraissait encore plus sombre. L'œuvre peu à peu me devenait familière. Depuis, réalisée au théâtre, elle ne m'a point surpris. Elle m'a déçu moins encore et je n'ai fait que mieux sentir, éprouvées par le temps et plus sûres, les raisons que tout de suite j'avais eues de l'aimer.

On ne saurait assez le redire aux *Romei*, comme on appelait jadis les visiteurs ou les pèlerins de Rome : avides de la contempler, ils oublient de l'entendre. Qui me rendra les avrils romains, vibrants de musique autant que de lumière ! Une fois, j'ai presque dû me défendre de leurs sortilèges. Sur la terrasse du Pincio, j'écoutais un orchestre militaire jouer l'ouverture de *Léonore*. Je reconnus à peine le chef-d'œuvre beethovénien, ou plutôt je fus près de le méconnaître. Les choses, le temps et le lieu me le rendaient étranger, pour ne pas dire importun et contraire. Sous les palmiers, il me paraissait trop grave et la sombre héroïne n'arrivait pas à triompher de l'enchantement doré du soir.

Dans un méchant petit théâtre, le *Trovatore* ou *Rigoletto* me ravissait. De médiocres artistes chantaient cela pour de petites gens. Mais comme les uns et les autres comprenaient, sentaient cette musique ! En eux, en elle, quel mouvement, quel feu, quelle vie ! Comme elle paraissait bien là, dans ce « milieu, » ce qu'elle est en réalité : non le produit de la méditation profonde, mais le jet de l'improvisation passionnée! A la sortie du théâtre, des voix jeunes et chaudes se répondaient sous les étoiles et le refrain du duc de Mantoue se mêlait au chant de la

fontaine de Trevi, ruisselant devant le vieux palais qui reste rouge dans la nuit.

Qui donc entendra jamais les harmonies de Rome comme Louis Veuillot en respira le parfum! Au Transtévère une procession passe, un matin d'été. Les robes rouges des enfants entourent le dais de soie blanche et d'or qui se balance au soleil. Un régiment rencontre le cortège. Il joue la marche d'*Aïda*. Par son éclat pareil à celui des couleurs, par sa joie qui répond à la joie de la saison et de l'heure, cette musique brillante et qui n'a rien d'égyptien, me paraît tout avoir de l'Italie sa mère et pour un instant, parmi tant de signes visibles, j'y reconnais le signe et l'âme sonore de sa patrie.

Je sais, au pied du Palatin, une humble église de briques en forme de rotonde. Elle est dédiée « à saint Théodore, soldat et martyr. » Un soir un paysan priait là, tout seul, à voix haute. Prosterné, le front contre le pavé, des pleurs, des sanglots même se mêlaient à sa prière. Soudain une musique lointaine se fit entendre. Un piano mécanique jouait la fameuse mélodie du *Trovatore*, l'adieu de Manrique à Léonore, après le *Miserere*. Alors, malgré l'instrument vulgaire, malgré l'imprévu, presque l'impertinence de la rencontre, je crus en ressentir la profonde, l'émouvante beauté. Il me sembla que jamais l'admirable plainte ne s'était accordée avec une plus simple, plus sincère et plus humaine douleur.

Les « Promenades dans Rome » abondent, même pour un musicien. Dans la solitude du Cœlius, nous le disions tout à l'heure, l'âme de saint Grégoire parle et chante encore. L'Aventin est également demeuré digne de lui. Le collège bénédictin de Saint-Anselme est peut-être le seul édifice moderne qui ne déshonore pas les horizons romains. Il les regarde, les domine, et, loin de les contredire, il s'accorde avec eux. Un jour de Pâques, j'entendis là de belles vêpres. Un « salut » grégorien les suivit. L'office prit peu de temps et fit peu de bruit. Le *Bella premunt hostilia* de l'*O salutaris* ne déchaîna pas le belliqueux tapage par où, dans nos paroisses parisiennes, ces trois mots ont coutume de se signaler. Le *Tantum ergo* ne fut que celui de la liturgie, mais modulé, j'allais dire modelé par des voix qui faisaient presque de la forme sonore une forme plastique, tant elles lui donnaient de relief et de perspective. Un autre dimanche, j'eus l'honneur d'être l'hôte des religieux. Le repas

s'achevait. Une cloche ordonna le silence. Quelques secondes passèrent, et tout à coup, d'une voix unique faite de toutes leurs voix, les moines entonnèrent la prière d'actions de grâces. Il n'y avait pas là de mélodie, une psalmodie à peine, et, sur une seule note, longuement tenue, comme une coulée de lumière. A la fin, le robuste unisson descendit d'une tierce et, doucement, s'éteignit. Ce fut tout. Mais cela suffit pour m'apprendre ce que le moindre signe sonore peut avoir de noblesse et de puissance, de pure et sereine beauté.

Parmi des lettres anciennes, je retrouve, déjà vieux de près de vingt ans, ce billet de Lorenzo Perosi : « En vous souhaitant la bienvenue sur la terre italienne, j'ai le plaisir de vous dire que j'arriverai à Pise jeudi pour vous voir. » Et moi-même je revois aussitôt ce jeudi d'octobre 1903, dans cette Pise moins pâle mais aussi muette, aussi lasse, aussi belle que Desdemona sur son lit de mort : « *E tu, come sei pallida, e muta, e stanca... e bella!* » (1) C'est là, par une tiède journée d'automne, que j'entendis me parler du nouveau pape, de Pie X le Grand, le Saint, le Musicien, le jeune prêtre, qui pendant quatre années, à Venise, avait été non seulement le maître de chapelle, mais l'hôte et le commensal quotidien du patriarche, le fils chéri de son esprit et de son cœur. Appelé par Léon XIII à la maîtrise de la Sixtine, don Lorenzo avait dû quitter Venise pour Rome, et voici qu'appelé par Dieu, Pie X était venu l'y rejoindre. C'est don Lorenzo qui m'ouvrit le premier les portes du Vatican. Avant tout autre, c'est à lui que je dois, — quelle dette sacrée! — l'honneur et le bienfait inouï de la plus auguste amitié. Quatre ans avant notre rendez-vous de Pise, j'avais connu à Paris l'auteur de la *Résurrection du Christ*. J'avais surtout admiré, comme je fais encore aujourd'hui, la seconde partie de son œuvre. Un souffle ardent et fort la soutient et la transporte. *L'Aube du triomphe* est le titre de ces pages éclatantes. Elles le justifient. Tout y est figuré, tout y est émouvant : le prodige et le paysage ; plus encore la rencontre de Madeleine et du jardinier divin, son trouble, son saisissement, et, répondant à l'appel du maître, son cri : *Rabboni!* l'un des plus beaux que des lèvres, du cœur de cette femme, la musique ait jamais arrachés.

(1) *Otello*, de Boito et Verdi.

J'ai revu bien des fois à Rome, le jeune « directeur perpétuel » de la chapelle Sixtine. Que d'heures harmonieuses, tous les étés, nous passâmes ensemble! Je traversais un *cortile* aux murs jaunes, où chantait une fontaine, où fleurissaient en des vases de terre cuite et de forme latine, des lauriers roses et des lauriers blancs alternés. Au plus haut étage du *palazzo* Taverna, dans le *studio* d'où la vue s'étendait sur le château Saint-Ange et le Monte Mario, don Lorenzo m'attendait, assis au piano. Je le trouvais toujours comme enveloppé, comme baigné de musique et jusqu'à la chute du jour, notre admiration commune se partageait entre les cantates de Bach et les motets de Palestrina.

Surtout j'aimais de l'entendre et de le voir préparer d'abord, puis diriger quelque *funzione* solennelle. Chacune de ses leçons préliminaires, à la *Scuola* de la *Sala Pia*, semblait une scène primitive, enfantine et charmante. Je n'y ai jamais assisté sans me rappeler l'inscription qu'on lit dans le voisinage sur une rampe du Janicule : « *Qui... Filippo Neri, fra liete grida, si faceva coi fanciulli fanciullo, sapientemente.* Ici... Philippe de Neri, parmi des cris joyeux, se faisait petit avec les petits, sagement. » Mais au jour de la cérémonie pontificale, sous le plafond de Michel-Ange, alors, par la grandeur même du lieu, de la circonstance et de leur office, eux et lui, le maître et les écoliers, ils me paraissaient grandis. Lui surtout, je me rappelais ce qu'il avait été, ce qu'il était encore pour le Pontife qui l'écoutait, et ce que ce Pontife était pour lui. Entre l'un et l'autre la dignité suprême avait mis désormais une infranchissable distance et relâché, sans la rompre, l'intimité qui faisait naguère leur commune joie. C'en est fini, me disais-je, des rares moments de loisir que la musique, celle qu'ils goûtaient ensemble, avait le droit de charmer. Tous les deux cependant elle continuait de les unir. Alors, en écoutant chanter devant le Pape les chœurs de la chapelle papale, je devinais, je partageais l'émotion de celui qui les dirigeait, invisible derrière le grillage doré de la *cantoria*. Dans les chefs-d'œuvre des maîtres, et dans ses œuvres à lui, je croyais surprendre, montant vers le Pontife qu'il aimait, l'hommage de sa reconnaissance, le soupir ou le cri de son filial amour.

Pie X le Musicien. L'histoire consacrera ce titre, l'un des premiers, sinon le premier que le grand pape ait mérité. N'est-

ce pas la musique avant tout qu'il souhaita, selon sa devise, de « restaurer dans le Christ. » Peu de semaines s'écoulèrent entre l'avènement du Souverain Pontife et la promulgation du célèbre *Motu proprio* qu'il a défini lui-même « le code juridique de la musique sacrée. » Il s'en faut qu'après quelque vingt ans ce code ait acquis partout force de loi. *Dura lex*, ont déclaré trop d'indifférents, et de rebelles, sans ajouter *sed lex* et sans y obéir.

De ce commandement je connais les origines. J'ai dit naguère à quelle humble requête, avec quelle bienveillance et quelle promptitude il fut accordé. Je n'ignore pas non plus quelles en furent les suites et le peu d'efficace. Je n'y reviendrai pas. Il n'est pas de musiciens comme les musiciens d'église, ou de l'Église, pour avoir des oreilles et n'entendre point. A quelle voix céderaient-ils, quand celle-là même ne les a pas touchés! Pour moi du moins elle reste la plus haute, la plus chère, et la dernière aussi, dont je veuille me rappeler aujourd'hui les paroles et les chants. Chantée ou parlée seulement, elle était musicale, cette voix. Sous les voûtes de Saint-Pierre, quelle force ou quelle suavité ne donnait-elle pas à l'intonation des grandes mélopées liturgiques, de la *Préface* ou du *Pater!* Dans sa chapelle privée, lorsque le Pape disait la messe, une messe basse, et qu'il prononçait lentement la formule : « *Pax vobis,* » son accent, non moins que les mots, semblait faire descendre la paix de ses lèvres dans les cœurs. La musique profane elle-même ne lui était point étrangère. Pourvu qu'elle ne se mêlât point à l'autre pour la corrompre, il l'aimait. Mais c'est pour l'autre, pour la musique de l'Église, de son Église, qu'il souhaitait, qu'il réclamait le premier amour et les premiers honneurs. Autant il la voulait pieuse et vraiment sacrée, autant il la voulait belle. « Je veux que mon peuple prie sur de la beauté. » Magnifique parole, que j'ai recueillie de sa bouche, et souvent citée. Parole d'un pasteur, elle est aussi d'un artiste et d'un musicien. Voilà pourquoi, sans y rien ajouter, il me plaît de la rappeler une fois encore et d'imprimer par elle en quelque sorte le sceau d'une auguste mémoire au bas de ces modestes souvenirs.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'ISLAM ET SON AVENIR

I. — L'ISLAM ET L'APRÈS-GUERRE

Au moment où la Grande Guerre a éclaté, les trois quarts des musulmans vivaient sous la domination ou sous la protection de la Grande-Bretagne, de la France, de la Hollande, de la Russie, de l'Italie et de la Grèce. L'un des résultats, et non le moindre, de la victoire des Alliés, fut d'étendre cette mainmise aux pays islamiques qui jouissaient encore d'une souveraineté d'ailleurs affaiblie par le contrôle ou l'ingérence des Puissances européennes ou de certaines d'entre elles.

Les traités de Paris et de Sèvres ont reconnu le protectorat proclamé le 18 décembre 1914 par la Grande-Bretagne sur l'Égypte, et le second de ces traités a resserré dans des frontières exiguës le territoire ottoman sur lequel le sultan de Constantinople ne devait exercer qu'un pouvoir parcimonieusement mesuré et surveillé de près. Un an auparavant, l'accord anglo-persan du 9 avril 1919 avait remis à l'Angleterre l'armée et les finances de la Perse. A cette époque, on pouvait dire que la totalité des peuples organisés conformément aux règles du droit islamique ne pourraient désormais les suivre que dans la mesure fixée par les États occidentaux auxquels ils étaient assujettis. Cette conquête du monde musulman sera-t-elle durable? On peut se le demander. Le gouvernement britannique s'est déclaré prêt à renoncer, sous certaines conditions, à son protectorat de si récente origine sur l'Égypte, la Perse a dénoncé la convention de 1919, le traité de Sèvres attend encore la ratification des Puissances alliées, et l'on prévoit qu'il recevra d'importants amendements. Déjà la lutte soutenue par le gou-

vernement d'Angora a eu pour premier résultat l'évacuation amiable ou forcée de territoires occupés en Asie-Mineure par les troupes françaises ou grecques. Suivant toute vraisemblance, la Turquie gardera une bonne partie de ce qui lui a été enlevé.

Il y a de sérieuses raisons de croire que le mouvement nationaliste ne restera pas confiné en Perse, en Turquie et en Égypte.

La guerre n'a pas changé que la face du monde, elle a remué les cœurs, mis les esprits en fermentation et rendu conscients des sentiments jusque-là obscurément éprouvés.

Depuis vingt ou trente ans, la mentalité des musulmans s'est transformée à vue d'œil. Le courant de la civilisation occidentale par lequel ils sont de plus en plus rapidement entraînés, les a imbus d'aspirations nouvelles. Cette terrible épreuve a révélé chez les mahométans sujets français un loyalisme dont ils ignoraient eux-mêmes la force. On sait quels ont été leur dévouement et leur courage. La majeure partie des troupes anglaises et françaises qui ont mis, — avec quelle intrépidité, — l'armée turque et celle de l'émir Feyçal en déroute, se composaient de musulmans hindous ou africains.

La loi du 4 février 1919, qui, entre autres concessions, attribue à de nombreuses catégories de musulmans algériens le droit de réclamer la qualité de citoyen, a été un premier gage de notre reconnaissance.

L'idée nationale, longtemps obscurcie par celle de la communauté islamique, s'est manifestée en Égypte, dans l'Indoustan et l'Afghanistan où elle a provoqué des troubles graves. Les meneurs de ce mouvement revendiquent pour leur pays, les uns l'indépendance complète, les autres une autonomie assurée par des institutions représentatives. Ce qu'il offre de plus remarquable c'est qu'aucune tendance religieuse ne s'y est mêlée et que les chefs de toutes les communautés religieuses non islamiques y ont participé en union étroite avec les musulmans. En Égypte, on a vu des prêtres prêcher dans les mosquées sur le patriotisme, des cheikhs, traiter le même sujet du haut de la chaire d'une église, et les fidèles de tous les cultes prononcer le même jour, à la même heure, la même prière pour demander la libération de leur pays. De telles manifestations auraient été naguère inconcevables. Elles semblent maintenant toutes

naturelles. De plus en plus l'antique conception islamique de la société et de la loi, qui n'a d'ailleurs jamais été appliquée que partiellement et avec toutes sortes de tempéraments, devient une pure théorie dont l'influence sur la conduite ne cesse de s'affaiblir. Cette évolution est bien loin d'être achevée et il importe, avant de décrire ses tendances et de rechercher l'avenir des sociétés islamiques, d'exposer les principes essentiels de la doctrine qui leur a si longtemps servi d'armature et qui inspire encore certaines de leurs institutions.

II. — LE PROBLÈME ISLAMIQUE

L'Islam est à la fois une religion et une société, plus exactement c'est une société créée et constituée au moyen de règles précises, minutieuses, strictes, immuables, contenues dans une doctrine révélée dont elle a pour fin de maintenir et de propager les dogmes et les lois. Abstraction faite des sectes mystérieusement enfermées dans un cercle étroit de zélateurs, c'est là un caractère que l'on ne trouve dans aucune des religions professées dans les autres sociétés extra-orientales telles que le bouddhisme, l'hindouisme, la parsisme, la taoïsme, le fétichisme sous ses diverses formes et qui consistent en un mélange de dogmes et de pratiques rituelles, de prohibitions, de préceptes moraux, tous plus ou moins inconsistants, sans action efficace sur la vie publique, opposant peu de résistance aux institutions européennes et se conciliant sans difficultés avec la notion de la patrie territoriale, avec celle d'une loi ou d'un pouvoir social temporel d'origine humaine. Bien différent du christianisme dont le droit canonique ne se présente guère comme un droit véritable, c'est-à-dire comme un ensemble de règles positives et pratiques, obligatoires à l'exclusion de toute autre disposition, que pour ce qui concerne la formation et la dissolution du mariage et s'accommode de toutes les formes de gouvernement, l'islamisme ne se renferme pas dans la sphère supraterrestre de la vie spirituelle; il ne sépare pas, ainsi que les religions chrétiennes le font plus ou moins complètement, les brefs commandements qu'elles déclarent obligatoires, des préceptes nombreux, contingents, variables qu'elles laissent aux législations civiles le soin d'édicter ; il prétend régler minutieusement toute existence, diriger de près les intelligences et la volonté

des fidèles, en un mot façonner et maintenir l'humanité conformément au plan divin.

Plus encore qu'une dogmatique, c'est une législation qui s'applique à tous les actes de la vie et dont les détenteurs de l'autorité publique ont pour devoir d'imposer l'observation en administrant et en gouvernant conformément à ses dispositions.

Cette religion ignore la liturgie et les sacrements. En fait de culte, elle ne connaît, officiellement tout au moins, que la réunion du vendredi qui ne comporte aucun office, mais seulement une sorte de sermon et une prière publique à peine plus solennelle que les prières privées quotidiennes. Les relations entre l'homme et Dieu prennent la forme d'ablutions, et d'oraisons faites suivant des paroles et des gestes minutieusement fixés, toutes manifestations extérieures qui ne requièrent l'intervention d'aucun ministre revêtu d'un pouvoir mystique. Elle n'a jamais conçu l'idée du prêtre, instrument du culte, sacrificateur, canal de la grâce divine, directeur spirituel des âmes.

Les *muezzins* sont chargés de convoquer à la prière, les *imans* ou *cheikhs* ont la garde des mosquées et des établissements pieux, les chefs de confréries (*tourouk*) jouissent d'une certaine autorité sur leurs confrères. Mais les fonctions toutes pratiques des uns et des autres ne leur confèrent aucun droit à la présidence de la prière, elle peut être assumée par n'importe quel fidèle majeur et suffisamment expérimenté. La circoncision, qui forme comme l'initiation islamique, peut être accomplie par n'importe quel barbier. Si des cadis ou d'autres fonctionnaires constatent le mariage, ils le font en leur qualité de témoins privilégiés, délégués par l'autorité civile.

En l'absence de tout sacerdoce, le dogme et la loi sont conservés et déclarés par les *ulema*, c'est-à-dire les savants qualifiés par leur connaissance des sciences religieuses pour être les gardiens et les interprètes de la tradition qui résulte de l'accord de grands docteurs. Dans les cas douteux, les fidèles s'adressent à eux et en obtiennent des solutions toujours appuyées sur le Coran, la tradition prophétique, et conformes aux enseignements d'une des quatre écoles juridiques orthodoxes. Dans le cadre rigide de cette doctrine, tous les rapports sociaux ont trouvé place : dispositions de droit privé, règles de procédure et de droit pénal, régime fiscal, droit public. Les

hommes qu'elle relie font partie de la même communauté, non seulement juridique, mais politique, leur patrie commune c'est l'Islam. Et voici, dans ses grandes lignes, l'organisation politique qui en résulte.

Tous les Musulmans, sans distinction de race ni d'origine, forment une nation constituée par leur foi et par leur loi communes; au-dessous d'eux et sur le même territoire, d'autres nations, soumises par la conquête, sont constituées elles aussi par un culte commun, dont les conquérants musulmans tolèrent l'exercice, elles jouissent de la plus large autonomie sous l'autorité de chefs religieux responsables du paiement de certains impôts exigibles de leurs ouailles ainsi que du maintien de l'ordre parmi elles. Pour gouverner l'Empire, un khalife, descendant et vicaire du Prophète, dispose du pouvoir public, sans autre limitation que celles tracées par la loi islamique dont il est le défenseur et le gardien. Des chefs, également musulmans délégués du khalife, révocables *ad nutum*, administrent les provinces. Enfin des étrangers, entendons par là des mécréants originaires de pays non soumis à l'Islam avec lesquels le khalife a conclu des traités qui autorisent leur établissement dans les limites de ses possessions, ont la faculté d'être jugés et administrés suivant leurs coutumes nationales par des magistrats à eux.

Une vérité et une loi d'institution divine par lesquelles toutes les actions sont réglées, une organisation sociale dont la raison et la fin sont de maintenir la profession de cette vérité et l'observation de cette loi, l'une et l'autre suffisamment accessibles pour pouvoir être dégagées sans le secours de prêtres investis d'une autorité surnaturelle, telle est la conception fondamentale de l'Islam, bien digne de respect et d'admiration par sa noble simplicité et par son élévation.

Ce n'est pas seulement cette intime fusion du spirituel et du temporel et la nature dogmatique du droit privé ou public qui distinguent la société islamique des autres sociétés extra-occidentales, c'est aussi l'autorité souveraine de la loi à laquelle le chef suprême de la communauté, ainsi que tous ses subordonnés, est étroitement soumis sans qu'il puisse s'en affranchir davantage que le dernier de ses sujets, c'est l'égalité de tous les croyants devant elle, c'est enfin le sentiment de fraternité qui les unit et que leur inspire la commune obéissance à la

volonté de Dieu. Ces caractères expliquent l'ancienne grandeur de la civilisation musulmane et leur affaiblissement est une des causes de son déclin.

Du fait que le credo musulman impose aux fidèles de se conformer à la législation et à l'ordre social qu'il prescrit, il résulte que la liberté d'action d'un État européen en possession de territoires occupés par des mahométans subit des restrictions et des tempéraments, faute desquels il risquerait de violer les consciences et de provoquer des résistances. Pour légiférer et administrer dans un tel pays, il doit tenir plus ou moins compte du droit islamique, il ne saurait toutefois s'abstenir de travailler au progrès de la population en la faisant bénéficier dans la plus large mesure possible de l'organisation et des institutions occidentales. De ces deux obligations contraires mais nullement inconciliables, le gouvernement français a suivi presque exclusivement la première avec un scrupule peut-être excessif. Nos sujets musulmans ont conservé leurs chefs et leurs cadis. En Algérie, dans certains territoires, dits de commandement, ils sont réglés exclusivement par le droit islamique; ailleurs l'application leur en est faite par les cadis, pour ce qui a trait au mariage, aux rapports de famille, aux successions et même au régime des biens. On a longtemps tiré prétexte de ce statut spécial pour les exclure de la vie politique, les livrer au bon plaisir de l'administration sous un régime d'inquisition et de police draconien et arbitraire, qui n'est heureusement plus qu'un souvenir et même pour se dispenser de leur enseigner le français.

Les publicistes et les coloniaux qui se sont attachés à justifier cette politique n'ont pas donné seulement des raisons d'opportunité, ils ont développé des considérations tirées d'une vue superficielle et inexacte de l'islamisme. A les entendre, cette religion est immuable, impénétrable, irréductible dans sa rigide unité. Ses prescriptions précises, minutieuses, strictes, réfractaires à tout amendement, ne sauraient s'adapter aux exigences de la vie moderne dont elles contredisent les principes. On ne pourrait y toucher que pour les abroger. Comment tolérer la haine des incroyants, l'esclavage, la polygamie, la répudiation, l'interdiction du prêt à intérêt et tant d'autres règles dogmatiques tout aussi inadmissibles, imposées sans faculté d'amendement? Enchaînés par leur orgueil et leur fata-

lisme, ses fidèles, qui descendent pour la plupart de races traditionalistes et fanatiques, ne se résigneraient jamais sincèrement à vivre sur le pied d'égalité avec les incroyants. Étroitement unis de cœur, quel que soit leur pays, par leur communauté de foi, de langage, d'aspiration, de haines, rapprochés par la pratique du pèlerinage et par les menées ténébreuses de leurs confréries aux ramifications multiples, ils forment, sans distinction d'origine ou de sujétion, une seule nation qui guette patiemment le moment favorable pour déclarer la guerre sainte, devoir sacré du croyant au même titre que le jeûne, le pèlerinage ou l'aumône. Inutile dès lors de chercher à nous assimiler ces hommes, en les pénétrant de nos conceptions dont leurs croyances ne supportent pas le contact et en les appelant à partager nos droits civiques et politiques que leurs préjugés inébranlables et leurs institutions indestructibles les rendraient incapables d'exercer.

Maintenons-les donc hors d'état de nous nuire tout en nous efforçant d'améliorer leur situation matérielle et en respectant les institutions auxquelles ils sont si attachés; comme tout ce qui a cessé d'évoluer, leur organisation finira bien, tôt ou tard, par mourir de décrépitude et, dégagés de ses entraves, les musulmans se mettront peu à peu à marcher à notre suite dans la voie du progrès.

Ces idées ont servi de matière à une littérature très abondante. Pour en faire justice, il suffit de les confronter avec les faits. Prétendre que le caractère révélé de la doctrine musulmane la défend contre tout changement et interdit aux sociétés dont elle forme le lien de s'adapter aux conditions variables et changeantes de la vie, c'est montrer qu'on ignore entièrement le passé et le présent de l'Islam et des civilisations qui en sont issues.

III. — L'EXPANSION DE L'ISLAM. — SES CAUSES

Observons tout d'abord cette religion dans l'espace. Elle ne cesse de s'étendre et de gagner des adeptes. Tandis qu'elle perdait son domaine territorial et que ses conquêtes lui étaient successivement enlevées, ceux de ses fidèles dont le pays passait sous la domination d'un État européen lui restaient inébranlablement attachés et elle conquérait sans relâche de

nouvelles âmes. On peut même dire que bon nombre des musulmans actuels, dont le total varie entre 175 et 250 millions suivant les statistiques (1), sont de date récente.

Les missionnaires catholiques ont toujours adopté pour principe de conduite de limiter leur apostolat aux chrétiens schismatiques orientaux et aux païens, ce qui ne les empêche pas d'exercer, par leurs œuvres de bienfaisance et d'instruction, une influence très efficace et très heureuse sur les musulmans. Leurs concurrents protestants au contraire s'efforcent d'évangéliser ces derniers avec un insuccès dont témoignent les innombrables ouvrages, rapports et statistiques qu'ils publient sur leurs travaux. Si l'on met en regard, d'un côté, la liste interminable des missions anglaises, américaines, allemandes qui fonctionnent dans les pays islamiques et des œuvres de toutes sortes qu'elles entretiennent à grands frais (2); de l'autre, les quelques milliers de conversions plus ou moins sincères et durables que dénombrent leurs statistiques, on ne sait s'il faut admirer ou déplorer tant de travail, d'argent, de zèle et de dévouement perdus.

Les mêmes documents constatent le succès de la propagande musulmane en comparaison de laquelle celle des missionnaires donne des résultats bien modestes et parfois précaires.

L'Islam conquiert rapidement l'Afrique, « il s'y est annexé d'immenses régions qui avaient toujours vécu en dehors de son influence (3). » En Abyssinie, il gagne du terrain tous les jours, grâce à la condition sociale supérieure des Arabes qui le professent et à l'enseignement qu'ils donnent dans leurs écoles.

Les Abyssins l'embrassent pour éviter les jeûnes rigoureux que leur clergé maintient sans rémission (4). Dans le Bengale

(1) On trouvera ces statistiques dans les ouvrages suivants : *The Statesman's Yearbook*, *The Mohammedan World of to-day* (Conférences faites au Caire sur le monde musulman), 1906, spécialement p. 281 à 295; Hartman, *Der Islam*, 1909, p. 179 à 183; S. Zwemer, *Islam a challenge to faith*, 2e éd., 1909, p. 156-167 et *The desintegration of Islam*, 1916, p. 113-118; Le Châtelier : *Politique musulmane*, 1910, et *La Conquête du monde musulman*, 1910; Montet : *L'état présent et l'avenir de l'Islam*, 1911, p. 5-9; *Islam and missions*, Reports of the Luchnow conferences, 1911, p. 11-21.

(2) On la trouvera dans *La conquête du monde musulman*, p. 267-325. Cf. L. Bonet-Maury. *L'Islamisme et le christianisme en Afrique (optimiste)*, p. 178-226.

(3) Wilson : *Modern movements among Moslems*, p. 103.

(4) K. Cederquist, *Islam and Christianity in Abyssinia*, *the Moslem World*,

et la Malaisie, il est en continuelle avance. « Des quatre millions d'habitants de Sumatra, trois millions et demi le professent. Leur conversion s'est faite automatiquement par l'instrument des commerçants venus des colonies arabes de la côte de Calabar et de Coromandel qui ont commencé à s'installer sur la côte orientale de Sumatra à partir du xiv[e] siècle (1). » En Russie, les mollahs se montrent partout et multiplient les conversions, non seulement chez les païens tels que les Voliaks, les Vogols et les Tchérémis à l'Ouest de l'Oural, mais aussi chez bon nombre de chrétiens. Il agissent avec le même succès en Sibérie (2). « L'expansion de l'Islam n'est nulle part aussi rapide qu'en Chine, excepté peut-être dans l'Afrique occidentale. Depuis la dernière révolte, la propagande directe n'est plus guère possible, le gouvernement ne la tolérerait pas. Mais il suffit souvent de la simple juxtaposition des éléments islamique et bouddhiste: ce dernier ne tarde pas à être absorbé comme le furent les Juifs chinois surtout au « xvii[e] siècle et les Ouigouzs nestoriens, surtout au moyen âge (3). »

Les causes diverses et multiples de ce mouvement sont religieuses, sociales, politiques. La croyance et la discipline que prescrit l'Islamisme, tout en étant de beaucoup supérieures à celles qui constituent non seulement les cultes païens, mais même le bouddhisme ou le taoïsme sous leur forme dégénérée, n'offrent pas aux sauvages ou aux demi-civilisés un idéal trop élevé. Le plus souvent même les nouveaux convertis les ignorent presque entièrement. Le *credo* auquel il leur suffit d'adhérer pour devenir musulmans se réduit à l'affirmation de l'unité de Dieu, de la mission de Mahomet et d'une vie future dont les joies sont aussi séduisantes que faciles à imaginer. L'essentiel dans leur profession de foi est l'agrégation à la communauté islamique et l'intention solennellement manifestée de vivre en communion d'aspiration avec ses membres. Si cette religion a des docteurs qui l'ont approfondie et enrichie

février 1912, p. 153-155; P. Marty, « L'Islam et l'Abyssinie, » *Revue du Monde musulman*, 1917-1918, p. 68. Sur les vicissitudes de l'Islamisme en Abyssinie jusqu'à ces dernières années, T. W. Arnold, *The Preaching of Islam*, 2[e] édition, p. 113-121.

(1) S. Simon, *Islam in Sumatra, Mohammedan world of to-day*, p. 207.

(2) S. Wilson, *Modern movements*, p 105. T. W. Arnold, *The Preaching of Islam*, p. 249-255.

(3) P. Lammens. *L'Islam en Chine. Revue de l'Orient Chrétien.*

peu à peu de dogmes et de mystères dont la grande masse des croyants ignore l'existence, elle n'a pas de prêtres, le prosélytisme est exercé par tous les fidèles qui s'en croient capables, et chaque trafiquant se double d'un propagateur de la foi. A cette armée de catéchistes bénévoles que les conversions grossissent chaque jour, les missions chrétiennes n'opposent qu'un nombre tout à fait insuffisant de prêtres, pour la plupart européens et que tout sépare des populations qu'ils s'efforcent de convertir aux vérités peu accessibles à ces esprits frustes de leur *credo* : caractère sacerdotal, origine, mentalité; célibat quand il s'agit de prêtres catholiques. Moins hardis que les premiers apôtres, les missionnaires ne se résolvent que très rarement, et sans doute ont-ils pour cela d'excellentes raisons, à ordonner des indigènes et même à s'en adjoindre en qualités de catéchistes. Les divergences dogmatiques qui les séparent, suivant la confession à laquelle ils appartiennent, les rivalités, les controverses et les luttes qu'elles entraînent font ressortir l'unité au moins relative de l'Islam.

En Afrique les confréries de derviches, au premier rang desquelles il faut placer les Kadriyas, les Tidjaniyas, les Senoussis, et leurs centres ou *zaouias* sont des foyers très puissants de prosélytisme, mais une des causes extérieures les plus efficaces de cette expansion est le progrès de la colonisation. Grâce à l'ordre, à la tranquillité, aux facilités de communications qui en sont les effets, les trafiquants arabes et les agents des *zaouias* se sont multipliés et ont de nouvelles facilités pour exercer leur apostolat. Fait curieux, ils trouvent généralement auprès des fonctionnaires et des officiers européens une faveur et un appui qui inspirent aux missionnaires d'incessantes récriminations pas toujours exagérées. Les raisons de cette politique ne sont pas difficiles à déduire.

L'Islam est une force organisée avec laquelle il faut compter et sur laquelle on peut s'appuyer : les musulmans sont en général plus instruits et ont un rang social plus élevé que les autres indigènes, aussi les employés subalternes des services coloniaux sont-ils recrutés parmi eux et ne manquent-ils pas de favoriser leurs coreligionnaires. Il en est de même du personnel enseignant, de sorte que la langue scolaire est celle du Coran. Le droit islamique étant plus facile à connaître que les usages locaux, les juges ont une tendance à en faire applica-

tion à tous les indigènes; et il résulte de cette pratique un grand prestige pour la religion dont ce droit est un des éléments. C'est ainsi que les dispositions de la législation islamique furent longtemps en Algérie imposées aux Kabyles et aux Mozabites. « Les décrets du 22 mai 1905 et du 29 janvier 1907 qui ont constitué des tribunaux musulmans à Saint-Louis et dans d'autres localités, obligent les magistrats à établir, en matière musulmane, leurs sentences sur la loi coranique. L'application de ce texte a provoqué des protestations au Sénégal et plus spécialement à Dakar où la majorité de la population connue sous le nom de *Lebous* est régie par des coutumes particulières (1). »

Les missionnaires et les ulema musulmans savent au contraire se plier aux habitudes et aux préjugés du milieu religieux dans lequel ils agissent et y adapter leur dogmatique et leur rituel; ils laissent leurs adeptes assister aux fêtes populaires et vénérer les saints du pays et les objets réputés sacrés. Parmi les populations ignorantes de la Malaisie et de l'Afrique les cheikhs rédigent des talismans ou des amulettes, pratiquent la magie, l'astrologie, la divination. Dans l'Indoustan, certains convertis ont conservé leurs castes. Beaucoup continuent à observer les superstitions locales (2). En Chine, les musulmans suivent le culte des ancêtres et, lorsqu'ils sont fonctionnaires ou officiers de l'armée, pratiquent certains rites de la religion officielle et offrent les sacrifices qu'elle prescrit.

Nous en avons assez dit pour montrer la force d'expansion, la faculté d'assimilation et d'adaptation au milieu, grâce auxquelles ont été réalisés les grands et rapides progrès que nous venons de décrire. Toutes ces qualités prouvent que l'islamisme n'est point la religion invariable, inadaptable par sa nature, déchue, atrophiée, figée dans un étroit formalisme qu'on nous a souvent dépeinte. C'est la constatation qui va se dégager du tableau schématique de l'évolution de sa doctrine et de ses institutions.

(1) *Les Mourides au Sénégal, Rapport au gouverneur de l'Afrique occidentale*, par E. Marty, *Revue du monde musulman*, 1913, p. 7.

(2) S. Wilson, *Modern movements among Moslems*, p. 33 et 45.

IV. — L'ÉVOLUTION DE LA DOCTRINE ET DES INSTITUTIONS

Sans parler des hérésies qui ont commencé à foisonner après la mort de Mahomet, dont la plus ancienne le *chiisme* est devenue en Perse religion d'État et dont quelques-unes, le *ouahabisme*, le *babisme* ou le *bahaïsme*, sont d'origine récente, la dogmatique et le droit orthodoxes ne sont point, comme on paraît le supposer, sortis d'un seul jet de la révélation coranique, ils se sont formés graduellement sous l'action de vives controverses et de luttes sanglantes.

L'interprétation juridique du Coran et de la tradition prophétique s'est dégagée la première; la spéculation dogmatique n'a pris son essor qu'assez longtemps après, pour lutter contre les dissidents qui menaçaient l'unité religieuse. La nécessité de donner une organisation et des lois aux pays conquis fit naître et se développer très rapidement un système juridique aussi remarquable par son originalité que par sa richesse. Les légistes auteurs de cette construction en trouvèrent les matériaux dans le Coran, dans les paroles et la conduite du Prophète, dans les décisions de ses compagnons; ils la mirent en œuvre au moyen d'une dialectique très souple et très libre en tenant compte des coutumes locales dont l'intervention plus ou moins prédominante a été l'origine des écoles juridiques entre lesquelles se répartissent les musulmans.

Le Prophète avait dit : « Les miens ne s'uniront jamais dans l'erreur, » et « la variété des opinions est une miséricorde d'Allah. » Ces deux paroles justifient la diversité des règles juridiques et liturgiques ainsi que la conception de l'accord doctrinal *(idjma)* de l'Islam dans les questions controversées.

L'*idjma* a toléré la spéculation même hardie et laissé le dogme évoluer, mais il sait prévenir les abus de cette liberté; il a permis aux opinions nouvelles de se manifester, à charge par celles-ci d'obtenir sa ratification lorsqu'elles eurent pris corps. Le culte et l'intercession des saints, la vénération pour leurs tombeaux, le mysticisme (soufisme) et les pratiques spirituelles qu'il inspire aux confréries de derviches paraissent opposés à l'esprit du monothéisme coranique, qui n'admet aucun intermédiaire entre Allah et les croyants. L'idjma les a légitimés en se

fondant sur la coutume et le silence des docteurs (1). On lui doit la reconnaissance officielle des six recueils canoniques du *hadith* (traditions prophétiques) et celle des quatre écoles juridiques caractérisées respectivement par leur rituel et leurs dispositions légales.

C'est ainsi que le monde mulsuman est régi, suivant les régions, par quatre législations, toutes pareillement orthodoxes, au moins aussi différentes que le droit italien et le droit français. Elles furent élaborées durant les trois premiers siècles de l'hégire par plusieurs générations de jurisconsultes d'autorité inégale. Ces docteurs ont exprimé leurs déductions sous forme soit de traités doctrinaux, soit de consultations *(fetouas)*. L'importance des juristes des deux premiers siècles est immense, puis, vers le IXe siècle de notre ère, suivant une expression qui est devenue banale et qui a revêtu en quelque sorte la force d'un dogme, « la porte de l'effort législatif fut close » et les juristes n'eurent plus qu'à utiliser les travaux de leurs grands devanciers, qu'ils ne pouvaient songer à égaler et grâce auxquels toutes les parties de droit avaient été réglées. Il a été souvent question ces dernières années de rouvrir cette porte et d'adapter le droit islamique aux besoins de la vie moderne.

Tout au moins est-il loisible au souverain de compléter les dispositions de ce droit d'accord avec les représentants des *ulema* sur les points qu'elles ont laissés dans l'ombre. Il ne dispose pas du pouvoir législatif, mais le pouvoir réglementaire lui appartient et il l'exerce en édictant des règlements (*qanouns*) sous le contrôle du *cheikh ul-islam*, chef des docteurs de la loi. Tel fut l'instrument de toutes les réformes réalisées dans l'empire ottoman au cours du dernier siècle.

Ces changements suivirent de près la renaissance religieuse et la rénovation de l'esprit public, provoquée par la réaction ouahabite, grâce auxquelles fut vraisemblablement prolongée de plus de cent ans l'existence de l'empire ottoman, en pleine décadence au XVIIIe siècle et dont les hommes d'État européens prévoyaient alors la chute imminente.

(1) L'étude de la mystique islamique et de ses principaux organes, les *tourouk*, ne saurait trouver place dans ce travail : elle nécessiterait de longs développements. La faveur avec laquelle elle est considérée et pratiquée par les ulema les plus orthodoxes est un nouvel et décisif argument en faveur de la compréhensivité et de la flexibilité de la doctrine islamique.

Qu'une réforme fût nécessaire lors de l'avènement du sultan Mahmoud en 1808, c'est ce que reconnaissaient même les Turcs les plus attachés aux anciens usages. Organisé pour la conquête et tirant ses principales ressources de la victoire, l'empire des Osmanlis avait dû se résigner à vivre en subissant défaites sur défaites. Les États européens, à la force desquels il ne songeait même pas à résister, entretenaient maintenant des relations actives et suivies avec le Levant. En éveillant de nouvelles idées, en communiquant de nouveaux besoins, leur contact faisait ressortir et rendait plus choquant par la comparaison le despotisme incohérent et désordonné qui régnait dans les possessions ottomanes. Les deux causes principales de ce désordre et de cette anarchie étaient, d'une part, l'abandon ou plutôt l'oubli de la loi religieuse, de la coutume et des règlements qui la complétaient; d'autre part, l'impuissance de celles des règles encore en vigueur de cette législation, mal servie par ses interprètes ignorants et bornés, à satisfaire les besoins nouvellement nés des relations avec l'Europe. La même nécessité se faisait sentir en Égypte où Mehemet Ali venait de s'emparer du pouvoir. Une fois la nécessité de la réforme admise, deux méthodes s'offraient pour l'accomplir. Restaurer les institutions depuis longtemps déchues et déformées en les transformant dans la mesure que le progrès exigeait, de façon à en tirer une organisation sociale à la fois traditionnelle et moderne apte à rendre le peuple ottoman aussi fort et aussi prospère que ses rivaux chrétiens, tout en lui laissant ce qui le distinguait d'eux. Le plan était séduisant autant qu'irréalisable. Son exécution aurait exigé le concours d'hommes exceptionnellement savants, capables et avisés. Où les aurait-on trouvés? Elle nécessitait beaucoup de temps. Or le sultan et son vice-roi étaient tous les deux impatients. Ils choisirent l'autre voie qui leur parut plus claire, plus accessible, plus sûre, en tous cas, plus rapide. Ils empruntèrent à l'Europe ou plutôt à la France, certaines de ses institutions et copièrent partiellement son organisation. C'est sur son modèle que l'armée, l'administration et la législation turques et égyptiennes ont été transformées.

En Turquie furent promulgués successivement de 1850 à 1864 un code de commerce, un règlement sur la compétence et l'organisation des tribunaux de commerce, des codes de procédure commerciale et de commerce maritime, de nombreuses

lois organiques sur la propriété foncière, l'administration des provinces et de la capitale, la nationalité, la police, l'instruction publique, etc., le tout emprunté, souvent sans aucun changement, à la législation française. L'Égypte s'est également, entre 1850 et 1883, approprié avec quelques modifications les codes français qui y sont interprétés suivant la jurisprudence de nos tribunaux, non par les cadis, mais par des juges civils. Seul le droit de la famille y est resté musulman.

Le résultat de ces innovations a été de séculariser dans une large mesure l'État et de remplacer une grande partie de la législation issue du Coran et de la tradition par des dispositions toutes contraires, telles que celles qui réglementent et sanctionnent le prêt à intérêt en le rendant licite même pour les musulmans. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces réformes dont la mise en œuvre a pourtant été faite avec beaucoup de négligence par des hommes qui n'y étaient nullement préparés, c'est la facilité avec laquelle elles ont été acceptées et la faveur que leur application a rencontrée. De même le rétablissement en 1908 de la constitution ottomane, qui proclamait, entre autres choses, « l'égalité de tous devant la loi et devant l'impôt, » fut accueillie avec enthousiasme, même dans le milieu religieux.

Pendant que cette œuvre se poursuivait, les Puissances européennes organisaient les Indes, l'Algérie, la Malaisie, le Turkestan, par la même méthode de superposition de leurs institutions et de juxtaposition de leurs législations, sans rencontrer aucune difficulté.

En Turquie, la réforme produisit des résultats médiocres parce qu'elle y fut mal exécutée. En Égypte, son succès dépassa les espérances; l'amélioration dont elle fut la cause apparaît avec une telle évidence que tous les Égyptiens s'applaudissent de l'avoir réalisée et parlent volontiers d'en généraliser les bienfaits, en achevant la sécularisation de leurs lois et de leurs juridictions (1). L'exemple de ce pays si prospère et si civilisé, dont 95 pour 100 des habitants sont des musulmans, est la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui croient les peuples islamiques inaptes au progrès. Coptes et musulmans,

(1) P. Arminjon, *Le Code civil et l'Égypte* dans *Le Code civil, livre du Centenaire*, p. 735-765.

en complète harmonie, y mènent le même genre de vie, et rien ne distingue sa classe dirigeante de celle des pays d'Europe, à laquelle elle n'est inférieure ni par l'instruction, ni par la culture. L'esclavage et la polygamie n'y sont plus guère qu'à l'état de souvenir, le commerce et le crédit y sont prospères sous leurs formes les plus perfectionnées, sans être gênés par la prohibition que la loi religieuse fait du prêt à intérêt; tous les cultes y sont pratiqués et toutes les opinions religieuses y sont exprimées sans aucune restriction, avec une liberté que certains États européens pourraient envier. Il y a près de cinquante ans, le khédive Ismaïl disait : « Mon pays n'est plus en Afrique, il fait partie de l'Europe. » Ce mot, prononcé un peu prématurément par un homme qui a tant fait pour qu'il devînt une vérité, est maintenant d'une parfaite exactitude.

V. — LA TRANSFORMATION DES MŒURS ET DES IDÉES. — L'IDÉE ET LE SENTIMENT DE PATRIE. — L'IDÉE DE NATIONALITÉ

La transformation des mœurs n'a pas été moins grande dans ce pays que celle des institutions. Quiconque a droit ou simplement prétend au titre d'effendi, s'habille et se loge à l'européenne; les prescriptions religieuses relatives à l'alimentation sont de moins en moins observées. Plus encore que celle des hommes, la condition des femmes musulmanes a changé, en même temps que leur mentalité se transformait. Sous l'influence et des nouveaux usages et de l'instruction dont bénéficient maintenant même les jeunes filles de condition modeste, elles ont pris conscience de leurs droits et de leurs devoirs. Les relations entre époux, entre parents et enfants ont évolué avec la même rapidité que le milieu social. De la conception patriarcale du mariage et de la famille, il ne subsiste guère que quelques usages de bienséance.

La presse de langue arabe, turque, persane a été le principal véhicule des idées européennes; elle a beaucoup fait pour développer chez ses lecteurs le goût de l'information précise et celui de la libre discussion. Les premiers journaux musulmans ont paru il y a moins de cent ans, sur le modèle de ceux d'Europe. Resté longtemps stationnaire, leur nombre s'accroît sans cesse depuis un quart de siècle. En Égypte, deux ou trois

d'entre eux sont de très importants organes comparables aux grands périodiques européens (1). A un degré inférieur, le cinématographe, qui déroule ses films dans les régions les plus reculées, joue le même rôle.

Changement bien plus important : le contact et l'exemple de l'Europe ont suggéré aux Orientaux les idées de l'État et de la patrie territoriale, qui sont l'âme des sociétés occidentales et que la société islamique est restée longtemps sans avoir conçues, tout au moins nettement. Sous la pression et à l'imitation des Puissances, le droit public que nous avons résumé dans les pages précédentes n'a cessé d'évoluer vers les idées occidentales.

Ce droit public avait pour principe fondamental la séparation, au point de vue administratif et juridique, des croyants et des infidèles soumis au même souverain musulman. Ces derniers vivaient sous l'autorité de leurs chefs religieux, en suivant leurs propres lois; ils étaient astreints au paiement de deux impôts spéciaux : la capitation et le tribut foncier; la forme et la couleur de leurs vêtements, l'extérieur de leurs maisons, leur attitude en présence des musulmans étaient réglementés de façon à les maintenir dans une situation inférieure et subordonnée.

Le rescrit (Hatti Chérif) lu à Constantinople le 3 novembre 1839, dans un appareil imposant, du haut du kiosque de Gulkhané en présence du Sultan qu'entourait le corps diplomatique, les hauts dignitaires, les *ulema* et une députation des communautés chrétiennes et israélites, fit une première brèche à ces principes en attribuant aux infidèles les mêmes droits qu'aux musulmans « quant à leur vie, à leur honneur, et à leur fortune. » Ses dispositions furent développées et renforcées par le Hatti-Humayoum du 18 février 1856, par les lois qui en firent application et surtout par la constitution ottomane du 23 décembre 1876 et les lois organiques égyptiennes de 1883 et 1913, d'ou résulte égalité complète de droits et d'obligations pour tous sans distinction de religion.

(1) On trouvera un tableau de la presse musulmane dans Montet : *L'état présent et l'avenir de l'Islam*, pp. 135-137, et dans Zwemer : *The desintegration of Islam*, pp. 134-160. Le premier de ces auteurs donne un total de mille journaux et périodiques musulmans, chiffre qui nous paraît inférieur à la réalité. Voir aussi Huart, *Histoire de la littérature arabe*.

Sans doute une constitution ne vaut que par la manière dont elle est appliquée. Le seul fait que le nouvel ordre de choses a été accepté sans protestation et a reçu une réalisation partielle révèle un prodigieux changement.

L'idée de nationalité que la loi du 19 janvier 1869, applicable dans toutes les parties de l'empire ottoman, fit entrer dans ce droit public fut encore plus caractéristique de l'esprit nouveau et plus riche en conséquences que celle d'égalité. Auparavant tous les musulmans étaient considérés comme les sujets du souverain musulman du territoire où ils se trouvaient, quels que fussent leur origine et leur domicile. Théoriquement, tous les musulmans sont compatriotes, appartenant tous, quels que soient leur lieu de naissance, leur domicile ou leur race, à la communauté fondée par le prophète; soumis à la souveraineté théorique de son khalife, ils jouissent des mêmes droits et sont soumis aux mêmes obligations partout. Que le monde islamique ait pu être partagé en souverainetés indépendantes du khalife, qu'il ait dû, à partir de 1258, se passer de khalife, ce sont là des faits anormaux, antijuridiques, qui n'avaient jamais été reconnus par les *ulema;* que des populations islamiques fussent un jour gouvernées par des infidèles, ceux qui ont élaboré la doctrine orthodoxe n'ont même pas envisagé cette éventualité. La loi de 1869 admet toutes ces situations, elle en règle les conséquences en reproduisant les dispositions du Code français. Elle distingue l'allégeance de la religion. La qualité de musulman ne suffit plus à conférer celle de sujet du sultan. Désormais un musulman peut perdre la nationalité ottomane et acquérir une nationalité étrangère. Cette loi visait seulement à réprimer l'abus de naturalisations étrangères qu'obtenaient souvent à deniers comptants les sujets du sultan en vue de bénéficier de privilèges reconnus aux Européens par les Capitulations; elle eut un effet beaucoup plus vaste : en distinguant nettement au moyen des circonstances matérielles de la naissance, de la filiation, du mariage..., les nationaux des étrangers, elle a donné une base juridique à la nation et un support au sentiment patriotique qui commençait déjà à devenir conscient.

Ce sentiment fut très longtemps masqué chez les musulmans par ceux de leur appartenance à la société islamique qui formait à leurs yeux un seul peuple, momentanément divisé,

mais destiné tôt ou tard à être uni de nouveau sous la souveraineté du khalife et de leur supériorité sur leurs compatriotes infidèles groupés en communautés autonomes et dont les séparaient, autant que la religion, le genre de vie, la législation, les institutions et même la langue.

Ils ont conçu ou plutôt dégagé l'idée de patrie en la voyant réalisée en Occident. Elle s'est emparée de leurs esprits par sa beauté et aussi par la force qu'ils lui attribuaient. En Turquie, en Égypte, dans l'Inde britannique, elle s'est développée et affermie à mesure que le gouvernement, l'administration, la loi se sécularisaient et que s'effaçaient les différences qui séparaient les mœurs, les usages, la condition juridique des membres des diverses communautés religieuses.

Elle peut inspirer deux tendances différentes qui ont pour objectif, l'une, l'indépendance du pays, sa libération de l'ingérence et du contrôle de l'État européen par lequel il est dominé, c'est le but que visent les nationalistes égyptiens; l'autre, le désir de jouir de tous les droits des citoyens de cet État et de participer avec eux sur un pied d'égalité à la vie politique, c'est l'ambition des Algériens, des Tunisiens et des Hindous.

L'écroulement de ce qui subsistait de l'Empire ottoman va faire disparaître le dernier obstacle qui arrêtait les progrès de l'idée nationale chez les musulmans. Tant que la Turquie a fait figure de Grande Puissance, ils pouvaient espérer son relèvement et croire au retour du « khalifat parfait, » l'âge d'or durant lequel tous les fidèles vécurent unis sous les quatre premiers successeurs du Prophète.

On sait avec quelle ténacité et quelle méthode Abdul Hamid s'est efforcé de refaire à son profit l'unité des musulmans en affirmant par mille moyens, les uns religieux, les autres politiques, ses prétentions au titre de khalife, que la constitution du 11/23 décembre 1875 fut le premier document officiel ottoman à lui reconnaître. Il a offert dans sa capitale un refuge aux mécontents contraints de quitter les colonies européennes. Ses émissaires, journalistes, cheikhs des confréries mystiques, agents de toute sorte, se sont répandus partout où il y a des musulmans. Il a multiplié les consulats ottomans et en a fait des centres de propagande. Comprenant tout le parti qu'il pouvait tirer de la presse arabe qui s'est si rapidement déve-

loppée depuis une trentaine d'années, il a en Tunisie, en Égypte, dans les Indes, subventionné les journaux, encouragé et flatté leurs rédacteurs. La presse d'Europe elle-même n'a pas toujours, dit-on, échappé à ce travail de séduction. A l'intérieur de son empire, les agents de l'administration turque ont entrepris de convertir de gré ou de force à la doctrine islamique les fractions dissidentes de l'Islam : Nosairis, Druses, Ismaïlis, Yezidis. Ils leur ont bâti des mosquées et des écoles, imposé des cheikhs chargés de rectifier et de purifier leurs credos; enfin, pour mieux les assimiler, ils ont soumis au service militaire ces populations qui en avaient toujours été exemptées.

Abdul Hamid s'est enfin attaché à placer à la Mecque le foyer du panislamisme, profitant des facilités qu'offrait à la diffusion de cette tendance unificatrice, la mise en contact, par le pèlerinage, des musulmans les plus zélés de toutes les régions de l'Islam. Le résultat de ces efforts a été non seulement de grandir le prestige de l'empire ottoman, mais d'en faire le centre des espoirs de tous les fidèles qu'attristait la décadence des sociétés islamiques. Parmi tant de pays musulmans profondément affaiblis, désorganisés, assujettis, ils virent en lui le seul État resté sinon puissant, tout au moins souverain et beaucoup le crurent capable de rendre à l'Islam sa force militaire et sa prospérité matérielle (1).

Une des raisons de la faveur que cette politique rencontra auprès des musulmans les plus éclairés c'est qu'ils y trouvèrent un aliment aux aspirations politiques souvent encore obscures et mal définies qui les travaillaient depuis longtemps d'une façon plus ou moins latente. Ils virent dans le mythe de la restauration du khalifat, une idée-force accessible aux esprits les plus incultes, bien faite pour unir tous les musulmans, remuer et soulever leur masse inerte en réveillant leur fanatisme assoupi et ils s'imaginèrent que le prestige du sultan de Constantinople, gardien des Lieux-Saints et prétendu héritier des khalifes de Bagdad, offrait un point d'appui solide à une réaction de l'Islam contre la pénétration politique, la mainmise économique et financière, l'envahissement scientifique de l'Occident. Après la chute d'Abdul Hamid, les Jeunes-Turcs continuèrent cette politique en la dépouillant de son

(1) XX. *Le Sultan de Constantinople et le khalifat.* — *Revue de Paris*, 1er septembre 1916, p. 205.

caractère religieux; certains publicistes de ce parti préconisèrent, sous le nom de *panturcisme* et de *pantouranisme*, la substitution du turc à toutes les autres langues parlées dans l'empire, y compris l'arabe, la suppression de l'autonomie traditionnelle dont y jouissent les communautés religieuses et de nombreuses peuplades ou tribus, enfin l'annexion à la Turquie de tous les musulmans supposés de race touranienne : russes, persans, etc., etc... On sait que l'application de ce programme en Albanie et en Macédoine fut une des causes de la guerre balkanique.

Ces visées, parfaitement chimériques, ne pouvaient avoir d'autre effet que d'affaiblir le sentiment national chez les musulmans. L'effondrement de la Turquie les a réduites en poudre et, maintenant que cet obstacle est écarté, on peut espérer que l'idée de la patrie territoriale, dégagée de tout alliage religieux, va être conçue par tous les Orientaux comme elle l'est déjà par les Tunisiens et les Égyptiens.

Un des éléments de cette idée et de ce sentiment étant le désir d'établir ou de développer l'indépendance du pays, la haine des étrangers qui entravent cette indépendance les accompagne et les fortifie presque toujours et ils revêtent souvent une forme violente. Dans les colonies, ils ont pour premier résultat de rendre les indigènes moins maniables, plus susceptibles et plus rétifs. Cette tendance, incommode aux colons et aux administrateurs coloniaux, est pourtant non seulement naturelle et inéluctable, mais heureuse et désirable. Nous devrions donc nous efforcer d'encourager tout ce qui peut avoir pour effet d'élargir le cœur des sujets musulmans de nos possessions africaines dont beaucoup sont encore exclusivement attachés à leur famille, à leur tribu et à leur religion, pour y faire germer tout d'abord l'amour de leur pays, puis, dans une sphère supérieure, l'amour de la France. Pour cela, il faut se garder de les parquer dans leur vie sociale, mais au contraire, tout en respectant leurs habitudes et leurs coutumes, les intéresser à la gestion des affaires publiques, leur ouvrir le plus libéralement possible l'accès des fonctions et du pouvoir, de façon à en faire graduellement de véritables citoyens.

VI. — LA CULTURE ISLAMIQUE ET SON AVENIR

Tous ceux qui, ayant séjourné ou simplement voyagé dans le Levant, en Tunisie, et même en Algérie, sont entrés en relation avec les gens du pays, ont été frappés du prestige que notre civilisation exerce sur les musulmans, du goût qu'ils manifestent pour notre culture, de la faveur que trouvent auprès d'eux nos idées sans en excepter les plus récentes et les plus hardies et de ce que cependant ils restent inébranlablement attachés à leur religion, même quand ils négligent d'obéir à ses commandements. Certains d'entre eux déploient, il est vrai, une profonde érudition pour démontrer que toutes les institutions modernes sont, non seulement compatibles avec le Coran et la tradition, mais conformes à leur esprit et même prévues par eux.

Quoi qu'il en soit, des musulmans convaincus et dévots ne voient aucune difficulté à promulguer ou à appliquer en qualité de ministres, d'administrateurs, de juges ou d'avocats, des lois ou des règlements en contradiction avec leur législation religieuse. Il y a quelques années, l'Égypte avait pour cheikh-ul-islam un ancien conseiller à la cour d'appel qui, en cette qualité, avait rendu d'innombrables arrêts par lesquels il condamnait des débiteurs à payer les intérêts par eux promis. Un des plus savants ulema du Caire a publié deux volumes sur le commentaire du Code civil égyptien, lequel est la copie du Code Napoléon. La Tunisie pourrait fournir des faits analogues. Beaucoup de lettrés, particulièrement dans l'Indoustan, se disent héritiers des Motazélites, école théologique fondée au VIII[e] siècle et qui disparut cinq cents ans plus tard sous le coup de la persécution. Leur programme a été développé dans plusieurs ouvrages par leur principal représentant, sir Syed Ameer Aly, qui fut juge à la Haute-Cour de Bombay. Ils visent à moderniser l'Islam et à rationaliser sa doctrine que, sans aucun souci de la vérité historique, ils prétendent ramener à ses origines.

Ces dispositions de la classe dirigeante montrent assez clairement quelle place la doctrine islamique occupe dans son âme et quelle action elle exerce sur son intelligence et sur sa volonté ; elles permettent de pronostiquer son avenir.

L'Islam peut être envisagé comme une religion, comme un système politique, juridique, économique et comme une culture.

En tant que religion, il a gardé une grande partie de son empire. Ceux qui la professent lui restent profondément attachés et le plus grand nombre d'entre eux la pratiquent régulièrement, font les cinq prières quotidiennes, la première aux lueurs de l'aube et passent toutes les journées du mois de ramadan sans prendre presque aucun aliment ni aucune boisson. Le pèlerinage dont l'accomplissement est pourtant laissé à l'appréciation des fidèles, groupe chaque année autour de la Kaaba des centaines de milliers de musulmans venus de toutes les régions du monde au prix de grandes fatigues, de fortes dépenses et parfois au péril de leur vie. Nous avons vu que, même dans les pays dont le souverain en fait profession et où il reste religion d'État, le domaine de sa législation ne cesse de se rétrécir et se réduit, dans l'Afrique du Nord et dans les Indes, aux relations de famille et aux successions. Le droit musulman est pourtant, dans toutes ses parties, une belle construction édifiée avec une logique subtile sur un plan très original durant les trois premiers siècles de l'hégire. C'est alors que les jurisconsultes, jugeant sans doute parfaite l'œuvre des fondateurs des quatre écoles de jurisprudence et de leurs premiers continuateurs, ont renoncé à la remanier et à l'adapter aux besoins de leur temps, pour limiter leur rôle à dégager, par un commentaire fidèle, l'opinion des grands maîtres d'autrefois.

La culture musulmane, qui brilla d'un si vif éclat, est maintenant chose du passé. Les poètes, les prosateurs, les philosophes, les théologiens qui florissaient à Mossoul, à Bagdad, à Damas, au Caire, en Sicile, en Espagne et dans le Maghreb, n'ont pas eu, depuis très longtemps, de successeurs; bien pis, il est peu d'hommes instruits en dehors des uléma qui soient capables de les apprécier et même de les comprendre. Trop nombreux sont ceux d'entre eux qui parlent et écrivent fort bien le français, se tiennent au courant de notre production littéraire et qui ignorent à peu près complètement l'arabe classique.

La décadence de l'architecture et des arts décoratifs a été beaucoup moins soudaine et complète. Des monuments récents, mosquées, écoles, palais, fontaines, conçus et exécutés par des

architectes et par des ouvriers indigènes, sont remarquables par la diversité des plans, l'élégance des proportions, la richesse de l'ornementation, la finesse des détails. On en peut dire autant de tout ce qui concerne l'ameublement, le vêtement et la parure. On trouvait naguère dans tous les pays musulmans d'innombrables artisans qui étaient de délicats artistes, et il existe encore en Perse, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, au Maroc, quelques ouvriers d'art qui ont gardé, en même temps que les procédés traditionnels de leur métier, assez de goût et d'invention pour exécuter autre chose que des articles de bazar. Mais l'influence des modes européennes, l'engouement pour les bibelots importés et pour les antiquités les privent de travail. Eux-mêmes croient faire merveille en imitant gauchement la camelote européenne que recherchent les indigènes. Enfin leurs ouvrages ont perdu leur caractère depuis qu'ils sont fabriqués avec des matières premières manufacturées. Encore un peu de temps, on peut le craindre, et ils disparaîtront comme ont disparu les poètes, les conteurs et les philosophes.

Il est très difficile de remonter ce courant. Tout au moins les gouvernements et les administrations locales devraient-ils faire en sorte que les monuments officiels soient toujours construits, décorés, et, autant que possible, meublés dans le style qui fut déterminé par l'interdiction contenue dans le Coran, de reproduire les êtres animés et par la vie sociale menée à la grande époque dans les pays musulmans et qui est encore maintenant celui qui convient à leur climat et s'harmonise le mieux avec l'aspect de leurs localités. L'organisation de l'apprentissage, la réorganisation des corporations de métiers longtemps florissantes et dont les cadres subsistent encore, le développement des écoles professionnelles et des ateliers modèles qui fonctionnent déjà avec succès en Algérie, en Tunisie et en Égypte, auraient pour résultat de maintenir ou de reconstituer la classe des artisans et de faciliter la renaissance des arts plastiques.

VII. — CONCLUSION

On le voit, l'évolution si rapide, la transformation profonde que nous avons décrites n'ont point produit un bien sans

mélange. S'il est heureux que l'Islam ait cessé d'absorber toute l'existence de ses fidèles et se réduise de plus en plus à les doter d'une foi et d'une morale, on peut regretter le déclin de la civilisation qu'il a engendrée et dont la rénovation enrichirait l'humanité. Il faut donc se garder de souhaiter l'européanisation totale des nations musulmanes. Que ces hommes se gardent de renoncer à ce qui fait leur originalité. Ils n'ont nullement besoin de manger, de se vêtir comme nous, de copier nos modes, de suivre nos engoûments, de prendre et de laisser en même temps que nous nos manies éphémères. Si la classe riche et le monde des fonctionnaires vivent presque entièrement à l'européenne, la masse des paysans, des ouvriers, des petits patrons, a conservé en grande partie ses vieilles idées et ses anciens usages. Au-dessus d'elle, les ulema vivent et pensent comme pensaient et vivaient leurs prédécesseurs, il y a cinq ou six cents ans; ils enseignent dans les medressehs aux milliers d'étudiants qui se pressent chaque jour autour de leurs chaires magistrales, en expliquant des commentaires qui datent pour la plupart du XIVe ou du XVe siècle, les sciences instrumentales et finales : grammaire, rhétorique, logique, exégèse coranique, théologie, droit..., dont ils conservent le précieux héritage pour en transmettre le dépôt (1).

Devenus uléma eux aussi après de longues années d'études et de nombreux examens, leurs disciples vivent à la campagne ou dans les quartiers indigènes des villes et exercent une grande influence sur les gens du peuple. Appartenant tous à des familles pauvres et de condition modeste, étroitement confinés dans leur milieu, ils ignoraient naguère tout de la vie moderne. On a compris il y a quelques années en Tunisie et en Égypte la nécessité d'ouvrir ces esprits aux idées et aux méthodes de notre temps. La Khaldounia, fondée dans le premier de ces pays pour développer l'instruction chez les musulmans, a organisé des cours de français et de science qui sont suivis avec beaucoup d'attention par les étudiants de la Grande Mosquée. Au Caire, des cours analogues sont faits depuis quelques années aux étudiants d'El Azhar dont beaucoup possèdent maintenant

(1) Sur l'enseignement dans les medressehs indigènes, Delphin : *Fas*, son université et l'enseignement supérieur musulman; Snouke-Hurgronje, *Mekka*, 2e volume; et P. Arminjon, l'*Enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Égypte*.

le français. Plusieurs d'entre eux suivent les cours de l'Université libre égyptienne.

L'École des cadis prépare d'une façon très pratique les cheikhs qui se destinent aux fonctions de juges musulmans en leur apprenant ce qu'il ne leur est plus possible d'ignorer. L'empressement, le zèle et la docilité avec lesquels ces jeunes gens ont toujours, dès le début, suivi cet enseignement sont aussi remarquables que les résultats rapides et brillants qu'il obtiennent.

Le jour où, les universités musulmanes ayant été réformées et modernisées, les ulema, devenus des hommes de leur temps, posséderont les langues européennes, ne seront plus étrangers aux sciences exactes, étudieront l'histoire, la philologie, le droit comparé en observant les méthodes critiques, ce jour-là, qui n'est peut-être pas très éloigné de nous, la culture islamique sera enfin en voie de rénovation.

C'est également en instruisant nos sujets musulmans que nous les rapprocherons de nous et en ferons des citoyens. Sans parler de nos possessions de l'Afrique occidentale, il est déplorable que le nombre des enfants algériens et tunisiens auxquels le français est enseigné soit dérisoire et que celui des écoles qui leur sont ouvertes reste infime. Nul ne se préoccupe d'encourager les soldats indigènes à utiliser leur temps de service militaire pour apprendre notre langue. En même temps qu'elle, ces enfants et ces jeunes gens acquerraient les notions fondamentales de notre civilisation; et ces nouvelles idées chasseraient les vieilles erreurs et les préjugés qui obscurcissent leurs esprits et immobilisent leurs volontés. Munis de cette clef, ils pourraient franchir l'étroite enceinte des croyances plus ou moins déformées, des dogmes et des préceptes souvent mal compris qui forment tout leur horizon intellectuel, nous rejoindre et marcher à nos côtés du même pas que nous. La seule raison qu'on ait donnée pour tenter de justifier la scandaleuse parcimonie des crédits alloués aux écoles indigènes est qu'elles ne répondraient à aucun besoin. Cette allégation, d'ailleurs invérifiable là où ces écoles n'existent pas, c'est-à-dire presque partout, est inexacte. Fût-elle vraie que nous n'en aurions pas moins pour devoir de mettre l'instruction à la portée de ces populations dont nous avons la garde, et qui payent très largement leur part d'impôt, en la leur présentant

sous une forme pratique, assimilable, appropriée à leur mentalité, autant que possible technique et professionnelle, et en y ajoutant l'attrait de récompenses et d'avantages : prix et primes scolaires, etc. Plus encore que celle des garçons l'éducation des filles hâterait la transformation des sociétés musulmanes.

La condition des femmes qui résulte des relations entre époux telles qu'elles ont été fixées par la législation islamique et des droits exorbitants dont leurs maris disposent sur elles, voilà la différence essentielle qui sépare les familles musulmanes des nôtres. Cette différence s'est considérablement atténuée en Égypte et même en Turquie dans la classe riche et cultivée et ce progrès est dû pour une bonne part aux maisons d'enseignement, religieuses pour la plupart, si nombreuses et si prospères dans ces pays et qu'on y trouve même dans des localités éloignées. Ailleurs la complète ignorance, l'effacement pour ne pas dire la nullité, de la femme sont la principale cause, surtout chez les gens du peuple, de l'état social arriéré des musulmans. Pour que la femme musulmane, trop souvent jusqu'ici traitée comme une servante ou comme un instrument de plaisir, devienne pour son mari une compagne, pour ses enfants une éducatrice, il faut lui donner les connaissances et les qualités qui lui manquent. Le moyen le plus rapide et le plus pratique d'y parvenir est d'organiser des écoles ménagères, des cliniques, des ouvroirs, fixes ou ambulants, où elles apprendraient l'hygiène élémentaire et la tenue du ménage tout en perdant leurs préjugés et leurs préventions.

De tout ce que nous venons d'écrire, nous paraît résulter que la religion islamique, qui fait preuve d'une remarquable faculté de s'adapter aux mœurs et aux croyances des peuples chez lesquels elle s'implante, règle de moins en moins la vie profane de ses fidèles et tend à se confiner dans les limites de leur conscience individuelle, que les musulmans abandonnent leur genre de vie, changent leurs idées, leurs sentiments, leurs coutumes, pour adopter, parfois sans discernement, nos usages, prendre nos besoins, se soumettre à nos lois et à nos institutions, bref, évoluent vers la société occidentale qu'ils enrichiront d'une force immense encore incomplètement et imparfaitement utilisée.

Il y a près de soixante ans, Prevost-Paradol traçait dans

les dernières pages de la *France nouvelle* le tableau d'une France africaine aussi riche et plus peuplée que la France métropolitaine dont, alors déjà, la population restait stationnaire, formant en étroite union avec elle, tout en jouissant d'une large autonomie, un empire français méditerranéen, solide et brillant alliage de deux races et de deux civilisations.

Cette prophétie est en voie de se réaliser. A l'heure présente, les possessions françaises d'Afrique comptent plus de 30 millions d'habitants. Elles ont, depuis une quinzaine d'années et spécialement pendant la guerre, réalisé des progrès merveilleux. Leur avenir est illimité. C'est là que la France dépeuplée, dévastée, appauvrie, doit fonder ses principaux espoirs. Son avenir de Grande Puissance dépend surtout de la politique qu'elle suivra à l'égard de ces populations pour la presque totalité musulmanes. Plus qu'aucun autre État, elle est donc intéressée à la juste et prompte solution du problème musulman.

XX.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA RENOMMÉE POSTHUME

DE SAMUEL BUTLER

SAMUEL BUTLER, A MEMOIR, par HENRY FESTING JONES (1)

Il y a tantôt un demi-siècle paraissait à Londres, sans nom d'auteur, un petit livre signalant l'existence d'une terre inconnue. Le pays, difficile à localiser en dépit de la précision des descriptions du voyageur, s'appelait *Erewhon*, nom dans lequel certains lecteurs eurent bientôt fait de découvrir l'anagramme du mot *nowhere*, qui est l'équivalent d' « Utopie. » Mais plus qu'à la topographie, l'auteur s'intéressait aux mœurs des habitants. Les Utopiens étaient un peuple fort avancé, mais professant sur toutes choses les idées les plus singulières. Du succès et du bonheur ils faisaient une vertu, et se montraient sans pitié pour l'infortune et la misère. Chez eux la maladie était réprimée avec la dernière rigueur, tandis que le vice était soigné dans des *sanatoria*, à peu près comme nous traitons les maladies. Un financier véreux n'était nullement déshonoré; loin de le faire mettre en prison, sa peccadille lui valait la sympathie universelle, tandis que sa victime passait, pour « excès de confiance, » devant le tribunal des dupes. Venait-on toutefois à se sentir pris d'un inquiétant accès de canaillerie, on se plaçait entre les mains d'un « directeur » qui vous ordonnait un régime,

(1) 2 vol. gr. in-8°, Londres, Macmillan édit.

sans que cela nuisît à la considération. En revanche, la mauvaise santé et surtout la maladie grave étaient tenues pour des désordres qui appelaient la vengeance des lois. Une fièvre typhoïde, une phtisie étaient de véritables crimes. Pour ces forfaits, pas de pardon. Le malade s'entendait brutalement condamner. L'auteur citait de terribles exemples de ces arrêts.

Entre autres coutumes singulières, les Utopiens avaient encore plusieurs institutions étranges, telles que ces « Collèges de Déraison, » où la jeunesse passait ses plus belles années à étudier des langues mortes depuis longtemps, et à s'instruire dans la connaissance des Sciences hypothétiques ; il y avait aussi les « Banques musicales, » magnifiques monuments d'une antiquité vénérable où était émise, aux sons de l'orgue, une monnaie spéciale, qui cependant n'avait plus cours dans la vie ordinaire, sans que cette circonstance eût altéré le pouvoir de ces séculaires maisons de crédit. Mais le trait le plus curieux de ce surprenant pays, c'était la proscription, sous les peines les plus sévères, de tout instrument mécanique. C'est ainsi que notre voyageur, ignorant les lois de l'État, s'était vu jeter en prison parce qu'on l'avait trouvé possesseur d'une montre. Il apprit bientôt la raison de cette coutume inexplicable.

Erewhon avait connu, en effet, de longs siècles avant nous, une civilisation industrielle qui laissait bien loin en arrière celle de l'Europe moderne. Des sages jetèrent le cri d'alarme. Effrayés de la concurrence dont l'homme était menacé par l'ouvrage de ses mains, ils virent le moment où la race serait réduite à l'esclavage et « serait à la machine ce que les animaux domestiques sont à l'homme. » Les progrès de la mécanique faisaient prévoir le jour où celle-ci deviendrait la reine de l'univers, reine monstrueuse, dont l'homme ne serait plus que l'humble parasite. La crainte de cet avenir inspira aux Utopiens une résolution héroïque : toutes les machines furent détruites, ainsi que tous les livres de science et tous les instruments qui servaient à les produire; on ne conserva que celles qui dataient de plus de trois siècles avant la visite de l'explorateur. Des guerres sanglantes suivirent cette révolution. Puis la paix s'était rétablie, et l'État d'Erewhon jouissait désormais d'une félicité où seules les ruines d'une gare de chemin de fer et quelques débris de machines recueillis dans les musées témoignaient de l'ancienne barbarie abolie...

Tel était ce livre piquant, semé de vues profondes, et l'un des plus charmants ouvrages satiriques d'une littérature illustrée par les immortels pamphlets du doyen Swift. Aussi le roman d'*Erewhon* fut-il assez bien accueilli pour qu'une seconde édition, accrue de quelques nouveaux morceaux, suivit de près la première, et qu'une traduction en langue néerlandaise, puis une seconde en allemand, le fissent connaître à l'étranger, sans que, du reste, la renommée de l'auteur en devînt jamais populaire (1). Je crois qu'en France le nom de Samuel Butler a été prononcé pour la première fois vers 1883 par James Darmesteter, dans un morceau que je n'ai d'ailleurs pas retrouvé dans le recueil de ses *Études anglaises*. Ce nom continuait à être pour l'étranger, et pour la plupart des Anglais même, celui de l'auteur d'*Hudibras;* à moins que quelques hellénistes se souvinssent d'un Samuel Butler, évêque de Lichfield et grand-père de notre écrivain, lequel avait donné une savante édition d'Eschyle en neuf volumes : car il se trouve qu'en Angleterre Eschyle a le privilège d'être édité par des évêques.

Et peut-être la versatilité de notre auteur ne faisait-elle qu'ajouter à la confusion; car on voyait le même Butler (mais était-il possible que ce fût bien le même?) tantôt exposer des peintures à la Royal Academy, tantôt publier un recueil de *Gavottes* pour piano, et même faire jouer un « oratorio-bouffe » intitulé *Narcisse*, où il avait tenté d'unir sa double passion pour Haendel et pour Offenbach. Il y avait de quoi dérouter. Et comme si ce n'était pas assez de tant de fers sur le feu, on apprenait que ce peintre se mêlait d'exégèse; ou bien on recevait l'écho de sa querelle avec Darwin sur les lois de l'évolution; jusqu'à ce que ce touche-à-tout, non content d'avoir « inventé » un chapitre inédit de l'histoire de la Renaissance, en consacrant plusieurs volumes au sanctuaire de Varallo, se mît en devoir de bouleverser la critique homérique ou de remuer l'éternelle question des sonnets de Shakspeare.

Nul doute que le public eût renoncé à suivre une humeur si mobile, quand même il n'aurait pas été rebuté par les espiè-

(1) Une traduction française d'*Erewhon* a paru récemment à la *Nouvelle librairie nationale*. La traduction néerlandaise date de 1873 et la version allemande de 1879. On vient de traduire aussi dans la même collection *The way of all flesh*. On ne peut s'empêcher de remarquer que les ouvrages de Swift étaient traduits en français dès 1721 et 1727, un an après leur publication en anglais.

gleries de cet original qui prenait sur chaque sujet le contre-pied de tout le monde. Il devait tenir cette série d'incarnations disparates pour les efforts d'un brouillon qui cherche à se singulariser. Mais si Butler avait compté sur ce moyen de succès, il faut convenir qu'il avait fait un fort mauvais calcul. L'ironie est déjà quelque chose d'inquiétant; le décousu et le caprice achèvent de tout gâter. Le lecteur aime les talents à ligne définie et les catégories bien nettes; il ne supporte guère que l'on ait, comme on dit, tant de cordes à son arc. Ainsi Butler, en croyant multiplier ses chances, ne faisait que les compromettre à plaisir; son inconsistance empêchait de le prendre au sérieux. Il réussissait seulement à se brouiller tour à tour avec toutes les puissances qui étaient en état de faire les réputations, s'aliénant successivement l'Église officielle et la chapelle des Darwinistes, qui formait comme une seconde Église nationale, et enfin s'attirant la haine des universitaires par sa critique subversive d'Homère et de Shakspeare.

Le fait est que jamais Butler ne devait plus de son vivant retrouver la faveur qui avait souri à son premier livre. Chacun des suivants ne rencontrait plus désormais qu'un accueil de plus en plus glacial. C'était une collection de *fiascos*, une suite de livres morts-nés, qui rappelle les « fours » de l'auteur d'*Armance* et de *l'Amour*.

Il souffrait cependant de sa mauvaise étoile. Il était vexant d'être, à l'âge de soixante ans, l'auteur le plus invendable d'Angleterre. Butler en trouvait la raison : il n'avait jamais invité aucun critique à déjeuner. Il finissait pourtant par tirer une consolation amère de son sort opiniâtre d'écrivain méconnu. Il en appelait à la postérité et, — toujours comme notre Stendhal donnant rendez-vous à la gloire en 1880, — il se flattait que l'avenir le vengerait du présent. Dans son dernier ouvrage, revenant après de longs déboires au thème qui lui avait valu l'unique succès de sa carrière, il faisait un *Nouveau voyage au pays d'Utopie*. Et il imaginait que sa personne, ou plutôt son souvenir, y était devenu dans l'intervalle l'objet d'une religion nouvelle, qui avait remplacé le vieux culte d'Ydgrun, si bien qu'il assistait tout vif à sa propre apothéose sous le nom mythique de *Sunchild* ou de Fils du Soleil...

Ce nouveau *Voyage d'Erewhon* paraissait en 1902, l'année même de la mort de Butler. Et l'année d'après, la publication

d'un roman autobiographique, dont le titre, *The way of all flesh*, peut se rendre à peu près par les mots *Une vie*, donnait brusquement à l'écrivain une gloire posthume qui lui avait été refusée pendant toute son existence. Le charme était rompu. Les admirateurs venaient en foule. Les livres de Butler se vendaient. M. Bernard Shaw déclarait leur auteur « le plus grand écrivain de la deuxième moitié du XIXe siècle, » et *Erewhon* « le meilleur roman de son espèce qui eût paru depuis *Gulliver*. » Les éditions se multipliaient avec rapidité, tandis que *The way of all flesh* devenait ce qui s'appelle un succès mondial et connaissait les gros tirages que son malchanceux auteur avait ambitionnés en vain toute sa vie. Il lui avait suffi de mourir pour devenir classique. Chaque année, un banquet d'*Erewhon* réunissait un groupe d'amis autour de sa mémoire, et le cercle chaque fois allait s'élargissant. Butler prenait figure de maître, de précurseur. Ses carnets, ses notes, les moindres bribes de ses ouvrages étaient soigneusement recueillis. On imagine l'écrivain souriant, derrière sa barbiche, de son sourire désabusé, en présence de tant de manifestations d'une célébrité désormais inutile et devant ce tardif retour qu'il avait prophétisé.

De ce culte récent pour l'auteur d'*Erewhon*, les deux gros volumes du *Mémoire* de M. Festing Jones sont bien le témoignage le plus monumental, en même temps que le genre d'hommage le plus propre à satisfaire les mânes ulcérés du modèle. Butler avait d'ailleurs pris soin d'en préparer les éléments, en annotant lui-même ses papiers et ses lettres. Et, pour publier ces reliques, de quel éditeur plus pieux eût-il su faire choix qu'en désignant le compagnon de ses dernières années, son collaborateur de *Narcisse* et d'*Ulysse?* On trouvera dans cet ouvrage tout ce qui est de nature à éclairer les livres de l'écrivain anglais qui s'est le plus « confessé, » et qui a écrit que « quoi qu'on fasse, on ne fait jamais que son portrait. » Sur la famille de Butler, sur sa personne, sur ses amis, sur son histoire morale et littéraire, tout est dit dans ces neuf cents pages, tout, jusqu'aux niaiseries les plus insignifiantes, telles que le nombre de coups de brosse que l'écrivain se donnait chaque jour sur les cheveux, sa passion des œufs frais et le compte de ses cigarettes. De son héros, M. Festing Jones pense que tout est sacré. Que dis-je ? Ne va-t-il pas, pour s'identifier avec lui, jusqu'à nous faire part de ses propres difficultés de famille, par

la raison que Butler s'entendait mal avec la sienne? Qu'eût pensé l'humoriste de ce trait de *Sunchildisme?*

Il va sans dire que ce dévot admire sans réserve et que son énorme compilation a pour but de venger la mémoire de Butler et de réparer l'injustice de ses contemporains. Et pourtant, quand on vient de lire cet interminable « *Mémoire,* » on ne peut vraiment soutenir que l'opinion se soit trompée. C'est toujours bientôt fait d'accuser le public : presque toujours, le malheur des gens est causé par eux-mêmes. On en trouve la raison beaucoup moins dans les circonstances que dans quelque défaut d'esprit ou de caractère. Je ne connais pas une note de la musique de Butler, mais s'il n'était qu'un peintre manqué, à qui la faute? Le fait qu'il renonça de lui-même à la peinture est le plus irrécusable des aveux. Il ne put donc s'en prendre à autrui de la déception qu'il éprouva de ce côté. Son début littéraire avait été fort engageant, et ce n'est la faute de personne s'il fit tout ce qu'il fallait pour gâter ses affaires. Le roman qui lui a valu la gloire parut après sa mort. De quoi eut-il à se plaindre? Il était d'excellente famille, et préféra à cette famille les risques de la bohême. Son père lui coupa les vivres. Il refit sa fortune à la Nouvelle-Zélande, la hasarda et la perdit dans de mauvaises spéculations. Cette mésaventure n'a rien d'exceptionnel. La gêne fort tolérable qui en résulta pour l'écrivain ne peut passer non plus pour un malheur bien dramatique. Butler eut un ami qui le trompa. Sa manière d'être avec Pauli est peut-être le seul trait de générosité qu'on trouve dans sa vie. Il en fut mal récompensé. Cet homme, plus riche que Butler, eut l'art de se faire entretenir pendant trente ans par son ami. Ce fut pour Butler une sottise, mais cette sottise lui valut le plaisir d'une bonne action qui a fait la meilleure affaire?

Butler eut enfin une amie, et elle était charmante. Miss Savage eut pour lui pendant plus de quinze ans le dévouement le plus ingénieux, toute la tendresse délicate que déploie une femme pour consoler l'irritation d'un amour-propre blessé. Elle était cultivée, elle avait de l'esprit. Elle écrivait des lettres d'un tour qui fait penser à la correspondance de Mme du Deffand. Les fragments recueillis par M. Festing Jones sont la partie la plus précieuse de son indigeste ouvrage. On ne peut les lire sans un sentiment de pitié. C'est l'histoire d'un lamentable malentendu. Miss Savage boitait; elle mettait

à réparer ce désavantage toutes les grâces que les femmes savent déployer pour faire oublier une légère infirmité. Elle s'était fait un petit roman à demi maternel, où elle se figurait l'union assez douce de sa disgrâce physique et d'un beau talent méconnu ; de cette double infortune, son grand cœur se chargeait de faire une copie assez approchante du bonheur. Elle aimait, et il n'aimait pas. Il refusait le don du ciel. Son égoïsme de vieux garçon trouvait toutes naturelles les flatteries les plus touchantes que lui prodiguait une femme exquise, mais ne lui épargnait en retour aucune des rebuffades les plus humiliantes. La crainte d'une chaîne et des embarras d'un ménage effarouchait ses habitudes. Il laissait des mois sans réponse des lettres délicieuses, ou bien répondait en parlant de ses rhumes de cerveau. Cependant elle se mourait lentement d'un cancer. Butler n'alla pas une fois la voir à l'hôpital. Il ne se douta de son mal et peut-être de son amour que quand elle fut tout à fait morte. Tout cet épisode, où la femme se montre constamment si supérieure à l'homme, ne donne pas une grande idée du cœur de celui-ci. L'écrivain se consola en peignant miss Savage sous les traits charmants d'Alethea. Sa vie se passa à regretter l'existence qu'il avait gâchée.

C'était un caractère timide et révolté, un inquiet, d'un orgueil malade, d'une sensibilité froissée qui était en lui pour ainsi dire à l'état de rhumatisme, et qui ne pardonnait au monde aucune de ses déconvenues successives. Ce qui l'irritait surtout, c'était la tromperie, le mensonge, ou tout ce qu'il appelait ainsi et qui lui paraissait entreprendre sur l'indépendance de son jugement et sur les droits de sa raison. Tout enfant, une de ses indignations fut de découvrir un beau jour que les poulets n'étaient pas tout entiers du poulet, mais qu'il y avait, avec peu de chair, un tas de plumes, une carcasse et une quantité d'entrailles et d'abatis qui n'étaient bons à rien. Il s'aperçut aussi avec scandale que les jupes de sa mère n'étaient pas « naturelles, » qu'elles ne tenaient pas à la personne, mais qu'elles n'étaient qu'hypocrisie, mascarade, camouflage destiné à « faire des mystères où la nature n'en a pas fait. » Dès lors, il tint rancune aux femmes comme à des créatures de fourberie et d'illusion. Plus tard, la Croix du Sud n'était pas une croix, mais un misérable triangle avec une queue ridicule qui le remplit de mépris. Ces dispositions critiques sont le trait domi-

nant du caractère de Butler. Toujours il demeura le petit garçon qui se fâchait parce qu'il y avait du déchet dans le poulet et que Mme Butler cachait ses jambes. Il en voulait à la nature de tout ce qu'il faut rabattre des impressions de nos sens, et à la vie entière de tous les démentis qu'elle inflige aux idées et aux enseignements appris. Son orgueil ne souffrait pas d'être mystifié. Il séchait de la peur d'être dupe. Il avait le malheur d'être né esprit fort.

Qu'on imagine ce qu'un tel caractère peut produire chez un garçon destiné à l'Église et grandi dans le giron du clergé anglican. La crise de la foi, cet accident banal de la jeunesse du dernier siècle, devait être chez lui particulièrement grave. Les raisons qu'il en donne ne sont pas des plus fortes; ses doutes sur la Résurrection sont d'un rationalisme enfantin qui faisait déjà sourire en 1860. Il eut l'honnêteté de se refuser à vivre d'un culte auquel il ne croyait plus; mais il lui resta dans la vie cette attitude spéciale qui est celle des défroqués. Et toujours son intransigeant besoin de « vérité » devait le pousser étourdiment dans de nouvelles aventures. Un des livres qui exercèrent sur lui la plus grande influence, fut celui de Darwin sur l'*Origine des espèces*. Les meilleurs chapitres d'*Erewhon*, qui forment le noyau primitif du roman, ne sont qu'une rêverie « évolutionniste » sur l'avenir des machines. L'illustre savant, lié d'amitié avec la famille de Butler, goûtait vivement cette fantaisie. Mais voilà que Butler vint à s'apercevoir que la théorie de l'évolution, loin d'être, comme il l'avait cru, une création de Darwin, avait été esquissée depuis plus de cent ans par Buffon et Lamarck : voilà l'idole aussitôt détrônée; du rang de penseur, le maître déchoit à celui de vulgarisateur, moins encore, à celui d'un grossier imposteur, qui exploite effrontément au profit de sa gloire un système dont il n'avait pas le mérite. De là une querelle où Butler n'eut pas le beau rôle et qui prouve d'ailleurs son incroyable légèreté. Aucun naturaliste n'ignore ce que la science doit à Lamarck et au génial auteur des *Époques de la nature*. Darwin n'était pas responsable des étonnements de Butler. Celui-ci ne mettait pas les rieurs de son côté quand il s'attaquait à un homme de réputation universelle : c'étaient les piqûres d'un insecte, celles d'un Fréron contre Voltaire. En traitant Darwin de « Pecksniff, » — comme nous dirions : de Tartuffe, — il ne faisait qu'aggraver son cas et

se brouiller avec le parti positiviste, comme il avait déjà fait avec le parti religieux. C'était un chef-d'œuvre de maladresse.

Or cette haine de l'autorité, cette horreur des préjugés, de la grimace, de la « fausse monnaie », qui sont la passion maîtresse de Butler, tout cela se résumait pour lui dans ses sentiments de famille. Sa famille, c'était tout ce qu'il exécrait le plus au monde : c'était l'Église, c'était l'École, c'était son grand-père l'ancien professeur de Shrewsbury et l'évêque de Lichfield, c'était son père le chanoine Butler, c'était la tyrannie de la tradition dans ce qu'elle avait de plus « hypocrite » et de plus oppressif; c'était en un mot tout ce qui s'oppose à l'effort d'un esprit qui veut se « libérer. » La lutte contre sa famille fut la grande affaire de Butler et l'occupation de sa vie. Son père lui ayant fermé les cordons de sa bourse, sans d'ailleurs le déshériter, au moment où le jeune homme déclara renoncer à la carrière ecclésiastique, Butler ne lui pardonna jamais cette « injustice. » Tout ce qu'on peut faire pour décrier ses parents, devint son exercice ou son *sport* préféré. C'est encore un trait de la ressemblance que nous avons à noter de notre écrivain avec Stendhal : tous les sarcasmes d'*Henri Brûlard* contre le malheureux Chérubin Beyle et la tante Séraphie, ce fut le privilège de Butler de les rééditer (d'ailleurs à son insu) ; avec cette différence que le fond de l'affaire est ici une question d'argent, et que, de cette haine tenace contre les auteurs de ses jours, Butler eut le triste avantage de ne pas excepter sa mère. « Je suis né de parents riches mais malhonnêtes, » telle était une de ses plaisanteries favorites. Et parodiant, avec sa gaîté de mauvais clerc, le mot de l'Évangile, « Si un homme ne hait ses parents, etc., » il écrivait des phrases dans le goût de celle-ci : « Les pires ennemis qu'un homme ait au monde, ce sont ses père et mère. » Il avait pour les siens cette sorte d'inimitié intime qui fait que les actions les plus innocentes d'un homme, sa manière d'être, ses manies, ses tics, tout devient grief et cause de haine. Son père, quand il venait à Londres, lui apportait-il des légumes, comme font les gens de la campagne? C'était dans l'intention de lui être désagréable : le chanoine Butler ne devait pas ignorer que son fils ne pouvait supporter les légumes. Ah! pourquoi la nature n'a-t-elle pas inventé un système de reproduction qui nous épargnerait les inconvénients de la famille? « Pourquoi pas, par exemple, de

jolis petits œufs proprement disposés dans de petites niches, bien enveloppés, chacun dans un chèque de cinq cent mille francs sur la Banque d'Angleterre, avec le plaisir d'éclore, comme certaines espèces de guêpes, pour apprendre que vos chers parents, non seulement vous ont laissé sous la main de quoi vivre, mais qu'ils ont eu l'attention de se faire happer par une hirondelle plusieurs semaines avant que leur progéniture s'éveillât à la vie pour son compte personnel? » Et, parlant ailleurs d'un ami, héritier à deux ans d'un des beaux domaines d'Angleterre (ses parents avaient été noyés ensemble dans un naufrage) : « Il y a de temps en temps des gens, ajoute-t-il, envers qui la nature consent à être comme il faut. »

Et non content de donner cours à ces aimables sentiments dans sa conversation et sa correspondance, l'écrivain n'a pas craint d'en faire le sujet de tout un long roman autobiographique, dont le thème n'est autre que l'histoire à peine altérée de ses rapports avec une famille dont la seule personne, dit-il, de laquelle il n'ait eu qu'à se louer, était un petit frère mort à l'âge de quelques mois. Ce livre tant vanté par une certaine école, et qu'un critique appelle « un des grands livres de la littérature universelle, » aborde, il faut l'avouer, un sujet admirable, auquel il ne manque que d'avoir été traité par l'auteur avec un sentiment plus juste de l'humanité. L'histoire de la famille Pontifex représente, en effet, dans l'esprit de Butler, cette loi dramatique du développement de la vie, qui oppose entre elles les générations successives et sépare cruellement les pères et les enfants. « La guerre entre le père et le fils commence, écrit Butler, neuf mois environ avant la naissance de celui-ci. Le fils se met dès lors à exiger son indépendance. La question une fois posée, plus la séparation est complète et définitive, tant mieux pour tout le monde. » Il y avait là, on le voit, une étude de psychologie appliquée, une sorte d'expérience sur les lois de l'évolution et de l'hérédité. Mais cette donnée magnifique a été aussitôt gâtée par l'écrivain, qui n'y a vu qu'une occasion de critiquer ses parents et d'épancher sa bile ou de laver en public le linge sale de la famille. Il n'a pas résisté au plaisir de poursuivre de ses rancunes des malheureux qui n'avaient d'autre tort que de professer la morale et les opinions communes des honnêtes gens de leur temps, ce qui semble à leur fils une raison suffisante pour les accabler de railleries et

pour tracer d'eux, avec une férocité minutieuse, des caricatures de philistins et de pharisiens. Pas une fois il ne semble lui venir à l'esprit que ces braves gens ont pu cruellement souffrir de l'égoïsme de leur fils et de son inconcevable sécheresse de cœur.

Or il se trouve que l'effet produit par cette lecture est exactement inverse de celui que l'auteur en attendait. Le fait est que rien n'est insipide comme l'histoire d'Ernest Pontifex, le héros auquel l'écrivain prétendait nous intéresser; les infortunes de ce *clergyman* qui se fait mettre en prison pour viol et qui finit par épouser une ancienne bonne de sa mère, ramassée dans la boue et devenue alcoolique, sont décidément hors d'état de nous émouvoir ou même de nous amuser un moment. On peut noter seulement que ces belles inventions sont antérieures à la « vague russe. » Au contraire, tout ce qui a rapport au ménage des parents et à la vie de l'aïeul paternel du héros, est charmant. L'histoire du mariage de Théobald et Christina, le baptême de leur fils, les rêveries de la mère, forment une peinture des mœurs bourgeoises et de la vie anglaise, peut-être inégalées depuis l'inoubliable *Vicaire de Wakefield*. Il est impossible de ne pas éprouver une vive sympathie pour la figure haute en couleur du vieux *squire* George Pontifex, ce bon vivant qui a des idées si catégoriques sur la supériorité de la langouste mâle, et pour son grand benêt de fils, le pasteur Théobald, si solennel et prudhommesque, si naïvement persuadé qu'il mène la vie évangélique, tout en étant si occupé des intérêts du siècle et de ses petites affaires. Quant à Christina, la mère d'Ernest, quelque peine que Butler ait prise pour démasquer ses petits travers, ses innocentes vanités et son aimable « illusionnisme, » qui n'est qu'une forme de sa tendresse éperdue pour les siens, on ne peut s'empêcher de la trouver délicieuse, avec son imagination, ses châteaux en Espagne, toute la vie romanesque dont elle réussit à parer les moindres circonstances de son existence et jusqu'à la personne du médiocre Théobald. Dès qu'un de ces personnages paraît, avec son mélange si vivant de légers ridicules et de qualités excellentes, le roman s'anime et rappelle les meilleures pages de l'*humour* anglais; tandis qu'en face d'eux, la figure du héros ne nous paraît que celle d'un sinistre maniaque, d'un fantoche nul et prétentieux, d'une espèce de Pécuchet, qui nous assomme avec ses ambitions d'indépendance et son pédantisme de liberté.

Il est possible que ces idées paraissent neuves en Angleterre : et l'histoire d'Ernest Pontifex, comme roman d'éducation, est curieuse à comparer avec celle de Stalky et de ses camarades, dans le fameux roman de Kipling, qui est à peu près contemporain de celui de Butler. On y verrait que si ces derniers ne sont pas beaucoup plus respectueux qu'Ernest des enseignements des professeurs, ils se conforment religieusement à une tradition et à une discipline, à une sorte d'esprit de corps et d'honneur professionnel qui forment en eux, au gré de Kipling, le meilleur du caractère de l'homme britannique. Ce qui est nouveau chez Butler, c'est que la morale de groupe y est décidément condamnée : la vérité lui apparaît comme une chose personnelle, contre laquelle la société est à l'état de conspiration. Famille, école, église, toutes les institutions légales et officielles n'ont d'autre fonction que d'étouffer ou de travestir la vérité, et d'écraser l'individu assez imprudent pour tenter de suivre la « nature, » ou, comme dit Butler dans sa langue d'ancien *clergyman*, pour « chercher le royaume de Dieu et sa justice ». Qu'un pareil égotisme produise chez nos voisins un effet de nouveauté, cela se conçoit; il est naturel qu'il enchante le vieil enfant terrible qu'est M. Bernard Shaw, lequel a pris à Butler bien des choses dont on a coutume de chercher l'origine chez Ibsen ou Strindberg. Mais nous avons en France assez de ces maladies du *moi* pour être, sinon tout à fait vaccinés contre l'anarchie, du moins blasés sur les vertus de l'individualisme.

C'est pourquoi, en dépit de sa vogue présente, il ne nous semble pas que la gloire de Butler soit destinée à trouver beaucoup d'écho chez le public français. Butler se plaignait déjà de notre indifférence. Elle est fort naturelle. Butler nous apprend peu de chose. Son charme le plus personnel, celui de son style, qui rappelle la pure prose classique du XVII[e] siècle, est tout à fait intraduisible. Son esprit, cette « légèreté », dont il se sert, dit-il, comme d'un flotteur de liège, « pour empêcher de couler un gros poids de sérieux », est trop une qualité de notre fonds pour que nous sentions le besoin de nous en fournir ailleurs. Lorsque Butler écrit que, dans la tentation de saint Antoine, le vrai tentateur, c'est le saint, dont la vertu était un défi au démon, ou que, dans l'histoire de saint Paul livré aux bêtes féroces, le miracle est que les bêtes aient pu en réchapper; ou lorsque, retournant la parole de Jésus, il ricane : « Voyez les

Salomons et leurs pareils dans toute leur gloire, ils ne travaillent ni ne filent » — nous reconnaissons aussitôt une forme d'ironie que M. Anatole France nous a rendue familière, entre beaucoup d'autres plus délicates.

« Je n'ai jamais écrit une ligne, confiait un jour Samuel Butler à Miss Savage, sans avoir la certitude que les autorités et tous les grands pontifes se *fourraient dedans* jusqu'au cou. Autrement, à quoi bon écrire? » Un autre aurait tiré de cette conviction une leçon générale de scepticisme et de modestie. Il semble que Butler n'ait jamais douté au contraire d'une grâce particulière qui devait le préserver de l'universelle erreur. Avec une merveilleuse intrépidité, il se mêle d'écrire de tout, sans connaissances préalables, à peu près comme don Quichotte entreprend de redresser les torts sur la surface de la terre.

Aussi, après avoir pourfendu beaucoup de moulins à vent, que reste-t-il d'une œuvre qui, avec toutes ses qualités, n'est que celle d'un « amateur », d'un autodidacte et d'un « primaire » de grand talent? Peut-être dans *Vie et habitude*, dans *Hasard ou intelligence*? et dans *la Mémoire inconsciente*, le philosophe ou le psychologue a-t-il des aperçus, des intuitions subtiles qui se rapprochent parfois des idées de l'auteur de l'*Évolution créatrice*. Mais son exégèse ne l'a conduit qu'à retrouver, comme nouveautés originales, les vieilleries vermoulues d'Eichorn et de Paulus. Quant à sa critique homérique, que penser de l'étrange idée, laquelle cette fois n'était venue à personne, que l'*Odyssée* est l'œuvre d'une femme, et d'une femme de Trapani? L'idée serait piquante, si elle n'était qu'un badinage. Butler la regardait par malheur comme très scientifique. Passons sur la question de l'origine sicilienne qui, me dit un bon helléniste, est une absurdité. Pour l'invérifiable conjecture d'un Homère féminin, d'une George Sand ou d'une Jane Austen de l'antiquité, c'est une des plus singulières fantaisies qui soient jamais écloses dans la cervelle d'un philologue. L'amant posthume de Nausicaa serait un numéro à part dans une collection des amants chimériques. Volontiers on lui ferait place dans le coin des Champs-Élysées réservé aux folies aimables. Était-ce bien la peine d'être si fier de sa raison?

Au total, l'œuvre d'un excentrique, d'un solitaire, d'un demi-génie, œuvre qui, passé l'engouement dont elle se trouve l'objet, demeurera surtout comme une curiosité; un des exem-

ples les plus typiques de ces êtres malheureux pour lesquels est fait le mot de « raté supérieur. » Cent pages admirables n'empêchent pas *The way of all flesh* d'être un livre manqué, comme l'immense *Mémoire* de M. Festing Jones n'empêche pas son héros d'être un personnage assez antipathique. Avec tout cela, Butler a écrit *Erewhon* et, dans *Erewhon*, les cinquante pages du « Livre des machines. » Et aussi longtemps que le monde souffrira du malaise où l'a jeté la tyrannie du progrès mécanique; aussi longtemps que l'homme dépendra pour son existence de la houille, de l'usine et de la vapeur; qu'il n'aura pas trouvé la solution des problèmes qui le réduisent au rôle d'esclave de la machine, et qu'il ne sera pas revenu de ce qu'un autre écrivain appelle les « illusions du progrès, » Butler méritera d'être lu comme une sorte de prophète.

Il nous aura montré dans un apologue saisissant l'erreur d'un monde qui confond la civilisation avec le bien-être matériel et prétend remplacer les vieilles lois de la morale par celles de la physique ou de l'économie. La révolte du peuple ouvrier contre les conditions du machinisme et de l'industrie, l'apocalypse sauvage de la Russie des Soviets, ne sont-elles pas des spectacles propres à faire réfléchir et qui prêtent une redoutable actualité aux visions perçantes de cet homme d'esprit? Ces convulsions ne sont-elles pas le châtiment de l'humanité pour avoir oublié que la seule vérité de la vie est l'amour? Cette fois, nous serons d'accord avec Butler, quand il nous dit que le dernier mot de toute sagesse est charité, cette charité dont ce satirique a si souvent manqué lui-même...

Homo unius libri : Butler, à la fin de son autobiographie, a écrit sur lui-même ces mots mélancoliques. Il y a des écrivains qui sont nés pour écrire un seul livre : et de l'œuvre d'écrivains plus féconds reste-t-il souvent davantage? Combien sont-ils qui envieraient cette gloire à l'auteur d'*Erewhon!*

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

UN NOUVEAU PORTRAIT DE Mme DE SÉVIGNÉ (1)

M. André Hallays avait déjà rencontré Mme de Sévigné plus d'une fois, à Paris et, non loin de Paris, à Livry, en Bretagne, en Provence, du temps qu'il aimait à « flâner. » Mais il faut savoir ce que sont les flâneries de M. André Hallays.

Il s'intitule « un touriste qui chérit la lumière, les paysages, les monuments et les reliques de la France. » Eh! la France n'est pas morte, pour qu'on nous parle de ses reliques? Cependant, il y a toute une ancienne France réduite à l'état de reliques par l'injure des siècles, par le méfait d'énergumènes ou de nigauds, démolisseurs les uns, restaurateurs les autres, et par le frivole oubli. Contre les siècles, on pourrait lutter; ils sont les plus forts et pourtant on réussirait à retarder leurs dégâts, si l'on y mettait un peu de soin. Contre les démolisseurs et, leurs émules, les restaurateurs, M. Hallays a mené de rudes combats. Et contre l'oubli? toute son œuvre est destinée par lui à réveiller, dans les esprits, la curiosité, dans les cœurs, l'amitié que mérite l'ancienne France.

Frédéric et Rosanette, dans *L'Éducation sentimentale*, visitent le palais de Fontainebleau. Frédéric essaye de rendre cette bonne fille un peu attentive à un portrait de Diane de Poitiers. Elle ne sait pas à merveille de quoi il retourne; et Frédéric ne l'informe pas beaucoup, en lui disant que voilà une maîtresse d'Henri II. Mais elle regarde autour d'elle et, avec « une intention de respect, » murmure :

(1) *Madame de Sévigné*, cours professé à la Société des Conférences, par M. André Hallays (librairie Perrin). — Du même auteur, chez le même éditeur, « En flânant », — *Autour de Paris, Provence, Paris, de Bretagne en Saintonge.*

« Ça rappelle des souvenirs! » Ces quatre mots font les délices de M. André Hallays; et comme il aimerait Rosanette, demain, si elle vivait! Rosanette lui a tout simplement défini ce qui l'enchante ici-bas le mieux. Il avoue qu'en respirant l'odeur des siècles elle bâille et qu'elle est dépourvue de littérature. Mais « elle pressent, dit-il, et respecte les rêveries mélancoliques et distinguées des personnes qui savent l'histoire de France. Et d'ailleurs, si ces dernières voulaient à leur tour exprimer le plaisir qu'elles prennent à visiter les lieux historiques, je les défierais de trouver d'autres mots que ceux dont use Rosanette. Ce plaisir-là est un des plus vifs que puisse se donner le flâneur qui aime le passé, mais dont l'imagination nonchalante exige, pour se mettre en branle, la vision des vieux décors et la suggestion des paysages. C'est aussi un de ceux qu'il peut se donner le plus facilement : la terre de France est tellement imprégnée d'histoire! Partout ça rappelle des souvenirs. » Ça les rappelle à M. Hallays bien autrement qu'à son aimable Rosanette : il a une sensibilité exquise à l'odeur du passé; puis il sait le détail de l'histoire et il en a l'idée très juste.

Il se défend d'être un archéologue ou un historien; mais il consent qu'il recueille la leçon des érudits. Pour que l'on voie comme il a profité de leur leçon, comme il a mieux fait que d'en profiter, comme il invente à son tour la vérité de sa rêverie, je veux citer cette page où vit le clocher de Senlis avec une intelligente beauté : « Sur un immense horizon, Senlis dresse la flèche de son ancienne cathédrale. Ce clocher est le plus svelte, le plus élégant, le plus harmonieux que nous ait donné l'art gothique. Il s'élève d'un essor si magnifique et si parfaitement rythmé qu'au premier coup d'œil on dirait un jeu de la nature; il semble vivant de la vie même du ciel, des nuées et des corneilles. Cette aisance souveraine, cette chaude beauté sont pourtant l'ouvrage du temps et des hommes. Un architecte de génie... Puis les siècles ont mis sur les pierres l'or pâle des mousses et ont achevé le chef-d'œuvre. » M. André Hallays est un grand paysagiste.

Ses paysages ne sont pas déserts. Il ne choisit pas de peindre la nature toute seule et sans les hommes. Il a raison : la nature toute seule est, comme on disait à l'époque de Mme de Sévigné, affreuse. Elle nous intéresse à condition d'être humaine; et c'est l'histoire qui a pu la rendre humaine. Dans les paysages que dessine et peint M. André Hallays, la nature et l'histoire sont réunies. Voici le paysage de Juilly, « au cœur de la région où la France s'est découvert

une conscience, une destinée, une langue et un art. La terre y est si opulente, si grasse et si lourde, que six bœufs attelés à une charrue y peinent sur le sillon. Le riche plateau se relève çà et là en ondulations lentes et mesurées ou se creuse en replis riants et ombreux... » Ce n'est encore que l'aspect du paysage; et voici son âme : « Les ruisseaux s'y appellent la Biberonne, le ru du Rossignol; les villages, Thieux, Compans, Dammartin, Nantouillet... » Les noms deviennent des indices de l'âme qui va se révéler : « Jeanne d'Arc a prié dans l'église de Thieux. Sainte Geneviève, pour apaiser la soif d'une de ses compagnes, a fait jaillir la source limpide auprès de laquelle s'est élevé le monastère. Toutes les vertus et toutes les légendes de la France rendent ici l'air plus doux et plus salubre... » Les paysages de M. André Hallays ne sont pas des solitudes : le passé y demeure.

M. André Hallays se promène dans la vallée du Loir. La poésie de la Renaissance a fleuri là. Il flâne le long de « la parlante rive. » Et Ronsard l'accompagne. Un peu plus loin, Racan survient, qui remplace Ronsard et mène le flâneur un bout de chemin...

Loir, que tes ondes fugitives
Me sont agréables à voir,
Lorsqu'en la prison de tes rives
Tu les retiens en leur devoir.

C'est qu'un jour Racan s'était promis d'aller voir sa bien-aimée; il trouva les chemins coupés par l'inondation du Loir. Il adressa « au fleuve du Loir débordé » une ode qui est la remontrance la plus jolie. Ses plus beaux vers, pour les écrire, Racan n'avait « qu'à regarder ses champs et à respirer l'air de la Touraine; » et, dit M. Hallays, « on n'en goûtera jamais le charme intime et profond, si l'on ignore les lieux où ils sont nés. » L'accord charmant de la littérature et des paysages, ce flâneur savant le saisit avec une heureure finesse et vous le donne à sentir le plus adroitement du monde.

Il flâne à travers les provinces et à travers les livres. Ceux-ci et celles-là sont la glose ou le commentaire de la France. M. André Hallays leur doit de bien connaître, évaluer et aimer le passé. Il le comprend d'une façon délicate et juste. Je crois que le XVIIe siècle a ses prédilections; il l'a tendrement cherché, il l'a surpris et il le tient.

Il a rencontré M[me] de Sévigné à Paris, aux Visitandines du faubourg Saint-Jacques. Maintenant, il ne reste plus rien du monastère; on a détruit les bâtiments de Mansart. Quels barbares ont commis ce

méfait? Ce ne sont pas des barbares, dit-on, mais bien des hommes de progrès, afin de construire « des annexes de la Sorbonne et une sorte de casino de style monégasque. » Chez les Visitandines, Mme de Sévigné allait pleurer, quand elle avait beaucoup de chagrin, parce que sa fille venait de partir. Elle faisait, dans le jardin, de longues heures, des cinq heures de sanglots. Les Visitandines la recevaient avec amitié, en souvenir de sa grand-mère. Au moment des vêpres, les Visitandines se retiraient dans leur chapelle et y toléraient avec ingénuité une « méchante musique ; » elle, sans rien dire, s'égarait dans le jardin, pensait à sa fille, lui écrivait et « pensait mourir : » elle ne mourait pas et perdait peu à peu l'excès de sa tristesse dans le torrent de ses larmes. Elle allait le plus volontiers à Sainte-Marie-du-Faubourg le 29 janvier, qui est le jour de Saint François de Sales, fêté par les Visitandines, et qui est aussi le jour que Mme de Grignan s'était mariée : cette commémoration, pour Mme de Sévigné, primait sur toutes les autres, en dépit de sa grand'mère.

A trois lieues de Paris, entre le village de Livry-en-l'Aulnoye et le village de Clichy-sous-bois, il y a ou il y avait l'ancienne abbaye de Livry, « la jolie abbaye, » chère à Mme de Sévigné. M. André Hallays l'y a rencontrée encore. Elle y venait voir le Bien bon, cet abbé de Coulanges aux soins de qui elle devait « la paix et le repos de sa vie. » Elle eut, quand mourut ce bon homme, beaucoup de peine; et elle écrivait en vérité : « Après avoir pleuré l'abbé, je pleure l'abbaye. » C'est à Livry qu'elle paraît avoir le mieux aimé la nature, en toutes saisons et à toute heure. En février, elle notait « un bruit des oiseaux qui commencent déjà d'annoncer le printemps. » Puis elle saluait « le triomphe du mois de mai » et se promenait « tout le soir toute seule, » attentive au rossignol. Elle écrivait à sa fille : « Tout est plein de ces aimables chèvrefeuilles ; » elle en préférait l'odeur à celle des orangers de Provence. Au mois de juillet, la tiédeur des nuits l'enchantait, et leur silence. Au mois d'août, le clair de lune lui donnait « un divin plaisir. » Viennent l'automne et bientôt l'hiver, il faut changer de plaisir ; les feuilles ne sont plus vertes, mais aurore, « et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. » Elle adorait les « belles nuances » de l'automne et, l'automne venu, adorait l'automne. Pour aimer le printemps davantage, elle attendait que le printemps fût de retour.

Et l'on a dit, l'on a redit, que les gens du XVIIe siècle étaient peu

sensibles aux diverses beautés de la nature. M. André Hallays le nie, avec raison. Tous les thèmes de paysages que les poètes ont traités, depuis Lamartine, il prétend les distinguer dans les lettres de Mme de Sévigné. L'on admet, en général, que La Fontaine eut le sentiment de la nature; ajoutez Mme de Sévigné. L'on assure qu'à cet égard et La Fontaine et Mme de Sévigné sont différents de leurs contemporains. Qu'en sait-on? M. André Hallays remarque, lui, que Mme de Sévigné n'a pas du tout l'air de considérer comme un sentiment bizarre ou très original son amitié pour le printemps, le clair de lune, les nuits charmantes et les mélancolies de l'arrière-saison. Pareillement, ses correspondants n'ont pas l'air du tout surpris de lui voir cette amitié. C'est qu'ils éprouvent la même amitié. « Ils ne le disent pas. Alors, la règle est de ne communiquer ses pensées et ses sentiments intimes qu'avec toutes sortes de réserves et de précautions; on n'écrit pas *ses impressions*. La Fontaine se moque de cette règle, comme de toutes les autres. Mme de Sévigné ne s'y soumet pas non plus, parce qu'elle écrit seulement pour un petit groupe d'amis et parce qu'en tout elle s'abandonne à sa nature expansive. Mais, pour ne pas être objet de littérature, l'amour de la campagne n'en est ni moins vif ni moins répandu au XVIIe siècle qu'à toute autre époque. » Je le crois.

Il est probable qu'au XVIIe siècle on a aimé la nature beaucoup plus que nous ne savons nous en apercevoir. Il est probable aussi que, présentement, on aime la nature beaucoup moins qu'on ne le dit. Ce qui a changé, ce n'est pas tant le sentiment que son expression. De nos jours, l'expression de tous les sentiments a quelque chose d'un peu outré parfois et, plus souvent, de forcené. L'on ne dit pas tout bonnement la vérité ; mais on l'augmente, comme si l'on craignait de n'être pas entendu, comme si l'on s'adressait ou à des sourds qui ont besoin que l'on crie, ou à des imbéciles qui ont besoin que l'on ressasse. En outre, on a conscience de ne rien dire, hélas ! qui n'ait été maintes fois dit, et mieux : pour s'excuser de le redire, on donne de la voix et l'on s'imagine que l'exagération remplace la nouveauté.

Par exemple, lisez ce qu'on écrit maintenant au sujet de la musique : tous les sens, et les moins évidemment tournés à la spiritualité, sont de la partie. Mme de La Fayette écrivait seulement : « La musique de Lulli m'alarme. » Ce petit mot disait, à un lecteur qui n'avait pas le goût dépravé, plus que ne disent à nous tant de pages très sensuelles d'un commentaire exubérant.

Il y avait aussi, au XVIIe siècle, une certaine pudeur de l'esprit et

qui empêchait qu'on ne parlât de son émoi d'une façon très abondante et vive. Les « impressions » de musique ou de la nature que nos écrivains d'aujourd'hui multiplient volontiers auraient paru à Mme de La Fayette et à Mme de Sévigné fort déraisonnables et un peu dégoûtantes, si je ne me trompe.

De Livry, où elle se plaît, Mme de Sévigné, un jour, écrit à Mme de Grignan : « Que vous êtes excessifs, en Provence ! Tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison, vos tonnerres en automne : il n'y a rien de doux ni de tempéré. Vos rivières sont débordées, vos champs noyés et abîmés. Votre Durance a quasi toujours le diable au corps ; votre île de Brouteron, très souvent submergée. » Mme de Sévigné trouvait plus de charme aux paysages de l'Ile de France ; elle préférait à « ce diantre de Rhône si fier, si orgueilleux, si turbulent » la « belle Seine » et ses bords qui sont « ornés de maisons, d'arbres, de petits saules. » Elle avait, contre la Provence, des rancunes : la Provence lui gardait Mme de Grignan si loin d'elle ! Et puis, dans son estimation d'un paysage, elle ne tient pas compte seulement des lignes et des couleurs ; elle ne se contente pas du plaisir des yeux : elle veut aussi son aise. Elle tient compte de la bise : et la bise de Provence, que nous appelons mistral, lui gâte de très beaux endroits. Je l'approuve !

M. André Hallays est allé voir Mme de Sévigné en Provence. Il a vu ce qu'on ne verra plus, les ruines du château de Grignan belles encore, avant l'arrivée des brocanteurs. Quand elle était à Grignan, près de sa fille, Mme de Sévigné oubliait toute rancune, oubliait aussi que Livry fût à son avis plus agréable, en somme ; et elle adorait la Provence. Même l'hiver et par le mauvais temps ! Elle écrivait : « Nous sommes exposés à tous les vents ; c'est le vent du Midi, c'est la bise, c'est le diable... Toutes nos rivières sont prises ; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas. Nous ne respirons que de la neige. Nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés.. » Le charme dans un excès d'horreur et les épouvantables beautés : cela est dit d'une manière qui ne laisse rien à désirer ; l'on voit le paysage, et l'on voit aussi la personne qui le regarde et qui l'admire sans quiétude.

Ce petit tableau de Marseille est ravissant : « Je suis charmée de la beauté singulière de cette ville. Hier, le temps fut divin ; et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les montagnes et la ville est une chose étonnante... La foule des chevaliers qui vinrent hier voir M. de

Grignan : des aventuriers, des épées, des chapeaux de bel air; des gens faits à peindre une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventure, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité. Moi qui aime les romans, tout cela me ravit; je suis transportée. » L'on feint pourtant de croire que les écrivains romantiques ont inventé le pittoresque, et les écrivains réalistes la vérité !...

M. André Hallays note, d'ailleurs, que Mme de Sévigné, en prenant de l'âge, apprécia de mieux en mieux la Provence : pour chauffer ses rhumatismes, il n'est que le bon soleil. Et l'on faisait bonne chère, à Grignan. Mme de Sévigné se connaissait en gourmandise : un peu tard dans la vie, l'on dédaigne de moins en moins ce péché. Elle a célébré les perdreaux de Grignan, « nourris de thym, de marjolaine et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets, » les cailles de Grignan, grasses à point et « dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce, » les melons de Grignan, les figues sucrées, les muscats analogues « à des grains d'ambre que l'on peut croquer. » Mme de Sévigné n'est pas futile au point de juger un paysage sans parler de la chère qu'on s'y procure.

Elle a passé beaucoup plus de temps aux Rochers. M. André Hallays n'a point manqué de l'aller voir en Bretagne, de visiter son château, ses bois, ses terres et les châteaux des voisins. Il les a décrits avec la plus exacte poésie. Et il nous la montre, au cours des journées d'une vie « toute médiocre, toute simple et toute solitaire. » Elle ne s'ennuie pas : elle est trop amusante pour n'être pas amusée d'elle-même. Elle lit, des romans ou des livres dévots; les uns et les autres la divertisssent. Elle a de fortes causeries avec Pilois, son jardinier, qu'elle appelle son favori et qui l'intéresse plus que bien des seigneurs fiers de s'intituler chevaliers au Parlement de Rennes. Pilois et elle dessinent des allées, tracent le plan d'un labyrinthe et cherchent l'emplacement de petits abris contre la pluie qu'elle a résolu de bâtir. Elle est, le matin, dans la rosée jusqu'à mi-jambe, pour faire des alignements. L'on abat de grands arbres : « Le tracas que cela fait représente au naturel des tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au milieu, voilà le tableau. » Elle est, aux Rochers, une paysanne qui vient de la ville : et la campagne lui rappelle tout d'abord une œuvre d'art, une tapisserie pendue au mur d'un beau salon parisien.

Quelquefois surviennent des bateleurs, des « bohêmes » qui demandent qu'on leur ouvre la porte du château, afin qu'ils montrent

à la dame du château leurs talents. Il y a parmi eux une petite danseuse, à qui Mme de Sévigné s'intéresse et qui a un grand-père en Provence; où donc, en Provence ? à Marseille. Il est aux galères. Et Mme de Sévigné promet d'écrire à M. de Vivonne, général des galères, qui voudra bien relâcher un peu les fers de ce pauvre homme.

Les amis bretons de Mme de Sévigné sont quelquefois de singuliers personnages. L'un des meilleurs est M. de Pomenars, un coquin, marquis cependant. Mme de Sévigné lui aurait voulu deux têtes, ou une tête de rechange, disant : « Jamais la sienne n'ira jusqu'au bout! » M. de Pomenars était en querelle avec la justice du Roi, pour divers délits ou crimes, des enlèvements de jeunes filles et la fabrique de la fausse monnaie. Par ailleurs, des talents, de la conversation : Mme de Sévigné se plaisait en sa compagnie. M. de Pomenars ne mourut pas sur l'échafaud; mais il eut la pierre et, devant que d'être taillé, il put se confesser à Bourdaloue : « Ah ! c'était une belle confession que celle-là ! Il y fut quatre heures. » Au surplus, quatre heures, pour raconter les péchés de toute une vie, est-ce beaucoup?

Un tel chenapan : l'on dira que Mme de Sévigné ne fut pas bien sévère dans le choix de ses relations. Elle ne le fut jamais. Son Corbinelli n'est pas un homme à qui l'on n'ait absolument rien à reprocher. Et Fouquet? Et Gourville? Et Langlée! D'autres encore. Elle n'était pas du tout pharisienne ; à cette époque, on n'était pas du tout pharisien : le pharisaïsme est une mode plus récente. Mme de Sévigné recherchait les gens qui l'amusaient davantage et eut toujours autour d'elle un joli choix d'originaux. Voici l'un de ceux qu'elle trouva en Bretagne, M. d'Harouys : « Je l'aime et je me divertis à l'observer. Je voudrais que vous vissiez cet esprit supérieur à toutes les choses qui font l'occupation des autres, cette humeur douce et bienfaisante, cette âme aussi grande que celle de M. de Turenne... » M. d'Harouys, que Mme de Sévigné compare à M. de Turenne, avait la charge de trésorier des États de Bretagne. Il avait aussi la rage de faire plaisir à tout le monde : ce n'est pas le premier devoir d'un trésorier. Tout le monde s'adressait à M. d'Harouys et lui demandait, par exemple, de l'argent. Il en donnait. Mme de Sévigné lui en demanda, en obtint facilement et, sur la dot de sa belle-fille, rendit ce qu'elle avait reçu. M. d'Harouys donnait à lui-même et se fit bâtir le magnifique château de la Seilleraye : cette année-là, il fut en déficit de neuf cent mille livres; on le sauva. Huit ans plus tard, il ne put rendre ses comptes : il devait plus de six

millions. Le Roi le mit à la Bastille, où il mourut douze ans plus tard. On l'appelait le Fouquet de Bretagne. Et Mme de Sévigné avait eu, pour les deux Fouquets de son temps, les sentiments les meilleurs.

M. André Hallays parle de Mme de Sévigné comme d'une personne que l'on a longtemps pratiquée, avec qui l'on a fait amitié, que l'on perd de vue quelquefois et à qui l'on revient, content, sûr de retrouver la familiarité ancienne et sûr de trouver en sa compagnie de nouveaux agréments. Il nous introduit auprès d'elle avec de jolies précautions, où il y a de la coquetterie et de la déférence. Il nous présente à elle; et la voici. Elle parle. Sa correspondance est une causerie. Écoutez-la. M. André Hallays nous fait écouter, pour ainsi dire, la correspondance de Mme de Sévigné. Il nous fait assister à ce merveilleux bavardage, d'une extraordinaire vivacité, d'une gaieté primesautière et d'une variété sans cesse imprévue. Après cela, il nous demande si nous sommes satisfaits... Or, les gens qui n'aiment pas La Fontaine, Mme de Sévigné renonce à les convaincre : « Cette porte leur est fermée; et la mienne aussi! » De tels esprits durs et farouches ne valent rien : « C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied. Il y aurait trop d'affaires à le vouloir réparer; et il n'y a qu'à prier Dieu pour eux, car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. » Pareillement, M. Hallays : « Prions Dieu, mes frères, pour les esprits durs et farouches qui n'entrent pas dans le charme et dans la facilité de Mme de Sévigné. Et fermons-leur notre porte. » A qui fermerons-nous notre porte? Les gens qui n'aiment pas Mme de Sévigné ne sont pas de France, ne sont pas de « chez nous », s'ils n'ont pas reconnu en elle « une payse ». Elle déroute les étrangers, paraît-il : mais aussi la France les a toujours déroutés. Elle est de France d'une façon qu'elle prouve en chérissant « les plus parfaits emblêmes de son pays et de sa race : les rives de la Loire et de la Seine, les *Essais* de Montaigne, les fables de La Fontaine, les comédies de Molière, la gloire de Turenne, les splendeurs de Versailles et les vertus de Port-Royal ». Ces mots sont justes, sont beaux et arrangés à merveille.

Comment elle aimait ses amis, pour son amusement, et avec une fidélité à toute épreuve; comment elle aimait ses enfants, et beaucoup plus sa fille que son fils, bien que Charles de Sévigné nous semble beaucoup plus aimable que Mme de Grignan : M. André Hallays étudie ces deux problèmes avec une exacte finesse. Puis il nous montre Mme de Sévigné à la Cour et dans les alentours du Roi :

elle est un peu étourdie de la majesté royale. Et Mme de Sévigné en province : elle y est délicieuse de bonhomie et de naïveté maligne.

Enfin, M. André Hallays conduit Mme de Sévigné aux abords de Port-Royal; et ce lui est l'occasion de réunir ses deux principales tendresses, Port-Royal et Mme de Sévigné. Elle écrivait : « Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est le paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout ce pays à une lieue à la ronde. Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean Climaque. Les religieuses sont des anges sur terre. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est saint, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à faire son salut. » Mme de Sévigné voit ainsi Port-Royal, en passant, à la promenade. Elle y aperçoit furtivement une perfection qu'elle admire et à laquelle, d'ailleurs, elle ne prétend pas. Et M. Hallays, qui a cité ce passage où apparaît Port-Royal tel que l'ont décrit — comme ils l'ont pu — les pèlerins de ce lieu sans pareil, au temps des solitaires, résume ensuite son idée de Port-Royal en quelques pages, trop longues pour que je les cite et qui sont parmi les belles pages d'un écrivain de notre temps.

Mme de Sévigné avait quelques attaches de famille avec le monastère : la bienheureuse mère de Chantal ne faisait pas de voyage à Paris sans passer quelques jours auprès de la mère Angélique. En outre, Mme de Sévigné avait une vénération particulière pour le vieil Arnauld, qu'elle appelait néanmoins « le bonhomme » et qu'elle accusait, pour le taquiner, « d'avoir plus envie de sauver une âme qui est dans un beau corps qu'une autre. » Un jour qu'elle dînait à Pomponne, elle rencontre le cher bonhomme et le trouve « dans une augmentation de piété » qu'elle admire; le bonhomme s'épure en approchant de la mort. Elle écrit à sa fille : « Il me gronda très sérieusement et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir, que j'étais une jolie païenne, que je faisais de vous une idole dans mon cœur, que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle parût moins criminelle, qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le mot à dire... » Mme de Sévigné se convertir? Ce n'est pas qu'elle se fût jamais éloignée de la croyance ni de la pratique religieuse; il ne semble pas qu'elle ait eu aucun doute. Mais elle vivait dans le monde, où l'on avouait alors que l'on

ne vit pas tout à fait selon l'évangile. Que manque-t-il? une véritable ferveur et le constant sacrifice de la vie présente à la vie future : c'est à cause du divertissement que donne le monde. Les conversions qui à cette époque furent si nombreuses ne marquent pas un retour à la foi proprement dite et comme on l'entendrait aujourd'hui d'un sceptique ou d'un libertin qui renonce à être mécréant : le converti prend à la lettre une croyance qu'il avait déjà, qu'il traitait à la légère et il fait abnégation désormais de toutes choses en vue de sauver son âme.

Mme de Sévigné n'est point, aux yeux du monde, une grande pécheresse. Elle écrit cependant : « Une de mes grandes envies, c'est d'être dévote... Je ne suis ni à Dieu ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu et qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète pas du tout : j'entre dans leurs raisons. Cependant, Dieu les hait : il faut donc en sortir, voilà la difficulté. » Elle n'entre pas volontiers dans les querelles religieuses qui, autour d'elle, excitent beaucoup de zèle. Le formulaire que l'on exige que signent les religieuses de Port-Royal, et qui est une grande affaire, elle l'appelle « ce diantre de formulaire. » A son avis, on fait trop de bruit là-dessus : elle en « mourrait de rire. » Et elle écrit : « Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur. » Elle le croit et, à certains moments, elle se demande si elle a raison de le croire.

Elle est morte en bonne chrétienne. Son gendre, qui l'a vue à ses derniers moments, écrivait au président de Moulceau : « Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes. Cette femme si faible et si tendre pour tout ce qu'elle aimait n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. » Remarquez-le : ces lignes du comte de Grignan sont tout à fait analogues aux remontrances que le bonhomme adressait à Mme de Sévigné. L'on dirait qu'à la veille de mourir elle s'est souvenue de ces remontrances. Le bonhomme lui reprochait de pousser jusqu'à une idolâtrie dangereuse l'amour de sa fille : M. de Grignan note qu'elle était « si faible et si tendre » et que sa faiblesse tendre la détournait du salut. Le bonhomme lui commandait de songer à elle : M. de Grignan dit que c'est ce qu'elle a fait, à la veille de mourir.

M. André Hallays l'a menée aux abords de Port-Royal, où elle ne fut qu'en visite ou en promenade. Elle n'aimait pas du tout les jésuites, malgré l'admiration qu'elle avait pour le Père Bourdaloue ; mais elle n'était pas du tout janséniste...

J'aurais voulu qu'à son livre charmant M. André Hallays ajoutât un dernier chapitre où, dépassant les dehors, — si attrayants, si amusants, — de Mme de Sévigné, il eût tâché d'aller, je ne dis point jusqu'à son âme, car il l'a fait et fort bien, mais jusqu'au tréfonds de son âme, qui n'était point aussi badine qu'on se la figure.

Jules Lemaître, qui lui préférait Mme de La Fayette, l'a plaisamment appelée « cette grosse mère-la-joie, qui fut, à certaines minutes, je le crois, une mère de douleur... » Cette grosse mère-la-joie écrivait à sa fille, et non pas très tard, en 1672 : « Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme, et comment en sortirai-je?... Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines que j'y rencontre. Vous me direz que je veux vivre éternellement? Point du tout. Mais, si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait ôté bien des ennuis et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément. » On lui conseillait de suivre le proverbe et d' « avoir la robe selon le froid; » mais elle répondait bonnement qu'elle n'avait pas tant de robes et n'en avait pas une pour le froid que lui donnaient divers chagrins. Elle ajoutait : « Cependant je m'amuse, et le temps passe toujours... » En commentant ces passages et d'autres qu'on trouverait dans ses lettres les moins célèbres, on arriverait à ce tréfonds que je disais de l'âme de Mme de Sévigné, où il y a de la rêverie, de la méditation, de la durée, pourquoi Joubert disait que Mme de Sévigné lui était toutes choses.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comme toujours, la session parlementaire s'est close dans la précipitation et dans la fièvre. Contributions directes, crédits supplémentaires, projets de loi urgents, tout a été voté en un clin d'œil. Le traité de Trianon lui-même a été entraîné dans ce vertige et la discussion, commencée au Luxembourg vers neuf heures du soir, s'est terminée avant minuit. Dans ce bref intervalle, les assez nombreux sénateurs qu'avait tentés cette dernière séance de nuit ont eu, d'ailleurs, le régal d'excellents discours, prononcés les uns par M. de Monzie et par M. de Lamarzelle, les autres par M. Aristide Briand et par M. Reynald. M. de Monzie, qui est un avocat de race, est encore plus à son aise, s'il est possible, à la tribune qu'à la barre. Il parle une langue élégante, alerte, riche de traits spirituels et d'expressions colorées ; son œil vif jette à l'auditoire, par-dessus un lorgnon fortement incrusté dans la peau du nez, de petits éclairs de malice et d'ironie ; une note sentimentale succède, par moments, à l'âpreté de la raillerie ; le ton général se rehausse, quand il le faut, d'un rapide effet oratoire ; le geste est sobre et réservé, bien que le buste se rejette, de temps en temps, en arrière et que les épaules viennent parfois s'appuyer au panneau du bureau présidentiel, comme pour prendre, à ce contact sacré, des forces nouvelles. M. de Monzie a été, comme on s'y attendait, extrêmement sévère pour les traités de Saint-Germain et de Trianon. Il n'a pas épargné, au passage, celui de Versailles, et si celui de Sèvres lui était tombé sous la main, il aurait, lui aussi, passé un mauvais quart d'heure. Mais, pour le moment, c'était surtout la cause de la Hongrie qu'il avait à cœur de défendre. Il trouvait ce pays trop sévèrement châtié et, pour prouver qu'on avait exagéré la part de responsabilité qu'a prise le comte Tisza dans

la guerre, il a lu quelques-unes des belles pages dont MM. Jérôme et Jean Tharaud ont donné la primeur aux lecteurs de la *Revue*. Et sans doute, il est maintenant établi qu'à la première heure, le comte Tisza a conseillé à la monarchie dualiste de ne pas recourir immédiatement contre la Serbie à une action militaire; mais, dès qu'il a vu que ses avis n'étaient pas écoutés, il a suivi, les yeux fermés, le mouvement qui entraînait l'Empire. Il y avait longtemps, du reste, que la Hongrie n'était plus la nation libérale et francophile qu'a dépeinte M. de Monzie. C'étaient ses hommes d'État, tels qu'Andrassy, qui l'avaient attachée au char de la triple Alliance ; c'étaient eux qui avaient poussé le baron d'Æhrenthal à déchirer le traité de Berlin et à annexer la Bosnie et l'Herzégovine ; c'étaient eux qui avaient soumis à une dictature intolérable les populations allogènes de la Transleithanie et qui avaient ainsi rendu instable l'équilibre de la monarchie. Il n'est pas de sentiment plus généreux que la pitié envers les vaincus ; et certes, ni le Président du Conseil, ni le rapporteur du Traité, M. Reynald, n'ont ménagé à la Hongrie les témoignages de sympathie, mais l'un et l'autre ont, en même temps, prié le Sénat de songer aux peuples que les Magyars avaient opprimés et qui, aujourd'hui libérés, sont devenus nos amis et nos alliés.

M. Reynald a parfaitement montré la pression lente et continue à laquelle a cédé le cadre politique et administratif de l'empire austro-hongrois, jusqu'à l'heure où s'est produit l'éclatement final. Il a rappelé le mot de l'empereur François II : « Mes peuples sont étrangers les uns aux autres, et c'est tant mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. Je mets des Hongrois en Italie et des Italiens en Hongrie ; chacun garde son voisin ; ils ne se comprennent pas et se détestent; de leur antipathie naît l'ordre et de leur haine réciproque la paix générale. » Il a également cité ce piquant propos d'un collaborateur fidèle de l'empereur François-Joseph, le comte Taaffe : « Pour que l'Autriche soit bien gouvernée, il faut que personne ne soit content. » Ce n'est pas hier, a dit M. Reynald, que les esprits clairvoyants ont dénoncé les périls de ce système. Dès le 15 août 1814, Joseph de Maistre qualifiait la maison d'Autriche de grande ennemie du genre humain et, en 1832, Montalembert l'appelait, à son tour, la prêtresse de l'oppression. Quoi d'étonnant à ce que, faute d'avoir, en temps utile, donné quelques libertés aux nationalités diverses dont il était composé, l'Empire austro-hongrois ait sombré dans la défaite?

M. Briand a complété, avec un art prestigieux, la démonstration

du rapporteur. Dans la matinée, le Président du Conseil avait eu à répondre, devant la Chambre, à de très intéressants discours de MM. Édouard Soulier, André Berthon, Marcel Habert et André Fribourg, et, dans une brillante improvisation, il avait exposé notre rôle traditionnel de la France en Syrie, défendu les crédits demandés par le général Gouraud, défini la position actuelle de la France en Orient, et renseigné, autant que possible, ses auditeurs sur les négociations engagées avec la Turquie.

La séance levée, M. Briand était allé, d'un pied léger, déjeuner avec M. Nicolas Murray Butler chez le Président du Sénat, et, rentré à la Chambre, vers quinze heures, il avait été questionné par M. André Lefèvre sur le désarmement de l'Allemagne et sur les événements de Haute-Silésie. M. André Lefèvre avait donné, une fois de plus, des détails d'une précision rigoureuse sur la mauvaise foi avec laquelle le Reich répond aux injonctions des Commissions de contrôle interalliées et il avait demandé avec grande raison que ces Commissions, dont l'œuvre ne peut être considérée comme terminée, ne fussent pas dissoutes ; il avait, d'autre part, clairement expliqué quelle effrayante force militaire donnerait à l'Allemagne la double possession de la Haute-Silésie et du bassin de la Ruhr. Le Président du Conseil est remonté à la tribune sans la moindre apparence de fatigue ; il a cherché à rassurer M. André Lefèvre en lui promettant que le général Nollet ne quitterait pas encore l'Allemagne et que le gouvernement français saurait défendre, en Haute-Silésie, le général Le Rond. Quelques instants plus tard, M. Léon Blum soutenait un amendement qui tendait à réduire de cent millions les crédits destinés à l'armée du Levant. Le Président du Conseil répliquait avec un talent infatigable et obtenait une majorité de 422 voix contre 110. Le soir, il était au Sénat et, entre onze heures et minuit, dans la discussion du traité de Trianon, il prononçait, sans dossier, sans documents, sans notes, un quatrième discours, qui était, à vrai dire, un chef-d'œuvre de finesse et de tact.

Il a commencé par déclarer qu'il n'était pas de ceux qui conservent contre la Hongrie des pensées de représailles, mais, tout de même, a-t-il dit, il y a eu la guerre, et lorsqu'on cherche à attirer notre commisération sur les Magyars qui perdent aujourd'hui leurs anciennes frontières, peut-être ferait-on mieux d'écouter les protestations des peuples si rudement opprimés pendant dix siècles. A l'heure où des Hongrois se battaient contre nous dans les Balkans et près de Saint-Mihiel, les Roumains de Transylvanie aspiraient à se délivrer

du joug magyar et à rejoindre leur mère-patrie, et celle-ci était venue, aux heures les plus difficiles de la guerre, combattre à nos côtés. Voulons-nous nous brouiller avec les Roumains? Voulons-nous mécontenter les Yougo-Slaves? Voulons-nous tourner le dos aux Tchèques? Voulons-nous irriter les Italiens? M. Briand a lumineusement indiqué les dangers d'une telle politique. Il a délicatement soufflé sur les illusions de ceux qui peuvent croire encore à la résurrection de l'ancienne monarchie dualiste. Il a expliqué que le contrepoids dont nous avons besoin vis-à-vis de l'Allemagne, nous devons le chercher désormais dans les États de la Petite Entente. Le cours naturel des choses a fait de la Tchéco-Slovaquie, de la Yougo-Slavie, de la Pologne, de la Roumanie, nos alliées dans l'Europe centrale. Restons-leur fidèles; aidons-les à se rapprocher les unes des autres; et félicitons-nous lorsque des hommes comme M. Benès et M. Take Jonesco travaillent à les grouper. « Que les vainqueurs restent avec les vainqueurs, » disait, l'autre jour, à la Chambre des députés de Bucarest, le ministre des Affaires étrangères roumain, et, dans le même discours, comme pour répondre aux adversaires du Traité de Trianon, il dénonçait les intrigues hongroises en Transylvanie. M. Take Jonesco suit lui-même la conduite qu'il recommande; il signe des accords entre son pays et la Yougo-Slavie, et il achève ainsi l'œuvre d'union et de paix qu'il exposait, il y a quelques mois, dans l'amphithéâtre Richelieu. Pendant que nous pleurons sur le passé, les nouveaux États et les États agrandis, qui ont hérité de l'Autriche-Hongrie, s'accommodent du présent et préparent l'avenir.

Ce traité d'alliance roumano-yougo-slave, signé à Belgrade par MM. Take Jonesco et Nicolas Pachitch, ne relève pas de la diplomatie secrète. Il a été fait au grand jour et il est soumis à la ratification des représentants des deux pays. Mais il est conçu dans des termes qui montrent l'inexcusable faute que la France aurait commise si elle n'avait pas elle-même ratifié le Traité de Trianon : « Fermement résolus à maintenir la paix acquise au prix de tant de sacrifices et l'ordre établi par le Traité conclu à Trianon le 4 juin 1920 entre les Puissances alliées et associées d'une part et la Hongrie de l'autre, ainsi que le traité conclu à Neuilly le 27 novembre entre les mêmes Puissances et la Bulgarie, Sa Majesté le roi des Serbes, Croates et Slovènes et Sa Majesté le roi de Roumanie se sont mis d'accord pour conclure une convention défensive. » Ainsi, ni la Yougo-Slavie, ni la Roumanie, ne cachent leur manière de voir. Elles ne veulent pas renoncer aux avantages que leur ont reconnus, après la victoire

commune, les Traités de Trianon et de Neuilly; et elles prennent leurs dispositions pour empêcher la Bulgarie et la Hongrie de remettre en question « l'ordre » établi : « Article premier. En cas d'attaque non provoquée de la Hongrie ou de la Bulgarie, ou de ces deux Puissances contre une des parties contractantes, en vue de détruire l'ordre créé par le Traité de Trianon ou celui de Neuilly, l'autre partie s'engage à concourir à la défense de la partie attaquée. » Il s'agit, on le voit, d'une convention purement défensive, dont l'unique objet est le maintien des traités. La seule pomme de discorde qui divisât la Roumanie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, a disparu; le Banat ne donnera plus lieu à ces regrettables querelles qui ont failli, en 1919, séparer à jamais les deux peuples. Non seulement les relations de bon voisinage sont rétablies, mais un pacte d'amitié est conclu avec les meilleures chances de durée. Où MM. de Monzie et de Lamarzelle redoutaient l'obscurité et le désordre, voilà donc que les États successeurs de l'Autriche-Hongrie s'emploient à mettre eux-mêmes peu à peu de « l'ordre » et de la clarté. Ne nous désintéressons pas de leur œuvre ; elle nous concerne presque autant qu'eux.

Reste, il est vrai, un problème dont a plus particulièrement parlé M. de Monzie et qui ne risque par d'opposer nos alliés les uns aux autres. Comme l'a remarqué M. Briand, il a été posé, d'ailleurs, par le Traité de Saint-Germain, et non par le Traité de Trianon. C'est celui des Comitats occidentaux de la Hongrie. Ils doivent passer à l'Autriche. M. de Monzie a cité, à ce sujet, un vigoureux réquisitoire de M. Eugène Lautier : « Je ne comprendrai jamais par quelle aberration les négociateurs des différents traités de paix ont pu concevoir le projet monstrueux d'enlever à la Hongrie des territoires qui sont hongrois depuis mille ans, pour les donner à l'Autriche. Cette conception donne le vertige par la profondeur de sa stupidité. » « Cette population hongroise, a dit M. de Monzie, est tellement exaspérée par la menace qui pèse sur elle qu'elle a déclaré que, si on la détachait par la force de la Hongrie, elle voulait être allemande, et non autrichienne. » A quoi M. Briand a riposté : « Si les habitants sont animés de tels sentiments, nous n'avons guère à compter nous-mêmes sur leur amitié. » Mais il faut reconnaître que le gouvernement hongrois a fait, ces jours derniers, une remarque exacte à la Conférence des ambassadeurs, lorsqu'il a indiqué que les traités ne fixaient point de terme obligatoire pour la cession des Comitats. Il n'y a donc aucune bonne raison de précipiter, en ce moment, les choses. C'est le cas, ou jamais, d'appliquer la devise favorite de nos

amis anglais : to wait and see. Il faut espérer que le projet de relèvement financier de l'Autriche, élaboré par M. Avenol et ses collègues, aboutira , mais jusqu'ici, il n'est malheureusement pas encore une réalité. Il n'est évidemment pas possible d'agrandir l'Autriche avant d'avoir assaini sa situation économique et monétaire; et il n'est pas, non plus, désirable de procéder à cet agrandissement avant que nous ayons la certitude que le gouvernement de Vienne ne tourne plus les yeux du côté de Berlin. Tout récemment encore, le général Ludendorff, qui continue à se dépenser beaucoup, n'avait-il pas, à Innsbrück, de mystérieux entretiens avec M. Schraffl, l'ancien Landeshauptmann du Tyrol autrichien? Et n'a-t-il pas été affirmé qu'ils avaient organisé ensemble une vaste « union des patriotes allemands et autrichiens, » destinée à se mobiliser, un beau jour, en secret, pour relier l'Autriche à l'Allemagne et mettre l'Europe en présence du fait accompli? Devant de telles perspectives, nous avons le devoir d'être prudents et de ne rien brusquer.

Mais, partout où les Traités de Saint-Germain, de Trianon ou de Neuilly ont donné des droits aux nations qui ont combattu à nos côtés, ayons l'élémentaire loyauté de défendre ces droits comme les nôtres. S'il y a, en France, quelques personnes disposées à tomber un peu vite dans les bras de la Hongrie, prenons garde, il y a, chez certains de nos alliés, des hommes qui ont la même indulgence vis-à-vis de l'Allemagne et qui ne semblent pas désirer « que les vainqueurs restent avec les vainqueurs. » Voici même que, timidement, un bruit étrange est venu jusqu'à nous. On dit, mais que ne dit-on pas? on dit qu'à la prochaine assemblée de la Société des Nations, l'Angleterre elle-même... — Mais non, c'est impossible. — Si, si, achevez, que dit-on? — Rien. — Mais encore? — Eh bien! soit! On prétend qu'à la future assemblée de Genève, l'Angleterre pousserait une nation neutre à poser, de nouveau, la question de l'admission de l'Allemagne, et, le ballon lancé, ce serait la délégation britannique qui se chargerait de le diriger. J'espère que cette rumeur, qui a couru les couloirs des chancelleries, a été mise en circulation par des agents facétieux ou mal renseignés. Il serait, en tout cas, désirable que le Cabinet de Londres ne prît, dans une affaire aussi grave, aucune initiative, sans se concerter avec le Gouvernement de la République. L'année dernière, lorsqu'il a été proposé d'ouvrir la porte à l'Allemagne, M. Viviani s'est élevé avec indignation contre une clémence prématurée, dont il a fait apparaître tous les inconvénients, et son éloquence enflammée a convaincu les assistants.

L'heure, qui n'était pas venue alors, a-t-elle donc sonné aujourd'hui? On susurre que M. Wirth a fait preuve de bonne volonté, que son ministère est fragile, qu'il faut le ménager et le fortifier pour assurer enfin l'exécution du traité de Versailles; et vous entendez bien que, par ce langage insidieux, on veut encore nous conduire à de nouvelles concessions.

La bonne volonté du Gouvernement allemand? J'en cherche les témoignages, et les nombreux rapports que MM. Briand et Barthou ont reçus de nos commissions et de l'armée du Rhin ne peuvent nous laisser à cet endroit aucune illusion. Sans doute, l'Allemagne a cédé à la menace, ou plutôt, sur la promesse que lui a faite lord Abernon que la Ruhr ne serait pas occupée, elle s'est inclinée devant l'ultimatum, mais cet ultimatum contenait, sur le chiffre des réparations, un rabais formidable, qui endettera nos budgets pendant de longues années. Le Reich n'a donc eu aucun mérite à accepter un état de paiements qui lui offrait, par rapport au traité, des avantages inouïs. Pour le désarmement, M. Briand remarquait hier que le général Nollet était loin d'être au bout de sa tâche, et cependant, à la date où nous sommes, les formations militaires devraient être dissoutes, les canons, les mitrailleuses, les fusils, devraient être livrés ou détruits. A Leipzig, les juges cherchent à flatter l'Angleterre en lui accordant quelques condamnations, d'ailleurs dérisoires; ils oublient qu'ils sont des magistrats et s'essayent à la diplomatie; mais, lorsqu'il s'agit de châtier un crime commis contre des Belges ou des Français, c'est en vain que des témoins honorables relatent fidèlement les faits qui se sont passés sous leurs yeux; les plus grands coupables sont acquittés; et si le Président du Conseil de France dénonce, à la tribune du Parlement, cette « parodie de justice, » il est immédiatement pris à partie par M. Schiffer, le ministre du Reich qui nomme les magistrats et qui se porte garant de leur indépendance. Enfin, au moment où des officiers et des soldats français tombent, en Haute-Silésie, frappés de balles allemandes, M. Wirth, qu'on nous donne pour le plus sincère et le plus conciliant des hommes d'État allemands, va répéter à Breslau ce qu'il dit partout, que l'Allemagne entend garder, malgré les résultats du plébiscite, la totalité de la province et, par dessus tout, le bassin minier. Le président Ebert lui-même entre en scène et il envoie au général Hœfer, principal organisateur des massacres, des félicitations officielles. « Le peuple de Haute-Silésie, lui écrit-il, vous sera éternellement reconnaissant de ce que vous avez fait pour lui. Vous avez délivré une population

opprimée, victime des exécutions les plus honteuses. L'Allemagne tout entière se rappellera votre geste désintéressé qui témoigne du plus fidèle amour de la patrie. »

Ainsi donnés au nom de l'Allemagne tout entière, ces encouragements éhontés portent naturellement leurs fruits. Une hostilité de plus en plus violente s'est développée en Haute-Silésie contre la France. De graves incidents ont éclaté à Loebschutz; à Beuthen, nos officiers sont, tous les jours, menacés; on tire sur eux, le soir, dans les rues; ils ont tous reçu des lettres de menaces et ont été individuellement prévenus qu'ils seraient exécutés; à Krappitz, la foule a insulté le général Gratier; les autorités alliées ont été forcées d'expulser de Kattowitz soixante-huit policiers allemands, membres des organisations militaires clandestines; la presse d'Outre-Rhin s'est déchaînée tout entière, à propos de la démarche que M. Briand avait chargé notre ambassadeur à Berlin de faire auprès du gouvernement du Reich; le Gouvernement de Berlin a adressé au nôtre une note où l'arrogance se marie avec le persiflage; et, pour comble de cynisme, les associations allemandes de Haute-Silésie ont envoyé à M. Lloyd George un appel où elles le prient d'assurer le succès de leurs réclamations et ajoutent que, si le Conseil suprême décidait le partage de la Haute-Silésie, elles exigeraient que le même principe fût appliqué, non seulement à la Posnanie et à la partie de la Prusse orientale devenue Polonaise, mais à l'Alsace-Lorraine elle-même. Voilà où nous en sommes; voilà les gages de bienveillance que nous donne, chaque jour, sous son masque démocratique, l'Allemagne impénitente. C'est le moment que choisit le cabinet de Londres pour demander que contrairement à l'avis de M. Briand, le Conseil suprême règle d'urgence le sort de la Haute-Silésie, sans renforcer les troupes d'occupation. Mais est-ce aussi le moment d'offrir à l'Allemagne un fauteuil à la Société des nations?

Si elle obtient cette faveur avant que le Traité de Versailles soit vraiment en voie d'exécution, nous pouvons être sûrs que toutes les questions qui passent aujourd'hui pour réglées seront successivement remises sur le tapis et que rien ne subsistera plus bientôt, ni du traité lui-même, ni des protocoles ultérieurs, ni de l'ultimatum, ni de l'état de paiements, ni des bons promis, ni des versements annoncés, ni du plébiscite de Haute-Silésie, ni de nos dernières espérances, ni d'aucun de nos droits. L'Allemagne épuisera toutes les ressources de son génie d'intrigue à tâcher de diviser les Alliés, à se faire plaindre par les uns et craindre par les autres, à flatter les

premiers, à opposer les intérêts, à désagréger ce qui tient encore et à détruire tout ce qui la gêne. Elle a déjà failli se glisser, il y a quelques semaines, dans le Comité parlementaire international. Sans la fermeté de nos amis belges, et en particulier de M. Digneffe, sénateur de Liége, elle aurait peut-être réussi dans son entreprise. Tout son plan consiste évidemment à se faire pardonner son agression et les méfaits de ses armées avant d'avoir livré ou condamné les auteurs des incendies, des pillages ou des meurtres, avant d'avoir même intégralement payé le premier des cent trente-deux milliards dont elle s'est reconnue débitrice, avant d'avoir réparé une seule des maisons qu'elle a détruites, avant d'avoir rendu aux Polonais ce qui appartient aux Polonais. Elle se dit qu'une fois dans la place, elle en deviendra rapidement maîtresse. N'ayant pas réussi à régner par la violence, elle essaie de régner par l'hypocrisie. *Deutschland über alles!* La Société des Nations est-elle pressée d'entendre chanter dans ses assemblées le refrain de Hoffmann von Fallersleben? Je reste convaincu, pour ma part, qu'elle préférera attendre un peu ce divertissement musical et qu'elle voudra, tout d'abord, regarder d'un peu près la patte blanche que l'Allemagne se flatte de lui présenter.

Pour l'instant, la Société des Nations s'est bornée à examiner la question du désarmement, ce qui a fourni à M. Viviani l'occasion de développer, en termes splendides, les idées les plus nobles, et ce qui a permis à M. Jouhaux de renouveler les vœux les plus légitimes en faveur de la paix générale. Mais nous pouvons être assurés que, dirigée par MM. Léon Bourgeois, Viviani et Hanotaux, la délégation française à la Société des Nations ne donnera son adhésion à un programme universel de désarmement qu'après avoir, d'une part, constaté le désarmement préalable de l'Allemagne et après s'être, d'autre part, procuré les moyens d'empêcher, dans le Reich, la reconstitution des groupements militaires déguisés et la reprise des fabrications de guerre. D'après le traité de Versailles, le jour où les Commissions interalliées auront quitté l'Allemagne, c'est à la Société des Nations qu'incombera le soin de surveiller ce qui se passera de l'autre côté du Rhin ; et, sans doute, l'Allemagne est obligée de se prêter à toutes les investigations qui seront jugées nécessaires. Mais la Société n'a, en l'état actuel, aucun organe permanent de contrôle. Avant de demander à la France et à la Belgique de désarmer elles-mêmes, elle cherchera certainement à se mettre en mesure de leur donner une sécurité permanente et de leur offrir des garanties.

M. Briand a pris soin de formuler la même réserve, lorsqu'il a accepté, au nom de la France, l'invitation de M. Harding et qu'il a promis notre participation à la Conférence de Washington. Il ne pouvait assurément décliner la proposition qui nous était faite, et lorsqu'il a rendu justice à la généreuse initiative du Président des États-Unis, il a exprimé la pensée générale de nos compatriotes. Notre pays, épuisé par la guerre, aspire sincèrement à la prompte diminution des charges militaires. C'est folie que de lui attribuer des arrière-pensées impérialistes. Comme le disait, l'autre jour, M. André Lefèvre à la tribune de la Chambre, il n'y a pas un Français raisonnable qui rêve d'annexer un kilomètre carré de territoire et de commettre à la fois cette mauvaise action, de vouloir changer la nationalité des gens par la violence, et cette maladresse, d'incorporer à un pays homogène des peuples étrangers. Si le Traité de Versailles n'a pas été accueilli en France avec enthousiasme, ce n'est pas que nous ayons jamais convoité l'annexion d'un territoire quelconque, c'est que, faute de gages suffisants, les réparations ont vite paru compromises et que la France ne s'est pas sentie, non plus, assez efficacement protégée contre de nouvelles attaques. Le jour où, soit par une organisation plus vivante de la Société des Nations, soit par un réseau solide d'alliances défensives, nous serons réellement à l'abri d'un retour agressif de l'Allemagne, nous serons trop heureux de renvoyer aux champs et à l'atelier la plus grande partie des jeunes gens qui remplissent encore nos casernes.

Je ne sais toutefois si, pour hâter ce résultat, c'est une très bonne méthode de chercher à l'atteindre par deux voies différentes, celle de Genève, et celle de Washington. Comme l'a dit M. Viviani, le travail préparatoire de la Société des Nations ne sera point inutile, mais il viendra, sans doute, un moment où il faudra choisir entre la Conférence d'Amérique et celle de la Société; et le choix ne pourra nous laisser hésitants : il va sans dire qu'après avoir répondu favorablement à l'appel du Président Harding, nous n'aurons plus le droit de nous dérober. C'est donc surtout en vue des délibérations de Washington que nous avons à préciser notre politique.

En lançant ses invitations, au lendemain du jour où les États-Unis venaient de déclarer la cessation de l'état de guerre entre eux et l'Allemagne sans ratifier le Traité de Versailles, le Président peut avoir eu la pensée de ramener son pays, par un chemin nouveau, au cœur des affaires européennes et de faire de Washington la vraie capitale de la paix. Mais il a eu surtout en vue, comme il l'a pro-

clamé, l'avenir du Pacifique, et dans les premières questions qui seront soumises à la Conférence, la France sera, en fait, moins intéressée que l'Amérique, l'Empire britannique et le Japon. Immigration japonaise en Californie; mesures protectrices adoptées par les États de l'Oregon, de New Mexico, du Texas, de Washington; prétentions émises par le Japon, dès le début de la guerre, sur les douanes et les chemins de fer chinois; différends relatifs au Chantoung et à la Sakhaline; infiltration nipponne en Sibérie et au Kamtchatka; litige suscité par la possession de l'île de Yap et par la maîtrise des câbles d'Extrême-Orient, tels sont évidemment les numéros essentiels de la table des matières que l'Amérique proposera à la prochaine conférence. Aussi n'est-il pas surprenant que le premier ministre du cabinet de Tokio, M. Takashi Hara, tout en accueillant avec sympathie la suggestion du président Harding, ait demandé que le programme soit, d'avance, soigneusement précisé. Le traité d'alliance anglo-japonais devant expirer en 1922 et n'ayant pas été jusqu'ici prorogé au nom de l'Empire britannique, à cause de l'opposition du Canada, le gouvernement du Mikado redoute de n'être pas, à Washington, aussi chaudement appuyé par l'Angleterre qu'il le souhaiterait, et il ne se résigne pas sans quelque inquiétude à une discussion qui aurait pour effet de lui imposer, dans le Pacifique, la diminution de ses dépenses navales. De nombreux intérêts conspirent donc déjà contre le succès de la conférence américaine. La France fera cependant ce qui dépendra d'elle pour que ne s'éteigne pas la nouvelle lueur d'espérance, dont le projet de M. Harding est venu éclairer les ténèbres où se débat l'humanité. Elle a des colonies importantes dans le Pacifique ; elle n'y a cependant pas des intérêts comparables à ceux de l'Amérique et de l'Angleterre; elle est donc bien placée pour aider les autres Puissances à trouver des solutions amiables. Quant au désarmement terrestre, elle le désire plus que personne, et pour cause ; mais elle demande que les assassins commencent. Nous voulons bien laisser tomber peu à peu l'oubli sur leur œuvre; mais nous avons, au moins, le droit d'exiger qu'ils ne la renouvellent pas.

Un Américain éminent, dont je parlais l'autre jour, un ami de M. Harding, M. Nicholas Murray Butler, vient d'avoir lui-même, à Louvain, la vision de ce qu'a été, dès les premières semaines, l'horrible guerre imaginée par l'Allemagne. Il avait tenu à visiter Reims et sa cathédrale mutilée; il était allé voir Verdun et sa ceinture de ruines; il a, le 28 juillet, complété ce pieux et triste pèlerinage par une

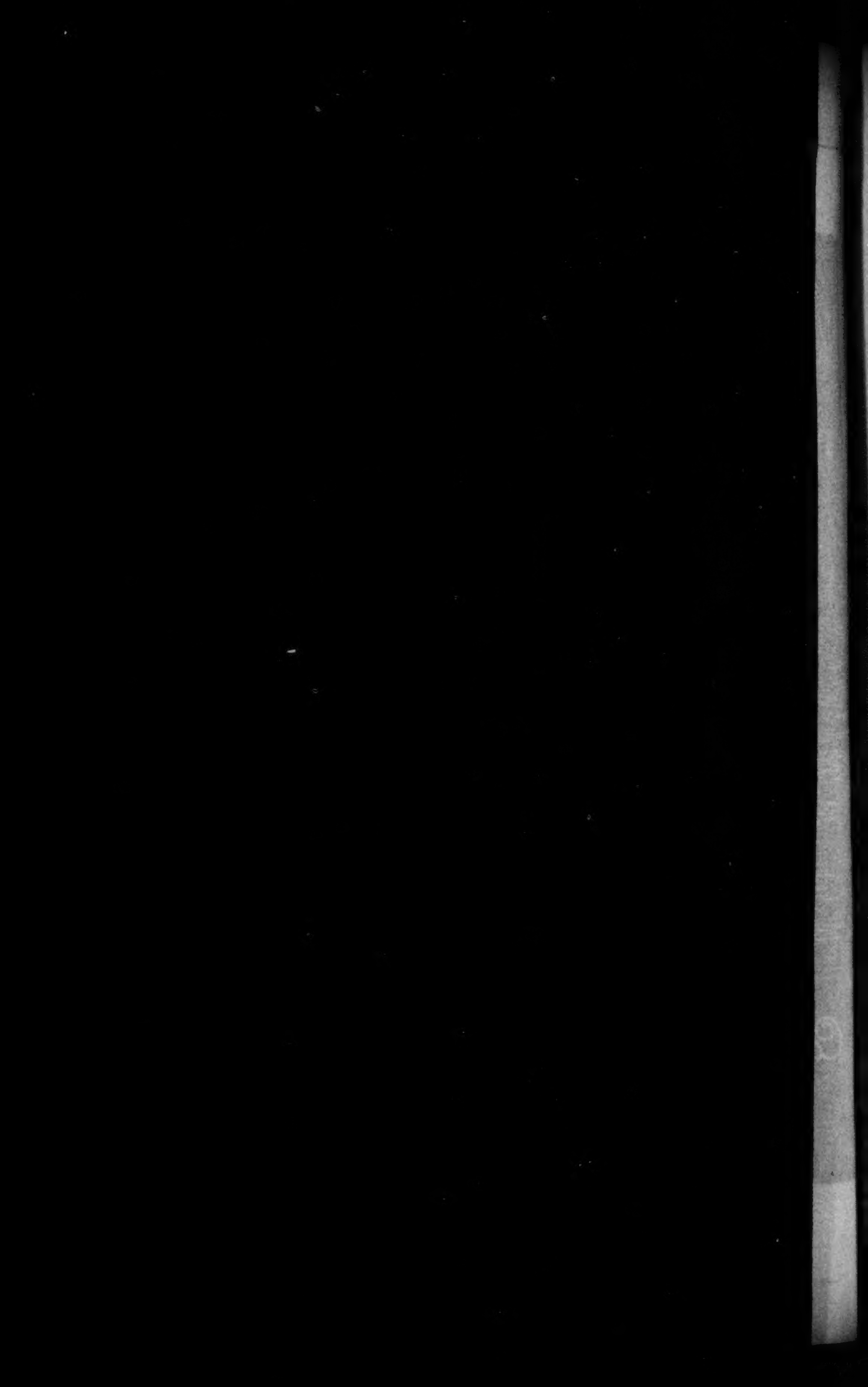
démarche auprès de la vieille université belge, dont les Allemands ont incendié la bibliothèque. Partout les abominables crimes de 1914 et des années suivantes se sont ainsi dressés devant lui, et il a entendu des témoins dignes de foi lui rappeler comment, après avoir violé la neutralité de la Belgique, les armées allemandes s'étaient comportées envers des populations innocentes. Déjà, du reste, avant que les États-Unis eussent pris le parti d'entrer en guerre, un de leurs nationaux, M. Alexandre Powell, correspondant spécial du *New-York World*, était venu sur place se rendre compte des méthodes employées par les envahisseurs, à Aerschot, à Termonde, à Louvain; et dans une brochure intitulé : *la Guerre en Flandre en 1915*, il avait parlé des monuments incendiés, des maisons pillées, des habitants fusillés. M. Nicholas Murray Butler peut aujourd'hui se demander, à son tour, comment l'Allemagne de Leibnitz, de Kant, de Goethe, est devenue celle qui a commis tant de forfaits. Peut-être se rappelle-t-il, comme moi, que, dès le 6 septembre 1914, des représentants des deux grandes agences américaines, l'*United Press* et l'*Associated Press*, en exprimaient leur étonnement au chancelier d'Empire; et M. de Bethmann Holweg, embarrassé, cherchant à excuser les officiers allemands, répondait par ce mensonge infâme : « Après les premiers combats, des jeunes filles belges se sont amusées à crever les yeux des blessés allemands. » N'est-ce pas, hélas! l'Allemagne qui cherche encore à crever les yeux de l'humanité? L'Amérique le sait, et elle ne nous demandera certainement pas de laisser faire.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.





SUPRÊMES VISIONS D'ORIENT [1]

Constantinople, lundi 5 septembre 1910.

Une grande fièvre, sans cause connue, vient presque soudainement m'anéantir et je reste étendu par terre, gisant comme un mort.

Au coucher du soleil, des musettes et de grands tambours caverneux, passant dans la rue, me rappellent que c'est le premier soir du Ramazan. En effet, bientôt un minaret, que j'aperçois à travers les grillages de mes fenêtres, prend son cercle de feux. Mon fils entre alors dans ma chambre et me dit de venir sur la terrasse, regarder avec lui tous les minarets de la Pointe du Sérail couronnés de leurs lumières de fête ; je me traîne jusque là-haut, pensant que, sans doute, je serai trop malade pour les voir demain.

L'air du dehors a rafraîchi un instant ma tête. Mais, toute la nuit, le grand tapage oriental du Ramazan me fait de nouveau affreusement souffrir. Ce grand tapage se complique, vers minuit, de ces sinistres cris des veilleurs à bâton, qui sont d'usage à Constantinople, pour annoncer les incendies et qui semblent toujours se prolonger au delà de la puissance des poumons humains : « Yangun va... a... ar ! » (il y a le feu !)

Je décide, pendant mon insomnie, de partir demain matin pour l'hôpital français du Taxim, si je suis transportable.

(1) Les premiers chapitres de ce journal intime avaient paru dans l'*Illustration* au début de la Grande Guerre, mais M. Pierre Loti avait été obligé de les suspendre au moment où il est parti lui-même pour le front. [*N. d. l. R.*]

Mardi 6 septembre.

Je m'habille et prépare ma valise pour l'hôpital. Jusqu'à nouvel ordre, mon fils et Osman resteront ici, servis par Djemil.

Long trajet en voiture pour passer sur l'autre rive de la Corne d'Or, monter à Péra et enfin arriver au Taxim, autant dire aller dans un monde tout différent.

A 11 heures, je suis à l'hôpital, où me reçoit la bonne sœur Jeanne, qui, me trouvant si brûlant, tout de suite me fait coucher.

Mercredi 7 septembre.

L'hôpital du Taxim ! Retrouvé sœur Jeanne, sœur Pauline et son chat Michu, et la même chambre où j'ai langui déjà un mois, pendant les neiges de l'hiver, il y a six ans, lors de l'épidémie de grippe qui coucha sur le flanc plus de la moitié de mon équipage. Rien n'a changé ici et la même horloge sonne, la nuit, ses coups lugubres.

Vendredi 9 septembre.

Je suis sorti de l'hôpital ce matin, avec encore un peu de fièvre, — qui va passer, disent les médecins. Oh ! la joie de retrouver ma maisonnette au cœur de Stamboul !

Je conduis mon fils à Eyoub. Depuis son premier voyage en Turquie, depuis six ans, c'était son rêve de voir les silencieuses cours de la mosquée d'Eyoub, le lieu le plus sacré de Constantinople, le seul qui soit encore jalousement interdit aux étrangers. Jusqu'ici, j'avais toujours refusé à mon fils de l'amener là, car cela me faisait encore un peu peur.

Pour nous donner davantage l'air de gens du pays, j'ai jugé prudent d'arriver à Eyoub par les grands cimetières et d'aborder l'enceinte de la mosquée par le côté opposé à la Corne d'Or.

Coiffés de fez et nos chapelets à la main comme de bons Turcs, nous ouvrons le petit portail qui clôt les saintes cours et maintenant nous voici au milieu de la nuit verte des hauts cyprès et des larges platanes dont on ne sait plus l'âge. Là, sous de vénérables stèles à turban de pierre, dorment des compagnons de Mahomet II, dans ce vaste enclos de silence, dont les murs sont garnis de vieilles faïences à fleurs bleues. Quelques pieux vieillards sont accroupis en prière, tandis que des pigeons et des cigognes se promènent familièrement autour d'eux, sur les

dalles. Nous passons tranquilles, sans éveiller l'attention, dans ce lieu dont la paix si profonde est presque oppressante et nous arrivons devant le kiosque où dort le Saint Eyoub. Nous nous arrêtons pour regarder le tombeau, à travers la grille de bronze ciselé de l'une des fenêtres. L'intérieur de ce kiosque, un peu en contre-bas de la cour ombreuse, est occupé presque entièrement par le grand catafalque couvert de soie lamée d'or éteint et que surmonte un énorme turban. Tout autour, scintillent les murs couverts de faïences très anciennes, aux dessins du plus beau rouge, de ce rouge de rubis dont le secret est perdu depuis trois siècles. Enfermé près du catafalque, nous tournant le dos, un vieux hodja, assis sur les nattes, lit le Coran dans un précieux manuscrit sur parchemin à enluminures d'or. Peut-être nous nous attardons trop à regarder toutes ces choses, car le vieux hodja, comme s'il avait flairé des infidèles, se retourne brusquement vers nous et nous dévisage d'un air méfiant qui tout à coup nous fait peur; le sentiment nous vient, plus pénible, d'être des intrus qui profanons un lieu saint. Il ne nous faut cependant pas sembler inquiets, ce qui tout de suite donnerait l'éveil, et nous nous en allons, sans nous presser, en égrenant nos chapelets.

Au sortir de la dernière cour, quand je referme sur nous la petite barrière, jadis considérée par moi comme infranchissable, et que nous nous trouvons enfin dans l'avenue de marbre blanc des Cheiks-Ul-Islam, qui, elle, est permise à tout le monde, j'éprouve un soulagement de ce que mon fils ait pu quitter sans bagarre ce lieu si défendu.

Le soir, à la nuit close, malgré la fièvre qui de nouveau m'alourdit et me brûle, je vais m'asseoir, avec mon fils et Osman, sur la place de Mahmoud-Pacha qui nous est redevenue si familière — et devant la mosquée, dans un humble café, nous demandons des narguilhés.

Parce que nous sommes en Ramazan, il y a foule plus que de coutume pour la prière du soir, à la porte ogivale de ce vieux sanctuaire de Mahmoud-Pacha; tous les minarets d'alentour, il va sans dire, ont dans le ciel leurs couronnes de feux, et en outre, d'archaïques lanternes ont été accrochées à toutes ces vénérables stèles funéraires qui çà et là se dressent, en petits groupes amis, au milieu des tables des fumeurs, comme pour se mêler de plus près aux vivants. Oh! nullement agressifs, ces petits

groupes sans visages, ni gêneurs, ni désapprobateurs pour les si innocentes distractions que l'on prend en ce lieu : causeries à voix basse en soufflant de temps à autre une spirale de fumée endormeuse...

Du reste, il en va de même dans tout ce Stamboul, dont la terre est pleine de rêveurs ensevelis et qui, au lieu de les dissimuler, les révèle au contraire, à chacun de ses carrefours, sur chacune de ses places ombreuses, par de discrètes compagnies de ces stèles toujours pareilles qui n'ont emprunté à la mort rien de son horreur, mais sa paix seulement et sa sérénité...

Autrefois, jamais je n'aurais osé entrer dans ce sanctuaire un peu farouche de Mahmoud-Pacha, que les touristes, Dieu merci, ne visitent pas. Mais les temps sont changés, et puis, je suis devenu tellement quelqu'un d'ici, que mes voisins de fumerie, assis aux petites tables, sur des tapis d'Orient, m'invitent d'eux-mêmes : « Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, à notre prière?... »

Le charme de tout cela l'emporte une fois de plus sur l'accablement de ma fièvre brûlante et je me lève pour les suivre dans la mosquée. Mais arrivé là, ne tenant plus debout, je m'agenouille et me prosterne comme les vrais fidèles, à l'appel chanté de l'Imam, — et je dois m'avouer que c'est surtout pour emprunter l'appui solide des dalles et la fraîcheur des nattes par terre...

Je suis complètement épuisé lorsque, la prière finie, les lampes suspendues aux voûtes commencent à s'éteindre et à ramener la pénombre un peu sépulcrale; il faut donc regagner notre maison clandestine qui heureusement n'est qu'à deux pas...

Toute la nuit, les bruits du Ramazan qui, jusqu'au matin, emplissent Stamboul, compliquent d'une manière très lugubre mes songes de fièvre. Dans ces petits orchestres, qui passent en cortège sous mes fenêtres, puis vont se perdre au loin, au fond du dédale des rues, ce qui frappe surtout mon cerveau un peu délirant c'est leur caractère *étranger;* ces mélodies que les musettes gémissent en mode mineur, ces rythmes que marquent les coups des énormes tambours, on sent que tout cela vient de l'Asie proche, et, même dans ce Stamboul, dont j'ai fait si longtemps presque ma patrie, tout cela m'apporte une impression d'exil que je n'aurais jamais attendue.

Est-ce possible, dans mon Stamboul, me sentir exilé et perdu!

J'ai hâte que le soleil se lève; dans le jour il me semble que cette impression d'exil me paraîtra moins forte. L'hôpital du Taxim, où je pourrai, alors, me faire conduire en une heure, si je le veux, sera au moins, pour moi, un coin de France.

Samedi 10 septembre.

Je conduis mon fils à la tombe de la petite amie de ma jeunesse. Le conduire là me semble bien un peu étrange. Mais son souvenir, à elle, en filtrant à travers les années, s'est tellement purifié, qu'il est pour ainsi dire dématérialisé.

Je veux que mon fils soit allé là, une fois dans sa vie, et je crois que si ce n'est pas aujourd'hui, ce ne sera jamais, car la fièvre augmente. Toute la nuit les musiques du Ramazan m'ont fait mal à la tête, et puis il me semblait que c'était la dernière fois que je les entendais, ces musiques qui me rappellent tant de souvenirs, — la dernière des dernières fois.

Une chaleur lourde, lourde, sous de grands nuages sombres, aux contours précis, comme s'ils étaient des choses consistantes qui vont tomber. Nous partons en voiture vers trois heures, accompagnés d'Osman. Longue route à travers les quartiers d'Ak-Seraï; je suis tout vibrant de fièvre et, sur mon front, le fez turc pèse trop lourd. Enfin nous sortons par la « Porte d'Andrinople, » la vieille porte croulante, et nous voici dans la solitude infinie des cimetières.

C'est encore par la brèche, que je fais entrer mon fils dans celui des enclos à l'abandon où ma petite amie s'est décomposée depuis si longtemps, parmi les racines des cyprès. Quel ciel étrange et sinistre, obscur presque, avec cette chaleur accablante qui tombe sur le sol desséché!

Les stèles, leurs dorures et leurs blancheurs, me paraissent aujourd'hui encore plus fanées, encore plus mourantes... Je cueille des chardons bleus pour les mettre plus tard sur cette autre stèle pareille, que j'ai fait placer dans ma mosquée à Rochefort, si je ne meurs pas ici.

Avant de m'en aller, sans doute pour jamais, je veux me pencher et baiser la terre; alors je dis à mon fils et à Osman de me précéder, de m'attendre là-bas contre la brèche du mur; peut-être devinent-ils ce que je veux faire, mais tant pis... je me couche sur l'herbe sèche pour le baiser suprême : je regarde

la tombe et le grand décor d'alentour, je veux que cela reste fixé dans mes yeux jusqu'à la mort...

Quand je rejoins mon fils et Osman, je les trouve accroupis tous deux, s'amusant comme deux enfants, avec une tortue tellement énorme que jamais nous n'avions vu la pareille : elle doit avoir deux ou trois cents ans pour le moins. Elle est étrange, cette bête de cimetière, qui a vécu là, depuis les temps reculés de l'Islam, sous les sultans magnifiques de jadis et qui vit encore sa vie à peine consciente, au milieu de ces délabrements et de ces silences de la fin...

Le soir, après le canon du Ramazan, quand les musiques orientales recommencent d'emplir Stamboul, j'essaie encore d'aller m'asseoir devant un des petits cafés familiers, sous les platanes, parmi les rêveurs à turban. Mais la fièvre m'accable, je ne tiens plus...

Jeudi 14 septembre.

Malgré mon regret profond de quitter encore Stamboul, je suis obligé de retourner ce matin à l'hôpital, avec une fièvre beaucoup plus forte et que, tout de suite, les médecins trouvent grave.

Avant de partir, avec le sentiment très net que je ne reviendrai plus, je jette un coup d'œil d'adieu sur toute ma maison clandestine, dans laquelle mon rêve de turquerie aura été si éphémère. Puis je monte sur la terrasse, dire adieu aux vieux jardinets enclos où se promènent les humbles vieillards à turban et à barbe blanche, dire adieu à la forêt des minarets blancs, qui, là-bas sur la Pointe du Sérail, s'en vont dévalant vers les lointains bleus de la Marmara. Non, certes, je le sens bien, je ne reviendrai plus dans cette maison.

Et une voiture m'emmène là-bas, à l'hôpital. Jamais de ma vie, je crois, je n'avais eu une fièvre aussi brûlante, même à la côte de Guinée, pendant les insolations de l'été africain.

Mercredi 28 septembre.

Déjà près de quinze sinistres jours passés dans cet hôpital. Oh ! les affreux réveils du matin après les nuits de fièvre ! Qu'est-ce que j'ai ? Les médecins n'en savent rien, n'y comprennent rien !...

Mon fils a dû banalement prendre une chambre dans un

hôtel de Péra pour être plus près de moi. Sous ma dictée, je lui ai fait écrire mes instructions en cas de mort.

Kemal bey, le gentil officier qui m'avait loué sa demeure, est venu m'avertir qu'il allait la reprendre pour y habiter avec sa mère; il faut que je fasse enlever tout ce qui m'appartient, dans cette installation éphémère organisée en août, avec une joie enfantine. Donc, même si je me guéris, je n'habiterai plus Stamboul.

Mais j'étouffe ici et j'ai accepté, bien malade encore, l'hospitalité que m'offre le Consul général de France, dans sa maison de campagne qui domine le Bosphore, du haut de la colline d'Ortakeui. Ce soir, au déclin du jour, on m'emmènera là-bas, avec mon fils et Osman, auxquels le Consul donne aussi l'hospitalité.

Samedi 1er octobre.

Ortakeui, chez le Consul de France, dans sa maison où il m'a recueilli comme une épave !

Le Consul part chaque matin pour Constantinople avant mon lever, ne rentre qu'à sept heures du soir. Mon fils et moi, nous déjeunons en tête à tête dans la salle à manger où des capucines mourantes et des liserons d'un incomparable bleu enlacent les barreaux des fenêtres. Ensuite, mon fils va se promener à Stamboul, ou bien sur la côte d'Asie, en compagnie d'Osman, et je reste seul tout le jour, enveloppé d'un manteau, sur un fauteuil, dans une sorte d'abri de planches, au bout du grand jardin. De là, je regarde finir l'été, finir l'Orient, finir ma vie; c'est le déclin de tout...

Le charme de la demeure du Consul est sa vieillesse et sa paix; une très antique maison de bois en style d'Orient. Ce jardin, où je traîne mes jours de malade, est une sorte de très grande et très longue terrasse, à une trentaine de mètres au-dessus du Bosphore. Les allées sont droites, à la mode ancienne; les fleurs sont de vieilles fleurs de France: des dahlias, des asters d'automne, de petits chrysanthèmes. Il y a aussi des arbres fruitiers, des carrés de légumes et, dans les parties incultes, sous toutes les pierres, dorment des scorpions. Tout au bout de ce vieux jardin à l'air si campagnard, il y a l'abri, où maintenant je passe mes jours.

Par-dessus le mur bas qui sert de clôture à mon jardin, je

vois, dans des terrains vagues, parmi de grands arbres, un coin de la muraille du palais impérial d'Yeldiz, qui, récemment encore, au temps du « Sultan Rouge, » répandait sur tout ce quartier son oppression et sa terreur. Mais ce que je regarde surtout, ce sont les choses qui se déploient à mes pieds; c'est, directement au-dessous de moi, un autre jardin qui est, lui aussi, une longue terrasse et qui appartient à une vieille sultane, veuve du sultan Mourad; on la voit quelquefois passer, voilée ou en tcharchaf, lente et les yeux à terre, suivie de ses petites esclaves circassiennes.

Plus bas encore que le nostalgique jardin de la veuve impériale, il y a la mosquée d'Ortakeui et enfin le Bosphore et, au delà des eaux, la côte d'Asie, toute rose à cette saison sous ses tapis de bruyères en fleurs.

Sur le Bosphore, à mes pieds, c'est le va-et-vient des navires; mais les grands voiliers d'autrefois aux poupes relevées en château et naïvement peinturlurées, qui passaient en silence avec une lenteur majestueuse, font place de plus en plus aux bruyants paquebots, et les caïques, aux mouches à vapeur, — là aussi, l'Orient s'en va...

Dans le jardin de la Sultane, comme dans le nôtre, les feuilles jaunissent, les dahlias se penchent, les asters finissent leur floraison d'automne... Et je reste là, de longues heures, languissant à mon poste de malade, seul jusqu'au soir, jusqu'au moment où le jour baisse et le froid tombe... Quelquefois, j'ai cependant la visite d'un ami turc; mes anciens domestiques, Hamdi et Djemil, viennent aussi me voir, ce qui me permet de reparler un peu la langue aimée.

Le personnel du Consul qui m'a recueilli se compose de deux fidèles vieilles servantes françaises, toutes deux gaies et drôles, m'entourant de soins maternels, de deux jeunes Croates, frères, de vingt ou vingt-cinq ans, aux yeux de velours, Niko et Aleko, et puis d'un jardinier turc.

A la nuit, le Consul rentre, mon fils rentre aussi. Ils dînent ensemble; moi, qui suis malade et ne dîne pas, je monte au premier étage, dans le grand vieux salon arrangé à la turque, et c'est l'heure la plus nostalgique du jour. Suivant l'usage oriental, ce salon est prolongé par une partie vitrée, garnie d'un large divan, en surplomb sur le jardin ; de là, on domine, au premier plan, deux grandes maisons, celle de la Sultane veuve et

celle de l'Exarque des Bulgares, et la vue s'étend de tous côtés, sur les villages et les mosquées de la rive, sur le Bosphore et sur la côte d'Asie. Les feux s'allument dans le noir de la soirée automnale ; le vent se lève, chassant des nuages de ténèbres, on l'entend siffler partout à travers la vieille maison de bois toute déjetée. On entend aussi les muezzins chanter la prière du soir, et puis les veilleurs de nuit qui ont conservé l'usage ancien, dans ce vieux faubourg, de frapper les pavés, avec la pointe de fer de leur bâton.

On se sent bien en Orient encore ; mais c'est de l'Orient si triste, de l'Orient d'automne, de soir, de déclin et de mort.

Samedi 8 octobre.

A Ortakeui toujours. Le paquebot qui devait enfin m'emmener en France, a été abordé et coulé dans la Mer-Noire. Je suis donc forcé de retarder mon départ, de rester quinze jours encore dans cette sévère retraite d'Ortakeui, où je tremble d'être bloqué par l'hiver.

Dimanche 16 octobre.

Dans la vielle maison du passé que j'habite, se sont conservées les traditions d'autrefois et le dimanche on y observe un repos patriarcal ; ce jour-là est d'un calme infiniment nostalgique.

C'est aussi l'après-midi du dimanche que les religieuses de l'hôpital français ont adopté pour faire leur visite de chaque semaine au Consul. Vers deux heures, sœur Jeanne, la Supérieure, arrive avec deux autres bonnes sœurs subalternes, qu'elle conduit comme en promenade enfantine. Sœur Jeanne vient s'asseoir près de moi, dans mon abri, au bout du jardin, et nous regardons de haut le défilé des navires sur le Bosphore ; ce défilé auquel j'avais si souvent pris part jadis à bord des bateaux de guerre et que je regarde maintenant comme si je n'étais plus de ce monde.

La mosquée d'Ortakeui, directement au-dessous de nous, tout près de l'eau, nous occupe beaucoup, elle aussi, sœur Jeanne et moi. Un tremblement de terre avait renversé un de ses deux minarets plus aigus que des flèches, et, assise par assise, des ouvriers, spéciaux pour minarets, le reconstruisent avec lenteur ; nous observons donc, pour nous distraire, de combien

il a monté d'un dimanche à l'autre, remarquant chaque fois le point, toujours plus haut, où il se profile sur les collines de la côte d'Asie, qui se colorent de plus en plus en rouge brique, par la floraison finissante des bruyères... Oh! le calme monacal de ces journées... Dans ma vie en tourmente, quel intermède étrange!... Les morts, s'ils s'intéressent aux choses des vivants, doivent les regarder comme nous regardons cela...

Pendant ce temps, les autres sœurs, plus jeunes, s'amusent dans le jardin à la façon des écolières, faisant sauter les chats par-dessus leurs mains jointes, ou bien ramassant les figues et les grenades tombées des arbres qui s'effeuillent. Et sous un berceau de treilles jaunies, les deux vieilles servantes françaises, les deux jeunes Croates et Osman font d'interminables parties de domino, en riant de tout cœur, avec une gaieté enfantine, des tours qu'ils se jouent les uns aux autres et de leurs innocentes tricheries.

Dans le quartier, les gens ont coutume de dire : « La maison du Consul de France, c'est la maison du bon Dieu; » cela est vrai surtout en ces paisibles après-midi des dimanches où les cornettes des religieuses viennent régulièrement apporter ici leur monacale blancheur. Et pour moi, combien c'était inattendu et combien c'est étrange de m'être laissé enfermer, pour ainsi dire, dans ce doux asile de repos monotone! D'autant plus étrange que tout autour de ce jardin se déploie la splendeur d'un décor immense : le Bosphore, où l'on sent que va se jouer l'une des plus terribles tragédies mondiales, où le sang va couler à flots, où se prépare, hélas! l'agonie d'un monde qui s'en va!... Les dahlias, les asters vont décidément mourir. Seuls, les liserons bleu-de-ciel persistent encore; ils me rappellent ceux que je voyais, il y a dix ans, durer, malgré les premières gelées blanches, dans de pauvres jardinets de Chinois, au milieu des sinistres ruines de Tien-Tsin, semées de cadavres.

La paix reposante qui m'entoure me rend peu à peu la vie, et ma presque immobilité de malade me devient de plus en plus pénible, — surtout lorsque je pense que je suis en Turquie, que le cher Stamboul est là, dissimulé par la verdure jaunie d'un petit cap du voisinage. Il est trop loin malgré tout pour que je puisse y aller souvent; mais, les jours qui ne sont pas dimanche, je loue une voiture sur la place d'Ortakeui et je

me fais conduire dans quelqu'un des villages turcs de la rive d'Europe, pour jouir au moins d'être encore pour quelques jours en Turquie.

Je fume mes derniers narguilhés, au soleil qui pâlit, devant les petits cafés de plus en plus solitaires. Des teintes d'automne sont partout et souvent, dans le ciel, roulent de gros nuages sombres... Combien, cette fois, il va finir d'une façon imprévue, mon séjour dans le cher Orient !

A l'heure où le veilleur du quartier commence à frapper de son bâton ferré les pavés sonores, l'envie de m'évader me prend quelquefois. Si la nuit est belle et douce, je descends la rue de pentes roides et d'escaliers, entre la maison de la Sultane veuve et celle de l'Exarque des Bulgares, pour aller jusqu'à la petite place calme et religieuse, au bord de l'eau, autour de la mosquée. Le Consul, qui ne sait pas combien j'ai été, dans mon temps, un noctambule invétéré de Stamboul, a la bonté de s'inquiéter de me savoir seul dans ces promenades nocturnes, et bientôt j'entends, derrière moi, un pas jeune accourir dans l'obscurité, descendre quatre à quatre les marches de la rue solitaire : c'est l'un des Croates, Niko ou son frère Aleko, que mon hôte envoie me rejoindre et m'accompagner.

Mais les petits cafés de rêveurs ont fermé leurs vitres. Le vent est devenu aigre et froid. On ne fume plus dehors, il faut prendre place, maintenant, à l'intérieur, entre les silencieux bonshommes à turban, dans l'atmosphère alourdie par l'odeur des narguilhés. Les humbles murailles, auxquelles pendent les vieux ustensiles de cuivre, sont ornées de mille petits cadres d'or fané qui entourent des inscriptions sacrées, des versets du Coran.

Dans ces lieux que ne fréquentent pas les Européens, on est si loin du monde moderne, loin de tout !

Ensuite, quand il s'agit de remonter la pente des rues jusqu'à la maison du Consul, mon état de convalescent se rappelle à moi par une inexorable lassitude que j'avais un instant oubliée...

Lundi 17 octobre.

Je vais décidément mieux, la vieillesse et la mort semblent s'éloigner encore une fois et m'accorder un temps de grâce.

Ma longue fièvre et ma quasi séquestration à Ortakeui avaient interrompu mes difficiles recherches pour retrouver,

dans le dédale de Stamboul, la vieille dame qui avait été assez intimement mêlée à ma vie d'autrefois avec les pauvres petites « désenchantées » — et qui seule pourrait me dire dans quel coin des cimetières Djenane s'est endormie.

Ici, dans cette tranquillité de cloître où je vis, j'ai fini cependant par apprendre que, depuis de longs mois, la vieille dame, qui doit tout savoir, s'est retirée en Asie, près de Smyrne, dans une petite propriété qui lui reste de sa fortune disparue. Mais, m'avait-on assuré, il était impossible qu'elle ne revînt pas à Stamboul cet automne, aux premiers jours d'octobre au plus tard. Et le petit supplice d'attendre avait une fois de plus commencé pour moi, avec la crainte d'être obligé de m'en aller avant son retour. J'aurais manqué le paquebot et retardé encore mon départ plutôt que de partir sans l'avoir vue.

Mardi 18 octobre.

Mon fils, obligé de rentrer en France à date fixe pour son service militaire, est parti ce soir par l'Orient Express, très tristement, et je sens le vide de son départ. Moi, je reste ici seul pour huit jours encore, — du moins si l'inexplicable fièvre ne revient pas m'anéantir.

Dans la journée, nous avions fait, mon fils et moi, une dernière promenade, un peu mélancolique, aux plus proches villages de la rive, devant le Bosphore dont les teintes sont déjà automnales.

Je me rappellerai longtemps la minute où nous nous sommes séparés, au crépuscule, sur le seuil de cette vieille maison, perdue dans un faubourg lointain. Un petit vent froid, venant de la Mer-Noire, agitait les capucines mourantes enroulées aux grilles de la porte... Aux instants graves de la vie, d'infimes petits détails de choses, qui n'ont aucune importance propre, ni même aucun lien avec les événements dont nous avons à souffrir, s'impriment en nous d'une façon singulière ; ainsi, en disant adieu à mon fils, je regardais les dessins faits de cailloux noirs et de cailloux blancs, sur le pavage du seuil, — et cette petite mosaïque quelconque s'est étrangement fixée dans ma mémoire...

Quand je reverrai mon fils, il sera habillé en soldat, en artilleur, autant dire tout transformé.

Mercredi 19 octobre.

Depuis hier cependant, la vieille dame de Smyrne, que je cherchais anxieusement, était arrivée à Stamboul, des amis turcs me l'avaient affirmé, et je tirais des plans hérissés de dangers pour obtenir une entrevue. Ce qui compliquait encore toutes choses, c'est qu'elle ne savait pas un mot de français. Je m'étais donc ouvert de ces difficultés à mon fidèle Djemil, — l'homme à la fois le plus téméraire, et le plus habile et le plus rusé de Constantinople.

— Non, m'avait-il répondu, toi, ne va pas à Stamboul la chercher, cela donnerait l'éveil dans son quartier, tu comprends... J'irai, moi... Tout de suite même, je vais y aller... Le temps seulement de mettre mon beau costume rouge, et je descends louer une belle voiture en bas, sur la place de la mosquée, pour me mettre en route. C'est à peine s'il est dix heures du matin ; à deux heures, au plus tard, je te la ramène... Aie confiance en Djemil, tu sais qu'il ne te trompe jamais !...

« A deux heures, au plus tard, » avait-il dit. Et voici bientôt quatre heures, il n'a pas encore reparu ! Quel enfantillage de ma part d'avoir ajouté foi à la possibilité de cette invraisemblable petite aventure !

Quatre heures et demie ; le jour commence à baisser et déjà le froid tombe.

— Les voilà qui arrivent ! vient me dire en courant le Croate Aleko. Ils sont descendus de voiture au bas des escaliers de la rue, et ils montent à pied, en se dépêchant comme s'ils étaient très pressés !

En effet, je les aperçois là-bas : un grand bonhomme rouge et or, qui monte à longues enjambées, et, toute petite, trottinant auprès de lui, une dame turque, enveloppée dans un tcharchaf en soie couleur puce (ce qui est la couleur des vieilles dames, là-bas comme chez nous), gantée de blanc et la tournure encore élégante. Mais pourquoi se presse-t-elle tant que ça, pourquoi cette hâte de me revoir?

— Je te prie, Aleko, va au-devant d'eux; tout de suite, amène-moi la dame ici, ne la fais pas attendre.

Je tremble un peu, à l'idée que je vais enfin savoir. Déjà dans l'escalier j'entends monter ses pas... Et la voici qui entre

dans ce salon, où sa présence m'avait semblé irréalisable...; agitée, rapide, son tcharchaf relevé sur sa figure encore charmante malgré ses cheveux blancs, elle court à moi et me saisit les deux mains :

— Oh! Loti, dit-elle, vite parlez! Tout ce que vous savez, oh! dites-le!...

— Comment? Parler, moi? Mais c'est à vous de parler, madame. Moi, je ne sais rien, hélas! Oh! dites-moi où est sa tombe! De grâce, allons-y ensemble... Oh! ne me refusez pas de m'y conduire, avant que j'aie quitté son pays pour toujours.

— Mais je ne sais pas... je vous jure que je ne sais pas... J'avais quitté Stamboul avant... avant le dénouement du drame... Et elles ne m'ont plus écrit, les autres... Si vous saviez de quel impénétrable secret ces sortes de choses s'entourent... dans notre pays...

Elle s'est affaissée dans un fauteuil, ses yeux s'emplissent de larmes, et un silence haletant retombe entre nous deux.

Je sens bien, hélas! qu'elle dit la vérité, de même qu'elle ne doute pas de mes paroles...

Mais alors, nous n'avons plus rien à nous dire, nous n'avons plus d'intérêt l'un pour l'autre... Le seul lien entre nous est maintenant brisé à tout jamais. Nous venons de nous faire l'un à l'autre beaucoup de mal, nous nous sommes causé une déception suprême, qui peu à peu pénètre plus avant dans nos âmes comme un poison glacé... Ainsi tout est fini, et fini dans un profond mystère, comme finissent à Stamboul les choses dont on n'a même plus le droit de parler.

Et elle pleure en silence, la pauvre visiteuse qui était tout à l'heure si empressée :

— Et maintenant faites-moi ramener, Loti, dit-elle... Nous sommes loin de Stamboul, ici... Le jour baisse... J'ai presque peur...

J'appelle Djemil :

— Va-t'en reconduire la dame, Djemil, — et avec beaucoup d'égards, tu m'entends, car elle a été très bonne, elle a fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire... Ne la quitte qu'après que tu auras vu la porte de sa maison refermée sur elle; ramène-la comme si elle était ta mère.

Quant à moi, je la reconduis cérémonieusement jusqu'à la

porte du jardin, et, pour le grand adieu, je baise sa main gantée. Avant qu'elle ait rabaissé son voile, j'aperçois que ses yeux sont pleins de larmes.

Jeudi 20 octobre.

A Stamboul pour la dernière fois, — mon départ ayant lieu dans trois jours, — et je me trouve aujourd'hui dans une ville déjà presque hivernale, sous un triste ciel.

Il a pris, lui aussi, son air sombre de l'hiver, mon petit quartier tant aimé de Mahmoud-Pacha, et, devant les cafés turcs, sous les grands arbres qui s'effeuillent, seuls, deux ou trois vieillards en caftan de fourrure, persistent à se tenir encore ; peut-être essaient-ils, ces vieillards, de se prolonger l'illusion des beaux jours, car ils ne verront plus beaucoup d'étés.

Au crépuscule, une rafale de vent du Nord se lève et me chasse.

Samedi 22 octobre.

Il fait doux, presque chaud, et l'on dirait que l'été est revenu, pour mon dernier soir d'Ortakeui.

Je sens l'inévitable angoisse des départs, des choses qui vont finir sans retour. J'aurais dû le prévoir : déjà je me suis attaché à cette demeure, à ce vieux jardin, où j'ai langui et souffert si longtemps. Je dis adieu aux allées désuètes, le long desquelles sont morts les dahlias et les asters.

Le chat gris de ma voisine la Sultane saute le mur bas, pour me tenir compagnie, comme il le faisait quand j'étais malade. Je l'appelle et il arrive, très câlin, pour se faire caresser une dernière fois.

Après le souper, je veux revoir cet humble café turc de la rive d'Ortakeui, où la fumée des narguilhés a terni, avec le temps, les pieuses inscriptions musulmanes accrochées aux murs, et je descends, par la belle nuit tiède, jusqu'aux eaux du Bosphore qui ont pris, encore une fois, comme naguère toutes les nuits d'été, leur tranquillité de miroir.

Quelqu'un me court après, dans l'obscurité ; je devine que c'est l'un des Croates de la maison, Aleko, ou son frère Niko, que le Consul, dans sa sollicitude inquiète, envoie pour m'es-

corter, ne voulant toujours pas admettre combien je suis un noctambule de Constantinople. Je continue donc ma promenade suivi de ce gentil compagnon imposé.

En bas, sur la petite place, il fait tellement doux, ce soir d'octobre, que je trouve les habituels « mussafirs » en turban, assis à fumer dehors, comme en été, et je prends place parmi eux, à la belle étoile.

La vie est revenue en moi, ces derniers jours, je ne désespère plus maintenant de revoir encore ma chère Turquie, à un autre voyage, mais, pour sûr, je ne serai plus jamais un habitant d'Ortakeui, un familier de ces humbles petits cafés autour de la mosquée, les soirs d'automne...

Dimanche 23 octobre.

Le départ de Constantinople. Je quitte, avec un serrement de cœur, la vieille maison d'Ortakeui, que j'ai habitée plus d'un mois.

A bord du paquebot, j'apprends que l'appareillage, prévu pour six heures, est remis à dix heures du soir; j'ai donc le temps de redescendre à terre, pour ne pas perdre une minute de Turquie.

Je m'arrête au point du quai le plus voisin du navire qui va m'emporter, et ce point est précisément Top-Hané, — le vieux Top-Hané de mon premier séjour, il y a trente-quatre ans, et que j'avais délaissé, depuis, le trouvant trop près du Péra infidèle; cependant, il est resté immuable.

Là, devant le Bosphore, je fume mon narguilhé suprême, dirai-je presque, sur les banquettes d'un café turc, où je m'étais sûrement assis plus d'une fois, jadis, quand j'avais vingt-six ans.

Qui dira tous les souvenirs de ma jeunesse, restés accrochés aux fontaines, aux mosquées, aux grilles, dans ce quartier de Top-Hané?

Avant dix heures, il faut rentrer à bord pour l'appareillage; peut-être, pour moi, est-ce fini à jamais de la chère Turquie?...

---

*
* *

Lundi 11 août.

Trois années encore ont passé sur le vieil Orient et sur ma tête, — et je reviens à Constantinople une fois de plus qui sera peut-être la dernière, je reviens anxieux et le cœur cruellement serré, — car les guerres balkaniques sont à peine terminées, la paix n'est pas définitivement conclue, et on ne sait pas encore quel sera le sort de la Turquie ni si Andrinople restera ottomane.

Halte, le matin, à Chanak, au milieu des Dardanelles.

Le soir, à minuit, mouillé à l'entrée du Bosphore, près de la Tour de Léandre. Le grand Stamboul silencieux est là, tout près, ses minarets illuminés encore à cette heure tardive des couronnes de feu du Ramazan. D'ici, en apparence, rien n'a changé, malgré les terribles drames où faillit sombrer la Turquie, malgré les deux ou trois cent mille morts que les balles chrétiennes ont couchés dans les champs de la Macédoine ou de la Thrace.

Mardi 12 août.

Cinq heures du matin. Le soleil levant éclaire en rose pâle les palais, les harems grillés de la côte d'Europe, encore dans le silence du sommeil, et qui semblent toujours recéler tout le vieux mystère du passé oriental. Mais les fumées et l'agitation moderne vont bientôt commencer là-bas, vers Galata où nous arrivons.

A six heures, le paquebot s'amarre à son poste. Sur le quai, je vois des bannières, des foules, des caisses de plantes vertes et des tapis rangées comme pour faire honneur à un grand personnage, et toute la police est en armes. Pour qui ce déploiement?

— Mais je crois que c'est pour vous, tout ça, commandant, me dit Osman, mon serviteur fidèle qui m'accompagne en Turquie pour la cinquième fois.

Des délégations montent à bord, des généraux envoyés par le Sultan et les princes, des représentants de toutes les corporations, des imams, des derviches, des prêtres d'Arabie. Et c'est bien moi que l'on cherche en effet pour me faire fête.

Des voitures de la cour sont là, qui m'attendent. Mon Dieu,

j'avais été bien loin de prévoir un pareil accueil. Dès que je mets pied à terre, la foule applaudit, les bannières s'agitent. Jusqu'au quai de Top-Hané où m'attend une mouche du Sultan, les soldats, en haie, font le salut militaire et la foule applaudit toujours. Il y a même la confédération des hammals, les braves portefaix de Constantinople ; ils sont tous venus, portant leurs grandes bannières vertes zébrées d'inscriptions blanches, et, avec leurs rudes mains, ils applaudissent en tonnerre.

Donc à ce même vieux quai inchangeable où, tant et tant de fois, je m'étais embarqué jadis, comme petit enseigne de vaisseau ignoré de tous, je m'embarque aujourd'hui en triomphe, dans la belle mouche impériale, au milieu des saluts militaires et des acclamations.

Une demi-heure après, nous sommes à Candilli, chez mes amis O... qui m'ont, encore une fois, aimablement offert l'hospitalité. Je reprends ma chambre d'il y a trois ans, sur pilotis, au-dessus du Bosphore, en face des vieilles tours et des vieux cimetières de Roumelli-Hissar. Sous le plancher, le clapotis du Bosphore est toujours aussi berceur. Et j'oublie les tragédies horribles qui se sont jouées, depuis que j'avais quitté ce lieu...

Mercredi 13 août.

Visites aux princes Yousouf-Izeddin et Abd-ul-Medjid.

A mon retour, retrouvé mon ancien serviteur, le brave Djemil, qui m'attendait à Candilli. Il m'embrasse les mains avec effusion. Il a souffert pendant l'horrible guerre où il s'est longtemps battu et son costume de soldat est usé et poussiéreux.

— Mon pauvre Djemil, lui dis-je, tu as beaucoup vieilli et tes cheveux ont commencé à blanchir. (Zavallé Djemil tchock ichtiarladoun, satchéné bachladi agharmaya.)

Et il s'est mis à fondre en larmes.

Dans le jour, pendant mes tournées de visite, pendant mes courses sur l'encore immuable Bosphore tout ensoleillé, j'avais repris confiance en la durée de l'Orient et de l'Islam. Mais ce soir, à la nuit tombante, quand nous sommes assis devant la maison, sur notre petit quai de marbre, et que des nuages sombres s'amassent en face, au-dessus de la côte d'Europe, des nouvelles arrivent plus que jamais terrifiantes : le partage de la Turquie semble décidé irrévocablement par l'Europe chrétienne.

Et je traduis ces nouvelles au pauvre Djemil qui, tout pâle, m'écoute d'un air de résignation accablée.

Vendredi 15 août.

Le grand Vizir m'envoie prendre, par son beau caïque à trois rameurs en vestes capucine brodées d'or, pour la visite que je dois lui faire dans son palais de Yeni Keui, sur la côte d'Europe.

A l'instant où je prends place dans la somptueuse embarcation, le paquebot qui m'a amené de France et continue sa route vers la Mer-Noire, passe devant Candilli et me salue du pavillon.

Après la réception du grand Vizir, j'ai le temps d'aller, toujours avec le beau caïque, sur la rive asiatique du Bosphore, à Béïcos. Mon arrivée en cet équipage y fait sensation; comme je suis coiffé d'un fez, tous les rêveurs, assis au bord de l'eau, me prennent pour quelque seigneur turc et se lèvent avec de grands saluts.

Oh! la mélancolie de revenir là, sous l'ombre épaisse des platanes centenaires, dans la « Vallée du Grand-Seigneur » où plane toujours le même calme sans nom, le même mystère...

Au bord du ruisseau plein de tortues, l'humble tout petit café existe encore, comme au temps des « désenchantées; » et l'on m'y reconnaît avec émotion. Le crépuscule approche et des familles turques, femmes voilées, arrivent pour faire sur l'herbe l' « iftar » du Ramazan (le repas du soir, après le jour de jeûne). Les bergers ramènent leurs chèvres avec la même musique de flûte qu'autrefois. Dans la forteresse enfouie sous les arbres on entend les mêmes sonneries graves des trompettes turques appelant les soldats à la prière.

Je m'attarde en ce lieu de paix élyséenne et la lune éclaire déjà quand je rentre à Candilli, sur les eaux du Bosphore qui ont pris, comme chaque soir, leur immobilité de glace réfléchissante.

Vers neuf heures du soir, comme nous sommes assis au bord de l'eau, sur le petit quai de marbre, on entend s'approcher une vieille musique de Turquie, musettes et tambourins; c'est en mon honneur, me dit-on, une fête en surprise que m'ont préparée les gens du village. Une barque paraît, une immense barque menée par huit rameurs en costume d'autrefois, qui rament debout. Elle est tout illuminée et pavoisée, avec, à ma louange, une inscription transparente en caractères turcs. Dans

la grande barque m'attendent tous les notables du village et les imams; il faut que je prenne place au milieu d'eux, étendu sur de somptueux tapis et des coussins, et on m'apporte un narguilhé d'honneur. Le vieil Orient n'est pas mort, on l'a reconstitué là, pour moi, avec un soin touchant. Et nous partons pour une promenade qui durera jusque passé minuit, moi toujours étendu sur les beaux tapis, comme un pacha. Les aigres musettes et les tambourins vont en tête, dans une autre barque, et derrière nous suivent tous les caïques de Candilli, en long cortège. On brûle des feux de Bengale, des fusées. Nous longeons de près la côte d'Asie, où tous les villages ont été prévenus et, devant chacun d'eux, s'allument des feux de joie. Dans les vieilles maisons turques, derrière les grillages des fenêtres éclairées, on aperçoit des têtes d'hommes coiffées de fez rouges ou de turbans, et, dans les impénétrables harems, des têtes de femmes voilées comme pour la rue, à cause de tant de lumières allumées chez elles ce soir. Et tout ce monde m'acclame en battant des mains.

Nuit tiède et merveilleuse, nuit de féerie. Pas une ride ne trouble le miroir pâle de la mer, et, en haut du ciel, la grande pleine lune du Ramazan argente toutes choses. Ni les rameurs, ni les musiciens ne se lassent, et les feux de Bengale, rallumés sans cesse par les gens des villages, répandent toujours leurs petites nuées roses ou bleues. Les deux rives, celle d'Europe et celle d'Asie, continuent de défiler lentement, comme si l'on déroulait des deux côtés de notre route les toiles d'un diorama à grand spectacle. Les enchantements de ce Bosphore, où soufflent tous les jours des brises violentes, consistent surtout en ces calmes soudains, qui commencent chaque soir d'été, au coucher du soleil, et transforment aussitôt les eaux agitées en une immense glace réfléchissante que rien ne dérange plus. C'est à peine si notre marche glissante y trace à notre suite quelques stries légères. Nous glissons, nous glissons, moi toujours étendu, comme un prince oriental, sur des tapis et des coussins brodés d'or. Les collines et les bois d'Europe ou d'Asie dessinent sur le ciel si clair des découpures nettes, presque noires, en avant desquelles se détachent en blancheurs les villages, les dômes des mosquées et les hautes flèches des minarets... Oui, c'est bien un prince oriental que je suis pour le moment, et mon passage réveille des pays endormis qui s'éclairent de mille feux et d'où

partent de gentilles salves d'applaudissements. Tant sont immobiles les eaux sur lesquelles je glisse, que les étoiles s'y reflètent comme des clous d'or qui ne s'entourent d'aucun cerne, d'aucune buée, pouvant y jeter du vague ou les déformer ; c'est sur de vraies constellations que je chemine, c'est sur une carte du ciel, ou plutôt sur le ciel lui-même qui serait renversé à de vertigineuses profondeurs, — et la toujours même petite musique étrange et douce nous précède sur l'eau, avec une persistance d'incantation.

Samedi 16 août.

Le Sultan me reçoit longuement au palais d'Yeldiz. Au moment où je le quitte, il enlève sa montre, au chiffre en brillants, et sa chaîne lourde, les met, presque de force, dans mon gilet, et, voyant que je veux refuser ce cadeau, il insiste : « Acceptez, me dit-il, cette montre à laquelle je tiens beaucoup et que je porte depuis bien avant d'être sultan. Ce que je fais là, je ne l'ai jamais fait et ne le ferai jamais pour personne d'autre que vous. »

Lundi 18 août.

Départ pour Andrinople. Une mouche vient nous prendre le matin à Candilli, mon fils, Osman et moi, et nous porte à Stamboul.

Rencontré, près de l'Échelle de Serkedji, où nous débarquons les équipages du Harem impérial qui se rendent à Sainte-Sophie, pour une grande cérémonie religieuse. Dans les luxueux carrosses, on aperçoit les belles sultanes voilées de gaze blanche ; elles semblent toutes joyeuses de leur promenade, car elles ne traversent la ville qu'une fois par an ; des eunuques noirs les escortent, et ce défilé, au brillant soleil d'août, est bien du vieil Orient sur lequel le modernisme n'a pas encore eu de prise.

A onze heures, nous sommes dans le train spécial qui nous mènera à Andrinople.

PIERRE LOTI.

(*A suivre.*)

L'HOMME
AUX RUBANS COULEUR DE FEU

DEUXIÈME PARTIE (1)

Le mardi 31 octobre, il y eut, à Hendaye, de grandes réjouissances, à l'occasion du mariage de S. A. R. Madame Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère unique du Roi, avec Sa Majesté Catholique.

On avait enfin terminé, sur la rive droite de la Bidassoa, la maison de bois tant critiquée et moquée par les Espagnols. Ceux-ci l'appelaient « la baraque » ou « le pigeonnier, » tandis que les Français disaient pompeusement : « le pavillon de la Conférence. » C'est là que devait avoir lieu, par devant notaires, la remise solennelle de la Princesse aux envoyés du Roi d'Espagne. La flotte, en grand pavois, était rassemblée dans la baie du Chingoudi, autant pour faire honneur à une fille de France que pour humilier les Espagnols, qui n'avaient plus un bateau capable de prendre la mer. Enfin, comme le bruit en courait depuis longtemps, des comédiens venus de Bordeaux devaient donner la comédie sur la galère amirale : la Reine y assisterait avec toute sa suite. Un courrier, parti pour Irun, était allé inviter à cette représentation le marquis d'Astorga et toute la Maison espagnole de Sa Majesté. Fidèle au mot d'ordre reçu de Madrid, le marquis avait décliné l'invitation, pour ne pas fournir aux Français une nouvelle occasion de triomphe et surtout afin d'éviter de fâcheuses querelles de préséance.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août

La Reine se leva très tard, ce matin-là. Ses femmes prétextèrent qu'elle ressentait une grande fatigue de sa course de la veille. Elle n'était rentrée que dans la nuit à Saint-Jean de Luz, après avoir soupé à Hendaye, — comme elle y avait dîné, — à l'*Hôtellerie du Grand Monarque*. Déjà, on s'inquiétait de sa disparition. On savait qu'elle était sortie, le matin, à cheval, avec ses compagnons habituels. A Hendaye, on l'avait crue perdue. Des cavaliers s'étaient lancés à sa recherche, sur la route de Véra. Enfin, après des heures de mortelles angoisses, ils l'avaient rejointe, comme elle débouchait d'un chemin de traverse. Le chevalier d'Osséja, avec une troupe de paysans armés et portant des torches, l'escortaient. Sa Majesté déclara qu'elle s'était égarée et qu'elle devait son salut au chevalier, qui, guidé par ces montagnards, avait fini par retrouver sa trace. Quant à l'Homme aux rubans couleur de feu, il ne reparut plus. Personne n'en parla, ni ne s'enquit de ses nouvelles, dans la grande émotion qu'avait suscitée l'équipée de la Reine et dans la grande joie que causa son retour. Le prince d'Harcourt, chef de l'ambassade extraordinaire, était furieux de cet incident, qui pouvait être su des Espagnols, ou qui, rapporté au Roi ou à ses ministres, pouvait lui attirer de sévères admonestations. En revanche, l'ambassadeur d'Espagne, marquis de los Balbases, la maréchale de Clérembault, gouvernante de la Reine, et Mlle de Grancey, sa dame d'atour, affectaient d'en rire. Ils n'y voyaient, disaient-ils, qu'une plaisante aventure. Et la Reine, entraînée par cette complicité tacite, la Reine qui, ce matin-là, avait les yeux rouges, — plus rouges que d'habitude, — répétait tristement à qui voulait l'entendre :

— Oui, en vérité, c'est une plaisante aventure!...

Et pourtant il lui fallait assister, ce même soir, à la comédie dont on la voulait régaler. Il fallait se parer pour cette abominable corvée, se composer un visage joyeux, alors qu'elle avait si envie de pleurer, écouter mille sots discours, au lieu de se recueillir et de s'ensevelir dans son chagrin! La malheureuse, à bout de forces, en proie aux sentiments les plus extrêmes et les plus contradictoires, s'en désespérait... Sitôt après le dîner, on la conduisit, en grande cérémonie, au port de Saint-Jean de Luz, d'où une galère, arrivée le matin même, devait la transporter à Hendaye.

Bien que la mer fût calme, le roulis du léger navire ne

tarda pas à indisposer une jeune fille si délicate, déjà fort abattue par les fatigues et les transes de la veille. On dut la monter dans la chambre haute, qui servait de cabine au capitaine. On l'étendit sur une couchette, et, quand elle fut seule avec sa nourrice, la dame Quentin, qu'elle appelait « sa bonne Nicole, » celle-ci lui glissa furtivement un billet dans la main. La rusée commère faisait le guet derrière la porte, tandis que sa maîtresse, avec un grand battement de cœur, déchiffrait les lignes suivantes, écrites en italien par une main trop chère et trop connue : « *Ceci est ma dernière espérance et notre chance suprême. Ce soir, quand vous rentrerez de la comédie, une barque vous suivra ayant un fanal vert à l'avant et un fanal bleu à la pointe du mât. Si vous m'aimez, comme vous le dites, vous n'aurez, au départ, qu'à faire un signe avec votre mouchoir, dans la direction de la barque. Quand vous serez en pleine mer et que la nuit sera tout à fait venue, la barque s'approchera. Alors, fiez-vous à mon amour et à la vaillance de mes compagnons. Tout est prévu.* »

Vivement, la petite Reine, malade d'amour, déchira le billet en une foule de menus morceaux, qu'elle jeta dans la mer, par une des étroites fenêtres de la cabine. Puis elle eut une crise de larmes, coupée de sanglots et de convulsions. Elle pleurait et sanglotait sans discontinuer. La Quentin, affolée, s'empressait autour de la couchette, baisait sa maîtresse au front et la rebaisait, en la suppliant de se calmer : « Dans un moment, on allait arriver à Hendaye; il faudrait recevoir un grand nombre de personnes, écouter des harangues et des compliments; que Sa Majesté, malgré son chagrin, s'efforçât de se composer un visage convenable à son rang et à la cérémonie dont elle allait être l'ornement principal... » Mais la désolée Princesse ne voulait rien entendre : une véritable agonie commençait pour elle, et, faible et lasse comme elle était, elle se demandait comment elle pourrait, en public, cacher ce trouble intérieur. Il lui fallait prendre une résolution terrible, et dans quel moment, grands dieux!... A cette pensée, elle sanglota plus fort. La Quentin, à bout de supplications, ne savait à quel argument ni à quel moyen recourir pour l'apaiser. Finalement, sur un ton mi-moqueur, mi-câlin, elle lui dit :

— Allons, ne pleurez plus!... Savez-vous que cela vous enlaidit furieusement? D'ailleurs, nous arrivons...

En effet, la galère se mettait à tanguer fortement aux approches de la côte et des récifs. L'élégant et rapide navire semblait bondir sur les flots, comme en été, par les jours de grande chaleur, les dauphins, qui surgissent d'un saut brusque, décrivent une courbe harmonieuse et retombent dans la mer étale. Déjà, on apercevait la terre ferme, les pics aigus ou dentelés du Guipuzcoa, et, flottant dans la brume, la masse profonde des monts de Navarre et d'Oloron. La baie, mollement arrondie, avec ses étages de verdures et de hautes roches violettes, s'ouvrait, au-devant des voyageurs, en une perspective vaporeuse et attirante. La petite Reine ne pleurait plus. Soutenue par la bonne Quentin, qui l'aidait à sortir de la couchette, elle essuyait ses yeux toujours plus enflammés... Puis, la porte s'ouvrit, et la maréchale de Clérembault parut, avec Mlle de Grancey et la troupe bavarde des caméristes. Elles attachèrent aux épaules de la jeune fille, qui pliait sous le faix, le lourd manteau de velours bleu doublé d'hermine. La malheureuse avait sur elle tous ses bijoux, et le busc du corsage en pointe, qui étreignait durement sa taille, lui causait une gêne insupportable... Tout à coup, des salves tonnèrent, ébranlèrent les échos. Des fumées blanchâtres s'épaississaient dans le lointain. On arrivait...

La baie du Chingoudi et l'estuaire de la Bidassoa disparaissaient sous le foisonnement des voiles, des pavois, des cordages et des mâtures : il y avait là toute une flotte assemblée, des navires et des embarcations de toute forme et de toute grandeur, entre lesquelles se distinguaient, par la finesse et la légèreté de leur structure, ou par leur lourdeur imposante, les galères et les frégates de la marine royale, — des frégates à trois ponts, aux coques entièrement peintes d'azur et constellées de fleurs de lys d'or. Dorés du haut en bas, les châteaux-gaillards reflétaient dans l'eau calme comme des superpositions et des écroulements de splendeurs, des balcons et des balustres, des rangées de fenêtres trapézoïdales, des frises et des architraves, des statues aux grands gestes de théâtre et aux draperies flottantes. Sur le couronnement, où s'éployait le drapeau blanc fleurdelysé, trois lanternes colossales érigeaient leurs silhouettes massives et somptueuses, cerclées de bronze doré et surmontées d'une couronne ou d'une fleur de lys. Au moindre mouvement de la manœuvre, au plus léger coup de brise, les dorures des

beaux navires resplendissaient, et, derrière les balcons, les rangées de fenêtres superposées s'allumaient et renvoyaient mille feux, comme les vitres du palais de Versailles, au soleil couchant...

La Reine, surprise par ce spectacle, qu'elle regardait avec des yeux d'enfant, en oubliait presque son souci amoureux. Debout à la coupée de la galère, entourée de ses femmes, qui se relayaient pour la soutenir, elle fut reçue par les notables de la région, la noblesse du pays, ces messieurs du Corps de ville, qui la haranguèrent à l'envi et copieusement. Puis, par une passerelle volante, on la conduisit à la galère amirale, — la Réale, comme on l'appelait, — où se devait donner, tout à l'heure, la comédie.

De la passerelle, où elle avançait lentement, entre son cortège et les hérauts d'armes, elle put, d'un coup d'œil, embrasser, dans toute sa longueur et dans toute sa beauté, ce bâtiment unique, orgueil de la marine du Roi. Comme celle des frégates de haut bord, la carène tout entière était peinte en bleu fleurdelysé d'or. Elle se terminait par un éperon recourbé en manche de violon et portant à son extrême pointe une tête de licorne. D'un bout à l'autre du double bordage, plantés de distance en distance, des drapeaux de soie cramoisie frémissaient au vent de mer. De grandes oriflammes purpurines pendues à la pointe des trois mâts et balayant le niveau du pont, s'enflaient, par moments, comme des nuées roses. Les remous de la baie, sillonnée de mille embarcations, faisaient s'incliner légèrement la galère, et toutes ces banderoles s'échevelaient et palpitaient sur l'eau miroitante, qui les multipliait en un prodigieux bouquet de couleurs. On eût dit un grand jardin flottant, aux fleurs géantes, qui se courbent et qui ondulent immensément sous un coup de brise.

Jamais la fille de Monsieur n'avait rien vu de pareil, ni à Saint-Germain, sur la Seine, ni à Fontainebleau, ni à Trianon, sur le Grand Canal. Ah ! que toutes ces splendeurs étaient fortes contre son chagrin d'amour !... Elle y songeait tristement, tandis que l'amiral, duc de Vivonne, ployant avec peine sa courte et portenteuse personne, lui rendait ses devoirs, au débouché de la passerelle. Par des escaliers tournants et des balcons à balustres, il la mena jusqu'au dernier étage du château-gaillard, qui en avait trois, comme les plus gros navires.

Le dernier était couvert d'un vélum rouge semé de fleurs de lys et soutenu par des piques à fer doré.

Le chapeau à la main, l'amiral guida la Reine, suivie de toute sa maison, jusqu'à l'extrême bord de la poupe. Là, s'ouvrait comme une loge de théâtre, une loge tout entière dorée, elle aussi, et sculptée par le célèbre Puget, de Toulon. Le bois, minutieusement et savamment travaillé, imitait des courtines de velours ou de brocart, munies de leurs franges et de leurs cordelières. Le fronton de la loge représentait Apollon montant sur son char, et, de chaque côté, deux Victoires, les jambes à demi nues dans leurs brodequins lacés, gonflant leurs fortes poitrines sous les cuirasses de parade, embouchaient, d'une main, la trompette, et, de l'autre, brandissaient des couronnes. Et tout le bastingage, non moins reluisant de dorures, était fleuri de guirlandes, égayé de scènes mythologiques, figures de fleuves, de tritons, de divinités marines...

La Reine s'était arrêtée devant l'ouverture de la loge, où des sièges avaient été disposés. D'un geste large, M. de Vivonne, s'inclinant encore une fois, lui montra le vaste paysage qui s'inscrivait entre les courtines à franges dorées, comme s'il voulait lui faire hommage de toute cette terre, avec ses montagnes, ses villes, ses champs, ses rivières et ses navires. Puis, il la laissa, un instant, en compagnie de ses femmes et de quelques gentilshommes, afin qu'elle prît un peu de repos.

Des salves tonnaient toujours sur la rive française de la Bidassoa. Mais, du côté de Fontarabie, un silence morne régnait. Pas le plus petit nuage de fumée autour des remparts. L'artillerie espagnole boudait. Sur quoi, un des gentilshommes, qui étaient là, se mit à dauber sur la misère orgueilleuse des voisins : « Ils ne tiraient pas, parce qu'ils n'avaient ni poudre ni boulets pour leurs canons, pas même de soldats pour allumer la mèche... Et ces gens étaient fiers comme des paons! Quelle pitié! »

La Reine n'entendait rien de ces méchants propos. Par la baie théâtrale du château-gaillard, elle contemplait, dans la courbe étincelante des rivages, tous ces navires pavoisés pour lui faire honneur. Ses oreilles bourdonnaient du fracas des bouches à feu. Là-bas, les cloches d'Hendaye, de Béhobie, des moindres bourgades, sonnaient à toute volée. Des sonorités lointaines et délicieuses à entendre lui arrivaient dans le vent.

Les banderoles déployées faisaient courir comme des flammes rougeoyantes dans la forêt des mâts. Et toutes ces magnificences, toute cette force étalée, tout cela était pour elle!... Rêveuse, elle aperçut le mouchoir brodé qui pendait au bout de sa main fluette, le mouchoir qu'elle devait agiter tout à l'heure, à la nuit tombante, quand la comédie serait finie et qu'on s'en irait, Dieu sait où?... Mais le pourrait-elle? En aurait-elle le courage? Est-ce que toutes les ivresses de l'amour valaient les joies profondes de la puissance, la gloire du rang suprême?...

Devant la baie de la galère, sous les couronnes et les trompettes des Victoires sculptées par Puget, la Princesse faible et douloureuse rêvait ainsi, en regardant les flottes du Roi son oncle...

***

Mais le répit fut bref. M. de Vivonne, flanqué de ses officiers, la vint avertir que le spectacle allait commencer...

En l'honneur de Sa Majesté, les comédiens, venus de Bordeaux, devaient jouer, ce soir-là, *Proserpine*, tragédie lyrique des sieurs Quinault et Lulli, qui, à la Cour comme à la ville, venait d'obtenir le plus vif succès. Ce n'était peut-être pas sans intention que, à Fontainebleau, on avait fait choix de cette pièce pour les adieux de la future Reine d'Espagne. Le sujet n'en était-il point tout à fait de circonstance, et n'allait-il pas exciter, dans l'esprit de la jeune Princesse en pleurs, les plus utiles réflexions? Cette vierge de Sicile, fille des dieux et des rois, qui est ravie, malgré ses larmes, par le ténébreux Pluton, et que la couronne de son funèbre époux finit par consoler de régner au séjour des ombres, — c'était là une allégorie dont les personnes avisées saisirent aussitôt le sens et dont elles ne manquèrent point de faire l'application à l'épouse gémissante du lamentable Charles II.

Mais, elle, elle n'y pensait point. Elle pensait à tout autre chose. Comme dans un songe à la fois angoissant et splendide, elle se laissait guider par M. de Vivonne, qui la conduisit jusqu'au fauteuil ménagé pour elle sous le vélum, derrière la balustrade bordant le dernier étage du château-gaillard. Au-dessous, les deux autres formaient comme les marches d'un trône à triple gradin, ou comme les degrés en retrait d'un amphithéâtre. La maison de la Reine en occupait les balcons.

Tout en bas, jusqu'au grand mât, s'étendait un véritable parterre de comédie. Un plancher volant dissimulait les misérables rameurs enchaînés à leurs bancs de galériens. Les invités, les officiers de la flotte, les notables de la région, avaient pris place sur des pliants et des tabourets, qui couvraient la plus grande partie de ce pont improvisé. Le reste de l'espace libre était réservé aux musiciens de l'orchestre. Enfin, au pied du mât, sur une estrade légèrement exhaussée se dressait la scène, sans autre décor que quelques tapisseries prêtées par l'évêque de Bayonne, et, pour toile de fond, le merveilleux paysage de la baie et des montagnes.

Tout en haut de la galère, sur son fauteuil doré, entourée uniquement de sa gouvernante et de sa dame d'atour, la petite Reine, comme isolée dans sa grandeur solitaire, regardait vaguement le doux ciel d'arrière-saison, un ciel de mauves et de violettes. Une langueur mourante flottait dans l'air. Les montagnes, translucides et troubles comme des améthystes, semblaient des architectures-fantômes sur le point de s'évanouir. Mais là, tout près du regard, derrière les pavois éclatants des navires, les murailles brûlées de Fontarabie se tassaient avec on ne savait quoi d'hostile et de noir. Ce vieux clocher à coupole et à lanterne, dans sa nudité farouche, que solennisait, çà et là, quelques lourds ornements, cette forteresse aux créneaux en ruines et aux canons muets, c'était déjà toute l'Espagne impériale et funèbre...

Cependant, les violons et les violoncelles s'accordaient, et, à travers la rumeur confuse des conversations et le tumulte des équipages, on percevait, par instants, de brusques cris de fureur, des claquements de fouet, puis des plaintes étouffées, qui montaient de dessous le plancher-volant... Mais le chef d'orchestre frappa les trois coups, et, sur le tapis de la scène, entre les précieuses tentures prêtées par l'évêque de Bayonne et une double rangée de figurants en tuniques blanches, on vit paraître une jeune personne fort avenante. Sa jupe, roide et pailletée de fils d'argent, était chamarrée de trois rangs de broderies. Par-dessus, elle portait une longue robe à queue traînante, ouverte sur le devant et ballonnée autour des hanches. Elle avait un corsage à taille de guêpe, qui montait jusqu'à son cou et dont les manches engageantes découvraient ses bras potelés. Enfin elle soutenait sur sa chevelure, comme une couronne, un volumineux cha-

peau de fleurs et de feuillages: c'était la nymphe Aréthuse aux douces ondes. Une petite urne de carton, qu'elle pressait contre sa poitrine, figurait sa qualité de Fontaine mythologique.

Elle s'avança de quelques pas dans sa belle robe à queue, et, tout de suite, d'un air éploré, elle se mit à chanter :

Alphée à mon repos a déclaré la guerre...
Il n'est point de détours dans l'ombre des enfers
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé partout, et, sous des mers profondes,
J'ai vu ses flots brûlants suivre mes froides ondes.
Je veux le fuir encore au bout de l'univers.

Le cœur subitement oppressé, la Reine écoutait les paroles plaintives. Immédiatement, elle fut attentive et conquise. Le chant la pénétrait, évoquant dans son esprit d'inévitables similitudes. Quel sens inquiétant prenaient pour elle ces simples mots : « Je l'ai trouvé partout! » C'est ainsi qu'elle-même avait trouvé partout l'amoureux Cardénio, acharné à suivre ses traces pendant des lieues, depuis des jours et des jours. Sans doute, il était là, perdu dans la foule, la guettant avec des yeux avides et passionnés, dans une de ces petites barques, chargées de spectateurs, qui s'écrasaient autour de la galère amirale... Mais en vérité, c'était lui-même! Sous les traits du Fleuve Alphée, il venait de surgir entre les tapisseries, le casque en tête, empanaché d'un bouquet de plumes couleur d'aurore, la cuirasse aux flancs, la lance à la main. Dans ses bottines à la romaine, sous sa courte jupe à tonnelets qui s'enflait comme une basquine de danseuse, il se pavanait d'une façon glorieuse et faisait mille grâces, en regardant d'un air pâmé l'insensible Aréthuse. La main sur le cœur, il chantait :

Arrêtez, nymphe trop sévère!
Ne fuyez plus d'une course légère!..

Comme tous ces mots portaient! Comme cette adjuration s'adressait directement à la petite Reine en fuite! Allait-elle s'arrêter, elle aussi? Tout à l'heure aurait-elle le courage d'agiter le mouchoir? Elle en avait conscience : sa destinée se jouait en cet instant tragique. Et cette pompe, ces honneurs qui l'environnaient, cette flotte pavoisée, ce spectacle, ce paysage merveilleux qu'elle avait sous les yeux, tout cela augmentait

encore la solennité affreuse d'une telle minute... Si seulement il était possible d'accorder son amour et sa gloire! Est-ce que vraiment cela ne se pouvait point?...

Sur la scène, une femme imposante, à la vaste poitrine, une matrone quadragénaire descendait d'un char traîné par des griffons. La Reine trouva qu'elle ressemblait à Mme la maréchale de Clérembault, sa gouvernante: c'était la bonne Cérès. Indulgente et maternelle, elle consolait Aréthuse :

Aimez sans vous contraindre!
Aimez à votre tour!
C'est déjà ressentir l'amour.
Que de commencer à le craindre!

Ah! quelle aimable conseillère que cette Déesse! Comme Cardénio, la bonne Cérès devinait le secret de son cœur! Son cœur de petite princesse était fait pour l'amour, uniquement pour l'amour! Le plaisir, les bals, les concerts aux flambeaux, les collations et la comédie dans les parcs, les vers des poètes, où les femmes sont comparées à des fleurs et à des divinités, les jardins pleins de lys, de roses, de tubéreuses, de jasmins et de jonquilles, comme elle aimait tout cela! Est-ce que la vie, sans cela, méritait un regret?... Cardénio avait raison! Elle n'était point née pour être reine!.. Être reine, quel ennui! Écouter des harangues comme celles des gens d'Hendaye! Vivre au milieu d'un vilain monde qui ne s'occupe que d'intrigues et de complots! Entendre sans cesse parler de l'État : la sécurité, l'intérêt de l'État!... L'État! Quel monstre horrible! Pour elle, il avait la figure renfrognée de M. Colbert, ou les gros yeux torves de M. de Louvois, — ou encore le front terrible et sourcilleux du Roi, quand, à la veille du mariage espagnol, il lui avait dit, d'un ton glacial : « Ma nièce, le plus grand malheur pour vous serait de revenir en France! » Il l'avait condamnée à devenir reine, — et quelle reine! Allait-elle obéir, subir sans révolte ce destin magnifique et mortel?... Mais non! de tout son cœur, elle volait vers l'Amour!...

Le dangereux Amour! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause!...

Ainsi chantait Aréthuse, en pressant contre sa poitrine plate son urne de carton. Mais, tout de suite, la Cérès quadragénaire

qui ressemblait à Mme la maréchale de Clérembault, reprit en sourdine :

Aimez sans vous contraindre !
Aimez à votre tour !
C'est déjà ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre !

Oui ! elle aimerait ! Elle écouterait Cardénio !... Mais que dirait le Roi, son parrain ? Quel souci prenait-elle de sa gloire ?... Cette gloire, allait-elle la fouler aux pieds, elle, fille du sang de France, descendante de cent rois !... Cependant, la triste Aréthuse, qui se tordait les bras sur la scène, la persuadait subtilement que toutes ces grandeurs ne tiendraient point devant le caprice du tout-puissant Amour :

Vaine fierté, faible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'Amour et la Constance !
Vaine fierté, faible rigueur,
Ah ! que vous gardez mal mon cœur !

A cette pensée, un flot de larmes monta aux yeux de la Reine. Elle cacha son visage dans son mouchoir, et sa tête se renversa contre le dossier de son fauteuil. Ce fut une panique parmi ses femmes. Le premier acte venait de finir : les spectateurs se retournèrent vers la jeune souveraine, un peu surpris qu'elle ne donnât point le signal des applaudissements. De son large dos, la Quentin masquait au public la vue de sa maîtresse. Elle lui avait apporté un cordial, et, tandis qu'elle buvait, la nourrice chuchota rudement à l'oreille de sa pupille :

— Avez-vous perdu l'esprit !... Songez à tout ce peuple qui vous regarde !

Alors d'un geste brusque, la Reine écarta le verre de ses lèvres, se redressa sur son fauteuil doré, tout en haut de la galère amirale, entre les pavois qui claquaient au vent, et, bravement, elle fit face à la foule.

* * *

Les violons et les hautbois soupirèrent, amplifièrent leur mélodie. Le second acte commençait.

La scène, maintenant garnie d'orangers en caisses, était censée représenter un vallon de Sicile. La jeune Proserpine y

folâtrait avec une troupe de nymphes. En faisant le geste de cueillir des bouquets, ou de tresser des guirlandes, toutes chantaient en chœur :

Belles fleurs, charmants ombrages,
Il ne faut aimer que vous!
On ne trouve rien de doux
Quand on est dans l'esclavage...

Devant ce simulacre de félicité champêtre, la Reine se remémorait la chevauchée de la veille avec Cardénio. Les montagnes, les torrents, les forêts profondes et sauvages, — la liberté!... Comme tout cela était bon, comme cela vous exaltait et vous gonflait le cœur!... Quel rêve! Aller toujours ainsi! cheminer par les sentiers étroits qui bordent la rivière, marcher lentement, l'un contre l'autre!... Ah! pourquoi n'avait-elle pas écouté son ami?...

Mais voici que le noir Pluton, tout vêtu de velours sombre, une couronne d'ébène sur la tête, bondissait, comme un loup ravisseur, en faisant sonner le fer de son trident. Il emportait sur son char la plaintive Proserpine échevelée dans ses voiles... A cette farouche apparition, il sembla à la jeune Reine que le noir enfer de l'Espagne s'ouvrait sous ses pieds. A Paris, on lui avait dépeint son futur royaume sous des couleurs si effrayantes! L'époux qu'on lui destinait était laid, brutal, dégoûtant, avec des lèvres pendantes, des oreilles qui suppuraient! Et, dans les petites chambres aveugles de l'Alcazar, derrière les fenêtres grillées de l'Escorial ou du Retiro, quel esclavage, quelle réclusion perpétuelle l'attendaient!... Encore toute frissonnante, elle se répétait un mot terrible que lui avait dit, l'autre jour, à Poitiers, sa nouvelle femme de chambre espagnole, cette redoutable Maria Molina, qu'on venait d'attacher à son service. La Reine, en courant la ville avec sa bande de joyeux garçons, avait fait des emplettes chez les marchands et même elle s'était laissé offrir par un de ces jeunes gens une demi-douzaine de bas de soie : de quoi la camériste la tança rudement, et, jetant par terre les bas de soie : — « Madame, les reines d'Espagne n'ont pas de jambes! » — De quel ton, de quelle lèvre, la cruelle avait proféré cette chose affreuse!... Pas de jambes! Alors, plus de promenades ni de jeux dans les jardins! Plus de danses! Plus de courses à cheval sur les beaux pur sang venus des fermes du

Yorkshire! La fille de la romanesque Henriette d'Angleterre s'en désespérait par avance. Elle se voyait déjà prisonnière dans une chambre obscure de son palais, accroupie du matin au soir, sur une pile de coussins, ayant aux pieds des *chapins* étroits et blessants comme des brodequins de torture, qui l'empêchaient de marcher et même de se tenir debout... Et, pendant ce temps, sur la scène, entre les orangers en caisses, Proserpine, d'une voix déchirante, modulait son grand air :

> Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
> En vous perdant, hélas ! que mon âme est atteinte
> De douleur, de trouble et de crainte!
> Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
> Faut-il vous perdre pour jamais?...

Mais on la consolait bien vite. Le chœur des ombres fortunées lui vantait l'honneur de partager la couche du Roi des Enfers :

> Aimez qui vous aime !
> Rien n'est si charmant!
> Quel bonheur suprême
> D'avoir un grand roi pour amant!

Sa chère Aréthuse elle-même l'exhortait à sécher ses larmes:

> Le Dieu, qui pour vous soupire,
> Est un des trois grands dieux, maîtres de l'Univers,
> Vous avez à vos pieds tout un immense Empire!
> Il est beau de régner même dans les Enfers!...

Quelle surprise!... C'était le langage qu'on lui avait tenu à Fontainebleau, dans l'entourage du Roi! Des personnages austères l'avaient morigénée, lui avaient débité de longs discours sur la grandeur de la Royauté, sur ses jouissances délicieuses, — et aussi sur ses devoirs, si glorieux à remplir!... La Royauté! Elle était là, qui l'environnait de son appareil pompeux et terrifiant! Ces soldats, ces flottes, ces étendards, ces canons, tout cela qui semblait être à ses genoux, en réalité dominait sur elle! Elle était la captive de ces honneurs, de ce peuple qui l'acclamait, qui lui criait son amour! Qu'elle était faible contre cette multitude, contre ces adorations éperdues qui la soulevaient pour ainsi dire jusqu'au trône et qui la sacraient Reine malgré elle!... Être Reine, avoir pour amoureux tout un peuple, c'était bien beau pourtant!...

Et le chœur des Ombres bienheureuses reprenait sur un rythme plus pressé et plus allègre :

Aimez qui vous aime!
Rien n'est si charmant!...

Mais non! Celui qu'elle aimait, c'était Cardénio, c'était l'Amour!... De ses yeux tristes, elle embrassa tout le vaste paysage : cette mer et ce ciel, ces nuées teintes de mauve et d'or, — ces montagnes, qui lui avaient laissé entrevoir tout un pays enchanté, — un pays d'où l'on ne reviendrait jamais, où l'on irait toujours, toujours, avec l'Amour en croupe, au grand galop des chevaux, les chevaux favoris de Mme Henriette, l'Enamourée, celle qui avait aimé le Roi! on le lui disait... Et, toute troublée, elle se répétait les paroles que le Roi avait prononcées le jour de la déclaration de ses fiançailles : « Je ne ferais rien de plus pour ma fille! » Sa fille! Elle aurait pu l'être!... Et elle se rappelait l'attendrissement de ce monarque terrible, lorsqu'il avait pris congé d'elle. Il avait tenu à l'accompagner jusqu'à deux lieues au delà de Fontainebleau, à La Chapelle, — et là, il l'avait serrée contre son cœur, et, en l'embrassant, il s'était mis à sangloter et à fondre en larmes. Ces larmes du Roi, quel beau témoignage des faiblesses victorieuses du sentiment! La tendresse humaine était plus forte que tout! Est-ce qu'elle allait y renoncer, à cette douceur souveraine qui courbait sous sa loi même les maîtres de la terre? C'était quelque chose de plus chérissable que le trône, que la vie même! Et elle allait s'arracher à cette force si puissante et si douce! Ah! quel déchirement! Que cela faisait mal!...

Les timbales, les violons et les hautbois éclataient sur un mode triomphal, célébrant la défaite de Proserpine et sa résignation à l'Empire! Mais la Princesse désespérée n'entendait pas ces chants de triomphe. Dans le secret de son cœur, elle écoutait toujours la plainte de la jeune fille arrachée à son vallon de Sicile :

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
En vous perdant, hélas! que mon âme est atteinte
De douleur, de trouble et de crainte!
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
Faut-il vous perdre pour jamais?...

De plus en plus, elle avait conscience que c'était sa propre

tragédie qui se jouait là sur cette scène flottante, devant deux grandes nations assemblées. Elle pleurait sur elle-même, comme le peuple de Paris avait pleuré sur elle, le jour de son départ. Elle évoquait de nouveau ces cruels instants et son long calvaire lorsqu'elle sortit du Palais-Royal. Dans la rue Saint-Honoré, les harengères s'interpellaient d'une porte à l'autre. Les deux poings sur les hanches, ces femmes criaient de leurs grosses voix bourrues : « Monsieur est si bon ! Il ne la laissera pas partir !... » Et, pourtant, voici qu'elle était partie, — partie pour toujours !... A cette pensée, l'angoisse qui l'étreignait fut si forte, la pointe de la douleur si aiguë, que, devant tout ce peuple, parmi les vivats, les trompettes, les salves qui recommençaient, — au plus haut de la galère amirale, sur ce fauteuil doré où elle siégeait comme sur un trône, la petite reine de dix-sept ans s'évanouit.

***

On la ramena, prostrée et comme inanimée, à Saint-Jean de Luz.

Elle avait une grande fièvre, et, quand elle reprit ses sens, elle se plaignit de violents maux de tête. La Quentin lui fit prendre de l'eau de mélisse. Mais, vers huit heures, les maux de tête augmentant d'une façon intolérable, la nourrice, la maréchale de Clérembault, Mlle de Grancey, commencèrent à s'affoler. En toute hâte, elles firent chercher le médecin en chef que Monsieur avait attaché à la maison de sa fille et qui devait la suivre jusqu'à la frontière, — le sieur Chicoyneau, docteur de l'illustre Faculté de Montpellier. Cet Esculape n'était point rentré d'Hendaye, où il s'était rendu, avec quelques officiers de la Reine, pour assister à la comédie. Le désappointement fut vif de ne point le trouver à son hôtellerie. Bientôt le désarroi tournait à la confusion et au désespoir, lorsque, comme par miracle, le chevalier Talbot, ce médecin anglais qui autrefois avait soigné Mme Henriette, vint offrir ses services. On l'accueillit comme un messie.

La Princesse s'était mise à délirer. Talbot, tout en secouant la tête, lui tâta le pouls. Sans vouloir se prononcer sur la gravité du cas, il prescrivit une potion, qu'on administra au plus vite à la malade. Immédiatement, des vomissements la prirent, si fréquents et si douloureux que tout le monde perdait l'esprit.

Le prince d'Harcourt et l'ambassadeur d'Espagne, qu'on s'était décidé à faire avertir, furent épouvantés de la tournure que prenait l'indisposition de la Reine. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville. Des groupes se formaient devant la porte de la maison où Sa Majesté était descendue. Vilane, le page du marquis de Villars, allait de l'un à l'autre, en annonçant déjà que la Reine se mourait : « C'était, disait-il, la maladie de sa mère. D'ailleurs, toute cette famille des Stuarts était malsaine : quand on ouvrit le corps de Madame après sa mort, on avait constaté que le cœur était pourri et la rate à demi rongée par un ulcère. Le proverbe avait raison : telle mère, telle fille... »

Enfin, sur les dix heures, le sieur Chicoyneau rentra d'Hendaye. Il s'était laissé entraîner jusqu'à Fontarabie par un vieux confrère, qui l'avait voulu festoyer. Mais on souhaitait tellement son arrivée, qu'on ne lui demanda aucune explication et que le prince d'Harcourt lui-même n'osa point lui reprocher son absence. En voyant l'état de la malade et l'Anglais embusqué dans la ruelle, le médecin pensa s'étrangler de fureur. Il traita l'autre d'âne bâté, de sot en trois lettres, et, entre ses dents, de vil apothicaire et même d'empoisonneur. Ces messieurs faillirent en venir aux mains. Des gardes du corps durent emmener le chevalier Talbot qui, la face apoplectique, les yeux injectés de sang, menaçait le frêle Chicoyneau de ses poings formidables. Grâce à la force armée, celui-ci resta maître de la place.

Ce sage praticien commença par administrer de l'émétique à la gisante, pour lui dégager et nettoyer l'estomac des matières suspectes ingérées par ce maudit Anglais, — et, un peu après, il fut d'avis, pour favoriser la liberté des entrailles, de lui faire absorber un minoratif composé d'un ou deux grains de sel stibié dissous dans deux ou trois verres d'eau. Malgré ce traitement bénin, la fièvre ne désarma point, les maux de tête redoublèrent de rage. Alors M. Chicoyneau jugea que la saignée s'imposait, et il fit procéder incontinent à la section de la veine du pied. Après cette opération, la patiente tomba dans un tel abattement qu'on crut qu'elle allait passer. Le sommeil s'empara d'elle. Elle parut comme insensible. Puis, peu à peu, sa respiration devint plus forte, plus régulière. On eût dit qu'elle reposait comme d'habitude... O miracle de la jeunesse !

A l'aube, la malade non seulement semblait hors de danger, mais son visage, frais et vermeil, ne trahissait aucune trace de l'indisposition de la veille.

En ces conjonctures favorables, M. Chicoyneau estima conforme aux règles d'une saine pratique d'aider à la nature par toutes les ressources de l'art. Sans perdre de temps, il ordonna de composer un élixir, dont il était l'inventeur et qui avait déjà fait merveille sur d'illustres malades. Il y entrait toute espèce d'ingrédients : de l'ambre gris, du safran, de la girofle, de la cannelle, du gingembre, de la muscade, du coriandre, de la graine de paradis, cent vingt feuilles d'or, du fenouil, du musc et de la rave, le tout dilué dans une pinte de vin d'Espagne additionné de quatre onces d'eau de mélisse. Cette fois encore, l'élixir de M. Chicoyneau triompha, en ralliant les esprits animaux et en achevant la déroute des influences malignes, qui pouvaient abattre les énergies renaissantes de la Reine. L'effet de ce confortatif fut immédiat et souverain, — à telle enseigne que, vers midi, Sa Majesté se trouvant mieux, M. Chicoyneau l'autorisa à se lever.

Mais, avec son insouciance habituelle, la Reine commit, ce jour-là, mille imprudences. Elle aurait voulu provoquer une rechute, se rendre malade à toute force, qu'elle n'eût point agi autrement. Toute l'après-dînée elle reçut des visites, des délégations d'Espagnols impatients de lui voir franchir la frontière, et de nouveau, elle dut écouter des harangues. Le soir, elle soupa en public, dans un grand banquet d'apparat, où, au scandale sans cesse renouvelé des Espagnols, elle se laissa approcher par toute espèce de personnes, même par des gens de la plus humble condition. Au sortir de table, elle paya immédiatement une conduite si peu sage. A peine s'était-elle mise au lit que les vomissements et les maux de tête la reprirent de plus belle. Ce fut au point que le prince d'Harcourt dépêcha un courrier à Irun, pour décommander la réception de la Reine, qui devait avoir lieu le lendemain.

Et puis, ce lendemain, jour des Trépassés, Sa Majesté, subitement rétablie, avec une facilité et une perfection vraiment déconcertantes, se trouva si bien, encore une fois, que M. d'Harcourt envoya un second courrier au marquis d'Astorga. D'autorité, et pour en finir avec ces tergiversations perpétuelles, pour donner satisfaction aux Espagnols qui s'en irritaient et qui

criaient très haut leur mécontentement, l'ambassadeur de France avertissait le Grand écuyer que la « remise » solennelle de la Reine se ferait le lendemain vendredi, 3 novembre, à cinq heures du soir.

Des deux côtés de la frontière, on critiqua fort le choix d'une heure si tardive pour une telle cérémonie. En novembre, la nuit tombe vite. Certainement, on ne verrait rien des magnificences du cortège, pour peu que les formalités vinssent à se prolonger dans le pavillon de la Conférence. Mais le bruit se répandit que telle était la volonté du roi d'Espagne, expressément déclarée à l'ambassadeur de France. Bientôt, on en sut les raisons. Une nuit bien noire cacherait mieux la mesquinerie de la réception espagnole. Les Français en firent des gorges chaudes. Les gens d'Hendaye affirmaient qu'à Irun, au sortir de l'église, ce n'étaient pas des réaux ou des maravédis qu'on jetterait à la foule, mais des noix rances et des pois chiches. Ah! ces Castillans ne risquaient pas d'éborgner le pauvre monde avec leurs largesses!

Du côté français, les choses se passèrent avec toute la libéralité et toute la pompe convenables.

On était à marée haute. En un clin d'œil, le Chingoudi et l'estuaire de la Bidassoa se couvrirent d'embarcations, toutes plus ou moins dorées et peintes de couleurs vives, qui escortèrent la gondole de la Reine. Celle-ci portait une robe à galons d'or, incrustée de pierreries. Elle avait sur elle toutes ses perles et tous ses diamants. Les marins basques, qui transportaient la souveraine et son escorte, étaient habillés d'une casaque de velours noir à boutons d'argent. Les laquais eux-mêmes, en souquenilles rayées de bleu et de blanc, avaient fort bon air.

Aussitôt après la « remise » officielle dans le pavillon de la Conférence, le marquis d'Astorga, grand-majordome, conduisit Sa Majesté jusqu'à un ponton élevé au milieu de la rivière, et d'où elle s'embarqua sur une gondole espagnole, toute dorée, elle aussi, et ornée de sculptures. La figure de proue représentait la princesse Iphigénie vêtue à la grecque, c'est-à-dire d'une jupe à petits plis, bouffante comme un haut-de-chausses, et coiffée d'un turban que surmontait une aigrette. Un énorme écusson aux armes d'Espagne et sommé de la Couronne impériale s'étalait à la poupe. Au centre, sous un baldaquin garni de tentures et de

rideaux en brocart rouge et or, s'élevait un lit de repos, drapé comme un trône. De chaque côté de la cabine, les glaces relevées et d'épaisses courtines devaient protéger l'auguste passagère contre le froid déjà vif.

Toujours indisposée par le mal de mer, la Reine se réfugia dans la cabine, pour la durée de la traversée, que les exigences de l'étiquette et les commodités du débarquement avaient allongée à l'improviste. Au lieu de mettre pied à terre sur l'autre rive, en face du ponton, Sa Majesté descendrait beaucoup plus en amont, à la hauteur de l'église d'Irun, où l'évêque de Pampelune se morfondait, en attendant de lui chanter son *Te Deum* de bienvenue. Il était déjà tard, il faisait nuit. Traverser, à pareille heure, les rues de la ville, encombrées de monde, serait une perte de temps incalculable. De cette façon, la Reine, en quittant son bateau, ne ferait qu'un saut jusqu'à l'église.

Elle était à bout de forces, épuisée par la fatigue et par les étranges et soudaines indispositions que l'on sait, encore plus malade du trouble de son cœur et de l'indécision persistante de sa volonté. Comme elle se jetait, accablée, sur le lit de repos, sa fidèle Quentin lui glissa un nouveau billet, qu'elle lut, toutes courtines closes, à la lueur d'une bougie. L'écriture, toujours la même, disait ceci « *Je veux être le premier à saluer la Reine d'Espagne, à son entrée dans son royaume. Puisse-t-elle n'avoir jamais de regrets! Pour moi, fidèle jusqu'à la fin, inconnu du monde comme invisible à ses regards, je resterai aussi près d'elle qu'il me sera possible.* »

La Reine eut un geste de colère, puis, avec un haussement d'épaules, elle brûla le billet à la flamme de la bougie. Elle s'exaspérait de la vaine poursuite de cet homme. Elle lui en voulait de lui rendre la résignation et le devoir si difficiles. Pourquoi se mettait-il sans cesse en travers de sa route? A quoi tout cela servirait-il? Il n'y avait pas à résister, à lutter contre les forces qui l'emportaient. Que pouvait-elle contre deux peuples qui avaient décidé de son destin, contre cette multitude qui là-bas, dans la nuit, sur l'autre bord de la rivière, poussait des vivats, la saluait comme sa maîtresse?... Mais, pour une jeune fille de dix-sept ans, tout aimante, tout amoureuse de la vie et du plaisir, pour une petite épouse promise à de tels embrassements, qu'il était donc cruel d'accepter son sort!...

Cependant, la gondole approchait du bord. Des torches

couraient d'un bout à l'autre de la rive, et, dans l'obscurité, ces feux avaient quelque chose de sinistre. Des salves d'artillerie commencèrent à tonner. Les cloches, à grande volée, sonnaient au clocher de la paroisse.

Le marquis d'Astorga, Majordome-major, souleva les tentures de la cabine, et, d'un ton qui donna le frisson à la Reine, il prononça ces seuls mots :

— Madame, le moment est venu !...

Désespérée, elle se laissa entraîner. Elle toucha le sol de l'Espagne par une nuit noire et un froid glacial, au son des cloches de la paroisse, qui, pour elle, tintaient comme un glas.

*
* *

Immédiatement, elle eut l'impression qu'elle entrait dans un monde nouveau. Tous les liens se rompaient brusquement avec le pays d'où elle venait. A peine avait-elle mis pied à terre, qu'elle fut entourée et gardée à vue par sa Maison espagnole. On l'isola complètement de son escorte et de sa domesticité française, dont on allait d'ailleurs renvoyer la plus grande partie de l'autre côté de la frontière. Le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault et M[lle] de Grancey n'existèrent plus pour la fille de Monsieur. Elle n'eut désormais devant elle que les trois figures maussades et quelque peu effrayantes du marquis d'Astorga, son majordome, du duc d'Ossone, son écuyer, et de la duchesse de Terranova, sa camarera mayor.

C'était un étrange trio et de singuliers compagnons pour une jeune fille qui était encore presque une enfant. Astorga avait alors au moins soixante-dix ans. Il était laid et cacochyme, s'étant ruiné la santé par toute sorte de débauches. Vêtu de noir des pieds à la tête, avec ses dents branlantes, ses paupières éraillées qui se dissimulaient derrière d'énormes lunettes, il offrait l'apparence d'un oiseau de nuit, et il montrait dans toute sa personne, un mélange de crapule et de décrépitude, qui était navrant à voir. Ambassadeur à Rome, il y avait fait scandale par ses orgies et ses folles prodigalités. Il entretenait un sérail de filles espagnoles, auquel il avait joint quelques Romaines, dont les indiscrétions étaient d'un grand secours pour sa politique. Maintenant, à demi ruiné, il s'ingéniait à trouver mille expédients pour payer ses dettes. Mais son incurable paresse et son incapacité aux affaires le maintenaient dans une position fort

embarrassée. A côté de lui, le duc d'Ossone, vif et pétulant, grand et beau parleur, brillant cavalier, pirouettant sans cesse sur les talons hauts qui guindaient sa petite taille, — le Grand-écuyer paraissait presque un jeune homme. Il n'avait guère que cinquante ans. Ses moustaches hérissées et clairsemées donnaient à ce galant seigneur un air vaguement féroce : jaloux comme un tigre, il se montrait rapace comme un usurier. Les provinces redoutaient son administration. Tous les *bravi* de Madrid étaient à sa solde. On racontait que, pour des histoires de maîtresses, il avait tenté de faire assassiner son rival, le comte de Humanès, par une bande de spadassins, au moment où ce seigneur sortait de l'église de l'Incarnation. Les vengeances, autant que les galanteries du duc d'Ossone, étaient terribles et fameuses.

Quant à la camarera mayor, duchesse de Terranova, elle paraissait encore plus à craindre que ces deux personnages. Cette vieille aux yeux froids et perçants, au long et pâle visage sous ses bandeaux très noirs, avait une expression qui vous glaçait d'abord. On surveillait instinctivement ses mains exsangues et furtives qui semblaient toujours triturer on ne savait quoi. Les gens de la Cour disaient d'elle que c'était une dame italienne mieux entendue en carabines et en poignards qu'en dés et en aiguilles. En effet, on la savait très vindicative, et le bruit courait avec persistance que cette personne austère pouvait bien avoir quelques meurtres sur la conscience, et notamment celui de son cousin, don Carlos d'Aragon, qu'on avait trouvé, près de San Placido, le ventre percé de sept coups mortels. Telle était la mégère qu'on avait choisie comme surveillante de la Reine, et qui allait être sa compagne de tous les instants.

Dès le premier soir, l'infortunée eut un avant-goût des déboires et des tribulations qui l'attendaient. Elle était voluptueuse, amie de tous les plaisirs, aussi bien ceux de la table que les autres, elle avait l'habitude d'être délicatement couchée, elle aimait la musique, la danse, les conversations enjouées et spirituelles : brusquement il lui fallait renoncer à tout cela.

En sortant de l'église, pour sa bienvenue, elle fut régalée d'un grand dîner qui voulait être fastueux, mais qui était fort mal composé. On lui servit trois plats de poisson consécutifs, et tous les mets avaient une saveur d'huile et de beurre rance qui lui ôtait tout appétit : elle ne fit que toucher à ce qu'on lui offrait. Ce qui acheva de la dégoûter, ce fut le manège d'une de

ses dames d'honneur, doña Manuela de Velasco, qui était chargée de tâter les plats avant Sa Majesté. Cette fille, ronde et rouge comme une tomate, la figure en pleine lune et déjà passablement moustachue, d'ailleurs assez malpropre sur soi, avait une tournure de maritorne à la voix de muletier et aux manières brutales. Armée d'un quignon de pain, elle le plongeait dans les sauces, y mordait à pleine bouche, déposait au bord de la table le quignon, où l'on voyait la marque de ses dents, et, quand arrivait le service suivant, elle reprenait le même morceau de pain, et, de nouveau, le promenait dans la sauce, en se touillant jusqu'au coude. La Reine ne put s'empêcher de rire à la vue de la grosse fille toute barbouillée de graisse. Mais le cœur lui manquait. D'ailleurs toutes ces femmes, ménines et caméristes, qui se bousculaient et qui piaillaient autour d'elle, lui causaient une telle incommodité que, plusieurs fois, pendant ce malencontreux dîner, elle pensa se trouver mal.

Ce fut une bien autre affaire, quand le moment fut venu pour elle de s'aller coucher. Sur son ordre, ses fourriers français avaient apporté des oreillers de plumes et, déjà, ils les disposaient sur le lit de Sa Majesté, lorsque parut le maréchal des logis espagnol, suivi de ses valets qui, de leur côté, apportaient des traversins plats et des oreillers de crin à la mode du pays. On se mesura du regard. Les Espagnols, indignés de cet empiètement sur leurs attributions, voulurent expulser les Français. Ceux-ci résistèrent. A coup de traversins et d'oreillers, on se battit autour du lit dela Reine, en faisant un tel tumulte et en poussant de telles clameurs, que celle-ci, attirée par le bruit, dut intervenir. La Camarera mayor prétendit donner gain de cause à ses compatriotes. La Reine supplia qu'on lui laissât ses oreillers de plume, jurant qu'elle ne pourrait pas dormir autrement. A la fin, la Camarera se laissa fléchir, non sans grommeler que, par courrier exprès, elle allait en référer au Roi, lequel trancherait définitivement la question.

Le lendemain, au lever, la jeune souveraine était à peine remise de ces émotions tragi-comiques, que ses femmes lui vinrent annoncer le trépas d'un petit chien griffon, dont elle raffolait. On l'avait retrouvé étranglé avec une cordelette, derrière la porte de la chambre à coucher : c'était, disaient-elles, une vengeance des Espagnols, furieux d'avoir dû remporter, la veille, leurs oreillers de crin. Plus que la perte du griffon, cette basse

méchanceté mit la Reine au désespoir. Pour elle, la journée commençait mal. Elle se termina plus tristement encore. Ce même soir, le Grand majordome congédia toute la suite des serviteurs et des officiers français. On ne toléra plus auprès de Sa Majesté, — du moins provisoirement, — que ses deux nourrices, dont la Quentin, cinq ou six femmes pour faire son lit et pour apprêter ses repas jusqu'à ce qu'elle eût pris goût à la cuisine espagnole, — enfin le sieur de Viremont pour avoir soin de ses chevaux anglais. Le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérembault, Mlle de Grancey continueraient le voyage jusqu'aux environs de Burgos, où devait avoir lieu la cérémonie du mariage effectif avec le Roi. Mais, enfermés dans un carrosse à part, isolés du cortège et de la maison de la Reine, ils n'auraient pour ainsi dire plus aucune communication avec elle.

Ce furent des adieux lamentables. La Reine pleurait à chaudes larmes, en se séparant de tous ces excellents serviteurs qui l'adoraient. Une vieille femme de chambre septuagénaire toute bossue, toute goutteuse, la tête branlante, se refusa obstinément à partir. Se traînant sur ses béquilles, elle se jeta aux pieds de Sa Majesté, en suppliant celle-ci de l'emmener avec elle. La Reine lui objecta qu'elle était bien malade, que, certainement, elle ne pourrait pas supporter les fatigues d'un si long trajet. Mais elle répondit qu'elle ne souhaitait que de mourir au service d'une si bonne princesse... Elle se nommait Mlle Fauvelet, — et la Reine l'appelait sa « vieille Fauvette », parce qu'elle chantait à ravir des airs de l'ancien temps et parce que nulle ne savait, comme cette vieille, la divertir, en lui rapportant mille caquets et toutes les nouvelles de la Cour. Touchée jusqu'aux larmes par un tel attachement, la Reine décida que « sa Fauvette » la suivrait jusqu'à Madrid, et comme la moribonde pouvait à peine se tenir sur ses jambes, elle ordonna qu'on lui donnât une litière pour elle toute seule.

Les Espagnols furent suffoqués d'un tel caprice. La Camarera mayor surtout était outrée qu'on fît un tel honneur à une femme de chambre. Elle opposa son veto. De nouveau, elle et sa maîtresse s'affrontèrent. La Reine dut imposer sa volonté. Et la Camarera, frémissante de fureur et d'indignation, déclara encore une fois qu'elle allait en référer au Roi.

On partit enfin, par un assez beau soleil, un temps clair et froid. Mais, après Hernani, la pluie se mit à tomber sans dis-

continuer. Les chemins étaient atroces. Les carrosses embourbés avançaient au pas : c'étaient des journées lugubres et interminables, qu'on passait en voiture, à jouer aux cartes. Et, à tout instant, une foule d'incidents désagréables, de complications, de mésaventures sans cesse renaissantes faisait de ce voyage un continuel supplice pour la Reine. En arrivant à Tolosa, le marquis d'Astorga et le duc d'Ossone faillirent se colleter publiquement. Le marquis allait entrer à l'Hôtel de Ville, derrière la Reine, qui était déjà sur le balcon. Un cocher, avec son véhicule renversé, obstruait le passage. Impatienté, le marquis ordonna à un soldat de garde d'administrer au cocher une volée de coups de bâton. Sur quoi le duc d'Ossone, qui se trouvait sur le balcon avec la Reine, descendit quatre à quatre, et arrachant le bâton au soldat, se mit à le frapper à son tour, en vociférant qu'il ne permettrait pas qu'on maltraitât un serviteur de la Reine. Le marquis, furibond, criait, de son côté, qu'il ne souffrirait pas davantage qu'on malmenât un soldat de Sa Majesté. Du haut du balcon, la Reine, consternée, regardait la bataille, ne sachant que résoudre pour arrêter ces furieux. Finalement la Camarera mayor s'interposa et réussit à les calmer.

En même temps que les maîtres, les domestiques étaient en perpétuelle effervescence. Journellement, les palefreniers, les cochers, les muletiers menaçaient de tout planter là, parce qu'on ne les payait pas, parce qu'ils étaient recrus de fatigue et qu'on les nourrissait mal, que les chemins étaient impossibles, qu'ils se rompaient le col dans les descentes. Plusieurs moururent écrasés par des carrosses qui versaient. Au milieu de tous ces tracas, les municipalités des villes et des villages qu'on traversait se plaignaient des violences et des déprédations de cette valetaille : elles se prétendaient hors d'état d'héberger la Cour, refusaient de payer les frais de nourriture et de couchage. La Reine apprenait tous ces chipotages et toutes ces misères, toutes ces disputes offensantes pour sa dignité. Elle était ivre de tristesse et de désespérance.

La désolation des contrées qu'on traversait augmentait encore son accablement. De grandes plaines sablonneuses et dénudées, des plateaux arides, battus par des vents d'orage, ou flagellés par des pluies glaciales. On avançait si péniblement qu'on avait mis près de huit jours pour aller d'Irun à Vittoria. Durant ces navrantes étapes, la jeune femme romanesque n'avait d'autre

consolation que d'évoquer le passé et les souvenirs du pays natal. Dans quelques jours, elle serait mariée, reine d'Espagne, — emprisonnée pour toujours! Avec effroi, elle voyait approcher le terme fatal. Un paladin n'allait-il point paraître pour l'arracher à cet affreux destin? Elle se rappelait le billet mystérieux, reçu à la sortie d'Hendaye, et elle se répétait sans cesse la dernière phrase qu'elle savait par cœur : « *Je resterai aussi près de vous qu'il me sera possible...* »

Cardénio avait-il tenu sa parole? Était-il là, tout près d'elle, caché dans la foule des serviteurs? Un soir, en sortant d'Hernani, comme il y avait un embarras de voiture, elle avait cru le reconnaître au milieu d'un groupe de muletiers. Mais cette illusion ne s'était pas reproduite! Elle avait été abusée sans doute par une figure qui lui ressemblait!...

Et la pluie de novembre continuait à tomber. On faisait une lieue à l'heure, quand les chemins, par exception, n'étaient pas trop détrempés.

***

Un mardi matin, vers midi, on se trouvait en vue de Pancorbo, triste village, blotti entre deux hautes roches à pic, que couronnaient les vieilles forteresses de Santa Marta et de Santa Engracia.

La région, d'un caractère sauvage, est âpre et dénudée. Pas de végétation, si ce n'est, çà et là, quelques plaques galeuses de mauvaises herbes, qui frissonnent au souffle soudain de la bise aigre. De la crête en dents de scie des montagnes dévalent des blocs erratiques, noirs ou cendreux, qu'on dirait calcinés par un récent incendie. Mais tous ces accidents se fondent dans la teinte morne et plate de ces grandes étendues funèbres.

Par bonheur, la pluie avait cessé depuis l'aube. Un vent violent s'était mis à souffler. Sur la route ressuyée, les carrosses roulaient avec moins de peine. Celui de la Reine, qui ouvrait la marche, avait même pris une forte avance sur le reste de l'escorte. Et cette avance était due certainement au zèle du zagal, le chef des muletiers, qui, depuis Vittoria, assumait la conduite de la voiture royale, les pages de l'Ecurie ayant refusé de continuer le voyage, sous prétexte que les chemins étaient impossibles, qu'ils n'avaient pas de quoi nourrir leurs bêtes et qu'eux-mêmes mouraient de faim. Ce zagal se montrait extraordinaire

d'audace. Alerte et bien découplé dans sa veste de velours bleu, la montera fièrement campée sur la nuque, ses grands yeux noirs lançant des éclairs, il avait la mine d'un gaillard qui n'a peur de rien. C'était toujours lui, qui, dans les passes dangereuses, réconfortait les cochers et les postillons, ou qui, devant les pitances insuffisantes et les gîtes infects, empêchait des défections nouvelles.

On montait toujours. Le vent était tombé brusquement. Le ciel bas, humide et glacé, semblait se rapprocher de terre. Puis on descendit une côte très raide, et, au bas de la descente, on s'arrêta devant un petit lac formé par les eaux de pluie.

Cet obstacle ne déconcerta nullement le zagal. Il fit sonder la profondeur du lac par un homme monté sur un mulet, et, ayant constaté que la couche d'eau était partout très superficielle, il lança si vigoureusement l'attelage qu'il traversa sans encombre tout l'espace inondé. Mais cette mare grisâtre et sournoise n'annonçait rien de bon. Effectivement, comme le carrosse émergeait de l'eau, une des roues de devant buta contre un bloc de pierre, — et cela d'une façon si malencontreuse, que le carrosse versa. Par chance extraordinaire, la Reine s'en tira saine et sauve. Mais la Camarera mayor, qui occupait la place voisine de la portière, eut la joue fendue par un éclat de vitre.

Le zagal paraissait consterné de cette catastrophe, d'autant plus que la roue était brisée et qu'il ne pouvait pas songer à remettre debout le pesant véhicule. Néanmoins, il ne perdit pas courage. Il enfourcha son cheval et partit au galop, avec l'intention de ramener le carrosse du marquis d'Astorga, — lequel devait se trouver à une bonne lieue en arrière. Le Grand-majordome et sa suite s'entasseraient, comme ils pourraient, dans la voiture du prince d'Harcourt...

Durant près de deux mortelles heures, la Reine dut attendre le retour de cet homme, — seule, assise sur une pierre, devant le petit lac aux eaux livides, sous le ciel menaçant qui roulait de gros nuages lourds de pluie. En face, la figure sinistre de la Camarera mayor, avec le trait rouge de la coupure toute fraîche sur sa joue blême et les mouchoirs sanglants qu'elle triturait de ses doigts crochus... Enfin le zagal reparut, amenant l'autre carrosse. Avant de s'engager dans le lac, il fit doubler l'attelage avec les six mules du carrosse renversé, et, comme tout à l'heure, il le lança au trot à travers l'eau ténébreuse, dans un grand

vacarme de claquements de fouet et de clameurs gutturales. En proie à une sorte d'exaltation, l'homme jetait à plein gosier les commandements aux bêtes. La Reine, de l'autre côté de l'eau, le regardait. Elle perçut le timbre de cette voix, qui, tout à coup, l'émut étrangement. Où avait-elle entendu cette voix?...

Cependant, grâce à l'énergie de cet homme, le carrosse de renfort avait franchi la passe difficile. Les mules, secouant leurs grelots, en tremblaient encore sur leurs jambes fines. Le zagal, sa montera à la main, ouvrit la portière devant la Reine, qui le dévisagea, un instant, du haut du marchepied. Il avait de grosses moustaches noires, comme en portent les Turcs et les Barbaresques... Mais ces yeux?... Ces grands yeux bruns, si caressants, — il lui parut qu'elle les connaissait. Ah! que c'était étrange! Ils ressemblaient à ceux de Cardénio!... Cardénio! travesti en muletier et se condamnant à ce dur labeur pour l'amour d'elle!... Quelle absurdité! Non, ce n'était pas possible... Mais déjà l'équipage s'ébranlait, au milieu des clameurs renaissantes des postillons et des palefreniers. Les roues pesantes rebondirent et sonnèrent sur la piste caillouteuse, tandis que le zagal, caracolant devant la portière, claquait du fouet en un grand geste joyeux, comme si, de son bras levé, de son cri allègre et frémissant, il voulait enlever le carrosse en une course folle. Soudain, il piqua des deux et courut en avant, comme un homme qui emporte un trésor. La Reine le vit disparaître au galop... « Ah! si c'était *lui*! Si c'était *lui*, pourtant! » Elle en défaillait de joie et de terreur.

Une heure après, on était à Pancorbo. Le carrosse fit halte devant un sordide logis de paysan, où il faudrait bien passer la nuit. Mais il était à peine quatre heures: il faisait encore jour. Alors, tout de suite, le zagal vint proposer à la Camarera mayor de poursuivre, après un court arrêt, jusqu'au village de Quintanapalla, où, le surlendemain, devait avoir lieu le mariage royal: « la route était mauvaise, disait-il; mieux valait profiter du répit de la pluie et de l'entraînement des mules. D'ailleurs Sa Majesté y trouverait un bien meilleur gîte qu'à Pancorbo On allait partir immédiatement, sans attendre la suite de l'escorte, — le temps de laisser souffler l'attelage... » La Camarera s'opposa d'abord à ce projet. Puis, son regard étant tombé sur la cabane misérable, elle s'en effraya et dit qu'elle allait consulter la Reine.

Celle-ci était assise, dans l'unique salle de la masure, devant l'âtre, où on venait d'allumer un feu de houx. Avec un grand battement de cœur, elle répondit qu'elle acceptait la proposition du zagal. La Camarera sortit de nouveau, pour transmettre les ordres de Sa Majesté, et rentra quelques instants après. Sur un pliant apporté du carrosse, elle prit place à droite de sa maîtresse. Les deux femmes restèrent silencieuses devant le feu flamblant et la détresse navrante de ce taudis. Par la porte ouverte, on entendait un bruit de conversation. Quelqu'un devait causer avec le zagal, qui se tenait là, près de la porte, tandis que les palefreniers donnaient l'orge aux mules ou les conduisaient à l'abreuvoir... Tout à coup, à l'improviste, — très grand et maigre sous le froc et la robe de bure, — un capucin entra, un de ces frères lais qui s'en vont mendier, de maison en maison, pour leur couvent. Il s'agenouilla trois fois devant la Reine, lui demanda l'aumône, et, ayant reçu un doublon, sortit comme il était venu, en une sorte de glissement d'ombre. Cette allée et venue silencieuse, le visage hagard de ce moine, ses yeux d'halluciné, tout cela fit sur la Reine une impression singulière et vaguement inquiétante, qui ajouta encore au trouble dont elle était agitée, depuis la rencontre de ce zagal aux allures bizarres. Devant le feu craquant, plein d'éclatements subits, — elle était haletante d'angoisse.

Cependant, le bruit de conversation avait recommencé. Par la porte toujours ouverte, on entendait distinctement le zagal converser avec le moine. Autant qu'on en pouvait juger à distance, ils parlaient français. Cela intrigua vivement la Camarera, qui se leva aussitôt et, sans bruit, vint se poster sur le seuil de la masure, où elle se tint immobile et l'oreille tendue. Elle ne savait pas très bien le français, mais elle crut comprendre que les deux hommes récriminaient contre l'Espagne et les Espagnols, raillant le mauvais état des chemins, la pauvreté du pays, s'indignant contre la coquinerie des habitants...

— Tous des voleurs ! fit le moine d'un ton de rancune.

— Et tous des traitres ! reprit le zagal... oui ! tous à vendre ! depuis A jusqu'à Z !

Un muletier catalan, occupé à éparpiller de l'orge devant ses bêtes, les écoutait, comme la Camarera mayor. Pour lui, il entendait fort bien le français, ayant exercé son métier dans les pays languedociens. Nourrissait-il une haine particulière contre

le zagal, ou contre les Français en général ? Toujours est-il, qu'ayant ouï les derniers mots, il lâcha ses mules, et, tirant un pistolet de sa ceinture, il se rua sur le groupe, en vociférant :

— Ah ! Gavatches de malheur ! Que Dieu vous damne !

Deux coups partirent. Il manqua le moine, mais il toucha le zagal qui, sans pousser un cri, s'affaissa dans des flots de sang. Les yeux de l'homme se fermaient, il semblait agoniser. Tandis que des palefreniers, ameutés au bruit des détonations, se jetaient, pour le désarmer, sur le muletier catalan, d'autres asseyaient doucement le blessé sur deux bois de trait disposés en croix, et, suivant le conseil du capucin, ils se mirent en devoir de le transporter à son couvent, qui était tout proche, et où il y avait un hospice pour les malades.

La Reine, accourue sur le seuil de la cabane, vit emmener l'homme dont la tête s'était chavirée en arrière et ballottait entre les deux épaules : il était livide comme un cadavre. Elle ne put soutenir ce spectacle. Elle rentra précipitamment et s'affaissa sur une chaise, au coin de l'âtre, où le feu de houx s'était éteint. Dans les demi-ténèbres crépusculaires, qui commençaient à remplir ce taudis rustique, elle se sentit vraiment une pauvre fille misérable. Tout son courage la quitta : elle se retenait pour ne pas pleurer. Et puis, brusquement, malgré elle, il lui échappa un sanglot rauque qui sonna comme un râle. Ses pleurs jaillirent. Elle s'abîma le visage dans son mouchoir, honteuse de s'abandonner ainsi devant la Camarera mayor, dont les yeux perçants et durs l'espionnaient sans cesse.

En voyant la Reine pleurer encore une fois, la duchesse haussa les épaules, et, se tournant vers doña Manuela de Velasco, la grosse fille d'honneur qui tâtait les plats, elle marmonna entre ses dents :

— Ces Françaises ! Quelles femmelettes !... Elle ne pourra jamais avoir d'enfants !

La prochaine épouse du dégénéré Charles II entendit très bien cette méchanceté, qui la frappa comme un cruel présage. Et, dans le même moment, un postillon à cheval parut, la face tragique, annonçant que le premier carrosse, celui qui contenait les dames d'atour et les ménines de Sa Majesté, venait de culbuter dans le lac. Il courait chercher des chevaux et des mulets pour faire monter ces dames jusqu'au village. Quant à la litière de M[lle] Fauvelet, elle avait versé aussi. La pauvre

vieille avait failli se noyer. On l'avait transportée, grelottante et moribonde, au couvent des Capucins, où les religieux s'étaient empressés de lui administrer l'Extrême-Onction...

Un glas tintait dans le lointain :

— Ce sont les prières des agonisants ! dit la Camarera, de sa voix sinistre, en s'enveloppant d'un grand signe de croix.

La Reine songea au blessé qu'on avait porté là-bas. Elle ne songeait qu'à lui... Ainsi, tout l'accablait au même instant ! Sa « vieille Fauvette » allait mourir à cause d'elle, par scrupule de fidélité, pour avoir voulu la suivre jusqu'au bout !... Et si cet homme était Cardénio, comme elle désirait le croire de toute son âme, — lui aussi, il allait mourir à cause d'elle, pour avoir voulu la suivre jusqu'au bout !... Son chagrin était si grand qu'elle ne pleurait plus. Elle restait muette et comme écrasée par cette succession d'événements funèbres. Elle ne put toucher à rien du mauvais repas, qu'on avait préparé pour elle, et, à peine s'était-elle couchée qu'une fièvre véhémente se déclara, accompagnée bientôt de délire intermittent. Ce fut la répétition de ce qui s'était passé à Saint-Jean de Luz. La Camarera et les femmes perdirent la tête, et, dans cette confusion, — comme à point nommé, — on vit reparaître le médecin anglais, ce louche chevalier Talbot qui avait soigné Mme Henriette à son lit de mort. A l'insu du prince d'Harcourt et de la mission française, il s'était faufilé dans un des carrosses de la Maison de la Reine, et comme il parlait fort bien l'espagnol, personne n'avait conçu de soupçon. On le prenait pour un médecin en second, récemment attaché à la Chambre de Sa Majesté. L'Anglais proposa le secours de son art.

Après un simulacre d'examen il ordonna, cette fois, un soporatif. La Reine, disait-il, était épuisée de fatigue : il fallait la faire dormir à tout prix. Et, de sa trousse de voyage, il tira les ingrédients nécessaires à la composition de ce breuvage. Il versa le tout dans un verre, recommanda d'en faire boire à la Reine une gorgée chaque demi-heure, fit absorber lui-même à la malade un peu de la potion et sortit.

Le verre était sur la table, au chevet du lit, lorsque le marquis d'Astorga parut. Un muletier l'avait averti en route de la nouvelle indisposition de Sa Majesté. Quittant tout de suite son carrosse, il était monté à cheval et il accourait en hâte amenant avec lui son médecin, le célèbre docteur Correos. Celui-

ci prit le verre, y trempa le bout du doigt pour en goûter le contenu, considéra l'aspect du liquide : la couleur, comme la saveur, lui en sembla suspecte. Puis il déclara, sur un ton d'oracle, qu'une demi-once d'une telle potion suffisait habituellement, mais, qu'en tout cas, une pareille dose devait tuer infailliblement la malade. Et, à la stupeur des assistants, il répandit par terre le dangereux soporatif et il écrasa le verre sous ses pieds.

Instantanément la nouvelle se propagea parmi les arrivants et les gens du village qu'un étranger avait voulu empoisonner la Reine.

Mais, déjà, le prétendu chevalier Talbot s'était éclipsé. Personne ne le vit plus. On n'en parla plus jamais. Pour des raisons secrètes, on empêcha même la justice de rechercher ses traces.

La Reine ne sut rien de toutes ces manigances. Elle avait fini par s'assoupir, puis par s'endormir d'un méchant sommeil, entrecoupé de cauchemars. Elle passa trois jours à Pancorbo, entre la vie et la mort,

Enfin, le quatrième jour, comme elle allait un peu mieux, le marquis d'Astorga résolut de brusquer les choses. Il décida qu'on allait partir sur le champ pour Quintanapalla, le misérable village où devaient se célébrer les noces de Leurs Majestés catholiques. Sous prétexte d'intimité, mais en réalité, pour éviter des querelles de préséance et des dépenses ruineuses, la cérémonie aurait lieu dans une pauvre cabane de paysan, toute pareille à celle où l'infortunée venait de tant souffrir. Elle monta en carrosse, comme si elle s'acheminait au supplice. C'était sa dernière étape, avant sa rencontre avec le Roi. Le lendemain, l'irréparable serait accompli !

En attendant le signal du départ, elle regardait tristement par la portière, devant le seuil de la maison, la place où, l'autre soir, le zagal était tombé sous les coups du muletier catalan. Et voici que, prise d'une nouvelle angoisse, elle aperçut dans la boue, tout souillé et piétiné par les sabots des chevaux, — un ruban couleur de feu...

ÉPILOGUE

Près de dix ans se sont écoulés.

Elle est reine d'Espagne, — et résignée. Elle a toute honte bue, et aussi toute amertume. D'abord elle a essayé, en honnête

femme, d'aimer le Roi. Elle a voulu sincèrement être sa femme, rien que sa femme, sans influence politique, sans nul souci des ambitions et des intrigues de cour : tout cela l'écœure et l'ennuie. Mais, cet humble rôle, elle n'a même pas pu le remplir. Que faire avec cet homme, dont la conversation est nulle, les sentiments brutaux ou d'une violence farouche, ce chasseur, ce dévot, qui ne connaît que son chapelet et son fusil ? On passe des après-dînées entières à jouer aux jonchets. On se couche à huit heures et demie, presque en quittant la table. Si, par hasard, on sort, c'est pour aller visiter des couvents, écouter les fades compliments des religieuses, manger, en grande cérémonie, une collation indigeste, et, — que ce soit chez les carmélites, les bénédictines ou les clarisses, — composée invariablement d'un chápon rôti et de confitures sèches. La belle débauche vraiment!...

Si effacée qu'ait voulu être la jeune Reine, cela n'a point désarmé ses ennemis. Ils ont pu la laisser tranquille, à de certains moments, quand le Roi semblait s'éloigner d'elle, ou lui marquer de la froideur. Au moindre revif de tendresse entre les deux époux, un retour offensif s'est produit infailliblement. On a fait courir le bruit que « la Française » aimait toujours Saint-Chamans, ce grand garçon, exempt aux Gardes du Corps, qui, lors de son mariage, l'avait escortée jusqu'à Saint-Jean de Luz. On a même supposé des lettres d'elle écrites à ce soudard, on les a publiées. Et la Reine catholique, la nièce du Roi Très Chrétien, a dû descendre à cette indignité de se disculper dans une lettre également rendue publique. Cela n'a pas suffi Pour la ruiner tout à fait dans l'esprit du Roi et la rendre odieuse aux Espagnols, on l'a accusée d'avoir voulu empoisonner son mari, de connivence avec la Quentin. C'est Vilane, l'ancien page du marquis de Villars, qui a monté l'accusation : il y a eu des arrestations, des perquisitions et des tortures, qui ont franchi le seuil de la chambre de la Reine et qui ne se sont arrêtées qu'à sa personne, non sans l'avoir menacée...

Après cette chose horrible, on lui a retiré ses derniers serviteurs français, — d'abord la Quentin, qu'on a chassée de la Cour, après lui avoir fait briser les poignets et les chevilles par le bourreau, — puis son écuyer privé, le sieur de Viremont, celui qui soignait ses chevaux anglais, et enfin les cinq ou six femmes chargées de dresser son lit et de lui préparer ses repas.

Elle n'a plus personne avec qui évoquer ses souvenirs d'enfance, parler la langue du pays natal, devenu d'autant plus cher que son pays d'adoption lui est plus ennemi.

Ému par ses supplications, le Roi lui a accordé, comme une insigne faveur, de garder auprès d'elle au moins une camériste espagnole élevée à Versailles et à Saint-Germain, — Clorinde Molina, une des filles de cette Maria Molina, qui avait été la première femme de chambre de la reine Marie-Thérèse. Cette jeune fille, à peine moins âgée que la souveraine, s'est beaucoup plu en France. Elle aime rappeler à sa maîtresse les fêtes auxquelles toutes deux assistèrent, et les personnes qu'elles connurent. Dès qu'elles sont seules, — en cachette, elles parlent français...

Or, cette année-là, les chaleurs étant exceptionnelles, la Cour s'était transportée de bonne heure au palais du Retiro. Les bassins, les eaux jaillissantes, les beaux ombrages des jardins entretiennent autour de la résidence royale un peu de fraîcheur. La Reine s'y ennuie moins et s'y trouve plus commodément que dans les chambres étouffantes et torrides de l'Alcazar. Quelquefois, dans la journée, elle va voir les oiseaux de la volière, ou, curieuse, elle s'introduit dans les nombreux ermitages qui environnent le château. Outre le grand couvent des Hiéronymites qui semble en défendre la porte, ces pieuses retraites foisonnent aussi bien dans le parc que hors des murs du Retiro. Il y a là l'Ermite de Saint-Isidore, celui de Saint-Jean, de Saint-Bruno, de Saint-Paul, celui des Portugais... Comme l'Alcazar entouré, lui aussi, d'une ceinture de monastères, la maison de campagne des Rois catholiques s'endort, chaque soir, dans une rumeur de prières et de cantiques... De tous ces dévots solitaires, celui que la Reine aime le mieux est l'Ermite des Portugais, vieux soldat qui s'est battu dans tous les pays du monde et même sur les galères de la Religion, — qui lui dépeint les villes étrangères, lui conte mille histoires, trouve toujours des paroles gracieuses ou plaisantes à lui dire, et qui, avant qu'elle parte, lui glisse dans la main toutes sortes de graines pour ses oiseaux, ou encore de l'anis bon à rafraîchir la bouche et à parfumer l'haleine.

Certains soirs, quand, d'aventure, le Roi la laisse seule, elle se divertit à jouer de la harpe dans une salle de musique très fraîche, qui se trouve entre la grande pièce d'eau et l'étang

octogonal. Elle reste là toute la nuit, la joue appuyée contre les cordes du sonore instrument. Elle se grise de musique, et elle ne se décide à rentrer que lorsqu'elle tombe de sommeil et que, déjà, l'aube commence à poindre derrière les collines de Vallecas. Mais ces plaisirs sont rares. La Reine s'appartient si peu! Ici même, à la campagne, elle est presque constamment en représentation.

***

Un soir du mois d'août, il était minuit passé, quand elle rentra de la salle de musique, après avoir joué de la harpe jusqu'à en pleurer de langueur, de détresse et d'énervement. Clorinde Molina, sa fidèle camériste, l'accompagnait, comme toujours.

De la chambre, où elles pénétrèrent, s'exhalait un air âpre et chaud. Cette pièce très grande, très haute de plafond, donnait sur les jardins. La Reine ne l'occupait que depuis quelques jours, à cause de ces chaleurs extrêmes. On avait écarté les rideaux des fenêtres et ouvert à deux battants la porte du balcon, de manière à produire un courant d'air. Mais pas un souffle ne faisait trembler la flamme des bougies. La nuit pleine de feux brûlait au dehors comme une herse chargée de cires ardentes et toutes proches.

Dans cette atmosphère embrasée, après cette orgie de musique, la Reine, malgré l'heure tardive, n'avait aucune envie de dormir. Elle s'assit à la turque sur un coussin de cuir, devant un plateau garni de sorbets et de boissons à la neige. A côté d'elle, sur un autre coussin, s'assit également Clorinde Molina, — sa « bonne Clo » comme elle l'appelait, — de même qu'elle appelait autrefois la Quentin « sa bonne Nicole, » — uniquement par besoin de tendresse, car cette Molina, vrai portrait de sa mère, n'était point toujours aimable.

Soudain, la Reine se souleva sur le coussin, et, avec un accent singulier, elle dit à la femme de chambre :

— Tu n'as pas entendu ?... tout à l'heure, quand nous passions sous les charmilles du jardin, — comme un air de musique, modulé à mi-voix ?...

— Oui, dit la Molina, je l'ai bien entendu aussi : c'est sans doute quelque galant qui donne une sérénade à une de vos dames!

La Reine secoua la tête :

— Je ne crois pas que ce soit cela! Sûrement, c'est un air de *là-bas!...* un air qui me rappelle celui de *Proserpine!... Proserpine*, tu te souviens ?... A Hendaye, en France, les comédiens!... Mon Dieu! Comme il y a longtemps! Comme tout cela est loin de moi!

Elle resta un instant à songer, les yeux vagues. Sans doute des choses douloureuses lui revenaient en mémoire. Puis elle étira ses bras, et elle prononça, d'un air accablé :

— Ne pas pouvoir seulement dormir! Pas même oublier dans le sommeil!

La camériste ne répondait rien. Elle n'osait pas toucher à des sujets si périlleux.

Comme mue d'un caprice subit, sa maîtresse se redressa tout à fait en frappant dans ses mains :

— Ma bonne Clo, je t'en prie, apporte-moi mon coffret... le coffret aux souvenirs!...

C'était une boîte d'argent ciselé, où la Reine conservait quelques petits bouquets desséchés, des fleurs cueillies jadis à Saint-Cloud ou à Fontainebleau, des miniatures de sa mère, de son père, du Roi son oncle, des lettres aussi... Il y en avait une surtout qu'elle aimait à relire, une lettre adressée par une amie à la marquise de Villars, l'ancienne ambassadrice de France à Madrid. Celle-ci la lui avait offerte, en partant, parce qu'il y était question de ses « jolis pieds », — « ces jolis pieds qui la faisaient si bien danser et marcher de si bonne grâce. »

Certes, ils étaient toujours aussi jolis! Ils étaient même devenus plus délicats, à force d'être inutiles. Marie-Louise les contemplait, chaussés de légers souliers sans talons, comme ceux que portent les danseuses andalouses. Elle les faisait tourner au bout du bas de soie verte qui gaînait sa jambe. Et, tout en les caressant, elle gémissait :

— Oui, vraiment, à quoi me servent-ils?... A faire le tour de ma chambre et à m'aller mettre au lit!

Elle bondit d'entre les coussins, et, avec un air de jubilation factice et de défi, quelque chose de fiévreux, d'affreusement triste dans toute sa personne :

— Oh! tiens! dit-elle, il faut qu'ils me servent encore!... Je veux qu'ils dansent une dernière fois, mes pauvres petits pieds de recluse! Je veux leur donner ce plaisir!... Clo! ma bonne Clo! Tu vas me chanter une ritournelle de menuet, un passe-

pied, une courante, ce que tu voudras!... Tu te rappelles?... Comme *là-bas*, quand je dansais devant le Roi...

La femme de chambre désapprouva cette fantaisie, la déclara tout à fait déraisonnable : « On entendrait sûrement! Des gens accourraient au bruit! Et quel scandale, à pareille heure!... »

— Tu verras, dit la Reine, je ne ferai pas plus de bruit qu'une souris.

— Madame, c'est impossible! On nous entendra.

— Non, non! Je le veux! Habille-moi, comme pour le bal!

— Quelle folie! Dans un instant, les ménines de service vont entrer pour renouveler les bougies.

Pourtant les bougies étaient encore très hautes sur les girandoles. Par les fenêtres ouvertes, des phalènes se précipitaient vers elles en tournoyant et en brûlant leurs ailes à la flamme toute droite.

Mais la Reine s'entêta. Il fallut que la camériste l'habillât des pieds à la tête, en grands atours. Puis elle sortit des écrins tout le trésor des bijoux. Elle lui arrangea dans les cheveux des poinçons de brillants et d'émeraudes, et, quand la parure fut terminée, elle se recula, d'un air admiratif, en s'exclamant :

— Qui donc disait que les émeraudes ne vont pas aux brunes?

— Chut! fit la Reine. Pas de bruit!... Le bal commence.

Devant le miroir de sa toilette où elle se voyait du haut en bas, elle se leva, se redressa dans tout le faste de sa robe de cour, sa belle robe à la française, et, — tandis que la Molina, en sourdine, fredonnait quelques mesures de menuet, — avançant un pied, tournant sur l'autre, élevant ses bras en guirlandes, avec un navrant sourire, la Reine se mit à danser...

Et, tout en dansant, à la lueur des bougies, elle voyait se refléter, dans le cadre ovale du miroir, ses grands yeux mélancoliques, où brûlait toujours la même flamme inextinguible. Elle s'enchantait de la grâce de ses mouvements, des lignes souples de son corps resté juvénile, de son visage si passionné et si triste... Eh quoi! Tant de beautés perdues! C'en était donc fait de tous ses rêves!...

Mais, rompant la mesure de la ritournelle murmurée par la Molina, voici qu'une musique étouffée montait du jardin... La Reine qui, brusquement, s'était arrêtée de danser, prêtait

l'oreille... Nul doute, cette fois! C'était bien l'air de *Proserpine :*

> Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits!
> En vous perdant, hélas! que mon âme est atteinte
> De douleur, de trouble et de crainte!

Avec sa robe de cour, ses émeraudes, ses perles tièdes sur sa gorge en sueur, la Reine courut au balcon... Un silence! Plus rien que la noirceur du ciel criblé d'étoiles, la respiration lourde des masses de verdures... Pourtant, il lui sembla que quelque chose remuait dans les ténèbres, au-dessous d'elle. Dans la clarté vive venue de la chambre, elle aperçut une corde attachée au balcon : sûrement, quelqu'un montait, un homme, — un homme qui reprenait à mi-voix l'air de *Proserpine* et qui, avec une inflexion d'une douceur et d'une tristesse infinies, soupirait dans l'ombre :

> Faut-il vous perdre pour jamais?...

Stupeur! cette voix! C'était celle de Cardénio!... Quelle démence! Il risquait la mort, la sienne, celle de la Reine!...

Éperdue, elle se retira du balcon en chancelant. Elle tomba, pâmée et blême comme une morte, dans les bras de la femme de chambre. Celle-ci, avec mille précautions, la laissa choir sur un fauleuil. Puis, précipitamment, elle ferma les fenêtres et, d'un souffle haletant, elle éteignit toutes les bougies...

***

Le lendemain, on pouvait lire, dans *La Gazette de Madrid*, les lignes suivantes : « *Hier soir, dans les jardins du Retiro, un gueux fut tué, d'un coup de pique, par un hallebardier de la garde wallonne, au moment où il tentait de s'introduire dans les appartements de la Reine. C'est sans doute un de ces mendiants qui viennent sans cesse importuner Sa Majesté, en jouant des airs français sous ses fenêtres, pour obtenir une aumône. — Don Tomàs de Zumarraga, ancien majordome de M. le duc d'Ossone et actuellement corrégidor en cette Cour, a procédé, avec ses officiers, aux formalités d'usage. Après avoir fouillé le cadavre du criminel, on ne trouva rien sur lui qu'un couteau neuf et un ruban couleur de feu, produits probables de ses larcins.* »

Quelques mois plus tard, la Reine mourait empoisonnée.

*
* *

Lorsque je rendis à don Eduardo Z... le manuscrit qu'il m'avait prêté et d'où j'ai tiré les principaux épisodes de ce récit, j'eus soin de relire la notule collée derrière la première page par le gentilhomme navarrais, auteur de cette relation. La « lumière » qu'il nous y promet est-elle suffisante pour éclairer complètement toutes les parties de cette intrigue? Le lecteur en doutera sans doute comme moi-même. Si certains faits ou certains personnages apparaissent avec toute la netteté désirable, il en est d'autres qui restent et qui, probablement, resteront toujours énigmatiques. Par exemple, saura-t-on jamais qui fut Cardénio? A-t-il payé de sa vie la constance de son amour, l'obstination de sa vaine poursuite, ou bien n'était-il qu'un instrument entre des mains scélérates?... En revanche, on s'explique sans peine la présence, entre les pages du manuscrit, de ce ruban fané qui semblait servir de signet. Avant de le remettre à son actuel propriétaire, je retournai longuement entre mes doigts ce ruban couleur de feu, unique vestige de la tragédie que je viens de raconter et que l'auteur de la relation ne fait que suggérer. Le contraste m'apparaissait presque bouffon, à force d'être dramatique, entre la signification de cette relique et le ton si calme, si prosaïque du récit entre les feuillets duquel je l'ai retrouvée : « Écrit à Pampelune, de ma main, ce 15e jour de février 1689, en ma maison patrimoniale, derrière l'église cathédrale de cette ville, proche le rempart... »

Après tout, c'est peut-être don Tomàs de Zumarraga qui a raison et qui est un sage. Une histoire d'amour, à supposer même qu'il en ait soupçonné tous les tenants et aboutissants, ne lui a point semblé capable d'intéresser de bons esprits, ni par conséquent digne d'être racontée.

LOUIS BERTRAND.

L'ÉTAT ACTUEL DES ESPRITS

AUX ÉTATS-UNIS

CONFÉRENCE PRONONCÉE A LA COUR DE CASSATION
LE 18 JUILLET 1921

Le docteur Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, est actuellement en France où il est venu, au nom de l'Académie des Lettres et Arts de New York, inviter l'Académie française aux fêtes du tricentenaire de Molière, et, au nom de la fondation Carnegie, poser la première pierre de la bibliothèque municipale de Reims. Il a bien voulu réserver à la *Revue* le texte de cette conférence qu'il a donnée sous les auspices du *Comité national d'Études*.

Ce n'est pas une tâche aisée de parler, devant des étrangers, de l'opinion de son pays. Les critiques ou les conseils, qui seraient à leur place en famille, deviendraient déplacés dans un autre milieu. C'est pourquoi il m'est difficile de répondre comme je le voudrais à l'invitation si flatteuse que vous me faites de prendre la parole parmi vous. Je le ferai pourtant avec joie et sans arrière-pensée : je suis un étranger, mais vous êtes des amis.

D'où vient l'intérêt que le monde porte aujourd'hui à ce que pense l'Amérique? La raison, je crois, en est double. C'est d'abord que les États-Unis sont en train de faire l'expérience de la démocratie sur une échelle immense et dans des conditions entièrement nouvelles. Nous connaissons depuis l'enfance des exemples de démocraties : ceux que nous offrent les Cités de la Grèce ancienne et les Communes du Moyen Age. Mais ces

petites républiques étaient simples, resserrées et d'une population étroitement homogène. Nous connaissons la grande expérience de la démocratie française; mais, ici encore, cette expérience s'est faite depuis la Révolution par un peuple essentiellement un, de même sang et d'une identité foncière de vues et de culture. En Amérique, les conditions sont radicalement différentes. Nous faisons l'essai de la démocratie sur un territoire gigantesque, divisé par des intérêts économiques très divers et par des oppositions de climat également tranchées; et sur ce territoire disparate est venu s'établir pour vivre le plus prodigieux amalgame de races qui ait jamais été réuni sous le même gouvernement.

Au temps où l'Amérique commence de s'organiser, ses traditions sont anglaises, espagnoles et françaises : ce sont les idées et la législation anglaises qui prédominent dans la forme de son régime politique. Mais, il y a un siècle environ, commence un étonnant exode, un torrent d'immigration affluant de toutes les parties de l'Europe vers l'Amérique, si bien qu'il ne reste plus rien de la simplicité primitive dans notre constitution sociale, politique ou morale, et qu'à la place on trouve un enchevêtrement de nouveaux éléments, anglo-saxons, latins, germaniques, scandinaves, slaves, juifs. De tous les points de l'univers, ces éléments sont venus participer en égaux à l'interprétation et au maintien de nos lois, et en un mot à toute la vie de leur nouvelle patrie.

Un exemple fera comprendre la nature et la portée de ce phénomène. Il y a quarante ans, le centre de l'Europe émigrante se trouvait à peu près à Anvers : ce qui veut dire qu'à ce moment il partait chaque année autant d'immigrants de l'Allemagne du Nord, des pays scandinaves, de la Grande-Bretagne et de la France, que de tout le reste de l'Europe. Aujourd'hui ce point s'est déplacé en traversant toute l'Europe et peut se situer approximativement quelque part vers le Sud-Est de Buda-Pest : ce qui signifie qu'à présent le nombre des immigrants finlandais, russes, polonais, hongrois, balkaniques ou Italiens du Sud, est égal à celui qui part du Nord et de l'Ouest de l'Europe.

Si l'on songe que ce contingent du Nord et de l'Ouest de l'Europe sort d'un fonds humain qui a derrière lui dix siècles d'habitudes et d'éducation politiques, on comprend quel bouleversement s'est produit dans l'équilibre de l'Amérique le jour où

la majorité des nouveaux arrivants nous est venue de ces pays semi-orientaux, qui n'ont aucune idée de la vie communale ou parlementaire. Ces peuples ne connaissent d'autre régime que la tyrannie. Ils n'ont pas d'autre idéal social ou politique. Le gouvernement à leurs yeux n'est pas un instrument à leur service pour le bien-être et le progrès de la communauté, mais un instrument d'oppression et de contrainte, dont tout l'objet est de limiter leur sphère d'existence et leur activité.

C'est à ces nouveaux immigrés qu'est due la première altération grave qui est venue modifier la pensée américaine. Je note tout de suite un premier fait : chaque fois qu'il se produit une querelle en Europe, cette querelle se reproduit *in petto* aux États-Unis. Y a-t-il des difficultés entre Pologne et Tchéco-Slovaquie? Tous les Polonais d'Amérique (ils sont quelques dizaines de mille) prennent le parti de la Pologne ; tous les Tchéco-Slovaques, qui ne sont pas moins nombreux, se rangent comme un seul homme du côté de la Tchéco-Slovaquie : il n'y a plus moyen pour le gouvernement de réagir aux problèmes et aux événements d'Europe, comme si nous étions toujours la vieille petite colonie anglaise d'il y a cent cinquante ans.

On néglige trop souvent la révolution profonde qui s'est opérée dans l'attitude des États-Unis envers le reste du monde, par le fait de l'accroissement et du bariolage de notre population dans les quarante dernières années. Par exemple, il n'est pas possible d'instituer en Amérique une discussion impersonnelle, critique ou historique, de la question irlandaise. Cette question soulève aussitôt les passions véhémentes et toutes les tempêtes de l'esprit de parti, parce que les mêmes éléments qui sont aux prises en Irlande sont représentés aux États-Unis par deux ou trois millions de citoyens. Cette observation est vraie de toutes les nations qui ont fourni une part un peu considérable de notre population si complexe.

***

Mais la raison profonde de l'intérêt que le monde prend à l'opinion américaine, tient avant tout aux résultats de la guerre, aux problèmes qui en sont la suite, et à la tâche de reconstruction qui s'impose après elle. La guerre a abrégé d'un siècle le temps qu'il fallait à l'Amérique pour entrer en rapports intimes avec l'Europe et avec l'Asie. Ces rapports se

développaient tout naturellement par l'échange des idées, et surtout par les intérêts économiques, par le commerce et la finance. L'Amérique, quoi qu'on en ait dit, n'a jamais vécu isolée. Mais elle a pu paraître peut-être un peu détachée, pour cette raison que l'organisation et la mise en valeur d'un territoire neuf, et l'effort pour créer des institutions en état d'assurer la vie politique et sociale, ont absorbé longtemps toutes les énergies du pays.

Dans son fameux message d'adieux au peuple américain, texte aussi célèbre que peu lu, Washington engage la jeune République à faire des affaires avec tous les pays, mais en lui recommandant de ne jamais se mêler de leurs affaires politiques. Cette phrase est la clef de la pensée américaine à l'égard de la situation résultant de la guerre.

L'Amérique, je le répète, a toujours reçu beaucoup d'idées d'Europe et particulièrement de France et d'Angleterre, et cette influence est puissante, ininterrompue et éminemment bienfaisante. D'autre part, les relations d'affaires qui résultent de cent ans de commerce et d'échanges maritimes, ont achevé de rendre les États-Unis solidaires de l'Europe; mais il ne fallait rien moins qu'une émotion puissante, il fallait un fait sautant aux yeux en caractères énormes, pour amener notre lointain peuple d'Outre-Océan à comprendre ce que la Grande Guerre signifiait pour lui.

Il ne faut pas être trop sévère ni trop reprocher à l'Amérique d'avoir mis près de trois ans pour se rendre compte que l'agression allemande ne menaçait pas seulement la France, la Belgique, l'Angleterre, mais l'Amérique elle-même et tout ce qui est le plus cher au cœur de l'Amérique. Sans doute, l'élite des penseurs, les gens qui avaient de bons yeux, les personnes instruites dans l'histoire et dans la connaissance des affaires humaines, ont vu clair dès le début; mais il fallait du temps à une masse confuse de cent millions d'âmes pour s'apercevoir que la guerre qui faisait rage en Europe n'était ni une guerre dynastique, ni une guerre de nations, ni un conflit vulgaire pour la conquête du marché mondial, mais qu'il s'agissait là du fondement lui-même de la civilisation et que l'enjeu de la lutte était de savoir si le monde serait libre ou esclave. Si la France, la Belgique, l'Angleterre étaient réduites en esclavage, ce serait avant peu le tour de l'Amérique.

Si la France, la Belgique, l'Angleterre demeuraient libres, l'Amérique aussi restait libre. Il fallait du temps pour que l'Amérique comprît que l'agression allemande était essentiellement une menace au droit des gens : droit qui est en partie une loi américaine, puisqu'à la deuxième conférence de La Haye, l'Amérique a signé ce code international que l'Allemagne a piétiné en violant la frontière belge, et en accumulant avec une sorte de frénésie les crimes, les attentats et les destructions. Lorsqu'après Liége ce fut Louvain, qu'après Louvain ce fut Reims, et après Reims, Soissons, lorsqu'à tous ces forfaits s'ajoutèrent le *Sussex* et le *Lusitania*, alors il ne fut si obtus parmi mes concitoyens qui ne comprît qu'il y avait une bête déchaînée dans le monde et qu'il fallait lui casser les dents. Toutes les nuances de race, d'origine, de parti s'évanouirent, et l'opinion en masse contraignit le gouvernement à prendre sa place à côté des armées et des flottes de France et d'Angleterre.

Ainsi nous avions fini par regarder la guerre comme une guerre américaine. Mais lorsqu'on arriva au règlement de comptes, on se trouva en présence d'une situation si compliquée, si embrouillée, si difficile, que l'opinion en fut profondément troublée. Pour tout dire en deux mots, on s'en tint à la formule que voici. L'Amérique sera toujours prête à répondre à l'appel, toutes les fois qu'il s'agira de défendre le droit, la justice et la liberté, s'ils se trouvaient jamais menacés. Mais elle ne pourra jamais, sans faire violence à sa conscience et à ses traditions, s'engager à appuyer quoi que ce soit qui ait l'apparence d'un Sur-Gouvernement, parce qu'ici la vieille idée enracinée chez nous, ce principe : « Pas d'alliance, pas d'affaires politiques avec aucun pays, fût-ce le plus admiré, fût-ce le plus chéri, » formait un obstacle insurmontable.

Faites-moi l'honneur de m'en croire : l'opinion américaine est saine jusqu'aux moelles. Qu'on apporte des faits à un public américain, il verra clair et jugera droit. Mais il est jaloux de sa force et de son influence et il tient à en rester le maître jusqu'au bout. Jamais il ne sera possible de faire adhérer l'Amérique à un système qui érigerait une puissance ou une abstraction politique au-dessus du gouvernement ou de la constitution du pays, ou qui exercerait un droit quelconque de direction ou de contrôle sur la politique ou sur l'armée. Soyons justes : qui ne comprendrait cette susceptibilité et qui oserait en faire grief

à l'Amérique? Ce n'est pas un mouvement d'égoïstes et de solitaires, c'est un acte légitime d'indépendance nationale; ce n'est pas un signe de lâcheté ou d'indifférence, c'est la preuve que nous sommes prêts à servir selon le génie de la nation. Si l'Amérique se trompe, elle se trompera toute seule et ne s'en prendra de sa faute qu'à elle-même. Mais soyez tranquilles : l'Amérique ne se trompera pas. Le même idéal, la même élévation des âmes, la même noblesse de conscience, le même esprit de sacrifice qui conduisirent l'Amérique à prendre le parti qu'il fallait en 1917, l'amèneraient bien plus vite encore aux côtés de la France, de l'Angleterre ou de la Belgique, si les mêmes dangers étaient à redouter.

On a souvent remarqué que le gouvernement américain se meut avec lenteur et avec difficulté, surtout dans les questions de politique étrangère. Rien de plus vrai; c'est la rançon d'une des qualités de notre gouvernement que nous tenons pour les plus précieuses. S'il faut blâmer ici quelqu'un, je crains que le blâme ne tombe sur votre illustre compatriote, Montesquieu. C'est ce grand maître qui a enseigné la théorie de la division des pouvoirs : exécutif, législatif et judiciaire. Cette séparation, inscrite dans notre Constitution, est devenue un des fondements de notre vie politique. Elle a ses défauts. Mais elle a aussi ses avantages, qui, dans l'ensemble, si l'on étudie notre histoire dans le dernier siècle et demi, l'emportent sur les inconvénients. Tout le monde sait qu'en Amérique, comme chez presque tous les peuples, la vie se passe à se quereller (peut-être un peu moins pourtant que chez les anciens Athéniens), mais enfin nous discutons et polémiquons beaucoup, ce qui est d'ailleurs, pour l'éducation de l'esprit public, la condition indispensable. Comment veut-on que cent millions d'hommes se fassent une idée d'un programme politique, si ce programme n'a pas été controversé et débattu, des semaines et des mois avant les élections, pour éclairer leur religion? Notre lenteur à nous mouvoir s'explique par la concurrence nécessaire qui existe entre l'Exécutif, — en d'autres termes, le Président, — et le Législatif, représenté par les deux Chambres. Il nous arrive de précipiter le mouvement, mais c'est qu'alors il se trouve à la Maison-Blanche un homme d'une personnalité exceptionnelle : avec un Théodore Roosevelt ou un Woodrow Wilson, il ne coûtait rien à l'Exécutif d'enlever vivement le vote des Chambres. Mais

c'était là le fait d'une individualité vigoureuse ou d'un grand chef de parti.

Ceci est une conséquence de notre politique des partis. Il faut dire quelques mots de cette politique très spéciale, car le fait est que, sans ce système, notre machine gouvernementale serait dans l'impossibilité de fonctionner. Le système des deux partis est le ressort qui met en mouvement la Constitution américaine : voilà pourquoi nous avons toujours deux partis, bien que, dans le cours des cent années qui viennent de s'écouler, les programmes qu'ils représentent et les principes qu'ils professent aient si profondément changé.

Nous avons besoin de partis, d'une forte organisation, d'un honneur et d'une discipline de parti, pour faire l'harmonie entre les différents organes du pouvoir, à savoir un Exécutif puissant et un double Corps législatif pour l'ensemble de la nation, et ensuite, dans chacun des quarante-huit États, autant de petits Exécutifs doublés de leurs deux Chambres. Il est clair que, faute d'une organisation solide et de programmes de partis, cette machine politique compliquée à l'extrême serait absolument hors d'état de marcher. Ce système a, bien entendu, comme toutes les choses humaines, ses bons et ses mauvais côtés. Les partis sont la condition de notre vie politique, mais la politique de parti est naturellement très sujette à l'erreur, et elle n'y échappe pas en Amérique plus qu'ailleurs. Une autre conséquence est d'exagérer artificiellement l'importance des querelles, selon les nécessités de la lutte ou de la tactique des partis. Nous sommes habitués en Amérique à faire de nous-mêmes la correction, et le partisan le plus zélé, le plus passionné pour le triomphe de son parti, distingue fort bien les cas où le programme d'un adversaire est à prendre au sérieux et ceux où il est permis au contraire d'en rabattre. Mais le système fédéral qui est le nôtre, — système si différent du gouvernement centralisé à la française! — tomberait en morceaux et serait en pièces depuis longtemps, sans l'éducation politique du pays par les deux partis, et sans le mécanisme qui amène tour à tour l'un des deux au pouvoir, en le laissant en face de l'opposition qui critique, qui trouve à redire et qui prend avantage de chaque faute et de chaque erreur de son adversaire au pouvoir.

Je ne puis, dans le peu de temps dont je dispose, entreprendre de vous donner un aperçu de la situation présente des

partis aux États-Unis. Je ne suis pas surpris que l'observateur du dehors éprouve quelque peine à se reconnaître dans nos querelles et nos disputes de partis; mais je vais essayer de vous en donner la clef. A prendre les choses en gros, tous les partis d'Europe se répartissent en deux groupes essentiels : le bloc conservateur et le bloc libéral ou radical. Les premiers, dont le nombre va peut-être diminuant, mais qui demeurent puissants encore, veulent maintenir les choses comme elles étaient dans le passé. Les seconds veulent les modifier plus ou moins, dans un sens ou dans l'autre : ce sont les libéraux ou les radicaux.

Ce que je voudrais vous faire saisir, c'est que le parti conservateur, au sens européen du mot, n'existe pas en Amérique. Toutes nos divisions ne portent que sur des nuances qui sont toutes des nuances libérales. Il n'y a pas, par exemple, et il n'y a jamais eu de parti aux États-Unis, qui eût soutenu le programme qui fut en Angleterre, il y a une génération, celui d'un Disraëli, parce que ce programme, — bon ou mauvais, n'importe! — était l'expression de conditions totalement étrangères à la vie et aux idées américaines. En Amérique, les partis commencent là où s'arrête le conservatisme européen. Si l'on ne s'est pas mis cela clairement dans l'esprit, on se trompera fatalement en appliquant le vocabulaire européen à la politique et à la manœuvre des partis en Amérique.

***

Je voudrais, en terminant, dire quelques mots de certaines tendances, qui sont aujourd'hui universelles, et que l'Amérique partage avec tous les autres pays du monde.

Il y a deux mille cinq cents ans, les penseurs de l'école d'Elée enseignaient que le problème essentiel qui se pose devant l'intelligence humaine, est le problème de l'Un et du Multiple. Il ne s'est rien passé depuis qui soit de nature à nous faire modifier cette vue. Le rapport de l'Un et du Multiple est la question fondamentale en logique, en morale, en religion, en politique. En politique, elle prend la forme du rapport à établir entre l'individu et la collectivité, la masse du peuple organisé, la société, l'État. Il y a plus de cent cinquante ans que les philosophes français, puis les chefs de la Révolution, ont donné au monde la formule : Liberté, Égalité, Fraternité. Dans la suite, l'humanité a dû reconnaître partout que Égalité

et Liberté sont deux termes qui s'excluent. Faire coexister ensemble Liberté et Égalité (égalité au sens de facultés égales, de nations égales, d'égalité économique) est une chimère impossible, pour cette raison que la loi primordiale de la nature est le mouvement, et que tout mouvement procède d'une inégalité et d'une différence ; et, à moins que l'on n'entende par ce mot la simple égalité devant la loi, laquelle n'est autre chose qu'une part de la liberté, on entre dans une mer d'orages et de contradictions. Émancipez un millier d'hommes et faites-les tous les mille absolument égaux : dans vingt-quatre heures, il y aura mille conditions différentes ; l'égalité aura disparu. Tel est l'ordre de la nature.

En Amérique comme ailleurs, nous nous trouvons en présence de cette question : « Que préférez-vous : la liberté, ou bien l'égalité au prix de la liberté ? Choisissez ! » Voilà le problème capital qui se pose aujourd'hui dans le monde et dans toutes les parties du monde. Que si l'on veut l'égalité, elle est facile à obtenir. Il suffit d'en payer le prix ; mais ce prix, c'est la mort, la mort sociale, politique et économique. Car la liberté, c'est la vie. Voyez ce beau continent d'Europe avec ses douces vallées, ses collines sinueuses, ses chaînes magnifiques de montagnes. Il alimente et rend heureuse une riche population ; le monde entier vient visiter ses grandes capitales, ses altitudes célèbres, ses paysages admirables, ses trésors de souvenirs, de traditions et de chefs-d'œuvre. Prenez ce continent, nivelez-le, rasez tous les sommets et comblez les vallées. Vous obtiendrez une plaine de 300 mètres d'altitude, une table absolument plate, où ne pousserait nulle verdure, où ne courrait nulle rivière, où l'on ne pourrait construire aucune ville, où rien d'humain ne pourrait vivre : vous y auriez fait l'égalité. Ce résultat, on peut l'atteindre dans la vie politique et sociale : on n'a qu'à le vouloir, car cela n'excède pas ce qui dépend de nous. Mais, croyez-moi, en tuant la liberté, on tue la vie, on tue la civilisation, la poésie, l'art, l'industrie, on tue l'humanité elle-même.

Pour nous autres Américains, égalité veut dire : tous les citoyens égaux devant la loi, justice et droits égaux pour tous. Mais nous nous refusons à une égalité qui entraînerait une diminution ou une restriction de la liberté. Nous optons pour la liberté, et notre but est d'élever et de former nos fils de manière à ce qu'ils en usent pour accroître la fraternité.

Ah! croyez-moi, de ces trois grands noms, c'est le dernier qui de beaucoup est le plus important, encore que ce soit celui auquel on a le moins pris garde. C'est la fraternité qui est la solution de beaucoup de problèmes humains qui divisent les individus autant que les nations. Faire les hommes égaux devant la loi, arracher tous les privilèges, extirper toutes les injustices et, comme le disait le vieux Mazzini : « Liberté à tout homme de bonne volonté, sous le commandement des plus sages et des meilleurs. » Faites l'homme libre, enseignez-lui à être fraternel, et en retour vous obtiendrez l'égalité réelle, celle qui en vaut la peine et qui se concilie avec la liberté et avec la vie.

Là-dessus l'opinion américaine est nette et unanime. Nous sommes pour la liberté, nos cœurs aspirent à la fraternité et nous tenons à l'égalité de tous devant les lois, mais nous abhorrons une égalité qui, en tuant la liberté, rendrait la fraternité impossible. Fraternité dans la nation, fraternité entre nations, fraternité entre la France et les États-Unis, voilà notre espoir et notre devise.

N. MURRAY BUTLER.

NOS GRANDS CHEFS

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

II[1]

ENTRE SOMME ET OISE

A la fin de la bataille de la Marne, la 6ᵉ armée qui, comme on sait, formait l'aile gauche des armées françaises, avait réussi à refouler sur l'Aisne la Iʳᵉ armée allemande, les deux adversaires appuyant leur aile extérieure à l'Oise. En prévision d'une résistance ennemie sur cette rivière, le général Joffre avait, dès le 10 septembre, rappelé de Lorraine le 13ᵉ corps. Celui-ci recevait la mission d'agir, de concert avec un corps de cavalerie, sur la rive Nord de l'Oise, en direction générale de Guiscard. Le 15, il se heurtait, dans la région Nord de Compiègne, à la VIIᵉ division de cavalerie allemande, du corps Marwitz, et le 16, à la XVIIᵉ division de réserve : son offensive rencontrait dans la nature accidentée du terrain de graves difficultés et n'obtenait pas les résultats escomptés.

C'est alors que les deux partis entament l'un contre l'autre, presque simultanément, une puissante manœuvre enveloppante et symétrique, « une véritable course à l'aile qui, commencée à l'Oise, ne se terminera qu'à la mer. »

(1) Voyez la *Revue* du 1ᵉʳ août.

Le 18 septembre, la 2e armée recevait l'ordre de partir pour la région d'Aumale. Le 19, le général de Castelnau, toutes ses dispositions prises, partait à son tour, passait au grand quartier général à Châtillon-sur-Seine, et s'installait le 20 à Clermont, avec son État-major, tandis que le 14e corps commençait à débarquer, et que le 4e corps, dans la région de Compiègne, était en marche vers l'Ouest. Refoulant devant lui la cavalerie de Marwitz, le 4e corps amorce une manœuvre débordante qui est enrayée, le 25, par les violentes attaques des XXIe et XVIIIe corps prussiens dans la région de Nesles. De part et d'autre, des corps nouveaux entrent dans la bataille, qui se prolonge jusqu'à la Somme : à la fin de la journée du 26, l'armée française a maintenu partout son front, et son aile gauche progresse. Mais l'armée bavaroise est entrée en ligne : le 28, le prince Ruprecht qui, à tout prix, veut obtenir un succès décisif, livre aux troupes françaises de furieux assauts, qui, tous, viennent se briser contre la résistance acharnée du 20e corps. Le 29, un nouvel essai d'enveloppement de notre part se heurte à une division wurtembergeoise, au débouché de l'Ancre. Des deux côtés, la manœuvre tentée a échoué : il faut en modifier, sinon l'objet, tout au moins la méthode.

Et c'est, à partir du 30, ce que les deux partis adverses vont faire simultanément. « Au lieu d'engager les grandes unités côte à côte, au fur et à mesure de leur arrivée sur le champ de bataille, ils vont essayer de réaliser l'enveloppement à plus grande envergure. » Du côté français, une fraction d'armée va se constituer qui, s'élevant franchement vers le Nord, va prendre pour direction de marche Arras. Désormais la manœuvre d'aile sort des attributions de la 2e armée, qui sera dès lors réduite à des combats de front.

Combats très durs, très violents, car l'ennemi a sur nous la supériorité écrasante du nombre et du matériel, et il fait un prodigieux effort pour percer nos lignes. Du 4 au 7 octobre, dans la région de Roye, il multiplie ses attaques, et il gagne du terrain; mais on le lui fait si chèrement payer, les dispositions prises par Castelnau sont si heureuses, la résistance de nos troupes, du 4e corps en particulier, si efficace, que le 27, l'Allemand s'arrête épuisé, devant notre dernière ligne de résistance (Rouvroy-Bouchoir-Erches). En même temps, plus au Nord, il a monté une puissante offensive pour séparer l'une de l'autre la

2e et la 10e armées françaises. La Garde prussienne entre en scène le 3 octobre; son avance semble irrésistible. Le 6, l'ennemi s'empare d'Hébuterne : la situation est grave. Mais l'héroïque résistance de la 8e division de cavalerie, que commande Baratier, arrête la poussée adverse et donne aux renforts le temps d'accourir : Monchy est conservé; Hébuterne est repris. La Garde a perdu tant de sang, qu'elle sera désormais incapable de reprendre la lutte. Si, le 9, l'Allemand réussit à s'emparer de Monchy, il n'en pourra pas déboucher. Au Nord, comme au Sud, son effort offensif est définitivement brisé : le vainqueur du Grand-Couronné lui a infligé un nouvel et sanglant échec.

Il ne s'en est pas tenu là. Tandis que les Allemands, à partir du 10 octobre, cessent toute attaque sur le front de la 2e armée, pour remplir la mission qui lui est assignée de maintenir devant lui des forces supérieures aux siennes, il prépare avec sa conscience coutumière et il exécute plusieurs opérations offensives partielles qui tiennent l'ennemi constamment en haleine et le soumettent à une fructueuse usure. C'est, les 29 et 30 octobre, la brillante affaire du Quesnoy, qui coûte à l'adversaire 3 000 tués, 10 000 hommes hors de combat, alors que nos pertes ne sont que de 200 morts et 1 200 blessés. « C'est déjà trop, écrit à ce sujet le général, mais, hélas! la guerre, l'horrible guerre a de ces tristes nécessités. » C'est, le 24 décembre, l'attaque, moins complètement heureuse, utile pourtant, et glorieuse, de la Boisselle. Sous la direction d'un chef qu'elle aime et qu'elle vénère, la 2e armée est devenue un admirable instrument de guerre

LES DÉBUTS DE LA GUERRE DE TRANCHÉES

Cependant l'hiver était venu, et, sur un front désormais cristallisé, il avait fallu se retrancher, dans l'attente de jours meilleurs. D'abord à contre-cœur, puis avec résignation, et enfin avec entrain, avec cette étonnante facilité d'adaptation qui est la sienne, le soldat français s'était fait terrassier. Le général de Castelnau, qui avait prévu cette fatale évolution de la guerre, mit tous ses soins à ce que ses troupes eussent, dans leurs organisations défensives, le maximum de confort et de sécurité que comporte la vie en campagne. Il était à l'affût

de tous les perfectionnements susceptibles d'améliorer l'existence matérielle de ses hommes, de toutes les inventions, petites ou grandes, qui lui étaient soumises ; il estimait que, dans cet ordre d'idées, rien ne doit être négligé par un chef soucieux des vies qui lui sont confiées, et ce fut lui par exemple qui patronna, encouragea et finit par imposer les premiers essais de « camouflage. » Reportant sur ses soldats toute la tendresse dont il avait entouré ses fils tués, il souffrait de leurs souffrances, de leurs périls, de leurs angoisses. La parfaite sérénité dont il avait le courage de faire preuve au plus fort de l'action guerrière cachait une profonde émotion intérieure, et « son cœur battait à tout rompre, » quand on l'appelait au téléphone. « On voudrait, écrivait-il, ne rien laisser au hasard, on voudrait se rendre ce témoignage qu'on a tout fait pour assurer le succès, en économisant étroitement, très étroitement la vie de ses hommes; *et dans cet état d'esprit, on est soumis à des inquiétudes, à des scrupules de conscience dont rien ne peut donner l'idée.* » Et encore : « Je ne suis certes pas à plaindre : seuls nos troupiers sont dignes de pitié... » — « Je bénirais bien ardemment celui qui trouverait le moyen de chauffer nos hommes dans leurs tranchées... » — « La nuit dernière, le thermomètre marquait — 8°. Quel martyre pour les hommes qui sont dans les tranchées ! » Et il s'ingénie de toutes les manières à adoucir leurs maux, réclamant « à cor et à cri » des gants, des tricots, des poêles, des braseros, parcourant les lignes, les formations sanitaires, encourageant, réconfortant, punissant, éclatant en des « colères terribles » quand il constate dans les hôpitaux ou dans les services du ravitaillement paresse, incurie, coupable négligence. Il n'est pas jusqu'à la bravoure même de ses hommes qui, en le remplissant de fierté, ne lui soit un motif de souffrance : « Nos soldats, nos incomparables soldats, sont restés fermes à leur poste, aimant mieux mourir sur place que lâcher pied. Et ce spectacle, qui tirerait des larmes d'un cœur de pierre, est le plus douloureux qui se puisse rêver pour un chef... » — Au moins pour un chef français, chez lequel une sensibilité généreuse et frémissante s'allie à une puissante volonté, à une vive, lucide et robuste intelligence.

Car, parmi toutes ses préoccupations et ses obligations d'état, il conservait assez de liberté d'esprit pour appliquer sa pensée

aux problèmes les plus généraux de la politique et de la guerre. A cet égard, la doctrine de toute sa vie trouvait dans la gigantesque expérience qui était instituée sous ses yeux une confirmation singulière. Il ne cessait de réclamer une coordination étroite des efforts alliés, une direction unique, ferme et réfléchie tout ensemble, bref, une véritable « conduite de la guerre. » « Où est, soupirait-il, l'homme capable en Europe de prendre la tête de ce mouvement politico-militaire ? Que Dieu veuille le susciter et l'éclairer ! » Habitué à voir les réalités face à face, et à se colleter avec elles, il s'indignait contre ceux qui n'avaient pas le courage d'en faire autant. « J'enrage, s'écriait-il, quand je constate chez certaines personnalités un optimisme béat qui ne veut pas raisonner. » De très bonne heure, il s'était rendu compte que la guerre, en devenant une guerre d'usure, allait s'éterniser, et qu'on n'obtiendrait la décision finale qu'en recourant à de nouveaux et puissants moyens. Il n'admettait pas que le 75, admirable instrument de défensive, pût « suffire à toutes les besognes. » « Ma conviction à moi, écrivait-il le 26 décembre 1914, est que nous devons profiter de la période de stagnation relative que nous subissons, pour nous approvisionner de tout ce qui nous manque, ou du moins dans toute la mesure du possible, et ne recommencer les opérations que lorsque nous serons pourvus. En attendant, ménager hommes et munitions. » Raison de plus d'ailleurs pour agir sur d'autres fronts. « Plus que jamais, il semble que le point faible de l'ennemi, c'est l'Autriche ; c'est donc de ce côté-là que le concert des Puissances coalisées doit porter ses efforts diplomatiques et militaires. » Et il aurait voulu qu'on agît avec vigueur dans les Balkans, auprès de tous les neutres et au Japon. Dans une longue *Note sur la situation générale*, datée du 1er mai 1915, il écrivait encore :

Je persiste à penser que ce n'est pas à coups d'infanterie que nous devons tenter la rupture du front adverse, mais à coups d'artillerie et de grosse artillerie. Aussi longtemps que nous n'aurons pas la quantité de canons lourds et l'abondance de munitions, et de bonnes munitions, nécessaires pour bouleverser et écraser sur un large front les organisations défensives de l'ennemi, *nous ne serons pas en état de les rompre et d'obliger l'ennemi à céder le terrain sur une étendue appréciable*... En attendant... organisons-nous et réorganisons-nous en vue de l'attaque possible de l'ennemi et *de la vigoureuse contre-attaque, qui devra succéder à l'échec de l'attaque adverse*, sans lui laisser trêve

ni repos jusqu'à la percée large et définitive du front allemand... Les prévisions en munitions disponibles doivent tenir compte de la nécessité, dès le front rompu en un point, *de pousser les opérations avec la plus grande rapidité et la plus grande vigueur possibles sur tout le front de l'Yser aux Vosges.*

Cette attitude d'expectative permettra d'ailleurs de distraire de notre front des forces importantes que nous pourrons utiliser sur de nouveaux théâtres d'opérations. Car il s'agit essentiellement de rompre les voies de communication « qui traversent les frontières Sud de l'Autriche. » Pour cela, la diplomatie devrait obtenir à tout prix l'intervention armée des nations neutres qui confinent à l'Autriche méridionale. Cette intervention « aurait en outre l'avantage très appréciable de prendre à revers l'immense front des Austro-Allemands cristallisé devant les forces russes. »

Si la présence de forces anglo-françaises était jugée nécessaire pour vaincre les hésitations de certains, cette éventualité mériterait d'être prise en considération et même réalisée... Notre situation est donc bonne : elle va en s'améliorant tous les jours : il serait fâcheux de la compromettre par des offensives intempestives, parce que trop insuffisamment pourvues en canons et en projectiles. Ma conclusion sera donc : patience, confiance et fabrication intense de canons et de projectiles.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Ces idées si sages, marquées au coin d'un si large réalisme, ne persuadaient pas tout le monde; mais confirmées par les faits, elles faisaient peu à peu leur chemin dans certains esprits. Nommé, en juin 1915, après la brillante affaire de la Ferme Toutvent, au commandement du groupe d'armées du Centre, le général de Castelnau était chargé de préparer en Champagne une offensive conjuguée dont le principe avait été, d'accord avec les Anglais, décidé à Calais. Peut-être, si la question avait été entière, eût-il souhaité que l'opération fût ajournée, car elle présentait certains risques, et les moyens matériels dont nous disposions ne lui paraissaient point encore suffisants pour une action vraiment décisive. Mais puisque l'intérêt moral et politique de la coalition semblait exiger de nous ce nouvel effort, — il s'agissait notamment d'aider les Russes, au cours de leur

épuisante retraite, — il n'y avait qu'à s'incliner et à préparer l'affaire avec tout le soin désirable. On pouvait s'en remettre là-dessus au nouveau chef du groupe des armées du Centre. Quatre armées sont sous ses ordres : la cinquième, à gauche, que commande Franchet d'Esperey, la deuxième et la quatrième, au centre, que commandent respectivement Pétain, qui vient de faire ses preuves en Artois, et Langle de Cary, « un Bayard moderne, » au témoignage de son supérieur; à droite, la troisième armée, dont Humbert vient de prendre le commandement. En contact perpétuel avec ses commandants d'armée, et en accord étroit avec eux, Castelnau met ingénieusement à profit toutes les leçons pratiques que comportent les expériences successives des attaques précédentes; aussi minutieusement attentif aux plus minces détails qu'aux vues d'ensemble, il ne néglige rien de ce qui peut, même de très loin, concourir au succès et assurer la sécurité des troupes. « Un bon ensemble, aimait-il à dire, est la résultante de beaucoup de détails bien étudiés. » Très bienveillant, mais intransigeant sur la discipline, sachant, quand il le faut, imposer sa volonté, — « une volonté de fer, » — il excelle à connaître les hommes, à tirer de chacun d'eux tout le parti possible, à les faire collaborer fraternellement à une œuvre commune. Lui-même paie magnifiquement de sa personne, estimant que « quand on envoie des hommes à la mort, on n'a la paix de la conscience que si on a la quasi-certitude d'avoir fait plus que son devoir, » paraissant à l'improviste aux endroits les plus inattendus, surveillant tout, se faisant rendre compte de tout, et, les yeux dans les yeux de chacun de ses soldats, leur insufflant à tous son ardeur et sa foi, sa volonté de « mourir puissamment, » bref, donnant à tous, petits ou grands, la sensation visuelle, vivante et agissante, du grand chef complet qui commande et qui protège. Quand, en pleine offensive, Clemenceau viendra, en sa qualité de président de la Commission sénatoriale de l'armée, inspecter les services du groupe d'armées du Centre, il déclarera : « Je reviens enchanté de ce que j'ai vu. Je passe pour avoir l'esprit critique. Eh bien ! je n'ai rien à critiquer. C'est donc que c'est rudement bien. »

La préparation d'artillerie commença le 22 septembre : elle fut formidable. Toutes les positions allemandes disparaissaient dans un immense nuage de fumée et de poussière de craie, où

fusaient les lueurs des éclatements. L'artillerie ennemie ne réagissait pas. Le 23, le général de Castelnau transporte son poste de commandement de Pierry à Châlons. Au sud de la ville vient d'arriver la 7e division de cavalerie, que commande le général de Mitry. Les météorologistes annoncent quarante-huit heures de beau temps. Hélas! dans la nuit du 24 au 25, la pluie se met à tomber, et, à part une courte éclaircie dans la matinée suivante, elle ne cesse plus jusqu'au 29. « Décidément, soupirait le général, le bon Dieu est pour les Boches! » On ne crut pas, vu l'état des munitions, pouvoir ajourner l'attaque. Et le 25, à 9 heures 15, sous l'averse et dans la boue gluante, avec un élan merveilleux, la 2e et la 4e armée partaient à l'assaut.

« Quand on étudiera après la guerre, disait le général, avec les plans que nous possédons, l'assaut du 25, on restera stupéfait de la valeur des troupes qui ont su enlever des ouvrages défensifs aussi étendus et aussi formidables. A aucune époque de l'histoire, et en aucune occasion, l'infanterie française n'a déployé une pareille vaillance. » Une avance de un à quatre kilomètres sur un front de 25, des positions inexpugnables prises et gardées, de nombreux canons et un important matériel capturés, 12000 prisonniers : voilà les résultats de cette première journée d'offensive. Le lendemain, on recommence, et on achève la conquête de la première position allemande. Castelnau se rend à Suippes, où Mitry, avec ses cavaliers, attend, plein d'espoir, qu'on lui ouvre la voie, et où l'on a transporté Marchand, tombé la veille à la tête de sa division coloniale : il va voir l'héroïque blessé, l'embrasse, lui exprime sa profonde gratitude et lui donne sa propre plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Vigoureusement attaquée, crevée même sur un point, la seconde position ennemie paraît devoir céder, et des ordres sont donnés par les Allemands pour l'évacuation de toute la région de Vouziers. Mais une série de circonstances fortuites, comme il s'en présente si souvent à la guerre, favorise l'arrivée des renforts ennemis : la brèche est fermée, et l'effet de surprise une fois produit, la défense allemande se révèle si forte, qu'il faut renoncer à la briser. Jusqu'au 8 octobre, on s'y efforce, non sans résultat, mais sans succès. Entre temps, le 2 octobre, le général de Castelnau apprenait la mort glorieuse en Artois de son troisième fils, Hugues, tué en commandant une

batterie de 58, à un poste très périlleux, qu'il avait énergiquement réclamé lui-même. Le cœur broyé, une fois encore, le malheureux père trouvait dans son culte du devoir patriotique, dans son indomptable énergie la force de renfermer sa douleur en lui-même et de commander avec sa lucidité et sa sérénité habituelles. Mais à son visage bouleversé, on le sentait profondément atteint, et à son ton de voix aussi, quand, s'adressant à son officier d'ordonnance, le fidèle commandant de Bary, il lui dit : « Que Dieu vous conserve vos fils! »

Les grandes âmes trompent leur douleur en se réfugiant dans l'impersonnel, en redoublant d'activité pour les autres. La lutte terminée, bien loin de croire sa tâche finie, le général agit comme si elle ne faisait que commencer. Désireux de recueillir sur place tous les enseignements de l'offensive, il parcourt inlassablement le champ de bataille, les cantonnements, les formations sanitaires, prodiguant aux uns et aux autres ses encouragements, ses remerciements émus, tous les témoignages de sa franche admiration et de sa chaude sympathie, s'attardant aux revues, — ces revues qui le mettent en contact personnel avec tous ses soldats, et auxquelles il attache une particulière importance, — aux inspections, aux prises d'armes, aux remises de décorations, « se rinçant l'œil, comme il disait, à voir défiler des braves, » visitant les blessés, veillant avec une paternelle sollicitude à la bonne installation matérielle de tous... Et il consigne le résultat de ses réflexions dans une longue *Note sur la situation générale*, datée du 25 octobre 1915 : « Nous avons fait, y disait-il, un gros effort; il n'a pas donné, dans son ensemble, les résultats stratégiques qu'on en attendait. L'ennemi a été battu, mais non défait. Nous ne pouvons donc pas envisager le renouvellement de cette tentative avant le printemps prochain, faute de munitions et faute de corps capables de fournir un effort analogue. » Et il insistait sur la nécessité d'établir un « bilan de la coalition, » et, pour remédier aux lourdes erreurs commises, de créer un organe central de décision et d'action, bref, d'organiser sérieusement la « conduite de la guerre. » Et dans ses conversations avec les chefs civils et militaires, dans ses lettres, il ne cessait de revenir sur ces vues, auxquelles l'avait amené son expérience, et qui lui paraissaient la condition même de nos victoires futures.

A SALONIQUE ET A CHANTILLY

Tant de services rendus, tant d'idées justes, fécondes et de sages prévisions libéralement prodiguées avaient fini par imposer à tous les milieux le nom et l'autorité du général de Castelnau. Le 10 décembre 1915, il était adjoint au général en chef, lequel recevait le commandement de toutes les armées françaises, et on lui confiait plus spécialement le soin de diriger les opérations sur le front du Nord-Est. A peine installé à Chantilly, il était envoyé en mission à Salonique, pour étudier l'organisation éventuelle de la place.

Pour toute sorte de raisons, politiques autant que militaires, la situation était très difficile en Macédoine : le désastre subi par l'armée serbe, la proximité de la menace germano-bulgare, l'insalubrité du climat, la sourde hostilité de la Grèce officielle, la présence des sous-marins allemands en Méditerranée, les divergences de vues entre alliés, tout cela rendait assez précaire l'établissement, pourtant si nécessaire, des forces de l'Entente en ce coin du sol hellénique. Parti le 15 de Paris, le général de Castelnau arrive le 19 en rade de Salonique. Il prend immédiatement contact avec les hommes et avec les choses, se transporte sur le terrain, se fait rendre compte de l'état des travaux, détermine l'emplacement des lignes de défense, trouve le temps, entre plusieurs visites officielles, d'aller voir, dans deux hôpitaux, les blessés français et de leur adresser à tous quelques cordiales paroles : et quand il quitte la ville le 25, il s'est renseigné sur tous les points importants, et les instructions qu'il laisse sont un modèle de netteté, de réalisme et de clairvoyance. Le lendemain, l'*Ernest Renan* arrive à Athènes, où le général a l'ordre de voir le roi Constantin. Celui-ci se répand en récriminations et en protestations de sympathie. Avec une courtoise fermeté le général lui laisse entendre que la Grèce ne pourra indéfiniment rester neutre et lui donne l'assurance que les Alliés sont inébranlablement résolus non seulement à rester à Salonique, dont la situation est maintenant inexpugnable, mais encore à poursuivre la guerre jusqu'à l'écrasement de l'Allemagne. Puis, après une rapide enquête auprès de nos agents diplomatiques et militaires, il repart, traverse de nou-

veau l'Italie, où il recueille sur place bien des indications utiles, et, le 31 décembre, il est de retour à Paris.

Il y rentrait avec la persuasion croissante que les armées françaises ne pourraient, d'ici plusieurs mois, fournir un effort offensif aussi puissant que celui qu'elles avaient récemment fourni en Champagne et en Artois, qu'il y avait donc lieu de les mettre partout sur la défensive et, en renouvelant leurs cadres, de leur infuser une sève nouvelle. Contrairement à l'opinion trop optimiste qui avait cours dans certains milieux militaires, il estimait que l'Allemagne était parfaitement capable, en ramenant des troupes de Russie, de nous attaquer avec vigueur au cours de l'hiver. Et, en conséquence, il prêchait, sur toute l'étendue de notre front, la nécessité d'une organisation de plus en plus parfaite et attentive, et, à l'arrière, la fabrication intensive du matériel de guerre. N'était-il pas d'ailleurs urgent, puisque l'Angleterre allait enfin avoir une armée digne d'elle, d'aider activement les Russes à reconstituer leurs propres forces, en vue des offensives conjuguées de la prochaine campagne ?

Justement, comme pour confirmer ces pronostics, voici que, le 17 janvier, des déserteurs allemands, capturés par la 3e armée, déclarent que l'ennemi prépare, pour la fin de janvier ou le commencement de février, une grande offensive contre Verdun. En même temps, des indications venues d'une autre source font pressentir une attaque à fond contre le groupe des armées de l'Est. Mis en éveil par ces renseignements, le général de Castelnau part, le 23, pour Verdun : trois jours de suite, il inspecte les organisations défensives; sur plus d'un point essentiel, — au bois des Caures, au bois de Cumières, — il les trouve à peine ébauchées ou insuffisantes, et il prescrit énergiquement de les renforcer d'urgence. Mais, sans jamais cesser d'avoir l'œil sur cette région, qui le préoccupe, il ne pourra, faute de temps et faute de bras et détourné d'ailleurs par deux voyages d'inspection dans le Nord, faire mettre au point comme il l'aurait voulu, l'organisation qu'il jugeait nécessaire, et, quand la menace allemande se précisera, la défense de Verdun ne sera guère plus avancée qu'elle ne l'était un mois auparavant.

VERDUN — LE RÉTABLISSEMENT DU 25 FÉVRIER

Le 21 février, l'orage éclate. De Malancourt aux Éparges, neuf heures durant, plus de 2 000 pièces d'artillerie lourde vomissent sur les lignes françaises plusieurs millions de gros obus. Impossible de repérer, pour les contrebattre, les batteries allemandes : « c'est un feu d'artifice, » une effroyable pluie de fer qui s'abat sur nos positions, écrasant tout, nivelant tout, transformant le paysage au point de le rendre méconnaissable et lui donnant cet aspect « lunaire » qui, depuis, nous est devenu trop familier. A 4 heures, l'attaque d'infanterie s'ébranle : elle éprouve une rude résistance, de la part de l'héroïque Driant et de ses chasseurs. En fin de journée, l'Allemand a pris le bois d'Haumont et entamé le bois des Caures et l'Herbebois.

Le 22, le 23, les mauvaises nouvelles se précipitent : le village d'Haumont, les bois des Caures, de la Wavrille, l'Herbebois, Brabant tombent aux mains de l'ennemi ; Driant est tué. On est triste et préoccupé à Chantilly. Le général Joffre prévient tous les groupes d'armées que, si l'Allemand cherche une décision, « il réunira pour le battre toutes les forces qui sont actuellement disponibles, » et que « les prélèvements atteindront l'extrême limite des possibilités à cet égard, en exigeant des troupes le maximum d'efforts. » Il dirige le 20e, puis le 1er corps sur Verdun. Et il attend les événements.

Le 24, les nouvelles sont plus mauvaises encore. Le général de Langle de Cary, qui commande les armées du Centre, et le général Herr, qui commande le secteur de Verdun, téléphonent que les Allemands, redoublant d'efforts, ont pris Beaumont, Ornes, Samogneux, et que, sous un bombardement terrible, les troupes ont lâché pied; elles sont maintenant en retraite, et la question se pose de l'évacuation de la Woëvre, et probablement de la rive droite de la Meuse. Le généralissime, très ému, approuve l'évacuation de la Woëvre; mais il prescrit de tenir à tout prix, et par tous les moyens, face au Nord.

Après le dîner, vers 20 heures 30, le général de Castelnau se rend, avec les généraux Pellé et Janin, majors généraux, auprès du général Joffre; il propose de faire partir immédiatement pour Bar-le-Duc, avec son excellent état-major, le général Pétain, qui commande, à l'arrière, dans la région de Breteuil,

la 2e armée de réserve, et qui devra d'urgence concentrer ses troupes sur la rive gauche de la Meuse. La proposition est acceptée. Et, ces ordres donnés, les deux chefs se retirent dans leurs appartements respectifs.

Rentré dans son bureau, le général de Castelnau se plonge dans la lecture de ses cartes : elles ne peuvent répondre aux questions anxieuses qu'il se pose. Son parti est pris : il ne se rendra bien compte de la situation que sur place. Il téléphone à l'appartement du général en chef et lui fait demander l'autorisation de partir immédiatement pour Verdun et d'y prendre les mesures que la situation pourrait comporter. L'autorisation est accordée, et « pleins pouvoirs » sont donnés au général. A une heure du matin, dans la nuit glaciale, par une tempête de neige, le vainqueur du Grand-Couronné s'empresse au nouveau rendez-vous impérial.

Vers quatre heures, il est à Avise, au quartier général des armées du Centre. Le général de Langle lui fait part de ses inquiétudes : les troupes refluent, la Meuse est débordée, les ponts sont bombardés; déjà il a fait évacuer la Woëvre. Très calme, le général de Castelnau prescrit formellement de résister sur les Hauts-de-Meuse, et il lance au général Herr le fameux télégramme : « La défense de la Meuse se fait sur la rive droite; il ne peut donc être question d'arrêter l'ennemi que sur cette rive. » Puis, à cinq heures, il repart pour Dugny, en passant par Bar-le-Duc et Verdun. « Lorsque, le 25 février, au petit jour, — a-t-il raconté lui-même, — je parvins aux abords du camp retranché de Verdun, je vis, sous un ciel bas et noir, un sol couvert de neige ; la Meuse lugubrement déversait sur toute la surface de la vallée les méandres de son cours; les passerelles étaient rompues; les ponts, menacés par les eaux, étaient sous le bombardement; la rive droite se trouvait comme isolée du reste du monde et en particulier de la rive gauche, d'où lui parvenaient les secours en vivres et en munitions, pour alimenter la bataille et la population. Celle-ci, sous la froidure d'une pluie glacée, entremêlée de flocons de neige, fuyait en désordre, chargée des objets précieux qu'elle croyait menacés du pillage; elle piétinait dans la boue, s'acharnant à se frayer un passage sur des routes déjà encombrées de charrettes, de blessés et de convois. » Tragique spectacle dont il ressentit douloureusement l'infinie tristesse. Connaissant mieux que per-

sonne la violence de l'attaque et la fragilité de notre défense, il aurait pu se laisser aller au découragement et au doute. Mais il eut en un éclair l'ardente vision de tout l'héroïsme depuis tant de mois dépensé par les enfants de France, et, le passé lui étant un garant de l'avenir, il fit un suprême acte de foi dans l'indomptable valeur française; et rien dès lors ne put ébranler sa tranquille, contagieuse et mystique confiance.

Il arrive à Verdun vers huit heures, gagne la rive droite, donne aux commandants des grandes unités les instructions et les ordres qu'il juge nécessaires : puis il étudie la situation d'ensemble. Elle est grave et ne comporte à ses yeux qu'une seule solution : il s'agit de mettre sans retard le commandement de la région fortifiée de Verdun entre les mains du commandant de la 2e armée.

A Dugny, au milieu d'un état-major désemparé par la défaite, par plusieurs nuits d'insomnie, le général Herr, très fatigué lui aussi, reçoit avec gratitude les encouragements et les instructions de son chef, qui lui confirme ses ordres d'Avise, et dont la parfaite sérénité, la parole précise et cordiale apportent un peu d'espoir et de réconfort à ces hommes surmenés et aux prises avec des difficultés terribles. Puis on retourne à Verdun. Le 20e corps, après une course éperdue, en camions et à pied, vient d'arriver; on ne lui laisse le temps ni de manger, ni de souffler, et on le jette immédiatement dans la bataille. Son chef, le général Balfourier, a installé son quartier général à la caserne Bévaux; il a pris le commandement du front Nord de la rive droite; il est admirable de calme et de confiance; et l'état-major est digne du chef. Certes, la situation est grave : les Allemands ont pris le bois des Fosses, et ils attaquent Douaumont et la côte du Talou. Mais, sous les feux du général de Bazelaire qui les prend en écharpe de la rive gauche, ils subissent des pertes sanglantes, et Castelnau arrête les dispositions qui doivent finalement les clouer sur place. Ses instructions nettes, précises, lumineuses, sont transmises par Balfourier aux commandants de division. On l'entend qui téléphone : « Le général de Castelnau, qui est ici, à côté de moi, donne l'ordre de tenir coûte que coûte sur les positions actuelles... » Le sort de la bataille est maintenant fixé : l'ennemi pourra bien encore, dans la journée du 25, nous rejeter de la côte du Talou et même

s'emparer, par surprise, du fort de Douaumont : il n'ira pas plus loin.

De Verdun, le général de Castelnau est retourné à Dugny, puis à Souilly, où se transporte le quartier général de Herr. Entre temps, il a téléphoné au général Pétain, qui, dans la matinée, est passé à Chantilly et à Châlons, de venir l'y rejoindre d'urgence. A dix-sept heures, arrive, après le général de Langle, le général Pétain : celui-ci a reçu du général Joffre la mission de prendre le commandement de toutes les forces de la rive gauche, pour soutenir et recueillir, au besoin, les troupes de la rive droite, si elles sont forcées de repasser la Meuse. Le général de Castelnau lui expose la situation, et, annulant spontanément et audacieusement les instructions du généralissime, il lui prescrit de prendre immédiatement le commandement de toutes les forces françaises sur les deux rives de la Meuse et la direction de la bataille; le général Herr lui sera adjoint pour lui fournir tous les renseignements utiles, et l'excellent état-major de la 2e armée absorbera purement et simplement celui de la région fortifiée de Verdun. Conception hardie et généreuse qui utilise et concilie toutes les expériences et toutes les aptitudes, et qui escompte le désintéressement patriotique de tous. Seul, un état-major entraîné et homogène comme celui de la 2e armée, que Castelnau connaît et qu'il a formé lui-même, était capable, en pleine crise, de se substituer à un autre. A vingt heures, Pétain a pris son commandement. Le général de Castelnau peut alors, dans la soirée, retourner à Bar-le-Duc : par la rapidité de ses décisions, par l'heureuse opportunité de ses initiatives, par la vertu réconfortante de sa parole, de son autorité morale, de sa présence réelle, Verdun est véritablement sauvé et, avec Verdun, les lointaines destinées de la France.

Le lendemain matin, 26, à Verdun, le général Balfourier lui apprend la reprise de la côte du Talou et la prise de Douaumont. Castelnau donne immédiatement l'ordre de reprendre Douaumont à tout prix. En sa présence, Pétain, qui vient d'arriver, donne aux généraux placés sous ses ordres des instructions d'une précision parfaite. A Souilly, l'état-major de la 2e armée fonctionne avec une méthodique activité impressionnante : sous la direction de l'admirable colonel de Barescut, l'un de ces grands serviteurs du pays dont la gloire est faite d'abnégation obscure et joyeuse et de supériorité volontairement voilée, l'ordre renaît

dans tous les services, et, avec l'ordre, la confiance et l'espoir. Il reste à organiser les transports, car il règne, sur les derrières de l'armée, un formidable « embouteillage. » Le général de Castelnau va s'en occuper : il arrête, d'accord avec le directeur du service automobile, le capitaine Doumenc, les dispositions à prendre, et bientôt, sur la « voie sacrée, » qu'incessamment réparent des équipes de territoriaux, circuleront sans fin et sans le moindre désordre ces « camions de la victoire » qui apporteront à Verdun les vivres, les munitions et les renforts destinés à l'alimentation de la gigantesque bataille.

Deux jours encore, Castelnau restera à Verdun, prodiguant ses conseils, courant d'un secteur à l'autre, visitant les généraux à leur poste de commandement, interpellant et encourageant paternellement les hommes, attentif aux moindres détails et toujours prêt aux vues d'ensemble, donnant partout l'exemple de la stricte discipline, de l'esprit de sacrifice, de la bonne humeur, d'une sérénité imperturbable. Le 29, voyant fonctionner admirablement tous les rouages de la puissante machine qu'il a montée, et jugeant sa présence désormais plus utile au grand-quartier général, il repart pour Chantilly. Quatre jours lui ont suffi pour rétablir la situation non seulement matérielle, mais surtout morale : il a, à la lettre, créé ce qu'on peut appeler *l'âme de Verdun*. Le même jour, désespérant de faire dans la fière cité inviolée l'entrée triomphale qu'il rêvait, l'empereur Guillaume est reparti pour Berlin.

Quatre mois durant, va se prolonger le gros effort allemand contre Verdun. Pour soutenir cet effort et pour y répondre, toute l'armée française, successivement, a souffert le plus dur des martyres, faisant preuve, dans la plus âpre des défensives, d'une continuité de vaillance, d'une capacité de patience stoïque qui ont justement émerveillé le monde, à commencer par nos ennemis eux-mêmes, et qui ont certainement reculé les limites connues de l'héroïsme collectif. Mais si nos soldats ont beaucoup peiné à Verdun, on souffrait aussi à Chantilly, de bien des manières, et l'on y travaillait ferme. Une résistance aussi prolongée et aussi difficile suppose à l'arrière un effort d'organisation et de prévision, une vigilance attentive, une activité constamment tendue qui sont choses infiniment méritoires. De tout cet effort obscur et nécessaire, le général de Castelnau, — on le saura mieux un jour, — prenait largement sa part. Et il ne se conten-

tait pas de préparer des instructions et de téléphoner des ordres. De loin en loin, aux moments difficiles, on le voyait arriver à Verdun, ferme et paternel tout ensemble, l'œil vif et clair, le sourire aux lèvres, la parole alerte et gouailleuse, avec quelques bonnes bouteilles d'un vin généreux dont il voulait faire la surprise à « ses enfants. » Tout en « blaguant, » il interrogeait, se faisait très exactement renseigner, allant toujours au point vif des questions, encourageant, conseillant, morigénant, tempêtant même quelquefois, laissant partout où il passait des fronts moins tendus, des volontés plus ardentes, des cœurs moins las et plus confiants.

LA PRÉPARATION DE LA BATAILLE DE LA SOMME

Mais si important qu'il fût, Verdun n'était qu'un point de l'immense échiquier, et c'est à la direction totale de la guerre que, par ses fonctions comme par ses tendances naturelles d'esprit, le général de Castelnau devait s'intéresser et coopérer. Il y était admirablement préparé par les études de toute sa vie, par ses préoccupations constantes. Cette guerre titanesque et prodigieusement complexe, peu de cerveaux l'ont, dès le premier jour, aussi fortement et aussi largement pensée. Dans tous les conseils de la coalition, — conférences interalliées, séances du Conseil supérieur de la Défense nationale, — on sollicitait son avis, et non pas seulement sur les pures questions militaires, et il le donnait avec sa bonhomie et son autorité coutumières; mais aussi avec une franchise qui, plus d'une fois, fut trouvée un peu importune. Il poussait à la réalisation intégrale de l'unité d'action politique et militaire, à l'utilisation complète de toutes nos alliances, y compris l'alliance japonaise, à la conclusion d'alliances nouvelles, à la formation de nouveaux fronts, à la fabrication intensive du matériel de guerre. D'accord avec le général Joffre, non sans difficulté, il faisait triompher l'idée, pour dégager Verdun, d'une offensive franco-britannique qui, sur un terrain choisi et préparé par nous, nous permettrait de profiter de notre supériorité numérique et d'user en les dispersant les forces de l'ennemi. A Verdun, pensait-il, il ne pouvait être, au moins pour l'instant, question que de nous défendre : l'énorme matériel de siège qu'avait réuni l'ennemi n'avait pas son équivalent chez nous, et nous ne pouvions songer à rivaliser

avec lui. Au contraire, en l'attaquant du fort au faible, avec tous les moyens d'offensive dont nous disposions, les Anglais et nous, nous le forcerions à lâcher sa proie pour se défendre à son tour, et, à défaut d'une « percée, » toujours problématique dans l'état actuel de nos ressources, nous lui infligerions une usure matérielle et morale dont nous finirions bien, un jour ou l'autre, par recueillir les résultats. Cette conception finit par l'emporter sur les conceptions contraires; et, adoptée par les Anglais, elle aboutit à la bataille de la Somme.

Préparée, tant du côté anglais que du nôtre, avec une extrême minutie, cette bataille de la Somme a été, à partir du mois de mai 1916, l'une des grandes préoccupations du général de Castelnau. Celui-ci estimait qu'il était indispensable, pour bien des raisons, que l'armée française participât à cette opération; si affaiblie qu'elle fût par ses pertes de Verdun, elle aurait pour mission d'appuyer la jeune armée anglaise, dans une mesure que l'état dernier de ses effectifs déterminerait. Mais pour cela, il fallait que Verdun n'absorbât pas toutes les disponibilités, et, en dépit des précautions prises, il arrivait trop souvent que les forces françaises fondaient avec une inquiétante rapidité dans la terrible fournaise de Verdun. L'Empereur avait déclaré que le prestige de l'armée allemande était attaché à la prise de la place, et quoique la bataille lui coûtât bien cher, — plus de 400 000 hommes, — il était déterminé à en sacrifier, s'il le fallait, 300 000 encore pour en venir à ses fins. Et il agissait en conséquence. Il fallait résister à coup d'hommes, nos moyens matériels étant inférieurs, aux furieux assauts de l'infanterie allemande, et, à ce jeu, nos divisions s'usaient effroyablement. Enfin, l'on put en économiser une douzaine pour l'offensive de la Somme. Elles furent placées sous le commandement du général Foch, et l'offensive franco-anglaise se déclencha le 1er juillet.

LES DERNIÈRES OPÉRATIONS DE 1916

Cette offensive, dont les résultats réels n'apparaîtront que beaucoup plus tard, lors de la fameuse retraite allemande sur la ligne Hindenburg, a-t-elle été conduite avec toute la méthode et l'audace manœuvrière qu'on aurait pu souhaiter? Les Allemands, nous l'avons su depuis par notre service de renseigne-

ments, s'étonnaient de notre timidité, timidité dont, en plus d'une circonstance, ils nous avaient du reste donné l'exemple à Verdun. Conçues dans un tout autre style, les deux contre-offensives exécutées le 20 octobre et le 15 décembre, à Verdun même, par les généraux Mangin et Nivelle étaient de nature à satisfaire pleinement le vainqueur du Grand-Couronné, et il en soulignait avec joie les importantes conséquences, se plaisant à répéter, suivant une formule qui lui était chère, que « les offensives à objectifs limités sont des offensives à résultats certains, mais à rendement nul. » En réalité, les événements lui donnaient raison. Sauvée par une défensive tenace, telle que seule une armée constituée et encadrée comme l'armée française en pouvait fournir, la vieille cité lorraine avait été dégagée par l'offensive, même imparfaite, de la Somme ; et maintenant, elle se délivrait elle-même par une vigoureuse reprise d'offensive. Sur ce roc inexpugnable, l'ennemi s'était brisé les dents, et il avait usé ses forces à un degré que nous n'avons pu soupçonner qu'après coup.

Il faisait d'ailleurs bonne contenance, et les coups qui pleuvaient sur lui ne semblaient pas ébranler sa farouche résistance. Tandis que Broussiloff déclenchait contre l'Autrichien ses triomphales attaques, l'Italie déclarait la guerre à l'Allemagne et la Roumanie entrait en lutte avec l'Autriche. Le général de Castelnau qui, de tout son pouvoir, avait poussé à l'intervention roumaine, avait aussi collaboré très activement au plan d'opérations que devaient exécuter nos nouveaux alliés. Ce plan comportait, outre l'invasion de la Transylvanie par l'armée roumaine et une menace directe contre l'aile Sud de l'armée autrichienne, de très vigoureuses actions de l'armée russe et de l'armée interalliée de Salonique. Un fâcheux concours de circonstances vint faire échouer ce plan qui, s'il avait pu se réaliser, aurait probablement mis l'Autriche hors de cause. D'abord, durant les longues négociations qui précédèrent l'entrée en scène de la Roumanie, les Puissances centrales avaient eu le temps de préparer une habile riposte. D'autre part, l'armée roumaine n'avait pas l'entraînement et la solidité d'encadrement qui eussent été nécessaires, et qu'on nous avait fait espérer. De plus, pour des raisons demeurées obscures, les Russes ne furent pas exacts au rendez-vous, ni l'armée d'Orient non plus. Le résultat fut l'écrasement de l'armée roumaine,

l'invasion de la Roumanie. Pour rétablir la situation, il fallut envoyer là-bas une mission militaire française avec le général Berthelot.

Ces échecs, l'incomplète victoire de la Somme avaient fini par déterminer, dans les milieux parlementaires, un état d'esprit peu favorable au haut commandement, tel qu'il était organisé. Le général de Castelnau n'en continuait pas moins à remplir de son mieux les multiples tâches qui lui étaient assignées. Pressentant que la coalition germanique était plus gravement atteinte qu'elle ne paraissait l'être, il élaborait, pour la campagne de 1917, un plan d'opérations qui, s'il avait été très exactement suivi, aurait, sans doute, réduit à merci l'Austro-Allemagne et avancé d'un an la victoire alliée. Il consistait essentiellement à ne laisser aucun répit à l'armée allemande sur le front occidental durant tout l'hiver et, par une puissante offensive franco-britannique qui se déclencherait au printemps, à lui porter le coup de grâce. D'ici là, sur la Somme et à Verdun, il s'agissait, par une série de vives attaques locales, de la harceler, de l'user dans ses forces vives, surtout de ne pas lui permettre de se dégager de notre étreinte. Au printemps, en corrélation avec l'effort des armées italienne et russe, Français et Anglais, qui auraient alors atteint le maximum de leur puissance militaire, marcheraient à l'assaut suprême. Moins éprouvée que l'armée française, c'est à l'armée anglaise qu'incomberait le principal rôle dans cette future offensive, qui serait comme une suite de la bataille de la Somme, et qui chercherait, entre Arras et l'Oise, à consommer la rupture du front ennemi. Éventuellement, entre Craonne et Reims, ou entre Auberive et l'Aisne, on préparerait des attaques secondaires de surprise, destinées à déconcerter l'Allemand et à soulager le front principal.

Pleinement approuvé par le général Joffre, ce plan fut soumis à la conférence interalliée qui se tint à Chantilly les 15 et 16 novembre 1916, et qui s'empressa de l'adopter. Mais à la suite d'une longue crise gouvernementale et parlementaire dont le détail amusera — ou attristera — la malicieuse postérité, le haut commandement français fut complètement remanié. Le général Joffre, nommé maréchal, fut remplacé par le général Nivelle, et le général Lyautey fut appelé au ministère de la Guerre. Un moment, il fut question d'appeler, auprès du nou-

veau ministre, le général de Castelnau au poste de chef d'état-major général, chargé de la direction de la guerre, et il est incontestable qu'une situation de ce genre, qui l'eût utilisé tout entier, répondait admirablement à ses aptitudes. Des intrigues politiques et militaires intervinrent alors, qui firent rapporter cette très heureuse décision. Finalement, on attribua au général le simple commandement du groupe d'armées de l'Est et on lui demanda de partir en mission en Russie, pour y étudier, de concert avec nos alliés, les plans d'opérations de la prochaine campagne. Soldat, austèrement asservi à la plus stricte discipline, indifférent à tout ce qui n'était pas le service du pays, il accepta. Et le 18 janvier 1917, il partait pour Calais.

EN RUSSIE

A la mission française, composée de M. Doumergue et de trois agents diplomatiques, du général de Castelnau et de quatre officiers, devaient se joindre, en Angleterre, une mission italienne et une mission anglaise, à la tête de laquelle était lord Milner, assisté de l'excellent et énergique général Wilson. A Londres, le général de Castelnau se fait documenter à fond sur les affaires russes par le colonel Rampont, qui rentre de Russie. Le 20, les trois missions s'embarquent, dans un port écossais, sur un croiseur auxiliaire anglais qui doit, en évitant les sous-marins, les conduire jusqu'à Kola.

Après une traversée et un voyage fort pittoresques, les missions alliées sont à Kola le 25, et le 29 à Pétrograd. Là elles retrouvent nombre d'officiers alliés en mission auprès des Russes et des Roumains, entre autres le général Janin, qui représente le Grand-Quartier général français au Grand-Quartier général russe, et qui a su prendre sur le tsar un très heureux ascendant : il met le général de Castelnau au courant de l'exacte situation de la Russie et de l'armée russe et lui fournit, sur tous les milieux où il doit pénétrer, les plus précieuses indications.

Présentées à l'Empereur le 31 janvier, à Tsarkoïé Sélo, les missions civiles et militaires commencent aussitôt leurs travaux. Le général Gourko expose l'état de l'armée russe, ses ressources et ses besoins ; elle a mobilisé 14 millions d'hommes ; 7 millions et demi sont sous les armes, 2 millions et demi sont

dans les dépôts; elle a perdu 2 millions de prisonniers, 2 millions de tués ou blessés; elle demande à être abondamment ravitaillée en canons et en munitions. Dans les différentes conférences militaires auxquelles il prend part, le général de Castelnau frappe vivement ses interlocuteurs étrangers par sa netteté d'esprit, la fermeté de son bon sens, sa haute et courtoise compétence technique; il fait mettre au point nombre de détails que l'imprécision russe a négligés, et grâce à son intervention, on finit par tomber d'accord sur tous les points. Le 5 février, il est reçu en audience privée par le tsar, et, honneur exceptionnel, retenu à déjeuner à la table de famille impériale: son enjouement, sa franchise, sa fine souplesse toute enveloppée de bonhomie séduisent visiblement Nicolas II, qui lui exprime le désir de le revoir encore avant son départ. A de chauds compliments sur la reconstitution des forces russes le général mêle d'habiles et discrets conseils sur les progrès qui restent encore à réaliser, notamment en ce qui concerne l'essentielle question des transports; il insiste sur la possibilité et la nécessité de porter, cette année, à l'Allemagne un coup mortel, sur le grand rôle que peut jouer l'armée russe et il pose la question, qui lui tient au cœur, de la coopération japonaise. Sur toutes ces questions, sauf la dernière, qui est réservée, il obtient la facile adhésion de l'Empereur. Et dans toutes les réunions, visites, réceptions ou banquets qui le mettent en relations avec des hommes d'État ou généraux russes, il développe les mêmes idées, se faisant l'apôtre ardent de l'unité d'action sur l'unité de front « l'union des cœurs » surtout, et sachant à merveille, tout en insinuant ses directions, ménager l'orgueilleuse susceptibilité moscovite.

Le 8 février, il part, avec la mission militaire française, pour Minsk, au quartier général du général Evert, qui commande les armées du Centre. Là il se fait renseigner avec précision sur les conditions exactes de la lutte entre Allemands et Russes, sur les procédés d'attaque et de défense, indique ceux qui, sur le front français, ont donné les meilleurs résultats, glissant ainsi d'utiles critiques et de judicieux conseils sous forme indirecte. Puis il se rend au front, accompagné du savant et dévoué Jules Legras, afin de se bien rendre compte de toutes choses par lui-même, passe en revue plusieurs compagnies, interroge, observe, pousse jusqu'aux premières lignes, et le 11, il repart

pour Moscou. Il est un peu déçu par tout ce qu'il a vu et appris: il estime qu'à tous égards, les armées russes sont au moins de dix mois en retard sur les armées occidentales, au point de vue des procédés d'attaque et il ne les croit pas capables, dans leur offensive, d'atteindre un résultat décisif. Mais elles pourront certainement retenir devant elles un nombre très appréciable de divisions austro-allemandes; les succès de Broussiloff ont été dus à la défection, sur l'ordre de leurs comités secrets, de nombreuses unités tchéco-slovaques, — il y a 300 000 Tchéco-Slovaques prisonniers en Russie, — mais ils ne se renouvelleront pas. Dans ces conditions, la décision ne s'obtiendra pas sur le front oriental; il faut la rechercher et l'atteindre sur le front occidental, et la question de l'intervention japonaise se pose plus fortement que jamais.

A Moscou, où la colonie française est très florissante et où les officiers français, envoyés par nous en mission, Taffanel, Frossard, Piot, ont créé de puissantes usines de guerre et, en dépit de mille difficultés, fait une œuvre admirable d'adaptation et d'organisation, le général de Castelnau est accueilli de la façon la plus chaleureuse et la plus touchante. A un dîner que lui offre la colonie française, et où un orateur a fait une discrète allusion à ses deuils intimes, il improvise une vibrante réponse : « Oui, Messieurs, nos fils sont morts : vivent nos fils !... Les chefs et les soldats, les soldats et les chefs n'ont fait que leur devoir... Un peuple qui montre un tel héroïsme ne peut mourir : il aura la victoire. » Le lendemain, il repart pour Pétrograd, où il visite un certain nombre d'œuvres françaises, poursuit son enquête, confère longuement avec le général Berthelot, venu de Roumanie, et avec les ministres russes. Ceux-ci lui donnent le conseil de parler au tsar avec la plus entière franchise, et c'est ce qu'il fait dans la nouvelle audience qui lui est accordée le 18 février : nécessité de remédier énergiquement à la crise des transports, sous peine de marcher à une catastrophe, de reconstituer et de revivifier les états-majors, de faire appel à la coopération japonaise; il insiste fortement sur tous ces points, mais sans grand succès sur le dernier : l'hostilité de la diplomatie russe et anglaise, la mollesse maladroite de la nôtre font avorter ce projet qui, réalisé plus tôt, aurait pu être de si grande conséquence. Puis, après de nouvelles conférences qui achèvent de mettre au point les derniers accords, les diverses

missions alliées prennent congé, le 21, des Russes, pour s'embarquer à Kola et regagner leurs pays respectifs.

Le général de Castelnau laissait en Russie des regrets sincères : il avait su, en peu de temps, sans blesser personne, conquérir dans tous les milieux une grande autorité intellectuelle et morale : son désintéressement, sa rectitude de pensée ont stimulé les énergies; il a donné d'excellents conseils, et qui n'ont pas tous été perdus. Mais lui, de son côté, emportait de son voyage une impression assez fâcheuse, et qu'un très prochain avenir ne devait que trop justifier : un tsar foncièrement bon, honnête, animé des meilleures intentions, mais faible, timide, dominé par sa femme, dont l'autoritaire influence l'a isolé de sa famille et de tout son peuple ; un pays sourdement travaillé par la révolution, et où l'anarchie, la corruption, l'incurie administrative sévissent à tous les degrés; une armée médiocrement commandée, insuffisamment armée et peu instruite, et dont les transports, les services essentiels sont organisés d'une manière déplorable : telle est l'image qu'il se forme désormais de cette alliée dont la formidable puissance et les prodigieuses ressources ont été gâchées comme à plaisir par ses lamentables dirigeants.

AU GROUPE DES ARMÉES DE L'EST

Rentré à Paris le 4 mars, à la veille d'une crise ministérielle, le général de Castelnau ne put prendre que le 31 possession de son commandement du groupe d'armées de l'Est. Il avait fini par accepter ce poste lointain sur les instances du général Lyautey qui aurait voulu se l'adjoindre comme chef d'état-major, mais qui n'avait pu y parvenir, et du général Nivelle qui, préparant son offensive, invoque en termes pressants l'intérêt du pays : on envisageait en effet une attaque secondaire en Haute-Alsace. A peine installé à Mirecourt, il parcourt dans tous les sens le secteur qui lui est confié, prenant contact avec ses subordonnés, étudiant les organisations défensives, se tenant prêt à toutes les éventualités. Le 5 avril, il est convoqué, avec les autres commandants de groupes d'armées, à Compiègne, pour y prendre part, le lendemain, à un grand conseil de guerre en vue de la prochaine offensive, sur l'issue de laquelle les généraux exécutants et le gouvernement semblent

éprouver bien des inquiétudes. Ces inquiétudes et ces doutes se manifestent si vivement au cours de la discussion, que le général Nivelle offre sa démission, laquelle est d'ailleurs refusée. Appelé à donner son avis, le général de Castelnau se récuse sur son insuffisante connaissance des données du problème; il n'a rien trouvé dans les archives du groupe des armées de l'Est qui puisse éclairer sa religion à cet égard, et il rappelle simplement les principes généraux d'une véritable politique de guerre; mais il est très ému des divergences de vues qu'il constate, et les appréhensions qu'il éprouvait, depuis quelque temps, touchant les nouveaux plans d'opérations, redoublent.

On sait ce qui arriva. Les armées alliées s'étant, contrairement à ce qui avait été décidé, relâchées de leur surveillance agressive, les Allemands s'étaient dégagés et avaient exécuté leur fameux repli sur la ligne Hindenburg. Un nouveau plan d'offensive avait été dressé : il s'agissait cette fois, de « prendre le taureau par les cornes, » — et quelles cornes ! — c'est-à-dire d'emporter le formidable massif de Saint-Gobain. L'armée française, pour quelque cause que ce soit, n'y put réussir, et son avance fut peu importante. Une dépression morale s'ensuivit, contre laquelle il fallut réagir énergiquement. Le général Pétain fut mis à la tête des armées françaises, et le général Foch fut adjoint au ministre de la Guerre, en qualité de chef d'état-major général, chargé de la conduite des opérations : c'était le poste même qu'on avait voulu créer naguère pour le général de Castelnau. Celui-ci, très attristé par tous ces mécomptes qu'il avait prévus, et qui retardaient d'une année au moins la décision, n'en faisait pas moins tous ses efforts pour relever le moral de ceux qu'il pouvait atteindre : sans nier les fautes commises, il appuyait sur nos raisons croissantes d'espérer; il applaudissait aux mesures vigoureuses prises pour enrayer le « défaitisme » et pour accroître nos moyens d'action; il avait dans l'efficacité de l'intervention américaine la plus grande confiance; il demandait qu'on poussât avec la plus grande activité les fabrications de guerre; il s'intéressait passionnément aux choses de l'aviation, et il souhaitait que, dans ce domaine, l'Entente, grâce à la coopération des États-Unis, se créât une supériorité qui lui permettrait d'obtenir la victoire totale; déjà il esquissait la stratégie et la tactique des futures batailles aériennes; il encourageait vivement la construction

des chars d'assaut; enfin il ne cessait de réclamer l'unité de commandement, seule susceptible, d'après lui, de nous assurer le succès définitif, et une direction énergique de la guerre. La constitution d'un ministère Clemenceau, qu'il avait plus d'une fois appelé de ses vœux, en dépit de tout ce qui le séparait d'un tel chef, lui causa le plus vif plaisir. Quand on allait le voir à Mirecourt, on était vite conquis par la charmante simplicité d'un accueil où la plus parfaite bonne grâce du vieux gentilhomme s'alliait à la vivacité et à la sérénité d'un esprit resté très jeune et très ouvert et à la plus exquise et la plus franche bonté. Au milieu d'un état-major qui l'adorait pour son « humeur toujours égale, sa cordialité de tous les instants » et qui formait autour de lui « une petite famille unie par l'intelligence et par le cœur, » il savait obtenir de tous et de chacun le maximum de travail utile et de dévouement patriotique. Attentif aux moindres détails de la vie de ses hommes, ferme et paternel tout ensemble, il symbolisait à leurs yeux le vrai chef français, et, dans le salut du plus humble de ses soldats, on surprenait une nuance particulière de respect et d'affection. Quand on lui décerna, en septembre 1917, la médaille militaire, son plus grand regret fut de ne pas recevoir le glorieux insigne devant son ancien régiment, le 37e d'infanterie, et des mains du plus ancien sous-officier médaillé de ce régiment : l'armée tout entière eût compris l'élégance cordiale et la haute signification de ce geste.

LA FIN DE LA GUERRE

Cependant la campagne de 1918 qui se préparait n'était pas sans inspirer au général de Castelnau d'assez vives inquiétudes. La défection russe allait permettre aux Allemands de concentrer sur notre front presque toutes leurs forces et de faire contre nous, avant la réunion de tous nos moyens offensifs, un très gros, et peut-être décisif, effort : saurions-nous y répondre? Un jour, trois mois avant l'attaque du 21 mars, déjeunant avec lord Milner, il avait dit à l'homme d'État anglais le point précis où, selon lui, les Allemands attaqueraient, les raisons de cette attaque, les dangers qu'elle présenterait, la parade à y opposer. Toutes ces prévisions devaient se réaliser point par point; mais les mesures à prendre en vue de cette offensive éventuelle

n'avaient point été prises : le résultat fut celui que l'on connaît. Il n'était pas pour surprendre le général. Dès le 29 mars, celui-ci rédigeait pour lui-même une de ces longues notes sur la situation générale, comme il en rédigeait de temps à autre pour fixer ses idées et relever le point : les causes du grave échec que nous venions de subir y sont analysées avec une force et une lucidité singulières ; il y insistait sur « la lourde faute, la faute capitale commise par les gouvernements chargés de la conduite de la guerre, qui n'ont pas réalisé l'unité de commandement sur le front unique qui s'étend de la mer du Nord à la mer Égée. » A cet égard, il est vrai, les conférences de Doullens lui apportaient une première satisfaction. Mais les Allemands n'en conservaient pas moins leur redoutable supériorité numérique. Ayant horreur de l'optimisme béat, et partant du principe qu'à la guerre il faut toujours prévoir le pire, raisonnant d'ailleurs d'après l'expérience acquise, il estimait que l'Amérique ne pourrait, avant longtemps, constituer une force militaire sérieuse, — une centaine de divisions, — qui pût nous permettre de rompre l'équilibre à notre profit, et il pensait que « nous devions envisager une prolongation de la guerre de trois années environ. » Pour abréger ce long délai, il comptait surtout sur les progrès de l'aviation alliée. D'autres facteurs heureusement intervinrent pour hâter le dénouement, et, dès le mois de septembre, il était heureux de pouvoir déclarer que « l'Allemagne avait perdu la guerre. »

Mais, en attendant, elle redoublait ses coups, et les revers succédaient aux revers. Arrêté devant Hazebrouck comme il l'avait été devant Amiens, l'ennemi cherchait à nous surprendre encore. Où allait-il porter maintenant son effort? Le général de Castelnau s'était fait sur ce point une conviction, qu'il ne réussit pas à faire partager au commandement. Étudiant le 21 mai avec un des chefs les plus avertis du service d'informations, les hypothèses d'attaque et les zones d'attaque probables des Allemands, il en arrivait, « par voie d'élimination, à envisager comme secteur d'attaque très probable la zone entre Reims et l'Oise. » A vrai dire, les faits précis manquaient encore pour étayer cette hypothèse. Mais des informations « particulières, » les 19, 20, 21, 26 mai, vinrent la confirmer. On n'en tint pas grand compte et, favorisés par des fautes locales, les Allemands s'ébranlèrent le 27 mai, emportèrent sans coup férir

le Chemin des Dames, franchirent l'Aisne, la Vesle, et poussèrent jusqu'à la Marne. « Profondément affligé par ces douloureux événements, » le général de Castelnau n'en gardait pas moins tout son espoir et toute sa confiance de chrétien et de soldat français. Il restait convaincu que, si l'on revenait aux vrais principes de la guerre, c'est-à-dire à la *manœuvre*, trop négligée pendant les combats de tranchées, elle finirait par nous donner la victoire. Il observait que les offensives allemandes, heureusement dispersées dans l'espace, l'étaient aussi dans le temps, ce qui dénotait une usure des forces ennemies probablement plus considérable que nous ne le soupçonnions nous-mêmes. Enfin, il s'appliquait à mettre tout ce qu'il avait d'expérience et de sagacité au service du commandement allié. Justement, au début de juillet, un renseignement sûr, d'origine alsacienne, arrivait par la Suisse à Belfort, dans ce service d'informations que dirigeait supérieurement le commandant Andlauer. L'armée Gouraud, aussitôt alertée, prend toutes ses dispositions pour recevoir comme il convient l'offensive allemande. Et ce fut la victoire défensive du 15 juillet, prélude de la grande bataille où, sous les coups ininterrompus de Foch, va sombrer enfin la fortune des armées impériales.

A cette grande bataille, le groupe des armées de l'Est, longtemps passives, devait collaborer par une puissante offensive qui, prévue pour le 13 novembre, était destinée à donner à l'Allemand le « coup de massue » final. Il s'agissait de « faire sauter le pivot » de la résistance germanique, et, en marchant sur Sarrebrück, puis Cologne, de couper à l'ennemi ses lignes de retraite. Dès le 20 octobre, le maréchal Foch écrit au général Pétain pour l'engager à préparer cette opération que, de son côté, le général de Castelnau juge « grosse de conséquences heureuses. » Tous deux vont s'appliquer à en mettre au point tous les détails avec leur précision et leur conscience habituelles. Les armées de l'Est n'ont devant elles que cinq à six divisions médiocres, fatiguées, démoralisées par la défaite : comment ces troupes pourront-elles supporter le choc des vingt divisions alliées qu'on va lancer contre elles ? De ces vingt divisions, c'est le général Mangin qui recevra la plus large part : il a quitté secrètement, vers la fin d'octobre, le front de la Serre, avec son armée, pour se mettre à la disposition du général de Castelnau. Celui-ci a demandé et obtenu que le général

Pershing envoyât six divisions américaines à la 10e armée française et qu'il fît intervenir sa 2e armée Bullard à cheval sur la Moselle, face au Nord. L'offensive est prête ; les troupes sont en place. Soudain, le 11 novembre, au matin, une dépêche du maréchal Foch annonce que l'armistice est signé, et que les hostilités sont arrêtées. Il fallut remettre l'épée au fourreau.

Ce ne fut pas sans quelque impatience et sans quelque irritation secrète de la part de ces nobles troupes, qui se voyaient frustrées de leur vengeance et de leur sûre victoire. Qu'au fond de son âme de soldat le général de Castelnau n'ait pas éprouvé le même sentiment, c'est ce qui serait sans doute peu vraisemblable et peu humain. Mais ce vainqueur a su se vaincre lui-même. Il calme autour de lui les courages émus; il songe avant tout à toutes ces vies françaises qui vont être épargnées, et, dans son cœur de père, il se réjouit profondément et sincèrement que la défaite allemande ait permis de mettre un terme à ces effroyables hécatombes dont, quatre années durant, il avait si intimement souffert.

Puis, ce fut l'entrée émouvante en Alsace, à Colmar, où le groupe des armées de l'Est aura son quartier général, à Strasbourg, dont Gouraud a déjà pris possession. L'Alsace sait ou devine tout ce que la France doit au grand chef qui lui a sacrifié trois de ses fils : séduite par sa bonhomie, sa franchise, sa hauteur morale, elle lui fait un accueil inoubliable. Et lui qui, seul parmi les officiers généraux du front, a combattu en 1870, comme commandant de compagnie, et qui, aujourd'hui, finit la guerre en qualité de commandant d'un groupe d'armées, heureux de terminer sa carrière militaire « dans le triomphe de son pays, » il aura pour suprême récompense les ovations indescriptibles par lesquelles, au jour de gloire, le peuple de Paris lui témoignera son ardente et respectueuse gratitude. « Ah! celui-là, disait un ancien soldat, en le saluant à son passage, celui-là, c'était un chef! »

Ce chef, que la postérité placera dans la noble lignée des plus grands soldats de France, tout à côté des Turenne, des Catinat, des Vauban, ce chef n'a pas cru que la guerre mît un terme à son « service » de bon Français. Il ne voulut pas du repos qui s'offrait à lui et qu'il avait si bien gagné. Resté étonnamment vert et actif d'esprit et d'allures, convaincu que, si

la France n'était plus à sauver, elle était du moins à reconstruire presque tout entière, déçu comme tant d'autres par le traité de Versailles, il se dit que l'action politique lui offrirait le meilleur moyen, et le plus efficace, de faire passer dans les faits quelques-unes des idées qui, depuis longtemps, le hantaient. Il tint à honneur de représenter au Parlement la petite patrie à laquelle il était attaché par toutes les fibres de son être, par les services passés de tous les siens. Élu député de l'Aveyron, sur le large programme du « Bloc national, » inscrit au groupe de l'Entente démocratique et sociale, président de la Commission de l'armée, par ses discours, par ses conseils, par ses articles, par toute son activité d'esprit et de cœur généreusement dépensée, il est devenu l'une des grandes autorités de la nouvelle Chambre; par son bon sens, par son désintéressement, par sa courtoisie, par sa rondeur et sa finesse, par la cordialité de sa parole, il a su inspirer à ses adversaires eux-mêmes, non seulement du respect, mais de la sympathie. Il est, à l'heure actuelle, l'un des représentants les plus écoutés et l'une des grandes forces agissantes de ce que je me plais à appeler « la troisième France. » — Heureux et grand pays que celui qui, après avoir vu tomber sur les champs de bataille quatorze cent mille de ses enfants, presque toute son élite, trouve encore pour le guider, dans l'œuvre de son relèvement, l'esprit lucide, l'âme ardente et victorieuse d'un Castelnau.

VICTOR GIRAUD.

L'ÉGLISE FRANÇAISE

APRÈS QUINZE ANS DE SÉPARATION

I

LE CLERGÉ

Qu'est-il advenu de l'Église en France depuis qu'elle est séparée de l'État? A-t-elle souffert ou profité du nouveau régime? A-t-elle trouvé de quoi vivre? A-t-elle recruté des ministres et conservé ses fidèles? Est-elle en déclin ou en progrès, et qu'augurer, pour l'avenir du catholicisme dans notre république, de l'histoire religieuse des quinze dernières années?

J'ai tenté, pour répondre à ces questions, de pénétrer les âmes de nos concitoyens, en faisant pour ainsi dire la statistique de leurs croyances et le bilan de leur piété. Cette enquête, sur la vie spirituelle de la France, s'est étendue à soixante-seize départements; j'en offre ici les résultats à ceux qu'intéresse le mouvement des idées, au moment où notre gouvernement vient de renouer, sur le terrain politique, ses relations avec le Vatican.

I

En un pays démocratique comme le nôtre, où la majorité régnante et gouvernante est proprement ce qu'on nomme « l'État, » la répudiation par cet « État » d'une Église qui, durant quinze siècles, avait fait corps avec la machine officielle, semblerait, si on ne savait combien de causes vicient les résultats du suffrage universel, révéler, à tout le moins, l'*antipathie*

du plus grand nombre pour cet organisme religieux. Je dis *antipathie* et non point *indifférence*. L'indifférence n'est point querelleuse; ce n'est pas sur une matière indifférente à la population que l'on peut susciter et entretenir une agitation durable. Pendant les trente années qui ont précédé le divorce final, furent prises une série de mesures ayant toutes pour but d'opérer la scission entre l' « Évangile » et le « Code, » entre la foi et la loi, entre le fidèle et le citoyen. L'électeur n'était-il donc plus croyant? Et depuis quand ne l'était-il plus?

Catholiques, jusqu'à quel point les Français l'étaient-ils hier? L'histoire religieuse du siècle dernier nous l'apprend. Jusqu'à quel point ne le sont-ils plus aujourd'hui? L'histoire religieuse des quinze années écoulées depuis la séparation nous l'apprendra. La religion va-t-elle peu à peu disparaître? Va-t-elle simplement se transformer dans ses ouailles, dans son clergé, dans son gouvernement supérieur, dans son mode de pénétration, dans ses modalités accessoires? En quoi consistera cette transformation et comment peut-elle s'accomplir? Il y a bien des manières d'être ou de n'être pas chrétien et nous verrons jusqu'à quel degré les Français actuels le sont, ou ne le sont pas.

On a pu constater qu'au rebours de ce que pensent nombre d'amis de la religion, les Français de 1876, bien qu'élevés tous « chrétiennement, » élisaient des députés qui nourrissaient à l'égard de l'Église des sentiments d'une neutralité plus hostile que bienveillante. Or, trente ans plus tard, la séparation permit de constater que les Français de 1906 étaient beaucoup plus attachés au christianisme que les zélateurs d'irréligion ne se l'étaient figuré et ne voulaient le faire croire.

Sous l'ancien régime, au temps où l'on évaluait dans les statistiques la population rurale d'après le nombre des communiants à Pâques, s'abstenir de cette communion était déjà une déclaration ouverte de « libertinage, » ainsi qu'on nommait au XVIIe siècle ce que nous appelons « libre pensée. » Il y a vingt ans, sous le règne de tel ministre où les fonctionnaires, convaincus d'aller à la messe « avec un livre, » étaient fort mal notés, la simple assistance à cet office du dimanche constituait une audacieuse dévotion. C'est dire que les pratiques religieuses n'ont pas la même valeur indicative *à toutes les époques* pour nous renseigner sur le for intérieur des consciences; la routine

et l'ambiance, la mode si l'on veut, y ont toujours eu grande part.

Le cardinal archevêque de Lyon, fort bien accueilli dans une bourgade qui passait pour antireligieuse, se hasarde à demander au maire pourquoi l'on ne va pas à la messe dans sa commune; il reçoit cette réponse pleine de philosophie : « Votre Éminence, on n'y va pas parce qu'on n'y va pas; si on y allait, on irait. » N'est-ce pas au XVIe siècle l'idée de Montaigne lorsqu'il écrivait : « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands; nous nous sommes rencontrés au pays où cette religion était en usage? » L'« usage, » en effet, était d'être chrétien, ou du moins de vivre comme si on l'était, en accomplissant plus ou moins les rites du christianisme, comme l'on parlait une certaine langue et que l'on portait un certain habit. Mais jusqu'à quel point l'Évangile était-il demeuré la règle supérieure de vie pour *la masse* des fidèles? Jusqu'à quel point adoraient-ils le Père « en esprit et en vérité? »

Pour apprécier ce que l'on a *perdu*, il faudrait faire l'inventaire de ce que l'on a *possédé*, afin d'évaluer l'importance des pertes. Si nous remontons aux premiers siècles de l'Église et même aux temps apostoliques, ne voyons-nous pas, dès le début, au sein du troupeau de l'âge héroïque, des tièdes, des révoltés, des hérétiques, des ignorants et des imposteurs? Dès que la religion devint loi de l'État, puissance publique, tout ce que lui amena de fidèles le panurgisme, l'obligation policière, tout cela peut-il compter pour de vrais chrétiens ? On voit bien comment ils se comportent, en majorité, brebis et même pasteurs. Les vrais chrétiens sont les saints, ils sont rares.

Peut-on dire que le Christ ait été aimé, que sa parole ait été crue, comprise et pratiquée par l'*universalité* des individus qui portaient le nom de « chrétiens, » lesquels auraient tout à coup rejeté en bloc cet amour, cette croyance et ces enseignements? Ne peut-on pas dire au contraire qu'une partie de cette foule admettait par routine et sans réflexion des dogmes traditionnels, qu'elle conformait fort peu sa vie à sa foi, et que sa foi elle-même avait des fondements très peu solides dans sa raison, — puisqu'il a suffi des réflexions d'un petit nombre d'esprits qui ont osé mettre en écrit leurs doutes ou leur incrédulité, pour que la foi de beaucoup d'hommes qui passaient pour chrétiens et

que l'on nommait tels, chavirât en quelques années, et s'évanouît souvent sans lutte, comme un brouillard du matin qui se dissipe et disparaît devant un rayon de soleil?

Est-ce leur foi d'hier qui n'était pas solide? Leur incrédulité d'aujourd'hui est-elle plus solide? N'est-il pas vrai que beaucoup devaient penser ce que quelques-uns ont imprimé, avant que cela ne fût imprimé, et que la foule, qui ne pensait rien du tout, continue à ne pas penser davantage? Le monde civilisé a-t-il cessé d'être chrétien? Ne peut-on pas plutôt se demander s'il l'a jamais été dans son ensemble?

Supposez des chrétiens véritables; les attaques, les insinuations, les doutes, n'ont pas de prise sur eux. Bossuet n'aurait pas converti Voltaire, mais Voltaire n'aurait pas endoctriné Bossuet.

« Mais, diront les admirateurs systématiques du passé, cette religion de routine et d'écorce, c'est tout ce que l'on peut attendre de la multitude; tout ignorante que vous la supposiez, c'était en soi une chose bonne; vous ne prétendez pas que tous les chrétiens soient des mystiques ou des docteurs et, à raffiner ainsi sur la qualité, vous n'allez plus en trouver que quelques milliers sur le sol français. Si cette pieuse armature ne suffisait pas, n'était-ce pas quelque chose et un catholique ne doit-il pas la regretter? » Je veux bien l'admettre; mais le fait est qu'une masse a quitté l'Église, et que pour la reconquérir et la convertir, l'Église ne peut plus compter sur les mêmes concours qui souvent lui avaient été accordés pour la conversion de ses pères. Depuis quinze ou seize cents ans, depuis Constantin jusqu'à Louis XIV, et même jusqu'à Napoléon III, le décret du chef politique avait pu collaborer avec le zèle des missionnaires et les arguments des apologistes.

Au moyen âge, les rois guerriers s'adonnaient à la « conversion » des peuples conquis. C'était une opération rapide et forte en ce temps-là, d'ailleurs peu durable et que l'on recommençait souvent : témoin ces Saxons du temps de Charlemagne qui demandaient le baptême toutes les fois qu'ils éprouvaient le besoin d'avoir une tunique neuve. Ce qui est certain, c'est qu'on ne lèvera plus des « paroissiens » pour le curé, comme on embrigade des conscrits pour le commandant de recrutement, des contribuables pour le percepteur, des justiciables pour le magistrat et des administrés pour le préfet. Et ce qui n'est pas moins

et l'ambiance, la mode si l'on veut, y ont toujours eu grande part.

Le cardinal archevêque de Lyon, fort bien accueilli dans une bourgade qui passait pour antireligieuse, se hasarde à demander au maire pourquoi l'on ne va pas à la messe dans sa commune; il reçoit cette réponse pleine de philosophie : « Votre Éminence, on n'y va pas parce qu'on n'y va pas; si on y allait, on irait. » N'est-ce pas au XVI[e] siècle l'idée de Montaigne lorsqu'il écrivait : « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands; nous nous sommes rencontrés au pays où cette religion était en usage? » L'« usage, » en effet, était d'être chrétien, ou du moins de vivre comme si on l'était, en accomplissant plus ou moins les rites du christianisme, comme l'on parlait une certaine langue et que l'on portait un certain habit. Mais jusqu'à quel point l'Évangile était-il demeuré la règle supérieure de vie pour *la masse* des fidèles? Jusqu'à quel point adoraient-ils le Père « en esprit et en vérité? »

Pour apprécier ce que l'on a *perdu*, il faudrait faire l'inventaire de ce que l'on a *possédé*, afin d'évaluer l'importance des pertes. Si nous remontons aux premiers siècles de l'Église et même aux temps apostoliques, ne voyons-nous pas, dès le début, au sein du troupeau de l'âge héroïque, des tièdes, des révoltés, des hérétiques, des ignorants et des imposteurs? Dès que la religion devint loi de l'État, puissance publique, tout ce que lui amena de fidèles le panurgisme, l'obligation policière, tout cela peut-il compter pour de vrais chrétiens? On voit bien comment ils se comportent, en majorité, brebis et même pasteurs. Les vrais chrétiens sont les saints, ils sont rares.

Peut-on dire que le Christ ait été aimé, que sa parole ait été crue, comprise et pratiquée par l'*universalité* des individus qui portaient le nom de « chrétiens, » lesquels auraient tout à coup rejeté en bloc cet amour, cette croyance et ces enseignements? Ne peut-on pas dire au contraire qu'une partie de cette foule admettait par routine et sans réflexion des dogmes traditionnels, qu'elle conformait fort peu sa vie à sa foi, et que sa foi elle-même avait des fondements très peu solides dans sa raison, — puisqu'il a suffi des réflexions d'un petit nombre d'esprits qui ont osé mettre en écrit leurs doutes ou leur incrédulité, pour que la foi de beaucoup d'hommes qui passaient pour chrétiens et

que l'on nommait tels, chavirât en quelques années, et s'évanouît souvent sans lutte, comme un brouillard du matin qui se dissipe et disparaît devant un rayon de soleil?

Est-ce leur foi d'hier qui n'était pas solide? Leur incrédulité d'aujourd'hui est-elle plus solide? N'est-il pas vrai que beaucoup devaient penser ce que quelques-uns ont imprimé, avant que cela ne fût imprimé, et que la foule, qui ne pensait rien du tout, continue à ne pas penser davantage? Le monde civilisé a-t-il cessé d'être chrétien? Ne peut-on pas plutôt se demander s'il l'a jamais été dans son ensemble?

Supposez des chrétiens véritables; les attaques, les insinuations, les doutes, n'ont pas de prise sur eux. Bossuet n'aurait pas converti Voltaire, mais Voltaire n'aurait pas endoctriné Bossuet.

« Mais, diront les admirateurs systématiques du passé, cette religion de routine et d'écorce, c'est tout ce que l'on peut attendre de la multitude; tout ignorante que vous la supposiez, c'était en soi une chose bonne; vous ne prétendez pas que tous les chrétiens soient des mystiques ou des docteurs et, à raffiner ainsi sur la qualité, vous n'allez plus en trouver que quelques milliers sur le sol français. Si cette pieuse armature ne suffisait pas, n'était-ce pas quelque chose et un catholique ne doit-il pas la regretter? » Je veux bien l'admettre; mais le fait est qu'une masse a quitté l'Église, et que pour la reconquérir et la convertir, l'Église ne peut plus compter sur les mêmes concours qui souvent lui avaient été accordés pour la conversion de ses pères. Depuis quinze ou seize cents ans, depuis Constantin jusqu'à Louis XIV, et même jusqu'à Napoléon III, le décret du chef politique avait pu collaborer avec le zèle des missionnaires et les arguments des apologistes.

Au moyen âge, les rois guerriers s'adonnaient à la « conversion » des peuples conquis. C'était une opération rapide et forte en ce temps-là, d'ailleurs peu durable et que l'on recommençait souvent : témoin ces Saxons du temps de Charlemagne qui demandaient le baptême toutes les fois qu'ils éprouvaient le besoin d'avoir une tunique neuve. Ce qui est certain, c'est qu'on ne lèvera plus des « paroissiens » pour le curé, comme on embrigade des conscrits pour le commandant de recrutement, des contribuables pour le percepteur, des justiciables pour le magistrat et des administrés pour le préfet. Et ce qui n'est pas moins

certain, ce que la Séparation vient de démontrer de nos jours, c'est que les forces de police, retournées cette fois contre l'Église, seront aussi impuissantes à déchristianiser les croyants, que les mêmes forces avaient été incapables au XIXe siècle de catéchiser les libres penseurs.

L'école d'État elle-même n'y sert de rien; *qui tient l'école ne tient pas l'avenir*. Les catholiques, inconsolables d'avoir perdu l'école officielle, ne tarderont pas à constater qu'elle ne procure pas non plus à leurs successeurs l'empire des consciences.

II

La Séparation, dès son début, a trompé tout le monde, ceux qui l'ont faite autant que ceux qui l'ont subie. L'Église française en avait grand'peur. C'était pourtant le propre du christianisme d'avoir instauré dans le monde la distinction du spirituel et du temporel; cette doctrine était sortie tout entière de l'Évangile. Partout avant Jésus-Christ, dans l'antiquité païenne, à Babylone, en Perse, en Égypte, à Rome et, même dans la Judée israélite, à Jérusalem, le Roi était plus ou moins pontife, le grand-prêtre était partie intégrante et supérieure de l'État. Tendance si naturelle à l'humanité que, chez la plupart des chrétiens séparés de Rome, les chefs d'État ont longtemps été chefs d'Église.

Le Christ au contraire avait établi formellement la distinction des deux domaines. Soit qu'il déclare que « son royaume n'est pas de ce monde » ou qu'il ordonne de « rendre à César ce qui appartient à César, » soit qu'il commande à Pierre de « remettre son épée dans le fourreau, » ou qu'il réponde à qui lui demande de s'entremettre dans la division d'un héritage : « Homme, qui m'a établi pour faire vos partages? » ou encore, qu'à cette suggestion de faire descendre le feu du ciel sur le bourg samaritain qui l'a repoussé, il reprenne Jacques et Jean par cette rude parole : « Vous ne savez à quel esprit vous appartenez; » partout, en vingt occasions, Jésus sépare à jamais le « Royaume de Dieu » des vues, des ambitions et des contentions terrestres.

Le régime sous lequel il était né, n'avait pas mal réussi au christianisme, puisque ce fut à ses progrès incessants pendant trois siècles, à la multiplication de ses adeptes malgré les persécutions, qu'il dut la force populaire par laquelle il s'imposa au pouvoir. La liberté de conscience que proclama l'empereur

Constantin, dans son édit de 313, était un régime analogue à la séparation inaugurée en 1905; *à cette nuance près* qu'au lieu de confisquer les biens de l'Église, pour la punir de n'avoir pas voulu se laisser organiser par la loi civile, comme fit le législateur il y a quinze ans, le pouvoir du IVe siècle débutait par une restitution des propriétés cultuelles ou autres précédemment dérobées.

« Nous avons décidé, disait la circulaire impériale, que non seulement leurs lieux de réunion, mais tous autres biens que les corporations chrétiennes possédaient, si quelques-uns d'entre eux ont été achetés par notre fisc ou par qui que ce soit, *on les rende aux conventicules chrétiens gratis*, et sans chercher des prétextes ou soulever des ambiguïtés. » Une autre liberté octroyée au IVe siècle, non maintenue au XXe siècle, était celle de tester en faveur des églises. Il fut interdit aux juifs, sous peine du feu, de lapider ceux d'entre eux qui se convertiraient au christianisme; mais le pouvoir demeurait impartial entre les différents cultes : « Nous voulons, disait l'Empereur, que tous aient la même liberté de leurs religions et observances, ainsi que l'exige la paix de notre temps, pour que chacun ait libre faculté d'adorer ce qui lui plaît. »

Seulement, ce régime de neutralité parfaite dura peu : une vingtaine d'années à peine; après lesquelles l'État romain se mit à proscrire plus ou moins délibérément le paganisme; les temples restèrent ouverts, mais les fonctionnaires furent dès lors choisis en majeure partie parmi les chrétiens; à ceux qui étaient païens, il fut défendu de prendre part officiellement aux cérémonies de leur culte, — prohibition que l'on a vu se reproduire, en des temps modernes, contre les chrétiens.

« Puisque l'erreur lamentable résiste encore avec trop de force chez quelques-uns, disait le prince, qu'ils gardent, s'ils le veulent, les temples du mensonge. » Précaire et provisoire fut d'ailleurs cette liberté des païens. Comme l'État avait cessé de faire les frais des sacrifices, les collèges sacrés et les sacerdoces se recrutaient avec difficulté; puis les prêtres furent dépouillés de leurs traitements et les temples de leurs revenus propres; il fut interdit d'élever des idoles, de pratiquer la divination et de sacrifier sous peine de mort. Enfin, les temples furent fermés ou démolis et tout exercice de l'ancien culte extirpé à coups de rescrits impériaux.

Bien que l'agonie du paganisme ait duré assez longtemps et qu'en certaines contrées il se soit défendu par la force, ces procédés violents procurèrent des conversions individuelles ou collectives, en grand nombre, mais non pas de la meilleure qualité. Cependant, un monarque chrétien n'est-il pas conduit tout naturellement à faire régner la paix parmi ses frères en Jésus-Christ, à protéger la « vérité » et à combattre l' « erreur? » Il provoquera donc des réunions épiscopales, il y siégera comme arbitre et poursuivra par voie de rigueur l'exécution des sentences rendues.

Ainsi naquit, il y a seize cents ans, cet emmêlement du spirituel et du temporel : « théocratie, » au temps où l'Église gouverna directement les hommes; « cléricalisme, » suivant l'expression contemporaine, quand elle se sert de l'État pour soutenir ses dogmes et faire observer ses lois. L'idée d'établir, conserver ou favoriser l'unité religieuse par l'État, au moyen de la force dont il est dépositaire, n'est pas une idée libérale et, *par conséquent*, ce n'est pas une idée chrétienne. En effet, le chrétien est *par définition le plus libéral de tous les hommes*. Il doit travailler par l'exemple et par la parole à propager la foi; mais pût-il, au prix d'un seul coup de poing, convertir le monde entier, il n'aurait pas le droit de donner ce coup de poing.

Le Dieu tout-puissant qu'il adore s'est plu à respecter la liberté de sa créature; « la vérité vous fera libres, » a dit le Christ, et l'apôtre saint Jacques écrivait : « Vous serez jugés par la loi de liberté. » Comment le chrétien oserait-il attenter à la liberté de ses frères. Cette liberté, d'où il tire son mérite, est un des plus beaux dogmes que sa religion lui enseigne; le maintien de ce dogme dans sa pureté faisait encore au XVIIIe siècle, au temps de la querelle janséniste, l'objet de la célèbre bulle *Unigenitus*.

En fait et historiquement, la conduite de l'Église au IVe siècle s'explique. Après trois siècles de persécutions, comment repousser un triomphe temporel, qui sera le règne de Dieu sur la terre? « Le bien et le mal peuvent-ils être traités de même? » N'est-il pas juste de récompenser les fidèles et de punir les impies? N'est-ce point le premier devoir de l'Empereur et, puisqu'il s'offre à le remplir, ne faut-il point le louer de son zèle et l'encourager? Au reste, point n'en est besoin; le prince ne souffrirait pas que l'on discutât son droit d'agir ainsi.

Personne ne se scandalisa de voir l'État intervenir envers les hérétiques dissidents, comme envers les païens; on alla très vite jusqu'au massacre. « Ces mesures, dit Eusèbe, eurent pour effet de rallier à l'Église un grand nombre de dissidents. » Quand le pouvoir était hérétique ou schismatique, c'est aux catholiques que la police faisait la vie dure, suivant ce précepte législatif qu'il n'y avait qu'une manière d'être chrétien : celle que reconnaissait l'État et qu'estampillaient ses proconsuls.

III

Depuis le IVe siècle jusqu'à l'aurore du XIXe, depuis Constantin jusqu'à Napoléon, il y eut très peu de variations dans le régime du mariage de l'État avec l'Église. Celle-ci, en épousant l'Empire romain, s'était alliée à un malade qui devint bientôt un moribond; elle le remplaça par des rois barbares qui passèrent avec elle le même contrat. Les dynasties changèrent, les bases de l'union ne changèrent pas; Louis XIV apprécie les devoirs de l'Église vis-à-vis de l'État et les droits de l'État sur l'Église de la même façon que Philippe le Bel, Charlemagne ou Théodose.

Et Napoléon Ier, là-dessus, pensait comme Louis XIV, en disant que « les affaires religieuses ont toujours été rangées par les différents Codes des nations au nombre des matières qui appartiennent à la haute police de l'État. » Il allait même beaucoup plus loin en ajoutant : « qu'il ne voyait pas où placer, entre l'autorité civile et la religieuse, une ligne de séparation dont l'existence n'est qu'une chimère... Il faut une religion au peuple et il faut que cette religion soit dans la main du gouvernement. »

Pour lui le prêtre était un gendarme sacré, en soutane, agent préventif plus efficace que l'agent répressif et assermenté, en bottes fortes; il entendait les faire marcher tous deux du même pas. Aussi bien, pour mieux assurer le départ des conscrits, avait-il introduit dans le catéchisme la formule suivante : « Nous devons à Napoléon Ier, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la défense de l'Empire et de son trône. Car il est celui que Dieu a suscité... » Seulement Napo-

léon, tout en revendiquant sur l'Église les droits traditionnels de la monarchie, n'en acceptait point les charges.

Lorsqu'on écrira, dans cent ans, l'histoire religieuse de notre temps, que l'Église et l'État auront changé et seront animés d'un esprit tout différent de celui que nous avons vu à la fin du XIXe siècle, on éprouvera quelque difficulté à comprendre nos hostilités contemporaines. Il paraîtra, par exemple, inexplicable qu' « égalité » et « fraternité » étant d'origine et d'institution *purement* chrétiennes, en opposition au droit antique et naturel du « surhomme, » le christianisme, qui avait vécu en bonne intelligence avec des gouvernements *de toutes sortes*, peu conformes à son idéal, ait eu à subir précisément l'hostilité d'un système politique qui semblait appliquer plus qu'aucun autre les principes chrétiens en prônant la fraternité légale et la charité obligatoire.

Pourquoi le régime de parfaite liberté religieuse, qui venait d'être instauré quelques années auparavant par Washington, sur le sol vierge des États-Unis, ne s'est-il pas acclimaté dès 1790 dans la France de la Révolution? On ne peut reprocher au clergé, pris en bloc, d'avoir fait mauvais accueil aux « principes de 1789? » La masse des curés à « portion congrue, » ou plutôt incongrue, n'avait pas sous l'ancien régime une situation digne d'envie; ce furent leurs députés aux États-Généraux qui, le jour du serment du Jeu de Paume, fondèrent avec le Tiers-État l'Assemblée nationale. Seulement, au contraire de l'Amérique où le Congrès ne s'est jamais occupé de religion, en France, où depuis quinze cents ans la religion était une institution publique, absorbée par l'État qu'elle avait pénétré de ses principes, le premier acte de la Constituante, qui croyait avoir laïcisé la société, fut de légiférer sur les matières ecclésiastiques en votant la « Constitution civile du clergé. » Dès lors le prêtre, indigné qu'on prétendît *gouverner* son église tandis qu'on ne le *protégeait* plus, se jeta dans la réaction et longtemps y resta.

Lorsqu'après dix ans de proscriptions et d'anathèmes l'Église et l'État, mariés de nouveau par le Concordat de 1801, reprirent la vie commune, ce fut sous le régime de la *séparation de cœurs*. En disant du Pape de son temps qu'il fallait « lui baiser les pieds et lui lier les mains, » le cardinal de Richelieu exprimait assez bien les rapports de la religion avec l'ancien

régime; le Roi la dominait et la servait, parce qu'il y croyait et l'aimait. Les gouvernements modernes, de 1801 à 1870, la dominaient peu, n'y croyaient guère et la servaient mal. Pour l'avoir favorisée à l'excès, Charles X la rendit odieuse au peuple; Louis-Philippe, en la taquinant, lui procura une popularité éphémère, qu'elle perdit en s'alliant au second Empire. Confisquée par une opinion, elle fut entraînée dans la défaite de cette opinion.

Puisqu'il n'y a aucun lien nécessaire entre le catholicisme et les différents types de gouvernements monarchiques, qui se sont succédé chez nous en moins de cent ans; et puisqu'il devait y avoir au contraire une sympathie de principes entre la démocratie et l'Évangile, il semblerait naturel de voir des catholiques et des libres penseurs, appartenant à tous les partis politiques, disséminés sur tous les bancs de la Chambre, comme l'on voit siéger des libres-échangistes à l'extrême gauche aussi bien qu'à l'extrême droite, et comme il se trouve des dévots et des incrédules parmi les partisans du privilège des bouilleurs de cru.

Seulement, par un sentiment très humain, l'Église catholique, après avoir été de temps immémorial seule officielle et honorée, ne se résignait point au partage. Pour elle, la liberté des cultes était comme une dépossession; leur égalité, qu'elle regardait comme une faveur en Angleterre, qu'elle acceptait en Amérique sans arrière-pensée, lui semblait un outrage en France. Cet attachement au contrat d'union entre l'Église et l'État persista jusqu'à la fin dans le clergé, sous un gouvernement qui le haïssait; il subsista dans ce gouvernement lui-même. Qu'importait pourtant au pouvoir de dominer un corps qui n'agissait plus que sur une minorité de citoyens; minorité si hostile que le pape Léon XIII lui-même n'avait pas réussi à la rallier franchement à la forme républicaine? Tout en confisquant les biens privément *acquis par le moine*, l'État continuait à payer le salaire *promis au curé*. Il se lassa enfin de son concordat avec cette compagne mécontente. Il divorça, en gardant la dot.

On crut l'Église perdue; elle était sauvée. Quand elle se plaignait trop fort, au temps où l'État était encore uni à elle, il la menaçait, comme du pire traitement qu'elle eût à redouter, de la jeter à la porte, sans le sou, de l'envoyer mendier son

budget des cultes. Et cette effroyable perspective faisait trembler les pasteurs et les ouailles. « Un État, disait Napoléon Ier, n'a qu'une autorité précaire quand il existe dans son territoire des hommes ayant une grande influence sur les esprits et les consciences, sans que ces hommes lui appartiennent. » C'est là ce qui longtemps avait fait différer la rupture ; elle n'eût pas eu lieu si l'Église n'eût paru décidément sur ses fins ; jamais un gouvernement ami n'aurait concédé cette indépendance. Il fallut, non seulement que le pouvoir civil de 1905 eût peu de sympathie pour le catholicisme, mais surtout qu'il le crût mourant ; il lui infligea la séparation... pour l'achever.

Au village, M. Homais triompha ; son curé, l'abbé Bournisien, se lamenta ; des conséquences désastreuses de la mesure, ni l'un ni l'autre ne doutaient. Ils se trompaient tous deux. L'Évangile débarrassé de ses chaînes, libre, pauvre et seul, apparaissait à notre démocratie du xxe siècle comme il était apparu à Jérusalem, le lendemain de la première Pentecôte, lorsque Pierre, sur les degrés du temple, dénué de toute subvention budgétaire, ouvrit la bouche pour la première fois ; on allait voir de nouveau ce qu'il pouvait faire et s'il avait perdu, avec sa fraîcheur, sa force et sa vertu.

La séparation débuta par une victoire des catholiques et par un échec du pouvoir. Celui de 1905, en dressant l'acte de divorce, avait, comme celui de 1790 à 115 ans de distance, fait lui aussi sa « Constitution civile du clergé. » A ne pas l'accepter, il y avait gros à perdre pour le prêtre ; l'État se flattait que des prélats dont il avait pris soin d'éplucher le dossier, avant de leur donner son investiture par l'« anneau d'améthyste, » ne feraient pas trop la petite bouche pour avaler cette constitution. Or il se trouva qu'en 1905 le successeur de Pierre, redevenu *au temporel*, disait-on, simple sujet romain, — comme l'était au premier siècle l'apôtre dont il tient la place, — fut, *au spirituel*, beaucoup plus puissant que n'avait été le pape-roi de 1790.

« Cette loi française, dit simplement le chef des consciences catholiques, cette loi que viennent de faire le gouvernement et le parlement issus de la volonté nationale, je ne l'accepte pas. Elle ne sera pas appliquée. » Et la puissance majoritaire, le pays légal recula ; il n'osa pas fermer les temples. Il a pris l'argent dont il avait les clefs ; il n'a pas touché au culte. Puisque les fidèles ne pliaient pas devant les textes, on s'est

résigné à faire plier les textes devant eux. L'opinion publique, l'opinion des masses que l'on croyait indifférentes, imposa cette retraite. C'était pour l'Église, le premier fruit de la liberté et chacun, parmi ceux mêmes qui en ont fait les frais, convient aujourd'hui qu'il n'a pas coûté trop cher.

Dans l'esprit d'un grand nombre qui en voulaient à Dieu d'avoir pour lui les gendarmes, le prêtre, devenu simple citoyen, cessa d'être impopulaire : « Nous ne voulons pas qu'il nous gouverne, avait dit le paysan, mais Nous ne voulons pas qu'on l'embête. » Les luttes religieuses perdirent de leur acuité, puis se démodèrent et l'on s'aperçut que les sectaires seraient incapables de les entretenir seuls, pourvu que les « dévots politiques, » c'est-à-dire les cléricaux, ne s'en chargeassent point.

IV

Ç'avait été une grande illusion de s'imaginer prendre l'Église par la famine. On aurait pu s'en rendre compte par l'exemple de ces congrégations à qui l'État, depuis plus de cent ans, avait coupé les vivres : les couvents qui n'avaient, à l'aurore du XIXe siècle, *ni logis, ni sujets, ni ressources*, s'étaient rebâtis et repeuplés sans l'aide d'aucun concordat ; si bien qu'on eût pu plaisamment soutenir, il y a vingt-cinq ans, que, parmi les effets de la Révolution française, l'un des principaux avait été la restauration des ordres monastiques. Le curé, au XXe siècle, sera-t-il moins favorisé ? Et d'abord, s'en trouvera-t-il assez pour le service du culte ? Comment s'opérera leur recrutement ? La guerre ayant fait de nombreux vides dans les rangs du jeune clergé, c'est avant le 1er août 1914, qu'il faut rechercher son effectif normal.

L'État, qui depuis Louis-Philippe avait cessé sa subvention aux petits séminaires, ne donnait plus rien pour les grands depuis 1885. Ils vivaient donc de la charité. La suppression du budget des Cultes ayant été suivie de la confiscation des biens, que l'Église française avait acquis ou hérités au cours du XIXe siècle, — une valeur de quelque 600 millions, rançon ou amende payée pour prix de la liberté intégrale, — nombre de diocèses se virent brusquement dépossédés de leurs séminaires grands et petits. Il fallut, pour en installer de nouveaux, louer

ou bâtir; ce qui se fit plus ou moins largement suivant les ressources, et ce qui demanda quelques années pendant lesquelles les vocations fléchirent.

Si l'on considère, d'une part le salaire dérisoire des curés, — 900 francs par an, — qui n'était ni celui d'un employé, ni celui d'un ouvrier de métier, ni celui d'un domestique, de l'autre les connaissances nécessaires pour être promu au sacerdoce et les rares vertus qu'il comporte de nos jours, on avouera qu'il est invraisemblable, — humainement, — de trouver en France plus de 40 000 hommes dont on ne saurait dire, comme de certains clercs bien rentés de l'ancien régime, qu'ils « se portent au service du ciel pour les commodités de la terre. » Le bourgeois a peu de goût pour un ministère qui exige tant et donne si peu; les neuf dixièmes des desservants sortent de la classe laborieuse, fils d'artisans ou de laboureurs et souvent des plus malaisés. Tout près de terre par ses origines, le personnel sacerdotal est ainsi en bonne posture pour plonger dans la foule, dans cette foule défiante, passionnée d'égalité, et pour agir sur elle au jour prochain où les malentendus se dissiperont entre la démocratie et l'Évangile.

Encore faut-il qu'il ne meure pas de faim tout à fait. La crainte de cette extrémité fit, en 1905, reculer les futurs candidats et surtout les familles, effrayées sur l'avenir de leurs fils ou répugnant à ce que, par cette quête qu'il allait falloir faire de porte en porte, ils fussent « obligés, disaient-elles, de mendier leur pain. » Cette panique qui, dans plusieurs diocèses, avait commencé dès avant la séparation, se prolongea jusque vers 1909. Elle aura sa répercussion sur les ordinations pendant sept ou huit ans.

A Paris, les vocations que l'on appelle « tardives, » bien que ce soient pour la plupart celles de jeunes hommes de vingt à trente ans venus des carrières libérales, ajoutent un appoint sérieux à celui que fournissent les 300 élèves du petit séminaire de Conflans. Au grand séminaire d'Issy, qui a remplacé Saint-Sulpice, on comptait à la dernière rentrée, — octobre 1920, — 80 nouveaux candidats au sacerdoce, parmi lesquels 55 étaient de jeunes officiers, dont les galons avaient été gagnés durant les quatre années de guerre, sous le feu de l'ennemi. En province, le grand séminaire est alimenté presque exclusivement par le petit, où sont élevés les enfants que l'on juge pouvoir être un

jour « le partage du Seigneur. » Bien que leur entretien, durant cette période d'études secondaires, soit à la charge de l'évêché, — il coûtait en 1914 environ 400 francs, chiffre aujourd'hui plus que doublé, — ils demeurent, pas n'est besoin de le dire, maîtres de leur destinée. De fait, et quoique la moitié de leurs élèves à peine entre dans les ordres, c'est du peuplement des petits séminaires que dépend le recrutement du clergé.

Insuffisant en 1913 et 1914, le chiffre des ordinations le sera sans doute davantage encore pendant quelques années, nombre d'aspirants à la prêtrise ayant été tués à la guerre; le service des paroisses en pourra souffrir, mais les classes des petits séminaires n'ont jamais été plus remplies que dans les années 1913-1917; l'affluence de ces enfants, devenus depuis de jeunes hommes, promet-elle de combler rapidement les vacances? Oui, si tous demeurent fidèles au premier appel.

En 1915, avec la marche ascendante de cet effectif, qui atteignait 130 élèves, le diocèse d'Amiens comptait pourvoir d'un titulaire les paroisses même les plus petites, — 250 âmes et au-dessous; — celui d'Angers, malgré ses besoins importants pour l'enseignement libre supérieur, prévoyait une surabondance dans quelques années. A Auch, 60 élèves fréquentaient les trois classes du petit séminaire créé seulement en 1912; Périgueux avait doublé depuis trois ans, Soissons et Langres de même; Pamiers, de 35 élèves, était remonté à 100; Cahors, Perpignan, Valence avaient aussi 100 élèves, Digne et Nancy 125, Belley 132, Versailles 320. Reims, avec 150 élèves, était au complet; on pouvait en dire autant d'Albi; Nevers, avec les augmentations constatées depuis trois ou quatre ans, pouvait se suffire; Rennes était comble, Rouen, plus nombreux que jamais, Marseille en pleine prospérité.

A Toulouse, les deux petits séminaires récemment relevés promettent des prêtres en nombre suffisant; à Orléans, à Poitiers, à Aix, à Saint-Dié, à Séez, à Viviers, à Tarbes, à Saint-Flour, les vocations avaient repris leur cours normal; Autun escomptait des ordinations très nombreuses dans un délai peu éloigné; Lyon, avec 45 ordinations par an, avait retrouvé le chiffre qu'il atteignait sous le Concordat. Laval se plaignait de n'avoir plus que juste ce qu'il lui fallait; mais peut-être dans ses calculs entrait-il quelque pessimisme, puisque déjà en 1875, d'après la statistique officielle, ce diocèse déclarait que « 130 prê-

tres lui seraient encore nécessaires; » tandis qu'il était notoire qu'il fournissait à cette époque aux congrégations beaucoup de missionnaires et de religieux.

Ceux-là, « sujets » suivant la règle ecclésiastique, de leur diocèse de naissance, n'auraient pu l'abandonner sans l'assentiment de l'évêque. Il existe encore des contrées assez largement pourvues d'où les clercs émigrent au dehors, pays de familles nombreuses le plus souvent : en Bretagne, Quimper; le petit diocèse de Tarentaise en Savoie; Mende, en Limousin, où les séminaires et les écoles presbytérales comptent ensemble 600 étudiants. A Tours, à Troyes, qui groupe à peine 50 élèves, il manque à peu près moitié du chiffre nécessaire; mais cette situation peut changer. Ainsi à La Rochelle, où les familles affolées au moment de la séparation s'étaient opposées aux vocations, où le grand séminaire, vidé peu à peu, avait été quelque temps fermé, le petit séminaire, reconstitué, logeait en 1915 71 élèves.

Douze mandements d'évêques dans les dix-huit derniers mois appelaient l'attention des fidèles sur la crise de recrutement du clergé. Le zèle même que mettaient ainsi les évêques à conjurer cette crise permettait d'espérer que, bien que le service militaire dût en retarder le dénouement, la pénurie de prêtres était destinée à s'atténuer. Seules les très petites paroisses, — 200 âmes en moyenne, — étaient mises en binage dans quelques diocèses; comme elles étaient très proches les unes des autres, les fidèles n'en souffraient pas et le zèle du curé trouvait par cette concentration à mieux s'employer. Moulins compte une dizaine de villages dans ce cas, Carcassonne 70, Tulle voudrait 25 prêtres de plus; à Nancy, ces cures minuscules ont été annexées à de plus grandes afin de pourvoir de vicaires celles où la population a augmenté, avec le développement de l'industrie métallurgique en Meurthe-et-Moselle.

A ces hommes qui partaient, les poches vides, exercer un ministère de charité il fallait procurer de quoi vivre. Le « denier du culte » fut organisé par toutes les confessions religieuses. Les protestants français, dont les 850 associations avaient à entretenir 950 pasteurs, recueillirent par les soins de leurs comités 3 160 000 francs par an, alors qu'ils ne recevaient de l'État que 1 750 000 francs avant la séparation. Les catholiques ne furent pas aussi généreux proportionnellement à leur

nombre. Mais combien y a-t-il de « catholiques » à contribuer au denier du culte? Les chiffres varient fort d'un département à l'autre; — il en est où la moitié des familles ne donnent rien; — dans le même département, d'un arrondissement, d'un canton à l'autre, il existe de singuliers écarts. Les besoins ne sont pas en rapport avec la population puisqu'il est des diocèses très pauvres, et d'autres qui, pour un très grand nombre de paroisses, — Auch, par exemple, — comptent un très petit nombre d'habitants.

Une « caisse interdiocésaine » a été fondée pour combler le déficit des uns avec le superflu des autres. L'un des prélats, assez heureux pour verser à cette caisse, estime que « le denier du culte est mal organisé dans certains diocèses où ce sont les curés qui font la quête. Si le curé n'est pas bien vu, il obtient très peu. Ailleurs le curé ne fait pas la quête, mais attend à la sacristie ou à l'église. Ceux qui ne l'ont pas trouvé ne reviennent pas et beaucoup de gens ne se dérangent pas. On a tort, dit encore cet évêque, de fixer une somme; ceux qui donneraient plus se bornent au chiffre tarifé; ceux qui donneraient moins ne donnent rien. Dans mon diocèse, la quête est faite régulièrement par des dames ou des demoiselles respectables qui ont la sympathie de toute la population; on s'est habitué à cette quête, on y prépare son offrande et, quand les quêteuses n'entrent pas dans certains logis qui leur paraissent bien pauvres, ces braves gens réclament et veulent contribuer de leur petite offrande. »

A ces observations d'un membre éminent de l'épiscopat, l'on peut ajouter qu'un des meilleurs moyens de faire appel à la bourse des fidèles est de leur communiquer chaque année, suivant la méthode américaine, le budget dont ils doivent fournir les recettes. Plusieurs de nos évêques agissent ainsi et s'en trouvent bien. Le denier du culte oscillait, avant la guerre, de 135 000 ou 150 000 francs, à Perpignan ou à Dax, jusqu'à 450 000 francs à Amiens ou à Grenoble; il descendait jusqu'à 100 000 francs à Gap et 70 000 francs à Digne, et s'élevait jusqu'à 600 000 francs à Saint-Brieuc et 700 000 francs à Arras. Le chiffre de 400 000 francs atteint à Bourges, dépassé à Reims, à Séez ou à Meaux, est supérieur à la moyenne; ceux de 210 000 francs à Moulins, de 247 000 francs à Agen, de 267 000 francs à Belley et même de 300 000 francs à Orléans lui sont inférieurs.

A Cahors comme à Nancy, à Nevers, à Langres ou à Montpellier, un peu partout enfin, on constatait en 1914 une augmentation progressive dans les souscriptions. Elles avaient passé, à La Rochelle, de 160 000 francs en 1906 à 194 000 francs en 1909 et 232 000 francs en 1913. Il faudrait là 300 000 francs, — ce qui représenterait de la part des catholiques une cotisation de 1 fr. 20 par tête, — pour donner à tous les prêtres l'ancien traitement concordataire.

C'est seulement, en effet, sur le chiffre du traitement que nous pouvons fonder une appréciation de la situation du clergé durant la dernière année de paix. Le montant du « denier du culte » ne nous renseigne guère, ni même le plus ou moins de satisfaction des premiers pasteurs : car les uns, tout en se plaignant d'un léger déficit, ont pu conserver à leurs curés les chiffres antérieurs ; tandis que d'autres, à qui manque une bonne part du maigre émolument de jadis, disent avec un héroïsme tranquille « pouvoir se suffire, » parce qu'en effet leurs prêtres savent s'imposer assez de sacrifices pour que leurs besoins s'accommodent de leur misère. On cite l'évêque de Dax réunissant ses curés pour leur annoncer qu'il ne pourrait leur donner que 300 francs par an. Nul ne fit entendre un murmure. Ceux-là seraient au régime du pain sec, si les paroissiens ne leur faisaient quelques dons de vivres et si les diocèses plus fortunés ne leur envoyaient des subsides.

C'est aussi le cas des Hautes et Basses-Alpes : à Gap, les catholiques contribuent autant et plus qu'en bien des pays plus riches, — 1 franc par tête, — mais ils ne sont pas 100 000. De même les 700 000 hectares qui forment aujourd'hui le diocèse de Digne, et qui, sous l'ancien régime, comprenaient avec celui-ci la totalité des évêchés de Sisteron, Riez, Senez, Glandève, Apt et une notable partie de l'archevêché d'Embrun, ne comptent que 15 habitants au kilomètre carré sur leurs 350 paroisses. Avec la quête locale il manquerait 100 000 francs que la Providence aide l'évêque à trouver au dehors.

Si l'on regarde l'échelle des traitements ecclésiastiques, on en remarque à la vérité de bien humbles : 475 francs à Mende, 500 francs à Tulle, 600 francs à Cahors, etc. ; mais si l'on dresse pour la France entière un tableau d'ensemble, on voit que 51 diocèses avaient pu conserver à leurs curés l'ancien traitement concordataire de 900 francs, 17 leur servaient de 800 à

850 francs, 7 de 700 à 750. Une dizaine leur allouent seulement 600 francs et au-dessous. Ces appointements de famine sont donc l'exception et, si l'on considère les difficultés auxquelles se heurte toute organisation nouvelle, le temps qu'il faut pour changer les habitudes d'un peuple que l'on convie à un impôt volontaire, le dénuement presque absolu du début, l'œuvre accomplie jusqu'ici permet d'affirmer que l'Église de France pourra entretenir ses membres comme elle pourra les recruter.

Malgré sa mise « hors la loi » et son exclusion du droit commun d'association, elle a déjà commencé à recevoir des libéralités et des fondations destinées au culte; espérons qu'elle n'aura pas désormais à user d'une procédure compliquée et incommode pour les conserver hors de toute atteinte. Un point à noter : le denier du culte n'a pas fait tort aux œuvres anciennes de piété, de charité ou d'enseignement. Elles sont au moins aussi prospères que sous le Concordat; aucune n'a été supprimée faute d'argent et quelques nouvelles ont été créées. Il est des diocèses où les trois quêtes de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et du denier de Saint-Pierre produisent ensemble plus de 100 000 francs par an; il en est où les traitements ecclésiastiques sont réduits de près de moitié et qui pourtant entretiennent 400 écoles libres. Presque partout ces écoles, au nombre de plusieurs centaines, absorbent une bonne moitié des ressources épiscopales, qui pourraient, au besoin, servir à l'entretien du clergé.

Les allocations curiales ne sont qu'une partie des frais généraux du culte. Sur ces dépenses à la charge des fidèles un léger prélèvement constitue pour le clergé ce qu'on appelle le « casuel. » Ce casuel, appoint sérieux du traitement dans les grandes villes, représente 250 à 300 francs dans les bourgs; il est tout à fait insignifiant dans les campagnes, — souvent 50 francs à peine par an; — seulement, de ses paroissiens ruraux, le prêtre reçoit en plusieurs diocèses des prestations en nature, purement bénévoles bien entendu, mais que de vieilles traditions ont consacrées, à l'occasion de certaines cérémonies, des Rogations ou autres fêtes, et qui l'aident à vivre. Ailleurs un nouvel usage s'est créé depuis la Séparation : c'est le conseil municipal qui alloue au curé, en maintes communes, des indemnités de 5 ou 600 francs au maximum. Pour ne pas éveiller les susceptibilités légales, ces indemnités s'inscrivent au

budget sous des titres variés et purement laïques, — son des cloches, entretien du cimetière, etc. — A chicaner ces crédits, l'autorité supérieure s'aliénerait les populations : elle s'abstient donc de les apercevoir.

Enfin le prêtre a ses honoraires de messes, qui de 1 fr. 50 et 2 francs avant la guerre, ont été récemment portés, par un accord des évêques, au chiffre de 4 et 5 francs. Avec le nouveau prix de la vie, ces diverses ressources ne constituent qu'un budget de famine ; curés ou vicaires campagnards, dénués de patrimoine, — et c'est le cas de presque tous, — pourraient faire, sans crainte d'y manquer, ce vœu de pauvreté réservé jadis aux moines de certains ordres. Ils vivent donc misérables, mais ils vivent libres, ardents à l'apostolat, et cette misère volontaire leur donne une assez fière auréole parmi notre nation qui goûte peu le pain sec.

V

A Paris, lorsque le monopole des pompes funèbres que l'administration diocésaine possédait de vieille date, — à charge par elle d'enterrer gratis tous les indigents, — lui fut retiré vers 1904, il en résulta pour l'archevêché une perte beaucoup plus sensible que celle du budget des cultes : 1 200 000 francs par an, dont 800 000 pour la ville et 400 000 pour la banlieue. La suppression pesa principalement sur les paroisses pauvres, qui équilibraient leur budget au moyen de ce fonds commun des cérémonies funéraires, comme elles partagent encore le casuel avec les paroisses riches. Le produit des mariages, enterrements, chaises, collectes, etc., est en effet bien peu de chose dans les quartiers exclusivement populaires ou dans les communes limitrophes. Le Pré-Saint-Gervais, par exemple, au moment de la séparation, faisait des recettes mensuelles de 160 francs, dont 55 provenant des recettes du dimanche. Comment, avec une pareille somme, payer seulement l'organiste, les chantres et le sacristain. Or cette commune, au lieu d'un vicaire en 1905, en avait deux en 1913 et venait avant la guerre d'ouvrir une église neuve.

C'est que Paris et sa banlieue sont, de toute notre république, l'endroit où le progrès religieux a été le plus sensible ; saisissante contradiction ou étrange paradoxe : depuis le jour où le

catholicisme français, privé de la personnalité civile, a perdu légalement le droit de posséder, *54 églises ont été bâties et livrées au culte* dans ce diocèse. Comme il existait, en 1905, 222 églises ou chapelles publiques, dont 172 ayant titre de paroisses, ces 54 nouveaux centres de prières représentent un accroissement de 25 pour 100 sur l'effectif antérieur.

Partie sont situés en ville, à Batignolles, à Ménilmontant, à Grenelle, Belleville, Charonne, Passy ou Clignancourt ; un plus grand nombre aux environs, à Clichy, Bicêtre, Plaisance, Montrouge, Pantin, Montreuil, Asnières, Saint-Ouen, etc., au milieu de ces agglomérations suburbaines qui grossissent et se multiplient beaucoup plus vite que la capitale qu'elles entourent : depuis cinquante ans, la population de la Seine, hors Paris, est passée de 250 000 âmes à 1 265 000. Par le pullulement de l'industrie dans les faubourgs, par l'afflux incessant de familles ouvrières qu'attire, des quatre coins de la France et du monde, l'offre de travail et de bien-être, des villages dont les noms évoquaient hier les joyeuses visions de guinguettes et de berceaux fleuris, où les cottages bourgeois des Parisiens de 1850 alternaient avec des potagers découpés entre les arbres, sont aujourd'hui des villes de 40 000, de 60 000, voire, comme Levallois-Perret, de 80 000 habitants.

Villes mal venues souvent, rues chaotiques où des cahutes improvisées en matériaux de démolition, voisinent avec des maisons à cinq étages, isolées, telles en une bouche vide de vieilles dents, avec des usines, des terrains vagues, des hôtels meublés et des cabarets. D'église, en général, il n'était pas question ; ces nouveaux venus n'en sentaient pas le besoin. « A Paris, disait l'un d'eux, qui d'ailleurs avait reçu l'éducation chrétienne en province, ce n'est pas l'usage d'aller à la messe. » Un grand nombre, élevés dans l'ignorance de toute religion, étaient aussi loin du christianisme qu'une tribu de nègres du Congo. Beaucoup, dont l'indifférence se corsait d'hostilité, n'avaient d'autre pratique cultuelle que de saluer le passage d'une soutane d'un conscieńcieux : « Hou ! Hou ! A bas la calotte ! »

C'est à ces « brebis perdues de la maison d'Israël » que de jeunes apôtres ont été envoyés. L'un de ces prêtres, tout brûlant de sa première ardeur sacerdotale, après avoir quitté les quartiers riches et franchi la barrière, arrive à Ivry-Port, triste ville

de 15 000 âmes, échouée entre la Seine et la voie ferrée. Il s'installe dans un humble logis de deux pièces et son premier visiteur est un messager de la mairie, venu lui signifier qu'on ne veut ici ni curé ni bon Dieu.

N'importe ! le dimanche venu, dans un hangar qui joint sa maison il a installé un autel de fortune, planté deux cierges et il sonne bravement sa petite cloche. Une bonne femme arrive, hésitante, et un enfant, puis une autre, à peine cinq ou six. C'est tout. Il dit sa messe, adresse quelques mots à ces bonnes femmes, explique ce qu'il est venu faire, les charge de le repéter et puis, de nouveau, le voilà seul. Des jours et des jours se passent ainsi ; le matin, l'après-midi, des tentatives de visites, et toujours, dès qu'il se montre dans la rue, des sifflets et des rires.

Cependant un an s'est écoulé, le jeune prêtre n'a pas perdu courage ; si nous revenons le voir, un dimanche encore, le hangar est doublé d'un autre, fermé de quelques planches, et cette chapelle est trop petite, — on s'y écrase : un groupe d'hommes est massé d'un côté ; près de l'autel, des chœurs chantent des cantiques. La messe finie, le prêtre annonce les heures des offices, de la réunion des jeunes filles du patronage, du cercle d'études pour les jeunes gens : « Un avocat de Paris viendra parler des syndicats professionnels, amenez vos amis. Demain, à dix heures, catéchisme de première communion. »

« Comment, dit au prêtre le visiteur, vous en êtes là, vous que j'ai vu si seul l'année dernière ! — Oui, c'est la grâce de Dieu, j'ai prié devant lui aux heures sombres : c'est de là qu'est venu le succès. — Et on ne vous insulte plus ? — Oh ! non, ce sont de si braves gens ! Ils ne détestent pas le prêtre, ils ne le connaissent pas. »

Partout en effet où l'on est allé au peuple, partout où un prêtre courageux, installé au milieu d'une foule ouvrière, a osé allumer cet inépuisable foyer d'amour que suscite et propage la parole de Jésus-Christ, partout, après un temps d'épreuves, il a vu de la terre ingrate, fécondée par son apostolat, se lever la moisson.

Au Petit-Ivry, malgré l'expérience heureuse d'Ivry-Port en 1908, la besogne semblait plus difficile ; on hésitait à tenter l'aventure : une chapelle simple et nue, capable de contenir

500 personnes, s'y ouvrit en 1911. C'était peu pour les 12 000 habitants de cette localité ; c'était beaucoup pour ceux qui éprouvaient le besoin d'un culte : les 8 ou 10 personnes qui allaient précédemment entendre la messe à deux kilomètres et qui constituèrent, dans l'église nouvelle, la maigre assistance des premiers dimanches. La vue de la soutane, au début, faisait littéralement peur aux enfants. Ils assourdissaient de leurs cris hostiles l'audacieux qui la portait.

Quelques-uns pourtant s'approchèrent et constatèrent que « le curé n'était pas méchant. » Le bruit courut ensuite qu'il donnait des « petits bons Dieux » en images. Les enfants vinrent plus nombreux; en quatre mois, ils étaient deux cent trente-six inscrits au patronage. Ce n'était que la dixième partie de la population scolaire, mais le curé recrutait aussi des néophytes adultes : une jeune fille lui amène un grand garçonnet pour qu'il le baptise. « Mais vous, mademoiselle, interroge le curé qui connaît les habitudes de la localité, êtes-vous baptisée? — Non, monsieur le curé, mais à mon âge, puis-je encore? Je ne demande pas mieux. » Elle s'en fut avec un catéchisme.

Pour apprendre aux hommes le chemin de son église, l'ingénieux ecclésiastique leur offrit, le dimanche soir, dans cet humble édifice, des projections lumineuses qu'il commentait devant un public attentif et silencieux. Un soir, c'était la vie de Jeanne d'Arc qui se déroulait; une autre fois, les premières scènes de l'histoire sainte d'après les gravures de Gustave Doré, et tels ont commencé par aller à ce qu'ils appelaient « la messe du cinéma » qui, plus tard, sont venus aux pratiques chrétiennes.

De fait, sur les cent trente assistants de la messe dominicale, il y avait cent vingt-trois femmes. Les hommes ne dépassaient pas encore le chiffre de sept, en 1912. Or il y a un an, — le 15 février 1920, — lors d'une visite solennelle de Mgr Roland-Gosselin, non seulement les hommes du Petit-Ivry se pressaient en grand nombre à l'appel de leur pasteur pour recevoir l'auxiliaire du cardinal dans l'église Notre-Dame de l'Espérance, mais les conseillers municipaux du quartier étaient à leur tête et l'évêque les félicitait du bel exemple qu'ils donnaient d'union sacrée.

Victimes de la mitraille sous laquelle cette union s'est

cimentée et qui a fauché cent dix ecclésiastiques de ce diocèse, beaucoup de jeunes vicaires de ces paroisses suburbaines ou des quartiers excentriques sont morts à l'ennemi, depuis ceux de Plaisance et du Perreux en août 1914 jusqu'à celui de Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières, adjudant d'infanterie, deux fois cité à l'ordre du corps d'armée, qui fut tué en octobre 1918. Le curé de cette même paroisse, mobilisé lui aussi, envoyait des premières lignes, où lui aussi fut plusieurs fois cité pour sa bravoure, de pressants appels à la charité en faveur de ses œuvres parisiennes.

Ces apostolats, depuis quinze ans, n'ont pas été interrompus: à Saint-Joseph des Quatre-Routes, parmi les chiffonniers, entre Colombes et Asnières; à Pavillon-sous-Bois, sur l'emplacement de l'ancienne forêt de Bondy, où le prêtre commença par dire la messe devant un autel dressé dans sa salle à manger; à Villeneuve-la-Garenne, où il la célébra durant neuf mois (1913) dans le salon du presbytère. Ici, après avoir peu à peu abattu les cloisons des pièces voisines pour recevoir les assistants, il installa son « église » dans une ancienne teinturerie, aux murs tachés, aux vitres dépolies par la poussière, son patronage des garçons dans un hangar, celui des filles dans une écurie, où l'on voyait encore les mangeoires. Là aussi le curé se servit de « conférences avec projections, » pour aider le dimanche, dans un grenier, à l'enseignement du catéchisme.

Quand l'abbé Fontaine, l'ami de Huysmans qui l'assista dans sa dernière maladie, débarqua à Clichy, personne le dimanche n'assistait à sa messe; aujourd'hui, l'église, agrandie, ne désemplit pas. Quand fut instituée une messe réservée aux hommes, il en vint trois; le dimanche suivant, il n'y en avait qu'un; il informa le curé de n'avoir plus à se déranger. Aujourd'hui, une nombreuse confrérie du Saint-Sacrement se rassemble aux offices paroissiaux. La moisson d'âmes est plus ou moins abondante, elle est plus ou moins lente à mûrir, suivant la nature de la population; mais partout où le prêtre vient au peuple, la main tendue, le cœur ouvert, sans aucune arrière-pensée politique surtout, pour se dévouer à son service au nom du Dieu vivant dont il lui découvre l'existence, le peuple écoute cet homme avec surprise, puis avec sympathie, et bientôt avec confiance.

Sur les limites de Plaisance, de Montrouge et de Vaugirard, à la place où s'élève l'église de Notre-Dame du Rosaire, était il y a trente ans un long et infect couloir, la cité Girodet, où grouillait dans une terrible promiscuité une horde de miséreux. Une institutrice de soixante ans, sans fortune, conçut le projet d'évangéliser le quartier où une seule famille se dérangeait pour aller à la paroisse trop éloignée. Son école, ouverte dans une boutique, fut d'abord fréquentée par 6 enfants; quelques semaines après, le nombre augmenta, puis une salle fut transformée le dimanche en chapelle.

L'abbé Solange-Bodin, assisté peu après de l'abbé Boyreau, envoyé pour fonder dans ce pays infidèle une mission qui prit le titre de « chrétienté, » se met à l'œuvre. Les enfants d'abord vinrent seuls, on atteignit ensuite des parents et, d'une année à l'autre, leur chiffre grandit. Les « persévérants » des patronages formèrent un noyau de vrais fidèles instruits et, suivant la forte expression du saint curé, « non pas seulement pratiquants, ce qui est peu de chose, mais vivant leur christianisme. » Aujourd'hui, l'école compte 600 filles et 12 maîtresses. Les patronages réunissent 1 500 enfants; des cours professionnels, des cercles d'hommes et d'apprentis, des mutualités, des œuvres de toute sorte, sont groupés autour de la paroisse érigée en 1911.

Grâce au travail d'apostolat qui s'est fait depuis, le quartier a changé d'esprit. D'hostile ou indifférent, il est actuellement bienveillant aux choses religieuses. La transformation de la population comme tenue extérieure, comme mentalité, comme niveau moral, est étonnante. Les familles organisées sont plus nombreuses, les unions libres plus rares, le nombre des baptêmes a presque triplé, l'ascension est constante. Malheureusement, la population est nomade, la moitié, les deux tiers peut-être, changent de logement chaque année. La mise à jour de son livre d'âmes est ici pour le prêtre un grand travail. Quand il commence à atteindre une famille, quand il a élevé des enfants pendant quatre ou cinq ans, il les voit s'éloigner, remplacés par d'autres, et son travail est à recommencer.

Ce va-et-vient continuel, grand obstacle pour obtenir des résultats étendus, désole bien des curés de la banlieue parisienne. Celui du Kremlin-Bicêtre, M. Aigouy, déplore que les gens ne fassent souvent que passer dans sa paroisse, où il n'existe

ni grande industrie, ni attrait. Pour ce qui est de l'attrait, le curé du Kremlin-Bicêtre devait lui-même en éprouver un solide pour cette commune, puisqu'il ne l'a pas quittée depuis vingt-cinq ans, bien qu'il eût reçu des autorités locales un accueil peu engageant. C'est à sa soutane qu'en voulait, vers 1901, le maire de cette ville d'aujourd'hui 15 000 âmes, lorsqu'il interdit sur son territoire le port du costume ecclésiastique, par un ukase municipal dont la France entière s'amusa. Un procès s'ensuivit, devant la justice de paix de Villejust, où le curé eut gain de cause.

D'autres difficultés surgirent à l'occasion du modeste hangar, où il avait débuté par une messe dite devant quatre personnes et servie par un garçon de onze ans qui n'était pas baptisé. Sur cette « chapelle, » fermée une première fois par le maire, sous prétexte qu'elle avait été ouverte sans autorisation, les scellés furent apposés de nouveau sous le ministère Combes (1904). Ils y restèrent près de deux ans jusqu'à la loi de Séparation. Durant la clôture, les fidèles, qui ne pouvaient plus pénétrer dans l'intérieur, se réunissaient à la porte du sanctuaire, au pied d'une statue érigée sur trois planches, — la « Vierge des Persécutés, » disaient-ils, — pour écouter des sermons et chanter des cantiques.

Cette chapelle sert aujourd'hui d'annexe à l'église paroissiale, construite près de là dans un terrain beaucoup plus vaste, où, sur une ancienne carrière comblée et assainie, se trouvent aussi les écoles, les patronages, la salle des fêtes. Plus loin sont les jardins ouvriers, concédés gratuitement aux familles comptant au moins quatre enfants, sous la condition que chacune élèvera une tonnelle, parce que « la tonnelle » devient en été le lieu de réunion de tous. On y prend le repas du soir et l'ouvrier perd ainsi l'habitude du cabaret. Comme il n'existe aucun lien de principe entre la culture des légumes et la fréquentation des sacrements, que l'on ne demande pas de « billet de confession » pour distribuer les jardins et qu'il n'est tenu compte que des besoins des familles nombreuses, plusieurs se souciaient fort peu de l'église. Seulement, les graines potagères n'ont pas été seules à pousser ; à prendre un contact amical avec le prêtre, sans que celui-ci ait été le premier à en parler, on a songé à lui demander de régulariser bien des unions libres et de baptiser les enfants.

VI

Prendre contact! C'était là bien souvent que gisait la difficulté. Le missionnaire de l'Afrique trouvait moyen d'entrer en relations avec des sauvages dont il ne parlait même pas la langue ; comment le clergé français eût-il eu de l'influence sur les incrédules, puisqu'il n'avait avec eux aucun rapport, et semblait ne savoir comment s'y prendre pour en créer, ou ne pas oser le faire ?

La laïcisation de l'enseignement primaire avait beaucoup servi à développer le zèle du prêtre ; son action personnelle était plus grande, mais elle s'exerçait toujours dans une sphère restreinte. Or, les diverses mesures prises par l'État ont puissamment aidé les clercs à sortir de leur milieu ; le service militaire des séminaristes ne les a pas seulement dépouillés de leur timidité, il a eu ce résultat d'introduire des apôtres à la caserne, des apôtres en capote bleue, bien plus nombreux, bien plus près des camarades que les anciens aumôniers en soutane précédemment supprimés.

L'un de ces séminaristes soldats prêtait un jour son Évangile à un voisin de chambrée qui, par désœuvrement et faute de mieux, se résigne à lire le petit livre, s'y intéresse comme à un roman, l'achève et objecte cependant, avec scepticisme, que « tout cela sans doute n'est pas vrai. » — « C'est la vérité même, » riposte le prêteur, qui part de là pour commenter la vie et la doctrine de Jésus-Christ. — « Ah! dit le camarade, rêveur, après un silence, mais alors, c'était un type épatant! »

Au moment où fut votée la loi sur le service armé du clergé, Jules Simon, qui combattit le projet, disait plaisamment en manière de critique : « Si ma fille se confesse, j'aime autant que ce ne soit pas à un caporal. » Il avait tort ; ce « caporal » a trouvé des pénitents qu'un ecclésiastique ordinaire n'eût point recrutés. Et, pour s'être exercé durant ces dernières années, dans des conditions qui ne rappelaient guère la sacristie, son ministère n'a pas été moins apostolique : assis à l'écart dans une vaste grange où cantonne la compagnie d'infanterie, un prêtre-fantassin confesse un poilu agenouillé ; mais le tapage à l'autre bout est tel qu'on a peine à s'entendre. Si bien qu'impatienté, le confesseur se soulève à demi sur sa chaise et,

faisant un cornet de ses mains : « Eh ! là-bas ! ta g... ! » puis il se penche de nouveau vers son camarade, s'absorbe et se recueille pour le prononcé de l'absolution.

On croyait beaucoup naguère, non seulement parmi les non-catholiques qui ne voyaient dans les séminaristes que des « paysans réfractaires aux armes, » mais même dans les milieux dévots, qu'une stricte claustration, loin du monde, était nécessaire à la solidité des vocations. Les plus grands, les plus libres esprits partagèrent cette erreur : tout en citant le cas de petits séminaires, où tel cours, qui comptait en quatrième 44 élèves, n'avait fourni que 4 prêtres ; tout en notant que, de tel collège religieux qui instruisait 400 élèves, il n'était sorti en dix ans qu'une seule vocation ecclésiastique, Taine estimait que, pour créer des prêtres, « il fallait les prendre dans les milieux *où la lumière et le bruit du siècle* ne pénètrent pas, où l'on ne lit point le journal, même d'un sou, où les vocations peuvent se consolider tout d'une pièce. Elles risquent moins d'être ébranlées ou contrariées par la curiosité, le raisonnement et le doute, par les idées modernes, les influences dissolvantes, les conversations libres, la comparaison des carrières, les haussements d'épaules d'un voisin esprit fort. »

Ce qu'énonçait ainsi, comme vérité psychologique, un penseur illustre dégagé de tout parti pris, des politiques passionnés le traduisirent au profit de leurs idées par la formule, fort en vogue à l'époque, des « curés sac-au-dos. » Les effets, on l'a vu, ont été tout contraires, à la caserne en temps de paix, puis en temps de guerre sur le champ de bataille, où les « curés sac-au-dos » ont conquis de vive force l'estime de leurs adversaires. Un des plus enragés, témoin de l'héroïsme de ces prêtres, ne put s'empêcher un jour de dire : « Ces cochons-là ! Ils font exprès de se faire tuer ! » Ils l'ont fait avec simplicité, comme se font suivant le caractère moderne les plus belles choses.

La *séparation d'avec l'État* avait développé *l'union avec les paroissiens*, en forçant le curé, pour quêter son denier du culte, à pénétrer davantage dans le monde ; le monde avait fait plus ample connaissance avec cet homme, obligé de vivre plus sévèrement que les autres hommes et qui, pauvre lui-même, se chargeait par fonction du soin des misérables. Cependant, certaines portes lui restaient fermées au village ; le bivouac, la tranchée, l'ambulance, ont emmêlé beaucoup d'âmes qui

s'ignoraient. A révéler la sienne, le prêtre avait tout à gagner.

Est-ce parce que le sentiment public a évolué à son égard; n'est-ce pas simplement par un souci légitime de politique française, obligée *pour des vues purement laïques* de faire de l'Évangile un article d'exportation, que notre pays a jugé bon de renouer des rapports diplomatiques avec le Saint-Siège? Peu importe aux catholiques, qui ne demandent ni faveur, ni argent, mais liberté seule et le droit commun, c'est-à-dire l'égalité, pour leur association et pour eux-mêmes, avec les autres associations et les autres citoyens.

Quels fruits peuvent-ils espérer du régime futur : celui des croyants français confédérés et syndiqués comme une honnête corporation non subventionnée? Tout dépendra de leur nombre et de leur zèle; il faut donc savoir d'abord combien la religion catholique compte en France de fidèles effectifs?

GEORGES D'AVENEL.

(A suivre.)

JEAN DE LA FONTAINE

COURS LIBRE PROFESSÉ A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

QUATRIÈME ET CINQUIÈME LEÇONS (1)

III. — PSYCHÉ. — LES AMIS DE LA FONTAINE

I. — LA PROMENADE A VERSAILLES

Il y a dans *Psyché* un roman, une description des jardins de Versailles et un dialogue platonicien.

Le roman coûta beaucoup de peine à La Fontaine. Apulée lui avait fourni la matière. « Il ne restoit donc, dit-il, que la forme, c'est-à-dire les paroles, et d'amener de la prose à quelque point de perfection; il ne semble pas que ce soit une chose fort mal aisée, c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûta autant que les vers; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. » Il fut récompensé de sa peine : la prose de *Psyché* est la plus pure, la plus limpide qu'il ait jamais écrite; elle est pareille à ce canal qui traverse les prairies aux abords du temple de Vénus, « d'une eau si transparente qu'un atome se fût vu au fond. » Autre difficulté : les personnages du roman demandaient « quelque chose de galant, » tandis que leurs aventures exigeaient « quelque chose d'héroïque et de relevé. » Impossible de faire alterner le *galant* et l'*héroïque :* « l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons; » il fallait donc trouver un « tempérament, » considérer « le goût du siècle, » chercher « du galant et de la plaisanterie. » — « Quand il ne

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet.

l'auroit pas fallu, ajoute-t-il, mon inclination m'y portoit, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance. » Jamais auteur ne s'est plus sincèrement confessé. Ce sont les disparates qui parfois nous charment, parfois nous rebutent dans *Psyché*, aventure d'une princesse trop curieuse contée par un Champenois qui a, tout à la fois, le goût de la nature et un vif sentiment de la beauté grecque, histoire un peu lente qui mêle aux malices d'un vieux fabliau le merveilleux des *Mille et une Nuits* et dont on ne sait jamais si le décor représente les bords de la Marne ou ceux de l'Ilissus.

La description des jardins de Versailles, entremêlée des éloges de Louis XIV et de Colbert, « l'âme de ces merveilles, » fut probablement composée peu de temps avant la publication. Le Roi avait autorisé La Fontaine à dédier ses *Fables* au Dauphin et lui avait accordé audience. Ce jour-là, dit-on, La Fontaine aurait visité les appartements et les jardins du château sous la conduite de Bontemps, le premier valet de chambre. Peut-être, à la suite du présent que lui fit alors le Roi, crut-il que Colbert consentirait à l'inscrire sur la liste des pensions : de là son zèle à célébrer les merveilles de Versailles.

Le descriptif n'était pas son affaire. Sauf quelques vers heureux, la peinture de Versailles est aussi froide que celle de Vaux ou de Richelieu; elle n'a même pas le mérite d'être fidèle. Chez le Roi, comme chez le surintendant, il représenta les lieux dans l'état où ils devaient être plus tard. Or, Louis XIV ne cessa de remanier les plans de ses architectes et de ses jardiniers, si bien qu'il fit mentir les poètes et les graveurs trop pressés de travailler pour la postérité.

Quant à l'entretien des quatre poètes dans le parc de Versailles, on ne saurait lui assigner une date précise. Les promeneurs ont sous les yeux le théâtre et la galerie improvisés le 16 mai 1664 pour le divertissement des *Plaisirs de l'île enchantée;* donc la fête était assez récente ; mais ils parlent aussi d'*Andromaque* représentée seulement en 1667. Tout fait croire cependant que cette promenade n'est pas une fiction, que ces conversations ont été réellement tenues. Caprice ou distraction, La Fontaine a dû modifier certains propos et certaines circonstances.

Quatre amis dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur

nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient pas à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siècle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement.

Ces réunions, on les connaît. Elles se tenaient soit dans une chambre que Boileau avait louée tout exprès dans la rue du Colombier, soit à la *Croix de Lorraine*, au *Mouton Blanc*, à la *Pomme de pin*, ou dans quelque autre cabaret cher à cet ivrogne de Chapelle.

Il est facile de lever les masques. Dans le roman, les quatre amis s'appellent Polyphile, Acante, Ariste et Gélaste. Le premier est La Fontaine lui-même, le second Racine, le troisième Boileau. Quant à Gélaste, on a hésité. Tout de suite on a pensé à Molière, car Gélaste se fait l'avocat du comique contre les défenseurs du tragique. Mais on observe qu'au cours de la causerie il est fait allusion à *Andromaque* jouée en 1667 : or, à cette date, Racine et Molière sont brouillés depuis deux ans : si Racine est Acante, Molière ne peut être Gélaste. L'argument ne serait pas décisif, si l'on admettait qu'il entre un peu de fantaisie dans le récit de La Fontaine. Mais la façon frivole et triviale dont bouffonne Gélaste, jure trop avec ce que nous savons du caractère et de l'humeur de Molière. Écartons Molière : Gélaste, c'est Chapelle. Boileau, Racine et La Fontaine s'accommodaient volontiers de la verve de ce garçon d'esprit, dont les saillies grossières animaient la conversation, excitaient la dispute. La scène eût été plus belle si Molière avait été de la partie, et la présence de Chapelle trouble un peu la magnificence du tableau. Résignons-nous. Quant à croire, — on l'a soutenu, — que La Fontaine n'a point voulu tracer de portraits, mais des « types, »

personnifier des « tendances, » que lui-même s'est en quelque sorte dédoublé dans les personnages d'Acante et de Polyphile, l'interprétation paraît trop subtile si l'on se reporte aux premières lignes de *Psyché* qui désignent clairement les habitués des réunions de la rue du Colombier.

La Fontaine (nous donnons désormais son nom véritable à chacun des quatre amis) vient d'écrire les *Aventures de Psyché*. Il y a longtemps travaillé sans en parler à personne. Un jour il a communiqué son dessein à ses amis, et ceux-ci lui ont donné des avis « dont il prit ce qui lui plut. » Puis, l'ouvrage terminé, il demande jour et rendez-vous pour le lire.

Racine ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors la ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent : on ne les viendroit point interrompre, ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. La Fontaine lui ressembloit en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence que Racine avoit quelque chose de plus touchant, La Fontaine de plus fleuri. Des deux autres amis, Boileau et Chapelle, le premier étoit sérieux sans être incommode, l'autre étoit fort gai.

On approuve la proposition de Racine. Boileau annonce qu'il y a de « nouveaux embellissements à Versailles ; » on ira les voir, et l'on partira matin afin d'avoir le loisir de se promener... « Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle : c'étoit pendant le dernier automne. »

Les quatre amis arrivent à Versailles de fort bonne heure. Ils vont visiter la Ménagerie où ils admirent des grues de Numidie et des pélicans, puis font un tour à l'Orangerie où Racine se met à réciter quelques couplets à la gloire des orangers et des jasmins, couplets médiocres dont on ne sait s'ils sont de lui ou une malheureuse invention de La Fontaine.

Tout en dînant, ils célèbrent la gloire de Louis XIV, créateur de tant de merveilles. On leur montre l'intérieur du palais, et ils s'arrêtent longtemps à contempler les meubles et les tapisseries de la chambre du Roi. Du château ils passent dans le jardin et obtiennent qu'on les laisse dans la grotte de Thétis, immense salle de rocaille où, parmi les cascades et les jets

d'eau, se dressent l'Apollon de Girardon et les Chevaux de Marsy. Dans un coin de la grotte, ils s'assoient autour de La Fontaine qui prend son cahier, tousse et commence les *Aventures de Psyché.*

Parvenu à l'endroit où Psyché, en laissant tomber une goutte d'huile enflammée, vient de réveiller Cupidon, La Fontaine s'arrête, prétextant que la suite exciterait des larmes :

Vous verrez souffrir une belle, et vous pleurerez pour peu que j'y contribue. — Eh bien ! repartit Racine, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous !...

Indignation de Chapelle qui n'a aucun goût pour le pathétique : La Fontaine aurait tort de changer de ton, il n'a qu'à continuer comme il a commencé. Une discussion va s'engager, mais Racine exhorte ses amis à retourner dans le jardin :

Le grand chaud étant passé, dit-il, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin... Quant à Chapelle, il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psyché que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire : nous nous assoirons sur l'herbe menue pour écouter La Fontaine, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre.

On se lève. Mais une fois sorti de la grotte, Chapelle n'en veut pas démordre : il soutient la supériorité du rire et de la comédie contre Racine, qui défend la pitié et la tragédie. Boileau plaide la même cause. Chapelle déclare qu'il n'est pas convaincu. Cependant, après avoir admiré les bassins et le canal, les quatre amis finissent par s'asseoir sur un gazon qui borde une « goulette. » La Fontaine achève de conter les malheurs de Psyché jusqu'au pardon de Vénus, et termine par un hymne à la Volupté, fille de Psyché et de l'Amour. Boileau fait mine de reprendre la controverse en louant les endroits du récit où La Fontaine a tâché d'exciter la compassion.

— Ce que vous dites est fort vrai, repartit Racine ; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé et

surtout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. En effet, il y avoit très longtemps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques... On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis, la lune étant dans son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

Cette partie de campagne, ces badauderies dans les allées de Versailles, ces disputes littéraires qui composent les intermèdes de *Psyché*, quelle charmante et vivante peinture de La Fontaine et de ses amis!

II. — L'ÉPICURISME DE LA FONTAINE

D'abord de La Fontaine; car, dans l'hymne à la Volupté par où se termine le récit des aventures de Psyché, il fait, avec une sorte d'enivrement, l'aveu de son épicurisme :

Volupté, volupté qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

Le dessin de cet hymne, ajoute-t-il, « ne déplut pas tout à fait à ses trois amis. » En effet, par la flexibilité de la période poétique, par l'harmonie des mots, par l'allégresse du rythme, de tels vers étaient faits pour ravir Racine et contenter Boileau. Jamais La Fontaine n'a déployé avec plus de grâce son « doux et tendre enthousiasme (1); » jamais il n'a mieux dévoilé le fond de son âme diverse et heureuse.

Il a aimé *le jeu*, quoiqu'il ait parfois tenté de le nier; mais, cette fois, l'élan d'un vers admirable l'a forcé de ne rien cacher.

(1) Joubert.

Il a aimé *l'amour*, et les années s'écouleront sans que jamais il y renonce.

Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer (1)?

Vaine inquiétude! C'est à soixante et onze ans seulement qu'il aura passé le temps d'aimer.

Il a aimé *les livres*. Il les a aimés pour le plaisir de les lire, non comme un indigent qui va à la picorée ramasser des sujets, des pensées et des mots. Sans doute il y trouvera tout cela, mais sans jamais le chercher. Le plus original de nos poètes est peut-être celui qui a le plus emprunté aux anciens et aux modernes. La merveille est que, de ses imitations, de ses réminiscences, de ses larcins, il fit toujours du La Fontaine. C'est parce qu'il a *aimé* à la passion Platon, Horace, Ovide, Boccace, l'Arioste, Marot, Rabelais et cent autres qu'il a pu, de leur suc, composer un miel dont la saveur est délectable et singulière.

Il a aimé *la musique*. Toute sa vie il rime des chansons. Un jour, Lulli vient lui demander de composer une *Daphné*, puis préfère mettre en musique l'*Alceste* de Quinault, et le librettiste déçu se venge dans une satire sanglante; mais échappe-t-on à son destin? celui de La Fontaine était d'être éternellement mystifié :

Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des Neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Être dupe; il le fut et le sera toujours.

Un peu plus tard il commencera une *Galatée* qu'il n'achèvera pas, mais dont une jolie chanson sera mise en musique par le célèbre Lambert. Enfin dans sa vieillesse il écrira *Astrée*, tragédie lyrique, pour Colasse, le gendre de Lulli. Cependant l'opéra n'est point ce qu'il aime, et, dans une épître à son ami de Nyert, il nous dit quelle musique lui plaît. Il juge risible toute la machinerie de l'opéra; il ne goûte pas le mélange de drame, de ballet et de symphonie qui est devenu la règle du genre. Ce

(1) *Les deux Pigeons*.

qu'il préfère à toutes ces pompes et à tout ce fracas, c'est la musique d'autrefois, et il énumère tous les virtuoses qui l'ont jadis enchanté. Éternelle plainte du vieux mélomane évoquant ses souvenirs de jeunesse! Heureusement qu'en ces jours de carême où il écrit, il pourra se dispenser d'aller entendre *Isis*, le dernier ouvrage de Lulli.

Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain faire une station :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux-arts également savante,
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains.
De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique.

L'« aimable enfant » avait alors quinze ans et était l'amie particulière de M. de Nyert.

Il a aimé *la ville*. — Il a pu chanter la solitude et lui trouver une « douceur secrète ; » mais il ne se déplaisait ni dans le monde ni dans le bruit : n'avait-il pas toujours le refuge de ses songeries ? A Château-Thierry, il faisait sa partie dans le chœur des rieurs du Beau-Richard. A Paris, il se divertissait dans les compagnies variées où le menaient, soit le hasard des rencontres, soit le caprice de son humeur, aussi à son aise dans un cabaret avec Racine et Chapelle que dans le salon de Mme de La Fayette, chez Mme de la Sablière que chez Mlle de Champmeslé, car il était, dit l'abbé d'Olivet, « toujours plein de respect pour les femmes, donnant de grandes louanges à celles qui avoient de la raison, et ne témoignant jamais de mépris à celles qui en manquoient. » La Bruyère le représente, il est vrai, comme « grossier, lourd, stupide, » incapable de parler ; mais La Bruyère tient à faire éclater le contraste entre l'extérieur et le génie de La Fontaine ; il appuie sur le trait. C'est encore d'Olivet qui écrit : « Que le discours vînt à s'animer par quelque agréable dispute, surtout à table, alors il s'échauffoit véritablement, ses yeux s'allumoient. »

Il a aimé la *campagne* : là-dessus nous avons tout dit.

Oui il a *tout* aimé, car « il vole à tout sujet. » Sa maxime est « diversité : » il la pratique dans son œuvre ; point de genre poétique où il ne s'aventura, il commence même une tragédie ; il

la pratique aussi dans sa conduite... ou, si vous le préférez, dans son inconduite : n'y revenons plus.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Le voilà tout entier. Le nom de Polyphile dont il s'affuble dans *Psyché*, blasonne son génie et sa vie.

III. — LA FONTAINE ET BOILEAU

« Ariste (Boileau) était sérieux sans être incommode. » — Sérieux, Boileau ne l'était guère quand La Fontaine se lia avec lui : tout comme Racine, il allait au cabaret « deux ou trois fois le jour, » et tout comme Racine, il aurait pu écrire à La Fontaine : « J'ai été loup avec vous et avec les autres loups, vos confrères. » Mais, entre Racine et Chapelle, Despréaux, surtout aux yeux de La Fontaine, devait passer pour un Caton.

De son amitié et de son admiration Boileau donna bientôt une belle preuve à La Fontaine. Les premiers contes venaient de paraître, parmi lesquels celui de *Joconde* d'après l'Arioste. Un certain Bouillon, secrétaire du cabinet de feu M. le Duc d'Orléans, avait rimé la même nouvelle. Une dispute s'était élevée : les uns préféraient Bouillon, les autres La Fontaine. Appelé à juger le différend, Molière s'était, on ne sait pourquoi, récusé. Boileau écrivit en faveur de son ami une *Dissertation* spirituelle et probante. Il mettait même le récit de La Fontaine au-dessus de celui de l'Arioste : « Un homme, disait-il, formé comme je vois bien qu'il est au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances italiennes et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel. » Il le louait de montrer « une certaine naïveté de langage que peu de gens connaissent, » de posséder « le *molle* et le *facetum* qu'Horace attribue à Virgile, » puis de main de maître il exécutait Bouillon.

Rien ne devait altérer cette amitié. On a reproché à Boileau d'avoir passé la Fable sous silence dans son *Art poétique*, et l'on a donné de cette omission des raisons littéraires ou politiques, bonnes ou mauvaises : La Fontaine fut sans doute le dernier à s'en plaindre, si même il s'en aperçut. Quand il se présenta à l'Académie française, le Roi refusa de ratifier sa nomination, tant que l'Académie n'aurait pas élu Boileau : il conçut quelque

chagrin de sa mésaventure, il y fit allusion jusque dans son discours de réception; mais point de rancune, il en fut toujours incapable. Par la liberté de son humeur, la variété de ses goûts, son amour du vieux langage, sa fidélité à la tradition gauloise, il dut plus d'une fois scandaliser Boileau, à mesure que celui-ci affirmait avec plus de certitude les maximes de sa grande réforme ; mais rien ne prévalut contre les souvenirs de jeunesse : leur liaison se resserra encore, lorsqu'aux approches de la mort, La Fontaine se convertit.

IV. — LA FONTAINE ET RACINE

On ne sait au juste comment se noua l'amitié de La Fontaine et de Racine. On a découvert qu'ils étaient, par alliance, cousins éloignés, très éloignés, la famille de Mlle de La Fontaine, les Héricart, de La Ferté-Milon, étant apparentés aux Racine. D'autre part un Pintrel avait été parrain du père de Jean Racine, et les Pintrel étaient parents de Jean de La Fontaine. Enfin un Vitart fut procureur à Château-Thierry, et les Vitart étaient cousins de Racine. Bref, gens de Chaùry et gens de La Ferté étaient « pays, » et il n'est pas impossible que Jean de La Fontaine et Jean Racine se soient d'abord rencontrés chez les Héricart ou bien chez les Vitart.

Quoi qu'il en soit, le 11 novembre 1661, d'Uzès où il est allé à la recherche d'un bénéfice ecclésiastique, Racine écrit à son ami qu'il songe à lui, « autant qu'il le faisait, lorsqu'ils se voyaient tous les jours. » Il faut donc faire remonter leur liaison au temps où, sortant du collège d'Harcourt, Racine commençait à s'émanciper et à oublier les leçons de Port-Royal.

Les deux lettres, les seules que nous possédions, de Racine à La Fontaine nous font voir quelles relations s'étaient, dès lors, établies entre eux. La Fontaine est l'aîné de dix-huit ans; mais, avec cet éternel enfant, les années ne comptent guère; puis ils ont ensemble déjà tant déambulé, comme dit l'écolier limousin, *par les compites et les quadrivies de l'urbe!* Chez Racine, cependant, la familiarité se tempère de la déférence qu'un apprenti rimeur doit à un poète déjà honoré de la faveur d'un surintendant et du suffrage des beaux esprits. Lestement il lui conte son voyage, et lui dépeint sans discrétion la beauté des Languedociennes :

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Il lui envoie de petits vers mythologiques de sa façon et lui soumet une « bagatelle, » les *Bains de Vénus*, sur laquelle il veut son opinion : « Jusque-là je suspends mon jugement, je n'ose rien croire de bon ou mauvais que vous n'y ayez pensé auparavant. » Et il ajoute : « Je fais la même prière à votre Académie de Château-Thierry, surtout à M[lle] de La Fontaine. Je ne lui demande aucune grâce, qu'elle les traite rigoureusement (1). » D'où l'on a conclu, un peu vite, qu'il y avait à Château-Thierry une Académie dans les règles, rivale de la célèbre Académie de Soissons, et que M[lle] de La Fontaine était une personne de goût dont les arrêts faisaient loi pour les poètes.

En échange, La Fontaine informe l'exilé de « tout ce qui se passe de mémorable sur le Parnasse. »

Racine rentre à Paris sans avoir obtenu le bénéfice qu'il convoitait : il se met à la chasse aux pensions, en même temps qu'il commence de fréquenter chez les comédiens, surtout chez les comédiennes. Il aborde le théâtre avec *la Thébaïde*. C'est alors qu'il fait la connaissance de Boileau, — un lien de plus entre lui et La Fontaine.

Au cours de leur promenade à Versailles, nous avons vu l'intimité des trois amis. Quelques années plus tard, nous les retrouvons chez la Champmeslé, où Racine fait les honneurs du logis.

La Fontaine est de ces « diableries, » comme dit M[me] de Sévigné, de ces soupers joyeux que Despréaux assagi rappellera à Racine pénitent, lorsqu'il lui demandera si boire du vin de Pantin « ne serait pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Champmeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues, vous savez aux dépens de qui. » Sur les maîtres et les hôtes de la maison personne ne nous renseignera mieux que La Fontaine. De la comédienne dont Racine est épris, jamais portrait ne vaudra celui qu'on lit en tête de *Belphégor*.

Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?

(1) Lettre de Racine à La Fontaine, 4 juillet 1662.

Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
. . . .
Vous auriez eu mon âme toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire!

Et la lettre charmante où il la charge de rappeler à Racine sa promesse de lui écrire et où il exprime avec tant de grâce sa tristesse d'être loin d'elle, à Château-Thierry!

Quand Racine eut dit adieu à l'actrice et au théâtre, La Fontaine resta fidèle au ménage Champmeslé, car il avait autant d'amitié pour le mari que de tendresse pour la femme. Quant aux successeurs de Racine, il s'en accommodait sans chagrin. De la campagne il écrivait à la comédienne :

Quant à vous, Mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites : je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au Roi de France et à Mlle de Champmeslé... Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgrâces de M. de La Fare? et M. de Tonnerre (c'était lui qui, selon une épigramme du temps, avait *déraciné* Racine) rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain? Il ne sauroit plus en faire de grand après l'acquisition de vos bonnes grâces... Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards.

Et pas un mot pour M. de Champmeslé! Pourtant ce tragédien « bel homme, l'air noble, extrêmement poli, » qui, sur la scène, jouait les rois et, au logis, bouffonnait et buvait sec, en usait cordialement avec le poète. Il lui demanda même sa collaboration. Il découpa le scenario d'une farce dans le *Roman comique* de Scarron : La Fontaine écrivit les vers, et ce fut *Ragotin*, comédie en cinq actes. Il mit ensuite sur la scène l'éternelle histoire du tuteur jaloux et dupé : La Fontaine habilla cette banalité d'une versification dont la verve fait songer à Regnard, et ce fut le *Florentin*, comédie en un acte. Enfin il

cousit ensemble deux contes de La Fontaine, *les Oies du Frère Philippe* et *la Coupe enchantée* et pria l'auteur lui-même de mettre le tout en prose, singulière besogne pour le poète : celui-ci s'en acquitta avec l'art le plus délicat et le plus ingénieux. C'était ainsi que M. de Champmeslé se consolait avec La Fontaine du départ et de la conversion de Racine.

De son côté, Racine demeurait tendrement attaché à son vieil ami, qui, avec son incurable indolence, oubliait parfois de lui écrire. L'autre alléguait sa paresse et finissait par envoyer ses derniers vers en y joignant cette charmante recommandation : « Ne les montrez à personne, car Mme de la Sablière ne les a pas encore vus. » Pour un mot pareil, que Racine n'eût-il pardonné à La Fontaine? Nous le retrouverons au lit de mort de son ami.

V. — LA FONTAINE ET MOLIÈRE

Molière n'était pas à Versailles parmi les auditeurs de *Psyché*, mais il avait été, lui aussi, des premières réunions de la rue du Colombier. Tout le devait rapprocher de La Fontaine; ils étaient du même âge; ils avaient l'un et l'autre le goût large et libre de ceux qui avaient eu vingt ans au temps de la Fronde. Ces années de trouble et de licence, quiconque les avait vécues en garda je ne sais quoi d'original, d'aventureux, d'irrégulier, que n'effaça jamais la puissante discipline de l'âge suivant. Sous Louis XIV on reconnaîtra toujours les hommes de la Régence, non seulement les acteurs de la tragi-comédie politique, mais aussi les poètes qui, comme La Fontaine, rêvaient alors dans les champs, ou, comme Molière, pratiquaient au fond des provinces le dur métier de comédien ambulant. Enfin tous deux, si différents que fussent leurs génies, avaient les mêmes pensées sur les hommes et sur la vie; ils étaient les adeptes de la même philosophie, ils étaient les dévots de la nature, ils adoraient Épicure que, dans son hymne à la Volupté, La Fontaine nommait « le plus bel esprit de la Grèce. »

Racine rompit très vite avec Molière pour une misérable querelle de théâtre ; mais au fond, il devait approuver toutes les réserves sous lesquelles Boileau consentait à admirer Molière. Ces réserves, La Fontaine n'y pouvait rien comprendre. Ce n'est pas lui qui eût reproché à Molière d'être « trop ami du peuple, »

de « faire grimacer ses figures, » et dans l'auteur de *Scapin* il eût sans scrupule reconnu celui du *Misanthrope*. Aussi bien, après la représentation des *Fâcheux* à Vaux, écrivait-il à Maucroix :

C'est un ouvrage de Molière :
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.

. . . .

J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence ?

. . . .

Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Molière non plus ne s'est pas trompé sur La Fontaine. « Nos beaux esprits, disait-il en parlant de Racine et de Despréaux, ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. » Et quand Molière mourut, le bonhomme fit une épitaphe qui commence ainsi :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.

VI. — QUELQUES AUTRES AMITIÉS DE LA FONTAINE.

La Fontaine eut beaucoup d'autres amis moins illustres que Molière, Racine et Boileau. Ce fut d'abord Chapelle qui, pour avoir été le compagnon de trois grands poètes, est immortel : « tout aviné qu'il est et chancelant, dit Sainte-Beuve, il se voit, bon gré mal gré, reconduit à la postérité d'où il s'écarte, donnant un bras à Molière et l'autre à Despréaux. » Puis des amis d'enfance, comme Maucroix, le plus cher de tous ; Pintrel, traducteur de Sénèque, pour lequel il met en vers français les vers des poètes cités par l'auteur latin ; Furetière, le seul avec lequel il se brouilla ; mais ce fut une brouille terrible. L'auteur du *Roman bourgeois* avait fait un *Dictionnaire* au mépris du privilège de l'Académie ; aussi l'Académie, dont il faisait partie, résolut-elle de l'exclure. Bien qu'ami du coupable, La Fontaine

vota l'exclusion. Furetière se vengea par une suite de factums où il traita son ancien ami d'*Arétin mitigé*, lui reprocha de choquer dans ses contes « les bonnes lois et notre religion, » incrimina ses mœurs, et s'en prit même au maître des eaux et forêts, affirmant que cet ignorant devait recourir au Dictionnaire universel pour connaître « ce que c'est que du bois en grume, qu'un bois marmenteau, qu'un bois de touche et plusieurs autres termes de son métier, qu'il n'a jamais su. » A quoi l'autre répondit en lui rappelant que Guilleragues l'avait un jour bâtonné :

Le bâton, dis-le nous, étoit-ce bois de grume
Ou bien du bois de marmenteau?

Aux amis de La Fontaine, il faudrait encore joindre La Rochefoucauld auquel il dédia deux fables, Mme de La Fayette, à laquelle il envoya une pièce charmante terminée par ce vers divin :

Je vous aime, aimez-moi toujours,

et surtout les deux femmes dont l'amitié charma la seconde partie de sa vie et dont nous parlerons bientôt : la duchesse de Bouillon et Mme de La Sablière.

Si, hormis ce hargneux de Furetière, tous ses amis et toutes ses amies restent fidèles à La Fontaine, c'est qu'il met à les conserver tout son cœur, tout son esprit. En amitié comme en amour, il est souvent ailleurs, mais ces absences se pardonnent plus facilement à un ami qu'à un amant. Après une fugue à Chaûry, à la campagne, chez Chloris, on le voyait revenir prévenant, complimenteur, les mains pleines des plus jolis cadeaux qu'un poète puisse faire à ceux qu'il aime : des dédicaces, des louanges, des vers charmants. Il savait l'art d'être ami. Là-dessus, comme sur le reste, c'est lui, toujours lui qu'il faut écouter : relisez *les Deux amis :* c'est une de ses plus belles fables, et elle nous livre le secret des douces affections qui entourèrent et consolèrent sa vie.

IV. — DEUX AMIES DE LA FONTAINE : LA DUCHESSE DE BOUILLON ET MADAME DE LA SABLIÈRE

I. — LES CONTES

Les *Contes* de La Fontaine sont, dit Ferdinand Brunetière, « un mauvais livre, à garder sous clef dans les bibliothèques. » Soit! encore que cette condamnation atteigne quelques nouvelles charmantes et point licencieuses, comme *Belphégor*, *la Matrone d'Éphèse, le Faucon*, qui est assurément un des ouvrages les plus délicats de La Fontaine. D'ailleurs, je me réserve d'entr'ouvrir parfois le volume interdit pour recueillir ce que le conteur y a dit de lui-même chemin faisant.

La Fontaine s'est efforcé de répondre aux reproches que certaines personnes lui adressaient au sujet de ses Contes. En tête du second recueil des *Contes et Nouvelles*, il a, en parfait dialecticien, discuté avec ses censeurs : pour avoir dans sa jeunesse fréquenté des théologiens à l'Oratoire et des jurisconsultes au Palais, il avait gardé l'habitude d'argumenter dans les règles. Dans cette plaidoirie, il démontre point par point qu'il n'a ni blessé la bienséance, puisqu'il n'a fait que se conformer aux lois du genre, ni offensé la morale, car la gaîté de ses contes ne saurait faire impression sur les âmes : « elle passe légèrement. » Il craindrait plutôt « une douce mélancolie où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation à l'amour. » Éternel argument des réalistes contre la littérature romanesque. On l'a aussi accusé « d'avoir fait tort aux femmes : » à quoi il riposte, goguenard, qu'il ne faut pas avoir peur « que les mariages ne soient à l'avenir moins fréquents et les maris plus fort sur leurs gardes. » Enfin, un autre jour, il ajoutera, cette fois en vers et en vers exquis :

J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné? Très peu de chose,
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal!
Contons, mais contons bien : c'est le point principal;
C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille.

. . . .

Les mères, les maris me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire?
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

A plusieurs reprises, il promit de ne plus écrire de contes : toujours il viola son serment. C'est qu'au fond, et de la meilleure foi du monde, il ne conçut jamais le danger de ces récits licencieux. Tant de naïveté nous surprend un peu : pour nous, l'ingéniosité raffinée avec laquelle il se sauve de l'obscénité par la gravelure, aggrave encore le scandale des Contes. Nul n'oserait maintenant lire à haute voix devant d'honnêtes femmes tel ou tel de ces petits poèmes. Qu'on appelle ce sentiment pudeur ou pruderie, il est aujourd'hui général : il était rare au temps où parurent les Contes, et nous tenons ici le meilleur argument que La Fontaine ait pu invoquer.

Il l'a invoqué dans son apologie, lorsqu'il a fait cette remarque : « Ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. » Non, ce n'était pas une faute de jugement. Quand Boileau montrait les agréments de *Joconde*, il ne disait rien du caractère licencieux de cette nouvelle. Quand Chapelain recevait le premier recueil de Contes, il félicitait l'auteur, et lui écrivait qu'à sa place « il se délasserait quelquefois de ses études graves entre les bras des muses gaillardes qui le traitaient si favorablement. » Relisez les lettres de Mme de Sévigné : vous verrez sur quel ton elle parle des *Oies de frère Philippe*, des *Rémois*, du *Petit Chien*, et de quel cœur elle loue Bussy d'avoir pris la défense de La Fontaine contre Furetière. D'ailleurs, les premiers Contes avaient paru en 1664 : c'était seulement onze ans plus tard qu'une sentence de police les venait interdire. Le jour où l'Académie délibéra sur la candidature de La Fontaine, l'un des académiciens, Rose, secrétaire du Roi, jeta sur la table des séances un exemplaire des *Contes* : l'Académie n'en élut pas moins La Fontaine à l'unanimité.

II. — LA DUCHESSE DE BOUILLON

Veut-on savoir dans quel climat propice fleurirent les *Contes*, il faut suivre le conteur chez la duchesse de Bouillon. On a dit que celle-ci lui avait inspiré la pensée d'écrire ces récits. Pure

légende : il en avait déjà composé quelques-uns avant de rencontrer la duchesse ; mais ce fut surtout chez elle qu'il put se croire autorisé à « entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. »

Des cinq nièces de Mazarin, Marie-Anne était la plus jeune. Elle n'avait pas sept ans lorsque le cardinal la fit venir en France. Par sa frimousse, sa verve, son jargon mêlé de français et d'italien, elle divertit la Reine et la Cour. Un jour son oncle lui fit ce que sa sœur Hortense appelle, dans ses *Mémoires*, « une plaisante galanterie. » L'historiette est un peu scabreuse, mais il est bon de savoir comment fut élevée la future duchesse de Bouillon.

Un jour, chez la Reine, Mazarin s'amusait à railler Marianne sur quelque galant qu'il prétendait qu'elle avait : il s'avisa à la fin de lui reprocher qu'elle était grosse. Le ressentiment qu'elle en témoigna la divertit si fort qu'on résolut de continuer à le lui dire. On lui rétrécissait ses habits de temps en temps, et on lui faisait accroire que c'était elle qui avait grossi. Cela dura autant qu'il fallait pour lui faire paraître la chose vraisemblable, mais elle n'en voulut rien croire et s'en défendit toujours avec beaucoup d'aigreur, quand un beau matin elle trouva un petit enfant entre ses draps. On ne saurait croire son étonnement et sa désolation à cette vue, puis tout à coup, elle s'écria : « Il n'y a donc qu'à la Vierge et moi à qui cela soit arrivé, car je n'ai point du tout eu de mal. » La Reine la vint consoler et voulut être marraine, ce dont le petit enfant se trouva fort bien ; toute la Cour vint se réjouir avec l'accouchée, qui finit par être fort contente ; on la pressa fort de nommer le père de l'enfant, et elle répondit d'un air mystérieux : « Ce ne peut être que le Roi ou le comte de Guiche, parce qu'il n'y a qu'eux qui m'aient baisée. »

L'année suivante, la petite écrivait à son oncle des lettres rimées qui faisaient la joie des courtisans.

Un peu plus tard, — elle avait dix ans, — elle fut témoin de la romanesque aventure de sa sœur Marie, amoureuse du jeune roi. Hortense et elle accompagnèrent l'exilée à la Rochelle, puis à Brouage. Dans ce triste séjour, elle se distrayait en jouant à la poupée et en versifiant sans relâche des épîtres à son oncle. Cependant elle était trop précoce pour ne pas deviner quelque chose de la tragédie qui se jouait auprès d'elle : son éducation sentimentale commença de bonne heure.

A treize ans, elle épousa Godefroy-Maurice, duc de Bouillon,

qui, la même année, obtenait du Roi, en échange de la principauté de Sedan, le duché de Château-Thierry, celui d'Albret et et les comtés d'Auvergne et d'Évreux. Ce fut alors, en 1662, qu'en sa qualité de seigneur de Château-Thierry, le duc reçut de La Fontaine cette charmante épître où l'écuyer malgré lui narrait ses tribulations et suppliait son maître d'intercéder en sa faveur auprès de Colbert.

Peu de temps après son mariage, Bouillon s'en alla guerroyer contre les Turcs, et sa femme s'en fut demeurer à Château-Thierry dans le vieux château dont les remparts dominent encore la ville. Des fenêtres de son habitation la vue s'étendait au loin sur les coteaux de la vallée et les douces sinuosités de la Marne, spectacle enchanteur, mais qui ne suffisait pas sans doute à divertir la jeune et vive Italienne. Aussi quelle joie, pour cette rimeuse infatigable, de découvrir dans le maître des eaux et forêts de son duché un poète fort propre à égayer les loisirs d'une jeune femme sans bégueulerie ! La Fontaine lui voua une affection qui jamais ne se démentit; il y mêla un grain de tendresse : il ne pouvait, du moins en vers, parler à une femme sans se croire amoureux. Quand le duc revint de la guerre, La Fontaine continua de fréquenter à l'hôtel de Bouillon, rue des Petits-Champs, et plus tard dans la magnifique maison du quai Malaquais que la duchesse avait achetée au financier La Basinière et dont Mansart avait exécuté la construction, Le Brun les peintures et Le Nôtre les parterres.

En dédiant *Psyché* à la duchesse de Bouillon sur un ton cérémonieux qui bientôt fera place à la plus galante familiarité, La Fontaine parlait des « grâces » dont le duc l'avait comblé. Quelles étaient ces « grâces? » On n'est pas là-dessus très bien renseigné. Quelle que fût la dette, La Fontaine l'a généreusement payée. Il l'a payée surtout à la duchesse; mais le duc n'était pas jaloux : on a même dit « qu'il ne s'inquiétait pas des autres, pourvu qu'il eût sa part. » Il passait son temps à chasser dans les giboyeuses forêts des environs de Château-Thierry. D'ailleurs, eût-il été d'humeur moins accommodante, ce n'est pas du poète qu'il aurait dû prendre ombrage.

On les connaît, les vers charmants où La Fontaine a tracé le portrait de son amie :

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux

D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé? C'est un charme encor selon mon sens :
C'en est même un des plus puissants.

[Sa femme avait le nez redoutablement aquilin].

A ces vers ajoutons ceux-ci :

Vous excellez en mille choses;
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs;
Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.

Et ceux-ci encore :

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre :
Vous mettez les holas en écoutant l'auteur;
Vous égalez ce dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

Enfin ces trois lignes :

C'est un plaisir que de la voir se disputant, grondant, jouant et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage.

Tout y est : le visage, l'humeur et l'esprit. Elle est là, vivante, hardie et aventureuse, la brune romaine au nez retroussé, les yeux brillants de plaisir et de passion ; toujours prête à l'amour, toujours prête à la dispute; infidèle à ses amants, fidèle à ses amis; coléreuse comme une enfant gâtée, gouvernant tout un peuple de poètes et d'animaux, car elle a, chez elle, une vraie ménagerie, ce qui doit ravir le fabuliste.

La voyez-vous, occupée à écouter La Fontaine,

... conter d'une manière honnête
Le sujet d'un de ces tableaux
Sur lesquels on met des rideaux (1).

Elle est près de sa fenêtre ouverte d'où l'on découvre les barques du Port Saint-Nicolas et les façades du Louvre. Comme la Glycère de La Bruyère, elle est « avec une coiffure plate et négligée, sans corps et avec des mules; » elle a fait taire ses

(1) *Le tableau*, v 1 et suiv.

perroquets, ses chiens et sa guenon; elle se pâme aux grivoiseries du *Conte* et lance en l'air une de ses mules; les bêtes recommencent alors leur sabbat; le poète aux anges contemple un pied nu qui maintenant caresse le dos de la chatte favorite; il admire une longue tresse qui s'est soudain déroulée, tandis que la petite chienne Dodo lui vient mordre les mollets, et que la guenon fait « force grimaceries, tours de souplesse et mille singeries... »

Ce n'est pas pour rien qu'il a comparé à César cette personne tyrannique qui, au dire de Saint-Simon, était dans Paris « une espèce de reine » et « arrivait chez le Roi la tête haute. » Un beau jour, l'impérieuse duchesse exigea qu'il célébrât les vertus du quinquina : bon gré mal gré, il dut s'exécuter et composer un poème, fastidieux mélange de médecine, de pharmacopée et de mythologie : sur six cents vers, il n'y a que les douze premiers qui soient dignes de La Fontaine.

Ses frasques obligeaient souvent la duchesse à déguerpir. A la suite d'un premier scandale, elle fut enfermée au couvent de Montreuil, près d'Arques. Puis, son nom ayant été prononcé dans l'affaire des poisons, le roi l'envoya à Nérac. Quelques années plus tard, nouvel exil à l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise; et elle finit par aller rejoindre sa sœur Hortense en Angleterre.

Dans l'intervalle de ses voyages elle retrouvait sa cour et ses familiers, les Vendôme ses neveux, le duc de Nevers son frère, Chaulieu, Segrais, Benserade, La Fontaine. Elle était, dit Saint-Simon, « un tribunal avec lequel il fallait compter. » Or, il arriva que les grands seigneurs et les petits poètes qui fréquentaient sa maison, se liguèrent contre Racine, et Mme Deshoulières, leur amie, alla chercher Pradon pour livrer la bataille; puis, après les représentations des deux *Phèdre*, ce fut la « guerre des sonnets. » Quel dut être l'embarras de La Fontaine! La querelle mettait aux prises sa protectrice et ses meilleurs amis. Il se réfugia dans une neutralité silencieuse, mais en garda un amer souvenir, car, quelques années plus tard, il se vengea sur Mme Deshoulières qui avait été l'âme de la cabale. Cette dame, qui touchait alors à la cinquantaine, eut l'imprudence d'écrire une ballade dont le refrain était :

On n'aime plus comme on aimait jadis.

La Fontaine en fit une autre avec ce refrain :

On aime encor comme on aimait jadis,

et avec cet envoi un peu rude à la « dame chagrine : »

Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimait jadis.

III. — LA FONTAINE ET TURENNE

La Fontaine respirait avec délice l'air de libertinage qui régnait chez les Bouillon. La parenté du duc s'entendait à merveille avec celle de la duchesse. Le chevalier de Bouillon, à qui est dédié *le Bûcheron et Mercure*, était le compagnon de plaisir des Vendôme. Le cardinal de Bouillon, qui reçut la pourpre si jeune qu'on l'appelait « l'enfant rouge, » avait des « mœurs infâmes, » selon Saint-Simon; il est vrai qu'en lui dédiant son pieux poème de la *Captivité de Saint-Malc*, La Fontaine vantait « ses mœurs si pures; » mais, comme ce cardinal était le grand ami de l'abbé de Choisy, on incline à croire que Saint-Simon n'avait pas tort.

Un héros couvrit longtemps de sa gloire les désordres de la famille : Turenne était l'oncle du duc de Bouillon. La Fontaine a célébré Turenne, et c'est merveille de voir comment lui qui naguère flattait si gracieusement l' « aimable et vive princesse, » va maintenant, sans changer de ton, avec le même naturel, la même familiarité, haranguer le grand capitaine. Il lui rappelle qu'un jour ils ont fait route ensemble et ont causé de Marot :

Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure,
Frère Lubin, et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

On peut noter que Turenne, lui non plus, ne devait pas beaucoup se scandaliser des *Contes*, puisqu'il savait par cœur la ballade de *Frère Lubin* où la moinerie n'est pas épargnée.

Au commencement de 1675, La Fontaine adresse à Turenne une longue épître. A ce moment un « déluge d'Allemands » (l'expression est de Racine dans son *Précis historique des guerres de Louis XIV*) s'est répandu dans la Haute-Alsace. L'alarme a gagné toutes lès provinces voisines de la frontière ; mais, par la

voix de La Fontaine, Apollon se charge de rassurer les trembleurs. Il enjoint aux poètes picards et aux poètes de Champagne de dormir en repos.

. . . .
Devers la Somme on est en assurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui qui les sent à sa queue.
Deux de la troupe avec peine marchoient ;
Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laissoient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
Quand il voudra, nous fera reposer. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poètes picards et poètes champenois.

Le magnifique *Devers le Rhin, tout va bien pour la France,* le propos des deux poilus fourbus mais confiants dans la sagesse et la bonté de leur chef, et tous ces vers d'un si beau lyrisme prennent aujourd'hui, surtout ici, la plus émouvante sonorité. Qu'il est donc divers, notre La Fontaine, et comme nous l'aimons d'avoir partagé l'enthousiasme qui alors transportait le peuple de France au seul nom de Turenne !

Remarquons que l'unique souci d'Apollon est d'inviter « poètes picards et poètes champenois » à reprendre leur somme : on reconnaît à ce trait le grand dormeur que fut La Fontaine.

IV. — CHEZ Mme DE LA SABLIÈRE

Si, comme frontispice aux œuvres de La Fontaine, on voulait composer une allégorie à la mode classique, la Muse du Conte y paraîtrait avec le visage de la duchesse de Bouillon, tandis que Mme de La Sablière y figurerait la Muse de la Fable. A cela on ne manquerait pas d'opposer que Mme de La Sablière, du moins jusqu'à sa conversion, ne tint pas rigueur

à La Fontaine d'imiter Boccace, — son goût et ses mœurs n'étaient pas tellement austères! — que de son côté la duchesse de Bouillon avait trop d'esprit, pour être insensible au charme des fables ; et que, d'ailleurs, on ne sait au juste laquelle de ces deux dames appela si gentiment le poète un *fablier*, c'est-à-dire un être qui faisait des fables, comme un pommier produit des pommes. On objecterait encore que La Fontaine ne connaissait pas la duchesse de Bouillon quand il fit ses premiers contes, et que rien ne prouve qu'il connaissait Mme de La Sablière quand il publia les six premiers livres de ses fables. N'importe : l'allégorie n'en contiendrait pas moins quelque vérité. Les deux genres sont bien représentés sous les traits des deux amies de La Fontaine.

Vous connaissez la Muse du Conte, voici celle de la Fable :

> Elle était d'une taille médiocre, mais aisée et tout à fait proportionnée. Elle avait des cheveux d'un blond cendré, le plus beau qu'on puisse imaginer ; les yeux bleus, doux, fins et brillants, quoiqu'ils ne fussent pas des plus grands ; le tour du visage ovale ; le teint vif et uni ; la peau d'une blancheur à éblouir ; les plus belles mains et la plus belle gorge du monde. Joignez à tout cela un certain air touchant de douceur et d'enjouement, répandu sur toute sa personne...

Ce portrait, publié dans le *Mercure galant* de juillet 1678 sans nom d'auteur et adressé à Mme D. L. S., est, à n'en pas douter, celui de Mme de La Sablière. L'on a supposé avec vraisemblance qu'il était de la plume de La Fontaine lui-même. Quoi qu'il en soit, peut-on concevoir plus charmante et plus parfaite image de la Fable, telle qu'elle est sortie du cerveau de notre poète ?

Marguerite Hessein (ou Hessin) avait épousé le fils d'un riche financier, Antoine Rambouillet de La Sablière. Celui-ci, homme d'esprit, rimait à ses heures, et Conrart l'appelait le *grand madrigalier français*. Il possédait à Reuilly une belle maison, la Folie Rambouillet, célèbre par ses jardins, ses potagers et la vue merveilleuse qu'elle offrait de ses terrasses sur la vallée de la Seine. C'était un homme de plaisir, un des amants *par quartier* de Ninon. Il avait, dit-on, épousé Mlle Hessein pour se consoler d'avoir été abandonné par sa belle et scrupuleuse maîtresse, Mme Le Taneur. Il trompa sa femme, probablement; elle se vengea, peut-être. Bref, les deux époux se séparèrent de

biens et d'habitation, et Mme de La Sablière alla demeurer rue Neuve des Petits-Champs.

Ce fut là que vers 1672 elle recueillit La Fontaine. Depuis la mort de la duchesse douairière d'Orléans, il avait dû quitter le Luxembourg. Il n'avait nulle envie de retourner à Château-Thierry pour y retrouver sa femme ; d'ailleurs la publication de ses ouvrages le retenait à Paris. Que fût-il advenu de ce quinquagénaire nonchalant, distrait et voluptueux, s'il n'avait trouvé chez Mme de La Sablière une hospitalité sans contrainte et une amitié sans tyrannie ? Il demeura vingt ans l'hôte de son amie.

On s'en est parfois scandalisé. Mais il faut juger de ces choses comme en jugeaient les contemporains et La Fontaine lui-même : ils eussent été très surpris si quelqu'un leur était venu dire que l'honneur défend à un poète de vivre aux dépens de ceux qui l'admirent. Et de quoi donc eût-il vécu, le malheureux? Il n'était pas, comme la plupart de ses confrères, pensionné par le Roi. Du reste, tout compte fait, qui fut l'obligé? D'innombrables écrivains ont escroqué leurs bienfaiteurs en leur promettant l'immortalité. Ce n'est pas le cas de La Fontaine. Nous verrons tout à l'heure qu'il a payé en bonnes espèces et bien trébuchantes. Enfin rappelons-nous ces deux vers :

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.

Entre La Fontaine et Mme de La Sablière, le cœur fit tout ; ne nous soucions pas du reste.

Elle avait beaucoup de grâce et d'esprit. Elle connaissait, dit Bayle, « le fin des choses. » Dans sa chagrine vieillesse, Boileau a jugé bon de la caricaturer. Méchante vengeance. Un jour, dans une de ses épîtres, comme il avait eu l'imprudence de parler astronomie, il s'était trompé sur l'emploi de l'astrolabe et avait mis au masculin le mot de parallaxe qui est du féminin : on en avait fait des gorges chaudes chez Mme de La Sablière.

Si elle était curieuse de mathématiques, de physique, d'astronomie et de philosophie, si elle entendait Homère, dit Corbinelli, « comme nous entendons Virgile, » elle n'eut jamais rien d'une pédante. Elle réunissait autour d'elle des savants, mais aussi des hommes d'esprit, comme M. de Barillon et M. de Bonrepaux qui furent ambassadeurs, des écrivains comme Perrault, des voyageurs comme Bernier, des épicuriens comme

La Fare et Chaulieu, des poètes comme La Fontaine. Elle-même était d'humeur assez gaillarde. Un sévère magistrat, indigné de la galanterie qui régnait dans la maison, s'écriait : « Quoi! toujours de l'amour et des amants! Les bêtes au moins n'ont qu'une saison. — C'est que ce sont des bêtes, » répondait la dame.

Une pédante! Mais voit-on La Fontaine installé chez Philaminte? Les entretiens qu'il aimait et qu'il trouvait chez son amie, lui-même les a dépeints :

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens;
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

Quand, dans ses vers, il élève un temple à la déesse *Iris* (Mme de La Sablière), voici l'image qu'il eût voulu placer dans le sanctuaire :

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son air de plaire et de n'y penser pas.
. . . .
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
. . . .
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.

Un peu confuse en effet, un peu négligée, un peu encombrée de rimes masculines; mais ce *Vous que l'on aime à l'égal de soi-même*, quelle fine déclaration d'amitié!

C'est sous le regard de cette amie, délicate et attentive, qu'il a composé ses chefs-d'œuvre, les grandes fables du recueil

de 1678-1679 : *les Animaux malades de la peste; la Laitière et le Pot au lait; le Chat, la Belette et le petit Lapin; la Mort et le Mourant; le Savetier et le Financier; le Chien qui porte au cou le dîner de son maître; les Obsèques de la Lionne; les Deux Pigeons; le Paysan du Danube,* pour ne citer que les plus célèbres. Alors le génie apparaît en sa magnifique plénitude. Dans les six premiers livres, l'apologue était encore parfois un peu sec, un peu grêle. Maintenant, renouvelé par un grand afflux de poésie, il s'amplifie jusqu'à devenir véritablement « la comédie à cent actes divers. » Son cadre est plus large, sa forme plus souple. Tout est vivifié par une miraculeuse variété de rythmes que ne connaîtra plus jamais la poésie française. La Fontaine savait bien le prix de ses trouvailles, car en publiant ces nouvelles fables et en les comparant aux précédentes, il disait avoir « cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits. » Ces enrichissements, il les devait d'abord aux méditations et aux rêveries qui, après bien des essais, bien des incertitudes, — il approchait alors de la soixantaine, — lui avaient révélé les ressources et le pouvoir de son art; il les devait aussi pour une part à Mme de La Sablière et à ses amis.

Tandis qu'il écoutait disserter les philosophes et les savants, son esprit s'ouvrait à des curiosités nouvelles. Il voyait chaque jour Bernier, qui logeait comme lui chez Mme de La Sablière. Ce grand voyageur avait, pendant quinze ans, parcouru tout l'Orient. Il contait ses voyages à La Fontaine, et l'imagination de son auditeur le suivait en Turquie, au Grand Mogol, à Surate, au Japon. Croit-on que les entretiens de Bernier ne soient pour rien dans *le Bassa et le Marchand,* dans *les Deux Amis,* dans *l'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit,* et dans bien d'autres fables? Le même Bernier, que Saint-Évremond appelait le « joli philosophe, » rédigea aussi pour Mme de La Sablière un *Abrégé de Gassendi.* La Fontaine ne fut jamais l'homme des spéculations métaphysiques; mais parmi tous ces cartésiens et toutes ces cartésiennes il ne pouvait demeurer étranger à la controverse. Voilà le secret de ses fables philosophiques, comme *Un animal dans la lune, Démocrite et les Abderitains, les Lapins, le Discours à Mme de la Sablière* qui précède *les Deux Rats, le Renard et l'Œuf.* Les huit premières années que La Fontaine passa chez

Mme de La Sablière furent sans doute les plus douces et les plus fécondes de sa vie.

V. — LE ROMAN ET LA CONVERSION DE Mme DE LA SABLIÈRE

On sait comment finirent ces beaux jours. Mme de La Sablière était entourée de jeunes écervelés : Brancas, Rochefort, Lauzun, le marquis de La Fare. Ce dernier se fit aimer, follement aimer. Il avait trente-deux ans, elle en avait trente-six. La Fare s'était distingué aux armées; il était guidon dans la compagnie des gendarmes du Dauphin. Homme de cour et homme de débauche, il avait d'abord courtisé Mme de Montespan; mais ayant appris qu'il chassait sur les terres du Roi : « Je me retirai, dit-il, en bon ordre, et les autres firent comme moi. » Puis il s'était attaqué à la marquise de Rochefort, ce qui lui avait attiré la haine de Louvois : il ne lui restait plus qu'à vendre sa charge. Il se consacra alors à sa nouvelle maîtresse. Dans les salons et les ruelles de Paris, on célébra le parfait amour de La Fare et de Mme de La Sablière. Mais La Fare était volage et joueur. Il allait chez la Champmeslé : La Fontaine l'y rencontrait. Il était aussi l'amant d'une fille d'opéra, Louison, sœur de Fanchon, qui était la maitresse du grand-prieur de Vendôme. Cependant la plus redoutable des rivales de Mme de La Sablière, c'était la bassette, le jeu qui faisait alors fureur. Mme de Sévigné a conté les angoisses et les amertumes de la rupture.

C'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration... Elle regarda d'abord cette distraction, cette désertion; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouait, les ennuis, les ne savoir plus que dire; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisait et le corps étranger qui cachait peu à peu tout cet amour brillant, elle prend sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté ; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même ; et, sans avoir quitté sa maison où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçait à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'était pas comme celui des malades qu'elle sert (1)...

(1) *Lettres de Mme de Sévigné*, 14 juillet 1680.

Mme de Sévigné était-elle bien informée? Mme de la Sablière prit-elle d'elle-même la résolution de quitter La Fare? Les choses se passèrent un peu différemment, si l'on en croit un commentateur qui a donné de la fable *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat,* une interprétation ingénieuse (1). Cette fable est dédiée à Mme de La Sablière : j'ai tout à l'heure cité quelques vers du prologue. Elle aurait été composée à la fin de l'année 1679, et serait, par allusion, l'histoire de la rupture des deux amants.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.

La Gazelle serait Mme de la Sablière, le Rat le jeune Sauveur son professeur de mathématiques, le Corbeau Bernier son philosophe, la Tortue La Fontaine, son poète; car ensemble, ils formaient une « douce société. »

Rappelez-vous le petit drame. Le Rat, le Corbeau et la Tortue s'inquiètent de ne point voir la Gazelle revenir pour l'heure du repas. Le Corbeau part en émissaire et trouve la Gazelle prise au piège. Ce piège serait la grande passion que La Fare a inspirée à Mme de La Sablière. Le Corbeau fait son rapport à ses amis qui tiennent conseil : le Rat et le Corbeau se transporteront sans remise sur les lieux; la Tortue gardera la maison . « avec son marcher lent, » elle arriverait trop tard. L'allusion devient ici vraisemblable : Sauveur et Bernier devaient juger sage de ne point s'embarrasser de La Fontaine, personnage peu expéditif. Ils se hâtent.

La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

Ici encore nous retrouvons le bon La Fontaine : il se connaît bien, il sait qu'il n'arrivera pas à temps, il part tout de même. Le Rat ronge les nœuds du lacs. Colère du chasseur, mais il aperçoit soudain la Tortue et la met dans son sac pour en faire son souper. La Gazelle revient alors, contrefaisant la boiteuse. Pour la poursuivre, l'homme jette tout ce qui lui pèse.

(1) Le docteur Netter, cité dans la notice de la fable XV du Livre XII (Édition des Grands Écrivains de la France).

Le Rat ronge les nœuds du sac. La « douce société » est sauvée. Dans ce dénouement voyez, si vous le voulez, La Fare passant sa colère sur le bonhomme et Mme de La Sablière survenant pour sauver La Fontaine du courroux de l'amant déçu.

Tout cela est pure conjecture. D'ailleurs les péripéties sont tirées du *Livre des Lumières* de Bidpaï, où La Fontaine a puisé le sujet de tant de fables. Mais pourquoi choisit-il tout exprès cet apologue pour le dédier à Mme de La Sablière?

Même si La Fontaine n'a jamais songé à ces allusions, il n'est pas inutile de relire cette fable : il y a mis le plus fin et le plus tendre de sa sensibilité, et elle nous fait mieux comprendre sa peine, lorsque se dispersa la « douce société » où il avait si longtemps vécu.

Mme de La Sablière n'avait quitté La Fare que pour se donner à Dieu. Désormais elle suivait la voie étroite : ce n'était pas le chemin de La Fontaine.

Elle n'abandonna pas le monde tout de suite. Dans les années qui suivirent, elle garda un bel hôtel rue Saint-Honoré, elle continua d'héberger La Fontaine, de lire ses vers, de veiller sur sa vieillesse aventureuse. Mais chaque jour elle s'adonnait davantage à la charité et à la pénitence, elle s'y adonnait de tout son cœur passionné. Elle finit par aller loger à l'hôpital des Incurables avec une seule servante, et se mit sous la direction de l'abbé de Rancé. Aux rudes mortifications qu'elle s'imposait, se joignirent alors les atroces douleurs d'un cancer.

Elle avait d'abord ignoré la nature de son mal.

Quand je m'en aperçus, écrivait-elle à Rancé (1), je me prosternai devant Notre-Seigneur avec larmes et lui demandai avec un sentiment très vif de me l'ôter ou de me donner la patience de le supporter. Je puis vous protester que, depuis ce moment, je n'ai pas formé un désir sur cela, Dieu m'ayant fait la grâce d'ajouter à la tranquillité que j'avais devant, un calme que je ne puis vous exprimer. Il me semble que c'est un effet de l'amour de Dieu envers moi qui a tellement augmenté celui que j'avais dans le cœur, que j'en suis beaucoup plus remplie. Ce qui me fait peine est une certaine mollesse, il me semble, quelquefois de me coucher plus tôt et de me lever plus tard. Je pourrais peut-être, et même je crois, avoir sur cela plus d'exactitude. Car je sens que cela attire mon attention par la douleur.

(1) Les lettres de Mme de La Sablière à Rancé ont été publiées par M. Anatole France (*La Vie Littéraire*, T. IV).

Enfin il est impossible, et je m'en aperçois à tout moment, que mes journées ne soient remplies d'infidélités. C'est la seule peine que j'aie et qui n'est pas prête à finir, puisque j'ai bien peur de n'en voir la fin qu'avec ma vie, dont les souvenirs me font trembler...

Et peu de temps avant sa mort (janvier 1693) elle envoyait ce billet à son directeur :

La maladie que j'ai augmente tous les jours, mon très R. P. Il y a apparence qu'elle n'ira pas loin. Je vous supplie très humblement que le mal que j'ai ne soit jamais su de personne, pas plus après ma mort que pendant ma vie. Dieu vous récompensera sans doute de tous les biens que vous m'avez faits. Et je l'en prie de tout mon cœur. Je me sens toujours la même tranquillité et le même repos, attendant l'accomplissement de la volonté de Dieu sur moi. Je ne désire autre chose.

Elle mourut le 6 janvier 1693.

Vers le même temps, La Fare, qui rimait à ses heures, comme son inséparable compagnon, l'abbé de Chaulieu, composait le « madrigal » que voici :

De Vénus Uranie [La Sablière], en ma verte jeunesse,
Avec respect j'encensai les autels,
Et je donnai l'exemple au reste des mortels
De la plus parfaite tendresse.
Cette commune loi qui veut que notre cœur
De son bonheur même s'ennuie,
Me fit tomber dans la langueur
Qu'apporte une insipide vie.
Amour, viens, vole à mon secours,
M'écriai-je, dans ma souffrance;
Prends pitié de mes tristes jours.
Il m'entendit et, par reconnaissance
Pour mes services assidus,
Il m'envoya l'autre Vénus,
Et d'amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à son badinage.
Heureux si de mes ans je puis finir le cours
Avec ces folâtres amours !

Son vœu fut exaucé : l' « autre Vénus » resta sa compagne. On l'appelait, dans la société du Temple, *M. de la Cochonière.*

Il mourut à soixante-neuf ans, perdu de crapule, d'ivrognerie et de mangeaille.

La Fontaine demeura le plus fidèle et le plus tendre des amis de la convertie. De son affection il a donné des preuves touchantes. Le plus émouvant de ces témoignages est l'admirable épître qu'il lut à la fin de la séance où il fut reçu académicien.

Ce jour-là il fit sa confession publique, étrange confession, sans ferme propos de ne plus pécher, mélancolique et souriant aveu de son inguérissable faiblesse, le plus beau commentaire qu'un poète ait jamais donné de l'éternel *video meliora proboque, deteriora sequor*.

Il n'ignore pas que sa Muse, aussi bien que ses jours,

> Touche de son déclin l'inévitable cours.

Il sait

> Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.

Il sait que le temps passe : d'un regard, il embrasse sa vie écoulée et il s'accuse de toutes ces passions dont il se glorifiait autrefois dans l'*Hymne à la Volupté*. Et cependant réparer, expier, comme l'a fait son amie pénitente, il n'en a point le courage.

> Si j'étois sage, Iris...

Iris! jamais il ne cessera de donner ce sobriquet mythologique à celle qui, maintenant, n'est plus qu'une garde-malade occupée à veiller, consoler et ensevelir les misérables.

> Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilège
> Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
> Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
> Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose :
> Les suivre en tout, c'est trop...
> . . . .
> Ne point errer est chose au-dessus de mes forces.

Il entend une voix qui lui reproche

> L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
> Inquiète, et partout hôtesse passagère.

Voix indulgente qui lui pardonne tous les caprices, toutes les maginations, pourvu qu'il renonce à écrire des contes. Il est sur le point d'écouter la bonne conseillère.

> J'ai *presque* envie, Iris, de suivre cette voix.

Presque ! tout l'homme est là. Et il dessine de lui-même un portrait dont la ressemblance est si frappante que jamais on ne peindra mieux La Fontaine. Quelle image du poète vaudra celle-ci ?

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Il se résigne donc à subir la loi de son humeur :

Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
. . . .
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Il distingue clairement la route où son amie voudrait l'engager : il faudrait commencer à vivre.

Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre:
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

C'est là-dessus que finit la confession. La Fontaine publiera de nouveaux contes; il restera « volage en vers comme en amours; » il ne renoncera pas aux Philis; quant aux « honneurs dus à l'Être suprême, » huit années encore passeront avant qu'il songe à s'en acquitter.

ANDRÉ HALLAYS.

(A suivre.)

APRÈS LA GRANDE SEMAINE MARITIME

NOTRE DÉTRESSE NAVALE

La Ligue maritime et coloniale française a organisé le 22 juillet, dans la région de la Basse-Seine, au Havre, Rouen, Dieppe, Trouville, Honfleur et Quillebœuf, une grande semaine maritime qui a obtenu le plus vif succès. Favorisées par un temps splendide, les fêtes se sont déroulées devant une affluence inouïe. En dehors de l'indispensable revue navale, le spectacle qui a laissé le plus de souvenirs est incontestablement la remontée de la Seine, du Havre à Rouen, par le contre-torpilleur *Amiral-Senès*, battant le pavillon du chef de l'État, et suivi d'un cortège de trente-cinq navires, dont deux contre-torpilleurs, l'un américain, l'autre anglais. Le même flux qui, jadis, porta les barques des aventuriers normands au cœur du royaume de France, conduisit nos torpilleurs le long des rivages plantureux de la Normandie, et le *Velox*, de l'amirauté britannique, vint s'amarrer à l'aplomb du quai, proche du Vieux-Marché, à l'endroit même où les cendres de Jeanne d'Arc furent dispersées dans les eaux du fleuve. Vision inoubliable que cette marche triomphale de nos navires de guerre entre deux haies vivantes de spectateurs accourus de tous les points de la province, durant que les sirènes des usines et des vaisseaux marchands jetaient dans l'air leur appel strident. Le but de propagande que se proposait la grande association maritime a donc été atteint au delà de ses espérances. Toutefois, derrière le décor

de ces manifestations pompeuses, un esprit compétent et averti ne pouvait manquer de discerner la détresse de la Marine française. Si la Ligue maritime a cru devoir attirer l'attention sur elle, c'est qu'il est urgent de lui administrer le remède nécessaire pour la sauver.

Passons, avec le président de la République, la revue de nos forces navales mouillées dans la baie de la Hève. Nos cuirassés sont représentés par nos deux meilleures unités : la *Bretagne* et la *Provence*. A part ces navires, il n'en existe qu'un troisième armé de pièces de 243 millimètres. Nous regrettons de ne rencontrer que deux croiseurs cuirassés qui datent de plus de vingt années, la *Jeanne-d'Arc* et le *Gueydon*. Puis, voici un joli croiseur léger, le *Strasbourg*, navire ex-ennemi. Enfin, deux rangs de torpilleurs : six de la classe *Annamite*, ne donnant guère plus de 20 à 22 nœuds, et six de la classe *Francis-Garnier*, antérieurs à l'année 1914, qui sont usés par leur service de guerre. Pour allonger cette ligne d'escadre si brève et si grêle, on a dû y ajouter des canonnières, des avisos, des sloops et jusqu'à ces bateaux-pièges qui ne sont que de mauvais cargos armés de pièces d'artillerie. En vérité, ce n'est point la force navale qui convient à une grande nation comme la France, à cheval sur deux océans. Il est désespérant de penser que, pour obtenir un aussi piètre résultat, il ait fallu rappeler le ban et l'arrière-ban de nos vaisseaux et faire passer du Levant dans le Ponant le pavillon du commandant en chef de notre escadre de la Méditerranée. Toute la poussière navale qui s'effritait derrière nos torpilleurs a été prévue pour une hypothèse qui ne se réalisera plus jamais, c'est-à-dire pour lutter contre la piraterie sous-marine sous le bénéfice de la maîtrise complète des mers. L'armement coûteux de ces navires ne se justifie plus aujourd'hui. Nous nous rappelons l'étonnement ironique d'un officier anglais demandant au directeur de la Ligue maritime « ce que, *en France*, on comptait faire de ces unités. » Elles ne servent, pour le moment, qu'à faire nombre dans les lignes parallèles disposées pour une revue navale.

Cette revue aura eu, cependant, l'avantage de servir d'entraînement à nos escadres. Elle nous aura valu de très belles paroles prononcées par M. Chaumet, M. Guist'hau, et le président de la République, paroles dont nous voulons espérer qu'elles sont annonciatrices de la renaissance maritime du pays. M. Chaumet

a dit, aux applaudissements frénétiques de l'auditoire : « La France est profondément pacifique, mais, sur mer comme sur terre, elle entend garantir sa sécurité et se refuse à devenir la vassale d'aucun autre peuple. » M. Guist'hau, après avoir magnifiquement retracé le rôle essentiel joué pendant la guerre par notre flotte, a déclaré : « Ce rôle n'est pas fini. Aujourd'hui comme hier, il faut défendre la paix contre la guerre ; il ne faut pas affaiblir nos forces navales. Nous devons assurer la sécurité de nos côtes et de nos colonies. Cela nécessite un effort de réorganisation qui est déjà commencé. » Quant à M. Alexandre Millerand, il a défini en termes d'une vigueur remarquable les nécessités de notre politique maritime : « Les hommes d'État dont s'enorgueillit notre pays, a-t-il dit, les Richelieu et les Colbert, ont mis au premier rang de leurs préoccupations l'existence d'une puissante marine sans laquelle on ne peut ni soutenir la guerre, ni profiter de la paix. L'histoire de notre pays illustre avec une éblouissante clarté la vérité de cet axiome ; » et le Président de la République, passant au sujet le plus important, a fait observer : « Ce n'est pas tout que d'avoir équipages et cadres, il faut les doter de navires au niveau des progrès de cet art naval qui en a accompli, en si peu de temps, de si prodigieux. Pour arrêter un programme naval, il importe de considérer, avec les besoins de notre politique, les ressources de nos finances et la puissance productive de nos arsenaux et de notre industrie privée. » Où en est donc ce programme naval dont a parlé M. Millerand ? Comment expliquer que, depuis trois années que la guerre est finie, il n'ait point encore été commencé ? Comment justifier surtout des demandes de crédit qui se montent cette année à près d'un milliard, si nous n'entreprenons aucune construction neuve ?

Après bien des hésitations, l'État-major général s'était arrêté à un plan de constitution d'unités légères. Il avait été déposé dès le début de l'année 1920 par M. Leygues, et complété ensuite par MM. Landry et Guist'hau. Comme le Parlement tardait à le voter, on avait inscrit 90 millions de crédits au budget de 1921, pour l'amorce des travaux. Le Sénat a cru devoir disjoindre du vote du budget ces crédits spéciaux, sous prétexte qu'une décision sur l'ensemble était indispensable. Ce premier retard a été accentué ensuite par l'opposition qui a été faite au programme naval par le parti socialiste, dont les con-

ceptions parlementaires paradoxales exigent du travail pour les arsenaux et refusent au ministre l'argent pour payer les ouvriers. Quoi qu'il en soit, la Chambre des députés avait, avant de se séparer, voté le projet du Gouvernement. A la suite d'interventions sur lesquelles nous préférons faire le silence, le Sénat ne put inscrire la discussion de la loi à son ordre du jour et se sépara sans l'avoir examinée. Projet bien modeste, cependant, puisqu'il ne comporte que la mise en chantier de 8 croiseurs de 8 000 tonnes, de 6 contre-torpilleurs de 2 400 tonnes, de 12 bâtiments torpilleurs de 1 400 tonnes et de 12 sous-marins ! Ce n'est même pas là un *programme naval*, car nous n'entendons pas rapetisser le rôle de la France sur mer à la mise en service de quelques unités légères. Par quelle aberration le Parlement peut-il ainsi porter obstacle à la reconstitution de notre marine militaire, alors qu'il gaspille avec tant de libéralité pour les arsenaux les deniers du contribuable ?

L'urgence de la mise en service d'escadrilles légères n'est pas discutable. Sous peine de signer la liquidation complète de nos forces navales, il n'est pas possible de reculer plus longtemps l'ère des sacrifices financiers nécessités par cette entreprise, dont le coût est évalué à 738 millions. Une analyse comparative de nos unités et de celles des autres Puissances va nous renseigner sur la situation d'infériorité pénible dans laquelle se trouve la marine française, par suite de l'arrêt de nos constructions, qui remonte à 1914. Depuis cette date, nous n'avons mis en chantier aucun navire de combat. Les sloops, les avisos, les chasseurs de sous-marins, qui sont venus en grand nombre enrichir notre liste navale, ne représentent, avons-nous dit, aucune valeur militaire. Quant aux 12 torpilleurs type *Annamite*, qui nous viennent du Japon, leurs plans se ressentent des conditions dans lesquelles ils ont été construits : ils sont impropres à une destination active.

Laissant de côté ce qui intéresse les éléments aériens et la défense directe des côtes, pour n'étudier que les forces navales proprement dites, nous constatons que celles-ci comprennent trois catégories principales de navires : les unités cuirassées, que nos amis anglais appellent des *capital ship;* les unités légères rapides, et les sous-marins. Pour ce qui est des cuirassés, on vient de décider l'arrêt de ceux qui étaient en chantier au début de la guerre, c'est-à-dire des 5 cuirassés

type *Normandie*, autorisés par les lois des 30 juillet 1913 et 9 janvier 1914. Il en résulte que la France n'a d'autres cuirassés que les 7 unités qu'elle possédait en 1914, 4 *Courbet* et 3 *Provence*, les premières portant 12 pièces de 305 millimètres, les secondes armées de 10 pièces de 340 millimètres. La marine cuirassée française ne saurait être comparée à celle de la Grande-Bretagne, des États-Unis et du Japon. Mais la marge de supériorité que nous avions sur ce point vis-à-vis de l'Italie n'existe même plus. Notre voisine peut mettre en ligne 5 dreadnoughts, dont la vitesse, étant plus élevée que celle de notre escadre, suffirait à annihiler l'avantage d'artillerie de nos cuirassés.

Il n'est pas question, pour le moment, de construire des cuirassés, mais seulement des bâtiments légers et des sous-marins. Comment se justifie cette mesure? Pour les sous-marins, sur 49 unités que nous possédons, 15 sont à désarmer d'ici 1925, comme appartenant à un modèle vraiment démodé. La France n'a que 6 sous-marins de grande patrouille. Sous peine de ne plus avoir de force sous-marine, il importe de construire sans tarder les 12 unités projetées : 6 de grande patrouille de 1100 tonneaux et 6 de petite patrouille de 500 tonneaux. Que sera même cette escadrille sous-marine auprès de celle de l'Angleterre, soit 18 sous-marins type E. 662/807 tonnes; 23 type H. 440/500 tonnes; 13 type K. 1180/2650 tonnes; 33 type L. 890/1080 tonnes; 3 type M. 1600/1950 tonnes; 9 type R. 420/500 tonnes, tous postérieurs à l'année 1917? L'Italie, de son côté, met en ligne 50 sous-marins, dont 5 unités type *Cavallini*, datant de 1917, de 800/1300 tonnes, filent 17/10 nœuds, et 5 Fiat-Laurenti, datant de 1919, de 700/900 tonnes, filent 17,5/10 nœuds.

* * *

Mais c'est pour notre flotte légère que notre décadence est la plus complète. Nous ne possédons aucun croiseur léger en dehors des 5 navires ennemis qui viennent de nous être livrés, et aucun contre-torpilleur, à l'exception de l'*Amiral-Senès*. Quant à la liste de ces torpilleurs, sauf les 12 *Annamite* dont nous connaissons les défauts, elle comprend 27 unités de 800 tonnes et 9 unités de 4 à 500 tonnes qui, toutes, sont antérieures à la guerre. Leur armement est inférieur à

ceux des navires similaires existant dans les autres marines.

Des incidents très significatifs ont démontré, au cours du mois d'avril, qu'on ne peut plus compter sur nos torpilleurs actuels pour remplir des missions militaires. En l'espace de moins de quinze jours, 3 d'entre eux ont été obligés d'interrompre leur voyage. Le *Mangini*, le 7 avril, a été désemparé sur les rivages de Corse par suite d'une avarie de chaudière, et manqua d'être jeté à la côte. Le *Francis-Garnier*, envoyé à Monaco, a dû rentrer à Toulon par suite d'une voie à l'avant. Enfin, le ministre a vu le *Commandant-Borie*, qui l'escortait dans son voyage à Alger, le lâcher à 80 milles dans le Nord-Est de Minorque, à cause d'une avarie de machine. Ici encore, nous ne voulons pas faire de comparaison entre la flotte légère de la France et celle de la Grande-Bretagne, des États-Unis ou du Japon : cette étude tournerait trop à notre confusion. Bornons-nous à l'énumération des forces légères italiennes. L'Italie qui a reçu, comme nous, 5 croiseurs ex-ennemis, possède en outre 4 bâtiments de 3 000 à 4 500 tonnes : le *Quarto*, le *Nino Bixio*, le *Marsala* et le *Libia*, dont les vitesses atteignent 28 nœuds et qui sont armés, les uns de 6 pièces de 120 millimètres et le quatrième, le *Libia*, de 4 300 tonnes, de 2 pièces de 152 et de 8 pièces de 120. Tous ces navires sortent des chantiers italiens, ce qui porte à 9 unités le total de la flotte de croiseurs légers de la péninsule. L'Italie s'est montrée particulièrement heureuse dans la constitution de ses escadrilles de contre-torpilleurs. Elle possède, en effet, en dehors du navire allemand qui lui a été remis en même temps que le nôtre, 4 contre-torpilleurs, de 1 800 à 1 900 tonnes, développant de 35 000 à 40 000 H. P. et donnant tous plus de 34 nœuds. Le *Falco*, qui date de 1919, atteint même une vitesse de 40 nœuds; il est armé de 5 pièces de 120. En outre, notre voisine a en chantier 5 unités type *Leone* qui sont remarquablement conçues. Elles déplacent 2 000 tonnes; leur puissance de 42 000 H. P. leur permet d'atteindre une vitesse de 39 nœuds avec un rayon d'action de 1 200 milles à 20 nœuds. Elles portent 8 pièces de 120 millimètres. — Nous n'avons aucune unité à opposer à ces redoutables destroyers qui pourraient balayer la Méditerranée de tous les torpilleurs qui s'y trouveraient.

Pour ces derniers navires, alors que nous ne possédons aucun grand torpilleur antérieur à 1914, l'Italie arme 13 unité

dont 11, datant de 1916 à 1919, type *Giuseppe Sertori*, de 800 tonnes de déplacement, 34 nœuds de vitesse, 1 700 milles de rayon d'action, portent 4 pièces de 102 millimètres. En outre, deux autres torpilleurs, datant de 1919 à 1920, jaugent 900 tonnes, et ont un rayon d'action de 1 800 milles. Cette simple énumération établit que notre voisine a une flotte de surface légère, soit en croiseurs, soit en contre-torpilleurs, soit en torpilleurs, très supérieure à la nôtre. A Dieu ne plaise que nous puissions supposer un seul instant que ces flottes entreront un jour en conflit ; il ne nous est point, cependant, indifférent de comparer les deux forces navales afin d'apprécier leur valeur respective. Or, la France a deux mers à garder : impuissante en Méditerranée, elle n'en doit pas moins tourner son regard vers l'Allantique et la mer du Nord. Constatation encore plus pénible à faire, la situation présente de nos escadres légères ne nous permettrait même pas de lutter contre la marine allemande, lorsque celle-ci se sera reconstituée dans les cadres qui lui ont été tracés par l'article 181 du Traité de paix. Les signataires du Traité de Versailles ont décidé que l'Allemagne pourrait entretenir 6 cuirassés du type *Deutschland* ou *Lothringen*, 6 croiseurs légers, 12 contre-torpilleurs et 12 torpilleurs, ayant un déplacement respectif de 10 000 tonnes pour les cuirassés, 6 000 tonnes pour les croiseurs, 800 tonnes pour les contre-torpilleurs. Étant donnée la période de remplacement qui leur est imposée, les Allemands pourraient mettre en chantier, en 1921, 5 cuirassés et 8 croiseurs légers ; en 1922, un cuirassé, en 1923, deux cuirassés. On leur prête l'intention de transformer leurs cuirassés en croiseurs ; la France n'aurait donc point d'unités à opposer à la flotte néo-germanique, si elle ne prend dès maintenant des mesures pour reconstituer elle-même la sienne.

*
* *

A quoi tient ce dénuement de la marine française? Cette marine sans navires ressemble à un corps sans âme. En vain se reposerait-elle sur ses glorieuses traditions, sur le prestige de son histoire grandi encore par le récent sacrifice des fusiliers marins. En vain ferait-elle appel au dévouement d'un État-major remarquablement instruit et d'équipages qui sont vraisemblablement les meilleurs du monde. A quoi lui serviront toute cette gloire et tout ce dévouement, si elle manque

d'instruments de combat? La Marine est riche en patrimoine moral, elle est d'une pauvreté navrante lorsqu'il s'agit de faire l'inventaire de ses ressources matérielles. Est-ce donc que les crédits lui ont été refusés par les Chambres? Nullement. Aussi le pays hésite-t-il à comprendre les raisons profondes et mystérieuses de ce coûteux *désarmement naval.*

Le chef de cabinet d'un de nos récents ministres nous disait que la marine est comme « rongée par un cancer. » Insensiblement, le mal interne a détruit toute la vie d'un organisme vigoureux. Ce mal, ce sont les arsenaux de la marine qui absorbent toute l'activité de ce département, et vicient en quelque sorte son sang le plus généreux. Le budget succombe sous le poids de ce fardeau insupportable. La marine essaie en vain d'envoyer ses vaisseaux à travers le monde : ils demeurent inertes au mouillage de nos ports, faute de combustible pour assurer leur marche; toute la chaleur se concentre en pure perte dans les cinq ports maritimes. Nous avons essayé d'analyser, dans la *Revue*, à la date du 15 octobre 1920, le déséquilibre qui existe entre les dépenses improductives du ministère (service à terre, frais généraux d'usine ou d'administration) et les dépenses actives des escadres à la mer. Depuis lors, la valeur combative de nos escadres a diminué du fait que nous sommes restés un an sans lancer de navires, mais aucune mesure définitive n'a été prise en ce qui concerne la réduction de nos arsenaux. On se souvient que la suppression de deux d'entre eux : Rochefort et Lorient, avait été décidée en principe, conformément à l'avis du Conseil supérieur de la marine: il n'en a été rien fait.

On se méprend souvent sur le sens qu'il faut attacher à ce mot « arsenal. » Pour beaucoup, un arsenal comprend seulement un personnel ouvrier qu'il suffirait de licencier pour résoudre la question. Celle-ci est malheureusement beaucoup plus complexe. Ce ne sont point les salaires des ouvriers, employés dans les chantiers navals, qui constituent la plus grosse partie des dépenses, mais les soldes du personnel dirigeant, ingénieurs, agents techniques, les traitements des agents administratifs, des écrivains, etc.; ce sont toutes les dépenses matérielles entraînées par l'entretien des ateliers, des mouvements généraux, des centrales électriques, des directions de port; c'est enfin, et principalement, ce que l'on est obligé de sacrifier au port lui-même, à ses ouvrages, à ses bassins, à ses

immeubles, au renouvellement de son outillage, de ses voies et terre-pleins, de ses lignes ferrées, et généralement de tout son matériel technique qui doit en outre supporter des amortissements annuels. En admettant que l'on conservât seulement dans un arsenal l'effectif ouvrier indispensable pour assurer son entretien, il faudrait encore y consacrer des sommes très importantes. En outre, tout un personnel militaire gravite autour des préfectures maritimes : état-major, fourriers, directions de l'intendance, personnels de garde, directions des services de santé, etc...

Pour nous rendre compte de l'énormité des dépenses entraînées par le maintien de nos six arsenaux, consultons le budget actuel. Sur un total de 1 230 millions (1), la marine consacre 60 millions à ses frais généraux d'administration centrale, et 600 millions à ses dépenses industrielles. Les dépenses militaires totales n'atteignent que 572 millions. Sur les 600 millions de dépenses industrielles, il y a 450 millions de dépenses relatives au service des constructions navales. Dans ce budget militaire, les salaires ouvriers atteignent 175 millions, et les dépenses nécessitées par les personnels subalternes techniques et administratifs des arsenaux (36 millions) dépassent de 20 pour 100 la valeur de celles nécessitées par le corps des officiers de marine et des officiers des équipages réunis (30 millions). Le corps des officiers de marine et des équipages entre lui-même pour 50 pour 100 environ de son total, dans les dépenses des arsenaux, puisque c'est la proportion des officiers de marine servant à terre. Quant aux marins, nous nous sommes laissé dire que, sur 55 000 hommes présents sur les contrôles, 25 000 seulement naviguent à la mer.

Il ne faudrait point accuser les dirigeants actuels du département de la Marine d'un état de choses qui remonte à des causes déjà très lointaines, à l'affaiblissement du commandement et à l'exagération des forces corporatives qui en a été la conséquence.

***

Jusqu'à ces dernières années, l'autorité était dévolue dans la marine au commandement. Celui-ci tranchait toutes les ques-

(1) Avant les dernières réductions apportées au projet de budget par le Parlement.

tions importantes. On a reproché au corps combattant d'abuser de son omnipotence en affichant une certaine morgue vis-à-vis de corps d'officiers, qui, pour ne citer que les ingénieurs et les commissaires, appartiennent à un milieu social et intellectuel très élevé. On a prétendu en outre, non sans quelque raison, que les chefs de la Marine avaient fait preuve d'un esprit de routine préjudiciable au progrès. Ce qui pouvait être vrai il y a une trentaine d'années a cessé de l'être aujourd'hui. En laissant grandir dans les arsenaux les corps techniques ou administratifs qui ne participent pas à l'exercice du commandement à la mer, on a certainement affaibli le principe d'autorité dans la marine, et enlevé à l'État-major le sentiment de sa responsabilité. Il faudrait rendre à l'État-major général, sinon une autorité directe sur la gestion des services, du moins une sorte d'hégémonie militaire qui lui permît de fixer exactement les directives du département.

Dans un autre ordre d'idées, l'esprit de démagogie a causé le plus grand tort à la marine. Le jour où Camille Pelletan a fait promener le drapeau rouge dans les rues de nos grands ports maritimes, il semble qu'il ait abaissé devant cet emblème le pavillon flottant à la poupe de nos navires, pour donner à la marine une sorte d'idéal social consistant à entretenir des ateliers plutôt qu'à combattre. Dès lors, toutes les concessions budgétaires ont été faites en faveur des établissements à terre. La marine a oublié son but essentiel. Les arsenaux sont devenus sa raison d'être. Or, de tout temps et à tous les degrés de la hiérarchie, on n'a jamais effectué de travail actif dans les ports maritimes. Faute d'organisation, le rendement industriel y a toujours été déplorable. Les ouvriers se sont toujours considérés comme les seuls fonctionnaires véritablement inamovibles de la République. En revanche, ils recevaient jadis des salaires nettement inférieurs à ceux de leurs camarades de l'industrie. Sous prétexte « d'industrialiser » la main-d'œuvre maritime, on lui applique maintenant les tarifs régionaux. Le résultat est que les chapitres consacrés au personnel ouvrier ont augmenté dans des proportions considérables, alors que la production a diminué. Les ouvriers de la marine ont conservé tous les avantages de leur ancienne situation, tout en profitant du cours élevé des traitements de l'industrie libre, qui est, elle, exposée au chômage.

Il faut avouer que, dans cette question, les élus des ports maritimes ont leur part de responsabilité. Nos cinq ports métropolitains sont autant de fiefs électoraux dont dépend la représentation parlementaire locale, car tout le monde est intéressé au maintien des abus, ouvriers, fonctionnaires, commerçants retraités, et, d'une façon générale, tous les habitants de nos ports. Ceux-ci ont trouvé au Parlement des avocats trop éloquents, et des auditeurs trop bénévoles. L'esprit de surenchère s'est emparé de tous les corps de la marine. Les arsenaux sont devenus autant de foyers d'intrigues; ils ont inspiré toutes les délibérations qui se sont déroulées depuis ces dernières années au Luxembourg ou au Palais-Bourbon. Gardons-nous d'incriminer les seuls ouvriers, qui, s'ils ont été les plus turbulents, ne se sont point toujours montrés les plus âpres, ni les plus exigeants dans la discussion de leurs intérêts. Et plaignons sincèrement le ministre de la Marine d'être obligé de tenir le gouvernail dans des conditions aussi difficiles. Dans son propre ministère, il doit s'opposer au courant des divergences corporatives, qui risquent d'entraîner la barque dans les directions les plus folles. Il ne quitte ce milieu instable que pour se heurter aux écueils du Palais-Bourbon qui sont pour lui une perpétuelle menace. Il est indispensable que le Parlement rompe avec de tels usages. Les destinées de notre marine de guerre ne doivent pas rester entre les mains de ceux dont les mandats altèrent l'indépendance.

Quant au nombre exagéré de nos ports, il tient à des causes plus générales. Toutes les marines européennes, quelles qu'elles soient, en possèdent elles-mêmes en trop grand nombre. Aujourd'hui que les navires filent 30 nœuds, et ont des rayons d'action qui dépassent 2 et 5000 milles, il est bien certain que la stratégie commande de concentrer les efforts sur certains points bien déterminés, au lieu de les disséminer en pure perte. Bien des arsenaux, d'ailleurs, relégués en amont des fleuves, ne peuvent plus recevoir les bâtiments modernes. Toutes les nations cherchent donc à réduire le nombre de leurs arsenaux, bien qu'ils se trouvent dans une position beaucoup moins défavorable que la France. L'Allemagne, par exemple, qui, en 1914, a pu édifier une formidable puissance, avec 3 arsenaux et 23000 ouvriers, n'a plus que 2 arsenaux et 10000 ouvriers à Kiel et Wilhelmshafen. L'Angleterre n'entretenait avant la

guerre que 6 arsenaux et 43 000 ouvriers : Pembroke et Haul Bowline vont être supprimés. Or, l'importance de la marine anglaise est presque dix fois supérieure à la nôtre. Enfin, l'Italie, qui, dans cinq ports, employait 14 000 ouvriers, a supprimé Naples, Venise et Castellamare ; 10 000 ouvriers ont été licenciés. Quant à la France, avec 5 arsenaux métropolitains, un arsenal, deux points d'appuis coloniaux et trois établissements, elle détient le record des dépenses à terre. Elle a encore 33 000 ouvriers, non compris tout le personnel militaire des ateliers centraux de la flotte, des directions des ports, de l'intendance militaire, qui sont de véritables travailleurs manuels.

La raison pour laquelle nous n'avons pas construit de navires, est donc que les crédits qui eussent dû rationnellement être destinés à cette utilisation, ont été affectés à l'entretien de tous ces organismes parasitaires. Le fait est d'autant plus incompréhensible que la France possède dix chantiers privés capables de construire des navires de guerre, sur vingt chantiers de construction navale existant en France, dont le capital actions atteint 275 millions. Ces dix chantiers ont un noyau de personnel spécialisé très compétent, et avaient autrefois une clientèle fidèle dans le monde entier. Pourquoi ne pas faire appel à eux, au lieu de gaspiller les crédits publics dans des ateliers, dont l'incapacité industrielle n'est plus à démontrer ? Le recours à l'industrie privée aurait cet immense avantage, ainsi que l'a démontré M. Lemery, de mettre à la charge des Sociétés, et non de l'État, les frais généraux qu'il y a lieu de supporter dans les solutions de continuité qui ne peuvent manquer d'exister entre deux commandes ou entre deux programmes, ce qui est le cas actuel. Il est en outre désirable pour le pays de maintenir en activité une industrie qui travaille pour l'exportation. On ne peut espérer que les étrangers s'adressent à nos chantiers, si nous ne leur confions nous-mêmes aucune commande. Bref, la marine doit choisir entre deux solutions : ou supprimer les arsenaux inutiles, ou renoncer à posséder une marine de guerre, car nous sommes arrivés à la dernière limite de la tension budgétaire. L'hégémonie navale appartiendra, notamment en Méditerranée, à la nation qui saura obtenir, des ressources publiques affectées à sa marine, le meilleur rendement ; et cette nation sera celle qui aura le

courage de tarir toutes les sources de dépenses superflues de ses services à terre.

***

Ces idées commencent à se faire jour dans la presse, au sein du Gouvernement et au Parlement. Notre État-major général et nos ministres sont résolus à pratiquer l'opération chirurgicale nécessaire pour débarrasser la marine de ses membres gangrenés. M. Landry avait décidé la suppression de Rochefort et de Lorient. M. Guist'hau, devant les résistances incroyables qu'il a rencontrées pour faire passer cette mesure dans le domaine de la pratique, a nommé une commission présidée par M. de Lasteyrie. On connaît l'énergie financière de l'éminent rapporteur général du budget : nous sommes persuadé qu'il n'hésitera pas à proposer les mesures radicales qui s'imposent. Il semble donc que le glas des arsenaux commence à tinter.

Au Parlement, notamment dans les Commissions des finances, il existe des esprits résolus, qui se rendent compte que le salut de la marine dépend de la réforme que nous venons de préconiser. Lors de la discussion du programme naval, M. Ancel, député de la Seine-Inférieure, a prononcé un réquisitoire sévère contre les arsenaux, qu'il a qualifiés de « gouffre sans fond. » « C'est assez, a-t-il dit, qu'ils coûtent fort cher aux contribuables. Qu'ils ne viennent pas encore, par une concurrence truquée, affaiblir et peut-être ruiner l'industrie des constructions navales en France. » Malgré une demande de scrutin public, une résolution contraire à l'intervention de M. Ancel a été repoussée par 366 voix contre 150, celles du parti socialiste et des députés des ports. Au Sénat enfin, la Commission des finances n'a accepté la mise en chantier des navires dont nous avons parlé au début de cette étude que sous réserve de les répartir entre trois arsenaux seulement, ce qui entraîne la condamnation des deux autres. Le rapporteur, M. Lemery, a exposé d'une façon lumineuse que le Sénat voterait le programme naval, « non pour donner du travail aux arsenaux, mais parce qu'il est nécessaire à la puissance navale de la France. » Il a laissé entendre qu'il serait possible de récupérer une grande partie des constructions neuves par des économies réalisées sur les dépenses des services à terre. Il est bien évident que la nécessité de ces réformes, quelque pressantes qu'elles

soient, ne saurait retarder d'un jour la mise en chantier des navires que nous devons construire, sous peine de voir la France rayée de la liste des puissances maritimes. Ce n'est pas seulement en vue d'éventualités guerrières que nous devons posséder une flotte : c'est aussi pour accomplir des missions du temps de paix absolument indispensables, pour assurer la police de notre marine marchande à l'étranger, effectuer les liaisons entre la métropole et notre empire colonial, appuyer notre action diplomatique partout où elle s'exerce dans le monde, enfin, montrer notre pavillon sur tous les points du globe, ce qui est incontestablement la meilleure forme de propagande.

Nous ne doutons donc point que, dès sa rentrée, le Sénat ne vote le programme qui lui a été soumis et qui est conforme à nos exigences nationales. Nous espérons également que l'on saura restaurer l'autorité du haut commandement sur lequel nous voulons nous appuyer dans l'œuvre impérative de réforme de nos services à terre, et de réorganisation des statuts de tous les corps du département de la marine. Les idées qui ont été remuées lors de la grande semaine maritime sont autant de graines fécondes jetées dans le sillon. Nous avons foi dans les paroles du Président de la République qui résument toute cette discussion : « La France n'a pas, sans doute, la prétention de rivaliser avec telle puissance amie dont les capacités navales sont, et de loin, supérieures aux siennes; elle a le *pouvoir et la volonté* de faire entrer en ligne une force qui compte et avec laquelle on compte. »

RENÉ LA BRUYÈRE.

LES OPINIONS D'UN BOURGEOIS PARISIEN

PENDANT LA RÉVOLUTION

Beaucoup de gens ne considèrent encore la Révolution française que comme une griserie de mots aux conséquences tragiques, suivie d'une immense déception. Ce que fut cette griserie chez les contemporains les plus pacifiques et les moins préparés par leur vie antérieure aux violences de la politique, il n'est peut-être pas inutile de le montrer par un exemple nouveau. On a toujours avantage à comprendre mieux la mentalité des âmes troublées par les illusions révolutionnaires, et cette caricature asiatique de notre Terreur que nous offre, en ce moment même, le bolchevisme russe n'est pas sans apporter à un tel examen quelque intérêt d'actualité.

La famille, dont je voudrais faire connaître les opinions exprimées au jour le jour et parvenues jusqu'à nous par un hasard singulier, n'a tenu qu'une place bien minime et bien momentanée dans notre histoire parisienne ; mais cet anonymat ne me paraît pas diminuer l'intérêt des papiers dans lesquels nous allons puiser. On sait assez ce qu'ont pensé sur la Révolution les grands protagonistes et ceux qui en ont souffert violemment. Ici nous entendrons de simples témoins désintéressés, qui d'abord regardent le spectacle en badauds, sans s'imaginer pouvoir être mis en cause ; après quoi, ils sont amenés à y prendre un rôle, mais un rôle en quelque sorte inconscient et de forme toute bureaucratique en des heures dont, à distance, nous apercevons surtout l'horreur sanglante.

Nos personnages n'ont ni intérêt ni crainte personnels dans le grand changement qui s'opère alors sous leurs yeux

attentifs et auquel ils applaudissent avec une foi religieuse. En définitive, ils y ont trouvé la ruine; mais ils sont toujours restés convaincus qu'ils étaient à la veille d'y réaliser le bonheur; et, quoique bons royalistes au début, ils avaient personnellement trop pâti du système ancien pour le regretter. Nous avons là, si l'on veut, l'histoire de la Révolution racontée chaque matin par « Monsieur N'importe qui. » De tous les événements il peut dire : « J'y étais; j'y ai pris part, » mais son seul désir est de fixer le plus exactement possible, sans la moindre intention de publicité, ce qu'il a vu ou cru voir, ce qu'il a éprouvé, entendu et compris. La déformation même qu'ont subie les nouvelles et les opinions en des esprits honnêtes, surexcités par ce qu'on pourrait appeler la fièvre obsidionale, éclaire pour nous la psychologie de ces foules anonymes qui exercent une poussée si irrésistible, si décisive et, en même temps, si irraisonnée dans les périodes de crise : à ces moments où les grands acteurs du drame, en évidence sur le devant de la scène, perdent, sans l'avouer, la direction de ceux qu'ils s'imaginent conduire.

Présentons rapidement nos personnages tels qu'ils nous apparaissent à l'aube de la Révolution, afin d'apprécier à sa juste valeur l'évolution qui, d'un brave bourgeois travailleur, a fait, en 1792, un membre de la Commune, un admirateur de Danton, Robespierre et Marat et l'a conduit un moment à envisager les massacres de septembre comme le salut de son pays. Dans les troupes révolutionnaires, on rencontre, mêlés et confondus, des éléments très divers : des profiteurs et des convaincus, des violents et des peureux, des égoïstes et des patriotes, des optimistes qui pensent contribuer au salut de l'humanité et des nihilistes qui veulent anéantir une civilisation exécrée. Le mouvement le plus désordonné embrigade des hommes réglés, qui ne sauraient se désaccoutumer d'aller chaque matin à leur bureau et qui, pour quelques émoluments ou pour quelque honneur, y maintiennent des principes d'administration empruntés au régime déchu. Notre « communard » de 1792 fut un de ces bureaucrates aisément satisfaits, et nous le verrons, pour le plaisir de signer « officier municipal, » dresser l'inventaire des objets trouvés sur la princesse de Lamballe massacrée, aussi tranquillement qu'il eût enregistré le plus banal acte d'état civil.

Donc il y avait, en 1784, rue Saint-Antoine, près la prison de la Force, un miroitier nommé Toussaint Mareux, qui exerçait paisiblement son commerce et faisait de bonnes affaires, aidé par sa femme, ses deux fils et sa fille. C'était un Picard de cinquante ans, appartenant à une vieille souche de fermiers lentement enrichis par l'épargne. Tout jeune, il était venu à Paris, où trois de ses cousins représentaient déjà la Compagnie Royale de Saint-Gobain ; et il avait pris, comme eux, un dépôt de miroirs dans la Cité. A vingt-cinq ans, il épousa « une confrère, » Geneviève Sallior, plus âgée que lui de quelques années, et il entra ainsi dans une ancienne famille parisienne qui, déjà sous Louis XIV, avait fourni des premiers valets de chambre et femmes de chambre à toute la famille royale, à la Palatine, belle-sœur du Roi ; à sa fille, la princesse de Conti ; à sa petite-fille, la duchesse de Berry et dont plusieurs membres avaient atteint ensuite à la fortune dans le commerce de la tapisserie, puis dans l'architecture.

Le milieu était celui de bourgeois aisés frottés à la Cour. Maisons de ville et de campagne, carrosse, argenterie, bijoux, objets d'art et tableaux, conversations sur les salons annuels, les ventes fameuses, les spectacles ou les livres. Toussaint Mareux était moins riche que les nombreux cousins de sa femme ; mais on n'aperçoit pas qu'il en ait été jaloux. C'était un bon cœur sans aucun mélange de fiel.

Intelligent et actif, il avait, en outre, beaucoup d'imagination : il en avait trop pour la sécurité de ses entreprises ; car cette imagination interposait devant toutes choses un verre rose qui les lui faisait apercevoir en beau. Après avoir gagné quelques dizaines de mille francs dans son commerce de glaces, il se lassa d'opérations rigoureusement limitées par des règlements sévères et des tarifications dont le principe remontait à Colbert et se lança successivement dans une série d'entreprises plus hardies. Au moment où il commence à nous intéresser, il est, à la fois, éditeur de livres, entrepreneur de constructions, directeur d'un théâtre, etc. Son optimisme aperçoit déjà, dans chacune de ces branches, la source de merveilleux bénéfices. Cet optimisme invétéré forme, à vrai dire, le fond de son tempérament et il a certainement contribué à lui faire épouser, avec une confiance inébranlable, le mouvement vite accéléré

de la Révolution. Optimiste, idéaliste, confiant et même crédule, ce sont des traits qui apparaissent souvent dans cette petite bourgeoisie parisienne dont l'origine est, dans bien des cas, comme ici, presque immédiatement provinciale. On y prétend tout savoir; on y croit à tout en voulant paraître sceptique et blasé sur tout; on y est impulsif et sentimental; et cette facilité à suivre en prétendant rester indépendant constitue une force fluide particulièrement facile à ébranler, qui, une fois mise en mouvement, se porte en avant de toute sa masse.

Ajoutons encore que Toussaint Mareux avait pu donner une bonne éducation à ses deux fils. L'aîné, Louis, âgé, en 1784, de 23 ans, était un garçon adroit et de bonnes manières, jouant joliment du violon, pinçant de la guitare, graveur de mérite et habile dans ces expériences de physique qui étaient alors le jeu à la mode. Le second, Augustin, âgé de 22 ans, travaillait chez un architecte et peignait d'un pinceau délié d'élégantes aquarelles. La fille, Adélaïde, avait été moins soigneusement nstruite, comme cela arrivait souvent alors. « Toujours bonne et douce, » nous dit son père à plusieurs reprises, elle se montre à nous avec la physionomie d'une gentille ouvrière parisienne.

C'est à ce moment que se produisirent, dans cette famille, les deux événements qui devaient, à la fois, déterminer son attitude pendant la Révolution et motiver la volumineuse correspondance où cette Révolution nous a été racontée.

Tout d'abord, Toussaint Mareux imagina de construire, sur les plans de son fils Augustin, de monter et de diriger un « Théâtre de Société, » avec une École de Déclamation, destinés à concurrencer la Comédie-Française et le Conservatoire. On sait combien était alors draconien et exorbitant le privilège des deux théâtres royaux, la Comédie-Française et l'Opéra. Le monopole entraînait, comme toujours, chez les privilégiés, une certaine indolence dont se plaignait le public et, de tous côtés, on tentait des efforts pour fournir aux Parisiens, si friands de théâtre, des spectacles plus variés et plus vivants que ceux des deux scènes officielles. Par exemple, on donnait des représentations privées devant un groupe d'amateurs ou sociétaires payant une cotisation annuelle, des « représentations de cercles; » et c'est le procédé qu'employa Toussaint Mareux.

Les Comédiens français toléraient bon gré mal gré ces agissements, tant que la chose se passait sans bruit, dans un rayon restreint et surtout tant qu'on ne vendait pas de billets à la porte. Toussaint Mareux, en voulant faire trop grand, en ayant d'abord trop de succès, en fondant un théâtre sur lequel vinrent jouer Talma et d'autres acteurs des Français, suscita vite des hostilités trop bien armées qui firent fermer de force son théâtre. Le 11 juillet 1789, trois jours avant la prise de la Bastille, il perdait, contre les Français et l'Opéra, un procès qui était sa ruine. Sa manière d'envisager les abus de l'ancien régime devait nécessairement s'en ressentir.

L'autre événement fut le départ du fils cadet Augustin pour Constantinople. Vers la fin de 1784, au moment où, sur les plans de celui-ci, on achevait de construire le théâtre du père, on vint offrir au fils une occasion merveilleuse de voir du pays et de se perfectionner dans son art. Un certain capitaine de Saint-Rémy, connu de la famille, recrutait, pour le service du Roi, en vue d'une mission secrète dans un pays inconnu (ni plus ni moins que dans *Ruy Blas*) des jeunes gens sérieux et habiles au dessin. Il s'agissait, en réalité, d'organiser à Constantinople, au bénéfice de la France, la mainmise militaire que les Allemands réalisèrent si complètement, un siècle plus tard, à la veille de 1914. Augustin Mareux se laissa tenter et partit. Peu après, son frère aîné accepta une place à Strasbourg dans l'administration de la loterie. Le père et les deux fils s'aimaient tendrement et aimaient aussi à écrire. Ils étaient tous trois friands de nouvelles. Une conversation s'engagea entre Paris, Strasbourg et Constantinople, qui, parvenue tout entière jusqu'à nous, constitue, pendant une dizaine d'années, un véritable journal presque quotidien.

Dans ce journal, les personnages se peignent avec une netteté et un relief admirables. Le père surtout semble vivant comme une préparation de Latour. Ne l'avons-nous pas rencontré, ce bon Parisien de Picardie à la fois badaud, gobeur et pourtant sachant fort bien voir le dessous des choses dès qu'il n'est pas en cause, satisfait des événements, enthousiaste, convaincu que tout s'arrangera et intéressé à le penser par une certaine paresse d'égoïste? On croit le voir, avec ses yeux vifs et ses mains grasses, un peu bedonnant, mais pourtant alerte encore, qui flâne sur le devant de sa boutique, dans la pénombre

de laquelle brille la miroiterie, qui cause avec les voisins et s'informe, qui donne son opinion renseignée sur les faits du jour, écoute et discute les réponses, puis revient à son bureau écrire longuement, tranquillement ce qu'il a entendu et compris. Les événements l'amusent, quels qu'ils soient, par cela seul que ce sont des événements. Il ne les prend jamais trop au tragique, il est surtout occupé de les observer et de les décrire. Dans la grande détresse personnelle que va provoquer pour lui la Révolution en paralysant son théâtre et restreignant son commerce, il demeure toujours convaincu qu'on est à la veille d'un événement heureux. « Ce qu'il doit en advenir, le temps nous l'apprendra, » telle est sa conclusion favorite. Mais il résout d'avance le problème dans le sens le plus favorable. Toute son attitude, tous ses états d'âme font le contraste le plus plaisant avec le milieu où nous allons le voir fonctionner comme juge d'un tribunal révolutionnaire C'est le type du « bon papa, » qui consulte ses enfants avant d'agir et qui admet leurs remontrances sur ses imprudences spéculatives ou sur ses prodigalités; rien chez lui de commun avec le farouche sectaire que l'on pourrait être tenté d'imaginer d'après la place qu'il a occupée dans le groupe dirigé par Robespierre et Danton, ni même d'après certaines professions de foi momentanées un peu trop jacobines. L'intérêt possible de notre étude va être de montrer comment s'est opéré le glissement progressif entre ces deux mentalités qui, envisagées dans leurs termes extrêmes, apparaissent si dissemblables. Le cas que nous rencontrons là est fréquent, en effet, et, dans les périodes de crise, nombreux sont ceux qui regarderaient avec stupéfaction leur propre figure si, par quelque miroir magique, on pouvait la leur faire voir, à quatre ou cinq ans de distance, avant ou après.

***

Nous venons d'indiquer le point de départ. Résumons brièvement les étapes successives qui ont préparé les journées critiques d'août à décembre 1792, les seules sur lesquelles ici nous nous proposions d'insister. Nous le ferons, non pour raconter des événements qui sont assez connus par ailleurs, mais pour indiquer la manière dont les ont envisagés, sur le moment, un très grand nombre de Parisiens semblables à notre

héros. D'une manière générale, on peut dire que toutes les mesures législatives, quelles qu'elles soient, comblent Toussaint Mareux de joie et que les violences lui paraissent des incidents tout simples, sans importance, applicables à une catégorie de gens très lointaine, à laquelle il ne s'intéresse pas. Contre les aristocrates, les émigrés, etc., le sentiment qui domine du premier au dernier jour est celui de la légitime défense. Ainsi les massacres de septembre seront, pour lui, le salut des Parisiens que les prisonniers se proposaient d'exterminer.

Au début cependant, son premier mouvement presque instinctif est la réprobation pour des émeutes dont il ne prévoit pas encore l'importance politique. Les vauriens qui, les 27 et 28 avril 1789, pillent les magasins de l'industriel Réveillon, sont par lui traités nettement de bandits. Mais il ne se passe pas trois mois avant que les émules de ces bandits soient excusés, puis glorifiés. Chacun se rappelle le rôle joué par la disette dans les débuts de la Révolution. Les Mareux ne sont pas assez du peuple pour manquer de pain, mais ils vivent au milieu de ce peuple, entendent ses plaintes et acceptent, avec la même naïveté que lui, l'explication de ses misères en les attribuant aux « Accapareurs. »

Les Accapareurs et les Agioteurs, ce sont des appellations qui soulèvent toujours mécaniquement une foule et qui la dispensent de tout raisonnement économique. Supposer que les prix du blé ou de la viande montent parce que ces marchandises deviennent rares ou sont plus demandées, parce que les transports se font mal, parce que le papier-monnaie avec lequel on les paye est discrédité, cela constitue des explications trop difficiles à comprendre et à suivre dans leurs applications journalières. N'est-il pas plus simple d'imaginer des spéculations odieuses : ce qui permet de se venger sur quelqu'un et de se soulager la bile?... Le pain manque, il est de mauvaise qualité. Alors les femmes arrêtent les charrettes de farine et les jettent dans la Seine ; et tous les Mareux d'applaudir. Immédiatement, ils s'imaginent que la disette va disparaître. Le lendemain, elle ne fait que croître. Comment cela peut-il s'expliquer? Le peuple souverain n'a-t-il pas témoigné sa volonté formelle que les farines soient abondantes? Le gouvernement même n'a-t-il pas donné des ordres à ce sujet? Il y a donc là-dessous un complot manifeste des aristocrates!... « Le monopole, nous dit

Mareux, se fait par des gens de la première distinction, qui voulaient réduire le peuple par la famine... » Cependant les États-généraux se réunissent. Mareux est convaincu que tout va « se rétablir dans l'ordre de la justice, après lequel on soupire depuis des siècles. »

C'est le 11 juillet 1789 que notre homme a perdu son procès contre la Comédie-Française. Mais il ne l'annonce à son fils que le 13 juillet et, ce jour-là, il a des nouvelles bien plus intéressantes à lui donner. Deux lignes sur son infortune personnelle. Puis un titre flamboyant qu'il souligne : *Révolte Générale* et, pendant quatre pages enflammées, il explique à sa manière les événements qui précédèrent la prise de la Bastille (l'affaire du prince de Lambesc, etc.). Il s'est fait faire aussitôt par sa fille une cocarde verte et il a couru signer son engagement dans la garde bourgeoise. Une semaine après, il raconte a suite, émerveillé d'avoir assisté à un événement, « dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire universelle et particulière. » Manifestement, cette satisfaction orgueilleuse d'avoir vu s'accomplir un grand événement historique domine chez lui tout autre sentiment. Après huit pages de récit, sa conclusion est : « Ainsi fut prise cette fameuse Bastille, cette citadelle de Paris, l'écueil des plus grands capitaines, des Henri IV, des Turenne, etc., ce séjour de vengeance et de la tyrannie ministérielle. Ne t'étonne point, mon fils, d'un coup aussi hardi et aussi bien réussi. Un peuple destiné depuis longtemps à l'esclavage du despotisme le plus absolu et qui combat pour sa liberté, ne connaît plus de dangers. Il affronte ces dangers, quelque apparents qu'ils soient. La réussite est heureuse, j'en conviens; mais elle étonnera l'univers, et nos arrière-neveux regarderont même cette action comme fabuleuse... »

Cependant, avec la presque totalité des Français à cette date, il reste bon royaliste et il a, sur Louis XVI, des phrases qui éveillent aujourd'hui le sourire : « ... Sa Majesté, en retournant au château (le 15 juillet), a commencé à jouir du bonheur qui l'attendait. Le peuple de Versailles l'a reconduite aux acclamations de la plus grande joie... ; » puis, lorsque le Roi vient à Paris le 17 juillet et est forcé d'arborer la cocarde nationale : « C'est alors que les acclamations ont commencé. Les pleurs de joie et les larmes d'attendrissement ôtaient la orce de crier : « Vive le Roi !... » Cette sensibilité et ces

pleurs caractérisent les hommes de ce temps, où chacun était plus ou moins façonné à l'image de Rousseau, sinon modelé par Rousseau lui-même. Jamais on ne fut plus « sensible » et on ne pleura davantage par attendrissement, joie ou pitié, que dans ces années où les têtes tenaient si mal sur les épaules et où il paraissait tout simple d'arracher le cœur d'un adversaire pour le promener au bout d'une pique.

Sur la nuit du 4 au 5 août, Mareux n'est pas moins lyrique et marque un *crescendo* d'admiration qui va continuer longtemps : « Désormais, il n'existe plus que des citoyens libres et tous égaux. Le simple citoyen jouit de toutes les dignités et grandeurs, soit dans l'église, dans les armées, à la cour, dans la robe, etc... Les vertus et les talents conduiront à tout. Cette journée a été et sera toujours remarquable, et même au-dessus de celle de la prise de la Bastille... » On ne peut vraiment reprocher aux contemporains de la Révolution d'en avoir méconnu la grandeur. Ne serions-nous pas en droit de faire remonter jusqu'à eux cette vaste entreprise de publicité, par laquelle on a si bien réussi à convaincre le peuple français que son histoire a commencé en 1789 et que jamais le soleil n'avait osé briller pour lui auparavant?

D'ailleurs, il va sans dire que, si les événements ont un contre-coup sur la disette par laquelle ils ont été provoqués, c'est pour la rendre plus complète. Le 21 août, nous lisons : « Les vivres manquent au point que les boulangers sont assaillis. Depuis le matin, ils ont chez eux un peuple immense qui attend que le pain soit cuit... Ce pain est très mauvais depuis quelques jours. Ce sont des farines que les malheureux accapareurs aimaient mieux laisser gâter que de se faire connaître pour des traîtres à la patrie... Dans les provinces, on a eu beaucoup d'erreur par des gens mal intentionnés qui étaient payés pour semer l'alarme... Je suis témoin de l'amitié et de l'amour du peuple pour le Roi et sûrement il est bien aimé et il mérite de l'être... Le commerce est bien languissant. Il faut attendre la fin des troubles et de nouvelles lois ; cela demande encore du temps... »

La journée du 5 octobre, où le Roi fut ramené de force à Paris et devint le prisonnier du peuple, est longuement racontée avec cette conclusion : « Tu peux bien juger que le parti des princes fugitifs et de la Reine n'est pas éteint... Ainsi le des-

sein de faire partir le Roi pour Metz, un autre d'affamer Paris par les accaparements de grains au milieu de l'abondance étaient réels et l'on découvre depuis jeudi que des enrôlements nocturnes se faisaient de toutes parts, ainsi que des magasins d'habits et ustensiles militaires se préparaient et sont aujourd'hui sans équivoque. Cela prouve que les journées du lundi 5 et du mardi 6 sont de beaucoup au-dessus de celle de la prise de la Bastille!... »

La grande année n'est pas terminée que la note devient déjà plus violente : un peu sans doute parce qu'on ne voit pas apparaître le bien-être général dont on avait trop escompté l'avènement rapide. Le 31 octobre, on nous annonce qu'on commence à faire le procès des « coupables : » c'est-à-dire du prince de Lambesc, « des fugitifs et des prisonniers dont les prisons regorgent... Le peuple murmure des lenteurs que l'on a mises pour faire leurs procès. » Puis, le 12 janvier 1790 : « Ce qui fait une affaire sérieuse, c'est l'absolution que les juges veulent donner au baron de Bézenval, qui s'était chargé de foudroyer Paris au mois de juillet dernier. Le peuple et les bourgeois s'attroupent au Châtelet et veulent avoir ce baron pour l'expédier... » Et, comme refrain, à la date du 19 avril 1790 : « A travers tous ces grands débats, le Roi est toujours chéri et aimé du peuple... »

Le 15 juin, il résume ainsi son opinion : « Nos campagnes jouissent déjà du bien-être de la Révolution.... » Ces campagnes, il ne les habite pas; mais, à Paris où il vit, il constate que le commerce est absolument mort et ne se relèvera point de sitôt. Lui-même est, selon son expression, dans une « détresse affreuse. » Pourtant, la seule chose intéressante est qu'on prépare la Fête de la Fédération et qu'elle sera splendide.

A partir de ce moment, en effet, il s'accuse un changement dans la correspondance Mareux, comme il s'en produit un au même moment dans les esprits. Le pays était alors las de troubles et aspirait au repos. Tous les gens sensés considéraient que la Révolution avait accompli son œuvre utile et qu'il fallait maintenant stabiliser le nouvel état de choses en remettant de l'ordre. D'où une accalmie momentanée et une ruée vers les fêtes et les plaisirs, telle qu'on la constate toujours après les grandes crises, quand le peuple éprouve le besoin de respirer et de recommencer à vivre. Je me borne à mentionner

que Mareux devient, à ce moment, le reporter fidèle de toutes les cérémonies publiques. En bon Parisien et, qui plus est, en Parisien directeur de théâtre, il a l'amour des représentations et des cérémonies chevillé dans l'âme. Rarement on a brûlé autant de lampions et tiré autant de feux d'artifice que pendant cette triste époque. Mareux ne manque pas une illumination ou une pompe funebre et les décrit à son fils dans tous leurs détails. Il est de ceux qui veulent avoir tout vu et qui ne redoutent pas de rester en station extasiée derrière un mur, au delà duquel il se passe quelque chose. Avoir sa place dans une fête est pour lui une joie. Retenons ce trait qui lui est commun avec beaucoup de nos boutiquiers parisiens. Si, un jour, nous le verrons à l'Hôtel de Ville siégeant nuit et jour avec les organisateurs des massacres de septembre, je ne voudrais pas jurer que le désir très parisien de « visiter les coulisses et de monter sur la scène » n'y ait pas contribué un peu.

Malgré cet apaisement relatif, l'année 1790 voit grandir, chez ce pacifique, un sentiment qui est commun à toutes les périodes troublées et qui conduit fatalement aux violences criminelles : la suspicion des tribunaux réguliers, regardés comme vendus aux contre-révolutionnaires, ou tout au moins comme insuffisants pour enrayer la contre-révolution. Nous n'aurons pas à chercher ailleurs une explication pour les horreurs de 1792 et 1793. Le 4 octobre 1790, Mareux s'indigne déjà contre « les infamies du Châtelet, » qui avait prétendu rechercher les fauteurs du 5 octobre. Le 21 décembre, il témoigne son irritation contre les émigrés, auxquels, commerçant malgré tout, il ne reproche pas seulement d'attirer les étrangers en France, mais aussi d'avoir, par leur départ, ruiné le commerce de luxe parisien... Le marasme croissant de son théâtre et la difficulté de se procurer de l'argent ne s'expliquent pas pour lui par le désordre et les émeutes, mais par des me nées hostiles, et c'est avec quelque étonnement qu'il écrit cette phrase, où les principes de l'économie politique n'ont rien à voir : « La rareté du numéraire se fait toujours sentir malgré la liberté. » Comme beaucoup de Français, il était disposé à prendre l'agitation pour un mouvement utile et les réformes édictées sur le papier pour des progrès réalisés.

Je passe sur l'année 1791 et sur la mélodramatique « conjuration des chevaliers du poignard. » Mais, pour l'intelligence

de la suite, il est bon de remarquer combien, au début de 1792, la foi révolutionnaire avait tiédi. Voici des passages d'une lettre du 17 janvier 1792 : « ... La ville est remplie d'une très nombreuse compagnie de filous; l'on vole dans les rues et dans les maisons à chaque heure du jour... Quoi qu'il en soit, le Parisien aime la joie et tout passe comme le temps. Les uns pensent creux et réfléchissent; les autres ne pensent qu'à se réjouir; d'autres attendent avec patience pour se décider sur le parti qu'ils prendront; les autres désirent une affaire sérieuse pour voir terminer les inquiétudes dans lesquelles la majeure partie des honnêtes citoyens se trouvent. Les égoïstes ne pensent qu'à eux, mais ils payent l'or et l'argent bien cher... L'on ne voit pas d'argent... Les terres se vendent à des prix fous... » Quelques jours après, le frère de Strasbourg raconte qu'au théâtre un cri universel de : « Vive le Roi! » a remplacé celui de : « Vive la Nation!... »

Souvenons-nous comment cette réaction royaliste, dont nous rencontrons ici la trace, contribua à la guerre étrangère, qui, faisant diversion, rassembla la plupart des Français dans un même sentiment de révolte. A tous les vrais patriotes se joignirent alors ceux qui crurent menacés et remis en cause les avantages matériels tirés par eux de la Révolution. La haine engendra la haine ; la crainte de la trahison fit voir des traîtres partout ; on emprisonna les suspects et l'on s'imagina que les prisonniers rassemblés conspiraient ; la justice régulière parut trop lente devant les progrès de l'ennemi et l'on massacra moins par férocité que par instinct de défense. Le jeu sanglant de la Terreur s'engagea comme une partie où l'on jetait bas la tête du voisin pour essayer de sauver la sienne. C'est au début de cette phase nouvelle que notre miroitier directeur de théâtre fut, comme nous allons le voir, improvisé homme politique dans le gouvernement de Marat et de Danton.



Le 14 mai 1792, il se montrait encore bien tiède, étant donné surtout son caractère optimiste : « Nous ne parlerons point des affaires de France ; elles vont leur train, critiquées par les uns, approuvées par les autres ; l'homme sage garde le silence en attendant les événements. La guerre étant déclarée, le sort des armes peut amener bien des changements. »

Mais, le 13 juillet, il écrit : « Les têtes paraissent se monter de toutes parts. L'approche des armées étrangères fait lever le caquet à bien du monde qui ne disait mot ci-devant. » Et, un mois après, nous lisons, au lieu de sa tranquille calligraphie habituelle, des pages fébriles de sa fille racontant, à sa place, avec une joie sauvage, avec le soulagement d'une délivrance, la journée sanglante du 10 août, à laquelle il a pris part, l'installation de la Commune révolutionnaire à l'Hôtel de Ville, le conflit de ce gouvernement insurgé avec le pouvoir régulier, le massacre des Suisses et enfin l'élection de son père comme officier municipal.

Cette lettre est particulièrement savoureuse quand on se souvient qu'elle a été écrite par « la bonne et douce Adélaïde » et quand on la lit dans le chaos du manuscrit, racontant pêle-mêle les nouvelles de la bataille, à mesure qu'elles arrivent, en y intercalant les événements de famille qui continuent malgré tout, le mariage d'une cousine, son déjeuner dinatoire auquel on ne sait si l'on sera invité, etc... Évidemment, le jacobinisme de cette jeune fille est fermement convaincu que « les honnêtes gens » ont échappé à un grand danger, qu'ils allaient être tous massacrés par les royalistes. Cette façon d'envisager les événements est imprévue pour nous ; mais elle éclaire curieusement la psychologie d'une époque que nous sentons aujourd'hui plus que jamais « actuelle. » Il est toujours facile de comprendre comment des incendies, des vols et des assassinats peuvent être commis par des gredins ; il est beaucoup plus instructif de se rendre compte comment l'envolée des fausses nouvelles, la fantaisie habituelle des idées économiques populaires, la disette et la vie chère, enfin la déviation des meilleurs sentiments mêlés aux craintes les plus légitimes peuvent amener de paisibles bourgeois à devenir les complices de bourreaux sanglants. L'expérience prouve assez que les insurrections démagogiques réussissent généralement d'abord parce que des bourgeois y applaudissent et les dirigent.

Je n'ai pas à retracer les événements du 10 août ; j'en rappelle seulement ce qui est nécessaire à la clarté de notre récit. Nous venons de voir comment, en 1792, les royalistes relevaient la tête et comment, dès le début de juillet, les deux partis se préparaient à une lutte suprême. Ce fut cette bataille qui entraîna, par un jeu d'engrenages presque fatal, l'installa-

tion de la Commune, son hostilité contre la Convention, les massacres de septembre, la chute des Girondins et la Terreur. Pour les Mareux, il n'y avait pas de doute que l'initiative fût venue du côté des Royalistes et que les Jacobins eussent sauvé Paris d'un massacre prémédité.

C'est le 24 juillet que furent élus, dans les 48 sections de Paris, les premiers éléments de la Commune révolutionnaire. Le lendemain, l'Assemblée nationale, en décrétant la permanence des sections, organisait 48 clubs constamment ouverts aux péroreurs, 48 foyers d'agitation. Dès lors, dans toutes ces sections, la lutte s'engage; d'abord à coups de langue. Suivant les heures, on y prend des décisions contradictoires, on juge et on se déjuge. Les majorités sont flottantes. Mais, par l'évolution ordinaire aux assemblées populaires que dominent toujours les minorités violentes, un mouvement progressif s'opère dans le sens de ce qu'on appellerait aujourd'hui le bolchévisme.

Particulièrement à la section modérée dont fait partie Mareux, celle du roi de Sicile, dans le calme quartier du Marais, un jour on vote la déchéance du Roi, le lendemain on proteste en sa faveur. Enfin, le soir du 9 août, sur un mot d'ordre jacobin venu du faubourg Saint-Antoine, le mouvement gagne le Marais: partout le tocsin sonne, les rues s'éclairent, les fédérés se rassemblent. Un bruit court que les royalistes se préparent à égorger les patriotes... « Plusieurs jours avant, écrit Adélaïde Mareux encore toute tremblante, nous étions avertis, mais n'étions pas trop effrayés. Le jour indiqué arrive donc et nous fait voir que la réalité du fait n'est que trop confirmée. Le jeudi 9, sur les sept ou huit heures du soir, chacun se disait en silence de veiller la nuit et de ne pas se coucher et de se tenir sur ses gardes; car tout bon citoyen y était intéressé. Sur les onze heures et demie du soir, jusqu'à minuit, l'alarme s'est répandue par tout Paris, criant de tous côtés, frappant aux portes; le tocsin mêlé partout. Juge de la situation de tout le monde. Les citoyens sont donc obligés de se lever; les uns vont à leur section, les autres suivent le torrent qui les conduit vers le château des Tuileries, et sans commandement... Le bourgeois de la maison (1) va à la section, sur les minuit. N'ayant pas d'armes, impossible pour

(1) C'est son père, Toussaint Mareux, qu'elle désigne ainsi.

lui de se mettre en marche. Enfin, pour être utile, on lui offre d'aller à la Ville (1) et d'apporter des nouvelles d'heure en heure à la section. Étant donc arrivé à la Ville, on lui dit que c'est pour être commissaire. N'ayant pas de pouvoir assez fort, il retourne à la section; alors on lui donne un pouvoir plus fort qui le fait municipal... » Cette improvisation d'un représentant du peuple, qui commence par être un simple commissionnaire et qui se trouve soudain chargé d'administrer Paris, caractérise assez naïvement la façon dont le peuple souverain gouverne par lui-même et choisit ses élus aux heures graves.

Voici, plus exactement, ce qui venait de se passer. Au début de la soirée, le faubourg Saint-Antoine, avec quelques sections plus ardentes, avait donné l'impulsion, fait sonner le tocsin, mis la population en branle. Une trentaine de représentants insurrectionnels s'étaient assemblés à l'Hôtel de Ville « pour aviser aux moyens de sauver la patrie. » Dans les sections relativement modérées, on hésitait, on parlait, on se déclarait « en permanence, » on envoyait quelque Mareux aux nouvelles. Puis, les heures passant, les têtes s'échauffent comme toujours en pareil cas; les gens paisibles rentrent chez eux et des violents s'introduisent de force. A deux heures du matin, dans la section de Mareux, la minorité bruyante avait pris ainsi assez d'avantages pour que le président Fayel, incapable de lui résister, levât la séance et sortît en emportant le registre des délibérations. C'est alors que Mareux, revenant de « la Ville, » trouve un nouveau président improvisé, dans un groupe tumultueux, où l'on se distribue les pouvoirs. Ce groupe s'associe bien entendu au mouvement insurrectionnel et dépêche, à cet effet, Mareux avec deux autres commissaires à l'Hôtel de Ville. Le bonhomme flatté, satisfait de jouer un rôle, se laisse faire.

Cependant, à l'Hôtel de Ville, les adhésions se multiplient et deux Conseils généraux siègent maintenant côte à côte : le Conseil légal dans sa salle de séances ordinaire, le Conseil « élu révolutionnairement pour sauver la chose publique » dans une salle voisine, où il se fait protéger par des hommes bien armés qu'ont envoyés les Sections. C'est devant cette bande que comparaît Mandat, chef de la garde nationale, avant d'être assassiné en sortant. Enfin, vers 6 à 7 heures du matin, « l'As-

(1) Hôtel de Ville.

semblée des commissaires de la majorité des sections réunis avec plein pouvoir de sauver la chose publique » (tel est son titre officiel un peu long) se sent assez forte pour chasser le Conseil légal. Adélaïde Mareux le raconte avec simplicité : « Il s'agit donc de casser la municipalité. C'est ce qu'on a fait au même instant. Ce n'était pas sans murmure ; mais on s'en est moqué. » Le bon Mareux participe alors à un nouveau « serment du Jeu de paume, » où les Commissaires s'embrassent et jurent ensemble, « dans un moment d'enthousiasme et d'inspiration, de se faire hacher plutôt que d'abandonner la cause du peuple. »

A partir de ce moment, c'est la bataille angoissée contre les Tuileries et les Suisses, dont Mareux, siégeant à l'Hôtel de Ville, donnant des ordres et délibérant dans le tumulte, suit avec passion toutes les péripéties. Une bataille que nous sommes plutôt habitués à regarder de l'autre côté de la barricade, mais pour laquelle notre correspondance fait revivre les émotions des « patriotes » défendant, contre la tyrannie despotique, « le Droit et la Liberté. » Un moment, on croit tout perdu ; le peuple reflue en désordre ; le drapeau est rapporté dans une débandade. Les commissaires exaltés jurent alors une seconde fois de périr à leur poste. Mais bientôt des cris de victoire se font entendre ; les dépouilles sanglantes de plusieurs Suisses sont ramenées en triomphe. On s'embrasse. On se félicite. On respire. La bonne cause est sauvée !...

Je ne reproduis pas tout le récit. En voici les traits les plus saillants : « ... Les vingt-cinq millions (1) sont donc au château à faire leurs préparatifs. Le soir, sur les onze heures, on criait dans les cours du château : « Aux armes »... Tout le château est plein des Suisses et des aristocrates déguisés en Suisses. Presque tout l'état-major de la garde parisienne, les juges de paix, des juges de chaque tribunal, les trois bourreaux s'y trouvent ; aussi rien n'y manque. Le tocsin sonnait de tous côtés, car l'heure était indiquée à minuit ; mais quel est le parti qui le faisait sonner, on n'en sait rien... Sur les quatre heures, le Roi passa en revue les Suisses et les gardes-nationaux aristocrates... Le Roi, en passant sa revue, avait un air satisfait ; il allait nager dans le sang de ses sujets, il savait

(1) Chiffre de la liste civile.

bien ce qu'il allait faire. A huit heures du matin, le faubourg est passé et plusieurs bourgeois se réunirent à eux avec le canon de chaque section. Nous étions donc armés contre ces brigands malintentionnés... » Elle raconte alors la bataille, où, à l'en croire, les faubourgs n'avaient pris que des piques et beaucoup de bourgeois des fusils sans cartouches, « tandis que ces traîtres de Suisses avaient des cartouches par centaines... » « Enfin, dit-elle, on escalade de toutes parts, on saccage tous les aristocrates et les Suisses. Le carnage commence. Chacun rapporte des défroques de tous ces monstres. On met des têtes à bas; on les promène au bout de piques... Au premier coup de feu, le Roi bravement se rend dans le sein de l'Assemblée avec sa chère famille, étant tous hués de tous côtés. Fort embarrassés de leur présence, on fut obligé de leur pratiquer une chambre séparée de l'Assemblée, qui ne voulait pas être infectée d'un monstre aussi hideux... Depuis, on ne décesse d'arrêter du monde complice. Le peuple demande avec instance leur jugement, ou ils menacent de les exécuter eux-mêmes... Il faut juger au plus vite les criminels de lèse-nation!.. »

Et voici la conclusion : « Ma foi, mon ami, il faut que tout le monde soit jacobin; car, sans eux, on ne faisait qu'une bouchée de nous!.. La guillotine va rouler grand train... »

N'est-il pas vrai que, lorsque les jeunes filles douces et sensibles commencent à s'exalter, elles ne le font pas à moitié? Un post-scriptum ne manque pas non plus de piquant : « On nous apprend que, dans le faubourg Saint-Honoré, une voiture était extrêmement chargée. On voulut voir ce que c'était. On aperçut une guillotine faite supérieurement... Nous le tenons d'une personne très sûre... » Contre cette guillotine royaliste, la guillotine jacobine n'était-elle pas de bonne guerre?

C'est également pour défendre ces innocents jacobins menacés par une conjuration de prisonniers sanguinaires qu'eurent lieu, — nous ne nous en serions pas doutés, — trois semaines après, les massacres de septembre. Les Mareux habitaient à cent mètres de la prison de la Force et de la rue des Ballets, où eurent lieu les principaux crimes. Notre ami Mareux siégeait à l'Hôtel de Ville, dans ce conseil général de la Commune, d'où partirent les initiatives et où on salaria les égorgeurs. Sa fille nous donne la raison très simple des événements : « Il faut te bien expliquer la chose. Le samedi, il y eut un

homme au carcan et cet homme eut la hardiesse d'envoyer la nation au diable. Le lendemain, qui était le dimanche, il fut donc condamné à être guillotiné. Étant sur l'échafaud, cet homme avoua qu'il était payé pour injurier la nation. Il découvrit le complot que toutes les prisons étaient remplies d'aristocrates et de prêtres réfractaires, tous bien armés, et qu'à minuit nous devions tous être égorgés. En effet, il dit la vérité. Il n'en fallait pas plus pour échauffer le peuple. Il se transporta donc à l'Abbaye. Ils furent hachés tous en morceaux : les évêques, les archevêques, enfin ceux du complot de la journée du 10, tous nobles enfin. Sur les onze heures du soir, on s'est transporté à l'Hôtel de la Force, où on a fait la même opération. Mme de Lamballe a été jugée sur-le-champ... Voilà donc un projet de détruit ! Depuis dimanche, onze heures du soir, ce n'est pas encore fini aujourd'hui jeudi 6, et il y a eu au moins 50 voitures de morts. Juge dans toutes les autres prisons... Il faut te faire une remarque que, depuis la journée du 10, il n'y a eu que trois personnes de guillotinées et que cela a révolté le peuple. Enfin, nous sommes vendus de tous côtés... »

Pendant qu'Adélaïde Mareux interprète ainsi les récits de son père, un document historique nous montre « Mareux Lainé, officier municipal, » dressant, avec un de ses collègues, Legray, l'inventaire des objets trouvés dans la poche de Mme de Lamballe, « détenue en la prison de l'Hôtel de la Force, où elle vient d'être fait mourir par le peuple, » et il inventorie, avec un soin de bon employé, un anneau d'or, une inscription dedans et en dehors, un paquet de neuf petites clefs dans un même anneau d'acier, un étui de galuchat contenant une paire de lunettes montées en acier. » La fille avait tout à l'heure de bonnes raisons pour pouvoir nous apprendre que Mme de Lamballe avait été jugée.

Mareux s'est, en effet, installé dans son poste d'officier municipal, où ses collègues, plus ardents, plus occupés de parler au peuple et d'organiser des journées, utilisent son zèle en lui faisant rédiger des actes, étudier des rapports, édicter des mesures de surveillance contre les émigrés et les suspects, etc. Dans la salle que décorent le buste de Brutus et l'écharpe de Le Meunier, officier municipal tué en fonctions, dans le désordre des allants et venants, des citoyens venant apporter ou chercher des armes, lui s'applique à rédiger soigneusement

en bon style. Plus les jours passent, plus on met à profit sa bonne volonté fidèle. Car il se produit un fait très habituel en ces périodes révolutionnaires. Après l'élan des premières heures, tous ceux qui ne sont pas en contact permanent avec le peuple et occupés à l'exciter pour s'assurer une position lucrative ou glorieuse, tous ceux qui ont pris en mains la conduite plus terre à terre et plus astreignante des affaires économiques commencent à trouver le temps long; l'un après l'autre ils s'esquivent des séances, où ne restent bientôt plus que quelques convaincus, facilement satisfaits par des honneurs modestes. Mareux, lui, est très fier de sa situation. Ses fils le sont beaucoup moins; ils le trouvent en danger; ils regrettent qu'il fasse un métier de dupe en abandonnant ses propres affaires pour celles de la ville et se préoccupent surtout de savoir s'il touche au moins quelques appointements. Ainsi, pendant quatre mois, Mareux reste presque nuit et jour à l'Hôtel de Ville, où l'on trouve son zèle et son assiduité très commodes.

Pendant ce temps, la Commune est en lutte contre l'Assemblée nationale. Deux pouvoirs se disputent Paris et la France. Et, dans la municipalité même de Paris, le Conseil général, qui représente la violence politique, combat le corps municipal, composé d'anciens administrateurs plus modérés : en grande partie, de vieux fonctionnaires habitués au maniement d'affaires difficiles. On marche rapidement vers la Terreur; mais, contrairement à la première idée qu'on pourrait avoir d'une telle époque, tandis que la guillotine roule, comme le dit aimablement Adélaïde Mareux, tandis que l'ennemi menace nos frontières, une vie presque normale continue dans Paris et le théâtre Mareux joue (il est vrai, sans bénéfices) à côté de la prison de la Force. C'est Adélaïde, notre jacobine, qui dirige les représentations, empruntées au répertoire le plus classique. Son père n'a pas le temps de l'aider. D'abord commissaire de sa section, puis officier municipal, il a franchi, au début de novembre, un échelon nouveau en étant adjoint au tribunal de police; et, comme il envisage tout cela d'un œil très administratif, il se montre fort occupé d'obtenir sa titularisation définitive dans les bureaux de la ville.

Le 15 novembre, il écrit avec son habituelle confiance dans l'avenir : « Je suis toujours fort occupé de la place que je tiens au Conseil général de la Commune. Je suis aussi membre

du tribunal de police municipale. Je remarque n'être point mal vu dans ces deux places. Je suis aussi chargé d'une infinité de rapports : ce qui m'occupe infiniment; mais sans aucun honoraire, voilà le mal. Cependant, mon bon ami, je ne désespère pas d'obtenir une place dans l'établissement qui va se former à la municipalité pour les baptêmes, mariages, divorces et sépultures... Si, par hasard, je n'obtiens rien, je n'aurai perdu que mon temps et je m'en consolerai... Je siège avec le Conseil municipal sans autre titre que celui de membre du Conseil général et, jusqu'à présent, je suis le seul qui y siège. Ils m'ont annoncé ce soir qu'ils voudraient bien que ma Section me conserve sa confiance pour être réélu; alors ils pourront me nommer à une place d'administrateur qui me vaudrait 4 000 livres d'appointements. Je n'y puis rien leur assurer, puisque cela dépend du degré de confiance dont ma Section voudra bien m'honorer, et tu sais que les nominations populaires sont comme un lot à la loterie, surtout pour l'homme honnête et paisible qui ne fait aucune cabale pour obtenir les suffrages... N'oublie point, mon bon ami, que je n'ai plus de fortune, mais que je m'efforcerai toujours de mériter l'estime de mes concitoyens, afin que tu n'aies jamais de regret ni à rougir de la vie et des actions de ton père. » Voilà un style que nous n'attendions guère d'un septembriseur et l'on n'est pas non plus habitué à considérer que l'on ait pu occuper des places municipales dans un pareil temps, avec une indifférence aussi placide pour les événements comme on les eût recherchées sous tout autre régime.

Il y a, cependant, dans le passage précédent, une allusion au tribunal de police municipale, qui paraît d'abord un peu inquiétante. Ce tribunal a laissé une mauvaise réputation. Aussitôt après le 10 août, il prit un caractère de police politique, et l'on sait, à cette époque, ce que cela voulait dire. Fréquemment transformé, il joua un rôle sanglant et succomba finalement sous des accusations de vol... Mais Mareux n'y entra qu'en novembre 1792, à un moment où, la Commune de Paris fléchissant sous la réprobation qu'avaient causée les massacres, il se produisait une faible réaction modérée. Pendant le mois où il y siégea, il n'eut à s'occuper que de simple police : maisons de jeu, questions de voirie, troubles à l'ordre public, etc... D'ailleurs, à ce moment, ses jours de gloire étaient comptés. Le

28 novembre, une nouvelle municipalité était élue, dont il ne faisait plus partie, et il cessa ses fonctions le 2 décembre. On avait considéré comme trop modéré ce brave homme fourvoyé parmi les égorgeurs.

A partir de ce moment, les événements suivirent la marche que l'on sait, sans que notre homme sortît désormais de son obscurité. Le 5 février 1793, son fils l'architecte revient en France et va passer deux mois à Nantes, en pleine terreur de Carrier. Puis il rentre tout naturellement à Paris le 22 juin 1793, se plaignant seulement un peu d'une légère « crise de transports ». La correspondance se trouve ainsi interrompue au moment de la grande Terreur, où, d'ailleurs, les plus ardents épistoliers perdirent, en général, le goût d'écrire. Nous ne suivrons pas davantage notre Mareux, nous bornant à noter que, le 1er mars 1793, il a encore formé une société théâtrale et que ses représentations ne cessèrent pas, même pendant la période la plus critique. Les annonces de théâtre, qui se faisaient alors sous la forme de calendriers, insistent seulement sur ce que « ses acteurs sont tous animés de l'esprit républicain, qu'ils ont proscrit les pièces anti-républicaines et donnent souvent des représentations où ils ont fait payer le public pour consacrer la recette au profit des indigents ou des parents des volontaires qui sont à l'armée. Ainsi la Patrie sait changer ses jeux mêmes en actes de vertus!... »

Toussaint Mareux mourut le 4 janvier 1811, « suppléant du juge de paix de Tricot, » (une petite bourgade dans la Somme). C'était un médiocre aboutissement à ses ambitions; mais, entièrement ruiné par la Révolution, il conserva, jusqu'au dernier jour, l'espoir d'obtenir une situation meilleure et il ne cessa de solliciter auprès de l'Empereur pour devenir juge de paix dans son village. Des révolutionnaires, qui avaient été plus violents et plus compromis, ont obtenu, à cette époque, auprès du restaurateur de l'ordre public, des positions plus lucratives et plus honorifiques.

L. de Launay.

LE CONGRÈS

DE LA

CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE

A LONDRES

La Chambre de commerce internationale a tenu, à Londres, du 27 juin au 1er juillet, son premier Congrès annuel. Cette imposante Assemblée a groupé 566 délégués, appartenant à 28 pays représentés qui formaient une élite de commerçants, d'industriels et de financiers, venus de tous les points du monde pour échanger leurs vues sur les grands problèmes économiques, dans un désir de loyale coopération.

Partie des États-Unis, le pays des grandes initiatives, cette jeune institution, âgée de deux ans à peine, avait pris tout d'abord, en 1920, son vol vers Paris, dans un sentiment de piété et de gratitude envers la France victorieuse. Aujourd'hui, elle vient se poser sur cette vieille terre de la liberté commerciale, sur cette place de Londres, qui est le plus ancien, comme aussi le plus puissant marché du monde.

* * *

Le Congrès de Londres s'était assigné un vaste programme de travail, dont l'exécution a été répartie entre cinq comités spéciaux, dans lesquels chaque nationalité était représentée et qui avaient respectivement comme objet : Finances, Production, Distribution, Transports et communications postales, télégraphiques et téléphoniques, Régions dévastées.

Les Assemblées générales étaient présidées par M. A. J. Hobson, ancien président de l'Association des Chambres de commerce d'Angleterre, assisté de M. Clémentel, président de la Chambre de commerce internationale, qui a été, avec ses collaborateurs de la délégation française, l'un des principaux organisateurs de ce Congrès. Pour indiquer tout de suite, par un simple trait, son caractère, il suffira de signaler sa composition. Sur les 566 délégués présents, 268 étaient venus des États-Unis et 123 représentaient la Grande-Bretagne; la France comptait 46 délégués, la Belgique 21 et l'Italie 20 : ce qui souligne bien l'intérêt tout spécial que les Anglo-Saxons attribuent à ces grandes manifestations.

Par le nombre comme par la qualité de leurs délégués, les États-Unis ont témoigné qu'ils ne se désintéressent aucunement des questions européennes. Dès le début de la session, M. A. C. Bedford, président de la délégation américaine, a tenu à déclarer, que celle-ci n'était pas là seulement pour impressionner par sa masse, mais pour attester son désir de mieux comprendre nos difficultés actuelles, et sa ferme volonté de concourir à leur solution. Cette affirmation a été également exprimée par M. Edward A. Filene, ancien président de la Chambre de commerce de Boston, par M. John H. Fahey, ancien président des Chambres de commerce des États-Unis, et par M. Joseph H. Defrees, président de cette puissante Association, qui groupe 1 400 Chambres.

L'Angleterre, avec sa délégation de plus de cent membres, a manifesté les mêmes sentiments de confraternité internationale. Dans la séance inaugurale, le lord Chancelier, vicomte Birkenhead, en souhaitant la bienvenue aux délégués des nations représentées, les a invités à faire régner entre eux cette confiance générale, qui est si nécessaire pour le relèvement des affaires. Parlant de l'augmentation de la production, le lord Chancelier a émis le vœu que les querelles passées fussent de plus en plus écartées, afin de permettre à tous les États, sans exception, de participer au mouvement de reprise, en augmentant leurs débouchés. Cette simple indication montre que l'Angleterre reconnaît maintenant, sous la pression des événements, la solidarité qui l'unit aux autres nations, puisqu'il est bien démontré aujourd'hui qu'aucune d'elles ne peut fonder sa prospérité sur l'appauvrissement de pays moins fortunés.

Le Président de la Chambre de commerce internationale ne pouvait qu'enregistrer, avec la plus grande satisfaction, ces intéressantes déclarations qui permettaient d'espérer que l'œuvre du Congrès ne serait pas vaine. Aussi, M. Clémentel a-t-il parlé le même langage, en affirmant que tous les membres du Congrès s'inspiraient de ce sentiment d'intérêt général. Le fait de grouper, dans une étroite collaboration d'idées et d'action, des hommes d'affaires de tous les pays, ayant parfois des points de vue différents, mais animés d'un même esprit d'entente cordiale, ne pouvait qu'aboutir à une meilleure compréhension des grandes questions économiques, et faciliter le retour aux conditions normales d'avant-guerre.

Rendre compte de tous les travaux du Congrès, dépasserait les limites d'un article. Nous voudrions seulement esquisser la physionomie de cette grande assemblée, donner une idée de ses méthodes de travail et de l'ampleur de ses discussions. Nous nous limiterons donc aux délibérations de l'un des cinq Comités spéciaux, et aux sujets qui intéressent le plus directement la restauration économique du monde.

Ce Comité, dans lequel nous avions l'honneur et la charge de représenter l'Union syndicale des banquiers de Paris et de la province, est celui des Finances, où ont été examinées ces trois questions de la plus haute actualité : le change et l'inflation fiduciaire, le règlement des dettes interalliées, les crédits internationaux. Bien entendu, il ne faut chercher dans ces travaux que des idées échangées entre hommes compétents, des vues générales sur les grandes affaires du moment et, finalement, des résolutions votées pour déterminer les divers moyens d'apporter à la crise actuelle les remèdes appropriés. Lorsqu'il s'agit de problèmes de pareille importance, qui se présentent sous des aspects si divers suivant les pays, c'est déjà un résultat appréciable qu'il y ait eu accord sur un certain nombre de points de vue généraux et effort collectif pour trouver un terrain commun d'action.

LE CHANGE ET L'INFLATION FIDUCIAIRE

Le premier sujet traité par le Comité des Finances a été celui du change, avec un exposé des divers éléments du problème à résoudre.

Le président Walter Leaf, exprimant l'opinion anglaise sur la question, avait déclaré : « L'instabilité actuelle des changes étant l'expression des difficultés économiques de l'heure présente en Europe, le Congrès est d'avis que tout palliatif artificiel est condamné à l'échec, et que le seul moyen d'améliorer les conditions actuelles est d'augmenter la production, de mettre un terme à l'inflation fiduciaire, et d'abolir toutes les mesures qui tendent à restreindre la liberté des transactions commerciales. » C'est l'affirmation très nette des principes qui doivent régir l'amélioration du change, sous la réserve toutefois que, dans les circonstances actuelles, il ne suffit pas d'augmenter la production, mais il faut surtout rechercher les débouchés pour combattre l'accumulation des stocks qui est à la base du malaise économique, pour la plupart des grands pays.

Le délégué français exprima l'opinion que cette question de change, comme d'ailleurs toutes les autres, devait être considérée avec un certain optimisme. Nous avons aujourd'hui l'avantage de nous trouver en présence d'une situation vraie et de la regarder bien en face, ce qui est préférable aux illusions dont nous avions été bercés dans la période de prospérité factice, éphémère et surtout dangereuse, où nous étions engagés après l'armistice, pour aboutir à l'inévitable réaction. Il était à prévoir, en effet, qu'à la suite du cataclysme sans précédent qui avait non seulement bouleversé l'Europe, mais encore détruit l'équilibre mondial, l'ancien ordre de choses serait profondément modifié, et qu'il faudrait encore passer par bien des épreuves et les surmonter avec un énergique et patient effort, pour liquider la guerre et gagner la paix.

Après ces considérations, la discussion s'engagea sur la question de l'inflation fiduciaire, dans ses rapports avec le change, c'est-à-dire sur la résolution suivante soumise au Congrès : « Que l'inflation soit enrayée et progressivement diminuée. »

Le professeur Gustave Cassel, de Suède, demanda que la diminution progressive de la circulation des billets ne fût pas envisagée, mais seulement la stabilisation monétaire qui est une condition nécessaire, si l'on veut éviter les trop brusques fluctuations des prix. Pour lui, la politique de déflation consistant à ramener les différentes devises à la parité de l'or, risque d'écraser les budgets nationaux sous le poids des dettes d'em-

prunts, en même temps qu'elle paralyse le relèvement de l'industrie, en restreignant les moyens d'achat de la consommation. Quel résultat peut-on d'ailleurs attendre de cette politique, au point de vue général, tant que l'on n'aura pas opéré la restauration économique des pays les plus obérés? Prenant comme exemple les États-Unis, le professeur Cassel estime que c'est la déflation qui est la cause principale de leur malaise commercial et industriel, car si elle a pu aboutir à une augmentation de la valeur d'achat de la monnaie, elle a, par ailleurs, déterminé une baisse profonde des prix, alors que l'intérêt serait plutôt dans une juste stabilisation.

Ce point de vue a été énergiquement soutenu par M. Mylius, de la délégation italienne, qui a fait entendre la voix du commerce, opposé à la déflation. Il estime que si, aux États-Unis, les matières premières ont baissé de prix, en revanche, le change est resté toujours très élevé, de telle sorte que la situation ne s'est pas améliorée pour l'acheteur étranger, et, par contrecoup, pour l'exportateur américain, dont les stocks viennent s'accumuler sur le marché intérieur.

Quant à la délégation américaine, dont le pays était ainsi mis en cause, elle a exprimé l'opinion qu'on pouvait, en effet, se limiter à arrêter l'inflation, avec cette arrière-pensée, sans doute, que si l'on allait plus loin dans cette voie, on risquerait de modifier défavorablement la position du dollar, par rapport à celle des devises d'autres pays étrangers. Cependant, la délégation américaine n'entend pas s'opposer à la déflation sans y apporter un remède. Pour elle, le contre-poison se trouve dans les crédits que l'Amérique est disposée à concéder libéralement à ses acheteurs.

Le programme de la résistance à toute nouvelle inflation et celui de la déflation progressive ont été brillamment soutenus, au nom de la délégation anglaise, par sir Félix Schuster, président de l'Association des banquiers. Il a pris, à juste titre, non pas l'exemple américain, mais celui des pays de l'Europe centrale qui avaient poussé, le plus loin, la politique d'inflation, pour montrer que ce n'est pas sur l'excès présent de leur circulation de billets que peut se fonder le rétablissement de leur situation financière. D'autre part, il est tout naturel que les États qui étaient, avant la guerre, au régime de l'étalon d'or, aient le ferme vouloir de le rétablir par la déflation, pour

retrouver leur ancienne condition monétaire, et c'est là une politique à laquelle les banquiers du Royaume-Uni donnent leur pleine adhésion. Assurément, il faut prévoir du temps, et même beaucoup de temps, pour réaliser ce programme, sous un régime de diète sévère, mais ce que sir Félix Schuster affirme, c'est qu'il n'y aura pas de stabilité de change, ni de stabilité dans les affaires, bref aucune harmonieuse relation commerciale entre peuples, suivant sa propre expression, tant que les monnaies ne seront pas réglées sur la base d'un étalon commun, qui ne peut être que l'or.

En résumé, la ligne de conduite qui s'impose à tous les États ayant subi les effets de l'inflation, c'est d'abord de mettre leurs budgets en ordre, et d'éviter toute nouvelle émission de billets. Après ce premier effort, interviendra la déflation progressive, au cours de laquelle ils pourront obtenir le bénéfice de ces crédits internationaux, si nécessaires au relèvement du commerce, mais qui ne pourront être consentis qu'aux pays orientés vers une politique financière d'assainissement.

Après la délégation américaine, qui s'est finalement ralliée à ces vues, le délégué français s'est, à son tour, prononcé contre toute nouvelle inflation. La France veut, avant tout, restaurer son change et la déflation graduelle en est l'un des plus puissants moyens. Sur ce point, le Gouvernement, comme la Banque de France, a pris nettement position, en accord avec l'opinion des milieux financiers. Confiance la plus absolue dans le billet, et valorisation progressive du franc à l'extérieur, telles sont les lignes essentielles du plan monétaire d'un peuple victorieux qui entend mettre son crédit au-dessus de toute discussion.

Après cet ensemble de considérations, la proposition du professeur Cassel a été finalement écartée, et la résolution votée telle que la présentait le Comité des Finances, c'est-à-dire en marquant que « l'inflation devait être enrayée et progressivement diminuée. »

LE RÈGLEMENT DES DETTES INTERALLIÉES

Au cours de son examen des conditions du rétablissement normal des changes, le Comité des Finances a dû prendre position sur une question du plus grand intérêt, au point de vue

politique et financier, et dont dépend la solution de beaucoup de nos difficultés actuelles. Cette question était comprise dans un vœu soumis au Congrès, tendant à élaborer un plan d'action pour la solution des problèmes que soulève le règlement des dettes interalliées.

La discussion s'est ouverte, sur cette importante résolution, par la déclaration suivante de M. F.-O. Watts, au nom de la délégation américaine :

« En ce qui concerne la solution des problèmes soulevés par la question des dettes interalliées, nous demandons qu'elle ne donne lieu à aucun acte, pour le moment. En faisant ainsi, le Comité américain ne prendra pas position sur le bien fondé de cette résolution : il exprime seulement l'opinion que le moment ne lui paraît pas opportun pour un tel examen.

« Tous les membres du groupe financier de la Chambre de commerce internationale seront d'accord qu'il n'est pas désirable que cette corporation fasse aucun acte de nature à diminuer l'intégralité des obligations entre les nations, ou entre les particuliers dans l'ordre international.

« Le Comité américain est d'avis que ceux qui soutiennent la proposition d'une revision des dettes inter-gouvernementales désirent seulement qu'on arrive, d'un commun accord, à une entente résultant de la conviction qu'un tel acte est juste et nécessaire à la restauration d'un état normal du commerce et du crédit, pour le bien de tous.

« Dans l'état actuel des esprits aux États-Unis, la proposition, telle qu'elle a été formulée, ne pourrait être approuvée par l'opinion publique, ni admise par le Gouvernement.

« Le public américain comprend très bien l'importance de la restauration du commerce et de l'industrie dans le monde et est prêt à coopérer pleinement pour atteindre ce but. Il s'intéresse beaucoup aux arrangements prochains en vue de différer les paiements pour éviter de troubler les changes, pendant qu'ils sont encore dans un état incertain. Aussi le Comité exprime-t-il, en toute confiance, l'espoir que les intérêts des contrées créditrices et débitrices se trouveront à ce point associés et en harmonie qu'un règlement de leurs dettes s'effectuera avec le temps, sans sérieuses difficultés. »

Opinant dans le même sens, M. George Roberts, vice-président de la « National City Bank, » a rappelé, ce que l'on oublie

trop volontiers, que rien ne peut être fait pour ces règlements, si ce n'est par le Congrès et les représentants directs du peuple américain. Or, actuellement, s'il y a aux États-Unis des partisans d'une transaction, sous la forme la plus large, la masse n'est nullement convaincue, jusqu'à présent, que la justice vis-à-vis de ses associés exige qu'elle prenne la charge supplémentaire de ces dettes de guerre, ou même que la situation rende une annulation nécessaire pour permettre à ces pays de revenir à des conditions économiques normales. En revanche, l'opinion publique approuvera tout règlement amiable qui n'écrasera pas ces États et ne paralysera pas leur relèvement.

La résolution ainsi mise en discussion ayant été établie et présentée par le Comité spécial des Changes, il était difficile, en séance, de la retirer purement et simplement, bien qu'elle soulevât une grave question, d'ordre politique autant que financier, et en tout cas, d'ordre gouvernemental. Au reste, était-il possible d'aborder dans toute son ampleur le problème du change, sans faire entrer en ligne de compte et en bonne place ce règlement des dettes interalliées, qui pèsent si lourdement sur certains pays, comme la France, par leur énorme montant et l'imprécision de leurs conditions de remboursement? La délégation française ne l'a pas pensé. Sans vouloir entrer dans le fond du débat, elle a cependant affirmé que si mention était faite du paiement des dettes interalliées, celui-ci devait évoquer, en toute équité, un autre règlement, celui de l'indemnité allemande et sa mobilisation.

Afin de tenir compte cependant des vues de la délégation américaine et d'éviter le rejet de la résolution, un ajournement de la discussion fut décidé, en vue d'arriver à un accord sur un autre texte. C'est ainsi qu'à la séance suivante, l'assemblée fut saisie d'une nouvelle rédaction qui, écartant la formule d'un plan d'action, lui substituait celle plus générale d'une étude sur la position présente des dettes alliées, comme aussi sur le paiement et l'utilisation de l'indemnité allemande.

A l'appui de cette rédaction, le délégué français crut devoir exposer la nature et l'origine de ces dettes interalliées, qui sont le lourd fardeau que portent les nations les plus éprouvées par la guerre, alors que ces charges ont été contractées en vue du salut commun, et dans l'intérêt de tous.

Pour ne parler que de la France, il est bon de rappeler

qu'avant 1914, elle avait une épargne de 40 milliards de francs placés à l'étranger, et qu'elle était, avec l'Angleterre, le banquier du monde, alors qu'aujourd'hui, victime de la guerre qui s'est déroulée sur son propre sol, elle est débitrice des États étrangers d'environ 85 milliards de francs. Or, à qui la France doit-elle cette somme? A ses amis : 3 milliards de dollars aux États-Unis, plus 500 millions de livres à l'Angleterre, dettes qui, lorsqu'on les traduit en francs, au cours actuel du change, ont plus que doublé dans l'ensemble, depuis qu'elles ont été contractées.

Des chiffres d'une pareille grandeur montrent toute la pression qu'exercent sur le change le poids de ces dettes interalliées et leur rapport étroit avec le problème monétaire. Ceci ne veut pas dire que la France tende la main pour recevoir quittance de ces dettes, mais il est de toute justice que cette question ne soit point posée devant un Congrès, puisque tel est le cas, sans faire intervenir aussi cette autre question interalliée de l'indemnité allemande et de sa mobilisation, établissant ainsi une solidarité de fait, un front unique dans les règlements financiers, comme dans les règlements politiques.

Après cet échange d'explications, M. F.-O. Watts s'est déclaré d'accord sur le texte d'une résolution comportant « qu'une étude soit faite de l'effet sur les changes internationaux de la position actuelle des dettes interalliées et des remèdes possibles, ainsi qu'une étude de même nature sur le paiement et l'utilisation de la dette allemande. »

A cette résolution votée à l'unanimité, il convient de joindre celle qui a été discutée par le Comité des Régions dévastées, en vue d'appliquer également une part des bons allemands représentant l'indemnité, au paiement des travaux de restauration.

Afin de donner plus de force à ces deux résolutions, il a été également décidé qu'un Comité international financier serait spécialement formé pour continuer, d'une façon permanente, l'étude du règlement des dettes interalliées et de la réparation des régions dévastées, dans leurs rapports avec l'indemnité allemande et sa mobilisation. Mais ce vaste programme n'est assurément pas de ceux qu'on peut réaliser en un jour, surtout si l'on veut sortir de la phase actuelle des promesses pour trouver des remèdes efficaces, avec de puissants moyens financiers. Or, c'est là que commence l'ère des véritables difficultés. Après avoir obtenu le règlement de l'indemnité allemande, sous la forme de

Bons, comment les utiliser, et sur quel marché, pour les transformer en argent comptant ? C'est là toute la question.

Voici la réponse américaine : M. F.-O. Watts et M. George Roberts se sont trouvés d'accord pour déclarer que si les États-Unis ont considéré avec satisfaction l'engagement de payer pris par l'Allemagne, en revanche, ils ont accueilli, avec la plus grande réserve, le projet, venu de divers pays, en vue d'offrir sur le marché américain les Bons de réparation créés en représentation de cet engagement (1).

Suivant l'opinion des deux délégués, ces Bons ne doivent pas être émis trop hâtivement, c'est-à-dire tant que l'on n'aura pas expérimenté, sur ce point, la capacité de paiement de l'Allemagne. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce débiteur ne peut payer qu'avec le produit de ses exportations, et qu'il importe que celles-ci ne viennent pas encombrer le marché des autres pays, ou concurrencer leurs propres exportations, et c'est là une considération qui paraît primer toutes les autres pour les États-Unis. En tout cas, ces Bons ne devraient être utilisés que comme garantie pour des emprunts émis directement par les États intéressés.

Il est cependant une circonstance dans laquelle les États-Unis sembleraient disposés à recevoir ces Bons avec faveur : c'est, par exemple, s'ils étaient remis en paiement pour des achats de matériaux de construction faits à l'industrie américaine, en vue de la reconstitution des régions dévastées. Telle est la formule qui concilierait le mieux la sympathie et l'intérêt américains.

En résumé, le problème entier reste à résoudre et nous savons d'ailleurs, par des voix très autorisées, que le marché des États-Unis, qui est lui-même aux prises avec de grandes difficultés d'ordre économique et financier, ne peut accueillir avec empressement une opération de mobilisation de Bons allemands, alors surtout que l'opinion américaine est si peu préparée à souscrire à des placements étrangers.

Mais c'est là une situation qui peut se modifier assez rapidement, si l'on arrive à créer, comme l'a dit à juste titre le lord

(1) D'après M. George Roberts, le marché américain aurait absorbé, en 1921, environ 15 milliards de dollars de valeurs nationales, alors que, pour les titres étrangers, le chiffre est à peine de un milliard, ce qui tend bien à démontrer que le public aux États-Unis est encore très peu préparé pour cet ordre de placements.

Chancelier d'Angleterre, cette confiance générale, qui est nécessaire au relèvement des affaires et au placement des capitaux. A chaque année suffit sa peine et, pour aujourd'hui, contentons-nous de noter avec satisfaction que ces questions si controversées ont au moins l'avantage d'être nettement posées et mises à l'ordre du jour des grandes assemblées internationales. Ce que nous apprend, en effet, le Congrès de Londres, c'est que dans des pays comme l'Angleterre ou les États-Unis, une élite de bonnes volontés se forme pour étudier, avec les représentants des nations dévastées par la guerre, la France, la Belgique, l'Italie, la Pologne, etc., le principe d'une étroite coopération dans l'œuvre de la restauration. C'est déjà là, pour la Chambre de commerce internationale, un premier résultat, en attendant qu'avec l'art des préparations nécessaires, elle puisse faire passer les résolutions votées à Londres dans le domaine des réalisations.

CRÉDITS INTERNATIONAUX

Parmi les plus importants problèmes dont le Congrès de Londres ait eu à s'occuper, au point de vue économique, il faut citer celui des crédits internationaux pour l'exportation. C'est la grave question mise à l'ordre du jour, dans un certain nombre de pays, afin d'écouler à l'étranger les stocks de matières premières ou les fabrications que ne peut absorber le marché intérieur. Pendant la guerre, et même après l'armistice, le chant national était partout l'hymne à la production. Aujourd'hui, l'antienne est un peu différente, car il ne s'agit plus seulement de récolter ou de fabriquer, il faut surtout exporter pour conjurer la crise économique et même sociale, qui est la conséquence fatale de la surproduction, dont souffrent précisément les grands pays, en raison de leur développement industriel ou commercial.

La prime de la monnaie a créé, en effet, autour de certains États, une barrière prohibitive, qui ne permet plus aux nations moins favorisées, sous le rapport monétaire, de venir s'y approvisionner, dans la proportion de leurs besoins, et c'est là qu'apparaît la nécessité de substituer aux paiements au comptant ou à court terme en usage avant la guerre les paiements à très long terme qui escomptent un retour, encore lointain, aux conditions d'avant-guerre.

Si nous prenons l'exemple des États-Unis, qui s'étaient organisés en vue d'une énorme production industrielle, nous constatons que celle-ci était, au début de 1921, supérieure de 30 p. 100 à la consommation du pays. Or, c'est à ce moment que la diminution des articles exportés a commencé à se faire très sérieusement sentir; cette réduction atteint déjà en valeur environ 40 pour 100 pour le premier semestre de 1921.

L'Angleterre est dans le même cas, si l'on en juge par les statistiques de son commerce extérieur, qui accusaient, avant 1914, une exportation d'environ 40 p. 100, à destination du continent européen, représentant annuellement une valeur de 200 millions de livres sterling. Assurément ce n'est pas un moindre chiffre dont il lui faut aujourd'hui assurer l'écoulement.

La France, elle aussi, doit avoir le même programme d'expansion, si elle veut rétablir sa balance commerciale, ce qui est la première des conditions pour la restauration de son change. Les résultats déjà obtenus en 1920 sont d'ailleurs, à ce point de vue, très encourageants, et tous nos efforts doivent tendre à les augmenter, par une nouvelle progression de notre commerce extérieur.

Mais, pour réaliser en grand cette politique d'exportation, il est nécessaire de rechercher des acheteurs étrangers, de plus en plus nombreux, que l'on peut trouver dans les pays appauvris ou dévastés par la guerre, c'est-à-dire ceux dont les besoins sont grands, mais qui n'ont plus qu'un pouvoir d'achat considérablement diminué, en raison de la raréfaction des moyens de paiement internationaux. Ainsi, la salutaire leçon que nous pouvons tirer des événements, c'est que nul peuple, quelles que soient ses ressources, ne peut rester dans l'isolement. La richesse d'un pays ne saurait être fondée sur la pauvreté des autres nations, et c'est en raison de cette interdépendance que l'équilibre économique général ne sera pas rétabli, tant que la puissance de consommation de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche et des nouveaux États de l'Europe centrale n'aura pas été restaurée sur des bases normales.

Aussi le Congrès de Londres nous a-t-il montré les grands pays préoccupés du sort de ces nations à changes avariés. La Tchéco-Slovaquie, la Pologne ont été considérées avec une particulière sympathie. Cela d'ailleurs n'est pas pure affaire de sen-

timent de la part de nos amis anglo-saxons, car ce sont en somme, pour eux d'importants clients dont il s'agit de rétablir la faculté d'achat, en attendant que l'Allemagne, l'Orient et surtout la Russie viennent reprendre leur place ancienne parmi les grands marchés de consommation.

C'est dans cette atmosphère spéciale que s'est tenue, au Congrès de Londres, l'importante réunion consacrée aux Crédits internationaux.

Les honneurs de la séance ont été réservés à un projet, sorti de la Conférence de Bruxelles, et qui, depuis, a fait son chemin dans le monde, sous le nom de « projet Ter Meulen, » du nom de son auteur, un banquier d'Amsterdam, représentant de son pays à la Société des Nations.

Le but de cette organisation est de permettre aux nations appauvries de se procurer les ressources nécessaires à leurs importations essentielles, alors qu'elles sont actuellement incapables d'obtenir des facilités de paiement, par le mécanisme ordinaire des opérations de banque. Quant aux voies et moyens, ils peuvent se résumer en un mot : restaurer le crédit international, en permettant à l'emprunteur d'offrir, quelle que soit sa situation monétaire, une base sérieuse de garantie.

En raison de l'importance de ce projet, auquel la Société des Nations a déjà donné son approbation et qui a l'ambition de relever le commerce extérieur, nous croyons devoir en rappeler ici les grandes lignes, d'autant plus qu'il est destiné à subir, très prochainement, l'expérience d'une première réalisation.

Le premier acte consiste dans la formation d'une « Commission internationale, » constituée sous les auspices de la Section financière de la Société des Nations et qui comprendra des banquiers et hommes d'affaires de grande notoriété, dont on ne pourra discuter la compétence ou l'impartialité. C'est devant cette Commission que les Gouvernements désireux d'adhérer audit projet devront faire connaître les gages qu'ils sont en mesure de fournir, pour la garantie des crédits commerciaux susceptibles d'être accordés, soit à eux-mêmes, soit à leurs nationaux, par les vendeurs, dans les pays d'exportation.

Suivant examen de ces gages, la Commission fixera la valeur *en or* des crédits qu'elle serait disposée à autoriser, et en représentation desquels le Gouvernement intéressé pourra émettre ses propres obligations, avec indication des garanties matérielles

qui leur serviront de nantissement. Les recettes provenant de ces gages, que contrôlera et administrera même, dans certains cas, la Commission internationale, seront définitivement affectées au service des titres ainsi créés, c'est-à-dire à l'achat de devises étrangères pour le paiement du capital et des intérêts, sur la base de la valeur *en or*.

L'objet du plan Ter Meulen et ses conditions d'exécution étant ainsi définis, voici comment s'effectuera l'opération de crédit qui doit être le résultat pratique de cette organisation.

Après avoir reçu ces obligations d'État, dûment contresignées par la Commission internationale, l'importateur du pays appauvri les donnera, comme garantie de paiement, à l'exportateur du pays de production. A l'échéance du crédit à long terme, qui sera librement discuté entre les parties, l'importateur devra rembourser le montant du crédit, suivant les stipulations du contrat et, dans ce cas, l'exportateur lui remettra les obligations données en gage, qu'il devra aussitôt restituer à son Gouvernement. Dans le cas contraire, l'exportateur n'ayant pas reçu son paiement détiendra les titres jusqu'à l'échéance ou, s'il préfère, il pourra les vendre sur le marché, mais pourvu qu'avant cette vente, un délai raisonnable soit accordé au Gouvernement qui les a émis, afin de les racheter à un prix suffisant pour rembourser l'exportateur.

En traduisant ceci en une formule commerciale, nous pouvons concevoir un acheteur qui remet en paiement à ses vendeurs une lettre de change à long terme, garantie par des obligations Ter Meulen. S'il la rembourse à l'échéance, il rentre en possession de son titre. Si, au contraire, il n'est pas en état de payer la traite, le détenteur doit chercher à négocier son titre, pourvu, bien entendu, qu'il trouve une contre-partie.

Mais là se présente la véritable objection au projet. C'est précisément dans le cas où l'acheteur ne ferait pas honneur à ses engagements que le vendeur étranger aura besoin de s'assurer un procédé facile de réalisation. D'autre part, il faut prévoir que, le plus souvent, ce même vendeur, qui a en main ce titre de paiement pendant toute la durée d'un crédit pouvant atteindre plusieurs années, cherchera, sous forme d'escompte, d'avance ou de vente, à se faire de l'argent pour les besoins de son commerce ou de son industrie. Tout nous ramène donc à la question de la négociabilité de ces obli-

gations, car c'est là que sera la force ou la faiblesse du système, suivant que la Société des Nations pourra créer ou non, sur ces valeurs, un marché régulier.

Tel est le projet Ter Meulen, auquel la Chambre de commerce a donné sa pleine approbation. C'est, en somme, l'organisation d'un Mont de Piété international, chez lequel les États pauvres iront déposer leurs gages pour obtenir des crédits, contre garanties réelles. Et comme, en ces temps difficiles, la misère est très bien portée, les grands États qui ont besoin des plus petits s'empressent de recruter des clients pour cette nouvelle institution. Ainsi s'explique, du reste, la part éminente prise par l'Angleterre dans la mise en mouvement de cet ingénieux mécanisme de crédit.

Le Congrès de Londres a entendu l'exposé du plan Ter Meulen, fait par la personnalité la mieux qualifiée pour en célébrer les mérites, Sir Drummond Fraser, banquier très connu de Manchester, qui a été investi du mandat d'organisateur par la Société des Nations. Sir Drummond Fraser s'est appliqué à montrer que son programme avait un caractère essentiellement commercial, et qu'il devait comporter tous les avantages d'une proposition bien garantie. Aussi est-il destiné aux pays qui feront parallèlement un effort pour rétablir leur équilibre budgétaire, réduire leur circulation fiduciaire et, par conséquent, donner à leur change, même déprécié, une certaine stabilité. C'est à ce prix seulement que ce plan atteindra son but, qui est de restaurer et développer par des voies normales, et non par des moyens empiriques, le commerce international, en organisant, sur des bases solides, le crédit à long terme.

La première application du projet Ter Meulen doit être faite à l'Autriche qui est bien, en effet, le pays où la détresse économique est la plus profonde, parce qu'il n'en peut sortir par ses seuls efforts et sans que l'Europe lui tende une main secourable. C'est aussi un excellent terrain d'expérimentation pour ce système, car l'Autriche est prête à donner en gage le meilleur de ses ressources : le produit de ses douanes, le revenu de ses exploitations forestières, le monopole des tabacs, etc., et à poursuivre, en même temps, une politique d'assainissement monétaire, en retirant graduellement son ancienne circulation, pour lui substituer les billets d'une nouvelle Banque d'émission.

C'est du moins ce qu'est venu affirmer le délégué autrichien,

M. Wilhelm von Offenheim, représentant quatorze des principales industries de la République d'Autriche. Après un tableau de la situation de son pays, sous le jour le plus triste, ce délégué a déclaré que l'Autriche ne manquait ni de capacités ni de ressources matérielles, mais que, ce dont elle avait un besoin urgent, c'était d'abord d'assurer son ravitaillement, puis de se procurer des matières premières pour se remettre au travail, et c'est ce qu'elle attend du plan Ter Meulen. Les représentants de la Tchéco-Slovaquie et de la Pologne ont manifesté la même sympathie pour ce projet, dont ils entendent bénéficier, en vue de rétablir leur production.

Sur ce même projet, la parole a été donnée aux États-Unis qui, non moins que l'Angleterre, en raison de leur qualité de détenteurs de grands produits d'exportation, considèrent avec faveur cette nouvelle organisation de crédits internationaux. M. F.-O. Watts a confirmé que la délégation américaine était pleinement préparée à endosser le plan Ter Meulen. Il répond bien aux conditions présentes du commerce avec certains pays, mais il y aura lieu de l'appliquer avec prudence et discernement. La Commission internationale a le devoir de s'assurer que les obligations ne seront remises par les Gouvernements à leurs importateurs que si ceux-ci présentent eux-mêmes de bonnes garanties, de telle sorte que l'opération de crédit puisse se liquider par les voies normales de paiement, et non par une vente de titres.

M. George Roberts s'est montré également favorable à ce plan destiné à faciliter l'exportation des matières premières et produits des États-Unis. Pour lui, cette question intéresse beaucoup plus le public américain que celle du règlement des dettes interalliées, qui regarde principalement le Gouvernement. Le malaise présent est dû surtout à l'insuffisance des exportations et le pays est prêt à soutenir toute sérieuse organisation de crédit qui favoriserait le développement de son commerce extérieur. Dans ces conditions, il estime que les obligations Ter Meulen sont assurées de trouver un meilleur accueil aux États-Unis que les Bons émis en représentation de l'indemnité allemande, et c'est là une déclaration intéressante à recueillir, concernant les chances de réussite de ce projet.

La délégation française n'avait pas à intervenir au premier rang dans la discussion du plan Ter Meulen, la France n'ayant

pas à utiliser les services de cette institution, en aliénant des gages au bénéfice de ses créanciers étrangers. Notre pays a été dévasté par la guerre, et appauvri, mais c'est là une glorieuse misère, qui ne doit nullement affecter son crédit international, ni faire mettre en doute ses possibilités de paiement. Les efforts tentés pour rétablir l'équilibre budgétaire, diminuer l'inflation fiduciaire, développer notre commerce d'exportation et relever finalement le change français, indiquent suffisamment que si nous avons à envisager des crédits pour parer aux nécessités du moment, notre signature n'a pas besoin d'être garantie par une sorte d'hypothèque sur tout ou partie de notre actif national.

Mais, si nous ne sommes pas appelés à bénéficier du plan Ter Meulen, nous devons cependant le regarder avec intérêt, en ce qu'il facilitera la restauration d'un certain nombre de pays, qui sont aussi nos clients, et dont le pouvoir d'achat ne peut qu'être augmenté par un retour à la vie normale. C'est à ce sujet que la délégation française a eu à formuler une réserve sur le projet. Celui-ci, en effet, ne vise que les matières premières et objets de première nécessité, alors que la France possède, parmi ses éléments d'exportation, les soieries lyonnaises, par exemple, ou autres produits finis, qui ne rentreraient pas dans la catégorie des articles autorisés, si celle-ci était trop strictement délimitée. Aussi, s'appuyant sur le fait qu'il est assez difficile de définir, dans le monde moderne, ce que l'on entend par objets de première nécessité, la délégation française a demandé que la Commission internationale envisageât tout spécialement l'exportation des soieries, pour être comprise parmi les articles pouvant bénéficier du plan Ter Meulen, et c'est là un point sur lequel l'Autriche et l'Italie se sont déclarées d'accord avec la délégation française.

Enfin, M. Hobson, président du Congrès, a terminé la série des discussions par une considération de haute sagesse, qui reflète l'esprit circonspect de nos amis britanniques. Tout en donnant son approbation au projet et à son éminent organisateur, M. Drummond Fraser, il a marqué qu'il fallait compter avec le temps pour faire entrer dans la pratique des affaires d'exportation les Bons Ter Meulen. En attendant, il a prémuni les importateurs étrangers contre l'illusion d'une amélioration rapide des devises dépréciées, qui pourrait les amener à

prendre des engagements trop importants. Il estime même qu'en présence de la situation instable dans laquelle se trouvent certains États, au point de vue monétaire, le mieux est encore d'assurer son change au moment de la conclusion de contrats, ou de n'acheter que jusqu'à concurrence des fonds disponibles.

Nous ne pouvons que souscrire à ces réflexions, qui traduisent assez bien la prudente réserve de la France, concernant la fabrication de crédits internationaux, avec immixtion de l'État dans la création de Bons, pour relever le commerce extérieur, à l'aide de cette nouvelle monnaie d'échange.

***

Cette revue sommaire des plus importants sujets discutés par le Comité des Finances suffit à montrer la nature des travaux du Congrès de Londres et comment il faut apprécier leur résultat.

Les problèmes qui se dressent aujourd'hui devant le monde ne peuvent être résolus qu'avec un persévérant effort, et par l'entr'aide économique et financière de toutes les nations, puisque c'est une crise générale qu'il s'agit de conjurer. Sur ce point, la Chambre de commerce internationale n'a pas la prétention de détenir des vérités intégrales, mais elle groupe les bonnes volontés pour tracer les lignes indicatrices des solutions possibles et pour mettre celles-ci en mouvement, sous la forme de résolutions qui peuvent s'imposer à l'attention des Gouvernements de tous les pays.

Nous avons, en France, un peu trop l'habitude de traiter les Congrès comme de simples échanges de discours, sans portée efficace, ou même, plus exactement, comme des corvées, auxquelles s'efforcent d'échapper ceux qui pourraient y apporter un concours utile par leur expérience ou leur situation sociale. Il n'en est pas de même à l'étranger, notamment dans les pays anglo-saxons, où l'on assigne à ces réunions beaucoup plus de valeur qu'aux débats des assemblées politiques.

Tout d'abord, le Congrès offre cet avantage de mettre en contact des hommes de professions différentes, mais de grande autorité, chacun dans sa branche professionnelle, et qui peuvent, par conséquent, se rejoindre et se compléter pour l'étude des grandes questions économiques ou financières. C'est un

moyen de rassembler des hommes, venus des contrées les plus lointaines, et saisissant volontiers cette occasion pour entrer en relations les uns avec les autres et se mettre à jour sur un certain nombre de points, avec un minimum de temps et un maximum d'effort collectif.

Cela est vrai pour les États-Unis, et non moins certain pour l'Angleterre et ses Dominions qui trouvent, dans ces grands Congrès, une sorte de prétexte annuel pour mobiliser leurs classes dirigeantes, à travers d'énormes distances, en vue de dégager l'opinion du pays sur les affaires d'intérêt national.

Enfin, et c'est ici le point le plus important à retenir, les gouvernements de ces deux nations considèrent eux-mêmes, avec la plus grande attention, les résultats de ces délibérations, précisément parce que ces grandes démocraties s'appuient, non seulement sur la masse, mais plus encore sur l'élite. C'est donc là qu'ils vont chercher souvent des directives pour leur politique, afin d'avoir un point d'appui solide lorsqu'il s'agit de procéder ensuite à des actes de gouvernement.

Parmi tous ces Congrès, ceux de la Chambre de commerce internationale sont appelés à jouer un rôle prépondérant en raison de leur composition très étendue qui leur permet d'aborder tous les sujets d'actualité et de réunir, dans chaque pays, les opinions les plus justifiées. Avec l'autorité que lui donnent ses Comités nationaux, où sont groupées toutes les compétences, elle peut coopérer très utilement à la solution des grands problèmes de l'heure présente.

MAURICE LEWANDOWSKI.

REVUE SCIENTIFIQUE

POUR PRÉLUDER A L'ÉTUDE D'EINSTEIN

On parle beaucoup depuis quelque temps des théories du célèbre physicien Einstein et d'Einstein lui-même.

Il y a quelques jours, Paris faisait au roi Ferdinand de Roumanie un accueil tout plein de vif enthousiasme. C'était justice, car ce prince d'origine allemande, ce Hohenzollern, a su, au jour critique, obéir au devoir et à l'honneur, et on ne doit pas..., on ne devrait pas jeter dans la balance l'état civil des gens quand il s'agit de juger leurs œuvres et leurs actes. La situation d'Einstein est assez analogue : ce juif allemand a refusé naguère de signer l'immonde manifeste des 93. Cela et son attitude en d'autres circonstances lui ont valu la haine inextinguible des pangermanistes. Les choses ont été très loin. On a violemment manifesté contre lui. Sa personne, sa vie même ont été menacées. Il s'est fondé contre lui outre-Rhin, sous les auspices de quelques cuistres et pédants de dixième zone, une « Association pour la défense de la physique allemande » (*sic*), car la physique d'un Einstein ne saurait être allemande, et nous avons été amené à penser ainsi qu'il n'y avait point de raison pour qu'il n'y eût pas aussi une arithmétique allemande, une trigonométrie allemande. Émues de cet état de choses, plusieurs universités, en Angleterre et en Hollande notamment, ont songé à appeler dans leur sein, où il eût trouvé un refuge, le savant persécuté.

Tout cela, — en dehors de la valeur propre de l'œuvre d'Einstein, sur laquelle il nous reste à nous prononcer, — devait lui attirer, sinon l'admiration, du moins la sympathie du public français. C'est ce qui est arrivé, à quelques exceptions près, lesquelles ne se sont pas recrutées parmi les hommes dont l'œuvre et la pensée représentent vraiment quelque chose en France. Quelques polémiques s'en sont

suivies qu'on nous permettra de ne point reprendre ici. Les vérités géométriques, les découvertes scientifiques ont une valeur intrinsèque qui doit être jugée et pesée objectivement, quelle que soit la personnalité de celui qui les a trouvées. Pythagore eût-il été le dernier des criminels et des malhonnêtes gens, cela n'enlèverait rien à la validité du carré de l'hypothénuse. Un théorème est vrai ou faux, que le nez de son auteur ait la ligne aquiline des fils de Sem, camuse de ceux de Cham ou rectiligne de ceux de Japhet. Est-ce vraiment un signe que l'humanité est de plus en plus asymptote à la perfection que d'entendre dire quelquefois : « Dis-moi quel temple tu fréquentes et je te dirai si ta géométrie est juste. ? » Passons.

Toutes nos notions, toute la science, toute la vie pratique elle-même sont fondées sur la représentation que nous nous faisons des aspects successifs des choses. Notre esprit, aidé par nos sens, classe avant tout celles-ci dans le temps et dans l'espace, qui sont ainsi les deux cadres où nous fixons d'abord tout ce qui nous est sensible dans le monde extérieur. Écrivons-nous une lettre : nous mettons en suscription le lieu et la date. Ouvrons-nous un journal : ce sont ces indications qui y précèdent toutes les dépêches. Il en est de même en tout et pour tout. Le temps et l'espace, la situation des choses et leur époque apparaissent ainsi comme les piliers jumeaux de toute connaissance, les deux colonnes sur lesquelles repose tout l'édifice de l'entendement humain.

Leconte de Lisle l'a bien senti lorsqu'avec sa profonde et philosophique intelligence il écrivait, s'adressant pathétiquement à la divine mort :

Délivre-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Le nombre n'est ici que pour définir quantitativement le temps et l'espace, et Leconte de Lisle a bien exprimé dans ces vers magnifiques et célèbres que tout ce qui existe pour nous dans le vaste monde, tout ce que nous y savons, voyons, tout l'ineffable et trouble écoulement des phénomènes ne prend pour nous un aspect défini, une forme précise qu'après avoir traversé ces deux filtres superposés que notre entendement interpose : le temps et l'espace.

Ce qui donne aux travaux d'Einstein leur importance, c'est qu'il a montré, comme nous allons voir, que l'idée que nous nous faisions du temps et de l'espace doit être complètement revisée, et que par suite la science tout entière, — et avec elle la psychologie, — doit être refondue. Telle est la première partie de l'œuvre d'Einstein. Mais là

ne s'est pas bornée l'action de son profond génie. Si elle n'était que cela, elle n'eût été que négative. Après avoir démoli, après avoir déblayé l'édifice de nos connaissances de ce qu'on croyait en être la muraille inébranlable et qui n'était qu'un échafaudage fragile en masquant les harmonieuses proportions, il a reconstruit, il a creusé dans le monument de vastes fenêtres qui permettent maintenant de jeter un regard émerveillé sur les trésors qu'il recèle. En un mot, Einstein a d'une part montré avec une acuité et une profondeur étonnantes que la base de nos connaissances n'était pas ce qu'on a cru et doit être refaite avec un nouveau ciment. D'autre part, il a, sur cette base, renouvelé, rebâti l'édifice démoli dans ses fondements mêmes, et lui a donné une forme hardie dont la beauté et l'unité n'avaient point encore été égalées.

Il me reste maintenant à tâcher de préciser d'une manière concrète et aussi exacte que possible ces généralités. Mais je voudrais aujourd'hui insister surtout sur un point qui a une importance considérable : c'est que si Einstein s'était borné à la première partie, — telle que je viens de la définir un peu arbitrairement, — de son œuvre, celle qui renverse les notions classiques de temps et d'espace, il n'aurait point, dans le monde de la pensée, la gloire qui, dès maintenant, auréole son nom. La chose est d'importance, car la plupart de ceux qui, — en dehors des spécialistes purs, — ont écrit sur Einstein, ont insisté surtout, et souvent exclusivement, sur ce côté en quelque sorte « démolisseur » de son intervention. Or, je me propose de montrer aujourd'hui, avec l'espoir de porter quelque clarté dans tout cela, qu'à ce point de vue, Einstein n'a pas été le premier ni le seul, qu'il n'a fait qu'aiguiser davantage et enfoncer un peu plus, entre les blocs mal joints de la science classique, le burin que d'autres avant lui, et surtout le grand Henri Poincaré, y avaient dès longtemps porté. Ceci fait, il me restera à expliquer, si je puis, le grand, l'immortel titre d'Einstein à la reconnaissance des hommes, qui est, sur cette œuvre critique dont il partage l'honneur avec d'autres, d'avoir reconstruit, réédifié par ses propres forces quelque chose de magnifique et de neuf : et ici, sa gloire est sans partage.

Il y a quelques jours, s'essayant à discuter sur Einstein, après beaucoup d'autres qui n'y ont point les titres que lui confère sa haute et charmante culture, M. Alfred Capus a écrit un « Monologue de Einstein » (1), où se trouve esquissé avec beaucoup d'art ce qu'on

(1) *Le Gaulois*, 28 juillet 1921.

convient généralement dans le public cultivé d'attribuer à ce savant. L'article de l'éminent académicien est si net, si précis, si spirituel, que je ne saurais mieux faire que de le prendre pour thème des réflexions que je voudrais apporter ici.

Einstein, sous la plume et dans la pensée de M. Capus, se plaint des difficultés qu'il éprouve lui-même à formuler ses théories et il ajoute : « Essayons pourtant... Je demande d'admettre qu'il n'y a dans l'univers qu'un seul phénomène, la gravitation, puisque c'est en somme le phénomène le plus certain. Tous les corps célestes en subissent la loi et se meuvent d'après elle. Leurs mouvements ne sont que relatifs, et il est impossible de déterminer entre deux astres lequel des deux tourne autour de l'autre. Et, en outre, cela est parfaitement indifférent, puisque le résultat est le même... Ce n'est qu'une façon de parler... Pour me servir d'une comparaison vulgaire, quand je marche sur le pied d'un monsieur, je peux supposer que c'est lui qui m'a marché sous le pied... Il n'y a de différence qu'au point de vue étroit de la douleur, aucune au point de vue mécanique. Si, dans un avion qui monte, je laisse tomber un objet sur le plancher, cet objet descend en ce qui le concerne et monte avec l'avion...Il monte donc et il descend en même temps, ce qui est inadmissible pour la vieille logique, mais au contraire admirablement simple dès qu'on admet la théorie de la relativité universelle. Cela constitue-t-il un système de l'Univers? Toute la question est là... Ce qui peut paraître surprenant, ce sont mes déductions par rapport au temps et à l'espace. Du moment, en effet, que les mouvements de corps sont relatifs, il n'y a plus de vitesse absolue. Et comme la vitesse mécanique d'un mouvement uniforme comme celui de la terre, je suppose, c'est l'espace parcouru pendant l'unité de temps, il s'ensuit que l'espace et le temps sont également relatifs... »

Telle est dans son essence, excellemment résumée par M. Capus, l'opinion que les gens du monde se font de la contribution apportée par Einstein à la science. Eh bien! je dis, et je vais pouvoir montrer, je crois, que cette opinion est erronée : 1° parce que tout ce qu'on attribue ainsi à Einstein n'est pas l'œuvre d'Einstein; 2° parce qu'Einstein a fait bien autre chose que cela qui n'est pas de lui, et qu'il n'en est aucunement question dans l'opinion qui vient d'être rapportée.

Toutes les sciences, toute la science depuis Aristote jusqu'à aujourd'hui a été fondée sur l'hypothèse ou, pour mieux dire, sur les hypothèses qu'il existe un temps absolu et un espace absolu. Autrement dit, on a fondé toute la science sur l'hypothèse qu'un

intervalle de temps et un intervalle spatial entre deux phénomènes donnés sont toujours les mêmes pour quelque observateur que ce soit et quelles que soient les conditions d'observation. Par exemple, il ne fût venu à l'idée de personne, tant que régna la science classique, que l'intervalle de temps, le nombre de secondes qui sépare deux éclipses successives de soleil pût ne pas être un nombre fixe et identiquement le même pour un observateur placé sur la terre et un observateur placé sur Sirius (la seconde étant d'ailleurs définie pour tous deux par le même chronomètre). De même, il ne fût venu à personne l'idée que la distance en kilomètres de deux objets, par exemple la distance de la terre au soleil à un instant donné, mesurée trigonométriquement, pût ne pas être la même pour un observateur placé sur la terre et un autre placé sur Sirius (le kilomètre étant d'ailleurs défini pour tous deux par la même règle.)

« Il existe, dit Aristote (1), un seul et même temps qui s'écoulera en deux mouvements d'une manière semblable et simultanée ; et si ces deux temps n'étaient pas simultanés, ils seraient encore de la même espèce... Ainsi, pour des mouvements qui s'accomplissent simultanément, il y a un seul et même temps, que ces mouvements soient, ou non, également vites ; et cela, lors même que l'un d'eux serait un mouvement local et l'autre une altération... Par conséquent, les mouvements peuvent être autres et se produire indépendamment l'un de l'autre ; de part et d'autre, le temps est absolument le même. » Cette définition aristotélicienne du temps physique date de plus de deux mille ans et elle représente avec beaucoup de clarté l'idée de temps telle qu'elle a été utilisée par la science classique jusqu'à ces toutes dernières années, et en particulier par la mécanique de Galilée et de Newton.

L'espace, comme le temps, était considéré classiquement et depuis les Grecs comme une donnée invariable, fixe, rigide, absolue. Newton ne pensait rien dire que d'évident et de banal lorsqu'il écrivait dans son célèbre Scholie : « Le temps absolu, vrai et mathématique pris en soi et sans relation à aucun objet extérieur, coule uniformément par sa propre nature... L'Espace absolu, d'autre part, indépendant par sa propre nature de toute relation à des objets extérieurs, demeure toujours immuable et immobile. »

Toute la science, toute la physique et la mécanique, telles qu'on les enseigne encore aujourd'hui dans les lycées et dans la plupart des

(1) Aristote, *Physique*, livre IV, chap. XIV.

universités, sont fondées entièrement sur ces énoncés, sur ces notions d'un temps et d'un espace absolus, pris en soi et sans relation à aucun objet extérieur, indépendants par leur propre nature.

En un mot, et si j'ose employer cette image, le temps de la science classique était semblable à un fleuve portant les phénomènes ainsi que des navires, mais qui ne s'écoule pas moins et d'un même mouvement quand il n'y a pas de navires; pareillement, l'espace était un peu comme la rive de ce fleuve et insensible aux navires qui passent.

Pourtant, dès l'époque de Newton, dès même celle d'Aristote, un métaphysicien un peu réfléchi (malheureusement, les métaphysiciens ne font pas assez de science, comme d'ailleurs les savants pas assez de métaphysique) aurait pu apercevoir qu'il y avait quelque chose de profondément choquant dans ces définitions, dans ces données. Le Temps absolu, l'Espace absolu, ce sont de ces « choses en soi » que l'esprit humain a de tout temps considérées comme lui étant directement inaccessibles. Les spécifications d'espace et de temps, ces étiquettes numérotées que nous attachons aux choses du monde extérieur, ainsi qu'on fait dans les gares aux colis pour ne les point perdre (... et la précaution n'est pas toujours suffisante), ces données ne nous sont fournies par nos sens, armés ou non d'instruments, qu'à l'occasion d'impressions concrètes. En aurions-nous la notion en l'absence d'objets attachés à ces données, ou plutôt auxquels nous attachons ces données? L'affirmer comme font Aristote, Newton, la science classique, c'est faire une supposition bien audacieuse, et nullement fondée. Le seul temps dont nous ayons la notion, en dehors de tout objet, est le temps psychologique si lumineusement scruté par M. Bergson, et qui n'a aucun rapport, que son nom, avec le temps des physiciens, de la science. Quant à l'espace, c'est bien pis encore, et nous n'avons pas même la possibilité de concevoir un espace démuni d'objets.

C'est en réalité Henri Poincaré, ce grand Français dont la disparition laisse un vide qui ne sera jamais comblé, qui a le mérite d'avoir, avec la plus grande netteté et la plus intelligente hardiesse, montré et démontré que le temps et l'espace, tels qu'ils nous sont donnés, ne peuvent être que relatifs.

Quelques textes ici ne seront pas inutiles; ils montreront que c'est Henri Poincaré qui a vraiment le mérite de la plupart des choses qu'on attribue dans le public couramment à Einstein, ainsi que le prouve la citation que nous avons faite ci-dessus. De cette démons-

tration, le mérite d'Einstein ne sera pas diminué, car il est ailleurs, nous le montrerons.

Et maintenant, voici comment s'exprimait Henri Poincaré, dont l'enveloppe charnelle a péri, il y a neuf ans déjà, mais dont la pensée continue à dominer, étendant chaque jour davantage sur eux ses ailes triomphales, tous les cerveaux qui réfléchissent :

« Il est impossible de se représenter l'espace vide... C'est de là que provient la relativité irréductible de l'espace. Quiconque parle de l'espace absolu emploie un mot vide de sens. Je suis en un point déterminé de Paris, place du Panthéon, par exemple, et je dis : Je reviendrai *ici* demain. Si on me demande : Entendez-vous que vous reviendrez au même point de l'espace ? je serai tenté de répondre : Oui. Et cependant j'aurai tort, puisque d'ici à demain la Terre aura marché, entraînant avec elle la place du Panthéon, qui aura parcouru plus de 2 millions de kilomètres. Et si je voulais préciser mon langage, je n'y gagnerais rien, puisque ces 2 millions de kilomètres, notre globe les a parcourus dans son mouvement par rapport au soleil, que le soleil se déplace à son tour par rapport à la voie lactée, que la voie lactée elle-même est sans doute en mouvement sans que nous puissions connaître sa vitesse. De sorte que nous ignorons complètement et que nous ignorerons toujours de combien la place du Panthéon se déplace en un jour. En somme, j'ai voulu dire : Demain, je verrai de nouveau le dôme et le fronton du Panthéon, et s'il n'y avait pas de Panthéon, ma phrase n'aurait aucun sens et l'espace s'évanouirait... »

Poincaré complète ainsi sa lumineuse démonstration :

« Supposons que, dans une nuit, toutes les dimensions de l'Univers deviennent mille fois plus grandes : le monde sera resté semblable à lui-même, en donnant au mot de similitude le même sens qu'au troisième livre de géométrie. Seulement, ce qui avait un mètre de long mesurera désormais un kilomètre, ce qui était long d'un millimètre deviendra long d'un mètre. Ce lit où je suis couché, et mon corps lui-même se seront agrandis dans la même proportion. Quand je me réveillerai le lendemain matin, quel sentiment éprouverai-je en présence d'une aussi étonnante transformation ? Eh bien ! je ne m'apercevrai de rien du tout. Les mesures les plus précises seront incapables de me rien révéler de cet immense bouleversement, puisque les mètres dont je me servirai auront varié précisément dans les mêmes proportions que les objets que je chercherais à mesurer. En réalité, ce bouleversement n'existe que pour ceux qui raisonnent comme

si l'espace était absolu. Si j'ai raisonné un instant comme eux, c'est pour mieux faire voir que leur façon de voir implique contradiction. »

On peut facilement étendre ce raisonnement de Poincaré. Si tous les objets de l'Univers devenaient par exemple mille fois plus hauts, et mille fois moins larges, nous n'aurions non plus aucun moyen de nous en apercevoir, car nous-mêmes et nos rétines et les mètres dont nous nous servirions pour mesurer les objets, serions déformés en même temps et de même. Bien plus, si tous les objets de l'Univers subissaient une déformation spatiale absolument quelconque, si un génie invisible et tout-puissant le déformait d'une manière quelconque en tirant sur lui comme sur une masse de caoutchouc, nous n'aurions aucun moyen de le savoir. Rien ne prouve mieux que l'espace est relatif, et que nous ne pouvons concevoir l'espace en dehors des objets qui servent à le mesurer. Pas de mètre, pas d'espace.

Poincaré a poussé si loin ses déductions dans ce domaine qu'il en est arrivé à montrer que la rotation même de la terre autour du soleil n'est qu'une hypothèse plus commode que l'hypothèse inverse, mais non point plus vraie, car elle impliquerait sans cela l'existence d'un espace absolu. Certains polémistes peu avertis ont même, — on s'en souvient, — voulu tirer argument de cette démonstration poincariste pour justifier la condamnation de Galilée. Rien de plus amusant que les efforts faits alors par l'illustre mathématicien-philosophe pour se défendre de ce grief, et, ma foi, il faut bien reconnaître que la défense ne fut pas considérée unanimement comme ayant été parfaitement convaincante. C'est qu'on ne fait pas à l'agnosticisme sa part.

Nul donc n'a mieux que Poincaré montré que l'espace n'est rien qu'une propriété que nous donnons aux objets. La notion que nous en avons n'est, si j'ose dire, que la résultante héréditaire des tâtonnements sensuels par quoi nous essayons péniblement d'embrasser le monde extérieur à un moment donné.

Après l'Espace, le Temps. A cet égard aussi les objections du relativisme philosophique étaient depuis longtemps dans l'air. Mais c'est Poincaré qui leur a donné leur forme définitive. Nous ne le suivrons pas dans ses lumineuses démonstrations qui sont bien connues.

Retenons-en seulement que, pour le temps comme pour l'espace, on peut supposer un rétrécissement ou un allongement de l'échelle auquel nous serions tout à fait insensibles et qui suffit à montrer l'impossibilité pour les hommes de concevoir un espace absolu.

Si quelque génie malicieux s'amusait une nuit à rendre mille fois plus lents tous les phénomènes de l'Univers, nous n'aurions aucun

moyen de nous en apercevoir à notre réveil et le monde ne nous paraîtrait pas changé. Et pourtant chacune des heures marquées par nos horloges durerait mille fois plus qu'une des heures anciennes. Les hommes vivraient mille fois plus longtemps, et n'en sauraient rien, car leurs sensations seraient ralenties d'autant.

Lorsque Lamartine s'écriait : « O temps, suspends ton vol, » il proférait une chose charmante, mais qui était pourtant une absurdité scientifique. Si le temps avait obéi à cette objurgation passionnée, à cet ordre, — les poètes ne doutent de rien! — ni Lamartine, ni Elvire n'eussent pu s'en apercevoir ni en jouir, et le batelier du lac d'Annecy qui promenait les deux amoureux, n'eût réclamé le paiement d'aucune heure supplémentaire; et pourtant il aurait de ses rames frappé bien plus longtemps les flots harmonieux.

Ainsi, et si j'ose résumer tout cela d'un mot moins paradoxal qu'il ne semblera à première vue : ce sont les mètres qui créent l'espace, les horloges qui créent le temps.

Tout cela on le savait, on le sentait, bien longtemps avant Einstein, et c'est faire tort à la vérité que de le lui attribuer. Je sais bien qu'on ne prête qu'aux riches, mais c'est aussi faire injure aux riches que de leur prêter ce dont ils n'ont que faire, ce dont ils n'ont pas besoin pour être riches.

Dans son excellent résumé de l'opinion des gens du monde sur les travaux d'Einstein, M. Capus dit : « Quand je marche sur le pied d'un monsieur, je peux supposer que c'est lui qui m'a marché sous le pied... Il n'y a de différence qu'au point de vue étroit de la douleur, aucune au point de vue mécanique. » Voilà une pensée qu'Einstein désavouerait certainement, car il est clair qu'il n'y a là pas plus de différence au point de vue « étroit » de la douleur qu'au point de vue mécanique, la douleur étant très précisément et exclusivement conditionnée par ses causes mécaniques. Pour le surplus, il est vrai, comme le dit Einstein dans son monologue supposé, que si dans un avion qui monte on laisse tomber un objet sur le plancher, cet objet descend en ce qui le concerne et monte avec l'avion. Mais il n'est pas exact que le fait que cet objet monte et descend en même temps, soit inadmissible pour la vieille logique, ou en parlant plus précisément, pour la vieille mécanique. Le fait qu'il n'y a pas de vitesse absolue, pas de translation absolue, ou du moins le fait qu'on ne peut pas mettre en évidence une telle translation, n'est nullement une découverte attribuable à Einstein.

Cela était déjà connu, non seulement des prédécesseurs d'Eins-

tein, mais des fondateurs de la mécanique classique, des Galilée, des Newton, de ceux-là même qui admettaient pourtant implicitement, à la base de leurs équations, l'existence d'un temps absolu, d'un espace absolu. Pour reprendre l'heureuse expression de M. Capus, « la vitesse mécanique d'un mouvement uniforme comme celui de la terre » ne peut pas être mise en évidence pour quiconque participe à ce mouvement. Tous les systèmes de référence, en mouvement de translation, sont équivalents au point de vue mécanique; c'est une chose qui était connue de tout temps.

Ce qui a contribué à porter toutes ces questions sur un plan nouveau, ce qui a conduit Einstein à donner une extension imprévue au principe de relativité de la mécanique classique, c'est le résultat d'une expérience célèbre de Michelson, qu'il me reste aujourd'hui à décrire brièvement.

On sait que les rayons lumineux se propagent dans le vide interastral; c'est ce qui nous permet d'apercevoir les astres. Cela a conduit depuis longtemps les physiciens à admettre que ces rayons se propagent dans un milieu dénué de masse, et d'inertie, infiniment élastique, n'opposant aucune résistance au déplacement des corps matériels qu'il transpénètre de toute part, milieu que les physiciens appellent l'éther. Lord Kelvin considérait l'existence de l'éther comme aussi sûrement prouvée que celle de l'air que nous respirons. La lumière s'y propage à la manière des ondes dans l'eau et avec une vitesse voisine de 300 000 kilomètres par seconde et que je désignerai abréviativement par la lettre V.

Donc la terre circule autour du soleil dans un véritable océan d'éther et à la vitesse d'environ 30 kilomètres par seconde. Depuis longtemps la question suivante s'est posée : la terre entraîne-t-elle avec elle dans son mouvement autour du soleil, l'éther qui est en contact avec elle, de même qu'une éponge lancée d'une fenêtre emporte avec elle l'eau dont elle est imbibée. L'expérience a montré, ou plutôt les expériences ont montré (elles sont variées et concordantes) que la question doit être résolue par la négative. Cela a été établi d'abord par les observations astronomiques. Il existe en astronomie un phénomène bien connu, découvert par Bradley et qu'on appelle l'aberration. Il consiste en ceci : lorsqu'on observe une étoile avec une lunette, l'image de l'étoile ne se forme pas tout à fait exactement dans la direction de la visée ; cela provient de ce que pendant que les rayons lumineux de l'é toile qui ont pénétré dans la lunette par courent celle-ci dans sa longueur, la lunette s'est légèrement

déplacée, entraînée qu'elle est par le mouvement de la terre. Au contraire, le rayon lumineux dans la lunette n'a pas participé à ce mouvement, ce qui cause précisément la petite déviation appelée aberration, et ce qui prouve que le milieu dans lequel se propage la lumière, l'éther qui remplit la lunette et entoure la terre, ne participe pas au mouvement de celle-ci.

Beaucoup d'autres expériences ont conduit au même résultat qui peut s'exprimer ainsi : l'éther, le milieu dans lequel se propage la lumière n'est pas entraîné par la Terre dans son mouvement, ne participe pas à celui-ci. Mais alors, puisque la Terre est mouvante par rapport à l'éther, puisqu'elle y avance comme un navire dans un lac immobile (et non pas comme un flotteur porté par le courant d'un fleuve), il doit être possible de mettre en évidence cette vitesse de la Terre par rapport à l'éther. Un des moyens qu'on peut imaginer dans ce dessein est le suivant. On sait que la Terre tourne de l'Ouest à l'Est sur elle-même et dans le même sens autour du soleil. Par conséquent, au milieu de la nuit, la révolution de la Terre autour du soleil l'entraîne dans un sens tel que Paris se déplace d'Auteuil vers Charenton avec une vitesse d'environ 30 kilomètres par seconde (le jour, c'est le contraire, Paris se déplace autour du soleil de Charenton vers Auteuil). Supposons donc qu'au milieu de la nuit un physicien placé à Auteuil envoie un signal lumineux ; le physicien de Charenton (ceci encore un coup n'est qu'une hypothèse), qui mesure la vitesse de ce rayon lumineux, devra trouver qu'elle est égale à V — 30 kilomètres. En effet, par suite du mouvement de la Terre, Charenton fuit devant le rayon lumineux, et par conséquent puisque celui-ci se propage dans un milieu, dans un éther qui ne participe pas au mouvement de la Terre, l'observateur de Charenton devra trouver que ce rayon lui arrive avec une vitesse plus faible que si la Terre était immobile. C'est un peu comme un train rapide devant lequel fuirait un observateur à bicyclette ; si le train rapide fait 30 mètres à la seconde, si le cycliste fait 3 mètres à la seconde, la vitesse du train par rapport au cycliste sera $30 - 3 = 27$ mètres à la seconde ; elle serait nulle si train et cycliste avaient même vitesse.

Au contraire, si le cycliste va à la rencontre du train, la vitesse du train par rapport à lui sera $30 + 3 = 33$ mètres par seconde. Pareillement, si c'est le physicien de Charenton qui au milieu de la nuit envoie un signal lumineux, et le physicien d'Auteuil qui le reçoive, celui-ci devra trouver que ce rayon lumineux a une vitesse égale à $V + 30$ kilomètres.

On peut encore exprimer autrement tout cela. Supposons qu'il y ait exactement 12 kilomètres entre l'observateur d'Auteuil et celui de Charenton. Pendant que le rayon lumineux venu d'Auteuil se propage vers Charenton, Charenton fuit devant lui d'une petite quantité. Par conséquent ce rayon aura parcouru un peu plus de 12 kilomètres avant d'arriver au physicien de Charenton. Il aura au contraire parcouru un peu moins dans le cas contraire.

Or, j'ai expliqué ici même tout récemment, comment, appliquant une belle idée française de Fizeau, le physicien américain Michelson a réussi à mesurer avec une grande précision les longueurs, au moyen des franges d'interférence, et comment toute variation de la longueur mesurée se traduit par un déplacement d'un certain nombre de ces franges que l'on peut voir s'évanouir ou s'élargir et qu'on peut dénombrer facilement.

Imaginons maintenant qu'au lieu d'opérer entre Charenton et Auteuil nos deux physiciens opèrent dans les limites d'un laboratoire. Imaginons qu'ils mesurent au moyen des franges d'interférence l'espace parcouru par un rayon lumineux produit dans ce laboratoire, et selon qu'il s'y propage dans le sens du mouvement de la terre ou dans le sens contraire. Nous aurons ainsi, réduite à ses éléments essentiels, et simplifiée pour la clarté de cet exposé, la célèbre expérience de Michelson. On devrait trouver ainsi une différence facilement mesurable avec l'appareil précis de Michelson.

Eh bien ! pas du tout. Contrairement à toute attente, et à la profonde stupéfaction des physiciens, on a trouvé que la lumière se propage rigoureusement avec la même vitesse lorsque celui qui la reçoit s'éloigne d'elle avec la vitesse de la Terre, ou au contraire lorsqu'il s'en rapproche avec cette vitesse. Conséquence inéluctable : *l'éther participe au mouvement de la Terre.* Mais nous venons de voir que d'autres expériences non moins précises avaient établi que *l'éther ne participe pas au mouvement de la Terre.*

C'est de cette contradiction, du choc de ces deux faits inconciliables et pourtant réels, qu'est sortie la splendide synthèse d'Einstein, de même que, fulgurante, l'étincelle jaillit du choc de deux silex heurtés.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Ce 15 août, vient à échéance le paiement trimestriel que l'Allemagne s'est engagée à effectuer sur le montant des annuités variables. Si importantes que soient les nombreuses questions portées à l'agenda du Conseil suprême, celle des réparations ne doit pas être négligée par les gouvernements alliés. En dépit des apparences, elle est malheureusement fort loin d'être réglée. Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'au moment où, pour échapper à l'occupation de la Ruhr, le gouvernement du Reich a fait une belle révérence devant l'ultimatum. Peut-être est-il bon de rappeler comment les choses se sont passées. A force d'expédients et de retards, d'échappatoires et de marchandages, l'Allemagne espère user nos énergies, fatiguer nos mémoires, et nous faire perdre de vue ses promesses et ses manquements. Elle attend l'heure où les Alliés, lassés par ses résistances, enverront le manche rejoindre la cognée et passeront à profits et pertes leur créance sur les vaincus. Mais n'en déplaise aux calculateurs d'Outre-Rhin, cette heure de joie n'a pas sonné. L'état de paiements, dressé le 6 mai par la Commission des Réparations, a fait à l'esprit de concession de nos alliés une part assez large pour que nous en exigions, au moins, l'observation rigoureuse.

Dans les derniers jours d'avril, au moment où le docteur Simons apportait à Londres des propositions dérisoires, que M. Lloyd George lui-même qualifiait d'exaspérantes, au moment où le cabinet de Berlin essayait vainement d'obtenir l'appui des États-Unis, la Commission des Réparations fixait, dans les délais prévus par le traité de Versailles, le montant de la dette allemande. Le chiffre qu'elle adoptait, et qui était de 132 milliards de marks or, était très inférieur à la réalité des dommages. M. Louis Dubois, président de la Commission, et

M. Boyden, délégué officieux des États-Unis, ont eux-mêmes, l'un et l'autre, mis en lumière le caractère extrêmement modéré de cette évaluation, dans les discours qu'ils ont prononcés, le 10 mai, lorsque le représentant américain a repris, après une courte absence, sa place à la Commission. L'estimation, si basse qu'elle fût, avait, du moins, l'avantage d'avoir été arrêtée à l'unanimité. En outre, dans la lettre envoyée, le 28 avril, à la Kriegslastenkommission, MM. Louis Dubois, Salvago Raggi, Delacroix et sir John Bradbury avaient pris soin de préciser que la somme de 132 milliards ne comprenait pas les restitutions, en nature ou en espèces, de machines, d'animaux, d'objets ou de valeurs, enlevés, saisis ou séquestrés. Ils avaient ajouté que les sommes empruntées, avant le 11 novembre 1918, par la Belgique aux gouvernements alliés et associés, et remboursables par l'Allemagne en vertu de l'article 232 du Traité, resteraient également en dehors des 132 milliards. Le 1er mai 1921, les Alliés étaient donc autorisés à penser que, s'il leur était imposé de lourds sacrifices sur leur créance, ils toucheraient, indépendamment des restitutions et des remboursements à la Belgique, un minimum de 132 milliards.

D'autre part, on se rappelle qu'aux termes de l'article 235 du traité de Versailles, l'Allemagne était obligée de payer, avant cette même date du 1er mai 1921, un premier acompte de vingt milliards de marks or, sur lesquels devaient être imputés les frais des armées d'occupation et les sommes avancées pour fourniture de vivres et de matières premières à l'Allemagne. Tenant compte des prestations diverses opérées par l'Allemagne depuis l'armistice, la Commission des Réparations avait constaté qu'il était redû au moins, sur les vingt milliards, douze milliards de marks or. Dès le 15 mars, elle avait signalé ce déficit à la Kriegslastenkommission; elle avait rappelé à l'Allemagne son obligation de le combler avant le 1er mai, et, de plus, elle avait demandé, à titre de premier acompte, le paiement de un milliard de marks or avant le 23 mars. La veille du jour où cette somme devait être versée, la Kriegslastenkommission répondit à la Commission des Réparations par une simple fin de non-recevoir. Le 24 mars, la Commission des Réparations, s'acquittant de son devoir, signifia, en termes catégoriques, au gouvernement du Reich, qu'il avait manqué à une des obligations que lui imposait le Traité. Le même jour, une notification de ce manquement fut envoyée par la Commission à chacune des Puissances intéressées, conformément aux stipulations du Traité (paragraphe 17 de l'annexe II de la partie VIII). Par suite de cette notifica-

tion, chacune des Puissances se trouvait en droit de prendre « respectivement » les mesures, sanctions et gages qu'elle pouvait juger nécessaires.

Le 18 avril, la Commission des Réparations proposait que l'encaisse métallique de la Reichsbank fût transférée dans les succursales de cet établissement à Cologne et à Coblentz. Cette encaisse devait ainsi former un gage bien modeste au profit des créanciers. Par lettre du 22 avril, la Kriegslastenkommission refusa tout net d'accéder à cette proposition. La réponse était si outrecuidante que, le 25 avril, la Commission des Réparations demanda que l'Allemagne livrât à la Banque de France, au plus tard le 30, la somme de un milliard de marks or. Le 29 avril, nouvelle réponse, évasive et dilatoire, de la Kriegslastenkommission. Le 30, pas un centime n'est versé ; et alors, le 3 mai, M. Louis Dubois, sir John Bradbury, le marquis Salvago Raggi, M. L. Delacroix reprennent leur meilleure plume pour écrire à la Kriegslastenkommission; et ils lui déclarent formellement « que l'Allemagne a manqué aux obligations qui lui incombent en vertu de l'article 235 du Traité, et cela pour une somme d'au moins 12 milliards. » La Commission faisait simultanément connaître ce grave manquement à toutes les Puissances intéressées, communication qui, d'après le Traité, leur donnait un nouveau droit de prendre les mesures « respectives » qu'elles estimeraient convenables. L'occupation de la Ruhr avait été préparée ; la classe 1919 venait d'être rappelée sous les drapeaux ; l'Allemagne continua cependant à garder l'or de la Reichsbank.

Le 30 avril, le Conseil suprême s'était ouvert à Londres et le Gouvernement britannique s'était empressé de faire venir auprès de lui son délégué à la Commission des Réparations. Les autres Alliés imitèrent cet exemple, et le 4 mai, au lendemain de la sommation qu'elle venait d'adresser à l'Allemagne, la Commission tout entière était invitée à prendre un bain rafraîchissant dans l'eau douce du Conseil suprême. Le 5 mai, elle délibérait à Londres, sous l'œil protecteur des gouvernements alliés. Elle nous a fait savoir elle-même qu'elle avait dressé, dans sa pleine et entière indépendance, l'état de paiements du 6 mai. Je n'en doute pas. Mais on ne peut se défendre, malgré tout, de faire quelques remarques, qui laissent inexpliqué le brusque changement de front de la Commission. Au moment où, précipitamment convoquée à Londres, elle commençait à y tenir séance, les gouvernements alliés décidaient, par application, disaient-ils, du traité de Versailles (paragraphe 22 de l'annexe

II de la partie VIII), d'amender plusieurs passages importants de cette annexe, et ils rédigeaient ensemble un protocole, pour donner pouvoir à la Commission des Réparations de modifier le type, l'intérêt et l'amortissement des bons prévus au traité, d'affecter au service de ces bons « certains revenus et avoirs à déterminer, » et de désigner une sous-commission de garanties qui surveillerait l'application des revenus assignés. Ces dernières dispositions étaient, du reste, totalement superflues. Le traité donnait déjà le droit à la Commission d'affecter les revenus allemands au paiement de la dette et, comme le protocole du 5 mai portait : « Le comité de garanties ne sera pas autorisé à intervenir dans l'Administration allemande, » il n'ajoutait pas sur ce point un iota aux clauses de Versailles. En revanche, les nouveaux pouvoirs que le Conseil suprême affectait ainsi de conférer à la Commission produisirent immédiatement un effet singulier. Le lendemain 6 mai, la Commission, rentrée à Paris par les voies les plus rapides, promulguait un état de paiements, qui était bien le document le plus étrange qu'on pût imaginer et qui avait pour effet d'offrir à l'Allemagne, par rapport à la dette théorique de cent trente-deux milliards, les concessions les moins justifiables.

Le milliard de marks or qui avait été réclamé au Reich et qu'on lui avait enjoint de verser à la Banque de France, on lui donne pour le payer vingt-cinq jours de délai à partir du 6 mai ; ce n'est pas tout ; s'il ne plaît pas à l'Allemagne de verser ce milliard en or, eh bien ! qu'à cela ne tienne, elle le paiera en devises étrangères, ou même, si elle le préfère, en traites sur l'étranger, ou même encore, si tel est son bon plaisir, en effets à trois mois sur le trésor allemand, avalisés par des banques allemandes. L'Allemagne a naturellement choisi ce dernier mode de libération et, le 30 mai, elle a remis à la Commission des bons sur la valeur juridique desquels il y aurait beaucoup à dire. Mais ce qui est tout à fait inexplicable, c'est que la Commission, qui n'avait cessé de réclamer, depuis le mois de mars, le versement immédiat de ce milliard, change tout à coup d'attitude après son voyage à Londres et après ses conférences avec les Premiers ministres alliés. Non seulement elle accorde des termes nouveaux, mais elle ajoute que cette remise de bons, destinée à remplacer le milliard arriéré, sera considérée comme constituant, pour 1921, les deux premiers versements trimestriels de l'annuité fixe de deux milliards de marks or. Autrement dit, l'Allemagne, au lieu de payer en 1921, comme les années prochaines, une annuité de deux milliards, et, en

plus, le milliard qu'elle avait été mise en demeure de verser avant le 1er mai, ne remettra en tout et pour tout, cette année, que deux milliards d'annuité fixe. C'est, comme on voit, tout bénéfice pour le Reich.

Que deviennent, d'autre part, les 12 milliards, qui formaient le complément de l'acompte de 20, et que l'Allemagne avait été sommée de payer pour le 1er mai ? On ne songe plus à les exiger. On prie seulement l'Allemagne de remettre à la Commission, pour le 1er juillet 1921, des obligations d'une valeur nominale de douze milliards de marks or. Ces obligations représentent tout ce que les Alliés verront de ces douze milliards ; ils ne toucheront pas un seul mark or, pas une seule devise étrangère, pas un avoir quelconque de l'Allemagne ; ils seront entièrement payés en papier, et c'est à eux qu'il appartiendra de négocier les obligations allemandes, s'ils sont empêchés par leurs budgets affamés d'immobiliser ces titres dans leurs coffres. Or, comment est faite la remise de ces obligations de la série A ? Elle est faite par l'Allemagne, qui doit prélever sur ses revenus les sommes nécessaires pour verser un pour cent à une caisse d'amortissement et 5 p. 100 d'intérêt aux porteurs. Voici donc un titre allemand qui a une valeur nominale de cent marks or et qui rapporte annuellement cinq marks or. A quel taux les États alliés vont-ils pouvoir le négocier ? Evidemment, fort au-dessous du pair. Ce n'est donc pas seulement un nouveau délai qui a été accordé à l'Allemagne pour le paiement des douze milliards ; c'est un énorme rabais qui lui a été consenti sur une dette déjà échue.

Et le restant des cent trente-deux milliards, de quelle façon doit-il être réglé ? Également en papier, et en papier ne rapportant que cinq pour cent. L'Allemagne devra créer et remettre à la Commission des Réparations, le 1er novembre prochain au plus tard, une nouvelle série, une série B d'obligations du même type que les premières, représentant un chiffre nominal de trente-huit milliards de marks or. Restera ensuite une troisième série qui sera émise Dieu sait quand. Elle est prévue, à l'état de paiements, pour quatre-vingt-deux milliards, mais il est spécifié que ce montant « sera sujet à tel ajustement ultérieur qui pourra être jugé nécessaire. » L'Allemagne devra remettre cette troisième série, série C, à la Commission, pour la même date du 1er novembre ; mais la Commission ne procédera pas sur le champ à l'émission ; elle attendra que les sommes versées par l'Allemagne soient suffisantes pour assurer le service des intérêts à cinq pour cent et de l'amortissement de ces obligations

Tous ces titres, aussi bien les trente-huit milliards à émettre cette année, que les quatre-vingt-deux à émettre plus tard, seront, comme ceux de la première série, les seuls paiements que l'Allemagne effectuera entre nos mains. Quand elle nous remettra une obligation d'une valeur nominale de mille marks or, elle sera réellement libérée de mille marks or, mais, comme cette obligation ne nous rapportera que cinquante marks or, nous ne pourrons pas, en l'état actuel, en tirer nous-mêmes mille marks or et, pour ne pas subir de trop fortes pertes, nous aurons à nous débattre avec des financiers de tous pays.

Chose stupéfiante, cet état de paiements du 6 mai n'a pas été immédiatement compris par tous ceux qui y avaient collaboré, et le Président et le rapporteur général du Sénat, MM. Milliès-Lacroix et Chéron, pourraient, à cet égard, comme moi-même, raconter une anecdote piquante. Des interprètes un peu optimistes déclaraient, après la Conférence de Londres, qu'indépendamment des bons, les Alliés recevraient de l'Allemagne une partie des annuités payables en or. Il n'en est rien. La totalité des versements que doit opérer l'Allemagne, tant sur les annuités fixes que sur les annuités variables, doit être consacrée au service des intérêts et de l'amortissement des titres. Les paiements sont faits les 15 janvier, 15 avril, 15 juillet, 15 octobre, pour les annuités fixes de 2 milliards marks-or; ils sont faits les 15 février, 15 mai, 15 août, 15 novembre, en ce qui concerne les annuités variables, qui doivent équivaloir à vingt-cinq pour cent des exportations allemandes ou représenter une valeur égale déterminée par d'autres indices. Qu'a donné, jusqu'ici, la vérification des exportations allemandes? Qu'attend-on, pour cette année, de l'annuité variable? Où en sommes-nous, au juste, pour l'annuité fixe de deux milliards elle-même qui devrait, y compris le premier milliard dont j'ai parlé plus haut, être intégralement payée avant le 15 octobre prochain? J'ai bien peur que, pour les deux sortes d'annuités, nous ne restions exposés à de fâcheux mécomptes. Comment se peut-il qu'en présence de cette incertitude, le Gouvernement britannique ait cru devoir assurer, en dehors de nous et à notre insu, les ministres du Reich qu'il était disposé à les appuyer dans une demande de mainlevée des sanctions? Avons-nous vraiment, dès aujourd'hui, des preuves tangibles de la bonne volonté allemande? C'est après qu'au mois de mars, le docteur Simons s'était permis à Londres, suivant le mot de M. Lloyd George, « un défi » et « une moquerie du traité, » que les Alliés ont occupé les villes de Duisbourg, Ruhrort et Dusseldorf et établi une ligne de postes douaniers sur le Rhin. L'Alle-

magne a continué à nous braver. Elle n'a pas désarmé ; elle n'a pas versé les douze milliards ; elle n'a jugé sérieusement aucun coupable. Dans l'ultimatum du 5 mai, le Conseil suprême lui a rappelé solennellement, sous quatre rubriques distinctes, les obligations qu'elle n'avait pas remplies et il l'a sommée de déclarer, dans les six jours, si elle était résolue : 1° à exécuter sans réserves, ni conditions, ses obligations telles qu'elles étaient définies par la Commission des Réparations ; 2° à accepter et à réaliser les garanties prescrites par cette Commission ; 3° à exécuter, sans réserves ni retard, les mesures relatives au désarmement militaire, naval et aérien, notifiées déjà dans la lettre du 29 janvier 1921 ; 4° à procéder, sans réserves ni retard, au jugement des criminels de guerre, ainsi qu'à l'exécution des autres parties du traité, encore non observées, réglementations, taxes et restrictions douanières, certificats de navigation, liberté du transit et de la navigation en Allemagne.

Nous savons maintenant par le *Vorwaerts*, par le *Manchester Guardian*, par le *New-York Herald* et par une lettre détaillée du docteur Streseman à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* dans quelles circonstances le Reich a consenti à accepter cet ultimatum. Le dimanche 8 mai, à la conférence tenue par les partis allemands, le docteur Streseman, leader du parti populaire, demanda si, après l'acceptation de l'ultimatum, l'Allemagne pourrait obtenir de l'Entente des concessions à l'endroit des sanctions et de la Haute-Silésie. Pour avoir, sur ces deux points, quelques apaisements, il remit lui-même ses questions par écrit à l'ambassade d'Angleterre à Berlin. La réponse officielle du Gouvernement britannique n'arriva, dit-il, qu'un jour après l'acceptation de l'ultimatum, et lorsque lord d'Abernon la communiqua au docteur Streseman, elle ne pouvait plus avoir aucune influence sur la décision. Soit. Mais, tout de même, quelle était cette réponse anglaise ? M. Lloyd George a démenti qu'il eût écrit directement à M. Streseman, et il n'y a pas eu, en effet, de correspondance personnelle. Mais le cabinet de Londres a fait savoir à Berlin qu'il était favorable à la levée des sanctions et que, pour la Haute-Silésie, il soutiendrait une juste et loyale application du traité de Versailles. Remarquez que, dans le règlement de la question silésienne, tout le monde se prévaut du traité de Versailles. Mais chacun interprète ce traité à sa manière. Sur ce second point, le cabinet de Londres ne se compromettait donc pas beaucoup. Admettons même, si l'on veut, que cette partie de sa réponse fût irréprochable ; il resterait que cette conversation directe tenue entre l'Allemagne et lui, sans que nous en

fussions avertis, ne pouvait passer pour un témoignage d'amicale confiance envers nous. Mais que dire de l'assurance donnée à l'Allemagne que l'Angleterre était disposée à demander l'évacuation par les Alliés de Duisbourg, Ruhrort et Dusseldorf et la suppression de la ligne douanière du Rhin?

Cette thèse était très désobligeante pour la France, puisque M. Briand n'avait cessé de répéter que, dans sa pensée, les sanctions devaient être maintenues; elle était, en outre, difficilement soutenable, puisque les obligations dont la violation avait entraîné les mesures coercitives, étaient loin d'être remplies au moment de l'ultimatum et qu'elles ne le sont même pas aujourd'hui : témoin les constatations que font encore, chaque semaine, les commissions de désarmement, témoin le jugement des coupables, témoin la lenteur des réparations. Mais, alors même que le Gouvernement anglais eût eu mille fois raison de vouloir supprimer ou suspendre les sanctions, ce n'était pas à Berlin, c'était à Paris seulement et dans les autres capitales alliées qu'il devait le dire. On croit rêver lorsqu'après une démarche aussi insolite, le cabinet de Londres, oubliant la poutre qu'il a dans l'œil, cherche une paille sous la paupière de M. Briand et lui reproche d'avoir pris, à propos des renforts destinés à la Haute-Silésie, une initiative individuelle. Encore s'il n'avait adressé cette remontrance au Gouvernement français que par la voie discrète des chancelleries! Mais non, il s'est empressé de confier à l'*Agence Reuter* la « surprise » que lui avait, disait-il, causée la conduite du gouvernement de la République. Il a cru devoir rappeler *urbi et orbi* que, le 9 avril 1920, M. Millerand, alors Président du Conseil, avait, après l'incident de Francfort, donné à Londres l'assurance définitive que la France ne prendrait plus désormais de mesures isolées dans des affaires intéressant, en commun, les Alliés ; et il a parsemé la note qu'il a fait publier par l'*Agence Reuter* d'expressions telles que celles-ci : « ton inaccoutumé et apparemment inamical de la communication du Gouvernement français, actes de nature à ébranler inévitablement les fondations de l'alliance, abandon par la France de la politique de coopération. » Dans quels termes ne se serait pas exprimé le Gouvernement britannique, si c'était la France qui avait fait, en dehors de lui, à Berlin une communication comme celle dont a été chargé lord d'Abernon?

Je ne prétends pas que la note française envoyée au Gouvernement allemand, pour demander éventuellement le libre passage de renforts destinés à la Haute-Silésie, ait été très adroite. Elle a fourni

à l'Allemagne une occasion favorable de chercher, de nouveau, à diviser les Alliés et un prétexte pour nous opposer le traité de Versailles. Le gouvernement du Reich a invoqué le paragraphe 2 de l'article 88 : « La zone du plébiscite... sera occupée par les troupes des Puissances alliées et associées. Le Gouvernement allemand s'engage à faciliter le transport de ces troupes en Haute-Silésie. » Ce texte, a prétendu l'Allemagne, ne l'oblige à livrer passage qu'aux troupes envoyées au nom de toutes les Puissances alliées et associées. Rien de moins démontré ; mais enfin il suffisait que cette spécieuse interprétation pût être soutenue pour que la prudence nous conseillât de ne pas agir seuls. Était-ce cependant un motif pour que l'Angleterre blâmât si vivement la demande de passage, non pas immédiat, mais ultérieur et éventuel, que notre ambassadeur, M. Charles Laurent, avait été chargé de présenter à Berlin ?

Peut-être avons-nous eu le tort d'essayer de justifier surtout cette demande par la nécessité d'être en forces pour faire appliquer la future décision du Conseil suprême. Si c'eût été là le seul motif de l'envoi des renforts, il nous eût été évidemment difficile d'opérer en dehors de nos alliés. Mais n'y avait-il pas, en même temps, une raison de sécurité pour nos troupes ? Le Gouvernement anglais ignorait-il donc les périls qu'elles couraient et les attentats dont elles avaient déjà été maintes fois les victimes ? N'avait-il pas entendu parler de l'assassinat du commandant Montalègre ? N'avait-il rien lu des proclamations du général Hoefer ? Avait-il oublié que, le 25 février dernier, au cours d'une inspection de la Sturmkompagnie Tyrol du corps Oberland, ce général, que le Président du Reich a jugé bon de féliciter, s'était écrié : « Si les négociations avaient pour résultat de nous séparer d'une partie de la Haute-Silésie, nous reconstituerions la Haute-Silésie dans son intégrité, et cela, je crois, dans un avenir très rapproché ? » Et le lendemain, 26 juin, l'oberleutnant von Garnier, commandant un bataillon d'irréguliers allemands, ne remettait-il pas à ses soldats sur la place du marché de Klein-Strehlitz, un drapeau aux anciennes couleurs, noir, blanc et rouge, avec le vieil aigle allemand aux ailes éployées; et, haranguant sa troupe, ne disait-il pas : « Le jour où l'appel aux armes retentira, voulez-vous vous rassembler à nouveau autour du drapeau de notre bataillon ? » Quelques jours plus tard, le 5 juillet, en gare de Kreuzbourg, n'était-ce pas encore l'oberleutnant von Rossbach, qui clamait : « Nous sommes venus pour défendre une terre allemande, et nous reviendrons lorsqu'on nous appellera. Mais nous déclarons que, si

nous revenons, nous ferons maison nette. Dans la Haute-Silésie allemande, il n'y a de place ni pour les Polonais, ni pour aucun autre étranger ? » Comment ces provocations réitérées n'auraient-elles pas surexcité les esprits et rendu les troubles inévitables? Ajoutez à cela que les Alliés ont laissé sans aucune sanction le meurtre du commandant Montalègre. On a bruyamment annoncé que le bourgmestre de Beuthen avait été expulsé ; mais cette décision avait été prise avant le crime, à propos d'attentats antérieurs ; et si elle n'a été exécutée qu'après, elle ne peut cependant être considérée comme le châtiment d'un assassinat qu'elle a précédé.

La faiblesse des Alliés a eu naturellement pour effet de surexciter l'Orgesch. A Oppeln, un juge d'instruction français a été malmené par des agitateurs qu'il avait eu à interroger; les lettres comminatoires, adressées à nos officiers, ont redoublé de violence; dans les cercles du Sud, Rybnik, Ratibor, Kosel, les bandes du général Hoefer ont refusé de partir; elles ont assassiné des Polonais et menacé des Français. Les contrôleurs de ces cercles, qui sont Italiens, ont dû renvoyer, tout récemment, à Oppeln, leurs adjoints français, de la vie desquels ils ne pouvaient plus répondre. Les armes continuent à arriver. L'Orgesch de Beuthen reçoit journellement des fusils et parle tout haut de chasser la garnison française. Les membres de cette formation, qui ne portaient autrefois leurs insignes que dans les bagarres, les arborent aujourd'hui continuellement. Cette même Orgesch a cherché à répandre la version allemande de la mort du commandant Montalègre : c'est un Polonais qui a tué cet officier, et cela pour exciter les Français contre les Allemands. A l'appui de cette fable, une main mystérieuse a envoyé au contrôleur anglais de Beuthen-campagne une lettre, signée d'un nom polonais quelconque, et conçue à peu près en ces termes : « Je suis l'assassin du commandant Montalègre; je suis Polonais; il m'avait désarmé pendant le soulèvement polonais; j'ai tenu à me venger, c'est fait; je me réfugie en Pologne, inutile de me chercher (bien entendu !) » L'officier anglais qui a ouvert cette lettre était trop intelligent pour tomber dans le piège et trop loyal pour ne pas faire part de la mystification à ses camarades français. La supercherie a donc été aisément découverte et la piste du vrai coupable, l'Allemand Joschke, a vite été reconnue. Mais dans l'effervescence qu'entretiennent toutes ces manœuvres, à quels périls nos officiers et nos hommes ne sont-ils pas quotidiennement exposés? Le Gouvernement britannique nous eût sans doute épargné sa semonce amicale, s'il avait bien voulu se rappeler que nous

avons supporté assez de sacrifices pour ne pas être disposés à voir encore couler le sang de nos soldats.

Mais, me dites-vous, pourquoi nous plaindre et qu'y a-t-il à regretter? Après quinze jours d'une pénible tension, n'avons-nous pas appris que tous les malentendus étaient dissipés et que l'accord était complet entre l'Angleterre et la France? Accord complet sur la procédure, oui, sans doute. L'Angleterre se joignait à nous pour demander à Berlin de donner passage aux troupes, si des troupes étaient envoyées. Mais seul le Conseil suprême devait décider si, oui ou non, des renforts partiraient; il se réunirait avant tout envoi, comme l'avait demandé M. Lloyd George; et il examinerait la question de fond, la plus importante, la seule importante même, celle du sort de la Haute-Silésie. A l'heure où était partout annoncée l'entente définitive de l'Angleterre et de la France, les divergences de vues sur ce problème capital restaient aussi irréductibles que devant, et on allait rechercher une solution commune avec des difficultés d'autant plus grandes qu'on venait d'user, dans d'aigres et stériles discussions de forme, une partie de la patience et du sang-froid dont on avait besoin dans le débat final. A la réunion du Conseil suprême, la France s'est donc trouvée acculée peu à peu à de nouvelles transactions. Projet Marinis-Percival, projet Korfanty, projet du général Le Rond, projet Sforza, projets des experts, que de tâtonnements, que de contradictions, que de compromis, dans l'étude de cette introuvable frontière, qui doit, d'après le traité de Versailles, concilier les résultats du plébiscite par communes et « la situation géographique et économique des localités! » Géographique, économique, chacun traduit ces expressions comme il l'entend. — Toute la Haute-Silésie est allemande, dit M. Wirth; elle dépend géographiquement et économiquement du Reich; c'est dans le Reich que son industrie a tous ses débouchés naturels. — Erreur, répond la Pologne, le plateau silésien n'est que le plateau polonais; tout le réseau ferré haut-silésien, aussi bien que les voies fluviales, se développe en éventail dans la direction de l'Est; il y a donc, de toute évidence, unité géographique et économique entre la Haute-Silésie et la Pologne.

Et la Pologne invoque, en outre, en faveur de sa cause, les cartes allemandes d'avant-guerre, les statistiques ethnographiques allemandes, les recensements de 1890, de 1906, de 1911, et les résultats généraux du vote par communes : toutes raisons qui eussent dû paraître décisives à des juges non prévenus. Mais l'opinion de

M. Lloyd George sur la Haute-Silésie a toujours été influencée par les adversaires de la Pologne. C'est lui qui, sur la demande de l'Allemagne, a fait modifier le texte primitif du traité; c'est lui qui, le 13 mai dernier, esquissait, à la Chambre des Communes, une histoire si fantaisiste du passé de la Haute-Silésie. Le Gouvernement français s'est vu obligé de composer avec cet état d'esprit, contre lequel, il faut bien le dire, nos autres alliés ne réagissaient pas eux-mêmes suffisamment. Souhaitons qu'eux et nous, nous n'ayons pas à nous repentir un jour d'avoir encore grossi notre commune collection de cotes mal taillées. Nous avons tenu à donner de nouvelles preuves de notre fidélité à nos alliances. Comme l'a dit excellemment M. Lloyd George dans son discours de Thame, il serait inconcevable que deux pays qui ont tant souffert pour le succès d'une même cause, en vinssent à se quereller sur l'interprétation d'une paix qu'ils ont payée d'un tel prix. Nous ne cherchons pas de querelles, nous sentons plus que personne la nécessité de maintenir les amitiés qui nous ont assuré la victoire; mais, puisque le premier ministre anglais a, une fois de plus, loyalement reconnu que la France a fait, dans la guerre, des sacrifices supérieurs à ceux des autres nations et qu'elle reste encore la plus voisine du danger, peut-être avons-nous le droit de demander que, dans l'avenir, elle soit plus écoutée et mieux comprise.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — XCI^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-QUATRIÈME VOLUME

JUILLET — AOÛT

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 86968.

